LA

REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1913

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LA CRISE

DE

NOTRE ORGANISATION MILITAIRE

La France a contre elle son organisation militaire. Empruntée à l'Allemagne et créée pour le service à long terme, cette organisation peut s'adapter au service à court terme dans un pays à forte natalité comme l'Allemagne; mais elle est inconciliable avec la courte durée du service dans un pays à faible natalité comme le nôtre, car elle fait dépendre la puissance militaire du pays de l'effectif du temps de paix, qui dépend de la force des contingents. Or, non seulement notre contingent est la moitié du contingent allemand; mais nous incorporons la totalité du nôtre, alors que l'Allemagne n'incorpore qu'une partie du sien. L'Allemagne a donc pu augmenter par des lois successives son effectif du temps de paix et, grâce aux ressources en hommes dont elle dispose, elle projette de nouvelles augmentations. Nous avons au contraire atteint la limite du développement de nos forces actives.

Loin de penser à les accroître, nous ne pouvons prévoir pour elles dans l'avenir que des diminutions. Il y a donc contradiction entre les ressources de notre recrutement et notre organisation militaire. Elle favorise l'augmentation des forces allemandes, tandis qu'elle tend à réduire les nôtres. Elle travaille donc pour l'Allemagne contre nous.

1er Mars 1913.

256891

*
* *

Notre organisation militaire date du lendemain de la guerre de 1870. Elle fut l'œuvre de l'Assemblée nationale et remonte aux lois de 1872 et de 1873 sur le recrutement et l'organisation générale de l'armée, complétées, en 1875, par la loi sur les cadres et effectifs de l'armée.

Lorsque, après nos désastres, l'Assemblée nationale entreprit de reconstituer la puissance militaire de la France, le problème de la défense nationale se posa pour elle dans les termes suivants. Des études du ministère de la Guerre, des travaux de la Commission de l'armée, comme de l'unanimité de tous les hommes compétents, il résultait qu'une armée d'un million d'hommes était nécessaire, mais suffisante, pour assurer la défense du territoire[1]. Il y avait deux moyens de fournir à la France cette armée d'un million d'hommes. On pouvait, chaque année, lever la totalité du contingent. Mais la limitation des ressources budgétaires ne permettait d'appeler un si grand nombre d'hommes sous les drapeaux qu'à la condition de ne les garder qu'un temps très court. On pouvait, au contraire, n'appeler sous les drapeaux qu'une partie du contingent. Plus la partie appelée serait réduite, plus la durée du service pourrait être longue, pour une même dépense budgétaire et pour un même effectif entretenu sous les drapeaux.

La première solution était celle du service à court terme; la seconde celle du service à long terme. Présentées toutes les deux devant l'Assemblée nationale, ces deux thèses répondaient à deux conceptions militaires opposées. Dans la première, l'effectif du temps de paix n'est qu'une école d'instruction. Les classes, soumises au service, ne séjournent sous les drapeaux que le temps strictement nécessaire pour leur instruction. Une fois instruites, elles entrent dans une organisation indépendante de l'effectif du temps de paix. Dans la seconde, l'effectif du temps de paix est à la fois une école

1. Rapport au nom de la Commission chargée de présenter un ensemble de dispositions législatives sur le recrutement et l'organisation des armées de terre et de mer, par M. le marquis de Chasseloup-Laubat, pp. 90 et suivantes. Discours de M. Thiers, 10 juin 1872. T. XIV, p. 279.

d'instruction et un cadre d'organisation[1]. Car l'armée du temps de paix passe sur le pied de guerre, en incorporant les réserves qu'elle a instruites.

Ce fut cette dernière conception que M. Thiers défendit et qu'il fit adopter par l'Assemblée nationale. Il marqua très nettement qu'elle se rattachait aux principes des lois de 1832 et de 1868. La force d'une armée est dans la force de son cadre et la puissance du cadre dépend de la longue durée du service. M. Thiers ne cacha pas qu'il eût préféré le service de sept ans; il se résignait, par esprit de transaction, au service de cinq ans; mais il affirma qu'il n'assumerait pas plus longtemps les responsabilités du pouvoir, si l'Assemblée nationale le réduisait davantage.

L'attitude de M. Thiers emporta le vote de l'Assemblée sur la durée du service; de ce vote, sortit la loi de 1872 sur le recrutement. Elle créait avec les forces de la France deux armées : une armée active et une armée territoriale. Chacune de ces armées avait sa réserve. La durée de service dans l'armée active était de cinq ans, dont un passé dans la disponibilité. La durée de service dans la réserve de l'armée active était de quatre ans. La première année de service servait à l'instruction militaire des hommes. Tant qu'elle n'était pas terminée, les hommes sous les drapeaux n'étaient pas considérés comme mobilisables. A la fin de leur première année de service, ils entraient dans la composition de l'armée de campagne et ils restaient soumis, pendant quatre ans encore, au service actif. Ces quatre années soudaient entre eux, par trois années de vie commune sous les drapeaux et par un an de service dans la disponibilité, les hommes qui appartenaient à une même unité du temps de paix. En assurant le maximum de cohésion aux hommes qui composaient l'unité du temps de paix, elles assuraient aussi le maximum de solidité au cadre qui devait servir d'ossature à l'unité du temps de guerre.

Dès 1878, les hommes qui avaient vu la guerre de 1870, d'accord avec les hommes de guerre de tous les temps, estimaient qu'un an d'instruction suffit pour faire un soldat; mais, quand l'instruction de l'homme est terminée, une autre

1. Rapport de M. Chasseloup-Laubat, pp. 45 et 50.

tâche plus ardue et plus longue commence : c'est celle qui consiste à forger le cadre de mobilisation et à donner à l'unité du temps de paix la cohésion dont elle aura besoin, pour pouvoir encadrer l'unité du temps de guerre.

Le cadre de mobilisation était constitué par les quatre classes actives. Au vrai, c'étaient des demi-classes; car, en raison des nécessités budgétaires, il n'y avait que la moitié des hommes d'une classe qui fussent astreints au service de cinq ans. Les autres faisaient un an ou six mois de service et, en cas de guerre, ils étaient affectés aux dépôts.

Au moment de la mobilisation, les quatre demi-classes de réserve venaient s'ajouter aux quatre demi-classes sous les drapeaux pour constituer l'armée de campagne qui se composait donc de deux fractions égales d'hommes de l'active et de réservistes, et ces deux fractions, rigoureusement égales, étaient rigoureusement homogènes. Tous les hommes de l'active avaient au moins un an de séjour sous les drapeaux; ils étaient dans leur 2e, 3e, 4e ou 5e année de service. Tous les réservistes, s'ils n'avaient pas fait sept ans de service, sous l'ancienne loi, avaient fait au moins quatre ans de service effectif. Ainsi, la longue durée du service, en temps de paix, suffisait à organiser l'armée du temps de guerre.

La loi de 1872 était donc à la fois la loi de recrutement et la loi d'organisation générale de l'armée. Les lois ultérieures de 1873 et de 1875 n'eurent plus qu'à développer et à appliquer les principes qu'elle avait posés. La loi de 1873, improprement appelée loi d'organisation générale de l'armée, ne fit que répartir le territoire de la France en circonscriptions territoriales et définir les unités permanentes, bataillons, régiments, brigades, divisions, entre lesquelles seraient distribuées les forces nationales. La loi de 1875, sur les cadres et les effectifs de l'armée, fixait le nombre des unités en temps de paix et leur effectif. Mais, c'était la loi de 1872 qui, par le seul fait de la répartition des années de service, avait établi les deux principes sur lesquels devait reposer toute l'organisation de l'armée, à savoir que : 1° toute unité du temps de guerre devait exister dès le temps de paix; 2° toute unité du temps de paix devait être rigoureusement la moitié de l'unité correspondante du temps de guerre. Cette organisation était très

forte ; mais sa capacité d'encadrement ne dépassait pas l'armée d'un million d'hommes que l'Assemblée nationale avait jugée nécessaire et suffisante pour la défense de la France.

*
* *

Non seulement la loi de 1872 donnait à la France le million d'hommes dont elle avait besoin pour se défendre ; mais, comme elle n'incorporait que la valeur d'une demi-classe tous les ans, il suffisait d'augmenter le nombre des incorporations annuelles pour augmenter l'effectif de l'armée. La seule limite que pouvait rencontrer dans l'avenir l'augmentation des forces de la France, était celle des ressources budgétaires qu'elle voudrait affecter à l'armée.

Mais la loi de 1872 portait en elle une contradiction qui devait la rendre caduque tôt ou tard. Elle avait posé en principe l'obligation du service militaire, sans la rendre égale pour tous. Le principe une fois proclamé, se développera lentement, mais à mesure que le champ de l'obligation s'étendra davantage, la durée du service actif diminuera.

La loi de 1889 supprime le volontariat d'un an et la division de la classe en deux portions, soumises à des obligations militaires d'inégale durée. Elle astreint tous les citoyens à une égale durée de service : trois ans ; elle ne fait d'exception que pour ceux qui bénéficient d'une dispense légale et qui ne feront qu'un an. C'est la première étape. Mais l'obligation du service militaire n'est pas encore égale pour tous. Une partie des appelés ne fait encore qu'un an. La loi de trois ans avait été invoquée comme mesure d'égalité contre le service de cinq ans. Le service de deux ans est à son tour invoqué comme une mesure de justice contre le service de trois ans. La loi de 1905 supprime les dispenses et réalise pour tous les citoyens l'égalité des charges militaires en réduisant le service à deux ans. Elle incorpore pour deux ans même les hommes du service auxiliaire qui jusqu'alors n'accomplissaient aucun service en temps de paix.

Telles sont, dans nos lois, les trois étapes du principe de l'obligation du service militaire. Parallèlement à l'évolution de

la durée du service dans l'armée active, il s'en produit une autre, mais en sens inverse, dans la réserve. Pendant que la durée du service actif diminue d'une loi à l'autre, la durée du service dans la réserve va en augmentant. La première évolution s'était produite sous la poussée du principe d'égalité; la seconde se produisit sous la pression des exigences du nombre.

On avait eu, vers 1889, l'idée d'utiliser l'excédent des réservistes qui n'entraient pas dans la formation de l'armée de campagne, pour en constituer des unités de réserve qui viendraient augmenter cette armée. Mais les ressources de recrutement que fournissait la loi de 1872, ne permettaient de former que deux bataillons par subdivision. On leur ajouta un bataillon territorial et, par la réunion de ces trois bataillons, on obtint un régiment. On l'appela *mixte* pour rappeler son origine. Quand les régiments mixtes eurent été constitués, on reconnut la nécessité d'unifier leur composition, en faisant passer de l'armée territoriale dans la réserve de l'armée active, les classes qui entraient dans la composition du bataillon territorial. C'est ainsi que la durée du service dans la réserve, qui avait été portée de quatre à sept ans par la loi de 1889, fut portée à dix ans par la loi de 1892 et à onze ans par la loi de 1905.

Une transformation totale s'est ainsi opérée dans l'armée française. Le service à court terme a définitivement remplacé le service à long terme. La solution, qui avait prévalu dans l'Assemblée nationale, est écartée à son tour, pour faire place à celle dont l'Assemblée nationale n'avait pas voulu. Il aurait fallu reprendre la question tout entière et comprendre que l'organisation de l'armée qui résultait du service à long terme, ne pourrait pas s'adapter au service à court terme, et rechercher les conditions d'une nouvelle organisation.

L'armée de 1872 et l'armée issue des lois de 1889 et de 1905, ne diffèrent pas seulement, en effet, par la durée du service. Elles procèdent de deux conceptions militaires opposées. L'armée de 1872 est une armée de métier, qui se recrute sur l'ensemble de la nation et qui, au moment de la mobilisation, se grossit d'un afflux de réservistes, ayant tous fait cinq ans de service, et en nombre égal à son effectif du temps de paix. L'armée actuelle est une armée de réservistes.

Le centre de gravité des forces de la défense nationale s'est déplacé : de 1872 à 1889, il est dans l'armée active ; aujourd'hui, il est dans les réserves de l'armée active. De 1872 à 1889, l'armée sur pied de paix est, à la fois, l'école d'instruction militaire du pays et le cadre de l'armée du temps de guerre dont elle est la moitié. Aujourd'hui, deux classes, dont l'une est encore à l'instruction, ne peuvent plus prétendre encadrer onze classes de réserve. Ce sont plutôt les classes de réserve, qui ont la supériorité de l'âge et une instruction complète, qui encadreront, au moment de la mobilisation, les hommes de l'armée active.

La conséquence logique de l'évolution qui s'était accomplie dans la durée du service militaire, eût été une évolution parallèle et simultanée dans l'organisation de l'armée. Or, il n'en fut rien. L'Assemblée nationale était trop près de la leçon de nos désastres pour ne pas sentir vivement cette solidarité des institutions militaires. Les discours qu'elle entendit, l'avaient mise du reste en pleine lumière.

Si, au lieu d'adopter le service de cinq ans, elle avait voté le service à court terme, elle se fût trouvée, après avoir fixé la durée du service, en présence d'un nouveau problème : celui d'organiser les ressources en hommes que fournirait le recrutement. Le service à court terme, en effet, donne le nombre et le nombre instruit ; mais il ne l'organise pas, comme l'organise le service à long terme. Il fournit des réservistes instruits ; mais ces réservistes vivent dans leurs foyers, sans aucun lien entre eux. Il reste à trouver le moyen de les souder ensemble, de les organiser.

Mais les questions militaires sont d'une étude difficile et complexe. A mesure qu'on s'éloignait de l'année fatale et que la France retrouvait le sentiment de la sécurité, le sentiment des nécessités militaires perdait de sa force et de sa clarté. Quand le problème du recrutement se posa de nouveau à l'opinion publique, il ne lui apparut plus dans ses rapports avec l'organisation de l'armée. Elle n'y vit que la possibilité de réduire la durée du temps de service et d'alléger les charges militaires des citoyens. Le Gouvernement et les Chambres qui auraient dû éclairer et redresser l'opinion, partagèrent malheureusement son erreur. Ils ne comprirent pas qu'en tou-

chant à la durée du service, ils touchaient à l'organisation de l'armée. La première faute fut commise en 1889. Elle fut renouvelée et aggravée, malgré des avertissements que l'on ne voulut pas entendre, en 1905.

Nous avons modifié par deux fois la loi de recrutement de 1872. Mais nous avons conservé intactes les lois d'organisation de 1873 et de 1875, qui en étaient inséparables. Nous n'avons pas compris qu'elles n'étaient que le développement et l'application de la loi de recrutement, et que, faites pour l'organisation de l'armée du service à long terme, elles ne pouvaient servir à organiser l'armée du service à court terme.

Nous avons, donc, l'organisation d'une armée qui n'existe plus, et nous n'avons pas encore l'organisation de l'armée qui existe.

*
* *

L'organisation actuelle de l'armée française a pour base le système de l'encadrement. C'était le système d'organisation de l'armée royale et de l'armée impériale, qui étaient, toutes les deux, un cadre constitué par une armée de métier où entraient, au moment de la guerre, des miliciens ou des recrues.

L'armée prussienne, après Iéna, emprunta le système de l'encadrement à notre ancienne armée royale, mais le transforma, en l'adaptant au service obligatoire. Le cadre fut constitué par les classes soumises au service actif et les miliciens de notre ancien régime furent remplacés par des réservistes, instruits pendant la durée de leur service actif et rappelés sous les drapeaux, au moment de la mobilisation.

En 1867, le projet du maréchal Niel emprunta, à son tour, le système de l'encadrement ainsi transformé à l'armée prussienne. Après 1870, l'Assemblée nationale en fit la base des nouvelles institutions militaires qu'elle donna au pays.

L'organisation militaire qui sortit des travaux de l'Assemblée nationale repose tout entière sur ce principe que l'unité en temps de paix sert de cadre à l'unité du temps de guerre. Elle suppose donc : 1° que toute unité active du temps de guerre existe dès le temps de paix et constitue un cadre permanent ;

2° que l'unité du temps de paix a un effectif suffisant pour encadrer l'unité du temps de guerre.

Sous le régime de la loi de recrutement de 1872, le cadre de l'armée de temps de guerre était constitué par des hommes ayant de un an à quatre ans de service effectif. Quatre classes actives encadraient quatre classes de réserve. Un réserviste était encadré par deux hommes de l'armée active. Le cadre était très solide.

Quand on réduisit successivement, par les lois de 1889 et de 1905, la durée du service, on se préoccupa de ne pas affaiblir l'effectif du temps de paix, et de réaliser, avec la loi de 1889, l'effectif de la loi de 1872, et, avec la loi de 1905, l'effectif de la loi de 1889. Tant que la force numérique des contingents fut suffisante pour maintenir, avec le service à court terme, l'effectif du temps de paix au niveau qu'il atteignait avec le service à long terme, on put croire que la réduction de la durée du service à trois ans d'abord, puis à deux ans, n'affecterait pas l'organisation de l'armée. Mais le jour vint où, par l'effet combiné de la réduction de la durée du service et du fléchissement de nos contingents, l'effectif du temps de paix ne put plus conserver, chez nous, la force numérique qu'il avait eue antérieurement. A partir de ce moment, l'effectif du temps de paix n'eut plus la force numérique suffisante pour remplir efficacement son rôle de cadre, et le principe de l'encadrement ne répondit plus aux nécessités organiques de l'armée française.

Les observateurs superficiels ne voulurent voir, dans le trouble qui en résulta pour l'armée, qu'une crise d'effectifs. En réalité, on se trouvait en présence d'une crise d'organisation. Nous avions en effet conservé, pour l'armée du service à court terme, l'organisation du service à long terme, sans tenir compte de deux faits qui allaient ruiner l'organisation de 1872 : 1° la réduction à deux du nombre de classes entretenues sous les drapeaux ; 2° la diminution progressive de nos contingents annuels.

La réduction à deux du nombre de classes entretenues sous les drapeaux a détruit la permanence de l'unité du temps de paix. Sous le régime de la loi de 1872, l'unité du temps de paix pouvait être considérée comme permanente, puisqu'elle ne se renouvelait que par quart tous les ans et que les hommes,

dans leur première année de service, étaient remplacés, en cas de mobilisation, par les hommes ayant fait quatre ans de service et placés dans la disponibilité. Au contraire, depuis le vote du service de deux ans, l'unité se renouvelle par moitié chaque année. La cohésion de l'unité, péniblement obtenue par douze mois de travail, est perdue à la fin de chaque année, puisque la moitié des éléments de l'unité se trouve remplacée par des éléments nouveaux. De plus, ces éléments nouveaux comptent comme cadre de l'unité du temps de guerre avant même d'avoir terminé complètement leur instruction.

Chaque unité active du temps de guerre continue, aujourd'hui, comme autrefois, à être représentée par une unité du temps de paix; mais cette unité du temps de paix n'a plus que l'apparence d'un cadre permanent; elle n'en a plus la réalité.

Tandis que la réduction à deux du nombre de classes entretenues sous les drapeaux détruisait la permanence de l'unité du temps de paix, la réduction progressive de nos contingents annuels détruisait sa force d'encadrement.

Tant que les lois de 1872 et de 1889 furent en vigueur, les contingents annuels allèrent en augmentant et les lois successives qui modifièrent la loi des cadres de 1875 enregistrèrent ces augmentations, en accroissant le nombre des unités que cette loi avait créées. Mais les premières années d'application du service de deux ans coïncidèrent avec la chute de nos contingents et la chute ira en s'aggravant. Il s'ensuit que l'effectif du temps de paix suffit de moins en moins à fournir l'effectif légal des unités.

La loi du 13 mars 1875 avait fixé l'effectif de la compagnie d'infanterie à 125 hommes. Il était tombé, ces derniers temps, au-dessous de 100 hommes. Dans quelques années il descendra plus bas encore. Or, l'unité du temps de guerre est formée, au moment de la mobilisation, par l'incorporation d'un certain nombre de réservistes dans l'armée du temps de paix. Les réservistes, au moment où ils reçoivent l'ordre d'appel, sont dispersés dans le pays. Brusquement réunis, il ne peut pas y avoir de cohésion entre eux. C'est l'unité du temps de paix où ils entrent, qui, par la compression qu'elle exerce, va les souder entre eux. Pour que l'amalgame ainsi produit soit assez résistant, il faut que le cadre ait une

action suffisante. Après la guerre de 1870, les hommes qui en avaient été les témoins et qui avaient pour se guider les données de l'expérience, estimèrent que, pour que la prise du cadre sur les réservistes qu'il reçoit fût suffisante, l'effectif du temps de paix devait être rigoureusement égal à la moitié de l'effectif du temps de guerre.

Cette condition fondamentale de l'organisation de 1872 ne peut plus être remplie aujourd'hui. Le nombre des réservistes, dans l'unité du temps de guerre, sera supérieur à celui des hommes de l'active, et l'écart entre les deux nombres ira en augmentant. Ce sont les réservistes qui encadreront l'unité du temps de paix.

L'organisation de 1872, qui est encore l'organisation de notre armée, est donc ruinée dans les deux principes qui en étaient le fondement.

Nous pouvons, il est vrai, soit adopter le recrutement subdivisionnaire, comme les Allemands, soit rappeler dans chaque régiment, comme réservistes des unités actives, les hommes qui y ont fait leur instruction. On remplace ainsi dans une certaine mesure la permanence du cadre par la permanence des éléments de l'unité; c'est toutefois aux dépens de la rapidité et de la simplicité de la mobilisation. Mais il est moins aisé d'obvier aux conséquences de la chute de nos contingents.

Aussi longtemps que nous conserverons l'organisation actuelle, nous n'avons qu'un moyen de maintenir à l'effectif de nos unités du temps de paix la consistance numérique sans laquelle cette organisation n'est plus que la trompeuse contrefaçon d'elle-même : c'est de diminuer le nombre de nos unités. Si nous ne voulons pas consentir ce sacrifice, qui apparaîtrait au pays comme un amoindrissement de sa puissance militaire, il faut nous résoudre à diminuer l'effectif légal de nos unités et à le ramener à l'effectif que nous pouvons réaliser. Mais, pour être moins apparente, la diminution de nos forces militaires n'en sera pas moins réelle.

En effet, pour compenser la réduction de l'effectif du temps de paix, nous sommes obligés d'incorporer, pour passer au pied de guerre, un effectif plus fort de réservistes. Or, pendant que l'effectif de l'unité du temps de paix diminue chez nous, il augmente en Allemagne. Non seulement l'Allemagne a

maintenu rigoureusement jusqu'ici l'effectif de ses unités du temps de paix à la moitié de l'effectif de temps de guerre, mais elle accroît progressivement le nombre de ses unités renforcées. Son but est d'augmenter ainsi la puissance offensive de son armée active, de la rajeunir et d'augmenter la rapidité de la mobilisation. Enfin, en développant le cadre actif de l'unité du temps de guerre, elle augmente sa cohésion. Nous, au contraire, en réduisant l'effectif de nos unités du temps de paix, nous nous condamnons volontairement à vieillir nos unités, à les alourdir, à ralentir leur mobilisation, enfin à affaiblir leur cohésion.

Quand l'Assemblée nationale, après nos désastres de 1870, a établi les conditions de la défense du pays, elle a cherché à réaliser la supériorité des forces de la France sur celles de l'Allemagne en qualité et en quantité.

L'Assemblée nationale nous avait assuré la supériorité de la qualité. Car elle avait institué cinq années de service actif, dont quatre de service effectif, contre trois ans de service en Allemagne. Aujourd'hui la situation est retournée : nous avons deux ans de service pour toutes les armes, alors que l'Allemagne a conservé trois ans de service pour la cavalerie et l'artillerie. De plus, par suite de la différence des effectifs du temps de paix, l'armée allemande se mobilise en incorporant un plus petit nombre de réservistes que le nôtre. S'il y a des différences de valeur entre les combattants des deux pays, le général en chef seul peut en tenir compte. Elles rentrent en effet dans le calcul de ces impondérables qui échappent à l'organisateur, car elles varient avec les circonstances. Le devoir de l'organisateur, au contraire, est de supposer toutes choses égales entre son pays et les autres, pour réaliser plus sûrement la supériorité du sien par la supériorité des institutions qu'il lui donne.

L'organisation actuelle assure donc à l'armée allemande l'avantage de l'âge et celui de la rapidité de la mobilisation qui peut être capital. D'autre part, elle fait perdre à la nôtre la supériorité numérique que l'Assemblée nationale avait tenu à lui assurer.

Pour faire la comparaison des forces des deux pays, il est prudent de notre part, de faire abstraction des troupes d'Algérie

qui, au moment d'une mobilisation, peuvent être immobilisées dans l'Afrique du Nord et dont le rapatriement, en tout cas, ne pourrait pas être immédiat, puisqu'il ne pourrait avoir lieu qu'après les premières batailles navales qui nous auraient assuré la maîtrise de la mer. Il convient aussi de ne pas faire entrer en ligne de compte le corps d'armée colonial métropolitain dont la mobilisation sera toujours fort lente, et peut être entravée par les réductions de l'effectif du temps de paix qu'auront imposées, avant la guerre, les nécessités de notre politique coloniale.

La France comptait, en 1874, 606 bataillons d'infanterie, 495 escadrons, 332 batteries ou 1 992 pièces; l'Allemagne 469 bataillons, 476 escadrons, 301 batteries ou 1 806 pièces.

Si on fait la même comparaison, aujourd'hui, en laissant de côté les troupes d'Afrique et les troupes coloniales et tenant compte des nouvelles augmentations qui sont prévues pour l'armée allemande par la loi du 14 juin 1912 et qui seront complètement réalisées le 1er octobre 1914, la France a 558 bataillons, 395 escadrons, 640 batteries ou 2 540 pièces à opposer à 652 bataillons, 516 escadrons et 642 batteries ou 3 786 pièces du côté de l'Allemagne, non compris, de part et d'autre, l'artillerie de gros calibre.

L'Allemagne n'a donc pas seulement sur nous la supériorité de l'effectif du temps de paix dans chaque unité; elle a la supériorité du nombre des unités. Il y a plus : comme elle n'appelle pas sous les drapeaux la totalité de ses contingents, elle a des disponibilités en hommes qui lui permettront, quand elle le voudra, d'accroître encore la double supériorité qu'elle a dès aujourd'hui sur nous. L'accroissement de son effectif du temps de paix et du nombre de ses unités actives n'a en effet d'autre limite que celle des ressources budgétaires qu'elle pourra consacrer à augmenter la force de son armée.

L'accroissement de nos forces rencontre au contraire une limite infranchissable dans celle de nos contingents.

Sous le régime de la loi de 1872, nous n'incorporions chaque année que des fractions de classe. Pour augmenter l'effectif en temps de paix, il suffisait d'augmenter le nombre des hommes incorporés pour cinq ans. La seule limite à l'augmentation de l'effectif du temps de paix était, comme on l'a vu, celle des ressources budgétaires du pays.

Sous le régime de la loi de 1889, nous étions encore dans la même situation. Nous incorporions bien la totalité du contingent, mais c'étaient seulement des fractions de classe qui étaient astreintes au service de trois ans, puisqu'une partie de la classe ne faisait qu'un an. Notre système de recrutement gardait donc, avec le régime de trois ans, quoique à un degré moindre, l'élasticité qu'il avait eue avec le service de cinq ans. Il n'en a plus aujourd'hui. Car, avec le service de deux ans, nous incorporons tous les hommes valides de vingt ans et nous utilisons même les demi-valides au service auxiliaire. Nous sommes donc arrivés à l'extrême limite de notre effectif du temps de paix et il nous est désormais impossible de l'accroître. L'organisation actuelle, qui est commune à l'Allemagne et à la France, favorise donc l'accroissement de l'armée active en Allemagne et elle limite le développement de la nôtre.

Ce ne sont pas cependant les hommes qui nous manquent. Car, en dehors de ceux que peut incorporer l'armée active sur pied de guerre, nous avons l'excédent de tous ceux qu'elle n'incorpore pas. L'armée active se compose, en effet, de deux classes sous les drapeaux et des quatre ou cinq plus jeunes classes de réserve. Or, depuis que la durée du service dans la réserve a été portée à onze ans, il y a onze classes de réserve. Il en reste six ou sept que l'effectif du temps de paix ne peut pas absorber. Il s'est donc formé, en dehors de l'armée active, une seconde armée qui lui est égale en nombre, mais qui reste sans organisation. En effet notre organisation repose sur le principe de l'encadrement : toute unité du temps de guerre doit exister dès le temps de paix; mais le nombre de nos unités du temps de paix étant limité par la force numérique de nos contingents; il nous est impossible de créer, en sus des unités que comprend aujourd'hui notre armée active, de nouvelles unités du temps de paix pour encadrer, à la mobilisation, la seconde moitié de nos classes de réserve.

Le système de l'encadrement a fait faillite. Institué pour donner à la France la supériorité numérique des forces actives, il la lui fait perdre aujourd'hui. Institué pour organiser toutes les ressources du recrutement, il n'en organise plus qu'une moitié. Enfin il ne garantit plus la couverture de la frontière.

Sous le régime de la loi de 1872, le problème de la cou-

verture ne se posait pas avec la même acuité qu'aujourd'hui. On se bornait des deux côtés à assurer la garde des places de la frontière et nous avions créé à cette fin les quatrièmes bataillons. Mais peu à peu les deux pays ont augmenté le nombre et l'effectif des unités stationnées à proximité de la frontière, en vue d'assurer la sécurité des débarquements que l'on tendait à rapprocher de plus en plus. L'ensemble de ces forces d'avant-garde constitue dans les deux pays les troupes de couverture.

Tant que les ressources de nos contingents l'ont permis, nous avons accru nos forces de couverture pour maintenir leur égalité avec celles de l'Allemagne, comme nombre et comme effectif des unités. Mais aujourd'hui l'équilibre est rompu à notre détriment. La principale caractéristique de la nouvelle loi militaire allemande est le renforcement des troupes de couverture à l'Est et à l'Ouest de l'empire par la création d'un corps d'armée de plus sur chacune des frontières et par l'augmentation du nombre des unités à effectifs renforcés.

Nous devrions maintenir constante l'égalité de nos troupes de couverture avec celles de l'Allemagne et même l'égalité ne nous suffit pas. Car, non seulement les troupes de couverture auront, en cas de guerre, à couvrir la concentration des forces défensives du pays, mais il nous est impossible de nous dissimuler que tout, dans l'organisation militaire allemande, tend de plus en plus à la préparation d'une brusque et formidable offensive. Il est donc à présumer que, si la guerre éclate, nous ne serons pas les agresseurs.

Or l'assaillant a le choix du lieu et du moment où se produira son attaque. Il a tous les moyens de s'y ménager la supériorité. Celui qui subit l'attaque doit être au contraire, partout et à toute heure, en état de la repousser. Il ne peut espérer y arriver qu'autant qu'il aura la supériorité des forces. L'organisation actuelle nous condamne à l'infériorité puisqu'elle ne nous permet d'accroître nos forces sur la frontière qu'en opérant des prélèvements sur celles de l'intérieur, c'est-à-dire en diminuant le gros des forces de la défense du pays.

*
* *

On a cherché divers remèdes à cette situation. Les uns ont pour but d'augmenter les ressources de notre recrutement; les autres sont des essais d'organisation portant, soit sur les classes qui entrent dans la composition de l'armée active, soit sur les classes de réserve qui restent en dehors de l'armée active. Les premiers sont : 1° l'incorporation des hommes des services auxilliaires; 2° les engagements et les rengagements; — les seconds sont : 1° le système du dédoublement; 2° l'organisation des régiments de réserve.

L'incorporation des hommes des services auxiliaires n'est qu'un trompe-l'œil, car elle n'augmentera pas d'un seul homme l'effectif des combattants, le jour de la mobilisation. Elle ne peut avoir qu'un effet, c'est, en affectant des hommes des services auxiliaires aux emplois du temps de paix, de rendre libre le même nombre d'hommes valides pour les besognes d'instruction.

On peut se demander si ce résultat vaut ce qu'il coûte. L'utilisation des hommes des services auxiliaires ne représente que l'utilisation d'une main-d'œuvre des plus médiocres. Les hommes des services auxiliaires sont des malingres; la somme d'activité physique qu'ils peuvent donner est au-dessous de la moyenne. De plus, quand ils arrivent au corps, ils ne sont pas, en général, préparés aux emplois qu'ils auront à remplir. Il faut les former et, comme ils ne restent que deux ans sous les drapeaux, le moment de leur libération coïncide avec celui où ils pourraient commencer à rendre des services. L'armée, depuis l'incorporation des hommes des services auxiliaires, passe son temps à former des apprentis et à les perdre, dès que leur apprentissage est fini. Ainsi, valeur nulle pour la mobilisation; main-d'œuvre médiocre et par conséquent onéreuse; voilà le bilan de l'incorporation des hommes des services auxiliaires.

Elle a un inconvénient plus grand encore. Les hommes des services auxiliaires appartiennent à la partie la moins vigoureuse et la moins saine de la population. Ils apportent dans l'armée des terrains de culture tout préparés pour recevoir

les germes des maladies contagieuses, et ils deviennent ainsi, pour la troupe, des foyers de contamination.

Les engagements et les rengagements coûtent cher; ils atteignent très rapidement la limite budgétaire, au delà de laquelle il leur devient difficile de se développer.

Or, le nombre d'hommes liés au service à long terme qu'il serait nécessaire de recruter, serait considérable. Il ne s'agit pas, en effet, seulement, de faire face à l'affaiblissement des unités de l'intérieur; il s'agit, encore et surtout, de constituer une forte partie de la couverture en éléments permanents.

L'effectif moyen des compagnies de l'intérieur est tombé à 100 hommes. Pour le ramener au pied de 125 hommes, qui est l'effectif normal de l'organisation de 1875, il faudrait 25 rengagés par compagnie. Or, il y a 1528 compagnies dans les régiments de l'intérieur. Il faudrait donc, pour réaliser l'effectif légal dans les seules compagnies de l'intérieur, 38 160 engagés ou rengagés.

Nous avons, dans les troupes de couverture, 32 régiments à 16 compagnies, soit 512 compagnies. Elles sont actuellement à 160 hommes. Pour les porter à 175, il faudrait 15 hommes par compagnie, soit 7 680 hommes.

Ce n'est pas tout. Au départ de la classe, les compagnies de couverture perdent une classe entière, soit 80 hommes. Il ne resterait donc, à ce moment, sous les drapeaux, que 80 soldats ayant un an de service et 15 engagés, en supposant qu'on les ait, ce qui ferait un total de 95 hommes par compagnie. Or, ce n'est pas avec 95 hommes qu'on peut assurer la couverture.

Pour l'assurer par un effectif constant de 175 hommes instruits, à toute époque de l'année, il faudrait donc pouvoir disposer d'un effectif complémentaire de 80 engagés ou rengagés par compagnie. Quand la classe dans sa première année de service aurait terminé son instruction, la compagnie de couverture compterait 175 hommes instruits, plus 80 jeunes soldats dans leur première année de service, soit 255 hommes. Il est vrai qu'il faut en déduire le déchet, soit au moins 15 p. 100 ou 25 hommes, ce qui ramènerait son effectif à 230 hommes. Une compagnie de couverture n'est jamais trop forte pour remplir sa mission. La compagnie ainsi constituée,

serait le type de la véritable compagnie de couverture. On peut, toutefois, admettre qu'une compagnie moins forte assurerait suffisamment la couverture. Un effectif complémentaire de 80 engagés ou rengagés serait trop fort, et pourrait être ramené sans témérité à 50. A ce taux, il faudrait pour la couverture 95 600 engagés ou rengagés.

Au total, 133 000 hommes pour l'infanterie seulement. Pour la cavalerie, il faut compter 15 000 engagés ou rengagés; autant pour l'artillerie, surtout depuis l'augmentation du nombre des batteries en temps de paix, et la constitution de noyaux pour les batteries à former au moment de la mobilisation.

Il faut donc 160 000 engagés et rengagés pour l'armée métropolitaine, en dehors des 37 000 sous-officiers rengagés et des engagés ou rengagés de l'armée coloniale.

Trouvera-t-on le nombre d'engagés et de rengagés nécessaires? C'est douteux; car le nombre des engagements et des rengagements a une limite : c'est le point où l'homme a plus d'intérêt à entrer dans le commerce ou dans l'industrie, que de contracter un rengagement. Dès 1910, on constate un fléchissement du nombre des engagements et des rengagements aussi bien dans l'armée métropolitaine que dans l'armée coloniale[1]. Le principal appât du rengagement est la promesse d'un emploi civil garanti par l'État. Or, si, aujourd'hui, l'État a beaucoup de peine à assurer une position satisfaisante aux 37 000 sous-officiers rengagés, où trouvera-t-il en outre des emplois pour les 50 000 engagés de trois ans ou les 20 000 engagés de cinq ans qui seraient nécessaires pour nous donner les 160 000 hommes dont l'armée a besoin?

Mais il y a une objection plus grave que l'objection matérielle du recrutement. Elle est d'ordre moral. Le rengagement a pu se justifier pour les sous-officiers : ils sont doués d'une instruction plus élevée que les simples soldats, et leur nombre est relativement restreint. Ils peuvent donc être l'objet d'un choix qui garantira leur moralité. Si on veut exiger les mêmes garanties des simples soldats, il faudra soumettre ceux-ci à une

1. *Rapport* sur le budget du ministère de la Guerre pour l'exercice 1913, p. 34. *Rapport* sur le budget des Troupes coloniales pour le même exercice, p. 34.

sélection qui en restreindra forcément le nombre. Si, au contraire, on les prend sans condition, on risque de recruter des sujets douteux et d'introduire l'indiscipline dans l'armée. Au surplus, les sous-officiers sont principalement des instructeurs. Ils sont donc préservés contre l'oisiveté par leurs fonctions mêmes. Au contraire, une fois instruits, les simples soldats ne peuvent recommencer indéfiniment l'instruction individuelle. Ils ne peuvent, d'autre part, suppléer les sous-officiers dans leur besogne d'instructeurs, parce qu'ils n'ont pas les mêmes connaissances militaires. Ils ne participeront donc qu'aux manœuvres pour l'instruction des cadres. Pendant la durée de l'instruction individuelle, ils seront forcément oisifs, et leur oisiveté constituera encore un danger pour la discipline.

Il est donc plus sage de revenir à la conception des hommes de 1872, qui avaient été témoins de la guerre et qui proscrivaient les rengagements à prix d'argent, parce qu'ils en avaient éprouvé les inconvénients dans le remplacement.

Le palliatif qui consiste à remplir les vides de l'effectif en temps de paix avec des engagés ou des rengagés, est un anachronisme. On revient, avec lui, au principe constitutif de l'armée royale qui passait du pied de paix au pied de guerre, en versant des miliciens dans un corps d'engagés et de rengagés, comme nous y verserions aujourd'hui des réservistes.

Une armée nationale comme la nôtre, qui est obligée d'avoir recours à des engagements et à des rengagements à prix d'argent, est une armée qui procède de deux principes contradictoires. Par les hommes du contingent, elle est une armée nationale; par les engagés et les rengagés, elle est une armée de métier. Elle réunit donc deux armées en une et, comme ces deux armées ont des origines différentes et un esprit différent, elles se fondront difficilement.

La force d'une armée est dans l'homogénéité de ses éléments. L'armée de 1872 était faite de la réunion de deux éléments dissemblables : l'armée active et les réservistes. C'était une faiblesse, car la fusion de ces deux éléments exigeait, pour se faire, un certain temps. Avec les rengagés, on introduit dans l'armée d'aujourd'hui un troisième élément, bien plus différent des deux autres que ceux-ci pouvaient l'être entre eux.

Le dédoublement consiste à réduire le nombre des unités actives, de façon à donner à chacune d'elles un effectif sur pied de paix aussi fort que possible. A la mobilisation, l'unité active se diviserait, cadres et hommes, en deux parties égales. Chacune des parties incorporerait ensuite le nombre de réservistes nécessaire pour atteindre l'effectif du pied de guerre.

Ce système a, aux yeux de ceux qui le préconisent, un double avantage. Il permet, en temps de paix, de doter chaque unité active d'un effectif suffisant pour les nécessités de l'instruction. Il a, en outre, pour effet, au moment de la mobilisation, de doubler les unités de l'armée active, et d'assurer à toutes un noyau actif d'égale force pour les besoins de l'encadrement.

Il semble, à première vue, que l'on revienne ainsi à l'application rigoureuse de l'un des principes de l'organisation de 1875, d'après lequel il ne doit pas y avoir de formation en campagne en dehors des unités qui composent l'armée active; mais ce n'est qu'une apparence. L'organisation de 1872 n'a jamais admis d'unité d'instruction. C'était l'unité du temps de paix elle-même, qui devenait l'unité du temps de guerre par l'incorporation des réservistes. C'est, avec le système proposé, une moitié d'unité du temps de paix qui va devenir l'unité du temps de guerre. Rien ne nous assure que la moitié d'une unité aura la puissance d'encadrement qu'avait l'unité tout entière.

Dans l'organisation de 1872, l'unité de l'armée active est essentiellement une unité permanente. C'est un être moral qui existe dès le temps de paix et qui ne perd pas sa personnalité, mais qui la développe au moment de passer du pied de paix au pied de guerre. Dans le système proposé, au contraire, la personnalité de la compagnie du temps de paix disparaît au moment de la mobilisation, et fait place à deux unités jumelles qui n'avaient pas d'existence antérieure.

Il y a entre le système du dédoublement et l'organisation de 1872 une seconde différence essentielle. Dans l'organisation de 1872, l'unité active passe du pied de paix au pied de guerre en incorporant un nombre de réservistes rigoureusement égal à l'effectif des hommes sous les drapeaux. Dans le système du dédoublement, le noyau actif n'est plus de 125 hommes; il est seulement de 75 hommes.

Les partisans du dédoublement prétendent qu'avec des réservistes ayant reçu, pendant deux ans, sous les drapeaux, une instruction intensive, on peut, sans inconvénient, affaiblir le noyau actif par rapport à l'effectif des réservistes qu'il doit incorporer au moment de la mobilisation. Le rapport des facteurs ne doit pas cependant varier au delà d'une certaine limite. Les partisans du dédoublement s'en rendent compte, et, en même temps qu'ils réduisent le noyau actif, ils proposent de réduire l'effectif du pied de guerre de la compagnie à 200 hommes. Mais cette réduction n'est pas sans inconvénient. Car, au bout d'une quinzaine de jours de campagne, les unités perdent de un tiers à un quart de leur effectif. Plus l'effectif est réduit, plus le déchet se fait sentir. Si la compagnie est trop faible, elle risque de tomber en quelques jours à rien. D'autre part, l'écart entre l'effectif du pied de guerre et celui du pied de paix, est considérable : 75 hommes du noyau actif encadrent 125 réservistes. On est loin de l'égalité entre les deux éléments, qui est la base de l'organisation de 1872.

Le système du dédoublement n'est qu'une variante d'un système déjà appliqué sous le même nom. Quand les ressources du recrutement se trouvèrent augmentées dans une proportion considérable, par l'augmentatien de la durée du service dans la réserve, on eut l'idée de doubler l'armée active, en doublant chaque régiment actif d'un régiment de réserve. On chercha le moyen de donner aux régiments de réserve une valeur sensiblement égale à celle des régiments actifs. On crut le trouver dans le dédoublement, chaque unité de l'armée active se dédoublant, au moment de la mobilisation, pour donner naissance à deux unités nouvelles de même composition. On dédoubla des régiments actifs, pour constituer des régiments de réserve, qui prirent part à des grandes manœuvres et figurèrent à une revue du 14 Juillet. Non seulement le système de dédoublement n'est pas nouveau, mais il a subi l'épreuve de l'expérience. Elle fut décisive et prouva que le dédoublement ne servait qu'à détruire la force organisée et immédiatement utilisable de l'armée active, pour constituer, par la dilution des classes sous les drapeaux dans la masse des classes de réserves, une force, il est vrai, numériquement double, mais de valeur illusoire.

La faillite du dédoublement fut si complète qu'on fut obligé de revenir à la stricte application des principes de 1875, en formant des quatrièmes bataillons. On créait ainsi la possibilité d'encadrer un plus grand nombre de réservistes, en augmentant le nombre des unités du temps de paix. Les réservistes qui n'entraient pas dans la composition des quatrièmes bataillons, constituaient des régiments de réserve, qui n'empruntaient qu'un petit nombre d'officiers et de sous-officiers aux régiments actifs. C'est la situation actuelle.

En formant les quatrièmes bataillons, le ministère de la Guerre avait compté sur la puissance de quelques contingents exceptionnels. Quand ils cessèrent de se reproduire, on fut amené à supprimer les quatrièmes bataillons, faute d'hommes pour les constituer en temps de paix.

Mais, si les quatrièmes bataillons ont disparu aujourd'hui, le fait qui en provoqua la création n'en subsiste pas moins historiquement, et ce fait est la condamnation du système du dédoublement.

On a cherché un moyen d'organiser les réserves sans toucher au nombre des unités du temps de paix. On distingue, au point de vue des convocations, les classes de réserve qui entrent dans la composition de l'armée active de celles qui n'y entrent pas, et doivent servir à la constitution des unités de réserve. On incorpore les hommes des premières dans les unités de l'armée active, et les hommes des secondes dans les unités de réserve, auxquelles ils seraient affectés en cas de mobilisation.

Ces unités de réserve, qui n'avaient jamais été réunies jusqu'ici, ont ainsi, dès le temps de paix, un commencement d'existence. On en réunit, en effet, des fractions au cours de la deuxième période d'instruction des réservistes. La durée de cette période est de dix-sept jours. Il faut défalquer de cette durée les jours d'arrivée et de départ. Il reste donc une quinzaine de jours pour exercer la fraction convoquée de l'unité de réserve.

On se propose, d'autre part, d'améliorer l'encadrement de ces unités de réserve par un renforcement du cadre officiers et sous-officiers qu'elles empruntent à l'armée active. On croit

ainsi leur donner une valeur analogue à celles des unités de l'armée active et pouvoir par conséquent les employer, au même titre qu'elles, comme troupes de campagne. Mais on se ferait illusion si l'on comptait compenser de la sorte l'infériorité de nos forces actives vis-à-vis de l'Allemagne. Ces unités de réserve, constituées au moment de la période d'instruction, ne sont pas les unités qui seront levées à la mobilisation. Ce ne sont que des unités d'exercice dont les éléments se dispersent après la période pour se retrouver dans d'autres unités au moment de la mobilisation. Les unités convoquées n'ont donc aucune personnalité propre. Elles ne correspondent à aucune unité du temps de guerre qui aurait eu, dès le temps de paix, une existence même éphémère, et la cohésion qu'elles auront pu acquérir au cours des dix-sept jours de la période d'instruction, n'y survivra pas.

Il en résulte que le principal bénéfice qu'on pouvait espérer tirer du nouveau mode d'appel et de formation des unités de réserve est perdu, puisqu'au moment de la mobilisation l'unité devra être constituée à nouveau et que tout le travail de sa constitution sera à refaire. Comme ce travail exigera un certain temps, les unités de réserve ne pourront pas être prêtes en même temps que les unités actives. Il ne peut donc être question d'utiliser les formations de réserve en même temps que les formations actives.

La différence qui existe entre les unités actives et les unités de réserve n'est donc pas une différence de qualité; c'est une différence dans le temps qu'exige leur mise sur pied de guerre. L'emploi des formations de réserve dans les temps de campagne a pour conséquence l'échelonnement des forces. Or tout l'effort de l'Allemagne, au cours de ces dernières années, a tendu à augmenter ses forces actives, pour leur donner le maximum de puissance offensive.

Ce n'est qu'en opposant du premier jour à la masse de l'envahisseur une masse au moins équivalente que l'on pourra prétendre endiguer l'invasion. L'emploi des formations de réserve nous oblige à échelonner nos efforts au lieu de les réunir. Il ne peut donc pallier l'insuffisance des forces actives.

*
* *

A chaque quinquennat, l'Allemagne avait augmenté la force de son armée active. Deux lois récentes viennent encore, à un an d'intervalle, d'accroître sa puissance militaire. Le 27 mars 1911, le Reichstag votait une loi qui augmentait l'effectif de l'armée allemande de 10875 hommes. Le 14 juin 1912, il votait une seconde loi qui apportait à cet effectif une nouvelle augmentation de 30000 hommes. Cette double augmentation d'effectifs n'a pas seulement pour objet la création de nouvelles unités; elle se propose surtout, en augmentant l'effectif des unités existantes, d'obtenir une armée de campagne qui soit composée avec un minimum de classes. L'effectif fort des unités du pied de paix représente à peu près les deux tiers de l'effectif du pied de guerre. Pour passer du pied de paix au pied de guerre, ces unités n'ont donc qu'à incorporer les réservistes d'une ou deux classes au plus. Plus on augmente le nombre de ces unités, plus on diminue le nombre de classes de réservistes que l'armée allemande sera obligée d'incorporer pour passer au pied de guerre. De ce fait, la mobilisation de l'Allemagne sera plus rapide et son armée de campagne sera composée d'hommes jeunes dont l'âge ne dépassera pas vingt-quatre ans. Or, à cet âge, l'homme n'est pas en général marié. Il n'a pas d'attaches de famille, ni de soucis d'intérêts. Il est plus facile à enthousiasmer et à entraîner. Une armée ainsi composée est la plus propre à une guerre d'invasion rapide et brutale, qui se propose de surprendre l'adversaire et de l'écraser, avant qu'il ait eu le temps de se mettre en défense.

C'est pourquoi aussi la loi du 14 juin 1912 prévoit un nouveau groupement des forces existantes et qui devra être réalisé dès le mois d'octobre 1912. On groupe un certain nombre de divisions et de brigades, en excédent de l'organisation des corps d'armée actuels, en deux nouveaux corps, dont l'un sera constitué à la frontière russe et l'autre à la frontière française. En outre, il est créé une inspection d'armée à Sarrebruck.

La loi du 14 juin 1912 est donc l'aboutissement de l'effort et des études qui, depuis de longues années, tendent à faire de l'armée allemande un formidable instrument de choc. Derrière cette armée de choc, viendront se répandre les réserves, avec la mission d'occuper le pays envahi et d'assurer les communications. C'est pourquoi, en même temps qu'elle augmente la puissance de l'armée active, la loi du 14 juin 1912 s'est préoccupée d'améliorer sensiblement l'encadrement des formations de réserve.

Il serait vain de se dissimuler que la nouvelle loi militaire allemande, en raison de ses dispositions et surtout de la hâte avec laquelle elles seront mises en vigueur, constitue une menace que nous n'avons pas le droit de négliger. Les troupes allemandes stationnées à la frontière française compteront désormais cinq corps d'armée, les 8e, 14e, 15e 16e et 21e. Non seulement ces corps d'armée sont un peu plus fortement constitués en infanterie que ceux de l'intérieur, mais chacune de leurs unités est à l'effectif fort; ils peuvent donc réduire considérablement les délais de leur mobilisation. Ces quatre corps d'armée constituent en avant du gros de l'armée allemande, une force considérable toute prête pour une attaque brusquée dont l'effet matériel et moral, au début d'une guerre, peut être incalculable.

Pour répondre à cette menace, notre première préoccupation doit être de renforcer nos troupes de couverture. Nous n'avons actuellement sur la frontière que la valeur de quatre corps d'armée en face des cinq corps d'armée allemands, alors que nos forces devraient y être plus fortes que celles des Allemands. Mais, dans l'organisation actuelle, nous n'avons aucun moyen d'augmenter la puissance de notre couverture. Car, faute de ressources en hommes, nous ne pouvons augmenter en temps de paix le nombre et l'effectif de nos unités de couverture que par des prélèvements sur les corps d'armée de l'intérieur. Ce serait les désorganiser et nous ne devons pas oublier que, si les troupes de couverture auront à soutenir le premier choc, les troupes de l'intérieur constituent la masse principale de la défense du pays.

Loin de diminuer nos troupes de l'intérieur, au profit de nos troupes de couverture, nous devons nous soucier de les

renforcer, car la masse active de l'armée allemande est déjà numériquement supérieure à la nôtre. Elle atteindra en 1915 sur le pied de paix 658 211 hommes, non compris les officiers et assimilés, et ce chiffre pourra par la suite s'accroître encore, puisque l'Allemagne est loin d'utiliser toutes les ressources de son recrutement. Si, comme on lui en prête l'intention, elle se dispose à incorporer la totalité de son contingent, c'est de 70 000 hommes par an qu'elle peut encore augmenter son effectif du temps de paix, qui se trouverait ainsi porté, y compris les officiers, aux environs de 865 000 hommes.

Nous ne pouvons par songer à contrebalancer l'augmentation numérique de l'armée active allemande par des formations de réserve, puisqu'elles ne seront pas prêtes en même temps. Qui dit formation active, dit une unité qui existe dès le temps de paix et qu'il suffit de renforcer au moyen de réservistes, pour passer sur pied de guerre. Qui dit formation de réserve, dit une unité qui n'a pas d'existence en temps de paix et qu'il faut complètement lever, constituer et organiser au moment de la mobilisation. C'est pourquoi des formations de réserve ne peuvent être opposées qu'à des formations de réserve. A des formations actives, on ne peut opposer que des formations actives.

Dans notre organisation actuelle, c'est l'effectif du temps de paix qui détermine les possibilités d'extension de l'armée active. Or, notre effectif du temps de paix emplit à peine les unités qui existent. Loin de s'accroître, il est menacé de se réduire encore d'ici quelques années. Nous sommes donc dans l'impossibilité matérielle, faute de ressources suffisantes en hommes, d'augmenter la puissance de notre armée active, à moins d'allonger la durée du service sous les drapeaux. Mais, ce n'est pas à trois ans qu'il suffirait de la fixer. Trois ans de service nous donneraient à peine 600 000 combattants. Si nous voulons atteindre l'effectif du temps de paix allemand, il faudrait aller jusqu'à quatre ans de service et même jusqu'à cinq ans pour tenir compte de la baisse de nos futurs contingents.

Si l'on ne croit pas pouvoir aller jusque-là, le seul moyen que nous ayons de répondre aux augmentations réalisées ou projetées de la puissance offensive de l'Allemagne, c'est de

renoncer à une organisation militaire qui limite l'extension de nos forces actives et de lui substituer une organisation qui nous permette, au lieu d'échelonner comme aujourd'hui nos efforts et nos forces, de faire entrer simultanément dans notre armée, au même titre et avec la même valeur, toutes les ressources en hommes que nous fournit le recrutement, c'est-à-dire les treize plus jeunes classes de la nation.

Le problème change ainsi de face. Il ne consiste plus dans la recherche d'un effectif du temps de paix impossible à réaliser, à moins des plus grands sacrifices, mais dans l'étude d'une nouvelle organisation à trouver.

RAIBERTI

MARIAGE DE PRINCESSE

VÉRITE ET FANTAISIE DANS UNE COMÉDIE DE MUSSET

Dans ses curieux articles sur *Alfred de Musset et trois romantiques allemands*[1], M. Jean Giraud nous a renseignés sur les sources de *Fantasio*. Avec quelques reflets de Jean-Paul et de Shakespeare (ceux-ci déjà signalés par M. Lafoscade[2]), la comédie de Musset offre surtout des réminiscences d'Hoffmann. *Les Contemplations du chat Murr entremêlées accidentellement de la biographie du maître de chapelle Jean Kreisler, suivie de ses souffrances musicales*, que Musset avait pu lire dès 1830 en traduction française, et dont il avait déjà tiré quelque parti pour divers ouvrages, ont dû fournir à notre poète l'idée d'une petite cour allemande avec le décor romantique de son parc, ses fantoches de courtisans et de ministres, son prince bonasse, enfin sa princesse rêveuse, qui a en aversion le fiancé venu d'Italie pour l'épouser : et Kreisler, avant Fantasio, débarrasse la pauvre jeune fille d'un odieux prétendant. Rien n'est plus vraisemblable que l'opinion de M. Giraud : je retrouve dans Hoffmann les matériaux que l'invention de Musset a utilisés.

1. *Revue d'histoire littéraire*, 1911, p. 297, et 1912, p. 341.
2. *Le théâtre d'Alfred de Musset*, pp. 90 et 91.

Mais il y a quelque chose que M. Giraud — et il le sait très bien — n'atteint pas : pourquoi Musset est-il revenu à la source qu'il avait déjà exploitée dans la *Nuit Vénitienne*? Et pourquoi donne-t-il à la matière qu'il emprunte une forme si différente? Pourquoi, dans *Fantasio*, le grotesque duc Iréneus d'Hoffmann devient-il le père tendre, touchant et sérieux qu'est le roi de Bavière? Pourquoi est-ce le prétendant qui devient un sot ridicule, au contraire du prince d'Essenach de la *Nuit Vénitienne*?

Jeu de la fantaisie poétique, dira-t-on! Mystère de l'invention! Secret du génie! Je le veux bien; mais c'est renoncer à expliquer.

Une chose surtout m'a toujours frappé dans *Fantasio*. La comédie semble composée de deux pièces rapportées : une partie lyrique et personnelle — c'est le caractère de Fantasio, sa lassitude et ses rêves — sort évidemment du cœur du poète, de sa vie profonde; l'autre partie, romanesque et fantaisiste — c'est le mariage de la Princesse Elsbeth et tout le scénario bâti sur cette idée — sortirait, a-t-on pu croire jusqu'ici, de ses lectures, enrichies et transformées par son imagination. Seulement, dans cette hypothèse, d'où viennent la chaleur de sentiment, la sincérité de tendresse avec lesquelles Musset nous présente l'histoire de la petite princesse? D'où viennent toute cette douleur qu'il met en elle, toute cette pitié qu'il lui donne? Faut-il croire qu'il s'est tant ému pour un conte bleu? Cela ferait honneur à sa puissance d'illusion, mais j'ai peine à le croire.

Si la mélancolie de Fantasio a été vécue, pourquoi pas aussi la tristesse d'Elsbeth? pourquoi pas la pitié du bouffon?

Cherchons un peu.

*
* *

Il y avait en ce temps-là une princesse, fille d'un roi bourgeois, que la politique avait mariée, et dont le mariage avait coûté bien des pleurs à sa famille et à elle-même.

C'était la princesse Louise, fille de Louis-Philippe, qui avait épousé le roi des Belges Léopold, à Compiègne, le 9 août 1832.

Or *Fantasio* fut écrit au plus tard en 1833 et parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1834.

Je crois que la pitié de Fantasio pour la princesse Elsbeth, c'est la pitié de Musset pour la princesse Louise. Le mariage royal de 1832 lui a donné l'idée et l'envie de reprendre quelques éléments hoffmannesques pour en faire, sous l'empire d'une émotion nouvelle, une œuvre aussi originale à côté de ses précédentes imitations que par rapport à la source allemande.

Observons, en effet, le parallélisme des faits et des sentiments dans la comédie et dans l'histoire.

Le roi de Bavière a conclu le mariage de la princesse Elsbeth pour épargner les maux de la guerre à son peuple. C'est un bon roi, mais c'est un bon père aussi. Il ne veut pas forcer sa fille, il ne veut pas faire son malheur. « Je ne sacrifierai, dit-il, le bonheur de ma fille à aucun intérêt [1]. » Il désire qu'elle veuille, il comprend qu'elle ne veut pas ce qu'il désire, et il est plein d'inquiétude et de trouble.

C'était exactement l'état de Louis-Philippe, lorsque, pour garantir la paix européenne, consolider l'accord anglo-français et terminer la crise ouverte par la révolution belge, il se résolut à marier sa fille Louise avec le prince de Cobourg. Satisfait de cette alliance comme d'un succès politique qui compensait pour sa dynastie et pour la France un double renoncement, d'abord à l'espoir d'annexer la Belgique, ensuite à la tentation d'y faire régner un de ses fils, le roi des Français était fort tourmenté dans sa conscience de père. Il pleura beaucoup [2]. Même après la cérémonie, après le départ de la nouvelle reine, il avait des remords. « Il se reproche, dit un témoin, d'avoir sacrifié sa fille à la politique. Chagrin d'honnête homme [3]. »

1. *Fantasio*, I, 1.

2. Cuvillier-Fleury, *Journal et correspondance intimes* (5 et 9 juillet 1832), t. II, p. 29 et 32. Les éditeurs ont donné par erreur la date de juillet, au lieu d'août, à toutes les notes de Cuvillier-Fleury relatives à ce mariage.

3. *Ibid.* Jeudi, 16 juillet (lisez août), p. 34.

La princesse Elsbeth a l'âme noble. Elle s'immole au bonheur du peuple, à la paix. Elle le doit, elle le veut. Mais elle le veut avec douleur; elle est profondément malheureuse.

Cela est cruel quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple; mais moi, hélas! j'aurai la sienne, et rien de plus.

LA GOUVERNANTE. — Comme vous parlez tristement!

ELSBETH. — Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles...

LA GOUVERNANTE. — Je suis sûre que si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH. — Non certainement il ne me forcerait pas; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse? Je laisse mon bon père être un bon roi [1].

Elle a beau ne pas vouloir pleurer : « il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges [2]. » Lorsqu'elle se croit seule dans sa chambre, rajustant son voile de noce, « deux longues larmes coulent de ses joues [3] ».

La princesse Louise ne devint pas reine avec plus de joie. Madame Adélaïde, la forte tête, évalue d'après la raison d'État les chances de bonheur de sa nièce dans ce mariage. Elle ne veut pas voir la peine de sa « chère Louise », ni surtout deviner les causes de cette peine. Elle écrit sèchement :

La pauvre bonne petite est bien affectée de la perspective de se séparer de son père, de sa mère, et de nous tous : cela ne peut être autrement [4].

D'autres voyaient et disaient plus.

1. *Fantasio*, II, I.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, II, 4.
4. Lettre au prince de Talleyrand, 2 juin 1832 (*Mémoires de Talleyrand*, IV, 466).

On lit dans les mémoires de madame de Boigne [1] :

Le mariage de la princesse Louise se négociait, surtout vis-à-vis d'elle-même, qui s'en souciait très peu. Uniquement dévouée à sa famille, la pensée de s'en séparer, dans ces temps de troubles, lui était cruelle. Et le mari qu'on lui offrait, auquel elle s'est tendrement attachée depuis, ne l'emportait pas alors dans son jeune cœur sur les affections dont il l'éloignait.

Dire qu'elle a été forcée serait absurde, pour qui connait l'intérieur de ces princes si tendrement unis. Mais il est bien sûr que tout ce qui l'entourait s'est relayé pendant trois mois, pour obtenir son consentement à force de raisonnements et de caresses. La princesse Marie ne s'y épargnait pas.

Le Roi seul demandait qu'on lui laissât son libre arbitre.

Elle n'était pas encore résignée à la veille de la cérémonie. Cuvillier-Fleury a noté dans son journal l'état déplorable de la princesse. On vit en elle un mélange de fermeté héroïque et de sensibilité déchirante pendant ces jours de fête.

Dimanche, 5 juillet (*lire* août) 1832.

Départ pour Compiègne. Larmes de la princesse Louise depuis la veille ; ses cadeaux à tout le monde ; ses adieux à ses maîtres. Sa raison dans sa douleur ; comme elle explique le sacrifice qu'elle fait de son pays, de sa famille, à des convenances politiques.

Le Roi pleure souvent avec elle ; la Reine plus calme ; elle a désiré cette union plus que personne — on quitte Saint-Cloud ; ce sont des sanglots [2].

Jeudi 9.

A 9 heures, lecture du contrat dans le salon du conseil ; scène imposante. Toute la famille royale rangée devant la table ; attitude de la princesse Louise ; tremblement de sa tête chargée de diamants et de fleurs ; les *très hauts, très puissants princes* répétés dans ce contrat à satiété. Léopold prononce le *oui* ; la princesse consulte son père pour répondre et fait un signe de tête ; elle paraît accablée ; tout le monde est très visiblement triste [3].

1. *Mémoires de Madame la comtesse de Boigne*, IV, 238.
2. *Journal et Correspondance intimes*, II, 28.
3. *Ibid.*, p. 32.

Vendredi 10.

La mariée déjeune avec la Reine et le Roi Léopold; sa démarche; sa pâleur; résignation douce et comme satisfaite[1].

Lundi 13.

Départ de la princesse Louise pour la Belgique; long entretien avant la séparation; larmes abondantes; elle se jette dans les bras de madame d'Ulst. Adieu au pied de l'escalier; six chevaux l'emportent; canon, musique, bruit de l'escorte; départ tumultueux de la voiture; retour dans le salon désert et triste[2].

Si visible était le désespoir de la fiancée que, quelques heures avant la cérémonie, son père lui offrait de renvoyer Léopold malgré toutes les raisons politiques.

Et la veille encore du mariage, à Compiègne, la trouvant toute en larmes, il lui dit qu'il était encore temps de rompre, et qu'il se chargeait de la responsabilité, si elle éprouvait de la répugnance pour le roi des Belges.

Elle répondit que son seul chagrin était de s'éloigner, et que tout époux lui serait également importun. La Reine la gronda, la persuada, la consola, et le mariage s'accomplit[3].

Étrange précision des analogies! La même scène se retrouve dans *Fantasio*. Le roi de Bavière demande de même à sa fille ce qu'elle pense du prince qui vient pour l'épouser.

ELSBETH. — Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI. — Cela est certain, mon enfant.

ELSBETH. — Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI. — Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père! O ma fille chérie! Je serai heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux bleus cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours[4].

L'analogie semble cesser lorsque l'on compare le roi des Belges et le prince de Mantoue. Léopold est un homme de

1. *Journal et Correspondance intimes*, p. 33.
2. *Ibid.*, p. 34.
3. *Mémoires de madame la Comtesse de Boigne*, IV, 239.
4. *Fantasio*, II, 5.

sens et de mérite, tout le contraire d'un sot. Cuvillier-Fleury remarque « sa bonne humeur, sa bonne mine, sa mise simple »; il loue son « affabilité », ses « prévenances » pour les personnes de la cour, son attention et sa « bonne grâce » à les entretenir [1]. Comment le reconnaître dans ce prince de Mantoue que tout le monde sait être « horrible et idiot », qui est « la plus ridicule chose du monde » [2], qui n'ouvre la bouche que pour dire des sottises : avec cela orgueilleux, vain et sans bonté?

Une très apparente raison de délicatesse suffirait à expliquer que Musset n'eût pas cherché ici la ressemblance, et qu'il eût mis à la place d'un portrait une figure énorme de sot. Mais il y a plus à dire. Si Léopold n'était pas un sot, il pouvait plaire alors à beaucoup de Français de l'imaginer tel.

Veuf d'une fille de George IV, vivant depuis longtemps à Londres, il avait été le candidat de l'Angleterre, lorsqu'on avait cherché un roi pour le nouvel État. Aux yeux des Français, il était l'homme dont la jalousie anglaise se servait pour nous soustraire définitivement les provinces Belges.

On ne voit ici en lui qu'un agent anglais, écrivait madame Adélaïde avant son élection, et il faut le dire, il est d'une impopularité extrême. S'il arrivait au trône de Belgique en épousant une de nos petites, on regarderait cela comme une vente faite de ce pays à l'Angleterre [3].

Madame Adélaïde et la reine Marie-Amélie se firent vite à l'idée du mariage, une fois Léopold assuré du trône : mais dans le peuple la répugnance persista. Au « Château » même on grognait.

Samedi, 4 juin 1831.

Le prince de Cobourg est nommé roi des Belges. La Reine ne peut dissimuler sa joie. Voilà un établissement pour une de ses filles. Mais attendons. Léopold n'est pas à Bruxelles. Si je puis dire ma pensée, j'aime encore mieux que la princesse Louise reste fille [4].

1. *Journal*, t. II, p. 30-31.

2. *Fantasio*, II, 1.

3. Lettre du 3 janvier au prince de Talleyrand (*Mémoires de Talleyrand*, IV, 481).

4. Cuvillier-Fleury, *Journal*, I, 334.

Outre le grief politique, la galanterie sentimentale du public français se révoltait de voir livrer cette jeune fille de vingt et un ans à un veuf de quarante-deux ans. Cuvillier-Fleury note avec surprise qu'il ne paraît que « trente-cinq ans » : on s'attendait donc à le trouver moins bien conservé. Les gens de la cour n'étaient pas contents, non plus, qu'il eût changé les habitudes bourgeoises de la famille royale et introduit une « étiquette étroitement germanique » [1] : dès qu'il est là, on ne pénètre plus dans le salon des princes; ils s'y séparent de toute la cour [2].

Anglais de position politique, Allemand par la roideur formaliste, veuf et vieux : en voilà plus qu'il ne fallait pour vouer au ridicule le royal fiancé, et pour que l'antipathie française en fît un sot. Ajoutez la tentation de porter à son compte les travers de sa suite : on riait à Compiègne de « Madame Lehon coiffée en Sévigné avec poudre et mouches, le sein découvert »; on se montrait « M. Van de Veyer et son habit doré [3] ». Musset n'a fait que passer au prince le bel habit de M. Van de Veyer.

Il suffit de feuilleter la *Caricature* de 1832 pour voir s'opérer la transfiguration grotesque du prince de Cobourg. Voici d'abord une petite scène dialoguée [4] :

TÊTE A TÊTE

La scène se passe à Compiègne.

Léopold assisté de M. Lehon, d'une part;
La Princesse et une de ses filles d'honneur, de l'autre.

(*Nota essentiel pour la mise en scène.* Le prince Léopold est placé, comme dirait M. Bouilly, aux genoux de la Princesse, c'est-à-dire fort commodément assis en face d'elle, le col haut, le corps roide, l'air impassible et les deux mains sur ses genoux, en un mot dans l'attitude passionnée qui caractérise éminemment les Anglais, comme vous savez bien).

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, IV, 183.
2. *Ibid.* — *Journal de Cuvillier-Fleury*, II, 30.
3. *Journal de Cuvillier-Fleury*, II, 30.
4. *La Caricature*, n° 84, 7 juin 1832 (quatre ou cinq jours après les fiançailles). Le morceau est signé : L. D. (Derville.)

Au point de vue politique, le grief contre Léopold résulte du patronage de l'Angleterre, et non de son origine allemande.

Le prince de Cobourg est donc représenté comme baragouinant un jargon plus anglais que français, et lâchant à tout propos des *oh ièss! ièss!* Naturellement il est idiot. Il ne peut même pas se rappeler sa leçon. Il faut que M. Lehon le remette dans la voie, lui dire où il en est.

M. LEHON, *soufflant.* — Le temps n'est pas beau *et coetera.*

LE PRINCE. — *Oh ièss*! Le temps n'est pas beau *et coetera* beaucoup aujourd'hui. Que pensez-vous?

LA PRINCESSE. — En effet Prince. (*A sa suivante.*) Mon Dieu! que cet homme-là m'ennuie!

LA SUIVANTE, *bas.* — Vous vous trompez, Princesse. Le prince ne saurait vous ennuyer. Le télégraphe vous a appris que c'est un homme très amusant; et c'est facile à voir.

Léopold, après avoir protesté à la princesse qu'il l'aimait depuis longtemps sans s'en douter, et que la conférence des puissances l'en avait fait apercevoir, lui demande si, de son côté, elle l'aime.

LA PRINCESSE, *vivement.* — Ma foi non, prince.

LE PRINCE. — Oh! *ièss, ièss*!

LA SUIVANTE, *bas à la Princesse.* — Mais qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle. Vous aimez le Prince, c'est officiel. La conférence doit mieux le savoir que vous, peut-être. Songez donc à la paix générale et au désarmement universel auquel votre père tient tant! Vous aimez le prince, c'est sûr.

LA PRINCESSE, *se résignant.* — Allons, soit (*haut.*) Hélas! Oui, Prince, je vous aime comme vous m'aimez, sans m'en apercevoir, et je puis bien vous jurer qu'il en sera toujours ainsi.

Sur cette belle assurance le prince s'épanouit, et se déclare heureux, « heureux comme une bête, oh! *ièss, ièss!* »

Un autre morceau intituté *Le Cadeau de Noce* [1] débutait ainsi :

Après Guillaume de Prusse qui en est à sa douzième, je crois, le

1. *La Caricature*, n° 87, 5 juillet 1832 (un mois avant le mariage). Signé L. D.

plus grand Barbe-Bleue de ce temps-ci, c'est le prince Léopold. Le prince Léopold en est à sa troisième. Gare les charivaris!

La princesse Louise est une charmante personne, mais le prince Léopold une ruine de beau garçon, un débris de fashionable, un ci-devant jeune homme, un Boissec couronné. Je lui souhaite bien du plaisir. C'est à la princesse Louise que j'adresse ce vœu. Pauvre fille! J'aurais mieux aimé de beaucoup lui voir épouser quelque grand gaillard de son siècle, fils de pair ou de confiseur, de banquier ou de marchand de pain d'épice, cloutier, maçon, ébéniste, clerc d'huissier, n'importe!

Mais on sent bien que l'équilibre européen ne pourrait s'accommoder de pareilles mésalliances. Les Princesses, d'ailleurs, ont cela de fatal dans leur destinée que leurs sentiments même sont matières à protocoles. Deux rois brouillés veulent-ils se débrouiller? ils échangent entre eux, selon les besoins et les climats, des notes d'abord, puis des peaux d'ours, des produits industriels, des chevaux, des lions, des panthères, des boas, des poignées de main, des girafes, et des princesses. Et alors tout est dit : une alliance est scellée à tout jamais, et la paix durera jusqu'à la prochaine guerre.

Huit jours après le mariage, le même journal publiait : « La *Nouvelle Mariée*, ou conseils d'une mère à sa fille. Scène de mœurs bourgeoises! [1] ».

La nouvelle mariée pleure et sanglote : sa mère essaye en vain de la consoler.

LA FILLE, *pleurant toujours*. — Un mari si vieux, si laid! qui vous parle un patois, un baragouin que je ne comprends pas. Il me sera impossible de dire un seul mot avec lui! Dieu! quel avenir!

Quinze jours plus tard [2], c'est un « fragment d'une lettre écrite par une fille à sa mère », où les attaques deviennent tout à fait grossières. La jeune épouse se plaint que son mari soit vieux, bête comme une oie, impuissant, et qu'il sente mauvais.

Fantasio s'apitoye, comme le journaliste de la *Caricature*, sur le sort de la princesse Elsbeth condamnée à épouser un ridicule personnage, et quand, à travers la glace, il a vu les larmes qu'elle a versées, il s'avise de pêcher la perruque du

1. *La Caricature*, n° 93, 16 août 1832.
2. *Ibid.*, n° 95, 30 août 1832.

prince de Mantoue avec un hameçon. Voilà le mariage rompu et la guerre probable. Fantasio accepte crânement cette conséquence.

ELSBETH. — Si la guerre est déclarée, quel malheur!

FANTASIO. — Vous appelez cela un malheur, Altesse? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh! Madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras; les oisifs de nos promenades mettront leur uniforme; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est point encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

Arvède Barine ne prend pas au sérieux cette attitude.

Le dénouement de *Fantasio* est tout souriant. Eros est victorieux : la gentille Elsbeth n'épousera pas son bénêt de prétendu. Il est vrai que deux peuples vont s'égorger; mais la mort de quelques milliers d'hommes n'a jamais eu d'importance dans un conte de fées où on les ressuscite d'un coup de baguette... Des arbres de carton et un soleil électrique sont encore beaucoup trop réels pour *Fantasio*[1].

On ne saurait se méprendre plus complètement. Fantasio parle comme des milliers de Français parlaient en ce temps-là. La politique prudente du gouvernement de Louis-Philippe avait contre elle les républicains, les bonapartistes, et beaucoup de libéraux. Les concessions faites pour maintenir la paix leur faisaient monter la honte aux joues et pousser des cris d'indignation : leur exaltation patriotique rêvait l'invasion, l'annexion de la Belgique, une revanche de Waterloo. La *Tribune* dénonçait le mensonge, la folie du désarmement [2]. Elle combattait à la fois les garanties données à l'Angleterre et les accommodements avec la Contre-Révolution, représentée par la Prusse, l'Autriche et la Russie qu'on sentait derrière la Hollande. Le *National*, avec plus de modération extérieure, avait la même attitude. La *Caricature* publiait deux grandes feuilles de *la Procession à l'autel de la peur* [3] : Granville et

1. *Alfred de Musset*, p. 137.
2. 7 août 1832. Cf. encore 2, 27 et 29 juin, 4 juillet, etc.
3. Nos 53 et 55, nov. 1831.

Forest y montraient une image de la Paix agenouillée entre le chat-trahison et le lièvre-peur ; au-dessous, les inscriptions *Paix à tout prix*, et *Sainte Alliance*. Vers l'autel s'avançait le long cortège des ministres, des députés et pairs ministériels, des journaux du « juste milieu ». On y voyait marcher, portant devant lui le grand livre de la charte qui lui masquait la figure, « UN CITOYEN » que sa redingote, son ventre, sa tête en poire et son toupet de cheveux faisaient assez reconnaître.

Jusque dans l'entourage du roi, jusque dans sa famille, on redoutait l'humiliation de la patrie ; on désirait la guerre, on y poussait. Avant même qu'on pensât à l'âge de Léopold, c'était là le sentiment qui tout d'abord avait rendu le mariage belge odieux aux princesses Louise et Marie ; et le précepteur du petit duc d'Aumale, Cuvillier-Fleury, les approuvait en son cœur.

Lundi, 28 mars[1].

Les nouvelles sont à la guerre... Le salon du roi était plus belliqueux que de coutume... Les princesses jubilaient. Ce sont de franches patriotes... On vient de leur proposer l'alliance du Prince de Cobourg avec la couronne de Belgique ;.. elles y ont mis toutes deux une telle froideur que cette belle affaire en est restée là, Dieu merci !

Voilà de quelle source est sorti le couplet de Fantasio. Ce ne sont pas là des truculences d'opérette. Dans ces déclarations guerrières, j'entends la fierté patriotique de Musset : j'y vois une première explosion des sentiments qui lui dicteront un peu plus tard sa réponse au *Rhin allemand*. Rien n'est plus sérieux. Ce poète de vingt-deux ans s'exalte à la pensée d'une promenade militaire à Bruxelles ; il en serait, avec plus d'un de ses camarades de fête.

Une objection est possible : comment Musset a-t-il si bien su ce qui se passait dans l'intérieur de la famille royale ? A cette date, il n'avait pas de relations avec « le Château ». Il ne reprit la camaraderie ébauchée au collège avec le duc d'Orléans qu'en

1. *Journal*, I, 321.

1837[1]. Mais ce que Cuvillier-Fleury et Mme de Boigne ont consigné dans leurs mémoires, toute la cour l'a vu. Toute la cour en a parlé. C'était le secret de Polichinelle.

Un journal d'opposition tel que la *Caricature* paraît fort bien instruit. Menaces ou espoirs de guerre, mariage politique, époux mal assortis, résignation douloureuse de la fille, conflit des sentiments du père et du roi : qu'est-ce qui, dans tout cela, n'était pas public, facile à connaître, ou facile à deviner, ou facile à supposer ?

Dès lors certaines particularités de l'emploi des matériaux fournis par le conte d'Hoffmann deviennent très facilement explicables. Musset n'était pas homme de parti : rien ne le détournait d'être sensible au chagrin paternel de Louis-Philippe; rien ne le sollicitait à tourner en ridicule ce père dont la politique faisait comme une réduction moderne et bourgeoise d'Agamemnon. Il l'a laissé tel que dans la vie, bon homme, sensé, naturel et touchant. En même temps que le grotesque, il a retiré au duc Iréneus son nom qui eût pris en cette occasion une apparence de personnalité maligne. On comprend aussi pourquoi le fiancé d'Elsbeth est devenu un prince de Mantoue : allemand ou anglais, il eût trop fait songer au prince de Cobourg, protégé de l'Angleterre. Voilà pourquoi la roideur britannique et la morgue germanique ont été présentées sous l'étiquette italienne. Enfin, on voit d'où sort cette histoire de guerre que le conte d'Hoffmann ne fournissait pas.

***

La recherche de la part à faire à la réalité contemporaine dans une comédie de Musset, n'est pas un de ces petits problèmes d'érudition dont la solution ne sert qu'à l'amusement des curieux. Il en résulte quelques conséquences intéressantes pour l'esthétique et la psychologie littéraires.

D'abord la pièce est de cette façon mieux équilibrée. Nous

1. Paul de Musset : *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 60, 62 et 174. J'y note (p. 180) une anecdote prouvant que le duc d'Orléans avait remarqué les paroles de Fantasio et leur donnait tout leur sens.

n'y voyons plus la soudure artificielle d'une confession personnelle et d'un conte bleu. Dans tout l'ouvrage, la vérité vécue circule à travers la fantaisie. La princesse Elsbeth est à la princesse Louise ce que Fantasio est à Musset. Il y a de la douleur réelle sous les deux masques. L'émotion est de même qualité d'un bout à l'autre de la pièce, sérieuse sous le voile de féerie qui l'enveloppe.

Le génie de Musset apparaît, lui aussi, plus équilibré, d'une humanité plus normale et plus complète. La vie de Musset et la grande plainte des *Nuits* nous ont habitués à ne voir en lui que le poète de la passion et du plaisir ; il semble n'avoir vécu que pour l'amour, et n'avoir écrit que l'histoire de son cœur. Mais dans ce pauvre cœur, ce cœur large, il y avait autre chose que lui-même : il y avait des affections tendres et profondes, une source abondante de pitié humaine. Ce qu'on appelle l'individualisme lyrique n'est pas forcément l'égoïsme sentimental : on l'oublie trop souvent. On le méconnaissait dans *Fantasio*.

Cette comédie est née d'un mouvement d'intérêt charmant pour une petite princesse sacrifiée à la raison d'État. Musset n'est pas de ceux que le chagrin resserre et dessèche. Le désenchantement de sa vie ne le rend pas indifférent à la misère qui n'est pas la sienne, et Fantasio cesse de penser à lui pour venir au secours de la triste fiancée dont il a vu les larmes.

En même temps se découvre un Musset animé de sentiments sociaux, brûlant de fièvre patriotique, que nous ne soupçonnions pas à cet endroit. La *Réponse au Rhin allemand* n'a donc pas été une explosion purement accidentelle, et il y avait chez ce poète, si dédaigneux de la politique, une âme de citoyen. Mauvais garde national et qui connut l'hôtel des haricots, il eut envie, à certaines heures fiévreuses, de réclamer le fusil qu'aux jours calmes il refusait; il vibra des mêmes émotions que Michelet et Quinet, et que les anciens demi-soldes.

Par là le sens de *Fantasio* s'achève et s'élargit. On ne voyait dans la comédie qu'une confession pessimiste du poète, à laquelle il avait cousu par caprice, pour faire une pièce, une intrigue délicieusement puérile de conte de fées. Maintenant je vois la vie intérieure de Fantasio se prolonger jusqu'à la

dernière scène. Le libertin blasé à qui la vie pèse et que le monde dégoûte, se rattache un moment à l'existence par la pitié, par l'occasion qu'il trouve d'agir pour autrui ; et dans un joli transport, il va jusqu'à offrir sa vie à la patrie. N'a-t-on pas le droit de penser que Musset, las de la vie qu'il mène, en comprend le néant et voudrait en sortir ; qu'il aspire à l'action, à une action sociale où se réaliserait, soit un idéal de bonté individuelle, soit un idéal de sacrifice patriotique?

Le rêve de Fantasio n'aboutit qu'à pêcher une perruque au bout d'un hameçon : si l'élan est noble, l'effet est mesquin. Bientôt se formera le rêve de Lorenzaccio dont le but est la mort d'un tyran et la restauration de la liberté : c'est plus élevé, plus héroïque; mais c'est au fond la même chose. Le même sentiment amer du vide de sa vie, du gaspillage de toutes les richesses de son âme, a conduit Musset, en ces années 1833-1834, à concevoir deux personnages qui seraient lui, et qui feraient quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose de bon ou de grand.

GUSTAVE LANSON

C'EST LA VIE!...

A Monsieur Louis Ganderax.

I

Il faisait chaud; le soleil inondait le petit salon clair. En bas, la rue Vineuse somnolait, dernier vestige du bon vieux Passy provincial de jadis; dans la fenêtre grande ouverte, un pan de ciel éclatant, rétréci par deux hautes bâtisses neuves et souligné à l'horizon par le contour net des coteaux, s'encadrait comme une estampe aux tons trop crus. Vincent Carjac posa sa tasse, alluma une cigarette.

— Eh maintenant, mes bons amis, — dit-il, — puisque j'ai vidé jusqu'à la dernière goutte la coupe de l'hospitalité — je file. C'est discourtois, je le sais, j'en gémis; mais les affaires avant tout! Mon client doit venir à une heure, il est midi vingt : j'ai juste le temps de fréter un auto-taxi...

— Et d'arriver en douze minutes rue des Écoles, — acheva Claude Mirand. — Tu nous voles un quart d'heure, mon petit. Reste donc, va; quand tu laisserais mijoter un peu ton client, je n'y verrais pas grand mal : si c'est l'administrateur de la Compagnie austro-péruvienne, je pense que tu nous fais l'honneur de lui préférer notre société, à Marianne et à moi... C'est lui, hein?

— Ma parole! — fit Carjac, goguenard — je crois que tu me demandes de violer le secret professionnel !...

Marianne secoua sa tête blonde d'un air grave et scandalisé.

— N'essayez pas de vous dérober, monsieur Carjac. Depuis que ce procès est commencé, nous ne parvenons pas à comprendre comment vous avez pu consentir à défendre un aussi vilain homme...

Claude regardait son ami : sur ce visage glabre et fin, il ne vit rien qu'un sourire sceptique, un peu taquin.

— Pour un avocat, chère Madame, il n'y a pas de vilaines gens : il y a des causes, les unes passionnantes, les autres médiocres. Or vous m'accorderez que ce personnage, quoiqu'il n'ait pas l'heur de vous plaire, m'apporte une des plus belles causes...

Cette fois, ce fut Claude qui protesta.

— Belle!... Comment l'entends-tu? Comme un académicien qui enguirlande une « belle » action dans des fleurs de rhétorique, ou comme un chirurgien qui se réjouit d'opérer une « belle » appendicite?...

— Mon Dieu! — avoua Carjac, — plutôt comme le chirurgien... D'ailleurs, là n'est pas la question. Mets-toi à ma place. J'ai près de quarante ans; je végète au Palais dans l'estime de mes concitoyens : l'occasion vient s'offrir à moi, unique, admirable, l'occasion de plaider avec éclat, de me placer du premier coup parmi les « grands maîtres ». Et tu voudrais que je ne la saisisse pas aux cheveux? Allons donc! Mais c'est la vie, cela, mon cher, et ceux qui pensent autrement sont des jobards... ou des saints...

— Oh! nous en sommes, nous, des jobards, n'est-ce pas, mon Claude! — s'écria Marianne.

Carjac se mit à rire :

— Des jobards ou des saints, madame! Qu'est-ce que vous choisissez?

— L'un et l'autre, — dit Claude. — Tous les saints ont été plus ou moins jobards de leur vivant, et s'en sont fait gloire. Quant à moi, je n'ai aucune prétention à être canonisé; pourtant, c'est vrai que je ne partage pas ton opinion sur la façon de comprendre l'existence... et j'oserai même ajouter que cette opinion ne te tient pas tant au cœur que tu le crois.

— Comment! comment! — bougonna Carjac, — tu vas

m'accuser maintenant d'être de mauvaise foi? Détrompe-toi, mon vieux; tu me juges toujours tel que tu m'as connu autrefois : candide à mes heures. Toi, tu l'es resté; tu as continué à grignoter l'illusion dans tes bouquins, espèce de rat de bibliothèque! Mon livre, à moi, c'est le genre humain : et ce que j'en ai feuilleté, depuis vingt ans, de consciences tarées!... Ce que j'en ai collectionné, d'âmes naïvement canailles!... A l'heure qu'il est, vois-tu, ma conviction est faite : courir au succès par les chemins les plus courts, piétiner le voisin quand il vous gêne, enfoncer parfois dans la boue un peu plus haut qu'on ne voudrait, c'est la vie, je te répète que c'est la vie...

Claude souriait sans répondre; Marianne eut une grimace de dégoût.

— C'est bien laid, alors, la vie...

— Personne n'a jamais dit que ce fût beau, chère Madame... Demandez à votre fils, à mon ami Pierre, ce qu'il en pense...

— A trois ans?... Pauvre bonhomme!...

— Bah! je suis sûr qu'il y a des jours où il trouve déjà que c'est une sale invention : les jours où on le prive de crème au chocolat, par exemple... Mais, pour le coup, il est une heure moins cinq : il faut que je me sauve. Je quitte l'asile de la vertu et je me replonge dans les bas-fonds. M'y suis-tu, Claude? Je me sens encore assez bon diable pour te voiturer jusqu'à tes Archives, tu sais...

Il s'attardait dans l'antichambre, la main sur le bouton de la porte.

— Non, merci...

— Tu as peur de moi, peut-être?

— Ah! tu le voudrais bien! — fit Claude en riant. — Mais non, pas même... Simplement une lettre à écrire : une lettre au directeur de la Bibliothèque d'Oxford.

Carjac leva les bras au ciel :

— C'est cela : tu fais la correspondance de l'administration à domicile, et tu paies les timbres de ta poche, hein?... Jobard; éternel jobard!.., Tiens, tu me dégoûtes : adieu.

« Quel toqué! » pensa Claude, avec un haussement d'épaules plein d'indulgence. Il revint au salon, écrivit rapidement sa lettre et passa dans la chambre pour s'habiller.

Marianne, aussi rose que sa blouse de batiste rose, restait assise, les deux mains languissamment posées sur ses genoux, et regardait son mari aller et venir.

— Ta jaquette est mal boutonnée... le col est rebroussé par derrière... « Apporte-moi » ton bras droit : tu as un cheveu sur ta manche...

Et, d'un geste nonchalant, sans se lever, elle enleva l'objet malencontreux ; puis elle soupira.

— Quel soupir ! Est-ce que par hasard, ce serait un cheveu brun ? Ça m'étonnerait, tu sais !

Elle eut une petite moue confiante :

— Moi aussi... Non ; il est blond, tout ce qu'il y a de plus blond...

Encore un soupir.

— Alors, pourquoi es-tu triste ? Sont-ce les théories de Carjac qui t'ont dégoûtée de l'existence ?

Il lui relevait le menton, la forçait à le regarder. Sans le vouloir, Marianne sourit aux bons yeux tendres et gais qui plongeaient dans les siens.

— Carjac ! Mais il me fait pitié, avec son scepticisme de commande ; je sais bien qu'au fond, c'est un brave garçon qui cherche à épater le bourgeois. Non, ce qui me tourmente, c'est ce que tu m'as dit hier soir ; nous n'avons pas pu en causer ce matin, justement parce que Carjac était là, mais... Est-ce vrai que nous allons être forcés de passer l'été à Paris, par cette chaleur ?

Le front de Claude s'était rembruni.

— Que veux-tu ! Ce n'est pas ma faute s'il s'est produit un arrêt dans la publication de notre *Recueil des Chartes* et si le Ministère me supprime, cette année, ma subvention de cinq cents francs... Quand mon éditeur m'a annoncé cela hier, je n'ai pas osé lui dire : « Et nos vacances ?... » Ces gens-là ne s'imaginent pas qu'avec deux mille francs de rente et mes appointements de bibliothécaire, j'ai juste de quoi me loger, m'habiller et me nourrir, moi, ma femme, mon fils et ma bonne... Les vacances, c'est un extra...

— Non, — fit Marianne vivement, — c'est notre santé à tous... Pierrot sera malade, bien sûr : il est déjà très fatigué...

Comme elle parlait, Pierre, en culotte de toile et jersey

de coton, les mollets et les bras nus, ouvrit la porte avec fracas.

— Maman, laisse-moi « faire la cigale »...

Et, sans attendre de réponse, il bondit sur un vieux fauteuil Voltaire dont il s'était adjugé la propriété exclusive, et se mit à danser comme un fou en chantant à tue-tête :

La cigale *est enchantée*,
Tout l'été, tout l'été!...
La cigale est enchantée...

Les ressorts usés craquaient et gémissaient. Claude regarda les grosses petites mains qui se cramponnaient au dossier d'acajou, les boucles blondes qui sautaient en mesure sur les joues rouges comme des pommes.

— Pauvre enfant!... Il paraît accablé, en effet...

Il riait, en se tournant vers Marianne. Puis plus sérieusement :

— Voix-tu, ma chérie, il faut être raisonnable... Je fais ce que je peux, je t'assure ; mais nous ne sommes pas riches, et j'ai bien peur que nous ne le soyons jamais. Il n'y a pas beaucoup d'avenir, tu sais, dans notre boîte...

Il s'était assis près d'elle et lui caressait la joue d'un air pensif. Marianne arrêta sa main au passage — cette grande main, blanche et nerveuse, qu'elle regardait si souvent courir sur le papier, toujours inquiète, toujours pressée, — et, tendrement, sans honte, elle la baisa.

— Je ne tiens pas à être riche, — dit-elle, — seulement un peu moins pauvre... Après tout, tu n'as que trente-cinq ans...

— Oui, — dit Claude en hochant la tête, — mais l'excellent M. Vauthier en a soixante à peine, et il ne pense guère à prendre sa retraite, je t'assure... D'ailleurs, entre lui et moi, il y aurait toujours le père Kerval...

A ce nom, Marianne s'était redressée.

— Oh! c'est trop fort!... Comment! Il passerait avant toi, ce vieux voleur?

Claude fronça le sourcil et dégagea sa main d'un geste brusque :

— Ne dis donc pas des mots dont tu ne mesures pas la portée! Kerval est mon aîné de vingt-cinq ans, c'est un des

plus forts paléographes de l'heure actuelle. Il se peut qu'on ait répandu autrefois des bruits fâcheux sur son compte ; mais tu comprends bien que ce n'est pas à moi de m'en faire l'écho. Je te défends absolument, tu m'entends, de répéter ce que tu viens de dire là...

— Oh ! Claude, comme tu me parles !

Elle baissait la tête, et sa lèvre tremblait. Claude connaissait cette grimace enfantine ; il se sentit désarmé, se jugea brutal et stupide. D'un mouvement à demi grondeur, à demi câlin, il attira vers lui le petit visage effaré.

— Allons, ne prends pas cet air lamentable ; je sais bien que tu as parlé par pure étourderie... Moi aussi, vois-tu, je suis contrarié, agacé : c'est la faute de cet animal d'éditeur... J'avais bien pensé à chercher un travail supplémentaire ; mais, en admettant même que je trouve quelque chose, je n'arriverais jamais à me faire payer avant deux ou trois mois, et les vacances...

Maintenant, Marianne le regardait ; un remords lui vint de le voir tout attristé.

— Les vacances ! — dit-elle. — Bah ! pour une fois, nous nous en passerons... Promets-moi seulement que tu resteras un mois entier avec nous, sans rien faire... Nous nous amuserons bien, tu verras... Et nous n'aurons pas trop chaud, puisque — disent les astromones — il y a cette année des taches sur le soleil...

Claude s'était mis en retard. Il descendit lestement l'escalier. Dans la rue, une voix claire l'appela d'en haut :

— Papa ! papa !...

Il leva la tête : entre les grilles du balcon, deux mèches blondes passaient, une menotte grasse s'agitait :

— Papa... la cigale est enchantée !...

Puis un grand éclat de rire, aigu et joyeux comme le cri d'un merle. Marianne aussi se penchait, rose sur le ciel bleu. Claude les salua d'un geste d'adieu et partit, emportant dans ses yeux et dans son cœur cette vision heureuse.

II

« Il y a des taches sur le soleil. »

Les astronomes devaient se tromper, car jamais l'air de juin n'avait paru aussi lourd, jamais les trottoirs n'avaient réverbéré une chaleur aussi intense. Mais le soleil intérieur de Claude — cet astre intime que chacun porte en soi — brillait vraiment d'un éclat plus pâle que de coutume, tandis que le jeune homme traversait d'un pas rapide la place du Trocadéro, obliquant vers la Seine pour prendre le bateau.

« C'est deux sous au lieu de trois... », songeait-il.

Aux environs du pont d'Iéna, il affronta des déserts torrides. L'ombre des paulownias se posait sur le sol en plaques rondes et rares; les gazons sentaient le roussi; les platanes du quai, nouvellement émondés, arboraient de ridicules petites feuilles au bout de leurs branches trop courtes. Et sur le pont même du bateau, c'est à peine si quelques bouffées de fraîcheur parvenaient jusqu'aux passagers tassés sur les bancs de lattes brûlantes. Claude regardait danser des paillettes de lumière dans le vert sale de la Seine, et souhaitait que chacun des petits flots brillants pût rejaillir jusqu'à lui en gouttelettes d'or, — d'or vrai, d'or solide qu'il aurait recueilli comme un avare. — Il se sentait étrangement pauvre.

« Cinq cents francs, c'est bien peu, pourtant... »

A côté de lui, une femme misérable allaitait un nourrisson aux yeux cernés, à la chair molle et pâle. Claude eut honte un moment.

« C'est peu pour le monsieur qui roule là-bas en automobile; pour moi, c'est déjà plus; pour ceux-ci, ce serait presque une fortune. Les miens, à moi, peuvent encore s'en passer... »

Il revit les bonnes grosses jambes de Pierre, ses yeux brillants, la joue délicate et fraîche de Marianne.

« Oui, il peuvent s'en passer... Mais j'aimerais tant à leur donner un peu plus que le nécessaire!... »

Claude soupira et regarda distraitement sa serviette, qu'il avait posée sur ses genoux. Le maroquin, de qualité inférieure, blanchissait sur le plat et s'usait vers les coins.

« Pourtant elle est presque neuve, et elle m'a coûté dix francs... C'est trop cher : j'aurais dû la prendre en moleskine... »

Quelques éraflures déshonoraient le bord de ses manchettes immaculées; il étouffait dans sa jaquette de drap, trop chaude pour la saison. Mais de cela il ne se souciait guère, — pas plus que de descendre au Châtelet et de gagner à pied, pour économiser un second véhicule, tramway ou métro, la rue voisine de l'Observatoire où, dans une bâtisse assez laide, dormaient les manuscrits dont il avait la garde. Tout le long du chemin, ce jour-là, sous un soleil de plomb, une seule pensée hantait sa cervelle surchauffée : « Comment sortir de cette ornière ?,.. » Pour la première fois de sa vie, il était mécontent de son métier et regrettait de ne pas sentir en lui l'étoffe d'un ingénieur, d'un marchand de fer ou de charbon, — même d'un simple boutiquier.

« La femme de notre boucher a des diamants aux oreilles... », songeait-il.

Mais, dès qu'il eut franchi la voûte des Archives Saint-Jacques et poussé la porte battante qui donnait accès dans la grande salle, tous ses regrets, tous ses désirs s'évanouirent, tandis que l'âme des choses familières pénétrait impérieusement la sienne.

Une paix délicieuse emplissait l'immense pièce tapissée de livres, des plinthes aux corniches; la lumière tombait d'en haut, amortie et comme filtrée, sur les rangées de dos aux tons veloutés, sur les cuirs fauves et les ors éteints, sur les tables de chêne tachées d'encre, dont les taches mêmes semblaient participer à l'harmonie de ce lieu d'étude et d'oubli. — Personne encore, sauf un jeune homme hirsute occupé à compulser un in-folio. Claude, qui le connaissait, lui serra la main au passage et entra dans l'autre salle, — celle des manuscrits, plus spécialement confiée à ses soins.

Là, il ralentissait toujours le pas, inspectant du regard à droite et à gauche. Bien en place, près d'une fenêtre, s'étalait un grand livre d'heures enluminé par Jean Fouquet. Claude lui-même l'avait récemment découvert dans une vente obscure et l'aimait d'un amour à la fois paternel et puéril. Il s'approcha du pupitre, dont lui seul avait la clef, l'ouvrit, tourna d'un

doigt délicat les pages de vélin, examinant chaque miniature, savourant la finesse des détails, la fraîcheur du coloris. Deux anges aux ailes d'un bleu aigu, presque trop cru, glacé de lumières d'or, l'arrêtèrent longtemps. Et quand il referma la vitrine, son cœur était plein d'orgueil et de joie innocente : à cette minute, il s'estimait plus riche qu'un Yankee milliardaire. Un peu de poussière ternissait la glace : il tira son mouchoir et se mit à polir le verre, en soufflant dessus.

— Pardon, monsieur Mirand...

Claude se redressa bien vite et reprit sa serviette qu'il avait posée sur une banquette, cherchant à ressaisir du même coup son prestige aux yeux du garçon de salle.

— Monsieur le Directeur vous a fait demander hier soir; vous étiez parti depuis cinq minutes. Il ne doit pas venir aujourd'hui; mais si monsieur voulait bien monter à son cabinet demain vers deux heures...

— C'est bien; merci, Baudoin, — dit Claude, d'un air dégagé. Il tenait toujours son mouchoir, devenu légèrement grisâtre; la bonne figure de son subordonné s'éclaira d'un sourire indulgent.

— Oh! monsieur, il y a une satanée poussière, ici!... Pourtant j'en prends bien soin, allez, de votre livre!

Il avait dit : « votre livre »! C'était une flatterie, sans doute; mais Claude en apprécia la délicatesse et, souriant à son tour, il traversa la salle pour gagner son bureau.

Quand il entra, quelqu'un se tenait penché sur la table de travail : un dos voûté, surmonté d'une forêt de cheveux blancs. Claude reconnut le père Kerval et ne s'étonna pas de le trouver là : les portes n'étaient jamais fermées à clef et les bibliothécaires avaient le droit d'entrer les uns chez les autres pour s'emprunter des livres. Kerval se retourna.

— Ah! c'est vous, monsieur Mirand... J'étais là, vous voyez... j'étais là...

Il se frottait les mains, nerveusement, et se balançait d'une jambe sur l'autre.

— Je suis venu voir si ce n'est pas vous qui avez l'incunable de 1460... Il me semblait l'avoir vu chez vous l'autre jour. Mais naturellement, si vous en avez besoin, ce sera pour une autre fois... pour une autre fois...

Claude l'entendait à peine, tellement il parlait bas, en bredouillant très vite.

— L'incunable de 1460? Certainement, il est ici. Vous n'avez donc pas regardé dans la bibliothèque?

— Oh! je ne me serais pas permis... pas permis d'ouvrir... A grand'peine, Claude réprima un haussement d'épaule. Quoi qu'il en eût dit à Marianne, il éprouvait un éloignement mêlé de pitié pour ce petit homme humble, au visage rasé de prêtre ou d'acteur, aux longues mèches cachant un regard fuyant, presque farouche. Mais il se reprochait toujours cette répulsion irraisonnée. Aussi s'empressa-t-il de prendre dans son armoire le précieux volume et de le tendre à son collègue.

— Tenez, monsieur Kerval; gardez-le tant que vous voudrez, je ne m'en sers pas en ce moment... Montrez-moi donc le passage qui vous intéresse, — ajouta-t-il avec un grand effort pour être cordial.

Kerval lui lança un coup d'œil surpris. Puis, rapidement, il ouvrit le livre, courut droit à la page qu'il connaissait et, d'une voix nette, cette fois, en quelques phrases lumineuses et précises, il expliqua le texte qu'il voulait étudier, citant les noms, les dates, et les chartes où il retrouverait ces dates et ces noms. Claude remarqua même qu'il regardait bien en face, et que ses yeux étaient fort beaux. Mais ce ne fut qu'un éclair. En même temps que les feuillets vénérables, le visage flétri se referma, s'assombrit; la voix retomba au murmure craintif.

— Allons, je ne veux pas vous déranger... Merci, merci mille fois... je vais seulement copier ces quelques lignes et je vous rapporterai le livre dans une heure...

A pas menus il s'en alla, portant l'incunable sous son bras. Il marchait de côté, comme un crabe, et rasait les murs.

« Singulier bonhomme! » pensa Claude. « Je ne sais pas si ce qu'on raconte de lui est vrai; en tous cas, c'est un fameux savant!... Quelle mémoire! quelle érudition!.. C'est dommage qu'il ait l'air d'un vieux sacristain... »

Laissé seul, il se mit au travail aride et ennuyeux qu'il avait entrepris depuis la veille — le classement alphabétique d'un millier de fiches destinées à un *Index*. — Ses yeux et ses doigts poursuivaient machinalement la besogne, mais son cerveau n'y avait aucune part. Peu à peu, sa pensée s'évada, s'envola

de nouveau vers ceux qu'il aimait et qu'il eût voulu plus riches, sinon plus heureux. Il se rappela que l'hiver précédent, il avait mis de côté, ici même, le reliquat d'un prix Gobert dont la plus grande partie avait été placée sur la tête de son fils, — une tête insouciante et frisée qui ne s'en doutait guère.

— Je crois bien qu'il ne me reste plus qu'une centaine de francs...

Claude venait d'ouvrir son tiroir. Au fond de la vieille boîte à tabac qui lui servait de coffre-fort, il vit seulement quelques pièces d'or, qu'il eut vite fait de compter du regard.

« Cinq!... c'est bien cela... mais c'est trop peu... » — songea-t-il avec découragement.

Il était si absorbé qu'il n'avait pas entendu gratter à sa porte : tout à coup une ombre se profila entre lui et la fenêtre... Honteux d'être surpris dans cette occupation digne d'Harpagon, il repoussa le tiroir d'un geste brusque; les pièces tintèrent bruyamment contre le métal de la boîte et Claude, très rouge, tourna la tête. Le père Kerval, raide et livide, se tenait devant la table, les deux mains appuyées sur le livre de 1460 qu'il venait d'y poser.

— Voilà le volume, monsieur Mirand, — chuchota-t-il.

Et tout de suite, avec un rictus pénible à voir :

— Vous fermez... vous cachez votre argent quand j'arrive, hein?... Vous savez, je l'ai vu tout de même : ainsi, s'il vous en manque demain, vous n'accuserez pas Baudoin, n'est-ce pas?... Vous saurez que c'est moi qui l'aurai pris.

Il tremblait violemment, les yeux hagards. Une seconde, Claude se dit : « Il devient fou... » Puis, subitement, il comprit le mal que, sans le vouloir, il venait de faire à cet homme rongé par une idée fixe.

— Monsieur Kerval! — s'écria-t-il.

D'un bond il s'était levé, il avait saisi les mains du vieillard et les serrait avec force.

— Monsieur Kerval, vous n'avez pas le droit de dire ces choses... Vous savez bien que vous êtes notre collègue, notre maître à tous... que je vous admire... que je vous estime...

C'était vrai; il ne mentait pas. Devant cette détresse horrible, devant ce visage décomposé, tout son cœur s'était sou-

levé de compassion, de regret, de remords aussi pour sa dureté passée. Et l'estime venait de naître en lui, d'un seul coup, aussi spontanée, aussi instinctive que l'antipathie de naguère.

Kerval secoua tristement la tête.

— Oh! vous dites cela; mais vous ne pouvez pas... avec ce que vous devez savoir...

— Je ne sais rien... — commença Claude.

Mais l'autre continuait :

— Moi, voyez-vous, je vous aime bien, vous avez l'air si honnête!... et si heureux!... Et puis vous êtes toujours poli avec moi, gentil même. Alors, tout à l'heure... je vois bien maintenant que vous ne vouliez pas me faire de la peine... Mais quand j'ai vu ce mouvement, de votre part, à vous... je ne sais pas ce qui m'a pris... Je n'ai guère le droit d'être fier, c'est vrai; pourtant j'espère toujours qu'on a oublié...

Claude écoutait, dans une angoisse véritable : il souffrait de toute la honte qui se reflétait dans les yeux tristes, dans la voix morne; il aurait voulu parler, mais quelque chose le prenait à la gorge. Sans rien dire, il retint Kerval qui se dirigeait vers la porte, il le força de s'asseoir.

Et alors, tout à coup, le pauvre homme lui raconta son histoire.

Cela remontait très loin, — à plus de vingt-cinq ans. Il s'était marié sans un sou, pendant qu'il suivait encore des cours à l'École des Chartes. Son diplôme d'archiviste ne lui apportait pas la fortune : péniblement, il avait fallu vivre, travailler, nourrir la femme qui s'étiolait, les enfants qui mouraient les uns après les autres.. A vingt-huit ans, il avait déjà perdu trois petits garçons; sa femme s'en allait de langueur et de phtisie : une fillette de cinq ans leur restait, malade d'un abcès à la hanche.

— Tous les médecins me conseillaient une opération : j'aurais pu conduire ma fille à l'hôpital; mais elle criait qu'elle mourrait si on l'y menait... Sa mère en devenait presque folle... Je suis allé chez un grand chirurgien, je lui ai exposé mon cas, en lui demandant ce qu'il me prendrait... Je le vois encore réfléchir un moment; je l'entends me répondre : « Pour vous, mille francs : ordinairement, c'est cinq mille... » Il avait des favoris gris et une bonne figure...

Tout cela était dit d'une voix blanche, comme si Kerval eût parlé d'un autre.

— A cette époque, j'avais une place de deux mille cinq cents francs, et je gagnais cent france par mois chez un abbé dont j'étais le secrétaire : un brave homme, riche, un peu toqué, avec la passion des livres; il m'envoyait souvent à l'hôtel Drouot, parce qu'il savait que je m'y connaissais... Juste au lendemain de ma visite au chirurgien, on vendait une grande collection de manuscrits. L'abbé me dit : « Tâchez d'avoir tel numéro... vous irez jusqu'à cinq mille, s'il le faut... » La vente était assez languissante; le manuscrit montait lentement... Je pousse jusqu'à trois mille... tout le monde se tait, et le commissaire-priseur me dit : « Adjugé! » On m'avait donné de quoi payer comptant, comme toujours... Il me restait deux mille francs; je reviens chez l'abbé, et je lui rends *un* billet — *un seul*, vous m'entendez bien? — en disant : « J'ai le manuscrit; c'est *quatre mille* seulement... » Et lui se frotte les mains : « Bonne affaire, ma foi! bonne affaire!... »

Kerval s'interrompit, ravala péniblement sa salive.

— Voilà... L'opération a été faite, payée... L'enfant est morte, d'ailleurs, et ma femme aussi, trois mois après. Dans l'intervalle, mon abbé avait tout appris par un compte-rendu des ventes publiques... Il a été très bon, très indulgent... c'est lui-même qui m'a fait entrer ici, après m'avoir juré que personne au monde ne connaissait mon histoire. L'année suivante, il y a eu cette affaire, vous savez?... Vingt mille francs de manuscrits disparus, enlevés... On a su plus tard que le voleur était un savant anglais, un monomane; mais les premières recherches n'avaient pas abouti, et on ne parlait que de cela dans les couloirs... Un jour, en passant, je vois deux de ces messieurs arrêtés près de la petite fenêtre qui donne sur la cour : notre chef de section actuel, Monsieur Vauthier, et un autre, un vieux, mort depuis. Ils causaient tout bas; le vieux disait : « Rien encore? — Non, mais il paraît... » Et tout à coup, en m'apercevant : « Chut!... » Oh! ce « chut! » Et le coup de coude de Vauthier à son collègue, et les saluts contraints, les mains à demi tendues... Ce jour-là, voyez-vous, j'ai compris qu'on *savait*, qu'on me soupçonnait, sans doute... Et la honte m'a saisi, pour ne plus me lâcher...

Il s'arrêta, la sueur au front. Claude, envahi par une immense compassion, murmurait des choses vagues avec une voix confuse. Pourtant sa sympathie fut plus forte que les paroles; d'instinct, Kerval la sentit et parut y croire : il eut des regards confiants, des sourires tristes. Au mot d' « avenir », prononcé par hasard :

— Oh! — fit-il, — je ne vois pas trop ce que je pourrais espérer; j'ai atteint mon maximum de traitement, j'ai cinquante-six ans... Ah! cela vous étonne, hein? Vous m'en donniez au moins soixante, je vois cela... Que voulez-vous! j'ai vécu double... A l'heure présente, je n'ai pas besoin de grand'chose. Figurez-vous que, deux ans après la mort de ma femme, quand j'avais perdu tous les miens, j'ai hérité de vingt mille francs... C'est drôle, n'est-ce pas?... Donc j'ai de quoi vivre maintenant, en vieil ours... Quant à la succession de M. Vauthier.

Claude l'interrompit vivement.

— Eh bien? Qui donc ici pourrait vous la disputer, cette succession?

Kerval le regardait, une lueur au fond de ses yeux pâles.

— Vous y croyez, alors; vous y croyez?...

Et sa tête s'était redressée, et il parlait avec passion :

— Je suis content que d'autres y aient pensé... Voilà quelques années que cette idée me hante; d'abord, cela me semblait fou... et puis, avec le temps, je m'y suis habitué... Ce serait le rêve de ma vie, voyez-vous : le passé effacé à tout jamais, la preuve qu'on me juge digne, après trente ans... Qui sait?... Tout s'oublie, n'est-ce pas?... Tout s'oublie...

Brusquement il se tut. On frappait à la porte.

— Peut-on entrer? — dit une voix joviale.

Et M. Vauthier en personne se montra dans l'entrebaîllement, souriant et rubicond.

— Un mot en passant, mon bon ami... Non, ne me retenez pas : j'ai un rendez-vous à la Bibliothèque Nationale... Je viens vous rappeler que le Directeur vous attendra demain, à deux heures... Restez donc assis : je file... Au revoir!

Il disparut. Et Claude, en se retournant vers Kerval, vit que cette irruption soudaine avait coupé court aux aveux, aux confidences; l'homme au visage ardent et douloureux était

redevenu un petit vieux timide, d'allures peureuses. Une gêne passa entre eux, des choses que l'un avait dites, que l'autre avait entendues. Après quelques phrases banales, ils se séparèrent, et Kerval sortit comme il était entré, à pas furtifs...

Le soir, accoudés au balcon, Marianne et son mari causèrent longtemps. La chaleur du jour s'amassait, sur la Seine et sur les coteaux, en grosses nuées lourdes, traversées par intervalles d'éclairs silencieux; Claude venait de raconter, en parlant bas, ému malgré lui, la triste confession du père Kerval.

— Pauvre homme! — murmura doucement Marianne.

Et tout à coup :

— C'est singulier ; je le traitais de « vieux voleur » avant de connaître son histoire, et maintenant que je sais qu'il a vraiment volé,... je ne peux plus arriver à lui en vouloir... Comme c'est difficile, quelquefois, de distinguer le bien du mal!... Tu te rappelles ce que Carjac disait ce matin ? La vie est effrayante, après tout!

— Oui, fit Claude; j'y pensais tout à l'heure, et cela ne me paraissait plus si simple... quand la probité devient une question de vie ou de mort! Figure-toi, au lieu d'une pauvre enfant rachitique, notre fils à nous...

Marianne lui ferma la bouche :

— Tais-toi!... Oh! tais-toi, je t'en prie... ne dis pas de pareilles horreurs!

Elle était devenue toute pâle. Claude la calma par un baiser; puis, pour la distraire, il s'écria gaiement :

— C'est égal... je voudrais bien savoir ce que le Directeur peut avoir de si important à me dire!

III

Quand Claude pénétra le lendemain, à l'heure dite, dans le cabinet directorial, il aperçut d'abord la silhouette allègre et bedonnante de M. Vauthier, debout et se détachant en ombre chinoise sur la tache claire de la fenêtre. Cette vue lui donna

confiance, tandis qu'il s'approchait du bureau d'acajou derrière lequel se tenait assis celui que tout le monde, aux Archives Saint-Jacques, appelait « le Grand Chef ». Claude n'était pas suspect de platitude envers ses supérieurs : pourtant, il est certain que son Directeur l'intimidait.

— Asseyez-vous, monsieur Mirand, — dit cet homme redoutable.

Claude serra la main maigre qui se tendait vers lui; il regarda le long visage, — encore allongé par la barbe grise en pointe, par la calvitie légère du front et des tempes, — dont les yeux bruns clairs lui souriaient avec une évidente bienveillance. La bonne figure ronde de M. Vauthier semblait, elle aussi, plus hilare que jamais. Et Claude eut l'impression — point désagréable, après tout! — qu'il était toujours, qu'il resterait éternellement le « bon élève », — le « sympathique Mirand », comme disaient jadis ses camarades, en le blaguant un peu.

Le Directeur parlait, d'une voix mesurée.

— Je suis heureux de vous apprendre qu'à la suite de l'acquisition du Jean Fouquet, le ministre, ayant su que cette acquisition était due surtout à votre compétence et à votre zèle, m'a chargé de vous transmettre ses félicitations...

Était-ce tout?... Claude s'inclina, très flatté, tout en se disant : « Il aurait mieux fait d'augmenter mes appointements... » Mais il se souvint à temps que les questions d'argent sont une misère, — et il sut remercier avec toute la gratitude convenable.

Maintenant le Directeur, quittant le ton officiel, s'était mis à causer d'une façon tout à fait amicale. A deux reprises Claude, qui essayait de prendre congé, avait compris qu'on voulait le garder là, qu'on désirait lui dire encore quelque chose... Mais quoi?

— Quel âge avez-vous donc, Mirand?

C'était M. Vauthier qui parlait, après un coup d'œil lancé au « Grand Chef ».

— Trente-cinq ans... bientôt trente-six — répondit Claude, assez étonné de cette question intempestive.

Le Directeur hocha la tête en murmurant :

— C'est un peu jeune...

Puis rapidement, avec le geste de quelqu'un qui prend un parti :

— Écoutez, monsieur Mirand, nous allons traiter une question... confidentielle, pour laquelle je vous demande toute votre discrétion. M. Vauthier va être appelé à la direction de l'École Philologique; la nomination n'est pas officielle et même personne ne doit la connaître avant le mois d'octobre... Notre collègue doit nous quitter à cette époque, et il a pensé... je pense aussi, avec tous ceux qui vous connaissent... que vous seul ici êtes capable de lui succéder comme chef de section...

— Moi! — s'écria Claude, pâle cette fois de saisissement et de joie. — Oh! monsieur Vauthier!...

Il s'était tourné vers son vieil ami, qui lui frappait gaiement sur l'épaule.

— Mon Dieu! oui, vous!... Cela vous étonne?... cela vous déplaît, peut-être?

Claude se mit à rire. Et subitement, comme en un cauchemar, une face contractée, aux yeux fiévreux, traversa ses souvenirs. Toute sa joie tomba d'un seul coup.

— Monsieur le Directeur, — dit-il en hésitant —, vous ne doutez pas que je ne sois touché... plus que je ne peux l'exprimer... par votre bonté, par votre bienveillance... Mais je ne suis pas seul dans la section; il y en a d'autres, plus âgés, plus savants que moi... et si M. Kerval...

Pendant qu'il parlait, il voyait le front du Directeur se rembrunir. Au nom de Kerval, ce fut un mouvement sec de la main, — comme un petit tranchant de hache; — en même temps M. Vauthier levait de grands bras.

— Kerval! Mais il est impossible, mon cher ami... impossible!... Et vous savez bien pourquoi... Tout ce qu'on peut faire, c'est de le mettre à la retraite avant de vous nommer...

Claude secoua la tête.

— Il n'a que cinquante-six ans : c'est lui-même qui me l'a dit hier...

— En effet, — avoua le Directeur, — j'ai vu cela tout à l'heure dans son dossier... je l'aurais cru beaucoup plus vieux... Pour avoir sa retraite, il faudrait qu'il la sollicitât lui-même... et encore il n'aurait droit qu'à une pension pro-

portionnelle... Évidemment, ce serait inhumain, car enfin, depuis cette malheureuse histoire, jamais on ne s'est plaint de lui...

— Et si vous saviez!... — s'écria Claude avec chaleur, — si vous la connaissiez, cette histoire...

Ici le Directeur l'arrêta, bienveillant et sceptique :

— Je la connais, monsieur Mirand, je la connais... A vrai dire, je plains ce pauvre homme plus que je ne le blâme, et, personnellement, jamais je ne lui refuserai la main... Mais que voulez-vous? Le fait est là; on l'a su, on l'a colporté... il est à moitié oublié maintenant; mais si nous nommions M. Kerval... ah! ce ne serait pas long : campagne de presse, peut-être interpellation à la Chambre... Et alors, quel scandale! Et pour lui, quelle honte!... Ne voyez-vous pas que, dans son intérêt même, nous devons le laisser dans l'ombre?...

Claude écoutait, ébranlé par ces raisons qu'il jugeait méprisables, — mais puissantes. Pourtant il murmura :

— C'est un érudit de premier ordre...

— Sans doute, sans doute!... aussi nous le ménagerons, nous aviserons... D'ailleurs il n'a pas d'ambition, je vous assure : il comprend sa situation particulière...

« Ah! oui, — pensa Claude; — il ne la comprend que trop!... »

Le Directeur, insinuant, poursuivait :

— Avec vous, au contraire, aucune difficulté : vos études, votre personne... si sympathique (Claude sourit involontairement : le mot fatal était prononcé) et cette pièce rare, acquise récemment par vos soins... tout vous désigne au choix du ministre... Je sais que vous n'avez pas votre maximum de traitement; mais nous pouvons vous augmenter dès le mois prochain... et, à la rentrée, la nomination se ferait d'elle-même...

Ce fut dit, d'un ton doux et net. Claude, étourdi, fasciné, essayait en vain de se détourner du mirage tentateur. Chef de section, — cela représentait sept mille francs tout de suite, neuf mille dans l'avenir : le double de ce qu'il gagnait maintenant... Pour Marianne, pour son fils...

— Allons, mon petit Mirand! — insista la voix affectueuse de M. Vauthier. — Je sais que vous êtes un brave garçon;

mais, vraiment, il ne faut pas exagérer les meilleurs sentiments... Le ministre refuse absolument M. Kerval... il prendra plutôt quelqu'un du dehors... Ainsi, que ce soit vous ou un autre!...

L'espace d'une seconde, Claude songea : « J'aimerais mieux un autre... » Et puis il se raisonna : « Voyons, c'est une question vitale... un père de famille n'a pas le droit d'enterrer ainsi son avenir... Kerval ne m'est rien, je le connais à peine, il vit seul au monde... et d'ailleurs on ne veut pas de lui... Refuser dans ces conditions, ce serait plus que fou, ce serait bête... »

Alors il leva ses yeux troublés vers les deux prunelles claires, presque impérieuses, qui guettaient sa pensée, et, simplement :

— J'accepte, monsieur le Directeur, — dit-il.

Lorsqu'il se retrouva seul dans son bureau, il se sentit incapable de travailler. Mille idées confuses se heurtaient dans sa tête. Il ne regrettait pas ce qu'il venait de faire... non, en vérité, il ne le regrettait pas... Mais il aurait voulu s'épancher, quêter des encouragements... et on venait de lui recommander le secret. « Ni chez vous, ni surtout dans les bureaux, jusqu'au mois d'octobre!... » Il avait promis. Chez lui, pourtant, ce serait dur. Vivre des semaines encore avec un secret pour Marianne — et quel secret! « Ce soir, en rentrant, quand elle me demandera ce que me voulait le Directeur... Ah! il y a les félicitations du Ministre... et l'augmentation que je peux lui avouer... C'est un prétexte pour emprunter sur nos titres et nous payer de bonnes vacances.... Comme elle va être contente, déjà!... » Une grande joie tendre l'envahit à cette pensée. « Je les mènerai au bord de la mer, pas bien loin... Pierre pataugera dans les mares.... Et dans les autres années, ce sera mieux encore : nous irons en Bretagne, dans les Pyrénées.... » Il rêvait, le nez en l'air. Deux mouches dansaient au plafond : il les suivit des yeux, les vit descendre en bourdonnant jusqu'à sa table et folâtrer parmi les papiers étalés. « Tiens, c'est vrai, mon *Index*... Bah! je ne ferai rien de bon aujourd'hui; j'ai la tête à l'envers... autant rentrer à la maison.... Oui, mais Marianne sera sortie avec le petit... Si je passais chez Carjac?... »

Déjà il était debout, rassemblant ses livres, cherchant sa serviette, son chapeau... Comme il sortait, il aperçut de très loin, au fond d'un long couloir, la forme falote du père Kerval qui se dirigeait de son côté. A cette vue, un drôle de petit frisson lui courut dans le dos : d'un mouvement rapide, irréfléchi, il rentra dans son bureau et resta derrière la porte, aux aguets. Le pas léger se rapprochait, hésitait, puis glissait plus loin... Des gonds rouillés grincèrent, un battant sourd retomba. « Il est au secrétariat... j'ai cru qu'il venait ici !... » pensa Claude. Pour la première fois de sa vie, il venait de se sentir effleuré par quelque chose qui ressemblait à de la honte...

Dans la rue, cette impression bizarre se dissipa. Il avait plu — une de ces grosses pluies d'été qui laissent sur les feuilles des gouttes de lumière et sur la chaussée des flaques de boue pareilles à du soleil liquide. — Claude descendit rapidement le boulevard Saint-Michel. Il aspirait l'air odorant et mouillé; rien ne subsistait plus en lui que la joie. En tournant le coin de la rue des Écoles, où demeurait Carjac, il se trouva nez à nez avec l'avocat en personne.

— Tiens ! Quelle aubaine !... Est-ce un hasard ?

— Non, je montais chez toi... Tu sors ?

Carjac regardait sa montre :

— Oh ! un rendez-vous au Palais ; mais je suis en avance... Marchons doucement, veux-tu ? Il fait délicieux, et j'aime mon vieux boulevard.

A pas lents, parmi les trottoirs encombrés, grouillants de jeunes gens et de filles, ils gagnèrent les ponts. Carjac s'était adossé au parapet et pérorait avec de grands gestes.

— Voyons, — fit-il tout à coup, — dis-moi donc ce qui te tracasse, tu en meurs d'envie...

Claude parut étonné.

— Comment sais-tu que quelque chose me tracasse ?

— Comment je le sais ? (Carjac pinçait ses lèvres rasées, dans un tic familier.) Mais, mon pauvre ami, au moment même où nous nous sommes croisés, devant Vachette, j'ai compris qu'il venait de t'arriver quelque chose... et que tu avais l'intention de ne m'en rien dire... et que tu me le raconterais tout au long au bout de dix minutes... En voilà neuf

que nous sommes ensemble (il montra l'horloge du Palais) et je lis dans tes yeux que tu vas parler... dans tes yeux bleus comme les cieux qui brillent au-dessus de nos têtes et comme la Seine qui coule à nos pieds!... Il ne faut pas avoir des yeux bleus, vois-tu, mon bon, quand on veut garder un secret...

Au fond, Claude était presque content d'avoir été deviné.

— Quel homme terrible tu fais! — s'écria-t-il en riant. — Eh bien, oui, écoute... On m'a bien dit : « N'en parlez ni chez vous, ni dans les bureaux... »

— Mais comme nous sommes sur un pont... Distinction subtile, et digne d'un vieil avoué retors. Tu te formes, Claude, tu te formes!...

— D'ailleurs, — reprit Claude, — tu es avocat, et je te demande le secret professionnel... sérieusement cette fois... d'autant plus que je te dirai aussi des choses qui ne me concernent pas...

— Sérieusement, tu as ma parole, — affirma Carjac.

Et son visage mobile devint très attentif, tandis que Claude entamait le récit de tout ce qui s'était passé depuis la veille.

A l'histoire de Kerval, il haussa les épaules :

— Pauvre diable!... Voler mille francs sur deux mille... et pour des raisons pareilles, encore!... Plaidoirie superbe!... quinze jours de prison... loi Bérenger... Après?... Dans tout cela, je ne vois pas...

— Attends! — dit Claude. — Quand il arriva aux propositions du Directeur, Carjac l'arrêta court :

— N'achève pas... j'ai tout deviné... On t'a offert sur un plat d'argent cette place... la place d'un autre, à ton idée... et toi, bonne bête, tu as refusé, n'est-ce pas?

— C'est ce qui te trompe, — riposta Claude, — je n'ai été ni bête... ni bon! J'ai accepté... C'est la vie! — tu me l'as dit toi-même.

— Ah! bah!

Carjac regarda son ami. Un étonnement indicible, un regret inavoué — quelque chose comme l'ombre d'un reproche — traversèrent ses yeux aigus et scrutateurs... Ce ne fut qu'un éclair, sa main s'était abattue sur celle de Claude.

— Chef de section, à ton âge!... c'est superbe! Tu as joli-

ment bien fait de dire oui... Je suis enchanté!... Raconte-moi tous les détails.

Ils causèrent encore un moment : Claude parlait, parlait, vite et beaucoup... Trois heures et demie sonnèrent; Carjac s'excusa :

— Le devoir me réclame, mon vieux Mirand... Viens me voir un de ces jours... Tu sais, tu peux être tranquille : pas un mot, pas un souffle...

Et, les bras arrondis dans une posture célèbre : « Le Génie gardant le secret de la Tombe! » déclama-t-il.

Ils se quittèrent gaîment. Carjac entra au Palais, Claude traversa le pont du Châtelet pour aller chercher son bateau. Mais devant lui, tout en marchant, il ne voyait plus que deux choses : l'ombre menue du père Kerval, au fond du grand couloir sombre, et Carjac — Carjac le sceptique, Carjac le théoricien — debout, le dos à la balustrade, fixant les yeux sur lui avec cette expression étrange qu'il n'osait pas définir...

IV

Les vacances passèrent, paisibles et joyeuses. Sur la plage de Berck, Claude fit des pâtés et bâtit des forts avec son fils, tandis que Marianne, assise dans le sable, surveillait ses deux enfants, — le grand et le petit.

— Comme les hommes restent jeunes longtemps! — disait-elle, d'un air désabusé.

Claude l'embrassait en riant.

— Tu te crois donc bien vieille?

Jamais elle n'avait paru si gamine, avec son chapeau trop grand et sa jupe courte. Claude résistait vaillamment au désir de lui apprendre ce que l'avenir allait leur apporter. Il sut se taire, pendant ces longues heures de paresse et d'intimité tendre. D'ailleurs chaque semaine, en s'écoulant, rendait son secret un peu moins lourd à porter. « Au mois d'octobre... », avait dit le Directeur. Et déjà septembre finissait...

Ils ramenèrent à Paris un Pierre superbe de hâle, doré comme une belle pêche, les cheveux plus clairs que ses joues. Sa mère le contemplait avec orgueil.

— Tu vois combien l'air de la mer lui réussit!... J'espère que nous pourrons y retourner l'année prochaine.

— Oh! je l'espère aussi, — dit Claude. Et son cœur s'épanouit au dedans de lui.

Les Archives Saint-Jacques lui parurent tranquilles, — un peu mornes. — Tout y allait selon les us et coutumes. Le Jean Fouquet reposait toujours dans sa belle vitrine, caressée de temps à autre par Beaudoin d'un plumeau mélancolique; les livres reliés en veau s'alignaient dans les rayons; les jeunes archivistes étaient à leurs postes respectifs.

— Est-ce que M. Vauthier est revenu? — demanda Claude, négligemment, à un des sous-bibliothécaires.

— Non; il chasse dans la Creuse, je crois...

On ne savait rien. Quelques jours encore, peut-être, et la bombe éclaterait. Claude se demanda, un moment, si sa nomination serait bien accueillie dans les bureaux; mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure : il se sentait aimé et apprécié de tous ses collègues. Tous?... Hélas! oui. Le seul dont la vue lui fût désagréable, le seul qu'il eût voulu fuir comme un remords, semblait s'attacher étrangement à lui. Souvent, depuis les derniers mois, Kerval avait saisi divers prétextes pour entrer dans le bureau de Claude, s'y asseoir et causer un peu. Sans jamais revenir sur les confidences passées, il lui arrivait parfois de faire des allusions à sa vie de jeunesse... Un jour, il apporta une photographie jaunie, — couleur de fleur fanée, — où, dans des atours démodés, souriaient deux pauvres figures chétives, aux yeux trop grands.

— Ma femme et ma fille... celle que... dont je vous ai parlé... Elles s'étaient fait faire en cachette, pour ma fête; je les avais grondées, parce que c'était cher... » Il s'arrêta, rêveur, puis demanda : « Et vous?... Vous n'avez pas *les vôtres*? »

Claude portait toujours sur lui les portraits de Marianne et de Pierre. Avec une sorte de répugnance, il les montra, presque honteux du contraste entre ces deux visages tout radieux de vie et cette pâle image d'un passé lointain, — mort...

D'autres fois, Kerval s'animait en parlant d'un travail qu'il voulait entreprendre, et publier prochainement. Il semblait moins humble, moins défiant que jadis. Et Claude se défendait

en vain contre cette amitié singulière, gêné par une arrière-pensée constante, soucieux pourtant de ne rien dire qui pût blesser ou attrister le pauvre homme. Ces entrevues le mettaient à la torture. « Dieu merci! — songeait-il; — bientôt ce sera fini, quand il saura... »

Il sut enfin... Claude devait se rappeler longtemps cette journée, et celle qui suivit.

C'était exactement le 8 octobre. Claude, à peine arrivé aux Archives, fut appelé chez le Directeur où, cette fois encore, l'attendait Vauthier. En entrant, il vit les deux hommes venir à lui, les mains ouvertes.

— C'est fait, mon cher ami! — s'écria son vieux chef tout rayonnant.

Et il l'embrassa, tandis que le Directeur, avec ce sourire plein de séduction dont s'éclairait sa physionomie habituellement froide, lui tendait un papier d'aspect imposant.

— Voilà votre nomination signée par le Ministre, monsieur Mirand, elle doit paraître demain matin à l'*Officiel*, avec celle de M. Vauthier, qui va réunir tout à l'heure le personnel pour annoncer son départ... J'ose dire que le secret a été bien gardé, par nous comme par vous... Il le fallait!

Claude remerciait, d'une voix tremblante. Il comprenait qu'au fond, tout au fond de lui, il n'avait jamais cru que *cela* arriverait. Et c'était arrivé. Il en tenait une preuve palpable... Comme dans un rêve, il entendit le Directeur ajouter quelques bonnes paroles; il sentit la poigne affectueuse de M. Vauthier lui secouer le bras jusqu'à l'endolorir... il sut qu'il répondait, qu'il saluait, qu'il rentrait dans son bureau, le cœur battant, la bouche sèche. C'était la joie qui le dominait, — le désir de courir chez lui, pour revoir bien vite Marianne et lui dire, dans un baiser, tout ce qu'il lui taisait depuis tant de jours! Pourtant, quelque chose se mêlait à cette joie, — comme un arrière-goût amer se mêle à la saveur trop douce d'une pilule. — Il restait là, indécis, inquiet, attendant, sans doute, les congratulations de ses collègues...

La porte s'ouvrait. Claude tressaillit. C'était un des plus jeunes archivistes, un gentil garçon, aimable et franc.

— Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter, *monsieur le Chef de section!...*

Ainsi on le savait... Claude sentit se dissiper un peu l'angoisse étrange de tout à l'heure. Il put rire, causer, serrer les mains de ceux qui entraient à la file; dans toutes les étreintes, il ne sentait que de la cordialité; dans tous les yeux, il ne lisait que de la sympathie, — encore, toujours de la sympathie... Mais c'est un régal dont on se lasse rarement, et Claude, ce jour-là surtout, en était affamé...

— Dites donc, Mirand, il a eu un fameux nez, le « Grand-Chef, » de vous choisir, au lieu de nous imposer cette vieille canaille...

— Tais-toi donc, animal! — murmura un camarade à l'oreille de l'étourneau qui oubliait ainsi de mesurer ses paroles.

Brusquement, il y eut un silence de mort : le père Kerval venait de paraître à la porte.

Ce fut une déroute parmi les jeunes gens; ils sortirent, les uns après les autres, avec des sourires gênés, des adieux confus. Le plus diplomate — celui qui venait d'imposer silence à son trop véridique ami — s'attarda une minute encore et prit congé de Claude dans les règles. Pourtant il s'en alla. Et les deux hommes demeurèrent seuls.

— Eh bien, dois-je aussi vous féliciter, mon jeune Chef?... — Kerval parlait, les dents serrées, plus blême encore que le jour du pénible aveu... Claude s'avança vers lui, essaya de lui prendre la main; mais l'autre se dérobait, farouche.

— Non... laissez-moi vous parler... vous dire ce que vous avez fait... C'est odieux, c'est méchant; vous m'avez déshonoré... Qu'est-ce que je suis, maintenant?... Qu'est-ce qui me reste?... Je n'avais qu'un espoir de réhabilitation, un seul... et c'est vous qui me l'enlevez!...

Claude était devenu aussi pâle que lui.

— Vous êtes cruel, monsieur Kerval; je n'ai pas sollicité cette place, je vous le jure...

Kerval ricana.

— Sollicité... non, peut-être; mais vous l'avez prise... Il fallait bien évincer la *vieille canaille*... Est-ce que vous croyez que je ne l'ai pas entendu, tout à l'heure, ce petit imbécile?... Ce n'est pas une vie, cela, monsieur... ce n'est pas une vie!...

Il marchait à grands pas dans la pièce, comme un fou.

— Si encore on avait placé là un arriviste quelconque, venu du dehors!... j'aurais pu m'y résigner. Mais voir choisir derrière moi... un collègue plus jeune que moi de vingt ans... entré ici depuis dix ans à peine, quand j'y suis depuis bientôt trente... c'est un soufflet sur ma joue... c'est la preuve qu'on ne veut rien oublier... Et que ce soit vous...

Un spasme lui serra la gorge; il s'arrêta devant Claude.

— Vous saviez cela, pourtant, le mois dernier... l'autre semaine... quand je venais là, comme un imbécile, m'imaginant que j'avais trouvé un ami... vous montrant...

Claude frissonna : il se rappelait la pauvre photographie effacée, tirée pour lui du coin sacré où elle avait reposé si longtemps. Dès larmes lui montèrent aux yeux; il voulut parler, essayer de calmer cette âme meurtrie. Kerval l'interrompit avec violence.

— Je vous dis que vous m'avez perdu, déshonoré... Adieu.

Il se retourna, la main sur le bouton de la porte. Claude vit ses cheveux blancs en désordre, ses yeux hagards, sa bouche mince, crispée dans une grimace douloureuse... Puis il ne le vit plus...

V

Carjac apprit la nomination de Claude comme tout le monde, en lisant le journal du lendemain. Il fit : « Tiens!... » sourit, hocha la tête et pensa : « Ce brave Mirand!... il l'a eue tout de même, sa place... J'irai le voir ce soir... »

A six heures, Claude n'était pas rentré. Carjac trouva Marianne seule, en tête à tête avec Pierre qui gambadait à travers la chambre et criait :

— J'en boirai, dis maman? j'en boirai?...

— Mais oui, bien sûr... Dieu! que tu es insupportable!

Carjac, les premiers mots de félicitation et de bienvenue échangés, avait attrapé l'enfant par les coudes et l'élevait ainsi, riant et se débattant, jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— De quoi donc veut-il boire, ce petit ivrogne?...

— Du vin qui pique... à la santé de papa... dans un grand verre tout long...

Marianne expliqua qu'elle avait fait acheter une bouteille de champagne, pour fêter Claude.

— Et tenez, puisque vous voilà, restez donc avec nous ce soir... Claude sera content de vous trouver; cela le distraira...

Carjac la regarda, étonné.

— Comment! il a déjà besoin d'être distrait des soucis de la grandeur!...

— Oh! — fit Marianne, — je ne pense pas... Mais le fait est que, quand il est revenu m'annoncer cela, hier... moi, j'étais si surprise, si heureuse!... Eh bien, il a eu l'air content de ma joie, mais pas tant que je l'aurais cru... J'ai peur qu'il ne se tourmente à propos de cet homme... ce Kerval, vous savez?...

L'avocat se tint prudemment sur ses gardes.

— Ah! oui, il m'a parlé de cela, vaguement... Une très vieille histoire, je crois... Qu'est-ce qui s'est passé hier?

— Mais je ne sais pas!... il était tout drôle; il me répondait des phrases vagues... lui qui est si bavard, d'habitude, si confiant!... Je n'y comprenais rien. Cela m'a presque gâté mon bonheur...

La voix de Marianne trembla; puis elle sourit, fâchée d'avoir laissé croire, même à cet ami sûr, qu'elle pût accuser Claude d'un manque de tendresse.

— Vous restez, n'est-ce pas? — insista-t-elle. Et Carjac, après quelques cérémonies, céda, beaucoup par affection, un peu par curiosité...

L'heure s'avançait, et Claude ne rentrait pas. Marianne devenait distraite, silencieuse; Pierre bâillait et grognait.

— Maman, j'ai faim!... Maman, Yvonne dit qu'il est sept heures un quart...

La jeune femme ne tenait plus en place; elle se dressa, écarta un coin de rideau, posa son front sur la vitre, essayant de sonder la nuit noire. Carjac, nerveux lui-même, s'efforçait de la rassurer.

— Il aura eu des visites... aujourd'hui, vous comprenez!... Des amis qui s'installent, qui ne vous lâchent plus... je connais cela!

Marianne ne l'écoutait pas. Tout à coup son front s'éclaircit :

elle avait entendu le petit bruit familier, — le doux bruit de la clef amie dans la serrure... Pierre bondit vers l'antichambre.

— Papa! viens vite dîner... Monsieur Carjac est là... Et puis, tu sais, il y a une surprise...

Sans lui répondre, sans même l'embrasser, Mirand ôta machinalement son chapeau, son pardessus, ouvrit la porte du salon.

— Enfin, te voilà! — s'écria Marianne.

Elle courait à lui. Mais, en le voyant, elle s'arrêta, saisie.

— Comme tu es pâle!... Qu'est-ce qui t'arrive?

— Une triste chose, ma pauvre enfant... Kerval est mort.

Ces mots tombèrent dans le silence du petit salon paisible et gai. Marianne joignit les mains.

— Mort! — murmura-t-elle. — Oh! c'est affreux... Subitement, alors?... De quoi?...

— Je ne sais pas... d'un anévrisme, je crois, — dit Claude avec effort.

Carjac s'était avancé, troublé par l'angoisse qu'il lisait sur le visage de son ami.

— Ah! tu es là?... Pardon; je ne t'avais pas vu...

Il semblait égaré. Carjac lui prit la main...

— Oui, je suis là; mais je m'en vais... je vous laisse; tu as besoin de calme... Je reviendrai demain...

— Non, reste... oh! reste, je t'en prie...

Claude le retenait d'une étreinte désespérée, avec un regard si anxieux que Carjac ne résista plus. « On dirait qu'il a peur d'être seul avec sa femme... » songea-t-il. Et il resta.

Il fallut dîner. Marianne et Carjac faisaient semblant de manger et de parler; Claude considérait fixement son assiette, en émiettant du pain d'un geste machinal. Pierre, seul, picorait du bout de sa fourchette, à moitié endormi, mais tenant bon sur sa grande chaise. Au dessert, Yvonne, sans penser à mal, s'avança, la bouteille de champagne à la main. Marianne l'arrêta d'un geste rapide.

— Non, non; remportez-la, — chuchota-t-elle.

Mais Pierre, subitement réveillé, tendait son verre et, d'une voix aiguë :

— Si, moi, j'en veux... Maman l'a promis... à la santé de papa!...

Claude sursauta, regarda l'enfant, surprit le mouvement de Marianne. Alors, plus blanc que la nappe, il se leva et, jetant sa serviette, courut dans le salon, dont il referma violemment la porte derrière lui.

Pierre, effrayé, s'était mis à pousser des cris perçants. Sa mère essaya de l'apaiser; mais le petit garçon, excité sans doute par cette longue attente et ce repas tardif, semblait en proie à une véritable crise nerveuse. Marianne se tourna vers son hôte.

— Allez retrouver Claude, monsieur Carjac... Si je ne couchais pas moi-même ce malheureux petit, je ne sais pas ce qui arriverait... Mon Dieu, quel triste dîner!... Vous nous pardonnez, n'est-ce pas?... je sais que vous êtes un bon ami...

Elle pleurait presque en lui tendant la main. Et l'avocat, très ému, rentra dans le salon. Claude, assis, les deux coudes sur la table, sanglotait éperdument, sans larmes, crispant ses doigts et regardant droit devant lui avec une expression d'horreur qui épouvanta Carjac.

— Mirand!... Voyons, tu nous caches quelque chose!... Il est inadmissible que cette mort... si triste, pourtant... t'affecte ainsi... Puisque ce pauvre homme était malade...

Claude se retourna, les yeux dilatés.

— Malade!... tu as cru cela... Mais non : je vois que tu ne le crois déjà plus...

Et tout bas, pâlissant encore à mesure qu'il parlait :

— J'ai dû mentir tout à l'heure... pour ne pas effrayer Marianne... Kerval s'est tué... il s'est tué, à cause de moi, entends-tu?... entends-tu? — répéta-t-il, haletant.

Carjac sentit un grand froid lui passer sur le cœur : il ne trouvait plus rien à dire. Claude s'était remis à parler, d'une voix fiévreuse.

— Hier, la dernière fois que je l'ai vu... Oh! si tu savais tout ce qu'il m'a dit!... Je le trouvais injuste... Mais aujourd'hui, quand j'ai su qu'il n'était pas venu aux Archives, j'ai eu comme un pressentiment... J'avais son adresse : j'y suis allé en sortant... Et là, son concierge... Il vivait seul, sans bonne...

à six heures seulement, on venait d'enfoncer sa porte et de le trouver... pendu...

Claude enfouit son visage dans ses mains. Carjac le voyait trembler de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas voulu monter : on a dû me croire fou... Je suis parti en courant et j'ai marché pendant près d'une heure, pour me calmer un peu avant de revoir Marianne... Marianne!... ma pauvre petite, ma chérie... C'était pour elle, ce que j'avais fait, c'était pour elle...

Maintenant il pleurait de grosses larmes d'homme, amères et lourdes.

— J'ai toujours trouvé que c'était mal... j'ai toujours pensé que j'avais tort... Toi aussi. Ah! ne t'en défends pas : j'ai vu tout de suite que tu me blâmais, quand je t'en ai parlé... Mais je croyais avoir le droit de penser un peu à la vie matérielle, à l'aisance des miens... Et à présent... Oh! comment vais-je pouvoir vivre, avec cette chose horrible qui ne me quittera plus!...

De nouveau il s'abattit sur la table, saisi d'un accès de désespoir « Mais il n'est pas coupable! — songeait Carjac, l'esprit en déroute. — Refuser, c'était plus que son devoir... il a suivi le chemin qu'on lui montrait; il a bien fait... C'est la vie!... »

Et soudain, devant ce remords qui broyait le plus brave cœur qu'il eût connu, il se demanda si vraiment il n'y avait pas autre chose, — si c'était bien la vie, toute la vie?...

Mme JACQUES MOREL

HENRI POINCARÉ[1]

III

L'HOMME

Telle fut l'œuvre d'Henri Poincaré. A-t-elle son origine, et trouve-t-elle son explication dans sa personnalité? Sans doute, c'est en suivant sa pente naturelle qu'il pense, travaille, produit. Toutefois, non seulement il ne songe pas à exprimer, dans son œuvre, son être individuel, mais il a conscience d'adapter sa personne à cette œuvre même. Il est, nous dit-il, dirigé par son travail, bien plus qu'il ne le dirige. Les idées sont, pour lui, en quelque sorte, des êtres, doués d'affinités et d'harmonies propres, qui planent dans des régions inaccessibles. Il ne croit pas qu'il dépende de lui seul de les découvrir. Si, chaque jour, il s'assied à la même heure devant sa table de travail, il ne s'obstine pas quand l'effort lui paraît infructueux. Il s'est préparé à recevoir l'hôte mystérieux : il attend sa venue. La science se fait en lui : il la sert, docilement.

S'il faut renoncer, quand il s'agit d'Henri Poincaré, à expliquer l'œuvre par l'homme, celui-ci, en revanche, dépend étroitement de celle-là. Tandis que dans son travail de savant et de professeur, il s'applique à produire au dehors l'idée qui se développe en lui, à l'introduire dans notre monde, à lui faire produire ses conséquences, il en ressent, lui-même, la

1. Voir la *Revue* du 15 février.

puissante influence, et, spontanément, il se laisse modeler par elle. Il nous apparaît comme une incarnation de la science. Sa vie, ses occupations, son caractère, son âme s'orientent vers la fin pour laquelle il existe.

*
* *

Dès son plus jeune âge, Henri Poincaré ressentit, de façon impérieuse, le besoin scientifique. Chez tous les enfants, et même chez nombre d'hommes, ce besoin existe. Mais il est étrange avec quelle facilité, en général, on y satisfait. La remarque d'une analogie, même superficielle et grossière, entre la chose à expliquer et les objets déjà connus, suffit, chez la plupart, à dissiper cet étonnement causé par la nouveauté, où Aristote voyait le commencement de la science. Henri Poincaré, d'instinct, savait ce que c'est que comprendre. Il n'apprenait rien qu'il ne repensât, qu'il ne ramenât, non à une chose quelconque, en vertu de quelque faible et décevante analogie, mais au principe propre et pertinent, qui, effectivement, y portait la clarté et l'intelligibilité.

Cette disposition d'esprit se manifestait par l'instinct qui poussait Henri Poincaré à enseigner à d'autres ce que lui-même avait appris ou trouvé, et par la manière dont il présentait et exposait ces connaissances nouvelles pour lui. Dans les conversations, dans les promenades avec les siens ou avec ses amis, sans user de livres ni de papiers, il racontait, il expliquait, il démontrait. Et jamais il ne répétait une leçon : il créait cette forme remarquable, concise, lumineuse, exacte, et comme achevée, qu'on lui voyait donner à la moindre explication; tout en énonçant des faits, toujours il développait des idées. L'histoire, la géographie, la grammaire, les choses usuelles lui étaient, ainsi, matière à théories.

Il aimait ardemment le jeu. Le distinguait-il réellement du travail? Mais les jeux tout faits, dont les règles sont établies et imposées, ne l'intéressaient pas. Il inventait ses jeux comme ses méthodes de travail. Ses inventions, d'ailleurs, n'étaient pas arbitraires. C'étaient des expériences qu'il instituait. Il se donnait certaines conditions, et il en observait les conséquences.

A peine savait-il lire qu'il s'assimilait, par une véritable étude, *La Terre avant le Déluge*, de Louis Figuier. Dès lors, ses jeux consistèrent à voir quelle vie faisaient aux hommes les conditions extraordinaires décrites dans cet ouvrage, c'est-à-dire à imaginer mille expériences propres à résoudre ce problème.

Un peu plus tard, ayant observé, à l'Exposition universelle de 1867, la diversité des nations, il joua à l'organisation politique. Il créa trois États, possédant chacun son territoire, sa langue, son chef, une certaine autonomie, et ayant, en même temps, entre eux, une langue commune et un gouvernement commun. Il s'était attribué le ministère des lois; et, par des dispositions établies à un point de vue général, non par des décrets arbitraires, il s'amusait à voir comment il pouvait faire prévaloir légalement ses volontés. Il avait confié le ministère des finances à un de ses cousins, mais il s'était réservé le ministère du crédit; et il poursuivait les conséquences de ces données, en augmentant ou diminuant à son gré, par des émissions de papier-monnaie, la valeur des graines qui représentaient les francs et les centimes.

La nature l'avait doué d'une merveilleuse mémoire : faits, chiffres, idées, formes, mots, se gravaient aisément dans son cerveau, et s'y conservaient intacts. Mais il n'aimait pas les souvenirs bruts et inertes. Il imaginait de curieuses méthodes de relier logiquement les idées entre elles, et de se les rappeler au moyen de ces rapports.

Avait-il lu un livre? Si on lui demandait où se trouvait tel passage, il le retrouvait sans broncher, non par un souvenir immédiat, mais en feuilletant rapidement le livre, et en déterminant le point du développement auquel ce passage se rapportait.

Il disait les dates des événements, même insignifiants, avec une sûreté singulière. C'est qu'il avait dans l'esprit des cadres suffisamment complets et des associations d'idées suffisamment précises pour replacer l'événement dans son milieu.

Enfant, il rapprochait le présent du passé, les choses contemporaines des histoires qu'il lisait dans les livres. Plus tard il rapprocha le passé du présent. Les rapports liaient pour lui les choses sans les assimiler. Et comme il n'avait guère de connaissance qui ne fût rattachée à d'autres par quelque rapport

logique, il lui était, en quelque sorte, loisible d'évoquer, de proche en proche, toutes ses acquisitions.

A cette intelligence, dont la puissance et le caractère scientifique éclatèrent dès l'éveil de la vie consciente, se joignait, d'ailleurs, dans le naturel d'Henri Poincaré, une sensibilité très vive, très fine, aiguisée par la pénétration de l'intelligence elle-même. Né pour la science, appelé à lui consacrer toutes ses forces, il ne s'appliqua pas à dominer cette sensibilité. Mais, de bonne heure, il eut scrupule à exprimer et produire au dehors des impressions qui lui apparaissaient comme purement personnelles et subjectives. Quel est l'objet de la parole, pour un esprit scientifique et philosophique, sinon de détacher les émotions de la conscience individuelle dont elles font partie, de les changer en objets abstraits et impersonnels, et de les faire entrer, ainsi transformées, dans le système d'idées, stable et universel, que cherche à construire l'intelligence humaine? Le sentiment lui-même, d'ailleurs, n'éprouve-t-il pas une répugnance instinctive à s'étaler en public, à se fausser en s'exprimant, à affronter l'indifférence, la raillerie, ou la sympathie fugitive et ennuyée des autres hommes?

*
* *

Dans les dispositions premières d'Henri Poincaré se manifestait déjà clairement sa vocation. Sa vie tout entière ne fut autre chose que la floraison, comme spontanée, du génie qui avait pris possession de son être. Il lut, apprit, travailla, chercha, discuta, composa, professa, écrivit. Mais son activité la plus intense fut celle qui s'exerça derrière cette activité visible, dans la région en quelque sorte impersonnelle de sa pensée. Il pouvait, tandis qu'il parlait avec enjouement ou avec vivacité des événements du jour, d'art, de littérature ou des mille petites choses de la vie pratique, poursuivre, en secret, et comme à son insu, la résolution d'un problème. Parfois, dans un salon, au milieu d'une conversation où il prenait part comme tout le monde, on le voyait chercher machinalement un crayon, et griffonner quelques signes sur le premier bout de papier venu, qu'il négligeait, ensuite, d'emporter.

Comme le fond de son esprit était une sorte de perception

transcendante de l'harmonie intérieure des choses, il portait naturellement intérêt à toutes les formes de l'existence, dans la nature et dans l'homme. L'une de ses premières passions fut l'histoire naturelle, notamment la paléontologie, et l'étude des rapports entre les espèces disparues et les espèces actuelles. Il fut un brillant élève de lettres, il réussit dans toutes les branches scolaires. Il ne choisit pas les mathématiques : celles-ci le prirent. Mais il ne s'y cantonna pas. Il étendit sa maîtrise, des mathématiques pures à l'astronomie, à la physique. Ingénieur des Mines, il était géologue et chimiste. Il dominait les sciences expérimentales comme les sciences théoriques : il les envisageait dans leurs principes généraux, dans leurs méthodes, dans la signification de leurs résultats. Il avait un goût particulier pour l'histoire et la géographie.

Les connaissances qu'il possédait en tout domaine avaient ce caractère, de lui permettre, si l'occasion s'en présentait, d'aborder immédiatement l'étude minutieuse et scientifique d'un point quelconque. Lui qui avait, au plus haut degré, le sens de la vérité objective, il tenait un fait pour une chose négligeable, si l'on n'y pouvait trouver l'indice d'une loi. Il aimait à citer le mot de Carlyle : *John Lackland was there*, « Jean sans Terre a mis le pied là ». Voilà, dit Carlyle, qui fait rentrer dans l'ombre tous vos systèmes, toutes vos théories, toutes vos abstractions. Erreur, répondait H. Poincaré. Si ce fait ne m'apprend que lui-même, il n'est rien. Faisait-on, devant lui, un exposé relatif à une science quelconque, ou à une question pratique : il ne répondait que brièvement, mais, en général, il mettait le doigt sur le point faible de l'argumentation, qu'il ramenait, comme en se jouant, à deux ou trois éléments, où tout était compris. C'est ce dont fut surpris plus d'un spécialiste, dont les études n'avaient aucun rapport avec les siennes. Industrie, mécanique, littérature, grammaire, arts, politique, sciences morales et sociales, choses de la vie, rien n'échappait à sa compétence et à sa critique victorieuse. Il est étonnant avec quelle curiosité, savante et fine, il scrutait les lois du langage. Les étymologies, les transformations phonétiques, la sémantique, l'intéressaient vivement; et il raisonnait avec précision et pénétration sur les caractères de la prononciation dans les différentes langues.

Il avait un goût très vif pour les arts, en particulier pour la musique et la peinture. Il n'y apportait pas simplement, comme à toutes choses, sa faculté merveilleuse de compréhension et de classification. Il en sentait les beautés avec une émotion qui n'avait rien de convenu, qui était à la fois très personnelle, et toute pénétrée d'intelligence. Bien qu'il ne s'abusât pas sur la possibilité d'épuiser, avec des concepts et des mots, l'explication des choses d'art, il n'eût pas cru rendre justice à une belle œuvre en se bornant à la déclarer telle au nom de je ne sais quelle mystérieuse intuition d'esthète, à l'exclusion de toute raison intellectuelle.

Nul dogmatisme, certes, dans sa pensée. Épris de perfection classique, il n'en applaudissait pas moins aux efforts et aux hardiesses des modernes. Mais il n'eût pas confondu l'originalité avec la nouveauté. Il croyait à l'existence d'harmonies réelles dans la nature des choses. Nous faire voir, en quelque sorte, et sentir ces harmonies est l'objet de l'art, comme les définir et les démontrer est la fonction de la science. L'infinie liberté qui appartient à l'art ne saurait abolir le devoir de respecter la vérité, qui est, au fond, une avec la beauté. L'émotion que nous procurent les grandes œuvres d'art est comme une sensation de contact avec ce qu'il y a de plus profond et de plus réel dans l'être.

Comment Henri Poincaré eût-il pu considérer le beau comme purement subjectif? N'étaient-ce pas les combinaisons des mathématiques qui lui causaient la sensation esthétique la plus intense; et les mathématiques n'étaient-elles pas le témoin le plus sûr, et le plus riche en révélations, de cet accord du vrai et du beau au sein du principe des choses?

Qui sait, en somme, si Henri Poincaré ne fut pas essentiellement un artiste, jouissant de la science, comme de la plus sublime des œuvres d'art, et attribuant à l'art une dignité suprême, parce qu'il le voyait plonger, à sa manière, par son mélange d'intuition et d'intelligence, jusqu'au plus profond de l'objet même de la science?

Il aimait les lettres. Ayant rencontré, dans la classe de troisième du lycée de Nancy, l'un de ces professeurs qui, passionnés pour leur enseignement, rendent aisément toute étude attrayante et fructueuse pour leurs élèves, M. Duvaux, il fit

avec amour ses thèmes et ses versions; et, toute sa vie, il garda à son maître une chaude reconnaissance. Il conserva un sentiment semblable à son professeur de rhétorique, Hémardinquer. Il se plaisait aux détails de la forme, à l'ingéniosité des expressions, à l'harmonie et au rythme du style, à l'art de la composition. Dans ce domaine encore, il analysait et il jouissait. Il savait apprécier les plus petites choses, quand elles lui paraissaient se rattacher à une idée générale.

Il goûtait particulièrement l'analyse psychologique et morale, la peinture fidèle, précise, amusée ou amère de la vie réelle. Il lui arriva, vers l'âge de vingt-cinq ans, se trouvant loin des siens, de joindre à chacune de ses lettres quelques pages d'un roman, qu'il écrivait ainsi au jour le jour, au gré de sa fantaisie. Le ton en était plaisant, l'aventure quelconque; mais l'observation morale y apparaissait très pénétrante. On y rencontrait, par exemple, un parallèle entre l'égoïsme maigre, envieux, triste, désagréable, et l'égoïsme gras, satisfait, bienveillant, ingénûment cruel et despotique, qui eût pu faire prévoir un romancier de profession.

En littérature comme en art, il cherchait le vrai, en même temps que le beau. Mais le vrai, pour lui, était si large, si vivant, si souple, capable d'expressions et de nuances si diverses, qu'il se conciliait sans peine avec les plus hardies fantaisies d'une imagination vraiment esthétique. Celui qui, en littérature, méprise le vrai, ne fait pas preuve de génie et de fécondité, mais de pauvreté. Les principes de l'esthéticisme absolu sont, en réalité, de pures négations, tandis que le vrai comporte une infinie variété de formes, positives et originales.

Lorsqu'échut à Henri Poincaré la mission de louer Sully Prudhomme, son prédécesseur à l'Académie française, tout de suite il se trouva chez lui. Il aimait cet esprit, qui avait préludé, par l'étude des sciences, à l'analyse serrée et douloureuse des subtils mouvements de la vie intérieure. L'effort désespéré de l'artiste philosophe pour rendre, avec la mosaïque massive et discontinue des mots, l'infini mouvant et nuancé des choses de l'âme, fut excellemment apprécié par le savant profond, qui, dans la science elle-même, avait dénoncé l'invincible disproportion entre les instruments de connaissance et l'objet à connaître. Pour remplir son dessein, la science invente des méthodes

d'approximations successives. La poésie, qui opère avec des sons et non avec des nombres, profite, remarque Henri Poincaré, de cette circonstance que, combinés suivant certains rapports mélodiques et rythmiques, les sons suscitent, dans notre âme, une foule d'idées et d'images concomitantes, pareilles à ces ondes sans fin, que le choc d'une pierre soulève à la surface de l'eau. Voilà comment les poésies de Sully Prudhomme nous disent, peu à peu, à mesure que nous nous en pénétrons, plus et autre chose que ce qu'elles signifient, prises dans leur sens littéral. Les mots énoncent le fait ; le halo musical qui enveloppe leur assemblage nous fait rêver aux amours et aux harmonies mystérieuses de la vie intérieure et idéale.

Discrète et peu bruyante, la conduite d'Henri Poincaré dans la vie pratique, sociale, politique, eut le même caractère. Elle s'inspirait d'une pensée scrupuleuse, qui, avant de juger, de se décider, voulait voir, connaître, remonter aux sources, parvenir à la certitude critique. Non que toutes les questions, selon lui, aboutissent à la science toute seule. Il y avait, à ses yeux, une évidence propre aux choses morales, qui correspondait, sans s'y ramener, à l'évidence des choses scientifiques proprement dites.

Henri Poincaré avait seize ans lors de la guerre, et vivait alors à Nancy. Pendant la longue durée des hostilités, on ne pouvait avoir de nouvelles que par les journaux allemands. Henri Poincaré savait fort peu d'allemand, mais il ne pouvait se résigner à ne connaître les nouvelles que par les bruits en l'air qu'on se répétait. Il se mit donc à apprendre sérieusement la langue allemande, et à étudier les journaux; et, en fort peu de temps il arriva à les comprendre avec précision, de manière à traduire par écrit les passages importants.

Ce besoin d'aller aux sources, de voir par lui-même, contribuait à lui faire aimer les voyages. Il ne jouissait pas seulement des beautés, naturelles ou artistiques, des pays qu'il visitait, il étudiait tout ce qui les concernait; et, comme certains géographes, il vérifiait instinctivement si les plus menus détails donnés par les livres étaient conformes à la réalité.

Officier dans l'artillerie de réserve, il s'intéressa vivement à tout ce qui concernait les canons; et il acquit, en cette matière, une compétence particulière.

Parmi les discussions passionnées des hommes sur les questions morales ou politiques, il se montrait, en général, très calme, et on eût pu le croire indifférent. Il le demeurait, en effet, dans une certaine mesure, tant qu'il n'était pas parvenu, scientifiquement, à se former une conviction. Mais, la conviction une fois dûment acquise, il publiait sans crainte ce qu'il pensait, et rien n'eût pu l'arrêter dans la déclaration de ce qu'il jugeait vrai. Il n'y avait pas, pour lui, de mot d'ordre. Était-ce courage? Certes; mais c'était, avant tout, obéissance spontanée et dévouée au commandement de la vérité.

L'homme qui percevait avec cette pénétration l'harmonie de l'idéal et du réel, de la pensée et de la vie, de la forme et de l'esprit, des sciences et des lettres, possédait, éminemment, les conditions de l'art du style. Henri Poincaré fut, en effet, un écrivain. Il excella en ce domaine comme dans les autres, sans y viser, semble-t-il, à la manière de Descartes, chez qui le style n'est que la réaction de l'âme au contact du vrai.

Henri Poincaré n'eût pu admettre, dans sa manière d'écrire, les ornements qui n'expriment que la virtuosité de l'auteur, et sont sans rapport à la vérité. Mais le vrai, pour lui, n'était pas quelque chose de tout fait, d'abstrait et de mort. Ce n'était pas un objet donné, existant en dehors de nous dès l'éternité, sous une forme achevée et immuable. Le vrai que nous possédons, expression inadéquate d'une vérité cachée, à laquelle nous sommes unis bien qu'elle nous dépasse, est, pour une part, notre œuvre. Ce n'est donc pas l'altérer que de le représenter par le travail même qu'accomplit notre esprit pour le construire.

De là les caractères du style d'Henri Poincaré : la vie, l'originalité, l'esprit, l'imprévu, la fantaisie même et la plaisanterie; mais, sous ces dehors, qui marquent plus spécialement la réaction de la nature individuelle, un effort d'une vigueur et d'une ingéniosité singulières pour rendre la vérité dans sa pureté, dans son essence, dans ces principes ultimes qu'il suffirait, peut-être, de développer avec logique pour s'expliquer tout le détail des choses; une élégance sévère, une concision lumineuse, une impeccable correction, ces qualités mêmes dont les mathématiciens habiles ont le secret; en même temps,

l'émotion intime de l'esprit humain, qui, tandis qu'il suit docilement la science partout où celle-ci le mène, ne cesse pourtant de se demander quelles destinées nous fait la vérité, telle qu'il l'entrevoit; et, çà et là, à peine indiquée, une sensation aiguë et poignante de quelque chose de tragique dans la condition de l'homme, dont la pensée, qui reconnaît en soi l'être même des choses, n'apparaît, dans la nature, que comme un éclair fugitif entre deux éternités de ténèbres ; de la bonne humeur, toutefois, en général, et une acceptation tranquille de la destinée, avec une nuance d'ironie, cachant, et la conscience qu'a l'esprit de son infinie supériorité sur les choses, et ce respect religieux du vrai, qui est la condition de sa dignité souveraine.

Si un écrivain est un homme qui, dans son style, fait palpiter la vie d'une âme, comment ne proclamerions-nous pas grand écrivain celui qui, avec une rare puissance, a rendu l'émotion, non seulement d'une âme individuelle, non seulement de l'âme de sa race et de son temps, mais, semble-t-il, de l'âme même de l'humanité, en face des révélations de la science moderne sur la nature des choses et la situation de l'homme dans l'univers ?

*
* *

De ses dispositions initiales et de la vie que lui fit la destinée résulta, chez Henri Poincaré, parvenu à la maturité, un caractère qui, tout de suite, frappait ceux qui le rencontraient, et qui se révélait de plus en plus profond, à mesure qu'on le connaissait mieux. A travers son affabilité modeste, sa complaisance à causer de tous les sujets, même des plus futiles, son sens pratique des réalités et des exigences de la vie, on discernait, à certains indices, tels qu'une subite brusquerie du ton, ou un besoin inopiné d'arpenter la chambre de long en large, ou un changement d'expression dans le regard, tourné tout à coup vers le dedans, sans que, pourtant, il cessât de prendre part à la conversation, que cet esprit si libre était, en réalité, constamment occupé des problèmes qu'il avait en tête. Il avait l'air de travailler beaucoup moins que les autres : il travaillait

beaucoup plus ; il travaillait toujours, consciemment ou inconsciemment, dans le sommeil comme dans la veille. Le génie n'est pas une faculté paresseuse d'intuition immédiate : c'est un effort paradoxal pour comprendre autre chose que soi, pour saisir et penser la vérité sans la déformer. En réalité, c'est l'idée elle-même, tombant, vivant et se développant au sein d'un esprit individuel comme une graine dans un sol propice, s'appropriant toutes les forces de l'élu et faisant de lui sa chose.

Le trait dominant de cette pensée intense et infatigable était l'objectivité dans la création. Henri Poincaré s'était convaincu, par la critique de la science elle-même, que l'objectivité absolue, la connaissance adéquate des choses, nous est interdite, et est, peut-être, chose inintelligible. Mais il n'en maintenait pas moins que la science est l'orientation de l'esprit vers une conception des réalités fondamentales telle que tous les esprits s'accordent à la tenir pour vraie. Et c'étaient des notions de ce genre, des vérités impersonnelles, qu'il recherchait en toute matière. D'instinct il écartait les considérations qui n'expriment que des impressions ou des désirs subjectifs, et qui n'ajoutent pas à la connaissance. Il ne disait guère : je, et ne jugeait intéressant, ni pour les autres, ni pour lui-même, de raconter son moi. Pourtant il s'est prêté à des études que d'autres désiraient faire sur sa personne, et il en a fait lui-même : c'est que, se dédoublant, il cherchait les lois sous les faits, en soi comme dans toutes les productions de la nature.

C'est à une telle disposition d'esprit qu'il devait le privilège d'être tout de suite à sa place parmi les spécialistes de n'importe quel ordre de connaissances. Non seulement il savait beaucoup, mais il savait scientifiquement. Son universalité était, non une curiosité, mais une aptitude universelle.

Plutôt voilé et incertain, en général, par l'effet d'une continuelle réflexion, son regard devenait singulièrement vif et perçant lorsqu'il développait quelque théorie. On eût dit qu'il voyait les idées, qu'il les scrutait sans merci, et en atteignait le dernier fond.

Nulle morgue, d'ailleurs, nulle affectation de supériorité chez ce grand homme. Tout entier aux choses, il n'avait pas le

loisir de songer à soi. Il causait comme un homme qui, sans effort, domine son sujet, pour qui les plus compliquées et subtiles analyses et déductions sont très simples. Il s'expliquait souvent incomplètement : il ne s'apercevait pas qu'il omettait de marquer l'enchaînement des idées. Son esprit semblait procéder par vives et impétueuses saillies ; et ses auditeurs ou ses lecteurs, parfois, se demandaient s'ils avaient affaire à des raisonnements ou à des intuitions isolées. Mais lorsqu'à tête reposée et la plume à la main on cherchait, avec méthode et persévérance, comment le point d'arrivée se reliait au point de départ, on découvrait, entre celui-ci et celui-là, une rigoureuse continuité.

Français et honnête homme, au sens que le XVIIe siècle donnait à ce mot, ce puissant esprit ne méprisait pas le public. Si familière que lui fût la science, il ne lui échappait pas que, si l'on en veut comprendre les démonstrations, une longue et laborieuse initiation est nécessaire. Mais il apercevait les points par où la science la plus spéciale et la plus abstruse intéresse l'intelligence, l'imagination et l'âme de l'homme, dans ce qu'elle a d'essentiel et de commun à tous. Et il répondait volontiers aux nombreux appels qui lui étaient adressés, non seulement au nom des savants, mais aussi au nom du grand public, partout désireux de le voir et de l'entendre. Il parla ainsi des sujets les plus techniques, comme des plus hautes questions de la philosophie : de la télégraphie sans fil et de l'infini, de la lune et de l'invention en mathématiques, de l'essence de la matière et de la valeur des études classiques. Quel que fût le sujet traité, il apportait, dans ces conférences, une simplicité élégante, une familiarité humoristique, un sentiment généreux et humain, doublés de profondeur et de hardiesse de pensée, qui captivaient et charmaient l'auditeur, tout en lui laissant soupçonner ce qui se cachait, pour lui, d'inaccessible derrière ces premiers plans, qu'un art aimable avait mis à sa portée.

Henri Poincaré apparut comme un pur spéculatif : il n'en continua pas moins, au plus fort de ses recherches scientifiques, à vivre en secret par le cœur, non moins que par l'intelligence. Il avait une conscience très ferme du droit, du juste, de l'honnête. Et au fond de son âme lorraine vibrait un patrio-

tisme simple et muet, qui est peut-être, à de certaines époques, le plus vrai et le plus efficace.

La simplicité qui paraissait dans sa vie publique se retrouvait naturellement dans ses relations privées. Il était incapable d'affectation et de recherche. Comblé d'honneurs, proclamé universellement le plus grand savant du siècle, il était aussi accessible, il accueillait les visiteurs avec autant d'obligeance, qu'au temps de son entrée dans la carrière. Et, sans en parler, il rendait service : on était informé par l'événement.

Il n'avait que des sentiments bienveillants. Son extrême pénétration, la subtilité de son esprit critique lui faisaient discerner les raisons les plus secrètes de la conduite des hommes : elles ne l'inclinaient pas à la sévérité, mais à l'indulgence. Sa raison s'accordait ainsi avec son cœur. Il eût souffert à l'idée de faire de la peine à qui que ce fût. Il éprouvait maints sentiments délicats, qu'une pudeur instinctive l'empêchait d'exprimer. Les traduire en paroles banales au moment où ils agitaient son âme lui eût été impossible; les raconter, quand une fois ils étaient calmés, eût été substituer de la littérature à la réalité.

L'organisation de sa vie privée était déterminée par sa vocation de savant. Il simplifiait le plus possible, il résolvait promptement tous les petits problèmes de l'existence, allant droit à l'essentiel, et écartant les détails. C'est que, sans s'en rendre toujours clairement compte, il réservait ses forces pour l'œuvre à laquelle il était voué. Il n'en sut pas moins, au milieu d'une production scientifique inouïe, suivre de près le travail de ses enfants, les diriger, les instruire, avec une sollicitude constante dont rien ne l'eût pu distraire.

Pendant toute sa vie il conserva très vif le sentiment de famille qu'il avait hérité de ses parents. Son affection pour les siens était ingénue et essentielle, son dévouement absolu. Tout à la science, il était tout, pareillement, à son intérieur, où régnaient la tendresse, le calme, le travail, la modestie, la pureté et la délicatesse morales, la gaieté, le culte du devoir, l'amour des choses idéales, l'union complète des cœurs et des volontés. L'illustre savant se plaisait aux amusements des enfants, jouait avec conviction aux petits papiers ou aux devinettes, excellait aux incohérences des bouts-rimés. Il était

souriant, causant, prompt à saisir l'aspect comique des choses, toujours vrai et profond, à travers ses saillies plaisantes, et très aimant, sans jamais le dire.

Il est probable qu'il avait peu de disposition à sonder, en lui-même, et à explorer, pour son propre compte, ce fond ultime de l'âme, siège de la vie spirituelle et religieuse. Car il fuyait le rêve, et ne s'attachait qu'aux problèmes qui comportent une solution. Ce serait errer, toutefois, que de se représenter Henri Poincaré comme une intelligence entièrement étrangère et indifférente aux aspirations et aux mouvements de ce cœur tendre et aimant auquel elle était jointe. Certains signes trahissaient, chez lui, une âme profondément et complètement humaine, qui agita, dans un sens pratique aussi bien que théorique, le problème de la nature des choses et de la destinée de l'homme, et qui ressentit, en ce sens, ce qu'on peut appeler l'émotion métaphysique et religieuse. Qu'étaient, en réalité et dans leur essence véritable, tous ces objets auxquels s'attachent nos sens et notre cœur, et où nous croyons trouver des motifs de vivre, de vouloir et d'aimer? Rien, peut-être, que les innombrables et automatiques combinaisons d'une donnée insignifiante : l'unité vide et morne du mathématicien. Tout ne serait-il donc, au fond, qu'illusion et néant? Mais regardons-y de plus près ; scrutons les conditions de ces conditions. L'ordre mathématique est, dans ses principes, harmonie et pensée; qui sait si la nécessité qu'il présente, mais qui n'existe qu'en tant que l'esprit la pose, ne serait pas, en son essence, esprit et liberté? Courage donc, et espérance! Déjà la science, avec ses méthodes rigoureuses, nous transporte, du monde des sens, dans un monde tout autre, celui de la pensée et de la vérité. Cette vérité, à son tour, pour qui l'approfondit, ne se révèle-t-elle pas, peu à peu, beauté, justice, bonté?

*
* *

La sagesse d'Henri Poincaré ne fut pas seulement contemplative. Averti, en 1908, de l'état précaire de sa santé, il ne laissa rien paraître de l'inquiétude qui, dès cette époque,

s'empara de lui. Son travail demeura aussi intense, son caractère ne fut nullement altéré. Une heure vint, pourtant, où il lui fallut se ménager, mesurer à ses forces ses multiples occupations, ses recherches, obstinément poursuivies jusqu'à la conquête de l'évidence, et ces voyages scientifiques, où il trouvait tant de glorieuses et fécondes satisfactions : sa sérénité demeura la même. Çà et là, cependant, la menace se faisait plus précise; il y répondait en hâtant la rédaction du travail commencé, dût-il renoncer à le porter au point de perfection qu'il avait rêvé.

Quand fut jugée nécessaire l'opération aux suites de laquelle il devait succomber, il supputa tranquillement les chances de succès, et il affronta le danger avec confiance; tel parut-il, du moins. Il conserva sa liberté d'esprit, son enjouement, son détachement de lui-même, son souci du bien des autres, son commerce intérieur avec la science, la philosophie, les choses idéales, jusqu'à sa dernière heure. Il s'endormit, l'âme une avec l'éternel.

*
* *

Il laisse l'une des œuvres scientifiques les plus vastes, les plus originales, les plus fécondes qu'un homme ait jamais produites.

Il a, de plus, comme philosophe, enseigné à l'humanité :

Premièrement, que la science n'est, ni ne sera jamais, une chose faite, ni explicitement, ni virtuellement.

Secondement, que, dans ses sources, elle se relie à l'art; que le vrai est, au fond, harmonie et beauté.

Troisièmement, que l'esprit, sans lequel le vrai et le beau ne se conçoivent pas, est, dès lors, une réalité, vivante et efficace; et que la justice et la bonté, qu'il porte en lui non moins que les principes du vrai et du beau, sont, au même titre que la science, et en connexion avec elle, des fins qui s'imposent à notre activité.

ÉMILE BOUTROUX

MOUVEMENTS

DE

L'OR AUX ÉTATS-UNIS

Le nouveau président des États-Unis, M. Woodrow Wilson, entre en fonctions le 4 mars. Nation idéaliste dans ses fins, mais toujours pratique dans ses moyens et dans sa forme, sans frontière dangereuse, sans angoisses constitutionnelles, la Nation Américaine n'agite pas des questions proprement politiques, mais des questions économiques; par le choix de M. Woodrow Wilson elle a, pour la première fois, donné mandat à son président d'aborder de front toutes celles de ces questions qui sont pendantes et de les résoudre. Le 4 mars 1913 est pour les États-Unis une époque : regardons donc leur passé de quelque vingt ans.

Dans le labyrinthe des faits économiques, le fil d'Ariane est le fil d'or, le mouvement du métal divin. Ayez sous les yeux le mouvement de l'or dans le monde pendant une année [1], vous aurez sous les yeux les liens de chaque peuple avec les

1. Nous donnons en appendice à la fin de cet article un tableau des mouvements de l'or dans le monde pendant l'année 1911. Nous avions donné l'an dernier un tableau semblable des mouvements de l'or en 1910 à la fin d'un article intitulé « Migrations de l'or en 1910 », *Revue de Paris* du 15 janvier 1912. L'objet principal que nous nous proposons dans le présent article est de montrer, par les États-Unis pris comme exemple, les fruits qu'on peut recueillir de cette méthode d'investigation : l'étude systématique des mouvements de l'or.

autres peuples, les liens de tous les peuples entre eux. Ayez sous les yeux le mouvement de l'or, dans un même pays, à travers les années, vous verrez le lien des années. Sur le tableau des variations du stock d'or des États-Unis de 1890 à 1911, on trouvera comme écrite toute l'histoire économique de ce pays dans la forme abrégée de quelques chiffres et si une telle condensation n'ajoute rien à la connaissance que nous pouvons avoir des faits, du moins présente-t-elle l'avantage de les évoquer si succinctement qu'elle en montre et en rend comme sensible la direction générale, l'esprit et ce qu'on pourrait appeler l'âme.

Nous prenons pour point de départ l'année 1890, célèbre par le grand krach européen dit krach Baring. Nous disposons à gauche de la colonne « Accroissements du stock d'or » une colonne « Entrées d'or », à droite une colonne « Dépôts dans les banques des États-Unis », ces dépôts, remboursables en or, devant être dans quelque relation avec le stock d'or.

Après la fuite de l'or pendant les années 1890-1894, devant une politique monétaire qui menaçait de réduire le système monétaire des États-Unis à une base unique de métal argent; après l'abandon définitif de cette politique en 1896 et l'important retour d'or qui fut, dès cette même année, le commentaire de cet abandon, quatre années survinrent d'une prospérité si extraordinaire que du 30 juin 1897 au 30 juin 1901 les dépôts dans les banques doublèrent presque, l'augmentation se chiffrant par près de 3 milliards de dollars, 15 milliards de francs : une masse d'or colossale était rentrée en 1898, de moindres montants les années suivantes. Quinze milliards de francs de dépôts, dont les titulaires peuvent, dans la plupart des cas, disposer par chèques, font l'office de 15 milliards de francs de monnaie. Le prix moyen universel des marchandises achevait en 1896 un cycle : prix bas en 1849, très haut en 1873, bas de nouveau en 1896. Mais l'or rentre aux États-Unis à partir de 1896 et le prix moyen universel des marchandises, comme s'il entrait dans un cycle nouveau, remonte. Au contraire les sorties d'or des États-Unis, de 1890 à 1895, qui étaient des retours d'or pour d'autres pays ne produisirent aucun effet semblable et n'entravèrent pas la baisse du prix

(*En millions de dollars.*)

ANNÉES	ENTRÉES D'OR[1] (Les sorties sont affectées du signe — et en italiques).	ACCROISSEMENTS DU STOCK D'OR[2] (Les diminutions sont affectées du signe — et en italiques).	DÉPÔTS DANS LES BANQUES[3] Aux environs du 30 juin.
1890 . . .	— *3*	29	2 510
1891 . . .	— *33*	0	2 541
1892 . . .	— *58*	— *25*	2 806
1893 . . .	— *6*	29	2 818
1894 . . .	— *80*	— *41*	2 873
1895 . . .	— *70*	— *24*	3 076
1896 . . .	46	99	3 009
1897 . . .	0	57	3 111
1898 . . .	141	206	3 659
1899 . . .	5	77	4 586
1900 . . .	12	91	4 849
1901 . . .	— *3*	75	5 942
1902 . . .	8	88	6 454
1903 . . .	20	94	6 738
1904 . . .	— *36*	44	7 081
1905 . . .	3	91	8 257
1906 . . .	108	203	8 916
1907 . . .	88	178	9 604
1908 . . .	— *30*	63	9 305
1909 . . .	— *88*	10	10 322
1910 . . .	0	96	11 212
1911 . . .	20	117	11 693

1. Importations et exportations : année 1911, *Monthly summary of commerce and finance of the United States, september 1912*, page 339; année 1910, *Annual report of the Director of the Mint for the fiscal year ended june 30 1911 and also report on the production of the precious metals in the calendar year 1910*, page 384; pour chacune des années antérieures, volume correspondant *Report of the Director of the Mint upon the production of the precious metals during the calendar year.*

2. Accroissement = production indigène + entrées. — Production indigène : année 1911, *The Engineering and Mining Journal*, 11 janvier 1913, page 51 ; années antérieures, *Annual report of the Director of the Mint for the fiscal year ended june 30 1911 and also report on the production of the precious metals in the calendar year 1910*, page 303.

3. Dépôts dans les banques : *Annual report of the Comptroller of the Currency*, volumes divers. Dépôts des particuliers non banquiers (*individual deposits*) seulement. Dépôts dans les banques autres que les Caisses d'épargne (*Savings Banks*) seulement.

universel, ce dont il y a une explication dans ce fait que si l'organisme de banque des États-Unis, porté à un maximum d'efficacité, tire la quintessence de chaque pièce d'or, il n'en est pas de même de l'organisme de banque de tous les pays du monde indistinctement.

Continuant à suivre le fil des chiffres de dépôts dans les banques, nous voyons que l'exercice 1901-1902 est un exercice d'expansion ralentie. En 1902-1903 et 1903-1904 l'expansion est étale; justement l'année 1904 est caractérisée par une sortie d'or importante. Mais de 1904 à 1907 l'expansion reprend avec une vitesse accélérée. En 1906, comme en 1898, le stock d'or du pays s'accroît de plus de 200 millions de dollars; mais les circonstances en 1906 étaient très différentes de ce qu'elles étaient en 1898 : les États-Unis n'étaient plus le pays principalement producteur de denrées alimentaires qu'ils étaient en 1898, et de ce chef la base de leur prospérité était moins solide; les entrées d'or de 1906 n'avaient pas comme celles de 1898 le caractère d'un simple retour réparant et compensant les sorties d'or anormales, dues à une circonstance exceptionnelle, des années qui précédèrent 1896. Enfin les entrées d'or de 1898, suite d'énormes exportations de marchandises et d'une balance commerciale prodigieusement favorable, étaient d'une croissance saine parce que naturelle. Les entrées d'or de 1906 furent le résultat d'un engouement maladif pour le papier financier (*finance bills*) et les titres américains artificiellement écoulés en Europe à concurrence de montants énormes. Ces entrées d'or jouèrent donc à l'égard de l'organisme monétaire américain le même rôle, tendant à détruire l'équilibre, à fausser les ressorts, à épuiser les réserves, sous les dehors d'une activité fébrile, admirable à voir, que joue dans un organisme humain l'ingestion d'alcools ou de drogues. Le spectacle des entrées d'or de 1906, eût dû suffire à provoquer le cri d'alarme. Dès 1906, la crise, à moins d'une médication appropriée, était écrite au livre du Destin. Les financiers américains ne s'attachèrent pas à la prévenir, mais, par de faux semblants, à la différer afin de profiter plus longtemps des excès qui la préparaient. Elle éclata en octobre 1907, d'autant plus terrible qu'elle avait été différée : les entrées d'or de 1907 se rapportent aux derniers mois de cette année

mémorable et aux efforts faits pour enrayer la panique par l'arrivée en masse des caisses d'or, tout-puissant fétiche.

Plus loin, le spectacle de deux exercices consécutifs seulement d'expansion un peu vive 1908-1909 et 1909-1910 précédés d'un exercice de contraction, 1907-1908, et suivis d'un exercice d'expansion très ralentie, 1910-1911, fait naître l'idée que les vagues de prospérité ne sont pas, du moins au temps où nous sommes et aux États-Unis, aussi longues que beaucoup l'imaginent. Question très débattue que cette question des longueurs d'onde! La vague de vive expansion 1904-1905, 1905-1906, 1906-1907 n'eut peut-être une telle durée, — encore que cette durée soit courte par comparaison avec ce qu'on vit se passer auparavant, à plusieurs reprises, aux États-Unis, — que grâce à la ressource anormale d'énormes importations d'or. Les circonstances aux États-Unis et dans le reste du monde ne furent pas telles que de semblables importations aient pu se renouveler en 1908, 1909, 1910; bien plus des exportations d'or considérables prirent la place des importations; il en résulta qu'après une course d'environ deux ans, la vague d'expansion touchait à son terme et cela bien que le point de départ ait pu paraître très bas puisque l'exercice 1907-1908 avait été un exercice de contraction et qu'il semblait qu'il y eût beaucoup de temps à rattraper.

Considérons maintenant, d'une façon plus particulière, la succession des crises aux États-Unis, le mot crise étant entendu comme figurant la chute brusque de cours, épilogue visible d'une période de prospérité. Les crises formant époque aux États-Unis ont été celles de 1837, 1857, 1873, 1893 et 1907. Il n'y eut guère, à vrai dire, d'intervalle entre deux crises consécutives, qui n'ait été coupé de quelque épisode à qui l'on refuse le nom de crise, moins par suite d'une différence de nature que par suite d'une différence d'intensité. Nous ne nommerons que le dernier de ces épisodes, celui de 1903, auquel, contrairement peut-être à l'usage, nous donnerons le nom de crise mineure, les traits de cet épisode étant bien de ceux dont on doit entendre qu'ils sont caractéristiques d'une crise. Au contraire la panique de la Bourse du 9 mai 1901, phénomène boursier incomparablement plus violent que ne

furent les phénomènes boursiers de 1903, ne peut se ranger, pour autant, au nombre des crises. — Vingt ans avaient séparé la crise majeure de 1857 de la crise majeure de 1837; seize ans seulement avaient séparé la crise majeure de 1873 de la crise majeure de 1857, et l'on se plut à attribuer la moindre longueur de cet intervalle, un peu aux guerres qui se succédèrent en Europe, beaucoup à l'effroyable bouleversement de la guerre de Sécession (1861-65) suivi d'un effort économique en proportion avec l'effort même de la guerre et non moins surhumain. Vingt ans de nouveau séparèrent la crise majeure de 1893 de la crise majeure de 1873; mais la crise majeure de 1907 ne fut séparée que par quatorze ans de la crise majeure de 1893, que par quatre ans de la crise mineure de 1903.

Déjà les États-Unis de 1907 n'étaient plus ceux du siècle précédent; l'importance relative de la production industrielle avait prodigieusement grandi : entre 1898 et 1911, la proportion des produits alimentaires dans l'exportation totale des États-Unis[1] devait fléchir de 48 à 19 pour 100. Or, la raison porte à croire que le rythme des crises ne peut être pareil chez les peuples principalement producteurs de denrées agricoles et chez ceux principalement producteurs d'articles industriels; comme enfin les peuples principalement capitalistes, créanciers permanents de l'étranger, tiennent une place intermédiaire entre les deux autres types de peuples, plus rapprochés toutefois du premier puisque l'or dont ils sont créanciers chaque année peut se transformer en récoltes achetées de l'étranger. Cependant des récoltes achetées ne produisent pas tout l'effet

1. Voici par exemple la proportion, en valeur, des principaux articles exportés respectivement en 1898 et 1911 :

PROPORTION EN VALEUR DES PRINCIPAUX ARTICLES EXPORTÉS

Exercices au 30 juin.	Produits alimentaires.	Coton brut.	Autres matières premières.	Demi-produits et produits finis industriels.	Divers.	Total.
—	—	—	—	—	—	—
1898.	48,75	19,04	4,62	26,81	0,78	100
1911.	19,13	29,07	6,35	45,07	0,38	100

Proportion du « coton brut » en 1898 calculée par nous. Chiffres de base : *The foreign commerce and navigation of the United States for the year ending june 30 1899*, volume I, pages 20 et 21. — Proportion du « coton brut » en 1911 : *The foreign commerce and navigation of the United States for the year ending june 30, 1911*, p. 23; autres proportions de 1911, *ibid.*, p. 37.

de celles qui poussent sur place, et, par ailleurs, un peuple capitaliste, faisant métier de tenir un fonds de capitaux disponibles pour les autres peuples, ne tire pas des capitaux de son fonds seulement quand il lui plaît, mais quand il plaît à sa clientèle d'en demander soit qu'elle en ait besoin, soit qu'elle croie en avoir besoin, et cette servitude influe sur le rythme des crises des peuples capitalistes. Donc au regard du rythme des crises, trois types bien distincts : les peuples agricoles, les peuples capitalistes, les peuples industriels, types d'ailleurs théoriques, ne se présentant pas habituellement, dans la réalité, à l'état pur. Prenons un exemple de cette diversité du rythme des crises : la République Argentine et l'Australie, pays principalement agricoles, le premier surtout, n'ont pas eu de crise, respectivement, depuis 1890 et depuis 1893, tandis que l'Europe, au XIXe siècle, tout au moins depuis 1848, a eu une crise environ chaque neuf ans.

On conçoit donc que, pour des motifs fondamentaux et par application de principes généraux, le rythme des crises aux Etats-Unis, soit devenu autre qu'il n'était. A côté de ces motifs fondamentaux et si profonds qu'il est difficile de les isoler, il en est d'autres qui tombent sous le sens. Les exportations industrielles d'aujourd'hui peuvent ne pas laisser le même profit, pour un même chiffre exporté, que les exportations des denrées agricoles d'antan. Les prix des produits industriels et des matières premières de l'industrie varient au gré des crises, les prix des denrées agricoles non, ou moins, ou dans un autre rapport de temps. Et voilà les États-Unis plus liés à l'évolution des crises de l'Europe en attendant de l'être plus encore s'ils inclinent vers un libre échange relatif. Pourraient-ils désormais rester prospères, pendant trois ans, après une crise européenne, comme ils sont restés prospères pendant trois ans après les crises européennes de 1890 et de 1900? C'est incertain. Surpris en plein calme par une crise européenne, ils seraient, il est vrai, peu atteints et retrouvant leur assiette au bout d'un temps court, aideraient au rétablissement de l'Europe.

A ce carrefour, nos yeux se portent donc naturellement des États-Unis vers l'Europe. Dans un article intitulé « Crises

commerciales et Périodes de prospérité »[1], qui, fruit d'une vie entière d'étude, d'expérience et de méditation, reste comme un monument durable, M. Jacques Siegfried a tracé le tableau des crises de 1847 à 1906. De la crise de 1847, comme point de départ, jusqu'à la crise de 1900, le phénomène des crises, en France, s'est manifesté une première fois à un intervalle de dix ans, une seconde fois à un intervalle de sept ans, ensuite uniformément à un intervalle de neuf ans. Une crise n'étant, en principe, que le revers d'une apogée de prospérité, les deux termes « année de crise » et « année d'apogée » (*hoch konjunktur*) sont synonymes. Entre deux « années d'apogée » s'en rencontre naturellement une où la dépression a été la plus grande (que ne pouvons nous dire par symétrie « hypogée » !). Or, il se trouve que de 1847 à 1900, entre chaque fond de dépression et l'apogée suivante, l'intervalle, — intervalle ascendant — a été uniformément, sans aucune exception, de cinq ans : 1852-1857, 1859-1864, 1868-1873, 1877-1882, 1886-1891, 1895-1900.

Passons au delà de 1900. En 1907, sept ans seulement après la crise de 1900, quatre ans seulement après le fond de dépression de 1903, une crise éclatait en Europe : elle était la réponse, de notre côté de l'Atlantique, à la crise qui venait d'éclater aux États-Unis. L'hypothèse fut hasardée que, si l'Amérique n'avait pas existé, Paris aurait eu sa crise sensiblement plus tard. En ajoutant 9 à l'année d'apogée précédente, 1900, on trouvait 1909; il est vrai qu'en ajoutant 5 à l'année de fond de dépression précédente, 1903, on trouvait 1908; en Bourse de Paris tout un menu fretin de spéculateurs jugeant que, si certains indices de crise étaient évidents, d'autres ne l'étaient pas et ne prévoyant pas l'effet réflexe d'une crise étrangère ne laissa pas que d'être fort surpris par la crise de 1907. Réciproquement, quelques années auparavant, un groupe de financiers américains détenteurs de cuivre[2], jugeant de l'Europe par les États-Unis où aucun indice de crise n'existait alors, se trouva surpris par la crise européenne de 1900.

Comme si une telle hypothèse, — suivant laquelle les excès

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1906.

2. Le groupe de *l'Amalgamated*.

fantastiques à la Bourse de Paris en 1907, sur les valeurs dépendant des États-Unis, ne répondaient pas à un ensemble d'excès graves dans la masse des affaires en France, — avait eu quelque chose de fondé, l'intervalle, entre l'apogée de 1907 et le fond de dépression suivant vers le milieu de 1909 [1] ne fut que d'environ deux ans, « intervalle descendant » tel qu'on n'en vit jamais de plus court et une fois seulement un aussi court; — les « intervalles descendants » depuis 1847 avaient été, en effet, par ordre : cinq ans, deux ans (après une crise, celle de 1857, provoquée déjà par les États-Unis entrés violemment en crise les premiers), quatre ans, quatre ans, quatre ans, quatre ans, enfin trois ans (1900-1903). — Dès 1909, les personnes superstitieuses purent se mettre à l'œuvre, et, ajoutant à cette date de 1909 « l'intervalle ascendant » habituel de cinq ans, elles purent trouver 1914 comme date de la prochaine crise européenne. Peut-être ces mêmes personnes interrogent-elles maintenant l'horizon se demandant dans quel sens elles doivent modifier leur hypothèse devant la léthargie présente, suite des événements de politique étrangère européenne, devant la situation économique de l'Allemagne [2], si différente de ce qu'elle était autrefois, devant, enfin, l'attitude des États-Unis à l'égard des marchés, très différente de ce qu'elle était en 1907, différente encore de ce qu'elle était en 1900, différente peut-être de ce qu'elle était en 1890 et 1882, différente surtout de ce qu'elle fut en 1873 et en 1857. A chacune

1. Adoptant l'interprétation Siegfried des bilans de la Banque de France, pris comme indice pour le tableau des crises, le fond de la dépression qui suivit la crise de 1907 est très nettement caractérisé par un maximum de l'encaisse or le 17 juin 1909 (3713,7 millions) et par un maximum de l'encaisse globale le 21 août 1909 (4612,8 millions), il est moins nettement caractérisé par un minimum du Portefeuille le 20 août 1909 (547,3 millions), ce minimum ayant été précédé, le 4 septembre 1908, d'un minimum très voisin comme montant (548,8 millions). En donnant à l'indice « encaisse » le pas sur l'indice « portefeuille », ce qui nous conduit à situer le fond de la dépression vers le milieu de 1909, nous reconnaissons nous décider, très à regret, moins par l'effet de raisons pesées mûrement que par l'impulsion d'un choix arbitraire. Sans doute, comme tout mode expressif et simple de présenter les faits, l'interprétation Siegfried des bilans de la Banque comportait-elle une mesure d'art et d'intuition à quoi nous ne pouvons suppléer. Voir graphiques circonstanciés « Bulletin de Statistique et de Législation comparée » mars 1908, page 336 et avril 1910 page 488, et, pour la suite des « indices économiques », les numéros courants du même recueil mensuel.

2. Lire Rapport de la Chambre de Commerce de Berlin sur l'année 1912.

de ces dates des crises européennes il a en effet fallu toujours regarder d'Europe vers les États-Unis et si lors de la crise européenne de 1864 on n'eut pas à regarder vers les Etats-Unis c'est que la guerre (guerre de Sécession 1861-1865) y étouffait la Bourse [1].

*
* *

Nous croyons avoir suffisamment montré qu'on peut tirer quelque parti de la connaissance des mouvements d'or entre un pays et l'étranger. Le problème essentiel n'est-il pas celui-ci : savoir quelle est ou sera la situation des banques, c'est-à-dire leur faculté de prêter, à ne considérer que leur encaisse vraisemblable d'aujourd'hui et de demain? — L'étude des variations du stock d'or, fondée elle-même sur l'étude de la production indigène d'or et sur celle des mouvements d'or entre le pays et l'étranger fournit une des deux données du problème. La seconde donnée est fournie par l'étude de l'or en circulation : par où nous entendons l'or qui, n'étant ni transformé par l'industrie, ni dans les caisses du Trésor Public, ni dans celles des banques, mais étant cependant dans le pays, doit être nécessairement entre les mains des particuliers : l'or disponible pour l'encaisse des banques se comprime en effet ou se dilate suivant l'écart entre le stock d'or du pays et le stock d'or entre les mains des particuliers. Par bonheur, le chiffre de la circulation par habitant est connu, en ce qui concerne les États-Unis, depuis 1892 ; l'administration l'établit aux environs du 30 juin de chaque année [2]. On peut donc ajouter à la certitude du principe la précision du chiffre : il est arrivé que, d'une année à la suivante, la circulation par habitant a crû ou décrû de 1 dollar, — ce qui, avec une population, en nombre rond, de 90 millions d'habitants, représente une somme de 90 millions de

1. *Forty years of American Finance* by Alexander Dana Noyes, G. P. Putnam's Sons, New-York and London. — *The Work of Wall Street* by Sereno S. Pratt, D. Appleton and Company, New-York and London. — *Report of the Comptroller of the Currency*, 1911, p. 818 (*appendix*) : « *Clearings* » annuels à New-York depuis 1854.

2. Chiffres de la circulation d'espèces par habitant aux environs du 30 juin de chaque année, en dollars, 1892-1911 : *Text of the report of the Comptroller of the Currency* (*or abridged report*), 1912, p. 51.

dollars, absorbée ou restituée par la circulation, c'est-à-dire enlevée ou rendue aux banques.

Considérons en détail ces chiffres de la circulation par habitant. Pour les années 1908, 1909, 1910, ils ne nous diront rien, ou du moins rien de ce qu'ils doivent nous dire à l'ordinaire. Des événements exceptionnels s'étaient passés. Lors de la panique d'octobre 1907, l'impossibilité où furent un grand nombre de banques de rembourser en espèces les dépôts avait été le signal d'un mouvement de thésaurisation auquel succéda un mouvement inverse lorsqu'on vit tout rentrer dans l'ordre : les banques douteuses être éliminées, les banques fortes avoir prouvé leur force et le système entier des banques être consolidé tant par les dispositions de lois et de règlements nouveaux que par l'initiative propre des banquiers eux-mêmes. Les particuliers semblent alors s'être contenté, toutes choses égales d'ailleurs, de moins d'espèces en main qu'avant la panique et ainsi s'explique peut-être que les deux exercices (de 30 juin à 30 juin) 1908-1909 et 1909-1910 aient pu être des exercices d'expansion assez vive malgré l'or exporté. Un nouvel équilibre s'établit. Dès 1911, la prospérité ralentie se traduisit par un chiffre diminué de la circulation d'espèces par habitant : le chiffre de la circulation d'espèces par habitant avait retrouvé sa signification normale, celle qu'il avait eue jusqu'à 1907.

De 1893 en effet jusqu'à et y compris 1907 le chiffre de la circulation par habitant avait, par ses variations d'année en année, reproduit comme un modelé exact de la vie économique du pays à travers phases diverses d'expansion et de contraction. Si la vie économique fluctue avec l'importance des sommes distribuées en salaires, si la masse, pour qui le chèque n'existe pas et pour qui abondance ou misère se traduisent directement par abondance ou pénurie d'espèces, est ce qu'il faut voir surtout derrière le chiffre de la circulation par habitant, une semblable conformité paraîtra bien ce à quoi l'on devait s'attendre *a priori*.

Et le prix moyen général des marchandises d'année en année[1] ne suit-il pas, lui aussi, ce flux et ce reflux de la pros-

1. Chiffres du prix moyen général annuel des marchandises aux États-Unis, — moyenne simple des prix moyens de 257 marchandises ou sortes

périté que nous montre la circulation par habitant (1893-1907)? Quatre fois, quatre fois seulement, entre ces deux dates extrêmes, le prix moyen général des marchandises s'est séparé du chiffre de la circulation par habitant, variant quatre fois dans un autre sens que lui. Ce fut en 1893, année où la crise qui éclata en juin provoqua peut-être un mouvement de thésaurisation et enfla la circulation par habitant tandis qu'elle accentuait le fléchissement, déjà commencé, du prix des marchandises. Ce fut en 1901, année où la circulation par habitant, compagne fidèle de la prospérité, continuait de croître, tandis qu'une crise européenne, communiquant ses effets au prix des marchandises, le déprimait. Ce fut enfin en 1897 et en 1907. En 1907, le prix moyen des marchandises, qui devait fléchir beaucoup en 1908, progressa par rapport à 1906, tandis que la circulation par habitant fléchissait déjà; en 1897, la circulation par habitant progressait déjà, alors que les marchandises, encore en baisse, progressèrent seulement en 1898; dans les deux cas, le signe avant coureur fut la circulation par habitant.

En 1897, le progrès de la circulation par habitant était bien un indice d'activité générale en reprise puisque le nombre des ouvriers occupés évoluait alors comme suit :

Années.	Nombre des ouvriers, occupés en pour cent d'une base conventionnelle [1].
—	—
1893	99,4
1894	94,1
1895	96,4
1896	98,6
1897	100,9

d'une même marchandise, en pour 100 par rapport au prix moyen ainsi calculé des 10 années 1890-1899 —, 1890-1911 : *Bulletin of the Bureau of Labor*, mars 1912.

1. Cette base conventionnelle est le nombre moyen des ouvriers occupés pendant les dix années 1890-1899. Les chiffres ne se rapportent qu'à un ensemble limité d'établissements industriels, supposé cependant être « représentatif » : nous les empruntons au *Bulletin of the Bureau of Labor*, n° 71 de juillet 1907, p. 7. Il résulte des explications données p. 13 de ce même bulletin que les établissements industriels soumis à l'observation étaient au nombre de 4034, distribués entre 338 branches d'industries différentes, et occupant en 1906 un contingent de 334 107 ouvriers.

En 1907, le fléchissement du chiffre de la circulation par habitant s'accordait avec certains indices, tel le chiffre journalier des compensations à la Chambre des banquiers de New-York, par où se marquait déjà la tendance qu'avait l'activité à décroître.

Ainsi, lors de la prospérité montante aux États-Unis en 1897, l'activité précéda les prix; lors de la prospérité descendante aux États-Unis en 1907, l'activité précéda les prix. On pourrait observer, à d'autres moments aux États-Unis, ou ailleurs, un ordre inverse : lors de la prospérité montante, aux États-Unis en 1909, les prix précédèrent l'activité [1]; lors de la prospérité descendante en Europe en 1907, les prix précédèrent, croyons-nous, l'activité.

Qui dit espèces en circulation, dit espèces qui passent de main en main; il en passe plus ou moins suivant que l'activité est plus ou moins grande, que les prix sont plus ou moins élevés : toutefois nul rapport exact entre le premier terme et les deux autres car toutes les activités ne se développent pas également ensemble, et telles activités, telles marchandises se règlent plutôt par espèces, telles autres plutôt par chèques. Qui dit espèces en circulation, dit encore le « bas de laine » : on pouvait, sans invraisemblance absolue, évaluer à un chiffre de l'ordre de dollars 2 3/4 par habitant les économies sous forme d'espèces faites en une année par les ouvriers des États-Unis vers 1901, lors d'une enquête sur ce sujet [2]. Un tiers de leurs économies aurait ainsi été conservé en espèces. Est-ce que, par hasard, le « plus » de la circulation par habitant dès 1897, et le « moins » de cette circulation dès 1907 réfléchiraient le « plus » d'esprit d'économie des ouvriers après la leçon des dures années et le « moins » de cet esprit après l'illusion des bonnes? Ou bien est-ce qu'en 1907

1. « Une solution de crise commerciale » *Revue de Paris*, 1er février 1910.

2. Voir *American Federationist*, mars 1909, article intitulé *Savings of Workingmen*. Vers 1901 on pouvait dire, sur la base de 25 440 familles examinées, que l'excédent budgétaire moyen des familles d'ouvriers était de dollars 50,26 (déficits non déduits, supposons-nous), et, sur la base de 2 567 familles examinées plus spécialement, que les familles d'ouvriers ayant des excédents budgétaires se repartissaient comme suit entre

le coût de la vie était devenu si élevé que les économies en espèces des ouvriers se dispersaient? Et alors cette diminution du « bas de laine » aurait plus que compensé l'accroissement éventuel des espèces en circulation « effective », — disons « circulation effective » par opposition à la « circulation stagnante » du « bas de laine, » — conséquence d'un accroissement éventuel des sommes distribuées en salaires, d'un accroissement éventuel du « salaire global » des États-Unis. Et alors, poussant plus loin, ce serait le bas de laine des ouvriers, — somme gigantesque d'infiniment petits, de microbes, invisibles et insaisissables, — qui, se dégorgeant, se vidant au

quatre groupes caractérisés chacun par un mode d'emploi différent des excédents budgétaires.

Modes d'emploi.	Nombre de familles ayant eu des excédents budgétaires répartis par mode d'emploi.	
	Nombres.	Proportions pour 100.
Espèces en main	491	33
Caisse d'épargne et placements divers	796	54
Remboursement de dettes	60	4
Mode d'emploi inconnu	133	9
		100
Nombre total des familles ayant eu des excédents budgétaires	1 480	

S'il avait été possible d'admettre que l'excédent budgétaire moyen des familles d'un groupe quelconque fut égal à l'excédent budgétaire moyen des familles d'un autre groupe quelconque, les 25 440 familles étant de plus supposées réparties, par modes d'emploi des excédents budgétaires, dans les mêmes proportions que les 2 567 familles, et les 25 440 familles étant enfin supposées être l'image fidèle de la totalité des familles d'ouvriers des États-Unis, on aurait pu conclure que l'excédent budgétaire moyen des familles d'ouvriers des États-Unis se présentait comme suit par modes d'emploi :

Modes d'emploi.	Excédent budgétaire moyen réparti par mode d'emploi.	
	Proportions pour 100.	Montants en dollars.
Espèces en main	33	16,5858
Caisse d'épargne et placements divers	54	27,1404
Remboursement de dettes	4	2,0104
Mode d'emploi inconnu	9	4,5234
	100	
Excédent budgétaire moyen total	Dollars	50,2600

D'où, pour « Espèces en main » en représentation d'excédents budgétaires, dans l'hypothèse prise au hasard de 15 millions de familles, dollars 16,5858 × 15 millions = dollars 248 787 000; soit, la population supposée être de 90 millions d'habitants, dollars 248 787 000 : 90 millions = dollars 2,76 par habitant.

profit des banques, aurait, dans les premiers mois de 1907, permis aux banques de tenir le coup un peu plus longtemps, et à la spéculation de Bourse de New-York de continuer un peu plus longtemps ses excès. Ainsi la cherté des vivres aurait été une source d'abondance monétaire relative, de richesse apparente. N'est-ce pas à vous rendre fou ces mirages de l'argent, et comprend-on combien de malheureux ils entraînent à leur perte, croyant atterrir à une côte là où il ne reste qu'un abîme?

En 1907, en effet, le coût de la vie aux États-Unis commençait d'être exorbitant, poids très lourd pour les ouvriers. Le prix de détail des denrées alimentaires à l'usage ouvrier [1], qui avait fléchi pendant les dures années après la crise de 1893, qui avait normalement repris en 1897, l'année même où commençait à remonter le chiffre de la circulation par habitant, n'avait cessé de croître depuis et, nullement arrêté par la crise de 1907, croissait encore de plus belle en 1908, 1909, 1910 : à peine enfin, en 1911, un fléchissement imperceptible le le fit-il vibrer de nouveau en harmonie avec la circulation par habitant et le prix moyen général des marchandises. Sa hausse, ininterrompue, forma donc le plus brutal contraste avec les vicissitudes de la vie économique du pays : ce contraste évoque l'un des traits, le plus caractéristique peut-être, de l'histoire contemporaine des États-Unis.

1. Chiffres du prix moyen annuel des denrées alimentaires au détail, aux États-Unis —, moyenne à coefficients de 15 prix moyens de denrées alimentaires, affectés, chacun, de son coefficient d'importance propre dans le budget moyen d'une famille d'ouvriers ; en pour 100 par rapport au prix moyen ainsi calculé des 10 années 1890-1899, — 1890-1912 : *Bulletin of the Bureau of Labor, Retail prices and Cost of living series n° 2 : part. 1 (Retail Prices 1890 to 1912)*, p. 14; énumération des denrées, p. 7; le budget moyen d'une famille d'ouvriers dont il s'agit est la moyenne des budgets de 2 567 familles d'ouvriers relevés dans l'enquête de 1903, voir : *Eighteenth annual Report of the Commissioner of Labor 1903, Cost of living and retail prices of food, Washington*, 1904; la décomposition du budget denrées alimentaires (23 articles plus un article divers) se trouve p. 83; il est spécifié aux pp. 15 et 16, que presque tous les budgets s'entendent d'une année finissant à quelque date de l'année 1901, que cependant, dans quelques cas, ils s'entendent d'une année ayant fini dans les tout derniers mois de 1900 ou dans les tout premiers de 1902. Les 15 articles de denrées alimentaires recensés pour établir la statistique que nous avons citée plus haut ne représentent qu'environ les 2/3 du budget alimentaire moyen d'une famille d'ouvriers (Voir p. 6 de *Retail Prices 1890 to 1912*).

*
* *

Il n'y a plus de terres arables vacantes [1] aux États-Unis : il n'y a plus de terres à naître et les terres anciennes meurent peu à peu. Dans ce pays de l'homme, l'homme n'est pas exploité pour la terre, mère auguste de la race, comme il le fut par l'esclavage antique, par le servage féodal; la terre est exploitée pour l'homme afin que chaque bras rende le plus possible, afin que l'homme présent jouisse le plus possible : pas d'engrais, ni repos, ni cultures alternées; c'est le *sweating system*, pour la terre. Il n'y a pas de mot latin pour rendre ce que veut dire : *sweating system* « mise à sueur systématique de l'ouvrier » jusqu'à ce qu'il soit au rancart, machine brisée pour le tas de rebuts (*for the heap of scraps*). Ainsi de la terre aux États-Unis. Telle terre vierge il y a vingt ans ne donne plus, à beaucoup près, par acre [2], ce qu'elle donnait quand la première charrue l'ouvrit. Des années plus tard, fatiguée, lassée, abîmée, l'homme l'abandonne, elle redevient le désert, ce désert spécial qui n'a plus sa virginité. Cependant les villes gagnaient en hauteur et en étendue, les usines se multipliaient; par la natalité et l'immigration, le nombre des bouches à nourrir croissait a raison de 1 1/2 à 2 millions [3] par an : à quelques années près, suivant le hasard des récoltes, vers 1915, les États-Unis deviendront importateurs de blé et de viande de bœuf, d'exportateurs qu'ils sont encore; d'où la hausse des vivres, hausse ininterrompue, marée montante qui menaçait d'étouffer le consommateur. A ce moment le protectionnisme industriel despotique, sous lequel les États-Unis vivaient depuis cinquante ans, parut enfin tout

1. Affirmation qui, pour n'être pas littéralement vraie, n'en présente pas moins, en raccourci, les faits comme ils sont. *Highways of Progress*, par James J. Hill, pp. 7 et 8 (*Public lands.*)

2. *Highways of Progress*, pp. 78, 79 et 317.

3. Chiffres donnés à titre de simple indication. *Highways of Progress*, pp. 4 et 5 : accroissement annuel du chef de l'excédent des naissances sur les décès évalués à 1,5 p. 100; accroissement annuel du chef de l'immigration évalué à 750 000, évaluation présentée comme modérée et plutôt inférieure à ce que doit être la moyenne entre les chiffres annuels extrêmement variables; population en 1910, environ 95 millions.

à fait intolérable. Si le public avait pu payer très cher les produits industriels c'est qu'il payait très bon marché les produits agricoles et c'était la douce virginité de la terre qui nourrissait ces monstres, les grandes fortunes industrielles des États-Unis. Mais voilà que la virginité n'est plus et l'on ne supporte plus les monstres. — Monstres, comme on dit de certains grands animaux des âges géologiques qui ont eu leur temps, leur place, leur utilité, qu'ils sont des monstres. Et, par exemple, quel service ces grandes fortunes, entourées de leurs nombreux satellites, n'ont-elles pas rendu par les économies qu'elles ont faites? Est-ce l'ouvrier américain qui épargne[1] beaucoup? Non. Mieux payé, ou, ce qui est même chose, nourri, habillé, logé à meilleur compte, aurait-il donc épargné tellement plus? Peut-être pas. Or il fallait construire le pays, c'est-à-dire payer son outillage, c'est-à-dire épargner.

1. *American Federationist*, mars 1909, article *Savings of Workingmen*. La méthode adoptée pour juger si les économies des ouvriers, dans leur ensemble, sont grandes ou petites est la suivante. La décomposition des excédents budgétaires de 2 567 familles d'ouvriers par modes d'emploi, contenue dans le 18e rapport annuel du *Bureau of Labor* de Washington, est considérée à la base. Mais, les économies des ouvriers ont beau être placées, elles ne peuvent être tenues pour habituellement définitives; elles constituent trop souvent plutôt un capital mis en réserve pour être repris et dépensé dans la lutte contre le chômage, la maladie ou la vieillesse, qu'un capital jalousement conservé pour la permanence des intérêts qu'il produit. Ayant donc remarqué quelle part des excédents budgétaires placés est mise en dépôt à la Caisse d'Épargne — cette part est de beaucoup la plus importante, — l'auteur de l'article examine la décomposition des dépôts dans les Caisses d'Épargne de l'État de Connecticut (pour lesquelles cette décomposition est obtenable, ce qui ne serait pas le cas, paraît-il, pour les caisses d'Épargne d'un grand nombre d'autres États) : dépôts au-dessous de 1000 dollars, dépôts compris entre 1 000 et 2 000 dollars, dépôts compris entre 2 000 et 10 000 dollars, dépôts supérieurs à 10 000 dollars. Le nombre des dépôts et la somme globale qu'ils représentent sont donnés séparément pour chaque catégorie. Les dépôts des ouvriers sont alors arbitrairement supposés compris, presque tous, dans la masse des dépôts inférieurs à 1000 dollars; l'accroissement annuel de la somme représentée par ces dépôts inférieurs à 1 000 dollars peut donc passer pour une limite supérieure de l'économie nette annuelle de l'ensemble des ouvriers de l'État de Connecticut, quant à la portion de cette économie qui regarde la Caisse d'Épargne.

Ayant la variation annuelle du chiffre global des dépôts des Caisses d'Épargne des États-Unis, ayant, s'il est possible, la décomposition des dépôts des Caisses d'Épargne dans quelques États autres que l'État de Connecticut, ou même s'en tenant à cette décomposition dans l'État de Connecticut supposée « représentative », on peut, concevoir, de quelque façon, une limite supérieure à assigner à l'économie nette annuelle des

L'histoire de ces grandes fortunes est simple : prendre une concession de chemins de fer ou une concession de mines, que l'État abandonnait presque sans charges, ou installer une usine, ce qui était encore s'emparer d'une concession bénévole de l'État : la concession d'un tarif de douanes protecteur, attaché à l'article produit. Au début, les chemins de fer, entre eux, se firent concurrence, les mines de même, les usines de même ; avec le progrès, on s'entendit et le tarif de douane enfin ne protégea plus des industries, mais des syndicats d'accaparement. Certaines industries à gros outillage donnèrent l'exemple du syndicat, c'est-à-dire se constituèrent en « trust ». La contagion gagna. Grâce aux grands entrepôts, et, pour les produits agricoles les plus périssables, aux frigorifiques, la vente de beaucoup de denrées alimentaires put à son tour être syndiquée. Les discussions parlementaires et les articles de journaux auxquels donna lieu le tarif de douane de 1909, actuellement en vigueur, révélèrent que des syndicats de fabricants interdisaient aux commerçants de vendre au-dessous d'un certain prix[1], le prix de vente des commerçants devenant ainsi comme une deuxième ligne de retranchement derrière laquelle s'abritait le prix de vente des fabricants. Alors aussi se révéla que, peut-être bien, des syndicats de détaillants s'étaient constitués[2] à l'image de ceux de producteurs ou du commerce de gros. Quant aux procédés, il jaillit sur eux des clartés étranges. — En bonne logique, entre cent autres, les droits de douane exorbitants sur le plomb et sur l'aluminium, matières premières pour la production desquelles les États-Unis sont placés dans une position avantageuse, étaient insoutenables. Les industriels employant l'aluminium gémissaient courbés sous le joug du trust de l'aluminium, leur fournis-

ouvriers des États-Unis. (Les obligations de chemins de fer et de villes des États-Unis étant habituellement au nominal de 1 000 ou de 500 dollars, il en résulte une sorte de pénurie de titres de tout repos à la portée des petits épargnants ainsi rejetés vers les Caisses d'Épargne qui, d'ailleurs, servent un intérêt relativement élevé. Un tel état de choses aboutit, comme on l'a vu, à ce que exceptionnellement aux États-Unis, une limite supérieure peut, en quelque sorte, être assignée au chiffre de l'économie nette annuelle des ouvriers.)

1. *The Journal of Commerce and commercial bulletin*, 19 mai 1909, p. 9, sous le titre *Old and new doctrines in tariff contest.*

2. *Id.*, 1er juin 1909, *Editorial*, sous le titre *Tariff and Retail prices.*

seur, maître absolu. Mais ils gémissaient en silence ou se cachaient pour gémir. Et quand on exhortait plusieurs d'entre eux à se montrer enfin, à étaler leurs justes plaintes devant la commission parlementaire du tarif de douane, pas un ne voulait : le malheureux qui eût osé eût craint d'être, sous quelque forme, privé d'aluminium par le trust[1], privé de sa matière première, privé de son pain. La menace non déguisée se sut, ou du moins le bruit courut de cette menace et tout alors rentra dans le silence, dans l'ordre. Quant au plomb, un beau jour on apprit par la voie des journaux qu'un fonctionnaire-géologue du Gouvernement de l'État de Missouri[2] dissuadait quiconque passait au bureau de la géologie et des mines de cet État, et il était naturel d'y passer, de prospecter pour le plomb dans son district, disant qu'il n'y avait rien de bon. Mais ce fonctionnaire-géologue du Gouvernement démissionna, comme par hasard, pour entrer au service du trust du plomb, et, par un harmonieux chassé-croisé, le successeur qui vint à sa place quittait, tout juste, le service du trust; il tint mêmes propos à qui voulait prospecter et la renommée s'établit qu'en ce district les gîtes avaient vraiment peu de valeur... Or le trust du plomb qui limite sa production, entendant se réserver les gîtes pour l'avenir, ne voulait pas de concurrent, ne voulait toutefois pas non plus que les gîtes lui appartinssent dès à présent parce qu'il n'en avait pas besoin et ne se souciait pas de payer frais et taxes. La suite de l'histoire, vraie ou fausse, qui la dira?..... Le silence se fit.

Admirable système et si cohérent! La merveille est qu'il ait duré. Merveille? Non. Sur beaucoup de produits les droits de douane et le bénéfice du trust abrité par ce droit, sont masqués aux regards du consommateur qui fait masse. Quel locataire d'immeubles, quel expéditeur de marchandises s'aperçoit que son loyer ou le coût d'expédition de ses marchandises est, à concurrence d'un certain montant, la rançon certaine des hauts prix de la métallurgie et d'autres matériaux de construc-

1. *The Journal of Commerce and Commercial Bulletin*, 21 janvier 1909, p. 5, sous le titre *Free aluminium wanted for cheaper autos.*

2. *Id.*, 10 mai 1909, p. 9, sous le titre *Lead Trust domination being fought in Missouri.*

tion? Quelle ménagère analyse d'assez près le prix de son gaz pour y discerner, ce qui pourtant y est, le coût des conduites de plomb et, dans ce coût des conduites de plomb, le coût du plomb? Et puis quel art de mise en scène chez les « Républicains »! Par une terminologie que l'histoire explique, les « Républicains » aux États-Unis sont les « Protectionnistes ». Théoriquement le parti « républicain » est celui pour qui l'État dans son expression suprême, la Confédération, plane bien au-dessus des intérêts individuels des États et des citoyens, celui qui prétend voir les choses de loin et de haut, mettre le plus de prix à la grandeur du pays au dehors et à sa place dans le Monde, en sorte qu'on le devrait nommer, logiquement, plutôt « impérialiste » que « républicain ». A voir plus petitement les choses, il est le parti des Financiers et des Industriels. Le parti adverse, les « Démocrates », porte un nom où se lisent ses « aspirations »; tout s'efface aujourd'hui pour lui devant la ferme volonté du libre-échange, d'un libre-échange à appliquer d'ailleurs, suivant le bon sens américain, avec tempérament, opportunisme et par degrés.

Pauvre parti démocrate! Pendant la guerre de Sécession (1861-1865) il fit cause commune avec les États du Sud; il fut le parti des vaincus et longtemps il lui resta quelque chose de cette défaite. Plus tard il se passionna pour le métal argent dont il prétendit maintenir artificiellement la relation de valeur par rapport à l'or, au taux ancien, et le rôle égal à celui de l'or en qualité de monnaie indéfiniment libératoire. Passion malheureuse qu'inspirait l'intérêt réel de certains États producteurs de métal argent, l'intérêt supposé des cultivateurs qui, vers 1890, étaient endettés, dans l'Ouest, et se plaignaient de la mévente de leurs produits. L'argent, disait-on, étant monnaie à l'égal de l'or, il y aurait plus de monnaie et les cultivateurs vendraient alors mieux leurs produits; le souvenir des hauts prix de la guerre de Sécession, pendant laquelle le papier monnaie se multiplia sans limite, donnait en quelque sorte à ce principe une réalité à la fois légendaire et objective qui plaisait aux masses et ne laissait pas, par suite, que de plaire aux orateurs. Chimère, dont la poursuite, désastre pour le pays, coûta cher aux Démocrates! Comme suite à une telle erreur, les Démocrates présentèrent aux élections présiden-

tielles, à trois reprises[1], un candidat dont les autres qualités ne répondaient peut-être pas toutes à son grand talent d'orateur. On en était là. Pendant ce temps les Républicains manœuvraient avec l'habileté qui convient à un parti ayant la charge de grands « intérêts ».

Donc, le parti républicain au pouvoir, laissant sagement dans l'ombre les droits de douane, partit en guerre contre les trusts, leur vouant une guerre à mort. Il est à peine d'insulte dont il ne les ait jugé dignes, eux et les leurs, et il ne leur ménagea pas non plus les procès que le Ministère public intentait, et, à travers des phases diverses, des procédures longues et retentissantes, menait, fort souvent, à bonne fin, le trust inculpé étant condamné sur toute la ligne. On ne parlait que de cette arme puissante et efficace « le Shermann bill »[2] ou « Loi Shermann » de 1890 qui déclarait, en bloc, illégales toutes les combinaisons « d'intérêts » de nature à entraver la libre concurrence. Dès 1890, en effet, les tendances à la concentration des industries américaines se dessinaient, bien qu'elles aient abouti seulement dans les années 1899-1901 à la constitution de trusts géants contre lesquels depuis lors le parti républicain mena si vaillamment la guerre.

Cependant le public, à la longue, constatait que rien n'était changé, que ces trusts, victimes à tout instant de si écrasantes défaites, vilipendés avec un si incomparable éclat dans tous les discours officiels, complètement dissous parfois, ne s'en portaient, au fond, pas plus mal, puisque les usines étaient toujours là et vendaient toujours leurs produits au meilleur prix. Sans doute, il y avait quelque chose là-dessous. C'est bien simple : il est fort difficile, avec toutes les lois de la terre, de forcer, comme on dit, les loups à se manger entre eux. Qu'arrivait-il? Des sociétés avaient fusionné; la loi les séparait; elles rentraient donc chacune chez elle; se faisaient-elles la guerre pour autant et songeaient-elles le moins du monde à avilir, par la concurrence, le prix de leurs produits? Non, elles restaient amies : cela dit tout. Or, quelles lois peuvent prévaloir contre l'amitié? Alors cette idée commençait

1. *Forty years of American Finance*, pp. 262, 263, 291 et 378.
2. *Id.*, pp. 344 et 345.

à poindre aux yeux du public que l'abaissement du tarif de douane était l'espoir unique.

Les Républicains sentirent le danger. Un traité de commerce avec le Canada dont les réserves de terre vierge sont immenses, en ouvrant les perspectives d'un abaissement de prix des denrées alimentaires, pouvait tout sauver. On pourvoyait ainsi aux nécessités de la faim et l'amour-propre y trouvait son compte! L'union douanière n'est-elle pas souvent le prélude d'autres unions? Et quelle gloire si jamais, le Canada venant à accéder à la Confédération des États-Unis, le Continent entier sous le drapeau aux étoiles devenues innombrables ne formait plus qu'un tout compact! Le traité offert par les États-Unis fut repoussé par le Canada [1] en septembre 1911 : de ce jour, la victoire démocrate était acquise.

Le 6 novembre 1912, M. Woodrow Wilson fut porté à la Présidence par une majorité triomphale. Il était le second président démocrate des États-Unis depuis la guerre de Sécession. Le premier avait été M. Grover Cleveland (1884-1888 et 1892-1896); mais, de son temps, d'autres problèmes que celui du tarif de douane passionnaient en première ligne l'opinion et réclamaient avec plus d'urgence l'attention du chef de l'État [2]. Les États-Unis venaient donc le 6 novembre 1912 de se donner le premier président, de tous ceux qu'ils avaient eus depuis cinquante ans, qui fût décidé a réagir contre le protectionnisme systématique, né d'abord des besoins d'argent de la guerre de Sécession, soutenu depuis par les Républicains à la faveur des incohérences et des écarts de la politique douanière des Démocrates [3].

Le lendemain, en ouvrant la cote des produits métallurgiques de Pittsburg, on put voir que plusieurs des principaux

1. Il n'y a pas eu de referendum, mais les Chambres ont été dissoutes à cause de la question du traité avec les États-Unis et les élections générales de septembre 1911 ont été faites sur cette question plus que sur toute autre, comportant ainsi une sorte de verdict national.

2. *Presidential Problems*, par Grover Cleveland. London, G.-P. Putnam's Sons; New-York, the Century C°, 1904.

3. *The Journal of Commerce and Commercial Bulletin*, 23 mars 1909, p. 4 sous le titre *Break of Parties on the tariff* et 15 mai 1909, p. 4 sous le titre *Where is the democratic principle?*

produits finis, — livraison immédiate, — venaient de compléter, d'un bond, une hausse de 10 à 17 p. 100 sur leurs prix de la fin d'octobre ; les livraisons éloignées n'avaient pas bougé [1] ; les métallurgistes élevaient donc leurs prix pour le présent... ; l'avenir, ils ne l'avaient plus. N'eût-on pas dit de maîtres d'esclaves qui, à l'annonce ou à la menace de l'annonce que bientôt l'esclavage serait supprimé, auraient levé la férule, tous ensemble, d'un geste d'impatience, pour se venger, tirer de cette dernière minute toute la sueur possible ? Le client voulait s'en aller, s'évader à la faveur d'un abaissement du tarif, ou du moins, imposer à la faveur de cet abaissement une baisse de prix. Eh bien, soit, qu'il s'en aille ! mais en attendant, et, tant qu'on le tenait, on s'indemniserait sur lui, pour plus tard ; c'était la réponse à l'élection du 6 novembre.

*
* *

Le rôle d'hégémonie que les États-Unis jouèrent à partir de la fin du XIXe siècle dans le drame des prix universels eut un précédent : le rôle d'hégémonie joué par l'Angleterre à certaines époques antérieures du même siècle.

Le XIXe siècle fut le siècle où, la première entre les grandes nations du monde, l'Angleterre porta au point de perfection son organisme de banque par la naissance et le développement graduel de ses *Joint Stock Banks* (sociétés de crédit) [2].

1. *The Iron Age*, numéro du 14 novembre 1912, p. 1171 :

Produits finis (acier).		COURS A PITTSBURG 13 novembre 1912.	6 novembre 1912.	16 octobre 1912.	Proportion p. 100 de hausse le 13 novembre par rapport au 16 octobre.
—		—	—	—	—
Barres d'acier	*future* .	1,40	1,40	1,40	»
—	*prompt.*	1,60	1,60	1,40	14,28
Tôles de réservoir	*future* .	1,45	1,45	1,45	»
—	*prompt.*	1,60	1,60	1,45	10,34
Poutrelles	*future* .	1,45	1,45	1,45	»
—	*prompt.*	1,70	1,55	1,45	17,24
Cornières	*future* .	1,45	1,45	1,45	»
—	*prompt.*	1,70	1,61	1,45	17,24

Les proportions pour 100 sont calculées par nous.

2. Statistique rétrospective des bilans depuis 1840, d'abord seulement de 10 ans en 10 ans, de la *London and County Bank*, constituée en 1836

Toutes les autres conditions supposées immuables et identiques, il existe pour chaque pays un point de désaturation d'espèces du milieu « public » par opposition aux banques, c'est-à-dire un moment où le public n'a plus dans son porte-monnaie ou dans son tiroir que le strict minimum de pièces de monnaie, le reste ayant été versé à la banque. La réciproque de ce point de désaturation est le point de saturation d'espèces du milieu opposé que constituent les banques. La désaturation d'or du public provient de deux causes : la première cause est l'habitude de plus en plus répandue des placements faits par petits paquets, au fur et à mesure des économies, en l'une des formes qui se trouvent constamment à portée comme le dépôt à la caisse d'épargne ou l'achat de valeurs mobilières se prêtant aux moindres emplois, telles, en France, les quarts d'obligations à lots de la Ville de Paris; ces placements ne sont parfois qu'une étape en vue de l'achat d'une parcelle de terre, forme de placement qui, à l'inverse des placements mobiliers ci-dessus, n'est pas constamment à portée puisqu'il s'agit d'une parcelle de terre déterminée dont l'achat est subordonné au consentement du vendeur. La seconde cause est l'habitude de plus en plus répandue du paiement par chèque : celui qui entre dans cette habitude dépose à la banque les espèces qu'il avait accoutumé de retenir pour ses paiements de quelque importance. Celui chez qui cette habitude règne enfin comme une seconde nature dépose à la banque ce qu'il réservait d'espèces pour parer à toutes éventualités, même les pires. Étant admis que, les autres conditions supposées immuables et identiques, il y a pour un pays donné un point de saturation d'or des banques,

Statist du 2 mai 1908, p. 879 à 882. — Suivant une méthode d'analyse habituelle, nous avons calculé, de 1840 à 1900, le progrès des dépôts en pour 100, de 10 ans en 10 ans, et, à chaque date décennale, la proportion pour 100 de chaque élément d'actif approprié dans la représentation totale des dépôts. A cette dernière fin, nous avons formé la représentation des dépôts avec « Espèces en caisse et à la Banque d'Angleterre ». « Effets escomptés », « Avances », « Prêts à vue et à court préavis », « Titres », puisant, par ordre, dans chacun de ces comptes de l'Actif, jusqu'à avoir reconstitué un montant égal à celui des « Dépôts ». Les « Prêts à vue et à court préavis » auraient dû passer après « Effets escomptés », avant « Avances ». Mais « Avances » et « Effets escomptés » sont donnés en bloc pour les premières années par les bilans.

le raisonnement nous conduit un peu plus loin jusqu'à admettre qu'au fur et à mesure qu'on se rapproche de ce point les progrès de l'encaisse des banques, de cette source qui est le public, se ralentissent, tendant vers zéro, c'est-à-dire se traduisent par des accroissements de plus en plus faibles en valeur absolue et de plus en plus faibles, à plus forte raison, en valeur relative par rapport à l'encaisse existant à chaque moment. De leur côté, les banques, au mécanisme de plus en plus parfait, tirent de l'or en caisse de plus en plus d'effet, se contentant d'une moindre proportion d'or par rapport aux dépôts et, pour le solde des dépôts non représenté par de l'or, d'une représentation où, par-dessus le portefeuille commercial, élément initial, élément rationnel, élément de base, figurent de plus en plus d'autres éléments, tels que « prêts à vue et à court préavis », « avances diverses » et « portefeuille-titres ». Si elles ne s'étaient accordé ces facultés d'emplois supplémentaires, la licence en vertu de laquelle elles se proposaient de tenir pour suffisante une proportion d'encaisse moindre par rapport aux dépôts n'eût pu, sans doute, recevoir sa pleine mesure d'accomplissement. Jusqu'à un certain point, en vertu du principe *débit makes crédit*[1], « le débit crée le crédit », les dépôts naissent de leurs emplois même; on comprend en effet que, d'une banque à l'autre ou entre les comptes d'une même banque, les sommes, mises à la disposition par un acte substantiellement le même bien que manifesté sous trois formes différentes, l'escompte, le prêt et l'achat de titres, soient, par rapport aux sommes déposées d'autre part, dans une relation de cause à effet. Tenir restreinte au seul portefeuille commercial, limité comme sont les marchandises en cours d'échange dont il est proprement la photographie, la contre-partie des dépôts, revenait, par une expression identique, à tenir restreint le chiffre des dépôts. Admettre, en plus, dans certaines limites, comme contre-partie des dépôts, les prêts, dont les possibilités ne laissent pas que d'être assez élastiques, et les achats de titres dont les possibilités sont indéfinies, c'était, par une expression identique, reculer les bornes entre

1. Voir *The Depreciation of Securities in Relation to Gold, by E. H. Holden. London, Blades, East and Blades*, 1907.

lesquelles pouvaient se mouvoir les dépôts. Autant de progrès de l'organisme de banque permettant d'obtenir un « coefficient d'utilisation » de l'or de plus en plus élevé, de plus en plus avantageux, permettant de fabriquer, avec un poids d'or donné, de plus en plus de dépôts, de plus en plus de cette monnaie qu'est le chèque. Mais, les progrès succèdent aux progrès, de plus en plus lents. Au point de perfection, le « coefficient d'utilisation » de l'or devient fixe. De même, l'adduction d'or aux banques par le public, après avoir crû d'abord très vite avec les progrès d'abord très rapides de l'éducation bancaire du public, plus lentement ensuite, avec les progrès plus lents, devient nulle au point de perfection de l'éducation bancaire du public. Ainsi dirons-nous que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de cette monnaie, le chèque, mise à la disposition d'un pays, a crû d'autant moins vite que l'organisme de banque de ce pays était plus rapproché de son maximum d'efficacité. Ainsi dirons-nous de même que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de cette monnaie, le chèque, mise à la disposition de l'humanité a crû d'autant moins vite que l'ensemble des pays touchant au maximum d'efficacité de leur organisme de banque tenait plus de place relative. Ainsi enfin n'est-il pas douteux que les étapes du progrès de l'organisme de banque du Royaume-Uni vers son maximum d'efficacité et le plus ou moins de place tenue par le Royaume-Uni dans la vie matérielle du monde, aux diverses époques du XIXe siècle, ont exercé une action considérable sur la masse de monnaie à ces époques...., masse obscure de monnaie dont les prix, pratiqués alors sur les marchandises, sans doute, portent l'empreinte cachée [1].

En ces temps là, l'Angleterre tenait le rang de première force monétaire du monde : aujourd'hui ce rang est tenu par les États-Unis; les dépôts dans les banques sont en effet [2] :

1. Voir les statistiques fondamentales de prix de marchandises de M. A. Sauerbeck, *Journal of the Royal Statistical Society*, septembre 1886, juin 1893, mars 1907 (prix moyen à coefficients spéciaux pour le Royaume-Uni) et mars 1912 et, d'une façon générale, le numéro de mars de chaque année.

2. Dépôts dans les banques européennes autres que les banques investies du privilège d'émission des billets de banque, dépôts dans toutes les

États-Unis (22 508 banques), 60,5 milliards de francs ou 78,5 milliards de francs (suivant qu'on comprend une gamme plus ou moins étendue de comptes courants créditeurs et de dépôts); Royaume-Uni (73 banques), 24 milliards de francs; Empire allemand (50 banques), 9,7 milliards de francs; Empire russe (33 banques), 4,8 milliards de francs; France (5 banques), 4,9 milliards de francs.

De ces quelques exemples ressort assez la grandeur actuelle du rôle monétaire des États-Unis.

MARCEL LABORDÈRE

banques des États-Unis indistinctement. L'absence de *Branch Banking* (organisations de banque à succursales multiples) aux États-Unis rend encore les chiffres des États-Unis peu comparables à ceux de l'Europe. Détails comme suit : *États-Unis* (22 508 banques, non compris les *savings banks*), aux environs du 7 juin 1911, dépôts individuels dollars 11 693 691 110 soit, à 1 dollar = frcs. 5,182 frcs. 60 596 707 332, tous dépôts et comptes courants dollars 15 150 170 943 soit frcs. 78 508 185 826 (*Report of the Comptroller of the Currency*, 1911); — *Royaume-Uni* (73 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Liv. St. 954 512 000 soit, à 1 liv. st. = fr. 25,22, fr. 24 072 792 640 (*The Economist*, 18 mai 1912, p. 1078); — *Empire allemand* (50 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Marks 7 898 960 000 soit, à 1 Mark = frcs. 1,234 frcs. 9 747 316 640 (*Frankfurter Zeitung* No. 128, 9 mai 1912, p. 3); — *Empire russe* (33 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Roubles 1 832 880 000 soit, à 1 rouble = frcs. 2 666, frcs. 4 886 468 080 (*Opérations des banques de Commerce par actions russes pour l'année 1911*, édition du Comité du Congrès des représentants des banques par actions de crédit commercial, p. 13); — *France* (5 banques), au 31 décembre 1911, dépôts à vue et comptes courant frcs. 4 921, 8 millions (*Économiste européen*, 8 mars 1912, p. 297.), chiffre malheureusement limité à 5 banques pour cette seule raison que nous n'avons pas sous la main, en cet instant, de chiffre plus complet, encore bien heureux d'avoir, grâce à l'*Économiste européen*, le chiffre que nous donnons.

d'or par pays en 1911 (exprimées en livres sterling).

IMPORTATION NETTE	EXPORTATION NETTE	VARIATIONS APPARENTES DU STOCK	
		AUGMENTATIONS	DIMINUTIONS
1.671.737	»	3.677.674	»
4.163.504	»	24.072.680	»
»	5.980.972	»	868.553
(di)	(di)	(di)	(di)
5.371.628	»	5.773.284	»
1.933.992	»	1.969.561	»
(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)
»	156.914	»	137.934
(di)	(di)	(di)	(di)
»	36.821.810	858.425	»
(di)	(di)	(di)	(di)
»	10.417.683	133.941	»
»	1.088.070	729.246	»
7.793.213	»	7.800.722	»
4.960.728	»	5.332.273	»
»	2.992	»	2.992
71.117	»	71.692	»
218.152	»	218.439	»
47.260	»	47.671	»
137.665	»	137.665	»
461.039	»	461.039	»
2.260.750	»	2.260.750	»
1.640.239	»	1.640.239	»
»	501.255	»	498.927
7.914.048	»	7.926.972	»
»	3.549.390	»	3.103.816
(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)
303.214	»	303.214	»
3.099.480	»	3.099.932	»
»	2.460.463	5.557.616	»
21.694.625	»	23.966.101	»
»	177.142	574.532	»
»	1.727.182	»	1.146.247
(di)	(di)	(di)	(di)
»	936.355	»	31.573
(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)
927.408	»	927.408	»
(di)	(di)	(di)	(di)
1.359.100 (j)	» (j)	1.359.100 (j) (m)	» (j)
		98.900.176	5.790.042
Somme nette des augmentations apparentes du stock.....		93.110.134	

SIGNES CONVENTIONNELS ET SOURCES

SIGNES CONVENTIONNELS.

(ap) = Chiffres relatifs à 1910, année précédente.
(pp) = Chiffres relatifs à 1909, année doublement précédente; (ppp) = Chiffres relatifs à 1908.
(sd) = Chiffres contenant des soldes divers.
(da) = Données approximatives.
(dp) = Données partielles.
(di) = Données inconnues.
(j) = Java et Madoure seulement.
(m) = minimum, en supposant qu'il n'y ait pas eu de production indigène d'or.

SOURCES.

Chiffres de production non puisés dans les documents propres de chaque pays puisés dans les statistiques mondiales des Recueils suivants : *Annual Report of the Director of the Mint 1911* (Washington); *Mines and Quarries, general Report with statistics for 1910* (London); *The Engineering and Mining Journal* (New-York), fascicule du 11 janvier 1913, page 51. — Chiffres d'importation et d'exportation s'entendant seulement de l'or non ouvré, c'est-à-dire de l'or qui, raffiné ou non, est à l'état de matière première et de l'or monnayé. — Conversions de monnaies sur la base du contenu en or fin.

OBSERVATION.

Voir —, en attendant *Annual Report of the Director of the Mint 1912* (Washington), — *Annual Report 1911*, pages 388 et 314, deux tableaux qui, juxtaposés, réalisent, avec plus de détails et d'exactitude, ce que nous avons essayé de réaliser ici.

le raisonnement nous conduit un peu plus loin jusqu'à admettre qu'au fur et à mesure qu'on se rapproche de ce point les progrès de l'encaisse des banques, de cette source qui est le public, se ralentissent, tendant vers zéro, c'est-à-dire se traduisent par des accroissements de plus en plus faibles en valeur absolue et de plus en plus faibles, à plus forte raison, en valeur relative par rapport à l'encaisse existant à chaque moment. De leur côté, les banques, au mécanisme de plus en plus parfait, tirent de l'or en caisse de plus en plus d'effet, se contentant d'une moindre proportion d'or par rapport aux dépôts et, pour le solde des dépôts non représenté par de l'or, d'une représentation où, par-dessus le portefeuille commercial, élément initial, élément rationnel, élément de base, figurent de plus en plus d'autres éléments, tels que « prêts à vue et à court préavis », « avances diverses » et « portefeuille-titres ». Si elles ne s'étaient accordé ces facultés d'emplois supplémentaires, la licence en vertu de laquelle elles se proposaient de tenir pour suffisante une proportion d'encaisse moindre par rapport aux dépôts n'eût pu, sans doute, recevoir sa pleine mesure d'accomplissement. Jusqu'à un certain point, en vertu du principe *débit makes crédit*[1], « le débit crée le crédit », les dépôts naissent de leurs emplois même; on comprend en effet que, d'une banque à l'autre ou entre les comptes d'une même banque, les sommes, mises à la disposition par un acte substantiellement le même bien que manifesté sous trois formes différentes, l'escompte, le prêt et l'achat de titres, soient, par rapport aux sommes déposées d'autre part, dans une relation de cause à effet. Tenir restreinte au seul portefeuille commercial, limité comme sont les marchandises en cours d'échange dont il est proprement la photographie, la contre-partie des dépôts, revenait, par une expression identique, à tenir restreint le chiffre des dépôts. Admettre, en plus, dans certaines limites, comme contre-partie des dépôts, les prêts, dont les possibilités ne laissent pas que d'être assez élastiques, et les achats de titres dont les possibilités sont indéfinies, c'était, par une expression identique, reculer les bornes entre

1. Voir *The Depreciation of Securities in Relation to Gold*, *by E. H. Holden. London, Blades, East and Blades*, 1907.

lesquelles pouvaient se mouvoir les dépôts. Autant de progrès de l'organisme de banque permettant d'obtenir un « coefficient d'utilisation » de l'or de plus en plus élevé, de plus en plus avantageux, permettant de fabriquer, avec un poids d'or donné, de plus en plus de dépôts, de plus en plus de cette monnaie qu'est le chèque. Mais, les progrès succèdent aux progrès, de plus en plus lents. Au point de perfection, le « coefficient d'utilisation » de l'or devient fixe. De même, l'adduction d'or aux banques par le public, après avoir crû d'abord très vite avec les progrès d'abord très rapides de l'éducation bancaire du public, plus lentement ensuite, avec les progrès plus lents, devient nulle au point de perfection de l'éducation bancaire du public. Ainsi dirons-nous que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de cette monnaie, le chèque, mise à la disposition d'un pays, a crû d'autant moins vite que l'organisme de banque de ce pays était plus rapproché de son maximum d'efficacité. Ainsi dirons-nous de même que, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de cette monnaie, le chèque, mise à la disposition de l'humanité a crû d'autant moins vite que l'ensemble des pays touchant au maximum d'efficacité de leur organisme de banque tenait plus de place relative. Ainsi enfin n'est-il pas douteux que les étapes du progrès de l'organisme de banque du Royaume-Uni vers son maximum d'efficacité et le plus ou moins de place tenue par le Royaume-Uni dans la vie matérielle du monde, aux diverses époques du XIXe siècle, ont exercé une action considérable sur la masse de monnaie à ces époques...., masse obscure de monnaie dont les prix, pratiqués alors sur les marchandises, sans doute, portent l'empreinte cachée [1].

En ces temps là, l'Angleterre tenait le rang de première force monétaire du monde : aujourd'hui ce rang est tenu par les États-Unis; les dépôts dans les banques sont en effet [2] :

1. Voir les statistiques fondamentales de prix de marchandises de M. A. Sauerbeck, *Journal of the Royal Statistical Society*, septembre 1886, juin 1893, mars 1907 (prix moyen à coefficients spéciaux pour le Royaume-Uni) et mars 1912 et, d'une façon générale, le numéro de mars de chaque année.

2. Dépôts dans les banques européennes autres que les banques investies du privilège d'émission des billets de banque, dépôts dans toutes les

États-Unis (22 508 banques), 60,5 milliards de francs ou 78,5 milliards de francs (suivant qu'on comprend une gamme plus ou moins étendue de comptes courants créditeurs et de dépôts); Royaume-Uni (73 banques), 24 milliards de francs; Empire allemand (50 banques), 9,7 milliards de francs; Empire russe (33 banques), 4,8 milliards de francs; France (5 banques), 4,9 milliards de francs.

De ces quelques exemples ressort assez la grandeur actuelle du rôle monétaire des États-Unis.

MARCEL LABORDÈRE

banques des États-Unis indistinctement. L'absence de *Branch Banking* (organisations de banque à succursales multiples) aux États-Unis rend encore les chiffres des États-Unis peu comparables à ceux de l'Europe. Détails comme suit : *États-Unis* (22 508 banques, non compris les *savings banks*), aux environs du 7 juin 1911, dépôts individuels dollars 11 693 691 110 soit, à 1 dollar = frcs. 5,182 frcs. 60 596 707 332, tous dépôts et comptes courants dollars 15 150 170 943 soit frcs. 78 508 185 826 (*Report of the Comptroller of the Currency*, 1911); — *Royaume-Uni* (73 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Liv. St. 954 512 000 soit, à 1 liv. st. = fr. 25,22, fr. 24 072 792 640 (*The Economist*, 18 mai 1912, p. 1078); — *Empire allemand* (50 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Marks 7 898 960 000 soit, à 1 Mark = frcs. 1,234 frcs. 9 747 316 640 (*Frankfurter Zeitung* No. 128, 9 mai 1912, p. 3); — *Empire russe* (33 banques), au 31 décembre 1911, tous dépôts et comptes courants Roubles 1 832 880 000 soit, à 1 rouble = frcs. 2 666, frcs. 4 886 468 080 (*Opérations des banques de Commerce par actions russes pour l'année 1911*, édition du Comité du Congrès des représentants des banques par actions de crédit commercial, p. 13); — *France* (5 banques), au 31 décembre 1911, dépôts à vue et comptes courant frcs. 4 921, 8 millions (*Économiste européen*, 8 mars 1912, p. 297.), chiffre malheureusement limité à 5 banques pour cette seule raison que nous n'avons pas sous la main, en cet instant, de chiffre plus complet, encore bien heureux d'avoir, grâce à l'*Économiste européen*, le chiffre que nous donnons.

Statistiques de Production, d'Importation et d'Exporta

	NOMS DES PAYS	PRODUCTION	IMPORTATION	EXPORTATI
AMÉRIQUE	Canada	2.005.937	4.389.518	2.717.781
	États-Unis	19.909.176	11.803.966	7.640.462
	Mexique	5.112.419	» (da)	5.980.972
	Amérique Centrale	698.434	(di)	(di)
	Brésil	401.656 (ap)	7.799.716	2.428.088
	République Argentine	35.569 (ap)	2.530.427	596.435
	Chili	75.012	(di)	(di)
	Autres pays de l'Amérique du Sud	1.629.258 (sd)	(di)	(di)
AFRIQUE	Égypte	18.980 (ap)	7.195.470	7.352.384
	Côte d'Or Anglaise	1.069.442	(di)	(di)
	Afrique du Sud Anglaise	37.680.235	952.781	37.774.591
	Autres pays d'Afrique	543.797 (sd)	(di)	(di)
AUSTRALASIE	Australie	10.551.624	1.622.507	12.040.190
	Nouvelle-Zélande	1.817.316	760.700	1.848.770
EUROPE	Royaume-Uni	7.509 (ap) (da)	48.693.753	40.900.540
	France	371.545	10.489.582	5.528.854
	Espagne	» (ap)	11.205	14.197
	Portugal	575 (ap)	76.503	5.386
	Norvège	287 (ap)	220.340	2.188
	Suède	411 (ap)	47.332	72
	Danemark	»	357.928	220.263
	Pays-Bas	»	1.338.721	877.682
	Belgique	»	2.511.912 (da)	251.162
	Suisse	»	2.739.393	1.099.154
	Italie	2.328 (ap)	1.056.261	1.557.516
	Allemagne	12.924 (ap)	11.674.106	3.760.058
	Autriche-Hongrie	445.574 (ap)	1.054.556	4.603.946
	Serbie	26.750 (dp)	(di)	(di)
	Bulgarie	»	(di)	(di)
	Roumanie	»	445.043	141.829
	Turquie	452 (ppp)	4.227.795	1.128.315
	Russie	8.018.079	272.903	2.733.366
ASIE	Inde Anglaise	2.271.476	24.166.814	2.472.189
	Chine (Ensemble commercial)	751.674 (ap) (da)	1.428.476	1.605.618
	Japon	580.935 (ap)	505.843	2.233.025
	Formose	207.158 (ap)	(di)	(di)
	Corée	904.782 (ap)	194.857	1.131.212
	Siam	21.262 (ap)	(di)	(di)
	Indo-Chine	13.480 (pp)	(di)	(di)
	Straits Settlements	»	1.906.180	978.772
	Indes Orientales Anglaises	297.292 (ap) (da)	(di)	(di)
	Indes Orientales Hollandaises	695.989 (ap)	1.381.538 (i)	22.438
	Somme des productions	96.179.337		

d'Exportation d'or par pays en 1911 (exprimées en livres sterling).

EXPORTATION	IMPORTATION NETTE	EXPORTATION NETTE	VARIATIONS APPARENTES DU STOCK	
			AUGMENTATIONS	DIMINUTIONS
2.717.781	1.671.737	»	3.677.674	»
7.640.462	4.163.504	»	24.072.680	»
5.980.972	»	5.980.972	»	868.553
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
2.428.088	5.371.628	»	5.773.284	»
596.435	1.933.992	»	1.969.561	»
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
7.352.384	»	156.914	»	137.934
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
37.774.591	»	36.821.810	858.425	»
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
12.040.190	»	10.417.683	133.941	»
1.848.770	»	1.088.070	729.246	»
40.900.540	7.793.213	»	7.800.722	»
5.528.854	4.960.728	»	5.332.273	»
14.197	»	2.992	»	2.992
5.386	71.117	»	71.692	»
2.188	218.152	»	218.439	»
72	47.260	»	47.671	»
220.263	137.665	»	137.665	»
877.682	461.039	»	461.039	»
251.162 (la)	2.260.750	»	2.260.750	»
1.099.154	1.640.239	»	1.640.239	»
1.557.516	»	501.255	»	498.927
3.760.058	7.914.048	»	7.926.972	»
4.603.946	»	3.549.390	»	3.103.816
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
141.829	303.214	»	303.214	»
1.128.315	3.099.480	»	3.099.932	»
2.733.366	»	2.460.463	5.557.616	»
2.472.189	21.694.625	»	23.966.101	»
1.605.618	»	177.142	574.532	»
2.233.025	»	1.727.182	»	1.146.247
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
1.131.212	»	936.355	»	31.573
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
978.772	927.408	»	927.408	»
(di)	(di)	(di)	(di)	(di)
22.438 (j)	1.359.100 (j)	» (j)	1.359.100 (j) (m)	» (j)
			98.900.176	5.790.042
	Somme nette des augmentations apparentes du stock.....		93.110.134	

SIGNES CONVENTIONNELS ET SOURCES

Signes conventionnels.

(ap) = Chiffres relatifs à 1910, année précédente.
(pp) = Chiffres relatifs à 1909, année doublement précédente; (ppp) = Chiffres relatifs à 1908.
(sd) = Chiffres contenant des soldes divers.
(da) = Données approximatives.
(dp) = Données partielles.
(di) = Données inconnues.
(j) = Java et Madoure seulement.
(m) = minimum, en supposant qu'il n'y ait pas eu de production indigène d'or.

Sources.

Chiffres de production non puisés dans les documents propres de chaque pays puisés dans les statistiques mondiales des Recueils suivants : *Annual Report of the Director of the Mint 1911* (Washington); *Mines and Quarries, general Report with statistics for 1910* (London); *The Engineering and Mining Journal* (New-York), fascicule du 11 janvier 1913, page 51. — Chiffres d'importation et d'exportation s'entendant seulement de l'or non ouvré, c'est-à-dire de l'or qui, raffiné ou non, est à l'état de matière première et de l'or monnayé. — Conversions de monnaies sur la base du contenu en or fin.

Observation.

Voir —, en attendant *Annual Report of the Director of the Mint 1912* (Washington), — *Annual Report 1911*, pages 388 et 314, deux tableaux qui, juxtaposés, réalisent, avec plus de détails et d'exactitude, ce que nous avons essayé de réaliser ici.

CETTE HEURE QUI EST

ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ

CANTATE [1]

ARGUMENT

Trois jeunes femmes, la nuit du Solstice d'été, sur la terrasse d'un château dans les Alpes, parmi les forêts, les vignes et les moissons, Læta, Fausta, Beata, l'une Latine, la seconde Polonaise, la troisième Égyptienne, l'une fiancée, l'autre éloignée de son époux, la troisième veuve, l'une, si l'on veut, qui est la grappe, la seconde le froment, la troisième qui est l'ombre, rêvent, regardent, conversent et chantent. C'est la nuit où le soleil s'arrête, où la nature parvenue à son plein épanouissement demeure en un suspens solennel. Ah! le bonheur éternel, dont cette heure nous fournit une image précaire et menacée, va-t-il se laisser circonvenir et captiver aux liens de ce triple désir et de cette triple viduité? Tout passe, il est vrai, mais pour revenir chaque année au même point d'extase. La fleur passe, mais non point le délice qui émane d'elle. Tout passe, mais en cette heure du moins de maturité

1. Dans son précédent numéro, la *Revue de Paris* a publié un article de M. Francis de Miomandre sur M. Paul Claudel et le théâtre idéaliste. Il a paru intéressant de soumettre aujourd'hui au lecteur quelques pages inédites de M. Paul Claudel. Le succès qu'obtint récemment devant le public et la critique *l'Annonce faite à Marie*, mérite de fixer l'attention mieux qu'une simple curiosité littéraire. M. P.

suprême ces trois choses sont à nous : l'ivresse de la grappe mystique, l'or qui couronne la longue patience de la terre, l'ombre enfin et la nuit, qui, tandis qu'elles en couvrent l'occasion contingente, délivrent notre joie et notre possession de ce qu'elles ont de périssable.

C'est la première partie de cette espèce d'Office de la Nuit d'été qui est donnée ci-dessous.

LÆTA. — *Cette heure qui est entre le printemps et l'été...*

FAUSTA. — *Entre ce soir et demain l'heure seule qui est laissée...*

BEATA. — *Sommeil sans aucun sommeil avant que ne renaisse le soleil...*

LÆTA. — *Nuit sans aucune nuit,...*

FAUSTA. — *Pleine d'oiseaux mystérieux sans cesse et du chant qu'on entend quand il est fini,...*

LÆTA. — *De feuilles et d'un faible cri, et de mots tout bas, et du bruit...*

FAUSTA. — *De l'eau lointaine qui tombe et du vent qui fuit!*

BEATA. — *Ciel tout pur sans nulle souillure, Azur que la large lune emplit!*

LÆTA. — *Heure sereine!*

FAUSTA. — *Tristesse et peine...*

LÆTA. — *Larmes vaines! tristesse et peine qui est vaine...*

FAUSTA. — *Larmes en vain, peine vaine...*

BEATA. — *De ce jour qui est accompli!*

LÆTA. — *Le printemps est déjà fini.*

BEATA. — *Demain c'est le grand été qui commence!*

FAUSTA. — *Le jour immense!*

LÆTA. — *Le fruit de la terre immense!*

FAUSTA. — *Le jour qui dure!*

BEATA. — *Le ciel tout pur et le soleil par excellence!*

LÆTA. — *Maintenant c'est la nuit encore!*

FAUSTA. — *Maintenant pour un peu de temps, encore...*

LÆTA. — *... Que tardive et que menacée,...*

BEATA. — *C'est la dernière nuit avant l'été!*

FAUSTA. — *Qu'elle est belle!*

LÆTA. — *Le signe continuel de ce sapin sur le ciel,...*

FAUSTA. — *Qu'il est sombre et solennel!*

LÆTA. — *Chante, raconte, appelle, oiseau, Philomèle!*

BEATA. — *Jupiter...*

FAUSTA. — *... Luit sur vous, triomphal et vert!*

BEATA. — *Vénus...*

FAUSTA. — *... N'est plus, et déjà, portant nos présents avec elle,* aurum et thus,

LÆTA. — *... Ayant passé de l'autre côté,...*

FAUSTA. — *... Future, laissant ce qui est éteint,...*

LÆTA. — *... Nous précède dans le matin!*

BEATA. — *Ah sans nous donner le bonheur, notre droit, la laisserons-nous tarir encore, sans rien saisir,*
Cette heure qui n'est qu'une fois?

FAUSTA. — *Le moment d'où tout dépend.*

LÆTA. — *Le mot suprême de l'année*
De la terre qui désire encore et qui veut parler!

FAUSTA. — *Et de ce ciel autour de nous omniprésent*
Qui palpite, qui sait tout, et qui attend!

LÆTA. — *Quand le matin est une seule chose avec le soir.*

FAUSTA. — *Et qu'au sein du jour illusoire*
Qui s'assoupit, s'affranchit peu à peu la mémoire.

BEATA. — *Le regret s'est éteint avec l'espoir.*

LÆTA. — *Et qu'est-ce qui demeure?*

BEATA. — *Le seul bonheur.*

LÆTA. — *Je n'entends que le vent tout bas et l'eau qui pleure!*

FAUSTA. — *... Le battement à peine de mon cœur,...*

LÆTA. — *Et le long météore tout-à-coup qui éclate et qui tombe en cendres!*

BEATA. — *C'est que vous ne savez pas entendre.*

LÆTA. — *Le ciel un instant épanoui...*

FAUSTA. — *Ne nous montre que la nuit.*

LÆTA. — *Argus de toutes parts dans sa gloire...*

FAUSTA. — *Cerne Iô qui est aveugle et noire.*

BEATA. — *C'est que vous ne savez pas voir.*

FAUSTA. — *Parle, toi, Beata, nous sommes là, celle-ci et moi.*

BEATA. — *Toutes trois parées,...*

LÆTA. — *Les bras et le sein dévoilés,...*

FAUSTA. — *Assises,...*

BEATA. — *La face levée au ciel,...*

FAUSTA. — *Nulle de l'autre regardée,...*

LÆTA. — *... Assises et demi-renversées*
En robes solennelles
D'où dépasse la pointe d'un pied doré !

FAUSTA. — *Celui que j'aime,...*

LÆTA. — *... Celui que j'épouse demain*
M'aimera-t-il toujours de même?

FAUSTA. — *Celui que j'aime*
Celui qui m'a quittée et qui est au loin
Va-t-il revenir demain?

BÆTA. — *Celui que j'aime*
N'est plus, demain vers moi ne le ramènera jamais plus.

LÆTA. — *Mort, dis-tu?*

FAUSTA. — *Jamais il ne te sera rendu!*

BEATA. — *Jamais il ne m'échappera plus.*

LÆTA. — *Et c'est toi qui nous parles de bonheur?*

BEATA. — *Tout est fini pour moi de ce qui meurt.*

FAUSTA. — *Que reste-il alors que tout est fini?*

BEATA. — *Cette heure-ci qui n'est ni le jour, ni la nuit.*

FAUSTA. — *Tout passe qui a commencé.*

BEATA. — *Excepté*
Cette heure même qui est entre le Printemps et l'Été.

LÆTA. — *Quoi, cet instant de l'année extrême et le plus aigu,...*

FAUSTA. — *Quand tout atteint le sommet et demande à n'être plus,...*

LÆTA. — *Quelle demeure y trouveras-tu et leurre de quelle vertu?*

FAUSTA. — *Demain nous ne serons plus belles.*

LÆTA. — *Nous ne sommes que de pauvres femmes un moment, faibles et frêles.*

BEATA. — *Mais invitées en ce jour parmi les choses éternelles.*

FAUSTA. — *Parle pour nous trois, Beata.*

BEATA. — *Et que faut-il que je dise?*

FAUSTA. — *Chante, explique.*
Ce qu'au fond de mon cœur je comprends déjà
Obscurément, comment ce moment unique,
Suprême et le plus aigu,
Pour un moment est déjà ce qui ne passera plus.
BEATA. — *Et toi, que dis-tu, Læta?*
LÆTA. — *Laisse-moi et chante!*
Que j'entende seulement dans le clair-de-lune une voix de femme éclatante,
Puissante et grave, persuasive et suave,
Avec la mienne en même temps en silence qui la devance et qui invente
Et tout bas lui donne l'octave!
FAUSTA. — *Et ces deux voix de tes sœurs prêtes à se lever*
Sous la tienne, explique-leur pourquoi
Le bonheur
Est de cette heure même
Où celui que notre cœur aime nous manque.
LÆTA. — *Dis, seulement la rose!*
BEATA. — *Quelle rose?*
LÆTA. — ... *Du monde entier en cette fleur suprême éclose!*

CANTIQUE DE LA ROSE

BEATA. — Je dirai, puisque tu le veux,
La rose. Qu'est-ce que la rose? O rose!
Eh quoi! lorsque nous respirons cette odeur qui fait vivre les dieux,
N'arriverons-nous qu'à ce petit cœur insubsistant
Qui, dès qu'on le saisit entre ses doigts, s'effeuille et fond,
Comme d'une chair sur elle-même toute en son propre baiser
Mille fois resserrée et repliée?
Ah, je vous le dis, ce n'est point la rose! c'est son odeur
Une seconde respirée qui est éternelle!
Non, le parfum de la rose! c'est celui de toute la Chose que Dieu a faite en son été!
Aucune rose! mais cette parole parfaite en une circonférence ineffable

En qui toute chose enfin pour un moment à cette heure suprême est née !

O paradis dans les ténèbres !

C'est la réalité un instant pour nous qui éclôt sous ces voiles fragiles et la profonde délice à notre âme de toute chose que Dieu a faite !

Quoi de plus mortel à exhaler pour un être périssable

Que l'éternelle essence et pour une seconde l'inépuisable odeur de la rose ?

Plus une chose meurt, plus elle arrive au bout d'elle-même,

Plus elle expire de ce mot qu'elle ne peut dire et de ce secret qui la tire !

Ah, qu'au milieu de l'année cet instant de l'éternité est fragile, extrême et suspendu !

— Et nous trois, Læta, Fausta, Beata,

N'appartenons-nous pas à ce jardin aussi,

A ce moment qui est entre le printemps et l'été un peu de nuit.

Comme d'yeux pour un moment qui se ferment dans la volupté,

Avec pour notre parfum la voix et ce cœur qui s'ouvre,

Pour entre les bras de celui qui nous aime être cette rose impuissante à mourir !

Ah, l'important n'est pas de vivre, mais de mourir et d'être consommé !

Et de savoir en un autre cœur ce lieu d'où le retour est perdu,

Aussi fragile à un touchement de la main que la rose qui s'évanouit entre les doigts !

Et la rose fleurit vaguement : un seul soir,

Et de chaque tige le complexe papillon à l'aile d'elle-même prisonnière a fui !

Mais toi, mon âme, dis : Je ne suis pas née en vain et celui qui est appelé à me cueillir existe !

Ah, qu'il reste un peu à l'écart ! je le veux, qu'il reste encore un peu de temps à l'écart !

Puisque où serait la foi, s'il était là ? où serait le temps ? où le risque ? où serait le désir ? et comment devenir pleinement, s'il était là, une rose ?

C'est son absence seule qui nous fait naître
Et qui sous le mortel hiver et le printemps incertain compose
Entre les feuilles épineuses parfaite enfin la rouge fleur de désir en son ardente géométrie!
Et demain déjà expirent ces noces de la terre et il n'y aura plus de nuit.
Mais qu'importe, si, par delà le vide immense de l'été et l'hiver qui l'approfondit,
Les vierges de notre sérail déjà dans le jardin futur saluent leurs sœurs reparaissantes?
Qui a trouvé le bonheur rencontre une enceinte sans défaut,
Tels l'un sous l'autre les pétales de la fleur sacrée,
D'un tel art insérés qu'on n'y trouve rien qui commence et aucune fin.
Où je suis, vous êtes là, mes sœurs, avec moi,
Et nos mains mystiquement ne sont pas disjointes quoique la lune éclaire tour-à-tour nos visages.
Qui possède l'une tient des deux autres ensemble, prisonnier désormais comme le nombre l'est de la puissance.
Où manque la rose, le fruit ne fait pas défaut.
Où cesse le baiser, le chant jaillit!
Où le soleil se cache, éclate le ciel!
Nous ne sommes point sorties de ce paradis de délices où Dieu d'abord nous a placées,
(Et le jardin seulement, comme son possesseur, est blessé).
Son enceinte est plus infranchissable que le feu et son calice d'un tel tissu
Que Dieu lui-même avec nous n'y trouve point d'issue.

FAUSTA. — *Que de femmes avant nous ont fait le même chant en ce lieu!*

LÆTA. — *D'où l'on découvre l'*Alba Via *et le vaste creux...*

FAUSTA. — *... Où s'embranchent six vallées comme les jantes sur le moyeu;*

LÆTA. — *Dix routes blanches, phosphorescentes, qui reparaissent et se nouent et disparaissent et serpentent,...*

FAUSTA. — *... Cent villages aux vieux noms latins, Artemare, Virieu, Biollaz, Maximieu, Chandossin,...*

LÆTA. — ... *Hostel, qui veut dire à la fois la Porte, et le Refuge, et l'Autel...*

FAUSTA. — ... *A l'entrée de cette vallée de lait d'où stille un vin violet,*

Hostel, pressoir et autel, lieu de libation et d'auspices,

Dont indice sous mon pied cette pierre qui sort de la terre

Montrant le taureau Phrygien et le couteau de sacrifice.

FAUSTA. — *Entre ces deux promontoires qui barrent l'aurore et le soir,*

Que le soleil l'un après l'autre colore,

Le Colombier et la Montagne-de-Colère

Se baisant, se couvrant de leur ombre tour-à-tour comme deux bœufs accouplés qui se lèchent l'un à l'autre l'encolure.

LÆTA. — *Heureuse nuit!*

FAUSTA. — *Où monte aux lèvres de Nature la fleur et l'ambroisie...*

LÆTA. — ... *De la fraise des bois et de la cerise prête à être cueillie!*

BEATA. — *Que de filles avant toi comme toi prêtes à être cueillies...*

FAUSTA. — ... *En ce temps court où la moisson non plus verte est blanche et pas encore jaune...*

BEATA. — ... *D'ici même avant toi comme toi ont regardé vers le Rhône!*

CANTIQUE DU RHÔNE

LÆTA. — Qu'il est beau, le navire noir que le vent et cette brise même sur mon visage!

Amène tout droit en quelques instants du fond de la mer,

Quand il laisse tomber son antenne, et tourne, et se couche sur le côté!

Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui à travers l'immense plage de sable éblouissant,

Se met en devoir d'atteindre la patrie,

Les pieds de celui qui annonce la victoire!

Il vole sur ses pieds ailés, chassant la terre d'un orteil impétueux,

Et les vierges qui le regardent du haut de la colline voient deux nuages de poussière tour-à-tour s'élever sous ses sandales!

Et qu'il est beau, le fiancé, quand enfin, à ce tournant du Rhône,

Il apparaît le premier parmi la troupe équestre de ses frères,

Lui entre tous les jeunes gens de son âge le plus grand et le plus beau, vêtu d'armes qui jettent l'éclair!

Ah, qu'il la prenne déracinée et perdant l'âme entre ses bras,

Comme une grande urne pleine d'un vin sans prix que l'on met debout pour la table d'un dieu, oscillant sur sa pointe aiguë!

Car à quoi sert d'être une femme sinon pour être cueillie?

Et cette rose sinon pour être dévorée? Et d'être jamais née

Sinon pour être à un autre et la proie d'un puissant lion?

Ah, qu'il me prenne sur son cœur et jamais ses bras ne me paraîtront trop durs!

Et qu'il me tue s'il veut pourvu qu'il ne me laisse point échapper!

Que d'autres louent la rose et moi je louerai l'homme libre, imprenable, inattendu,

Le mâle, le maître, le premier, l'animateur,

L'homme qui a reçu de Dieu même origine et ne relève que de lui seul!

Et le bonheur est une forte prison. Mais à quoi serviraient la coupe close de ce lac enchanté et les rets de cette nuit d'amour où le pas du soleil même prêt à revenir hésite,

S'il n'y avait le Rhône, je le sais, pour nous en faire sortir et les sonnantes eaux de ce fleuve armé qu'aucun rivage ne captive?

Ce n'est point de la terre qu'il sort, c'est du ciel qu'il descend directement! Et voyez autour de nous

L'Europe autour de nous de toutes parts pour le recueillir profondément exfoliée se lever et s'ouvrir comme une rose immense,

La terre, jusqu'aux suprêmes glaciers du ciel même liminaires avec ces longs pans de murs concentriques l'un sur l'autre,

Se lever et s'ouvrir comme une cité en ruines et comme une rose dévastée!

Il faut bien des montagnes pour un seul Rhône!

Il n'y a qu'un seul Rhône et pour ce taureau unique

Mille lieues de montagnes, cent Vierges, vingt Cornes farouches,

Vingt Colosses dans l'air irrespiré chargés d'une pesante armure,

Vingt cimes recueillant les souffles des quatre coins du monde,

Vingt Visages recueillant la bénédiction des Cieux illimités et la déversant de tous côtés vers la terre en un flot torrentiel et solide,

En un pan de verre, en un seule masse d'or, en une cataracte immatérielle, en une Chute aussi fixe que l'Extase!

Cent montagnes et au milieu d'elles un seul Rhône

Intarissablement nourri des mamelles glacées de l'Altitude et des glandes gorgées de la morasse!

Le voici livré à la terre et qui de la terre qu'il parcourt toujours trouve l'endroit le plus profond,

Lui, le Violent, avec une souveraine délicatesse épousant la pente la plus insensible!

Toutes les sources de bien loin entendent sa voix, comme les vaches qui de cime en cime répondent à la corne du pasteur!

Tout conflue vers lui et la lente Saône déjà est en marche pour le rencontrer.

Salut, Rhône, buveur de la terre et aspirateur de cette rose immense autour de toi et le trait irrésistiblement du sang animateur qui donne à tout son sens!

Au-dessus de tout ce qui est Immaculé et l'Éternel diadème dans l'altitude!

Puis ce céleste jardin dans les nues où toutes fleurs poussent d'elles-mêmes, et l'herbe, puis la forêt,

Et puis, après les pâturages, la vigne aux flancs rebondis de la montagne,

Exploitant les avant-corps de tout l'ouvrage et les piles accumulées des bastions et des buffets,

Et le torrent, se faisant jour sous les pampres, vers la plaine jaillit d'une lèvre de marbre!

Et dans le fond tout en bas, se mêlant aux premiers roseaux, l'or fluide des moissons!

Et tout cela finit au Rhône qui l'entraîne, à ce trait qui donne le branle à tout,

Comme le feu qui tire et d'une ville incendiée ne fait qu'un seul sacrifice!

Car à quoi servent les pieds sinon à se joindre à la course qui les entraîne? et le cœur

Sinon à compter le temps et attendre la seconde imminente?

Et la voix, sinon à joindre la voix qui a commencé avant elle?

Et la vie, sinon à être donnée? et la femme, sinon à être une femme entre les bras d'un homme?

FAUSTA. — *Et la lune, sinon à voir le soleil?*

LÆTA. — *A avoir le soleil,*

BEATA. — *A avoir pendant la nuit le soleil!*

FAUSTA. — *La voici qui règne sur nous, boniface et vermeille.*

Remplissant tout!

BEATA. — *Possédant tout!*

L'astre-de-toute-la-nuit qui remplace le sommeil

FAUSTA. — *Cette lampe qui est entre le ciel et la terre...*

BEATA. — *Ce miroir bien poli dans le ciel qui réfléchit et qui considère,...*

FAUSTA. — *La lune en marche vers la mer,...*

BEATA. — *Que suit une marée d'âmes endormies,...*

FAUSTA. — *Soulevant, pénétrant l'âme, appelant, dilatant, détachant l'âme du corps,...*

LÆTA. — *Ce soleil qui est entre l'âme et le corps...*

FAUSTA. — *Du sommeil qui est entre la mort et la vie!*

BEATA. — *Il est minuit.*

FAUSTA. — *O lieu que le jour nous cachait!*

LÆTA. — *O lieu que mon cœur cherchait!*

FAUSTA. — *Sous la lampe mystérieuse,...*

LÆTA. — *Délectable et ténébreuse,...*

FAUSTA. — *Après de tant de jours mauvais,...*

LÆTA. — *La terre devinée,...*

FAUSTA. — *Le paradis retrouvé,...*
BEATA. — *L'Eden ancien,...*
FAUSTA. — *Te retrouvons-nous enfin,...*
BEATA. — *Terre de Gessen,...*
LÆTA. — *Nouveau et le même Eden,...*
FAUSTA. — *Avec tes montagnes, les mêmes,...*
LÆTA. — *Tes monts que je reconnais,...*
FAUSTA. — *Jérusalem!*
BEATA. — *O terre que je reconnais,...*
FAUSTA. — *Notre séjour à jamais,...*
BEATA. — *Solitaire cité!*
FAUSTA. — *Manifestée moins qu'évoquée,...*
LÆTA. — *Présente moins que remémorée,...*
BEATA. — *Lieu de la paix!...*
LÆTA. — *Découvrant au cœur qui renaît,...*
FAUSTA. — *Ta vaste complicité,...*
LÆTA. — *Entre le jour et la nuit,...*
FAUSTA. — *Entre la mort et la vie,...*
BEATA. — *Bienheureuse nécessité!*
LÆTA. — *Il ne sert pas de jardin,...*
FAUSTA. — *Celui qu'une femme y retient,...*
LÆTA. — *Avec un lien très étroit,...*
FAUSTA. — *La paire de ses bras,...*
BEATA. — *Une femme, non, nous trois,...*
FAUSTA. — *Toutes deux avec moi...*
LÆTA. — *Ces filles et ces voix...*
FAUSTA. — *De la terre, sourde et sombre,...*
BEATA. — *La Vigne, le Froment et l'Ombre!*

CANTIQUE DE LA VIGNE

LÆTA. — Ah! si cet homme ne veut pas en cueillir la grappe,

Ah, s'il ne veut pas en respirer les fumées et accoler ardemment ce flanc même de la terre des aïeux qui lui ouvre sa veine libérale,

Ah, s'il veut continuer à faire le juge,

Ah, s'il tient à conserver son petit jugement et sa raison et

ne pas se livrer au feu qui de tous côtés en lui craque et part en flammes et en étincelles,

Faisant chaleur et lumière de tout,

Alors il ne fallait pas planter au coin le plus chéri du soleil entre les pierres brûlantes, continuant le soleil par maintes racines profondes et acharnées,

La vigne, fille du déluge, et signe mystérieux de notre salut !

Ah, s'il méprise la grappe, il ne fallait pas planter la vigne, et qui méprise le calice, il ne fallait pas planter la joie!

Qui donc a inventé de mettre le soleil dans notre verre comme si c'était de l'eau qui tient toute ensemble,

Exprimant cette grappe qui s'en est de longs mois gorgée?

Qui donc a inventé de mettre le feu dans notre verre, le feu même et ce jaune-et-rouge qu'on remue dans le four avec un crochet de fer

Et la braise du patient tison?

C'est un dieu sans doute et non pas un homme qui a inventé de joindre, comme pour notre sang même,

Le feu à l'eau!

Un dieu, je vous le déclare, et non un homme, qui a inventé de faire tenir ensemble dans un verre

Et la chaleur du soleil, et la couleur de la rose, et le goût du sang, et la tentation de l'eau qui est propre à être bue!

Et qui nous a donné en une même coupe à boire,

Pour libérer notre âme à la fois l'eau qui dissout et le feu qui dévore!

Ah, s'il ne veut point qu'elle le croie,

Il ne fallait pas que cet homme prenne la jeune fille par la main et lui dise qu'il l'aime et qu'elle est belle.

Ah. s'il ne veut pas l'emmener, il ne fallait pas lui prendre la main,

Ah, s'il ne veut pas épuiser la coupe, il ne faut pas y mettre les lèvres!

Car ce n'est pas une amphore vacillante qu'il tient entre ses bras,

Et quelle force a le vin auprès d'un cœur pur? et quelle chaleur

Le feu intérieur à l'eau

Auprès de celle que fait une âme immortelle avec le corps?

Et près de cet esprit vivant, qu'est le vin qui plaît aux morts mêmes et que l'on couche avec eux dans la tombe?

Car ce n'est pas en aucun autre moment, mais en celui-ci même, que nous posséderons cette femme qui est une seule avec son corps et en qui tout tient ensemble!

Et s'il ne veut point le calice, il n'y a point besoin de la vigne!

Et s'il ne veut que manger, le pain épais suffit.

Mais ce qui nourrit le corps à l'âme n'est pas chose désaltérante.

Ah, s'il est avare et s'il n'aime que ces choses qu'on acquiert l'une après l'autre.

Ah, s'il est lent et patient et circonspect, et si toute bonne fortune le trouve incertain et éperdu, et s'il n'a pas ce grand vide en lui toujours prêt,

Ah, s'il a toujours quelque chose à faire au préalable et besoin de s'enquérir et de juger et de savoir et de raisonner,

Ah, qu'il ne mette point les lèvres à cette coupe qui raccourcit le temps et nous donne tout à la fois!

Car ah, cette vie est trop longue et le temps est ennuyeux, et le moment seul est éternel qui n'a aucune durée!

Que ferons-nous, qui ne puis être une femme qu'entre ses bras et une coupe de vin que dans son cœur,

S'il ne veut point accueillir cela qui n'a point de temps et qui lui vient d'ailleurs?

Ah, s'il tient à rester intact, il ne faut point étreindre le feu!

Et si pour lui la coupe est inattendue,

Que sera-ce de la femme? Que sera-ce de la mort?

... J'ai dit la vigne, et toi, dis, Fausta, le froment.

. . . . . .

PAUL CLAUDEL

LE KILOMÈTRE 83

XXII

En approchant du marais, le chemin qui longeait la voie s'épanouissait brusquement, comme un bouquet de fibres au bout d'une corde, et des éclaircies, ménagées dans la végétation, dégageaient la vue.

La masse aquatique s'étalait devant nous, flasque, jaune et ridée comme la peau d'un énorme batracien. Le soleil y faisait miroiter des taches roses et d'obliques bandes d'argent. Sampot ou kéghouan relevé jusqu'au haut des cuisses, les coolies y barbotaient.

On ne voyait qu'échines ployées, bras en action, jambes jaillies dans un gras éclaboussement. Très peu de bruit, parfois une sorte d'incantation monotone, accompagnant la retombée d'un mouton sur la tête d'un pilot.

A droite et à gauche de la longue ligne des travailleurs se discernaient les éléments d'un double pont de jonques; mais, je comprenais mal que, dans l'espace boueux médian, les gens n'enfonçassent guère plus que des cultivateurs dans la rizière, au temps du repiquage.

Les regards de Moutier saisirent, sur mon visage, les reflets de mon étonnement.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

— Ceci, — dit-il avec un sourire, — n'est point le moins curieux de l'aventure. Le tracé qui nous fut expédié de Battambang, le tracé de l'homme barbu...

— L'homme barbu, « l'ennemi » — interrompis-je — c'était monsieur de Faulwitz, vous en doutiez-vous? Vigel et moi l'avons appris là-bas.

— Ah! c'est Faulwitz!... — Moutier n'eut qu'un petit geste d'indifférence. — Je disais donc que son tracé empruntait tout bonnement les vestiges d'une voie perdue, d'une de ces colossales chaussées, enfouies sous la brousse, héritage des Khmers de la légende. Toute la forêt, à deux cents kilomètres d'Angkor, est constellée, paraît-il, de ces mystérieux carrefours. En grattant du talon la terre rouge, on fait apparaître l'or de leurs pierres... C'était jeu d'enfant que de poser des rails ainsi sur le dur!

— On va vite, — dis-je, — quand on marche dans les pas d'un précurseur.

— Mieux encore, le marais lui-même est barré d'un seuil rocheux, véritable digue qui n'est sans doute que le prolongement de la chaussée de la forêt... Je me demande comment Herr Von Faulwitz a relevé la piste jusque là. Ce bûcheron de Barnot n'est tout de même pas assez fouineur pour de telles découvertes.

— En tout cas, — remarquai-je, — voilà fort probablement l'origine de la fameuse légende du Gong, du Gong pernicieux pour les pauvres jonques venant sonner leurs carcasses contre cet émail!

Je me replongeai dans la contemplation du barrage, où le grouillement des coolies me rappelait cet affairement des bestioles, quand on soulève une pierre dans la vase, au bord de la mer. Et j'admirais aussi, tout autour, l'immobilité dédaigneuse de l'eau, si l'on peut appeler cela de l'eau, en vérité du bronze fluide.

— Au fait, — demandai-je, — les sinistres présages des corbeaux jaunes n'ont pas eu de répercussion maléfique?

Moutier se contenta d'esquisser un sourire.

— L'état sanitaire? — continuai-je.

— Satisfaisant... jusqu'à présent du moins.

Il y avait eu un petit intervalle entre les deux parties de

la réponse, et je voyais bien qu'un pli s'était formé au front de Moutier.

— Une seule chose, — reprit-il, après une hésitation — est ennuyeuse : la multiplication des moustiques. De vilains « zanzaris » noirs qui restent piqués dans les vêtements comme des grains d'avoine sur une toile à sac! D'où sortent-ils? J'espère que ce n'est pas des bois, patrie des mauvaises fièvres... Par précaution, nous faisons distribuer de la quinine aux coolies...

Il secoua le front, comme pour en chasser un vol importun et, d'un geste délibéré, me frappa sur l'épaule ;

— Votre ciment saïgonnais est excellent, Tourange! C'est plaisir de travailler avec lui. Nous montons de quinze centimètres par jour. Quand le barrage sera à trois mètres, avec vingt-quatre belles arches de passage pour les hautes eaux, vive Dieu! nous verserons une coupe en libation sur le poteau 83! Vous savez sans doute, que la frontière siamoise est à quelque dix-huit cents mètres à peine de la rive...

Il étendit le bras dans la direction du bracelet bleu roussi, qui était à l'orée de la jungle, de l'autre côté du marais.

— Tout vous attend déjà là-bas — poursuivit-il. — Vous n'avez, dès aujourd'hui, qu'à nous préparer la route. Bien entendu, vous reviendrez à la popote chaque soir, et vous gardez votre sala au milieu des nôtres, comme au temps de la troisième rivière. Un sampan sera à votre disposition pour la traversée...on! BQu'est-ce que cela ?

Un cortège singulier se rapprochait de nous, venant, selon toute apparence, du chantier. Un cortège, non, deux groupes de trois coolies et dans chaque groupe, l'homme du milieu était soutenu, quasi porté comme un ivrogne par les deux autres. Ils passèrent près de nous et l'un des hommes valides nous montra de la main, un vague point du ciel. Les faux ivrognes étaient tous pâles, le visage boursouflé, les jambes enflées comme par une éléphantiasis. Je vis Moutier mâchonner la pointe de sa moustache.

— Mais, c'est le béribéri! — m'exclamai-je.

Je ne connaissais que trop les symptômes de ce « mal du pays » des Asiatiques, qui m'avait réduit, en quelques jours, de vigoureux coupeurs de lianes à l'état de paquets de hardes.

— J'en ai peur, Tourange. Je m'en vais causer avec le docteur. Vous ne connaissez pas, j'y pense, le *toubib* qu'on nous a envoyé. Un bien gentil garçon, s'il avait seulement un peu moins la folie du microscope! Que diable! nous ne sommes pas au laboratoire, ni à la clinique, ici... Et le problème est simple. Nous voici, quinze blancs et trois mille coolies : il s'agit que, mettons, le premier juin, on en trouve encore assez pour planter, là-bas, de l'autre côté, un drapeau, un vrai, pas un chiffon rose à coins verts, assez pour le planter et quelques douzaines, par surcroît, pour monter une garde honorable autour. Et pour le reste, Tourange, pour le reste... « moi t'en fiche », comme disait cet artiste d'An-hoan!

XXIII

Quinze, et trois mille! Voici huit jours que mon sampan fait la navette sur le marais, huit jours que je passe ma revue quotidienne le long de la digue... et, nous ne sommes plus que quatorze, et deux mille neuf cent quarante-cinq.

C'est Barnot qui fut porté manquant le premier.

J'avais toujours gardé ma sympathie au « bûcheron » laborieux, peu bavard et fort adroit batteur de brousse, sous ses apparences de plantigrade dandinant. Mais, depuis l'affaire de « l'Ennemi », il y avait toujours eu du froid entre Moutier et lui. En dépit du fait acquis, de l'attache à l'œuvre commune, de la réconciliation officielle, quelque chose n'était pas ressoudé. Barnot ne venait plus à la popote. Il mangeait seul, son boy lui préparant, vaille que vaille, une nourriture à base de poisson sec et de conserves ; et comme, les trois quarts du temps, il prenait son repas de midi sur le terrain, il brûlait plus souvent que de raison la sieste après le festin. Ce qui, entre parenthèses, lui avait attiré de la part du docteur un sévère avertissement.

Personnellement, j'étais toujours resté en termes assez cordiaux avec lui, et, quand nous nous rencontrions, nous échangions volontiers des histoires de la forêt, dont il connaissait bêtes et plantes mieux que quiconque. Ce matin-là même,

qui était celui du huitième jour, nos sampans s'étaient croisés au pied de la digue, et nous avions arrêté une minute nos pagayeurs. C'était l'heure où la chaleur venait maintenant d'un seul coup, d'une seule enjambée sur le monde, dès que le soleil avait coupé le fil de l'horizon. Ou plus exactement, c'était la fraîcheur qui s'éclipsait. Je n'ai jamais mieux senti que là-bas l'à-propos des métaphores sur la personnalité de la nuit, sur sa fuite, sur son vieux combat avec la lumière...

Barnot m'avait dit en tirant sa montre :

— Méfiez-vous. Vous savez que c'est à huit heures que le rhinocéros retourne à sa bauge avec une ponctualité de gros chef de bureau.

Je m'étais mis à rire. Nous étions en plein cœur de pays à légendes, à croyances fabuleuses ; et je n'ignorais pas celle qui avait cours chez les indigènes au sujet des rudes habillés de cuir, assez nombreux effectivement, de l'autre côté du marais. Les fourrés de certaine colline avoisinante recèlent, au dire des ouailles d'A-Ka-thor, la retraite mystérieuse où tous les mâles de l'espèce, frappés de caducité, se réfugient pour être métamorphosés. Ils y entrent vieux rhinocéros et en ressortent jeunes crocodiles.

Je me mis à rire et brandis, comme un épieu, le jalon porte-mine que j'avais à côté de moi. Et je ne sais quelle fantaisie me passa par la tête de jeter au nez de Barnot, en guise de réponse, deux versets d'un psaume de David, accrochés, Dieu sait comment et depuis quand, à un clou de ma mémoire ! Je savais l'honnête Suisse assez rompu au formalisme de son culte protestant, et grand liseur d'Écritures. Je citai donc :

Dès que le soleil se lève, ils se retirent et vont se coucher dans leurs cavernes.

L'homme aussitôt sort pour aller à son travail et s'occuper jusqu'au soir. (Ps ; CIII, 23-24.)

Barnot s'était mis à rire, à son tour, dans son sampan, d'un rire qui dégonflait bizarrement, sous les yeux, deux larges poches de caoutchouc gris. Si bien que je m'avisai tout à coup que cet étrange faciès, où tout le reste, à part les poches, était de caoutchouc blanc, eût battu de loin, au concours mortico-

logique, toutes nos mines de simples candidats à la cachexie... Et nous nous séparâmes là-dessus, lui voguant vers sa recherche de bois à traverses, moi, vers une besogne d'implantation de la ligne.

La journée fut chaude, très chaude... et, dans le ciel, l'inimitié de ce flamboiement gris qui poignarde les yeux! Le soir, j'étais meurtri, fourbu, en vérité, comme après le choc d'une bataille; et, vers neuf heures, je quittai la popote pour aller dormir. La musique et la malice des zanzaris rendaient, d'ailleurs, toute autre occupation intérieure sans attraits. Je n'avais pas fait cent mètres sur le chemin longeant le marais, que j'entrais en collision avec le docteur.

C'était un bon garçon, de l'avis de tous, notre bon docteur. On lui reprochait, paraît-il, à Battambang, une ferveur un peu jeunette de pasteurisation, et, aussi, une insuffisance de principes sur la hiérarchie des remèdes, de coolies à ingénieur en chef. Mais, c'était un bon garçon. Et quand il voyait à quelqu'un d'entre nous la mine particulièrement vidée, il fallait bien qu'il lui tirât tout de même une goutte de sang, pour l'étaler sur une lame de verre, à dessein d'en contempler les vermicules.

Nous nous heurtâmes littéralement dans la nuit opaque. Moutier nous avait bien promis de faire installer sur nos boulevards des poteaux à lanternes; mais, en attendant ce mirifique avenir, nous nous contentions pour le présent de porter la nôtre à la main, à l'imitation de nos coolies. Seulement, depuis deux ou trois jours, il s'agglutinait à leur papier de tels tourbillons d'insectes que j'avais laissé la mienne à la maison, et le docteur de même. A l'ordinaire, du reste, le ciel était luxueusement fourni d'étoiles, dont les reflets traînaient sur le marais en longues bandes blanchâtres. Mais, ce soir-là, par mésaventure, il flottait, sur la nappe miroitante, une insidieuse buée qui dépolissait, pour ainsi dire, le cristal de la nuit. Toutefois, je reconnus le docteur immédiatement à son binocle, et au geste précipité qu'il eut pour en raffermir l'équilibre, sitôt après notre abordage.

— Pour l'amour de Dieu, Tourange, — me dit-il, — ne vous promenez pas au bord du marais à ces heures-ci par fantaisie...

Sa figure, je ne la distinguais pas; mais, sa voix était trop émue pour que je pusse en attribuer l'émotion à la surprise de notre rencontre, ou à l'honorable souci de me voir handicapé d'un accès de fièvre.

— Qu'y a-t-il, docteur? — questionnai-je. — Moi, je rentre chez moi, mais vous, ce n'est point par fantaisie que vous vagabondez par ici?...

Sa *sala* était, en effet, à l'autre extrémité du camp; en équerre de la digue, dans le voisinage de l'infirmerie.

Il ne répondit pas directement à mon interrogation.

— J'allais avertir Moutier, mais, puisqu'au fait je vous rencontre, cela vaut peut-être mieux. Venez avec moi chez Barnot, voulez-vous?

— Barnot est malade? Blessé?

— Blessé, non... Mais, il sera mort demain matin.

Il avait dit cela d'un ton qui voulait être celui plein d'assurance froide d'un éminent praticien; mais, en même temps, il ne pouvait se tenir de remuer son binocle sur son nez.

— Je vous suis, docteur. Ne vous écarquillez pas ainsi les yeux dans la nuit. Dans cinquante mètres, il y a un bouquet de lataniers, plus visible qu'une armée de nègres. C'est là qu'il faut tourner à droite.

Un bouquet de lataniers... Parfaitement; et même, derrière ces lataniers, croissaient, j'y pensai tout de suite, des lianes à belles fleurs d'un violet sombre, qui, ma foi, seraient tout ce qu'il faudrait pour confectionner une couronne. Quel réflexe baroque fit sauter ma pensée et l'immobilisa sur cette incongrue préoccupation? Cela et l'agacement que me causait l'agitation des doigts du docteur, voilà ce que provoqua d'abord en moi la nouvelle que Barnot serait mort le lendemain matin. Et, c'est seulement après avoir tourné le noir bouquet empanaché des lataniers que je jugeai décent de demander quelques explications complémentaires.

Le docteur me les donna à voix basse, comme s'il craignait d'effaroucher quelque puissance occulte et rôdeuse.

— C'est le premier cas européen, mais j'ai bien observé le processus chez les coolies. Fièvre? Naturellement. Paludisme? Paludisme... vous savez comme moi, qu'il y a une fièvre des bois contre laquelle la quinine n'agit pas plus qu'une boulette

de farine... Ah! ce marais!... Sacré marais! Et puis, il y a la fatigue, l'usure latente, la dévoration, c'est le mot, des cellules épidermiques par la lumière... J'ai cherché! j'ai cherché!... Mais, un microbe au-dessus de ce sang jaune, c'est comme...

Je l'interrompis, car je sentais qu'il allait partir à l'aventure sur son dada.

— Mais, pour Barnot, docteur, qu'y-a-t-il eu?

— Qu'y-a-t-il eu?... Au fait, il faut bien que vous le sachiez, car cela peut arriver, un de ces soirs, à chacun de nous. Ce qu'il y a eu, voici : à deux heures, Barnot est tombé en forêt, à l'ombre. Les coolies l'ont rapporté. Il était pâle. Vomissements, fièvre...

— Coup de soleil?

— Pas coup de soleil... Depuis quelque jours Barnot se sentait las, las, comme il disait. « J'ai envie de me coucher pour tout de bon », m'a-t-il confié, pas plus tard qu'avant-hier. Donc fièvre. A trois heures, 39 degrés, à quatre heures, 39°,5 ; à cinq heures, 40°. A six heures, décroissance de la fièvre, sommeil, pas coma, je dis bien sommeil. Maintenant, ce qui arrivera : à un moment quelconque, dans la soirée, il s'éveillera, calme, relativement dispos, lucide... Il sera bon que l'un de nous soit là à ce moment, car probablement il parlera. C'est même à cette fin que j'allais chercher Moutier; mais, il vaut mieux vous n'est-ce pas?... Donc il parlera. Il parlera, puis, la parole deviendra difficile, lente, il aura froid, enfin l'algidité, le coma... Comme de juste je ferai des piqûres, mais cela ne saurait empêcher qu'à trois ou quatre heures du matin, son sang tourne en gelée de groseille et qu'il soit temps alors pour nous de faire aux confidences recueillies dans la période lucide un brin de toilette épistolaire, *ad usum familiæ*.

Il ne me vint pas une minute à l'idée que le programme du docteur pût prêter à contestation.

Et j'étais là, en effet, lorsque Barnot s'est éveillé. Il était onze heures du soir, je n'eus qu'à le constater au réveille-matin, qui battait une vraie chamade sur la table. Barnot remua un peu derrière la moustiquaire, puis ouvrit les yeux, tandis qu'une brusque rougeur montait à ses joues pâles, exactement comme si une bulle de sang venait crever à fleur de peau.

Je me tenais assis un peu loin de la lampe, à cause de la chaleur qu'elle dégageait. Je m'approchai du lit, comprenant que Barnot m'avait reconnu, et m'introduisis prestement à l'intérieur de la moustiquaire.

— Tourange? — articula-t-il d'une voix hésitante, et, de ses mains étendues en avant, il tâta mes vêtements, comme un aveugle qui s'assure.

Je pris dans les miennes ces deux mains bégayantes et les étreignis. Je sentis qu'elles s'abandonnaient aux miennes avec un glissement de plaisir, et, il me sembla voir quelque chose de clair reparaître dans les yeux troubles, comme une flamme s'allume, le soir, à une fenêtre vide, pour dire : quelqu'un est là!

Puis, Barnot s'agita, joua des coudes comme s'il voulait se remonter, s'asseoir sur son lit. Je jetai un coup d'œil autour de moi.

La chambre était laide et nue. Deux ou trois tables encombrées de papiers, quelques nattes vulgaires, à un clou de poutre, un « pêle-mêle » de photographies, pour les sièges, du rotin tout sec. Pas un coussin disponible. Seulement une légère pente au matelas du lit sans traversin...

Barnot saisit mon regard, et le spectre d'un sourire erra sur ses lèvres.

— Ne cherchez pas, Tourange, il n'y en a pas. Tant pis, je resterai étendu, d'ailleurs, je crois que je suis mieux ainsi.

— Voulez-vous que j'avertisse le docteur? Il est là, dans la pièce à côté. On va réveiller aussi votre boy. On vous enverra ce que vous voudrez.

J'esquissai un mouvement pour sortir de la moustiquaire; mais les doigts de Barnot se cramponnèrent à mon poignet.

— Non, — dit-il, — je veux seulement vous parler, Tourange.

Sa voix s'était raffermie.

— Je ne voudrais pas qu'il m'arrive quelque chose avant que j'aie pu vous parler... pour que vous le répétiez aux autres, à Moutier, à Lully, à Fagui...

Sa voix était devenue tout à fait naturelle, à peine plus courte d'haleine, une voix sans éclat, sourde, un peu triste, un peu empâtée d'accent de terroir, une voix, qui, comme

sa démarche, semblait traîner de la glèbe ou des mottes de gazon...

— Vous leur répéterez que je ne suis pas un mauvais camarade, Tourange, comme ils l'ont cru, tous ; pas vous, peut-être...

Pour toute réponse, je serrai la main toujours abandonnée dans la mienne. Elle était sèche et brûlante au poignet et froide au creux humide de la paume ; et, je dois dire que ce contact ambigu était assez désagréable.

— Je ne suis pas un mauvais camarade, — répéta-t-il, — non ; mais voilà. Un jour, monsieur de Faulwitz est venu. Monsieur de Faulwitz est mon chef, j'ai travaillé avec lui au Shantoung... Il est mon chef, comme monsieur Lacroix était le chef de file de Lully. Nous pouvons avoir des chefs de file différents, et être quand même bons camarades, n'est-ce pas?

— Nous sommes tous de bons camarades, — affirmai-je. — Naturellement quand il fait très chaud, on s'énerve, il y a de l'orage... mais cela n'est rien, Barnot... rien.

Il ne fut pas dupe de mon ton enjoué.

— C'était quelque chose tout de même — fit-il gravement. — Mais je n'ai rien dit à cause du travail, et maintenant seulement que le travail est fini pour moi, je veux, je veux parler...

Il fit un effort visible pour tenir bien grands ouverts, en face des miens, ses yeux, dont les paupières battaient automatiquement.

— Monsieur de Faulwitz m'a donné l'ordre de ne rien dire de sa vraie personnalité, ni de ses travaux, ni de nos conversations ; je le lui ai promis. C'est tout. Il a travaillé seul. Je ne savais pas d'abord qu'il venait pour chercher un autre tracé. Il me l'a dit en partant. C'est un article de la *Revue de l'École française*, vous savez, l'École des Études extrême-orientales d'Hanoï, qui lui a donné l'idée de rechercher les voies khmères et de les utiliser. « Voilà comme sont les Français ! — je répète ses propres paroles — ils jettent les idées par la fenêtre, et, ils s'étonnent que celui qui est dehors, à les ramasser, soit un jour plus riche qu'eux. » Et c'est lui, lui seul, qui est allé sur le marais pour les sondages. Moi, je lui ai gardé le secret, c'est tout ; mais cela, j'avais le droit de le

faire, car c'était mon chef... Et si le tracé était meilleur, est-ce qu'on ne doit pas le suivre, Tourange, même si nous devons tous laisser nos os sur la route... sur la vieille route khmère?

Comme il avait chantonné singulièrement ces derniers mots! Ses yeux maintenant étaient fermés, et je sentais la fraîcheur de la paume gagner toute la main. Cela me remit soudain en tête les confidences du docteur sur la marche de l'accès; et dégageant mes doigts, je me précipitai hors de la moustiquaire. Le bruit fit jouer à nouveau les paupières figées.

— Mon bon Barnot, — dis-je en me retournant, — soyez tranquille, je raconterai tout cela à Moutier. Reposez paisiblement, et, dans quelques jours, nous dînerons tous ensemble à la popote.

Je me demanderai toute ma vie pourquoi je déviai dans ce misérable mensonge. Il me semble que c'est un peu dégradant que de maquiller ainsi la mort à un homme, comme si on ne le croyait pas capable de la regarder honnêtement, toute propre et nue!

Mais Barnot me remit lui-même dans le droit chemin.

— J'ai dit ce que je devais dire. Maintenant qu'il arrive ce qui doit arriver! Je ne vous demande qu'une chose, Tourange! J'ai une femme et deux enfants à Heidenwalden.

Il rougit faiblement en articulant le nom de la localité, et, je sentis qu'il avait tâché d'atténuer l'aspiration initiale à la germaine, familière à son gosier.

— Veillez sur les papiers, en cas de décès. Qu'ils soient régulièrement faits, pour qu'il n'y ait pas de difficultés, ni avec notre Compagnie, ni avec celle de l'assurance, qui doivent payer toutes deux...

Il laissa rouler sa tête sur son épaule et ajouta :

— Inutile d'aller chercher le docteur, je m'endors...

Naturellement je me hâtai de cogner à la cloison, comme nous en étions convenus avec le *toubib*. Celui-ci vit au premier regard de quoi il retournait, et d'un coup de pied réveilla le boy de Barnot. Alors ils commencèrent leur besogne, qui était de frictionner, d'accumuler sur les pieds tout ce qu'on put trouver de hardes, et de faire des piqûres de quinine et de caféine. Mais le diagnostic de l'homme au microscope était

bon, et c'était le coma qui venait. J'eus un moment l'idée d'aller chercher Moutier. Puis, je réfléchis que Moutier n'avait pas trop de son sommeil de la nuit pour la besogne qu'il avait à abattre dans la journée; je me dis que Barnot me pardonnerait, à cause du travail. Et je pensai aussi que le docteur avait sa besogne à lui dès l'aurore, une besogne pour laquelle il fallait qu'il fût alerte et sûr de son œil, et je le voyais déjà vacillant. Pour moi, mon utilité immédiate se perdait dans les limbes du kilomètre 83, j'avais des loisirs et je le dis franchement au docteur.

Il ne fit pas d'embarras.

— Merci, mon vieux, — dit-il, en me serrant la main. — Il n'y a pas à espérer que Barnot se montre un malade bien difficile! Vous êtes assez grand, n'est-ce pas? pour reconnaître le moment où il y aura du nouveau.

Du nouveau, il y en eut quatre heures après. Décidément les pronostics de ce bon garçon qu'était le docteur étaient dignes de confiance. Je m'étais tenu éveillé jusque-là, en étudiant les dessins de moires bizarres que formaient les plis du filet de la moustiquaire, ou encore en comptant, à mi-voix, les claques que le boy, en rêve, s'administrait pour écraser le moustique ennemi. J'en comptai quarante-huit, et au claquement de la quarante-neuvième, sembla répondre, du dehors, un cri aigu qui me fit tressaillir. Ce cri, je le connais de longue date, c'est celui de la grenouille happée par le serpent, dans le marais. Et quand il eut cessé, j'en restai péniblement énervé; si bien que le silence de la chambre me saisit tout à coup comme du froid. Le boy ne bougeait plus, ayant enfoui sa tête et ses mains dans ses hardes, et du côté du lit de bambou, le faible soufflement auquel, depuis des heures, je prêtais l'oreille, n'était plus perceptible? Je m'approchai, portant la lampe, et je vis que Barnot avait les yeux ouverts, et que les mouvements que je faisais avec cette lampe, dont j'avais enlevé le globe, ne faisaient pas cligner ces yeux. Alors, je soulevai la moustiquaire, et j'abaissai moi-même les paupières.

J'eus pitié du docteur, à cause de la visite, et j'attendis qu'une chose blême se glissât entre les interstices de la paillotte, pour frapper à la cloison. Et il faisait le gris de plomb des aubes tropicales quand je me rendis à la *sala* de Moutier.

XXIV

Nous enterrâmes notre camarade Just Barnot entre cinq heures et demie et six heures du soir. Nous avions fixé cette heure, parce qu'elle laissait le temps de tout finir avant que la nuit ne tombât sur la fosse, et qu'elle permettait raisonnablement d'aller tête nue.

Une clairière rectangulaire, en léger retrait du chemin de rive, fut l'endroit choisi. Elle avait dû être occupée par des vivants, car on y reconnaissait les traces d'une végétation domestique : des aréquiers, des palmiers de l'espèce dite « à sucre », et de ces longs bambous secs, pareils à des perches de houblonnières, où grimpe le bétel. Et c'était vraiment tout ce qu'il fallait — dimensions, terre molle, facilité d'accès, et le silence du voisinage ! — pour un coquet petit cimetière.

Comme Barnot relevait du culte protestant, le Père du May, le missionnaire des coolies, ne nous servit pas beaucoup. Cependant, c'est lui qui s'occupa de la toilette du cadavre, aidé par deux de ses chrétiens, dressés depuis longtemps à ce cérémonial. Il eut en outre, à ce sujet, un conciliabule avec Fagui, dont nous ne connûmes les détails que le soir, à la popote, au moment que Lully fit une remarque un peu vive au boy, à propos d'une tache de la nappe. Nous avions tous les nerfs aux dents, de chaleur et de je ne sais quoi. Lully apostropha l'homme au sampot d'un ton brusque qui n'était guère le sien. Fagui, auprès de qui, d'ordinaire, la plus douce agnelle est une panthère, intervint avec non moins de surprenante vivacité, et déclara qu'en effet, on aurait dû changer la nappe, le matin, mais qu'elle avait donné celle qui était propre au Père, pour rouler Barnot dedans, attendu qu'on n'avait trouvé chez le vieux Just que des draps à l' « allemande », grands comme des mouchoirs de poche, et qui n'étaient pas confortables pour dormir mille et une nuits ; que d'ailleurs elle nous aurait bien demandé un des nôtres, mais que tous nos boys étaient des paresseux, qui méritaient la « cadouille », et n'avaient pas fait la lessive sous prétexte que les « coolies l'eau » n'avaient pas rempli les jarres ; et que si

l'aventure de Barnot nous arrivait, ce serait tant pis pour nous, on nous enterrerait dans des nattes comme des coolies.

Et en guise de péroraison Fagui piqua une belle crise de larmes... et nous tous, pendant ce temps, nous nous regardions décontenancés, comme des écoliers pris en faute, y compris le docteur, qui était notre invité à l'occasion des obsèques.

C'est Moutier qui, une fois encore, se révéla le chef. Ayant frappé légèrement la table de la main, il assura d'une voix calme qu'il donnerait des ordres pour doubler la corvée des « coolies l'eau ». On avait été pris de court à cause du temps que ce jus de marais mettait à déposer son limon et à se transformer en sirop potable; mais, cela ne se renouvellerait plus. Nous aurions dorénavant, chez nous, chacun une paire de draps toujours lessivés de frais pour parer aux imprévus. En outre, pour plus de sûreté, il commanderait de la toile à Battambang. Il en commanderait, voyons... combien? Dix mètres grande largeur? Et, ce disant, il faisait mine de prendre de l'œil nos mesures. Ce qui nous fit tous rire, Fagui la première, d'un rire claquant et insensé, au reste, comme si nous avions tous mâché du haschisch.

J'étais rompu de fatigue et de sommeil, et je voyais dans une buée, tout ce qui se passait devant moi. Mais nous n'en avions pas fini avec Barnot, et je dus rester encore à la popote, après les liqueurs. Moutier avait décidé qu'on installerait sur l'emplacement de la fosse une dalle et une croix de pierre, une dalle et une croix de ce grès dont le vieux Just nous avait fournis si abondamment pour notre ballast. D'autre part nous étions unanimes à estimer qu'il serait bon d'indiquer sur la dalle que Barnot était protestant, et comme Moutier n'était pas très compétent sur ces questions d'étiquette confessionnelle, il s'en rapportait à notre délibération commune. Lui fournissait des coolies maçons de choix, des élèves de feu An-hoan, susceptibles d'être élevés à la dignité de marbriers. Il restait à arrêter ce qu'on voulait faire graver sur la dalle.

Le docteur proposa une Bible ouverte, car on donnerait facilement le modèle aux coolies avec un vieux registre, et sa proposition rallia tous les suffrages.

Puis on tomba d'accord que si on pouvait avoir un petit texte des Écritures à épigraphier sur la Bible, cela serait tout à

fait bien. Nous fîmes porter un billet, par le boy, au Père du May, et celui-ci nous envoya un *Manuel du Chrétien*, où étaient les psaumes de David et tout le Nouveau Testament, et, bien que ce fût une édition romaine, donnant les mots latins en regard des mots français, Just Barnot ne pouvait en prendre ombrage et suspecter la pureté des textes.

Le livre passa de main à main. Il avait été très feuilleté et sa reliure de moleskine noire était râpée jusqu'au grain. Et de nous voir ainsi, tour à tour, le nez sur les caractères imprimés, cela nous rappela une occupation de nos soirées d'antan, quand on avait de beaux loisirs au bord de la troisième rivière, et que Barnot possédait son rond de serviette à la popote. L'occupation, le jeu consistait à piquer, à tour de rôle, sa page dans le dictionnaire de Lully, et à marquer un point par mot dont on ne pourrait fournir l'explication... Il y avait les cordages de marine et les plantes médicinales, qui donnaient beaucoup de tablature. Nous fîmes ainsi le concours du *Manuel du Chrétien*, pour la meilleure inscription.

Moutier tomba du premier coup, sur un bon texte « Le soleil ne te brûlera point durant le jour ». (Ps. CXX, 6). Moi, je proposai de mémoire, mon verset du rhinocéros, mais je ne pus le retrouver et justifier de son authenticité.

C'est Lully qui emporta le prix; il avait d'ailleurs un avantage visible sur nous quant à l'aisance de la pratique dans le maniement des feuillets sacrés. Il fut proclamé vainqueur avec le verset 12 du psaume pour le jour du Sabbat (XCI. Heb. XCII : *Justus sicut palma florebit*), et après qu'il nous en eut fait remarquer l'appropriation quasi prophétique à la tombe de Justus Barnot, creusée au pied d'un palmier à sucre.

Nous lui sautâmes au cou pour l'embrasser, et le docteur dénichant dans un coin un squelette de couronne, un raté de confection de l'atelier funéraire, Fagui le lui enfila sur la tête... Et là-dessus, le même rire trépidant nous fit claquer les mâchoires.

L'air de la pièce collait au visage, comme une serviette humide et chaude; et la sueur avait fait avec la poudre, sur les joues de Fagui, un mélange épouvantable. Et nous riions de cette mascarade... Ce fut une soirée atroce!

. . . . . .

Quinze moins un, — et trois mille moins cinquante-cinq! Pour les cinquante-cinq cela ne donne pas énormément de peine. Il y eut, en permanence, une corvée de huit coolies, quatre porteurs et quatre fossoyeurs. Une fois, nous entendîmes des musiques; c'était sans doute un défunt d'un mérite insoupçonné de nous, un richard qui laissait des piastres à sa famille. Cela se passait loin de nos salas, dans une vaste lande sans un tronc ni une racine d'arbre, une dépendance du marais à peine sèche, facile à creuser, et où il y avait de la place pour les trois mille, et même pour quelques autres s'il en venait en surplus.

XXV

Notre ancienne station de la troisième rivière a reçu de nouveaux hôtes, qui l'occupent beaucoup plus brillamment que nous ne fîmes jamais. Ils arrivent de Battambang, et ils ont apporté l'éclat, le mouvement, le confort qui conviennent aux centres administratifs et aux jolies femmes.

Deux ménages, — l'irrégularité de l'un admise dès longtemps.

Deux ménages entrevus à ma descente vers Saïgon : les Lanier et les Vallery. Lanier est venu en remplacement numérique de Barnot; et sa femme l'a suivi. Ce n'était peut-être pas très sage, à l'avis du docteur, du moins, mais, le couple est si gentil, qu'il donne envie d'excuser toutes les folies. Pour les Vallery, c'est madame Vallery en personne qui me fournit les raisons, à la descente du train, où j'étais allé me mettre à la disposition des *déportés*, comme on les appelle à Battambang.

— Vous comprenez, cette petite Madame — elle montrait madame Lanier — c'est un « poids léger »; et, si quelque chose la renverse, ce n'est pas tous ces hommes qui sauront se débrouiller pour la remettre debout. Alors moi, je suis montée avec elle, moi qui suis un *heavy weight*, et qui la connais comme vous dites...

Elle rit, et montra ses belles dents, larges et blanches, et sa lèvre bien en chair.

— Et comme je suis venue, il a bien fallu que M. l'Ingénieur en chef vienne... Moi, les moustiques, les fièvres, les marais, cela ne me fait pas peur; rien ne me fait peur...

C'est vrai, rien ne fait peur à Hetty Dibson. Hetty Dibson n'a pas peur, en particulier, d'effarer les Compagnies timides quant à l'estimation du confort dévolu à leurs ingénieurs et quant à la supputation du tonnage de bagages à réserver, à cet effet, sur les trains.

Il faut être juste, c'était un *heavy weight*, un poids lourd, avec toutes les qualités de la catégorie, à commencer par la solidité. Il n'eût pas manqué de têtes légères, à sa place, pour jouer, à tort et à travers, les favorites du potentat, harceler le potentat lui-même d'exigences fantaisistes et ruineuses. Hetty Dibson n'était point de ces sottes. Son corps, nourri de pommes à l'anglaise, réclamait autour de lui quelque ménagement national, et voilà tout. Le chargement de quatre wagons y eût bien suffi, n'eût été cette petite machine à vapeur verticale Gilway Bilcox, pas plus haute qu'un éléphant, indispensable pour l'eau distillée de la baignoire, le courant des lampes et des ventilateurs, et, n'eût été, si l'on veut aussi, ce joli tas de volets démontables, d'un modèle bien avantageux, — le seul qui vous procure un jour satisfaisant pendant la sieste, sans que vous soyez poignardé par les lames de la lumière, entre les lames du bois. Il y eut aussi, en son honneur, de menus travaux de jardinage et d'élargissement d'une piste carrossable — oh! pour un minuscule carrosse caoutchouté à deux roues, attelé d'un amour de poney pie, qui permit à ces dames d'aller le soir, en bonnes épouses, attendre leurs maris à la sortie du travail. Mais le tout ne prit guère plus de trois cents journées de coolies, et, à mon avis, Hetty se montra si contente, que cela ne valait pas la peine assurément que Moutier allongeât, devant le père Vallery, la mine du notaire de la famille à qui l'on donne l'ordre de vendre la tour des ancêtres! Il est vrai que Moutier venait d'envoyer à Battambang la statistique officielle de la semaine, laquelle portait à la colonne des « en moins » cent vingt-cinq Asiatiques, dont cinquante-huit pour fièvres, vingt-sept pour divers et quarante pour diarrhée cholériforme contagieuse. Mais quoi! tant mieux alors pour ceux à qui cet éloignement momentané du marais avait procuré le

bénéfice d'un quasi congé de convalescence, ainsi que le fit observer judicieusement Lully. Et en définitive, grâce à la route, à la machine et aux bouilleurs Gilway Bilcox, et à l'esprit pratique anglo-saxon de madame Vallery, nous avions tous de belle eau claire pour notre table, pour nos tubs, et pour la lessive de nos draps.

Malgré tout, Moutier garda quelques jours encore un air un peu renfrogné, quand il voyait le petit tilbury arriver, le soir, à l'heure où des nuages saumon nagent au-dessus du marais, et où un peu de vent argente, comme d'une migration d'écailles, la surface brune, — le petit tilbury noir, et le trônement de deux vaporeuses silhouettes blanches, et le gonflement de deux écharpes sœurs, l'une rose, l'autre bleue, autour de deux fugitives têtes blondes.

Mais le fond de sa mauvaise humeur était moins peut-être un reliquat de l'affaire des coolies qu'une conception d'ingénieur qu'il s'était forgée, relativement aux rapports de la femme et du travail de l'homme. Enfin, je le soupçonnais d'être un tantinet maniaque et de détester tout le chambardement apporté dans notre vieux camp.

Je ne le suivais pas du tout sur ce terrain, et j'allais volontiers présenter mes devoirs à madame Vallery, et admirer autour d'elle, autour de l'éblouissante sala aux volets dernier cri, une génération spontanée de boutiques chinoises, d'un ordre de négoce plus relevé que celui des échoppes à tout faire attachées à l'agglomération pouilleuse de nos coolies. Je vis par exemple apparaître cetain jour, pas très loin de la borne où le bonze A-Ka-thor venait s'asseoir jadis pour mendier le riz, la face replète et souriante, entre ses montants de bois doré et ses tableaux de laque noire, de Foung-li, l'orfèvre en titre de madame « l'Ingénieur en chef ». Car c'était là un de ces points, précisément, pour lesquels Hetty Dibson se distinguait des petites folles qui n'auraient pas manqué de faire venir de la rue Catinat des perles retour de la rue de la Paix, ou autres babioles d'un prix sans rapport avec leur volume. Hetty Dibson parlait volontiers de son orfèvre et de ses bijoux, du temps qu'elle consacrait à la commande de ces derniers, du plaisir quotidien d'en dresser l'inventaire, des mérites de la congaie préposée à la garde de leurs écrins. Mais il était bien entendu qu'il s'agis-

sait là de bijoux à la mode de Battambang, laquelle est un peu barbare, et s'exerce sur de l'argent ou de l'or à dix-huit carats; et pour ces bijoux-là, l'orfèvre Foung-li paie tout de suite quarante cents de la journée aux artistes chargés de paver leur métal de ces rubis, couleur de rostbeef, extraits des mines locales, et dont le prix n'a rien d'excessif, — il vous en coûterait moins cher de vous en faire remplir le creux de la main que si vous demandiez, sur place, la même mesure en fraises!

Aussi, Foung-li ne trouvant pas qu'il y eût là champ proportionné à l'ampleur de son génie commercial, avait jugé bon d'épingler à sa patente d'orfèvre une licence d'entrepreneur de pompes funèbres, et il avait fait venir de Cholon et rangé soigneusement, dans un hangar couvert de tout le fer blanc de nos vieilles boîtes à farine, un matériel alléchant de bannières, de tableaux, brancards dorés, banderoles incrustées de miroiteries, trompes, flûtes et autres instruments d'orchestre.

A la bonne heure! Foung-li avait le sentiment de la clientèle; et il y aurait plaisir à voir se dérouler, sur les rives du marais, au petit jour, de beaux cortèges sonnants, étincelants, flottants, ondulants, et dont les tamtams étoufferaient le Gong maudit!.

Le seul enfantillage qu'on pût raisonnablement reprocher à madame Vallery, c'était d'abuser de la plaisanterie un peu lourde, un peu fatigante, qui consistait à se regarder, sourcils froncés, dans tout miroir à portée, ou à se tâter, du bout de l'index, d'un air perplexe, la commissure des narines, et à prononcer, avec un rire lugubre, des phrases dans le goût de celle-ci : « Vous savez, Pip, je vous ai averti. Si j'enlaidis trop, je pars. C'est le miroir qui dira : « Partez! » Le jour qu'il aura dit, je ferai. Et il est fidèle, lui! Vous ne pourrez le corrompre, le soudoyer comme la congaïe qui s'exclame chaque matin, par votre ordre, que Madame n'a jamais été si « même chose une fleur »!

Quand il fait le temps qu'il fait, même à trois mois de l'époque officielle des typhons, il vaut mieux ne pas trop plaisanter, pas trop rire... Cela énerve comme un cocktail trop angusturé, et cela se termine souvent mal. A mon avis, Hetty

Dibson devrait bien le comprendre, et surtout le faire comprendre à sa jeune amie, madame Lanier.

Quand ces pointes facétieuses atteignent le cuir tanné du père Vallery, cela n'a pas trop d'importance. Cela n'amènera guère, on le sent, que le réflexe d'une grosse claque calmante à l'endroit de la piqûre, ou, plus probablement, que l'ingestion d'un granule ou deux de philosophie. Mais, pour ce rôle de guêpe, la petite Lanier, sous la couronne folle de ses cheveux blonds, me semble assumer des prédestinations plus inquiétantes.

Lanier est un grand garçon, un peu faible, un peu fat, un peu flou, que sa famille a expédié au Siam-Cambodge, avec toutes sortes de recommandations aux directeurs, administrateurs, chefs de train, sur le cher enfant, et, c'est à peu près la première fois qu'on le sort du champ de ventilation d'un pankah de bureau. Pour ses débuts, que le Dieu du ciel tropical le garde!

Il y a deux éclairs sur le monde, deux épanouissements de fleurs fraîches : à l'aurore, de sept heures à sept heures et demie, au crépuscule, de cinq et demie à six, et entre les deux, sans discontinuer, l'orage blanc de la lumière, le tintamarre solaire qui fulgure dans les yeux et casse la tête la plus solide.

Celle de Lanier n'est pas des mieux conditionnées pour la résistance. Elle prend au sérieux les piqûres de guêpe; et celles-ci s'enveniment justement à proportion qu'on leur accorde une attention hors de saison, qu'on les tripote, qu'on les gratte, qu'on y met la loupe pour y chercher le dard. Le malheureux voit bien qu'autour des yeux de sa femme, autour des jolis globes clairs, poudroyants d'or, de singulières zones bistrées ont grandi, et que, sous les pommettes, là où se pavanaient à fleur de peau les vapeurs roses d'un sang juvénile, ce n'est pas seulement l'amincissement du galbe qui étend maintenant cette stagnante ombre grise. Et il tremble quand il la voit, à la manière de madame Vallery, occupée à se contempler méditativement les phalanges devant le plateau de son onglier. Il tremble, et se croit obligé d'exhiber des mines lamentables, car il l'adore, c'est entendu, avec toute la candeur et le touchant égoïsme d'un garçonnet de vingt-huit ans.

Mais, à ces mines longues d'une aune, elle oppose de petits

rires sourds, ou se met à compter, à haute voix, le nombre de touches de rouge devenu nécessaire pour obtenir à ses lèvres « sa teinte ». Dix-sept! Deux de plus qu'avant-hier! Et, en vérité, c'est à se demander si c'est bien pour lui qu'elle est en scène, qu'elle travaille les effets de ce marivaudage ambigu... Si ce n'est pas plutôt pour éblouir madame Vallery de ses passes savantes au combat de coquetterie, au duel malicieux contre l'homme; pour montrer à cette anglo-saxonne, qui n'y connaît guère que l'emploi du « direct » d'un bon boxeur, ce qu'est le jeu aïgu, raffiné, étincelant de la Parisienne!

Je cause quelquefois de tout cela avec Moutier, au lendemain de nos visites à la troisième rivière. Moutier n'a-t-il pas un peu la responsabilité de nous tous, puisqu'il a celle du kilomètre 83? Et si nous sommes tous ici pour être dévorés par ce serpent de fer, lui, le grand-prêtre, ne doit-il pas veiller au gaspillage éventuel des réserves d'holocauste? N'a-t-il pas charge d'âmes et de corps?

A l'heure brève où l'étau se desserre, où l'atmosphère se détend entre la mâchoire du jour et celle de la nuit, dans la roseur béante du soir, nous allons, un instant, le long du chemin de bordure de la voie. Il nous arrive d'y croiser le poney pie et le tilbury noir au-dessus duquel s'arrondit, sous le vent béni de la course, le double zéro rose et bleu des écharpes. Moutier souffre d'une légère boiterie et, pour marcher, s'appuie sur une canne, car il a contracté un de ces ulcères, localisés mais tenaces, de la pathogénie indigène, quelqu'un de ces *pians*, plaies annamites — le nom est sujet à variations — qui ne sont guère plus dangereuses, mais pas davantage guérissables, dans la brousse, que des engelures dans la cour d'un collège. Cet accident n'entame, au reste, en rien l'égalité de son humeur, ni la vigueur de sa pensée à première vue un peu trapue, tout en muscles, si l'on peut dire, mais qui se révèle soudain richement innervée de sensibilité secrète.

C'est d'un œil maintenant amusé qu'il salue, puis regarde les deux rieuses silhouettes féminines disparaître dans la fente d'or que ménage, au débouché sur le marais, le parallélisme des sombres murailles végétales, taillées à même la forêt, à grands pans verticaux, de part et d'autre de la voie....

— Deux femmes —, dit-il avec un sourire —, deux femmes, et de l'autre côté, combien d'hommes? Mais il faut qu'elles aillent là-bas, pour attester que le travail de ces hommes est à elles, à elles toutes, les femmes!

Il s'interrompit pour faire sauter, du bout de sa canne, une pierre échappée du ballast, et que la trace des frêles roues avait effleurée.

— Nous autres, mon pauvre Tourange, — reprit-il, en gardant machinalement les yeux baissés vers les rubans imprimés dans la poudre, — nous autres, nous ne savons, nous ne sentons qu'une vérité, c'est que nous devons du travail... et nous voudrions seulement savoir un peu mieux à qui... à qui est due cette prestation perpétuelle de notre existence. Et nous sommes satisfaits, notre conscience est en repos, si nous l'avons au moins consacré, ce labeur d'une vie, à quelque chose, faute de quelqu'un, à quelque chose qui dépasse la vie humaine! Et il nous semble que celui qui y a droit, celui dont nous ne pouvons deviner la figure, mais qui vit dans le monde des choses qui dépassent la vie humaine, celui-là saura prendre son dû, comme le bonze A-ka-thor ramassait, hors des maisons, l'écuelle de riz déposée par les fidèles. Mais la femme ne veut pas comprendre cela! La femme veut que nous sachions que c'est elle qui détient la créance de cette dette... La voilà qui s'intronise idole centrale, et poursuit de sa colère le labeur de l'homme qui lui est volé. Et, le plus triste, Tourange, et le plus admirable, c'est que peut-être...

— C'est que peut-être elle a raison!

Ce n'est pas moi qui ai dit cela, c'est Lully, Lully, l'enfant qui vient à nous, en tenue de chasseur, les canons à l'épaule, débouchant d'une piste invisible de la forêt.

Et c'est Lully qui ajoute encore, marchant à nos côtés et balançant, de la main qui ne tient pas la crosse, une longue fleur odorante :

— Orgueil de l'homme qui veut suspendre sa durée périssable, sa petite moyenne de quarante années à de poudreuses œuvres centenaires! Soif de l'éternité misérablement étanchée à une grappe de générations!... Mais que voulez-vous que cela fasse, dites, vos travaux, vos monuments, vos che-

mins de fer, hein, Moutier, qui dureront combien, vingt, trente, deux mille ans, à celle qui porte dans ses flancs toute la lignée indéfinie des bâtisseurs?

Aucun de nous ne répond à Lully. Déjà l'heure rose, jaune et bleue s'éteint et le soir commence à peser, le soir où l'on évite de parler, comme si les paroles prenaient brusquement un poids étrange, qui les rend dangereuses à introduire dans les cervelles... Nul oiseau ne coupe la fente claire; mais, de-ci, de-là, quelque papillon, luné de bleu, volète d'une muraille à l'autre, comme affolé par l'impénétrabilité de la paroi. Nous nous collons silencieusement au talus de la voie, lorsque reparaît, lanternes allumées, le tilbury garni de ses blanches conductrices, derrière qui chevauchent, tête nue, les époux. Et c'est seulement au moment où, ayant atteint, à notre tour, le nœud de bifurcation, nous découvrons le marais, sur lequel traîne un dernier reflet rouge, que Lully s'exclame, avec une gambade d'écolier :

— Zut! Trop tard, pour aller voir les grues antigones danser devant le coucher du soleil!

Sa main désigne, vers l'extrême ouest, au delà de la corne saignante du marais, tout un pan du ciel bariolé comme une lanterne chinoise, et qui paraît loin, très loin...

Lully est resté l'homme des eaux limoneuses, le grand explorateur du marais. Il connaît les végétations amphibies, les nacres, les corolles flottantes, les buissons-radeaux infestés d'abeilles, et surtout la prodigieuse vie ailée que le morne léviathan de Chang-préah détache de son sein croupi, avec des palpitations lentes ou des jets radieux, le matin et le soir, à l'heure des prières.

XXVI

Lully a eu tort de forcer ainsi la note sacrilège, de braver si ouvertement, si obstinément le Ma-Kuoi du Gong funèbre. Lully a eu tort..... mais nous! Nous avons eu tort de vivre pour voir cela. Nous avons eu tort surtout d'emmener Fagui avec nous, et, d'arriver ainsi à la minute précise, juste exprès pour voir... Si nous étions partis dix minutes plus tard! Si

seulement Moutier avait suivi son idée d'aller changer de canne, avant de se mettre en route! Nous n'aurions pas vu, nous n'aurions pas entendu!...

Sans doute, Georgie n'aurait jamais reparu à la popote; mais nous aurions pu supposer qu'on l'avait assassiné proprement, d'une charge de plomb ou d'un coup d'anspect, ou que lui-même avait choisi un grand coin d'ombre épaisse dans la forêt, pour dormir une très longue sieste! Nous n'aurions pas vu les yeux, ces yeux où toute l'horreur, remontée du fond de l'être, venait crever en deux bulles noires, affreuses; nous n'aurions pas entendu le cri, le cri qui secouait, au-dessus de nos têtes, les colonnes de la vie et auquel notre silence seul était assez atroce pour répondre!

Et voilà qu'il faisait très beau ce jour-là, le trente-quatrième de ma réinscription à la popote, ainsi qu'en pourraient témoigner les cahiers de Fagui. Il faisait beau, il faisait bon, car un souffle, venant des bosquets du Paradis, s'était levé vers la quinzième heure.

Et quand Moutier passa devant ma porte, boitillant mais allègre, et, du bout de sa canne, me montra le miracle d'un horizon couleur de jardin, c'est de bon cœur que, pour le suivre, j'abandonnai le misérable carnet sur lequel j'étais en train de griffonner des pentes et des métrages.

Nous descendîmes la rive vers l'est, tournant le dos au campement des indigènes, et, c'est ainsi que nous passâmes devant Fagui, dont la sala était une des dernières dans cette direction.

Fagui, assise sur sa terrasse, n'était occupée qu'à déguster la liqueur céleste et, nous ayant fait un signe, elle se hâta de venir nous rejoindre, un couvre-chef de fortune épinglé à la hâte sur sa tête.

— Georges est déjà parti pour là-bas — nous dit-elle, — tâcher de tuer des marabouts, c'est la bonne saison pour les brins... Si vous voulez, nous pouvons marcher à sa rencontre.

Que Moutier ne suivit-il, à ce moment, son idée d'aller changer de canne! Celle qu'il avait à la main se prêtait assez mal à l'appui. Elle provenait d'un fléau d'ancienne balance chinoise, dont l'impeccable rectitude avait séduit Moutier, non moins que l'agencement hiéoroglyphique des petits clous de cuivre incrustés dans son bois pour indiquer les mesures.

Moutier avait pour ce bâton une prédilection, où se mêlait un rien de coquetterie, de cette coquetterie, un peu inattendue dans ses choix, spéciale aux hommes qui ne sont pas coquets.

Bref, nous partîmes ainsi à l'heure que le destin voulait, que voulait le Gong peut-être, pour ébranler nos cœurs d'un coup retentissant, au seuil de leur folle entreprise.

Nous partîmes. Nous avions la forêt à main gauche, toute luisante des bosselures métalliques de ses feuillages, et, à droite, le marais.

Marais, le mot n'est peut-être pas très exact pour ce vaste réservoir d'eaux limoneuses qui adopte, vers l'ouest, les alourdissements d'un dessin de mamelles, dont deux arroyos figurent les pis nourriciers. Marais, non. Toute cette masse filante et boueuse glisse, d'un mouvement imperceptible mais sûr, qui suffit à la nettoyer des joncs et permet que l'odeur n'en soit pas pis que fade, — rien autre qu'horriblement fade.

Fagui marchait entre nous, en sorte que, tout en causant, je pouvais détailler son délicat profil. Il n'était point trop cruellement altéré par l'épreuve climatérique ; mais la nuque mince fléchissait, comme si la couronne de la chevelure pesait sur elle, de tout son poids de métal précieux... Et déjà la crainte des flammes de l'air qui donne à tous ici, si l'on n'y prend garde, l'habitude de marcher comme les bêtes, les yeux vers la terre.

De quoi pouvions-nous causer? Comme des marins de la mer, comme des chasseurs de gibier, comme un vigneron de sa vendange, comme une mère de son fils, comme un soldat de l'ennemi, nous causions de lui, du kilomètre 83, de l'espoir de le coucher bientôt sur son lit de béton, d'achever le travelage, de voir tendus les quatre rails, fins et brillants comme des cordes de guitare... Ah! la belle sérénade, ce soir-là!

C'est Moutier qui se révélait ainsi poète, en clopinant. Il était tout joyeux, tout inspiré. Le matin même avait commencé de fonctionner l'organisation qui doublerait le nombre des trains de ciment arrivant quotidiennement de Battambang.

Il y avait bien les cent dix-huit coolies et les deux contre-

maîtres marqués d'une petite croix noire, au rapport hebdomadaire...

Mais, bah! on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Et puis; il faisait si beau, il faisait si bon, ce jour-là!

Mais Fagui, levant la tête, dit doucement :

— Tant pis, si cela marche bien, tant pis, si c'est bientôt fini!

Moutier fronça les sourcils, entendant ces paroles. Mais Fagui répéta de la même voix douce, avec un pauvre petit sourire, un sourire qui me faisait le même effet que lorsque je voyais à ses lèvres, au lieu d'un bel œillet de France, quelque triste fleurette du marais.

— Oui, tant pis, tant pis pour moi! Vous autres, vous ne pensez jamais à cela! vous faites votre œuvre, vous avez votre but, il brille devant vous... Mais, nous? Nous sommes casées dans votre ombre, tant que vous êtes loin du soleil!... Lorsqu'on le touche, ce soleil, le jour de gloire est arrivé, hein! et Fagui n'a plus qu'à disparaître!

Moutier, un peu gêné, tenta de protester, en secouant la tête avec énergie.

— Vous savez bien, Fagui, que vous pouvez compter sur l'affection de Georges...

— Oui, ici... et c'est justement pour cela que je souhaite que cela ne finisse pas. Mais cela finira tout de même. Voyons, Tourange, pourquoi vous, hommes honnêtes, voulez-vous, sous couleur de gentillesse, nous faire faire de mauvais calculs? Ici, vous êtes très gentils pour moi, tous, mais, dans six mois, dans un an, mettons dans deux, vous aurez quitté le Siam-Cambodge. Vous serez rentrés à Paris, vous aurez des économies, vous pourrez faire la fête, si le cœur vous en dit; et, si quelque jour vous rencontrez Fagui à un coin de rue, Fagui, une femme dont le teint aura gardé des stigmates, une femme qui ne sera pas très, très élégante... Il n'y aura pas longtemps qu'elle aura débarqué, — eh bien! soyons francs, vous la saluerez, oui, de loin, un peu vite, un peu honteusement, comme la complice d'une chose dont il vaut mieux ne pas parler...

Cette fois, nous protestâmes ensemble véhémentement en tâchant de trouver des mots péremptoires pour établir la

bonne place de notre cœur, la sûreté de notre mémoire et notre inaptitude reconnue à faire la fête... Tant que Fagui se prit à rire, ce qui encouragea Moutier à finir la chose en plaisanterie.

— D'abord Fagui, dès le débarcadère, sera très élégante ; elle aura des chapeaux où frissonneront tous les brins de croupion des marabouts massacrés par Georges en son honneur.

Sur quoi, Fagui retrouve son sérieux, pour affirmer gravement, la malheureuse, que c'était elle en effet, qui avait conseillé de ne pas laisser passer la bonne saison des aigrettes et des marabouts. Car si, à Chang-préah, il n'y avait pas lieu de se tourmenter outre mesure des frais de modiste, il fallait bien, en conséquence de ce qu'elle venait de nous exposer, penser à l'avenir..,

Et juste, comme elle répétait : « J'ai profité de ce beau jour pour envoyer Georges », juste comme elle achevait d'assumer bénévolement la conduite des rouleaux écraseurs du Destin, un coup de feu éclata sur la droite.

Il y avait là des bouquets de ces arbres à troncs blancs, amis des terres inondées, que l'on appelle en Cochinchine « des trams »; et leurs feuillages depuis un instant nous masquaient la rive.

Par-dessus les cimes, nous vîmes monter, pattes pendantes, très haut dans l'air doré, un marabout au manteau de cendre, et quelques paires d'ailes moins notables ; et nous courûmes vers la détonation, en hélant joyeusement.

Alors éclata le cri, le cri de l'homme happé par le marais ! Et nous vîmes la tête, vingt secondes, la tête à fleur de boue, la tête, seule, comme hors d'une cangue, la tête, et, trouant la tête, cette bouche noire d'où sortait l'appel épouvantable, ininterrompu, jusqu'à ce que, d'un coup, le flot immonde l'eût bâillonnée...

Je pense que les naufragés, qui ont surpris, d'un radeau, certain bouillonnement roux autour de celui des leurs glissé par mégarde, et qui ont constaté les suites, sont à même d'apprécier la qualité de nos réflexions pendant ces vingt secondes. Cependant nous fut épargnée l'horreur de voir remonter quelque chose à la surface. Cela fit seulement un trou sale dans le joli tapis vert, qui donnait, au soleil cou-

chant, l'illusion d'une pelouse où mener folâtrer des jeunes filles... En arrière s'alignaient des buissons sordides, par lesquels avait dû arriver Lully courant vers la pièce abattue.

Bien entendu, je n'observai pas cela tout de suite, une principale besogne ayant été d'abord d'empêcher Moutier de se jeter aussi là-dessus, ce que j'obtins en le lançant à la volée — il n'est pas très lourd, le malheureux — contre un tronc de tram. Ce détournement d'idée l'amena à casser des branches avec frénésie, ce en quoi je l'aidai tout aussitôt, à dessein d'en joncher le faux gazon et de gagner des mètres à plat ventre. C'était aussi vain que de semer de la paille sur le Mé-kong pour construire un pont, et, après dix bonnes minutes, pendant lesquelles je laissai les nerfs de Moutier se détendre à cette besogne, comme le crépuscule commençait à s'assombrir, je lui fis remarquer qu'il était temps de ramener Fagui à la maison. Elle avait fait moins de manières que Moutier, et s'était contentée de tomber raide et de rester là, toute blanche et les yeux fermés.

Les trams nous fournirent encore de quoi confectionner une litière pour la rapporter jusqu'au chemin de rive. Elle n'était plus évanouie, mais s'obstinait à nous regarder, les dents serrées, les yeux extraordinairement foncés, virés au noir, et sans faire mine de bouger.

Nous repartîmes ainsi, entre chien et loup, Moutier ayant lâché sa canne pour empoigner les deux brancards. Je savais bien qu'en l'état de sa jambe, nous ne pourrions aller très loin dans cet équipage; mais je tenais à l'éloigner suffisamment de l'endroit. Après un quart d'heure de marche clopinante, je lui proposai de faire halte, et lui confiant Fagui et le soin de l'éventer — car le bourdonnement des moustiques s'accroissait avec l'opacité des ténèbres — je pris le pas gymnastique vers le camp.

J'en revins avec le docteur et des coolies, et des lanternes, cordes, perches et planches. Tout ce dernier attirail était, je l'imaginais bien, superflu. Mais je tenais à satisfaire Moutier et les nerfs en révolte de Moutier. Fagui était debout quand j'arrivai. Elle ne manifesta rien devant mon peloton de sauvetage et se laissa emmener sans difficultés, toujours muette, par le docteur.

Nous autres, nous retournâmes au bois de trams et commençâmes notre travail aux lanternes. Nous finîmes par lier une façon de radeau, qui nous permît de venir à l'aplomb du trou, reconnaissable, comme un accroc au milieu du drap d'un billard.

Mais c'est en vain que nous sondâmes, sur place et alentour, avec nos perches et nos cordes à grappins. Ce n'était pas, je m'en doutais, un marécage aux croupissements léthargiques que cette fosse de Chang-préah; mais, sous la peau figée de la surface, un véritable fleuve de limon s'ébranlait, avec un courant et des remous. A un moment donné, la lune s'était levée, toute exsangue, au ras de cette plaine hypocrite, et cela m'avait fait mal... Elle avait dépassé le zénith et jetait sur le marais une grande nacre glaciaire, — que Moutier ne voulait toujours pas se décider à partir. Quand il fut enfin convaincu de l'inanité de nos tentatives, il se mit à jurer comme un païen, puis à hurler que Georgie ne s'en irait pas comme un chien crevé, qu'il allait lui bâtir un monument mémorable, qu'on coulerait dans le trou, en guise de fondations, tout le ciment du kilomètre 83, duquel kilomètre, lui Moutier, « avait sa claque », et que tous les bonzes viendraient se mettre à genoux devant le monument, et tous les coolies, encadrés de leurs caïs, de même, et qu'il flanquerait de sa main la cadouille à tous ceux qui ne s'agenouilleraient pas convenablement...

Et, tout d'un coup, il lui vint une idée beaucoup plus simple, qui le calma comme par enchantement. Il souleva son chapeau et resta tête nue, deux minutes, face au trou. Et je fis comme lui, un peu honteux de n'avoir pas eu cette idée-là plus tôt, au moment, par exemple, que les yeux du petit dégageaient toutes les épouvantes, toutes les miséricordes, et toutes les écumes de la vie, pour nous demander, en échange, ah! Dieu sait quoi!

Moutier eut sans doute le même sentiment, car je vis son regard fuir le mien, tandis que, de sa voix ordinaire de chantier, une voix un peu dure et basse, il commandait le rassemblement des coolies.

XXVII

— Grande secousse nerveuse. Folie guérissable, sans doute... Ne pas la contrarier, — résuma le docteur.

Et il insinua que, si ces dames voulaient se charger de Fagui, elle se laisserait probablement emmener sans résistance à la troisième rivière. Ce qui serait une solution point mauvaise, étant donné qu'elle ne voulait pas rentrer chez elle.

— Je suis débordé de l'autre côté, mon pauvre Tourange, et en avertissant seulement madame Vallery, qui me paraît être la tête froide de là-bas, de ne pas trop se laisser impressionner par le cri...

— Quel cri? — interrompis-je, avec un petit serrement de gorge, au souvenir...

Le docteur ajusta son binocle sur son nez.

— Au fait, je ne vous ai pas raconté ce que je suis devenu, hier soir, quand vous me l'avez confiée. Tout alla bien pendant les premières minutes. Fagui s'était mise debout et marchait à mon côté tranquillement, la tête basse; pour plus de sûreté, j'avais pris son bras... Tout alla bien jusqu'à ce tournant où le chemin laisse à droite, vous savez, tout un chapelet de petites mares, pas très loin de l'ancienne sala de Barnot. Comme nous attaquions le tournant, voilà qu'un cri de perdu nous part quasi dans les jambes, un de ces affreux cris de grenouille déglutinée par le serpent d'eau... Et, tenez, précisément, la nuit de Barnot, vous rappelez-vous, nous eûmes une sérénade de ce goût-là... Point surprenant qu'en recevant cette musique dans les oreilles, la pauvre femme soit retombée raide, avec de grands tremblements dans tout le corps, comme s'il y passait des décharges électriques!... Grenouille, contractions, je pensais à l'expérience de Galvani, était-ce bête, hein!... Il a fallu la recoucher sur sa litière et la transporter comme une blessée. Je comptais la déposer sur son lit, m'en remettre à la congaïe du soin de la dévêtir, et passer la nuit dans la chambre voisine, à toute éventualité. Mais, sitôt sa porte en vue, la voilà qui bondit sur ses pieds, et, quand je veux l'engager sur l'escalier de sa vérandah, qui me résiste et se met à crier, à crier, à la façon de la grenouille... Ma foi, je l'ai

ramenée jusque chez moi. Elle a été bien gentille, la pauvre, sauf, que jusqu'à quatre heures du matin, par intervalles, elle lançait ce cri déplorable, pendant une dizaine de secondes, de moins en moins fort... à la fin tout doucement, comme pour elle... et puis, elle s'est endormie. Ce matin elle est très calme; elle cueille des branches dans mon jardin et les met dans les pots que lui présente le boy.

Je serrai la main du docteur.

— Vous avez raison, — dis-je. — Le meilleur serait de l'éloigner d'ici pour quelques jours, de la transplanter dans un milieu où rien ne soit pour la froisser. Je crois qu'en effet madame Vallery est la femme de la situation. Je l'ai vue s'occuper de la congaïe de Dumoulin, mon contremaître, et cependant nous savions tous le vrai nom de la diarrhée de cette malheureuse... *Good bye*, docteur! Je vais parler à madame Vallery.

Hetty Dibson, chez qui, le temps de sauter en selle, je me suis rendu, s'est avérée la tête froide et solide que nous espérions. Il fut convenu que, l'après-midi même, elle viendrait chercher Fagui en tilbury, et qu'un paquet de linge et d'objets de toilette, préparé par la congaïe, suivrait. Elle voulut me garder à déjeuner, mais je déclinai son invitation, ne me souciant pas de laisser Moutier seul à la popote, — elle était déjà bien assez vide!

A onze heures et demie, je me retrouvai donc tête à tête avec André. Sa mine était mauvaise, je ne pus m'empêcher de lui conseiller un peu de repos. Mais il haussa doucement les épaules et me répondit, avec un sourire paisible, que le plus simple était, maintenant que la machine était lancée, d'espérer qu'elle tiendrait jusqu'au bout. Puis, il m'entretint, sans transition, des mesures qu'il avait arrêtées dans la matinée. Mesures dont j'aurais été surpris, sans doute, il y a quelques mois.

Il m'annonça qu'il avait demandé au Père du May de venir réciter les prières funèbres sur l'emplacement où était enfoui — il hésita à prononcer le mot — Lully; que lui-même se proposait d'accompagner le Père, et que, plusieurs contremaîtres ayant manifesté une résolution semblable, il avait décidé que la cérémonie aurait lieu au coucher du soleil, à la

fin du travail, laquelle fin serait devancée d'une heure à cet effet...

Je l'assurai de ma volonté d'être à ses côtés, et je réclamai d'avertir le docteur et les gens de la troisième rivière, à l'exclusion des dames qui seraient occupées ailleurs ; et, à ce propos, je lui rendis compte de l'emploi de ma matinée. Il nous approuva de point en point et ajouta seulement :

— On ne peut laisser la sala abandonnée aux congaïes et aux boys. Allez faire un inventaire. Mettez de côté ce qui, papiers ou souvenirs, peut intéresser la famille; on l'expédiera à Battambang. Pour le mobilier et le linge de la maison, on les dirigera peu à peu vers la troisième rivière. J'imagine que vous n'êtes pas un homme de loi (en disant ces mots, il me regardait dans les yeux) et que nous ne chicanerons pas ici sur l'union libre.

Nous mangions vite, évitant instinctivement de regarder autour de nous, et de constater par exemple que les bouquets des vases auraient dû être changés. Ils avaient été faits, la veille, par Fagui, avec ces plantes du marais, dont les fleurettes sont pareilles à des gouttes de cire rouge, et dont les feuillages noircissent et se corrompent très vite à l'air pur.

Comme nous avalions le café, nous entendîmes un pas monter la vérandah, un pas d'Européen, nous ne pouvions nous y tromper, tout assourdi qu'il fût par la chaussure chinoise, et le Père du May apparut dans l'encadrement de la porte. A l'exception de la botte de toile à semelle de feutre, son costume était celui des prêtres français ; soutane d'anacoste noire, rabat brodé de perles blanches, ceinture à la taille et barrette sur la tête. Il avait la main gauche fermée sur son livre, et la droite, celle qui venait de déposer le parasol contre un poteau de la vérandah, passée à la ceinture, selon un geste qui lui était familier; et, quoique, à son essoufflement, on pût deviner la rapidité de sa course, son visage était sec et sans rougeur.

Moutier vint avec empressement à sa rencontre et lui offrit un siège ; mais il le refusa, d'un geste de la main qui tenait le livre, et, debout, nous exposa l'objet de sa visite, de la voix grise qui était la sienne, et sans se départir de ce sourire qui

ne quittait guère ses lèvres soigneusement rasées, mais qui ne découvrait jamais les dents.

Il exposa qu'un grand nombre de ses chrétiens faisaient partie des équipes placées sous les ordres de M. Lully, et, sachant qu'on devait aller dire des prières pour lui, seraient heureux de grossir le cortège de leur présence et de celle de leurs camarades.

— Je crois pouvoir répondre du bon ordre, monsieur, ajouta-t-il. — Mais, vous n'ignorez pas le goût de tous les Asiatiques pour les pompes funèbres. Verriez-vous un inconvénient à ce qu'ils donnent, à cette occasion, libre carrière à leur fantaisie? Bien entendu, je serai là pour veiller à ce qu'elle ne dépasse pas certaines bornes.

Moutier octroya toutes les permissions, et félicita même chaleureusement le Père des bons sentiments de ses chrétiens. Celui-ci reçut les félicitations avec son éternel sourire, où l'on pouvait retrouver une politesse distante d'homme du monde, aussi bien qu'un embarras de paysan s'astreignant à l'amabilité, s'inclina légèrement, et s'en fut rouvrir le parasol qu'il avait laissé sous la vérandah.

Moutier écouta longuement le bruit discret de son pas disparaître, comme volatilisé dans la fournaise extérieure, puis me dit, avec un regard singulièrement expressif :

— Personne ne saura jamais les services que nous a rendus cet homme! Je n'ai pas eu une révolte, pas une rixe, pas un semblant de désordre. Il n'est jamais venu, comme ne s'en serait pas fait faute quelque *Padre* d'ordre inférieur, me harceler de réclamations au nom de ses protégés... Les bonzes et le pieux A-Ka-thor ont tout machiné, j'en ai eu les preuves, pour provoquer une grève et des troubles. C'est à lui, à lui seul que nous devons de ne pas avoir nos chantiers déserts. Décidément Mureiro Vanelli est très fort!

XXVIII

Ce fut un étrange cortège que celui que nous menâmes en l'honneur et sauvegarde de l'âme de l'ingénieur George-Antoine-Louis Lully, décédé à Chang-préah dans la trente et

unième année de son âge. Ce fut un étrange cortège que celui de cette promenade aux flambeaux, conduite par un prêtre, et se déroulant comme un dragon fumeux et resplendissant au gré des méandres d'une rive innommable. Près de douze cents coolies étaient venus, et — comme on ne pouvait passer qu'à trois de front, — du Père du May, qui, en surplis empesé de frais, une étole noire au cou, ouvrait la marche, au vieux Foung-li veillant, à l'arrière garde, sur le contenu de son hangar vidé, il y avait place pour plus d'une belle ondulation.

Chacun de ces volontaires portait quelque chose à l'épaule, qui une hallebarde, qui la tige d'un dais, qui la hampe d'une bannière. Pour celles-ci, leur soie rouge ou mauve était peinte ou brodée d'inscriptions, dont le texte avait été soigneusement expurgé par le Père; un gigantesque drapeau tricolore dominait, comme une tente au sommet d'une colline, leur peuple chatoyant.

Les figurants, qui n'étaient pas dépositaires d'un de ces numéros recherchés du matériel de Foung-li, s'étaient équipés à tout le moins d'une grosse branche d'arbre, habillée de ses feuillages et retenant à sa fourche, comme un nid de phénix, une ronde lanterne, jaune ou rose, ou simplement blanc-de-deuil. Les plus ingénieux, s'inspirant du rite qui veut qu'à l'occasion des fêtes funéraires, soient exhibés les simulacres des objets familiers du mort, avaient choisi de confectionner des grues éclatantes, au bout de longues perches, dans la buée rousse des fumées.

Les caïs, le rotin au poing, maintenaient un ordre exemplaire dans les rangs, et leurs vêtements de gala aux nuances tendres, bleu pâle et lilas, faisaient des taches miroitantes, comme des plastrons de cuirasses dans le clair-obscur du cortège.

Toute cette belle ordonnance ne s'était pas établie, cela va sans dire, sans à-coups, rumeurs et perte de temps; et il était tout à fait nuit lorsque nous nous mîmes définitivement en route.

Immédiatement derrière le Père, marchaient des joueurs de trompette qui commencèrent à tirer de leurs instruments des sons prolongés, graves et monotones, comme des glas...

Oui, c'était un étrange cortège et je suis sûr que Georgie

n'en aurait pas détesté le spectacle pittoresque. Malheureusement je n'avais pour voisin que ce pauvre Lanier, qui ne cessait de geindre et de s'éponger. Il me parut insupportablement nerveux, et, comme je lui demandais des nouvelles de Fagui, tout ce qu'il trouva à me répondre, c'est quelque chose comme : « Mon cher, si cela continue, dans quelques jours nous serons tous plus fous qu'elle. »

Arrivés au bois de trams, nous nous entassâmes tant bien que mal sur la rive ferme, et laissâmes le Père entonner les prières et purifier le marais d'eau bénite, dans la direction de l'endroit...

Toute la foule des coolies chantait, à son signal, le *Dies irae* avec une prononciation des mots latins à la française et une justesse d'émission des notes du plain-chant stupéfiantes. J'observais curieusement ces faces placides essayant de se terrifier chrétiennement à l'évocation des tribulations redoutables par lesquelles doivent passer les vénérés ancêtres... Et jusqu'à quel point le Père était parvenu à opérer cette transmutation des cervelles, c'est ce que je ne voudrais guère approfondir. Mais je sais qu'en revanche, pour nous autres, une transmutation contraire n'était pas loin d'être réalisée, et que cette prose funèbre nous semblait aussi peu de saison qu'un vêtement noir, par exemple.

Nous étions là, nous le sentions bien, pour rendre hommage à notre camarade, ouvrier de l'œuvre, et, par-dessus l'ouvrier, à l'œuvre elle-même, et, par-dessus l'œuvre, à Celui qui, comme avait dit Moutier, a qualité pour ramasser tous ces hommages, comme le bonze son riz... Et notre âme était sereine et joyeuse, je le jure!

Il n'y avait une toute petite exception peut-être que pour ce malheureux Lanier qui, visiblement, ne gouvernait plus ses nerfs. Et lorsqu'au moment du *Tuba mirum spargens sonum*, les trompettes crurent bon de scander le chant de quelques meuglements qui se répercutaient sur l'eau lourde comme un miroir de bronze, voici le pauvre homme qui se met à pleurer, comme si c'était sa jeunesse et sa joie qu'on jetait à l'abîme.

Cependant, quand ils eurent fini de faire monter le chant terrible vers le Dieu de l'Universelle Vengeance, les choristes

passèrent à quelques cris plus nationaux, à destination spéciale du ma-koui de Chang-préah; et ce faisant, brandissaient les oiseaux de papier et de feu vers le ciel écrasant. Et juste, à cet instant, la lune se leva, ronde et cuivrée comme un gong, et sa lumière fut vite assez abondante pour qu'au retour on pût éteindre les lanternes, par économie, sur l'ordre du Père.

XXIX

Il y a quelque chose de plus au fond du marais, et que le Père n'ira pas bénir! Quelque chose que le docteur et moi avons jeté hier soir, et qui, Dieu nous entende! ne remontera pas des tréfonds...

J'avais employé la sieste à inventorier la succession de Lully. Point n'était matière à gros travail : des papiers, une montre, des bibelots personnels, les hardes du défunt, comme disent les formules officielles... Du tout, avec l'aide du boy, j'avais empli quelques caisses, bien assaisonnées de poivre du pays, que Battambang se chargerait de faire parvenir à qui de droit. La moitié de l'argent, quatre cents piastres environ, devait prendre dans une enveloppe cachetée le même chemin. L'autre moitié de l'argent et les meubles restaient, jusqu'à nouvel ordre, la propriété de madame Françoise-Marguerite Dumont. Tout ce mobilier, y compris le piano à table mécanique, valait, d'ailleurs, sans plus, les frais de son transport. Quant à ces meubles spéciaux que représentaient les oiseaux empaillés, nous avions décidé, Moutier et moi, M. Vallery assistant à la délibération, qu'ils étaient censément passés au feu des enchères et adjugés, sous astreinte de rester momentanément sur leurs perchoirs : à savoir, à Moutier, le lot des rapaces, à Tourange, celui des échassiers et des palmipèdes. Ce qui permit de joindre quatre billets de cent piastres à chacune des bourses de la communauté.

Il ne me restait plus qu'à pénétrer dans une petite pièce que Lully appelait son atelier, sans que j'eusse jamais su au juste à quels travaux il s'y livrait; peinture, photographie, menuiserie. A vrai dire nous le soupçonnions plutôt de manigances

artistiques, mais il était, sur ce chapitre, d'une réserve qui tantôt vous présentait les voiles d'une timidité virginale et tantôt les verrouillements inquiétants d'un arcane d'alchimiste. La chaleur était très dure, et le peu de mouvement que je m'étais donné avait suffi à procurer à mon épiderme la tonicité d'une vieille serviette de bain. En ouvrant la porte que je franchissais pour la première fois, j'éprouvai une sensation marquée de fraîcheur, que je m'expliquai d'abord par l'orientation de la pièce, mais je flairai en même temps une odeur bizarre et fade, dont je n'analysai exactement la désagréable fadeur, qu'après avoir vivement poussé le volet de bois plein de l'unique fenêtre.

C'était l'odeur même du sommeil du marais, du limon des couches profondes... Et, en effet, au milieu de la pièce ; un grand baquet débordait d'une glaise gluante et rougeâtre. A sa couleur, j'en reconnus l'origine ; elle provenait à coup sûr, du banc argileux qui venait affleurer la rive, au sud de la digue. Une ancienne tradition locale attribuait à cette argile des propriétés plastiques et céramiques égales à celles des meilleures terres de Cay-may en Cochinchine, encore que son exploitation demeurât englobée dans l'anathème général jeté sur le domaine du Gong. Mais Georgie bravait l'anathème !

Outre le baquet, il n'y avait dans la chambre qu'une façon de sellette de sculpteur et, sur une alignée de planches en étagère, tout ce qui, modelé par les doigts de Georgie, était passé de cette sellette sur les planches. Mes nerfs sautèrent à la révélation de ce musée des horreurs, complément inattendu du beau cabinet.

Toutes les bêtes gluantes, toute cette faune grouillante, innommable et répulsive des eaux épaisses comme le sang, tout le cauchemar flasque, gélatineux, visqueux, pustuleux, écailleux du marais, chéloniens, sauriens, et batraciens, têtards, tritons et salamandres, escargots géants, sangsues gonflées comme des outres, tortues à têtes de crapauds, ignames à la langue de serpent, serpents à la peau de poisson, défilait là. Par surcroît, la fantaisie tératologique de l'artiste avait enchéri sur celle de la nature. Une ingéniosité abominable, amalgamant le démesuré et le disproportionné, greffant le biscornu sur

l'amorphe, avait trouvé moyen d'épanouir, jusqu'à la splendeur, la monstruosité.

Des yeux, comme des bulles délétères, étaient sur le point de crever, des ventres, pareils à des sacs à glandes, tenaient des conciles, des pattes proposaient leurs membranes tendues, semblables à des ailes de vampires... Et tout cela dégageait, comme la sienne propre, l'horrible odeur fade du limon originel, en dépit de l'enduit de couleurs glauques ou jaunâtres, dont il était comme huilé, et dont les poudres — sans doute, quelque héritage du vieil An-Hoan, — emplissaient encore, à même le plancher, des fonds de frêles coquilles.

Fasciné et écœuré tout à la fois, je ne bougeais pas du milieu de la pièce, n'arrivant ni à secouer le malaise, ni à briser le charme qui immobilisait mes regards devant ces démences.

A la longue, la découverte d'un papier, cloué comme une étiquette, au rebord d'une des planches, me décida à faire quelques pas en avant. Sur le rectangle blanc, simple feuillet détaché d'un carnet, je lus alors ces mots inscrits de la main même de Lully, je reconnus, sans hésitation, la grande écriture pointue et déversée de Georgie, aussi bien que l'encre très noire dont il avait coutume de se servir, et qui semblait encore toute fraîche sur la pâleur du papier :

Ne pas toucher en cas de malheur, briser sur place et rejeter les débris au marais.

Ce qui suivit, je ne saurais prétendre que je m'y sois résolu, ayant consciencieusement délibéré, m'étant soucié de soupeser mes responsabilités contradictoires d'exécuteur testamentaire.

Non, ce fut un geste, une détente de nerfs, l'acte impulsif d'un fiévreux, d'un mauvais dormeur peut-être... ou d'un homme à l'œil trop sain, je ne sais plus... Je sais que je bondis dans la pièce voisine, et que là, ce fut un T, un T d'ingénieur, en bois de fer et lourd comme un marteau, qui me tomba sur la main. Je sais qu'armé de mon T, je revins dans l'atelier et commençai de frapper.

— Ah çà! Vous avez l'air d'un moine abattant les idoles à coups de croix...

C'était le docteur qui apparaissait sur le seuil, les yeux arrondis derrière ses verres.

— J'ai ouï ce vacarme de vases brisés; je ne m'attendais guère à vous trouver dans ces fonctions d'iconoclaste.

Ces quelques mots me calmèrent, ou plutôt transformèrent ma frénésie en résolution non moins sauvage, mais froide. Je montrai du doigt au docteur le papier toujours cloué sur sa planche, puis, les deux ou trois monstres encore entiers, et méthodiquement, comme une cuisinière passe un lapin au hachoir, je fracassai une grenouille à bec de garudela.

Le docteur avait lu le papier et m'avait regardé faire.

Il ajusta son binocle et prit sa tête de retour du congrès de neurologie.

— Georges Lully portait l'étoile de la folie sur le mont de Jupiter de sa main de saturnien, — dit-il sans broncher — et, c'est trop tard pour y rien changer, mais, pour vous, mon bon Tourange, il est encore temps, et vous allez me promettre de passer vos siestes à l'ombre de votre toit et, si possible, sous l'éventail de votre boy.

Je lui tendis mon poignet à tâter, en souriant.

C'était vraiment la crème des garçons que notre docteur, et, je ne pouvais lui faire un reproche de penser, par profession, un peu plus aux vivants qu'aux défunts.

— Docteur — dis-je, — je vous promets cela. Mais, en revanche, vous me promettez, vous, de ne souffler mot à quiconque de ce que vous avez vu dans cette chambre?

Il parut réfléchir un instant, puis répondit avec lenteur, scandant ses paroles d'un hochement de haut en bas.

— Oui, moi aussi, je crois que cela vaut mieux... Seulement, — ajouta-t-il, en promenant ses regards sur les débris épars dans tous les coins, — qu'allez-vous faire de toute cette poterie?

— Ce qui est écrit sur le papier; la jeter au marais, dès la nuit venue.

Le docteur s'approcha d'un tas de décombres particulièrement volumineux et l'éparpilla du pied.

— Ma foi! — proposa-t-il, — je vous y aiderai bien volontiers.

La proposition me fit plaisir, et, en même temps un peu honte : et je tâchai de lire sur son visage s'il avait présumé que j'aurais eu peur, oui, peur, ou tout au moins ennui à aller

tout seul au marais avec cela. Mais il redressait son binocle de l'air le plus bonasse du monde, et me prit par le bras pour sortir de la chambre, dont j'emportai la clef.

Vers sept heures, à la nuit noire, nous y revenions comme des voleurs et nous hâtions de déménager les ruines du musée des horreurs dans de vieux sacs à paddi, où elles se heurtaient avec un bruit d'ossements.

Nous avions décidé de les jeter à la pointe nord-est, le plus loin possible de Georgie, « afin, dit le docteur, que la bénédiction du Père ne s'égarât pas sur leurs peinturlurages hérétiques, au cas où ce saint homme viendrait à récidiver du côté des trams ». Mais, nous n'avions pas songé que le bas niveau des eaux rendrait impossible à notre sampan le passage au-dessus du seuil; si bien qu'arrêtés, nous ne trouvâmes rien de mieux, comme solution, que de lancer les sacs, de toute la force dont nous étions capables, contre les piles d'une arche. Nous entendîmes un dernier « ploc » d'émiettement, au contact de la dure muraille bétonnée; puis, la lourde surface, vaguement rougeoyante des reflets de nos lanternes, s'entrouvrit sans éclaboussures, à hauteur à peu près de l'hectomètre 7 du kilomètre 83.

Cette petite expédition m'avait mis quelque peu en retard pour le dîner. Mais Moutier m'attendait sans impatience, la jambe allongée sur un fauteuil, une cigarette aux lèvres. Je lui rendis compte de mon inventaire, passant toutefois sous silence ma découverte de l'atelier.

— Vous n'avez rien trouvé d'extraordinaire?

Je m'imaginai presque qu'il avait dans la voix une intonation préméditée, quasi anxieuse, à tout le moins plus marquée que ne le voulait la banalité de la question. J'esquissai néanmoins un geste évasif.

— Tous les paquets, — éludai-je —, doivent aller, je crois, de Battambang chez mademoiselle Adrienne Lully, directrice d'Institution à Lons-le-Saulnier, Jura, car c'est à cette adresse, n'est-ce pas? que Georges envoyait ses lettres et ses chèques. Ne serait-ce pas une photographie de cette personne que j'ai recueillie dans un tiroir de table à écrire? — Et, tirant mon portefeuille, je me mis en devoir d'en extraire une photographie du format carte de visite, que je tendis à Moutier. C'était,

avec le nom de la petite ville jurassienne dans le bas, le portrait d'une femme ayant passé la jeunesse et qu'on devinait, quelle que pût être la date de l'épreuve, coiffée hors la mode et vêtue de même.

Quels pouvaient être ses rapports de parenté avec Georgie? Tante? Cousine? Sœur aux fonctions maternelles, peut-être? Elle avait de Lully je ne sais quel air tendre et modeste, sous la révolte d'un front trop somptueusement modelé.

Moutier avait pris de mes doigts le gris carton glacé et, machinalement, en tâtait le grain, sans détacher ses yeux de l'épreuve.

— Etes-vous physionomiste? me demanda-t-il tout à coup.

Et sans attendre ma réponse, il ouvrit son veston et y glissa l'image.

— Je la garde, — dit-il. — Si je rentre en France, j'irai à Lons-le-Saulnier rendre visite à la personne en question. Si je reste ici, ma foi, vous saurez où retrouver son portrait, et à quelle adresse lui en faire retour.

HENRY DAGUERCHES

(La fin au prochain numéro.)

POÈMES

LE VOISINAGE

I

L'AUBE BLEUE

Autour de la maison, les viornes et le lierre,
— Mur mobile, où la lune aura rêvé souvent, —
Avant qu'un jour de plus dore mon contrevent,
Font dans l'aube bleuie un bruit frais de volière.

Ce ne sont alentour que palpitements d'aile...
De ma chambre, au niveau des rameaux infinis,
La maison sous ce mur de feuillage est un nid ;
Nulle n'aime les fleurs et les oiseaux comme elle !

Le voisinage dort de toutes ses haleines,
L'innocence du songe absout le corps humain ;
Nul au bord de la nuit n'a salué demain,
Nul n'a repris encor sa besogne et ses peines.

Un gaz jaune agonise au carrefour, en face;
Une étoile s'aiguise entre les toits, là-haut;
La première rosée, aux trilles des oiseaux,
Pose sur la pelouse un blanc lustre de glace.

Il n'y a que nous deux et nos cœurs en prières
Sous cet infini bleu, ce mystérieux bleu,
Ce fluide, émané des étoiles en feu,
Et qui se roule en larme aux coupes des paupières...

Aube! Clartés de nuit et de lune mêlées!
Comme aux grands soirs de l'art, aube, liquide azur,
Nos âmes, sous ton flot ineffablement pur,
Se sentent à la fois tristes et consolées...

II

LES EXILÉS

Ce sont des exilés, et j'entends bien souvent
Leur voix qui dans les mots chante plus que la nôtre.
Ils vivent de s'aimer, chacun riche de l'autre,
Et leurs baisers parfois m'arrivent dans le vent.

Leur jardin est la face en fleur de leur amour,
Sous le ciel étranger de notre Ile-de-France
Où s'évoque pour eux, nostalgique espérance,
Le charme enclos, là-bas, au jardin du retour.

Elle vient au matin épier un rosier,
Et rêve à d'autres fleurs, dans une autre campagne...
Un long lévrier blanc lentement l'accompagne;
Et les oiseaux frileux ont l'aube en leur gosier.

Lui, toujours la rejoint, et leur couple s'assied
Si près de la cité, sur un banc bucolique,
Où, malgré leur silence, une âme de musique
Semble comme un beau chien se coucher à leurs pieds.

Et ce soir, où m'accoude au balcon mon ennui,
Par-dessus les fusains nimbés de clair de lune,
Tandis que le hameau s'harmonise à la brune,
Seule, avouant son âme aux échos de la nuit,

Elle chante des airs bizarres et charmants,
Où pleure un peuple triste en mal de nostalgies;
— Langueur molle, crispée en rauques énergies,
Puis spasmodique ainsi qu'une étreinte d'amants... —

On y sent frissonner tout le cœur d'un pays ;
L'eau glauque des grands lacs, les yeux pâles des femmes,
Les ferveurs de la foule au vent des oriflammes,
L'asiatique ennui des steppes infinis...

Et l'on y sent aussi crier les passions
De l'exilée en pleurs vers son foyer tendue,
Qui parle au bien-aimé de la terre perdue,
Et d'un ciel qui n'a pas nos constellations...

Et, dans le vent d'ici — doux plus que l'air natal,
Sous la lune que l'astre aux essieux d'or charrie,
Forme brève par tout un long passé pétrie,
Avec son chant dolent tour à tour ou brutal,

L'exilée est ce soir la voix de sa patrie!...

III

LE PENSIONNAT DE DEMOISELLES

Les « grandes » de quinze ans sous le treillis des branches,
Nattes, rubans au col, lustrine raide aux manches,
Passent, couple après couple, et les bras enlacés ;
— Confidences des cœurs qui n'ont pas de passés! —

Là-bas, la corde bat le sable d'une allée :
Toute une troupe heureuse, ardente, échevelée,
Crie et chante à tue-tête, et rit, et rythme à faux,
Sur un air torturé des nombres et des mots;

Tandis qu'à pleine voix scandant la sarabande,
Une classe ingénue infléchit sa guirlande
Qui, sinueuse, au gré hasardeux de ses tours,
Fait des gerbes d'enfants dans les préaux du cours.

Puis le furet furtif court aussi dans la ronde,
Aux tièdes soirs de juin, lorsque la lune abonde,
Et que, toute baignée en ce fluide argent,
Madame la « Censeuse » a le cœur indulgent.

Alors, à ces enfants que l'ombre trouble, on livre
L'été nocturne avec sa volupté de vivre,
Ses rossignols plaintifs, ses bleus enchantements,
Son vertige divin, d'où naissent les amants!...

Elles sont moins enfants déjà que sous l'automne :
Plus d'âge est dans leur chair, leur chair est moins atone,
Et plus de prescience habite sous leurs fronts.
O groupe frissonnant! Vierges sur les perrons!

Toutes dans quelques jours auront quitté l'école,
Telle ne rira plus qui semblait la plus folle;
Et, d'un souffle étouffant leur facile plaisir,
L'inconnu de l'amour va hanter leur désir...

Maintenant, ce n'est rien qu'un cours de jeunes filles,
Entre rue et jardin, sous de calmes charmilles,
Et qui chante, et qui tourne en se tenant les mains,
Et qui n'est vieux encor que des passés humains...

1er Mars 1913.

IV

LE TERRAIN VAGUE

Là-bas un mendiant de son pauvre orgue joue
L'air que les violons de la gloire ont chanté...
Il a plu : le soleil aux murailles heurté
Se glace d'argent mat à des flaques de boue.

Un jour étiolé ternit le terrain vague
Où l'âpre ortie a mis son blanc foisonnement;
Il est vide; il a l'air d'attendre vainement,
Ainsi que moi qui songe et qui tourne ma bague.

C'est une brousse, où seul quelque chat famélique
Guette férocement le sommeil des oiseaux,
Pour faire son repas sanglant de chair et d'os
Avant de retrouver sa compagne hystérique.

Tandis que dans l'immeuble aux cent chambres banales,
Des couples enlacés reposent, on entend,
Enervés par les soirs troubles d'avant-printemps,
Râler dans les sureaux leurs rauques bacchanales.

Quelquefois en été, sur l'herbe jaune et rase,
Un souffle de musique, un air de piano,
Une étude sans nerfs : *do*, *mi*, *ré*, *mi*, *ré*, *do*,
Que le vent cueille, aux bords des fenêtres s'écrase...

Et les parcs du hameau, près de ce sol en friche,
Avec leurs beaux enfants, leurs chiens, et leurs pigeons,
Et Mars, qui rompt la sève aux pointes des bourgeons,
L'ignorent. — C'est un pauvre à la porte du riche. —

Cette terre, elle aussi mendiante, humble et vaine,
Qui donc saura lui faire aumône quelque jour
D'une maison petite, où vive un peu d'amour,
Pour qu'elle soit fleurie au moins de grâce humaine!

V

ADOLESCENTES

Toutes trois ont penché sur le balcon de fer
Leurs beaux cols nus, encor tout duvetés de boucles.
C'est dimanche, et c'est mai : l'azur sort de l'hiver,
Et la vitre au biais d'or les nimbe d'escarboucles.

Maintenant dans la chambre elles font des bouquets,
Sans songer qu'en leurs mains les fleurs cessent de vivre,
Et causent, effeuillant de leurs doigts prompts et gais,
Près des cahiers épars, le mystère d'un livre.

La plus blonde s'amuse à l'éclat d'un bijou.
Et s'en coiffe, et sourit à son jeu dans la glace ;
La liseuse lassée a redressé le cou,
Et la plus douce change une rose de place.

L'errante volupté des vents porte leurs voix ;
Bien que nul n'ait courbé sous un baiser leur tête,
Naïves, tâtonnant vers l'amour, toutes trois
Ont retrouvé leur cœur dans les cris du poète !

Grave, tendre ou frivole, elle font peu à peu
De longs aveux ardents comme des prophéties,
Et regardent monter l'avenir à leurs yeux,
Comme si les amours étaient jamais choisies !...

Et, parmi les vapeurs où l'or du jour se fond,
Dans l'irréalité de l'air et des ramures,
J'entends — comme un appel de mon passé profond —
Sous leur groupe innocent leurs cœurs pleins de murmures;

Moi qui rêvais aussi sur la rampe de fer,
Au bord de l'avenir, entre mes deux amies ;
Quand nous parlions d'amour sans connaître nos chairs,
Quand nos forces encore étaient comme endormies...

Nous aimions l'amitié des fleurs dans la maison,
Nos nuques s'enfièvraient au poids des chevelures,
Nous attendions que l'ombre eût comblé l'horizon
Pour avouer des noms plus vifs que des brûlures...

Ah! Mes sœurs d'autrefois, mes douces sœurs, hélas!
Nos âmes sont déjà de souvenirs jonchées...
Pourtant, n'est-ce pas nous, près de ces fleurs, là-bas,
Toutes trois au balcon, sur nous-mêmes penchées?...

Mme FERNAND GREGH

WALDECK-ROUSSEAU AVOCAT[1]

Les grands hommes des Français font souvent figure d'enfants terribles. Ils ont des vocations impérieuses, une vie sentimentale agitée et leur génie intérieur se manifeste en brusques saillies qui nous déconcertent. A l'écart de leur groupe, se tient le méditatif Waldeck-Rousseau. Orateur à qui répugnait la parole, démocrate à qui répugnait la foule, homme politique à qui répugnait la vie publique, « né pour gouverner et gouvernant sans plaisir »[2], il fut le moins représentatif des hommes de sa race et de son temps.

Il vécut environné de silence. Ceux qui l'ont approché n'ont guère connu que la surface de sa personnalité : un homme grand et mince à l'allure nonchalante, une tête osseuse aux cheveux ras, un visage basané où vivaient deux grands yeux glauques enchâssés sous de lourdes paupières, une bouche scellée sous une moustache longue et drue, un menton carré et puissant qui, appuyé sur un col droit, formait comme l'assise de cette figure à laquelle de courts favoris

1. Extrait d'un volume intitulé *Waldeck-Rousseau* qui paraîtra prochainement. — Madame Waldeck-Rousseau a bien voulu me communiquer la correspondance de son mari. Je lui en exprime ici mes respectueux remerciements. Les anciens collaborateurs de Waldeck-Rousseau et en particulier son neveu et M. Ulrich m'ont fait part de leurs souvenirs. Pour la première partie de cette étude, j'ai fait de nombreux emprunts au tome Ier du livre de M. H. Leyret sur *Waldeck-Rousseau et la troisième République*.

2. Guizot sur Washington.

donnaient un aspect professionnel d'homme de loi. Le regard de ces yeux lents dans ce visage immobile arrêtait les importuns.

Bourgeois, fils de bourgeois; avocat, fils d'avocat; député républicain, fils d'un représentant du peuple, cet homme singulier fut un traditionnaliste si vous entendez par là la tradition française tout entière, des légistes de Philippe le Bel aux Conventionnels et aux Représentants du peuple de 48. Il fut l'un des plus grands parmi ceux qui ont agi par la parole sur les hommes dans les prétoires et dans les assemblées.

*
* *

Waldeck-Rousseau avait deux ans lorsque, dix mois après la révolution de février, le 20 décembre 1848, à quatre heures de l'après-midi, le représentant du peuple Waldeck-Rousseau, son père, monta à la tribune et, dans le silence de l'assemblée, lut son rapport sur l'élection à la présidence de la République du prince Napoléon. Il maîtrisa l'émotion que lui causait la défaite de son parti et vanta l'exemple que le peuple français venait de donner à l'Europe en procédant dans le calme et la liberté à l'élection de son premier magistrat.

René Valdeck-Rousseau, qui réunit son deuxième prénom à son nom en orthographiant Waldeck-Rousseau, était originaire de la Saintonge par son père, ancien officier des armées de la Révolution, et de la Bretagne par sa mère. Il épousa en 1834 la fille d'un médecin de Jonzac dont il eut deux fils. L'aîné, encore vivant, est juge de paix en Bretagne. Le cadet, futur président du conseil, est né à Nantes, le 2 décembre 1846.

Le père de Waldeck-Rousseau était le premier avocat de Nantes et de Bretagne. C'était un croyant enthousiaste, catholique et républicain. Lorsque pendant les quelques semaines qui suivirent la révolution de 48, la France entière fut républicaine, les membres du gouvernement passant leur temps à haranguer le peuple et le clergé bénissant les arbres de la liberté, il aurait pu dire, comme Tocqueville : « Ne me demandez pas d'analyser le goût sublime de la liberté. Il

faut l'éprouver ». En ce temps-là, il y avait de la poésie dans la vie publique. Le père de Waldeck-Rousseau était passionné pour les idées de fraternité universelle des premiers temps du Christianisme et des premiers temps de la Révolution. Il était révolutionnaire en ce qu'il croyait en la bonté de la nature humaine et aux bienfaits de la liberté. Il fut à l'Assemblée nationale un représentant enthousiaste et assidu. Il souffrit cruellement du conflit entre l'Assemblée et les ouvriers sans travail. Rien ne montre mieux la générosité et aussi la naïveté de son âme d'apôtre que l'idée qu'il eut de fonder une association dont les membres iraient à domicile chercher du travail pour les ouvriers. Lorsqu'il eut fait son rapport sur l'élection du prince Napoléon et qu'il sentit, lui aussi, le cœur brisé, que « l'Empire était fait », il rentra à Nantes, résistant aux conseils de Jules Favre et de Grévy qui conseillaient au grand avocat de province de s'inscrire au barreau de Paris. Il y retrouva sa femme et ses jeunes fils dans la grande maison triste qui existe encore rue Dugommier, avec, au fond de la cour, le petit arbre étique et la rampe de fer sur trois marches de pierre. C'est là que Waldeck-Rousseau grandit sous l'Empire.

C'était un foyer où la communion d'idées était complète. A côté du père, enthousiaste et exalté, prompt au découragement, se donnant tout entier dans ses plaidoiries et ses discours, la mère réalisait un type de femme qui fait honneur à la race française. Elle avait subi l'influence janséniste de la Supérieure des Sœurs de l'infirmerie du lycée Louis-le-Grand de Paris, dont son oncle était censeur. Elle était réservée, réfléchie, toujours maîtresse d'elle-même. Elle savait encourager et consoler son mari; son autorité rayonnait dans la maison, bien qu'elle eût trop de délicatesse d'âme pour l'imposer. A aucun moment elle ne détourna son mari de ce qu'ils considéraient tous deux comme le devoir civique, pour lui rappeler l'intérêt des siens.

Son mari qui était le premier avocat de l'Ouest, compromit sa carrière à plusieurs reprises par ses interventions politiques. Incapable d'économiser, prêtant de l'argent à ses clients malheureux, il devait mourir en laissant sa famille presque dans la gêne. Pendant qu'il était à Paris, où il exposait sa vie en montant sur les barricades, ceint de son écharpe de repré-

sentant du peuple, elle lui écrivait : « Mon ami, tu me connais, si mon cœur souffre, mon courage ne défaillira pas, sois-en sûr ». Et quelques jours après : « Aie donc le courage de me dire *tout* ce que tu as fait pendant ces quatre journées ». Et son mari parlant de démissionner quelques mois plus tard, parce que la gêne avait obligé sa femme à fermer sa maison de Nantes pour aller avec ses enfants vivre à la campagne, elle se fit pour une fois, impérative, pour lui dire : « Tu es utile où tu es, restes-y. Je ne comprends même pas la possibilité de prendre un autre parti; aussi je ne discuterai pas sur ce point ».

Tels furent les parents de Waldeck-Rousseau.

Une ressemblance d'âme exceptionnelle, développée par les soins qu'exigeait sa santé délicate, créa entre la mère et le fils cadet une intimité qui fut une des grandes douceurs de la vie de Waldeck-Rousseau. A cinq ans, il eut une paralysie de l'œil gauche; l'œil droit était menacé et il fut l'enfant maladit, celui qui n'est pas comme les autres, que la souffrance affine. Il garda toute sa vie un vif souvenir des longues heures d'attente qu'il passa, petit enfant souffreteux, accompagné de sa mère, dans l'antichambre du grand oculiste du temps. La lecture lui étant interdite, c'est sa mère qui lui lisait ses leçons et écrivait sous sa dictée ses devoirs. Waldeck-Rousseau, allongé sur un divan, les yeux fermés, se livrait, quoique jeune, à un effort de réflexion et de mémoire, dont il garda l'habitude. Il prit aussi le goût de l'isolement; la mère et le fils passaient souvent de longues heures dans la même, chambre, se comprenant sans un mot. « Le paradis est aux pieds des mères », dit le Koran.

Il fit ses études à l'Externat des Enfants Nantais, où il se montrait consciencieux dans la crainte d'une réprimande qui l'eût plus vivement atteint qu'un autre.

A la fin de l'année, l'élève Waldeck-Rousseau, dix fois nommé, montait sur l'estrade pour se faire couronner par Mgr. l'évêque.

Il était violent comme tous les êtres sensibles, mais sa mère lui ayant dit un jour : « Si tu t'emportes ainsi, tu ne seras jamais un homme », il s'appliqua à atteindre cette parfaite maîtrise de lui-même qui devint un des traits de son carac-

tère. Les seuls hommes calmes sont des nerveux qui se dominent.

Au mois d'octobre 1864, il partit pour Poitiers où il fit ses deux premières années d'études de Droit. Les lettres qu'il écrit à sa mère nous montrent un jeune homme timide parce que gauche et mélancolique parce que timide. Il est naturel à la jeunesse de s'épanouir; les natures qui, comme la sienne, se contractent au premier contact de la vie, portent plus tard des fruits plus beaux.

Avant d'aller au bal, le jeune Waldeck-Rousseau a « le trac » qu'il aura plus tard avant de plaider. Nous lisons dans ses lettres : « Ma bonne mère,... je songe que demain soir à pareille heure, ton pauvre fils sera à un moment bien critique de son existence; je vais au bal... c'est tout dire!... Ce sera un premier acte de courage, signal de bien d'autres..; j'irai, car je suis inflexible, je sens que cela est nécessaire pour acquérir de l'aplomb non seulement dans le monde, mais encore au barreau. Si pour prendre de l'assurance dans la parole, il fallait me couper deux doigts, je crois que je n'hésiterais guère... »

Waldeck-Rousseau nous apparaît dans ses lettres comme un jeune homme appliqué, bien pensant, si vous remplacez l'idéal religieux qui semble lui avoir toujours fait défaut par l'idéal politique dont il entendait parler avec ferveur sous la lampe de famille, dans la maison de la rue Dugommier.

A Poitiers, puis à Paris, où il vient faire sa troisième année d'études de Droit, il écrit des vers d'abord et des romans feuilletons, puis des études sur les questions politiques qui passionnaient les esprits. Mais tous ces écrits restent dans son tiroir. Il suit les grandes audiences du Palais, où il entend Allou, Marie, Jules Favre. Il rentre chez lui désespérant d'avoir jamais cette éloquence-là. La première qualité de l'orateur, c'est l'audace. Il faut entreprendre sur son auditeur, s'imposer à lui. Waldeck-Rousseau se sentait timide; mais il avait la volonté. Le conflit de sa volonté et de sa timidité devait déterminer la nature de son talent en le dirigeant vers un classicisme raisonnable, harmonieux et froid, mêlé d'un humour flegmatique, fruit de son extrême sensibilité.

A vingt-trois ans, Waldeck-Rousseau qui devait gouverner

la France, n'a pas l'ambition de conquérir Paris. Il écrit à sa mère : « Je ne me sens de vocation pour quoi que ce soit. » Sa mère lui répondit par cette lettre où elle montre envers la liberté de son fils le respect que l'on pouvait attendre de sa qualité d'âme :

Nantes, 7 décembre 1869.

... Mon bien cher fils,

Nous aurions été heureux de n'avoir à donner que notre bénédiction à tes résolutions; mais, puisque tu ne veux accorder à tes inspirations que le droit de seconder les nôtres, nous t'apportons nos conseils avec autant de défiance que d'amour, ce qui n'est pas peu dire, et à la condition que tu conserveras toute ta liberté d'action... Nous ne voyons pas de profession qui aille mieux à tes dispositions que celle d'avocat, tu en possèdes toutes les qualités essentielles, tu le sens comme nous ; mais une défiance naturelle, une timidité excessive, une sorte de pudeur de l'intelligence qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, te semblent des obstacles presque invincibles; l'expérience seule te prouvera que ces craintes sont exagérées ; la question est de te placer dans les meilleures conditions pour faire cette expérience et pour cela, la pensée de ton père est que tu commences ton stage à Paris, que tu y suives les conférences, que tu y débutes, en un mot que tu te connaisses avant de te faire connaître, puis, pendant ce temps-là, nous verrons avec toi d'abord, avec nos amis ensuite, quelle est la ville qui t'offrira le plus de chances de succès... Adieu mon fils chéri, nous t'embrassons comme nous t'aimons...

Ta bonne mère...

E. W.

Dès lors le parti de Waldeck-Rousseau est pris. Il s'est fait inscrire comme stagiaire au barreau de Paris, il suit les conférences et s'applique à se former à son métier d'avocat. Il écrit sans cesse pour se familiariser avec les mots, il prend des notes sur les discours de Thiers, il va à la Chambre, d'où il sort « désespéré », il va à la Comédie-Française, d'où il sort « ravi » et déclarant « qu'une belle langue bien débitée est la plus jolie musique qui existe », il va à Sainte-Clotilde entendre un moine impétueux prêcher le Carême. Partout il regarde et il s'instruit. Il suit passionnément le mouvement politique; il écrit un discours intitulé : « Ce qui tue les Répu-

bliques[1] », dans lequel il dit : « Oui, il y eut des hommes de 48, et la grandeur de leur rôle fut dans un respect inébranlable du droit. » Il assiste aux manifestations de la rue en faveur de l'Empire libéral ou contre lui, mais il n'est pas indigné par les brutalités de la répression. Il éprouve un dégoût profond pour l'ignorance et l'égoïsme des agitateurs politiques et une répugnance instinctive pour la vulgarité des foules. Il écrit à sa mère : « Je comprends Mirabeau à la tribune. Sur une borne et au milieu de gens qui sentent mauvais, adieu l'inspiration, je n'ai plus qu'une idée, aller respirer librement plus loin... Les transports de la foule, les désirs, les vues, les efforts de ce que j'ai l'orgueil d'appeler le vulgaire me sont totalement étrangers. Rien de tout cela ne me touche, parce que pour moi, rien de tout cela n'est véritablement intelligent et qu'il n'en peut rien sortir d'efficace. »

Il écrit aussi : « Les mouvements populaires de la rue me laissent froid. Je suis d'une tranquillité et d'un flegme qui me désespèrent; je me demande si je suis de marbre pour être si peu ému des malheurs du *pauvre peuple*... » Il écrit un autre jour à sa mère : « Je ne suis pas né peuple. »

Aux élections de 1868 on avait proposé à son père une candidature à Nantes, contre le candidat officiel. Son père, âgé et à qui ses générosités n'avaient pas permis d'économiser, refusait en songeant à l'avenir de son fils cadet encore sans situation. Waldeck-Rousseau impérieux, lui aussi, dans cette circonstance, écrivit à sa mère : « *Il faut*, entends-tu, qu'il m'oublie dans cette délibération intérieure, qui est bien grave... Il faut, avant tout, que papa songe à lui, ne fût-ce qu'une fois en passant et qu'il choisisse ce qui convient le mieux à sa conscience comme à sa santé et à ses goûts. » Son père maintint son refus.

Il fallait pourtant que Waldeck-Rousseau prît un état. Son frère aîné était inscrit au barreau de Nantes avec son père. Le 3 mars 1870, Waldeck-Rousseau se fit inscrire comme stagiaire au tribunal de Saint-Nazaire où il n'y avait pas encore assez d'avocats pour former un barreau.

1. Publié dans la *Revue de Paris* du 1er février 1908.

*
* *

A Saint-Nazaire, ville terne et active comme une ville industrielle anglaise, le jeune avocat de vingt-trois ans occupait un appartement au troisième étage d'une maison de la place des Bassins. De la fenêtre de son cabinet, il voyait l'estuaire de la Loire et les bateaux remontant le fleuve vers Nantes.

Il plaida sa première affaire à côté de son père. Sa mère lui écrivit : « Ton père a été très heureux de ton début, il espérait beaucoup moins... C'est certainement un succès. » Ses lettres nous montrent les inquiétudes et les scrupules du jeune avocat qui débute. Sa seconde plaidoirie affirme son talent, mais, en dépit des éloges il écoute ses regrets. Il écrit : « Je suis doublement furieux contre moi : 1° Je n'ai pas suivi mon plan; je m'étais juré de le faire et j'ai manqué à mon serment; 2° ce matin V. est venu pour me payer et je me suis trouvé plus embêté que pour plaider. Je lui ai demandé soixante francs d'une voix tellement inintelligible qu'il a entendu trente et que lorsqu'il me les a donnés je n'ai pas eu le courage de lui faire remarquer son erreur. C'est ce que je me pardonne le moins parce que c'est une faiblesse... » Pendant cette plaidoirie « il s'est emballé » et il avoue à ses parents qu'il a mouillé son linge jusqu'au dernier fil, « mais — et c'est la seule chose dont je sois fier — il n'en paraissait rien à ma figure ». Quelques mois plus tard, sa mère lui écrivait : « Trouves-tu que le jeune homme qui craignait tant de ne pas être à la hauteur de sa position s'en tire avec honneur? Moi je le crois. »

Au mois de juin 1872, Waldeck-Rousseau alla plaider une affaire devant la cour de Rennes. A l'appel de la cause, son père qui l'assistait, se leva et présenta son fils en rappelant sa longue carrière et en ajoutant que « voyant le jour baisser, il avait voulu achever sa tâche en amenant lui-même au pied de la Cour le jeune avocat timide, dans le cœur duquel il avait déposé et cultivé les mêmes sentiments d'amour et de respect et sur lequel il priait la Cour de reporter désormais la bienveillance dont elle l'avait lui-même honoré ». Lorsque Waldeck-Rousseau acheva de plaider avec une maîtrise de lui-même et

une élégance qui rappelaient l'éloquence de son père, toutes les mains se tendirent vers lui. L'avoué Méaulle disait de lui : « Il a la figure, la voix, le geste et même l'écriture de son père. » Un an après, le 13 juin 1873, il se faisait inscrire au barreau de Rennes. Pendant six ans, jusqu'au mois d'avril 1879, où il fut élu député, il plaida presque tous les jours. L'élégance sobre de sa parole et sa courtoisie modérée par son flegme se sentaient à l'aise sous les caissons dorés des plafonds de l'ancien Parlement de Bretagne. Il eut un jour pour adversaire, dans une affaire de séparation de corps, l'illustre Allou du barreau de Paris, qui représentait avec éclat l'ancienne école d'éloquence. A la sortie de l'audience, Allou montra Waldeck-Rousseau à ses confrères en leur disant avec sa courtoisie un peu grandiloquente : « Saluez, Messieurs, voici notre maître à tous. »

Il semble pourtant qu'au barreau de Rennes Waldeck-Rousseau n'ait jamais été tout à fait de la maison. Ses idées républicaines, la froideur de son abord, la fréquentation des hommes politiques de son parti, une certaine négligence des détails d'une courtoisie démonstrative, le fait même de ne pas porter de toque, éloignaient de lui le monde conservateur du Palais. Seul, l'avoué Méaulle lui fut attaché dès le premier jour. Quand le succès se fut affirmé, il écrivit à sa mère : « Il faut que tu saches que personne n'a été plus discuté ici à la Cour que moi; que pendant plus d'une année, on m'a dénié le talent... Je me suis imposé à force d'exactitude et d'efforts. » Son père lui écrivait : « Chaque fois que ton nom m'est envoyé avec les éloges qui l'accompagnent je sens la vie se ranimer en moi comme si mes jours n'étaient pas comptés. »

Il vivait isolé dans un petit appartement du quai de l'Université, avec un gros chien et une vieille bonne. Le dimanche, juché sur son tilbury, il conduisait un cheval rétif, ou se livrait sur les bords de la Vilaine au jeu cruel et précis de la pêche à la ligne. Il se laissait aller à la mélancolie où se détendent les sensibilités trop fines en regardant des nuages à la dérive dans le ciel ou un arbrisseau s'égoutter après une pluie d'orage. Il écoutait avec émotion les bruits du silence. Le soir, au scandale de ses confrères, il retrouvait ses amis politiques au

café de la Comédie, puis rentrait étudier ses dossiers sous la lumière jaune d'une lampe à huile, tard dans la nuit. A cette époque de sa vie, son rêve était d'enseigner le droit.

*
* *

Député de Rennes à trente-deux ans, trois mois ministre sous Gambetta, deux ans ministre sous Jules Ferry de trente-cinq à trente-sept ans, voilà la première phase de la vie publique de Waldeck-Rousseau. Après la chute de Ferry il s'éloigna de la politique, « ni triste, ni de mauvaise humeur, mais dégoûté ».

Dès lors, Waldeck-Rousseau plaida. Au barreau comme à la Chambre, il fut, suivant le mot de Jaurès, « singulier et grand ». A Paris, comme à Rennes, il fut le premier « au-dessus, ou plutôt à l'écart de ses égaux », dit de lui le bâtonnier Rousse. Il fut dans l'éloquence judiciaire un homme nouveau. Il eut une influence unique sur l'art oratoire de son temps, et pourtant, au barreau de Paris, non plus, il ne fut jamais tout à fait de la maison. Il était indulgent pour tous, « sans ombre d'orgueil ni de vanité, le plus simple, le plus courtois et le plus obligeant des confrères », dit encore le bâtonnier Rousse. Mais il n'avait au Palais aucune de ces amitiés de jeunesse que rien ne remplace. Il rencontra chez beaucoup contre l'ancien ministre de Ferry une sourde méfiance, que sa fierté ne lui permettait pas de dissiper en faisant l'effort de quelque amabilité. Et surtout, Waldeck-Rousseau n'éprouvait pas le besoin de la confraternité, ce charme des rapports quotidiens. Il n'en connut pas non plus les sévérités intimes et les aigreurs, qui en sont le revers. Sa parole exprimait des faits ou des opinions définitives ; il ne s'abandonnait jamais à ces conversations où se montre la pensée en travail, se formant au contact de la pensée d'autrui. Il ne fit jamais ce don de soi-même que la foule attend des grands pour leur pardonner leur grandeur et il répugnait au côté un peu méridional de la courtoisie française.

Pour les avocats, le Palais est un cercle. Waldeck-Rousseau n'y venait que pour plaider, se promenait seul dans un couloir pendant la suspension d'audience en fumant une cigarette,

une main dans la poche de son pantalon, le regard presque immobile, l'allure correcte et nonchalante. A la reprise de l'audience, sans un mot inutile, il reprenait sa plaidoirie au point exact où il l'avait arrêtée. Il donnait aux magistrats les raisons de décider en sa faveur et répugnait au corps à corps oratoire. Sa plaidoirie terminée, il partait le plus souvent, laissant le champ à son adversaire. Il semblait un homme du monde très strict à qui ses confrères n'eussent pas été présentés.

Les honneurs dépendent au Palais aussi du suffrage universel. On ne s'étonnera pas que Waldeck-Rousseau ait été péniblement élu membre du Conseil de l'Ordre, malgré l'autorité de sa personne, son art unique et la correction absolue de sa vie professionnelle. Il n'apporta au Conseil ni l'application émue, ni la conscience de sa dignité nouvelle qui distinguent souvent le nouvel élu. Ce n'est donc pas à tous égards que, faisant l'éloge funèbre de Waldeck-Rousseau dans un discours de rentrée, M. le bâtonnier Bourdillon pouvait s'écrier : « Il fut vraiment des nôtres ! » Au Palais comme ailleurs, Waldeck-Rousseau, ayant été peu connu, fut peu aimé. Il aima pourtant son métier et lui dut de grandes joies. A trente-neuf ans, après la chute du ministère Ferry, il avait écrit à sa mère le 31 décembre 1885 : « Mon compagnon jusqu'à ce soir sera un dossier, signe de la véritable indépendance... Je vois devant moi une belle carrière d'avocat à fournir, assez d'argent à gagner pour n'être pas inquiet de l'avenir, satisfaire mes goûts, gâter un peu de temps à autre les jeunes qui ont poussé derrière moi. Bref, je suis content... » En 1886 : « On dit que je suis maintenant à la tête du barreau, etc..., etc..., toutes choses qui flatteront ton amour-propre de maman, d'autant mieux qu'elles sont étrangères à la politique. »

Orateur judiciaire comme orateur politique, il avait un souci extrême de sa responsabilité. Avant l'audience, il avait le « trac », cette peur noble qui naît de la conscience des difficultés et de l'aléa des débats. Il était abattu ensuite lorsqu'il croyait avoir mal plaidé. « Il ne s'est jamais permis une plaidoirie superficielle », dit Barboux.

Il recevait rarement ses clients : « Leur visite n'apprend rien », disait-il. Elle n'apprend rien, en effet, qui ajoute à

la force démonstrative d'une plaidoirie, mais elle permet de faire vivre les personnages du procès. Il se confinait dans l'examen abstrait du débat.

La forme d'art que Waldeck-Rousseau donnait à sa parole fut une surprise et une révélation pour le Palais. Il y a, en éloquence, le type et l'école.

Le type c'est l'homme. Il y a l'orateur lymphatique et l'orateur sanguin. Les moyens physiques, la culture, le tempérament commandent la manière oratoire. Le primaire de l'éloquence nous émeut par le spectacle de son agitation intérieure et de ses efforts à la recherche de l'idée ; il s'essouffle à la poursuite du mot et nous submerge sous les synonymes. D'autres semblent être à la barre sur une estrade où il s'agit de donner la meilleure opinion possible de leur esprit aux juges devant eux et à la foule derrière, en accablant de railleries le plaideur imprudent qui s'est laissé attirer dans un prétoire. Waldeck-Rousseau semblait mettre autant de discrétion pour cacher son talent que d'autres mettent de fougue à exalter leur médiocrité. Passionné dans la conception, il était impassible dans l'action. Il avait un sens profond du respect dû à la justice et ne se permettait rien qui fût sans intérêt direct pour la solution du procès.

Il y a les écoles d'éloquence : celle des *Plaideurs*, nourrie de verbiage latin, a existé. La Révolution avait mis Rome à la mode dans le mobilier, dans la peinture et dans les discours. On donna longtemps au barreau dans la grandiloquence imitée de l'antique. Le faux Michel-Ange abondait dans les discours. Voici l'illustre de Martignac prononçant un discours d'apparat : « Ce barreau où la faiblesse trouve des appuis, le malheur des secours, la raison des armes et la justice des lumières ». La justice, la raison, la faiblesse, froides personnes que les sculpteurs officiels continuent à grouper autour des bustes qui affligent nos perspectives. Le bâtonnier Rousse écrivait il y a trente ans : « L'éloquence ne connaît ni la méditation ni le repos. C'est une puissance inquiète et troublée qui, dans la mêlée de nos affaires d'un jour et de nos passions, trace en courant des ébauches incorrectes et rapides. » Ces formules un peu conventionnelles s'appliquent à Chaix-d'Est-Ange qui venait de mourir, non à Bossuet.

Au moment où Waldeck-Rousseau arriva au barreau de Paris, la gloire du bâtonnier Barboux était dans tout son éclat. Le contraste entre Barboux et Waldeck-Rousseau c'est le contraste entre l'ancienne école d'éloquence et la nouvelle.

Brunetière devait penser à Barboux lorsqu'il écrivit : « L'avocat ne saurait être éloquent sans sortir de son sujet. » Barboux était un petit homme au profil pointu, aux lèvres coupantes, encadrées par les lignes géométriques de courts favoris, au petit œil gris, impérieux et froid. Il parlait d'une voix de tête aiguë et quelquefois discordante qui, en forçant l'attention aurait rendu insupportable un talent médiocre, mais qui servait étrangement le sien. Peu d'avocats ont eu plus d'action sur les juges, et plusieurs de ses confrères se rappellent avoir vu des larmes dans les yeux des magistrats de la Première Chambre de la Cour, tandis qu'il plaidait un procès de garde d'enfant. Il était en éloquence ce que Victor Cousin était en philosophie, un éclectique. Barboux avait tout lu ; mais il semble avoir joui sans abandon de ses lectures. Il dépouillait systématiquement les littératures pour orner ses plaidoiries. Il flattait ainsi le goût de ses auditeurs pour les réminiscenses littéraires. Après avoir exposé avec une admirable clarté les faits d'un procès, il déclamait un couplet. A propos d'une affaire de mur mitoyen, il évoque l'image de la liberté et, en six lignes, il nous parle « des trésors de sa sagesse inspirée », de ses déguisements, des masques dont on a « couvert son noble visage », des sophismes qu'elle a servis et des oppressions qui lui ont « imposé leur alliance ». Nous ne trouvons plus aujourd'hui dans cette péroraison célèbre qu'une émotion livresque et une littérature de seconde main. Il plaide en 1880 pour Sarah-Bernhardt contre la Comédie-Française. Après un lucide exposé de l'affaire, il fait montre, au sujet de sa cliente, d'une inquiétude dont les trente-deux dernières années ont montré l'exagération : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que ces cordes pour avoir trop et trop souvent vibré sont peut-être déjà bien amincies? Ne voulez-vous pas voir la rapidité terrible avec laquelle l'imprudente déroule le frêle écheveau de sa vie? » Dans sa péroraison, il oppose aux 350 000 francs de dommages-intérêts qu'on réclame à cette artiste, les faibles pensions accordées aux victimes d'accidents du travail : « Dans

ces affaires, nous venons à vous chargés de ces infortunes qui brisent le cœur, nous portons dans nos mains l'urne remplie jusqu'au bord de vraies larmes... Nous les répandons sur les pieds de la Justice... »

Waldeck-Rousseau n'a jamais pénétré dans le magasin des accessoires. Il n'y a pas dans sa galerie de chromographie littéraire; les tableaux qu'il nous montre sont de lui. Ceux qui l'ont entendu plaider le revoient debout à la barre, immobile, élégant et simple, parlant d'une voix un peu sourde dont il maîtrisait l'émotion. Quand il avait terminé avec un ordre d'idées, il tournait la feuille sur laquelle il laissait retomber sa main comme pour dire : C'est fini. On ne trouve pas chez lui les exaltations périodiques et préméditées qui illustraient les plaidoiries de Barboux.

Dès le début, il est simple; il commence d'emblée l'examen des faits sans souci d'exorde. Dans la plaidoirie qu'il prononça pour les obligataires de la Compagnie de l'Est, il s'excuse de donner à sa plaidoirie « une courte préface » et il la justifie en disant : « C'est que je la prends dans les entrailles mêmes de mon sujet ». C'est une réponse à la critique de l'éloquence judiciaire formulée par Brunetière.

Le débat judiciaire tel que le pratiquait Waldeck-Rousseau, était non seulement courtois en la forme, comme c'est la règle au Palais, mais sans âpreté. Un de ses plus grands adversaires à la barre disait de lui avec dépit : « Il est impossible de le saisir ». Assistait-il à la plaidoirie de son contradicteur, il s'abstenait de ces dénégations muettes où s'épuisent certains de ses confrères. Interpellé par un contradicteur bouillant, il lui faisait d'une voix calme et claire une réponse précise. Dans ses plaidoiries, comme dans ses discours politiques, il ne cherchait jamais à écraser son adversaire. Il évitait les formules saisissantes comme propres à passionner le débat et à inquiéter le tribunal. Il minait la thèse de son adversaire, en soulignant le trait qui, dans une plaidoirie comme dans un visage, prête à la caricature et il exposait ensuite avec détachement des principes élevés et certains qui lui conciliaient le juge. Au mois d'avril 1888, il vient de plaider à Aix et il écrit à sa mère : « Le président m'a raconté que j'avais étonné la Cour en lui prouvant qu'on pouvait plaider

en quatre heures ce qu'un méridional aurait plaidé en trois audiences... »

Son art est de proposer au juge un système harmonieux. Par la beauté des raisons profondes il le tente à décider dans son sens. Négligeant de profiter des défaillances de son contradicteur, on comprend qu'il ait pu négliger parfois de l'entendre.

Aucune de ses plaidoiries ne nous montre mieux sa méthode que celle qu'il prononça dans un procès annexe à l'affaire Humbert. Une banque qui avait prêté de fortes sommes à madame Humbert sur la prétendue succession Crawford, n'ayant pu obtenir le remboursement de ces sommes, avait été mise en liquidation. Waldeck-Rousseau fut chargé par le liquidateur de démontrer que le directeur de la banque avait commis une imprudence en faisant ce prêt. Personne ne doutait que le coffre-fort ne contînt les titres de la succession fabuleuse de Crawford. Madame Humbert qui en connaissait le contenu retardait l'échéance fatale par les procès qu'elle intentait à ses co-héritiers imaginaires. Waldeck-Rousseau fit dépouiller par un secrétaire toutes les pièces de ces procès. Il démontra au tribunal d'Elbeuf les folles invraisemblances de cette affaire, convaincu que s'il y avait eu un héritage à l'origine, madame Humbert s'en servait depuis longtemps pour escroquer ses créanciers. La simple logique de cette plaidoirie parut à la plupart d'une hardiesse coupable. Il fut vivement critiqué au Palais. Waldeck-Rousseau attendit avec calme l'ouverture du coffre-fort.

Il faisait peu de citations, même de jurisprudence : « Je ne crains rien tant que le reproche de pédantisme », dit-il en plaidant pour M. Lebaudy. Dans la dernière plaidoirie qu'il prononça devant la deuxième Chambre de la Cour, après être volontairement descendu du pouvoir en 1902, ayant à rappeler un principe de droit dans une question de société, il le fit précéder de cette formule : « Autant que me servent, Messieurs, mes souvenirs de l'École de droit... »

Si, dans une de ses plaidoiries, une image se fixe dans l'esprit de ses auditeurs elle est de lui. Plaidant dans l'affaire Achet, il parle « d'une de ces institutions où l'on prépare hâtivement des bacheliers tardifs ». Un autre jour, il montre du doigt le personnage de confiance de la famille Lebaudy :

« M. G..., dont je vois dès ici se dessiner le profil d'intendant. » Lorsque nous lisons une phrase comme celle-ci : « Si la fortune avait comblé M. Lebaudy, si elle lui avait souri ou pour mieux dire si elle lui avait cédé... », nous assistons au travail de son esprit, à l'effort de l'artiste pour atteindre la vérité au delà d'une formule conventionnelle. L'orateur qui cherche le mot, c'est le peintre qui cherche le ton.

Waldeck-Rousseau prononça sa plaidoirie la plus puissante et la plus sobre dans une affaire qu'il résumait dans ces deux phrases du début : « Messieurs, le 3 juin 1896, M. Émile Récipon décédait à Cannes, âgé de moins de vingt-deux ans, chez une femme galante, Alice Bazin, sa maîtresse depuis quelques mois. Il laissait un testament... instituant mademoiselle Bazin légataire universelle de toute sa fortune. » Il s'agissait de faire annuler pour captation d'héritage un testament fait devant notaire, en présence de témoins. Pas de tâche plus difficile. La plaidoirie de Waldeck-Rousseau est une analyse ordonnée d'une centaine de dépositions recueillies dans cette affaire. Sa puissance démonstrative est telle que l'on a l'impression, en la lisant, que bien avant la fin de la plaidoirie, l'auditeur devait demander grâce et répondre déjà de lui-même à la question que Waldeck-Rousseau pose au Tribunal en terminant. « J'ai bien le droit de vous dire, Messieurs, n'est-ce point assez ou n'est-ce pas un excès allant jusqu'au dégoût et à l'horreur? » Mais, avec son calme et sa mesure habituels, Waldeck-Rousseau va jusqu'au bout de sa démonstration. Cette plaidoirie restera comme une enquête à laquelle pourront se référer les sociologues de l'avenir qui voudront étudier les rapports d'un fils de famille et d'une femme galante à la fin du XIXe siècle. Pas un mot qui ne tende au but, mais, par contre, pas de raccourcis puissants, pas d'images qui restent dans l'esprit. On est surpris en arrivant à la dernière ligne d'ignorer encore la couleur des cheveux de mademoiselle Bazin.

Waldeck-Rousseau est arrivé à la perfection de sa forme oratoire dans sa plaidoirie pour Coquelin contre la Comédie-Française. Le début et la fin sont dignes de figurer dans les morceaux choisis que l'on propose à l'admiration de la jeunesse : « Messieurs, je n'étonnerai personne en disant que

la Comédie-Française a toutes les délicatesses : elle a compris l'embarras où je serais pour louer M. Coquelin comme il le mérite et, par le prix auquel elle évalue sa concurrence, elle s'est chargée de montrer en quelle estime elle tient son grand talent. Elle avait réclamé, il y a quelques années, à madame Plessis, 100 000 francs de dommages-intérêts ; plus récemment, elle a réclamé à madame Sarah-Bernhardt 300 000 francs de dommages-intérêts ; mais le prix de toutes choses a visiblement augmenté et c'est une rançon vraiment royale qu'elle attend de M. Coquelin... A peine avait-on appris que M. Coquelin allait paraître à la Renaissance dans le rôle de *Sosie* que le Comité, je parle de celui des comédiens, s'assemble ; il agite les résolutions les plus extrêmes. Il songe d'abord à nous dépêcher un exempt ; on se résout enfin à nous envoyer un huissier... et non pas, Messieurs, celui des *Plaideurs*, avec lequel M. Coquelin eût aisément pu s'entendre, mais un véritable huissier, porteur d'un véritable exploit et quel exploit ! »

L'ironie exquise de ce début n'est en rien étrangère à la cause. Son but est d'éliminer de l'esprit du juge l'impression produite par la plaidoirie de l'adversaire qui avait reproché avec force à Coquelin d'avoir violé le pacte de la « Société des Comédiens-Français ». Waldeck-Rousseau garde d'ailleurs dans cette ironie sa mesure habituelle et en terminant, il déclare qu'il est convaincu que l'artiste qu'est M. Claretie a tout fait pour empêcher ce procès. « Mais je me rends bien compte qu'il n'est point un directeur tout-puissant, il est un administrateur constitutionnel ; il a, lui aussi, un Parlement et ce doit être un terrible Parlement, celui où s'assemblent des hommes habitués à exprimer les fureurs d'un Oreste, les noirs desseins d'un Narcisse, ou l'inflexible cruauté d'un Agamemnon ! Je ne voudrais pas, Messieurs, les attrister en rien. Il en est beaucoup dont le talent éprouvé commande l'estime. On ne plaide pas sans regret contre la Maison de Molière ; nous sommes tous un peu ses obligés. Il faut plaindre beaucoup ceux qui ne lui devraient pas leurs plaisirs les plus délicats. Grâce à elle et par elle seulement, nous connaissons un peu notre théâtre classique, et les grands écrivains qui n'avaient été que l'effroi de nos jeunes mémoires, sont

devenus la joie de nos esprits. Elle est comme un autre Louvre où se conservent les chefs-d'œuvre du passé, mais où, par le prestige du théâtre, ils retrouvent chaque soir l'étincelle de vie qui les ranime et les fait palpiter sous nos yeux. Renvoyez donc ses excellents interprètes à leurs travaux, à leurs études, à leurs rôles; ils ne subiront aucun dommage d'avoir succombé au Palais, car ils ne manqueront point de triompher à la Comédie. »

Voilà qui n'est pas tiré du domaine public. C'est l'impression directe de l'artiste, traduite dans la langue la plus pure qui ait été parlée au barreau. Mgr d'Hulst dit un jour de la langue de Waldeck-Rousseau : « C'est du Voltaire, moins le trait. » On trouvera sans doute que le trait ne manquait point dans cette plaidoirie.

Deux mois après avoir plaidé pour Coquelin, Waldeck-Rousseau plaida le 2 mai 1895 pour le Pape dans l'affaire du testament du Plessis-Bellière. On pourrait s'étonner que le Pape ait choisi comme avocat l'ancien ministre qui avait déposé en 1883 un projet de loi sur les associations analogue à celui qu'il fera voter en 1901, si l'on oubliait que le Pape s'appelait alors Léon XIII.

Dans sa préface aux plaidoiries de Waldeck-Rousseau, Barboux dit de son confrère qu'il faisait voir « à la façon dont il envisageait les affaires privées qu'il avait manié les affaires publiques ». Cet éloge méritoire, par ce qu'il dut coûter à son auteur, complète ce portrait de Waldeck-Rousseau avocat. Il dominait les plaideurs et leurs procès.

Son esprit harmonieux, sa connaissance de la langue, sa sensibilité d'artiste ont disparu avec lui. Sa manière est restée.

On ne plaide plus au Palais depuis Waldeck-Rousseau comme on plaidait avant lui.

PAUL-REYNAUD

LA BATAILLE

À SCUTARI D'ALBANIE

Octobre-novembre 1912.

Depuis des siècles, les Monténégrins ont coutume de faire des razzias en pays ottoman. Ils appellent ces incursions des *tchétas*. La tchéta, c'est la descente, l'avalanche qui roule des sommets, la course à main armée dans la plaine. Une fois de plus, cette année, la tchéta est ouverte dans la Montagne-Noire.

On l'avait dit là-bas tout l'été : « Nous mangerons du Turc cet hiver! » Le 8 octobre 1912, avant tous les rois du Balkan, avant les Grecs, les Bulgares et les Serbes, le vieux roi Nicolas lançait son défi au Sultan, et voilà près d'une semaine que Turcs et Monténégrins sont aux prises sur les deux rives du lac de Scutari d'Albanie.

A bord du vapeur autrichien qui m'emmène à Cattaro, d'où je compte gagner à mulet le théâtre de la guerre, je puis déjà me croire dans la Tcherna-Gora. L'entrepont est rempli de montagnards émigrés qui reviennent d'Allemagne, d'Autriche ou d'Italie, et rentrent chez eux pour se battre. Depuis tantôt vingt-quatre heures que nous avons quitté Trieste, ils n'ont pas cessé un moment de chanter l'hymne national, un hymne

monotone et lent qui semble appartenir plutôt à la steppe qu'à la montagne. Dès qu'un groupe s'arrête, un autre reprend aussitôt, et ce navire autrichien paraît frété tout exprès pour promener sur l'Adriatique cette chanson des Slaves.

A Zeng, à Sebenico, à Spalato, à Raguse, dans tous les petits ports de la côte dalmate où nous faisons escale, la population accourue sur les quais nous accueille avec des vivats et des cris. A la vue de ce navire qui emporte leurs frères au combat, tous ces Slaves d'Autriche sentent se réveiller en eux un désir de bataille et d'affranchissement. L'hymne monténégrin alterne avec la Marseillaise; des cris s'élèvent « à bas l'Allemagne! » sans doute parce que devant les baïonnettes autrichiennes on ne peut crier : « à bas l'Autriche! » Le commandant du navire, que ces manifestations exaspèrent, se hâte de décharger, d'embarquer ses marchandises, et puis de lever l'ancre; et le navire continue son chemin, emportant plus loin vers le sud la chanson monténégrine.

A Zara où nous arrivons de nuit, toute la ville est là, sur l'étroite marine entre le vieux rempart vénitien et la mer. Des feux de bengale multicolores éclairent par longs instants la foule; les fusées illuminent les pentes abruptes de la montagne qui se dresse à pic derrière la ville et se perd dans le ciel. Que de pensées libres, que d'espoirs s'élèvent avec ces fusées et s'éteignent dans les ténèbres!

A Cattaro, même impression, mais le spectacle est différent. Il est six heures du soir. Les vapeurs qui s'élèvent sur l'eau à cette fin du jour répandent sur la place et dans les rues dallées une brume légère, et c'est l'odeur même de Venise qu'on respire dans cette brume, cette inexprimable odeur d'humidité, de marée, de fruits légèrement pourris et de médiocres parfums. Tout un petit monde élégant fait à cette heure le corso. Italiennes et Dalmates vont et viennent, flirtent et bavardent dans tous les patois qu'on parle ici. Voici l'évêque catholique au bras de son vicaire, avec son chapeau à glands d'or; deux ou trois Franciscains; des popes orthodoxes, la soutane barrée d'une large ceinture lie de vin, la moustache hérissée et une barbiche à la royale, qui les fait ressembler tous au cardinal de Richelieu dont le portrait est au Louvre. Des officiers de toutes armes s'en vont par groupes brillants, en tenue de gala, car

la garnison fête ce soir le général-gouverneur de la ville que l'Empereur François-Joseph vient d'élever au titre d'Excellence.

Une fanfare retentit. Des lueurs dansantes, vertes et rouges, apparaissent au fond de la rue. Un piquet de soldats, qui portent des lanternes au bout de longs bâtons, débouche sur la place, précédant la musique qui vient donner la sérénade à la nouvelle Excellence. Et tandis que les hommes de corvée, sur deux files, tournent en sens inverse les uns des autres, mêlant de la façon la plus pittoresque les lumières vertes et rouges, l'orchestre fait entendre ces valses et ces pots pourris dont les Viennois ont le secret. Aux fenêtres du palais brillamment éclairé, apparaissent entre les uniformes les chapeaux monstrueux des dames de la garnison. Son Excellence elle-même, bonhomme et magnifique, donne, de son balcon, le signal des applaudissements.

Les indigènes, eux, n'applaudissent pas. Manifestement ils boudent et prétendent rester étrangers à cette fête autrichienne. Ils continuent d'aller et de venir entre les vieux palais, qui forment autour de la place une belle assemblée d'un noble caractère ancien. Soudain ils cessent de tourner; des groupes animés se forment; personne n'écoute plus la musique, personne ne s'arrête plus pour admirer le chef d'orchestre, qui se démène comme un furieux au milieu de sa fanfare, dans le cercle des lumières dansantes. Zaghreb! Zaghreb! on n'entend plus que ce mot : c'est en slave le nom d'Agram. Un étudiant de là-bas vient, paraît-il, de tirer cinq coups de revolver sur le gouverneur de Croatie.

La place se vide en un clin d'œil; chacun rentre chez soi pour commenter la nouvelle et causer plus librement. Bientôt je reste presque seul à regarder les soldats qui continuent de promener leurs lanternes multicolores autour de la musique. Et cette solitude, cette bouderie des indigènes dans cette fête autrichienne, cette dispersion de tous ces Slaves qui ne tiennent pas à trop laisser paraître l'émotion que suscite en eux l'acte d'un patriote exalté, tout cela, dans la brume où tournoient les lanternes, parle aussi clairement, avec ses demi-teintes et son demi-silence, que les brillantes fusées de Zara.

Le lendemain, on apprenait que la nouvelle de l'attentat

était fausse, et que Son Excellence le Gouverneur d'Agram se portait à merveille.

*
* *

Entre les capitales de l'Europe, Cettigné offre cette originalité qu'on n'y peut arriver qu'à mulet ou en voiture. Une petite automobile fait bien depuis quelques mois le service, mais elle est souvent en panne. Un bon mulet est plus sûr, et l'on peut mieux à loisir contempler le paysage.

La route d'ailleurs est admirable. Elle s'élève lentement par d'innombrables lacets au-dessus du fiord de Cattaro, laissant découvrir à tout moment un nouveau méandre du golfe, un aspect imprévu de montagne et de mer. Par malheur, ce matin, tous les échos retentissent d'un bruit assourdissant de canonnade et de mousqueterie : ce sont les Autrichiens qui, pour intimider sans doute l'enthousiasme des Slaves, ne cessent depuis une semaine de faire parler la poudre dans tous les forts et les fortins dont ils ont couronné les crêtes. On les voudrait au diable tous ces petits forts turbulents qui troublent la paix matinale. Et comme ils semblent ridicules avec leur fanfaronnade, quand on lève les yeux, et qu'à deux mille mètres dans le ciel on voit le Lovtchen monténégrin, qui de sa masse puissante domine tous les sommets d'alentour! A la cime, un point blanc, la petite chapelle où le prince-évêque Pierre II, poète législateur et guerrier, dort son dernier sommeil sous la garde des Vilas, les belliqueuses fées protectrices de la Tcherna Gora. Là-haut, rien que des fées, un moine et un tombeau; mais qu'on y installe un canon et tous ces petits forts bavards ne tiendraient pas une heure.

Interminablement, on va de droite à gauche, de gauche à droite, par cette route vertigineuse qui semble tracée sur un mur; on monte au-dessus des jardins, au-dessus des bois d'oliviers; on chemine dans les pierrailles; et tout à coup, après quatre heures de marche, se découvre au regard, par l'échancrure du col, une vaste étendue creusée de puits pro-

fonds, de larges entonnoirs qui font songer aux alvéoles d'un prodigieux gâteau de miel d'où le sucre a coulé : c'est le Monténégro.

La route plonge dans un de ces puits, entre des parois abruptes, couleur de cendre et de suie, hérissées, déchiquetées, séjour de l'aigle et du corbeau. Au fond, quelques champs misérables, protégés contre les pluies diluviennes et l'hostilité des pentes par de petits murs de terre sèche, et où pourrissent des tiges noires de maïs; quelques cabanes sans cheminées ni fenêtres, d'où la fumée s'échappe par la porte et les interstices du toit, et deux ou trois maisons un peu plus confortables, bâties par quelques montagnards revenus d'Amérique, mais plus lamentables encore, avec leurs tuiles rouges, que leurs voisines de rocaille et de chaume.

Là, dans cette humidité, jadis est venue s'établir une de ces familles serbes qui préféraient la rude vie des montagnes à la domination turque. Elle fit halte au fond de ce trou, réussit à gagner sur la montagne infertile quelques champs, quelques pâturages. Dans un étroit enclos, en contre-bas de la route, une maison à un étage, bien humble, bien pauvre elle aussi, marque encore aujourd'hui la place où s'arrêta le chef de la tribu exilée : c'est la maison familiale des Pétrovitch-Niégousch, qui règne depuis deux siècles sur le Monténégro.

Pour sortir de ce puits, la montée recommence sur l'abrupte paroi. Le cri des corbeaux, plus fort à mesure que vient le soir, une impression plus angoissante de solitude et de lointain, la montagne qui s'élève, le trou qui s'approfondit, et dans la nuit qui s'apprête, les clochettes des troupeaux. Partout je l'entendrai ce bruit dans la Montagne-Noire; il se lie dans mon souvenir à ces pentes revêches couvertes de genévriers, à cette gravité montagnarde qui touche à la tristesse et qui pourtant l'évite, à ces bergers-soldats, à ces prisonniers turcs dont je vais voir bientôt les longues files, à ces femmes qui s'en vont pieds nus, courbées sous des fardeaux énormes, à cent images idylliques ou guerrières; il résonne partout, sur le moindre sentier, sur le plus étroit pacage; il peuple ce grand pays désert, le vivifie, l'éclaire de cette voix d'argent, et ne s'arrête que très loin, dans la plaine, sur la ligne de feu, vers Scutari

d'Albanie, quand le soldat, pour se nourrir, égorge d'un coup le troupeau.

Dans ce doux carillon, j'arrive à Cettigné. C'est lui aussi un très ancien village au fond d'un entonnoir. C'est Argos, c'est Mycènes, c'est le royaume d'Ithaque. Les troupeaux que l'on rentre empêchent mon mulet d'avancer. Pas un seul homme dans cette capitale : rien que des enfants et des femmes ; le Roi lui-même est parti pour la guerre avec ses fils et sa fille... Comme on comprend dans cette solitude la petite patricienne de Venise, que son mari Georges IV ramena un jour du Lido pour régner sur ces pierrailles ! Sa vie ne fut plus qu'un soupir vers sa belle patrie. Elle finit par persuader son faible mari de l'y suivre. Et ce fut ainsi que prit fin, dans la Tcherna-Gora, la dynastie des Maramont-Tchernovitch qui, avec les princes des Baux, — une autre famille française, — a donné tant de chefs à ce Monténégro.

A l'auberge, au Grand-Hôtel, vingt-cinq journalistes s'ennuient. Ils ont tous le sentiment que la tragédie se joue ailleurs dans les plaines de Kumanovo et de Kirk-Kilissé, et que ce sont leurs confrères de Belgrade, de Salonique ou de Constantinople, qui voient les grandes choses émouvantes et enverront à leurs journaux la copie sensationnelle. Dans toutes les langues de l'Europe ils font un chœur plein d'amertume. On ne voit rien, on ne sait rien, et le peu qu'on apprend par hasard d'une femme, d'un enfant ou de quelque blessé revenu de la plaine, on ne peut le télégraphier : la censure est impitoyable. Ils se consolent en jouant au poker. Le soir, après dîner, tous ils s'en vont en bandes, par la grand'rue vaguement éclairée de quinquets à pétrole, vers une bâtisse badigeonnée de jaune qu'on dirait être la mairie du village, et où se trouvent réunis tous les services de l'État. Là, dans une salle enfumée, qui respire l'ennui spécial à toutes les salles de rédaction, un fonctionnaire monténégrin leur communique les nouvelles sur les opérations du jour, et là aussi arrivent de Vienne les dépêches expédiées par le Correspondenz-bureau, le Corr-bureau comme on dit. Le tout, d'ailleurs, sans intérêt.

Chacun s'assied alors devant une longue table, et s'efforce de tirer quelque narration agréable de ces maigres informations.

Puis on sort dans la nuit. Les uns retournent à l'hôtel continuer la partie de poker interrompue; d'autres font les cent pas, en fumant un cigare, dans la rue du pauvre village qui s'endort dans l'inquiétude. Pas une de ces maisons basses, silencieuses et fermées, qui n'ait un homme à la guerre. Une profonde angoisse humaine repose dans ce creux de vallée, comme au printemps une neige oubliée dans un pli de montagne. Tout est noir au palais du roi; aucune fenêtre allumée sur sa modeste façade qu'on entrevoit derrière les arbres de son triste jardinet. Quelques lumières seulement dans les villas des Ministres accrédités à Cettigné. Sur une légère éminence, à peine visible dans la nuit, un petit couvent orthodoxe avec son campanile; à côté, une tour ruinée, sur laquelle, il y a cinquante ans, on exposait encore les têtes ottomanes coupées dans la bataille; à l'entour, dans le ciel, un grand cercle hérissé de montagnes sauvages... On revient à l'auberge avec le sentiment que ce misérable village dans ce paysage tragique, c'est là un de ces lieux où il faut naître, vivre et mourir, ou ne pas rester une heure.

*
* *

Ah! qu'on est bien sur la route, loin du ministère enfumé! L'air est léger, embaumé par les menthes, rafraîchi par les neiges, d'une qualité inexprimable! Lorsqu'on sort enfin du trou au fond duquel gît la triste capitale, et qu'on arrive sur la crête qui sert de margelle à ce puits, on revoit de nouveau le grand plateau désert, tout creusé, tailladé d'entonnoirs et de ravines, d'où montent les vapeurs des vallées invisibles. Les hautes cimes calmes du Lovtchen, du Dormitor et du mont Kom font trois bornes gigantesques à cet enclos de pierrailles. Mais on aperçoit d'ici le vallon de Riéka, la riche plaine de Scutari d'Albanie où poussent le lin, le tabac et la vigne; les cultures d'oliviers, d'orangers et de grenadiers; le beau lac poissonneux; la blanche Scutari qu'on devine plus qu'on ne la voit, et, pour clore l'horizon, le cirque éblouissant des neiges d'Albanie.

Cette plaine, ce lac, cette ville lointaine, c'est le riche trésor

qui sera le partage du vainqueur, c'est la coupe dorée qui circule au jour des noces dans les banquets monténégrins. Depuis des siècles, du haut de ces rochers, le berger misérable de la Tcherna-Gora voit briller cette opulence à ses pieds; depuis des siècles, il rêve d'abandonner son séjour de corbeau pour descendre là-bas dans cette terre promise. Un moment, il l'a possédée. Il y a cinq cents ans de cela, et cela n'a duré qu'un jour, mais de ce bref instant la nostalgie lui reste. Ses chansons, — ces belles chansons que Gœthe égalait à l'Iliade, et que l'on chante encore dans les villages en s'accompagnant de la guszla, — ne lui permettent pas d'oublier que ses princes ont régné là-bas. Et par delà les montagnes, sa rêverie s'en va rejoindre la rêverie du Serbe qui pense toujours à l'empire de Douchan, et celle du Bulgare qui se souvient du temps où la Mer Noire et l'Égée bordaient la grande Bulgarie... Ce qui fut sera-t-il encore? Ce grand horizon impassible garde toujours son secret. On se bat dans tous ces ravins qui enserrent les rives du lac. Dans cet enchevêtrement de montagnes, et de vallées, partout des soldats, des canons. Et pourtant, que cette campagne, vue d'ici, a l'air paisible! De très loin, par intervalles, un bruit grave, amorti et presque régulier, ne parvient pas à troubler la paix sauvage du lieu. C'est une batterie en action du côté de Scutari. Ces bruits lointains de canonnade n'ont d'ici rien de funèbre. C'est plutôt un bruit rassurant, quelque chose d'humain qui détourne l'esprit des rêveries trop molles où entraînent inévitablement le silence et la solitude, une ponctuation un peu forte dans le calme qui m'entoure, le bruit que fait en hiver, dans la forêt muette, le pivert qui frappe du bec le tronc de quelque arbre creux.

Je m'engage avec mon mulet dans le sinistre ravin, par lequel les Monténégrins ont dégringolé si souvent pour faire la tchéta dans la plaine, et par lequel tant de fois aussi les Turcs sont montés pour ravager ces déserts. De grands vols de corbeaux assombrissent la gorge étroite. Pas un de ces rochers qui n'ait vu quelque embuscade; pas un de ces pauvres champs où pourrissent les maïs qui n'ait été le théâtre d'un combat. Ces misérables cabanes, sur les pointes des rochers ou

sur des terrasses croulantes, paraissent autant de forteresses d'où fusiller l'assaillant. Plus un homme aujourd'hui dans ces demeures perdues. Parfois, sur le pas de la porte, un enfant me regarde, le couteau à la ceinture, et si fièrement campé dans sa large culotte à la turque qu'à lui seul il suffit à donner l'impression d'une race guerrière. A travers les sentiers, des femmes se hâtent pieds nus, courbées sous leurs fardeaux énormes. Elles s'en vont là-bas, sur la ligne de feu, porter à un mari, à un frère, à un enfant qui se bat, un peu de linge propre, de la viande séchée, du pain et du raki.

Soudain, au-dessus de ma tête, arrive en bondissant une troupe de jeunes garçons qui, méprisant la route et les sentiers, se frayent un chemin à travers les pierrailles. Ce sont des recrues de seize ans qui rejoignent l'armée. Ils ont encore leurs habits de paysans, la veste courte, le gilet rouge à boutons de métal et la calotte noire, rouge et or, aux couleurs symboliques de deuil et d'espérance[1]. Par-dessus la large ceinture où voisinent le khandjar, le revolver et la blague à tabac, ils ont passé leur cartouchière, et tous ils portent le fusil emmanché de la baïonnette, avec leur uniforme au bout, enveloppé dans un mouchoir.

Qui n'a pas vu cette jeunesse bondir de roche en roche ne sait pas ce que peut donner, à un corps de jeune homme, d'élégance et de sûreté l'habitude de la montagne. Ils sautent sur la route, sans faire plus de bruit avec leurs sandales de cuir que s'ils avaient les pieds nus. Ils la traversent d'un bond. A les voir ainsi passer, si virils et si gais, on dirait de joyeux garçons qui s'en vont à la frairie. Au-dessous de moi, ils dégringolent, glissent, diminuent, disparaissent. Bientôt je n'entends plus que les coups de revolver que, pour tromper l'attente du combat, ils déchargent en l'air ou sur les corbeaux qui passent...

Charme de ces hauts pays sous le climat de la Méditerranée! Rien de plus âpre que les cimes : c'est l'Atlas, la Sierra, l'Apennin, l'Estérel ; c'est ce Monténégro où la neige paraît de bonne heure et reste six mois de l'année. Et puis en bas, c'est le Tell, la plaine de Grenade, Naples et la Campanie, Fréjus

1. La tradition veut que le noir rappelle le deuil de la patrie serbe; le rouge, le sang versé à Kossovo, et l'or l'espoir de la revanche.

et ses jardins de fleurs. A mesure que je descends, la nature s'humanise, se fait riante, aimable. Partout, autour de moi, les doux oliviers gris, les citrons qui jaunissent, les grenades ouvertes au milieu de leurs feuilles à peine rougies par l'automne. A Riéka, où j'arrive, c'est le jour du marché. Au bord de la rivière, des paysannes habillées de tuniques aux couleurs tendres se tiennent accroupies entre leurs volailles et leurs œufs; des muletiers se reposent avant de repartir sur le front; la fille du roi passe en automobile pour aller porter à l'armée les ordres de son père. Et derrière elle, dans la poussière soulevée par sa machine, la mort fait son apparition.

Oh! une apparition paisible, et comme familière, qui vient troubler à peine cette vie bucolique. Des enfants psalmodient; un pope en chape noire, une croix d'argent à la main; un diacre avec un encensoir, et derrière, un cercueil ouvert — un cercueil de bois blanc, orné d'une façon rustique, d'étoiles en papier doré, de têtes d'anges avec des ailes. Un jeune homme y est étendu, dans l'uniforme vert olive du soldat monténégrin; des branches sont jetées sur lui, mais laissent voir son visage qui n'a rien d'effrayant, — la pâleur, la rigidité des cires qu'on promène aux processions. C'est un blessé des tout premiers combats qui est venu mourir ici, après quelques jours d'hôpital. Les paysannes s'agenouillent; les muletiers se lèvent; la bande des jeunes garçons, que j'ai rencontrés tout à l'heure, débouche sur la route. A la vue de l'enterrement, ils s'arrêtent tout interdits, et présentent gauchement leurs armes dont ils se servent pour la première fois. Combien d'entre eux, à cette heure où j'écris, sont couchés dans ces cercueils décorés de papier doré, tout semblables à celui qui passait sur la route, ou bien, frappés à mort dans quelque endroit désert, sont devenus la proie de ces corbeaux sur lesquels, en descendant la montagne, ils déchargeaient leurs revolvers si gaîment...

*
* *

Quand j'atteins Podgoritza, il fait déjà presque nuit. Comme l'autre jour à Cattaro, toute la ville est illuminée. Une foule

joyeuse va et vient au bord de la Ribinitza en ce moment gonflée par les pluies, sous les lanternes vénitiennes accrochées dans les arbres. De l'autre côté de la rivière, seules quelques lampes à pétrole, espacées de loin en loin, témoignent que là-bas ce n'est pas encore la campagne. Là-bas, c'est le vieux quartier turc, plongé dans le silence et l'ombre. Et cela fait à cette heure un contraste singulièrement émouvant, ce quartier silencieux et cette ville en fête qui attend impatiemment l'arrivée de trois mille soldats turcs faits prisonniers à Touzi.

Les voici! Ils arrivent du fond de la campagne obscure, tout frémissant encore d'un combat de trois jours. Leur longue file sombre débouche sur la promenade. En tête, un cavalier qui porte le drapeau monténégrin, la bannière blanche à l'aigle rouge. Derrière, six officiers ottomans, à cheval, sans armes, tête basse, penchés sur leurs montures, la rêne abandonnée, la main sur l'arçon de la selle. Et puis, une lente cohue, un long troupeau d'uniformes jaunâtres, presque noirs dans la nuit, sur lesquels les lanternes vertes, rouges et jaunes, font passer d'étranges lumières. Tout ce monde est sans armes, embarrassé d'ustensiles sans nom, de tout ce qu'une troupe vaincue emporte comme un trésor dans sa fuite. Tout ce monde s'en va en silence, sans autre bruit qu'un sourd piétinement et le choc des ferrailles qu'ils traînent avec eux. Il y a là des soldats de tous ordres, de toutes races, de tous pays, des nizams aux figures jeunes, le plus souvent imberbes, des rédifs de trente à quarante ans, des recrues d'Anatolie, des Syriens, des Arabes, et même des nègres du Soudan qui regardent la foule avec un sourire enfantin. Dans ce flot sans couleur, passent les fez rouges des notables emmenés comme otages, et les blancs turbans des muezzins aux longues barbes, chevauchant de petits ânes qui disparaissent tout entiers sous les caftans fourrés. Ensuite, un long cortège, sorti du plus lointain des âges, une longue file de chariots, — ces lourds chariots étroits aux roues très hautes, très larges et aux moyeux énormes, que l'on voit dans tout le Balkan et jusqu'à Constantinople, traînés par des bœufs aux longues cornes. Là-dessus, entassé, tout un butin de femmes. La plupart strictement voilées semblaient moins des

êtres humains que des ballots informes jetés sur ces charrettes. Mais parfois l'une d'elles découvrait son visage, et d'un grand œil curieux suivait les illuminations.

La foule émue, respectueuse, regarde s'écouler devant elle ce long défilé sans rien dire. Mais un long murmure s'éleva, lorsque un nouveau troupeau d'hommes apparut sous les lanternes, le profond troupeau blanchâtre des irréguliers albanais, les cruels bachi-bouzouks. Il faudrait un Delacroix pour les peindre, ces montagnards guerriers, avec leurs fez blancs, leurs vêtements de laine blanche et cette bizarre petite pèlerine de laine noire à franges qui leur couvre à peine les reins! Ils s'en allaient front bas, jetant à droite, à gauche, d'effroyables regards. Beaucoup d'entre eux, blessés, s'appuyaient en marchant sur leurs compagnons de route; d'autres, à la manière turque, se tenaient par le petit doigt, — et rien de plus déconcertant que ce gracieux geste amical chez ces grandes brutes puissantes! Une section monténégrine fermait ce cortège barbare. De loin, du profond de la nuit, un air que je reconnais bien, pour l'avoir entendu deux jours et une nuit, arrive par larges ondes sonores : l'hymne monténégrin, que joue la fanfare de Cettigné.

Des ordres brefs retentissent. L'armée des prisonniers s'arrête dans un grand bruit de ferraille entrechoquée. La masse des nizams et des bachi-bouzouks reste campée sous les arbres; les notables et les muezzins vont à l'Auberge de l'Europe tenue par un traitant bulgare; les officiers sont dirigés sur l'entrepôt des tabacs. Et bientôt, je vois leurs épouses, les femmes voilées que j'ai aperçues tout à l'heure traînées sur les charrettes, se glisser une à une par la porte entre-bâillée, d'où s'exhale, dans cette nuit tiède, l'odeur du tabac oriental...

La foule s'est dispersée peu à peu dans les étroites rues aux petites maisons de brique à un étage, plus tristes dans leur banalité de misérable faubourg moderne que les cabanes de paysans, sans fenêtre ni cheminée, rencontrées tout le long de mon chemin. Sur la promenade, les unes après les autres, les lanternes vénitiennes s'enflamment ou achèvent de mourir. Et maintenant, n'étaient quelques feux de bivouac, rien ne permettrait de croire que trois mille hommes sont couchés là, et que ces arbres sont une prison.

Sur l'autre rive, dans le vieux quartier turc, toujours le silence et la mort. Par un vieux pont en dos d'âne, je traverse le torrent boueux, profondément enfoncé dans ses berges, pour aller respirer là-haut l'air de secret et de mystère que l'Orient porte partout avec lui, et que nos civilisations s'entendent si bien à détruire. Charmant petit pont turc, bel accent circonflexe jeté sur la rivière! Ce n'est pas notre arc roman, ce n'est pas non plus notre ogive; c'est quelque chose de nouveau, une ligne imprévue. Avec elle, on pénètre dans un autre royaume, le dénuement, la poésie, la riche fantaisie musulmane : d'un coup, on enjambe l'Orient.

Dans ces ruelles, dans ces impasses pavées de cailloux pointus, pas une lumière, pas une voix, pas même un aboiement de chien. Que pense-t-on, ce soir, dans ces maisons fermées, derrière toutes ces murailles d'où ne filtre aucune clarté, mais d'où sans doute bien des regards, à travers les moucharabiehs, se portent de l'autre côté de la Ribinitza, vers les lanternes multicolores? Très haut, dans les nuages, brille un croissant de lune. L'orgueilleuse devise que le Sultan Amurat avait brodée sur son étendard à côté du croissant me revient à l'esprit : « Donec impleatur. » Ce rêve est bien fini : le croissant de l'Islam ne deviendra jamais la lune pleine...

A sa façon, ce quartier turc est aussi banal que la Podgoritza bâtie à l'européenne de l'autre côté du fleuve. Mais sa façon est charmante! Il y a là, pêle-mêle, les demeures seigneuriales de quelques grands propriétaires ou des anciens lieutenants du pacha de Scutari, et puis de pauvres masures. Mais comme toujours en Orient, masures et palais s'harmonisent. La même dignité, le même air accueillant, rustique et familier, la même ruine aussi. Depuis trente ans déjà que ce morceau de terre n'appartient plus aux Turcs, bien des familles musulmanes ont dû quitter ces lieux, à en juger par le nombre des maisons éboulées dans les jardins. Ce qui reste est presqu'aussi mort. Encore quelques années, et sur cette colline, il n'y aura plus que des ruines, où les maçons de la Podgoritza moderne viendront chercher des pierres. Et c'est toujours ainsi. Dans ces villes d'où s'en va l'Islam, ce n'est ni la violence ni la persécution qui le chasse : il se retire de lui-même, ou se consume lentement sur place. Irréparable

dommage! Irrémédiable détresse! Eh, oui! sans doute, je sais bien tout ce que l'on peut dire sur cette décadence ottomane. Toujours, au milieu de ces ruines, il se trouve un raseur pour vous faire la leçon et vous expliquer longuement pourquoi ce qui est Turc doit mourir. On l'écoute — il le faut bien — on l'approuve de la tête. Mais de tout son cœur on regrette cet effondrement de l'Islam.

*
* *

Ce matin, je la revois au grand jour, au grand soleil, cette troupe barbare, si impressionnante dans la nuit.

C'est à deux lieues de Podgoritza, un vaste cirque de montagnes où l'eau ruisselle et brille, une plaine herbue sans un arbre, rasée par la dent des moutons, et, au milieu, les deux torrents boueux de la Zéta et de la Moratcha qui unissent leurs eaux rapides entre des berges profondes. Il a plu cette nuit. Une lumière mouillée disperse partout ses rayons; tout luit, tout étincelle, rivière, montagne, plaine et nuage. Les sonnailles des troupeaux, qui paissent dans la prairie, semblent le bruit naturel de tout cet éclat d'argent.

Ici, jadis, s'élevait Diocléa. L'empereur Dioclétien, ouvrant les yeux sur le monde, découvrit le vaste horizon que j'ai en ce moment devant moi. Il ne reste plus de la ville qu'un hameau, où les archéologues ont exhumé des colonnes antiques, une porte avec son inscription latine et les vestiges d'anciens remparts.

C'est là, sur l'étroit promontoire formé par les deux torrents au milieu de la plaine nue, qu'on a parqué les trois mille hommes que j'ai vus l'autre soir arriver à Podgoritza. Ils ont perdu cet air farouche que leur donnait la nuit. Ce n'est plus qu'une halte de soldats, un repos dans la prairie — un repos de soldats d'Orient. Pas de cris, pas de disputes, pas de tristesse non plus. Une indifférence résignée, mieux peut-être, une satisfaction muette, le plaisir silencieux de vivre. Les uns, accroupis devant les feux de bois, surveillent la caisse de pétrole qui leur sert de marmite; d'autres râpent avec soin une carotte de tabac qu'ils font

sécher dans leur mouchoir. En voici qui livrent leur crâne, d'où émerge une touffe de cheveux, au rasoir du barbier, ou qui, par groupes fraternels, se cherchent gentiment les poux. Beaucoup sont descendus sur le bord des torrents pour y laver leurs nippes; d'autres, couchés sur les rochers comme sur un divan, jouent aux cartes, causent à mi-voix, en gens bien élevés, sans bruit. Des amis se promènent en se tenant le doigt avec une grâce asiatique; des paysannes assises sur leurs talons, dans la boue, vendent des pommes de terre bouillies, des galettes de maïs, du lait, des grenades et des oignons; de petits ânes qui circulent avec des fagots de bois mort, et des enfants qui promènent sur leurs têtes, dans des plateaux de fer blanc, de grands gâteaux au miel, apportent au milieu de ces tentes la gaîté des innocents... Mais où sont les bachi-bouzouks, les auxiliaires, de blanc vêtus? Honteux, sans doute, de se montrer sans le pistolet et le poignard qu'un homme libre d'Albanie porte toujours à la ceinture, ils restent farouchement à l'écart, sous leurs tentes fermées; et ce n'est que par hasard, en passant devant un coin de toile relevé pour laisser entrer le soleil, que j'entrevois un groupe blanchâtre dans la fumée des chibouks.

Le bruit des deux rivières, qui roulent avec fracas dans leurs berges profondes, enveloppe cette foule d'où ne monte aucun bruit. Mais plus forte que cette rumeur et que la lumière brillante, une odeur plane, éteint tout : l'odeur des immondices partout au hasard répandues, car le Turc ignore la feuillée...

Ainsi, partout à cette heure, sous la garde de baïonnettes grecques, serbes ou bulgares, il y a dans le Balkan des camps pareils à celui-ci, d'où monte l'effroyable odeur que tempère seulement à de rares intervalles la fumée balsamique des petits feux de bois. Pourquoi cette débâcle, ces masses prisonnières, cette universelle déroute d'un peuple si guerrier? Chaque officier que j'interroge me donne une raison différente. L'un dit : Nous avons été vaincus du jour où les Jeunes-Turcs ont brisé la souveraineté du sultan. L'autre : Quel est le sultan? Le vrai, le seul est enfermé. Un troisième prétend que tout le mal est venu des soldats chrétiens de l'armée, qu'ils ont tout gâté, tout pourri. Un autre, que la grande folie fut de

licencier la classe à la veille même de la guerre, en sorte qu'on n'eut plus sous les armes que des recrues inexpérimentées.... Ainsi chacun me donne sa raison, et d'ailleurs sans trop y croire. Visiblement, ces vaincus se désintéressent de ces réflexions inutiles. La défaite a pour résultat de renforcer leur fatalisme natif. Maintenant il ne s'agit plus pour eux que de s'accommoder tant bien que mal à des circonstances difficiles. « Ah! si vous pouviez, me dit un jeune lieutenant de nizams, m'envoyer de Podgoritza un peigne et une brosse à dents! » Et dans sa platitude cette prière semble résumer tout l'intérêt que ces hommes portent encore à la vie.

*
* *

Touzi! Pauvre village, pauvre oasis de grenadiers, d'orangers et de citronniers, perdu dans un grand champ de boue. Il y a huit jours on s'y massacrait encore. Sa mosquée est en ruines; les obus l'ont percée de part en part, le plafond est ouvert, la lampe gît écrasée sur le sol, la tribune de bois pend lamentablement, les nattes de prières sont à demi brûlées ou protègent contre la pluie les caisses de munitions empilées le long des murs. Seul, un mihrab neuf, un humble mihrab de bois blanc, reste debout, intact au milieu de ces décombres, toujours orienté vers la Mecque.

A part cette mosquée détruite, le combat n'a pas laissé de traces bien sensibles. Ce village est si misérable qu'à moins de le détruire tout à fait, la guerre ne pouvait le marquer bien fortement. Quelques murs abattus, quelques toits éventrés, des clôtures démolies, des branches fracassées dans les jardins, c'est là tout le ravage. Et pourtant quelque chose d'inexprimablement triste monte de ce Touzi. Depuis des années et des années, Turcs, Albanais, Monténégrins se rencontrent ici pour se battre; depuis des années et des années, cet infortuné village, tapi entre sa montagne et sa colline comme un lièvre dans un sillon, souffre et continue par miracle de vivre. De là, son air de résignation animale, de pauvre bête battue.

Ce soir, il relève un peu la tête, il respire. Le bazar s'est

rouvert, — quelques échoppes de bois abritées par des auvents; des femmes voilées vont à la fontaine; des enfants jouent; des Turcs accroupis font tout paisiblement une partie de dames en fumant leur chibouk, indifférents en apparence à ce qui se passe autour d'eux. Sur la place, devant le bazar, trois à quatre cents mulets attendent qu'on les charge de cartouches et de schrapnells, vraies bêtes orientales, si tranquilles et silencieuses qu'à peine si l'une remuant, on entend la clochette attachée à son cou. Quand le chargement est complet, elles s'éloignent par dix, par quinze, sous la garde d'un convoyeur qui porte sur le dos l'éternel fusil russe emmanché de la baïonnette. Les lourds chariots étroits s'avancent un à un devant la gueule rougeoyante d'un four pour recevoir leur provision de tourtes de maïs, puis s'en vont prendre place dans le cortège qui s'écoule interminablement du village. Centaines par centaines, les moutons bas sur pattes, et tout gonflés de laine, arrivent en vagues blanchâtres, boivent dans le ruisseau, et disparaissent emportant avec eux leur éternel bruit argentin. Les femmes, courbées sur leurs fardeaux et relevant au-dessus des genoux leurs lourdes jupes noires, suivent pieds nus, inlassables, laissant traîner derrière elles une impression confuse de courage sublime ou d'animalité. Femmes, chariots, mulets, moutons, bergers armés glissent d'un même mouvement dans la boue, sans tumulte, sans autre bruit que le cri des essieux, le tintement des cloches des mulets qui se mêle au timbre clair des moutons; et tout cela s'en va entre la montagne et le lac, rejoindre dans la plaine inondée l'armée du prince Danilo.

Mais quoi! encore ici ces étranges gaillards! Le même fez blanc, la même culotte de laine blanche, la même pélerine à franges noires que j'ai vue aux Bachi-Bouzouks sous les lanternes multicolores des arbres de Podgoritza. Partout je les rencontre, autour de la fontaine, sur la place, devant le bazar, dans les ruelles, dans les jardins, les bras ballants, les yeux au guet, la mine inquiète et famélique. Eux aussi sont des Albanais, mais des Albanais chrétiens, les fameux Malissores, frères ennemis des Albanais musulmans prisonniers à Diocléa. En ce moment, il y en a cinq ou six mille dans les rangs monténégrins, qui accompagnent l'armée, la quittent suivant

leur fantaisie et leur instinct du pillage. J'en aperçois toute une troupe qui se démène et crie. Que réclament-ils? Des fusils. Mais il paraît qu'on en signale un grand nombre qui font le coup de feu du côté turc avec le fusil qu'on leur donne. Aussi pour recevoir une arme, faut-il maintenant offrir un gage, et par exemple présenter une lettre du pape ou du curé. La plupart n'ont rien à montrer que leur mine patibulaire. On refuse de leur rien donner. Ils s'éloignent en maugréant, font quelques pas, reviennent, se remettent à réclamer à grands cris, puis repoussés à coups de crosse, ils recommencent à roder sur la place, autour des petites boutiques où les vieux marchands accroupis frémissent rien qu'à voir les yeux que ces clients équivoques jettent sur leur pacotille.

Deux fois, trois fois, j'ai fait le tour de Touzi. L'officier qui m'accompagne et ne me lâche pas plus que mon ombre, commence à être las d'errer dans ce village sans intérêt. Je voudrais aller plus loin, pousser jusqu'à la bâtisse neuve, un peu à l'écart des maisons, qui sert, paraît-il, d'hôpital. Mais à quatre ou cinq reprises, mon compagnon m'en détourne : « Sur l'honneur, me dit-il, Monsieur, il n'y a rien à voir là-bas, sur l'honneur! » Et toujours il me ramène à l'autre bout du village, du côté du mont Diétchich, qui commande à la vallée.

C'est ici, contre ce Diétchich, ce puissant amas de pierres grises, que fut tiré le premier coup de canon de la guerre balkanique. Ah! ce premier coup de canon qui en annonçait tant d'autres, de quelle pompe naïve les Monténégrins l'entourèrent! Ils avaient transporté sur la montagne en face, au milieu des pierrailles, un superbe fauteuil couvert de velours rouge. Le roi Nicolas y prit place; devant lui, son fils Mirko pointa sur le Diétchich une pièce de 149; à quelques pas, un cinématographe italien opérait.

Les Turcs faisaient paisiblement l'exercice quand ce fameux coup de canon ébranla l'air matinal. Personne ne soupçonnait là-haut que la guerre fût déclarée. Tout le reste de la journée, bien abrités dans leurs tranchées, ils subirent sans presqu'y répondre, le feu des Monténégrins. Le lendemain, dès l'aube, la canonnade reprenait de plus belle. A sept heures du matin, l'assaut était donné. A dix, la petite garnison était com-

plètement submergée. Trois cents Turcs furent massacrés sur place ; le reste prit la fuite, à travers rochers et ravines, pour se réfugier à Touzi. En ce moment j'aperçois sur les pentes tout un petit monde d'enfants, vêtus de couleurs vives, qui cherche au milieu des rochers, les munitions, les armes jetés par ces soldats qui dévalaient, l'autre jour, le long de la montagne, sous le fusil du vainqueur. Un des petits chercheurs d'épave revient portant parmi d'autres objets une pauvre chose informe. Il me l'offre : c'est un Coran, tout souillé de sang et de boue.

Sur la piste fangeuse glissent toujours les chars. Dans le jour finissant, la longue caravane des mulets, des moutons, des chariots et des femmes, est aussi triste qu'une fuite. Avec la nuit qui vient, toute vie indigène a disparu du village. Le bazar est fermé; les gens sont rentrés dans les maisons; quelques lanternes luisent entre les pattes des mulets que l'on continue de charger. Le four rougeoie encore, éclaire tout un coin de la place. De temps à autre, un cri de sentinelle. Et dans les ruelles silencieuses, toujours le Malissore qui rôde...

Enfin mon officier m'abandonne un moment. A travers champs et vergers je cours jusqu'à l'hôpital. Un médecin turc m'y reçoit avec la courtoisie naturelle à sa nation. Je l'accompagne à travers les chambrées, et de salle en salle il me mène jusqu'à un petit réduit, où dix blessés — ils étaient dix, dont un enfant de quinze ans — se tiennent étendus ou accroupis. Leur visage est barré d'un pansement en forme de croix. Sur le corps ils ne portent aucune autre blessure ; mais tous ils ont le nez et les deux oreilles coupées.

Affreux, mais traditionnel. Toujours le Monténégrin a mesuré la valeur militaire au nombre des têtes coupées qu'il rapportait du combat. Pour chaque tête turque il recevait de son Prince une prime, comme chez nous le paysan qui arrive à la préfecture avec une tête de vipère ou de loup; et pour que l'honneur fût visible, l'évêque remettait au porteur une plume blanche qu'il piquait à sa calotte. Il y a quelque soixante ans, Pierre II a supprimé la plume, mais il y a seulement trente ans, dans la campagne de 77, ce fut encore

d'après le nombre des nez et des oreilles qu'on distribua les grades et les décorations. Et j'ai devant les yeux la tour de Cettigné constamment entourée d'un grand vol de corbeaux, sur laquelle on plantait, comme autant de fleurons d'une riche couronne, les crânes ottomans.

Nous autres Français, d'ailleurs, avons fait autrefois l'épreuve de ce sans-façon montagnard. Quand les soldats de Marmont occupaient la Dalmatie, ils eurent souvent à repousser les attaques des paysans de la Tcherna-Gora, qui fondaient sur eux à l'improviste. Beaucoup de nos soldats établis en sentinelles furent ainsi décapités. Avec leurs têtes, dans les villages, les montagnards jouaient aux boules. Mais, disaient ces amateurs, pour le jeu du cochonnet ces têtes de Français ne valaient pas les turques : elles étaient bien trop légères.

Aujourd'hui le règlement militaire est formel : « Tu ne mutileras pas l'ennemi et qu'il soit mort ou vivant tu ne lui couperas pas la tête... » Mais comment résister à un entraînement séculaire? L'habitude est la plus forte. L'autre jour, après la prise de Touzi, on vit arriver à Podgoritza, deux gendarmes à cheval qui portaient deux corbeilles. La population tout entière s'assembla pour les voir. Les deux corbeilles contenaient une cinquantaine de nez et quelques douzaines d'oreilles plus ou moins dépareillées. Les autorités firent enterrer sur le champ ces funèbres débris. Ainsi s'avance la civilisation dans le Monténégro : hier encore on les eût laissées dans leurs corbeilles, au milieu de la ville, pour l'édification du peuple.

L'emploi des outils de guerre modernes ne doit pas faire illusion. La lutte dans ce coin du Balkan a conservé le caractère archaïque et sauvage des luttes d'autrefois. C'est encore la tchéta. Mais tout de suite il faut ajouter que la bravoure, elle aussi, a gardé chez ces montagnards toute sa vertu primitive.

Cette bravoure, c'est celle d'un peuple qui se bat depuis cinq siècles. Perdu sur la frontière (et la frontière pour ce petit pays c'est quasi toute la contrée) le berger monténégrin reste en Europe le dernier paysan pour qui le danger n'a jamais cessé d'être un fait actuel, présent. Quand ce n'est pas lui qui pille, il peut craindre à tout moment la razzia d'un Albanais

ou d'un Turc; il lui faut veiller jour et nuit, tout armé, sur son troupeau; et dans cette lutte quotidienne, dans ces vies toujours menacées, la puissance du parentage, l'organisation des familles en clans, en blastvo, comme on dit, s'est maintenue dans sa vigueur antique, patriarcale et guerrière. Une brebis a-t-elle été volée, un membre du blastvo a-t-il été tué, tout le clan s'assemble aussitôt pour venger le meurtre ou réparer le dommage. Dans l'armée, les compagnies reproduisent à peu près les anciens clans. Dans chaque compagnie, le porte-fanion est presque toujours choisi parmi les porte-étendards héréditaires des vieux blastvos. C'est une honte pour tout le clan, si le porte-drapeau tombé, il ne se trouve pas près de lui un parent pour relever l'étendard. Et j'ai serré, à Cettigné, la main d'un enfant de quinze ans, percé de six blessures au moment où il arrachait un fanion aux mains de son père, qu'une balle venait d'étendre raide mort à son côté.

Tous ces parents serrés les uns contre les autres, ces grappes humaines qui montent à l'assaut autour de leur porte-étendard, quelle cible pour les mitrailleuses! Le roi Nicolas s'irrite de cet héroïsme inutile. Il voudrait briser un peu cette conception de l'honneur archaïque, cette vieille idée du blastvo qui mène son peuple à la boucherie. On m'a répété ce mot dur, insolent, presque cruel, qui lui est chappé l'autre jour, après la prise du Diétchich. Un vieux porte-étendard, grièvement blessé à la jambe, le faisait supplier de lui laisser, malgré sa blessure, la garde du drapeau, alléguant que depuis trois cents ans, de père en fils dans sa famille, on tenait l'étendard du blastvo. Le roi répliqua brusquement : « On m'ennuie avec cette histoire, qu'on donne son drapeau à un autre! »

Un tel mot fait rêver. Faut-il qu'il y ait dans un peuple des réserves d'héroïsme, pour qu'un roi juge ainsi, avec cette hauteur souveraine, un geste de héros!

*
* *

Suis-je arrivé, ce soir, sur une côte de Bretagne, après une mer agitée, quand toutes les femmes du village rassemblées

sur le môle guettent le retour des barques?... C'est à quelques lieux de Riéka, au bord du lac de Scutari d'Albanie. Il est dix heures du soir. Entre les montagnes déchiquetées l'eau s'étend unie, tranquille; des ombres épaisses la couvrent; au milieu, la lune plonge un grand trait de lumière qui laisse apercevoir une île, un monastère et des cyprès. Tout le long de la rive, des femmes, des enfants se pressent; et sans cesse il en vient d'autres par tous les sentiers de la montagne. Tout ce monde fouille des yeux les ténèbres, interroge anxieusement les eaux noires, se parle, s'interpelle dans une langue que je ne comprends pas. Mais un mot toujours le même, trois syllables étranges volent de bouche en bouche, planent sur cette foule, ce mot bizarre : Tarabosch.

Tarabosch! Ce nom que j'entends pour la première fois aujourd'hui, il ne cessera plus de retentir à mes oreilles tant que je resterai dans la Montagne Noire. Comme les clochettes des moutons, il emplit tout le pays. C'est lui que j'entendrai partout dans les auberges, où muletiers et convoyeurs apportent les nouvelles; c'est lui qui transit d'inquiétude les plus lointains villages perdus dans la montagne et les maisons isolées; c'est lui que vous jettent en passant les garçons de plus en plus jeunes qu'on rencontre sur les routes, l'uniforme au bout du fusil et qui s'en vont rejoindre leurs aînés à l'armée... Ce Tarabosch, c'est la montagne qui, tout là-bas, au fond du lac, domine et défend Scutari. Des ingénieurs allemands l'ont fortifiée de la base au sommet, l'ont creusée de fossés, hérissée de talus, enveloppée d'un réseau de fer inextricable. Depuis quinze jours que sans relâche on lui livre de furieux assauts, la montagne les repousse de toute la force tranquille de ses défenses modernes; et le berger monténégrin reste tout déconcerté que son audace et son courage ne puissent en venir à bout. Ce soir encore, un bataillon s'est follement aventuré entre Tarabosch et le lac. Sans l'arrivée de la nuit, la troupe entière eût été anéantie. On sait déjà par les premiers messagers que les pertes sont cruelles; et ce qui augmente l'angoisse, c'est que la plupart des hommes qui ont pris part à l'action sont du recrutement de Riéka et des villages voisins.

Toutes les barques sont parties pour ramener les blessés

et les morts. Comme elles sont lentes à revenir! Ah! ce n'est plus, ce soir, les lanternes multicolores qui éclairaient l'allée au bord de la Ribinitza, ni ce gai va-et-vient de la population attendant avec impatience l'arrivée des prisonniers! Ce soir, c'est la revanche de ces maisons fermées, de ces jardins déserts, de ce butin de femmes traînées sur les charrettes et qui se glissaient l'autre jour dans la manufacture des tabacs... Bien longtemps avant d'avoir vu la première barque qui chemine dans les ombres de la rive, le bruit d'une rame lointaine est arrivé jusqu'à nous. Il se fait un grand silence. On écoute. On distingue nettement chaque rame qui frappe l'eau. Comme il retentit dans les cœurs le bruit triste, régulier, de cette barque invisible! Et que cela tient peu de place dans ce vaste paysage d'eau, de montagne et de ciel, l'émotion de tous ces gens au bord de cette étroite grève!

La barque vient d'entrer tout à coup dans la voie lumineuse que la lune trace sur le lac. De la foule s'échappent des cris. Elle veut savoir le nom de ceux qu'on ramène, leur nombre, et s'ils sont morts ou blessés. Aucune voix ne répond de la barque qui continue d'avancer en silence. Elle glisse toute noire sur cette eau fulgurante, avec sa proue relevée en forme de gondole et ses deux rameurs debout. Un moment, elle disparaît dans l'ombre de l'île aux cyprès, comme si elle y avait abordé; mais son bruit triste et régulier continue d'emplir l'étendue. Trois, quatre barques suivent, si noires elles aussi dans la clarté lunaire que ces trois, quatre points noirs suffisent à transformer l'immense paysage en un grand décor funèbre. La nuit est si tranquille, que les gouttes d'eau qui retombent des rames, il semble qu'on doive les entendre jusqu'au sommet des montagnes...

Mais un son de trompe retentit; des phares éclairent la foule : le vieux roi Nicolas arrive en automobile conduit par la princesse Xénie. Il descend lourdement, s'appuie sur le bras de sa fille. Si moderne que soit cette machine grise avec une princesse au volant, on songe à ces temps homériques où, sous le même ciel, dans les luttes entre tribus pastorales, les filles de roi faisaient voler sur la prairie leurs chars aux coursiers rapides. Oh! oui, c'est une ancienne, une très vieille scène, ce roi sur cette rive, ces barques et leur triste fardeau, ces gens

qui se connaissent tous, et ces pleureuses qui se penchent sur le corps des guerriers! Des cris, des lamentations s'élèvent. De petits convois s'organisent. Chaque famille retourne à son village avec son blessé ou son mort, éclairée par la lanterne dont on se sert, la nuit, pour aller voir le troupeau à l'étable. Partout les petites lumières brillent dans la montagne. La lune a disparu; une buée glacée monte du lac. Il est quatre heures du matin. Là-bas, dans l'île aux cyprès une cloche se met à tinter.

*
* *

Le jour est revenu. Sous les fenêtres de l'auberge où j'ai dormi quelques heures, le lac s'étale riant, aimable comme un lac italien. Sur les terrasses des vergers, le soleil dissipe les derniers flocons de brouillard dans les branches des grenadiers tout chargés de leurs fruits. L'île aux cyprès avec son monastère n'a plus rien de funèbre, et semble seulement posée là pour chasser de l'esprit ce qu'a toujours de désolé la plus charmante étendue sans pensée. A dix pas de la rive, une barque flotte encore, comme une épave oubliée de la nuit. Elle est remplie d'enfants qui jouent. Sur cette embarcation légère, je pourrais en quelques heures aller jusqu'à Scutari; mais ces eaux libres et brillantes me sont aussi interdites par l'autorité militaire que les pistes boueuses qui mènent dans la plaine inondée où l'armée du prince Danilo se heurte aux tranchées de Stoja, ou que les sentiers rocailleux qui vont rejoindre, au pied du Tarabosch, les troupes du brigadier Krouchévatz. Le dernier moyen qui me reste d'approcher la formidable montagne, c'est de prendre ici le train — le seul qui existe dans le Monténégro — pour gagner, de l'autre côté de la chaîne, Antivari ou Dulcigno, un de ces vieux ports de pirates d'où si souvent les Arabes, les Vénitiens et les Turcs sont partis à la conquête de Scutari d'Albanie.

Le singulier chemin de fer, minuscule, enfantin! Devant cette montagne abrupte, en bas toute fleurie et là-haut couronnée de neige, on se demande par quel miracle cette misé-

rable machine pourra escalader les pentes! Et tous les wagons sont pleins! Des paysannes s'y entassent avec les éternels ballots qu'elles ont apportés sur leur dos de quelque lointain village. Et voici que le Roi arrive, toujours escorté de sa fille et d'un officier d'ordonnance, dans une calèche archaïque, traînée par deux haridelles. Il vient prendre, lui aussi, le train, après cette nuit agitée, pour aller recevoir, sur le quai d'Antivari, les émigrants monténégrins accourus d'Amérique.

Dès qu'il est installé, notre convoi s'ébranle. A mesure qu'on s'élève tout le lac se découvre, avec ses hautes îles romanesques et bleues comme un tableau lombard. Là-bas, c'est Diocléa, le camp des prisonniers; Touzi, ses Malissores et son air malheureux. Au delà, c'est Stoja, et plus loin, l'âpreté des hauts monts d'Albanie dont les bachi-bouzouks gardent tous les passages, leur chibouk entre les dents et le fusil à la main.

Déjà on s'était fait à l'idée que le train minuscule passerait sans encombre, quand soudain il s'arrête. Sans marquer de surprise, tous les voyageurs en descendent. La machine allégée continue son chemin, et tout le monde, le Roi en tête, se forme en caravane pour rejoindre la voie ferrée sur l'autre versant des montagnes. Dans le chemin rempli de neige, les paysannes s'en vont pieds nus. Quelques-unes ont laissé leurs ballots dans les wagons, n'emportant que leurs parapluies; mais la plupart n'ont pas voulu se séparer de leurs fardeaux et gravissent le raccourci, les reins courbés sous la charge. Quel agreste cortège sur ce haut sommet désolé!

Ce vieux Roi suivi de ces femmes, c'est un roi de fable ou de légende, Ulysse ou le vieux Lear au bras de Cordélia! Sa calotte étoilée d'or, son gilet rouge à boutons de métal, sa redingote vert tendre, sa culotte bleue dans ses bottes, son revolver à la ceinture sur un ventre plein d'embonpoint, font de ce vieillard coloré un montagnard en tout pareil à ceux que l'on rencontre dans la Tcherna Zora. Mais que de finesse on devine chez ce vieux Roi-paysan! Tout lui a réussi. Il a bien marié ses filles, il a arrondi son domaine, il a reçu de toutes mains, de la Russie, de l'Autriche, de l'Italie, et de la Porte même! Ce n'est un secret pour personne, ce successeur

d'Ivan le Noir, cet ennemi héréditaire du Turc faisait fort bon ménage avec le vieil Abd-ul-Hamid, qui lui servait une pension annuelle de plusieurs milliers de livres, et lui avait donné le charmant palais d'Emirghian sur la rive du Bosphore. Un de ses projets les plus chers, c'est de pousser le long de la côte, jusqu'au port de Dulcigno la voie ferrée de Dalmatie, et de créer sur ce rocher, dans cet ancien nid de pirates, un casino comme à Monte-Carlo. Est-ce à cela qu'il rêve sur ce chemin neigeux?... Et derrière lui, ces femmes qui s'en vont porter aux combattants un peu de viande, de linge et de raki, s'épuisent-elles en fin de compte pour soutenir le rêve d'une salle de jeu sur un haut promontoire?

Après un quart d'heure de marche, nous retrouvons la voie ferrée. La machine n'est pas encore là. Bientôt elle apparaît entre deux rochers abrupts, toute essoufflée de sa course en montagne. Le Roi, la Princesse, l'officier d'ordonnance, les paysannes et leurs ballots, chacun regagne son wagon. Et l'étrange petit véhicule descend allégrement vers la mer.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

(A suivre.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

NOTES SUR DAPHNÉ

AVANT-PROPOS

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié *Daphné*, l'œuvre inachevée, mais admirable d'Alfred de Vigny, qui, par nos soins, a paru ici l'année dernière du 15 juin au 15 juillet. Depuis cette publication, M. Étienne Tréfeu, héritier de Louis Ratisbonne et exécuteur testamentaire du grand poète, nous a transmis une liasse de documents fort importants, qu'il a tardivement retrouvés, et que nous publions à la suite de ce court avant-propos. Ces documents ne sont autre chose que des notes concernant *Daphné*, écrites par Alfred de Vigny lui-même, ainsi que l'atteste l'en-tête : *Pour M. Ratisbonne, Extrait du carton Δάφνη. Principaux plans et documents pour l'histoire de la deuxième Consultation.* Ces notes avaient été recopiées du vivant de Louis Ratisbonne par M. Tréfeu, sur le manuscrit de Vigny qui depuis lors est passé en d'autres mains.

Elles constituent comme un fragment inédit du *Journal d'un poète*, et apportent tant et de si intéressants renseignements sur *Daphné*, que nous ne pouvons que déplorer de ne les avoir pas eues plus tôt entre les mains.

Sur plusieurs points elles confirment les hypothèses que nous avions émises dans la préface : notre supposition était exacte, par exemple, en ce qui concerne la place de *Daphné* dans les Consultations du Docteur Noir. Nous avions vu en *Daphné* la deuxième de ces Consultations. Or les notes de Vigny, que nous ignorions alors, donnent à *Daphné*, on vient de le voir, ce titre exprès.

Sans doute encore, pour la date, nous avions eu la chance de deviner juste. Nous avions induit que *Daphné* n'avait pas dû être

« écrite par Vigny très longtemps après la publication de *Chatterton* et de *Servitude et Grandeur militaires* qui ont tous deux paru en 1835 ». Or le premier feuillet des notes de Vigny porte cette date : « Janvier 1837 ».

Mais ce que nous ne savions pas, ce que révèlent ces documents nouveaux, ce qui leur donne un prix inestimable pour les fervents de Vigny et les amis des lettres françaises, c'est que *Daphné* devait venir s'insérer dans le vaste plan d'une œuvre que Vigny a rêvé toute sa vie d'écrire et qu'il n'a pu mener à bonne fin. Il ressort en effet des notes de Vigny que *Daphné* proprement dite, c'est-à-dire cette sorte de biographie morale de Julien l'Apostat, n'était dans sa pensée qu'un épisode, le plus considérable il est vrai, d'une œuvre à triple action, — les deux autres épisodes devant être consacrés à Mélanchton et à Rousseau, l'un et l'autre considérés comme des continuateurs de Julien à travers les siècles[1] ; — et que cette œuvre à triple action était elle-même comme impliquée dans un roman moderne successivement intitulé par Vigny *Samuel*, *Emmanuel* et *Christian*[2], roman narrant la vie d'un réformateur religieux qui veut faire le bonheur des foules et qui périt dans sa tentative. « Ce livre, dit une des notes de Vigny qu'on lira plus loin, est un roman imaginaire qui renferme trois romans historiques. » Le roman imaginaire désigné ici est *Samuel* (ou *Emmanuel*, ou *Christian*); les trois romans historiques devaient avoir trait à Julien (celui-là est *Daphné*), à Mélanchton et à J.-J. Rousseau. Et c'est cet ensemble qui devait constituer la deuxième Consultation du Docteur Noir. L'œuvre eût été, si l'on peut dire, à triple étage, le dernier étage étant lui-même triple.

Une autre note de Vigny répète ces renseignements en les précisant. « *Emmanuel* aura trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un cadre les trois fables premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir. » Le plan, si compliqué soit-il, apparaît donc très nettement. Celui de *Stello* et de *Servitude* ne l'est d'ailleurs pas beaucoup moins. Et la complication est parfois la condition de la complexité. Remarquons en passant cette idée d'une œuvre en quelque manière *cyclique*, ce grand vol d'oiseau sur l'histoire de l'humanité que Vigny se proposait d'accomplir, en

1. Cf. cette note de Vigny qu'on trouvera plus loin : « Mélanchton prit un livre intitulé *Daphné* et y écrivit : « Nous sommes tes seconds Ariens, « ô Christ! Seigneur Christ! — Pauvre Julien!... » J.-J. Rousseau prit *Daphné* et y écrivit : « — Ah! Julien, je ferai comme toi, contre-révolu- « tionnaire que je suis. » Il se tue. »

2. Et même *François*, comme on le verra dans les notes.

passant de Julien à Mélanchton, de Mélanchton à Rousseau, de Rousseau à son époque; — voyage dans les temps qu'au même moment tentait à sa façon Lamartine (de qui les deux grands poèmes, la *Chute d'un Ange* et *Jocelyn*, sont le premier et le dernier chaînon d'une série de poèmes qu'il rêvait d'écrire) — et que devait plus tard réaliser Hugo, plus volontaire et plus constant, dans la *Légende des siècles*, après avoir même ébauché un plus vaste cycle, inachevé aussi, avec la *Fin de Satan* et *Dieu*.

En même temps que le plan de l'œuvre, les notes de Vigny nous en donnent l'idée mère, et la conclusion. « Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'enclume et le marteau, et de son sang sortira l'idée. — L'ordonnance [on se rappelle que *Stello* se terminait par une conclusion, une *ordonnance* du Docteur Noir relative au poète], l'ordonnance, ajoute Vigny, sera sur le Théosophe comme elle était sur le Poète dans *Stello*. » Il faut entendre ici le mot théosophe dans un sens très large, celui de philosophe religieux.

Ailleurs Vigny explique davantage cette idée :

« Dans l'*Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous. Les plus sensibles en sont morts dans l'action. — Ordonnance ou conclusion. *Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, en les jetant de votre aire inaccessible*[1]. »

Comme on le voit, Vigny conclut toujours à l'isolement, au « froid silence », à la *tour d'ivoire*. L'idée du livre devait être « la déification de l'intelligence », la prééminence accordée aux hommes de pensée sur les hommes politiques. Idée toute romantique, avouons-le, en ce qu'elle néglige la réalité. Car enfin la pensée n'est accomplie que par l'action, si imparfaitement qu'elle le soit. L'action n'est pas la sœur du rêve, devait s'écrier plus tard Baudelaire, qui a tant de rapports avec Vigny[2], et qui lui doit tant, — Baudelaire, pourrait-on dire, ce Satan dont Vigny est le Lucifer. L'action n'est pas la sœur du rêve, soit, peut on répondre; mais elle en est la fille. Toute pensée se continue et s'achève naturellement en action.

1. C'est nous qui soulignons.

2. Cf. dans les notes de Vigny qui suivent : « Les premiers par leur nature délicate et pure sont les seconds dans l'action : l'application implique toujours quelque chose de grossier. » C'est d'avance la glose du vers fameux de Baudelaire.

Peut-être, d'ailleurs, Vigny ne mettait-il l'homme de lettres au-dessus de l'homme d'action que pour se consoler de n'avoir pas vécu un grand destin actif. Il est demeuré toute sa vie un aristocrate sans emploi et un officier plein de regrets.

A la lumière des documents nouveaux que nous publions, bien des choses confuses que nous avions dû laisser telles, en publiant *Daphné* dans la *Revue*, se débrouillent un peu; bien des incohérences apparentes commencent à s'ordonner. Les chapitres qui encadrent *Daphné* proprement dite, ceux du début et celui de l'extrême fin, reçoivent non une pleine lumière — une œuvre n'est vraiment lumineuse qu'achevée — mais un commencement de clarté. Le personnage de Trivulce — *alias* Samuel, Emmanuel ou Christian — se rattache au plan d'ensemble; celui tout épisodique de Jean Loir, qui n'apparaissait que pour s'éclipser, entre davantage dans l'intrigue, ainsi que la religieuse entrevue au premier chapitre.

Un autre personnage, insoupçonné dans la version que nous avons publiée, fait son apparition au cours des notes (nous devons le mentionner ici pour l'intelligence d'une ébauche de plan que nous allons donner plus loin) : c'est le propriétaire amoureux, comme l'appelle Vigny, et qui devait être le type du bourgeois riche. Vigny écrit : « Le nommer *Proprio* ou *Prospero*, ou quelque nom venu de *Tellus*, *Ops*, *Opimus*, *Fortunato*. » On va voir que Vigny, s'était décidé, au moins provisoirement, pour le nom tout shakespearien de Prospero.

Vigny, dans une note, tentait de donner, nous venons de le dire, une vue générale de la composition du livre. Voici cette note, d'ailleurs fort sommaire :

VUE GÉNÉRALE DE COMPOSITION

1

Samuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le docteur lui lit Daphné.

2

Il[1] *découvre que c'est Jean Loir qui a blessé Samuel.*

Il lui lit les lettres de Mélanchton.

3

Il croit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.

Il les confronte.

Il raconte J.-J. Rousseau.

1. Le Docteur Noir.

Il ne faut voir dans ce plan qu'un schéma, qu'un squelette du livre projeté; mais il a le mérite de faire apparaître nettement le plan d'ensemble dont nous avons parlé plus haut : le roman moderne, dont Samuel est le héros, englobant les trois romans historiques consacrés à Julien, à Mélanchton et à J.-J. Rousseau, et, brochant sur le tout, la conversation, la consultation du Docteur Noir avec Stello pour partenaire.

« Julien, Mélanchton, Rousseau, ajoute Vigny, se repentent et souffrent en voyant ce qu'ils ont fait. » Entendez qu'ils ont essayé d'agir et qu'ils ont eu tort : ils devaient se contenter de penser, loin de la foule. Une note des plus importantes, et qui révèle la pensée de derrière la tête de Vigny, donne l'explication de cette condamnation sans appel :

« L'adoration et les Codes sont les deux parties de la religion. — Or l'histoire prouve que les âmes capables de réelle adoration et d'extases ont été toujours disproportionnées, et mal comprises par les hommes. — Ceux qui les ont conduits ont simulé l'adoration.

Les *enthousiastes*, adorateurs de la divinité, jettent les hommes dans les voies malheureuses, parce qu'ils vont trop vite dans l'avenir et marchent à trop grands pas. »

Ainsi donc, aux yeux de Vigny, Julien, Mélanchton et Rousseau sont des enthousiastes trop sincères pour mener les hommes au bonheur. Ils doivent être vaincus dans l'action.

Le mieux qu'ils aient à faire est de méditer dans la solitude, de jeter leurs idées religieuses ou philosophiques « de leur aire inaccessible ».

Un autre plan des premiers chapitres, plus détaillé, que nous trouvons dans les notes de Vigny, se rapproche beaucoup de la version qui est venue jusqu'à nous.

Le voici, avec la concordance pour le début.

SAMUEL

TABLE

C.[1] 1. La Foule.	Même chiffre, même titre dans notre version.
C. 2. Les Livres.	id.
C. 3. Le Pays latin.	id.
C. 4. Le Propriétaire amoureux.	Manque dans notre version.
C. 5. Le Christ et l'Antéchrist.	Ch. 4 dans notre version.
C. 6. Samuel.	Manque.

LIVRE II

C. 7. Daphné.	Daphné.

1. Chapitre.

Nous avons vu que Samuel ou Emmanuel (appelé Trivulce dans notre version) devait être le réformateur religieux qui échouait dans sa tentative. Nous pouvons pousser un peu plus loin nos hypothèses sur le héros de Vigny, grâce à une assez longue note de Louis Ratisbonne, adjointe, dans la liasse que nous a transmise M. Tréfeu, aux notes mêmes de Vigny, et que nous avons reproduite intégralement à la suite. Cette page, écrite sans doute par Louis Ratisbonne pour une édition déjà projetée de *Daphné*, nous renseigne sur la dernière en date des versions (1842), celle où l'ex-Emmanuel-Samuel-Trivulce prenait le nom de Christian. Elle est des plus intéressantes; malheureusement nous ne possédons pas les documents où L. Ratisbonne avait puisé pour l'écrire; nous ne savons même pas s'ils existent encore. En voici la partie relative à *Christian*.

« Dans *Christian*, Vigny semble avoir renoncé à joindre deux fables à celle de *Daphné*, laquelle demeure toutefois la pièce essentielle de la deuxième consultation. Christian est un esprit exact, géométrique, mais tendre et très religieux; il a besoin de démonstration pour toute chose comme Pascal, et il rêve de composer des ouvrages religieux avec cette rigueur. C'est probablement ce Christian que Vigny, en 1842, se proposait de peindre d'abord malade, en adaptant le début de l'action aux chapitres déjà composés en 1837 sous ces titres : la Foule, les Livres, le Pays latin. — D'après le plan du 29 avril 1842, ce Christian est le fils d'un riche banquier juif; il veut être chrétien parce qu'il aime une jeune fille chrétienne. Il a trois amis qui veulent le convertir au catholicisme, mais ceux-là le font presque mourir de chagrin, parce qu'il entrevoit à travers leur langage l'hypocrisie d'hommes politiques uniquement avides de pouvoir. Quels sont ces trois catholiques? Un plan de 1847, sans les nommer, montre que l'un veut le catholicisme par amour du trône et de l'autel, le second parce que le règne actuel ne peut se consolider sans cette union, le troisième par sentiment d'égalité et de fraternité républicaines. — Christian en connaît un quatrième, un prêtre intolérant (Lamennais), ultramontain, qui lui était enseigné par celle qu'il aime. C'est sur lui que Christian compte. — Il a raison, car les trois chrétiens sont venus tour à tour demander au père de Christian, au banquier juif, de l'argent pour leurs plans politiques, l'un pour la droite, l'autre pour le centre, l'autre pour la gauche. Après les avoir entendus, le père juif, resté seul, veut frapper un grand coup pour détourner son fils d'une conversion. Il rassemble sa famille, et, devant Christian, il montre ce que sont les chrétiens actuels, et la poésie de l'or, et son pouvoir entre les mains de la race juive maîtresse. « Je permettrai au Russe de faire la guerre, si l'Anglais se conduit mal avec moi. Il aura un emprunt. »

C'est ici qu'il faudrait placer le fragment sur les choses sensées que dit le Juif[1].

On devine l'intérêt qu'aurait présenté le roman de *Christian* tel que Vigny le concevait en dernier lieu. C'est à ce roman que se rapportent les longs et importants fragments que l'on trouvera ci-après concernant le rôle des Juifs dans la société moderne, fragments où Vigny fait preuve d'une grande impartialité, en même temps que d'une admirable hauteur de vues, et qui n'ont rien perdu de leur intérêt, ni de leur « actualité », après soixante-dix ans.

Nous avons reproduit les notes de Vigny, dans le désordre où elles nous sont parvenues et qui nous fait d'ailleurs assister comme physiquement à l'élaboration de l'œuvre. Malgré les passages obscurs que ces notes contiennent, malgré les répétitions d'idées ou de termes qu'elles présentent fatalement et le double emploi qu'elles font parfois avec l'œuvre même, nous avons estimé que c'étaient là des documents que nous ne devions pas garder par devers nous, du moment qu'ils étaient signés d'un Vigny. Le moindre d'ailleurs peut intéresser les *vignystes*, toujours plus nombreux. Nous nous sommes bornés à les mettre au net de notre mieux.

En résumé, Vigny a composé tout jeune une tragédie de *Julien l'Apostat*, qu'il a bientôt renoncé à faire représenter, aucun gouvernement, dit-il avec quelque exagération romantique, ne pouvant la laisser jouer. Après avoir plus tard écrit *Stello*, première consultation du Docteur Noir, consacrée à la Poésie, il veut donner une seconde consultation, consacrée à la Religion. A ce moment il est, comme tous les hauts esprits de son temps, très intéressé par Lamennais. Or que fait Lamennais, le Lamennais *seconde manière*, le Lamennais des *Paroles d'un Croyant?* Il veut « fondre le christianisme dans la philosophie et la raison humaine ». Ainsi jadis Julien voulait fondre dans la philosophie et la raison le polythéisme hellène. « Le Christianisme en est au point où en était le Polythéisme en 300. » Vigny retrouve donc sur le chemin de sa pensée Julien l'Apostat. Il reprend son ancien sujet, en le « poussant » du côté de la philosophie plutôt que du côté de l'histoire, et en l'englobant dans une conversation du Docteur Noir et de Stello : ce qui donne *Daphné*. Mais peu à peu Vigny élargit sa conception première, y ajoute l'idée d'un *Mélanchton* et d'un *J.-J. Rousseau*, continuateurs de Julien, l'un comme Arien, l'autre comme contre-révolutionnaire ou paraissant tel aux yeux de Vigny, — puis la modifie par états successifs jusqu'au projet de *Christian*. Il travaille toute sa vie à cette œuvre, au moins jusque vers 1860; il en traîne partout avec lui les plans et les notes, sans parvenir à la terminer. Seule la

1. On les trouvera plus loin.

partie consacrée à Julien, seule *Daphné* a été menée, d'un trait semble-t-il, jusqu'à l'achèvement presque total. Vigny n'aurait eu guère qu'à en revoir par endroits le style au point de vue purement formel. Tout ce que nous avons écrit dans notre préface sur *Daphné* même, qui est l'essentiel de l'œuvre, demeure : ceci n'est qu'un post-scriptum et ne fait qu'ajouter et préciser. — Comme Moïse, Vigny meurt sans entrer dans la terre promise, sans finir son livre; mais il garde l'arrière-pensée qu'un jour peut-être quelqu'un publiera *Daphné*, puisqu'il transmet à Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire, un carton plein de documents sur l'histoire de la seconde Consultation. C'est la pieuse tâche dont j'aurai eu l'honneur de m'acquitter.

FERNAND GREGH

EXTRAIT DU CARTON Δάφνη[1]

PRINCIPAUX PLANS ET DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DE LA 2e CONSULTATION

Janvier 1837.

Commencé à écrire *Samuel*[2].

Vues générales sur la 2e Consultation écrites à mesure que je l'écris

Que ce soit une épopée à triple nœud et triple fable avec *unité de pensée* comme *Stello* et *Servitude et Grandeur* (oraison funèbre de l'Armée de la Restauration).

Emmanuel aura trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un cadre les trois premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir. — Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'*enclume* et le *marteau* et de son sang sortira l'idée. —

1. En marge : pour M. Ratisbonne.

2. Le manuscrit porte tantôt Samuel, tantôt Lamuel. Nous rappelons que l'œuvre projetée s'est appelée aussi *Emmanuel*, puis *Christian*.

L'ordonnance, sur le *Théosophe*, comme elle était sur le *Poète* dans *Stello*.

— Je m'impose cette loi, que pas un mot ne sorte de ma plume qui n'aboutisse à un rayon de cette roue dont le centre est la question posée.

Les premiers chapitres qui seraient des introductions indifférentes dans d'autres ouvrages sont ici des premiers coups de fleurets que se portent les deux lutteurs, et ils portent.

Le *Propriétaire* amoureux doit être le type du Bourgeois riche. — Le nommer *Proprio* ou *Prospero*, ou quelque nom venu de *Tellus*, *Ops*, *Opimus*, *Fortunato*, etc.

Pour mettre *en œuvre* une *passion sociale* comme la réforme religieuse, il faudrait être aussi fort et insensible que *Luther* et *Voltaire*. Les premiers par leur nature *délicate* et *pure* sont les seconds dans l'action : l'application implique toujours quelque chose de grossier.

C'est la nature élevée et non la nature grossière qui est la plus à plaindre. Tout est peine pour elle dans la vie. Sa force idéale est sublime et elle doit la ménager.

---

16 janvier. Écrit le chapitre 3.

On ne peut trop attaquer et censurer les sociétés pour tâcher de les moraliser, de les arracher aux intérêts matériels, de les spiritualiser, de les rendre susceptibles d'enthousiasme pour le beau, le bon et le vrai.

Dans l'*Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez par la lenteur avec laquelle vous acceptez les

idées. — Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous. Les plus sensibles en sont morts dans l'*action*.

Ordonnance ou conclusion. — Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, en les jetant de votre *aire* inaccessible.

Les consultations[1] seront toujours des *romans satiriques*.

En ayant l'air de désespérer des progrès d'un enfant, on les lui fait faire. Il faut lui dire : « Je suis sûr que vous êtes incapable de jamais vous élever jusqu'à cette hauteur »; il fait effort et s'y élève. Il faut piquer d'*honneur* les enfants et les sociétés. C'est ce que je veux faire par mes consultations.

Je frapperai juste et, dès lors, ce sera frapper fort, car la France, nation du bon sens, n'adopte pas le faux raisonnement.

---

21 janvier. — La mort d'Emmanuel est heureuse. Celle de Prospero désespérée. Jean Loir tombe dans des fureurs de taureau échappé lorsqu'il voit ce qu'il a fait. Il s'enivre pour se défaire de la lueur de raison qui l'embarrasse.

22.

L'ignorance impertinente et fastueuse des gens du monde se rit des coups que frappe la critique sur les Poètes.

23.

A la fin du livre, il[2] devient Receveur général des finances. — « Ne t'ai-je pas dit (à l'ouvrier Jean Loir) que tu devais nous secourir et te battre pour nous? etc., etc... — Oui. —

1. Du docteur Noir.

2. Très probablement Prospero.

Tu l'as fait? — Oui. — Tu es un héros; que te faut-il de plus? »

Vue générale de composition.

1

Samuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le Docteur lui lit *Daphné*.

2

Il découvre que c'est Jean Loir qui a blessé Samuel.

Il lui lit des lettres de Mélanchton.

3

Il voit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.

Il les confronte.

Il raconte J.-J. Rousseau.

Le Christianisme va toujours s'affaiblissant et montrant sous sa robe usée le *Platonicisme* toujours vivant. [Indiquer] combien de temps il a fallu pour accomplir cette idée, et que ce n'est que dans les époques de fièvre religieuse que les coups ont pu réussir, et réussir à quoi? à ôter le vêtement pour laisser l'homme nud. — Quel manteau avez-vous à lui jeter à présent?

---

2 fév.

Écrit le chapitre : Christ et Antechrist. — Qu'il y ait à la fin du volume un *Dialogue imaginaire entre Julien et Jésus*[1]. — Stello l'entend distinctement.

---

1. Peut-on assez regretter que Vigny, le Vigny du *Mont des Oliviers* et de *Daphné*, n'ait pas écrit ce dialogue?

— L'*Amour*, le Poète, Stello, cherche le beau et le bien : l'*Intelligence*, le Philosophe, le Docteur Noir, cherche le vrai.

Il dit que le vrai est que les hommes ne sont pas dignes du beau et du bien.

---

2 fév.

— Vous voyez, dit le Docteur Noir, que Samuel aurait mieux fait de jeter ses idées comme vous ferez les vôtres dans une forme toute philosophique ou poétique, que de se jeter, à corps perdu, dans le flot grossier pour lui faire rebrousser chemin. Mais il ne pouvait que ce qu'il a fait parce qu'il n'était ni tout à fait poète ni tout à fait philosophe.

— On ne sait si Samuel est un homme ou un enfant.

Un chapitre intitulé : *Le monde est froid.*

---

6 fév.

Samuel s'est effrayé de voir que, comme prêtre, il ne pourrait rien sur les esprits. Il élève les enfants et, après la communion, ils s'enfuient et deviennent des hommes légers et froids, sans enthousiasme religieux, sans exaltation. — Il s'en désole et se demande si la société se glace et si la terre est gelée.

Stello, commisération, *Hélas!* éternel.
Le Docteur Noir, mépris, *Pourquoi?* perpétuel.

---

6 fév.

— O Samuel, vous croyez être religieux, non, vous êtes philosophe. — Si vous étiez religieux véritable, vous seriez resté aux pieds de la croix.

---

7 fév.

Arrêté le plan de Daphné qui n'était pas assez simple. Ceci est trop tragique pour un poème. C'est un Drame que je ne puis garder pour la scène parce que nul gouvernement ne le laisserait représenter.

Faites venir la religieuse, dit le Docteur Noir. — Que pensez-vous, ma sœur, dit-il, lui prenant la main avec égards, des écoles d'Alexandrie et de celles de Carthage, etc., et sur le Christ? — Elle rougit à la première question, pleura à la seconde, parce que l'effronterie de ces questions lui parut impudique. — « Combien de malades avez-vous secourus? » — Elle raconte le nombre des sœurs qui sont mortes en les soignant.

Celle-ci est vraiment religieuse, dit le Docteur Noir; vous n'êtes, vous, que des demi-philosophes et des demi-poètes, vous qui ressemblez à Samuel.

Vous vous écrivez, ô mon cher Samuel, des paraboles apocalyptiques pour vous faire, entre vous, de petites frayeurs, en ressuscitant pour votre usage les vieilles peurs que personne n'a plus[1].

Les victimes de tout cela sont les êtres simples de cœur et faibles de nature qui sont pris par votre exemple.

L'art est la religion, le spiritualisme moderne : tendance vers une autre foi.

Stello le poète a l'enthousiame pur qui se connaît; la religieuse, l'enthousiasme pur qui s'ignore, la foi simple, mais ignorante et illettrée.

---

1. Raturé : auxquelles on ne croit plus. Ceci semble adressé directement à Lamennais, à l'auteur des *Paroles d'un Croyant*.

D. N. [1]. Saint Augustin est un avocat et un journaliste.

---

11 fév.

X. fait honte à Julien du Christianisme et le presse de le quitter. Julien est fervent, mais, quand il découvre l'Arianisme, il s'éloigne et revient au Platonisme. — Une conversation de Libanius avec Phèdre à Daphné renverse tout.

— Phèdre conseille à Julien de quitter la vie parce qu'il perd la race humaine.

D. N. [2].

Quel est donc votre projet? Quel est le fond de votre pensée? Stello s'incline, reçoit quelques mots dans son oreille.

— C'est, dit Samuel, cette passion nouvelle de secourir l'humanité et de lui donner à la hâte cette direction si sûre. — Ce n'est pas cela, dit le Docteur Noir, — il se trompe lui-même et sur lui-même. — Lisons... *Daphné* suit.

— La M. [3]. — Une assemblée de directeurs de famille et d'épouses enrégimentés à un Pape démocratique rendraient ce Pape tout-puissant. — Belle théocratie.

---

22 avril.

Le juif a payé la Révolution de Juillet parce qu'il manie plus aisément les bourgeois que les nobles. — Le juif paie Prospero et paie J. Loir, l'ouvrier vrai. — Ce juif est beau, gros, pâle, heureux et triomphant des Chrétiens qui adorent le veau d'or dans tous les pays. — Au dernier chapitre, il raconte que le Grand Turc et le Pape l'ont également bien reçu et qu'il a acheté une croix à un Empereur et l'autre à un Roi. — Le monde est à lui. — Les Duchesses font les honneurs de ses salons, quand il veut, et les Barons chrétiens sont ses humbles serviteurs.

---

1. *Daphné*.
2. Toujours *Daphné*.
3. Lamennais.

Samuel remarque un nom juif, le même, dans les trois histoires. — C'est la famille à laquelle il a affaire.

---

23 avril.

Toutes ces *Consultations du Docteur Noir* aboutiront à la déification de l'intelligence et à la peinture de ses peines.

Vue générale. — Après avoir profondément réfléchi, j'ai vu que la majorité incommensurable des lecteurs se méprennent éternellement sur la pensée des défenseurs de l'*Enthousiasme* et de l'*Idéalisme*, si, à l'exemple de Cervantès et de Molière (*Misanthrope*), ils le peignent ridicule pour le montrer disproportionné. C'est pourquoi j'ai entrepris de le peindre, non *ridicule*, mais *malheureux*, afin que, la *pitié* étant excitée au lieu du rire, on ne pût se méprendre et que la *société* s'accusât et non lui.

La société se méprendrait sur l'intention de l'écrivain s'il peignait la vertu ridicule.

---

7 mai.

Sur Samuel.

Il a trouvé les prêtres si prosaïques, si vulgaires et jouant d'une façon si profane avec le Christianisme, qu'il l'a cru mort, et a résolu de seconder la première religion nouvelle qui se présenterait. Le Peuple n'a pas voulu de lui et l'a accablé sans le comprendre. Récit de ses désespoirs et de ses passions. (— Et moi! dit la religieuse.) — Il se fait trappiste, et elle va soigner des cholériques jusqu'à ce qu'elle meure.

---

19 mai.

Le plan de Daphné me mécontentait. — Je l'ai refait aujourd'hui définitivement. Les Banquets sont d'une forme plus antique et résument mieux la vie de Julien et les idées de l'époque. — La philosophie sociale se discutait dans les

banquets, comme, au moyen âge, au Conclave, à présent, dans les parlements.

Le Juif de Samuel (en 1837) se trouve volé par Prospero et dit : « Le Bourgeois chrétien actuel a cela de particulier qu'il n'est plus chrétien et qu'il est plus habile juif que nous. »

Les moines, dit Libanius (certaines gens habillés en noir) courent en troupes faire la guerre aux temples, en abattant les toits et les murailles, brisant les idoles, renversant les autels et tuant les prêtres qui voudraient s'y opposer. — Ils font plus de désordre encore dans les campagnes que dans les villes, — et c'est là l'origine du nom de *Païen* parce que les *Pagani* (de *Pagus*, bourg), — défendaient ardemment leurs temples.

— Dialog. — Saint Jean Chrysostôme reproche aux habitants d'Antioche de sortir avant la célébration des mystères, sitôt qu'il ont écouté une de ses *Homélies*, — *comme si vous veniez d'entendre un musicien*. Vous vous retirez quand nous avons cessé de parler.

— Dial. — Qui est la cause des désordres? l'amour des richesses, maladie incurable.

— Je souris, dit le juif, car il venait de m'emprunter pour ses moines.

Dans le ton des lettres et homélies de saint Jean Chrysostôme, on sent l'homme qui pressent la chute de l'Empire, inévitable, prochaine.

Ses homélies et ses discours sont de mauvaises et pesantes déclamations de rhétorique. Des sermons adressés aux habitants d'Antioche, contre les juifs, etc...

— Ses lettres mêmes ont la même pesanteur. Les anciens faisaient toujours de la belle phrase et de la rhétorique, et voulaient vaincre la douleur par la dialectique quand ils consolaient un ami.

Δ [1]. Une idée en trois actes, comme *Stello*, *Serv. et Grandeur militaires*.

δ [2]. Mon cerveau, toujours mobile, travaille et tourbillonne sur un front immobile avec une vitesse effrayante. Des mondes passent devant mes yeux distraits, entre un mot qu'on me dit et le mot que je réponds [3].

D. N [4].

Le Désir. — Un désir perpétuel qui n'est jamais satisfait produit l'action, mais il vaut mieux l'écrire que de le satisfaire. Il en reste une gloire plus vraie. — La gloire d'Auguste appartient à toutes les circonstances et presque tous les hommes de son temps. Celle de Virgile à Virgile.

Lamennais a dit : un philosophe *doux et humble de cœur* et un philosophe chaste seraient le phénomène le plus inexplicable; mais jamais on ne se trouvera dans l'embarras de l'expliquer.

Il ne se souvient pas de *Julien l'Apostat*.

---

1. Daphné ou en grec Δ(ἀφνη). Vigny en marge a dessiné un grand triangle, jouant sur la forme de la lettre majuscule Δ qui est aussi celle d'un triangle.

2. Toujours δ(ἀφνη).

3. Cette réflexion découpée sans doute par Louis Ratisbonne dans les notes concernant *Daphné* a déjà paru dans le *Journal d'un Poète;* on la trouve citée en particulier dans l'*Alfred de Vigny* de M. Paléologue.

4. Toujours *Daphné*.

6 juillet.

L'adoration et les *Codes* sont les deux parties de la religion. — Or l'histoire prouve que les âmes capables de réelle adoration et d'extases ont été toujours disproportionnées, et mal comprises par les hommes. — Ceux qui les ont conduits ont simulé l'adoration.

Les *enthousiastes*, adorateurs de la divinité, jettent les hommes dans les voies malheureuses parce qu'ils vont trop vite dans l'avenir et marchent à trop grands pas.

Julien, Mélanchton, Rousseau, se repentent et souffrent en voyant ce qu'ils ont fait.

---

10 juillet.

La Religieuse qui aime Samuel jalouse de Dieu.

Julien, Julien, tu as retardé le Soleil de deux années! N'est-ce pas assez pour ta gloire, impérial Josué!

---

14 septembre.

La seconde consultation a la forme d'une pyramide. Daphné en est la large base; + et +[1] sont posés au centre et au sommet, et Samuel couronne l'édifice.

---

17 septembre.

Dans la seconde nouvelle doit être le caractère plaisant d'un imprimeur qui se croit supérieur à Luther, et Calvin, et Mélanchton.

---

17 septembre.

Samuel a cette *religiosité organisatrice* qui cherche toujours le Code dans les religions. — La sœur Saint-Ange a la

1. Mélanchton et Rousseau.

foi simple qui aime Dieu et aime tous les hommes pour Dieu. — Samuel remonte à la foi naïve ou plutôt, faisant effort pour y revenir, y succombe. — Sœur Saint-Ange l'emporte au ciel par ses exemples.

Il a entendu les discours des sectaires qui ont exposé toutes les doctrines religieuses actuelles : saint-simoniennes, phalanstériennes, etc. (écrire et résumer les principes sans NOMS PROPRES).

---

27 septembre.

Libanius regarde Daphné brûler et s'écrouler, en souriant : — Elle ne peut périr, dit-il, elle ne peut périr.

1er octobre 1837.

Après la lecture de Daphné, Stello s'arrête et dit : il y a ensuite une page toute couverte de notes, de diverses écritures. — Salvien, en 440 après J.-C., puis un jésuite en.....

Le Docteur Noir raconte Mélanchton ; il dit que Mélanchton prit un livre intitulé Daphné et y écrivit : Nous sommes tes seconds Ariens, ô Christ! Seigneur Christ! — Pauvre Julien!

J.-J. Rousseau prit Daphné et y écrivit : — « Ah! Julien, je ferai comme toi, contre-révolutionnaire que je suis. » — Il se tue.

---

6 octobre.

Ni Julien, ni Mélanchton, ni Rousseau n'avaient de familles.

La famille est détruite par les réformes prétendues sociales. Elles ne peuvent jamais se faire par à-coup. Samuel a sacrifié sa famille à une société qu'il croit enthousiaste, et il se trouve que lui seul avait le véritable enthousiasme divin.

HISTOIRE DE SAMUEL

Il a abandonné la famille pour la vie publique, et son vieux père se repent de l'y avoir poussé lui-même en lui disant toujours d'être un homme comme Napoléon[1]. — Samuel veut être plus, et veut être un prophète religieux et réformateur. — Il se ruine à cette roulette — il s'épuise à cette masturbation de l'âme; il ruine et perd sa mère, ses sœurs et son père. Il va se jeter à la Trappe pour se punir et il y tue sa pensée.

Ce n'était pas entièrement sa faute, mais celle du monde qui se reproduit et où l'*Enthousiasme est dangereux ou ridicule*.

Lutte de la famille et de la vie publique. — Samuel a sacrifié tout pour ses parents. Ils se sont habitués à son sacrifice perpétuel et ont fini par trouver tout simple. Il se révolte à la fois contre tout, le couvent et la famille, ayant vu les misères du peuple, et animé par l'amour de l'Espèce humaine et le désir de son bien-être futur.

Mais il revient au désespoir chrétien.

---

13 octobre.

Le monde se refroidit. Le feu sacré de tous les enthousiasmes s'est réfugié dans les poètes. — Qu'ils restent maîtres d'eux-mêmes, et ils s'en pourront nourrir, et faire fumer dans leur cœur leur encens à la divinité.

La Poésie, c'est l'*Enthousiasme cristallisé*.

---

29 octobre.

Le père de Samuel veut que l'on conserve le Christianisme indifférent qui existe avec le matérialisme dans les mœurs et

1. Cf. Stendhal, *passim*.

les travaux industriels. — Son fils veut l'Enthousiasme agissant qui renouvelle la foi, voyant que l'Église même est indifférente aux souffrances du Peuple. — Mais il est terrassé, ayant vu le dévouement de sa vie et de sa fortune méconnu, et le Peuple chez qui il voulait planter la bannière chrétienne devenu indifférent à l'Enthousiasme qui le transporte, et hostile à son entreprise.

S[1].

Ce livre est un roman imaginaire qui renferme trois romans historiques.

L'oisiveté et la résignation des chrétiens sont insupportables à Julien.

Tes efforts ont été inutiles pour élever au Platonique amour divin la multitude grossière. — Que faire donc?

Nous faire chrétiens.

Basile. — Je le suis déjà.

---

20 juin.

Les sœurs adoptives — mœurs curieuses.

Il faut peindre l'entrée à l'Église des habitants d'Antioche.

Saint Chrysostome.

Apologue des religions dit sur *Antioche chrétienne* :

— Les femmes vont devenir inutiles; les jeunes garçons prennent leur place. Ce crime abominable se commet avec toute sorte de liberté, et il est presque passé en coutume, on n'en rougit plus. Ceux qui le commettent s'en font honneur, croient être à la mode et passent pour galants hommes. — Ceux qui ne s'abandonnent pas à ce désordre en ont la réputa-

1. S(amuel).

tion; premièrement, parce que le nombre en est fort petit et qu'ils sont confondus dans la foule de ces criminels[1]...

---

16 décembre 1839.

Vue générale.

Daphné démontre l'ancienneté de la négation philosophique du christianisme, mais que dès lors il pouvait se trouver un homme qui pensât qu'il était bon de ne pas le détruire pour conserver et perpétuer le trésor public de la morale.

Les contradictions de Rousseau sur la morale.

Il en donne le cœur pour principe et plus tard dit que le cœur ferait d'un homme le plus grand des scélérats.

Mais qu'est-ce que la morale et le bien moral? — L'arbre de la science, quel est-il?

---

19 octobre 1840.

FRANÇOIS[2]

Seconde consultation.

DAPHNÉ

Le château de cartes de la raison humaine s'élève dans la première partie du Livre.

Après la lecture de ceci j'ai été jeté dans une grande douleur, voyant que la morale que ces sages proclamaient était si incertaine et si vague qu'ils regardaient comme des songes mes douces réalités que j'aimais à croire.

DÉSORDRE

Le Juif a été humilié par l'abbé Maximilien. — Il n'a pas voulu voir François. — La jeune fille séparée violemment par son père vient en secret le visiter dans son atelier.

1. Interrompu.

2. François devait être un autre nom de Christian.

Le château de cartes démoli par l'abbé chrétien Maximilien qui déclare que le Bien et la vertu ne peuvent pas se prouver par la raison, ni le sentiment; qu'il faut l'autorité, c'est-à-dire l'assentiment des masses.

L'abjuration. — Julia abjure, et la lumière du Christianisme, le flambeau, va venir jouir de cette abjuration, — on l'attend, — mais à la fin du livre il revient dire : il n'y a pas de Christ. — Il vient de Rome, et a jeté son bâton de pèlerin.

Scène. — Julia. — Son père le juif, — riche et bienfaisant banquier, — assez bonhomme, fait au prêtre Max un discours plein de sagesse[1].

François épié par les communistes jaloux, est tué par eux au milieu du choléra. Il est déclaré par eux empoisonneur. — *Il a quitté la blouse*, c'est le cri de ses ennemis.

Idée. — Tous les crimes viennent de faiblesse ou de bêtise.

SAMUEL[1]

TABLE

C. 1. — La foule.
C. 2. — Les livres.
C. 3. — Le pays latin.
C. 4. — Le propriétaire amoureux. — A faire dominer par un jeune juif, type de l'homme réel de la génération actuelle.
C. 5. — Le Christ et l'Antechrist.
C. 6. — Samuel.

LIVRE II

C. 7. — Daphné.

---

1. Cf. à la page suivante.

DE PLUSIEURS CHOSES JUDICIEUSES
QUE DIT LE JUIF

Je ne puis comprendre, messieurs les Chrétiens, comment vous avez encore l'assurance de continuer le jeu muet du dédain à l'aspect d'une créature de notre nation, et comment vous osez nous refuser vos femmes lorsque vous nous donnez vos âmes. L'esprit du gain n'est-il pas tout ce qui vous enflamme aujourd'hui? De quel autre enthousiasme êtes-vous saisis que de l'admiration pour la richesse? Vous si disposés à tout vendre, comment vous étonnez-vous que nous le soyons à tout acheter?

Je ne vois pas quel droit aurait un fidèle ou un croyant à faire le difficile pour me recevoir, quand le Pape m'a familièrement admis à lui baiser la main et que le Grand-Seigneur m'a fait une réception magnifique. Je suis chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique en Espagne, et l'Espagnol, l'Italien et le Turc ont été flattés de me voir agréer de bonne grâce leurs distinctions.

Ne savent-ils pas bien tous trois, à la seule forme de mon nom, que je suis un impur et un maudit? Me suis-je caché de ma race? ne l'ai-je pas au contraire fièrement avouée? n'ai-je pas écrit Israël sur ma maison? ne suis-je pas exact au Sabbat plus que vous tous à la communion? ne vais-je pas mettre à l'enchère la clef du Lévitique en payant plus cher que nul de mes frères? Il faut donc que les chefs de votre foi sentent le prix de ma poitrine et de mes épaules qu'ils chargent de brimborions d'or faux et de mauvais émail. Et que peut valoir, je vous prie, ma poitrine? Comment ont-ils jugé le cœur qui bat en elle? savent-ils si c'est celui d'un père, d'un citoyen, d'un amant ou d'un bourreau? Se sont-ils enquis si j'avais une âme et s'il sortait de cette âme des paroles dignes d'admiration? Non assurément, et aucun

d'eux ne dirait sérieusement qu'il s'inquiète de mon affection ou de mes pensées. J'en conclus que s'ils attachent leurs fariboles d'épaulettes et de cordons sur ma poitrine, c'est qu'il la savent faite d'or et que l'or pur vaut mieux que les galons dorés.

Il était arrivé au plus grand enivrement de lui-même.

— Ah! que je voudrais connaître celui qui osera nier ma puissance! Je voudrais le voir pour lui demander qui en sait plus que moi dans la philosophie, la politique et même les arts dont vous parlez quelquefois?

— Mon jugement est toujours le bon. Qui oserait avoir un autre avis?

— Et que deviendraient mes dîners pour lui? ces dîners qui attendrissent les cœurs? — Ce qu'un dîner donne d'attendrissement à certains yeux n'est pas capable...

Et les voix des élections, à qui pensez-vous qu'on les donne si ce n'est à moi quand je le voudrai? Croyez-vous que ce soit à ce vieux noble qui vit et écrit dans son château? De quoi sert-il? A ce riche industriel maître de six grandes fabriques? Il les fait travailler, mais le travail est toujours la peine et la fatigue, c'est l'ennui par conséquent. Est-ce à ce bon et vénérable fermier? aristocrate nouveau qui donne l'exemple grossier de l'ordre et d'une vie sévère?

Mais parlez-moi d'un homme comme moi! un ami véritable qui leur prête à intérêts et leur donne le moyen de satisfaire le luxe du moment et d'éclipser le voisin. J'établis entre petits voisins une émulation honnête. « Quoi! cette dépense, vous ne la feriez pas, vous? etc... »

Ils se piquent et marchent. Leurs voix sont à moi, pour ce que je voudrai. — On peut ensuite tirer parti de ces voix et les revendre cher. Il y a là encore de bonnes affaires.

Ces gens-là, de quoi ont-ils besoin? Ce n'est pas d'avoir une réelle fortune, mais de faire croire qu'ils l'ont. Acquérir une grande fortune est une chose fatigante, en soi, et quelque mauvais et rapides, déshonnêtes et sûrs qu'en puissent être les moyens, cela exige un emploi du temps patient, lent, difficile, une attention soutenue, des privations courageuses.

Le juif dit :

Le malheur fut notre père et la persécution notre mère. Nous avons étudié à la lueur des bûchers. Nous savons à présent que nous pouvons être vos maîtres et nous vous avons tous à notre suite. — Vous êtes paresseux et vains, c'est pour cela que vous voilà nos esclaves,

— du plus petit au plus grand.

— Vous voulez faire briller plus d'or que vous n'en avez et alors il vous faut emprunter à notre nation économe.

— A présent vous niez que votre Jésus ait été Dieu. — Nous le savions il y a dix-huit cents ans. Agenouillez-vous donc, et demandez-nous pardon.

Pardon aux ombres des femmes et des enfants, des vieillards et même des hommes brûlés, torturés, écorchés, étouffés par saint Dominique pour avoir été de leur famille et nés de leur nation.

Agenouillez-vous devant ce peuple que vos évêques et vos saints appellent toujours le Peuple de Dieu.

Faites des processions, brûlez des cierges, frappez-vous la poitrine, marchez nuds pieds autour de nos tombeaux et sur la place de nos bûchers.

---

21 octobre 1844.

Réflexion et fin de la 2e Consultation.

Les deux religions maîtresses du monde ancien et du monde moderne semblent suivre deux lignes courbes et parallèles.

Dans le quatrième siècle le Polythéisme expirait. Il chercha pour se relever à se réfugier dans la Philosophie alexandrine, éclectique, déiste, qui, admettant tous les cultes comme divins, niait la divinité des Dieux et repoussait le Christianisme comme ennemi de la sagesse et de la science. — Mais cette école d'Alexandrie se conformant au siècle et voulant marcher avec lui devint une philosophie à demi religion et une religion à demi philosophie.

— Strauss[1] a voulu, pour sauver *l'idée* chrétienne, sacrifier la fable. Lamennais a voulu, pour sauver sa théocratie, l'appuyer sur le mouvement populaire de la Révolution de Juillet et fondre le christianisme dans la philosophie et la raison humaine : son dogme s'y est noyé et sa philosophie va se perdre en voulant être dogme.

Le Christianisme en est donc au point où en était le Polythéisme en 300.

Or l'homme qui représente le mieux ce mouvement au IIIe siècle, c'est Julien; si la métempsycose le faisait renaître pour *jouer un rôle pareil,* il prendrait assurément le corps de quelque Prêtre ayant l'esprit de *Strauss* et de *Lamennais.*

— La seconde consultation doit être la vie et une action décisive de ce religieux. — Les évolutions de cette âme à qui pour résultat le Docteur Noir lit les lettres de DAPHNÉ.

Le malheureux frappé de terreur devient fou et croit qu'il est *Julien redivivus.* Il croit à sa métempsycose et se jette à l'eau pour redevenir Empereur, être métamorphosé à reculons.

Une nature peut devenir folle par ce chemin-là, rien n'y mène plus droit et plus vite que la théosophie; — Swedenborg était à demi fou. La Grèce du Bas Empire était folle lorsqu'elle s'occupait de la transsubstantiation de la Vierge pendant que Mahomet cernait Constantinople. Voilà la leçon à donner à la France par cette satire savante du roman philosophique. — Ce peut être le contrepoison de l'indifférence en matière de religion qui a précipité la France dans les controverses du socialisme et ses bouffonneries puériles.

La monomanie du socialisme et de l'humanitarisme est d'autant plus séduisante et spécieuse que l'on croit toujours la voir en l'air marcher devant soi comme le poignard de Macbeth et qu'elle semble divine et bien plus importante que les intérêts de la terre.

Qu'est-ce qu'une petite ville comme Constantinople, pouvait dire un Grec, auprès de la grande question de la trans-

1. L'auteur de la *Vie de Jésus*, parue en 1835.

substantiation de la Vierge qui peut mettre en péril mon salut éternel?

---

5 octobre 1859. Δάφνη.

A *Macella*, Julien connaîtra un sage Indien qui lui expliquera la transmigration des âmes et lui dira qu'il a obtenu de l'Être suprême qui est *par lui-même*, d'avoir la mémoire de la dernière forme.

Il décrit ses souffrances dans sa mère et le désespoir sans terme dont il *est possédé en pensant* qu'il est condamné à renaître sans fin et à se souvenir éternellement dans les neuf mois de sa formation, du passé de ses naissances et de ses morts.

Un libérateur lui vient, c'est *Çakiamouni*, le jeune Prince; c'est le Bouddha par excellence qui va chasser les *castes* de *Brahma*.

ALFRED DE VIGNY

NOTE DE LOUIS RATISBONNE[1]

Seconde Consultation.

Il a voulu montrer que la théosophie ne peut avoir plus de succès auprès des hommes que la poésie. Primitivement il voulait le prouver par la vie d'un Lamennais idéalisé sous le nom d'Emmanuel ou de Samuel. Il y a renoncé sans doute parce que ce prêtre devenu révolutionnaire lui paraissait manquer de sincérité, et il ne jugeait peut-être plus convenable de le représenter comme l'idéal du théosophe.

C'est en 1842 qu'il conçoit alors, après d'autres essais, l'idée de *Christian*. Mais les grands fragments sont antérieurs à cette date, probablement ils remontent à 1837. Dès 1836 il plaçait le sujet de la deuxième Consultation en un temps de révolution. En outre, en 1837, il concevait son *Emmanuel*

1. Nous donnons-ici entière la note de Louis Ratisbonne sur *Daphné* dont il a été question dans notre Avant-propos.

comme devant avoir « trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse », et une quatrième fable devait « envelopper comme un cadre les trois autres ». « Dans l'*Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous ; les plus sensibles en sont morts dans l'action. » Ordonnance : « Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, et en vous jetant de votre aire inaccessible. »

L'histoire de Julien lui paraissait favorable au développement de ces idées. D'abord il voyait, dans cette époque où le paganisme se mourait, mais où le christianisme se décomposait déjà sous l'action des hérésies, une anarchie des intelligences analogue à celle de notre temps. En outre, Julien avait été à la fois homme de lettres d'abord, puis politique : c'était pour Vigny une occasion d'étaler la prééminence des hommes de pensée pure à l'égard des hommes seulement politiques. Avec cela la vie de cet empereur préoccupé surtout des idées religieuses et l'existence de ce grand païen Libanius lui offraient des éléments pour montrer l'importance des symboles religieux, véhicule et garantie des idées morales au milieu des foules faibles et bornées. Enfin ces hommes distingués ou supérieurs qu'il réunit à Daphné, les uns hommes de l'idée pure (Libanius, Jean de Larisse), les autres hommes politiques (Julien), allaient témoigner de la manière dont la foule se comporte à leur égard : Jean de Larisse est lapidé, Julien meurt pour avoir devancé la foule. « Il aurait fallu, dit-il (dans un plan de 1836), que Julien vécut 1486 ans (1836-350 = 1486) pour voir l'accomplissement de son idée. » Or quelle était cette idée aux yeux de Vigny ? C'est que Julien n'avait pas désespéré de la conversion du vieil empire en face des barbares et du christianisme ; il voulait rendre l'Hellénisme élastique jusqu'à absorber en lui les doctrines et les vertus chrétiennes, et repousser l'esprit de retraite et de mélancolie galiléennes qui changeait en timide ou en anachorète plus d'un soldat romain.

— L'idée de Vigny dans *Daphné* consiste à prêter assez de génie à Libanius non seulement pour reconnaître la mort du paganisme, mais pour prévoir aussi celle du christianisme par l'effet des hérésies, si les barbares n'y entrent pas avec leur foi sans subtilité, en pénétrant dans l'Empire : le peuple sans cela n'aura plus de religion qui l'entretienne d'idées morales, et le trésor de l'idéal humain est en danger de périr; les barbares en seront sans le savoir les dépositaires par leur adhésion toute simple à la foi chrétienne. La discussion de Libanius et de Julien a pour but et pour effet de convaincre Julien de cette vérité. Et alors Vigny feint aussi que l'empereur, convaincu par Libanius du danger de sa résistance à la révolution, se laisse tuer dans une bataille contre les barbares. « Tout, dit Vigny dans une note, est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, et l'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : « Tu l'emportes, Galiléen. » J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique. J'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte. » Vigny alors met ce mot dans la bouche de Julien mourant.

Ce fragment de *Daphné* est resté dans l'esprit de Vigny comme un des éléments essentiels de la deuxième Consultation. Primitivement, il voulait comme l'enchâsser entre deux fables où il aurait montré Mélanchton et Rousseau se repentant comme Julien de ce qu'ils ont fait (1837). Dans *Christian* il semble avoir renoncé à joindre deux fables à celle de *Daphné*, laquelle demeure toutefois la pièce essentielle de la deuxième Consultation. Christian est un esprit exact, géométrique, mais tendre et très religieux; il a besoin de démonstration pour toute chose comme Pascal, et il rêve de composer des ouvrages religieux avec cette rigueur. C'est probablement ce Christian que Vigny en 1842 se proposait de peindre d'abord malade, en adaptant le début de l'action aux chapitres déjà composés en 1837 sous ces titres : la Foule, les Livres, le Pays latin. Peut-être aurait-il conservé le chapitre non numéroté qu'il intitule Christ et Antechrist, nécessaire pour comprendre le fragment final de la deuxième Consultation. — D'après le plan du 29 avril 1843, ce Christian est le fils d'un riche banquier juif; il veut être

chrétien parce qu'il aime une jeune fille chrétienne. Il a trois amis qui veulent le convertir au catholicisme, mais ceux-là le font presque mourir de chagrin parce qu'il entrevoit à travers leur langage l'hypocrisie d'hommes politiques uniquement avides de pouvoir. Quels sont ces trois catholiques? Un plan de 1847, sans les nommer, montre que l'un veut le catholicisme par amour du trône et de l'autel, le deuxième parce que le règne actuel ne peut se consolider sans cette union, le troisième par sentiment d'égalité et de fraternité républicaines. — Christian en connaît un quatrième, un prêtre intolérant (Lamennais), ultramontain, qui lui était enseigné par celle qu'il aime. C'est sur lui que Christian compte. — Il a raison, car les trois chrétiens sont venus tour à tour demander au père de Christian, au banquier juif, de l'argent pour leurs plans politiques, l'un pour la droite, l'autre pour le centre, l'autre pour la gauche. Après les avoir entendus, le père juif, resté seul, veut frapper un grand coup pour détourner son fils d'une conversion. Il rassemble sa famille et, devant Christian, il montre ce que sont les chrétiens actuels et la poésie de l'or et son pouvoir entre les mains de la race juive maîtresse. « Je permettrai au Russe de faire la guerre, si l'Anglais se conduit mal avec moi. Il aura un emprunt. » C'est ici qu'il faudrait placer le fragment sur les choses sensées que dit le Juif. A quoi le fils répond qu'il y a un autre prêtre, un ultramontain, un croyant sincère, et Vigny devait faire résumer par Christian les idées de l'Essai sur l'Indifférence en y joignant celles de J. de Maistre. Puis Christian se retire. C'est alors qu'il apprend que le prêtre ne croit plus au Christ, qu'il est devenu panthéiste, qu'il a repoussé la jeune chrétienne aimée de Christian en lui révélant l'état de sa foi; la jeune fille, désespérée de ne plus savoir où se prendre et abriter sa croyance, se tue. Christian alors, pour retrouver son amie, se dévoue, soigne les cholériques, mais il est pris pour un empoisonneur, il est déchiré par le peuple et traîné dans les rues. — Vigny terminait le roman en faisant rentrer le Docteur Noir et Stello dans la chambre que décrit le chapitre sur le Christ et l'Antechrist : « On y voyait Luther aux pieds de la statue de Julien, et plus bas Voltaire qui riait. » L. R.

UNE

NOUVELLE ORGANISATION DE L'ARMÉE[1]

Dans une lutte entre nations de même niveau de civilisation et de même degré de préparation militaire, le nombre est devenu un facteur essentiel de la guerre. C'est pour fournir le nombre qu'ont été votées les lois de 1889 et de 1892. Si la Révolution française n'avait pas eu le nombre, elle n'aurait pas été victorieuse de la coalition. Napoléon s'est toujours préoccupé de mettre de son côté l'avantage du nombre, et le jour où il ne l'a plus eu, tout l'effort du génie qu'il a déployé, en 1814, n'a pu l'empêcher d'être vaincu. Si nous avions eu en 1870, dès le début de la campagne, les masses qui, après, sont entrées en ligne les unes après les autres, le sort de la guerre eût été tout différent. C'est aussi pour ne pas avoir eu le nombre en temps utile que la Russie a été défaite par le Japon.

Le nombre, c'est non pas la victoire, mais du temps et des forces pour réparer les défaites possibles et les changer en victoire. Avec le progrès des armes à feu et des moyens de transport, le nombre est devenu plus nécessaire qu'auparavant.

1. Voir dans la *Revue* du 1er mars, *la Crise de notre Organisation militaire*.

Une nation peut être en population inférieure à une autre; mais, sur son territoire, dans une lutte pour la défense de sa vie et de sa liberté, il lui suffit pour compenser cette infériorité de grouper et d'organiser tous les éléments de sa défense.

Le nombre n'est rien sans l'organisation. La Révolution a pu organiser la défense nationale, parce que les alliés lui en ont laissé le temps. Il a fallu deux ans, au moins, pour créer cette organisation, et ce n'est qu'en 1796 que les armées de la République purent repousser l'invasion et déborder victorieusement au delà de nos frontières. En 1870, c'est la même idée qui a inspiré à Gambetta le projet de prolonger la guerre malgré nos désastres; mais aux troupes que levait la Défense Nationale le temps fit défaut pour s'organiser et elles ne purent qu'inspirer au vainqueur le respect et la crainte du vaincu.

Le service à court terme lève et instruit la nation tout entière; mais l'instruction militaire ne crée pas la force morale qui ne peut résulter que de l'organisation. Quand une armée possède à la fois l'organisation et l'instruction, elle est invincible. C'est l'armée de 1805; c'est l'armée de la conquête de l'Algérie et de Crimée. L'armée de la loi de 1872 possédait une organisation aussi forte que son instruction; mais elle ne nous donnait pas le nombre. La loi de deux ans donne le nombre puisqu'elle lève et instruit toute la nation; mais, comme elle a conservé les principes de l'organisation de 1872, elle ne peut organiser qu'une partie des forces du pays.

Lors même que l'on porterait à trois ou quatre ans la durée du service actif, l'organisation actuelle continuerait à laisser en dehors d'elle une grande partie des classes mobilisables. C'est une force à laquelle nous n'avons pas le droit de renoncer. Il faut donc trouver un principe d'organisation qui s'étende à toute la nation.

On le trouvera en ne prenant plus comme base de l'organisation du temps de guerre l'effectif du temps de paix. Aujourd'hui, la loi d'organisation dépend de la loi de recrutement. Il faut les rendre indépendantes l'une de l'autre. L'organisation doit avoir pour fin de donner à tous les contingents les cadres et la cohésion qui leur sont nécessaires, sans qu'il y ait entre eux d'autre différence que celle de l'âge des hommes qui les

composent. Elle doit donc reposer sur des principes constants. La loi de recrutement, au contraire, a pour but d'assurer l'instruction des contingents successifs et la garde des frontières. Elle dépend de données qui varient avec le degré de préparation militaire de la jeunesse et les fluctuations de la politique extérieure. Ses dispositions sont donc variables. Pour réaliser l'indépendance réciproque de l'organisation et du recrutement, il suffit de donner à chaque étape une organisation autonome.

*
* *

Selon Marmont dans ses *Institutions militaires*, « l'organisation et la formation des troupes ne sont pas choses arbitraires; elles ont pour but de rendre compacte une réunion d'hommes et d'en faire un tout, une unité qui soit mobile... On a commencé à former une petite agrégation facile à dominer. On a réuni plusieurs de ces agrégations et soumis leur chef à un chef supérieur; dans ce cas l'unité n'est plus l'homme, mais une réunion d'hommes. »

Le groupe d'hommes qui est la base de toute organisation militaire est la compagnie. Son chef en est à la fois l'instructeur et l'administrateur. Aujourd'hui, la compagnie est artificielle dans sa composition, variable dans ses éléments, intermittente dans son existence. Elle est la juxtaposition artificielle d'hommes arbitrairement prélevés sur différents points du territoire, qui ne se connaissent pas avant d'être réunis sous les drapeaux, et que dispersera leur libération. Elle est variable dans sa composition parce qu'elle résulte de la superposition de plusieurs classes dans une même unité. Les éléments de l'unité changent donc tous les ans, puisque chaque année une des classes qui contribuent à former l'unité en sort pour être remplacée par une autre. Enfin, elle est intermittente dans son existence, car elle passe par une série d'états successifs et différents, dont aucun ne lui permet, avant la mobilisation, de se réaliser complètement.

Pour ces trois raisons, elle ne peut acquérir ni conserver

la force morale indispensable à une unité de combat. C'est que l'organisation actuelle, dérive des vieux principes qui ont présidé à l'organisation des armées de métier d'autrefois. Les armées de métier levaient des hommes. Déracinés de leur famille et de leur province, ils s'enracinaient dans un sol nouveau, celui de la famille militaire où ils étaient transplantés pour longtemps. La prise du métier sur l'homme était d'autant plus forte qu'il était plus éloigné des siens. Le recrutement avait donc tout intérêt à dépayser le soldat. D'autre part, la durée de service était très longue. Les unités se renouvelaient par petites fractions; elles ne recevaient pas de réservistes. Cette organisation des armées de métier put convenir aux armées nationales, qui passent du pied de paix au pied de guerre en incorporant des réservistes, tant qu'elles eurent une assez longue durée de service et que, comme notre armée de 1872, elles ne connurent pas de formations de réserve.

Les Allemands ont corrigé, dans une certaine mesure, les inconvénients de cette organisation en adoptant le recrutement subdivisionnaire. Par l'effet du recrutement subdivisionnaire, les hommes reviennent, comme réservistes, dans l'unité qui les a instruits. Ils se connaissent; ils connaissent leurs chefs et sont connus d'eux. Le recrutement subdivisionnaire maintient, à travers les années, la cohésion que l'unité a acquise pendant la durée du service actif. L'institution du recrutement subdivisionnaire se complète en Allemagne par celle de *Vereine*, associations régimentaires qui comprennent tous les réservistes d'un même district et d'un même régiment. La cohésion obtenue sous les drapeaux se prolonge ainsi dans la vie civile.

Après le vote de la loi de 1905, nous avions adopté le recrutement subdivisionnaire; mais nous y avons renoncé, presque aussitôt après l'avoir établi, sous le prétexte d'actes d'indiscipline, dont il eût été plus juste de rechercher la cause dans les fautes de notre politique intérieure que dans les vices du recrutement subdivisionnaire. On supprima ainsi le peu de cohésion que la courte durée du service laissait à nos unités de campagne dans l'organisation actuelle. On ne tarda pas à s'apercevoir de l'erreur qu'on avait commise. On chercha à la

réparer, sans se déjuger et sans revenir au recrutement subdivisionnaire. Pour empêcher la dispersion annuelle des éléments de l'unité, on admit que les unités actives incorporeraient, à la mobilisation, comme réservistes, les hommes qu'elles ont instruits, quelle que soit la subdivision de région à laquelle ils appartiennent. Mais ce qu'on gagne ainsi du côté de la cohésion, on le perd du côté de la mobilisation.

Tout en supprimant la mobilisation subdivisionnaire pour les unités actives, nous l'avons conservée pour les unités de réserve. Il s'ensuit que celles-ci, puisant leurs ressources dans leur subdivision de région, se formeront avec des hommes instruits dans tous les régiments, sauf dans celui qui doit leur passer à la mobilisation une partie de son cadre actif. De ce fait nos formations de réserve auront moins de cohésion que celles de l'Allemagne. Or nous devrions chercher à réaliser pour elles une cohésion supérieure, si nous voulons les employer pour rétablir l'équilibre entre nos forces actives et celles de l'Allemagne.

Pour les mêmes raisons, nous devrions chercher à abréger les délais de leur mobilisation. A l'heure actuelle, ces délais sont les mêmes en Allemagne et en France. L'Allemagne peut s'accommoder du retard de la mobilisation de ces unités de réserve parce qu'elle n'en prévoit pas l'emploi immédiat. Nous le prévoyons, au contraire, pour compenser l'infériorité de nos forces actives. Nous devrions donc pouvoir mobiliser nos unités de réserve aussi rapidement que nos formations actives. Or, nous ne le pouvons pas, puisque nos unités de réserve n'ont pas de noyau actif.

Ainsi tout dans l'organisation actuelle, les principes aussi bien que les conditions de leur application, nous condamne à l'infériorité vis-à-vis de l'Allemagne, quant au nombre, à la cohésion et à la mobilisation.

Pour y rémédier, au groupement artificiel qui constitue la compagnie dans l'organisation actuelle, nous substituerons le groupement des hommes d'une même subdivision de région[1]. Au groupement variable, composé de classes qui se remplacent,

1. *De l'armée selon la Charte* par le général Morand, 1829. — *Histoire de l'infanterie* par le lieutenant-colonel Belhomme, 4e volume, 1910.

nous substituerons le groupe stable d'une unité dans sa subdivision de région, composée des hommes d'une seule classe. Au groupement intermittent qui passe par une série d'états successifs, mais toujours incomplets, et ne se réalise dans toute sa plénitude qu'au moment de la mobilisation, nous substituerons le groupement permanent d'une unité levée dès le premier jour sur le pied de guerre et qui restera composée avec les mêmes éléments jusqu'à la fin du service militaire de la classe qui a servi à la former.

Ainsi nous obtenons pour toutes les unités, quelle que soit la classe à laquelle elles appartiennent, le maximum de permanence et par conséquent de cohésion. Car les groupements qui peuvent exister dans la vie civile entre les hommes d'un même âge et d'une même subdivision de région, sociétés de préparation militaire, associations régimentaires ou autres, se retrouveront au cours des années de service actif et des périodes d'instruction.

Il est vrai que nous supprimons le noyau actif du temps de paix, qui différencie aujourd'hui l'unité active de l'unité de réserve. Primitivement, la fonction de ce noyau était de créer la cohésion de l'unité active du pied de guerre; mais on a vu que la faiblesse de nos contingents le met dans l'impuissance de remplir désormais sa fonction. Dans l'organisation actuelle, l'unité est une construction mécanique qui se monte et se démonte par pièces. L'organisation nouvelle en fait un être qui naît, qui grandit et qui meurt; un être doué de mémoire et d'expérience, et, en donnant à chaque unité une personnalité durable, elle transporte aux armées du service à court terme, les traditions et la permanence qui faisaient la force des armées de métier d'autrefois.

Dans la nouvelle organisation, l'unité sera le groupe des hommes qui arrivent à l'âge de vingt ans dans la même subdivision de région. Du fait de leur appel, elle naît toute constituée. Elle est levée sur pied de guerre et même plus forte, pour pouvoir supporter les déchets qui se produiront au cours de sa carrière. Elle entre au service le jour où les hommes qui la recrutent arrivent sous les drapeaux. Elle y reste aussi longtemps que dure leur service actif. Au moment de leur libération, elle est renvoyée dans ses foyers. Elle est rappelée sous les

drapeaux pendant les diverses périodes d'instruction. Mais, toujours, elle est composée des mêmes cadres et des mêmes hommes, qu'elle soit successivement dans l'armée active, dans la réserve de l'armée active, dans l'armée territoriale. Ainsi, chaque période d'instruction ajoutera au résultat de la précédente; la même unité traversera, avec les mêmes éléments, les différentes périodes de service.

Une fois la cohésion obtenue dans la compagnie, pour l'étendre aux unités supérieures, il suffit de l'établir entre les chefs qui les commandent. On l'obtiendra par l'institution d'un cadre permanent d'officiers et sous-officiers. Le fait que les officiers et sous-officiers de ce cadre auront été recrutés de la même façon, qu'ils auront reçu une éducation commune, qu'ils agiront journellement en commun, lui assurera la cohésion qui existe dès aujourd'hui entre les officiers et les sous-officiers du cadre actuel, parce que c'est le cadre actif de l'organisation actuelle qui sera transporté dans la nouvelle organisation. Pour établir la liaison de ce cadre avec les hommes qui composent les unités élémentaires, il suffira que ce cadre permanent soit, comme dans l'organisation actuelle, le cadre instructeur des compagnies.

*
* *

Si l'on conserve entre les différentes armes la proportion admise aujourd'hui; si l'on recrute la cavalerie indépendante, l'artillerie à cheval, l'artillerie à pied et le génie, tant en engagés et rengagés qu'en hommes prélevés sur les réservoirs de Paris et de Lyon et sur les subdivisions les plus populeuses; enfin si l'on constitue les unités sur le pied de guerre majoré, on trouve, par un calcul dont il serait fastidieux de donner ici le détail, qu'un contingent de 160 000 hommes donnera par région 8 bataillons qui seront, suivant l'importance des subdivisions, de 2, 3 ou 4 compagnies à 300 hommes; 4 escadrons à 200 hommes et 6 batteries à 250 hommes.

Les compagnies, escadrons ou batteries sont répartis entre les régiments qui sont les centres d'administration, d'instruc-

tion et de mobilisation des troupes de toutes armes. La réunion d'un certain nombre de ces éléments constitue, dans l'intérieur des régiments, les unités tactiques.

Le régiment comprendra un cadre actif permanent et un cadre de complément. Le cadre actif est destiné : 1° à donner l'instruction militaire aux classes successivement appelées sous les drapeaux ; 2° à fournir les chefs qui commandent les unités actives et de réserve, à partir de la compagnie. Le cadre de complément est destiné : 1° à fournir le complément du cadre actif pour l'encadrement des unités actives et de réserve ; 2° à fournir à lui seul l'encadrement des autres unités (Dépôts et armée territoriale).

La loi des cadres de 1875 fixe le nombre des emplois qui doivent exister dans chaque unité, et fixe, en même temps, le grade des officiers qui doivent remplir ces emplois. En procédant de la sorte, la loi de 1875 ne faisait que suivre l'exemple des lois précédentes. Tant que les cadres de l'armée du pied de paix et de l'armée du pied de guerre sont les mêmes, cette double désignation par la même loi n'a pas d'inconvénient. A chaque grade correspond alors un emploi. Mais, à mesure que les cadres s'étendent pour faire face aux nécessités de la mobilisation, on est amené à créer des cadres sans emploi du temps de paix. C'est ainsi que des lois successives ont créé un cadre complémentaire ou supplémentaire, destiné à encadrer en partie les formations de réserve et uniquement constitué en officiers de l'armée active. On ne s'est pas préoccupé de la répercussion que pourrait avoir sur l'avancement une telle création dans un corps d'officiers démesurément dilaté, et qui n'avait plus les chances d'avancement qu'ouvrait autrefois la guerre. La loi de 1875 et les modifications successives qui lui ont été apportées, se trouvent ainsi responsables, en partie, de la crise que subit l'avancement.

Pour en sortir, il faut traiter à part le problème des cadres et celui de l'avancement. L'emploi est distinct du grade : c'est le principe essentiel qu'il faut mettre à la base d'une loi des cadres. Elle se contentera donc de fixer les emplois qui sont nécessaires à la vie de chaque unité, sans définir les grades des officiers qui les remplissent. Ces emplois pourront être, en effet, remplis par des officiers de grade différent. Il a toujours

été admis qu'un lieutenant, à défaut de capitaine, commande une compagnie, et ainsi de suite.

Le cadre actif est un cadre professionnel. Extérieur à l'unité, il lui préexiste. Il commande les unités et tous les groupements d'unités. Comme il est formé d'officiers qui ont la même origine et gardent un contact permanent avec la vie régimentaire, il assure la cohésion de toutes les unités de l'armée, en les commandant. Le cadre de complément est intérieur à l'unité. Il en est extrait par l'instruction et lui reste attaché, en principe, jusqu'à la fin de son service. Il comprend en outre les officiers qui sont sortis du cadre actif par retraite, normale ou anticipée, ou par démission.

Au début de la nouvelle organisation, le cadre actif se composera des officiers de l'armée active qui existent actuellement. Il se recrutera, dans l'avenir, parmi les jeunes gens qui, ayant accompli leurs années de service, ont obtenu le brevet d'officier de complément. Ceux d'entre les officiers de complément qui se destinent à la carrière militaire, passeront un an dans une école d'officiers. Pendant les six premiers mois, ils recevront l'instruction administrative et technique nécessaire pour pouvoir exercer les fonctions de commandant de compagnie. Pendant la seconde moitié de l'année, ils recevront l'instruction particulière qui fera d'eux des instructeurs de l'armée. Les officiers du cadre de complément qui, à un moment quelconque de leur carrière, désireront remplir l'emploi de commandant de compagnie, devront suivre les cours des six premiers mois de l'école militaire. Nul officier, actif ou de complément, ne pourra donc commander une compagnie s'il n'a suivi pendant six mois les cours d'une de ces écoles militaires. Il y aura ainsi communauté d'origine et d'instruction entre tous les officiers qui auront à remplir un commandement dans la compagnie.

L'instruction qui sera donnée dans ces écoles militaires sera assez simple pour que toutes les intelligences puissent la recevoir. Il n'y a pas lieu, pour les emplois qui seront ainsi pourvus, d'exiger des connaissances supérieures. Car, en donnant à tout le monde une instruction supérieure, on donne à chacun l'illusion de l'avoir acquise et le droit de prétendre à un avancement qui le conduise aux grades les plus élevés de

l'armée. Comme il est, d'autre part, impossible de donner cet avancement à tout le monde, on crée le mécontentement de tous ceux, et ce sera la majeure partie, qui resteront en arrière.

Il faut donc proportionner l'instruction aux emplois et la donner progressivement, à mesure que l'officier s'élèvera dans la hiérarchie de ces emplois. Dans les grades subalternes, on aura surtout besoin d'hommes d'action et d'hommes de main. Il n'y a pas lieu de savoir beaucoup, ni de beaucoup réfléchir pour commander une petite unité. Il faut surtout donner l'exemple de la bravoure, de la vigueur et de l'élan qui entraîne les soldats. Une instruction poussée trop loin peut être même contraire au développement de ces qualités qui sont beaucoup plus physiques qu'intellectuelles.

Dans les grades d'officier supérieur, et plus que jamais avec la portée et la précision des armes actuelles, il faut ajouter aux qualités physiques les qualités de réflexion et de méthode, que peut seule donner une instruction embrassant toutes les armes. Mais cette instruction plus étendue ne peut être acquise que par des hommes qui ont déjà exercé le commandement et atteint la pleine maturité de l'esprit. Elle sera donnée à l'École supérieure de Guerre. Les officiers qui y seront admis par concours y resteront deux ans et feront ensuite des stages dans des armes autres que la leur. L'École supérieure de Guerre sera l'école des officiers supérieurs, et nul ne pourra être appelé à un emploi supérieur, s'il n'a pas passé par cette école.

Chaque commandant de régiment, à son départ, sera remplacé automatiquement par le commandant en second, en vue de maintenir les traditions du commandement, et d'entretenir un solide esprit de corps entre les commandants de compagnies et les officiers supérieurs.

Il n'y a pas de conditions de recrutement spéciales à établir pour les officiers généraux. A partir d'un certain âge, il n'y a que le travail personnel qui puisse augmenter la valeur ou l'instruction générale des individus. C'est le caractère qui est nécessaire à ceux qui doivent commander les grandes unités ou commander en chef. Ils auront à vouloir et à décider, et surtout, ce qui est plus difficile, à persister dans leur décision. A la guerre, ce n'est pas la meilleure solution qui l'emporte; c'est la solution à laquelle on se tient. C'est

d'après ces qualités de caractère, que le Gouvernement exercera son choix parmi les officiers supérieurs, pour désigner parmi eux les officiers généraux.

Les officiers généraux et les chefs de régiment se recrutent uniquement au choix. Pour les autres officiers, l'avancement aura lieu à la fois au choix et à l'ancienneté.

*
* *

L'instruction militaire comprend :

1° L'instruction individuelle, qui a pour objet d'apprendre à l'homme à se servir de son arme et de lui enseigner la solidarité avec ses compagnons dans toutes les circonstances de la vie journalière et du combat.

2° L'instruction collective, qui consiste à former les cadres des sous-officiers et des officiers, et à leur apprendre à commander les groupes d'hommes qui seront placés sous leurs ordres.

Aujourd'hui, l'une et l'autre de ces instructions se donnent dans l'unité active, et l'une comme l'autre ne peuvent se donner qu'incomplètement. C'est que l'unité active est à la fois une école d'instruction et un cadre de mobilisation. Quand nous avions le service de cinq ans et cinq classes d'armée active, dont une disponible, la classe dans la première année de service pouvait être mise en dehors du cadre de mobilisation, puisqu'il restait quatre classes instruites pour encadrer autant de classes de réservistes instruits. Mais, avec le service à court terme, le cadre de mobilisation deviendrait trop faible pour encadrer les réservistes, si la classe dans la première année de service, restait, comme autrefois, en dehors du cadre de mobilisation. Elle y entre donc nécessairement; mais il s'ensuit pour l'armée une crise annuelle qui dure depuis la libération d'une classe jusqu'au moment où la nouvelle classe peut être considérée comme mobilisable. On s'est efforcé de diminuer de plus en plus la durée de la crise, en précipitant l'instruction, en vue de rendre la nouvelle classe mobilisable le plus tôt possible. Cette instruction intensive a, pour la santé des hommes, le grave inconvénient d'être donnée

au moment de la transition entre la vie de famille et le régime de la caserne. De plus, elle se donne dans la saison rigoureuse. Il en résulte des maladies et des réformes qui affaiblissent encore un contingent déjà trop faible par lui-même.

L'instruction intensive, d'autre part, est trop rapide pour pénétrer profondément ceux qui la reçoivent, et doit être recommencée la seconde année, mais l'homme recommencera avec regret l'instruction qu'il a déjà faite, et qu'il eût été inutile de reprendre, si elle avait été prolongée suffisamment au cours de la première année. Il passera dans la réserve avec des éléments d'instruction que le temps effacera aussi rapidement qu'ils ont été acquis, et il emportera dans le pays le sentiment de l'inutilité de la seconde année de service. L'effet le plus certain de l'instruction intensive est donc d'affaiblir le sentiment militaire dans la population.

L'instruction intensive a un inconvénient encore plus grave peut-être : c'est de fatiguer et de dégoûter les cadres, officiers et sous-officiers. Pour garder toujours leur état d'entraînement, il faut que les cadres se reposent; il faut, en outre, qu'ils puissent lire, travailler et perfectionner par leurs études personnelles, leur instruction générale. Or, l'instruction intensive absorbe, à peu près sans interruption, du commencement à la fin de l'année, le temps et l'activité des officiers et sous-officiers du régiment. Il en résulte pour eux, à la fin de l'année, un surmenage intolérable. Ce qu'il y a de plus excédant dans la besogne, c'est que l'unité n'est pas plutôt instruite que ses éléments se dissolvent avec la libération de la classe. Les cadres se surmènent à instruire l'unité, sans jamais goûter la satisfaction de commander une unité instruite. Si l'on joint à ce travail épuisant que jamais l'armée n'avait connu jusqu'ici le ralentissement de l'avancement qui résulte de l'engorgement des cadres, on aura une idée de l'héroïsme qu'il faut au corps d'officiers pour rester attaché à une tâche qui devient tous les jours plus ingrate...

Les inconvénients de l'instruction intensive disparaissent, si on sépare l'école d'instruction du cadre de mobilisation. Or, cette séparation est aisée à faire du moment que l'effectif en temps de paix n'est plus cadre de mobilisation, et que chaque classe s'organise elle-même. Les unités sont cons-

tituées sur le pied de guerre à leur appel sous les drapeaux. Elles sont confiées au cadre permanent pour être instruites. Ce n'est pas trois mois ou quatre mois au plus que nous pourrons consacrer à l'instruction de l'unité, c'est l'année tout entière. La classe dans la première année de service ne sera plus considérée comme mobilisable, mais seulement comme une classe à l'instruction. En temps de guerre, elle ne ferait pas partie de l'armée de campagne; comme sous le régime de 1872, elle resterait au dépôt.

L'instruction pourra donc procéder avec tout le calme et toute la méthode nécessaire. Après le dégrossissement des premières semaines, on mettra à part, dans chaque unité, d'un côté les hommes dont l'état physique et intellectuel exige une instruction plus minutieuse et plus lente; de l'autre, ceux qui paraissent désignés par leurs qualités physiques et par leur intelligence pour recevoir une instruction plus rapide et plus développée, qui les rendra propres à constituer les cadres de l'unité. Une fois ces deux triages opérés, les hommes qui restent constitueront la moyenne.

L'instruction est donnée à l'unité par les officiers et sous-officiers de profession, qui constituent le cadre permanent de l'armée. Dans l'organisation actuelle, le cadre d'officiers et de sous-officiers a à remplir une double besogne d'instruction, et de commandement. Dans l'organisation proposée, ce même cadre n'aura qu'à remplir une besogne d'instruction, sauf le petit nombre d'entre eux qui seront affectés, comme on le verra plus tard, à une besogne de commandement sur la frontière.

Une bonne instruction doit faire rentrer le plus tôt possible dans la moyenne le petit peloton des arriérés. Elle doit, en outre, éliminer du peloton des cadres, au bout de trois mois, ceux qui ne paraissent pas pouvoir remplir d'autres fonctions que celles de caporal; au bout de six mois, ceux qui ne semblent pas capables de dépasser le grade de sous-officier. Il ne restera plus, alors, au peloton que les jeunes gens aptes à recevoir l'instruction d'officiers.

Au commencement du neuvième mois, tous les éléments de l'unité ont reçu l'instruction individuelle et une partie l'instruction collective. On peut, dès lors, constituer définitivement

cette unité avec les cadres de caporaux et de sous-officiers. Les jeunes gens reconnus aptes à remplir les fonctions d'officiers sont nommés adjudants. Ils rempliront, à tour de rôle, les fonctions de chefs de section. L'unité, ainsi encadrée par les éléments qu'elle a elle-même fournis, est commandée par quelques officiers et sous-officiers du cadre actif permanent. Elle exécute, au cours des trois derniers mois de la première année de service, des marches, des manœuvres, des tirs, soit en terrain varié, soit dans les camps d'instruction. Elle complète ainsi son instruction collective, et, quand la première année de service se termine, en septembre, elle est mobilisable.

Au cours de la seconde année de service, les adjudants, tout en exerçant les fonctions de chef de section, recevront le complément d'instruction théorique et pratique nécessaire à l'obtention du grade d'officier de complément. Par l'exercice des fonctions de chef de section qu'ils rempliront à tour de rôle, ils seront jugés par les hommes qu'ils dirigent et les chefs du cadre permanent qui commandent l'unité. Il y aura là comme une sorte de désignation ou d'élection, qui résultera de l'obéissance des subordonnés et de la manière dont ils exécuteront les ordres donnés. La nomination aura lieu à la fin de la seconde année. Elle conférera, à ceux qui en auront été reconnus dignes, le grade d'officiers de complément.

Dès ce moment, l'unité est complètement instruite et encadrée. Les hommes sont étroitement liés ensemble par l'habitude de la vie commune. Ils sont étroitement liés à leurs chefs immédiats qui sont sortis de leurs rangs.

A partir de ce moment, la cohésion de l'unité est acquise et, quelle que soit la durée du service actif ou le nombre des périodes d'instruction, elle le maintiendra par la permanence de l'unité jusqu'à la fin de son service militaire.

Une pareille organisation est bien l'organisation du nombre, car les forces de la nation ne sont plus divisées comme aujourd'hui en deux séries de classes, dont les unes sont organisées au moyen de l'effectif du temps de paix et dont les autres n'ont pas d'organisation du tout, ou ne reçoivent qu'un semblant d'organisation. L'organisation de l'armée ne dépend plus de la valeur numérique de l'effectif en temps de paix.

Chaque classe s'organise elle-même et conserve, en la fortifiant jusqu'à la dernière année de son service, l'organisation qu'elle s'est donnée au cours de la première. L'armée de la France compte aujourd'hui vingt-cinq classes instruites, mais dont un certain nombre seulement sont organisées; encore leur organisation ira-t-elle en diminuant de valeur d'année en année. Dans la nouvelle organisation, l'armée de la France comptera autant de classes organisées que de classes instruites, et la mobilisation n'aura qu'à puiser dans cet immense réservoir, pour lever autant de classes que le besoin s'en fera sentir. La France n'aura plus seulement le nombre. Elle aura le nombre organisé.

*
* *

Dans l'organisation actuelle, la question de la « couverture » est insoluble parce que, quelle que soit la durée du service sous les drapeaux, les troupes de la frontière auront toujours à se mobiliser. De plus, pendant six mois au maximum, pendant quatre mois au minimum, l'effectif mobilisable des troupes de couverture est réduit de l'effectif de la classe nouvellement appelée.

La question des troupes de couverture devient au contraire, très simple à résoudre dans l'organisation nouvelle. A la fin de la première année de service, les unités créées dans le contingent sont instruites, encadrées et pourvues de leur commandement. Il suffira donc, après la première année de service, de porter à la frontière, avec le cadre actif nécessaire, autant d'unités instruites à l'effectif du pied de guerre, qu'il sera reconnu nécessaire, pour assurer, en toute sécurité, la couverture[1].

Le fait du déplacement fait tomber les objections que l'on peut élever contre le principe du recrutement subdivisionnaire, qui ne peut être dangereux pour la discipline que dans la seconde année de service. Car, dans la première année, les

1. *De la nécessité d'augmenter les forces militaires de la France*, par le colonel de Marbot. — *De l'armée selon la Charte*, par le général Morand. — *L'évolution actuelle de notre armée*, par un officier de troupe.

jeunes gens sont absorbés par les soucis de leur instruction militaire et dépaysés par le milieu nouveau où ils sont transportés. On soustraira aux mauvaises influences les unités dans leur deuxième année de service, en les portant à la frontière. Ces déplacements ne grèveront pas le budget, car on utilisera pour les effectuer les marches actuellement réservées à la période des manœuvres. En traçant convenablement les lignes de marche, on fera passer les troupes dans les camps d'instruction, dans les champs de tir ou dans des zones de manœuvre, où elles pourront séjourner et compléter leur instruction. Ces marches se feraient en août et septembre, à une époque où les journées sont encore assez longues, où la chaleur commence à tomber et où les récoltes sont enlevées en majeure partie, surtout dans le midi de la France. Ce serait pour des compagnies et des batteries, constituées sur pied de guerre, une école dont rien, dans l'organisation actuelle, ne peut, même de loin, donner l'équivalent. Les troupes arriveraient dans leurs garnisons vers le milieu de septembre, et les troupes qu'elles relèveraient seraient ramenées en chemin de fer dans les garnisons de leurs corps d'armée respectifs, pour y être désarmées et renvoyées dans leurs foyers. Ces transports en chemin de fer seraient une excellente application des règlements sur l'embarquement des troupes, les transports de longue durée et les débarquements à l'arrivée. On opérerait, chaque fois, avec des effectifs de guerre complets, dans la zone même de la concentration, tandis que les expériences ne peuvent se faire aujourd'hui que dans les garnisons, pour les embarquements ou les débarquements, ou aux manœuvres, pour les transports de longue durée, mais toujours avec des effectifs très réduits.

Ces déplacements par étapes ne paraîtront surprenants qu'à ceux qui se sont habitués à la permanence des garnisons depuis la guerre. Car nous avons remplacé la permanence des unités par la permanence des garnisons, c'est-à-dire que nous avons ajouté un mal à un autre. Les officiers se créent des attaches ou des intérêts dans les garnisons qu'ils habitent, et ils prennent insensiblement l'habitude de considérer comme un préjudice, ou comme une défaveur, tout changement de garnison individuel ou collectif. Avant 1870, au contraire,

c'étaient les corps de troupes, avec leurs magasins, qui changeaient tous les deux ans de garnison. Les déplacements que nous proposons seront le retour à d'anciennes règles dont l'armée s'est bien trouvée. Il ne changeront rien, du reste, à l'organisation territoriale, puisque les unités retournent à leur région d'origine pour y être libérées.

Dans chaque région, le contingent peut fournir un bataillon par subdivision, soit 8 bataillons à 3 ou 4 compagnies; 2 groupes d'artillerie montée à 3 batteries chacun; 4 escadrons de cavalerie et une compagnie du génie. Cette petite brigade sera commandée par un des colonels de la région, assisté d'un officier du service d'état-major. Ce chef sera responsable de l'ordre et de la subsistance pendant les marches jusqu'à la frontière. Une fois les troupes parvenues à leur destination, il continuera à les commander, sous l'autorité des officiers généraux qui résident en permanence dans les garnisons de la frontière. Les généraux commandants de région, qui sont en même temps des commandants territoriaux, resteront à leur siège, ce qui est essentiel pour assurer l'unité de direction de l'instruction. Rien ne sera donc changé dans le commandement supérieur. On ne fera que renouveler, chaque année, les troupes qui sont à la disposition des chefs responsables de la sécurité de la frontière.

Il faut compter 25 000 hommes pour chacune des quatre grandes places de l'Est, Verdun, Toul, Épinal, Belfort et des zones d'opérations voisines. C'est à peu près ce qui s'y trouve comme troupes aujourd'hui, soit 100 000 hommes. Pour avoir 25 000 hommes, dans chacune de ces quatre zones d'opérations, il faut prendre les contingents de trois régions, puisqu'une région fournit 8 bataillons à 1 000 hommes en moyenne, soit environ 8 000 hommes. Le génie et les batteries montées représentent environ 1 500 hommes; une région peut donc fournir par contingent à la garde de la frontière 9500 hommes. Elle pourrait fournir, en outre, ses troupes de cavalerie; mais il ne sera pas nécessaire de déplacer celles-ci, puisque la cavalerie de couverture est constituée par la cavalerie indépendante, qui se recrute au moyen d'engagés. Trois régions présenteront donc, en dehors de la cavalerie, un effectif de 28 500 hommes, c'est-à-dire un effectif supérieur à

celui qui est actuellement affecté à la garnison et à la défense de chacune de nos grandes zones d'opérations de l'Est. Il y a quatre zones à desservir. C'est donc l'emploi des troupes d'infanterie et d'artillerie de 12 régions, dans leur deuxième année de service, que nécessitera la défense de la frontière de l'Est.

Pour assurer la couverture sur la frontière des Alpes, il faudra, un effectif de 25 à 27 000 hommes. C'est l'effectif qui l'assure aujourd'hui. Il sera fourni par les hommes de 3 régions dans leur deuxième année de service. Une région fournira les garnisons de la Savoie (vallée de la Maurienne et de la Tarentaise); une seconde, celles du Dauphiné (haute-vallée de la Durance, Briançon-Tournoux) ; une troisième, celle des Alpes-Maritimes.

C'est donc, en totalité, les contingents instruits de 15 régions, dans leur seconde année de service, qui seront employés aux frontières. Comme il y a 18 régions, il restera à notre disposition les contingents instruits de 3 régions qui pourront être employés à garder les côtes, à fournir les garnisons de Paris et de Lyon, ou à toute mission à laquelle le Gouvernement jugerait à propos de les utiliser, soit 24 bataillons, 18 batteries, 3 compagnies du génie. De plus, la totalité de la cavalerie régionale, soit au minimum 72 escadrons, resterait disponible. Ces contingents de trois régions dans leur deuxième année de service, soit 30 000 hommes environ, seront toujours disponibles sur pied de guerre, sans aucun souci de mobilisation et prêts à être instantanément transportés, où et comme on voudra, à n'importe quel moment de l'année, partout où leur présence sera nécessaire, soit pour la défense extérieure du pays, soit pour la police intérieure. C'est une grande supériorité sur l'organisation actuelle, où il est impossible de disposer d'une seule unité constituée. Quand on a besoin d'une force disponible, comme le montre encore aujourd'hui l'exemple du Maroc, il faut l'organiser de toutes pièces, en désorganisant les corps de troupes qui en fournissent les éléments. Si on veut avoir un bataillon, c'est à peine si l'on en trouve les éléments dans un régiment tout entier. On disloque toutes les compagnies pour former, tout au plus, un bataillon sur pied de guerre.

Mais la garde des frontières n'est ainsi constituée qu'en troupes d'infanterie et d'artillerie. Il faut les compléter en troupes de cavalerie. La cavalerie qui stationne aujourd'hui à la frontière constitue 6 ou 7 divisions de cavalerie dite indépendante, parce qu'elle est en dehors de l'organisation régionale, soit environ 35 régiments. Ces forces de cavalerie auraient à supporter, au cas où la guerre éclaterait, le premier choc d'une cavalerie très entraînée et composée de cavaliers ayant au moins deux ans de service. Il est à supposer que, même au risque de perdre une partie de ses éléments, la cavalerie allemande cherchera à détruire les principaux organes de nos voies ferrées et de nos quais de débarquement. Il faut qu'à l'heure même où la cavalerie allemande franchirait nos frontières, elle rencontre devant elle une cavalerie supérieure, sinon en nombre, au moins en valeur. Notre cavalerie de couverture devra être particulièrement entraînée; car elle constitue, à proprement parler, la couverture de la couverture, l'élément le plus mobile. De plus, comme elle peut être appelée à opérer dès la première heure qui suivra l'ouverture des hostilités, elle doit être à la fois soustraite à la crise annuelle de l'instruction, et exempte de tout souci de mobilisation; elle doit donc être constituée uniquement avec des hommes soumis à un service à long terme, c'est-à-dire en engagés et en rengagés. De la sorte, son effectif se renouvellera par faible fraction chaque année, et l'ensemble se composera toujours de cavaliers et d'artilleurs accomplis.

Nous trouverons facilement ces hommes sur les 47 000 caporaux, brigadiers ou soldats engagés ou rengagés, qui existent aujourd'hui, en sus des sous-officiers rengagés, ou commissionnés, et le surplus permettra de créer, par région, une compagnie de remonte pour dresser les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie régionales.

*
* *

Les unités élémentaires sont instruites et encadrées. Pour les utiliser à la guerre, il reste à les mobiliser. Le régiment sera la base de la mobilisation, comme il a été la base de

l'organisation et de l'instruction. Toutes les classes soumises au service militaire par la loi de recrutement sont successivement passées par le cadre du régiment.

Dans chaque classe, avec les hommes qu'il a reçus, il a constitué autant d'unités sur pied de guerre que l'effectif de cette classe l'a permis. Pendant leur première année de service les unités ne sont pas utilisables et, en cas de guerre, elles resteraient au dépôt. Pendant leur seconde année, elles sont occupées à la garde de la frontière et forment des groupements particuliers, qui se renouvellent chaque année. A partir de leur troisième année, leur instruction est complète et elles entrent dans l'ensemble des forces mobilisables de la nation. D'après la loi de recrutement, elles feront partie de l'armée active jusqu'à leur treizième année de service. Après leur treizième année de service, elles passent dans l'armée territoriale, qui est chargée principalement d'assurer la défense des forteresses et des voies de communication, et subsidiairement une partie des services de l'arrière de l'armée de campagne. Elles y serviront pendant douze ans.

Mais le régiment n'a organisé jusqu'ici les différentes classes qu'il a reçues qu'en unités élémentaires. Elles sont seulement instruites et pourvues de leurs cadres inférieurs. Pour qu'elles soient utilisables, il faut que, pourvues chacune d'un chef, elles soient groupées en unités tactiques pour manœuvrer et que chacune de ces unités tactiques ait à sa tête le chef qui doit la commander, — des officiers tirés du cadre actif du régiment. A leur défaut, les unités de l'armée territoriale seront commandées par des officiers du cadre de complément.

Le cadre actif du régiment étant entretenu en temps de paix pour faire face aux nécessités de l'instruction, pour fixer l'effectif minimum des officiers qui devront faire face aux nécessités de la mobilisation, nous avons une base certaine : c'est le nombre et l'emploi des unités élémentaires qui seront levées à la mobilisation. Leur nombre dépend des ressources que fournit la loi de recrutement. Leur emploi dépend de l'ancienneté de la classe à laquelle elles appartiennent. A mesure que l'homme avance en âge et s'éloigne de ses années de service actif, il gagne au moral ; mais son instruction militaire et son entraînement vont en s'affaiblissant, et les courtes périodes

pendant lesquelles il est appelé sous les drapeaux ne suffisent pas à le remettre entièrement dans l'état où il était à la fin de sa deuxième année de service. Le déchet que subissent ainsi ses qualités militaires est négligeable, quand il s'agit de l'infanterie. Il est plus grave quand il s'agit d'armes comme l'artillerie et la cavalerie, qui exigent l'habitude du cheval dont la pratique se perd de plus en plus. On pourra donc utiliser pour la formation de l'armée de campagne toutes les unités d'infanterie comprises dans les onze classes de la réserve. Mais il y aura intérêt à n'employer, pour la formation de la cavalerie et de l'artillerie de campagne, que les classes les plus jeunes, et à réserver les plus âgées pour assurer les services de ravitaillement en vivres et en munitions. C'est ce qui se passe actuellement pour l'artillerie.

Dans la cavalerie, les hommes passent aujourd'hui, à partir d'un certain âge, d'une arme dans une autre. Cavaliers, ils sont versés dans le train des équipages. Ils prennent un autre uniforme, passent sous le commandement de nouveaux chefs, et entrent dans la composition de nouvelles unités. On prépare ainsi le désordre sur l'arrière des armées. Dans la nouvelle organisation, nous constituerons le service du train des équipages actuel avec les unités de cavalerie les plus âgées. Elles conservent leurs uniformes, leur chefs et leur cohésion.

***

Nous possédons maintenant tous les éléments de nombre et d'emploi qui vont nous permettre de déterminer l'effectif minimum au-dessous duquel le cadre actif ne pourra descendre dans les régiments des diverses armes.

Nous avons 11 classes dans la réserve de l'armée active. Chaque classe donne pour l'infanterie, de 2 à 4 compagnies, en moyenne 3, par subdivision de région. Les 11 classes donnent 33 compagnies par régiment. Si on admet les bataillons à 6 compagnies, on pourra ainsi former 5 bataillons par régiment, et il restera 3 compagnies au dépôt, plus 3 compagnies de la classe à l'instruction. Chaque unité, compagnie ou bataillon, devant être commandée par un officier du cadre

actif du régiment, ce cadre devra comprendre au minimum, en dehors du nombre d'officiers nécessaire pour les troupes de couverture, 33 commandants de compagnies, 5 commandants de bataillon, et 2 commandants du régiment, un en premier, l'autre en second, ce qui permettrait de former 2 régiments dans la subdivision de région, pour le cas où on croirait préférable de répartir les bataillons en 2 régiments, au lieu de les grouper dans un seul. Il faut, en outre, prévoir 3 commandants de compagnie et 1 commandant de bataillon pour encadrer les 3 compagnies fournies par la subdivision de région et envoyées à la frontière pendant leur deuxième année de service. Le cadre actif d'un régiment d'infanterie comprendra donc, au minimum, 2 commandants de régiment, 6 commandants de bataillon, 36 commandants de compagnie.

Dans la cavalerie, il n'y a pas de troupes régionales en couverture, puisque la cavalerie indépendante, qui sert à la frontière, est exclusivement composée d'engagés et de rengagés. Le régiment de cavalerie dispose donc, dans chaque région, de douze classes instruites, au lieu de 11 dont dispose l'infanterie. Chaque classe fournit en moyenne quatre compagnies[1]. Le nombre de chevaux, propres au service de la cavalerie, en France, ne permet guère d'envisager l'utilisation de plus de 4 classes, soit 16 compagnies dans un régiment de cavalerie; sur ces 16 compagnies, on prélèvera d'abord celles qui seront nécessaires pour constituer la cavalerie de l'armée de campagne, soit 12 environ. Les autres fourniront la cavalerie de l'armée territoriale et le dépôt. Pour les encadrer sur les mêmes bases que l'infanterie, il faudra un commandant de régiment, 6 commandants d'escadron et 12 commandants de compagnie; au total 19 officiers pour encadrer la cavalerie de campagne. Mais, il reste encore 8 classes de cavalerie, soit 32 compagnies, qui serviront à assurer le service des transports. Ces éléments n'ont pas besoin d'être aussi fortement encadrés que les unités combattantes. Il suffira d'avoir un commandant de régiment pour l'ensemble de ces 8 classes, 32 commandants de compagnies, au total 33 officiers du cadre permanent. Les autres emplois pourront être confiés à des

1. Le terme compagnie désigne l'escadron d'aujourd'hui; l'escadron désigne le groupe de 2 ou 3 compagnies.

officiers de réserve. Le cadre permanent d'un régiment de cavalerie régional comprendra donc, au mininum, 2 commandants de régiment, 6 commandants de compagnies d'escadron et 44 commandants, au total 52 officiers. Il n'est pas nécessaire de prévoir un supplément d'officiers pour la couverture, puisque la cavalerie stationnée à la frontière a son cadre spécial.

Dans l'artillerie, chaque région fournit 2 régiments. Chaque régiment dispose seulement de 11 classes, puisque, comme dans l'infanterie, il y en a une en couverture. Chaque classe, ainsi qu'on l'a vu à la répartition du contingent, fournira un groupe de 3 batteries. Les 11 classes fourniront donc 33 batteries, ou 11 groupes de 3 batteries. On prélèvera sur cet ensemble le nombre de batteries et de groupes de batteries qui seront nécessaires pour constituer, d'abord l'artillerie des troupes de campagne, ensuite l'artillerie de l'armée territoriale. Le reste sera utilisé comme unités de ravitaillement. Pour encadrer cette artillerie, il faudra par régiment : 2 commandants, l'un en premier, l'autre en second ; 10 commandants de groupes et 30 commandants de batteries, en laissant au cadre de complément, le commandement du groupe de 3 batteries qui formeront le dépôt. Au total : 42 officiers au minimum par régiment. A ce total, il faut ajouter un commandant de groupe et 3 commandants de batteries pour les unités qui sont à la frontière ; ce qui fait en tout 46 officiers.

Les régiments d'artillerie à pied auront le même cadre que les régiments d'artillerie montée puisqu'ils ont le même nombre d'unités par classe et qu'ils ont également une classe à la frontière. Le régiment du génie est identique au régiment d'infanterie moyen, attendu qu'il a toujours 3 compagnies par classe et qu'il a une classe en couverture. Pour les unités supérieures au régiment, rien ne sera changé à l'organisation actuelle.

Les services nécessaires à l'existence de l'armée : services administratifs, services sanitaires, en temps de paix, peuvent être remplis par un personnel civil, d'autant plus réduit qu'il se composera de professionnels. Non seulement la santé de l'armée et le rendement du travail y trouveront leur avantage, mais le Trésor y trouvera le sien. Car un ouvrier de profession, maintenu pendant plusieurs années dans la même occu-

pation, y fera facilement et mieux la besogne des 4 à 5 apprentis de faible constitution que fournit le personnel du service auxiliaire d'aujourd'hui, et dont l'équipe se renouvelle tous les ans par moitié. A raison de 400 francs l'un, l'entretien de ces 4 ou 5 hommes coûte 1 600 francs à 2 000 francs par an, tandis qu'un ouvrier civil ne coûte que 1 203 à 1 500 francs.

Le personnel civil du temps de paix serait insuffisant pour faire face aux besoins des services de l'armée en temps de guerre. On recensera, dans chaque région, les hommes soumis au service militaire qui appartiennent aux professions pouvant servir à constituer les services nécessaires à l'armée de campagne. Au fur et à mesure de leur inscription sur la liste des services, ces hommes seront rayés des contrôles des unités combattantes. Ils y seraient reversés au cas où ils cesseraient d'exercer la profession qui a été la cause de leur affectation aux services de l'armée.

*
* *

Toutes les forces de la nation se trouvent ainsi prêtes à agir. A la différence de l'organisation actuelle où les unités de réserve ne seront constituées qu'à la déclaration de guerre, et où les autres, les unités actives, n'existent en temps de paix qu'à l'état d'embryon, dans la nouvelle organisation toutes les unités qui entrent dans la composition des forces de la nation existent, dès le temps de paix, avec les cadres et l'effectif qu'elles auront sur le pied de guerre. Pour les mobiliser, il n'y a qu'à les appeler.

Dans l'organisation actuelle, la préparation de la mobilisation comporte un travail considérable et ce travail est à refaire chaque année. Car les unités sont formées de plusieurs classes ; leurs éléments varient chaque année, puisque chaque classe la plus ancienne est remplacée par une plus jeune. De plus, le travail est triple, puisque le remaniement sur les unités actives, doit porter à la fois sur les unités de réserve et les unités territoriales. Dans la nouvelle organisation, la préparation de la mobilisation est au contraire de la plus grande simplicité. Comme les unités ne comprennent

que les hommes d'une même classe, leur constitution est permanente. Les seules modifications que subira la mobilisation du régiment sont donc celles qui proviendront de quelques mutations annuelles des officiers du cadre actif ou du cadre de complément.

La simplification est encore plus grande dans l'exécution. Avec l'organisation actuelle, les gradés du cadre actif devront recevoir les hommes au fur et à mesure qu'ils arrivent et les reconnaître individuellement pour leur assigner la place qu'ils auront à occuper dans les différentes unités. Ce n'est pas tout de les avoir incorporés : il faut attendre que l'amalgame se fasse entre les hommes d'une même unité, ce qui demandera un certain temps pour toutes les unités et surtout pour les unités de réserve, qui n'auront jamais été réunies complètement en temps de paix. Au contraire, dans la nouvelle organisation, toutes les unités existent dès le temps de paix. Hommes et cadres savent à quelles unités ils appartiennent; ils se connaissent, pour avoir été levés, instruits ensemble, et réunis toutes les fois qu'ils ont été appelés sous les drapeaux. Il n'y a plus de différence entre la mobilisation et les périodes d'instruction. Dans un cas comme dans l'autre, l'unité se réunira d'elle-même; pour qu'elle soit prête à marcher, il suffira que le chef en prenne le commandement.

Dans l'organisation actuelle, il est effrayant de penser aux milliers d'hommes qui, sans se connaître et sans connaître leurs chefs, se chercheront dans les villes où ils seront appelés par la mobilisation. Le désordre qui s'ensuivra sera, au point de vue matériel et encore plus au point de vue moral, une triste entrée en campagne et une mauvaise préparation du succès. Dans l'organisation proposée, au contraire, tout est prévu et tout a été répété plusieurs fois à l'avance. La mobilisation est l'aboutissant normal de la durée du service et le couronnement du travail qui s'est fait pendant les années de service actif et pendant les périodes d'instruction.

L'armée de campagne sera une, tandis qu'elle est double aujourd'hui, parce qu'elle renferme des unités d'organisation différentes, qui sont les unités actives et les unités de réserve. Elle sera, en outre, homogène, parce qu'elle ne comprendra que des hommes levés simultanément, et qui auront

toujours été instruits ensemble, tandis qu'elle comprend aujourd'hui des homme de l'active et des hommes de la réserve, qui ne se connaissent pas, parce qu'ils appartiennent à des classes différentes, et qui seront réunis pour la première fois au moment de la mobilisation. Elle sera composée d'éléments permanents, tandis que les unités d'aujourd'hui — à la fois cadres d'instruction et de mobilisation — sont constitués par des éléments qui ne font que les traverser et se renouvellent constamment. Enfin, elle comprendra toutes les forces de la nation.

Nous avons ainsi résolu le double problème de fortifier notre couverture pour répondre à la poussée progressive des troupes allemandes sur notre frontière, et de mettre simultanément en ligne, et aussi rapidement que possible, toute la masse de nos forces pour répondre à l'augmentation des forces actives de l'Allemagne et à la rapidité de leur mobilisation.

Le passage de l'organisation actuelle à la nouvelle organisation se fera très simplement. Pour organiser les classes de l'armée territoriale et de la réserve de l'armée active, d'après le nouveau système, il suffira de remanier les contrôles. La classe qui sera sous les drapeaux dans sa dernière année de service, au moment de la mise en vigueur de la nouvelle organisation, sera traitée au lendemain de sa libération comme les classes de réserve.

La classe, dans sa première année de service, sera organisée en unités constituées sur un pied aussi voisin que possible du pied de guerre, conformément au type des unités de la nouvelle organisation. Elle sera employée à garder la frontière dans la deuxième année de service. Quant à la première classe qui sera appelée sous les drapeaux, elle sera levée et organisée d'après le nouveau système d'organisation. Il peut donc être complètement appliqué, un an après sa mise en vigueur,

Cette organisation est indépendante du nombre de classes entretenues sous les drapeaux. Elle s'adapte à toutes les durées de service. Au bout de deux années, les unités sont instruites et organisées. On peut les renvoyer dans leurs foyers. On peut aussi les maintenir sous les drapeaux, si la situation internationale l'exige. Toute augmentation de la durée de

service au delà de deux ans correspond à un commencement de mobilisation; mais on a, dans l'organisation nouvelle, l'avantage de fournir des unités constituées sur le pied de guerre et prêtes à entrer en campagne. On disposera ainsi, dans les périodes de tension politique, d'un moyen aussi simple que puissant de renforcer la garde des frontières. Toutefois, avant de l'employer, on fera bien de réfléchir que les troupes de couverture ne sont pas un instrument d'offensive. Leur rôle n'est pas de briser le choc de l'ennemi, mais de l'enrayer assez longtemps pour permettre à la masse des forces du pays de se lever et d'entrer en ligne. Comprendre autrement leur mission et dépasser l'effectif qu'elle exige serait recommencer la faute de 1870 et, suivant l'expression de Napoléon, « manger son blé en herbe ».

RAIBERTI

KALIGOUÇA

LE CŒUR-FIDÈLE

CHAPITRE I

QUI EST D'INTRODUCTION

Voici comment madame la comtesse de Flouves et M. le baron de Gallichot entrèrent en connaissance.

Assez doucement cahotée dans sa chaise, au pas cadencé des laquais, madame de Flouves, toute jolie, menue et fleurant bon, regagnait son hôtel ; et dans cette langueur qui est la suite et la perfection du plaisir, elle savourait à pleines gorgées, comme une friandise de choix, cette joie, la seule dont, selon son aveu, elle fût redevable à M. de Flouves : celle de l'avoir faite veuve.

A dire vrai, en ce médianoche semblable à tant d'autres, elle avait délicieusement rassasié le double besoin qui gonflait son cœur : celui de plaire, car elle était femme, et celui de faire souffrir, qui tenait de la même cause et d'une autre : la manière fâcheuse dont elle l'était devenue.

Ayant de sa personne une idée assez avantageuse que ne démentait point le jugement du monde, elle s'était trouvée infiniment désobligée des procédés de M. de Flouves. Du contact de ce gentilhomme ivrogne, bâfreur et ribaud, elle avait dès le premier jour, et surtout dès la première nuit, conçu à l'endroit du sexe laid une inexprimable rancune, et

l'idée qu'elle devait à sa propre dignité d'en tirer une vengeance impitoyable ou même plusieurs, afin que le châtiment fût à la hauteur, je veux dire à la bassesse de l'offense. C'est pourquoi, sitôt que le permit le bon goût par quoi nous avons remplacé ces vieilleries que l'on nommait principes, elle se jeta dans le monde avec la pétulance de ses vingt-quatre ans, la curiosité d'un esprit libéré de préjugés désuets, et l'assurance que lui donnaient son humeur, son nom, sa beauté, son esprit et sa fortune. Si, à l'ardeur au plaisir qu'elle tenait de sa mère, fille illégitime du Régent, et à la cautèle qui avait fait de son père, le président de Brèges, un des épicuriens les plus retors du siècle, ne s'ajoutaient pas quelques survivances de vertus surannées, bizarrement nichées en tels recoins de son âme de papillon, c'est ce qu'il serait pédant de prétendre tout d'abord démêler au juste. Pour dire les choses en gros, c'était une petite femme qui, s'étant ennuyée, voulait bien s'étirer à son aise et faire ses griffes sur l'humanité, principalement dans sa portion masculine.

A quoi elle se divertissait de façon aiguë, s'appliquant à exciter les désirs, à les exaspérer, puis, brusquement, quand voltigeait autour d'elle l'escadron enflammé des amours, à leur briser les ailes d'un coup d'éventail et à regarder, pantelants, les pauvrets agoniser devant ses pieds fins chaussés de vair... Ah! tout à l'heure, cette pâleur de misère du beau chevalier de Gordes, dégringolé de son rêve fat : n'eût été son rouge, elle s'en fût léché les lèvres...

Mais, en ce point, les réflexions de la belle s'arrêtèrent court. Deux ou trois mousqueteries déchirèrent la nuit. Il y eut des cris de terreur, un hourvari de bottes et d'acier, des jurements effroyables. Tout d'un coup la chaise heurta le pavé avec si peu de ménagements qu'elle craqua lamentablement, oscilla et faillit se renverser. Et puis elle demeura immobile, tandis que s'enfuyaient des plaintes et des malédictions. Plus morte que vive, madame de Flouves restait pelotonnée dans son coin, grelottait de tous ses membres, trop effrayée pour songer à s'évanouir, et multipliait les oraisons à la Vierge et à tous les saints, encore que voilà dix minutes elle se fût bellement proclamée athée.

Cependant la portière s'ouvrait. Dans l'embrasure surgit la

haute taille d'un homme masqué. Il projeta la lueur aveuglante d'une lanterne sourde, et eut un claquement de langue. Puis, se découvrant, il dit d'un ton goguenard :

— Madame, une beauté telle que la vôtre n'a que faire des colifichets de la mode. Souffrez qu'en vous débarrassant de vaines parures j'entreprenne d'assurer à vos charmes le triomphe le plus flatteur : celui qu'ils ne devront qu'à eux-mêmes.

Et, comme, les doigts tremblants, la petite comtesse mettait quelques secondes à se défaire, il eut un grondement de bête fauve, et cria d'une voix de tonnerre :

— Catin, pas de lantiponnage; ta bourse et tes bijoux, ou je t'étripe.

Pêle-mêle, madame de Flouves, éperdue, jetait au hasard dans le mouchoir de soie qui lui était tendu son collier de diamants, sa boîte à poudre, ses bagues, ses flacons, tout l'or qu'elle venait de gagner au pharaon, et ses bracelets. Quand elle se fut entièrement dépouillée, le malandrin interrogea :

— C'est tout?

Incapable de prononcer un mot, elle fit signe que oui.

— Bon, — grogna-t-il; — maintenant il me faut le reste.

Et s'élançant dans la chaise, qui gémit, il empoigna la jeune femme. Elle eut un cri déchirant, se débattit. Mais il tira un poignard, le lui posa sur la gorge :

— Encore un mot et tu es morte.

Elle se sentit défaillir. Déjà des mains brutales la parcouraient toute, arrachaient ses voiles. Et cette minute était proche de tomber du sablier où, pour la première fois, M. de Flouves allait être totalement cornard et cruellement vengé, quand plusieurs coups de sifflet et deux détonations arrêtèrent le drôle au moment le plus décisif. Ramassant son butin, il bondit hors de la chaise. Madame de Flouves, profitant du répit, s'égosilla... Une voix mâle, un peu essoufflée, cria :

— Ne craignez point.

Il y eut un furieux froissement d'épées, un blasphème atroce tout aussitôt suivi de la chute lourde d'un corps et d'un râle qui s'éteignit...

Les yeux fermés, madame de Flouves sentit une odeur

assez forte de tabac lui chatouiller les narines, tandis que ses oreilles étaient agréablement caressées par ces paroles articulées d'un organe sonore :

— Qui que vous soyez, Madame, veuillez vous estimer en toute sûreté, étant sous la garde du baron de Gallichot.

Madame de Flouves rouvrit les paupières. Elle aperçut un homme de haute taille debout à la portière, le chapeau dans la main gauche et lui tendant la dextre. Elle y posa la sienne, enjamba le cadavre du bandit, et fut sur le pavé à côté de son chevalier. Lui ayant en peu de mots exposé sa situation qui d'ailleurs se laissait assez deviner, elle accepta avec de fortes expressions de reconnaissance l'offre qu'il fit de la conduire jusqu'à son hôtel, qui n'était éloigné que de deux cents toises. Cinq minutes plus tard, secouée d'un marteau robuste, la porte en était ouverte. Déjà M. de Gallichot remettait au portier effaré le mouchoir qui contenait les bijoux de sa maîtresse, et s'inclinait pour prendre congé.

— Monsieur, — dit la petite comtesse, — vous ne me refuserez pas la joie de connaître le visage de mon sauveur.

Il eut un geste d'insouciance courtoise et la suivit.

Dans le plus mignon des boudoirs, éclairé à profusion de chandelles reflétées dans mille miroirs, ils se trouvèrent face à face. Et madame de Flouves toisa, non sans quelque étonnement, l'un des hommes les plus singuliers qu'elle eût rencontrés.

Grand, maigre, osseux, robuste, M. de Gallichot paraissait âgé d'une quarantaine d'années. Vêtu avec propreté, sans élégance, d'un habit de drap vert, il était principalement remarquable par la longueur démesurée de ses bras et de ses jambes, en même temps que par le caractère étrange du visage : pâle au point que le sang semblait retiré des joues, et où trois traits frappaient d'abord : le front large et bosselé, rejeté en arrière ; le nez formidable, en bec d'aigle, aux narines poilues largement ouvertes ; et, sous la vaste bouche aux lèvres vermeilles et sensuelles, le menton carré et proéminent. En somme, il eût été fort laid, et presque monstrueux, n'eussent brillé, sous d'épais sourcils châtains en broussaille, deux yeux de flamme, d'un brun velouté, et frangés de longs cils, comme des yeux de vierge.

Ils demeuraient fixés d'un air bienveillant sur le spectacle qui leur était offert et qui, véritablement, n'avait rien pour rebuter : toute blanche et blonde, ses prunelles de pervenche encore voilées d'émoi, ses lèvres de pourpre gonflées de gratitude, madame de Flouves était plus touchante encore par le fait du désordre où l'avaient plongée les entreprises du ruffian, et qui laissait, des trésors ordinairement cachés de sa personne, assez entrevoir pour qu'il fût aisé de deviner le reste.

Aussi quoi de merveilleux si, peu à peu, la lippe de M. de Gallichot s'entrebâilla d'un large sourire qui découvrit des dents intactes. S'arrêtant de vider à petites gorgées un verre de vin des Canaries qu'avant de se retirer un valet lui avait versé, il claqua de la langue et articula avec une expression de bonne humeur :

— Par Cupidon, je ne m'étonne plus, devant de tels objets, si ce drôle, tout voué qu'il fût au culte de Plutus, n'a pu résister à l'appel d'Aphrodite.

S'apercevant du désordre où elle était, madame de Flouves rougit jusqu'aux épaules et même au delà, ainsi que pour la confusion de sa pudeur il se pouvait vérifier. Après avoir vainement tenté de ramener quelque discipline parmi les débris de ses atours, elle dut s'apercevoir que ses efforts pour dissimuler certaines parties de ses beautés naturelles n'avaient pour résultat que d'en découvrir d'autres, jusque-là ignorées de quiconque, sinon de feu ce bélître M. de Flouves. C'est pourquoi elle prit le parti de s'envelopper dans son capuchon ; et puis elle balbutia :

— En vérité, Monsieur, je ne sais par quelles expressions il me faudrait vous remercier, vous devant, sans parler de la conservation de quelques joyaux auxquels j'ai la faiblesse de tenir, celle de mon honneur et peut-être celle de ma vie.

— Baste, — dit M. de Gallichot, tout en remplissant son verre, — tout cela est peu de chose.

Et comme madame Flouves levait les sourcils d'un air de surprise, il poursuivit :

— Excusez la franchise d'un philosophe qui tient pour zéro la valeur de l'or, la pudeur pour un risible préjugé, et l'attachement à la vie pour une des dépravations les plus funestes du pur instinct de la nature.

Ayant vidé son verre pour la deuxième fois, il fit un pas pour prendre congé. Madame de Flouves le retint du geste. Cet efflanqué qui venait de lui sauver la vie, et dont les propos étaient si peu conformes à l'ordinaire galanterie, piquait sa curiosité.

— Monsieur, — dit-elle, — si vous faites peu de cas de ce qui d'ordinaire préoccupe les hommes, souffrez que néanmoins je sois sensible à cette circonstance que, pouvant tout aussi bien tenir mon existence que la vôtre pour indifférente, ce soit la vôtre que vous ayez mise en péril afin de sauver la mienne. D'où, peut-être, l'on pourrait conclure...

Mais M. de Gallichot frotta énergiquement à plusieurs reprises son index le long de son grand nez; et il riposta avec beaucoup de sérieux :

— Madame, entendre crier une femme m'est de la dernière incommodité. Et du moment que les curiosités de ce malotru n'avaient point votre agrément, je n'ai pu souffrir qu'il abusât de sa force pour vous contraindre à un acte naturel, mais qui doit être librement consenti. Je l'ai donc tué avec autant d'indifférence que s'il eût été ce qu'on appelle en cette cité un honnête homme.

Ce langage ne laissa pas que de froisser sensiblement madame de Flouves. Il lui apparut que les délices convoitées par tant de gentilshommes du premier mérite méritaient d'être qualifiées avec plus de considération. Aussi répondit-elle assez froidement :

— J'aurais donc mauvaise grâce à vous fatiguer de sentiments qui, venant d'un objet si vulgaire, sont peu dignes de vous retenir.

Les yeux bruns de M. de Gallichot brillèrent avec plus de douceur. Il proféra d'un ton moins rude :

— Si l'habitude que j'ai des hommes m'a éclairé sur un grand nombre de vanités, veuillez croire que je n'en suis point descendu jusqu'à méconnaître le prix des mouvements sincères et sublimes de l'âme. Souffrez qu'au terme de cette aventure ce soit moi qui me déclare votre débiteur, en gardant, puisque vous voulez le souffrir, le souvenir de votre amitié, et, peut-être, malgré vous, celui de beautés si émouvantes, que je ne saurais me défendre de quelque compassion pour le larron

qui, les ayant dévoilées, alla expier sa hardiesse chez Pluton au lieu d'en connaître la possession.

Ayant ainsi parlé, l'original fit un grand salut et se retira.

Telle fut la première rencontre de M. le baron de Gallichot et de madame la comtesse de Flouves.

Le lendemain, à son petit lever, elle reçut un poulet assez mal attiffé qu'elle défit et qui était ainsi conçu :

Désireux de fournir une explication satisfaisante de ce qui dans ses paroles a pu paraître brutal ou fâcheux, M. le baron de Gallichot se donne la liberté de faire tenir à madame de Flouves une notice résumée de son système philosophique. Il veut espérer que quand elle en aura pris connaissance, si même elle n'en accepte point toutes les conclusions, elle ne pourra se défendre de quelque estime pour un homme dont le seul principe est la recherche de la vérité et l'amour de la vertu.

A ce billet était joint un petit volume médiocrement relié en brun. Madame de Flouves l'ouvrit. Il était intitulé *Réflexions sur l'homme*, et se composait de plusieurs dissertations dont voici les titres : « Algaribos, ou le Siamois vertueux »; « De la légitimité de l'inceste »; « Observations naturelles »; « Préjugés relatifs à certaines formes de l'amour »; « Cléarque et Coralie »; « Le Castor, ou leçon à l'humanité ».

Madame de Flouves feuilleta d'un doigt nonchalant ces morceaux. Elle n'y trouva que du galimatias. A vrai dire, il ne s'y décelait rien de bas, mais un orgueil ingénu, quasi monstrueux, un entêtement puéril à fronder les opinions établies, et un penchant, qui d'abord pouvait divertir mais ne tardait pas à fatiguer, en faveur des paradoxes les plus contraires au sens commun, voire les plus révoltants.

La seule chose qui parut supportable fut une manière de préface ou d'introduction où, désireux de ne point surprendre le lecteur, M. de Gallichot s'appliquait à lui donner une idée abrégée de sa personne et de sa vie. Il s'y peignait comme un homme entièrement détaché de tous les préjugés dont la civilisation nous a affublés, et résolu à les combattre. Toutefois, par un contraste assez plaisant, il voulait bien qu'il fût

connu qu'il était de bonne noblesse, comptant parmi ses aïeux deux maréchaux de France et un giton de Henri III. Il prétendait d'ailleurs ne consigner ce détail qu'afin que nul ne pût attribuer à une jalousie plébéienne l'origine de ses principes. Galants, vaillants, et catholiques, les barons de Gallichot avaient largement témoigné de l'excellence de leur race. Dans les deux derniers siècles seulement, quatorze mâles étaient morts sur les champs de bataille, dont trois massacrés par les Huguenots durant les guerres de religion. Afin de reposer plus mollement, Fernand de Gallichot, qui décéda du temps du roi François Ier, souhaita avoir pour oreiller, dans son cercueil, un coussin fait des cheveux de ses amantes; mais ses vœux furent dépassés, car il y en eut de quoi rembourrer deux matelas. Après avoir rappelé ces faits et quelques autres du même goût, Antoine, baron de Gallichot, concluait : « C'est au service de la vérité et de la philosophie que j'ai résolu de vouer le peu de vertu que je tiens de mes ancêtres; heureux s'il m'était donné de verser pour leur progrès le sang qu'ils répandirent si généreusement au service de la superstition du despotisme et de leurs maîtresses. »

Le hasard d'une visite qu'elle reçut dans l'après-midi permit à madame de Flouves de compléter l'idée qu'elle devait garder de son sauveur. Aussi répandu parmi les nymphes de l'Opéra et dans les tavernes des gens de plume que dans les boudoirs de la meilleure société, le petit abbé de Séguret voulut bien lui apprendre que M. de Gallichot jouissait d'une manière de notoriété auprès de personnes assez nombreuses, — étant tenu pour un homme de cœur et d'esprit, encore plus original que véritablement fou; au reste, il se mêlait peu aux plaisirs du monde, vivant presque misérablement, avec un seul valet, dans un petit logement de deux pièces sis près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Outre la lecture des écrivains anciens, son divertissement principal était de modeler des figures de pâte qu'ensuite il coloriait et durcissait au feu. Quelques connaisseurs déclaraient qu'il excellait dans cet art, singulier chez un gentilhomme.

Ainsi renseignée par l'abbé, madame de Flouves ne pensa plus à M. de Gallichot, et le bruit de son aventure s'étant répandu, elle ne décessa tout le jour de voir défiler une foule

de visiteurs et de visiteuses empressés à en avoir le récit pour l'aller colporter ailleurs.

Le soir, au moment de se coucher, ses yeux tombèrent par hasard sur le volume du philosophe, qui était demeuré sur sa table auprès de son lit. Et elle se reprocha de n'avoir point envoyé un mot de remerciement à un homme à qui, outre l'honneur et la vie, elle devait aujourd'hui de s'être désennuyée parmi tant de sympathies ou leurs simulacres. C'est pourquoi, ayant passé un pet-en-l'air et deux secondes mordillé sa plume, elle écrivit :

Monsieur, vous venez de me révéler les splendeurs de votre pensée; c'est, s'ajoutant aux autres grâces que je vous dois, un présent que je ne saurais égaler. Plusieurs de mes amis me trouvent un peu de beauté; vous-même — je n'y puis songer sans confusion — fûtes mis par les circonstances, plus que ma pudeur ne l'eût souhaité, en état de confirmer ou de démentir leur jugement. Souffrez qu'en retour de l'image de votre génie j'ose vous faire tenir celle de mon visage : c'est ce qu'a de moins indigne de vous être offert celle qui se dira éternellement votre très obligée et très fidèle servante.

BÉATRICE DE FLOUVES

A l'enveloppe cachetée et parfumée où ces lignes furent encloses, madame de Flouves joignit une petite boîte. Elle renfermait un médaillon d'or qui, lorsqu'on faisait jouer un ressort, laissait voir de la jeune femme un portrait peint en miniature d'une manière passable. Et le tout fut porté par un laquais, le lendemain, à la première heure, au logis de M. de Gallichot.

CHAPITRE II

QUI EST DE PROGRESSION

Vêtu d'une houppelande rapiécée, renversé dans son fauteuil, les sourcils froncés, les deux pieds sur sa table à la hauteur de son visage, une pipe au coin de la bouche, M. de Gallichot contemplait en face de lui l'ébauche où il rêvait d'enclore son rêve galant et philosophique.

Sur une chaise gothique ou byzantine, sculptée et ornementée à la manière des ouvrages d'art religieux, au lieu de la statue de la Vierge ou de saint qui, selon les idées d'autrefois, y eût dû nicher, son projet était de placer l'image souriante de la volupté; prétendant exprimer par ce contraste que le bonheur, tel qu'il nous est légitimement permis d'y aspirer selon les lois de la nature, est la seule divinité que l'homme doive adorer.

De cette œuvre d'une si originale inspiration, la partie la plus aisée seule était achevée, à savoir la chaire, habilement découpée et dorée avec le soin que M. de Gallichot se piquait d'apporter dans ses productions. Mais il demeurait à y introniser la figure qui devait conférer à l'œuvre son véritable caractère. C'est là que l'artiste s'embarrassait, ayant vainement cherché ce qu'il fallait parmi les filles qui lui servaient de modèle. Car si les minois fripons, les lèvres effrontées, les gorges provocantes et tout le reste du physique ne lui manquaient point, en revanche il n'avait pu, malgré maintes recherches à travers les guinguettes et les cabarets, rencontrer une jeune créature dont l'aspect fût capable, à l'impression de la volupté charnelle, d'ajouter celle des joies plus nobles et raffinées que l'homme doit attendre du développement légitime des sens et de l'esprit.

C'est de quoi M. de Gallichot, tirant sa pipe de sa bouche, voulut bien exprimer son déplaisir à M. Pitais, quand ce fidèle serviteur, fluet, amène et potelé, ayant déposé la chocolatière sur la table, à côté des pieds de son maître, l'interrogea respectueusement s'il était satisfait de son travail.

— Mon ami, — répliqua avec vivacité M. de Gallichot en frottant son nez de son index selon le geste qui lui était familier, — il me manque une femme.

M. Pitais promena autour de lui un regard pensif. S'il lui fut aisé de remarquer plusieurs gravures galantes, deux bibliothèques chargées de livres, un squelette humain proprement accroché au mur, deux panoplies d'épées, d'espingoles et de javelots, trois carreaux brisés, une demi-douzaine de lézards empaillés et, plus ou moins poudreux et ébréchés, passablement d'objets bizarres et disparates, il ne découvrit point la créature que réclamait son maître ; car un petit fœtus femelle,

enfermé dans un bocal d'eau-de-vie posé sur la cheminée, n'en pouvait figurer qu'un avant-projet assez difforme et désavantageux. C'est pourquoi M. Pitais, ayant secoué la tête, répondit, tout en promenant un plumeau parmi ce bazar :

— Monsieur, puisque vous voulez bien, malgré l'humilité de ma condition, souffrir que je m'ouvre, oserai-je vous suggérer, à défaut de femme, de traduire votre pensée par le moyen d'un autre symbole? J'ai toujours admiré quelle place véritablement scandaleuse cette bête mamelue a usurpée dans les préoccupations des artistes de tous les temps, et par quel étrange abus l'idée de volupté lui est attachée d'une manière si exclusive. J'avoue que l'image de feu madame Pitais est bien loin de me suggérer une telle impression; et qu'en ce qui me concerne la figuration du plaisir des sens me serait beaucoup plus violemment imposée par la représentation d'un beau potage fumant, d'une volaille bien grasse ou d'un pâté en croûte doré à point. Si donc vous vouliez m'en croire...

— Brute, — cria M. de Gallichot, — fais-moi grâce de tes billevesées.

Ayant bu son chocolat et repris sa pipe, le baron se replongea dans ses méditations, d'où, au bout de peu de minutes, avec un juron étouffé, il lui fallut émerger de nouveau, M. Pitais ayant interrompu son manège domestique pour demeurer immobile à côté de son maître, la main tendue.

— Qu'est-ce encore? — grommela M. de Gallichot.

— A défaut de femme, Monsieur, reprit paisiblement le valet, en voici une effigie que j'ai trouvée parmi les balayures.

Et il remit à M. de Gallichot un petit médaillon d'or qu'il venait de ramasser.

M. de Gallichot eut un coup d'œil distrait, reconnut le portrait de madame de Flouves, le considéra machinalement. Et tout à coup son visage s'éclaira. Avec une imprécation, il se leva et repoussa si brusquement son fauteuil que le siège bascula et s'écroula sur le plancher. Et il se mit à vociférer :

— Maraud, ma perruque, ma canne et mon habit!

Quand le baron de Gallichot eut exposé sa requête à madame de Flouves, elle fit mine de s'y dérober. Tout de bon, elle avait trouvé mauvais qu'au lieu de venir la visiter

tout de suite, il se fût borné à lui envoyer un mauvais livre et puis un billet assez pauvre de remerciements; et l'idée de servir de modèle à ce malappris n'eut rien d'abord qui la flattât. Mais quant il voulait quelque chose, M. de Gallichot était difficile à rebuter. Dans de telles occasions, son langage brusque revêtait une sorte d'éloquence impérieuse, et sa personne elle-même, dont le premier aspect effleurait le ridicule, empruntait à la passion un charme héroïque et un peu extravagant auquel il était malaisé de se dérober. Enfin madame de Flouves, n'ayant dans la vie d'autre but que de se divertir, s'ennuyait affreusement. Après avoir hésité, elle accepta de lui donner une séance, mais une seule, et un beau matin se rendit dans le galetas où M. Pitais l'introduisit comme une reine.

M. de Gallichot l'accueillit avec tant d'effusion, elle fut si charmée des lézards, du squelette, du fœtus, des carreaux brisés et de tout le reste, qu'elle voulut bien promettre de revenir. Ce qu'elle fit, poussant la bonne grâce jusqu'à demeurer plusieurs heures immobile dans le grand fauteuil du baron, vêtue d'une robe largement décolletée que lui-même avait choisie entre toutes ses toilettes, les bras nus, une main dégantée mollement appuyée sur les genoux, et l'autre jouant avec l'éventail. Sans doute ne se fût-elle point pliée à tant de condescendance, si elle n'eût pensé remplir un devoir de reconnaissance envers un homme qui lui avait sauvé la vie, et si d'ailleurs elle n'eût été distraite par les discours du baron qui, tout en ne cessant de la dévisager et de modeler ses pâtes, se laissait aller à toutes les divagations que lui suggérait son génie fantasque.

A dire vrai, elle en était plus souvent choquée ou même irritée que charmée ou satisfaite. Car M. de Gallichot apportait une passion extrême et quasi incroyable, non seulement à fronder les opinions les plus généralement admises en matière de politique et de religion, — ce qui lui eût été indifférent, — mais encore à professer des maximes révoltantes au delà du possible sur des sujets qui lui tenaient davantage à cœur : prétendant qu'en matière de morale il n'est d'autre guide légitime que l'instinct; poursuivant de ses sarcasmes non seulement les benêts qui attachaient quelque valeur au

mariage, mais ceux qui, sous le nom d'amour, raffinaient niaisement sur un besoin naturel et légitime, traitant d'hypocrisie et de préjugé toute résistance à l'impulsion primitive des sens; prêchant le communisme universel et, pour peu qu'on le contredît, se précipitant jusqu'aux derniers excès, tels que de justifier le viol.

Il est permis de penser que quand madame de Flouves hésita tout d'abord à se rendre chez M. de Gallichot, et puis y consentit, elle n'était pas loin de subodorer chez lui certaines velléités amoureuses qui étaient d'autant mieux faites pour lui plaire qu'elle était plus résolue à n'y point céder. Ayant juré de se venger sur l'humanité des torts de M. de Flouves, quelle joie d'enchaîner parmi ses victimes celui-là même qui venait de lui sauver la vie! Peut-être la surprise de remarquer si peu d'empressement galant chez ce gentilhomme, en même temps qu'elle ne fut pas sans froisser sa coquetterie, fut ce qui retint sa curiosité et l'empêcha de se lasser de ce commerce. Ayant de sa personne l'idée la plus avantageuse, et de l'humanité — principalement dans sa portion masculine — la plus méprisante, elle s'émerveillait que ce mâle robuste et de complexion ardente ne fût point encore à ses genoux. Et elle laissa paraître quelque chose de ce sentiment un jour qu'il venait de lui dépeindre avec un enthousiasme excessif les mœurs amoureuses des Patagons, où tout mâle en âge d'aimer a le droit de saisir toute femme nubile et, fût-ce sous les yeux de la tribu, de la posséder.

— En vérité, Monsieur, — dit-elle d'un ton railleur, — vous m'épouvantez. Et je ne sais si, une fois que j'aurai descendu votre escalier, je retrouverai le courage de le remonter. Car je vous avouerai que je me sens peu en sûreté auprès d'un sectateur de cette galanterie patagone.

M. de Gallichot sembla confus et expliqua que, pour admirable que fût l'exemple donné par les sauvages, l'ordre légitime des choses ne consistait point à faire violence à une créature libre, mais à ce que, par une impulsion simultanée, les deux sexes satisfissent d'un même élan l'instinct naturel. Et tout en pétrissant sa glaise, il ajouta précipitamment quelques explications assez embrouillées. Madame de Flouves, qui balançait son pied, l'interrompit :

— En somme, — dit-elle, — vous voulez que je sois assurée que ma vertu ne court point de risque auprès de vous.

M. de Gallichot posa avec noblesse sur son sein sa main maculée de glaise :

— Madame, je puis vous jurer...

Elle lui coupa la parole avec un rire aigu :

— Ne vous troublez point, Monsieur, je n'ai que faire de votre serment. Puisqu'il n'y aura de péril pour moi que du jour où moi-même ne pourrai contenir mes feux, me voilà sans souci.

Une seconde, les yeux bleus de la petite comtesse et les yeux bruns du baron croisèrent leurs regards. L'entrée de M. Pitais, qui apportait des friandises, donna un autre tour à l'entretien.

Au reste, malgré de menues passes de cette espèce, il n'y a pas à douter qu'une amitié assez franche s'établit entre le noble artisan et son modèle.

Un matin, avec un soupir, le baron déclara qu'il avait fini. Tous deux demeurèrent immobiles quelques minutes en face de l'image de pâte. Qu'elle fût exactement un chef-d'œuvre, c'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer. Haute d'une brasse, assise dans la chaire sculptée, soigneusement modelée et nuancée, cette figurine offrait néanmoins du charme. Surtout il était impossible d'en nier la surprenante ressemblance : alanguie, ambiguë, voluptueuse et défiante, c'était bien Béatrice de Flouves.

Au bout d'un instant, la jeune femme rompit le silence et félicita M. de Gallichot. Il la remercia et la pria d'accepter l'offrande de la statue. Mais elle refusa.

— Laissez-moi espérer, — dit-elle en riant, — que lorsque vous n'aurez plus l'original devant les yeux, vous daignerez parfois en regardant votre œuvre l'honorer d'une pensée amicale.

Il la considéra. Soudain de la mélancolie passa dans ses yeux veloutés. Et il articula d'un air surpris :

— Je n'ai jamais tant mesuré combien l'art demeure inférieur à la nature. Et permettez-moi de vous dire que je souffrirai de ne plus vous voir.

Elle répondit :

— Vous viendrez me visiter à votre tour.

Il s'excusa sur ce que sa manière de vivre et de penser faisait de lui un médiocre salonnier. Elle l'écoutait, la tête penchée.

— Il faudra venir tout de même.

Il n'y contredit pas, mais ne dissimula pas non plus que sans doute il demeurerait plusieurs semaines sans se présenter, ayant à terminer un pamphlet qu'il avait promis à son libraire.

Elle répondit en souriant :

— Ce sera quand vous voudrez.

Le lendemain, à cinq heures, il frappait à la porte de l'hôtel.

CHAPITRE III

OU MADAME DE FLOUVES DEMANDE UN CONSEIL ET PEUT-ÈTRE EN REÇOIT UN QU'ELLE N'ATTENDAIT PAS

Peletonnée dans sa bergère, pareille à une chatte soyeuse et blanche, tantôt les yeux clos et tantôt les paupières levées, poursuivant au delà des trumeaux galants des visions incertaines, madame de Flouves mordillait le bout de son éventail et retournait de graves pensées, sous sa coiffure délicieusement poudrée et crespelée en « Triomphe du cœur ».

Quelque impatience qu'elle en eût, ses méditations demeuraient concentrées dans un champ restreint où dominaient deux figures : celle de M. de Flouves et celle du malandrin qui, l'autre soir, l'avait assaillie.

Afin de préserver nos lecteurs de s'égarer dans des suppositions saugrenues, nous leur révélerons tout de suite que, depuis peu de semaines, madame de Flouves devait s'apercevoir qu'elle n'était pas de marbre, et que cette découverte la plongeait dans quelque perplexité.

Non sans étonnement, il lui fallait s'avouer que, si fâcheux que fût le souvenir de M. de Flouves, les procédés de ce gentilhomme ne l'avaient pas laissée entièrement indifférente. Il advenait que ses rêveries revêtissent un caractère si précis qu'elle en était quasi obsédée. A ce point qu'elle se surprit,

une nuit, à regretter que lors de l'attentat où il lui avait sauvé la vie, M. de Gallichot ne fût pas arrivé quelques secondes plus tard et, au lieu de prévenir l'outrage, ne l'eût pas plutôt châtié une fois perpétré.

D'autre part, bien qu'elle ne fût pas naturellement poltronne, elle avait gardé de cette aventure de l'appréhension. Elle n'osait plus sortir le soir sans être escortée d'une cohorte de valets armés jusqu'aux dents. Et chaque nuit, avant de se coucher, elle faisait visiter tous les recoins de sa chambre, de crainte qu'il ne s'y cachât un voleur, et même le dessous de son lit qui était trop grand pour une seule personne.

Le résultat de ces impressions et de quelques autres de la même espèce fut de l'amener à cette réflexion que, malgré les inconvénients et incommodités qu'il entraîne, l'homme n'est point un animal entièrement inutile à la satisfaction d'une femme. Continuant d'envelopper tout le sexe laid dans la même mésestime, elle ne put se dissimuler qu'il y aurait peut-être opportunité à concentrer une portion des sentiments qui l'agitaient sur un seul objet. Que le don de sa personne et de ses biens fût très disproportionné au mérite du plus distingué des porte-culottes, ne lui échappait point; mais puisque pour son repos ce sacrifice était nécessaire, elle s'accoutuma à l'envisager. Au surplus, on saurait faire payer une faveur si exorbitante. Obligée de par son sexe et de par les circonstances à considérer avec moins d'hostilité la perspective de donner un successeur à M. de Flouves, cette jeune veuve était bien résolue à le haïr et à le mépriser, tout en s'en servant; mais elle n'eût pas été femme tout à fait — et elle l'était infiniment — si, en même temps, elle n'eût entrevu l'espoir merveilleux que peut-être pourtant, par une exception unique, allait surgir à ses yeux le chevalier Amour rêvé de toute nymphe en mal d'aimer...

Madame de Flouves était plongée dans cet ensemble assez confus de réflexions lorsqu'on lui annonça la visite de M. le baron de Gallichot. Elle bâilla et ordonna qu'on le fît entrer. De deux jours l'un, il venait s'asseoir dans son boudoir. Et il était rare que tout aussitôt leur entretien ne s'échauffât pas jusqu'à se quereller, — madame de Flouves prenant son plaisir à contredire les principes de M. de Gallichot et à les traiter de

paradoxes, tandis que d'un autre côté elle ne pouvait retenir son courroux quand il s'acharnait contre les hypocrisies du monde. Ils se quittaient souvent fâchés, mais se raccommodaient le lendemain.

Au jour que nous voulons dire, un air d'animation particulière illuminait le visage du baron quand il se présenta. Sitôt baisée la main de madame de Flouves, il l'informa de ce qui l'occupait. Madame de Varacieux, femme de mérite supérieur et fort éprise de philosophie, ayant ouï parler d'une espèce de comédie ou de pastorale à laquelle il travaillait, venait de solliciter la faveur d'en donner la représentation sur un théâtre qu'elle arrangerait chez elle. La perspective de faire entendre la voix de la vérité au public le plus frivole de la capitale transportait d'aise le philosophe, à tel point qu'il avait résolu pour une fois de rompre avec ses principes, qui l'éloignaient du monde, et de jouer lui-même le personnage du Péruvien Manco-Itsibourou.

Madame de Flouves ouït cette nouvelle avec impatience. Elle fut contrariée que M. de Gallichot fût préoccupé de telles balivernes quand ses propres pensées avaient un cours fort dissemblable. Aussi, quand il se tut, elle dit : « Ah! » d'un ton d'indifférence si marqué que le plus distrait n'eût pu s'y tromper. Descendant des nuages, M. de Gallichot la considéra avec plus d'attention et soudain, se tirant le nez :

— Madame, — dit-il, — veuillez m'excuser si je me suis laissé entraîner et me révéler le souci dont je lis la trace sur votre front.

Madame de Flouves l'envisagea avec plus de douceur. Et puis, baissant les yeux, elle lui apprit, non sans une petite rougeur, que certaines considérations lui faisaient croire que peut-être il serait préférable qu'elle renonçât à dormir seule.

M. de Gallichot manifesta plus d'émotion qu'il n'eût paru vraisemblable à une nouvelle aussi évidemment conforme à l'instinct légitime du sexe. Décroisant brusquement ses longues jambes, il se leva, fit deux ou trois pas, et puis, revenant vers la jeune femme, resta debout devant elle.

— Je pense, — précisa-t-elle, — que je ferais bien de me remarier.

Il secoua la tête d'un air accablé. Mais, comme il ne disait mot, elle s'impatienta :

— Sans doute, préféreriez-vous que j'eusse un amant ou bien deux?

Il se rassit, avec un profond soupir.

— Excusez-moi, Madame, si, en vous entendant, je n'ai pu me figurer sans un serrement de cœur combien cette union, où mon amitié doit vous souhaiter de rencontrer le bonheur, me paraît hasardeuse et pleine de menaces quand je la compare à celles qui sont nouées selon le vœu de la nature. Pour ne prendre qu'un seul exemple, chez les Botocudos, lorsqu'un jeune mâle...

Madame de Flouves l'interrompit d'un geste net :

— S'il vous plaît, Monsieur, nous laisserons là les Botocudos, les Patagons et toute la sauvagerie. Vivant en France, non au Paraguay ou au Pérou, dans un siècle qui n'est pas celui de l'âge d'or ni au jardin Éden, j'entends me comporter selon les maximes de notre société. Et sans doute m'autoriseraient-elles à prendre tant d'amants qu'il me plairait. Mais, que ce soit ou non préjugé, je n'en veux point. J'ai l'idée d'avoir à moi un homme qui m'aura à lui. C'est pourquoi j'ai jugé opportun de me remarier.

M. de Gallichot laissa choir son menton dans son jabot. Puis il interrogea d'une voix caverneuse :

— Peut-on savoir quel est l'heureux mortel à qui vous donnerez l'honneur de votre main?

Madame de Flouves eut un éclat de rire si aigu qu'il en semblait un peu forcé.

— C'est, — dit-elle, — ce que j'ignore; — mais, — ajouta-t-elle en se penchant vers son visiteur, — je compte sur votre amitié pour m'aider à fixer mon choix.

M. de Gallichot tressaillit. Il se leva de nouveau, toisa la jeune femme de haut en bas et parcourut plusieurs fois le petit salon à grand enjambées. Enfin il revint vers elle et, d'un ton âpre :

— Pour vous donner le conseil que vous demandez, il me faudrait, Madame, savoir comment vous considérez ce mariage.

Peut-être, à tout prendre, y avait-il dans sa voix plus d'émoi

que d'ironie. Mais, comme si elle n'en eût ressenti que le sarcasme, madame de Flouves releva la tête d'un air de défi :

— Hé quoi, Monsieur, peut-il y avoir quelque doute? En ce siècle de corruption, comment envisagerait-on le mariage autrement que comme un marché où chacun, résolu à duper l'autre, consent soi-même à paraître dupe? Sais-je pas que l'homme qui m'épousera, au moment où il me jurera son amour (car il faut mentir), n'aura d'autre souci que de faire un établissement convenable, d'avoir en son logis une compagne qui flatte ses sens et sa vanité, et, s'il est pauvre, de mettre la main sur mon bien! Et moi-même, lui achetant de ma beauté et de mon argent son nom, sa protection et ce que les bienséances m'obligent d'appeler son amour, pensez-vous que pour garder envers moi-même quelque considération, je n'aurai pas soin de me réserver le privilège de le mépriser cordialement?

Elle se tut.

M. de Gallichot demeurait immobile. Une sorte de stupeur se peignait sur ses traits. Peu à peu, elle fut remplacée par une expression si particulière de douleur et d'accablement, que madame de Flouves elle-même se sentit mal à son aise et eût souhaité retirer ce que ses paroles avaient de trop dur. Mais, comme par l'effet d'un philtre magique, elle ne put trouver un seul mot.

Après un silence, le philosophe proféra :

— Si tel est votre mépris de l'humanité que, chez l'homme qui souhaitera vous associer à sa vie, vous ne puissiez soupçonner qu'avarice, égoïsme et lubricité, j'avoue que votre scepticisme va plus loin que le mien. Mais, — ajouta-t-il avec anxiété, — il est impossible que des principes si abominables soient rigoureusement les vôtres. Ne me laissez pas croire que vous deviez forcément méconnaître le sentiment sincère et sans réserve que, jusque dans notre siècle, malgré ses vices, un homme d'honneur est encore capable de vouer à la créature adorable que vous êtes.

La petite comtesse eut une moue qui ne disait ni oui, ni non; les yeux baissés, elle murmura :

— Le nom de cet homme? ...

M. de Gallichot passa sa main sur son front comme pour en chasser une pensée importune. Sa poitrine se souleva dans une

aspiration profonde et puis s'abaissa. Si madame de Flouves eût été moins absorbée à viser les dessins de son éventail, elle eût remarqué que sa pâleur était devenue quasi celle d'un cadavre. Enfin il dit d'une voix calme et grave :

— Il me semble que parmi les hommes que je connais, nul n'est plus digne de devenir votre époux que monsieur Elihu Jones.

Il y eut un craquement. Sans doute que ce nom n'était point un de ceux auxquels pensait madame de Flouves; car, d'un geste de surprise, elle venait de briser en deux la monture d'ivoire de son éventail. Mais, se remettant aussitôt :

— Monsieur Elihu Jones? — dit-elle. — Pardonnez-moi d'y songer un moment.

Ce nom n'évoquait à son souvenir que la figure assez noble, mais pléthorique, d'un Anglais dont elle avait été la voisine à souper chez madame de la Marlière et qu'elle avait ensuite rencontré deux ou trois fois. Grand, sanguin, un peu trop fort, toujours vêtu d'un habit brun dépourvu d'élégance, portant les cheveux longs au lieu de la perruque, au surplus grave, d'humeur plutôt silencieuse et ne parlant le français qu'avec un accent assez prononcé, M. Elihu Jones, qui avait trente-cinq ans, en paraissait dix de plus. Et rien dans sa tournure ni dans sa manière de se comporter ne le recommandait tout d'abord pour jouer le personnage d'un amant. C'est ce que madame de Flouves ne se retint pas d'exprimer à M. de Gallichot.

Mais il répondit avec chaleur :

— Monsieur Jones est l'homme le plus vertueux que je connaisse. Doué d'un beau génie naturel, il joint à un esprit cultivé un cœur généreux et des mœurs irréprochables. Né citoyen d'un pays libre, il possède cette droiture et cette simplicité qui appartiennent au caractère britannique. De longues années passées à voyager dans diverses parties du monde ont élargi sa connaissance de l'humanité. J'ose affirmer qu'à part, peut-être, quelque orgueil insulaire et quelque faiblesse à l'endroit de la religion presbytérienne, il offre l'exacte image de l'être le plus parfait qui puisse exister dans nos sociétés. J'ajoute que sa naissance le rattache à l'une des premières familles saxonnes et qu'il aurait le droit d'en porter le

nom, si sa fierté ne le détournait de le revendiquer. Enfin — ici la voix de M. de Gallichot se fit plus véhémente — sa fortune, malgré ses incroyables libéralités, est telle qu'il peut vous aimer sans être soupçonné d'un calcul déshonorant.

— Fort bien, — dit avec légèreté la jeune femme; — mais d'où prenez-vous que ce parangon de la vertu anglaise et surhumaine me fasse l'honneur de songer à m'épouser? Je ne vois pas jusqu'ici que sa conduite...

— Madame, — répliqua le baron avec dédain, — veuillez ne pas confondre un homme tel que monsieur Jones avec la racaille de vos petits-maîtres. Sachez que, venu à Paris dans l'intention de n'y rester que quelques jours, il y est retenu par une cause que je crois deviner et qui n'est autre que l'impression qu'il a ressentie de vos charmes. S'il ne s'est point hasardé jusqu'à vous la révéler, ce n'est sans doute que par un sentiment de modestie et peut-être de timidité, qui doivent encore augmenter l'estime dans laquelle il convient de tenir son caractère.

— Monsieur, — dit madame de Flouves, — vous êtes un admirable avocat; et, pour vous faire plaisir, je veux bien que vous m'ameniez demain cet Aristide où je me réjouis de découvrir un Céladon.

Comment effectivement M. de Gallichot, malgré qu'il s'en fût d'abord défendu, introduisit M. Jones auprès de la jeune femme, et comment elle dut reconnaître le mérite caché sous une enveloppe étonnante au premier moment; comment elle le pria de revenir; comment, irritée de ce que le baron la visitait moins assidûment, elle le querella; comment il s'excusa sur le devoir que lui commandait la discrétion et aussi sur l'occupation que lui donnait cette pastorale qu'il fallait jouer chez madame de Varacieux; comment elle lui remontra que l'amitié qu'il y avait entre eux l'obligeait de ne point la priver de ses conseils au moment où il s'agissait pour elle d'une chose si grave que de son établissement; comment, attendri par ses chatteries, il lui obéit, mais, dans leur conversation, sembla encore plus porté que jadis à accabler de son mépris toute l'humanité à l'exception du seul M. Jones; comment, à plusieurs reprises, sur des questions frivoles et presque sans motifs apparents, ils faillirent se brouiller et puis reconnurent leurs torts; comment, tour à tour se fâchant et se défâchant,

on atteignit le jour de cette représentation dramatique : c'est ce qu'il serait aisé de décrire au long dans une bonne demi-douzaine de chapitres. Mais ayant la crainte de fatiguer nos lecteurs et par male fortune d'être abandonnés d'eux, nous leur épargnerons tout ce détail pour arriver d'un seul trait à cette fête qui se donna chez madame de Varacieux, et où se place une des péripéties essentielles de cette histoire.

CHAPITRE IV

D'UN DIVERTISSEMENT QUI FUT DONNÉ CHEZ MADAME DE VARACIEUX

Des battements de mains redoublés, de précieux gloussements d'allégresse, achevaient d'acclamer le pâtre Colas et la princesse Zénobie, résolus de fuir ensemble le régime des cités corrompues, pour aller, malgré les préjugés du monde, goûter aux champs les félicités d'un amour partagé. Aussitôt qu'eurent définitivement disparu, derrière le rideau baissé, les mollets du berger et les jupes de satin de la belle, à travers le salon tout blanc, sous le lustre de verre de Bohême éclatant de mille bougies dont les glaces se renvoyaient les feux à l'infini, ce fut un tumulte délicieux de petits cris, où déjà renaissaient les conversations.

— Quelle connaissance du cœur humain !

— Quel art !

— Diriez-vous pas du Jean-Jacques ?

— C'est à en mourir.

— Que voilà bien le pur langage de la nature !

— Vîtes-vous rompre hier ces quatre voleurs en place de Grève ?

— C'est du satin à dix livres l'aune.

— Est-il certain que le baron en tienne ?

— Alors ce qu'on dit est vrai ?

Au-dessus des paniers discrètement réduits à la janséniste ou triomphalement épanouis en guéridons, les tailles de guêpe incroyablement comprimées dans la sévérité du corps d'acier

érigeaient la splendeur des corsages et la blancheur d'épaules neigeuses constellées de pierreries. Les chevelures poudrées, ingénieusement échafaudées selon les quarante-trois manières décrites dans l'*Encyclopédie carcassière*, rehaussaient de leur édifice les visages capricieux dont les chairs empruntaient à un art savant leur complément d'ombre, de blancheur, ou de coloris. Les éventails frissonnaient. Délicatement les mouchoirs de dentelle tamponnaient les yeux agrandis et attestaient la sensibilité des auditrices, à peine limitée au péril d'abîmer leurs fards.

Madame de Sainte-Beauzile tira son miroir de poche et sa boîte à poudre, et posant quelques retouches parmi son minois répéta :

— Alors, ce qu'on dit est vrai ?

Le président de Mesgrignon eut un fin sourire, et leva discrètement la dextre qu'il avait belle.

— Ce bavard de « on », Madame, dit tant de choses que forcément il s'y trouve de tout et même de la vérité.

Un coup d'éventail châtia gentiment cette manière de se dérober.

— Vous m'entendez, ils sont ensemble ?

M. de Mesgrignon eut une moue prudente :

— « On » le dit. Mais « on » et moi ne sommes point toujours d'accord.

Madame de Sainte-Beauzile eut une agréable ondulation de ses épaules potelées et un cri de surprise presque indigné :

— Est-il possible ? Mais voilà trois mois qu'il est après elle !

Parmi les coques de sa coiffure était tapi un mignon amour de cire. De son arc débandé venait de s'échapper un trait d'or et de diamant, qui s'enfonçait tout auprès dans un petit cœur d'émail. Il n'y avait pas à douter que pour voler de l'arc au cœur il fallût beaucoup moins de trois mois. Visiblement la jeune femme tenait pour quasi incroyable un tel délai, au delà duquel une pudeur ne pouvait se défendre sans revêtir quelque chose de désobligeant et même de monstrueux.

M. de Mesgrignon visa sa voisine avec sympathie. Elle était grasse, et blanche et rose. Il se rappela la maigreur désolante de mademoiselle Hubertine, danseuse à l'Opéra, dont la bienveillance lui coûtait mille écus par mois, et se figura soudain

avec force que pour le moment madame de Sainte-Beauzile était infiniment digne d'intérêt, puisque M. de Saulves, son amant de cœur, venait de partir pour le Piémont, tandis que M. Berticot, des fermes, qui l'entretenait, ne gardait le souffle que parce que Dieu sans doute était embarrassé que faire au juste de son âme.

Rapprochant son fauteuil, le magistrat murmura avec componction :

— On assure que la petite comtesse ne veut point de l'amour, sinon dans le mariage.

Madame de Sainte-Beauzile leva ses beaux yeux au ciel, figuré par un plafond où des chérubins jouaient parmi les nuages.

— Est-il possible qu'elle donne dans de telles pauvretés ?

M. de Mesgrignon secoua la tête d'un air de commisération et leurs yeux demeurèrent fixés un instant sur le point du salon où madame de Flouves, vêtue de rose et d'argent, et surtout de l'éclat neigeux de sa gorge et de ses épaules, formait le centre d'un cercle. Pareils à des goujons qu'attire un appas friand, les galants, poudrés à frimas, se pressaient autour d'elle, s'agitaient, s'inclinaient, se relevaient, prenaient des attitudes. Au-dessus de sa tête, un trumeau peint par Boucher figurait une nymphe guettée par une troupe de faunes... Mais, plus que la molle déité, la jeune femme semblait capable de se défendre. Ses mains d'enfant chiffonnaient impatiemment ses dentelles; le petit pied tressaillait, nerveux. Elle répondait brièvement, d'un air distrait, aux fadeurs. Et quand par hasard son regard bleu se fixait, c'était avec une sorte de dureté qui arrêtait les confidences. Seul un homme au visage coloré, de complexion robuste, remarquable par la simplicité de sa mise et davantage par la nudité de sa tête privée de perruque, paraissait trouver grâce auprès d'elle. De temps en temps, elle lui jetait un mot du bout des lèvres, et il souriait d'un air à la fois serein et embarrassé, roulant entre les doigts l'éventail fragile qu'elle lui avait confié.

M. de Mesgrignon le désigna d'un clin d'œil.

— Monsieur Elihu Jones est sans doute le secret de tant de vertu. Car des lèvres si rouges que celles de la petite comtesse ne donnent pas l'idée de la froideur, et un grand nombre de

préjugés ne sauraient être hermétiquement clos dans un corps si agréablement modelé.

Madame de Sainte-Beauzile interrogea avec un soupir :

— Est-il exact que monsieur Jones soit bien riche?

— Il l'est indécemment. Ses principes religieux lui interdisent tout concubinage. Mais, solitaire, la route du salut est longue. Et l'on assure qu'il rêve d'y entraîner ce joli démon.

— Un démon qui n'est point à faire peur.

Il y avait, dans l'accent de la belle, un grain de jalousie. Le président s'inclina, les yeux en coulisse :

— Souffrez pourtant qu'à son enfer, je préfère d'autres paradis.

Madame de Sainte-Beauzile eut vers les rondeurs de sa gorge un geste de pudeur à mettre le feu dans les veines du Stylite. Avec expression le magistrat rapprocha son siège. Entre eux, peu à peu, la conversation baissa de ton et bientôt, elle prit un caractère assez particulier pour que le respect que nous devons à nos lecteurs nous oblige à n'y pas insister.

Cependant madame de Flouves venait de se lever et, priant M. Jones de lui donner le bras, s'avançait vers madame de Varacieux pour lui faire son compliment. Grande, quadragénaire et pourvue des charmes de son sexe un peu au delà de ce qu'il eût fallu à une nourrice, madame de Varacieux, sitôt qu'elle l'aperçut, lui tendit ses bras pareils à des cuisses :

— Chère, que n'avez-vous consenti à prendre une plus grande part dans le succès de notre ami !

M. de Gallichot avait demandé à madame de Flouves si elle ne voudrait point jouer le personnage de la princesse Zénobie. Mais alléguant son défaut de mémoire, elle s'y était refusé obstinément, ce qui avait amené entre eux un peu d'aigreur, dont madame de Varacieux ne pouvait manquer cette occasion de renouveler le souvenir.

Madame de Flouves sourit :

— Je suis trop bête et n'entends rien aux comédies. Mais laissez-moi me réjouir de votre triomphe.

On renchérit. M. de Mallivert plaignit les théâtres de la capitale de n'avoir pas la primeur d'un tel spectacle.

— A supposer, — dit M. de Foncent, — que sa hardiesse n'eût point attiré les foudres de la censure.

Il y eut un frémissement. De belles épaules frissonnèrent de fierté d'avoir dépouillé leurs voiles pour s'associer plus ouvertement à l'affranchissement de l'esprit humain. Madame de Varacieux fut comparée à Aspasie. Timide, myope et effaré, M. de Varacieux fut tiré du fauteuil où il sommeillait pour s'entendre traiter de Périclès. Il salua et retomba dans ses calculs sur l'augmentation des droits d'accise. M. Dervières témoigna de son regret que M. Diderot n'eût pu l'accompagner.

Cependant, avec un accent anglais assez prononcé et les joues un peu plus rouges que d'habitude, M. Elihu Jones remerciait madame de Varacieux de l'honneur qu'elle lui avait fait en le priant à cette fête. Et madame de Varacieux ripostait en le remerciant avec abondance de ses remerciements. En ce temps-là, les étrangers faisaient prime. On s'arrachait des Italiens, des Allemands, et jusqu'à des nègres. Mais il y avait surtout un engouement incroyable sur les Anglais. Exhiber un compatriote de M. Hume et de M. Richardson était d'un goût parfait. Que, par surcroît, il s'agît d'un homme ayant la fortune et le renom de M. Jones, avait de quoi mettre aux anges. Minaudant de la voix, de la croupe et du ventre, madame de Varacieux s'épanchait interminablement.

Heureusement l'entrée d'un petit homme rachitique et sale, aux yeux chafouins, mit fin à ce flux. C'était M. Villaret, de l'Académie française et, de plus, l'amant de madame de Varacieux. De l'une et de l'autre espèce — selon le mot qui courait — il n'y avait jamais plus de quarante à la fois dans Paris. On l'entoura.

Madame de Flouves et M. Jones profitèrent de ce mouvement pour regagner leurs places, et tandis qu'ils se frayaient un chemin parmi les sièges et les groupes, la jeune femme dit à son compagnon :

— Puis-je espérer, Monsieur, que vous me pardonnerez de vous avoir entraîné en une assemblée qui s'accorde mal avec la gravité de votre conduite?

M. Jones considéra madame de Flouves avec cet air de candeur qui donnait à sa physionomie un peu massive une douceur quasi puérile. Et elle remarqua une fois de plus combien il ressemblait à un très bon chien aux yeux honnêtes.

— Madame, — proféra-t-il, — si je connaissais mieux l'art des belles paroles et la galanterie française, sans doute vous répondrais-je d'une manière plus piquante. Ma rusticité d'insulaire ne sait que vous remercier tout uniment de lui avoir procuré pour une couple d'heures la joie la plus précieuse : celle de votre compagnie.

— Vous vous calomniez, Monsieur, — dit madame de Flouves. — Fi donc, voilà qui est du dernier galant. Alors, — reprit-elle, en s'asseyant et en tapotant gentiment sa jupe, — ma personne ne vous est donc point tout à fait indifférente?

Les joues de M. Jones s'empourprèrent de plus belle ; sa poitrine se gonfla et il murmura :

— Est-il possible? quoi! vous auriez un doute sur le sentiment qui m'emplit? Faut-il vous rappeler qu'au mépris de tous les principes de mon caractère et de ma nation, voilà deux mois que je retarde d'exécuter un dessein longuement mûri et de reprendre le cours de mes voyages?

Quand M. Jones parlait de sa nation et de son caractère, il y avait dans sa voix une emphase qui laissait entendre qu'il s'agissait là de choses véritablement considérables.

Guignant le rideau du théâtre où s'enguirlandaient des torches, des cœurs et des nœuds, madame de Flouves interrogea :

— Vraiment que faut-il donc que je croie?

Les deux mains de M. Jones se crispèrent sur ses genoux :

— Il faut croire, Madame, — dit-il d'une voix étouffée, — que ce sentiment qui m'emplit est le plus fort que puisse éprouver un homme; que jusqu'ici je ne soupçonnais pas sa violence; que depuis quelques semaines je ne reconnais plus mon âme; qu'il dépend de vous seule qu'elle retrouve la paix et goûte une félicité à laquelle sur cette terre elle n'avait jamais aspiré; ou, au contraire, que je n'aie plus de refuge que dans le désespoir.

Et il ajouta plus bas :

— Madame, je sollicite l'honneur de vous offrir mon nom, ma vie et ma fortune. Excusez-moi de laisser, en ce moment peut-être mal choisi, échapper un aveu que jusqu'ici mes lèvres ont retenu. Mais je n'ai plus la force de me taire.

Madame de Flouves lorgna M. Jones. Son visage, mainte-

nant tout pâle, demeurait taché de plaques rouges. Quelques gouttes de sueur ruisselaient sur son front. Ses larges joues tremblaient et ses lèvres étaient frémissantes. Elle ressentit avec douceur l'impression de cet émoi. Cet homme sincère et vaste évoquait l'idée d'une tendresse sûre. Et soudain elle eut la tentation, au milieu de cette fête frivole, de se jeter tout bonnement dans ses bras, comme sur un mol édredon conjugal. Mais une sonnerie aigrelette apaisait les voix et plusieurs coups fortement frappés annoncèrent la reprise du spectacle. Tandis que successivement s'engloutissaient dans le plafond les torches, les cœurs percés, les guirlandes et autres emblèmes qui constellaient le rideau, madame de Flouves murmurait rapidement :

— Nous reprendrons tout à l'heure cet entretien, — et déployait son face-à-main.

Dans un décor champêtre de Watteau, les mains enlacées, Colas le berger et Zénobie la princesse, devenue sa compagne, rustiques à miracle dans leurs simples vêtements de satin rose et de dentelles, étaient assis sur deux modestes chaises de bois doré, tandis qu'autour d'eux un troupeau de moutons authentiques, dûment savonnés, parfumés, enrubannés et constipés, broutaient des poignées de foin et d'avoine ingénieusement dissimulées entre des touffes de gazon artificiel. Une évocation si exacte de la vie des champs déchaîna dans la salle un tel enthousiasme que, malgré qu'elles eussent été depuis plusieurs semaines accoutumées aux bougies et aux acclamations, on vit le moment où ces bêtes craintives se précipiteraient à travers la toile de fond pour échapper à un triomphe peu conforme à leur modestie. Heureusement la crainte d'un prochain orage engageait précisément le prudent Colas à les ramener à l'étable. Demeurée seule, Zénobie célébrait la douceur de leur union et s'étonnait avec candeur de ne pouvoir s'y abandonner tout entière.

A l'humaine félicité
Faut-il toujours quelque nuage?
Quelle est donc la divinité
Qui lui suscite cet ombrage?

C'est à ce moment qu'un frémissement parcourait tous

les spectateurs. Magnifiquement vêtu d'une tunique et d'un manteau de velours et de fourrures, le visage couvert de peintures barbares, la tête ornée de plumes, ses longs bras et ses longues jambes chargés de bracelets et enfermés dans un maillot de soie brune figurant la chair, surgissait un chef sauvage d'une taille surprenante; et d'une voix vibrante qui était celle du baron de Gallichot, il engageait la timide Zénobie à se rassurer. Que pouvait-elle craindre de l'homme de la nature, de Manco-Itsibourou, fils du Soleil, cacique du Pérou?

Sache qu'en ces pays du Créateur bénis
Le candide lama vient chercher ma caresse.
Dans une fraternelle et commune allégresse
Et l'homme et l'animal y vivent réunis.

Et comme Colas, revenant à l'improviste, manifestait quelque étonnement de trouver son amante en la compagnie d'un inconnu et même esquissait un geste de menace, Manco-Itsibourou l'engageait à se défaire d'un sentiment si mesquin : soixante-deux épouses également belles attendaient patiemment son retour dans son palais d'Acapulco; vivant entre elles exemptes de toute jalousie, elles étaient également prêtes, sur un seul signe de lui, à accorder la jouissance de leurs charmes à tout étranger qui la solliciterait.

Un peu émus d'abord par de telles révélations, Colas et Zénobie essayaient de timides objections aussitôt réfutées; et bientôt confondus, ils avouaient au cacique qu'une secrète mélancolie se mêlait à leur bonheur. Son génie pourrait-il leur en expliquer l'origine?

Avec un sourire de pitié, Manco y condescendait et la leur révélait dans tous les préjugés misérables dont, malgré leurs généreux efforts, ils demeuraient entravés. Prenant galamment un exemple, il désignait du geste les appas jumeaux dont se parait le corsage de Zénobie et s'écriait :

Quelle barbare loi te force à resserrer
Ces jolis prisonniers? Laisse-les s'égarer...
Jeunes infortunés! Quand cette enfant respire,
Voyez leurs mouvements que le dépit inspire...

Tels qu'un tendre chevreau, jeune, vif et charmant,
Ils voudraient lutiner et bondir librement.
Exempts de préjugés, ils redoutent la gêne;
Les captiver ainsi, c'est être une inhumaine :
On n'emmaillote point les enfants au berceau:
Ce qui n'est pas gêné n'en devient que plus beau...

Puis, quand les applaudissements le lui permirent, Manco-Gallichot, ayant repris haleine, enveloppa dans la même malédiction les rois, les prêtres, les fausses vertus, les vices supposés, les institutions infâmes, la propriété, la chasteté, le mariage, et tous les fruits empoisonnés de la civilisation : se tournant vers les amoureux, il les engagea pathétiquement à le suivre en Amérique et à y connaître pour la première fois le véritable amour et la véritable liberté. Aussitôt, sans une hésitation, ils se jetèrent dans ses bras. D'un geste adorable, Zénobie se débarrassait de ses bijoux :

Allez, vains ornements dont les éclats trompeurs,
Pour les mieux enchaîner, éblouissent les cœurs.

Une dernière fois, elle pressait sur son sein un timide agnelet qui, épouvanté, s'enfuit aussitôt après en bêlant. Et puis tous trois s'avançèrent vers la rampe en se tenant par la main, s'unirent dans un chœur suprême : abjurant leurs erreurs, ils se proclamaient ensemble fils du Soleil et célébraient la splendeur de son empire où, affranchis des ténèbres de l'ignorance et de la superstition, les hommes s'abandonnent librement à leurs instincts vertueux et naturels...

A trois reprises, le rideau s'abaissa et se releva au milieu des acclamations. On pâmait d'allégresse. Comment assez témoigner avec quelle exactitude ces maximes sublimes traduisaient le sentiment secret des cœurs? Ah! la souffrance de vivre parmi les préjugés, les diamants et les dentelles! Et quelle fierté de les mépriser si galamment! Une cohorte d'enthousiastes escaladèrent la scène. Empoigné par des mains avides, M. de Gallichot, encore vêtu en sauvage, dut se laisser entraîner, dégringoler du théâtre, subir l'étreinte de madame de Varacieux, de Périclès, de M. Villaret de l'Académie française, du président, de la Sainte-Beauzile, de cinquante autres. Souriant, saluant, assourdi, un peu bousculé, gardant

pourtant son aisance et sa sérénité, il se trouva soudain en face de madame de Flouves. Elle l'interpella :

— Monsieur, — dit-elle, — mon amitié aurait scrupule de dérober votre rare génie à tant de fervents, mais s'il vous plaît tout à l'heure de nous rejoindre dans le jardin, souffrez que j'espère que le baron de Gallichot ne me refusera pas le secours de cette sagesse dont Manco-Itsibourou voulut bien laisser profiter cet agréable Colas et cette touchante Zénobie.

Et tandis que mesdames de Misseron, de Sussac et d'Orbigny assaillaient le héros, elle s'éloigna au bras de M. Jones et disparut.

CHAPITRE V

OU IL EST TRAITÉ DE MARIAGE

Afin de parachever le caractère agreste de cette fête, madame de Varacieux avait eu une idée ingénieuse et charmante. Profitant de la douceur exceptionnelle de la saison, elle avait illuminé à profusion de chandelles et de lanternes les jardins de son hôtel, sis près le faubourg Saint-Honoré. Quelques constructions légères habilement disposées y figuraient des kiosques, une laiterie, une hôtellerie; et des laquais costumés en aubergistes, en bohémiens et en indigènes de différentes provinces, y offraient des rafraîchissements à la foule des invités, ravis d'une invention si conforme aux principes de cette réjouissance. Çà et là, sur les prés, les moutons parfumés paissaient avec quiétude une herbe parisienne, mais authentique. Dans le ciel étoilé rayonnait, demi-pleine, une lune d'argent. Il était impossible que les cœurs les plus frivoles demeurassent insensibles à ces impressions. Au hasard de leur fantaisie, les groupes s'éparpillaient. Des couples s'égaraient derrière les taillis. Le président de Mesgrignon et madame de Sainte-Beauzile disparurent dans un bosquet.

Ayant fait le tour des jardins et admiré le raffiné de ce divertissement, M. Jones et madame de Flouves s'assirent sur des sièges rustiques disposés à l'écart, près d'une petite pièce d'eau, au pied d'une statue qui figurait Diane, la chasseresse

nocturne. Ils avaient cessé d'échanger des paroles banales. A leurs oreilles arrivaient à peine l'écho des rires et de l'orchestre, et le murmure lointain de Paris. En face des ondes calmes où se mirait l'image de Phœbé, ils étaient presque seuls. Une sensualité heureuse flottait dans l'air. Entre eux le silence se prolongeait. Un peu oppressée, la voix de M. Jones s'éleva :

— Madame, au risque d'être importun et de gâter le charme de cet instant, pardonnez-moi de vous rappeler que tout à l'heure notre entretien fut interrompu, en un tel point qu'il ne saurait plus y avoir pour moi de repos sur cette terre tant que je ne connaîtrai pas mon destin.

Madame de Flouves envisagea le gros homme. Pour la première fois, elle lui trouva une sorte de beauté. Sous la pâle clarté qui tombait des cieux, son visage massif apparaissait régulier, loyal et noble. On distinguait parmi les plis de la face deux sillons profonds de volonté et de souffrance. Elle fut émue.

— Hé quoi! Monsieur, — dit-elle, s'efforçant de badiner encore, — faut-il absolument que je croie que des charmes si pauvres et un mérite si médiocre ont pu troubler un cœur que l'on dit tant élevé au-dessus de l'égoïsme ordinaire de l'homme?

M. Jones soupira :

— Madame, le ciel m'est témoin qu'il y a peu de semaines, j'avais arrêté le dessein de consacrer le demeurant de mes jours et tous mes biens à propager, dans des régions éloignées du globe, les principes de la morale et de la religion. Et voici que je demeure presque épouvanté du changement qui s'est fait en mon âme, n'y apercevant plus, en place de tout ce qui la remplissait, qu'un seul sentiment — sa voix faiblit et puis se raffermit —, qu'un seul sentiment qui est l'amour terrestre.

Madame de Flouves tressaillit. Le cœur a des accents qui ne trompent point. Qu'elle fût aimée, qu'elle eût provoqué le sentiment désintéressé et sublime auquel, de désespoir de le rencontrer, elle avait feint de ne point croire, elle ne pouvait en douter... Seulement, au lieu de la remplir de joie, voici que cette découverte la troublait étrangement, l'imprégnait d'une sorte de détresse.

Sur le gazon, une ombre gigantesque s'approchait. Maigre, anguleux, plus pâle encore que d'habitude sous la clarté lunaire, et les joues marbrées de quelques débris de peinture, M. de Gallichot s'inclinait :

— Me voici, Madame, tout prêt à ouïr vos ordres, si toutefois ma présence n'est point indiscrète.

Madame de Flouves lui désigna un siège :

— Vous ne sauriez arriver mieux à propos. Monsieur Jones voulait bien me faire part des sentiments qu'il a conçus pour moi, et avant d'y répondre, je désire prendre l'avis d'un ami si sincère que vous.

M. de Gallichot eut un rire saccadé qui ressemblait à un hennissement :

— Est-il bien nécessaire, Madame, que j'intervienne en un débat dont, à ce que je puis présumer, la conclusion est déjà assez évidente?

Madame de Flouves reprit avec douceur :

— Excusez-moi, Monsieur : l'amitié que vous avez pour monsieur Jones et pour moi-même, cette circonstance que c'est par votre entremise que se noua notre premier commerce, et la grande connaissance que vous avez du cœur humain, m'obligent à requérir particulièrement vos lumières.

— Soit, — dit M. de Gallichot, qui s'était déjà levé et qui se rassit. — Veuillez donc vous expliquer.

— Hé bien, — dit la jeune femme, — voici l'affaire. Monsieur Jones veut bien m'annoncer qu'il m'aime et qu'il désire m'épouser. Je ressens comme je dois l'honneur d'une telle proposition. Mais j'éprouve (qu'il me pardonne de le lui avouer) de l'embarras à lui répondre; car si je tiens sa personne et ses vertus dans la plus haute estime, je ne suis point certaine que le sentiment que j'ai pour lui soit exactement de l'amour.

M. Jones ne put s'empêcher d'interrompre .

— Ah! Madame, comment pourrais-je, sans la plus insupportable fatuité, supposer que mon peu de mérite eût fait sur vous une telle impression! Sachez bien que tout ce que j'espère...

Madame de Flouves l'arrêta :

— Laissez parler monsieur de Gallichot.

Le baron se leva et, d'une voix si forte que, dans le buisson voisin, plusieurs oiseaux brusquement réveillés s'effarouchèrent, il se mit à crier par trois fois :

— Épousez, maugrebleu, épousez, épousez! Par le ventre du diable, il n'y a point à douter, épousez!

Et comme M. Jones et madame de Flouves demeuraient stupides, il tonna :

— Hé quoi! vous étiez résolue d'avance à soupçonner chez tout prétendant les calculs du plus répugnant égoïsme, du plus sordide intérêt, et disposée, s'il le fallait, à passer outre, — et voici que s'offre à vous un homme que la plus basse calomnie ne saurait effleurer sans donner dans le ridicule encore plus que dans l'odieux. Et vous hésiteriez?...

La jeune femme intercéda :

— Mais l'amour...

Le baron brandit si violemment sa chaise de paille qu'il en rompit le dossier. Et en éparpillant autour de lui les fragments, il hurla :

— Par le grand diantre, Madame, ne mêlez point ce nom sublime à vos petits calculs. L'amour ne temporise ni ne combine. Si vous aimiez, si vous étiez capable d'aimer, il ne serait plus question de scrupules, ni de soupçons. Mais la passion ne loge point dans tous les cœurs. Non, vous n'avez pas d'amour pour monsieur Jones, Madame; mais, rassurez-vous, il n'en a point non plus pour vous.

Et comme M. Jones ouvrait la bouche pour s'écrier, il poursuivit :

— Pardonne, ami, si mon ardeur pour la vérité semble m'échauffer jusqu'à te méconnaître. Non, je ne nie point que le sentiment qui t'entraîne soit le plus fort, le plus sincère que tu puisses concevoir et, dans ce sens, tu peux bien jurer que tu aimes. Mais qu'est-ce que cet attachement respectueux, pondéré, réfléchi, auprès de la passion! Tu l'aimes, cette créature charmante, jusqu'au sacrifice de ta fortune, qui sait! jusqu'à celui de ta vie; mais l'aimes-tu jusqu'à mettre en péril ton âme, jusqu'à braver les lois de ton pays, jusqu'au crime? Tais-toi, ami, ne t'indigne point. Le sentiment qui vous rapproche est peut-être, dans ce siècle misérable, le plus pur où puissent atteindre deux êtres sensibles qui, tout déchus qu'ils

sont des instincts sublimes de la nature, gardent encore quelque noblesse. Et c'est pour cela, ô mes amis, que de toutes mes forces je vous invite à contracter ce nœud, qui, odieux et vil quand il n'a pour motifs que la méfiance et la cupidité, se réhabiliterait, s'il était possible, de consacrer pour une fois une affection sincère et partagée. Contentez-vous du bonheur qui fut celui de Colas et de Zénobie. Mais n'aspirez pas plus haut et ne vous imaginez pas approcher les ardeurs surhumaines où peut seule atteindre l'âme effrénée d'un Manco-Itsibourou.

Ses longs bras étendus, M. de Gallichot mugit encore par deux fois :

— Soyez heureux, soyez heureux!

Puis, s'enveloppant dans son manteau, il eut un geste d'adieu et, à grandes enjambées s'éloigna dans la nuit.

Madame de Flouves et M. Jones demeurèrent un moment immobiles et comme stupéfaits de cette violence... L'Anglais, le premier, rompit le silence :

— Madame, vous avez ouï le langage de notre ami. M'est-il permis d'espérer que, cédant à ses conseils plus encore qu'à mes prières, vous ne repousserez pas un amour dont je me flatte que, s'il eût pu lire jusqu'au fond de mon âme, il eût mieux pénétré la profondeur et l'étendue?

M. Jones se tut. Madame de Flouves, les yeux fixes, jouait négligemment avec son face-à-main... Tout à coup, comme sortant d'un rêve, elle articula :

— Mais certainement... certainement...

Son accent correspondait si peu à la gravité des circonstances et à l'angoisse qui serrait le cœur de M. Jones, que celui-ci se demanda s'il entendait bien. Il murmura, la voix étranglée :

— Puis-je croire en effet que je ne vous déplais point?

Madame de Flouves l'envisagea encore une fois. Vraiment non. Pourquoi cet homme lui eût-il déplu? Sur son ample visage s'épanouissaient la tendresse, le dévouement et beaucoup d'honnêteté. L'emphase britannique ajoutait à ces sentiments quelque chose de solennel. N'eût été cette chevelure singulière qui encadrait sa figure et lui donnait l'air d'un épa-

gneul, M. Jones eût été presque beau. La jeune femme reprit du même ton :

— Je vous permets de croire, Monsieur, que vous ne me déplaisez point.

M. Jones leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin de l'excès de son bonheur, et il fit un mouvement pour se jeter à genoux. Mais madame de Flouves l'arrêta et, la voix gentille :

— Seulement il vous faudra faire couper les cheveux.

Puis, se levant, elle ajouta :

— En voilà assez pour aujourd'hui. Aussi bien l'humidité se lève et il se fait tard. Veuillez m'offrir votre bras.

Éperdu de félicité, M. Jones, s'empressait, balbutiait des paroles confuses de reconnaissance et d'adoration.

Mais tandis qu'à son côté la jeune femme regagnait les salons où la foule se pressait pour prendre congé, elle l'interrogea :

— Monsieur, ne vous a-t-il point paru tout à l'heure que notre ami monsieur de Gallichot était en proie à une exaltation singulière?

M. Jones en convint et s'excusa de ne point démêler l'origine exacte de cette humeur. Peut-être que le tumulte de cette fête l'avait entraîné un peu au delà de son habitude.

— Peut-être... — dit d'un air rêveur madame de Flouves.

Mais déjà, tout près, avec des gloussements de modestie, madame de Varacieux embrassait ses hôtes. La petite comtesse se précipita :

— Chère belle, laissez-moi vous dire...

Cependant que, dans une prière muette, M. Jones rendait grâces à la bonté infinie de l'Éternel.

CHAPITRE VI

D'UNE RÉSOLUTION CONSIDÉRABLE QUE PREND M. DE GALLICHOT

Quand il eut quitté M. Jones et madame de Flouves, M. de Gallichot évita les salons; gagnant l'antichambre, il franchit

la porte de l'hôtel, traversa la cour d'entrée et déboucha dans la rue.

Touché de la splendeur de la nuit, d'ailleurs l'esprit troublé d'un tumulte assez particulier, l'idée lui fut insupportable de s'enfermer tout de suite entre quatre murs et d'y attendre impatiemment le sommeil. Sa fantaisie le poussa de préférence à faire un détour vers les jardins de Passy, pour revenir ensuite par les bords de la Seine.

Cheminant dans les rues désertes, il s'occupa, selon la règle qu'il s'était imposée, de mettre un peu d'ordre parmi ses réflexions. Et tout d'abord il se réjouit sans fausse honte du triomphe que par son truchement venait de remporter la philosophie. Pendant quelques instants, grâce à lui, des oreilles chargées de pierreries avaient ouï le langage de la vérité, des poitrines où scintillaient des gemmes avaient palpité d'un émoi sincère, de belles mains surchargées de bagues s'étaient entrechoquées dans un enthousiasme qui jaillissait des profondeurs mêmes de la conscience. Touchant et merveilleux privilège du génie, capable de dessiller d'un seul coup les yeux des aveugles, de rendre pour quelques minutes l'ouïe aux sourds! Un succès si prodigieux n'était-il point riche en promesses? véritablement fallait-il désespérer de l'humanité? M. de Gallichot s'arrêta, tendit ses longs bras vers le ciel et s'écria d'une voix forte :

— Homme, homme, tu n'es point corrompu pour l'éternité!

Il y eut plusieurs chiens qui hurlèrent. Un gros rat disparut dans son égout...

Mais à une émotion dont le principe était si noble devaient, dans le cœur de M. de Gallichot, se mélanger d'autres impressions. Que ce même soir vît s'unir les deux êtres qu'il chérissait davantage entre les vivants avait certes de quoi redoubler sa joie... Avec quelque surprise, M. de Gallichot, au lieu d'une pure allégresse, crut discerner en lui-même une sorte d'amertume et d'irritation.

Révolté de cette découverte, il se força de pénétrer sans faiblesse jusque dans les derniers recoins de son âme. Ce qu'il y trouva le rassura. Non, rien de mesquin ne se mêlait à sa tristesse. Il n'en était qu'une seule cause : le regret cruel de

mesurer à quel point ces aimables créatures demeuraient incapables de s'élever jusqu'aux suprêmes ivresses de l'amour. Ah! qu'était-ce que ce sentiment paisible, correct, raisonné, prudent, calculateur, qui les rapprochait, à côté de la furie qui précipite les sexes l'un vers l'autre? La passion véritable ne connaît ni scrupules, ni convenances, ni arrière-pensée. Pour elle, rien n'existe que la satisfaction de l'instinct le plus glorieux, celui qui assure la perpétuité de l'espèce. Plongeant dans son propre cœur, M. de Gallichot, avec un frémissement de douleur et d'orgueil, y découvrait les fournaises d'un brasier...

Quoi, au sein de cette nuit divine, ces amants glacés se bornaient sans doute à échanger des paroles vaines, à esquisser une timide caresse, ou peut-être un baiser puéril! Misère et damnation! Saisi d'une frénésie, M. de Gallichot poussa une sorte de rugissement, serra les poings...

Mais en cet instant ses réflexions se troublèrent. Brutal, un choc le faisait chanceler. Il eut un juron, se retourna, voulut dégainer. Déjà une demi-douzaine de malandrins l'assaillaient la trique haute. Un coup violemment asséné l'atteignit sur le haut du crâne. Il perdit connaissance et s'affaissa.

Quand il put rassembler ses esprits, il se trouva la face tournée vers le ciel et le derrière dans le ruisseau. Déjà les étoiles pâlissantes annonçaient l'aube prochaine. Un liquide tiède ruisselait sur son front. Il y porta la main et vit du sang. Des douleurs qu'il ressentit dans diverses parties de son corps lui firent recouvrer le sentiment de la réalité. Sa bourse, sa montre et sa tabatière avaient disparu.

Peut-être, dans de telles circonstances, une âme plus faible se fût laissée émouvoir. Et par des plaintes, des cris, ou des appels au guet, un autre eût tenté d'obtenir du secours. Mais M. de Gallichot n'était point accessible à de si pitoyables impressions. L'aventure qui lui arrivait n'avait rien qui dût scandaliser. La communauté des biens étant l'ordre primitif des choses, ce n'est que par un privilège contestable qu'un individu possède au delà de ce qui lui est nécessaire pour satisfaire ses besoins. En sorte que ceux qui venaient de le dépouiller n'avaient fait qu'agir selon un principe antérieur et supérieur à toutes les conventions politiques et sociales. Il n'y avait donc pas à s'appesantir sur une incommodité passagère

qui ne frappait dans l'homme qu'un égoïsme abusif. Aussi, trouvant quelque difficulté, à cause d'un peu de faiblesse qu'il ressentait, de reprendre tout de suite sa marche, M. de Gallichot se contenta de se traîner hors du ruisseau et de s'accoter à une palissade. Et s'enveloppant dans son manteau que les rôdeurs avaient eu la magnanimité de lui laisser, il se livra à une méditation qui s'élevait au-dessus de son cas particulier et procédait d'un caractère spéculatif et universel.

En effet, débarrassé des fumées dont peut-être l'amour-propre, le champagne et une certaine surexcitation nerveuse avaient pour un moment obscurci son jugement, M. de Gallichot mesurait avec plus de précision tout ce qu'avait d'éphémère ce succès dont tout à l'heure il était tenté de s'enorgueillir. Sans doute, pendant quelques minutes, sous l'ardeur de sa parole, des sentiments vertueux avaient pu se réveiller dans des cœurs corrompus. De cet émoi, que survivrait-il au prochain lever du soleil? Quelle apparence que parmi toutes les personnes qui, la veille, avait acclamé Manco-Itsibourou, une seule changeât de conduite? Du bout des doigts on avait applaudi le philosophe. Mais de son effort il ne resterait que le souvenir d'un divertissement passager, analogue aux jongleries d'un bateleur.

Comment pouvait-il en être autrement, puisque les meilleurs (de nouveau la pensée de M. de Gallichot retournait à M. Jones et à madame de Flouves) étaient incapables d'élever leurs aspirations au delà des satisfactions les plus médiocres?

Impuissant à arracher ses semblables aux liens de l'erreur, M. de Gallichot entrevit, dans une clairvoyance amère, qu'il ne tarderait pas à être importun à ces amis mêmes dont seul le commerce le rattachait à une humanité entièrement gâtée. Oui, charmés de leur tendresse mutuelle, M. Jones et madame de Flouves verraient avec ennui sa présence, qui non seulement troublerait les prémisses de leur amour, mais leur rappellerait toujours la manière défavorable dont il l'avait jugé. D'ailleurs — M. de Gallichot ne se le dissimulait pas — lui-même aurait du déplaisir à les visiter. D'avance le spectacle de leur félicité conjugale et bourgeoise lui était odieux jusqu'à la nausée, jusqu'à la révolte. Non, il ne les reverrait pas. Il trouverait des prétextes pour cesser de les rencontrer.

Une à une, les étoiles s'éteignaient. A travers les jardins pépiaient des appels d'oiseaux. La fraîcheur de l'aube était piquante. M. de Gallichot frissonna. Une angoisse âpre lui serrait le cœur. Dans la ville énorme, il frémit de devoir vivre abandonné, concentré en lui-même, plus isolé au sein d'une humanité qui lui était étrangère qu'il n'eût été parmi les sables du désert. Oui, les chacals et les gazelles eussent été plus proches de son cœur que la foule haïssable des hommes, semblables à lui en apparence, et pourtant absolument différents... Dans l'état de faiblesse où il se trouvait, un sanglot souleva sa poitrine. Pendant un long moment ses larmes ruisselèrent. Devant la vie qui s'offrait à lui, le courage lui manqua. Il étouffait, il suffoquait. La mort était cent fois préférable...

Mais, au milieu de sa gloire radieuse, se levait le soleil, le vieil astre splendide, lumineux et paternel. Ses rayons d'or et de pourpre embrasaient l'espace, déchaînaient la vie. Les chants des oiseaux s'exaspéraient. Le murmure universel grossissait. Des cloches sonnaient. Il y avait des appels de chiens. Parmi le ciel d'azur se dissipaient des vapeurs roses. Et soudain voici que M. de Gallichot tressaillit d'une émotion neuve.

Par une imagination subite, il se représenta qu'au moment où le divin Phœbus surgissait sur l'horizon de la cité corrompue, là-bas, de l'autre côté de la planète, des mondes inconnus s'endormaient dans l'ombre. Là-bas, par delà les mers immenses, s'épanouissaient d'autres humanités. Flétries du nom de sauvages, des peuplades vivaient avec ingénuité. Leur existence s'éloignait entièrement de celle des nations prétendues civilisées. Leur ignorance et leur barbarie gardaient la candeur et la simplicité qui ont disparu de nos régions corrompues, les rapprochaient des sentiments naturels et primitifs de l'homme. Ce n'étaient pas là de vaines suppositions. M. de Gallichot se rappela les récits de cinquante voyageurs, la naïveté des nègres africains, la générosité des Peaux-Rouges, l'adorable simplicité de Tahiti, les institutions admirables des Incas et du Paraguay... Une bouffée de joie embauma son cœur.

Mais en cet instant il fut distrait par un bruit de pas qui s'approchait. Et voilà que deux hommes s'arrêtèrent devant

lui, qui portaient l'uniforme des archers du guet. L'ayant toisé d'un air soupçonneux, l'un d'eux l'interpella avec des expressions poissardes et lui commanda de se lever.

Le spectacle de ces livrées de servitude et la grossièreté de ce langage tirèrent brusquement M. de Gallichot de ses méditations. Le rouge lui monta aux joues. Hé quoi! dans nos terres d'esclavage le droit même de s'asseoir au bord d'une route est-il interdit à l'homme de bien? Dardant sur les importuns un regard menaçant, il gronda :

— Par la barbe de Satan, maroufles, à qui croyez-vous parler? Je ne sais ce qui me retient de vous rompre les os.

A la vérité, ceci n'était qu'une manière de parler, et M. de Gallichot, tout courbatu, eût été fort embarrassé de passer à l'exécution. Mais il en fut dispensé, l'assurance avec laquelle il les insultait ayant donné à penser à ces estafiers qu'il était de qualité. Aussi, changeant de ton, ils lui offrirent de l'aider à se relever et de l'accompagner jusqu'à la station de police la plus proche afin qu'il y déposât sa plainte.

Cette proposition haussa jusqu'à l'extrême l'ire de M. de Gallichot. Il s'écria d'un ton courroucé :

— Une plainte, avez-vous dit, misérables valets de la tyrannie! Et d'où estimez-vous que j'ai lieu de me plaindre? Parce que peut-être deux ou trois malheureux ont été égarés par un besoin dont le principe est entièrement légitime, pensez-vous que j'aie l'infamie de les livrer à l'iniquité de votre prétendue justice? D'où savez-vous, au surplus, que ce n'est pas moi-même qui ai voulu me débarrasser à leur profit de quelques-uns de ces vains objets qui n'attestent que nos vices et nos frivolités? Suppôts du crime, passez votre chemin. Je vous défends de porter la main sur moi. Il n'y a rien de commun entre le philosophe et les principes monstrueux dont vous êtes l'odieuse image.

Se redressant avec une agilité inattendue, M. de Gallichot se retrouva debout. D'un doigt impérieux, il montrait aux sbires la voie qu'ils eussent à suivre pour gagner le large. Ils demeurèrent encore deux secondes à le considérer des pieds à la tête; à vrai dire, sa mine n'était pas trop bonne, le visage ensanglanté, la perruque de travers, les habits en lambeaux et la culotte dégouttante de l'eau du ruisseau. Mais son visage était

si furieux que sans doute ils eurent peur de se mettre une mauvaise affaire sur les bras. Levant les épaules et s'étant touché le front du doigt pour signifier qu'il avait perdu la raison, ils poursuivirent leur route.

M. de Gallichot les suivit d'un œil animé jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. A mesure qu'ils s'éloignaient, ses sourcils froncés se détendaient; un large soupir de contentement soulevait sa poitrine. Voici que d'avoir épanché sa bile et rabattu la superbe de ces émissaires d'une autorité abhorrée le confirmait dans le sentiment qui, tout à l'heure, l'avait effleuré et où, à mesure qu'il s'y enfonçait, il trouvait un soulagement inexprimable et quasi miraculeux.

Après avoir fait quelques pas en clopinant, il eut la bonne fortune de rencontrer une maraîchère qui conduisait au marché Saint-Honoré une carriole attelée d'un âne et pleine des légumes de son jardin. Bien que d'abord elle l'eût envisagé avec défiance, elle fut touchée de sa politesse et lui permit de s'asseoir parmi les brocolis et les topinambours. Et tandis qu'au petit trot dur du baudet, la charrette grinçante et cahotante descendait vers la ville, M. de Gallichot achevait d'arrêter dans son esprit les derniers détails d'une entreprise si directement conforme à ses principes qu'il arrivait difficilement à se figurer comment il avait pu si longtemps différer de la concevoir et de l'exécuter.

ANDRÉ LICHTENBERGER

(A suivre.)

LES BIENFAITEURS

DE

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Lorsqu'il y a vingt-huit ans me fut confiée, à la mort d'Albert Dumont, la tâche commencée par lui de réorganiser notre enseignement supérieur, théoriquement, je tenais mon commencement. Quelques lignes de Guizot, écrites un demi-siècle plus tôt, avaient été pour moi un trait de lumière. Il y disait, en substance, qu'en administration il faut faire grande différence entre les services purement matériels, comme la perception des impôts et les travaux publics, et les services moraux, comme l'instruction publique. A l'exécution des premiers suffit la « puissance du mécanisme »; tout peut s'y faire avec la simple hiérarchie de l'administration sans que le corps administratif lui-même « ait ce caractère de permanence et de vitalité propre qui n'appartient qu'aux fondations ». Mais pour la pleine et bonne exécution des seconds, il faut autre chose, plus de fixité, plus de liberté, plus d'initiative, en un mot plus de vie; leur organisme doit pouvoir, dans certaines limites, agir et se développer par lui-même et ne pas être, suivant les idées variables du jour, à la merci d'un simple acte d'administration. Or, d'où peuvent leur venir, à ces services moraux, la permanence et l'indépendance? D'une seule chose, de la propriété, de la fortune.

Plus tard, j'avais vu à Lyon une très belle illustration de ces

idées. La vieille administration des hospices y est puissante et féconde parce qu'elle est riche, et sa richesse est un amoncellement de libéralités privées.

Il me parut donc que le premier but à atteindre était, tout en continuant de demander pour elles aux pouvoirs publics des crédits chaque année plus élevés, de donner à nos facultés, et plus tard aux universités dans lesquelles on avait déjà dessein de les unir, la capacité de recevoir et de posséder, espérant que la richesse leur viendrait petit à petit et, avec elle, l'indépendance et le pouvoir d'initiative nécessaires à leur fonction.

Pour y réussir, il fallait remonter un courant. Tout établissement public s'administrant lui-même, doué de ressources propres, possédant des biens personnels, constitue une spécialité financière. Depuis longtemps déjà, on voyait de fort mauvais œil ces spécialités; on les tenait comme contraires à l'unité du budget de l'État et, loin d'en laisser naître de nouvelles, on faisait disparaître une à une celles qui existaient.

Napoléon, en créant l'Université impériale, corporation laïque à laquelle il confiait l'éducation publique, enseignement supérieur et enseignement secondaire, dans toute l'étendue de l'Empire, l'avait constituée, en son particulier, comme une fondation véritable. Il lui avait donné un Grand Maître et non un Ministre; au lieu de lui ouvrir simplement des chapitres au budget de l'État, il lui avait donné un Trésor et un Trésorier. Il lui avait assuré des recettes propres; il lui avait attribué des immeubles; il l'avait dotée de trois cent mille livres de rentes, inscrites au Grand Livre. Mais, dès les premières années du Gouvernement de Juillet, cette autonomie financière avait disparu. Le budget propre de l'Université de France avait été incorporé, recettes et dépenses, au budget de l'État, comme celui des autres services publics. Pourtant l'Université, ainsi transformée, continuait de posséder ses biens propres et de toucher ses rentes.

L'œuvre antiautonomique fut achevée par la législation de 1850. Le nom d'Université de France, qui impliquait à lui seul une certaine personnalité, fut biffé de la loi. Les biens de l'Université furent incorporés au domaine public et ses rentes rayées du Grand Livre.

Pourtant on n'alla pas jusqu'au bout, et l'on maintint aux établissements de l'ancienne Université impériale ou royale, désormais abolie, la personnalité civile. Mais cette disposition perdue dans une loi de finances, passa inaperçue et, pendant trente-cinq ans, elle fut en sommeil.

Ce mince filet, dormant sous terre, pouvait devenir une source. Il suffisait de le remettre à l'air. J'y réussis par un décret fort bref, qui passa sans encombre au Conseil d'Etat, le décret du 25 juillet 1885. Je cite cette date, parce que c'est vraiment une date dans l'histoire de notre enseignement supérieur. L'ovule d'où allaient sortir les nouvelles universités françaises était fécondé. Pendant dix ans, j'en couvai l'évolution, cellule par cellule, organe par organe, avec prudence, avec méthode. m'efforçant de ne rien laisser au hasard, et, quand les universités françaises finirent par recevoir de la loi leur état civil, elles étaient, en fait, pleinement constituées. En particulier leur personnalité civile, et celle de leurs facultés, était reconnue, assurée, organisée. Elles pouvaient recevoir de toutes mains, des particuliers, des communes, des départements, des établissements publics, des établissements d'utilité publique. Elles pouvaient recevoir sous toutes formes, dons manuels, donations entre vifs, libéralités par testament, subventions annuelles. Elles pouvaient recevoir pour tous objets rentrant dans leur fonction, œuvres dans l'intérêt des étudiants, bourses d'études, bourses de voyage, création de nouveaux enseignements, accroissement des bibliothèques et des collections, outillage des laboratoires, construction de bâtiments.

Dans quelle mesure l'Université de Paris, pour ne parler que d'elle, a-t-elle profité de cette capacité? Certes il ne faut pas s'attendre à des chiffres d'Amérique. Là, les universités sont pour la plupart des fondations privées. Elles sont nées et elles vivent de la libéralité des citoyens. C'est par centaines de millions qu'il leur a été donné. Tout récemment, au mois de juillet dernier, on inaugurait au Texas, dans la petite ville de Houston, un nouvel institut consacré au progrès de la science. Celui qui l'a conçu et voulu, M. William Marsh Rice, lui a laissé cinquante millions de francs. Plus récemment M. Nicholas Murray Butler, qui préside avec tant d'autorité à la vie de l'Université Columbia, une des plus puissantes, une des plus

riches aussi, déclarait, dans un rapport public, que pour l'améliorer, il fallait encore quarante millions. Soyez sûrs que cette parole sera entendue et comprise[1].

En France, l'enseignement supérieur est un service d'État. L'État doit donc subvenir pour la plus grosse part à ses besoins. D'autre part, jusqu'en ces dernières années, la libéralité privée ne connaissait guère, chez nous, que les œuvres d'assistance et les prix académiques. Comme on va le voir, elle commence à s'intéresser à la vie scientifique du pays, à ses institutions de haut enseignement, et à joindre ses largesses aux largesses encore trop restreintes de l'État. Il est incontestable que la vie de l'Université de Paris en a été accrue et diversifiée déjà de façon très sensible.

***

L'aide aux étudiants sans fortune se présente tout d'abord. Elle revêt des formes diverses. L'aide pure et simple, sans autre indication : legs Gilles, 100 000 francs à l'École de Pharmacie « pour les étudiants pauvres les plus méritants »; — legs Guérin, 3 000 francs à la même école; — legs Lannelongue à la Faculté de Médecine, 500 francs de rente « pour secours à des étudiants dans le besoin »; — legs Le Mettais à l'École de Pharmacie, 200 000 francs, pour « le perfectionnement des études des jeunes gens que l'École jugera les plus dignes de cette faveur »; — legs Marjolin à la Faculté de Médecine, 5 161 francs de rentes, pour « remboursement des frais d'inscriptions d'étudiants en médecine français, internes ou externes des hôpitaux de Paris »; — donation Faucher, 1 200 francs de rentes, à la même Faculté, pour frais de scolarité et de thèse de deux étudiants français et de deux étudiants polonais; — bourse Lannelongue, 1 200 francs à la Faculté de Médecine, en faveur d'un étudiant en médecine originaire du Gers; — et, encore à la Faculté de Médecine, donation d'un anonyme, 100 000 francs, pour « bourses au profit d'étudiants pauvres »; donation de madame veuve Dieulafoy, en mémoire

1. Les libéralités faites à l'Université Columbia, de 1901 à 1911, s'élèvent à 94 millions de francs.

de son mari, 1 000 francs de rentes, pour bourses; — enfin une bourse biennale de 1 200 francs à un étudiant de la Faculté des Lettres ou de l'École des Hautes-Études, section des sciences religieuses, fondée par un groupe d'amis de Léon et de Jeanne-Marie Marillier, après leur tragique décès.

D'autres fois, l'aide vise des circonstances exceptionnelles dans la vie des étudiants. Ainsi la baronne Hirsch laissa à l'Université de Paris une rente de 3 000 francs pour « subvenir aux besoins d'étudiants français ou étrangers en cours d'études, que des circonstances malheureuses obligeraient à cesser leurs études et que le Conseil de l'Université jugerait dignes d'être aidés, prêts que l'emprunteur remboursera, sans intérêts, quand il lui sera possible de le faire, les remboursements devant à leur tour être réemployés en nouveaux prêts ». Ce sont les *prêts d'obligeance*. A ce premier fonds, si utile, quelques années plus tard, le Conseil Général de la Seine ajouta une subvention annuelle de 2 000 francs.

Parfois ce mode d'assistance prend un caractère touchant. Jules Flammermont, professeur d'histoire à Lille, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, lui laisse en mourant sa petite fortune, 76 408 francs, pour « former une caisse de prêts d'obligeance en faveur d'étudiants en histoire moderne ». Alexandre Beljame, professeur à la Faculté des Lettres, lui lègue le revenu d'un de ses ouvrages classiques, pour être employé « au mieux des intérêts des étudiants d'anglais ».

Les bourses les plus nombreuses, les plus importantes, j'ajoute les plus utiles, n'ont pas seulement en vue l'intérêt des étudiants, mais celui des études, de la culture et de la science. Le branle fut donné, voilà quatorze ans, par M. Albert Kahn lorsqu'il fonda les « bourses de voyage autour du monde ». M. Albert Kahn est un *self made man*, dont la première chance fut assurément de n'être pas canalisé tout jeune par des disciplines convenues. Cerveau toujours bouillonnant, esprit toujours hissé sur les cimes, cœur généreux et enthousiaste, volonté puissante, il voit toutes choses sous l'angle le plus large, en fonction, non pas de tel ou tel coin déterminé de la planète, mais de la planète entière. Ainsi, en ce moment, des opérateurs voyagent pour lui en diverses parties du monde et

recueillent, pour en faire une collection unique, les photographies en couleurs des monuments les plus curieux et les plus beaux élevés par la main de l'homme sur la surface du globe, et les films cinématographiques des scènes les plus caractéristiques de la vie des différents peuples. Voyageur rapide et infatigable, on peut dire de lui que sans cesse il voit le monde entier. Il a voulu que d'autres le vissent qui, sans lui, ne le verraient pas, et pour cela il a fondé les bourses de voyage autour du monde pour professeurs hommes et pour professeurs femmes, estimant que les peuples ont tout à gagner à se connaître les uns les autres, et qu'un bon moyen de répandre cette connaissance réciproque est de la donner aux maîtres chargés de former la jeunesse. Il a fondé ces bourses, qui sont de 17 500 ou de 8 500 francs selon que le voyage dure un an ou deux ans, d'abord en France, à l'Université de Paris, puis en Allemagne, au Japon, aux États-Unis de l'Amérique du Nord, en Angleterre. A l'heure présente, il les fonde en Russie, et son intention est de laisser à l'Université de Paris les moyens de continuer, après lui, cette grande œuvre.

Il a fait plus. Il a donné à ses boursiers et anciens boursiers de tous pays un lieu où ils pussent se rencontrer, un carrefour sur toutes les routes du monde, une villa charmante, le « club Autour du Monde », aux portes de Paris, à Boulogne-sur-Seine, sur la rive gauche du fleuve, face aux coteaux de Saint-Cloud, à côté de ses merveilleux jardins où les cultures du Japon voisinent avec la flore des Vosges. Nous retrouverons plus loin ce bienfaiteur exceptionnel.

Du désir de pousser l'étudiant français à sortir de France et à voir au moins un coin de l'étranger, dérivent d'autres fondations. Chaque année, la Société des Amis de l'Université de Paris, créée par mon éminent prédécesseur, M. le Vice-Recteur Gréard, attribue à plusieurs étudiants, surtout à des étudiants en droit, des bourses qui leur permettent d'aller au dehors recueillir ou contrôler les matériaux de leurs thèses. Elle décerne aussi, tous les trois ans, la bourse de voyage de 1 200 francs fondée par madame Henry-Gréard en mémoire de son père.

Les héritiers de l'éditeur Armand Colin ont donné à l'Uni-

versité un capital de 100 000 francs pour l'attribution biennale d'une bourse de séjour auprès d'une université d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Italie à un licencié ès lettres ou ès sciences, fils d'instituteur ou d'institutrice, et pour la création de plusieurs bourses annuelles de voyage de 600 francs chacune, en faveur de jeunes instituteurs ou institutrices.

A la Faculté des Lettres, sur un fonds versé par MM. de Rotschild frères, sont attribués, chaque année, pour un séjour de vacances à l'étranger, cinq ou six bourses de 500 francs, d'après le résultat des examens pour le diplôme d'études supérieures d'histoire.

Plus récemment, avec une générosité digne de tout éloge, M. David Weill a mis à la disposition de l'Université une subvention annuelle de 30 000 francs pour permettre à dix professeurs, hommes ou femmes, de faire un séjour d'une année dans une ou plusieurs universités étrangères.

D'autres fois les bourses fondées ont pour fin le perfectionnement d'un ordre déterminé d'études. Il y a quatorze ans, M. Michonis léguait à la Faculté des Lettres la somme de 590 000 francs pour constituer, à l'expiration de certains usufruits, en faveur de jeunes gens diplômés ou non, des bourses de séjour dans les pays de langue allemande « en vue d'études philosophiques ou d'études d'histoire religieuse ». Il y a quelques années, l'Américain Andrew Carnegie m'adressait une valeur rapportant 12 500 francs d'intérêt, pour créer, au laboratoire où se font les recherches sur les substances radioactives, des bourses d'études en faveur de savants français ou de savants étrangers, et, par le plus délicat des sentiments, il voulait qu'elles fussent appelées « bourses des Curie ». Hier, en mémoire de son fils, M. Rufz de Lavison donnait à la Faculté des Sciences une rente de 250 francs pour un prix de physiologie végétale.

Enfin, il y a cinq ans, un vieillard inconnu, M. Commercy, dirigé par un conseil bienveillant et éclairé, léguait à l'Université de Paris quatre millions pour favoriser le progrès et l'avancement des sciences, spécialement pour la création de bourses d'un taux élevé, 3 000 à 5 000 francs, qui permettraient à de jeunes savants, déjà adonnés aux recherches, de les continuer en toute paix de l'esprit, sans souci du pain quotidien,

soit dans les laboratoires de la Faculté des Sciences, soit par des explorations et des voyages à l'étranger.

*
* *

Le champ des enseignements d'une grande université moderne est quasi illimité, puisqu'ils ont pour objet l'homme et toutes ses manifestations dans le temps et dans l'espace, la nature et tous ses phénomènes, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit. Grande est déjà la variété des enseignements que l'Université de Paris, grâce à sa personnalité civile et à celle de ses Facultés, doit à la libéralité privée.

La première, la Ville de Paris, toujours si généreuse envers le haut enseignement et pressentant que les grands jours de l'Université de Paris allaient revenir, voulut, au lendemain même des décrets de 1885, user de la faculté qu'ils ouvraient. Elle eût pu se contenter, et déjà la largesse était d'importance, de contribuer pour moitié avec l'État à la construction de la nouvelle Sorbonne, à l'agrandissement de la Faculté de Droit, à la reconstruction de la Faculté de Médecine. Elle tint à ne pas bâtir seulement les édifices, mais à enrichir les enseignements qui s'y donnent. Elle créa sur le champ, à la Faculté des Lettres, une chaire d'Histoire de la Révolution française; à la Faculté des Sciences, une chaire d'Évolution des Êtres organisés. Plus tard, continuant ses largesses, elle créait, à la Faculté de Médecine, une chaire de clinique gynécologique, une chaire de clinique chirurgicale des maladies des enfants, et, à l'École Supérieure de Pharmacie, une chaire de chimie biologique.

Un des premiers, le comte de Chambrun, répondant aux préoccupations de sa vie entière et en mémoire de la comtesse de Chambrun, permettait par sa libéralité d'instituer, à la Faculté des Lettres, une chaire temporaire d'Histoire de l'Économie sociale et, à la Faculté de Droit, une chaire temporaire d'Économie sociale comparée.

Dix ans plus tard le duc de Loubat, citoyen américain d'origine française, le généreux protecteur, en Europe, des études « américanistes », à qui notre École française d'Athènes doit

d'avoir pu reprendre et continuer les fouilles de Délos, fondait à la Faculté de Médecine une chaire de clinique thérapeutique.

Presque à la même époque, le savant industriel belge, M. Solvay, au nom de la Société Solvay et Cie, MM. Hulin et Pascalis, au nom de la Chambre syndicale des produits chimiques de Paris, mettaient à la disposition de l'Université, le premier un titre de rente de 3 120 francs, les seconds, un titre de 880 francs, pour permettre la transformation en chaire du cours de chimie appliquée de la Faculté des Sciences.

Enfin, il y a quatre ans, juste un an après sa naturalisation, M. Basil Zaharoff, sujet hellène, devenu français par sa volonté, estimant que l'aviation ne tarderait pas à devenir un moyen de défense nationale, voulut doter sa patrie d'adoption d'une chaire où seraient étudiés les problèmes scientifiques relatifs à la navigation aérienne. Un matin de mars 1909, quelqu'un vint me trouver de sa part, me confier ses intentions et me demanda de le recevoir le jour même. Aussitôt je fis mes calculs. M. Basil Zaharoff se présenta à l'heure dite :

— Vous savez, Monsieur, ce qui m'amène.

— Oui, Monsieur.

— Combien coûterait, par an, cette création?

— 21 000 francs, tout compris, traitement du professeur, traitement de l'assistant, traitement du préparateur, frais matériels.

— 21 000 francs. A 3 p. 100 cela fait, en capital, 700 000 francs. Je vous les donne.

Et il prit congé de la façon la plus courtoise en ajoutant : « Ni vous ni moi n'avons de temps à perdre. » J'aime cette façon expéditive de donner.

A mentionner encore une chaire de clinique à créer à la Faculté de Médecine par l'Assistance Publique, qui a reçu pour cet objet, de M. Valencourt, un legs de plus d'un million. La voie est indirecte. Le résultat sera une chaire de plus dans l'Université.

Aux chaires magistrales ne se bornent pas les enseignements nouveaux que l'Université de Paris doit à ses bienfaiteurs. Il faut y ajouter un certain nombre de cours. A la Faculté des Lettres, un cours de littératures modernes comparées par M. Albert Kahn; à la Faculté des Sciences, un cours sur la

théorie des nombres, par un anonyme; à la même Faculté, un cours de physique céleste, par l'Association française pour l'avancement des Sciences; un cours de Biologie végétale, par la Société d'encouragement à la culture des orges de brasserie; des conférences sur la mécanique pratique et l'électricité industrielle, par l'Association des anciens élèves de l'Institut de chimie appliquée; une maîtrise de conférences de chimie biologique, par l'Institut Pasteur; à la Faculté des Lettres, un cours de Géographie et de Colonisation de l'Afrique du Nord, par le Gouvernement de l'Algérie et le Gouvernement tunisien; un cours d'Histoire coloniale, fondé à l'origine par les Colonies de l'Indo-Chine, de Madagascar et de l'Afrique occidentale, pris depuis lors en charge par l'État.

J'arrive à un fait des plus intéressants, qui mérite d'être souligné. Des enseignements nouveaux ont été créés à l'Université de Paris par des Gouvernements étrangers. Le premier qui nous donna ce témoignage de confiance fut le Gouvernement hongrois. Il y a quatre ans, il nous offrit, pour la création d'un cours de Langue et Littérature hongroises, un concours qui fut accepté avec reconnaissance. Trois ans plus tard, le Gouvernement roumain nous attribuait une subvention annuelle de 12 000 francs pour la création d'un Institut de philologie roumaine. Enfin, il y a quelques mois, à son tour, le Gouvernement hellénique créait à la Faculté des Lettres un cours de Langue et Littérature grecques modernes.

Cette revue serait incomplète si je ne mentionnais ici une autre création de M. Albert Kahn. Il y a neuf ans, la libéralité éclairée d'un *Harvard man*, l'Américain James Hyde, avait permis à des professeurs de la célèbre Université Harvard de venir enseigner pendant un semestre à l'Université de Paris. Nous avons eu ainsi successivement MM. Barret Wendell, Santayana, Baker, Coolidge, Van Dyke, Bliss Perry et Finley. De là, sans doute, me vint l'idée d'un large échange de professeurs et de savants entre l'Université de Paris et les Universités étrangères. Je l'exposai dans la note suivante que je fis remettre à plusieurs personnes, en Europe et en Amérique.

L'Université de Paris, y disais-je, reconstituée à la fin du XIXe siècle, a repris dans le monde savant une place analogue à celle

qu'elle occupait au moyen âge. Elle comprend plus de 300 professeurs et compte 16 000 étudiants dont plus de 2 000 étrangers.

La République française et la Ville de Paris ont fait pour elle les plus larges sacrifices. Ses nouveaux édifices et laboratoires ont coûté plus de 100 millions de francs. Chaque année, l'État contribue à ses dépenses pour 4 millions et demi. Investie de la personnalité civile, elle jouit en outre de ressources propres qui s'élèvent annuellement à 2 millions.

Paris est resté, dans le domaine des Arts et des Lettres, un centre auquel artistes et littérateurs de tous les pays viennent demander la consécration de leurs œuvres. Par son Université, Paris, où affluent tant d'étrangers, est destiné à devenir un centre semblable pour les œuvres de la science.

Il y aurait grand intérêt à ce que l'Université de Paris fût dotée d'un fonds spécial qui lui permettrait d'appeler à elle, avec une rétribution convenable, les travailleurs scientifiques des diverses parties du monde pour exposer, soit en une série de conférences, soit dans des cours trimestriels, semestriels ou même annuels, les résultats de leurs travaux, leurs découvertes.

Sur ce même fonds, des professeurs et des savants français pourraient être envoyés, par l'Université de Paris, exposer le résultat de leurs travaux dans les universités de l'étranger et spécialement dans les grandes universités des États-Unis.

J'attendais, et, malgré quelques espérances, je ne voyais rien venir. Un jour, causant avec M. Albert Kahn du développement de l'Université de Paris, je lui lus ma note, sans penser à mal, c'est-à-dire sans aucune arrière-pensée de sollicitation. Il saisit, comme dans un éclair, la portée de cette extension internationale de l'Université de Paris et sa conformité à ses propres idées. Et sur-le-champ, avec sa spontanéité enthousiaste : « Je ne veux pas, me dit-il, que cette chose soit faite par un autre que moi. Que vous faut-il?. — 30 000 francs par an pour commencer. — Vous les aurez. »

Et ainsi fut constitué ce fonds grâce auquel nous avons pu déjà appeler à Paris M. Wilmotte de l'Université de Liége, M. Svante Arrhenius de l'École Supérieure de Stockholm, M. Schofield de l'Université Harvard, M. Vito Voltera de l'Université de Rome, M. Mahaim de l'Université de Liége, M. Mittag Lefer de l'École supérieure de Stockholm, M. Salverda de Grave, de l'Université de Groningue, et envoyer à l'étranger M. Verrier dans les pays scandinaves, M. Lanson

et M. Bergson à l'Université Columbia de New-York, M. Legouis à l'Université Harvard, M. Chabrié et M. Gallois aux États-Unis, M. Max Collignon, M. Diehl et M. Fougères en Grèce.

*
* *

Collections, bibliothèques, laboratoires, salles de travail ont sans cesse besoin d'accroissements, parce que sans cesse les instruments du travail scientifique se multiplient ou se renouvellent. Il y a là un ample champ pour la libéralité privée. Souvent c'est un professeur qui, sans en rien dire, munit lui-même, de ses deniers, sa clinique ou son laboratoire d'un instrument qui ne s'y trouve pas et parfois en transforme de toutes pièces l'outillage. C'en est un autre qui laisse en mourant à la faculté ses collections et ses livres, ou, s'il ne l'a pas fait, c'est sa veuve qui perpétue ainsi sa mémoire. Tels les dons de la veuve du géologue Hébert, de la veuve de Paul Bert, de la veuve du naturaliste Giard à la Faculté des Sciences. Ce sont des voyageurs, des amateurs, des bibliophiles qui dotent tel ou tel service de l'Université de collections formées par eux : l'explorateur Foureau, les roches et les minéraux recueillis par lui dans sa traversée du Sahara ; le professeur Dereims, les fossiles rapportés par lui de ses voyages dans les Andes ; M. Lemirre, une fort belle collection de conchylologie au laboratoire d'Évolution des êtres organisés ; M. le docteur Le Dien, un herbier et des ouvrages de botanique ; M. Jean Friedel, une collection de périodiques au laboratoire de chimie appliquée ; les héritiers de Schlumberger, une bibliothèque spéciale et une collection de préparations microscopiques de foraminifères ; madame Pierre Aubry, en mémoire de son mari, une riche bibliothèque, tout installée, d'ouvrages relatifs à la musique, et, avec cela, une somme de 100 000 francs pour favoriser les travaux relatifs à l'histoire de la musique ; madame veuve Eugène Manuel, la collection de poètes et d'auteurs contemporains formée par son mari ; monsieur et madame Tombeck, une collection de fossiles recueillis par leur père ; M. Peron, une collection de géologie

relative à l'Afrique du Nord; M. Lonquéty, la collection d'hydraires formée par M. Betencourt; etc., etc...

Quelquefois, ce sont des travailleurs qui reconnaissent, par un don, l'hospitalité reçue dans un laboratoire. Ainsi, à Roscoff, plusieurs savants étrangers; à Banyuls, M. Racovitza, qui a fait installer à ses frais un cabinet d'études.

A rapprocher de ces dons des libéralités pour concourir au développement d'un ordre déterminé d'études. A la Faculté de Médecine, le legs Isely, de 100 000 francs; le legs Juglar, de 50 000, en faveur du laboratoire d'histologie; le legs Vivier, de 26 000 francs, pour améliorer les cliniques médicales; la donation Bauchet, de 100 000 francs, soit pour doter une des cliniques chirurgicales, soit pour missions de chirurgiens à l'étranger. A l'École Supérieure de Pharmacie, la subvention annuelle de M. Buchet, pour accroître les collections des laboratoires; à la Faculté des Sciences, le legs Juglar, de 45 000 francs, pour le laboratoire de Wimereux, de 40 000 francs pour le laboratoire de zoologie.

Pendant que j'écris ces lignes surgit en mon esprit le souvenir du professeur Henri de Lacaze-Duthiers. La vive et originale figure que celle de ce savant batailleur et conquérant! Après la guerre de 1870, il s'était mis en tête de doter la France de deux laboratoires maritimes, l'un sur la Manche, à Roscoff, l'autre sur la Méditerrannée, à Banyuls, et il y réussit. Pour les établir, il obtint de l'État des terrains et des locaux; pour les équiper, il se fit frère quêteur. En un temps où la personnalité civile des facultés ne fonctionnait pas encore, il trouva moyen de recueillir nombre de subventions; tous les banquiers amis des sciences, Bischoffsheim, Osiris, y passèrent l'un après l'autre. Je citerai seulement les libéralités du Prince Roland Bonaparte grâce auxquelles il dota Banyuls de deux bateaux, le Roland n° 1, le Roland n° 2. Il compléta son œuvre en laissant à sa mort, à son laboratoire de Banyuls, les terrains qu'il possédait en propre dans le voisinage, sa bibliothèque et ses meubles.

Le nom de Lacaze-Duthiers évoque naturellement celui de son élève et successeur, le professeur Yves Delage. Lui aussi a le prosélytisme et la volonté d'aboutir. Des deux laboratoires créés par Lacaze-Duthiers, il dirige celui de Roscoff, qu'en ses

dernières années le vieux naturaliste avait un peu négligé pour Banuyls. Il l'a métamorphosé, et cela sans beaucoup demander à l'État et à l'Université, grâce aux dons qu'il a su provoquer. Récemment il lui donnait, tout armé, tout équipé, un grand bateau, le « Cachalot », de tonnage suffisant pour affronter, sans danger, des campagnes océanographiques en pleine Manche et jusque dans l'Atlantique.

Il y a deux ans, M. le professeur Yves Delage faisait, à la Sorbonne, aux Amis de l'Université de Paris, une conférence sur les applications de la cinématographie aux recherches scientifiques. Nous vîmes là des merveilles, entre autres la formation et le développement d'êtres vivants, cellule par cellule. La conférence se terminait par un appel aux bienfaiteurs. Le lendemain, le chef de la maison Gaumont, qui avait exécuté ces projections saisissantes, vint m'offrir un appareil complet pour projections cinématographiques. L'offre fut acceptée avec reconnaissance. En attendant que l'appareil puisse avoir place dans une salle spéciale, à la Sorbonne, il est au laboratoire de Roscoff.

Une mention particulière est ici due à la Société des Amis de l'Université de Paris, présidée successivement par un ancien et par un futur Président de la République, M. Casimir-Perier et M. Raymond Poincaré. Chaque année, depuis quinze ans, elle donne libéralement aux collections, aux laboratoires quelques pièces importantes. La Faculté des Lettres, en particulier, lui doit nombre de moulages de ses collections encore très incomplètes d'histoire de l'art, des séries de photographies et des séries de cartes géographiques.

Un service nouveau, celui des Archives de la Parole, a été équipé presque entièrement et le fonctionnement a été en partie assuré par un particulier. Lorsque M. le professeur Brunot entreprit de l'établir, il reçut de M. Émile Pathé une collection historique d'appareils anciens, depuis le premier phonographe jusqu'aux appareils les plus perfectionnés de l'heure présente, une collection d'environ douze cents disques, dans toutes les langues du monde, le matériel et les opérateurs nécessaires à l'enregistrement des voix dans le laboratoire de la Sorbonne, la frappe gratuite de tous les enregistrements effectués soit à la Sorbonne, soit au dehors, deux mille sept

cents disques environ, enfin les appareils de reproduction en usage dans le laboratoire.

L'an dernier, pour contribuer à l'installation très onéreuse de l'Institut de chimie que l'Université fait construire sur ses terrains de la rue Pierre-Curie, j'ai fait appel à la libéralité privée. J'ai déjà reçu d'importantes subventions de S. A. S. le Prince de Monaco, de M. Georges Leygues, de M. Émile Deutsch (de la Meurthe), de la Compagnie de Saint-Gobain, des Forges de Commentry, de la Compagnie des produits chimiques d'Alais et de la Camargue. J'en attends d'autres.

Dans cette rapide revue, je ne saurais oublier le legs Loutreuil. M. Auguste-Tranquille Loutreuil était un Normand. Parti tout jeune de son village de l'Orne comme petit comptable, il s'était enrichi en Russie, à force d'intelligence, de volonté, d'activité, dans les entreprises industrielles. Frappé de l'insuffisance des laboratoires français, il avait résolu de leur laisser des ressources. Nous ne nous connaissions que de nom. J'avais eu l'occasion de célébrer son énergie conquérante dans un banquet de Normands. Instruit de ses intentions, son voisin d'hivernage à Nice, M. G. Noblemaire, me mit en rapport avec lui. Deux fois j'allai le voir. Il voulait donner, mais dans des conditions assez difficiles à réaliser et avec des précautions infinies. En particulier, il ne voulait pas qu'un sou de sa fortune allât à l'État, sous forme de droits de mutation. La souple organisation financière des universités, l'exemption de droits successoraux dont elles jouissent, me permirent de lui soumettre un projet qu'après une longue et minutieuse étude, il accepta. A sa mort, j'appris qu'il nous laissait deux millions et demi, aux conditions que je lui avais indiquées. Les arrérages de cette somme serviraient au développement des laboratoires scientifiques des universités françaises; répartition en serait faite par le Conseil de l'Université de Paris, sur la proposition d'une Commission où chacune des universités serait représentée, l'Université de Paris ne comptant, comme les autres, que pour une unité. De la sorte, on pourrait tenir compte de l'état variable de chacune d'elles, de ses besoins, de sa prospérité, de sa production. Avec des dispositions analogues, *mutatis mutandis*, un autre legs important était fait à l'Académie des Sciences, en faveur du Muséum, du

Collège de France, des écoles vétérinaires et des établissements scientifiques autres que les universités. Enfin, un million était donné à la Caisse des recherches scientifiques, compartiment des sciences pures.

Quelques fondations ont pour objet des prix. C'est une façon traditionnelle et académique d'encourager le travail scientifique. Elle est de mise à l'Université non moins qu'à l'Institut. Toute compétence s'y trouve pour choisir les sujets de concours et pour apprécier les travaux présentés.

De ce chef je relève, à la Faculté de Médecine, le legs Jeunesse, 1 500 francs de revenu annuel, au meilleur ouvrage sur l'hygiène et 750 francs pour un prix biennal d'histologie; la donation Legroux, 335 francs de rente, pour un prix quinquennal au meilleur travail sur le diabète; le legs Rigout, 500 francs de rente, pour la meilleure thèse de chimie biologique; le legs Béhier, 1 800 francs de rente, pour un prix biennal au meilleur travail sur une question de pathologie médicale: le legs Saintour, 3 000 francs de rente, pour un prix annuel sur un sujet désigné par la Faculté; le legs Demarle, 500 francs de rente, pour un prix au choix de la Faculté; — à l'École de Pharmacie, un autre legs Demarle, 560 francs de rente, pour un prix également au choix de l'École; — à la Faculté de Droit, une donation de 50 000 francs par M. Louis Copin pour la fondation d'un prix; enfin, à l'Université, 1 000 francs de rente par la Marquise Arconati Visconti, née Peyrat, pour un prix triennal de 3 000 francs, le prix Alphonse Peyrat, au meilleur travail en français, thèse ou autre ouvrage imprimé paru dans les trois dernières années sur l'histoire de la France moderne et contemporaine.

***

Voici maintenant des libéralités plus amples qui ont doté l'Université de Paris d'établissements entiers.

Au premier rang, par date et par importance, une donation et un legs de M. Raphaël Bischoffsheim. Raphaël Bischoffsheim, homme charmant et bon, était aussi généreux que riche. L'astronomie fut une des choses dont il s'éprit et pour les-

quelles il resta passionné. Il commença par aider ceux qui s'adonnent à ses austères travaux. Puis il eut l'ambition de construire pour elle un observatoire parfait. Pour l'établir, il choisit un pays de soleil et de claire lumière, un contrefort des Alpes maritimes, dominant la ville de Nice. Pour le construire, il s'adressa au plus grand architecte de son temps, Charles Garnier. Pour l'outiller, il fit appel aux meilleurs constructeurs d'instruments, les frères Brunner, Eichens et son successeur Gauthier. Il en fit, sans compter, une œuvre d'art et un organe de science également admirables. La surface bombée qui porte sur sa crête la ligne des blanches coupoles est de trente-cinq hectares; les bâtiments sont d'une beauté sévère, en particulier l'édifice en marbre, de type égyptien, où s'abrite le grand équatorial, le plus puissant instrument de ce genre qui soit en France. L'immense coupole mobile qui le couvre, construite par Eiffel, est d'un modèle unique; elle flotte par la base dans un bain de liquides, et la poussée de bas en haut qu'elle en éprouve est telle que le bras d'un enfant suffit à la mouvoir. Le tout, terrains, bâtiments, instruments, bibliothèque, avec la succursale du Mont-Mounier, représente une valeur d'environ trois millions.

Le jour où l'Université de Paris reconstituée devint personne civile, Rhaphaël Bischoffsheim décida de lier la destinée de sa création à celle de ce grand corps. Il lui en fit don, se réservant de l'entretenir et de l'administrer sa vie durant. A sa mort, pour compléter sa libéralité, à ce don il ajouta le legs d'une somme de deux millions et demi pour le fonctionnement de l'établissement. Grâce à lui, l'Université de Paris possède sur les bords de la Méditerranée un établissement astronomique de premier ordre.

La découverte des substances radio-actives est une découverte française. C'est aux mains des Curie, mari et femme, qu'a scintillé pour la première fois la molécule du radium. Une chaire de physique avait été créée pour Curie à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris. A sa mort, elle fut confiée à celle qui partage avec lui la gloire de la découverte. Mais cette chaire n'avait qu'un laboratoire tout à fait insuffisant. La Sorbonne, à la rigueur, en eût pu fournir un, mais petit et médiocre. Lorsque avec le concours de l'État, de la Ville et

de S. A. S. le Prince de Monaco l'Université eut acheté, au sommet de la Montagne Sainte-Geneviève, le couvent des Dames de Saint-Michel, il me parut bon d'affecter une partie de cette vaste surface à un Institut du Radium, consacré à la fois aux recherches sur les phénomènes de radioactivité et à l'application de ces phénomènes au traitement des maladies. Il me sembla que cette dernière partie, si délicate, ne pouvait être confiée à meilleures mains qu'à celles de l'Institut Pasteur. Son directeur et son Conseil d'administration entrèrent dans ces vues et il fut décidé que l'Université de Paris et l'Institut Pasteur feraient construire, à frais communs, sur un terrain de quinze cents mètres carrés environ, appartenant à l'Université, un laboratoire destiné à ces deux ordres de recherches. L'étude des applications médicales était confiée à l'Institut Pasteur. Celui-ci s'engageait à fournir une subvention de 400 000 francs. L'Université, en outre du terrain, s'engageait à contribuer à la dépense pour 280 000 francs sur lesquels M. Georges Cochery, alors Ministre des Finances, se souvenant qu'il faisait partie du Conseil académique et que son père y avait siégé avant lui, voulut bien nous donner 100 000 francs provenant du legs Giffard.

Quelques jours avant que M. Bazil Zaharoff vînt m'offrir la chaire d'aviation, M. Henry Deutsch (de la Meurthe) m'avait entretenu de la fondation d'un Institut aérotechnique où seraient étudiés les divers problèmes scientifiques de la navigation aérienne. M. Henry Deutsch (de la Meurthe) est de ceux qui justifient la fortune par l'emploi qu'ils en font. Mais son plus grand mérite n'est pas d'ouvrir largement sa bourse aux choses qu'il juge dignes d'encouragement. Plus haut est son rôle; il y va de tout son être, de sa sensibilité enthousiaste, de son esprit fulgurant, de son activité vibrante. Son nom est de ceux qui resteront attachés à la conquête de l'air. Il voulait compléter son œuvre en dotant la France d'un établissement scientifique consacré à la locomotion aérienne, en ses formes présentes, en ses formes futures. Il eût pu en faire un établissement isolé, indépendant. Il résolut de le donner à l'Université de Paris, convaincu que largement ouverte aux idées nouvelles elle saurait réaliser les siennes. Il l'a outillé, cet établissement, et nous en a fait don. C'est l'Institut aéro-

technique de Saint-Cyr, depuis dix-huit mois en plein fonctionnement, à côté du champ de manœuvres de l'École spéciale militaire, dont il est séparé par une voie ferrée de quinze cents mètres de longueur où roulent les chariots portant les appareils en essai. L'inauguration en fut faite par une belle après-midi de juillet 1911. Comme l'établissement est ouvert aux officiers, aéroplanes et dirigeables militaires vinrent de divers points de l'horizon évoluer au-dessus des toitures rouges du nouvel édifice. Parmi les assistants émerveillés était le général japonais Nogi, le vainqueur de Port-Arthur, celui qui donnait, il y a quelques mois, un si sanglant témoignage de sa fidélité à son Empereur mort et aux coutumes du vieux Japon.

Les terrains achetés par l'Université de Paris sur la Montagne Sainte-Geneviève forment un rectangle d'environ 20000 mètres carrés. Au fond, se construit notre nouvel Institut de chimie; à l'aile gauche, s'élève l'Institut du Radium; à l'aile droite, angle des rues Gay-Lussac et Saint-Jacques, se dresse l'Institut océanographique fondé par le Prince Albert Ier de Monaco. Depuis assez longtemps, j'avais projet d'établir à côté un Institut de Géographie. A l'Université de Paris, la géographie est enseignée à la fois à la Faculté des Sciences et à la Faculté des Lettres. Les services en sont très à l'étroit et dispersés. Il semblait bon, dans l'intérêt des étudiants, dans l'intérêt des études, de les mettre plus au large, de les rapprocher et de les coordonner. Et il semblait bon aussi que cet ensemble d'enseignements géographiques, avec leurs collections, géographie mathématique, géographie physique, géographie humaine, et l'Institut océanographique fussent placés côte à côte, comme deux pièces complémentaires.

Mise au courant de ces idées, une femme enthousiaste et généreuse, de laquelle ses amis ont pu dire qu'à l'or de ses largesses elle ajoute l'or de son cœur, madame la marquise Arconati Visconti, née Peyrat, voulut bien m'offrir spontanément le million nécessaire.

*
* *

Les tables en marbre rouge sur lesquelles sont inscrits en lettre d'or, dans le vestibule de la Sorbonne, les noms de nos bienfaiteurs et leurs bienfaits vont être pleines. Mais d'autres sont commandées. De nouvelles libéralités peuvent donc venir. J'ai la confidence de testaments où de grosses sommes sont inscrites pour l'Université de Paris. Ces libéralités viendront à leur heure, à une heure que je souhaite aussi tardive que possible. D'ici là, il n'est pas impossible que quelque Mécène, encore virtuel, veuille de son vivant favoriser notre développement et nous donner quelque chose qui nous manque.

S'il est bon de faire confiance aux institutions et de leur donner sans autre condition qu'un bon emploi au mieux des intérêts dont elles ont la charge, comme fit il y a quelques années pour la Faculté de Droit M. Goullencourt en lui laissant 700 000 francs, il est tout naturel qu'un donateur ait souci des choses qui l'intéressent particulièrement. A ceux qui ont souci de l'éducation artistique de ce pays, je signale une de nos insuffisances, une béante lacune.

Nous avons, à la Faculté des Lettres, trois enseignements d'histoire de l'Art, l'Art antique par M. Max Collignon, l'Art du moyen âge par M. Mâle, l'Art des temps modernes par M. Bertaux, trois noms qui se passent de commentaires.

A ces enseignements, la parole des maîtres et les livres ne suffisent pas. Il faut la vue des œuvres. Or les œuvres originales sont dispersées sur la surface du globe. Mais il y a les reproductions; pour la sculpture, les moulages; pour l'architecture et la peinture, les estampes et les photographies. Un enseignement de l'art, histoire et esthétique, sans collections, serait comme un enseignement de physique sans appareils, un enseignement de chimie sans manipulations. A sa façon, c'est un enseignement expérimental. Certes les collections dont on ne peut se passer n'ont pas besoin de tout contenir. Mais il y faut tous les types essentiels, antiques et modernes, toutes les séries qui permettent de suivre le développement ou l'évolution d'une branche ou d'une époque de l'art.

L'enseignement de l'histoire de l'art, pour être vraiment fructueux, doit être logé chez soi, avoir son matériel à soi, l'avoir disposé suivant de bonnes règles. A un « séminaire » ou à un « institut d'art » d'université, il faut des salles de cours, des salles de conférences avec appareils à projections, une bibliothèque spéciale, un cabinet de travail pour chaque professeur, un musée de moulages, des collections d'estampes, des collections de photographies. Et ce matériel n'est pas moins nécessaire aux recherches personnelles des professeurs qu'à l'éducation des étudiants. En l'absence des originaux, comment, sans reproductions, analyser une statue ou un tableau? Comment aussi procéder à ces rapprochements d'où sortent parfois des découvertes? N'est-ce pas avec les moulages d'une Athena du Louvre et d'un Marsyas du Latran qu'on a pu restituer un groupe célèbre de Myron?

Au lieu de tout cela, qui est indispensable, qu'avons-nous à la Sorbonne? Deux petites cours basses, séparées l'une de l'autre, qui n'avaient pas d'emploi dans le plan primitif, qu'on a vitrées et dans lesquelles, grâce à une subvention de l'État et au concours des Amis de l'Université de Paris, on a installé quelques moulages, en nombre tout à fait insuffisant. Au troisième et au second étages d'une aile éloignée, deux salles où l'on a réuni quelques collections de photographies et d'estampes.

Sur ce point, profonde est notre infériorité. Beaucoup mieux que l'Université de Paris sont pourvues certaines universités des départements, Bordeaux, Nancy, Lyon, Montpellier et Lille. Elles ont des musées de moulages qu'elles peuvent montrer non sans fierté. Celui de Lyon, pour ne citer que celui-là, occupe tout un étage du Palais de la Faculté de Droit et de la Faculté des Lettres. Il comptait, au dernier catalogue, 1 000 numéros.

Avec l'étranger, plus pénible encore est la comparaison. Hors de France, la plupart des universités de quelque importance ont leur institut d'art. Elles le tiennent pour une pièce aussi essentielle de leur enseignement que l'institut de physique ou l'institut de physiologie. Dans presque toutes, il est établi dans des bâtiments spéciaux. Le plus complet de tous et le plus remarquable est celui de l'Université de Strasbourg, orga-

nisé par le professeur Michaelis. D'après les renseignements que m'a fournis M. Max Collignon, sans parler des salles de cours, des salles de travail pour les maîtres et pour les étudiants, des salles de collections pour les estampes et les photographies, il comprend une salle des antiquités égyptiennes, une salle des antiquités assyriennes, trois grandes salles et deux galeries des antiquités grecques, depuis les origines jusqu'à l'époque romaine. La salle du Parthénon a 23 mètres de longueur ; celle d'Olympie 24. Le catalogue porte plus de 1 800 numéros.

Mais à Paris, n'est-il pas déjà d'autres collections de moulages? — Sans aucun doute. Mais elles n'ont pas été faites en vue de l'enseignement supérieur ; elles sont loin de répondre à ses besoins. Celle du Louvre, commencée par Félix Ravaisson-Mollien, a surtout pour but de fournir des éléments de comparaison avec les originaux du Louvre. Elle n'a ni l'ampleur, ni le caractère méthodique d'une collection universitaire. Celle de l'École des Beaux-Arts vise uniquement à l'éducation artistique des élèves de l'École. Installée dans le grand hall vitré construit par Duban, elle est essentiellement un choix de modèles offerts à la contemplation des artistes. Elle n'a pas et ne peut avoir le classement chronologique, indispensable aux historiens de l'art. D'ailleurs elle est fort incomplète ; en particulier, les séries archaïques, si nécessaires aux historiens, y sont embryonnaires.

Il y a donc lieu d'avoir à Paris, à l'Université, un Institut complet d'Histoire de l'art où seraient réunies les trois chaires sorbonniques de l'Art dans l'antiquité, de l'Art au moyen âge, de l'Art dans les temps modernes. La place est là, en bel endroit, un rectangle de cinq à six mille mètres carrés, entre les deux ailes de la cité savante que l'Université a commencé d'édifier sur la Montagne Sainte-Geneviève.

Pour faire bien, il faudrait un million et demi. Pour faire très bien, il en faudrait deux.

LOUIS LIARD

UN

MATCH INTERNATIONAL DE FOOTBALL

TWICKENHAM

Une fois de plus, nous voici dans la gare du Nord : gare spécialement sportive, hall héroïque. C'est là que nous reçûmes Blériot après son combat contre la Manche, Georges Carpentier après ce match contre Young Josephs qui le faisait champion d'Europe; c'est là que nous nous sommes embarqués pour la lointaine aventure de Stockholm et des Jeux Olympiques. Combien de fois encore le beau *rallentendo* des grands rapides, amenant à Paris des champions anglais ou américains ou bien nous reconduisant les nôtres, a-t-il été accueilli, sur les quais de cette gare, par les coups de foudre du magnésium et par l'œil de cuivre des boîtes cinématographiques !..

Aujourd'hui je m'embarque pour Twickenham avec l'équipe sélectionnée de football-rugby, dite équipe de France. Pour la huitième fois depuis 1906, de Paris à Londres, de Londres à Leicester, nos joueurs de ballon ovale vont s'aligner contre leurs maîtres de la premières heure. Outre les matches contre l'équipe proprement anglaise, trois autres séries de matches internationaux se sont développées parallèlement à celle-ci : France-Pays de Galles (depuis 1908), France-Irlande (depuis 1909), France-Écosse (depuis 1910).

Le France-Écosse de 1911 est célèbre : c'est notre première et unique victoire internationale en rugby. Il a révélé à des centaines de milliers d'indifférents l'existence de ce noble jeu et son importance nationale : on ne réveille pas en vain, chez des Français, la notion de bataille. Le France-Écosse du 1er janvier 1913 restera, au contraire, fâcheusement historique : des manifestations brutales de la foule parisienne contre un arbitre trop rigoureux nous ont valu, de la part de l'Écosse, une rupture diplomatique : nous ne reverrons plus, paraît-il, les équipiers au maillot orné du symbolique chardon et conduits par leur joueur de *bag-pipe*. Par bonheur, les autres Fédérations de ballon ovale de la Grande-Bretagne n'ont pas suivi cet exemple : Angleterre, Pays de Galles et Irlande restent nos adversaires annuels et cordiaux. Le goût des matches internationaux de rugby est désormais fondé en France, et mieux qu'en curiosité, en passion.

Twickenham, où va se donner demain la huitième rencontre de la Rose d'Angleterre avec le Coq gaulois, fut d'ailleurs notre Waterloo en matière de football. C'est sur ce terrain, situé à une vingtaine de kilomètres de Londres, qu'en 1911, quelques semaines après une victoire contre l'Écosse qui nous permettait tous les espoirs, nous fûmes battus par 37 points à zéro, désastre sans second. Toute cette chronologie de batailles, doublée d'une arithmétique de points très compliquée, les plus âgés de nos joueurs « internationaux » la savent avec une imperturbable précision, de même que le chasseur se rappelle l'année de ses cent cinquante perdreaux et celle de ses douze lièvres, et encore qu'il ne s'agisse que d'une suite de déceptions. Mais ce sont peut-être ces défaites successives qui, en piquant notre amour-propre, auront définitivement établi chez nous ce jeu d'équipe, comme le critérium le plus complet et le plus sûr de la valeur athlétique de la race.

Notre race, en effet, ou du moins nos provinces rugbystes sont représentées par ces quinzes jeunes gens. D'abord une majorité de Parisiens, très divers de corps, de visage, de tempérament, et dont deux ou trois, déjà sur le seuil du déclin athlétique, restent des vedettes quand même, par leur pratique du jeu et la longue habitude qu'ils ont des matches interna-

tionaux. Puis, des hommes de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France, depuis Nantes jusqu'à Toulouse, en passant par Bordeaux et Tarbes, comme si les progrès du rugby chez nous étaient le résultat d'une conquête véritable et d'une invasion par mer de la France par l'Angleterre. A peine le Centre et l'Est sont-ils représentés par un Lyonnais, Lyon marquant l'extrême pointe, vers le Sud-Est, des villes dont les équipes furent dignes du Championnat de France. Bordeaux, pays latin, qui s'enorgueillit sportivement de posséder quelques globules de sang anglo-saxon; Toulouse, dont la légendaire insouciance et la paresse physique se sont muées tout à coup, grâce au football, en ardeur disciplinée; les Tarbais, montagnards aux têtes anguleuses, aux corps puissants, sur des épaules en pierre de taille, et cependant vifs du jarret et des bras; les Bayonnais enfin, dont nous regrettons de n'avoir pas un spécimen dans l'équipe de Twickenham, race idéalement construite, dirait-on, malgré sa légèreté, pour le football : si vite, en effet, et si précise en même temps, capable de détentes fulgurantes et de toutes les virtuosités individuelles, et cependant si capable aussi de cette solidarité qui est le dernier secret du rugby; comme si le pays basque, grâce à la pratique ininterrompue de la pelote, était la seule province que notre Renaissance athlétique eût trouvée déjà prête et, pour ainsi dire, ataviquement sportive. Telle est, à peu près, la carte rugbyste de la France, que de graves sociologues ne manqueront pas de préciser dans quelques années, lorsqu'ils étudieront méthodiquement les progrès comparés de l'âme et du muscle gallo-romains.

⁂

Léger brouhaha du départ. Leurs trépieds en batterie, les cinématographistes, ces arpenteurs de la gloire moderne, enregistrent un embarquement qui, dans quelques heures peut-être, sera historique dans les annales du sport. Et l'équipe de France roule vers Calais, accompagnée de cette autre équipe de dirigeants, de *managers*, de journalistes, de techniciens, voire de dilettantes qui, d'année en année plus nom-

breux, se joignent aux athlètes en déplacement. C'est, en effet, une des supériorités du sport sur le théâtre qu'il ne donne que des premières et que ses critiques, ses amateurs d'élite doivent accompagner les équipes ou les champions dans toutes leurs représentations exceptionnelles. La critique athlétique, en effet, n'a point les complaisances, ne se contente point des lieux communs et des redites souvent banales que la critique dramatique prodigue à ses artistes. Chacun des siens est jugé de nouveau et tout entier sur chacune de ses performances. Car ici, — les résultats l'attestent brutalement, — le jeu d'un homme varie à l'infini, selon son entourage, ses dispositions du jour, selon l'état de sa « forme ». Au reste, la critique sportive est, en général, aussi cordiale dans la forme que vigoureuse et précise dans le fond : ceux qui la pratiquent sont, le plus souvent, d'anciens camarades de pelouse ou de piste; quelques-uns ont connu les lauriers du champion ont coiffé la « cape d'international »; ils savent ce que vaut la matière sur laquelle ils dissertent, l'effort musculaire, le sang-froid et l'à-propos sportifs; ils critiquent, non pas du dehors et sur un art qu'il n'ont point pratiqué eux-mêmes, mais avec une compétence faite de souvenirs personnels et une sympathie sincère de leur propre sens musculaire. Imaginez le compte rendu d'un Salon fait par des peintres qui auraient eux-mêmes déposé le pinceau et qui ne risqueraient plus d'être des envieux : vous concevrez que ces techniciens du football et de la course à pied, juges avertis et rigoureux, mais en même temps camarades et, pour ainsi dire, anciens frères d'armes de ceux dont ils parlent, puissent, un jour prochain, donner à la critique sportive une allure et une saveur tout à fait originales, en faire peu à peu un genre littéraire d'une étoffe nouvelle et d'une coupe inédite.

La traversée du *Channel*; les ordinaires accidents du mal de mer, qui choisit fantaisistement les siens. Sur le pont du bateau, étendu à plat ventre, fouetté par le vent et les paquets de mer, un de nos Tarbais, le plus solide peut-être de nos équipiers, le plus « rustique », au sens où le lieutenant Hébert entend ce mot, connaît pendant une heure et demie ce ridicule désespoir physique qui anéantit un athlète aussi aisément

qu'une femme. Le mal de mer, voilà le traditionnel handicap, dans les matches anglo-français, de l'équipe des « invités » ou des « visiteurs »; et voilà pourquoi, malgré la victoire de 1911, nous ne penserons avoir réellement vaincu nos voisins d'outre-Manche que le jour où nous les aurons battus chez eux, sur une de leurs pelouses.

Cette victoire, depuis si longtemps désirée, les journalistes sportifs et les équipiers n'auront pas cessé d'en discuter tout le long du voyage, par conciliabules de quatre ou cinq et presque, je dois l'avouer, jusqu'à l'obsession. Nous ne pouvons encore dire avec certitude dans quelle mesure le football a discipliné les muscles de la jeunesse française, amélioré sa santé physique et morale : ce qui est certain, c'est qu'il a singulièrement contribué à discipliner ses conversations, à leur donner un thème nouveau, presque unique, celui de la discussion sportive. Et il s'agit là d'autre chose, je crois, que d'une mode d'un instant : il s'agit presque d'une religion inédite, je veux dire d'une orientation nouvelle de toutes les forces vives de cette jeunesse. Comment expliquer autrement que tant de milliers d'enfants, d'adolescents, de jeunes hommes même, de toutes les catégories intellectuelles et sociales, franc-maçonnerie déjà copieuse de l'athlétisme et spécialement du football, n'aient, une fois réunis entre eux, guère d'autres sujets de conversation?... Finies ou à peu près, les discussions précocement ambitieuses sur la littérature, l'art, le théâtre et surtout la politique; finies, les anticipations puériles et passionnées, ingénument licencieuses, sur la femme et l'amour qui terminaient naguère la plupart des palabres entre collégiens ou étudiants. On dirait que la jeunesse française, grâce au sport, s'achemine vers cette simplicité d'âme, vers cette naïveté chaste que nous avons admirées ou raillées doucement jadis, en parlant des étudiants d'Oxford et de Cambridge. Quelques intellectuels d'avant-hier pourront s'en affliger et craindre que notre âme nationale ne perde de sa complexité et de sa précieuse finesse. Les moralistes, les hygiénistes de l'âme et du corps se réjouiront de voir la jeunesse de nos éphèbes se prolonger ainsi de façon salutaire et se contenter, comme matière de conversation, de sujets qui sont de leur âge et de leur compétence. A leurs aînés, qui furent trop souvent

de jeunes vieillards, beaucoup préféreront ces garçons moins compliqués, plus sains, plus propres à devenir des hommes d'action[1].

⁂

Nous voici à Londres, sous le hall de la gare Victoria. Brève, mais cérémonieuse réception — tous haut-de-forme et redingotes dehors — de l'équipe de France et de ses dirigeants par quelques personnages qu'on pourrait appeler le corps diplomatique du rugby anglais. Rien qu'à voir ces membres de la *Rugby Union*, dont plusieurs sont vénérables, on devinerait que le football est ici une des parties importantes et considérées de la vie nationale. Ceux de nos équipiers qui n'avaient pas encore traversé le *Channel* et qui, pour la première fois, ont le droit d'arborer la très honorable « cape d'international » paraissent un peu émus par ce protocole. Nos Pyrénéens y répondront tout à l'heure, à leur façon : dans l'hôtel de Piccadilly où descend le « quinze » français, au milieu de la grande salle à manger, lumineuse de plastrons blancs et de poitrines endiamantées, correctement pâmés sous les parfums des fleurs et les arpèges des tziganes, nos deux montagnards viendront dîner, l'un en chandail gris, haussé jusqu'aux oreilles, l'autre en costume cycliste et en molletières verdâtres, persuadés sans doute qu'ils flattent par cette tenue les goûts sportifs de nos amis cordiaux... Longtemps encore, sous les lustres Louis XVI du Palace britannique, on parlera de cette double et fantastique apparition.

Le lendemain, jour du match, Londres s'offre à nous sous le plus clair des soleils d'hiver, dans l'atmosphère si fine, si

1. Il n'est pas jusqu'à l'aspect extérieur de cette nouvelle génération qui ne se soit considérablement modifié. Dans le *Daily Mail* du 20 février dernier, sous la signature de M. H. Hamilton Fyfe, et au cours d'une enquête sur la jeunesse française, je trouve les lignes suivantes : « L'apparence même des jeunes gens français a changé. Il y a deux ou trois jours, j'en observais un dans un restaurant et je me demandais s'il était anglais ou français. Il y a vingt ans, il y a dix ans seulement, le doute n'eût pas été possible. Beaucoup de ces jeunes gens se donnent un air anglais : bien d'aplomb, ils ont une apparence de santé, les cheveux coupés ras, le tein et les yeux clairs, une carrure d'athlètes. »

propre des pays où il pleut beaucoup, mais où les furtifs sourires de la lumière semblent répandre plus de joie qu'ailleurs. Mes compagnons songent surtout que c'est un beau samedi sportif et que le terrain de Twickenham sera net, élastique et vite à souhait. De bon matin, dans les rues les plus affairées de la ville, la pancarte des marchands de journaux annonce en grosses lettres et *en français* le match France contre Angleterre. Tous les sportifs — ils sont nombreux ici — se précipitent sur les nouvelles : une équipe de sélection n'est jamais complètement formée qu'à la dernière heure et il est passionnant d'en connaître, pour la discuter, la composition définitive. Nous apprenons que les Anglais ont réuni contre nous leurs meilleures vedettes des clubs d'Oxford, de Cambridge, de Blackheat et des Harlequins.

Et le jeu des pronostics commence dès l'heure du *breakfast*. Nous avons parmi nous deux ou trois grandes « compétences » du journalisme sportif, autour desquelles nous nous groupons superstitieusement, dans le hall de l'hôtel, pour recueillir leurs oracles. Ceux-là connaissent toutes les données du problème : véritables bénédictins du rugby, ils n'ignorent ni les qualités de chaque homme, ni sa carrière et ses performances précédentes, ni le poids et la taille des équipiers, ni même... l'âge du capitaine. Ils jouent voluptueusement, à la façon des historiens, avec les innombrables fiches de leur mémoire, dessinent d'avance l'aspect de la partie, en prédisent le résultat à un point près. L'éloquence française se mêlant à cette logique et à cette mathématique sportives, — car deux ou trois de ces critiques de l'athlétisme sont par ailleurs gens cultivés et diserts, — ils ont l'air de faire un véritable cours de faculté et d'expliquer le rugby, ses héros — les Poullton, les Pillman, les Failliot et les Burgun — comme d'autres expliquent Kant ou Schopenhauer. Les yeux fermés, il me semble un instant que je suis transporté dans l'amphithéâtre de football comparé de la future Sorbonne du muscle...

Enfin le départ pour Twickenham. Une centaine de badauds flegmatiques, deux policemen particulièrement gigantesques, comme il convient dans un quartier de luxe, assistent à l'embarquement de l'équipe de France dans une vaste tapissière

automobile. La presse, les dirigeants de l'U. S. F. S. A., quelques amis et quelques Parisiennes élégantes qui ont fait le voyage s'entassent dans une seconde voiture. Par Kensington's Road, nous quittons l'agitation quasi parisienne de Piccadilly Circus pour gagner, par d'imperceptibles transitions de rues plus larges, de jardins et de parcs publics, de voies bordées de villas, cette campagne anglaise où se prolongent les élégances et les commodités de la ville, sans qu'on sache où finit celle-ci, où commence celle-là.

Un crochet sur la droite : cette fois, c'est vraiment, au bout de vingt-cinq kilomètres de course, la plaine large et l'horizon rural. Les voitures commencent à affluer sur le chemin qui conduit au terrain de jeu. A mesure qu'on en approche, les camelots de journaux sportifs pullulent : silencieux, mais bons commerçants tout de même, ils étalent leurs feuilles sur le sol, ou bien les piquent contre les murs bas, en habillent jusqu'aux buissons, sur des espaces de dix ou quinze mètres.

Nous entrons en bande, non sans quelque crainte, dans l'enceinte. Plusieurs d'entre nous n'ont pas eu le temps de se procurer des cartes de presse ; on nous a parlé de consignes très rigoureuses, de hauts membres de la *Rugby Union* qui, par esprit de bienfaisance sportive, payent eux-mêmes leurs places... Mais il n'est point de consigne qui résiste à l'adresse parisienne : ceux qui n'ont pas de carte présentent impérieusement aux contrôleurs de vieux coupons de théâtre, des tickets de métro périmés. En Angleterre, pour l'instant, un carton rédigé en français ouvre bien des portes. De contrôle en contrôle, nous voici dûment installés dans la tribune de la presse.

Mes compagnons, les polytechniciens du rugby, frémissent de joie, comme frémirait un joueur de billard devant un bel instrument de match. Voilà, en effet, un parfait terrain, le *ground* absolument horizontal, nivelé et gazonné avec amour, selon de savants procédés d'horticulture. Voilà aussi des tribunes comme nous n'en avons pas en France : très rapprochées du terrain, très élevées, avec des gradins très escarpés, permettant à tous les rangs de spectateurs de voir la partie, non pas, comme chez nous, en demi-profil, mais presque en projection verticale, et de la suivre comme sur un immense

tableau vert. En France, faute d'argent, nous convions le public du football devant des pelouses approximativement réglées, dans des tribunes économiques, autour de vélodromes provisoirement désaffectés : on ne sait pas assez combien la possibilité de bien voir et de voir commodément aurait vite fait d'éduquer la foule des incompétents et de lui donner la juste idée, sportive, esthétique et morale, de ce noble jeu d'équipe. La bonne optique vaut ici ce que vaut pour l'éducation musicale l'excellente acoustique. Au reste, le terrain de Twickenham ne comporte que deux tribunes, immenses d'ailleurs, parallèlement affrontées le long des grands côtés du quadrilatère. On avait essayé, paraît-il, d'en construire deux autres sur les petits côtés : il a fallu les démolir; elles arrêtaient le vent, l'indispensable courant d'air qui sèche le gazon après la pluie. Les spectateurs à bas prix se tiennent donc debout, sur des pentes découvertes : mais périssent de coryza les spectateurs à bas prix plutôt que le principe du bon terrain!...

Trois heures. Les tribunes se sont complètement remplies : dix mille personnes environ y sont massées, dont les visages donnent, sur le fond sombre des vêtements, un pointillé clair, disposé en quinconce presque géométrique, et dont nulle émotion, nulle bousculade, nul mouvement même ne troublera guère la régularité pendant toute la durée du match. Au milieu de la pelouse, la musique d'un régiment de ligne, en uniformes flambant neufs, tache d'écarlate le vert franc du gazon : elle joue de nobles et sentimentales mélodies, de puériles polkas, sur le rythme ralenti et comme ensommeillé de tout orchestre anglais qui se pique de respectabilité. Au milieu du large décor de prairies et de grands arbres dégingandés qu'on aperçoit aux deux bouts du terrain, on dirait que cette musique anémique fait du silence plutôt que du bruit et qu'elle augmente l'émotion presque religieuse de l'attente.

Enfin, sous la loge d'honneur, la porte du vestiaire s'est ouverte, et les deux « quinze » en sortent l'un après l'autre : le nôtre d'abord — les « visiteurs », violemment applaudis par le public anglais; puis le *team* de la Rose; les uns et les autres accueillis par leurs hymnes nationaux. Aussi menus, au pre-

mier coup d'œil, malgré leurs statures athlétiques, au milieu des dix mille mètres carrés du terrain, que les hommes d'une cuadrille pénétrant dans la vaste arène; moins émouvants d'ailleurs et moins théâtraux, parce que moins chamarrés; l'air plus « joujou de Nuremberg » avec leurs maillots et leurs bas aux tons naïfs et crus, Les nôtres surtout, brutalement tricolores, font l'effet de petits pantins peints de frais. Mais bientôt l'œil s'adapte à la distance et rétablit les proportions : tandis que les équipiers posent rapidement pour les photographes et le cinéma, tandis qu'ils exécutent quelques galops et donnent sur le ballon quelques coups de pied d'essai, nous les reconnaissons un à un, nous remettons à l'échelle la haute taille de celui-ci, les épaules carrées et les mollets massifs de celui-là; le même frisson nous saisit qui saisit les mélomanes au moment où les violons de l'orchestre prennent le *la*, égrènent quelques traits...

Les trente hommes placés, en ordre de combat, un bref coup de sifflet de l'arbitre, et c'est le « coup d'envoi ». La bataille commence, tout de suite acharnée et dès l'abord minutieuse et complexe, comme il sied dans un jeu savamment réglé et dont les lois sont arrivées à peu près à leur point de perfection.

Car ce serait une erreur grave que de vivre encore, à propos du rugby franco-anglais, sur l'idée que M. Paul Bourget nous donnait, en 1893, du football américain. « Terrible jeu, écrit l'auteur d'*Outre-Mer*[1], et qui suffirait seul à mesurer la différence qui sépare le monde anglo-saxon et le monde latin; jeu de jeunes dogues élevés à mordre, à se ruer dans la curée; jeu d'une race faite pour les attaques sauvages, la défense violente... divertissement presque féroce, etc. » Outre l'émotion bien légitime et l'illusion de brutalité que peut donner même le football le plus sage à quelqu'un qui le voit pour la première fois, il est bon de savoir que M. Paul Bourget décrivait là le rugby américain, de beaucoup plus jeune que le *rugby* anglais, vestige d'un jeu purement instinctif et en effet très violent qu'avaient à peine tempéré, en 1873, un concile, si je puis dire, des collèges américains, et, en

1. Paul Bourget : *Outre-Mer* (livre I) *gens et paysages d'affaires.*

1875, un traité d'entente anglo-américain. Encore le rugby d'outre-Atlantique n'a-t-il pas été suffisamment adouci : à l'heure qu'il est, les protestations continuent, même en Amérique, contre ce sport qu'il faut pratiquer, tant il est dur, en maillots rembourrés, avec un appareil de casques, de protège-oreilles, de nasals, aussi pittoresquement terrifiant que celui des anciens samouraïs. Entre parenthèses, les pages de M. Paul Bourget durent contribuer singulièrement à retarder en France l'éclosion du rugby anglais, en cette année 1893 où, précisément, les journaux parisiens s'en faisaient d'étranges idées, l'un le confondant avec le hockey, l'autre, sous la plume de Francisque Sarcey, l'imaginant comme un jeu de paume plus barbare[1] !

Aujourd'hui, sur le *ground* de Twickenham, c'est le pur, classique et beau rugby britannique que nous applaudissons. Jeu violent sans doute et athlétique, mais dont les violences mêmes ont été si bien réglementées, dont la brutalité apparente est soumise à des préceptes si adroitement définis que le meilleur jeu, le *fair play*, est justement le moins dur, celui où tout se passe en « plaquages » autorisés — cabrioles, sans danger sur un tel gazon, d'un équipier arrêté par les genoux ou par les cuisses — en « passes » et feintes subtiles, enfin en belles courses de quarante ou soixante mètres, exécutées par l'homme qui, trouvant la propice éclaircie que lui ont préparée ses camarades, va porter le ballon et marquer l' « essai » au delà de la ligne de but ennemie. Je ne doute pas que cette trop brève esquisse d'un sport si complexe ne fasse sourire nos footballeurs militants. Qu'ils me la pardonnent : elle est nécessaire pour répondre, à vingt ans de distance, à l'horrifique tableau qu'en a fait un académicien et devant lequel ont dû frémir tant de mères. *Footballa matribus detestata!...* disait un humoriste de mes amis.

Un autre humoriste sportif a défini la guerre : « cette pâle image du rugby ». Jamais je n'ai senti comme à Twickenham la vérité de cette boutade. Du haut de nos tribunes, et comme sur une immense feuille de démonstration, les virtuoses anglais, auxquels les nôtres résistent courageusement, habile-

1. Voir Pierre de Coubertin, *Une Campagne de vingt et un ans*, p. 85.

ment parfois, nous font assister à un véritable raccourci de bataille : bataille géométrique, presque sans imprévu, où la chance ne joue qu'un rôle infime, où tous les efforts, toutes les adresses sont récompensées, mais, par contre, toutes les fautes punies aussitôt que commises. Le spectacle est d'une merveilleuse précision, soit que les « avants » anglais conduisent la balle vers notre ligne de but avec les menus et savants coups de pied du *dribbling*, soit que, le plus souvent, leurs « demis » et leurs « trois-quarts » se la passent de main en main, comme une sorte de « furet », visible sans doute, mais que sa rapidité rend insaisissable. Rapidité due à ce que l'équipier anglais jette le ballon, sur sa droite ou sur sa gauche, d'une façon presque automatique, sans un cinquième de seconde d'hésitation, sûr que l'homme nécessaire est là pour le recevoir et qu'aucun rouage ne manque à la parfaite machine humaine qu'est une bonne équipe ; habile d'ailleurs, lorsque les circonstances l'exigent, à retourner la « passe » du côté d'où elle lui est venue, au lieu de la continuer sur l'équipier suivant ; et cela sur d'imperceptibles indications, données ou reçues en pleine vitesse, mieux encore, sur une sorte d'intuition spontanée, fort semblable à ce que doivent être, dans la bataille réelle, le coup d'œil et la prompte décision du grand capitaine.

Nos rivaux d'ailleurs ne sont pas moins bons dans la défense que dans l'attaque. Lorsque les nôtres, possédant le ballon, essaient à leur tour d'égrener le chapelet des « passes », il faut voir avec quelle implacable précision la ligne adverse lance sur chacun de nos équipiers, porteur momentané de la précieuse vessie, l'homme qui doit l'arrêter, paralyser son action. Autant de flèches ou de boulets arrivant à leur moment et à leur place : ou plutôt, on a l'impression d'un clavier mécanique dont chaque marteau se déclancherait à la seconde exacte où il doit annihiler l'effet d'un marteau antagoniste. Cela est purement beau si l'on réfléchit, ou plutôt si l'on *sent* que cet automatisme apparent est le fruit d'une longue éducation, d'un minutieux entraînement, et si l'on songe à tout ce que cet « esprit d'équipe » comporte, physiquement et moralement, de solidarité et d'abnégation voulues.

Avec une logique de théorème, la victoire revient aux

plus habiles, qui sont aussi les plus rapides. De notre côté, lorsque le chapelet des « passes », continué jusqu'à l'extrême droite ou à l'extrême gauche du terrain, jusqu'à la « ligne de touche », a fait aboutir la balle dans les mains d'un « ailier », il arrive, le plus souvent, ou bien que celui-ci la reçoive mal, ou bien que, trouvant massée devant lui toute la défense adverse, il ne puisse plus passer. Les Anglais, eux, arrivent assez tôt pour passer, et c'est merveille qu'ils ne marquent pas un plus grand nombre de points contre nous. Le mérite en revient justement à l'un de nos Pyrénéens qui tient le rôle ingrat d' « arrière » — l'arrière, « espoir suprême et suprême pensée », ici comme dans la bataille vraie !.. — et qui, courbé en deux, solide sur ses jarrets de montagnard, les bras en entonnoir, cueille au dernier moment le ballon ou l'homme, ou tous les deux ensemble, et empêche plus d'un « essai » qui paraissait inéluctable. Le Tarbais Caujolles, « bon sur l'homme et sur le ballon », selon la formule traditionnelle, a bien mérité la couronne d'éloges que lui tresseront demain, par la voie de la presse, nos adversaires eux-mêmes. Dès maintenant, à chacun de ses exploits, le public anglais l'applaudit de tout cœur, en battements de main bruyants, mais brefs qui, dans l'air sec, sous la tôle ondulée qui recouvre les tribunes, ont des sonorités et des crépitements métalliques.

Ce sont là, d'ailleurs, les seules marques d'enthousiasme. Pas de cris, point de ces longues rumeurs d'admiration ou de blâme, comme nous en entendons sur nos pelouses parisiennes ou méridionales. Sans doute s'y opposent tant de milliers de courtes pipes de bruyère, vissées à bloc entre les mâchoires des dilettantes anglais et fleurant, tout le long des lignes de touche, l'odeur mielleuse du tabac de Virginie. Et puis, au rebours de ce qui se passe chez nous, il n'y a guère de femmes ici. On dirait que l'Anglais n'emmène pas plus son épouse au football que le Grec n'emmenait la sienne au théâtre. Ici, le rugby n'est point un spectacle de badauderie, où des femmes nerveuses, des curieux peu compétents, mais avides de sensations nouvelles, crient et s'agitent au hasard. C'est une affaire grave, quelque chose comme l'exécution solennelle d'une symphonie, pendant laquelle les dilettantes n'aiment point les manifestations, même d'en-

thousiasme, qui hacheraient leur plaisir et morcelleraient leur émotion.

Et cependant, que d'enthousiasme contenu!.. Quelle admiration nettement sportive pour la meilleure tactique, pour la plus belle performance, même lorsqu'elles mettent en péril l'équipe anglaise!... Dans notre tribune surtout, toute la presse d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande semble vivre le match plutôt que le regarder et le critiquer. Plusieurs douzaines de journalistes sont là, en costumes pittoresques, cheviottes à grands carreaux, homespuns verts ou brique, cache-nez bariolés, tout cela rincé, déteint et fripé par la pluie, le soleil, les voitures, régime ordinaire de la critique sportive. L'Écossais Hamish Stuart, le Sarcey du rugby, porte la casquette cycliste, le gros manteau de laine bourrue et les lourds brodequins d'un *gentleman farmer* visitant ses terres. Tous regardent avec passion, esquissent imperceptiblement, de tous leurs muscles contractés, de toute leur énergie d'anciens footballeurs, les attaques, les parades qu'ils conseillent aux équipiers, dans leur for intérieur; les uns dictent de suite leur compte rendu à des *boys*, sans perdre de vue la partie; d'autres se réservent pour la salle de rédaction, prennent à peine deux ou trois notes, sûrs de se rappeler par le menu ces quatre-vingt minutes de jeu, aussi nettement qu'un critique dramatique bien entraîné se rappelle les péripéties d'un drame en cinq actes.

*
* *

Nous rentrons à Londres. Dans la tapissière automobile, mes compagnons discutent maintenant la très honorable défaite que nous venons de subir. Après le jeu des pronostics, voici l'autre jeu, non moins cher à la critique athlétique, des explications, des corrections : ce qu'il fallait faire à tel instant du match, ce qui se serait passé si, au lieu de tel équipier, nous en avions eu tel autre... Bref, tous se remettent âprement à parler rugby.

Je leur en veux un peu. J'aimerais à refaire en silence le trajet de Twickenham à Piccadilly : après tant de technique

et d'attention sportives, je souhaiterais un peu de répit, ne fût-ce que pour jouir de cette route délicieuse, de cette fin d'après-midi de janvier, nette, froide et ensoleillée. Malgré moi d'ailleurs, par une lointaine association d'idées, le souvenir me hante de telles pages de critique littéraire où Taine, pour mieux opposer Tennyson à Alfred de Musset, compare le calme de la campagne londonnienne à la cohue bourdonnante de la vie de Paris. Ce beau couplet de l'*Histoire de la littérature anglaise* m'apparaît plus éloquent et plus vrai que jamais : on voudrait le reprendre — avec toute l'humilité qui convient lorsqu'on évoque le nom de Taine — en songeant plus spécialement à comparer l'athlétisme de ces deux pays et, d'une façon générale, l'organisation hygiénique et sportive de leur vie.

Voici justement la banlieue de la plus grande ville, de la plus étonnante agglomération qui soit au monde. C'est par la banlieue d'une cité que volontiers, nous autres sportifs, nous concevons l'idée que celle-ci se fait de sa vie physique et de son expansion matérielle. Ici, dans cette interminable succession de villas suburbaines, n'admirons pas seulement la grâce propre et luisante de chaque maison, l'aspect engageant du petit perron, l'accueillante marquise de pierre soutenue par deux grêles colonnettes Empire, et la porte de chêne plein, simple, mais cossue, ornée d'une poignée de cuivre massif, minutieusement ciselée. Négligeons même l'élégance intime, le confort du *home*, que l'on voit, que l'on soupçonne au moins, par les fenêtres ouvertes sur le dernier rayon de soleil. Ce qui doit nous étonner ici, c'est l'air qui circule largement autour de ces maisonnettes, les bouquets d'arbres qui les entourent généreusement, les abritent, les isolent. Point de maisons à six étages comme on en voit çà et là dans notre banlieue la plus élégante, énormes et redoutables dés de pierre, premiers jalons d'un envahissement progressif et implacable par les immeubles de rapport. L'Angleterre, s'il le faut, laissera Londres s'étendre à l'infini, mais à la façon d'un parc aéré et bien tenu : le bourgeois anglais défendra sa villa à un seul étage comme le plus précieux de ses luxes, comme la forteresse même de sa santé. Que ferons-nous pendant ce temps?... Voici qu'on a décidé la suppression des inutiles fortifications de Paris : saurons-

nous installer, sur leur emplacement, les boulevards de verdure, les terrains de jeux et de sport qui prêteraient à notre capitale une grâce nouvelle? Ou bien nous laisserons-nous enfermer dans une haute et définitive ceinture de pierre, dernier « mur murant Paris », contre lequel « Paris murmurant », comme on disait déjà au grand siècle, ne pourrait plus rien?...

Voyez cette campagne anglaise : elle ne semble pourtant pas séparer de la ville ceux qui l'habitent. Je veux bien que toutes les sorties de Londres ne soient pas aussi élégantes, aussi commodes que celle-ci; mais quelle transition douce, quel passage insensible de l'activité des quartiers d'affaires au repos de la banlieue!... Point de ces murs revêches, de ces octrois hargneux, de ces zones désolées et sales qui, chez nous, semblent s'opposer à tout effort des citadins vers la vie au grand air. La route elle-même, de Piccadilly à Twickenham, s'est poursuivie large, unie, roulante : les cyclistes ont pu faire ce trajet sans cahots ni danger. Et, lorsque nous rentrerons en pleine ville, les parcs publics, fragments d'anciennes forêts, ouvriront encore sur les avenues des horizons profonds et calmes, véritables « espaces libres » et non, comme à Paris, squares mesquins et surpeuplés.

Du peuple qui s'est fait une telle ville on peut dire qu'il goûte sincèrement, autrement qu'en paroles, la vie au grand air et les joies de l'hygiène. On peut dire aussi de lui qu'il est foncièrement sportif. Ce n'est rien d'avoir vu tout à l'heure quelques milliers de Londoniens autour d'une pelouse, où d'ailleurs des trains et des tramways les ont transportés le plus rapidement et le plus aisément du monde : nous en avons autant chez nous. Mais il y a public et public : le nôtre est encore composé en majeure partie de simples curieux, qui ne goûtent du sport que l'émotion extérieure et théâtrale. Au contraire, la sportivité du peuple anglais a passé dans ses mœurs, dans ses habitudes journalières : rentré à Londres, j'en trouve la preuve, à chaque instant, jusque dans la circulation méthodique et polie, sans cris ni injures, des véhicules de toute sorte, jusque dans les gestes précis, utiles et sans affolement des piétons. On a tôt fait de dire que c'est affaire de tempérament national. Il faut se rappeler, avec M. Pierre de Cou-

bertin, qu'il y a soixante-quinze ans, lorsque Thomas Arnold entreprit, par une pédagogie essentiellement sportive, de réformer la discipline des *public schools*, ceux-ci étaient tombés, de l'aveu même de Gladstone, dans un état de profond abaissement : « brutalité révoltante chez les grands, haine comprimée chez les petits, nulle franchise dans les rapports ; au lieu de saines distractions, le goût précoce de l'alcool et des cartes... »

C'est un match qui m'a fait penser au grand pédagogue dont les cendres reposent aujourd'hui à Rugby même, la petite ville d'où le noble jeu du ballon ovale a tiré son nom. Récemment, à propos d'un autre match disputé à Bordeaux, M. Thamin, recteur de la Faculté des lettres, célébrait avec éloquence l'athlétisme et surtout le football comme une sorte de « volapück du muscle », intelligible pour des peuples de races différentes. On peut espérer qu'à la faveur de cette nouvelle langue internationale, assidûment pratiquée, nos nerfs latins recevront, sans révolte et sans même s'en douter, le lointain écho des leçons de Thomas Arnold, réformateur par le sport de la jeunesse anglaise.

GEORGES ROZET

LE KILOMÈTRE 83[1]

XXX

— Je t'interdis de continuer cette intimité déplacée avec madame Vallery...

Au ton dont ce benêt de Lanier a proféré cette injonction maritale, je prévois une vive réplique de sa jeune épouse, puis quelqu'un de ces intermèdes de la vie conjugale, médiocrement divertissants pour qui, comme moi, sous couleur d'invitation à déjeuner, s'y trouve convié. Mais, contrairement à mon attente, cette fine abeille a pris son air le plus candide. Ses sourcils s'arrondissent au-dessus de ses yeux tout clairs, de ces yeux où il y a toujours de la poudre d'or pour sécher les mauvaises larmes.

— Pourquoi donc? — soupira-t-elle ingénument. — N'est-elle pas la femme de ton chef?

— D'abord elle n'est pas sa femme.

— Bon! A Battambang c'est toi-même qui m'as expliqué gentiment qu'ici il ne fallait pas se montrer trop exigeant sur les actes de mariage... lequel d'ailleurs, en l'espèce, peut très bien exister... est-ce qu'on sait jamais, avec les facilités que donne la loi anglaise? Il peut parfaitement se faire que cette pauvre Hetty ait été calomniée par de méchantes langues! Tu sais bien qu'il y en a partout... Est-ce qu'on n'a pas

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

raconté que je me polissais les cheveux avec des tampons d'herbes de sorcières ramassées par ma congaïe?

Et l'épouse légitime soulève avec la main, comme un fardeau accablant, le trésor de cette chevelure au brillant naturel, qui écrase son jeune front en moiteur.

— Se peut que j'aie dit cela à Battambang, — réplique Lanier brutalement, — mais ici, c'est une autre affaire...

Il s'arrête un instant, et soudain ses yeux commencent à fureter, à droite et à gauche, dans les coins de la pièce. Ah çà! qu'a-t-il donc aujourd'hui? Le soleil lui a-t-il tapé sur le crâne?

— Ce que je ne veux pas — il crie presque et, ma parole, ses dents grincent, — ce que je ne veux pas, — répète-t-il...

Et il lance le geste de frapper violemment sur une table; mais comme celle qui se trouve là, sous sa main, est une fragile table de rotin, où il n'y a pas place pour une paume, attendu que la tasse à café, le cendrier et la boîte d'allumettes suffisent à l'encombrer, Lanier reste soudain tout coi, les doigts arrêtés dans leur élan, et achève d'un ton radouci, presque geignard :

— Ce que je ne veux pas, c'est qu'elle passe son temps à te conseiller de déserter!

Ho! Ho! déserter! le vilain mot que voilà, M. Lanier! Savez-vous que vous n'êtes qu'un triste butor! Savez-vous que vous ne jouez pas ici la même partie, vous et celle-là qui eut l'extrême douceur de vous y suivre? Savez-vous que, lorsque vous aurez rapporté en France, à peu près au complet, votre tête, — peu de chose, — votre foie et vos quatre membres, le problème sera superlativement résolu pour vous, et, qu'au pis aller, les litres de lait et de Vichy que vous ingurgiterez pendant quelque temps représenteront tout au juste les mois de biberon de l'enfant que vos respectables parents mirent en nourrice au Siam-Cambodge, avec l'espoir d'en voir revenir un homme; mais que pour l'enfant qui est là à vos côtés, il s'agit de renoncement à sa fraîcheur, à sa beauté, à la fleur de sa jeunesse, c'est-à-dire à sa raison même d'exister; et, que l'expérience qu'elle aura acquise à Chang-préah des anémies, des hépatites, des jaunes de l'œil et des bistres de l'épiderme, lui vaudra tout au juste l'avantage d'avoir l'air d'une sauva-

gesse au milieu de ses compagnes, et que c'est vous alors, imbécile, qui la rendrez responsable de l'admirable erreur du sacrifice qu'elle vous aura consenti?.

Mais je n'ai pas le temps de manifester mon sentiment très vif sur la question, et pas davantage celui de prendre la défense de madame Vallery, de rappeler à Lanier que, sans même parler de l'histoire de Fagui, j'ai vu Hetty Dibson à l'œuvre, au chevet de la congaïe de Dumoulin, mon contremaître, et, du même coup, à la présidence d'une tablée de cinq gnôs, dont la mère avait de bonnes raisons pour avoir oublié de mettre la ké-bat à riz sur le feu. Je n'ai pas le temps de déclarer que je tiens pour une chose *valuable* l'amitié d'Hetty Dibson, car voilà madame Lanier qui s'est levée, s'est approchée de la chaise de son mari, a jeté ses bras, par derrière, autour du cou de ce dernier, et commence mille chatteries... Tant que le nigaud remonte le coin de ses lèvres et se déride, et que moi-même, dont la partie de mesures pour rien ne semble pas indispensable à ce duo, suis sur le point de prétexter les exigences de la sieste pour me retirer, lorsque les yeux sablés d'or jugent à propos de me prendre plus directement à témoin.

— Imaginez que mon mari a peur que je le quitte! Il sait pourtant bien... (ici un petit mouvement de volte vers cet époux inquiet et un peser tendre de la main gauche sur cette tête tracassée) il sait pourtant bien ce que je lui ai dit : « Tant que cette bague tiendra à mon doigt... » (cette bague qu'on m'indique d'un avancé du menton, c'est l'anneau jaune d'une alliance, qui, pour l'instant, brille parmi les boucles d'une orageuse chevelure brune)... Et, voyez, Monsieur, je l'ai gardée, malgré la chaleur, et on ne se doute pas comme c'est lourd, un vrai fer de forçat!... Mais tant que cette bague tiendra, ne glissera pas toute seule, c'est signe que je n'aurai pas assez maigri pour être obligée de m'en aller!

Ça, c'est gentil, et mon homme, tout à fait calmé, sourit d'un air de béatitude un peu niaise. Mais (ô femme, ô énigme, ô aiguillon, ô buveuse d'illogisme, ô fille d'or des vents capricieux), pourquoi, quelques minutes plus tard, quand je prends malgré tout congé, pourquoi, bondissante et vive, les cheveux en essaim de guêpes, le rire prêt à strider, s'arrête-t-elle

devant ce bahut de Canton aux lourdes sculptures funèbres? Il est couvert d'une bien belle plaque de marbre rouge, ce bahut, d'une plaque de ce marbre de Soui-Tchang, qui a la somptueuse couleur d'un sang coagulé!... Pourquoi s'arrête-t-elle? Pourquoi ce coup d'œil aigu lancé à la glace voisine, et pourquoi cette main qui s'immobilise, pendante, l'annulaire bien à l'aplomb de la plaque rouge? Et pourquoi décocher avec un sourire terrible, en secouant cette petite menotte :

— Là! vous voyez bien qu'il ne tombe pas encore! Mais, par exemple, le jour ou ça fera tin-tin sur le marbre, adieu Chang-préah! Adieu Siam-Cambodge! Ce sera la clochette du départ...

Ce n'est plus du tout l'expression de la bonne petite épouse aux dorlotements de chattemite, que mes regards vont rejoindre au fond des prunelles mal balayées de leur poussière précieuse, mais quelque chose de plus pervers, de plus ambigu, où il y a du poison, du défi, et aussi de l'étincelant à quoi je ne sais pas donner de nom...

Pour cette fois, c'est Lanier qui courbe la tête. Il tortillonne un sourire humble et tâche de faire bonne contenance. Mais, à la seconde même, le boy en train de desservir ayant laissé tomber une cuiller à café, je le vois au bruit, au tin-tin, mimer impulsivement une grimace affreuse.

Et je m'en vais un peu rêveur, sous la lumière omnipotente, la lumière qui pèse aux visages comme un masque de plomb, que les frêles visages féminins ne peuvent porter longtemps, sans cruels stigmates... A cette heure, le cerveau suit mal le fil d'une idée; il est vite conduit à la caverne du sommeil. Une seule préoccupation émeut le mien : gagner, par le plus court, le grand chapeau d'ombre de la chambre que Vallery met à ma disposition pour la sieste.

Mais, au réveil, avant de repartir pour le marais, les incidents du déjeuner me reviennent, malgré que j'en aie, en mémoire. Oui, je constate chez Lanier une nervosité qui devient inquiétante; et je ne veux pas quitter la troisième rivière, sans m'être ouvert de mes inquiétudes à Hetty Dibson, femme de bon conseil et de solide raison. Après la cagna de Dumoulin, c'est la chambre de Fagui qui nous a servi de terrain de rapprochement, et j'ai eu ainsi une double épreuve pour

apprécier celle qu'on accusait tout à l'heure de prêcher la désertion. Je ne peux oublier que c'est elle qui s'est occupée de faire entrer petit à petit dans la chambre d'ici le mobilier que j'apportais en vrac de là-bas ; elle qui a placé la psyché dans le jour favorable, qui a disposé de ses mains, sur la table à coiffer, les brosses, les ciseaux, tous ces menus engins de l'arsenal d'une femme, par la vertu desquels Fagui, d'abord atone et muette, s'est peu à peu refamiliarisée avec la vie... En vérité, j'ai beaucoup de gratitude à Hetty Dibson, beaucoup d'estime pour sa tête froide.

Elle me reçoit allongée sur sa chaise-longue, toute la chirurgie d'un onglier dans le creux de sa robe, et, cependant que sa congaïe l'évente, studieusement occupée à faire briller à facettes, à la pâte rose, l'extrémité de ses phalanges. Ce qui justifie, au shake-hand, l'exhibition de cinq capsules vermillonnées par le polissoir, au bout de cinq longues tiges de cire blanche, les doigts nus. Nus, car il fait si chaud, n'est-ce pas, que le moindre bijou pèse comme un fer de forçat!

Et Hetty Dibson, elle, n'a pas d'alliance à préserver de la glissade! Nus comme le cou, comme les poignets... et, certes ce serait, à brève échéance, la déconfiture de l'orfèvre Foung-li, si l'on ne faisait venir maintenant, par son intermédiaire, au lieu de ces insupportables plaques de métal chaud, quelque jeu de ces belles boules de pierre translucide et fraîche qu'il est si agréable de rouler dans les paumes, pour tromper la fièvre.

Au premier mot que je hasarde sur le ménage Lanier, madame « l'ingénieur en chef » s'emporte. Lanier n'est qu'un imbécile, un monstrueux égoïste, et en outre un intolérable caractère, un coléreux... Il devrait être à genoux devant sa femme au lieu de la tarabuster... C'est un misérable! Est-ce que tous les gens qui sont là-bas, à travailler sur le marais, ne se passent pas de leur femme?

— Sans doute, sans doute... — je bats, devant mon visage, de l'éventail-écran que la congaïe pitoyable m'a tendu — malheureusement, par le temps qui cuit, il n'y a ni imbéciles, ni monstres, ni égoïstes... il n'y a que des malades!

Mais Hetty Dibson, malade de chaleur elle-même, continue à s'en prendre véhémentement à l'égoïsme mâle en général et

à le charger de tous les méfaits, ce qui est peut-être légitime, appliqué au cas Lanier, mais discutable pour le cas Vallery.

XXXI

Je restai quelques jours sans retourner à la troisième rivière. Jours pénibles, lourds aux épaules, oppression d'une atmosphère en mystérieux travail.

Vers le soir, des boules de vapeurs blanchâtres commençaient d'apparaître sur le marais, s'enflaient, s'épaississaient, se soudaient, enfouissaient la digue sous leur avalanche cotonneuse, puis roulaient en vagues molles, qui gagnaient les bords, s'accrochaient aux pointes des arbres, et déferlaient sur tout le camp, noyant les feux d'herbes aromatiques allumés par les coolies contre les noirs zanzaris. Le pis était qu'une fois entré là-dedans, vous aviez l'exacte sensation de serviettes mouillées d'eau chaude, appliquées sur votre peau et que, ce nonobstant, vous frissonniez et claquiez des dents...

Et cela durait ainsi jusque vers deux ou trois heures du matin, où peu à peu la couche stagnante éclaircie, baissée de niveau, semblait se perdre par la terre, comme à travers un vase poreux.

Mon travail m'occupait, à ce moment, assez loin de la rive, dans l'intérieur de la forêt, et le retour, dans cette brume étrange, était si désagréable, qu'à la troisième expérience, je décidai de passer la nuit sur place, dans le camp de mes défricheurs, en un point où cette marée funèbre n'arrivait pas et où la flamme des feux montait, rose et brillante, comme une tente de soie.

Mal m'en prit, d'ailleurs, car le cinquième soir, c'est d'un accès classique de fièvre des bois que je claquais des dents. Dans le cauchemar qui s'ensuivit, j'étais obsédé d'hallucinations dont la plus tenace était celle d'une main suspendue, comme un fruit, au-dessus d'un lac de sang durci. Une main, comme un fruit très blanc... et, tout d'un coup, quelque chose comme un pépin d'or en tombait avec un fracas de gong, et le sang se mettait à se moirer d'ondes plus claires, à tourner au jaune, à prendre couleur d'eau de marais...

Au matin, réconforté par un peu de thé, je regagnai Chang-préah, et rentrai chez moi pour renouveler ma provision de quinine et dormir deux ou trois heures sur un lit à sommier. Mais à peine avais-je refermé ma porte qu'elle se rouvrait derrière moi et que Moutier, la mine quasi plus défaite que la mienne, tombait sur un fauteuil.

— A-ka-thor avait raison, — dit-il entre ses dents, — l'endroit est maudit!

Sans hésitation je prononçai :

— Lanier?

Il fit oui, silencieusement, d'une inclination de tête.

— Racontez-moi le drame.

Derechef, j'avais lancé le mot sans balancer.

J'étais sûr — qui dira par quelle prescience? — que, cette fois, ce n'était ni de paludisme, ni de soleil, ni de dyssenterie qu'il était question.

Et Moutier me raconta le drame : comment les gens de la rivière avaient entendu, vers neuf heures du soir, un hurlement épouvantable parti de la sala Lanier; comment on était accouru, Vallery en tête, et comment ils avaient trouvé Lanier accroupi dans un angle du salon, comme un singe dans le coin de sa cage, un coupe-coupe de défricheur, dégouttant à la main et à trois pas de lui, au pied du bahut de Canton, le corps de sa femme inondé de rouge. Sur quoi, le vieux Vallery avait fait, sans tergiverser, le seul geste qui convînt, lequel était d'épauler son fusil et de presser la détente...

— Heureusement, — conclut Moutier, — que Fagui n'a rien vu ni entendu de tout cela! La congaïe a l'ordre de l'empêcher de quitter sa chambre, jusqu'à ce que tout soit remis en ordre.

Moutier est le chef, puisqu'en somme Vallery n'est ici qu'à titre officieux. Moutier a charge de nos âmes et de nos corps...

Mais, au fond, Moutier nous donnerait tous, nous, notre sang, nos os, nos bagages, pour un grain de la poussière de ce qui a touché à Lully.

Je demandai, la gorge sèche :

— Quelles blessures portait le corps de madame Lanier?

Moutier me répondit, sans remarquer mon émoi :

— Deux affreuses entailles de coupe-coupe, dont l'une

avait sectionné la carotide et dont l'autre avait fait sauter l'annulaire de la main gauche. Nous avons ramassé la bague d'alliance dans une flaque de sang.

Eh bien! Hetty Dibson, pensez-vous maintenant qu'il est quelquefois prudent de soigner les malades?

— Il paraît — ajouta Moutier — qu'un geste de la malheureuse s'amusant à faire glisser sa bague le long du doigt, comme sur la tringle d'un baguenaudier, exaspérait depuis longtemps la folie naissante de son mari...

Je baisse la tête. Qui pèsera jamais les responsabilités par omission? N'aurais-je pas pu?... N'aurais-je pas dû, en dépit de l'inconsciente Hetty?...

— C'est vous, — reprend Moutier, — qui aurez encore la corvée de l'inventaire, mon pauvre ami... Vous demanderez l'alliance à Vallery.

J'ai demandé l'alliance à Vallery, et voici dans mes mains le frêle anneau de métal... le cercle si lourd! C'est ce que les bijoutiers appellent un demi-jonc, et, dans l'intérieur, sont inscrits, comme à l'ordinaire, les deux prénoms, *Jean Madeleine* et une date : 8 ju... Tiens, quel est ce mois : *juet*? Et au fait ce n'est pas *Madeleine* qui est gravé, c'est *Madeine*; et à regarder de très près, il y a là semble-t-il, deux défauts dans le métal, deux minuscules ébarbages... Et soudain une lueur fulgurante zigzague dans mon cerveau.

— Foung-li! Foung-li!

Me voici courant sans casque, sous le soleil fou, vers la boutique de l'orfèvre, la belle boutique pavoisée de frissonnantes bannières funèbres.

— Foung-li! tu connais cette bague?... Tu l'as travaillée?...

Le vieux Foung-li prend l'objet sans hâte, le regarde par-dessus, puis par-dessous des lunettes, et ainsi de moi-même, et, les yeux obliques, dans son français le plus appliqué :

— Oui, Monsieur, madame Lanier a porté deux fois cette bague dans ma maison pour la faire resserrer.

J'essuie mon front plein de sueur, et j'emprunte au maître orfèvre un dais d'enterrement, en guise de parasol, pour regagner la sala Lanier, où je vais dresser un inventaire : un bahut de Canton avec marbre rouge, une glace usagée et une douzaine de petites cuillers qui font tin-tin...

— Allons! j'aurai toujours appris au Siam-Cambodge de merveilleuses bottes de cette escrime féminine à la parisienne, qui passe la portée des coups de poings d'Hetty Dibson... et aussi, j'imagine, quelque notion du respect dû à ce qu'il y a d'étincelant, parfois, au fond des jeunes yeux clairs, où glisse un peu de sable d'or.

XXXII

Trois femmes, moins une... et une qui déserta!

Il ne reste que Fagui, Fagui la démente, redevenue riveraine du marais, sous la garde de Moutier. Folie douce, comme l'annonça le docteur, et dont le détraquement se révélerait à peine, n'étaient d'obstinés silences, déchirés du cri qui fait mal... Elle sort et erre à sa guise. Elle contemple volontiers le travail des coolies sur la digue, de loin, car le vacarme l'effarouche. Mais, surtout, elle aime à se promener sur la ligne parachevée et relativement déserte, entre la rivière et la borne du kilomètre 83. Il semble qu'elle éprouve un contentement de sécurité à sentir, sous ses pieds, le dur lit du ballast. Elle affectionne aussi les particularités de la voie, les aiguilles, les bretelles, les contre-cœurs; elle les examine longuement, et, quand les rails brillent, on la voit s'accroupir, dessiner le geste de les caresser. Le docteur dit que le séjour ici vaut, après tout, autant et mieux pour elle qu'un internement à Saïgon, et Moutier ne veut entendre parler de confier à d'autres qu'à lui-même le soin de son rapatriement.

Celle qui déserta, c'est Hetty Dibson.

Le surlendemain du drame de la sala Lanier, elle a déclaré tout net à Vallery qu'elle repartait pour Hong-Kong, qu'il savait bien, lui, Philippe, que ce n'était pas pour sa barbiche grise qu'elle était venue à Chang-préah, mais seulement pour défendre cette pauvre petite Lanier, qu'à nous tous nous avions trouvé moyen de laisser massacrer, et que, maintenant, elle n'avait plus qu'à s'en aller...

Et Pip ne put faire moins que de donner des ordres pour qu'un train spécial soit chauffé en gare de Chang-préah, et pour qu'une demi-douzaine d'agents de navigation maritime

ou fluviale, tenant bureau entre le 14e et le 21e degré de latitude nord, soient avisés, par télégraphe, d'avoir à aménager leur meilleure cabine de pont.

Il faut rendre cette justice à Pip qu'il n'insinua pas une seconde qu'on pourrait retourner s'installer sous les pamplemousses fleuris de Battambang. Je crois que le contact du fusil chaud entre les doigts lui avait suggéré quelques réflexions... C'était une tête grise, et dans son genre, un vieux dur à cuire; ce n'était pas un barbon. Le nettoyage du camp de la troisième rivière achevé, il a paru même tout ragaillardi à l'idée de venir prendre sa place au milieu de nous, sur le front de bandière. Le voilà devenu riverain du marais, lui aussi, et commensal de la popote. Pour éviter des conflits d'attributions avec Moutier, il a pris la direction des travaux d'infrastructure au delà de la borne 84, sur le segment de ligne dont je poursuis, en forêt, l'exploitation. Nous avons ainsi l'occasion de nous rencontrer à l'ombre d'un velum de lianes, propice aux causeries. Il me parle volontiers de ses campagnes antérieures, des plaines de Syrie, où les trombes, venues des gorges du Liban, emportaient ses tas de ballast, comme des poignées de grains; des marais de Thessalie, dont l'asséchement, après des gentillesses paludéennes dignes de Chang-préah, avait, morts les moustiques, attiré des légions d'archéologues sur les débris d'un barrage non point khmer, mais pélasgique; des gisements de pyrites de la côte du Pacifique où, sur un sol couleur de cuivre, sans une goutte d'eau, sans une touffe d'herbe à vingt lieues à la ronde, il avait fallu édifier, en quinze jours, une ville de bois démontable pour six mille mineurs...

De son aventure avec la Dibson, il ne garde ni rancune, ni honte. La seule allusion à ce passé qui tomba de ses lèvres eut pour origine le croisement du petit tilbury noir, délaissé de ses brillantes habituées et devenu le véhicule d'invalide d'André Moutier, duquel la jambe, décidément, reste à la traîne... Et l'allusion se borna à une phrase, prononcée avec un joli sourire de papa, tandis que nous regardions filer les roues légères, une phrase qui disait quelque chose comme : « Cette folie avait assez duré!... C'est la pension de mes fils qui bénéficiera de ma sagesse. » Ses fils! Deux jeunes

hommes de jolie tournure et de mise élégante, à en juger par les photographies qu'il m'a montrées avec orgueil. L'un rêve à sa licence en droit, l'autre se sent du goût pour la peinture... Deux jeunes hommes aux mains soignées, aux maxillaires un peu flous... Et, ma foi, reluquant cette jeunesse au poil lustré, et surprenant, un quart d'heure après, la vieille tête grise suant à se chipoter avec les doigts jaunes de ses dessinateurs, sous la paillote d'un méchant bureau, je crois bien que ce n'est pas pour la tête chenue que j'ai eu honte, même coiffée d'Hetty Dibson!

Ce qui m'enchante chez Vallery, c'est sa bonhomie devant le bilan de nos pertes. Il en a vu bien d'autres, quoique, concède-t-il, « si cela continue un mois ou deux, nous sommes en bonne posture pour le record, record du pourcentage, bien entendu, car nous ne saurions, pour les chiffres absolus, mettre notre modeste performance à côté des grandes batailles comme Suez et Panama. Mais, pour une simple escarmouche de partisans, le condottiere Vanelli a le droit d'être content. »

A l'heure qu'il est, voici le tableau : trois mille moins sept cent soixante, à la colonne « Asiatiques ». A la colonne « Européens », quinze moins six, resterait neuf; il faut compter les deux hommes de remplacement, savoir Vallery lui-même et Bob Findlay. Findlay est un petit Anglais, rose et court de bras, comme une poupée, et qu'à première apparence une pichenette renverserait, mais qui se soutient admirablement avec du whisky, du ginger-ale et des fantaisies françaises à base d'eau, telles que le pernod, le vermouth, la menthe et le picon... Au demeurant, le meilleur fils d'Albion. On nous l'a fait venir de Rangoon, où il jouait au polo sur le *recreation ground*, à l'heure du *tiffin*, ce qui constitue une garantie appréciable d'entraînement pour le jeu que nous jouons ici. L'idée que, si les ma-kouis s'y prêtent seulement un peu, nous avons chance de dégringoler le record français, lui est très *exciting*. Il s'est fait donner les chiffres : 38 p. 100 — traversée de la vallée du Nam-ti par le chemin de fer de Lao-kay à Yunnansen, — record professionnel, s'entend, car pour le record amateur, route militaire de Majunga à Tananarive, les chiffres n'ont jamais pu être officiellement homologués. Il s'est fait donner les chiffres, et tient soigneusement un *score*

journalier; et, pour un rien, je le soupçonnerais de regarder d'un œil sans tendresse notre docteur qui s'efforce de son mieux à compromettre un si glorieux résultat.

Mais, les ma-kouis s'y prêteront-ils? Avec Moutier nous venons d'établir des pronostics... Il faudrait avoir franchi le marais avant la saison des pluies, six semaines environ. Cela sera-t-il? Il nous est permis de l'espérer. Nous commençons à coffrer les derniers bétonnages; les traverses et le ballast sont à pied d'œuvre, nos équipages de bourreurs ont fait leurs preuves... Oui, dans six semaines, nous aurons mis la bride au vieux ma-koui fangeux, la sourdine définitive au Gong de malheur...

Quand Moutier prononce ce mot : terminus, une flamme rose monte à ses joues blêmes. *Go on*, Moutier, *go on*! Je sais que la mort de Lully, son camarade, son frère, lui a porté un coup dur, un de ces coups sourds, comme les boxeurs en connaissent, dont l'effet se prolonge et s'accroît avec le nombre des rounds. Mais, à personne, je le sais aussi, il ne lui conviendrait de montrer sa blessure secrète, pas plus qu'il ne lui plaît d'exhiber l'ulcère de sa jambe, que le docteur a toutes les peines du monde à visiter. Et pourtant, je perçois en lui, je devine sous l'écorce toujours grise de sa réserve, je ne sais quel travail mystérieux des vitalités profondes... Dans nos entretiens journaliers, je surprends, au tournant d'une phrase, d'une réflexion, l'éclair d'une sensibilité inattendue, je ne sais quel enrichissement d'émotion de sa droiture un peu raide, un peu sèche... Et, je songe, malgré moi, à ces floraisons d'arbres qui sont la gloire de la forêt, à ces jardins merveilleux, soudainement portés par les troncs ligneux, les beaux troncs austères et solides comme des colonnes de temple.

XXXIII

Hier, nous revenions ensemble, à cheval, du camp des coolies. C'était l'heure où, le travail fini, ils prennent le riz, le bol aux mains, accroupis sur les talons, au seuil des huttes de nattes qui leur servent de demeures. Une heure très brève de repos, de calme, de clarté quasi sereine. A travers les touffes

assombries de la berge, on aperçoit des morceaux éclatants de marais, des carrés d'eau chinés de bleu, de rouge et de violet, et beaux comme des tapis de prières. Sur le sol, nous pouvions admirer tout un grillage de dessins à la chaux, destinés à barrer le passage aux ma-kouis des épidémies, — interprétation ingénieuse des sévères consignes du docteur, relatives à l'emploi des désinfectants. Toute une marmaille demi-nue utilisait ces lignes blanches pour jouer à la marelle, avec des cris volant et s'entre-croisant, comme des martinets, devant l'arche dorée du crépuscule.

Un de ces marmots retint notre attention. Il jouait son jeu tout seul, sous la dignité d'une fastueuse calotte de soie mauve, emboîtant son crâne plein d'éminences. Et, son jeu consistait à jeter une digue de glaise et de cailloux au travers d'un marais de Chang-préah miniature, une magnifique flaque jaune du bord de la route. Mais, plus heureux que les gens du kilomètre 83, il avait atteint l'autre rive, lui, et, pour célébrer son succès et glorifier je pense, son œuvre, il avait planté au centre même de celle-ci, un long rameau rouge d'érythryne, qu'il se hâta d'arracher, à notre approche, et de serrer contre lui, comme un trésor.

Moutier s'arrêta, sourit au bambin et lui tendit une pièce de dix centimes, vers laquelle s'allongea prudemment la menotte fleurie.

Se retournant vers moi, mon compagnon me dit pensivement :

— Vous rappelez-vous, Tourange, ce que nous prédisait notre vieux compagnon de route du *Vaïco*, qu'un jour viendrait pour nous le temps de la pitié, de la pitié pour ceux-là — il pivota sur sa selle et, de la main, désigna le camp des huttes — pour ceux-là, nos semblables, nos frères!

A ces derniers mots, j'eus un haut-le-corps si vif, qu'il se prit à rire.

— Vous refusez l'expression? Diable! Tourange, je ne vous savais pas si endurci dans le préjugé de couleur.

Je secouai la tête, en énergique dénégation.

— Ce n'est point contre la fraternité d'épiderme que je m'insurge, mais contre la confusion des titres. Je suis un aristocrate, mon cher, j'ai rang d'ouvrier, et, ceux-là, non.

— Et que sont-ils donc?

— Des coolies. Il importe de respecter les hiérarchies essentielles. N'est ouvrier que celui qui travaille la matière, selon l'ordre d'une pensée!... Si cette pensée est la sienne propre, il gagne un grade, il devient artiste.

— Vanelli, par exemple?

— Parfaitement. Vanelli est un artiste, une façon de sculpteur à sculpter le monde... Il peut avoir les plus horribles défauts et perpétrer des chefs-d'œuvre. Il peut aussi signer des infamies, des commandes officielles... Mais, quand l'inspiration y est, quand sa pensée est enflée, quoi qu'il en ait, d'un prodigieux concours de forces vivantes, alors, la colombe descend, le rayon luit!... Nous verrons cela, je l'espère, — ajoutai-je en riant à mon tour — au Siam-Cambodge, lorsque ce sera votre jour de planter nos rameaux de pourpre sur ce chef-d'œuvre de kilomètre 83 !...

Nous remîmes nos montures en marche et, comme le souci d'éviter à la jambe blessée des secousses douloureuses nous astreignait à une vitesse des plus modérées, le soir achevait de tomber au moment où nous arrivions devant la porte de Moutier. Là, comme je me disposais à le quitter, il me pria tout à coup d'entrer un instant avec lui.

— Georges Lully était un artiste, — me dit-il à brûle-pourpoint, tandis que le boy allumait les lampes et que le gnô mettait le pankah en branle.

— Ah! — fis-je, en montrant un visage neutre.

— Oui, il s'était occupé de sculptures assez bizarres, à en juger par ses propos, car je ne les ai jamais vues... Je suppose qu'il les a détruites.

Moutier avait dit cela très simplement. Certainement il ne se doutait pas... Je le regardai dans les yeux. Je tâtai, pour ainsi dire, leur expression posée, ferme, leur solidité un peu mystérieuse de serrures.

— Non — dis-je résolument — c'est moi qui les ai détruites... et voici dans quelles conditions.

Et je racontai ma découverte de l'atelier, mon émotion, mon expédition avec le docteur.

— Si j'ai eu tort ou raison, je ne le sais — ajoutai-je — car je n'ai pas pesé le pour et le contre de mes actes, j'ai agi

sous l'impulsion d'une fièvre... Mais, je crois qu'en telles circonstances, la même fièvre encore me reprendrait, et que je recommencerais.

— Je le crois aussi, — dit-il, — et de même pour moi...

Il s'était levé, et tournait la clef d'un tiroir de bureau. Il revint portant sous le bras une chemise de carton souple, du format écolier, gonflée de papiers... Au centre de la pièce, traînait un de ces vaisseaux de terre en forme de mortier, dans lesquels, le soir venu, on allume du bois de santal pour éloigner les moustiques. Sans me fournir d'explications, Moutier se dirigea vers ce point, s'accroupit, vida la chemise, éparpilla les papiers, les roula en boules, et, frottant une allumette, en approcha la flamme.

Il y eut une flambée fumeuse, puis, ce qui restait dans le mortier apparut, se gonflant et s'arquant comme un grouillement d'ailes de chauve-souris, ocellé de pourpre, vermiculé d'or. Du bout de sa canne, Moutier le remua, en fit sortir une suprême exhalaison de feu... Alors, seulement, il se retourna vers moi.

— Ceci, — dit-il en montrant le petit tas noirâtre — ceci fut l'œuvre de l'artiste Lully... ceci, et ce qui est retourné à son argile. Et, toutes réflexions faites, je pense qu'il vaut mieux que seule subsiste la mémoire de l'ouvrier Lully, de l'ingénieur Lully, bon ouvrier au Siam-Cambodge. Oui, cela vaut mieux... surtout pour « celle-là »...

Moutier, entr'ouvrant son veston, en tirait son portefeuille et le jetait sur la table. D'une poche glissait à demi une photographie, la photographie réclamée de moi après l'inventaire, la photographie de « celle-là », mademoiselle Adrienne Lully, directrice d'institution à Lons-le-Saunier.

— Voyez-vous, — reprit-il, les yeux sur le carton gris, — moi, je ne puis me décider par coup de fièvre... et peut-être ai-je tort... je perds du temps à calculer, à soupeser... Après la fin de Georges, j'ai mis en délibéré le sort de ces papiers. Il me les avait apportés lui-même, quelques jours auparavant ; il n'en était pas très content, mais il hésitait à les détruire... — Moutier acheva de tirer l'épreuve photographique de la poche de cuir, la posa bien devant lui, sous la clarté de la lampe. — J'ai longuement examiné cette tête. Voici le front

tourmenté de Georges, mais, par-dessus ce bosselage inquiétant, quelle discipline stricte des cheveux serrés! Et, dans tout le reste du visage, ce qui était, chez Georges, modestie et gentillesse, devient ici effacement, insignifiance, presque humilité. Alors?... Si les papiers n'étaient pas détruits, c'est à celle-là qu'ils iraient.

Celle-là, quelle était son énigme? Celle-là, aux lèvres étroites de maîtresse d'école, fallait-il qu'elle apprît avec horreur que son enfant, son brave garçon, mort en terre maudite, avait reçu de cette terre on ne sait quel mystérieux envoûtement... que ces yeux à jamais clos, que ce cerveau façonné pieusement, avaient chéri, avant d'en mourir, la lèpre d'or de cette lumière dévorante? Ou, au contraire, si elle était de sa race, si le front tumultueux ne mentait pas, fallait-il faire entendre cet appel terrible aux pauvres oreilles lointaines, fallait-il faire miroiter cette atroce couronne barbare et ce grand éblouissement accablant à celle dont le destin se consumait dans les sages grisailles?

— J'ai longtemps hésité, Tourange. Vos paroles et votre récit m'ont décidé.

D'un geste spontané, je pris sa main et la serrai.

— Hé! oui, — lui dis-je, — nous avons bien fait!

Il me rendit mon étreinte.

— Et puis, — reprit-il, d'une voix un peu basse, — vous ne pouvez imaginer comme il m'était pénible d'attacher au dernier souvenir de Lully le paillon de je ne sais quel misérable « *Qualis artifex pereo!* »

Comme il refermait son portefeuille, Fagui entra furtivement. Elle habitait sous la garde de deux congaïes, une petite sala contiguë à celle de Moutier, et pénétrait ainsi chez lui, à toute heure de la journée, glissante et muette. Mais, en vérité, le frôlement de sa robe blanche avait toujours été si léger, elle avait si bien revêtu de tout temps, à nos yeux, cet aspect de fantôme timide, que sa folie semblait nous la changer à peine.

— Bonsoir, Fagui! — lui dit Moutier très doucement.

Sans répondre, elle inclina la tête et nous regarda, gracieuse et indifférente. Puis, ses regards, qui faisaient le tour de la pièce, se posèrent sur le vase de terre, plein de débris calcinés,

et s'y arrêtèrent longuement. Quel obscur enchaînement mental s'établissait en elle! D'un mouvement vif, elle vint tout à coup s'agenouiller sur le plancher, devant le récipient cinéraire. Précautionneusement, elle allongea la main, saisit une pincée de la poudre grise et d'un geste pieux, s'en toucha le front.

XXXIV

Maintenant que la défaite du ma-koui est proche, que les dernières vibrations du Gong irrité s'étouffent, sous quelque quarante mille tonnes de bon béton, les talapoins jaunes recommencent de rôder dans nos environs. Bientôt ils nous proposeront leurs offices, et écriront au Gouverneur pour vanter leur zèle et exalter leur satisfaction!

Henry Vigel a débarqué un beau matin, d'un train de ravitaillement, très élégant, très en forme, la cigarette aux lèvres, le bras droit négligemment en écharpe.

J'imagine d'ailleurs que ce coquet accessoire de soie turquoise assorti au turban du casque, n'était là que pour nous permettre d'admirer la prestesse avec laquelle notre camarade avait appris à se passer des services de sa main droite, car au bout de deux jours, nous en constatâmes la disparition.

Vigel et moi avons échangé, en nous retrouvant ensemble, quelques allusions discrètes à ses mésaventures amoureuses. Il affectait, tout en parlant, d'envoyer de la fumée légère vers le plafond de sa sala.

— Oui, cette Elsa, elle m'a roulé... Baste! Au fond, c'est votre faute, Tourange, elle avait un vague caprice pour vous.

Je me mis à rire.

— Je n'ai guère les poignets faits pour les menottes.

Il rit à son tour, d'un rire qui semblait venir d'un petit chatouillement du fond du gosier, et laissa glisser ses prunelles de côté, à la chinoise.

— Eyah! vieux frère, il n'y a que deux choses divines au monde, deux plaisirs dignes des dieux que nous sommes : l'amour, n'est-ce pas?... et quel est l'autre?

Et il étouffa la réponse dans un bizarre gloussement de

langue chinoise, annamite ou cambodgienne, voire chame ou birmane, car, je ne sais jamais au juste à quel idiome asiatique il emprunte, de temps à autre, les mots sans suite qu'il gargouille dans la gorge ou mâche entre les dents.

Je dois avouer que Moutier a manifesté un contentement modéré de son retour. Il y a entre eux une telle dissemblance d'architecture morale que leur voisinage jure toujours un peu. Moutier est une de ces bâtisses sur fond rocheux, où les assisses se soudent tout naturellement, d'un équilibre en quelque sorte parlant, à la masse éternelle. Vigel est un de ces travaux d'art jetés sur les limons d'Asie. La civilisation enfonce des piliers qui, à un moment donné, ne bougent plus, parce que leur glissement remuerait trop de choses molles. Mais, pour faire pont, pour franchir les hiatus, tout le reste de l'architecture est aérien, étrangement enchevêtré, en sorte qu'en certains points on ne sait plus bien comment l'on est suspendu; et, si l'on vient à regarder en dessous, à percevoir la surface aux fluidités inquiétantes, on peut être troublé!... Que c'est amusant, pour l'homme de métier, qui tient cette traîtrise dans ses formules!

XXXV

Un incident inattendu a failli rendre tragique cette mésintelligence.

Il faut dire que le bulletin météorologique de Chang-préah laisse prévoir des orages. La fin de la saison sèche approche, et les brouillards de la nuit ont disparu. Vers la fin de l'après-midi, de larges nuages montent, comme des cerfs-volants noirs, et, sous leur ombre, la peau du marais semble frissonner de terreur.

A l'horizon, des éclairs, lointains et silencieux, illuminent les ténèbres précoces d'une phosphorescence intermittente d'ampoules bleuâtres. Qu'il y ait, sur les nerfs de tous, des actions fâcheuses et, dans l'ambiance de la popote, des tensions grosses d'étincelles, comment s'en étonner?

Donc, ce matin, nos cinq contremaîtres européens — nous avons enterré un des leurs, il y a trois jours, un bon gros

garçon, parti un peu vite, et cela avait provoqué plus d'émotion qu'à l'ordinaire, à cause de cette rapidité d'abord, et aussi parce qu'on savait qu'il laissait à Saïgon toute une famille à rapatrier — les cinq blancs qui nous restent pour assurer la surveillance des caïs indigènes, sont entrés dans le bureau de Moutier.

J'étais assis à côté d'André, et en train d'étudier avec lui le levé au centième du kilomètre 84. A la mine des cinq hommes alignés, il était évident qu'il fallait s'attendre à quelque réclamation, ou à pis.

C'est Dumoulin, le surveillant de mon secteur, qui prit la parole en leur nom. Ce mari légitime d'une congaïe indigène est un gaillard très sec et très brun, qui porte la chevelure en brosse comme un cambodgien, et dont j'apprécie, pour leur action sur les Asiatiques, les manières fines, froides, un tantinet indolentes. D'une voix volontairement correcte, il exposa que la vie au marais présentait, pour ses camarades et lui, des dangers et des fatigues, non prévues à leur contrat, et qu'ils ne pourraient la continuer à ce prix. Puis, s'échauffant, il rappela que Grondet était mort, que Masson était mort, que Duloc, que Thory... et qu'une casse comme celle-là, il fallait la payer. Il y avait bien l'indemnité de mille piastres pour les veuves, inscrite au contrat, mais ce n'était plus suffisant...

Ici, Moutier l'interrompit, sans le moindre geste d'impatience, mais du ton de quelqu'un décidé à ne pas laisser traîner une affaire.

— Enfin, que demandez-vous?

— Cent piastres de plus par mois, pour les mois passés à Chang-préah... étant entendu que les mois écoulés seront rappelés... et, comme versement aux veuves, en cas de décès, mille piastres de supplément.

Moutier resta muet un instant, se contentant de dévisager le groupe. Sous le regard, ils parurent d'abord gênés, puis, un peu grondants... Dumoulin s'écria, avec un mauvais son dans la voix :

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, que le total de nos demandes représente à peine les dépenses qu'a occasionnées le seul séjour de madame Vallery.

Ici, je crus devoir intervenir.

— Dumoulin, ce n'est pas à vous à jeter dans cet entretien le nom de madame Vallery, et vous ne devriez pas oublier...

Il se tourna vers moi, et, avec fermeté :

— Pardon, monsieur Tourange, j'ai la plus grande reconnaissance personnelle, soyez-en sûr, à madame Vallery. Mais il ne saurait être question ici, de sentiments personnels, car ce n'est ni avec vous ni avec monsieur Moutier, en somme, que nous avons à traiter, mais avec monsieur Vanelli; et avec celui-là, n'est-ce pas, c'est dent pour dent, œil pour œil... payant, payant!

Moutier s'était levé, très calme. Voyant la figure de nos hommes, je supposais qu'il allait éviter de les heurter de front, user de quelque éloquence dilatoire, promettre d'écrire à Battambang, d'appuyer leur réclamation... J'aurais dû mieux le connaître. Du geste il montra la porte.

— Vous pouvez vous retirer. Vous avez ma parole que votre demande est accordée. A la prochaine paie, le rappel vous sera fait.

Une victoire aussi soudaine ne laissa pas de les déconcerter quelque peu. Il ouvrirent leurs yeux tout ronds pour contempler Moutier, virent à son air que la réponse était péremptoire. Dumoulin murmura : « Merci, monsieur l'ingénieur » et ils s'éclipsèrent sans autre manifestation.

Dès qu'ils eurent refermé la porte, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Pourquoi n'avoir pas essayé de parlementer?

— Pourquoi? — me dit Moutier avec une violence inattendue, — parce qu'ils ont raison.

Il répéta, détachant les syllabes :

— Ils ont raison! Oui, ils ont raison. La vie d'un homme doit se payer... Que voulez-vous que j'aille répliquer à ces gens qui me numérotaient des cadavres?... Que je réponde par la liste des actionnaires du Siam-Cambodge? Il avait raison, le Dumoulin : œil pour œil, dent pour dent, « tant pour tant », comme dirait l'Herr Graf von Faulwitz.

— Cependant...

— Cependant quoi? Qu'il y a la gloire du sacrifice, le beau mysticisme qui vous est cher, de l'immolation à l' « œuvre »? Eh oui! quand on est ce que nous sommes, des maîtres

ouvriers, des chefs, on peut se payer de cette somptueuse monnaie-là. Ceux-là... ils ont le cerveau que les Vanelli leur ont fabriqués. Ils ont le droit d'exiger que tout soit compté en bonnes piastres tin-tin, et si les vieilles pièces creuses ont encore cours quelquefois chez eux, ce n'est vraiment pas la faute aux banquiers de ce monde!

— Vous avez raison. Mais, comment ferez-vous ratifier par Battambang les assurances données à ces braves gens?

Il sourit et, clopinant, alla prendre sa canne dans un coin de la pièce.

— Oh! ceci est une autre affaire, et de ce pas je vais la traiter avec Vallery. Si vous voulez continuer d'éplucher ce carnet, dans une heure au plus, je suis de nouveau à vous.

Effectivement, trois quarts d'heure plus tard, je le voyais revenir, la mine guillerette, et se rasseoir, en sifflottant, devant la feuille déployée du lever.

— Vous avez eu gain de cause?

— Cette question! — fit-il. — Bien sûr!

— Vallery n'a pas laissé écorcher son patron sans crier?

— Non, mais j'ai employé l'argument décisif.

— Je serais curieux de connaître lequel!

— Je l'ai prié d'écrire à Vanelli, au cas où cela deviendrait nécessaire, d'écrire de ma part à moi, Moutier, que si j'étais mis dans l'obligation de faire honneur à mes engagements sur mes propres deniers, je me trouverais ruiné; et que, si j'étais ruiné, je prenais un autre engagement que j'aurais non moins à honneur de tenir, et qui était de lui brûler la figure, à lui, Vanelli!

— Bigre! Et qu'a dit Vallery?

— Rien. Il a lu dans mes yeux que c'était sérieux, et s'est engagé à avoir les fonds de Battambang avant huit jours.

Et, sur ces mots, nous reprîmes, le cœur à l'aise, nos petits calculs de pentes et de cubages; et, de la journée, nous ne reparlâmes plus de l'incident.

Mais, le soir à la popote, Vigel, qui avait déjeuné sur son terrain, nous aborda avec quelque chose aux lèvres comme :

— Il paraît que les contremaîtres ont fait chanter le vieux pirate! Ils ont bien agi! Je le leur ai dit d'ailleurs, je le leur avais dit auparavant.

Je crus que Moutier allait lui sauter à la gorge.

— Vous me ferez le plaisir de vous abstenir dorénavant de ces conseils!

Vigel le regarda de côté, sans la moindre émotion.

— Mais, oui, ils ont bien agi... et, de plus, ils vous ont donné l'exemple. Ce qu'ils ont fait, vous auriez dû le faire pour votre compte, mais il y a six semaines, en pleine saison sèche. Maintenant, parbleu, il est trop tard! Avec tous ces éclairs qui se montrent comme des ventres de gros poissons pourris, on peut compter sur la pluie avant huit jours. La belle avance, en vérité! Elle n'emportera pas, bien sûr, vos arches, ni ne fondra votre ballast; tandis que le travail arrêté il y a un mois ou deux, alors que tout sortait à peine du limon primitif, où l'eau du ciel l'aurait immédiatement replongé...

La figure de Moutier s'était empourprée violemment pendant tout ce discours, puis était devenue d'une pâleur de mort.

Il fit un pas vers Vigel et, du même ton qu'il avait dit aux autres : « Vous pouvez vous retirer », il articula :

— Ah! vous croyez qu'il valait mieux arrêter le travail en saison sèche... Eh bien! je vous avertis que si le travail s'arrête seulement un jour, d'ici la fin, c'est vous que j'en rendrai responsable, et c'est à vous que je brûlerai la figure!

Vigel n'avait pas bougé. Il haussa légèrement les épaules et dit négligemment :

— Je n'ai pas plus l'air, je pense, d'un meneur de grèves que vous d'un tireur de massacre. Et si vous voulez éviter des incidents sur le chantier, vous ferez bien mieux d'en mettre à la porte le Père et le bonze, la robe noire et la robe jaune...

Je ne sais comment aurait tourné cette querelle, si l'entrée de Fagui n'avait fait diversion.

Fagui s'était prise d'une affection bizarre pour Vigel et le suivait, comme un chien, quand il faisait son va-et-vient sur la voie. Depuis son retour, Vigel avait le service de la traction, et il prétendait même, en riant, que Fagui lui était d'un grand secours, et deviendrait, avant peu, un chef de gare de premier ordre. Et je ne serais pas, au surplus, très étonné qu'une certaine jalousie de cette préférence de la folle, soit entrée

dans l'animosité de Moutier à l'égard de mon acrobatique « vieux camarade ».

XXXVI

Vigel, au sortir de la popote, glissa son bras sous le mien.

— Avez-vous entendu ce pauvre Moutier? Mais, celui qui cessera le travail avant la fin, le malheureux devrait bien demander au docteur de le lui désigner!

Je m'arrête net et saisis mon homme aux épaules.

Il arrive de la ville, lui; les horreurs de nos physionomies marécageuses ont dû lui sauter aux yeux! Au jour le jour, on ne se rend pas compte; on ne voit pas la vie se retirer lentement, pas plus que nous ne pouvions voir décroître l'eau du marais, et, petit à petit, les fonds crevassés apparaître...

Et c'est vrai pourtant, que la mine de mon pauvre André n'est pas brillante, que sa jambe tire de plus en plus vilainement! Il s'obstine à marcher, mais, le soir, la plaie suppure, et, je sais d'autre part, qu'il a caché de durs accès de fièvre, et que le docteur l'invita, presque en colère, à se faire porter en litière, s'il voulait continuer à circuler. Objurgation vaine, d'ailleurs... Ah! non, pas celui-là, pas le meilleur de l'équipe!

— Voyons, Vigel, vous le trouvez si bas, vous qui ne l'avez pas vu de quelque temps?

— Lui? Il n'en a pas pour quinze jours. Et, d'ailleurs, la robe noire du Père commence à tourner autour... C'est un signe qui ne trompe guère.

Mensonge! mensonge injurieux que ces misérables paroles. Moi, qui connais Moutier, je sais, je suis sûr, que, dussent être exacts ces tristes pronostics, dût approcher le pas de la Camarde, il ne souffrirait pas que soit fraudé par ce piétinement menaçant le rythme loyal des intelligences! Que Vigel, à la rigueur, puisse arguer de sa bonne foi, et, jusqu'à un certain point, de la logique des apparences, soit... Oui, c'est indéniable, Moutier, jadis peu enclin à la tendresse envers les hommes de Dieu, de n'importe quel pays du monde, marque, depuis les jours d'épreuve, au Père du May, une déférence extrême et une gratitude se traduisant par des entretiens sans

doute plus prolongés que ne l'exigeraient les strictes relations de service. C'est indéniable... mais quoi de plus naturel?

Comment un homme tel que Moutier, qui a épuisé sa vie d'ouvrier au service d'une entreprise mondiale éparpillée, fragmentée, encore dans le désordre des fondations, si incertaine et si pulvérulente qu'il faut, pour y établir de la cohérence, une foi en quelque sorte enragée; comment cet homme ne serait-il pas séduit par cet autre impérialisme universel, précis, méthodique, convergent, dont la silhouette obscure du Père affirme ici l'indéfectibilité? Comment lui, le passager de ce vaisseau, dont on peut sentir à certaines minutes, l'emportement somptueux, mais à qui n'apparaissent, d'autres fois, que des feux changeants, à droite, à gauche, qui sont peut-être des feux de naufrageurs, ne frémirait-il pas, en voyant passer, à côté de lui, le sillage inexorablement tendu, la proue vers l'étoile éternelle, de la barque de Pierre, si funèbre, si silencieuse, si fantômale que l'apparition puisse être dans la nuit!

Oui, c'est cela! Moutier, employeur d'hommes, et le Père, employeur d'hommes, se sont rencontrés à pied d'œuvre, et s'estiment pour des qualités professionnelles communes.

Et pourtant, et pourtant...

Me voici seul dans ma sala, seul, dans le grand silence de la nuit orageuse, avec, pour toute lumière humaine, ce photophore où viennent s'écraser mille bestioles éperdues; et me voici troublé jusqu'aux entrailles, comme si c'était une part de moi-même qui se jouait dans cette partie. Passionnément, je voudrais savoir si, oui ou non, le Père a tenté formellement, l'heure étant proche, d'embarquer pour les chantiers éternels cet ouvrier de choix, après tant de coolies... A-t-il forcé l'espèce de mystère cadenassé de cet homme que j'aurais aimé à voir mourir, comme un coffre-fort sombré, avec tous ses trésors à jamais enfermés, et ne livrant, jusqu'à la dernière minute, que le défi de sa géométrique carrure?

Voyons, c'est par le cerveau, certainement, que le prêtre a dû commencer son délicat travail de serrurier... Il a dû, comme en se jouant, n'éveillant pas les méfiances, essayer des clefs ordinaires de la logique... Mais je n'ai pas d'indices révélateurs, pas d'empreintes authentiques!... Je me souviens

seulement d'une fin d'entretien à laquelle il me fut donné d'assister, par hasard, parce que je me trouvais en forêt, sur ce chemin longeant la voie où je m'étais promené avec Moutier, où Moutier faisait sonner du fer de sa canne les vieilles dalles khmères, et où les futaies adjacentes claustraient nos minces silhouettes de promeneurs diserts, comme entre les deux parvis d'une allée de buis géants! Et, c'était justement cette canne de mon ami qui, cette fois-là, était en jeu, cette canne bizarrement affectionnée, qui est faite d'un ancien fléau de balance chinoise.

Le Père l'avait entre les doigts et il montrait les singulières incrustations de clous de cuivre qui la constellaient, et qui, pour mes yeux profanes, n'étaient rien qu'une curieuse, voire baroque ornementation. Et le Père disait à peu près : « Voici une graduation dont les chiffres vous sont inconnus, et, certes, une poissonnière de France ne saurait s'en servir du premier coup. Cependant un Chinois fait avec elles de bonnes pesées, et elle est, en somme, une traduction passable de la loi universelle du levier. Vous qui avez une connaissance de cette loi très supérieure, très épurée de toute réalisation matérielle, vous arriveriez beaucoup plus vite que notre poissonnière à utiliser ce fléau. Néanmoins, vous restez bien persuadé qu'il existe, de la loi du levier, une traduction, une adaptation à nos besoins, plus judicieuse que toutes les autres; la vôtre, celle du système métrique... Méditez ce petit apologue, mon cher ami. Je crois qu'il peut s'appliquer assez bien à la variation des rites religieux. » Et je me souviens que Moutier reprit sa canne avec un long sourire, et que, du bout de l'ongle, près de la poignée, tout contre les clous énigmatiques, il traça dans le vernis une croix minuscule, « pour se rappeler, dit-il, l'apologue à l'occasion ».

Mais, par ailleurs, non, je ne sais rien. Je n'ai pas le droit de supposer que le Père a exécuté de plus rudes attaques sur la serrure... Moutier est resté le même, vis-à-vis de moi, loyal et taciturne, solide et sans éclat... le même. « Quand la robe noire voltige autour, c'est un signe qui ne trompe guère... » Je n'ai jamais entendu sur les lèvres de Moutier une plainte, un cri d'anxiété, surpris sur son visage un tressaillement. Il regarde sa jambe ravagée du même œil indifférent que les bou-

quets de buissons que la sécheresse a cautérisés, déchiquetés sur les bords du marais.

Et voilà que c'est moi qui me mets à tressaillir, longuement, invinciblement, à crier d'angoisse !

Imbécile, qui n'ai rien vu, rien deviné, rien compris, et surtout rien fait. Ce Père est meilleur laboureur que moi, qui sait que l'heure menaçante pour la *récolte* n'est pas celle de la brume et des fumées opaques, mais, celle de la grande sérénité glacée... Quand l'œil et la pensée de l'homme sont trop lucides et dispersent les vapeurs de la vie, c'est alors qu'il faut trembler... Et moi, je tremble; oui, je tremble, et mes dents claquent soudain, comme au milieu d'une solitude polaire.

XXXVII

Et je ne saurai jamais si le Père a cambriolé l'âme de Moutier, s'il a ravi les joyaux du coffre-fort trapu pour le compte du céleste Recéleur !

Un terrible accès de fièvre m'avait cloué au lit, puis un autre, puis un autre... J'ai grelotté, j'ai transpiré, j'ai déliré paraît-il... Neuf jours passèrent ainsi.

Quand je pénétrai, le dixième jour, dans la sala de Moutier, la bière était clouée. Elle était en ce bois d'or frais, qui prend très vite à l'air la couleur du sang. Sur le couvercle était posé un petit crucifix de cuivre et d'ébène, que j'avais maintes fois distingué sur la poitrine du Père. Et celui-ci était debout, dans un coin de la pièce, les mains dans les manches de sa soutane, les yeux baissés, les lèvres orantes.

Nous mîmes André Moutier en terre dans l'enclos des palmiers à sucre et des lianes à belles grappes violettes, à trois mètres à peu près de Just Barnot. Et, comme les orages avaient crevé pendant mes jours de fièvre, comme il avait plu abondamment, une herbe merveilleusement verte et serrée avait poussé. Et elle enveloppait, dans un même manteau miséricordieux, la fosse fraîche et celle qui, déjà, sous les dégradations climatériques, avait l'air d'une vieille, très vieille chose.

XXXVIII

Le surlendemain, la première locomotive roula sur le kilomètre 83. Les derniers tire-fonds avaient été mis en place, la veille, et dans la matinée, Bob Findlay, le nouvel Éliacin de l'équipe, avait vérifié lui-même, une par une, toutes les éclisses. De bout en bout, il y en avait cent vingt-cinq par rail, et la voie était double ; et en outre, vers le milieu de la digue, on avait profité d'un élargissement du seuil rocheux pour poser des aiguilles et établir un embryon de voie de garage. Car, à cette espèce de rond-point, nous avions reconnu l'amorce d'une substruction coupant en croix la première ; et, c'était une idée de Vanelli qu'on pourrait partir de là, plus tard, pour obturer les arches de passage des hautes eaux et entreprendre l'asséchement du marais. Sitôt après la sieste, afin que tout fût terminé pour la pluie quotidienne de quatre heures, nous nous rendîmes, tous les Européens et le Père et Fagui avec nous, au pied du poteau limite. Un bouquet de drapeaux tricolores ombrageait l'écriteau, où était peint de frais, en lettres bleues sur fond blanc, le chiffre 83, et la disposition en éventail des hampes donnait à l'ensemble, de loin, le profil d'un de ces palmiers qu'on appelle à Saïgon, arbres du voyageur.

Les coolies avaient été rassemblés le long de la voie. Ils étaient assis, l'air indifférent, et quelques-uns jouaient une façon de jeu d'osselets avec les petites brisures des cailloux du ballast. Mais Dumoulin cria des mots indigènes, et les caïs, le rotin haut, firent aligner leur monde sur deux lignes, dès que la locomotive parut à l'entrée de la digue.

C'était Vigel qui conduisait celle-ci. Vigel avait, pour la circonstance, arboré un « blanc » de gala, ajusté sur son torse comme une écorce de jeune bouleau. Ses mains étaient gantées de blanc et une mousseline blanche avait remplacé, sur son casque, l'habituelle soie turquoise.

C'était le plus ancien mécanicien indigène qui avait l'honneur de lui servir de chauffeur, un vieil Annamite à barbiche et à lunettes, tout vêtu de soie noire luisante, et qui ne cessait, depuis sa désignation, de grimacer de vanité et de contentement. Nous vîmes de loin, à la jumelle, les deux hommes

sauter sur le tablier de la machine, et celle-ci souffler, démarrer et, après quelques tours de roue, stopper. Nous savions ce que cela voulait dire et que Vigel mettait de la coquetterie à prendre un départ impeccable, son essieu avant arrêté juste sur la ligne du poteau 82, lequel, comme le 83, était fleuronné de drapeaux. Il siffla longuement, puis donna un coup bref. De bout en bout de la ligne, un silence gagna, dans lequel on entendit, comme les battements d'un grand cœur, les coups de piston. Alors, à l'autre extrémité, séparés des coolies par un intervalle vide d'une dizaine de mètres, nous fîmes joyeusement la haie pour recevoir notre camarade, et lui, nous ayant aperçus, ralentit l'allure. La locomotive était du type trapu et ramassé des machines-tenders, et, avec sa cheminée courte sur le nez, s'avançait un peu comme un rhinocéros. Mais on l'avait enguirlandée, pomponnée, harnachée, et un collier de jaunes fleurs d'alabanda — tout le reliquat des jardins d'Hetty Dibson, — pendait mirifiquement au travers de sa poitrine noire. A l'instant précis où le dôme vint à hauteur du poteau pavoisé, Vallery, qui était légèrement en avant et tenait le bras levé, l'abaissa. Alors, Vigel renversa la vapeur et, de nouveau, siffla longuement... Et le son parut rebondir indéfiniment sur l'eau morte, couleur de rouille, au fond de laquelle se cachait le Gong honteux et vaincu...

Naturellement, nous achevâmes, le soir, de célébrer, comme il convenait, un tel événement. C'est Findlay qui régla le débouchage des bouteilles de champagne, et c'est Vallery qui se chargea de télégraphier à Bangkok et à Saïgon le bulletin de victoire. Et c'est Vigel qui, pour corser la note patriotique, et faire taire l'accordéon garibaldien d'un contremaître piémontais, ouvrit le piano — le vieux piano de la chambre aux ailes — et attaqua avec décision cet air de Schumann où passe, masquée, la *Marseillaise*!

XXXIX

Mais, il y eut, cela va sans dire, des célébrations plus qualifiées lorsque put être annoncée l'ouverture au trafic du monde de ce désiré Siam-Cambodge, tronçon français!

La date du 14 juillet ayant été retenue par la famille, — la famille Vanelli — comme la plus congruente pour la cérémonie d'un baptême auquel le Gouverneur Général se réservait d'apporter son parrainage, l'invitation nous fut transmise d'accélérer, à cette fin, les ultimes travaux. Je crois bien que le comte de Faulwitz, qui vint à Chang-préah en messager spécial de ladite invitation, prit sous son bonnet de nous représenter, en outre, le chic sportif qu'il y aurait, pour nous, à gagner de vitesse, oui-dà, et à battre sur le poteau-frontière les gens du tronçon siamois, si fiers de leur avance du début.

Mais je crois bien aussi que l'aiguillon, manœuvré par ce subtil banderillero, eût trouvé mon épiderme insensible. Car, à la vérité, le succès du kilomètre 83 m'avait laissé un peu comme le taureau dans l'arène, après une trop belle passe de manteau rouge, hébété, ébloui et reniflant obscurément vers le toril. Une petite phrase du père Vallery : « Vous n'aurez pas le cœur de me laisser en plan, mon ami », me mit les fers, et je fonçai décidément, à travers la forêt débroussaillée, pour le kilomètre 84, puis pour le kilomètre 85.

Tâche ingrate, au demeurant, quoique, au seul point de vue professionnel, aisée! Mais je m'ennuyais. Les recrues, comme Bob Findlay, m'attristaient par leur extrême jeunesse, et je ne voyais qu'accidentellement mon camarade Vigel, toujours occupé d'organiser la traction entre Battambang et la troisième rivière, et toujours fidèlement servi, dans cette navette sur la ligne, par l'ombre blanche de Fagui. D'ailleurs, quand je le rencontrais, il m'assommait avec ce qu'il appelait « sa revanche », ses ténèbreux projets à l'égard d'Elsa.

— Que diriez-vous, par exemple, si la folle — elle adore ces petites manœuvres — faisait fonctionner l'aiguillage de ce stupide moignon de voie, qui déshonore la perspective du milieu de la digue? Quel beau patapouf du train officiel!...

— Et l'ingénieur Vigel sauverait la jeune héritière qui lui tomberait dans les bras, cependant que l'odieux mari serait dévoré par les grenouilles et les serpents d'eau... J'ai vu ce climat rendre des cervelles tout à fait spongieuses, mon pauvre Henry, si on ne prenait la précaution de les doucher matin et soir!

Le temps des orages était passé. Il tombait maintenant, chaque après-midi, vers quatre heures, une large ondée brève et réglée comme un arrosage municipal. Mais je n'avais plus le goût des promenades. Vraiment je ne donnai rien de moi-même et je ne reçus rien dans ces six semaines. Je n'appris rien, sinon peut-être à m'écheniller convenablement des sangsues qu'on rapporte à foison des sous-bois mouillés. Il ne faut pas les arracher, ni les soulever avec la lame d'un couteau. Il faut frotter une allumette et griller légèrement du côté du gros bout, qui est la tête. Alors la vilaine petite chose se met en spirale et tombe à plat comme un anchois roulé.

Le 13 juillet tout était paré, comme on dit à bord. L'amour-propre sportif de M. de Faulwitz aurait lieu d'être satisfait. Notre gare terminus de Chang-préah dressait le disque rouge de son signal à cinq mètres de la plaque de fonte du bornage de la frontière, que les gens de Siam pataugeaient encore, à deux kilomètres et demi de là, dans des bas-fonds gélatineux, désossés, pour leur malchance, de toute digue khmère!

A telles enseignes que leurs délégués, poliment invités à la cérémonie baptismale, durent arriver à dos d'éléphant.

Ils arrivèrent vers deux heures et demie et alignèrent, face au remblai, leurs six bêtes, crottées et massives, comme six bastions en terre, et qui, ma foi, faisaient honorable figure, même au regard d'une locomotive.

A côté d'eux, tirailleurs et miliciens, jambières rouges et jambières bleues, dressaient une haie de parade et maintenaient à distance protocolaire la foule, une foule versicolore et rieuse, où les deux sexes montraient mêmes beaux habits et même turbulence d'écoliers échappés.

Car ce n'étaient plus là nos graves, patients et robustes coolies chinois. On ne voyait que sampots rutilants et chevelures en brosse... La politique avait voulu ce changement de figuration, la cour de Pnom-penh ne devait-elle pas accompagner dans ses déplacements le Gouverneur Général? Politiquement, nous avions depuis un mois renvoyé, par lots, dans leurs foyers, les têtes nattées du Père du May, et réinscrit sur nos contrôles les ouailles d'A-ka-thor. Politiquement, tous nos vieux amis de la bonzerie se tenaient là, somptueux et dignes, le crâne rasé de frais, le talap à la main, entourés de vénération

et de respect. Il en arrivait de minute en minute. Toute la matinée, le marais, officiellement désensorcelé, n'avait cessé d'être sillonné de pirogues légères et pointues, véhiculant de minuscules pagayeurs, tout un banc d'école de petits Cambodgiens, aux longs cheveux noirs couronnés de fleurs, et à l'arrière, assis, jambes croisées, dans une sainte attitude de Bouddah sur son lotus, le talapoin magister...

La robe noire du prêtre français ne faisait pas tache insolite dans le groupe safrané. Le Père du May était parti depuis six jours, avec le dernier convoi de ses chrétiens.

Le train officiel entra en gare, après l'ondée, comme l'aiguille de nos montres, à défaut d'un cadran de la Compagnie, marquait quatre heures trente.

Il donnait, par sa longueur, une flatteuse idée de la capacité du trafic du Siam-Cambodge. Il contenait le Gouverneur Général, son état-major, son cabinet, le Résident Supérieur et son secrétariat, le comte Vanelli et son escorte, quatre marins armés, pantalonnés à la « pied d'éléphant » et discrètement étiquetés « Lotus blanc » sur le ruban de leurs chapeaux. Sa Majesté Cambodgienne et sa suite, ses épouses et ses danseuses, son Ministre des Travaux Publics, les musiciens de ses danseuses, et l'innumérable armée de la valetaille préposée aux soins de la nourriture, de la ventilation et du couchage. Du wagon central, aux portières fleuries et pavoisées, descendit, la dernière, Elsa de Faulwitz, seule robe du cortège.

On ne pouvait songer à loger tout ce monde dans les bâtiments de la gare, et moins encore dans les huttes sur pilotis du village de Chang-préah. Mais Vallery avait pris l'initiative d'une séduisante combinaison.

Près du village existaient des ruines khmères, quelques parcelles de ce trésor archéologique dont toute la région garde le mystérieux dépôt. Vallery en avait fait aménager les moyens d'accès et nettoyer les abords, et, c'est là que devaient être installées tentes et baraques de fortune, ainsi que la table du banquet. L'assistance s'y rendit aussitôt. Le sol du chemin était sablé et bordé de buissons garnis de passiflores sauvages. Aux troncs des arbres voisins étaient accrochés, à l'imitation, semblait-il, des orchidées de la forêt, des bouquets soit de petits drapeaux tricolores, soit de ces pavillons, familiers à la mâture

du *Lotus*, et que Moutier appelait irrespectueusement chiffons roses... Il faisait doux, un temps bleu de fête galante. Madame de Faulwitz riait bruyamment au bras du Gouverneur.

Quand on atteignit l'emplacement annoncé, il s'éleva un cri général d'admiration et aussi un concert de louanges à l'adresse de Vallery pour sa trouvaille de ce bijou de décor.

Au premier plan, une façon de vaste pelouse, où se prélassaient dans l'herbe drue, comme des bêtes au pacage, de prodigieux animaux de pierre : lions à muffle carré, garrudas au bec en pioche, éléphants érigeant la trompe pour le barrissement. En portants latéraux, des arbres d'une ancienneté d'écorce et d'une puissance d'ombre sans rivales, des géants aux troncs tordus qui remuaient leurs feuillages comme de noirs paquets de chaînes, et derrière eux, à l'infini, tout le bleuissement mystérieux de la forêt. En fond, l'amoncellement des ruines elles-mêmes, qui semblaient avoir été bâties sur une colline artificielle. Le grès de leurs blocs, d'une couleur de cendre verdie, s'argentait à souhait dans le coup de lumière du soleil. Une famille de singes gris, du même gris patiné de vert que les pierres, y révéla son existence de locataires à notre approche. Une main aux racines serpentantes, la tête tournée vers nous, ils escaladèrent, sans trop d'émoi, la colline, pour nous céder la place.

Nous consacrâmes une bonne heure à l'exploration des ruines. L'essentiel de leur dessin primitif paraissait être une sorte de cloître en quadrilatère, entourant une tour centrale exhaussée. Le cloître, couvert d'une étroite voûte en encorbellement, abritait des vestiges de sculptures en bas-relief, où les érudits de notre compagnie s'ingéniaient à retrouver des illustrations d'épisodes du Râmayana. D'autres sculptures, principalement de personnages féminins à la taille étranglée, aux seins ronds et à la chevelure savante, décoraient la paroi extérieure, dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de pierre, tournés comme des pieds de table, d'un fort curieux effet ornemental.

La tour centrale était carrée à la base et se terminait par une juxtaposition d'assises, dont le profil d'ensemble en hauteur avait dû rappeler assez bien celui d'un quartier de fruit. Sur les quatre faces de la base étaient taillés quatre visages colos-

saux, dont il n'était plus possible de reconnaître l'identité, tant ils étaient ravagés par la foudre et le temps.

Un seul n'avait pas subi de trop cruelles atteintes; mais, un jeu de la végétation dans les orbes de ses yeux aveugles et un ébrèchement accidentel de sa lèvre inférieure contribuaient à lui donner une expression de mélancolie farouche et quasi surhumaine.

Cette note mélancolique, aussi bien d'ailleurs que les volètements lugubres des chauves-souris sous les voûtes du cloître, était heureusement sans répercussion sur l'humeur de notre compagnie, laquelle, au contraire, était gaie, très gaie.

Vanelli ne cessait de plaisanter gaillardement Sa Majesté Cambodgienne sur les bonnes fortunes de son dernier séjour à Montmartre.

Cependant, le soleil déclinant, chacun s'occupait de son aménagement pour la nuit. Je vis éclore, miraculeusement, au milieu de la pelouse, une grande tente doublée de soie jaune, d'où sortaient de violents parfums, et devant laquelle les matelots du *Lotus* vinrent monter la garde.

Vallery vaquait, en bon majordome, aux soins du banquet, s'affairait au déballage des caisses, à la frappe des bouteilles dans la glace, pressait les boys, bousculait les *bebs*, essuyait, d'une serviette de table, ses cheveux gris ruisselants.

Il fut payé de ses peines, car ce premier banquet — le programme du pique-nique comportait deux jours pleins de réjouissances — ce premier banquet fut, en tous points, réussi : champagne, paniers de fraises, corbeilles de mangues et de sapotilles, guirlandes de roses sur la nappe, félicitations, congratulations et discours.

Le Gouverneur général prononça des paroles. Je trouvai qu'elles ne correspondaient pas exactement... à quoi? je n'aurais su le dire... mais elles ne correspondaient pas...

M. le Gouverneur parla beaucoup des vivants et un peu des morts. Il est très difficile de parler heureusement des morts devant ceux qui les ont vus mourir. Et, c'est pourquoi, sans doute, il me semblait que l'orateur ne traitait pas la question... Mais peut-être les sangsues m'avaient-elles aigri le caractère, dans ces dernières semaines.

Il y eut, quand le Gouverneur se rassit, des hourrahs, des

applaudissements et de longs tintements de coupes. Madame de Faulwitz, les yeux étincelants, riait et jeta une rose, par-dessus la table, au nez de son père.

Après le café, on se rapprocha des ruines. Les petites danseuses royales, après qu'on eut cousu sur elles leurs vêtements d'or, entrèrent dans le mouvement de la danse. Un cercle de musiciens, assis à terre, entre elles et nous, tapait sur des tympanons, soufflait dans des flûtes et frottait des cordes...

A la longue, une sorte de vertige s'emparait de vous, à voir ces rats dorés sortis des pierres, à l'appel de ces évocateurs infernaux, y rentrer, en ressortir, courir sur place.

A un moment donné, un beau feu de bengale illumina tout l'arrière-plan de la scène. Des coins de feuillages tombaient sur sa clarté rose, et, c'était comme le déploiement d'un immense étendard vanellien!

Dans l'intermède, je m'approchai de Vallery.

— Je vous fais mes adieux — lui dis-je.

— Vous vous retirez déjà?

— Je ne me retire pas, je pars.

Il parut ne pas comprendre.

— Vous partez? Pour où?

— Pour ma sala, ce soir; pour Saïgon demain; pour la France dans huit jours.

— Mais, pourquoi si brusquement? Vous ai-je... — bredouilla-t-il — vous a-t-on...

— Voyons, — dis-je en souriant, — ne me suis-je pas engagé comme un soldat, pour la durée de la guerre? La guerre est finie, ce me semble. N'est-ce pas une victoire qu'on célèbre ce soir?

Cette fois il ne répliqua rien. C'était, j'imagine, une sagesse que lui avait inculquée Hetty Dibson, que d'éviter les paroles vaines, quand quelqu'un dit : « Je m'en vais! »

Il tortillait doucement sa barbiche argentée, et ses regards scrutaient l'arrière-fond de mes prunelles. A la fin, il poussa un léger soupir et me tendit la main.

— Adieu, Tourange!

Mon poney m'attendait tout sellé, attaché par la bride à un poteau de la gare. Je lui rendis la main, et il partit au galop,

énervé par l'odeur des éléphants. Le ciel était clair. J'épiais, tout en chevauchant, les apparitions et les disparitions de la lune dans les cimes, une lune au premier quartier, fine et sans taches... Il y a un arbre, dans la forêt, dont la fleur a tout à fait cet aspect de griffe blanche.

XL

Et l'aube vint, comme une bulle d'or qui, dilatée, aérienne, frémissante, emplit, un instant, tout l'espace, puis creva dans l'azur sans fond. Le marais de bronze devint d'or, d'or pâteux ondé de grandes coulures roses... Et la lumière recommença de pleuvoir.

De là-bas, dans le sud-est, de la rive argileuse, où poussent les trams dont l'ombre est légère, je la regardais battre, asperger, inonder à grandes nappes éblouissantes l'assise du kilomètre 83. Je voulais que mes yeux s'emplissent de cela...

Cela, ce n'était pas beau — au sens chéri des esthéticiens — avec ce profil court sur pattes de crémaillère renversée. Mais, c'était notre œuvre.

Nous avions coulé de bon béton, nous avions lié de bon fer, nous avions encastré de bonnes pierres, nous avions conjuré le mauvais limon... C'était droit, net, d'un trait, comme notre volonté tendue, comme les lignes de nos épures. C'était plat comme une table, et cela portait tout le bouquet resplendissant du ciel. Et je savais que c'était solide, durable, pas en toc. Je prêtais l'oreille au bruit sourd des hautes eaux, des fluidités fangeuses qui tournaient autour des piliers. Et, j'étais sûr qu'il ne pouvait rien contre elle, ce frottement flasque et sournois : j'étais content, c'était notre œuvre.

Dieu! qu'elle nous avait coûté de soins et de peines! Du sang aussi... Du sang vraiment? Pas assez de sang... Que sont quelques gouttelettes, à peine grosses comme ces fleurettes rouges qui couvrent des kilomètres carrés du marais? Ah! si tout notre ciment en était imbibé, pétri, comme l'œuvre serait plus belle, plus rose, plus indestructible... N'importe, je suis content!

Comme l'homme qui a bâti sa demeure, comme l'artiste

qui a buriné le bronze sorti du moule, comme l'époux qui se réjouit du sein gonflé de l'épouse, je suis content. Je lève les bras en signe d'allégresse, une grande joie me prend aux entrailles. L'œuvre est là, et elle porte ma survie, le tout petit enfant de mon éternité, agrippé et suçant la lumière à son flanc. Dites-moi, vous tous qui courez, qui sautillez, qui vous tordez le cou, cherchant la joie, en est-il une autre? Mensonge! Il n'est qu'une plénitude...

Allons, rions, dansons! Comme David devant l'arche, pleine de l'Éternel, comme les petites robes d'or devant les portiques des ancêtres, comme les grues antigones devant la splendeur de l'œuf de l'astre... dansons! Qui a fait cela? Nous autres, les hommes, je m'entends, quinze ouvriers et trois mille coolies.

. . . . . .

— Vous paraissez bien joyeux, monsieur Tourange?

Elle est là, elle, l'Ennemie, avec sa tête altière et ses yeux obscurs de revendications. Elle est là... La jeune lumière nacre sa chevelure massive. La longue ligne blanche de sa robe serpente entre les troncs argentés, et de grandes lunes d'ombre bleuâtre choient sur le tissu pâle.

— Est-ce de nous quitter? Pourquoi partez-vous sans nous dire adieu? Moi, je tenais à vous dire adieu...

— Adieu donc, Madame... Mais, retournez vite là-bas; votre absence ferait manquer toutes les fêtes.

Elle ne bouge pas. Sa main joue distraitement avec le sautoir qui fait un bruit d'écailles à son col. Au bout du sautoir, il y a un cœur d'or, un de ces bijoux du pays que les petites filles nues portent comme un hochet.

— Pourquoi me parlez-vous comme un mal élevé? Est-ce parce qu'hier soir, je vous ai négligé? Mais, hier, j'appartenais au protocole! J'étais une horrible chose officielle... Et voyez à quelle heure il faut sortir du lit pour vous trouver!

Maintenant le sourire est à sa bouche, comme la flèche sur l'arc bandé. Elle fait un pas, étend la main vers le marais éblouissant.

— Que regardiez-vous donc avec tant d'allégresse?

Je me retourne à demi. J'allonge le bras à mon tour :

— Ceci.

Elle suit l'indication de mon doigt et fait une moue d'enfant amusé.

— Ce n'est pas très beau... Mais enfin, puisque cela vous plaît!

Elle est assez près de moi, pour que je sente son haleine, profonde et parfumée comme toute la forêt, son haleine qui rôde, qui menace, qui étourdit...

— Mais vous pouvez regarder cela, et ne pas me regarder, moi, d'un air fâché, en fronçant les sourcils comme devant votre carnet de chiffres! Pourquoi me regardez-vous d'un air fâché?

— Pourquoi je vous regarde d'un air fâché, Elsa de Faulwitz aux yeux trop beaux, aux yeux trop riches? S'ils perçaient les fronts, comme ils percent les cœurs, les regards de ces yeux, peut-être liraient-ils : « Pour faire... cela... que vous ne trouvez pas très séduisant, il a fallu que beaucoup de gens meurent, et moi, je les ai vus mourir. Et quand vous n'êtes pas là, Elsa, je pense que ces morts sont morts pour une chose sans nom, sans gloire, sans profit, mais si magnifique!... Savez-vous le sens de ce mot? Magnifique veut dire : qui fait grand. Mais, quand je vous vois, vous si éclatante, si fascinante, si superbe, il me vient cette idée affreuse que nos morts sont morts pour que Monsieur votre père puisse gagner beaucoup d'argent, et servir les quatre mille volontés de la toute petite chose que vous êtes, Elsa...

Et je prononce le dernier mot seulement : « Elsa... » et je m'arrête... Elle n'a pas l'air d'avoir entendu, mais, elle doit s'être rapprochée, car, je vois ses yeux grandir. Maladroitement je reprends le ton du « mal élevé » :

— En regardant « cela » moi, je pensais aux morts...

— Si vous pensiez aux morts, pourquoi étiez-vous si joyeux?

Cette droite réplique me décontenance.

Elle sent son avantage, et comme un bon combattant s'empresse de redoubler l'attaque :

— Je répète ma question : pourquoi regardez-vous, en dansant, le chemin de fer de Mureiro Vanelli, et, en fronçant les sourcils, la fille de Mureiro Vanelli? J'ai peur que vous ne soyez injuste et pour mon père et pour moi, monsieur de

Tourange... Il n'y a que deux choses qui aient de la valeur au monde, l'intelligence des hommes, et la beauté des femmes. Il y a plus d'intelligence dans la tête de papa que dans tout un troupeau de fonctionnaires et de subalternes, et, s'il se sert de cette intelligence pour glorifier la beauté de sa fille, j'ai le droit d'en être fière... Non, ne soyez pas injuste... ni ingrat. Si je l'avais voulu... non, j'allais dire une banalité... Vous êtes intelligent, certes, mais j'aurais voulu vous donner le goût de la domination, de la conquête... Qui veut conquérir le monde, qu'il conquière la femme d'abord!

Elle parlait, elle parlait... mais, je n'entendais pas son babil. Seul me touchait l'éclair de ses yeux éclatants, et l'haleine, l'haleine rôdeuse, l'haleine embaumée...

Et ma joie, la sainte joie de mes entrailles, ma bonne joie d'ouvrier agonisait devant l'horrible désir de la prendre, celle-là, et de la clouer, toute frémissante, contre l'œuvre, comme une bête maléfique et merveilleuse...

Il y eut, dans ses prunelles batailleuses, comme un éclair de triomphe et, entre ses dents serrées, comme un grincement. Mais, comme je pliais sa taille, comme ma bouche forçait ses lèvres, un éclat de rire brutal nous redressa brusquement et Vigel bondit.

Je lâchai madame de Faulwitz, et fis un pas vers l'intrus. Une minute, nous nous regardâmes, presque épaule contre épaule. Il était grand et souple, mais, je le dépassais en hauteur et en largeur, et, je me rappelais le jour où j'avais si bien lancé le pauvre Moutier contre les troncs des trams... Et je me disais que, pour un rien, ce n'est pas dans cette direction mais dans l'autre, du côté de la fausse pelouse, où l'on enfonce si bien, que le camarade Vigel serait expédié.

A deux pas, ayant rajusté son feutre, madame de Faulwitz souriait et jouait avec son sautoir. Alors, tout à coup, Vigel se retourna vers elle.

— Ah! vous en êtes venue à vos fins! Il vous fallait le rouler celui-là aussi... Joliment bien combiné, le rendez-vous! Mais, halte-là, j'interviens cette fois... J'interviens dans votre carrière galante... Il y a longtemps que j'aurais dû le faire! j'aurais dû vous écraser la tête, la première fois, vous rappelez-vous, sur la bonne glace dure du Peï-ho... ou encore à

Saïgon, quand je voulais vous poignarder sur la belle terre rouge... Elle aurait bien bu le sang!

Je m'approchai, pour le prendre au collet. Mais Elsa Vanelli, qui n'avait pas bronché, m'arrêta d'un signe. Elle haussa les épaules, et dit froidement :

— Dummkopf!

Puis, avec un rire léger :

— Oh! tous ces hommes, quels vaniteux! Le voilà qui parle de rendez-vous. Alors, vous croyez que c'est pour vous, Vigel, ou pour Tourange que je suis ici? Non, mon cher, non... Pour qui? Vous voulez le savoir? Suivez-moi, je n'y vois aucun inconvénient.

Elle assura le pli de sa jupe, ouvrit son ombrelle et s'en alla tranquillement, tandis que nous restions sur place, en vérité un peu penauds. Quand elle eut marché quelques mètres, elle se retourna et fit claquer ses doigts, comme on appelle un chien; et cela brisa notre immobilité, nous la suivîmes.

Le soleil maintenant blanchissait le ciel, gonflait l'énormité de la nue, rapetissant, écrasant la digue sur la surface couleur de rouille. Un cou de canard émergeait comme un crochet de fer. Je reconnus bien vite l'endroit où nous conduisait madame de Faulwitz. Un bouquet de lataniers, un tournant, une haie de lianes aux éternelles grappes teintes... Voici l'enclos où, à l'ombre de son palmier à sucre, dort Justus Barnot. Une herbe miraculeusement haute l'emplit et déferle sur les îlots rectangulaires des tombes. Toutes lavées, toutes nettes, on dirait fermées d'hier, sont ces dernières, et, de grandes gerbes multicolores et parfumées, une profusion de fleurs, toutes luisantes encore de leur bain d'aurore, chamarrent l'uniformité grise de leurs dalles. Dans un coin stationnent, brancards baissés, trois larges brouettes vides, et, tout auprès, une équipe de trois coolies, sous la surveillance d'un marin du *Lotus*, s'occupe à redresser une croix sapée par les pluies.

Madame de Faulwitz nous regardait, et son regard disait : « Voilà ceux pour lesquels je suis venue! »

Mais aucune parole ne sortait de ses lèvres. Après une courte pause à l'entrée, elle se dirigea droit vers la tombe de Just Barnot, l'homme du comte de Faulwitz, et, dégageant sous les fleurs un coin de la pierre, s'y agenouilla.

Quand elle fut relevée, elle vint se placer entre nous deux, et tous trois, silencieux, reprîmes le chemin de la digue.

Un oiseau se mit à chanter sur un mode étrange. Des corbeaux et des hérons s'envolaient, comme en s'étirant, du somme paresseux des feuillages.

Nous avions l'air de rêver tous trois.

A hauteur de la vérandah de ma sala, je fis halte, et mes deux compagnons m'imitèrent. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, madame de Faulwitz s'était écartée d'un pas, et, d'une voix inattendue, de la voix posée, sérieuse, d'une amie loyale, un tantinet « grande dame », un tantinet « patronne » :

— Il y a eu beaucoup de morts, — dit-elle, — il est juste que les vivants soient récompensés, et je suis sûre que papa le fera... le fera comme je le lui demanderai... Monsieur Tourange, on ne peut rien pour vous, que vous souhaiter l'avenir de Dieu ; mais, vous, Vigel, venez me parler.

Il se rapprocha vivement d'elle, et, tandis que je me détournais pour vérifier le tas de mes bagages empilés sous l'auvent de la vérandah, je les entendis qui causaient en chinois.

La fin de l'entretien vint à mes oreilles, au moment où je reparus sur le chemin, mais en paroles françaises, prononcées à très haute voix par madame de Faulwitz :

— C'est convenu. Voulez-vous me ramener auprès de mon père. Une locomotive est là... Vous savez, je pense la conduire? — ajouta-t-elle avec un sourire.

Et Vigel s'inclina.

Je les accompagnai jusqu'à la voie. Vigel bouscula vers la gauche le mécanicien annamite et mit la main au volant de la coulisse.

— En arrière, d'abord — dit madame de Faulwitz, en lui touchant l'épaule du manche de son ombrelle, — je veux voir les bords de la troisième rivière.

Les roues grincèrent et, lentement, la noire machine recula, comme un buffle ébloui.

— Adieu, — me crièrent-ils ensemble.

Je tirai ma montre. J'avais deux heures au moins avant le départ de mon convoi. Je songeai alors soudain qu'il y avait

une autre femme à Chang-préah, à qui mon adieu était dû. Et incontinent je me mis à la recherche de Fagui.

Le sort de la folle avait été provisoirement réglé, quelques jours auparavant, à la suite d'une conférence entre le docteur, Vallery et moi. Le docteur nous avait répondu d'une maison à Marseille, où les soins donnés permettraient d'espérer la guérison; et, pour la dépense, Vallery, au nom de la Compagnie et en souvenir de M. Lacroix, moi, au nom de l'amitié et en souvenir de Moutier et de Lully, nous étions engagés à y pourvoir.

Fagui n'avait plus qu'une semaine pour se promener sur le ballast, et pour jouer avec les reflets des rails; et j'étais bien sûr de la trouver quelque part entre la digue et le terminus.

Je n'avais pas fait deux cents mètres que je distinguais la tache claire de sa robe, sur l'autre bord de la voie, à hauteur précisément de ce fameux aiguillage où Vigel rêvait naguère, avec candeur, d'un beau patapouf du train officiel. Je continuai mon chemin le long de la digue, et, quand je parvins à portée de voix, je l'appelai par son nom, en agitant mon casque.

Elle ne parut pas m'entendre et garda sa position bizarre.

De loin, j'avais cru la voir accroupie, maintenant je discernais qu'elle était debout, mais penchée en avant, le cou tendu, guettant je ne sais quoi... Instinctivement mon regard suivit la direction ainsi surveillée, et, j'aperçus, au débouché de la forêt, la fumée d'une locomotive — sans doute, celle de Vigel et d'Elsa.

Revenant à Fagui, j'éprouvai un certain malaise à constater que la main de la folle s'appuyait sur le levier de l'aiguillage. Je savais ce dernier heureusement bloqué, mais, néanmoins, me hâtai de répéter mon appel : « Fagui! Fagui! » Ce qui lui fit redresser le buste, mais ne sembla point la décider à abandonner son poste.

La locomotive arrivait comme une charge de buffles, et, craignant que la pauvre femme ne se lançât imprudemment à la dernière minute, je courus moi-même pour traverser la voie. J'entendis sur ma droite le déchirement du sifflet à vapeur, et, devant moi, comme en réponse, le cri lamentable, le cri suraigu, qui imite celui de la grenouille prise... La folle se tint une seconde toute raidie, les deux mains crispées

à la tige de fer, et soudain, avant que j'eusse pu bouger un doigt, le levier de l'aiguillage décrivait un arc de cercle.

. . . . . .

Nos locomotives du Siam-Cambodge n'étaient pas des joujoux à la dernière mode. Elles avaient encore pour la contre-marche, en cas de catastrophe imminente, le bon vieux levier à renversement; et, pour faire marcher cette mécanique, en moins de deux secondes, sans oublier le robinet du régulateur, il fallait une adresse, une vigueur, une décision dignes d'un maëstro du métier — dignes du directeur en chef des Railways du Siam-Haut-Cambodge qu'Henry Vigel, le bien récompensé des gens du kilomètre 83, est aujourd'hui.

XLI

Saïgon.

Ainsi, voici la ville où naguère, sous le retentissement sourd du soleil équatorial, j'écoutais chanter, avec orgueil, la force de mon sang, la force de ma race! Mais, aujourd'hui quelque chose est éteint. Trop de morts, peut-être, trop de morts! C'est comme une cendre brûlante qui pleut, à l'heure de la sieste, sur les beaux jardins noirs.

J'éprouve une lassitude funèbre, un désir de fuir, et en même temps une peur veule d'être retenu à la dernière minute, d'être ligoté, moi aussi, dans ce grand voile de torpeur qui plane... Et je ne veux pas! Je veux m'évader de cette Cochinchine plate et sans espaces, de ce radeau étouffant, près d'être submergé par les eaux limoneuses!

J'ai demandé des nouvelles d'Hervé de Sibaldi. On m'a montré la direction de la rue de Bangkok et des longs saôs du cimetière. Madame de Sibaldi, opérée d'un fibrome, est restée sur la table d'opération. Le lendemain, le boy a trouvé Sibaldi dans sa chambre à coucher... Le revolver était de tout petit calibre, et la cervelle avait dû mettre un long temps à glisser par le trou. La figure était affreusement crispée. Il aimait cette femme à ce point?

Mon interlocuteur sourit.

— Il était au-dessous de ses finances; et ce pirate d'A-phat l'avait engagé dans certaine affaire d'assurances franco-chinoises

dont il lui était difficile de sortir autrement que par la porte qu'il a choisie. C'est la ville qui a payé les obsèques, et tous les Saïgonnais, je dois le dire, étaient derrière le corbillard. M. A-phat montra de l'esprit d'à-propos, en se faisant prescrire par son médecin, d'urgence, une cure d'air à Singapore.

. . . . . .

Je m'embarquai le soir même. Je restai toute la soirée accoudé au plat-bord. Au-dessous de moi, clapotait l'eau visqueuse, le sang obscur de l'artère gonflée par la marée. Quelle singulière idée d'avoir bâti une ville, là, parmi les palétuviers infects! Une idée de marchands, évidemment, qui savent ausculter la terre et la piquer aux points sensibles, ainsi que les fourmis, dit-on, agissent avec leurs proies! Je me souviens... J'admirai, naguère, qu'elle ne fût pas posée vaniteusement en étage, mais à plat, et selon le dessin d'un arc. Où est-elle la flèche vibrante de cette machine bandée par l'intérêt, par la passion, par le rêve? Je ne vois plus la pointe. Quelque chose est irréparablement détendu.

Notre bateau s'en fut sournoisement, sans tapage, glissa sur le tortueux cheminement noir. Depuis longtemps, les passagers étaient couchés. Solitaire je restai sur le pont, à regarder distraitement apparaître sur ma droite, puis sur ma gauche, au gré du balancement des sinuosités du fleuve, l'éparpillement d'or des lumières de Saïgon. Elles amincissaient à chaque oscillation, se groupaient, s'incrustaient dans la barre obscure de l'horizon — pareilles à ces clous de cuivre qui brillaient avec une signification incertaine, sur la canne dont mon ami Moutier avait soutenu ses derniers pas.

. . . . . .

. . . . . .

En mer.

Et maintenant?...

Maintenant que mon vieil An-hoan n'est plus là, pour dégager le signe essentiel!...

Une enveloppe est sous mes yeux et son adresse est écrite :

R. P. du May
Mission catholique de Shanghaï
Chine.

Et ma main court sur le papier :

... Père, je ne suis pas un blasphémateur, je suis un suppliant. Je suis un homme de bonne volonté.

Père, voici ma foi. C'est la foi des hommes au visage pâle, des civilisés. Ils savent que la terre leur a été donnée pour être devant eux comme une boule de glaise, et qu'il leur faut la repétrir. Ils savent qu'il faut appliquer la règle et l'ébauchoir, mesurer, tracer, couper... Mais ils ne savent pas selon quel modèle, selon quel dessin. Faites bien attention, Père, ce qu'ils demandent tous, ces bons ouvriers, c'est une grande épure, ce n'est pas un manuel d'apprentissage, ni un règlement de chantier ! Père, quand Moïse fit construire l'arche, Beséleel et Ooliab surent, que, pour plaire au Seigneur, il fallait « dix rideaux de vingt-huit coudées de long et quatre de large, en fin lin retors d'écarlate deux fois teinte », et « que chaque ais devait être assemblé à rainure et languette, et qu'il en fallait vingt du côté méridional qui regarde le vent du midi ».

Mais quel Béséleel nous dira ce qu'il faut pour que notre œuvre, qui regarde les alizés et la mousson, soit agréable à notre Seigneur ? Où est-il, celui-là à qui « le modèle a été montré sur la montagne » ?

Père, devant le grand Silence, savez-vous ce qu'ont dit beaucoup de mes frères ? Ils ont dit : « L'homme est fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Faisons de la terre le temple de l'homme, et ce temple sera à la meilleure ressemblance du temple de Dieu. Le plan de Dieu est en nous, selon les lignes de nos désirs ; et l'œuvre de nos mains, servant notre désir, est divine. »

Je ne suis pas de ceux-là, Père. Ma devise est la vôtre, je veux qu'il soit visible, éclatant, que je travaille ad majorem Dei gloriam... *Mais comment le puis-je ? Car j'ai peur...*

Père, j'ai peur de faire du mauvais ouvrage.

J'ai lu sur la pierre d'une tombe de moine ces mots redoutables :

Se operate bene
Averete il paradiso.
Averete il inferno
Se operate male.

Je veux « œuvrer bien ». Dites-moi où je puis lire le plan, où je trouverai l'épure et la légende ?

Je m'arrête. Je regarde par le sabord l'éclat d'une constellation inconnue... La plume tombe de mes mains. A quoi bon ? Je sais bien d'avance ce que me répondra le Père, et que

cela ne me satisfera point. « Vous voulez bien œuvrer, mon ami, vous vous défiez des mauvais monuments; mettez donc une petite croix au-dessus de celui que vous entreprenez... Dieu reconnaîtra les siens ! »

Et puis, il y a mon péché, dont je ne me repentirai point. Mon péché du bord du marais, quand la grande barre de lumière éventrait la digue, et que tout étincelait, et que tout le cercle de bronze de la forêt grondait de mon triomphe et de mon orgueil. Mon péché!... alors que j'ai compris la joie, et que ce n'était rien de tomber, comme un enfant maladroit, en courant, les dents serrées et les yeux fous vers Elle.

Ma main hésite, rature, froisse. Mon regard s'hypnotise sur le carré noir, fulgurant d'étoiles, et puis, sur le tout petit carré blanc qui porte une adresse... J'hésite... Un « fluitt » léger, à peine comme d'une aile de mouette effleurant l'eau, et, sans doute quelques bulles de phosphorescence qui ont rejailli...

Comme la nuit est belle!

HENRY DAGUERCHES

L'HÔTEL CARNAVALET

ET

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

La marquise vient de reprendre en quelque sorte possession de son hôtel, par le legs qui a enrichi récemment le musée Carnavalet du pastel célèbre de Robert Nanteuil. Mieux que l'attrayante peinture à l'huile attribuée à Pierre Mignard, qui appartient au comte de Luçay, un des descendants de madame de Sévigné, ce portrait restitue la franchise de son air, la finesse enjouée de son regard, et aussi, sous la douceur de ses cheveux blond cendré, l'éclat, la beauté de son teint. Il est dans la tradition d'exactitude parfaite des Clouet et des Dumonstiers et nous rend dans leur manière pure de tout italianisme, bien française, cette pure Française. Il n'a rien modifié à ce nez, de forme carrée, qu'elle retrouvait tout pareil sur le visage de Pauline, sa seconde petite-fille. Il nous la montre sous l'antique coiffure héritée des reines Médicis. Ce portrait doit précéder d'une quinzaine d'années au moins l'installation de la marquise dans l'hôtel. Elle y est bien la mère qui s'offrit un jour à l'admiration de l'abbé Arnauld « dans le fond de son carrosse tout ouvert (Sainte-Beuve soulignait *tout ouvert*, qui s'accorde si bien avec le franc naturel de la promeneuse), au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille, tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane ».

Ce legs est une bonne fortune pour le musée Carnavalet, où la première pensée, en franchissant le seuil, est qu'on pénètre chez la marquise. On aimerait que les murs racontassent ce qu'ils ont retenu d'une existence dont ils ont été les témoins pendant près de vingt années; et peut-être ce qu'on écouterait avec le plus d'intérêt, ce sont ces menus riens du train-train journalier dont le souvenir imprègne les vieilles demeures, rôde le long des pièces, ne s'évapore point.

De modestes fonctions m'ont longtemps fait occuper dans l'hôtel un emplacement enviable, à côté d'une fenêtre par où s'offrait, aux beaux jours, l'aspect d'un jardin frais et fleuri, dans l'angle d'une salle garnie de carrelage et de solives, comme au temps où la traversait madame de Sévigné. J'ai plusieurs fois désiré l'évoquer, la chère marquise, avec les autres êtres qui logeaient dans sa maison, vaquant à leurs occupations quotidiennes, aux soins de l'intérieur, entrant, sortant, se communiquant leurs réflexions, donnant des avis, des ordres, en recevant.

Une enquête de ce genre sur notre grande épistolière n'a rien de très neuf. Elle a tenté de plus autorisés. Quelles façons diverses de la montrer, de l'apprécier, ne fournit pas sa correspondance! On en a tiré le portrait de la mère, de la grand'mère, de l'éducatrice, du chroniqueur et de la liseuse; on l'a observée dans ses goûts champêtres, dans son amour de la nature; on a même examiné ses maladies et celles de sa fille, dont elle souffrait plus que des siennes, et les recettes médicales qu'elle y appliquait... Rien de tout cela n'a jamais laissé indifférent.

Fermons donc les oreilles aux bruits du dehors. Nous sommes dans la cour du vieil hôtel, loin du présent, bien enclos derrière cette porte qui n'est plus la même, il est vrai, avec ses moulures Louis XV, qu'au temps où s'en rabattaient les vantaux pour laisser passage au carrosse de la marquise; mais encore aujourd'hui, pour s'ouvrir, elle doit résonner de l'appel extérieur du heurtoir.

*
* *

C'est le 22 ou 23 octobre 1677, un mois après son retour de Vichy, qu'elle est venue prendre possession de l'hôtel,

ayant quitté sans regret, dans ce même quartier du Marais, la rue Courte-au-Vilain, qu'elle appelait par humeur et dédain *la Courtaude*, et où, d'ailleurs, elle n'avait que peu séjourné. Heureusement, ses proches, les Coulanges, lui ont donné chez eux une hospitalité qui a permis d'opérer par avance le gros du déménagement; on n'en est pas moins pour quelque temps « dans le chaos »; c'est « le démêlement du monde et des éléments [1] ! » La voilà dans la cour, assise « sur le timon de son carrosse » et recevant « mille visites en l'air des La Rochefoucauld, des Tarente ». Depuis la Saint-Rémy, solidairement avec son gendre, le comte de Grignan, et son oncle, l'abbé de Coulanges, elle a loué l'hôtel à M. d'Agaurry, l'associé d'un fermier général [2]. Elle vante les commodités du logis de la « carnavalette »; la « belle Madelonne » (la comtesse de Grignan), dont elle attend l'arrivée prochaine, pourra installer là tout son monde : les enfants, Marie-Blanche, Anne-Pauline et le petit marquis —, les deux demoiselles, la « terrestre », la « céleste » (les deux filles du premier mariage du comte), et le comte, toutes les fois qu'il pourra quitter la province qu'il administre, et l'indispensable Montgobert, la demoiselle de compagnie, et tout le train de maison qui convient à l'épouse d'un Adhémar, gouverneur de la Provence.

Déjà, aux rez-de-chaussée des deux ailes, voici quatre, cinq remises pour les carrosses, une écurie pour dix-huit chevaux [3]. Ah! la « belle cour » et le « bel air » qu'on y respire! et quel « beau quartier » c'était alors que cette partie du Marais! par derrière, le « beau jardin », et touchant à la gauche de l'hôtel, les « bonnes petites filles bleues » (les Annonciades) avec leur chapelle, « qui seront fort commodes » [4]. Comme leur nom sert couramment à désigner la partie de la rue longeant leur habitation, adresser les lettres à la marquise : « hôtel Carnavalet, rue des Filles-bleues » [5].

L'installation a été ainsi réglée : pour madame de Grignan on avait d'abord pensé au rez-de-chaussée du grand corps de

1. Lettre du 20 octobre 1677.
2. Lettre du 12 octobre 1677.
3. Le loyer annuel est de cinq à six milles livres.
4. Lettres des 4, 7, 12 octobre et 1er décembre 1677.
5. Lettre du 12 octobre 1677.

logis; occupant le bas, la comtesse eût été moins « cousue » avec sa mère; mais, à cause de l'insuffisante clarté des pièces, madame de Sévigné s'est rendue aux avis de son oncle, l'abbé de Coulanges, le « Bien bon », dont le jugement fait autorité en ces matières d'ordre pratique : on en fera la résidence du comte et de ses filles. La marquise et madame de Grignan se partageront, les fenêtres du premier étage. A l'étage supérieur, Montgobert occupera la « chambre des princesses[1] » — c'est-à-dire les deux filles du précédent locataire, les demoiselles Lillebonne.

Les fenêtres des pièces qu'occupe Charles de Sévigné, spirituel et charmant boute-en-train, pendant ses séjours à Paris, se trouvent au-dessus de l'entrée de l'hôtel. Quant au « Bien bon », il aura les siennes entre le frère et la sœur sur l'aile droite, la « petite aile jolie ». Il continuera là à être la sécurité de madame de Sévigné, « la douceur et le repos de sa vie »[2], comme il n'a jamais cessé de l'être depuis le jour où, petite orpheline, il la prit sous sa garde.

D'autres existences viendront par la suite s'abriter dans cette commode demeure; les appartements de madame de Grignan seront sous-loués durant son absence; ceux de Charles de Sévigné, la plupart du temps en province, où le retiennent ses fonctions de guidon, puis de sous-lieutenant des gendarmes-Dauphin, ne resteront jamais vacants. Parties des uns et des autres trouveront occupants à trente ou quarante louis d'or par an[3].

C'est ainsi que l'on rencontre dans l'hôtel, ayant son gîte je ne sais où, Corbinelli, florentin d'origine, né et resté en France où s'était établi son père à la suite de Marie de Médicis. C'est un homme paisible, mais d'un esprit vif et délicat, qui, ami de Bussy-Rabutin et mis par lui en relations avec madame de Sévigné, avait fini par s'attacher à la personne de la marquise. Il possède un savoir quasi encyclopédique, mais qu'il sait approprier à la simple curiosité des gens du monde. C'est surtout un grand liseur, qui tire de ses notes matière à des publications, toujours à l'adresse des gens du monde. C'est

1. Lettre du 12 octobre 1677.
2. Lettre du 13 novembre 1687.
3. Lettres des 2 mai 1689 et 13 mars 1680.

ainsi que précédemment l'éditeur Barbin a mis de lui en vente les *Sentiments d'amour tirés des meilleurs poètes modernes* (où n'est pas oublié l'ami Bussy), recueil « non inutile, disait l'avant-propos, à quiconque sait les délices de la campagne, où l'on ne se charge pas volontiers d'une nombreuse quantité de livres ». De Carnavalet devaient sortir en 1681 les *Extraits de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en vue de servir « aux entretiens des plus illustres ruelles »[1]. « Il a un talent particulier pour égayer et animer la conversation », dit de lui dans une préface quelqu'un qui, d'après Barbin, serait le père Bouhours. Il sera l'habitant fidèle de ces murs, tournant au grave ses méditations et extrayant de ses lectures le premier volume d'un nouvel ouvrage sur *les Anciens Historiens latins réduits en maximes* (1694). Dans l'oubli où le tiennent les faveurs de la fortune, il a le vrai caractère d'un philosophe qui sait vivre. Parlant de lui, madame de Sévigné dit : « *Sa philosophie* s'alla coucher... La philosophie de Corbinelli est dans cette chambre que vous savez[2]. »

Comment l'hôtel pouvait-il contenir tout le monde quand les Grignan y séjournaient? car il faut encore compter les serviteurs, et la mère et la fille avaient l'une et l'autre leur haut et petit domestique, et surtout le train habituel de la comtesse exigeait un assez nombreux personnel. Hélène et le sympathique Beaulieu, le mari d'Hélène, avaient la confiance de la marquise[3], qui avait une sorte d'intendant en la personne d'Hébert, qu'elle appelait son receveur[4] et que l'on trouve, certain hiver, attablé en face d'elle devant un jeu d'échecs. On entendait souvent la voix d'un petit laquais qui chantait durant qu'il travaillait. Montgobert, Gautier représentaient le haut service de la comtesse, à qui il fallait maître d'hôtel, officier et tout un échelonnage de subalternes, au nombre desquels peut-être ce Flachère qui naguère, à Grignan, avait sauvé sa maîtresse d'un incendie[5].

1. C'est ainsi du moins que ces extraits étaient annoncés et recommandés dans l'avant-propos du précédent volume.

2. Lettres des 11 octobre 1688 et 2 mai 1689.

3. Lettre, juin 1690

4. Lettres des 22 novembre 1691 et 3 janvier 1680.

5. Lettre du 22 septembre 1680.

L'Epine, Clairotte étaient tenus pour de sûrs gardiens du logis [1]. L'abbé de Coulanges avait sa servante attitrée en la « bonne Colm », dont il n'oubliera pas dans son testament les soins dévoués... La cour de Carnavalet a dû fréquemment entendre les appels de ces noms et les prescriptions de madame de Sévigné : « Qu'on n'aille point à la cave aux fagots, comme on y va toujours, avec une chandelle sans lanterne ; qu'on prenne garde en haut au voisinage du grenier à foin [2]... »

Gagnons les appartements. Voici à gauche, au-dessous des deux génies couchés de Jean Goujon symbolisant la vigilance par leurs torches restées allumées, les cinq marches extérieures près desquelles allait se poster le carrosse quand la marquise se proposait une visite à madame de la Fayette, dans sa maison du faubourg Saint-Germain. Le vestibule, avec sa porte conduisant à la cave, et l'escalier n'ont guère dû changer. Une fois gravie la dernière marche tandis qu'on laisse à gauche une longue galerie construite il y a une trentaine d'années en bordure du jardin, voici à droite l'emplacement des principales pièces de la marquise, celles qui, occupant le corps central du bâtiment, avaient vue directe sur l'entrée de l'hôtel.

Elles sont ainsi décrites à madame de Grignan, qui du reste connaissait déjà les lieux, pour avoir sans doute fait visite à madame de Lillebonne, la précédente locataire : « Il y a une grande salle commune que je meublerai, puis un passage, puis une grande chambre (c'est la vôtre) ; de cette chambre on passe dans celle de madame de Lillebonne (c'est la mienne) ; et de cette grande chambre — celle de madame de Grignan — on va dans une petite que vous ne connaissez pas, qui est votre panier, votre grippeminaud, que je vous meublerai et où vous coucherez si vous voulez. La grande sera meublée aussi de votre lit [3]... »

Il n'est rien resté de ces dispositions. On a cru pourtant retrouver le *grippeminaud* dans le petit vestibule en retour donnant aujourd'hui accès dans les bâtiments neufs. Comme

1. Lettre du 5 novembre 1688.
2. Lettre du 5 novembre 1684.
3. Lettre du 12 octobre 1677.

il avait fallu « se passer des parquets et des petites cheminées à la mode[1] », le carrelage conservé dans deux des pièces doit rappeler un peu la physionomie d'autrefois; on a gardé aussi les plafonds à solives; mais si l'on trouve encore de « vieilles antiquailles » de grandes cheminées[2], elles n'occupent pas les mêmes places que sur les anciens plans[3]. Les fenêtres Renaissance sont demeurées telles qu'elles étaient. Des unes, la marquise observait dans la cour les entrants, les sortants; par les autres, elle avait vue sur son jardin. La promeneuse du parc de l'abbaye de Livry, la châtelaine des Rochers n'était pas indifférente au charme de ce petit coin de verdure. Comme un jour elle saura beaucoup de gré à un de ses hôtes d'y avoir, pendant son absence, « sablé » les allées et planté « mille fleurs et mille petits arbres »[4], on a le droit de supposer ces allées passant entre des parterres tracés à la française et parmi quelques rangées d'ifs; — physionomie commune à tous les jardins parisiens sur le plan de Lacaille (1715).

Donc la mère et la fille sont logées l'une tout à côté de l'autre, pour ne pas dire l'une dans l'autre, puisque « ceux qui nous voudront voir toutes deux ne vous feront pas grand mal de passer dans votre chambre[5] ». En vérité, les voici bien « cousues » ensemble. La marquise a toutefois un dégagement par un petit escalier « assez raisonnable », près duquel se trouvent « deux chambres pour ses filles »; elle aussi, la comtesse a « de quoi mettre les siennes[6] ». — A ces quelques détails se borne ce que l'on sait de la disposition adoptée durant le premier séjour de madame de Grignan à l'hôtel, c'est-à-dire de décembre 1677 à septembre 1679.

Quant à l'ameublement, les lettres n'en laissent rien entrevoir. En pénétrant dans les appartements la vue devait se trouver réchauffée par de nombreuses tapisseries fixées[7] aux murs; madame de Sévigné en possédait de vieilles qu'elle

1. Lettre du 7 octobre 1677.
2. Lettre du 18 octobre 1679.
3. Plans et élévations gravés par Jean Maret vers 1640.
4. Lettre du 2 mai 1689.
5. Lettre du 12 octobre 1677.
6. Même lettre.
7. Lettre du 11 septembre 1680.

proposait à sa fille, si celle-ci « ne les haïssait pas », et dont la moindre à l'époque valait toujours bien quatre cents livres [1]. Un détail dont on peut être assuré, c'est que le portrait de madame de Grignan, peint par Pierre Mignard deux ans auparavant, « triomphait » (c'est le mot de la mère [2]) sur la cheminée, où il ne manquait jamais, pendant l'absence du modèle, de suggérer des réflexions flatteuses aux visiteurs, toujours certains de faire plaisir à la marquise s'ils l'entretenaient de sa fille.

C'est le tableau même que possède le musée établi aujourd'hui dans l'hôtel. En sa qualité de femme du gouverneur de la Provence, la comtesse est parée de fleurs de grenadier et d'oranger, et assise dans un bois d'orangers. Sa mère vante quelque part le bon goût qui fait assortir à sa fille ses habits et ses rubans, et corriger toujours l'incarnat par quelque couleur brune [3] : ce tableau la montre donc revêtue des teintes qui lui étaient le plus habituelles. Elle porte, savamment accommodée à ses traits par Montgobert, la coiffure dite *hurluberlu*, qui, depuis 1671, faisait fureur à la cour, où elle précéda la mode des fontanges [4].

Mais, pour deux années, madame de Sévigné possède sa fille tout près de soi; elle entend s'ouvrir et se fermer la porte de sa chambre. Elle la rencontre, elle l'embrasse, elle prend ses heures, lui fait connaître les siennes [5]. La fille paye pension à la mère; elles tiennent en commun leur ordinaire [6].

Un jour de mars 1678, Barbin ayant fait parvenir un exem-

1. Lettres des 4, 20 octobre 1677, 22 septembre 1680, 22 décembre 1696.

2. Lettre du 29 avril 1671.

3. Lettre de fin février 1680.

4. « Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne : il faut ensuite que les cheveux ainsi répartis soient coupés pour être arrangés en boucles serrées les unes contre les autres, à plusieurs étages; » mais madame de Grignan ne se coupe pas les cheveux, elle se contente d'obtenir l'effet par un « taponnage qui lui est naturel et qu'elle a au bout des doigts »; il faut que la tête ainsi divisée ne paraisse pas être « de deux paroisses », et qu'il soit fait réserve « pour deux grosses boucles rondes et négligées qui ne doivent venir plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille » etc...; « cela fait quelque chose de fort jeune et fort joli, avait conclu la marquise, et comme deux gros bouquets de chaque côté. » (Lettres des 4 et 15 avril 1671.)

5. Lettres des 18 octobre 1679 et 1er mai 1680.

6. Lettre du 25 octobre 1679.

plaire de la *Princesse de Clèves*, elles ont dû causer beaucoup entre elles de ce petit livre d'une amie, qui semble à la marquise « une des plus jolies choses qu'elle ait lues », et agiter la question dont s'entretient tout le monde, dont le cousin Bussy s'est particulièrement emparé, et que va, dit-on, trancher le père Bouhours : l'aveu de madame de Clèves à son mari n'est-il pas une extravagance[1] ?

C'est le sujet qui doit être débattu aussi aux jours de réception. Car les réceptions se multiplient tandis que la comtesse réside dans l'hôtel; et quand les visiteurs arrivent par trop nombreux, la mère est là qui « écume le pot », c'est-à-dire qui prend sa part de ces visiteurs en en faisant monter quelques-uns par le petit escalier de sa chambre[2].

Que ne ferait-elle pour lui alléger ses fatigues, dans l'état de maigreur et de débilité où la lui a rendue « l'air glacé et pointu » de l'hiver à Grignan? A ses amis elle pose la question : « Dites le vrai, vous l'avez trouvée bien changée[3]... » C'est proprement la princesse Olympie, « aux yeux battus et languissants », qui est venue chercher asile à l'hôtel Carnavalet[4], — la princesse Olympie, l'héroïne d'un de ces romans de La Calprenède auxquels la marquise avoue se laisser prendre comme à la glu. Un moyen que la mère emploie pour juger du retour des forces de sa fille est de la prier de bonne grâce, ici même, dans sa chambre, de danser un de ces pas de menuet où elle l'estime incomparable, et c'est un grand désespoir si elle la voit dans « l'entière impuissance de le faire[5] ».

Est-ce cet état maladif qui influait sur le caractère de la patiente? Ces murs ont connu des jours maussades où la fille parlait à peine, où même il lui est arrivé, deux ou trois soirs, de dire à madame de Sévigné des mots que celle-ci ne pouvait s'expliquer ou qui lui semblaient bien immérités, et notamment « qu'on voulait l'ôter du cœur de sa mère » ! Corbinelli avait aussi sa part dans les froideurs de la comtesse. Oh! alors,

1. Lettres des 18 mars, 29 juin et 27 juillet 1678.
2. Lettre du 12 octobre 1677.
3. Lettre du 22 septembre 1679.
4. Lettre du 29 novembre 1684.
5. Lettre non datée, mais de fin 1679.

proteste madame de Sévigné, « c'était une sorte d'injustice dont j'étais si bien instruite et que je voyais tous les jours si clairement, qu'elle me faisait pétiller »! Cela se passait dans les derniers temps de leur vie commune. Nous sommes mis au courant de ces froissements par les lettres qui ont suivi le départ de madame de Grignan pour la Provence, et nous finissons par en démêler le fin mot : le promoteur n'en était ni plus ni moins que le « Bien bon », contrarié dans son esprit d'ordre et de prévoyance par les dégâts et les dépenses dus au caprice de la comtesse, qui cependant payait forte pension. Madame de Sévigné surprit quelques réflexions confiées par lui aux autres habitants de l'hôtel. Aussi fallut-il que dans la suite le pauvre abbé fît amende honorable et « sentît la honte et la confusion d'avoir dit des faussetés ». Corbinelli lui-même, qui n'avait rien fait que de pâtir en silence, dut s'exécuter : « Vous voulez donc bien, madame, que je vous dise ce que j'ai toujours été et ce que je serai toujours, soit à cause de vous, madame, dont le mérite est infini, soit pour l'amour de votre mère, que j'adore et qui vous adore[1]... »

Le 13 septembre 1679, la comtesse a été conduite par sa mère au port Saint-Paul, où elle s'est embarquée sur le coche d'eau pour gagner d'abord Auxerre. (« Est-il possible que j'ignore ce qu'il est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi? »)

La première installation à Carnavalet avait vraiment eu ses incommodités. On y remédiera. Des travaux troubleront quelque temps la quiétude de l'hôtel, mais « pourrait-on être incommodé d'un bruit qui fait espérer le retour de l'absente? » Le « Bien bon » lui-même s'est rendu à la nécessité. Déjà il a pris son parti, dans la « petite aile jolie » qu'il occupe, de se reculer d'une pièce pour donner du large aux appartements de sa voisine, et voici qu'on y entreprend, sous la direction de l'architecte Libéral Bruant, d'importantes et longues constructions qui, durant des semaines, seront prétexte à appeler cette région de l'hôtel une Carthage : « *Pendent opera interrupta* »....

Le domaine de la comtesse sera accru d'un « appartement bas », où « dans une antichambre grande et belle », elle pourra

1. Lettres des 18, 22 septembre, 4, 20 et 25 octobre, 8 novembre 1679.

« prendre ses repas si elle ne veut pas monter ». Les carrelages, au premier étage, seront remplacés par des parquets, les « vieilles antiquailles de cheminées » par « de petites cheminées à la mode », c'est-à-dire, d'après la description fournie par l'abbé de Coulanges lui-même, qu'au grand manteau succédera « un simple chambranle autour de l'ouverture, avec une gorge au-dessus couronnée d'une petite corniche pour porter les porcelaines », et « le tout ne montant qu'à six pieds pour mettre dessus un tableau ». Aux murs on fixera de nouveau des tapisseries; en haut, poutres et solives seront cachées derrière des toiles blanches « qui feront une manière de plafond »; l'idée vient des Pomponne[1].

Ayant ainsi un peu espacé leurs appartements, les deux femmes en feront autant de leurs existences. Désormais la comtesse, au lieu de payer pension, « tiendra son petit ordinaire », ce qui n'empêchera pas madame de Sévigné de venir la rejoindre à table, mais « en y apportant son poulet ». Elles ne sont pas cependant tellement écartées l'une de l'autre que madame de Sévigné n'entende le matin, à travers un rideau, « la compagnie qui cherche » sa fille. Souvent même celle-ci, avant le lever des autres femmes, est venue prendre possession de la chambre de sa mère, et elle « la questionne » et elle « l'épilogue » et elle « l'examine » et elle « la gouverne » et elle « la secourt à la moindre apparence de vapeur », et elles passent ainsi deux heures ensemble. Puis c'est le café, puis la toilette de la comtesse[2]...

Ainsi pouvons-nous entrevoir la vie domestique de madame de Grignan durant ses autres séjours à l'hôtel. Dans les temps qu'elle en est absente, ce qui se passe à Carnavalet nous est naturellement mieux connu.

La société de madame de Sévigné est loin de s'y trouver réduite à son vieil oncle et à son fidèle Corbinelli. Les appartements de sa fille ont une occupante habituelle, une cousine, mademoiselle de Méri. Ce n'est certes pas elle qui mettra dans la maison beaucoup d'animation. On entre dans sa chambre :

1. Lettres des 13, 18, 25 octobre 1679; 12 mars, 12, 17, 26 avril, 13 mai, 7, 14, 28 juillet, 21 août, 11, 22 septembre 1680.

2. Lettres des 18 octobre et 5 novembre 1688.

« ce n'est pas sans émotion qu'on y trouve tout fermé, une migraine, une plainte... » Sa mauvaise santé la rend d'un naturel difficile et madame de Sévigné d'en souffrir à la longue : « Quand on ne peut jamais rien dire qui ne soit repoussé durement, quand on croit avoir pris les tours les plus gracieux et que toujours ce n'est pas cela, c'est tout le contraire; qu'on trouve toutes les portes fermées sur les chapitres qu'on pourrait traiter; que les choses les plus répandues se tournent en mystère; qu'une chose avérée est une médisance et une injustice; que la défiance, l'aigreur, l'aversion sont visibles et sont mêlées à toutes les paroles, en vérité, cela serre le cœur et franchement cela déplaît un peu; on n'est point accoutumé à ces chemins raboteux[1]... »

Mais l'hôtel compte aussi des habitants remplis d'entrain, même si Charles de Sévigné n'est pas là. Il y a l'abbé Bigorre, lequel a du nouveau à conter sur toutes choses du jour, à vous le faire prendre pour un gazetier de profession[2]. Il y a le chevalier de Grignan, beau-frère de la comtesse. Ah! celui-là, sa présence est une consolation pour madame de Sévigné dans les temps où elle est privée de sa fille. Quelle franche et sympathique figure que ce colonel de cavalerie! Ayant titre de menin du Dauphin il est tenu à de fréquents voyages à Versailles. Son retour est chaque fois une joie pour la marquise. Quand, rentrée dans ses appartements, elle écrit à sa fille, elle ne manque pas de lui mander ce qui se passe dans la « petite chambre de *là-bas* », c'est-à-dire sans doute une de celles dont elle aperçoit les fenêtres de l'autre côté de la cour, et que laissait vacantes l'absence de son fils. Elle s'y sent attirée, elle y est « comme destinée ». Bien qu'elle fasse cuisine à part, elle y va dîner avec son occupant, « en petit volume ». Si c'est « le plus court appartement » de l'hôtel, c'est « le mieux décoré qu'il fût jamais ». Il lui arrive d'y trouver le chevalier « d'une beauté exquise, négligemment couché sur un canapé, en robe de chambre couleur de feu et or[3] ». Mais c'est aux jours où il n'a pas la goutte, et où ses

1. Lettres des 11 octobre 1688 et 6 novembre 1689.

2. Lettres des 2 mai 1689 et 11 octobre 1688.

3. Lettre de la marquise d'Uxelles au comte de Grignan, 13 décembre 1690.

souffrances ne font pas dire qu'il y a « là-bas de l'héroïque ». Ces jours-là, avec Corbinelli, on ne parle rien moins à Carnavalet, au coin du feu du chevalier, que de fonder une secte des misanthropes, dont le patient sera le chef. L'abbé Bigorre est auprès de lui qui tâche, avec son ami Croisilles, le frère de Catinat, de le divertir par les nouvelles publiques. La marquise vient à son tour, pour lui changer les idées, le questionner sur les événements du jour; mais il est dans sa chaise qui tape du pied gauche et n'a qu'une réponse : « Dieu est Dieu, Madame, je ne sais que cela[1] ». Madame de Sévigné et sa fille connaissent un autre goutteux qu'elles ont vu plusieurs fois cloué aussi dans sa chaise, et à qui la douleur arrachait les hauts cris : c'est le duc de La Rochefoucauld.

Où la bonne marquise triomphait dans son cœur de grand'-mère, c'est quand son petit-fils qu'on continuait à appeler le « joli maillot », le jeune marquis de Grignan, l'espoir des Adhémar, le « dauphin », était dans l'hôtel. On lui avait aménagé sa garçonnière au dernier étage. La marquise était, un jour de décembre 1688, « plantée au coin de son feu », « une petite table devant elle », en train de converser par lettre avec sa fille : « Mais voilà le marquis qui revient de là-haut, interrompt-elle; je commençais à chanter :

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas? »

Héros, en effet, ce gracieux officier de dix-sept ans à peine, depuis sa blessure reçue au siège de Philisbourg. En aura-t-on parlé de cette contusion à la cuisse gauche, par un éclat d'obus, à quoi il suffit pour tout pansement d'une compresse d'eau de la reine de Hongrie (un peu de romarin mêlé à de l'esprit de vin)? « Songez que ce n'est qu'un enfant qui sort de dessous l'aile de sa mère, qui est encore dans les craintes qu'il soit enrhumé. » Toutes les amies vinrent aux nouvelles; le bruit en parvint même à Versailles. Et pourtant il fallait entendre le héros conter cela négligemment... Mais le voici précisément dans la chambre qui s'installe à l'écritoire de sa grand'mère; il a devant lui l'image de sa mère qui « triomphe » au-dessus de la cheminée : « J'arrive de Versailles, Madame,

1. Lettres des 8 novembre 1680, 18 octobre 1688, 8, 12, 17 janvier 1689.

ajoute-t-il à la lettre interrompue... Permettez-moi en voyant votre portrait de gémir de ne pouvoir me jeter aux pieds de l'original, de lui baiser les deux mains et *aspirer à sa joue.* » Même retenue respectueuse lui était imposée dans les rapports avec la grand'mère; mais le soir d'hiver où il avait fait sa rentrée dans l'hôtel, précédé du bruit de son glorieux fait d'armes, la grand'mère n'y put tenir : « Il me voulait baiser les mains, je voulais baiser ses joues; cela faisait une contestation; enfin je pris possession de sa tête, je la baisai à ma fantaisie. »

L'hôtel, par la suite, le vit capitaine de chevau-légers au régiment de son oncle le chevalier, offrant, lui et son ami le dragon Sanzei, filleul de sa mère, l'image de deux officiers accomplis, auxquels il ne manquait pas d'avoir passé par les mains du maître à danser. Un point en eux qui surprenait la marquise, c'était leur peu d'empressement auprès des jeunes filles : « Je ne sais comment ces petits garçons sont faits. Ils ne pensent qu'à leur équipage. » Elle trouve bien, au reste, son petit-fils « un peu cru », mais ce n'est pas assez pour se récrier. Elle s'attache avec le chevalier à le parfaire. Tandis qu'ils prennent ensemble leurs repas, on lui apprend « le manège des conversations ordinaires », on lui prêche « l'attention à ce que les autres disent et la présence d'esprit pour l'entendre vite, ce qui est tout à fait capital dans le monde ». Le chevalier insiste sur la partie « des grosses cordes de l'honneur et de la réputation », et aussi sur l'économie. Quand on en vient à la nécessité de la lecture, Corbinelli dit son mot. Mais à seize ans l'on est espiègle : durant que les convives s'ingénient de la sorte à le chapitrer, le marquis invite sa grand'mère à tourner la tête, puis il dérobe une pomme à la compote[1]...

L'oncle et le neveu vivant presque en communauté, emploient à leur service les mêmes gens, le ménage Poirier, plus certain petit allemand qu'on avait attaché à la personne du marquis pour le débrouiller dans l'idiome de nos voisins. D'*Ostermann,* ou quelque chose d'approchant, qu'il se nommait à son arrivée, la marquise, pour plus de commodité, avait fait

1. Lettres des 8, 10, 15, 22 décembre 1688 et Frédéric Masson, *Le marquis de Grignan*, Plon, 1882, in-8.

Autrement, et elle n'aurait su, disait-elle, « l'appeler autrement ». « Beau comme un ange », « doux et honnête comme une pucelle », les premières fois qu'elle l'employa à son usage, ce fut à « nouer des rubans [1] ».

Et quel contraste devait présenter la vivacité de trois militaires, Charles de Sévigné, le chevalier et le marquis de Grignan, à côté du train-train ordonné et paisible du « Bien bon », des manies livresques de Corbinelli et de l'humeur souvent chagrine de mademoiselle de Méri! « Il faut, monsieur, écrit un jour madame de Sévigné à l'un de ses correspondants, parcourir l'hôtel de Carnavalet et vous faire les amitiés de tous les appartements. Ma fille..., mademoiselle d'Alérac (celle des filles du comte de Grignan surnommée la « terrestre »)..., mademoiselle de Grignan (la « céleste »)..., le petit marquis..., le bon abbé..., les autres Grignan... Je me suis embarquée insensiblement à cette longue kyrielle... » Mais ce lui est « une plaisante étude que celle des manières de chacun », et elle s'entend à faire de ses hôtes l'usage différent qu'il convient [2].

A l'Hôtel Carnavalet, les événements du dehors avaient leur écho. Les murs entendirent à satiété pendant l'hiver de 1680 prononcer le nom de la Voisin : c'était tout près de là, à l'Arsenal, qu'on la jugeait. « C'est l'étoile des crimes qui règne. » Quand on sut l'heure à laquelle l'empoisonneuse allait être conduite sur la place de Grève pour y être brûlée vive, la marquise ne manqua pas de se rendre avec des amies chez les Sully, à une fenêtre de leur hôtel de la rue Saint-Antoine, pour voir passer dans son tombereau la fameuse criminelle, vêtue de blanc et tenant une torche à la main. — En décembre 1688 la nouvelle de la fuite du roi d'Angleterre Jacques II jette partout la stupeur; à Carnavalet « les laquais vont et viennent à tous moments », et « jamais on n'a vu jour pareil [3] ».

Il faut compter aussi la vie qu'entretenaient les visites familières de la cousine de Coulanges, si spirituelle, de madame

1. Lettres des 20 octobre 1679 et 7 octobre 1676.

2. Lettre du 8 novembre 1680.

3. Lettres des 31 janvier, 7 et 23 février 1680 et 29 décembre 1688.

de La Troche, « la Trochanire », de la jolie madame de Vins, et des deux sœurs dénommées les « divines »; et de madame de Chaulnes qui demeurait à deux pas, place Royale, et de celles qui avec madame de Sévigné composaient « le corps des veuves »[1], mesdames de la Fayette, de Mouci, la grosse marquise d'Uxelles et la vénérable madame de Lavardin, avec laquelle on ne se lassait point de « bavardiner ». Et la conversation ne languissait surtout pas quand y prenait part, soit Bussy joûtant avec son ami Corbinelli, soit le petit de Coulanges, l'intarissable faiseur de couplets. Il était naturellement beaucoup question de la comtesse de Grignan; les moins habitués ne croyaient jamais avoir mieux à faire que de parler d'elle. Deux coups de crayon jetés par madame de Sévigné nous mettent en scène une de ces visites trop attentionnées à l'hôtel Carnavalet : « Monsieur et madame de Mesmes sortent d'ici; ils ont recommencé sur nouveaux frais à parler de vous et de Grignan avec entêtement: votre bonne maison et vos beaux titres, Pauline et ses charmes, votre musique, votre terrasse, votre politesse (qui me fait croire une paysanne en présence de vous); tout cela finit par une prière instante et réitérée de vous assurer tous deux de leurs très humbles services, respects, amitiés, reconnaissance; enfin je n'ai jamais vu de gens si vifs sur votre sujet; je me suis chargée de tout et je m'en acquitte[2]. »

Pour que la marquise perdît sa belle humeur, il fallut, dans le temps qu'elle habita l'hôtel, la disgrâce d'un ami de trente ans comme Pomponne, vaincu en 1679 par les intrigues réunies de Colbert et de Louvois! il fallut l'année de 1680, qui arracha à la marquise ce cri : « je n'ai jamais vu perdre tant d'amis! »; la perte, entre autres, de La Rochefoucauld fit planer sur l'hôtel un long deuil : « Il est enfin mercredi... M. de la Rochefoucauld est toujours mort[3]. » Et dans l'enceinte même de la demeure, ce fut la tristesse de voir le « Bien bon » s'acheminer d'un pas alourdi vers sa fin. Presque parvenu à ses quatre-vingts ans, on l'avait vu faire fi à

1. Lettre du 25 octobre 1688.
2. Lettre du 13 décembre 1679.
3. Lettre du 20 mars 1680.

table du régime des eaux de Saint-Rémi que s'imposait sa nièce; lui, « il se louait de son vin, ne mettait point d'intervalle à cette cordiale boisson et n'y faisait point de mélange ». Mais il dut céder aux incommodités de l'âge, et ce fut même alors pour la marquise et pour Corbinelli un affligeant spectacle, qui leur faisait souhaiter de n'aller pas jusqu'à l'excès de la vieillesse[1].

Il ne faut point oublier la double nouvelle qui alla, aux environs de 1690, frapper la marquise en Bretagne, de la maladie et de la mort « du garçon le plus digne, le plus fidèle, qui fût à son service », de Beaulieu, enlevé en pleine vigueur, puis d'Hélène, qui l'avait épousé et le suivait à six mois d'intervalle. Madame de Sévigné sut les dernières paroles du serviteur « pour sa chère maîtresse qu'il eût bien voulu revoir encore une fois ».

Mais sa principale hôtesse, Carnavalet l'a-t-il vu vieillir? Elle était venue habiter là quand elle dépassait déjà les cinquante ans; mais elle ne se plaignait jamais de rien en ce qui la concernait. Les maux corporels, c'est tout à fait en passant qu'elle en parle. A peine si nous savons que, dans le temps de ses séjours ici, une « disposition invétérée à la néphrétique » l'oblige à prendre un ou deux verres de lin tous les matins et même à tenter l'expérience d'une saison à Bourbon, en compagnie de madame de Chaulnes. Avec du bouillon de veau elle se défend des mauvaises nuits. Quant à ses rhumatismes, dont elle a réellement souffert, c'est « une imagination sur des manières de convulsions à la main »[2]; et quant à l'âge enfin, bah! « nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui; aussi nous avançons sans le sentir, et c'est un acte de la Providence que j'adore ».

Il y eut des jours où la cour de la maison présenta un grand affairement : « Je suis sur les bras de tout le monde; je n'ai plus de voiture et j'en ai trop; chacun se fait une belle action et une belle charité de me mener[3]... » Accompagnée du « Bien bon » et de la fidèle Hélène, elle se rendait dans ses

1. Corbinelli ne prévoyait pas qu'il atteindrait ses cent un ans!
2. Lettres des 15 février 1680, 13 et 20 septembre 1687, 18 octobre 1688.
3. Lettre du 3 mai 1680.

terres de Bretagne, et c'était, selon le train de ses voyages antérieurs, à deux calèches, avec sept chevaux de carrosse, un cheval de bât portant le lit et trois à quatre hommes à cheval... Le 14 mai 1694 fut la date d'un grand départ. La marquise s'en alla à Grignan rejoindre sa fille. Mais cette fois Carnavalet ne revit plus son hôtesse.

*
* *

Carnavalet depuis n'a jamais cessé d'être la « maison de madame de Sévigné ». Déjà, au XVIIIe siècle, Horace Walpole aimait à se donner l'illusion que « Notre Dame de Livry » venait y séjourner encore, y faisait des pèlerinages; il chargea même un peintre du temps[1] de lui reproduire l'image de l'hôtel pour l'emporter dans son château.

Ceux qui vinrent prendre gîte dans les murs de madame de Sévigné ne furent pas tous indifférents à sa mémoire. Elle eut parmi ses successeurs un homme dont les historiens de l'art français connaissent bien le nom, Guillaume Haillet de Couronne, le premier biographe de Chardin, à qui Cochin, l'ami du peintre, avait communiqué pour cette biographie ses propres notes et souvenirs. Il s'était démis de sa charge de lieutenant au bailliage de Rouen dès le début de la Révolution pour ne pas avoir à prêter serment; il avait été membre de l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Il vint s'installer dans les appartements de Carnavalet, à l'époque du Directoire, avec une bibliothèque de plus 40 000 volumes. C'était préluder cent ans à l'avance aux destinées de l'hôtel, où un autre bibliophile devait un jour déposer un ensemble d'ouvrages au moins équivalent et jeter ainsi les fondements des Collections historiques de la ville de Paris. Haillet de Couronne termina là une existence qui le mena jusqu'en 1810, c'est-à-dire jusqu'à ses quatre-vingt-deux ans[2]. Il fallait qu'il fût sous le charme de celle qui avait occupé la même demeure,

1. Raguenet.

2. La vente de ses livres, estampes, manuscrits, dont il existe un catalogue détaillé, eut lieu dans l'hôtel même en 1811 et dura près d'un mois.

car il se disposait à mettre en œuvre des matériaux en vue d'une publication sur les grands épistolaires. On peut donc supposer que, dans ce qu'on connaissait alors de la correspondance de la marquise, il recherchait les lettres relatant son existence dans l'hôtel. La disposition et la décoration des pièces se trouvaient-elles déjà beaucoup modifiées?... Un inventaire du temps (1812)[1] nous donne l'aspect du jardin, autrefois tout planté de petits arbres : « Au milieu d'un tapis de gazon un bassin avec jet d'eau ; au long de la rue des Francs-Bourgeois une allée de tilleuls terminée par une perspective peinte représentant Apollon dans un décor d'architecture ; sur les murs de la rue Payenne une autre perspective représentant deux cygnes jetant de l'eau dans un bassin ; une rangée de vieux sycomores et des espaliers d'arbres fruitiers. » S'il arrivait au vieux bibliophile de s'asseoir ou d'errer, par les beaux jours, à l'ombre de ces allées, il pouvait penser que le « Bien bon » avait traîné par là des pas également appesantis par le grand âge ; et il pouvait songer aussi à Corbinelli, inlassable liseur comme lui, et qui avait souvent dû passer bien des heures, dans ce petit coin de nature, — *in angello cum libello*.

PROSPER DORBEC

1. Cité par Jules Cousin dans une étude sur le Musée publiée par la *France artistique et monumentale*, t. I, année 1892.

DANS LE SUD MAROCAIN

AU PAYS DES ANFLOÛS

Les troupes françaises ont envahi l'arrière-pays de Mogador, le territoire des Hâha, que ne purent jamais soumettre les Portugais, maîtres au XVIe siècle de la côte marocaine depuis Mazagan jusqu'à Agadir. Elles ont traversé les forêts d'argan, arbre singulier, descendant des sapotées tropicales, aujourd'hui confiné dans ce coin du monde. Les trois couleurs ont flotté enfin sur la casba des Anfloûs, au cœur de la petite et vaillante tribu des Nienâfa, près du tombeau vénéré de Sidi Mahammed ben Soleïmân el Djazouli, palladium sacré de tous les Hâha. Qu'est donc ce pays que nous venons d'occuper, et qu'était son chef principal, le caïd Anfloûs, dont la chute a eu dans le sud du Maroc un si grand retentissement?

Lorsque, au temps du vieux Makhzen, nous visitâmes pour la première fois Dar ould Anfloûs, c'est-à-dire la résidence que nos troupes ont fait sauter après la fuite d'Anfloûs, on ne nous permit pas d'approcher du tombeau du saint, enterré à l'endroit sacré qui se nomme Afoughal. Nous connaissions déjà son histoire, qui figure dans les obituaires de la littérature musulmane et que les arabisants lisent au long dans les dictionnaires hagiographiques lithographiés à Fez. Nous savions qu'il était l'auteur du Dalil el Kheïrât, célèbre recueil de prières, que les riches et pieux Marocains portent sur eux dans un étui d'argent recouvert de velours. L'excellent Si

Lahsen, *fekih*, c'est-à-dire « secrétaire » du consulat français de Mogador, originaire des Rienâfa lui-même, et fier de son pays, rédigea plus tard, pour nous, la note suivante que nous traduisons littéralement, en lui conservant sa pieuse simplicité.

Au nombre des saints des Hâha se trouve Mahammed ben Souleïmân el Djazouly, enterré dans la tribu des Niknâfa, auteur du Dalîl el Kheïrât. Ses miracles sont connus aussi bien auprès des plus grands qu'auprès des plus humbles. Dieu lui a accordé le pouvoir de mettre en fuite les troupes de soldats et il a très souvent prouvé, au cours des guerres soutenues par les Niknâfa, qu'il tenait de Dieu ce don surnaturel.

On raconte que dans l'ancien temps cette tribu se révolta contre un des sultans du Maroc nommé le « sultan noir »; il guerroya longtemps contre elle, mais, malgré sept années de combats, il n'avait pas pu en venir à bout. Il assembla alors les grands de l'empire et délibéra avec eux sur les moyens de sortir de cette situation. Ceux-ci lui conseillèrent de creuser la tombe du saint (que Dieu lui conserve sa bénédiction!) et de porter son cercueil avec lui dans ses expéditions.

Le sultan fit ce qu'on lui avait conseillé, mais il ne put toutefois arriver jusqu'à la tombe du saint qu'après avoir perdu un grand nombre de soldats. Ayant donc pris avec lui le cercueil, il s'avança contre les contingents de la tribu révoltée et il les vainquit par la *baraka* du saint. Mais le saint lui apparut en songe et lui ordonna de le ramener dans sa sépulture, ajoutant que, s'il ne le faisait pas, Dieu anéantirait son empire. Alors le sultan le fit inhumer de nouveau à l'endroit d'où il l'avait enlevé.

Depuis cette époque le saint n'a pas cessé de donner d'autres preuves du pouvoir surnaturel qu'il a de mettre en déroute les troupes. Il y a peu de temps encore, à la mort du sultan Moulaye Hâssan, les tribus se révoltèrent contre leurs caïds : les caïds ayant été prévenus à temps de la révolte, s'enfuirent avec leur famille et leurs biens jusque sur le sol sacré où repose le saint glorieux. Les tribus les suivirent jusque-là en contingents nombreux et assiégèrent le territoire de la tribu des Niknâfa qui possède cette tombe célèbre. Pendant un mois, les hostilités ne cessèrent pas, mais les tribus se lassèrent enfin de leurs attaques inutiles et se dispersèrent : il est clair que tout cela fut le résultat de la bénédiction de ce saint illustre.

Le saint n'a pas fait fuir les bataillons français, et la défaite du caïd Anfloûs a mis fin aux discordes qui ensanglantaient le pays des Hâha. Jamais l'autorité du makhzen n'y fut

complètement assise ; tour à tour les caïds étaient obéis et impuissants ; les ruines désolées des casbas et des maisons témoignent des luttes pour l'indépendance soutenues par les Berbères.

Chez les Marocains, un caïd qui succède à un autre caïd disgracié n'occupe jamais la maison de son prédécesseur. Elle apparaît aux indigènes comme frappée d'un mauvais sort : en l'habitant, le nouveau chef rencontrerait la même fin que l'ancien. C'est pourquoi l'on voit souvent, en de certaines régions du Maroc, tant de ruines de casbas ; cet aspect lamentable des lieux de commandement a frappé tous les voyageurs européens.

Les maisons des cheïkhs, c'est-à-dire des chefs de *jmâa* sont une des originalités de ces pays. On appelle *jmâa* la commune ou mieux le « clan ». Le chef en est le *cheïkh*, en berbère *amghar*, deux mots qui veulent dire « âgé, ancien ». Les maisons de ces cheïkhs sont entourées d'enceintes rectangulaires fortifiées d'une ou plusieurs tours crénelées, qui sont des ouvrages de défense. Ces tours s'appellent en arabe des *borj*, mot dans lequel on reconnaîtra le grec *burgós* et l'allemand *burg*. Elles servent de magasins, mais en temps de guerre elles peuvent contenir, dit-on, jusqu'à trois étages de tireurs : ce sont en outre des postes de vigie. On rencontre de pareilles tours de guet dans l'Aurès algérien, où on les montre aux touristes comme une des curiosités du pays. Elles sont, paraît-il, répandues dans tout le sud du Maroc. Dans le Rif aussi, à ce que l'on rapporte, des tours de bois se trouvent dans les cours et servent à guetter l'ennemi et à défendre les maisons.

Les habitations des membres d'un même clan ne sont pas, chez les Hâha, groupées en villages : elles sont disséminées sur toute l'étendue du territoire occupé par ce clan. Le voyageur passe d'une *jmâa* dans une autre sans qu'aucune limite apparente le lui fasse connaître. Et cependant une étroite solidarité unit les membres d'une *jmâa* : le problème mérite d'être livré aux réflexions de nos « anthropogéographes » modernes.

Les maisons des riches sont des amas irréguliers de constructions massives ; celles des pauvres, qui sont l'immense majorité

des Hâha, consistent en bâtisses de pierres jointes avec de la bouse de vache : intérieurement les murs sont recouverts d'argile. La maison ne contient que deux pièces dont l'une sert de cuisine : tout autour règne un mur en pierres sèches, le long duquel s'adosse en dedans une étable rudimentaire. Telle est l'habitation du Heïhi (singulier de Hâha), qu'il appelle dans son langage *adonar*.

Indéfiniment, ces misérables *adonars* en pierres sèches, entourés de maigres cultures, se succèdent dans les plaines sablonneuses couvertes de hautes broussailles, ou bien ils s'étagent au flanc raide et blanchâtre des collines sur lesquelles les arganiers projettent leurs ombres rondes : çà et là, jusqu'à l'horizon, les maisons de cheïkhs dressent leurs hautes tours crénelées.

*
* *

La première fois que nous fûmes à la casba des Anfloûs, au cours de l'une de nos premières missions au Maroc, nous n'y trouvâmes que le khalifa du caïd de cette époque, Si Embarek, père du caïd actuel et mort il y a peu d'années. Il dirigeait à cette époque une *parka* (colonne de cavalerie) dans le Soûs.

Ce khalifa était un *chelh* (singulier de *chleûh*, nom des Berbères du sud marocain) sachant à peine quelques mots d'arabe, mais qui en tirait vanité et se donnait des airs fort ridicules de citadin. Il me fit attendre assez longtemps et me reçut enfin devant sa casba, entouré d'un certain nombre de ses gens, les uns accroupis sur des nattes, les autres assis sur un banc de pierre. Comme il me laissait debout devant lui afin de bien marquer son rang et que l'expérience m'avait appris qu'il n'est pas bon de se laisser humilier par les caïds, je priai mon ami et compagnon Si Bou Médiène ben Ziân de me faire apporter discrètement un pliant qui était dans notre tente.

Les Marocains, comme tous nos musulmans de l'Afrique du Nord, ont la passion des honneurs et le goût du protocole. Chose inattendue, quand on considère la simplicité de leur

vie et l'austérité des doctrines musulmanes, ils se plaisent aux longues cérémonies. Leur entrée dans les solennités publiques en Algérie a révélé leur amour des attitudes théâtrales comme aussi des interminables et grandiloquents discours officiels. Ils discutent âprement sur les préséances et vont jusqu'à employer la ruse pour paraître au premier rang. Bugeaud raconta à la Chambre des Députés son entrevue avec Abdelkader, au cours de laquelle celui-ci affectait de ne pas se lever : le général lui prit le bras et le souleva. « Il n'est pas très lourd », ajoutait le futur vainqueur d'Isly.

Le caïd Si Embarek mourut à Tiznit, dans le Soûs; j'eus plus tard l'occasion de voir son successeur, Si Ahmed Anfloûs. Nous venions de visiter Si Aïssa ben Omar : quelle différence entre ce grand seigneur et le rude caïd berbère! Si Ahmed Anfloûs était alors un homme de taille moyenne, brun, un peu corpulent; son nez était droit, ses sourcils noirs; il louchait et le regard était autoritaire. L'ensemble de la physionomie était sévère; la parole, brusque. Il tenait à la main un chapelet qu'il égrenait constamment, il portait la *jellâba* de laine blanche, avec un turban blanc, laissant nu le dessus de la tête. C'était un chef résolu et un hardi guerrier.

Avant les Anfloûs, les Hâha étaient gouvernés par les Bihi. Le caïd Aït Bihi avait soumis tout leur pays et même des tribus voisines, comme les Ida ou Tanan. Sa prodigalité lui fit souvent pardonner sa tyrannie. Il avait, parmi les cheïkhs qui exerçaient le pouvoir en son nom, un certain Mohammed Anfloûs originaire des Abda, qui le servit fidèlement. Le successeur d'Aït Bihi, El Hâjj Abdallah ould Bihi, continua les glorieuses traditions de son père, sa luxueuse hospitalité et ses intolérables rapines; mais ce fut de plus un esprit curieux et novateur; il voulut être arboriculteur; il fit venir des plants des Canaries, de l'Europe même. Des jardiniers espagnols de Las Palmas entretenaient ses vergers où croissaient maints arbres nouveaux pour les Hâha; il avait même importé des oiseaux des Canaries, qu'il fit lâcher sur différents points du territoire de la tribu des Aït Ouadil.

Les Anfloûs, qui se succédaient comme cheïkhs des Nienâfa sous les ordres des Ould Bihi, voyant grandir leur nom, songeaient déjà à tourner leur pouvoir contre ceux dont ils

l'avaient reçu. Les Nienâfa, montagnards, désertaient les Aït ouadil, gens des basses vallées : Anfloûs flatta leur amour de l'indépendance. On interprétait à mal les innovations de Bihi; ses rapines, disait-on, ne servaient qu'à entretenir un faste insolent où à payer des essais chimériques. Dieu n'avait-il pas donné aux Hâha leur subsistance? L'impie seul la demandait à l'étranger. Si Mohammed Ould Bihi, élevé dans l'abondance fut un tyran ivrogne et libertin. Les Hâha sont de mœurs sévères, ils l'étaient encore plus alors. Dès lors les haines s'amoncelèrent autour de la maison des Bihi. Les Hâha, soulevés par Si Embarek Anfloûs, enlevèrent et démolirent la casba du Caïd, qui se réfugia au Makhzen, où il mourut. Les Hâha restaient sans caïd. Si Embarek Anfloûs n'avait ni l'argent nécessaire pour acheter du Makhzen le caïdat, ni la force de le prendre lui-même; il se contenta du renom de libérateur.

Cependant, les Bihi par leurs intrigues au Makhzen obtinrent que le fils du sultan, Sidi Mohammed, qui fut plus tard Moulaye Hassan, père d'Abdelaziz, vint camper à Bou Riki, dans les Hâha. Il devait ramener la concorde et rétablir l'autorité des Bihi, dont le représentant était Si Abdelmalek. Six mois durant, Moulaye Hassan négocia, trompant les partis, recevant des deux mains. Si Abdelmalek, riche des débris de la fortune paternelle, l'emportait enfin, quand le sultan mourut. Moulaye Hassan lui succéda; Anfloûs, qui pouvait lui faire une grave opposition, eut l'habileté de le faire reconnaître par ses partisans même. Une pierre levée, à Bou Riki, rappelle encore aujourd'hui ce fait historique.

Moulaye Hassan était retourné en toute hâte à Marrâkech pour s'assurer le pouvoir royal, laissant les Hâha divisés; les uns, à la tête desquels étaient le Aït Zelten, tenaient pour Si Abdelmalek Ould Bihi; les autres, qui proclamaient l'indépendance, avaient en réalité pour chef Si Embarek Ould Anfloûs. — Celui-ci se savait assez fort pour se faire proclamer caïd, mais trop faible pour le rester. Il dissimula et attendit qu'on lui imposât les honneurs qu'il refusait.

Il pressa donc plus fort Abdelmalek et l'échec de celui-ci parut bientôt évident. Dès lors, les Aït Zelten, ses partisans, pensant qu'ils avaient plus de profit à le perdre qu'à le sou-

tenir, se retournèrent contre lui et pillèrent eux-mêmes sa casba pour ne pas la voir piller par les autres. Le dernier des Bihi, abandonné par la fortune, trahi par ses compagnons, mal servi par son courage, s'enfuit à Marrâkech où il mourut obscurément.

Le parti de l'indépendance triomphait; les Hâha se crurent libres, mais, façonnés à l'obéissance, ils n'osèrent se révolter ouvertement contre le Makhzen. Une grande réunion de tous les notables des tribus eut lieu, événement rare chez ces populations et dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires. Les Marocains du sud appellent ces réunions « Aït Arbaïn », « assemblée des quarante », bien qu'en réalité le nombre de leurs membres soit illimité. Anfloûs avait poussé à cette réunion, espérant qu'elle lui décernerait le commandement.

Cette assemblée de chefs, tous jaloux les uns des autres, n'eut pas le succès qu'il en attendait. Chaque membre incapable de s'élever par son mérite, avait juste assez d'influence pour empêcher qu'un autre en prît plus. Chacun d'eux, en soi-même, appréciait les bienfaits de la paix, craignait le Makhzen, redoutait pour lui la disgrâce du vaincu, convoitait le prix d'une trahison. Cependant, tous ne parlaient que de l'amour du pays, des libertés que leurs aïeux leur avaient transmises, de l'inviolabilité du territoire de leurs marabouts. Anfloûs n'osa prononcer les paroles décisives qui pouvaient assurer son triomphe ou précipiter sa perte. On convint, après des débats confus, de demander au sultan un caïd qui ne fût pas des Hâha et qui résidât à Mogador. Cette condition annulait d'avance les pouvoirs du caïd car Mogador est situé à l'extrémité des Hâha, et ceux-ci ne considéraient pas comme leur un territoire souillé par la présence du chrétien; mais une assemblée aussi divisée et aussi ombrageuse ne pouvait se mettre d'accord que sur une solution équivoque.

Le sultan s'estima heureux de ce semblant de soumission; il nomma caïd des Hâha, en résidence à Mogador, un certain Mohammed Daoublâli qui accepta cette situation humiliante, soit qu'il se contentât du nom et de la pompe d'un caïd, soit qu'il cachât des desseins plus étendus. De fait on vit les Hâha, comme toujours, se diviser en deux. Les uns prirent parti pour

le caïd, les autres pour Anfloûs, toujours champion de l'indépendance.

Anfloûs avait l'avantage car, par la situation des territoires où s'étendait son influence, il enclavait la ville, en sorte que le caïd était assiégé par ses propres administrés. Il s'appliqua à empêcher ainsi tout acte d'autorité de Daoublâli, dont l'impuissance devint évidente ; objet de risée, il se fit haïr des citadins de Mogador, qui voyaient entravé leur commerce avec l'intérieur.

Le Makhzen était secrètement sollicité par Anfloûs; les ministres, gagnés par son or. Daoublâli, ayant donné ce qu'il avait pour obtenir sa charge et ne pouvant lever aucune taxe, n'avait plus rien à leur promettre. On le destitua, et les Hâha apprirent en même temps sa révocation et la nomination d'Anfloûs à sa place. Ainsi tombaient les apparences de liberté dont il avait si longtemps flatté ses contribules; devant son ambition qui éclatait au grand jour, une fois de plus, tous les Hâha s'insurgèrent.

Il ne resta à Anfloûs que ses fidèles montagnards des Nienâfa, et sa situation devint des plus critiques. Avant de faire face à tant d'ennemis, il voulut s'assurer qu'il ne serait pas désavoué par ceux qui l'avaient élevé au caïdat et il se rendit à Fez. Le sultan venait d'y rentrer, revenant d'Oujda après avoir eu dans cette ville une entrevue célèbre avec le général Osmond, commandant la province d'Oran. On présentait aux Marocains cette manifestation comme un acte de soumission de la France au Makhzen : jamais le trône chérifien n'avait semblé si ferme. L'audace, la brutalité même d'Anfloûs plurent au Makhzen, qui crut enfin, par lui, pouvoir dominer définitivement les Hâha. Ayant sacrifié ses dernières ressources pour gagner toute la cour par ses largesses, Anfloûs revint à Mogador, fort de l'investiture qui venait de lui être confirmée.

Il écrivit à toutes les tribus pour leur demander leur soumission, mais il ne reçut que des refus ou des réponses évasives. Bientôt il est lui-même bloqué dans Mogador, comme l'était son prédécesseur : les Hâha assiègent la ville, les Berbères voisins attirés par l'espoir du pillage se joignent à eux. Ils arrêtent les caravanes près des portes, enlèvent les femmes, détroussent les voyageurs, incendient les jardins de la ban-

lieue, coupent enfin la canalisation qui alimente la ville en eau potable. Les commerçants de Mogador affolés adjurent le pacha de la ville de les débarrasser d'Anfloûs : celui-ci, par un coup d'audace, escorté de cinquante hardis cavaliers, se jette hors de la ville, déconcerte ses ennemis par sa vitesse et gagne miraculeusement sa casba, chez ses fidèles partisans, au cœur des Hâha, dans une situation presque inexpugnable. C'est là qu'il devait asseoir définitivement sa puissance.

Telle est l'origine de la maison des Anfloûs; les épisodes que nous venons de retracer donnent un exemple caractéristique de l'histoire politique du Maroc. Poursuivre plus loin, ce serait dire les guerres acharnées d'Anfloûs pour soumettre les Hâha, son impuissance à les réduire complètement malgré l'héroïsme de sa tribu, l'élévation au caïdat de ses rivaux comme le Guelloûli, la lutte séculaire des Hâha et des Mtoûgga, leur rôle enfin dans le conflit des grands seigneurs du Hoûz depuis dix ans, leur insolence quand ils prenaient Mogador sous leur protection, leur folle témérité enfin d'armer contre nous. Ces faits n'appartiennent pas encore à l'histoire, à l'exception de la rivalité des Hâha et des Mtoûgga, car chaque Heïhi, en recevant le jour, porte dans son sang la haine de ses voisins, les puissants Mtoûgga.

*
* *

O Sidi Mohammed, petit miroir,
(Comme celui) dans lequel se regarde une jeune vierge!
Celui qui ne commence pas (ses actions) par le nom de Dieu ne peut pas se taxer de science :
Ses avis sont toujours contredits.
O ce grand marabout blanchi qui se trouve dans la montagne,
Marabout de Takandout qui exaucera ma prière!
O Hâha, n'avez-vous pas votre marabout (pour vous),
Quand les Mtougga viennent vous disputer vos foyers?
Le Mtouggui ne sera jamais que le Mtouggui et le Heïhi sera toujours le Heïhi!
Le Mtouggui ne doit recevoir en présent que des coups de fusils.
Si les Mtougga veulent la paix, ils l'auront, sinon.....
Nous sommes habitués aux blessés et aux morts,
Nous sommes habitués à voir nos enfants orphelins et nous-mêmes en pleurs,

Notre selle de combat est toujours prête!
Ils sont venus près d'Azaghar d'Aït Bihi,
Et cinquante Mtougga ont été tués.
O malheur! que n'as-tu vu la bataille du Jeudi!
La poudre grondait comme le tonnerre, les balles crépitaient comme la pluie.
Celui qui n'était blessé au pied l'était à la main,
Celui que Dieu protégeait y laissa son manteau!
Par les cartouches anglaises[1] je suis arrivé jusqu'au Soûs[2]
— Mes frères sont des Juifs, c'est pour cela que tu es arrivé jusqu'à moi[3]
— Je me suis levé et j'ai marché jusqu'à la fatigue.
O Dieu que n'ai-je été la peste, je les aurais tous anéantis[4]
Bonne nouvelle, ô mon pays, puisque je suis encore vivant.
Le rayon Hemmâd viendra parler pour toi!

Le rayon Hemmâd, c'est le même que le petit miroir Mohammed, c'est-à-dire le nouveau-né en l'honneur de qui on chante les vers que nous venons de traduire : ils sont extraits d'une vieille chanson berbère que les femmes des Hâha chantent à l'occasion de la naissance d'un garçon. Et ce marabout de Takandoût, qui protège les Hâha contre les Mtoûgga, c'est le même que ce Sidi Mahammed el Djazouli dont le *fekih* de Mogador nous décrivait le miraculeux pouvoir!

Toutes les poésies populaires des Hâha et des Mtoûgga reflètent ainsi leur traditionnelle rivalité. Pendant la crise du *tertib*, qui précipita la déchéance d'Abdelaziz, et provoqua l'intervention française, les Hâha et les Mtoûgga demeurèrent ennemis. Le Hoûz devint alors le champ où luttaient les grands caïds du sud : dans cette mêlée, Anfloûs et le caïd Mtouggui se disputaient la possession de Mogador, débouché nécessaire au commerce de leurs tribus. C'est ainsi que le seigneur des Abda, Si Aïssa ben Omar, s'était assuré la ville de Saffi. Mais le territoire soumis à Anfloûs cernait Mogador de toutes parts et jamais le Mtouggui n'y put parvenir. Anfloûs, à vrai dire n'y commandait pas en titre; mais la tenant assiégée, il obligeait

1. Importées à Mogador.

2. Malgré les Mtoûgga.

3. Il y a beaucoup de Juifs dans le Soûs, et dans ce vers, c'est le Soûs qui est censé répondre.

4. Les Mtoûgga.

les Européens à lui demander la sécurité et, sous prétexte de protéger le commerce, rançonnait les caravanes.

La rivalité des Hâha et des Mtoûgga n'a pas seulement des raisons politiques : leurs caractères, leurs mœurs, leurs figures diffèrent ; la nature des pays qu'ils habitent est fort dissemblable. Les Hâha, pour tout dire, font partie d'une région géographique bien distincte du reste du Maroc : les naturalistes y notent de nombreux types à caractère tropical et même des espèces inconnues ailleurs.

Quand on quitte Tiggui, résidence habituelle du caïd des Mtoûgga, pour se rendre à Dar Ould Bihi, où sont les ruines de la demeure des Bihi, on chemine d'abord sur un sol sec, pierreux, inégal, pénible aux caravanes. Rien n'y repose les yeux que la verdure claire des bouquets d'amandiers : ils marquent au loin les emplacements des villages. Au fond s'élèvent des hauteurs au sommet desquelles, après quelque deux heures de marche, on aperçoit comme un point blanc les bâtisses de Dar Ould Bihi.

Le sol devient alors plus mouvementé, sa constitution géologique change, les arganiers apparaissent çà et là sur les coteaux, puis deviennent plus nombreux : à leur ombre les orges et les blés balancent leurs épis. Les passants sont moins revêches : les têtes découvertes et rasées, les faces fanatiques ont fait place au visage plus avenant des Hâha. Ils vont, la tête nue aussi, mais entourée d'un léger turban ou *rezza*, habillés de la *Kechchâla*, vêtement en forme de chemise, mais ouvert sur l'épaule, qu'ils retroussent alertement, la taille serrée d'une ceinture.

Autre sol, autre flore, autre climat aussi. La brise salubre de l'océan se fait sentir jusqu'aux derniers confins des Hâha et la température se ressent du singulier régime auquel est soumis le littoral du Maroc depuis Saffi et surtout depuis Mogador jusqu'au Rio de Oro et plus loin encore. Le climat de cette bande côtière mérite d'être connu des Européens car il peut, dans les endroits bien abrités, rivaliser avec celui de Madère.

Pendant tout l'été, sur ce littoral sablonneux des Hâha, le vent du sud-est fouette les troncs désolés des *tagga*, arbre qui ressemble au thuya, et courbe les rameaux du *retem*, arbris-

seau sans feuilles dont la tige est semblable à des joncs du bord des eaux, mais qui, de la taille d'un homme, se couvre au printemps d'odorantes fleurs blanches.

Çà et là le sable, arraché par la violence du vent au sol pierreux, s'amoncelle en énormes dunes; le *retem* seul pousse dans ce sol mouvant où il forme de véritables forêts; la marche y est presque impossible à travers l'inextricable fouillis des troncs gris et cassants qui s'épanouissent en rameaux verts et filiformes sans cesse agités par la brise. L'implacable continuité de l'alizé courbe tous leurs sommets vers le sud-ouest : les rares *tagga* aussi sont déjetés par le vent et leurs troncs inclinés projettent obliquement sur le sol une ombre médiocre.

L'ombre, il est vrai, n'est guère recherchée, car le vent souffle presque toujours en rafale, soulevant des nuages de sable aveuglants. Il n'y a d'abri alors que dans la forêt des retem, maigre rempart qui brise un peu le vent et retient les sables : ces arbres s'étendent jusqu'à la limite des marées, contenant pour un temps l'envahissement de la dune; mais çà et là ils sont débordés par elle et ensablés.

La surface du sol est durement caillouteuse, mais partout le sable couvre peu à peu la pierre dure sous sa poudre impalpable; la dune allonge souvent, sur des étendues de plusieurs kilomètres à l'intérieur du pays, les croupes régulièrement courbées en croissant de ses monticules fauves.

Nous avons probablement là sous les yeux le spectacle du phénomène géologique qui a donné naissance à l'immense plage de sable de la côte atlantique du Maroc; mais, pour des causes qu'il appartient aux géographes de fixer, le régime de l'alizé a déserté la partie septentrionale de cette côte.

Le vent alizé du nord-est commence à se faire sentir au 15 mars et se termine vers le 15 septembre. Chaque jour, vers le coucher du soleil, il diminue progressivement, en sorte qu'au milieu de la nuit l'atmosphère est parfaitement calme, puis il recommence doucement à souffler avec le jour et atteint son maximum vers la fin de l'après-midi; la marée descendante le fait aussi tomber peu à peu. Lorsqu'il ne souffle pas, ce qui est rare, d'épais brouillards s'abattent aussitôt sur le littoral : ils vont par bancs énormes, embrumant tout le rivage,

redoutés du marin parce qu'ils empêchent de reconnaître les atterrages; de loin, ils simulent si parfaitement la terre, que le plus habile peut s'y tromper; d'autres fois, ils reculent les objets ou leur infligent des déformations bizarres. Ils sont portés par une brise fraîche et qui semble souvent glaciale. Quand vers midi le soleil arrive à trouer çà et là cette couverture de brume, ses rayons sont pénibles à supporter dans l'atmosphère lourde et calme.

Mogador ignore presque complètement les vents chauds et ne connaît guère de vent appréciable que l'alizé, en sorte que l'été y est inconnu et que l'on a pu dire de Mogador et de ses environs que c'était une « Riviera marocaine ». Chose extraordinaire, la vigne, à Mogador et dans ses environs immédiats, ne mûrit pas, faute d'une suffisante quantité annuelle de chaleur, même dans les endroits les mieux exposés et les plus ensoleillés et cela par trente-deux degrés de latitude!

Après le 15 septembre, c'est le régime d'hiver; alors le vent, plus variable, vient généralement des régions occidentales, d'où il souffle de temps à autre en tempête. Seulement le vent d'hiver, sauf les jours de tempête, est moins fort que le vent d'été, en sorte que bien que la température soit légèrement plus basse l'hiver que l'été, on a souvent pourtant l'impression qu'il fait chaud. En réalité la température, toute l'année, se tient entre 18° et 22° à peu près.

La « Riviera marocaine » cependant ne détrônera pas la « Côte d'Azur ». La situation désolée de Mogador que la mer entoure souvent tout entier, au milieu de sables où on ne réussit qu'à grand'peine à entretenir de maigres potagers, n'est guère agréable. L'humidité du climat qui détériore la plupart des objets mobiliers y est défavorable à l'organisme. La constance enfin de la température, jour et nuit, été comme hiver, est déprimante pour l'esprit même, et, l'Européen qui habite Mogador éprouve, au bout de quelques années, un violent besoin de sentir les réconfortantes variations de température de son pays natal.

Si une station climatique devait se fonder là, c'est à quelque distance dans l'intérieur qu'il faudrait la créer, à la limite du climat marin et du climat continental, chez les Hâha au doux visage, dans le pays accidenté de l'arganier.

***

Les arganiers sont de grands arbres épineux, couverts à maturité de baies vert-jaunâtre; leur feuillage paraît sombre quand on vient de contempler la frondaison légère et soyeuse des oliviers ou le feuillage tendre des amandiers. L'arganier est parfois d'une belle venue et s'épanouit en boule comme un beau pommier normand; plus souvent, comme les pommiers aussi, le tronc est oblique, les branches gauchement divisées et la silhouette de l'arbre irrégulière.

Les botanistes classent l'arganier dans la famille des sapotées. Cette famille ne contient par ailleurs que des espèces des tropiques : l'arganier apparaît comme le dernier témoin d'une flore tropicale du Maroc, aujourd'hui disparue. Même au Maroc l'aire de végétation de l'arganier est des plus réduites, car elle est limitée à la région de Mogador et à une partie du Soûs. Une espèce très voisine pousse à Madère.

L'arganier couvre d'immenses surfaces, en plaine comme en montagne, mais préfère les terrains très secs. Il est pour les Hâha une *baraka*, c'est-à-dire un arbre providentiel. Il leur fournit leur huile qu'ils préfèrent à l'huile d'olives; la partie externe du fruit engraisse les bestiaux; l'enveloppe dure du noyau sert à faire du feu, les feuilles nourrissent les troupeaux, l'écorce sert à fabriquer du tan, le bois fournit des solives et les branches des clôtures épineuses. A l'automne et pendant l'hiver, les femmes de Hâha s'en vont par files vers la forêt d'argan en portant des paniers : toutes sont vêtues d'un misérable *izâr*, pièce de toile dont elles s'enveloppent le corps; les unes sont coiffées d'un petit foulard de coton et laissent tomber sur leur dos deux nattes de cheveux : ce sont les femmes mariées. Les jeunes filles sont tête nue, les cheveux roulés sur la tête. Arrivées aux arganiers, elles ramassent les fruits tombés à terre, remplissent leurs paniers et vont les vider en des endroits où elles entassent les baies. Les hommes viendront charger ces baies sur leurs épaules et les rapporteront à la maison, où les femmes assises par terre les écrasent en les frappant avec des pierres. La pulpe est ainsi séparée du noyau; on la donne aux bestiaux et les noyaux sont portés

au moulin. Les bestiaux eux-mêmes travaillent à cette décortication car les ruminants mangent l'argan dans la forêt, et, à l'étable, rejettent la partie dure que l'on recueille soigneusement pour la porter au moulin. Les chèvres en effet paissent parmi les arganiers et comme le tronc de ces arbres est souvent oblique et qu'il se ramifie près de la terre, elles grimpent de branche en branche chercher, parfois jusqu'aux cimes, les baies dont elles sont friandes.

Les enfants et les jeunes gens gardent les troupeaux : c'est une tâche fatigante, car les Hâha n'ont pas de chien de berger. « *Arrihaï*! » crie le jeune homme pour conduire ses chèvres : à ses sifflements, elles connaissent ses ordres et lui obéissent avec docilité. Il va couvert du *kechchâb* de laine, la taille ceinte, un bâton à la main, surveillant ses bêtes dans le labyrinthe de la forêt d'argan. Quand l'une d'elles s'écarte trop, il ramasse une pierre et la lui jette avec une incroyable adresse : sous son pauvre vêtement, il garde dans ses attitudes l'aisance et la noblesse des simples.

Il erre ainsi dans l'argan suivant son caprice ou celui de ses chèvres. Bien que toute la forêt soit possédée, à titre individuel, par les Hâha, les propriétaires ne mettent point d'obstacle à la pâture des troupeaux d'autrui. Mais quand les baies d'argan commencent à se former, ils font crier qu'ils ne toléreront plus de bestiaux sur leurs terres et ils marquent par des tas de cailloux la limite de leurs propriétés. Alors chacun paît son troupeau chez soi, la récolte de la baie commence, la forêt s'anime, les discordes des tribus s'apaisent.

Les Hâha opposent l'*oued* au *boûr*, c'est-à-dire le terrain irrigable au terrain sec, planté ou non d'arganiers. Dans le *boûr* ils sèment l'orge et le blé, dans l'oued ils cultivent le maïs et les plantes potagères. La culture du maïs a chez eux beaucoup d'importance, parce que c'est, avec l'orge verte, leur seule plante fourragère. On voit que le problème du fourrage est la pierre d'achoppement de l'agriculture européenne dans le nord de l'Afrique : la difficulté de l'obtenir empêche d'augmenter le bétail et l'insuffisance du bétail empêche la culture intensive.

Les Hâha ont un système d'agriculture très bien lié dans toutes ses parties et se suffisant à lui-même; la parfaite con-

naissance de ce système sera une des premières conditions de réussite pour les colons européens. Ce serait courir à des échecs certains que de chercher à importer sans ménagements chez des populations denses, travailleuses et difficiles à pénétrer, des procédés qui leur sont étrangers. Aussi doit-on souhaiter que les nouveaux arrivants n'aillent pas se livrer à de chimériques essais de cultures tropicales sous un climat qui est exactement le contraire de celui des tropiques.

Les Hâha pourraient être nos maîtres dans l'art des irrigations. Ils ont pour le partage des eaux des règlements parfaitement établis dont l'application est surveillée par un « maître de l'eau » rétribué sur les fruits des jardins irrigués. Ces irrigations demandent un travail assidu et dangereux à cause des fièvres : aussi le prix des terrains irrigables est-il moindre que celui des terrains secs ; une autre raison de cette différence inattendue c'est que la répartition des eaux est une source possible de contestation ; or, chez ces peuples primitifs on évite avec soin tout ce qui pourrait faire naître des discussions, car les discussions engendrent de terribles maux.

Les conflits qui s'élèvent entre les particuliers sont tranchés par la *jmâa* ; toutefois celle-ci ne connaît pas des attentats contre les personnes. Le caïd se mêle bien d'assurer la sécurité, mais sa juridiction arbitraire et oppressive était jusqu'à l'époque actuelle plus crainte que recherchée. C'est la vengeance privée, en arabe le *tolle*, qui punissait le plus souvent les crimes, quel qu'en fût le mobile, à moins que les parties ne composassent par la fixation d'un lourd « prix du sang ». Faute d'une de ces deux solutions, les haines se perpétuaient, s'accroissaient, entre les individus, entre les familles, entre des *jmâa* entières. Et la peur de voir s'établir des inimitiés séculaires était telle, que l'on évitait avec soin tout ce qui aurait pu les engendrer. Ainsi la disproportion même du crime et de ses conséquences servait à maintenir l'ordre.

Ces coutumes, barbares si l'on veut, mais tout aussi protectrices assurément que notre système de répression, ne subsistaient que grâce à une solidarité complète de la famille et de la commune. Les Hâha, en dépit de l'intervention des Makhzen, vivent encore sous le régime du clan. Le clan, la *jmâa*, c'est l'assemblée des hommes qui gèrent leurs affaires eux-mêmes,

délibèrent ensemble, sont protégés par un même marabout, prient dans une même mosquée, célèbrent ensemble les mêmes fêtes, sont enterrés dans le même cimetière. Ce groupe s'administre sans chef héréditaire, à peine consent-il à déléguer son pouvoir à un Cheikh dont l'autorité reste précaire et révocable.

Cela paraît l'idéal de la démocratie; c'est aussi la négation de toute liberté individuelle. Car personne ne peut se séparer de son clan, personne ne peut prétendre être épargné par le clan ennemi, personne ne peut refuser d'y épouser la querelle de ses voisins. Personne, non plus, ne peut y cacher le moindre de ses actes au contrôle de tous, personne n'y échappe à la curiosité malveillante, ni à la dénonciation des envieux. La richesse ne peut que difficilement s'y acquérir, le mérite ne s'y impose qu'avec peine, en sorte que, s'il exalte quelques vertus collectives, ce régime étouffe toute valeur individuelle; et le clan reste à jamais figé dans une immuable médiocrité.

Le Makhzen, en installant ses caïds dans les Hâha, a commencé de briser cette immobilité. Son auxiliaire le plus puissant dans cette œuvre est la propagande musulmane. Par ces confréries religieuses qui ont étendu sur les Hâha le réseau de leurs couvents, une religion de plus en plus pure remplace les antiques superstitions; un culte des saints plus réguliers succède aux cérémonies magiques pratiquées près des vieux sanctuaires. L'Islam, au surplus, s'adapte à ces anciens usages, amène à l'orthodoxie ces croyances populaires.

L'emploi de la langue arabe, l'introduction des Cadis, la pratique du droit musulman concourent en même temps que la religion à l'arabisation des Berbères. Déjà les Chiadmâ, qui faisaient partie jadis des Hâha, ont subi ces influences : les vieilles coutumes de la vendetta y sont tombées en désuétude, la solidarité des clans s'est émiettée, la culture arabe se développe, la rigidité des anciennes mœurs se relâche.

Le Makhzen n'a fait que précipiter cette évolution, car la puissance d'expansion de la civilisation arabe est loin d'être épuisée dans l'Afrique du Nord. Elle continue sa lente absorption de la société berbère, dont elle anéantit peu à peu les mœurs, les croyances, la langue : même en Algérie nous ne pouvons rien contre ce fatal envahissement. Le levain

mystérieux d'une religion importée il y a douze siècles des déserts de l'Arabie fermente encore dans le sang des Berbères.

*
* *

Les Anfloûs, berbères eux-mêmes, savaient combien les Hâha sont attachés à leurs coutumes, combien les jmâa défendent leur indépendance, quelle vénération tous portent aux marabouts et à leurs sanctuaires. Pour arriver au Caïdat ils feignirent jadis de défendre la liberté de ceux qu'ils voulaient asservir, ils ne cessèrent de flatter leur fidélité aux anciens usages. Ils voulurent en toute occasion apparaître comme leurs défenseurs : maîtres incontestés de la tribu des Nienâfa, où se trouve le célèbre marabout protecteur des Hâha, ils cherchaient à incarner l'âme nationale. De là leur résistance à nos armes, qui leur est apparue comme obligatoire pour sauvegarder leur prestige et qui, au surplus, était conforme à leur tempérament fanatique.

Il ne leur suffisait pas de révérer Sidi Mahammed El Djazouli, ils respectaient aussi bien le sanctuaire plus populaire de Lâlla Takandoût, situé aussi sur le territoire des Nienâfa, non moins célèbre que le tombeau du grand saint auquel l'orthodoxie musulmane cherche à le rattacher. Ce sanctuaire se trouve près de Dar ould Anfloûs, dans les défilés d'Imin Takandoût. Ce sont des gorges rocheuses très resserrées, au fond desquelles un torrent court parmi les lauriers roses. Dans ce défilé débouche un ravin profond et accidenté; les rochers s'entassent dans son lit et ses bords sont escarpés, surtout la rive gauche, qui est formée par une haute falaise. Çà et là, sur la paroi verticale, poussent hardiment des arganiers : à peu de distance du confluent, s'ouvre une grotte assez profonde qui est le sanctuaire de Lâlla Takandoût.

La grotte présente à son entrée deux couloirs, d'environ douze à quinze mètres de profondeur et séparés l'un de l'autre par des colonnes naturelles. C'est au fond de celui de gauche que se trouve, semble-t-il, le véritable sanctuaire : quelques chiffons attachés au roc; par terre, une natte pour

se coucher. Les deux couloirs de l'entrée sont jusqu'au fond, encombrés de petites colonnes de pierres posées les unes sur les autres. Il y en a partout, sur le sol, sur les entablements de la paroi, sur les plus minces corniches que forment les accidents naturels de la roche... Cela donne à la caverne une ornementation étrange.

La natte qui se trouve au fond de la grotte sert à ceux qui viennent pratiquer ce que les Arabes appellent l'*istikhâra*. L'*istikhâra* n'est autre que l'incubation de l'antiquité classique qui se trouve chez les peuples les plus divers. Cette pratique consiste à dormir dans un sanctuaire, pour recevoir de la divinité, pendant le sommeil, des réponses à une question pressante, des indications sur la conduite à suivre dans des conjonctures difficiles, mais surtout pour y être instruits du moyen de se guérir d'une maladie. L'incubation antique se pratiquait dans les grottes à caractère sacré et cette institution était tellement enracinée qu'on la voit se continuer jusque sous le manteau du christianisme. Dans l'Afrique du Nord elle est usitée auprès de la plupart des sanctuaires musulmans offrant un abri convenable; mais ce n'est visiblement là qu'une extension religieuse de sa forme primitive et magique.

On mène surtout à la grotte de Lâlla Takandoût les fous et les névrosés : ils y couchent trois nuits de suite. Un chérif des Hâha de nos amis, nous a raconté qu'il y était allé en *ziâra*, c'est-à-dire en pèlerinage avec une femme qui était atteinte d'une maladie nerveuse : elle était *mejnoûna*, c'est-à-dire « possédée par les génies ». Ils entrèrent dans la grotte et le mokaddem entra avec eux. Ils adressèrent alors à haute voix aux génies leur requête, demandant la guérison de la femme et le mokaddem répéta mot pour mot leurs questions. Alors le chérif entendit très distinctement une voix qui venait de dessous terre et qui avait, dit-il, le même timbre qu'un phonographe, instrument fort apprécié de tous les Marocains. Cette voix disait : « Égorgez une victime en l'honneur de Sidi Mahammed ben Soleïmân et faites un repas sacrificiel, Dieu la guérira; ici *nous ne sommes que des intermédiaires*. »

C'étaient les génies qui parlaient. Nos gens allèrent donc au marabout de Sidi Mahammed qui est situé tout près de là, et ils y firent un pèlerinage de trois jours. La femme fut guérie

et depuis elle s'est toujours très bien portée. Les choses ne se passaient pas autrement dans les grottes à incubation de l'antiquité : c'étaient aussi des grottes à oracles. Ainsi les génies ont renvoyé notre chérif à Sidi Mahammed ben Soleïmân, grand saint orthodoxe, une des gloires de l'Islâm marocain, qui est précisément enterré tout près de là. Un chérif ne pouvait pas admettre que des génies, qui dans le dogme musulman ne sont que les égaux des humains, usurpassent en quelque sorte le pouvoir miraculeux d'un saint aussi célèbre que Sidi Mahammed ben Soleïmân.

Le vulgaire est moins pointilleux et pense qu'il vaut mieux dormir dans la caverne de Lâlla Takandoût que dans le sanctuaire de ce grand saint. Il a du reste une conception différente et moins mulsulmane de la sainteté de la caverne. D'après l'opinion courante, en effet, la caverne doit son caractère sacré à la présence d'une sainte qui y est enterrée et qui est précisément Lâlla Takandoût. Rien n'est connu sur l'histoire de cette sainte et son nom lui-même n'est guère musulman : il est clair que sa personnalité est à moitié chemin entre les véritables santons et les génies. « Madame » Takandoût, de l'avis de tous, commande aux *afrît*, c'est-à-dire aux génies, qui pullulent dans la caverne et qui en rendent l'accès extrêmement dangereux.

Je pénétrai autrefois dans le sanctuaire de Lâlla Takandoût à l'improviste et sans consulter personne : les gens qui m'entouraient en furent quelque peu scandalisés; une espèce de fanatique qui priait dans la grotte me regardait d'un œil hostile, et il est évident que, si j'avais annoncé mon intention, on ne m'aurait pas laissé y entrer. Les gens me criaient : « N'entre pas, tu n'as pas le droit d'entrer là; il n'y a que les musulmans qui entrent là, n'entre pas car il va t'arriver malheur. » Il paraît en effet que tout infidèle qui pénètre dans le sanctuaire est infailliblement perdu, soit que les génies le dévorent, soit qu'il tombe victime de quelque autre accident.

On me raconta l'histoire d'un chrétien qui y était entré avant nous et ne ressortit jamais, sans que personne pût savoir ce qu'il devint. Ce lieu, nous dit-on, est hanté, les mulsulmans eux-mêmes ne peuvent y pénétrer que s'ils ont des intentions parfaitement pures. Nous courûmes, paraît-il,

de terribles dangers et le dévot qui priait dans un coin attendait que le châtiment descendît sur nous; mais cette fois le miracle ne se produisit pas.

L'orthodoxie musulmane cherche à diminuer, voire à éliminer petit à petit du culte, la grotte à incubation des Hâha. Mais Anfloûs plus éclectique, ménagea toujours les deux sanctuaires et ne sacrifia jamais à Sidi Mahammed ben Soleïmân El Djazouli sans sacrifier par la même occasion à Lâlla Takandoût, bien que ses préférences de pieux musulman allassent au Pôle de l'Islam, au protecteur des Hâha.

Cependant Anfloûs a été battu et la *baraka* du saint s'est dissipée avec la fumée des canons français; elle n'a pas couvert plus longtemps les discordes éternelles des clans, les luttes des tribus, les exactions des chefs.

Les Hâha jouiront dorénavant de la paix française; reconnaîtront-ils que là est la véritable *baraka* que leur réservait le saint national?

EDMOND DOUTTÉ

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

KALIGOUÇA

LE CŒUR-FIDÈLE[1]

CHAPITRE VII

OÙ M. DE GALLICHOT EST PLUS SURPRIS QUE LE LECTEUR PERPLEXE

D'un doigt négligent, madame de Flouves, délicieusement mouchetée et poudrederizée, feuilletait les dernières productions que lui avait envoyées son libraire, M. Milloutet, et qui s'entassaient à côté d'elle sur un guéridon de M. Boulle. Et sans doute mal disposée en ce jour, cependant radieux, elle admirait la médiocrité des écrivains qui se partageaient la faveur du public. Un fort volume in-octavo, où madame de la Binbarade avait réuni la fine fleur de ses vers badins et élégiaques, lui parut une des choses les plus misérables qui se pussent concevoir. Elle jugea ridicules et maussades les *Lettres à un Chinois*, de M. de Sauzède. Et ayant ouvert une dissertation de M. l'abbé de Mably sur *la Propriété à Sparte*, elle dut s'apercevoir bientôt que les beautés les plus essentielles lui en échappaient : ce qui, d'ailleurs, n'était point extraordinaire puisque, sans y prendre garde, elle tenait le livre à l'envers.

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

Elle se fit d'abord quelques reproches, mécontente d'une légèreté peu conforme à ses principes, et puis, à la réflexion, elle s'accorda de s'absoudre. La veille, qui était le lendemain du jour où cette fête s'était donnée chez madame de Varacieux, n'avait-elle pas été tourmentée de telles vapeurs qu'elle avait dû demeurer au lit? Aujourd'hui même, elle était fort lasse. D'ailleurs, quand une résolution si considérable venait de bouleverser sa vie, le beau miracle que les fictions les plus ingénieuses lui parussent fades? Est-ce que dans ce moment même elle n'attendait pas la visite de M. Jones, qui deux fois hier dans la journée était venu s'inscrire à sa porte et prendre de ses nouvelles?

Renonçant à poursuivre ses lectures, elle se représenta avec force quelle était sa félicité de devenir madame Jones. Une telle union passait tout ce qui pouvait s'imaginer de plus avantageux. A un veuvage incommode, quelle fin plus idoine que ce mariage avec un homme qui l'aimait et qui joignait à tant de vertu une fortune considérable, une naissance passable, une belle prestance, et même cet attrait que lui donnait sa qualité d'étranger? Quel rare ensemble de qualités! Quelle réunion de circonstances favorables! Combien serait digne d'envie la compagne d'un tel époux!

Madame de Flouves bâilla, se leva, et s'alla regarder dans la glace. Elle fit la moue. Le vilain museau! Tous ses traits étaient tirés. Sans la poudre et le rouge, elle eût été laide pour de bon. C'est que, hier, la migraine l'avait accablée. Et cette nuit encore, quelle insomnie! Ses nerfs étaient si ébranlés qu'elle s'était surprise à verser quelques larmes sur l'oreiller. Elle ne s'était assoupie que vers le matin. Au réveil, elle était brisée. Au lieu que son malaise se dissipât, une fois levée, il s'était accru. D'ailleurs tout marchait de travers. Elle avait souffleté Marton, sa fille de chambre, dont les doigts maladroits n'arrivaient pas à la coiffer. Mirette, sa petite chienne allemande, avait des coliques. Le dîner était immangeable. Il y a des jours où tout conspire : si l'on ne se tenait, ce serait à jeter au diable les choses et les gens.

Sans cependant s'abandonner à des folies aussi incommodes que celles de M. de Gallichot. Malgré l'amitié qu'elle professait pour lui, madame de Flouves s'avoua qu'il déraison-

nait trop. Que, dans sa comédie, il donnât carrière à son phébus, passe encore : il faut bien extravaguer pour plaire au public, et, sans cela, que serait la philosophie? Mais cette exaltation qu'il avait montrée au jardin passait la mesure. Voyez-moi cet expert des cœurs, ce beau docteur ès-passions! Et d'abord, qu'y connaissait-il? Pour de bon, sa brousserie allait trop loin. A cause des obligations qu'on lui avait, on ne lui fermerait pas la porte. Toutefois on saurait prendre des assurances contre un homme dont le cœur n'était pas mauvais, mais dont les maximes et la conduite offraient quelque chose de trop révoltant.

Au surplus, grâce au ciel, devant l'amour de M. Jones, qu'importait le reste? Cet amour si noble, si pur, si candide! Combien il tardait à madame de Flouves d'en recevoir le nouvel aveu! Qu'elle n'eût pas ouï tout de suite l'écho qu'il devait trouver en son cœur la surprenait. Bizarrerie du sentiment! Trois jours plus tôt elle eût tenu pour indécent d'épouser ce gros homme. L'autre soir même, avant la comédie, elle n'était pas décidée. Il avait fallu toutes les folies de M. de Gallichot pour qu'elle fît la différence entre ses fariboles et une vertu si britannique. Cher M. Jones!

On gratta à la porte. Elle s'ouvrit. Ce fut, dans l'embrasure, la silhouette de Marton, les yeux gonflés à cause du soufflet qu'elle avait reçu.

— Qu'y a-t-il?

— Monsieur Jones est là, Madame, qui demande si Madame veut bien lui faire l'honneur de le recevoir.

— Monsieur Jones! déjà! Quelle heure est-il donc?

A la pendulette d'émail que tendait un Cupidon de bronze doré, il fallut bien reconnaître qu'il était trois heures moins cinq : M. Jones n'était en avance que d'une couple de minutes sur le moment assigné. Empressement convenable à un amoureux. Mais puisqu'il était en avance? Languissante, madame de Flouves fit un geste vers son miroir à main. La soubrette le lui présenta. Elle se regarda, minutieusement.

— Je suis à faire peur.

Marton eut un hochement de tête, et d'un ton encore boudeur :

— Madame sait bien qu'elle est jolie à faire chanter les muets du Grand Turc.

— Fi donc! J'ai la migraine.

— Madame veut-elle des poudres?

Au diable les inventions des médecins! La petite comtesse se sentait mourir. Elle s'allait coucher, coucher tout de suite.

— Bien, Madame. Que dirai-je à monsieur Jones?

— Eh bien, dis-lui... Dis-lui qu'il s'aille coucher lui aussi.

— Tout seul?

— Voyez l'effrontée!

— J'y vais.

Sans bouger, Marton attendait, les yeux sournois. La jeune femme soupira.

— Je suis folle. Va me chercher ma toilette.

Sur un plateau d'argent, c'était un brouillamini de boîtes, de flacons et de petits pots. Languissament, madame de Flouves souligna d'un pinceau léger l'arc des sourcils, ajouta une mouche, éparpilla de ci de là une bouffée de poudre, et rassemblant — comme pour un baiser — ses deux lèvres mignonnes, les aviva d'un soupçon de carmin. Puis, découragée, elle se laissa aller en arrière... Malgré elle, elle souriait.

— Madame est adorable.

— Flatteuse!

— Monsieur le baron de Gallichot en ferait un joli poème.

— M. de Gallichot! Pourquoi ce nom? Voyez la sotte! Taisez-vous. Et qu'on introduise sur le champ monsieur Jones que je meurs d'impatience d'embrasser.

De son pas menu, Marton s'éloignait, disparaissait une seconde, et puis revenait, s'effaçait et annonçait : « Monsieur Jones. » Et tandis que, discrète, elle refermait la porte, le gros homme faisait un pas, demeurait un instant immobile comme si la violence de son émoi le paralysait, et puis s'avançait, étreignant son chapeau. Une joie grave illuminait son visage. Et sa voix britannique murmura d'un accent étranglé :

— Madame... Mon amie... *O! dear, dear!*

Madame de Flouves lui donna ses doigts à baiser. Il les saisit passionnément, y posa ses lèvres, voulut les garder dans ses mains. Mais, preste, elle les retira et lui fit signe de s'asseoir. Vraiment il se pressait!

Des paroles s'échangèrent. Avec ferveur, M. Jones peignait

sa déception de n'avoir point aperçu son amie la veille, d'avoir dû tant tarder pour la revoir. Au moins, elle était entièrement guérie? Avec un sourire gentil, madame de Flouves l'écoutait, le cou joliment penché, le rassurait... Alors c'était bien vrai qu'il l'aimait un peu?

M. Jones posa sa main sur son jabot. Et il laissa parler son cœur. Si les circonstances eussent été moins émouvantes, quelques particularités de son accent ou de ses expressions auraient pu prêter à sourire. Dans un moment si solennel, de telles futilités ne valent pas qu'on s'y arrête. Après tout, qu'un homme vous appelle « darling » ou « chérie » n'importe pas infiniment. L'essentiel est que derrière les mots il y ait l'amant. Que M. Jones en eût toutes les qualités n'était point contestable. Du côté du physique, on pouvait même trouver quelque surabondance. Véritablement madame de Flouves n'avait jamais été si frappée de son embonpoint. Plus jeune de quatre ou cinq ans que M. de Gallichot, il paraissait l'aîné à coup sûr. Détail d'ailleurs secondaire. Et même il est connu que les hommes gras valent mieux que les maigres. Chez eux, les esprits arrondis et fluides engendrent une humeur plus égale. Et ils ont la bonté, la douceur, la fidélité, ces vertus inestimables, qui sont aussi celles de l'épagneul... de l'épagneul... Tiens!

— Est-il possible! Monsieur Jones, vous avez fait couper vos cheveux?

M. Jones eut un sourire de joyeuse abnégation.

— Ne m'aviez-vous point dit qu'ils vous déplaisaient? Je n'ai osé reparaître devant vous qu'en perruque. C'est un bien faible signe de mon désir de vous satisfaire en toute chose.

Comment ne point être touchée d'un tel empressement? Toisant à nouveau son visiteur, madame de Flouves eut un rire nerveux. Comme la mine de M. Jones s'allongeait, elle s'excusa :

— Pardonnez-moi si, dans le premier moment, vous me voyez déconcertée. Vous avez quitté l'aspect sous lequel j'avais appris à vous estimer. Il me semble que vous êtes quelque autre. Mais n'ayez crainte. Je referai mon apprentissage.

A travers son face à main, madame de Flouves continuait de viser son amoureux déconcerté. Il est des beautés que le jour

avantage, d'autres qui gagnent aux chandelles. Sans contredit, M. Jones était de la deuxième sorte. Avec regret, pour la première fois, la jeune femme au coin de sa lèvre remarqua une tache brune saillante : non point un grain de beauté, mais bel et bien une petite loupe avec une touffe de poils disgracieux. Madame de Flouves fut surprise combien cette légère infirmité, du moment qu'on y prêtait attention, nuisait à la régularité des traits. Soudain elle tressaillit :

— Hé bien, Monsieur, que faites-vous?

Sournoise, la main épaisse de M. Jones tendait à chercher une voie entre le corps de la jeune femme et le dossier de son fauteuil, de manière à tout à l'heure lui entourer la taille. Ainsi interpellé, il s'arrêta court :

— En un tel jour, — balbutia-t-il, — il est d'usage en Angleterre que deux amants, dépouillant les cérémonies du monde, s'appellent par leur nom et scellent leur foi mutuelle par un chaste baiser.

Madame de Flouves tressaillit de plus belle :

— Quoi, Monsieur, vous prétendriez...

Avec un peu de peine, M. Jones mit son genou en terre et balbutia d'un ton suppliant :

— Appelez-moi Elihu!

Les yeux de madame de Flouves s'arrondirent. Appeler Elihu ce gros homme! Voilà une chose prodigieuse! Elle rétorqua :

— Ici, Monsieur, nous sommes en France et tout cela demande à être plus mûrement délibéré.

Et puis, comme M. Jones demeurait pantois, elle daigna le prendre en pitié et, d'une voix adoucie :

— Allez, — dit-elle, — je ne vous en veux point; et peut-être que j'aurai assez de confiance en vous pour vous faire part d'un désir qui me préoccupe.

Comme M. Jones la priait de s'expliquer tout de suite, elle murmura en considérant les dessins du tapis :

— N'êtes-vous point d'avis que nous devons beaucoup de reconnaissance à monsieur de Gallichot?

— Certes, — dit M. Jones, — et je ne saurais songer à lui que pour le bénir.

— A la bonne heure, — dit madame de Flouves.

Après une pause, elle tapota ses jupes et ajouta :

— Ainsi je pense que vous feriez bien de l'aller chercher.

M. Jones eut une exclamation :

— Hé quoi! Madame, en un tel jour, n'est-ce point la solitude à deux qui convient aux véritables amants? et faut-il qu'à peine en votre présence...

Madame de Flouves se leva d'un air d'autorité :

— Monsieur, quoi de plus haïssable que l'ingratitude? Sachez que je croirais absolument manquer à mon devoir si je ne réclamais pour l'homme qui a été le premier artisan de notre bonheur le privilège d'en être le premier témoin. Allez le chercher.

Comme M. Jones semblait hésiter, elle l'étonna :

— Serait-ce qu'en Angleterre la soumission n'est point le suprême devoir du parfait amant? Allez, Monsieur, ne différez point une obéissance dont je ressens le mérite. Et peut-être qu'à mon tour je ne serai point si obstinée que je devrais sur cette faveur que vous osiez solliciter avec un peu d'impatience, mais que les dames de France estiment devoir être plus chèrement achetée, non sans raison, comme vous en jugerez.

La bouche voluptueuse de la jeune femme esquissa une moue pleine de promesses. Les joues empourprées, M. Jones saisit son chapeau, en tordit les bords dans ses mains puissantes, et bégaya :

— *Dear, dear!*

Tout doucement, avec un sourire, elle le poussait jusqu'à la porte :

— Hâtez-vous.

Et comme, en ayant franchi le seuil, il ouvrait encore la bouche, elle glapit aigrement :

— Mais allez donc!

Tout net elle referma le battant. L'oreille tendue, elle écouta le pas lourd qui s'éloignait dans l'antichambre.

Alors elle regagna sa bergère et s'y blottit. Peu à peu ses sourcils froncés se détendirent. De la mine penaude du gros homme un sourire lui monta aux lèvres. Tant de docilité devait bien être récompensée. Soudain un affreux soupçon vint la troubler. Se rappelant les couleurs ardentes qui couvraient les joues de M. Jones, elle se demanda si, comme beaucoup de ses

compatriotes. il ne donnait pas dans l'ivrognerie; et elle ne put se dissimuler que pour peu que cette idée fût fondée, à quelque point qu'elle dût en souffrir, elle serait obligée de renoncer à cette union. M. de Gallichot lui-même serait le premier à l'y engager.

Rouvrant une des brochures qui étaient demeurées sur la table, madame de Flouves tenta de reprendre sa lecture. En dépit de ses efforts, ses pensées ne purent se fixer. Elle demeurait suspendue à des images mobiles et confuses qui s'éparpillaient comme un vol de papillons de toutes couleurs. Il en était de roses, de bleus, de lamés d'argent, pareils aux jolies minaudières qui, l'autre soir, jouaient de l'éventail chez madame de Varacieux. L'un avait la figure du président de Mesgrignon. un autre brun, gros et tout bourdonnant, celle de M. Jones. Un autre, étincelant d'or et de pourpre, se rapportait à M. de Gallichot; il volait à travers les airs avec de brusques crochets. Armée d'un léger filet de gaze, elle se jetait à sa poursuite; au moment où elle croyait l'atteindre, tout d'un coup il se réduisait en poudre avec une toute petite sonnaille de cristal brisé... Elle se réveilla.

Marton grattait à la porte; M. Jones était de retour.

— Qu'il entre!

Madame de Flouves se soulevait... Ses sourcils se froncèrent. M. Jones venait d'apparaître. Il était seul. Elle s'écria d'un ton vif :

— D'où vient que je n'aperçoive point monsieur de Gallichot?

— Madame, — répondit l'Anglais, — vous me rendrez cette justice que j'ai apporté une promptitude extrême à me conformer à vos ordres. Excusez-moi s'il n'a pas été en mon pouvoir d'en assurer l'accomplissement. Voici un billet qu'avant de partir M. de Gallichot avait laissé pour vous à son portier, et que cet homme a bien voulu me remettre.

Sans dire un mot, madame de Flouves saisit ou plutôt arracha des mains de M. Jones le pli qu'il lui tendait, en rompit le cachet et lut :

Madame,

Bien que je tienne pour négligeables les vains simulacres de la politesse, je penserais manquer au devoir de l'amitié si, au

moment d'exécuter une décision que j'ai peut-être trop différée, je ne vous adressais quelques lignes d'estime et d'adieu.

Apprenez donc que, dégoûté depuis longtemps de la corruption de cette partie du monde, j'ai résolu d'aller chercher sous d'autres cieux la paix et l'innocence qui ont délaissé ces régions abominables. Hier soir, en souriant, quelques personnes ont applaudi le langage de Manco-Itsibourou, l'homme de la nature; mais l'idée de conformer en quelque manière leur conduite à ces maximes leur aurait sans doute paru risible ou monstrueuse. Puissent-elles être amenées à prendre de la philosophie une idée plus juste en apprenant que, non content d'en prêcher les maximes, le baron de Gallichot a résolu de les mettre en action et, disant un éternel adieu à l'Europe prétendue civilisée, a quitté ces lieux empestés pour retrouver chez les prétendus sauvages le règne de la simplicité et de la vertu.

Peut-être j'aurais dû depuis quelque temps déjà exécuter ce dessein. La confiance que vous aviez daigné placer en mon amitié m'en a fait retarder l'accomplissement jusqu'au moment où elle serait assurée de votre bonheur. Dû moment que dans l'attachement de M. Jones vous avez trouvé toutes les satisfactions dont votre cœur est susceptible et toutes les garanties qu'il peut souhaiter, aucun scrupule n'était capable de me retenir. A partir de cet instant, Antoine, baron de Gallichot, n'existe plus parmi les hommes de cet hémisphère. Et comme il est douteux qu'il vous rencontre en paradis, veuillez accueillir ici son suprême hommage. J'embrasse M. Jones, je baise vos mains. Et recevez pour votre bonheur les vœux que du fond du cœur, ne cessera de former votre très humble et très obéissant serviteur.

GALLICHOT

Madame de Flouves lut ce billet et puis le relut. Comme elle demeurait immobile, muette, M. Jones la pressa :

— Au nom du ciel, Madame, parlez. Est-il arrivé quelque chose de fâcheux à notre ami?

Elle lui tendit le morceau de papier :

— Voyez.

M. Jones le reçut et le parcourut attentivement. Puis le rendant à la jeune femme :

— Tout à l'heure, — dit-il, — le bonhomme qui me remit ce poulet m'informa que monsieur de Gallichot était parti avec son valet et ses hardes, après avoir réglé ses dettes et prescrit qu'on remît à louer son logement. Je pensais donc que son

absence serait longue; qui, néanmoins, eût imaginé qu'il s'agît d'un tel projet?

Les yeux dilatés, madame de Flouves considérait alternativement le morceau de papier qui était demeuré dans ses mains et la large face de M. Jones. Elle balbutia :

— Alors vous croyez que monsieur de Gallichot...

M. Jones répondit avec une tristesse trop visible sur ses traits inhabiles à feindre :

— Connaissant sa fermeté, j'ai l'appréhension qu'il demeure attaché jusqu'au bout de son dessein. Et je ne saurais sans un serrement de cœur me figurer que probablement nous ne le reverrons plus.

Madame de Flouves s'était laissée tomber sur une chaise. Elle soupira :

— Un départ si subit me surprend. Sans méconnaître les raisons que nous donne monsieur de Gallichot, malgré moi je me demande s'il n'en est point d'autres que je cherche en vain à démêler.

M. Jones secoua la tête, et puis, d'un ton de compassion, il reprit :

— Madame, la même pensée m'est venue. S'il faut tout vous dire, je crois deviner la cause qui obligea notre loyal ami à précipiter sa décision.

Madame de Flouves eut un regard aigu :

— Et c'est?

— C'est, — dit à demi-voix M. Jones, — que peut-être il vous aimait.

Une seconde la jeune femme demeura les yeux fixes. Elle dit seulement : « Ah! » et puis, d'un geste lent, couvrit ses yeux de sa main mignonne.

M. Jones la considéra avec tendresse et il murmura :

— Chère amie, que la chaleur d'une amitié qui m'est un nouveau signe de la bonté de votre cœur n'attriste point une journée qui doit être pour nous de réjouissance et de fête. Hélas! vous perdez un ami et mon âme en saigne comme la vôtre; mais n'est-ce rien que de gagner un amant?

Et tout à coup madame de Flouves sentit un bras robuste qui l'enlaçait, tandis qu'un souffle chaud chatouillait sa nuque et qu'une voix ardente haletait à son oreille :

— *O! dear, dear*, n'oubliez point que vous me devez une récompense.

Avant qu'elle eût le temps de dire un mot ou d'esquisser un geste, l'étreinte qui l'enveloppait se resserra et deux lèvres avides se posèrent sur sa joue au coin de la bouche.

Madame de Flouves bondit avec un cri strident. Étonné, M. Jones eut un sourire indécis. Il se leva, les bras tendus :

— *Darling*, pardonnez-moi si dans l'excès de mon amour...

Il s'arrêta court. Décoché d'une petite main robuste, le plus leste des soufflets venait de claquer sur sa joue.

Les yeux flamboyants, toute blême, pareille à une chatte en furie, madame de Flouves montrait la porte du doigt et criait d'un ton de harpie :

— Sortez... sortez donc !

M. Jones eut un geste pour implorer. Elle cria plus fort :

— Sortez, ou je vous fais jeter dehors par mes laquais.

M. Jones pâlit et porta la main à son front avec une exclamation. Une douleur affreuse se répandit sur ses traits et les creusa. Saluant gauchement, il se dirigea vers la porte d'un pas incertain, la tête vacillante, comme un condamné.

CHAPITRE VIII

ESQUISSE D'UNE VIE CONSACRÉE AUX PLAISIRS

Il se peut difficilement imaginer quelque chose de plus exquis que la vie de madame de Flouves lorsque, débarrassée d'un hymen où elle s'était laissée entraîner avec quelque précipitation et affranchie d'une amitié sans doute dévouée, mais que les bizarreries de M. de Gallichot n'étaient pas sans lui rendre incommode, elle put s'abandonner librement à toutes les impressions de sa fantaisie. Ce n'est pas trop de dire qu'on vit en elle le parangon de la femme à la mode, délicieusement façonnée au goût du jour.

Sitôt l'œil ouvert, elle appartenait au monde, et dès l'heure de sa toilette, il y avait cercle. A l'envi, les plus beaux esprits lui apportaient les nouvelles de la veille, les dernières décou-

vertes, la brochure qui venait de paraître, le pamphlet qu'on colportait sous le manteau. Abbés sémillants, chevaliers empressés, marquis irrésistibles, présidents lettrés, grimauds de génie, engageaient autour de sa coiffeuse de subtils assauts dont un mot d'elle animait, modérait ou variait les passes. Parmi les discussions, les saillies ingénieuses, les exclamations et les rires, il n'y avait de silence que dans cet instant émouvant où, jaillissant du peignoir matinal, la neige de ses épaules étincelait une seconde avant de s'éteindre dans les plis soyeux de la robe de cérémonie.

A peine vêtue, vite le carrosse ou la chaise à porteurs. Et, tout de suite, de s'inscrire à quatre ou cinq portes. Deux ou trois étaient plus favorisées. Madame de Flouves en franchissait le seuil et, immédiatement assiégée, devenait le centre de la conversation. Un rayonnement émanait d'elle. Les femmes à la fois la recherchaient parce qu'elle attirait les hommes, et la jalousaient parce qu'elle les fixait autour de ses jupes. Il semblait qu'une sorte de frein qui jusque-là l'avait retenue venait de se rompre, que maintenant seulement s'épanouissait tout ce qu'il y avait en elle de séduction. Elle ne dînait seule que les jours de migraine. A tout autre, deux ou trois convives de choix égayaient le repas, en prolongeaient la jouissance, jusqu'au moment où, impérieux, mille devoirs exquis la réclamaient. Au sortir des visites, des emplettes, des divertissements indispensables, c'était, à la promenade de Longchamp, le défilé obligatoire. Tous les regards la dévisageaient. Mieux que les poupées de madame Legros, la marchande de frivolités du faubourg, les toilettes de madame de Flouves, ses coiffures et ses chapeaux donnaient le ton. Le temps de changer de robe et de refaire sa figure, elle courait au spectacle. Point de comédie larmoyante, de tragédie grecque ou romaine ou de tabarinade qui tînt le succès tant que ses mains mignonnes n'avaient point daigné négligemment donner le signe des bravos. Mélodrame terrifique, le *Vespasien* de M. de Gaussorgues dut un échec déplorable à ceci : qu'ayant oublié son mouchoir de dentelles, madame de Flouves prit le parti de rire devant tant d'atrocités, et qu'aussitôt le parterre et les loges l'imitèrent à gorge déployée.

Il fallait, après de tels émois, s'égayer un peu et reprendre

des forces. Vingt-cinq maisons se disputaient chaque soir d'avoir à souper la petite comtesse; une fois la semaine, elle donnait à manger chez elle. Ses réunions étaient incomparables : l'entretien y était spirituel, sans pédanterie, la chère délicate sans goinfrerie, la galanterie empressée sans grossièreté. D'ingénieux divertissements, empruntés à toutes les curiosités, en rehaussaient le charme. M. Delille, tout jeune, y dit ses premiers vers; il y eut aussi un ballet dansé par des singes, un musicien sans bras qui touchait le clavecin avec ses pieds, et la dissection d'une femme morte grosse de deux jumeaux. Point de nuit où madame de Flouves fût au lit avant deux ou trois heures; encore n'y dormait-elle guère, occupée des plaisirs du jour, et déjà frémissante de ceux de demain. Au matin, on la revoyait reposée, souriante et fraîche, au moins d'apparence.

Impossible pourtant qu'à la longue, de cette vie à outrance ne naquît un peu de fatigue. D'ailleurs, cette année, les vapeurs étaient à la mode comme les bouts rimés, les coiffures en « désir de plaire » et les falbalas garnis en « soupirs inutiles ». Il fallut voir les médecins. Après plusieurs délibérations, ils s'accordèrent sur quelque engorgement de la rate, en suite de quoi les esprits ne s'engendraient pas comme il fallait. Heureusement que les eaux des Pyrénées guérissaient tout cela. Juste madame de Varacieux souffrait du même mal, et M. le président de Mesgrignon d'un autre tout opposé, mais qui se traitait pareillement. On fit partie de s'en aller tous ensemble en berline avec madame de Sainte-Beauzile qui voulait suivre M. le président, et M. Villaret que madame de Varacieux n'entendait point laisser derrière elle. Ce fut un voyage adorable à travers les campagnes de la France. La berline du président était si douce, si amplement munie de toutes les commodités, qu'on y oubliait la longueur de la route et le dégoût des auberges. Pour éviter l'ennui du soleil, les rideaux en étaient confortablement tirés, et les heures se passaient dans des jeux d'esprit variés interrompus de molles somnolences. D'ailleurs, quand tombait la chaleur, il n'était guère de soir où l'on ne mît un moment la tête à la portière pour admirer comme il fallait, sans bâiller, les grâces du paysage.

Aux Sources de Puygarrou, ce fut une assemblée de la

meilleure société. Peut-être, si elle eût été seule à boire ses verres d'eau, madame de Flouves se fût abandonnée avec un peu d'exagération au spectacle des montagnes escarpées et des torrents jaillissants. Mais le moyen de résister au tourbillon qui l'environnait? Pour charmer les tristesses de l'exil, ce fut une fièvre de danses, de comédies, de jeux sans cesse renouvelés. Le voisinage des cîmes fut le prétexte de rustiques travestissements. Les Pyrénées devinrent un décor plus spacieux, sinon aussi commode, que ceux de madame de Varacieux. Pourtant il fallut bien, à force de boire et de multiplier les parties, que vînt le moment d'être guéri. Alors on se remit en voiture.

Passablement troublé par la pluie et le mauvais temps, le retour eut un peu de monotonie. Un soupir de joie dilata les cœurs quand apparurent les tours de Notre-Dame. Pour peu qu'on ait des amies qui savent vivre, avoir bonne mine est de rigueur au retour des eaux. Sur les belles joues de madame de Flouves, ce fut un concert d'exclamations : « Chérie, mais la voilà tout à fait paysanne! » Afin de la consoler des rigueurs de l'exil, on se l'arracha. Il y eut une rage de divertissements. Cédant aux prières, madame de Varacieux annonça qu'elle donnerait cet hiver le spectacle ; et quoiqu'elle s'en fût défendue d'abord, madame de Flouves dut céder aux instances et accepter un rôle. Alors ce fut la vie inimitable. Tous les après-midis se passèrent avec les costumiers, les coiffeurs et les couturières. Les répétitions mangeaient les soirées et la moitié de la nuit. La petite comtesse était infatigable. Sur la perfection de son jeu et la mélodie de sa voix, c'était un concert de louanges. Son entrain stimulait l'ardeur et l'émulation de tous... Peut-être, à y voir de près, ses paupières bistrées et la pâleur de ses joues auraient étonné. Mais la poudre et le rouge ne sont point faits pour les cochers...

A l'une des dernières répétitions, elle dut s'excuser. Voici qu'une fâcheuse migraine la tenait au lit. Sans doute que demain il n'y paraîtrait plus. Mais deux jours après, de boudoir en boudoir courait la désolation. Point de doute : la petite comtesse était malade. Et son mal était une forte fièvre accompagnée de prostration. Quelle tristesse! Tout ce qu'il y a de passable dans Paris vint s'inscrire à sa porte. Et les prati-

ciens les plus illustres furent adjurés de joindre leur art à celui de M. Divoire, son médecin ordinaire, pour la sauver. En un sonnet délicat, M. de Mallivert le menaça des foudres de Jupiter si, par sa faute, le monde était privé d'un si gracieux ornement. Et M. le duc de Sylvane fit le serment de paraître sans perruque à l'Opéra le soir que notre toute jolie serait guérie.

Pendant deux mois, madame de Flouves fut à mi-chemin entre la vie et la mort. Elle avait des transports violents accompagnés de douleurs affreuses dans la tête et dans le ventre. Son délire montait à ce point qu'elle perdait entièrement le sens et devenait la proie des cauchemars les plus extraordinaires. Dans l'intervalle de ces accès, telle était sa faiblesse qu'il semblait que son corps se refroidît et qu'elle fût proche de passer d'épuisement. Pendant des jours, elle demeurait immobile, muette, le visage exsangue, la poitrine à peine soulevée d'un souffle imperceptible.

Devant cette obstination du mal, il fallut bien que les sollicitudes se laissassent distraire. Hé! comment vivre si l'on s'absorbait dans les sujets de tristesse? Madame de Flouves fut livrée aux soins de ses médecins et la Sainte-Beauzile la remplaça avec plus de succès qu'on n'eût cru possible. Au reste, cet hiver, il y eut une troupe très excellente de comédiens italiens, et aussi la manie du parfilage, qui firent fureur.

Cependant au quatrième mois, madame de Varacieux dit un après-midi à ses visiteurs : « Je suis aux anges. Il paraît que notre petite comtesse est sauvée. M. Divoire répond de sa vie. » Ce furent des pépiements d'allégresse : on respirait mieux d'être soulagé de tant d'angoisse. Et, bourdonnant, l'essaim des visiteurs reprit son vol vers la porte si longtemps close.

Elle s'entr'ouvrit. Il y eut de tendres exclamations, tant d'apitoiement, de douces larmes. Qu'elle était blanche la toute chérie, parmi ses dentelles! Et si menue sous l'enveloppe des draps! Sa chevelure mousseuse était tombée, presque tout entière. Le visage était toujours joli, mais douloureusement émacié, alangui. D'avoir de si près effleuré la mort, il semblait qu'une sorte d'ombre fût restée sur elle. Elle remerciait délicieusement les visiteurs, d'une voix brisée.

Et puis, peu à peu, tout doucement on la vit renaître. Elle parut émerger de cette brume sombre qui l'enveloppait. Il y eut de nouveau son sourire. Elle n'était plus étrangère à la vie. Quand, à trois reprises, M. Divoire lui eut affirmé que tout risque de contagion était disparu, madame de Varacieux cessa de résister à la violence de ses sentiments. Un beau matin elle se précipita chez la charmante et l'étreignit, versant tant de larmes que c'en était déchirant. Dès lors, chaque après-midi, il y eut cercle autour du lit coquet de la convalescente. C'était à qui lui ferait la surprise d'un bibelot ingénieux ou d'une friandise capable de flatter son appétit. On se disputait à lui donner les nouvelles. Pendant six mois n'avait-elle pas arrêté de vivre? Il fallut lui dire la mort de madame d'Orbigny, la petite vérole de mademoiselle de Salices, et que les Férault était totalement ruinés. Un jour, madame de Sainte-Beauzile interrogea triomphalement :

— Vous souvient-il de monsieur Jones?

On se récria. Hé quoi, depuis tant de mois, existait-il encore? A peine :

— Monsieur Jones s'est fait quaker!

Il y eut des exclamations en sens contraire... Les uns le proclamèrent fou, mais plusieurs le louèrent de vivre chaste avec une redingote et un petit chapeau rond. Par une association naturelle, madame de Joindre évoqua le nom de M. de Gallichot que l'on avait cessé de voir dans le même temps. Madame de Flouves interrogea languissamment :

— Qu'est-il devenu?

Il y eut un peu d'étonnement de s'apercevoir que nul n'en savait rien. M. de Foucaut opina qu'à cause d'un certain pamphlet qu'on lui attribuait il était au secret à la Bastille. Le président tenait de bonne source qu'il s'était retiré dans une terre à lui, où il faisait des expériences sur le mariage des taupes et des hérissons. M. de Mallivert jura qu'il voyageait aux pays étrangers, et M. Monestrel qu'il était fou. Mais madame de Ferté trancha tout net : « Il est deux fois mort : car vivre loin de Paris et en garder l'impression est deux fois mourir. » Saisissant le mot, M. de Miremalle fit un quatrain délicieux qui courut les ruelles sur le trépas de M. de Gallichot et la résurrection de madame de Flouves.

Car à n'en pas douter elle revivait. Venu le printemps, on la revit dans les assemblées ; et, autour d'elle, se pressa derechef la foule des petits-maîtres et des abbés galants. Toutefois on s'accorda sur ceci : il n'y avait plus en elle la même pétulance, ni cette vivacité, cette ardeur au plaisir qui fusait en mille folies. En place, elle offrait une grâce fragile, voilée de mélancolie, qui n'appartenait qu'à elle. Si quelques-uns regrettaient ce changement, de bons juges l'estimaient ainsi plus touchante. C'était, en particulier, le sentiment de M. le président de Mesgrignon qui, fatigué de la Sainte-Beauzile, observait, avec un intérêt qui croissait, un objet si approprié aux convenances d'un épicurien que l'abus de la volupté incline vers des joies plus délicates.

Il avait sollicité la permission de venir voir la petite comtesse et quelquefois, après le souper, il passait chez elle une heure ou deux. Il avait de l'esprit, des lectures, et des manières. Elle l'écoutait sans ennui quand, dans ses jours de pessimisme, il raillait les vanités du monde. Souvent un léger soupir soulevait la poitrine de la jeune femme, comme si chez elle de telles paroles n'étaient point sans écho. Deux ou trois fois, ses yeux se remplirent de larmes. Comment un observateur si subtil que le président n'eût-il point discerné de l'émoi, de la tendresse, et de vagues et confus désirs dont peut-être elle-même n'avait pas le secret?

Il résolut de brusquer les choses. Un soir que, selon leur habitude, ils étaient seuls, comme ils venaient, dans une amicale confidence, d'échanger quelques propos sur la brièveté de la vie, sur les illusions qui en corrompent la meilleure partie, sur les douceurs d'un sentiment sincère et partagé, il disposa du pied un coussin devant le fauteuil de son hôtesse, et s'y laissant glisser avec habileté, proféra d'un accent suave où un émoi véritable ajoutait à l'art :

— Béatrice, pardonnez-moi si je ne suis plus capable de me contenir et si, au risque de vous déplaire, il me faut vous avouer que je vous aime.

Un tel procédé était trop contraire à la manière de vivre qui s'était établie entre eux, pour qu'il n'apparût point comme une espèce de trahison. Pourtant, au lieu des paroles sévères ou mordantes par lesquelles il eût convenu de châtier cette témé-

rité, voici qu'aux lèvres de madame de Flouves montait seulement une espèce de tremblement qu'à peine elle pouvait réprimer. C'est qu'en vain elle eût essayé de se le dissimuler. La hardiesse de M. de Mesgrignon trouvait un complice dans son propre cœur : non qu'elle éprouvât de l'amour pour cet homme affaibli déjà par l'âge et par le plaisir, égoïste, prudent et calculateur, qui avait su sournoisement l'investir et guetter le moment de sa défaillance. Mais au sortir des affres de la maladie et de la mort, le besoin de l'amour gonflait son cœur. En vain avait-elle cherché à s'étourdir. L'aveu du président venait de déchirer les derniers voiles. L'amour, l'amour seul valait qu'elle revécût. Et si violemment elle subissait sa toute puissance qu'elle eut pitié de M. de Mesgrignon, — et d'elle-même — si elle le rebutait.

Elle répondit sans colère :

— Relevez-vous, mon ami, et souffrez que j'ajourne de vous répondre. Car n'étant ni coquette ni légère, j'entends ne disposer de moi qu'à bon escient. De votre côté, veuillez réfléchir si, ayant agi comme vous avez fait, vous avez exactement mesuré les conséquences de vos paroles ou seulement cédé à une impulsion passagère où je ne pourrais voir qu'un caprice indigne de moi.

Le président se releva avec un peu d'effort et dit d'une voix essoufflée :

— Très belle amie, vous avez entre vos mains le bonheur ou le malheur de ma vie. Je n'ai d'autre ambition sur cette terre que de vous offrir ma main et mon nom. Laissez-moi espérer que, consultant votre sensibilité, vous vous souviendrez que nous sommes des créatures éphémères. Les jours de l'amour sont comptés entre deux éternités mornes.

Ayant baisé les doigts blancs, M. de Mesgrignon se retira. « ... Entre deux éternités mornes, les jours de l'amour sont comptés. » Les dernières paroles du président vibraient encore dans l'oreille de madame de Flouves. Et elles retentissaient dans son âme comme un glas.

Brusquement elle saisit sa glace à main et se regarda ; et tout à coup, comparant ses traits de garçonnet débile aux cheveux courts à ceux que dix-huit mois plus tôt reflétait le même miroir, elle s'abandonna au désespoir. Il lui apparut

que toute cette vie puérile où elle s'était jetée depuis le départ de M. Jones et de M. de Gallichot n'était qu'une espèce d'ivresse, de rêve monstrueux dont elle venait de s'éveiller. Elle grinça des dents, se fût injuriée. Quoi, les jours se sont ajoutés aux jours, des cheveux blancs sont nés sur ses tempes, elle est de dix-huit mois plus près de la mort : et pendant ce temps, dont tous les trésors de Golconde ne rachèteraient pas une minute, elle n'a point vécu puisqu'elle a continué d'ignorer la passion sublime qui seule vaut qu'on vive, l'instinct magnifique qui brise les femelles sous l'étreinte des mâles, qui fait hennir les étalons et frissonner les moelles des fauves, l'instinct qui perpétue sur la terre le mystère splendide et insondable de l'existence!... Elle ouvre et ferme les mains, se tord les bras avec un gémissement. Folie, folie monstrueuse et irréparable! Pourquoi tout à l'heure encore a-t-elle repoussé l'homme qui lui apportait l'amour?... L'amour! Hélas! qu'a de commun l'amour avec ce que vient de lui offrir ce vieillard débile et sceptique?

L'amour!...

Elle a un ricanement de douleur, fait quelques pas au hasard et puis, tombant à genoux sur le tapis, cache son visage dans les coussins de soie et se met à pleurer, à pleurer éperdûment, avec des sanglots qui lui font mal au fond de la poitrine, qui lui font mal au fond de l'âme.

CHAPITRE IX

D'UNE VISITE ET D'UNE LETTRE QUE REÇUT MADAME DE FLOUVES

Ce matin, contre la coutume, la comtesse a fermé sa porte. Après l'émoi d'hier, sa nuit fut blanche. La migraine bat à ses tempes. Aujourd'hui, point de sigisbée dont le zèle lui agrée. En vain se désolent l'abbé, le marquis, le physiocrate, et tous ces messieurs les poètes. Impitoyablement ils demeurent forclos. Madame est souffrante. Madame a ses vapeurs. Alanguie sur sa chaise longue, les paupières lourdes, la petite comtesse rêve. La vie est difficile. La vie est lamentable.

Mais quel est ce vacarme? De l'antichambre montent des vociférations. Mirette, la petite chienne, s'étrangle d'aboyer. Un grattement à la porte. Au diable les fâcheux! A mi-voix, Marton s'excuse :

— C'est une aventure incroyable. Un homme est là qui ne s'en veut point aller qu'il n'ait remis en mains propres à Madame la comtesse une créature qui l'accompagne, et n'en ait reçu décharge.

Madame de Flouves a un geste de lassitude :

— Qu'ai-je à faire de cet homme et de cette créature?

Marton, qui n'est point dévote, se signe.

— L'homme a la mine d'un pêcheur ou de quelqu'un de cette sorte; mais quant à la fille, si ce n'est une guenon, je crois qu'elle est née dans la maison de Belzébuth.

Madame de Flouves soulève les paupières. Les aboiements de Mirette s'exaspèrent, et puis tout à coup se taisent. On entend une sorte de mélopée étrange et douce.

— Sainte Vierge, — glapit Marton, — la voilà qui invoque le diable!

Elle regarde autour d'elle où se cacher. Une telle visite sort de l'ordinaire. Madame de Flouves donne ses ordres :

— Veille qu'il y ait du monde dans le vestibule. Et qu'on fasse entrer.

L'instant d'après, la porte se rouvre et donne passage à un homme aux épaules carrées. Il s'avance avec cette allure dandinante, à la fois pesante et souple, qui est celle des gens de mer. Vêtu de bouracan et de grosses bottes de cuir, il a le visage coloré par les embruns; des anneaux lui pendent aux oreilles, et des bouquets de poil gris sortent du nez. Derrière lui se tient la plus singulière personne que madame de Flouves ait jamais contemplée. On dirait une enfant d'une douzaine d'années. Son visage arrondi et plat est d'une couleur brune tirant sur le rouge et zébré d'arabesques bleues. L'expression n'en est point féroce. Des cheveux noirs et lisses encadrent le front bas. Cette créature est tout entière enveloppée dans une couverture de peau de bête d'où sortent ses pieds chaussés de guêtres avec des franges.

Comme tous deux se taisent, la jeune femme parle :

— Je suis madame de Flouves, mon ami, que prétendez-vous?

L'homme roule son bonnet dans ses gros doigts gourds, tousse deux ou trois fois et grommelle d'une voie enrouée :

— Le port est signalé. Attention, les gars. Largue les bonnettes, laisse arriver, jette l'ancre et affourche tout. Et maintenant, paillards, aux écoutes, secouez vos puces, et qu'on me défasse l'arrimage. Je veux que les habits rouges m'étranglent s'il y manque un clou.

Ayant achevé ce discours dont le détail n'est pas sans jeter quelque perplexité dans l'esprit de madame de Flouves, il défait sa vareuse, et d'un large portefeuille de cuir tire une feuille de papier malpropre, la tend à la jeune femme. Elle lit :

Jean Ennemond Le Gall, capitaine commandant le brigantin Belle Paulette, *a l'honneur de remettre à madame la comtesse de Flouves la jeune esclave Kaï-Poraïtou, qu'il a prise en charge ès port de Québec, pour lui être livrée tous frais payés à Paris en son hôtel du faubourg; dont il la prie de donner quittance à son matelot Saint-Jean Quatrebras, commissionnaire.*

Madame de Flouves ayant lu et relu ce papier, relève les yeux et tour à tour considère avec la même surprise la jeune Indienne et son conducteur. Saluant avec gaucherie, celui-ci poursuit :

— Saint-Jean Quatrebras, pour vous servir; à prendre un ris ou carguer un perroquet, par gros temps de suroît ou de noroît, voilà votre homme; mais pour tirer des bordées dans ces parages, fichu pilote. Veille à la côte, gare aux brisants. En rade mal sûre, ne t'attarde pas; mais, s'il faut, coupe les câbles et gagne au plus près. En foi de quoi, topez ici, mettez votre quitus et vogue la galère.

Madame de Flouves signe machinalement la décharge que l'homme lui présente :

Déclare madame de Flouves avoir reçu en bon état et apparence bien conditionnée la jeune esclave Kaï-Poraïtou.

Et aussitôt, virant sur sur ses talons, maître Saint-Jean Quatrebras qui, à la vérité, semble peu à l'aise et souffle

comme un veau marin, tandis que de grosses gouttes de sueur ruissellent sur son front, gagne le large et disparait plus lestement qu'on n'attendrait de sa corpulence, non sans laisser derrière lui une odeur assez prononcée de pipe et de saumure.

Si rapide a été sa manœuvre que madame de Flouves, prise de court, n'a pu lui demander d'explication et, tout d'un coup, se trouve seule en face de la jeune Indienne.

Celle-ci, depuis qu'elle est entrée, est demeurée entièrement immobile et muette. Nul signe qu'elle entende quelque chose ou prenne quelque part à un entretien où elle est si directement intéressée. Seulement ses yeux scrutent le visage de madame de Flouves avec tant d'attention que la jeune femme en éprouve presque une gêne... Tout à coup sa bouche grande, mais non difforme, se fend d'un sourire puéril qui découvre des dents pareilles à celles d'un jeune chien. Et, d'une voix gutturale, elle prononce ces paroles étranges ;

— Kaligouça, le Cœur-fidèle, a dit la parole qui est. D'abord le grand lac salé. Et puis le village du grand-père. Et dans ce village, il y a Mayami, pareille à Mayami. Voici le signe magique.

Comme madame de Flouves demeure stupide, la sauvagesse entrouvre un sac de peau brodé de verroteries qui pend sur sa poitrine, en extrait un papier plusieurs fois plié et le pose sur les genoux de la jeune femme.

La petite comtesse n'y a pas plutôt jeté un coup d'œil qu'elle tressaille de tous ses membres. Il porte comme suscription :

Pour Madame la comtesse de Flouves,
en son hôtel du Faubourg Saint-Germain, à Paris.
— De la part du Baron de Gallichot. —

La jeune femme déploie deux ou trois feuilles couvertes d'une écriture qu'elle connaît bien. Et elle lit :

Du village de Tamaroa,
tribu des Outagamis,
près la rivière dite Mahonga.
6e lune depuis la récolte; 5e jour.

Madame,

Peut-être conviendrait-il mieux à un solitaire de ne point rompre le silence qu'il a établi autour de lui. Et peut-être la

confidence d'un exilé risque-t-elle d'importuner au milieu des douceurs d'un hymen conforme au vœu de votre cœur. J'ai redouté davantage de paraître ingrat qu'irréfléchi ou indiscret. Ayant gardé de votre amitié et de celle de M. Jones une impression que ni le temps ni la distance n'ont effacée ni n'effaceront, je ne me persuade point que ce qui me touche vous soit devenu absolument indifférent. Je m'imagine — est-ce une illusion? — que quelquefois la tendresse de mes amis s'inquiète d'une destinée qui peut leur sembler aventureuse. Avant qu'entre eux et moi retombe pour jamais le rideau de la séparation, je veux qu'ils sachent de quelle manière ma volonté a réglé le cours des jours qui me demeurent à vivre et qu'ils reçoivent encore une fois les souhaits que je forme pour que sur cette terre ils rencontrent tout le bonheur qui se peut accorder avec la misérable condition de l'homme.

Ayant, ainsi que je vous l'ai mandé, résolu d'aller chercher auprès des sauvages une manière de vivre conforme à mes principes, je ne différai point d'exécuter ce dessein. Au lendemain même de cette fête que donna madame de Varacieux, je fis un paquet de mes hardes et de quelques objets, et mis dans ma poche ce que j'avais d'argent. Puis, suivi de mon fidèle ami et valet, Claude Pitais, qui me pria de souffrir qu'il m'accompagnât, je pris la malle pour la ville de Dieppe d'où je savais qu'en la saison où nous nous trouvions des bateaux s'en allaient vers les rivages de l'Amérique. En effet, à peine arrivés, nous apprîmes que le trois-mâts Bonadventure *mettait à la voile dès le lendemain pour le Canada, afin d'y chercher une cargaison de peaux de castor et d'huile de baleine. Moyennant un prix raisonnable, le capitaine nous reçut à son bord.*

Je ne m'arrêterai point à vous décrire une traversée qui fut extraordinairement prompte et aisée, n'ayant duré que quatre semaines, et dont j'utilisai les loisirs à me perfectionner dans la langue sauvage qui est la plus belle et la plus poétique qu'on puisse imaginer, sans excepter le grec et le latin. Un père Jésuite, qui avait été missionnaire pendant dix ans chez les Ouataouas, voulut bien m'en faciliter l'intelligence. En sorte que je fus rapidement en état d'en entendre et même d'en écorcher les principaux dialectes. Ayant essuyé une tempête sur les côtes du banc de Terre-Neuve et assisté vers l'embouchure du Saint-Laurent à un combat de baleines et d'espadons, nous fûmes assez heureux pour franchir sans encombre la barre du fleuve et le remonter jusqu'à la ville de Québec où nous accostâmes.

Il n'entrait point dans mon plan d'y demeurer. Savais-je pas, en effet, que je n'y trouverais guère ce que je cherchais, les

passions haïssables qui font le caractère de l'homme civilisé ayant acquis le même empire de l'autre côté de l'Océan comme de celui d'où je venais. C'est pourquoi je marquai aux personnes qui me firent accueil que mon intention était d'aller tout de suite me réfugier auprès de l'innocente tribu vers laquelle m'entraînait l'impulsion de mon cœur. Vous ne serez point surprise, connaissant l'humeur des gens de ce pays, si ceux à qui je m'ouvris de ce dessein me témoignèrent plutôt de l'étonnement que de l'approbation. Ils ne s'épargnèrent pas à m'en dissuader, m'assurant que les sauvages n'étaient point tels que je croyais, mais offraient précisément les mêmes vices que les autres hommes, la seule différence étant que la religion n'en adoucit point l'atrocité. Et certains faits dont ils m'assuraient l'exactitude n'étaient point pour démentir ce jugement.

C'est ici, j'ose le dire, qu'apparut la supériorité d'un raisonnement conduit selon la logique sur les fausses observations de l'empirisme. Accordant à mes contradicteurs que peut-être les indigènes qu'ils connaissaient, gâtés par le commerce des Européens, s'étaient écartés des heureuses dispositions de l'âge d'or, je n'eus pas de peine à les obliger d'avouer qu'ils n'avaient que des notions vagues et incomplètes sur les peuplades qui habitaient des régions plus lointaines du continent américain et qui, préservées de toute contagion, n'avaient pu manquer de conserver les vertus dont nous sommes déchus. Or c'était à celles-ci, et non à d'autres, que j'avais affaire. Deux pères jésuites m'appuyèrent et déclarèrent que, dans la région qui est au delà des grands lacs, ils avaient ouï parler de plusieurs nations qui vivaient dans un état assez semblable à celui que je décrivais. Confondus par ce témoignage qui corroborait si singulièrement mon raisonnement, mes sophistes arguèrent que, si même cela était, je n'arriverais jamais jusqu'en cet endroit, devant infailliblement être massacré auparavant. A quoi je répondis que cela était mon affaire, puisque, si je mourais, ma mort ne ferait de tort à personne; j'observai, en outre, que si l'on me tuait, je louerais volontiers mes meurtriers, puisqu'ils témoigneraient ainsi de la juste défiance où ils tenaient tout ce qui vient d'Europe; et je fis une défense expresse que l'on tentât quelque chose pour me venger.

Mais, afin de calmer les appréhensions, j'ajoutai que me présentant chez ces enfants de la nature, non point pour les asservir et assassiner ainsi que font nos officiers royaux, non point pour les dépouiller et emprisonner comme font nos marchands avides d'échanger quelques pintes d'eau-de-vie contre les fourrures les plus précieuses, non point pour leur imposer une foi monstrueuse et ridicule comme font nos jésuites, mais seulement pour

me mettre tout humblement à l'école de leurs vertus, je courrais sans doute, si j'arrivais à me faire entendre, des risques bien moindres que tout autre Européen.

En conséquence, m'étant muni de quelques objets nécessaires et d'un petit nombre de présents capables de me concilier tout d'abord la bienveillance de ces hommes simples, je saisis la première occasion et fis marché avec un chef Kikapou qui, après avoir vendu à Québec une cargaison de peaux de castor et de loutre, s'en retournait chez lui et m'emmena. J'essayai de persuader à M. Pitais de renoncer à me suivre dans une entreprise qui offrait quelque chose de hasardeux. Mais il m'assura que l'idée de vivre parmi les sauvages le charmait tant qu'il ne pouvait concevoir comment jusqu'ici il avait différé de l'exécuter. Et nous nous embarquâmes de compagnie dans une de ces pirogues en écorce de bouleau qui sont le moyen le plus commode de voyager en ce pays.

Je ne vous décrirai point la navigation que nous fîmes, en remontant le fleuve Saint-Laurent d'abord et ensuite les différents lacs et cours d'eau qui nous servirent de route. Tantôt en ramant et pagayant, et tantôt en faisant des portages lorsque les cataractes ou la violence du courant rendaient les rivières impraticables, nous arrivâmes jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac des Illinois où est situé le territoire des Ouataouas, sans avoir éprouvé d'autres incommodités que d'être fort tourmentés des mosquites et autres insectes et d'avoir fait naufrage deux ou trois fois.

Je fus civilement reçu par M. de Morlière, commandant le fort Sainte-Marie qui est le dernier poste que nous ayons dans cette région. Il prétendit par de fortes instances m'obliger d'accepter son hospitalité. Je lui répondis que je n'avais point fait deux mille lieues pour vivre comme à Paris, et, lui ayant laissé en dépôt une partie de mes hardes et marchandises, je me hâtai de m'enfoncer davantage dans le continent, sous la conduite de deux batteurs d'estrade Ouataouas. Accueilli avec de grandes démonstrations d'amitié par toutes les tribus de cette nation, je me familiarisai en peu de temps avec leurs coutumes. Et j'aurais, là-dessus, bien des choses curieuses à raconter. Mais ce serait allonger à l'excès ce récit. Ne pouvant méconnaître, après quelques semaines de séjour, combien le commerce des Européens avait déjà, malgré leurs excellentes qualités, altéré les dispositions naturelles de mes hôtes, j'étais assez perplexe sur le moyen de poursuivre mon voyage quand une faveur singulière de la Providence arrangea les choses.

Étant, M. Pitais, quatre ou cinq des meilleurs chasseurs de la

tribu et moi, à la poursuite des bisons (qui sont une espèce de bœuf sauvage fort farouche et abondant en ces contrées), nous nous laissâmes entraîner vers l'Occident plus que ne commandait la prudence et fûmes surpris par un parti d'Indiens Outagamis qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tuèrent deux des nôtres et chargèrent de liens le reste. Puis ils nous emmenèrent avec eux jusqu'à un fort village de leur tribu, nommé Tamaroa, qui était situé à huit jours de marche, et où nous arrivâmes exténués. En manière de bienvenue, nous fûmes salués par d'effroyables hurlements et aussitôt attachés à des poteaux peints en rouge pour y être, conformément aux usages établis, dûment torturés le lendemain matin. Car des coureurs des bois Outagamis ayant récemment été mis à mort par les Ouataouas, il était de toute justice, selon les idées de ce peuple, qu'on nous fît payer le sang versé.

Ayant été copieusement outragés durant plusieurs heures par toute la population du village, y compris les femmes, les enfants et les chiens, nous fûmes détachés du poteau et conduits jusqu'à une grande tente, ou wigwam, où l'on poussa la bonne grâce jusqu'à nous rendre l'usage de nos mains et nous apporter à manger. Il entrait en effet dans le plan de nos hôtes que, pour ressentir davantage les tortures du supplice, nous eussions le moyen de réparer auparavant nos forces. Quelle que dût être plus tard notre destinée, M. Pitais et moi mourions de faim, et j'ai su depuis que l'ardeur avec laquelle nous vidions les plats émerveilla les Indiens qui, cessant de nous injurier et en attendant de nous travailler le lendemain avec leurs couteaux et autres engins, se disputaient le plaisir de nous servir et faisaient des battements de mains et de grands éclats de rire à nous voir engloutir les viandes. Je tâtai avec un plaisir particulier d'une espèce de bouillie au miel qui me fut offerte par une jeune sauvagesse assez bien faite, et, ma connaissance de la langue des Outagamis étant encore imparfaite, je lui marquai ma reconnaissance en lui baisant la main, ce qui parut lui causer plus de surprise que d'ennui.

La nôtre ne fut pas moindre d'une visite que nous reçûmes après dîner en la personne d'un gros homme vêtu d'une robe de peau d'orignal, dont à cause de l'obscurité nous ne pûmes d'abord distinguer la figure et qui, s'étant approché de nous, dit tout à coup en bon français : « Mes frères, que la bénédiction de Dieu soit avec vous. » Lui ayant rendu sa politesse, nous apprîmes qu'il était récollet, se nommait le père Toupette, et qu'il vivait depuis vingt ans parmi les sauvages pour les catéchiser. Mais il ajouta en soupirant qu'il n'en avait guère

trouvé de plus rebelles que ceux-ci à ses enseignements. Comme je lui en marquai ma joie, il fut étonné et le fut davantage lorsque je lui expliquai le dessein qui m'avait emmené en ces lieux. Il m'exprima son regret de ne pouvoir nous sauver; je le priai de n'en point prendre de souci. Et nous passâmes une partie de la nuit à échanger toutes sortes de propos en buvant et en fumant un tabac excellent. Puis, ayant poliment refusé les secours de la religion, je suppliai le bon père de me laisser dormir afin que je fisse bonne figure dans cette cérémonie du lendemain. Il se retira avec de gros soupirs; en ce qui me concerne, je ne fais pas de difficulté d'avouer que j'éprouvai un vif regret d'être si tôt arrêté dans une entreprise intéressante, et que certaines réflexions d'un égoïsme plus humain retardèrent pour moi le moment du sommeil. Je finis cependant par y céder et de si bon cœur que quand je me réveillai il était grand jour : plusieurs sauvages réunis autour de moi me contemplaient avec curiosité.

Je conçus que la manière dont j'avais mangé et dormi leur donnait une haute idée de ma vertu; et, résolu autant qu'il serait en moi de ne pas la démentir, je me dirigeai d'un assez bon pas vers le lieu du supplice. D'un des poteaux fut délié le cadavre d'un Ouataoua torturé à la première heure afin de se mettre en appétit; tandis que l'on me ficelait à sa place, je jetai sur ma vie un dernier regard et vous envoyai, Madame, une tendre pensée; après quoi, apercevant en face de moi M. Pitais qu'on arrangeait de la même façon, je le priai de m'excuser si je l'avais conduit en si fâcheuse aventure. Il me répondit poliment que ce n'était qu'un mauvais moment. Mais le vacarme des sauvages montait à un tel degré qu'il fallut renoncer à nous entendre. Avec d'horribles hurlements et des chants diaboliques, ils entrechoquaient leurs armes et les faisaient voler au-dessus de nos têtes; leurs mines féroces, leurs clameurs qui s'augmentaient, la vue des couteaux et des haches qui rougissaient sur des brasiers, et la figure contrite de M. Toupette, nous disaient assez que nous allions passer du prologue à la tragédie. Tout à coup j'en vis un protagoniste important surgir sous la figure d'un guerrier gigantesque qui, dans un silence subit, s'avança vers moi brandissant un tison. Je serrai les dents, attendant la brûlure, et — vous le confesserai-je — je ne suis pas bien sûr de n'avoir point recommandé mon âme, comme s'il en était une, à Dieu, comme s'il en était un...

C'est ici que, par un coup de théâtre digne des meilleurs dramaturges, intervint une péripétie inattendue et cependant entièrement conforme aux mœurs du milieu. Au moment où allait

s'enfoncer dans mes chairs la torche enflammée de Pachengouya (tel était, comme je l'ai su plus tard, le nom de mon rôtisseur, qui est aujourd'hui fort de mes amis), une voix de femme s'éleva et, dans le silence, articula quelques syllabes dont je ne pus saisir l'exacte signification, mais qui eurent pour effet d'arrêter net le bras déjà levé sur moi. Et je vis s'avancer cette sauvagesse que la veille j'avais déjà remarquée et qui vint se placer devant le poteau où j'étais attaché. Me couvrant pour ainsi dire de son corps, elle se mit à haranguer avec volubilité ses compatriotes, tantôt me désignant du doigt, et tantôt le ciel, le soleil, le sol et l'horizon. Un tumulte se répandit, les uns semblant approuver son discours et d'autres le contredire. Appelé à donner son avis, M. Toupette parut s'exprimer avec force. Après quelques minutes de débat, il s'approcha de moi, le visage radieux, et m'expliqua ma bonne fortune.

Encore qu'il en coûte à ma modestie, il me faut, Madame, vous en informer. Frappée de ma couleur originale, de mon grand appétit et de l'excellence de mon sommeil, Lia-Lia, la Petite-Fleur, veuve du Grand-Ours, réclamait, conformément au droit de la tribu, qu'au lieu de torturer et d'abîmer pitoyablement un si gros mangeur, si singulièrement coloré, on voulût bien le lui donner pour époux. Vous l'avouerai-je? Malgré mon peu de penchant pour le lien conjugal, les circonstances avaient quelque chose de si pressant que je préférai ne point faire le renchéri; d'autant qu'une autre sauvagesse, nommée La Fouine, s'avisa de réclamer M. Pitais pour son usage particulier. A la vérité, comme elle était vieille, borgnesse et assez puante, il fit d'abord quelques difficultés; mais un coup d'œil qu'il jeta sur le géant Pachengouya l'amena à concevoir des charmes de son amante une idée plus avantageuse. Et il fut procédé sur le champ à notre double mariage.

La cérémonie fut d'une extrême simplicité. Le père Toupette me conduisit devant un vieux barbon de sauvage qui m'accueillit par deux ou trois hurlements et me gratta familièrement la poitrine. Sur le conseil du bon père, je lui répondis de la même manière. Alors le vénérable Ortao, dit le Cochon-sauvage (ainsi se nommait le vieillard, qui était le propre oncle de la Petite-Fleur), me demanda — toujours par le canal de M. Toupette — si j'étais brave guerrier, bon pêcheur, et bon chasseur. Je lui en donnai l'assurance avec d'autant plus d'énergie que Pachengouya ne semblait point encore avoir renoncé à toute espérance. Le Cochon-sauvage parut enchanté de ma réponse et ayant rempli une calebasse de tisane de cassine, en but la moitié; je vidai le reste sans trop faire la grimace, et étendant la main prêtai le

serment, au nom du soleil, de ne jamais maltraiter mon épouse pourvu qu'elle s'acquittât de ses devoirs. Sur quoi, mon oncle se cracha dans la paume avec beaucoup de solennité, me la posa sur la tête et, poussant trois hurlements, me donna sa bénédiction. C'est ainsi que je fus introduit dans la tribu des Outagamis, aux lieu et place de mon prédécesseur le Grand-Ours, et me trouvai hériter non seulement de femme, mais de son wigwam, ses peaux, ses armes, sa chaudière, ses esclaves et, d'une manière générale, de tout ce qui lui avait appartenu. Nous nous retirâmes aussitôt dans notre palais, tandis que M. Pitais en faisait autant de son côté, et mon épouse m'ayant allumé une pipe en signe de soumission, nous fûmes les maîtres de nous abandonner librement aux douceurs de la vie conjugale.

Je m'arrêterai ici, Madame, car le temps presse et je ne veux point manquer cette occasion, peut-être unique, de vous envoyer le présent message. Au moment où j'écris ces lignes, il y a six mois que je vis dans la paix et l'innocence parmi les Outagamis. La tendresse ingénue de Lia-Lia, mon épouse, parfume mon foyer rustique. Ayant, grâce à la trêve que nos hôtes ont conclue avec les Ouataouas, pu faire venir les denrées que j'avais laissées au fort Sainte-Marie, j'eus facilement le moyen par quelques présents de gagner entièrement leur confiance. Depuis qu'ils ont mesuré mon respect pour leurs vertus et leurs institutions, ils veulent bien me considérer en toute chose comme un des leurs. Leur amitié a été jusque-là de se relâcher à cause de moi, en une occasion récente, de la rigueur un peu excessive de leurs coutumes. Et c'est ce qui me donne l'occasion de vous faire tenir ces lignes.

Un de leurs chefs ayant succombé à une affection pulmonique, malgré les conjurations du jongleur qui le soignait, ce jongleur vient d'être mis à mort en vertu d'une pratique singulièrement remarquable et qui diminuerait efficacement à Paris, si elle y était adoptée, le nombre des médecins. A ma prière, sa fille — contre l'usage — fut exceptée de la sentence fatale, à condition qu'elle quittât sur le champ le territoire de la tribu. Et c'est cette enfant que je prends la liberté de vous faire tenir en présent. Elle vous remettra ces lignes. Je m'assure que vous la traiterez bien en souvenir de moi. Elle est simple et douce.

Il me faut, Madame, terminer ce bavardage. En vain essayerai-je de vous céler que ce n'est point sans émoi. Selon la coutume qui leur est propre, les sauvages ne se sont point bornés à approprier mon nom à leur langue, mais ils lui ont ajouté un surnom. En sorte que maintenant, à la place du baron de Gallichot que vous avez connu, il n'y a plus que Kaligouça,

surnommé le Cœur-fidèle. Madame, ces sauvages ne sont point si sots. Regardant en moi, je ne puis méconnaître que ce cœur, du moins en ce qui vous regarde, est resté le même. Votre image y demeure gravée. Au milieu des impressions diverses qui se le disputent, elle y subsistera immuable. Gardez-en l'assurance, et du foyer où s'abrite votre bonheur ne refusez pas parfois l'aumône d'une pensée à celui qui, s'il n'eût emporté l'assurance de votre félicité, n'aurait peut-être point osé s'arrêter à la décision que lui commandaient ses principes.

Madame, je veux que M. Jones me pardonne. Je l'embrasse et je hasarde qu'il me permette de vous embrasser.

Ceci est le dernier adieu que vous recevrez de celui qui fut le baron de Gallichot et qui maintenant n'est plus que votre très humble et très obéissant serviteur.

KALIGOUÇA, LE CŒUR-FIDÈLE

Madame de Flouves s'arrête et respire profondément. Kaï-Poraïtou s'est accroupie à ses pieds. D'un geste brusque, la jeune femme l'attire vers elle et pose ses lèvres sur le front tatoué. Souriante, l'enfant répète en la regardant fixement :

— Kaligouça a dit la parole qui est. Mayami est la même que Mayami.

CHAPITRE X

RÉPONSE DE MADAME DE FLOUVES

On lut dans la *Gazette de France :*

La meilleure société de la capitale est en ce moment dans l'admiration d'une jeune Indienne que madame la comtesse de Flouves vient de recevoir en présent de M. le baron de Gallichot, ce philosophe hardi qui, délaissant l'Europe corrompue, a entrepris de mener parmi les sauvages du Canada une existence conforme aux vertus primitives de l'humanité. Kaï-Poraïtou — tel est le nom harmonieux de cette jeune personne — est âgée d'une douzaine d'années. Elle offre l'exacte image des mœurs de la nature. Notre civilisation, autant qu'on en peut juger par ses gestes et quelques mots de français qu'elle a appris, lui est un objet d'étonnement et de mépris. Il n'y a pas à douter qu'elle donne matière à des observations très profitables pour nos meilleurs historiens.

Lorsqu'on sut qu'il y avait dans le salon de madame de Flouves une sauvagesse venue tout droit du pays des Outagamis, les carrosses se bousculèrent à sa porte. En ce temps-là Chinois, Turcs et Hurons se faisaient à l'envi, chez les libraires, les censeurs de notre gouvernement et de nos coutumes. Ce fut une curiosité délicieuse de savoir comment une Indienne bâtie en chair et en os se comporterait au milieu d'une société si étrangère à ses habitudes.

A dire vrai, le premier moment passé, il y eut du désappointement. La couleur de son visage, les dessins qui le couvraient, la forme parfaite de sa gorge, excitèrent d'abord l'admiration. Et M. de Mallivert, en l'honneur de Kaï-Poraïtou, fille de la nature, accoucha de plusieurs stances du meilleur goût. Mais il fallut bientôt reconnaître que ses actions n'offraient qu'un sujet médiocre d'observation. Tandis que se succédaient les visiteurs, elle demeurait peletonnée dans sa couverture aux pieds de madame de Flouves, silencieuse et indifférente. Lorsqu'on l'en priait, elle donnait la main et disait bonjour de sa voix à la fois gutturale et douce. Ses yeux s'allumaient à la vue d'un ruban ou d'un colifichet. Et quand on les lui tendait, elle se dépêchait de les prendre et de les fourrer dans le sac qu'elle portait autour du cou, comme aussi les pièces de monnaie dont, au désappointement général, elle comprit l'usage beaucoup plus vite qu'il n'eût paru possible. En somme, elle donnait à peu près l'espèce de plaisir que l'on peut prendre à un petit singe ou à un sansonnet. On s'en dégoûta.

Dans le privé, madame de Flouves ne tira pas beaucoup plus de satisfaction de sa protégée. Portée vers cet enfant par un élan naturel du cœur, elle eût souhaité obtenir d'elle quelques informations sur M. de Gallichot et sur la vie des Indiens. Mais le peu de français que savait la sauvagesse rendait difficile la conversation. Ayant ouï à plusieurs reprises que Kaligouça était un grand chef, qu'il avait pour épouse Lia-Lia et possédait un nombre considérable d'armes, de peaux de bison et de pipes, madame de Flouves dut s'apercevoir qu'elle avait sans doute reçu presque toutes les confidences que sa visiteuse était en état de lui faire. Dès lors, peu soucieuse d'avoir sans cesse sous les yeux un objet qui lui sug-

gérait des impressions mélangées, elle prit l'habitude de la reléguer à l'office, recommandant qu'elle fût bien traitée et qu'on l'occupât. En sorte qu'au bout de peu de temps, la fille de la nature eut pour tâche principale d'essuyer les casseroles, ce qu'elle faisait fort mal, n'ayant de plaisir qu'à chiquer, à fumer une petite pipe de terre et à vider les flacons d'eau-de-vie qu'elle pouvait attraper, demeurant le reste du temps accroupie sur ses talons ; par lambeaux inintelligibles des mélopées d'une étrange mélancolie s'échappaient de ses lèvres.

Cependant madame de Flouves s'était jetée avec un redoublement d'ardeur dans la vie du monde. Sur sa prière, M. le président de Mesgrignon avait souffert qu'elle remît à trois mois de lui répondre. Il semblait qu'elle eût juré dans ce délai d'épuiser la coupe des plaisirs. Comme si, au terme de sa convalescence, une fièvre de volupté bouillonnait dans ses veines, ou comme si elle eût éprouvé le besoin de s'étourdir pour fuir une pensée importune, on la vit rechercher les compagnies les plus frivoles et descendre jusqu'à des divertissements qui effleuraient le mauvais goût ou même la débauche ; courant, masquée, les bals et les théâtres avec des hommes et des femmes de renom médiocre ; fréquentant les cabarets et les tripots ; semblant s'acharner à démentir la bonne opinion que jusque-là on avait eue de sa personne et de ses mœurs.

Mais, dans l'intervalle de ces accès, elle avait des périodes de dégoût et de lassitude où elle demeurait couchée presque tout le jour, refusait sa porte, s'abîmait en une rêverie qui touchait à la mélancolie. C'est dans un de ces moments qu'un matin elle se souvint que, depuis longtemps, elle n'avait point vu Kaï-Poraïtou et s'informa comment elle allait. Mademoiselle Marton répondit qu'elle se portait bien, quoique l'autre matin elle eût essayé d'attenter à ses jours ; heureusement on l'avait arrêtée à temps et elle s'était seulement entaillé l'épaule avec son couteau.

Madame de Flouves ne put ouïr sans émoi une semblable nouvelle. S'étonnant que cette enfant se fût laissé entraîner à une action si peu conforme à l'instinct qui oblige l'homme à vivre, elle eut du remords de ne point avoir davantage veillé sur elle et commanda qu'on la lui amenât.

Sitôt que Kaï-Poraïtou fut entrée, madame de Flouves fut frappée de son aspect. Non seulement une expression avoisinant l'imbécilité était la seule qu'on remarquât sur son visage, mais ses traits s'étaient creusés; elle avait maigri; une toux sèche soulevait sa poitrine. La jeune femme lui tendit la main.

— Viens, ma petite.

L'enfant vint s'accroupir auprès d'elle. D'une voix douce, la petite comtesse lui reprocha son action, la gronda tendrement, si quelque chose la tourmentait, de n'avoir point fait connaître son chagrin. La figure de la sauvagesse demeurait immuable. Elle finit par murmurer, comme malgré elle :

— Kaï-Poraïtou avait mal.

— Où souffrais-tu?

L'Indienne posa la main sur sa poitrine amaigrie :

— Ici.

Elle ajouta d'une voix lente :

— Le cœur de Kaï-Poraïtou est au pays des hommes rouges. Kaï-Poraïtou ne peut pas vivre loin de son cœur.

La jeune fille avait fait quelques progrès dans la langue française. Cette phrase remplit madame de Flouves de compassion. Elle embrassa la fillette, la caressa, lui promit de la choyer. Dorénavant Kaï-Poraïtou n'aura plus le temps de s'ennuyer. Elle sera heureuse au pays des blancs, comme Kaligouça est heureux parmi les Outagamis.

Kaï-Poraïtou parut écouter avec attention et puis elle dit d'un ton calme :

— Kaligouça n'est pas heureux. Qui serait heureux loin de son cœur?

Madame de Flouves eut un pâle sourire :

— Et où est son cœur?

Avec un geste circulaire l'enfant répondit :

— Il est ici.

Comme la jeune femme haussait les épaules, la sauvagesse se mit à sourire, à son tour, du sourire averti dont celle qui sait corrige celle qui ne sait pas. Et soudain, avec une volubilité inattendue, s'aidant du geste et entrecoupant ses paroles de syllabes rauques empruntées au dialecte indien, elle

s'expliqua dans son langage à la fois puéril, incohérent et poétique.

Jadis une herbe magique a troublé le cerveau du chef blanc. Et il a quitté son wigwam pour franchir la grande eau. Et de même Kaï-Poraïtou est partie du pays rouge pour venir dans le grand village des hommes blancs. Mais les pirogues-maisons que construisent les sorciers blancs peuvent emporter par-dessus la grande eau les hommes, et les armes, et toutes sortes de meubles, et même les fétiches : elles ne peuvent pas emporter les cœurs. Les cœurs sont lourds, ils sont attachés. Le cœur de Kaligouça est resté ici. Celui de Kaï-Poraïtou est resté là-bas. Ici Kaï-Poraïtou mourra loin de son cœur. Là-bas Kaligouça loin du sien. Mais quand ils seront morts, tout sera bien. Car le Grand-Esprit reconnaîtra une âme rouge et dira : « Qu'elle aille rejoindre son cœur rouge. » Et l'âme de Kaï-Poraïtou s'envolera par-dessus la grande eau et rejoindra son cœur aux savanes bienheureuses du pays rouge. Pareillement, l'âme de Kaligouça s'élançant au-dessus des eaux reviendra vers le pays blanc où son cœur l'attend..., où son cœur l'attend, ici.

Rigide, l'index brun de la fillette désigne la poitrine de madame de Flouves, la poitrine délicate qui se soulève.

La jeune femme tressaille et balbutie :

— Que veux-tu dire?

Kaï-Poraïtou répond d'un air entendu :

— Kaï-Poraïtou n'est pas folle. Mayami est pareille à Mayami.

La petite comtesse a la respiration saccadée. Ce nom de Mayami, l'enfant le lui a donné dès leur premier entretien, seulement après l'avoir regardée, comme si déjà elle la connaissait.

— Je suis Mayami?

L'indienne a un signe qui dit : « Bien sûr! ».

— Et là-bas, de l'autre côté de l'eau salée, il y a aussi Mayami?

Même signe. Mais voilà madame de Flouves qui secoue la tête. Non, Kaï-Poraïtou se trompe. Alors l'Indienne s'indigne. Elle découvre son sein bronzé, montre à son cou, suspendu par une chaîne d'argent, le petit sac qui ne la quitte point. Et elle glapit :

— Kaï-Poraïtou a son fétiche. Kaligouça a son fétiche. Kaligouça et Lia-Lia ont un seul lit. Quand il dort à côté d'elle, d'abord près de lui il y a Mayami.

Elle ajoute d'autres paroles confuses. Mais madame de Flouves ne l'écoute plus. Elle a compris. Elle se souvient du médaillon qu'elle a donné à M. de Gallichot, du médaillon où il y a son image, du médaillon qui ne le quitte point, même auprès de l'épouse qui partage sa couche. Elle se tait... Un accès de toux de Kaï-Poraïtou la tire de sa rêverie. Elle considère l'enfant avec pitié, avec tendresse, et l'attire vers elle :

— Écoute, veux-tu retourner dans ton pays?

D'abord la fillette ne saisit pas. Et puis elle toise sa bienfaitrice avec stupeur, avec incrédulité :

— Il y a beaucoup de terre et d'eau. Kaï-Poraïtou est petite.

La jeune femme insiste, se sert des propres expressions de l'Indienne :

— Une pirogue-maison t'a emmenée au pays des hommes blancs. Une autre peut te ramener chez les hommes rouges. Sois sage. Je te promets que tu reverras ton peuple.

Kaï-Poraïtou contemple encore un moment la petite comtesse et puis ses traits se détendent, une joie inexprimable éclaire son visage et elle murmure à voix basse :

— Kaï-Poraïtou dira ceci au Grand-Esprit : « Ne m'appelle pas si fort. » Elle laissera son couteau dans le fourreau. Et ses lèvres ne boiront plus l'eau de feu.

. . . . . .

Afin de tenir sa promesse, madame de Flouves pria M. de Mesgrignon, qui avait un frère au Hâvre, de s'enquérir quand il y aurait un bateau pour le Canada. Empressé à complaire à la jeune femme, M. de Mesgrignon l'informa au bout de quatre jours que le 3 du mois prochain la goélette *Marie-Jeanne*, commandée par M. Dodelin, appareillerait pour la rade de Québec où elle portait des armes et de l'eau-de-vie. Et M. le président terminait son billet par ces mots : « Vous félicitant d'une action si charitable, laissez-moi espérer que vous ne traiterez point votre adorateur avec plus de cruauté que votre sauvagesse, et qu'ayant daigné mettre un terme aux maux que l'exil inflige à celle-ci, vous ne voudrez point prolonger les souffrances qu'endure celui-là à demeurer exclu du seul paradis

qu'il espère, non en cet hémisphère seulement, mais dans tout notre monde et même dans l'autre ».

Madame de Flouves goûta vivement le bon procédé du président. Et, vis-à-vis d'elle-même, elle convint qu'elle lui devait une récompense. Elle se fixa donc le moment du départ de Kaï-Poraïtou pour lui donner la réponse qu'il attendait. Toutefois une circonstance imprévue vint encore la retarder. Son dernier entretien avec la sauvagesse avait renouvelé leur amitié. De tout le jour l'enfant ne bougeait guère des pieds de sa bienfaitrice. Assurée du retour au pays natal, il semblait que son âme se fût épanouie. Des heures entières elle fredonnait les mélodies farouches de la tribu ; ou, s'interrompant, avec des mots incorrects, mais parfois singulièrement expressifs, elle décrivait le territoire béni des hommes rouges, les fleuves énormes, les grandes forêts, les troupeaux de bisons bondissant dans les savanes, les exploits de Kaligouça et des autres chefs...

Au moment de se séparer de la jeune fille, madame de Flouves éprouva un chagrin qui dépassait ce qu'elle attendait. Et soudain elle résolut de l'accompagner jusqu'au Hâvre, de la remettre elle-même aux mains de M. Dodelin et de la recommander à ses bons soins.

L'idée de ce petit voyage réjouit la jeune femme à ce point que la mélancolie qui continuait de l'oppresser ordinairement en parut comme dissipée :

— Vite, Marton, qu'on nettoie la berline. Et qu'on descende dans ma chambre deux ou trois coffres.

Mais le président?

Bah! Huit jours de plus ne sont point une affaire. Sur un coin de guéridon, la petite comtesse griffonna une couple de lignes : son ami ne lui tiendrait pas grief d'accomplir jusqu'au bout un devoir d'humanité... La plume courait, égratignait le papier...

— Vite, ce billet chez monsieur de Mesgrignon.

L'âme légère, madame de Flouves s'élança vers sa chambre. Et, faisant le tri de ses hardes, tout à coup elle s'arrêta, étonnée, et sourit : voici qu'elle venait de surprendre elle-même sur les lèvres le refrain barbare des Outagamis.

CHAPITRE XI

OÙ NOS LECTEURS ONT A FRANCHIR TROIS MILLE LIEUES

C'est la nuit arctique. Sous le suaire de neige qui la couvre, la terre dort, pétrifiée. Pâle, la lune demi pleine jette une lueur froide. D'énormes nuages lourds roulent lentement. Avec un long gémissement, les chênes rouges et les hêtres s'inclinent et bruissent. Accourue du pôle par dessus les steppes déserts, la rafale passe et puis s'enfuit. Dans le silence de la forêt montent les hurlements du caribou. Çà et là un fût centenaire s'effondre. Ou c'est l'éclatement d'un rocher fendu par le gel. Les hiboux ululent. Indifférente et formidable, c'est la nature vierge, féconde en vies, féconde en meurtres.

Enveloppés de peaux de bêtes, rigides, muets, transis, les hommes rouges gardent l'affût. Le moment approche. L'horizon qui blanchit à l'Orient indique l'aube. Depuis trois jours, ils suivent à la piste une harde d'orignals. Hier, au coucher du soleil, l'Écureuil-Gris et le Lézard ont reconnu leur terrain de pâture. Avec eux la moitié des chasseurs est partie. Ils ont marché toute la nuit pour cerner le gibier et le rabattre. Les oreilles tendues guettent les craquements qui annonceront l'approche du troupeau des bêtes géantes et peureuses.

Tout à coup il y a un sifflement semblable à celui du porte-épic. Le doigt posé sur les lèvres, Okongo se soulève à demi. Tous ont compris. Les mains glacées saisissent les fusils à pierre, les javelines et les arcs. Avec un petit bruit sec, le Crâne-poli a armé sa carabine.

D'ailleurs, maintenant, parmi les rumeurs vagues de la nuit, une agitation plus précise s'éveille et se propage. Il y a des froissements de feuillages, des cris, des vols pesants qui s'élèvent, un bruit de fuite qui se précipite. Tout proche, les buissons ondulent et s'écartent. Deux ou trois lièvres blancs surgissent. Le Crâne-poli épaule. Okongo l'arrête. Un claquement presque imperceptible des cordes sur le bois des arcs :

quatre ou cinq flèches muettes se sont envolées, ont traversé de part en part les timides rongeurs.

Mais cela est peu. Ce n'est point leur chair qui suffira à nourrir la tribu. La tempête de neige a duré quinze jours. Il n'y a plus de viande dans les cabanes. Pour que vivent les hommes rouges, leurs femmes et leurs enfants, il faut qu'ils tuent. Le froid a chassé les bisons vers le Sud. Si la harde des orignals a échappé, il faudra reprendre la poursuite épuisante, tant que leurs forces permettront aux trappeurs de se tenir debout. Mais leurs membres sont déjà très las. Or, maintenant on n'entend plus rien. Les grands cerfs ont-ils pris peur? S'élançant furieusement à travers les halliers, ont-ils gagné le large?

Non. Voici qu'une trombe se déchaîne dans le sous-bois. Les feuillages s'écrasent sous le choc de corps puissants. Un sanglier débouche à l'improviste, et disparaît si brusquement que nul n'a le temps de l'ajuster. Mais déjà des galops plus robustes, pareils à celui d'un cheval de guerre, se ruent, grossissent, et soudain s'arrêtent. Au-dessus d'un fourré s'érige une tête bizarre. Avec précaution, les narines dilatées, la lippe pendante, secouant au-dessus du front l'énorme parasol de ses bois, un gigantesque orignal fait quelques pas dans la clairière. Noir et muselé, il se détache sur la neige. Des trots plus menus se rapprochent. Deux biches qui atteignent presque la taille du mâle apparaissent à leur tour, le rejoignent et, peureuses, se serrent contre ses flancs. Il hume longuement le vent, fait voler la neige sur ses sabots et, tendant le cou, se met à bramer.

C'est le moment. Plusieurs détonations dominent le sifflement des flèches et des javelines. L'une des biches s'affaisse, l'autre bondit et disparaît. Le mâle est tombé à genoux. Il se relève, s'ébroue, chancelle de nouveau. Autour de lui la neige devient rouge. De tous les côtés se multiplient les coups de feu, des appels, des hurlements : avec des cris de triomphe, les chasseurs s'élancent vers le vaincu. Il fait encore un effort, se redresse et puis, lourdement, se couche sur le flanc. Okongo s'approche en rampant et lui enfonce par derrière son couteau dans la gorge... Maintenant tout est calme. Une demi-douzaine de grands corps bruns sont allongés sur la neige. Penchés sur

eux, à longues gorgées, les hommes boivent le sang tiède qui coule des blessures, et fait passer dans leurs veines la force qui tout à l'heure animait les cerfs géants...

Puis, quand ils sont réconfortés, tandis que les uns ramassent du bois mort et l'accumulent en vastes bûchers, les autres aiguisent leurs couteaux et se mettent en devoir d'écorcher les bêtes avant que la neige les ait entièrement durcies. Le butin est satisfaisant. Pourvu que tous en aient fait autant, la tribu aura de quoi vivre pour plusieurs jours. Cependant, peu à peu, les étoiles s'éteignent et une aube blême et glaciale s'étend sur la terre sinistre. De temps en temps, attiré par l'odeur, un chacal glapit et disparaît.

Les bouchers ont terminé leur tâche en même temps que les bûcherons. Découpées en quartiers, les viandes sont suspendues au-dessus des brasiers qui pétillent et fument. Épuisés de fatigue, les chasseurs s'enveloppent dans leurs manteaux auxquels ils ajoutent les peaux fraîches encore saignantes, et s'endorment aussitôt d'un sommeil de brutes, les pieds au feu.

Seuls le Crâne-poli et l'un des rabatteurs qui s'est joint à lui n'ont point imité l'exemple de leurs frères. Malgré qu'Okongo les y ait engagés, ils ne se sont point désaltérés du sang des élans. Avec son couteau, le Crâne-poli s'est contenté de découper une large tranche au flanc d'une des biches et, la présentant à la flamme au bout d'une fourchette, il en surveille attentivement la cuisson. Accroupi sur ses talons en face de lui, son compagnon semble absorbé dans une méditation ardue. Soudain il relève la tête, claque de la langue et s'écrie :

— Voilà, je crois, quelque chose d'assez supportable.

Et il déclame :

Jeune et charmante Iris, vous prétendez haïr
Des sauvages Hurons les coutumes atroces,
Et cependant, Iris, dussé-je vous trahir,
Je tiens vos procédés pour beaucoup plus féroces.
D'une dent affamée ils dévorent sanglants
Les débris immolés de tristes créatures.
Moins humaines, Iris, je trouve vos pâtures :
Vous déchirez tout vifs les cœurs de vos amants.

Ayant répété par deux fois les derniers vers pour en vérifier la cadence, le poète interpella directement le rôtisseur :

— Hé bien! — dit-il, — qu'en penses-tu?

Le Crâne-poli répondit avec respect :

— Que monsieur le baron me permette de le féliciter. Je tiens pour certain que par ce degré de longitude il ne s'est jamais rien perpétré d'aussi galant. Oserai-je vous avouer en toute humilité que je goûterais encore davantage la finesse de ce morceau si, dans ce moment, je n'avais les pieds gelés à telle enseigne que j'ai un doute qu'ils appartiennent encore à mon corps, et si d'autre part le creux que je ressens dans mon estomac n'avait englouti à un point regrettable le peu de facultés poétiques que j'ai reçu de mes ancêtres.

D'un ton où le dédain l'emportait sur la commisération, M. de Gallichot riposta :

— Hé quoi, Pitais, se peut-il que de telles misères oppriment à ce point ton imagination? Sans doute que ta faiblesse s'effraye déjà d'une entreprise qui dépasse de si haut tout ce que les philosophes ont inventé de plus hardi.

M. Pitais se justifie :

— Que monsieur le baron me permette d'espérer qu'il n'a pas de moi une opinion si médiocre. Au moment où, de par sa faveur, je me trouve avoir changé la figure d'un valet de chambre contre celle d'un aventurier philosophe et même d'un chef indien de quelque importance, seule une âme de la dernière bassesse pourrait méconnaître un tel privilège. Toutefois, parmi les prétendus bienfaits de la civilisation que j'ai appris à haïr, j'avoue que dans cette minute j'éprouverais un reste d'indulgence pour les pantoufles fourrées et les chaufferettes. Mais il n'y a là qu'une faiblesse passagère dont je m'accuse. Et j'espère que Votre Grandeur me pardonnera et voudra bien tâter de cette grillade.

Ce disant, M. Pitais déposa devant M. de Gallichot un morceau d'écorce où il avait placé une tranche de venaison grillée. Sur une autre assiette façonnée de même, il y avait une poignée de ces herbes dites « tripes de roches » pour servir de légumes. Et, comme boisson, il y adjoignit une calebasse pleine de café où il plongea, non sans orgueil, une

petite cuiller en argent qui faisait un contraste assez plaisant avec le reste.

M. de Gallichot tira son couteau, se mit à jouer des dents et, la bouche pleine, invita M. Pitais à l'imiter. Mais celui-ci s'excusa poliment sur ce que le respect qu'il devait à son maître le retenait de manger à sa table. Alors le baron haussa les épaules :

— Mon ami, s'écria-t-il, ne te déferas-tu jamais de ces vanités? En t'acceptant pour compagnon, t'ai-je pas ordonné de mettre de côté toutes ces distinctions qui ont pris leur origine dans nos sociétés corrompues, et qui sont parfaitement ridicules aux yeux de la nature. Quand apprendras-tu, ô Pitais, à te comporter comme mon égal?

M. Pitais s'inclina avec humilité :

— Que monsieur le baron me pardonne. De ce morceau de cuir, dit-il en désignant sa poire à poudre, il ne refera jamais la peau tendre et soyeuse d'un chevreau. Pareillement j'ai peur que mon âme soit à ce point macérée et recuite dans le préjugé que, malgré les plus sublimes exhortations, elle demeure incapable de reprendre sa figure originale et indépendante. Monsieur, l'idée de manger avec vous me serre la gorge à ne laisser passer une bouchée. Ce qui n'empêche que je ressente comme il convient l'orgueil et la joie d'être l'égal de monsieur le baron, puisque monsieur le baron veut bien le souffrir. Mais je le prie de respecter ma liberté et l'usage que j'en veux faire qui est de le servir.

M. de Gallichot branla la tête :

— C'est par de tels raisonnements que des sophistes arrivent à justifier l'esclavage et les pires abus. Il est des cœurs qu'il faut protéger contre eux-mêmes. Et je vois avec chagrin...

Il s'interrompit par un jurement.

— Mais que diable est ceci — dit-il en tirant de sa bouche quelque chose d'assez semblable à une pierre qu'il tendit à M. Pitais —. Maraud! as-tu fait vœu de me rompre les dents?

— Que Monsieur m'excuse, — dit M. Pitais —, c'est le propre biscuit que madame la baronne pétrit de ses rouges mains il n'y a pas beaucoup plus d'une semaine. Il est donc encore assez frais. Mais sans doute que j'aurai omis de le faire dégeler.

Si, pendant que je le mets à chauffer, monsieur le baron veut bien frotter son oreille gauche dont le sang paraît s'être retiré, il occupera utilement son loisir et préservera de la destruction une portion de sa personne qui n'est pas indispensable, mais qui ajoute à la symétrie du visage.

M. de Gallichot grommela entre ses dents et se mit à frotter avec vivacité son oreille qui, en effet, était absolument décolorée et ressemblait assez aux morceaux de chair que les physiciens conservent dans des bocaux pour leurs expériences. Cependant, faisant signe à M. Pitais qu'il pouvait manger à son tour, il reprit d'un ton rêveur :

— Il n'y a pas à douter que ces avertissements de la nature ne soient un peu rudes pour des tempéraments amollis par les blandices de la vie européenne. Mais ce sont eux précisément qui durcissent l'âme contre l'épreuve et la corruption. Perpétuellement purifiés par le jeûne et par le froid, les esprits se fortifient et deviennent entièrement rebelles aux suggestions du crime ou de la mollesse. Je ne puis dire à quel point je me sens régénéré par les saines impressions d'une vie conforme à la nature; et je m'assure que si tu tournais vers toi-même ta réflexion, tu reconnaîtrais le même effet.

— Monsieur, — répliqua M. Pitais —, j'ai appris à conformer mes jugements sur ceux à qui le ciel départit des lumières plus étendues que les miennes. Il n'y a donc pas à douter que si vous vous sentez régénéré, je ne le sois également, et même d'une façon surprenante; si, dans ce moment, la principale impression que j'éprouve est plutôt d'être enrhumé du cerveau, cela ne saurait être attribué qu'à une illusion fâcheuse d'un nez entièrement gâté de civilisation... Au surplus, — ajouta-t-il en saisissant son fusil —, veuillez bien vous mettre à plat ventre.

Comme M. de Gallichot un peu surpris demeurait bouche bée, il l'empoigna brusquement au collet, le jeta de côté et fit feu. Avec un hurlement, une masse fauve s'abattit sur le sol, à deux pas derrière le gentilhomme. Celui-ci, s'était relevé d'un bond pour apercevoir le carcajou que déjà deux ou trois guerriers travaillaient à coups de lance.

— Monsieur, — dit M. Pitais avec bienséance, quand le baron se fut rassis —, j'espère que vous me pardonnerez la

liberté que j'ai prise à l'endroit de votre personne. La vue de cette vermine m'a fait oublier le respect...

— Tu m'as sauvé la vie, — dit M. de Gallichot en lui tendant la main.

M. Pitais remercia son maître de l'honneur qu'il voulait bien lui faire : encore qu'il s'exagérât fort l'importance de ce service.

— Au reste, — ajouta-t-il —, dans ces régions bienheureuses où nous avons la fortune de nous trouver transportés, ce sont là de menus accidents auxquels il convient d'être toujours préparés. Et je pense que nos amis à la peau rouge nous donnent l'exemple comme il faut les envisager, y trouvant principalement une occasion nouvelle de s'emplir le ventre.

Du geste, il désignait à M. de Gallichot la conduite des sauvages qui, ayant en un instant dépouillé la bête de sa peau et l'ayant découpée en quartiers, mordaient à belle dent tour à tour dans ses chairs bleuâtres à peines tiédies à la flamme et qui puaient le fauve à quinze pas. Ils avalaient les bouchées avec de grands claquements de mâchoire et des grognements de plaisir, sans prendre la peine d'essuyer leur menton et leurs mains dégouttants de sang.

M. de Gallichot envisagea ce spectacle avec attendrissement.

— Quel heureux contraste, — s'écria-t-il —, entre la simplicité quasi barbare de ce festin, destiné uniquement à apaiser la faim, et ces réunions frivoles où des mets compliqués et multiples et des breuvages frelatés n'ont pour but que d'exciter la gourmandise des deux sexes ! Combien le procédé de ces hommes simples et affamés m'apparaît moins répugnant que l'ordonnance des soupers d'un Mesgrignon ou d'un Grimod de la Reynière ! Ne te semble-t-il pas contempler ces agapes homériques dont un génie encore proche de la simplicité primitive nous a retracé la naïve splendeur ?

— Monsieur, — dit modestement M. Pitais —, ayez pitié de moi, si j'ose vous avouer que je ne suis pas absolument guéri du préjugé des fourchettes. Il y a là une faiblesse que je me reproche et dont j'espère triompher. De plus, — ajouta-t-il d'un ton de regret, — je suis fâché que nous n'ayons plus de rhum.

M. de Gallichot haussa les épaules :

— Quelque traitant nous donnera bientôt les moyens de renouveler notre provision. Je ne saurais méconnaître que, vivifiant la chaleur des esprits naturels engourdis par le froid, l'action des spiritueux, pourvu qu'on n'en abuse point, soit dans ces pays assez corroborative. Mais il convient de ne point devenir esclaves de nos besoins. Et voilà une bonne occasion d'apprendre à contenir nos passions.

M. Pitais fit une grimace :

— Que monsieur le baron me permette de lui suggérer de ne pas réserver l'usage de ces maximes à lui-même et à son indigne serviteur, mais d'en faire part d'une manière plus libérale, et notamment en ce qui concerne madame la baronne : car il n'y a pas si longtemps que je la surpris en train de goûter l'eau-de-vie d'un flacon où nous avions voulu conserver ce fœtus de castor; cette curiosité ne saurait aller sans quelque inconvénient pour elle, d'autant que, s'il vous souvient, nous avions mis dans l'eau-de-vie assez d'arsenic et autres drogues médicinales pour qu'elle en crevât.

M. de Gallichot secoua la tête avec un peu de mélancolie :

— Je ne nie point que Lia-Lia ait donné dans un défaut que l'égoïsme de nos trafiquants a si odieusement exploité chez les sauvages. Mais je m'assure que mes tendres exhortations, jointes à l'amour que me porte cette innocente créature, l'en ont entièrement délivrée.

— Monsieur, — dit M. Pitais —, je n'en doute point. Si cependant les paroles ne suffisaient point, souffrez que je vous recommande l'éloquence du geste. J'ai vu nos amis les sauvages caresser fort proprement avec des triques les côtes et les épaules de leurs compagnes, et j'ajoute que nos admirables frères les animaux, dont nous ne saurions sans outrecuidance dédaigner les exemples, ne dédaignent point les coups de griffe ni les coups de dents. Enfin, sans aucune vanité, je dois vous avouer que le succès a entièrement répondu à ce qu'il était permis d'attendre de cette manière de raisonner. Depuis que j'ai entrepris la Fouine par des arguments si directs et si sensibles, son humeur ordinairement acariâtre s'est adoucie à un point extraordinaire, et elle me prodigue des témoignages de tendresse qui seraient très flatteurs si j'avais quelque faiblesse de ce côté-là. C'est pourquoi, Monsieur, j'ose espérer

que vous ne m'en voudrez pas de vous contredire, et d'estimer accomplir un acte hautement conforme à la philosophie quand, au lieu de raffiner sur les si et sur les donc, j'induis mon épouse dans la voie de la sagesse en lui époussetant le cuir.

Ayant débité cette harangue avec autant de fermeté que de modestie, M. Claude Pitais se mit en devoir de ranger les ustensiles qui avaient servi au festin. M. de Gallichot se frotta derechef le nez deux ou trois fois, ainsi qu'il avait coutume dans certaines circonstances délicates. Puis il proféra :

— Nous reprendrons cet entretien. Car il ne faut point pousser jusqu'au paralogisme les principes les plus assurés. Si le suprême effort de la vertu devait seulement nous ramener à l'état de la brute, nous prêterions aux railleries des sophistes. Mais il s'agit de nous maintenir en ce point exact où l'homme, sans cesser de vivre conformément à ses inclinations naturelles, sait, par le judicieux emploi de la raison, en tempérer ce qu'elles pourraient présenter de rebutant ou d'égoïste.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — on ne saurait mieux s'exprimer, et c'est sans doute ce qu'ont voulu dire tous les philosophes depuis qu'il y en a. Le diable est de trouver au juste ce point véritablement cardinal. Mais il n'y a pas vraisemblance, après tout le chemin que nous avons déjà fait, que nous soyons loin d'y atteindre. Et je vous promets qu'une fois que j'y serai, je m'y tiendrai ferme sans demeurer en deçà ni aller au delà. Car j'aurai présente à l'esprit l'aventure de mon ami Mollivaux.

— Quelle est cette aventure? — dit M. de Gallichot.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — elle est aussi simple que douloureuse. Étant piqué d'une puce dans le dos, il voulut se gratter et, puisqu'il n'avait point d'autre outil, le fit avec un couteau. Seulement, parce qu'il alla un peu trop loin, il se traversa le poumon : et il mourut peu de temps après.

— Véritablement, — dit M. de Gallichot, — c'est une triste histoire. Et où arriva-t-elle?

— A Bicêtre, Monsieur, où mon ami Mollivaux avait pris pension.

M. de Gallichot fronça le sourcil et regarda M. Pitais de travers, soupçonnant que peut-être il avait voulu se moquer de

lui. Mais l'innocence illuminait si visiblement son visage que des pensées si désobligeantes durent se dissiper d'elles-mêmes. Au reste, notre héros n'eut point le loisir de s'attarder sur ce sujet. Les Indiens finissaient de charger sur leurs traîneaux les quartiers des orignals découpés et Okongo, d'un long sifflement, donnait le signal du départ. Ayant achevé, non sans maugréer, d'attacher à ses pieds les longues raquettes de bois et de cuir qui lui servaient de chaussures, M. de Gallichot s'élança à la suite de ses compagnons sur les champs glacés.

ANDRÉ LICHTENBERGER

(A suivre.)

L'IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC

À PARIS

(FÉVRIER 1891)

Le règne de Guillaume II, après avoir débuté au milieu du « bruit d'armes » qui tenait l'Europe attentive et anxieuse depuis 1886, s'annonçait, dès 1891, comme un règne pacifique. Un an plus tôt, au mois de mars 1890, Bismarck avait dû prendre une retraite involontaire et retentissante. La Conférence du travail, cause occasionnelle de cette chute, avait marqué le début d'une détente presque cordiale dans les rapports franco-allemands. Au Congrès médical qui s'était tenu à Berlin au cours de cette même année 1890, Wirchow, s'adressant aux nombreux médecins français présents, et faisant allusion aux violences de certaines polémiques, avait dit : « Oublions cela. » L'empereur lui-même donnait l'exemple des prévenances dont les Français de marque étaient l'objet en Allemagne. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir, qui permettait bien des espoirs.

Comment ces espérances — à les supposer fondées — furent-elles déçues? Comment au contraire, dès les premiers mois de 1891, la déception et les ressentiments subitement réveillés en France et en Allemagne, replacèrent-ils subitement les deux pays dans cette attitude de réserve défiante qui avait été la règle de leurs relations, presque sans interruption,

depuis la paix de Francfort et surtout depuis la chute de Ferry?

C'est ce qu'expliquent seulement les incidents, mal connus jusqu'ici sous leur aspect diplomatique, qui entourèrent le voyage de l'impératrice Frédéric à Paris, au mois de février 1891.

*
* *

L'art a toujours été l'une des préoccupations dominantes de Guillaume II. Dès le début de son règne, le jeune empereur s'affirma comme le protecteur et le conseiller des artistes. La vieille et modeste capitale de la Prusse de jadis, puisqu'elle était devenue la grande cité moderne où se trouvaient maintenant à la fois la tête et le cœur de l'Allemagne, se devait à elle-même de donner au monde la plus haute idée possible de l'art allemand. L'unité réalisée à jamais, c'en était fini des écoles régionales, de l'inspiration particulariste, qui avaient fait la gloire de Cologne, de Munich ou de Dresde. La recherche d'un « idéal » allemand, tel était le but qui s'offrait désormais aux artistes de l'Empire, la mission spéciale qui s'imposait à eux dans la grande mission assumée par l'Allemagne.

L'empereur était pourtant moins exclusif dans les premières années de son règne. Les écoles italienne et française retenaient également son attention éclectique et il n'appréciait pas avec moins de goût et d'impartialité la grâce stylisée des Watteau qui ornent le château de Potsdam que les œuvres des vieux maîtres allemands, plus soucieux d'une notation méticuleuse des sentiments. Il avait, à plusieurs reprises, avec la bonne grâce dont il est capable lorsqu'il tient à souligner un de ses gestes, exprimé son admiration pour le magnifique effort d'art qui est une des affirmations les plus émouvantes de la vitalité de la France. On ne l'ignorait ni à Berlin ni dans certains milieux artistiques de Paris.

Il était donc tout naturel, étant donné la détente presque cordiale qui durait et s'accentuait depuis plus d'un an, que les organisateurs d'une Exposition des Beaux-Arts qui devait s'ouvrir à Berlin le 1er mai 1891, eussent songé à inviter leurs

confrères français à y prendre part. On ne voyait pas de raison de ne pas lancer de Berlin cette invitation, pas plus qu'on ne pouvait imaginer derrière quel prétexte, à Paris, on masquerait un refus.

De fait, tout s'arrangea d'abord au gré des artistes berlinois. M. A. von Werner, président de leur société, dans une lettre adressée à Édouard Detaille le 29 décembre 1890, demandait que les plus éminents des artistes français constituassent « un Comité ou jury », en vue de l'Exposition de Berlin. « Appréciant à sa juste valeur, ajoutait-il à la fin de sa lettre, l'importance de l'art français, notre Comité a réservé aux artistes français des salles au centre même du bâtiment de l'Exposition ».

Detaille accueillit sympathiquement la lettre de M. von Werner, et fit auprès de ses confrères, à Paris, les démarches attendues de lui. Toutefois, sur ses indications, et sur les conseils de Gérome et de Bouguereau, le président du Comité allemand, dans une lettre du 22 janvier 1891, demanda à l'ambassadeur de France à Berlin d'appuyer par son intervention auprès de son Gouvernement, une demande tendant à obtenir la nomination d'un « expert » chargé de constituer le jury. M. Herbette, après en avoir référé au Quai d'Orsay, fut autorisé à répondre dans un sens favorable à cette démarche, mais en y mettant une restriction :

Le Gouvernement de la République, écrivit-il à M. von Werner le 31 janvier, a été sensible à cette obligeante communication dont je m'étais empressé de lui faire part, et s'il ne peut intervenir officiellement dans une entreprise privée, il verrait du moins avec plaisir nos artistes répondre à votre appel.

La restriction contenue dans cette réponse paraissait trop naturelle pour qu'elle fît renoncer les artistes berlinois à leur projet, ou même pour qu'elle amenât chez eux le moindre mouvement de mauvaise humeur. La lettre de l'ambassadeur était par elle-même autant que par l'encouragement qu'elle leur apportait, un témoignage suffisamment probant des dispositions favorables du Gouvernement français. Il n'y avait donc plus qu'à lancer à titre privé les invitations aux artistes français. Ce qui fut fait sans retard, peut-être hâtivement et un peu

trop au hasard, d'après des listes d'exposants éventuels qu'on avait dressées sans prendre la précaution préalable de se renseigner sur les dispositions de chacun d'eux.

L'approbation donnée par le Gouvernement impérial, dès le début, à l'attitude des artistes berlinois, avait pris une forme active sur la portée de laquelle il était impossible de se méprendre. Cette approbation ne se fût-elle pas manifestée publiquement qu'on l'aurait devinée au prix qu'on paraissait attacher à la participation des artistes français, et à l'emplacement qu'on leur avait réservé à l'Exposition. L'insertion de la lettre de M. Herbette dans l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord*, montrait d'ailleurs amplement que les cercles officiels ne cachaient pas et ne pensaient pas à cacher leurs sentiments. C'est avec une satisfaction non équivoque que l'on envisageait cette manière de consacrer publiquement — *sur un terrain où l'oubli*, pensait-on, *était permis* — près d'un an de bons rapports entre les deux gouvernements et une entente incontestable de l'opinion publique dans les deux pays.

L'empereur lui-même, sans l'assentiment duquel une décision de la chancellerie sur un sujet aussi grave aurait été impossible, avait manifesté, pour le projet de *ses* artistes, une sympathie agissante qui répondait bien aux tendances de sa nature et à son attitude générale envers la France depuis le départ du prince de Bismarck. On en eut précisément la preuve, ou plutôt deux preuves, au lendemain même du jour où l'accueil fait par le Cabinet de Paris à la demande de M. von Werner fut connu à Berlin.

Le 12 février, Guillaume II dîne à l'ambassade de France. Les autres convives allemands sont : le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur, et la princesse sa femme, le duc de Sagan, le chancelier de Caprivi, le baron de Marschall, secrétaire d'État à l'Office extérieur, le prince Radziwill et le président lui-même des artistes berlinois, M. A. von Werner. L'art, cela va sans dire, fait le fond de la conversation. L'empereur ne tarit pas d'éloges sur la peinture française, sur Meissonnier particulièrement, mort deux semaines plus tôt, le 31 janvier.

Cette manifestation de sa sympathie, dans un cercle privé quoique officiel, ne paraît pas suffisante à Guillaume II. Le

14 février il charge le comte de Wedel « général de la suite de Sa Majesté » d'écrire à M. Herbette, avec prière de la faire parvenir à l'Académie des Beaux-Arts à Paris, c'est-à-dire avec l'autorisation de la publier, une lettre où il exprime les sentiments que lui inspire la mort du grand peintre militaire français. L'empereur, dit le comte de Wedel, « aimait surtout à reconnaître dans ses œuvres, l'artiste consciencieux, l'homme de grand caractère qui, par un sentiment admirable de respect de soi-même, ne quitta jamais nul de ses tableaux sans avoir fait tout ce qui était en son pouvoir afin de le rendre parfait, un chef-d'œuvre ».

M. Herbette accuse réception de cette lettre le jour même et la transmet directement à Paris, où elle est publiée dès son arrivée. Comme un acte de courtoisie appelle une réponse, le gouvernement français décerne la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur au grand physicien Helmholtz.

Tout paraît donc devoir s'arranger pour le mieux. *Sur le terrain neutre de l'art et de la science*, une œuvre de réconciliation s'édifie lentement, derrière laquelle le passé disparaîtra peut-être. Un mot, où se ramassent habituellement tous les espoirs, résume l'état des esprits à Berlin : « Qui sait? » On n'a peut-être de projets bien arrêtés ni à la Cour, ni encore moins à la chancellerie. Mais d'une manifestation purement artistique on n'a rien à redouter. Il sera toujours temps de se reprendre. Qui sait? répète-t-on.

Brusquement, dans la journée du 18 février, une nouvelle sensationnelle filtre des cercles diplomatiques et de la Cour.

L'impératrice Frédéric, mère de l'Empereur, va partir le soir même pour Paris.

Ce que le public ignore, c'est que ce projet est agité à la Cour depuis deux ou trois jours. L'idée première en est de l'impératrice Frédéric elle-même. Elle a pensé que pour décider le plus grand nombre d'artistes français, et surtout les plus notoires, à venir exposer à Berlin, le mieux est de leur porter elle-même l'invitation. Elle n'est pas seulement impératrice allemande, elle est artiste aussi, elle est femme. Le succès de son voyage est certain, ou du moins elle le pense, et débordera même peut-être le terrain artistisque, plus tard,

qui sait? L'empereur, consulté, ne répond ni oui ni non. Il pèse les avantages et les inconvénients du projet. Il hésite... Il esquisse même un commencement de résistance... Mais ce que femme veut, il n'y a pas de volonté impériale qui puisse l'empêcher. Le sort en est vite jeté. Le voyage se fera.

Le 16 février, sans avoir été consulté, l'ambassadeur de France est informé par un chambellan de la décision de l'impératrice. Sa Majesté partira le lendemain pour Paris, où elle séjournera *incognito,* pendant huit jours environ, sous le nom de comtesse de Lingen. Le but avoué de son voyage, ce sera des achats à faire pour son château de Kronberg. Mais on ne cache pas qu'elle se propose surtout d'intervenir, par des visites aux peintres français, en faveur de l'Exposition de Berlin.

Cette communication laisse l'ambassadeur fort ému. Mieux que personne il connaît son pays, Paris, la nervosité de l'opinion française, les excès d'une certaine presse d'opposition. L'agitation boulangiste est loin d'être entièrement calmée, la détente dans les relations franco-allemandes ne date pas d'un an. On est si près encore des alarmes et des polémiques de l'affaire Schnaebelé, de l'année 1888, du boycottage de l'Exposition! Qui peut prévoir ce qui va se passer? *Et s'il se passe quelque chose*, qui peut prévoir les effets d'une déception, à Berlin? Car il a mesuré aussi le caractère entier de la « sentimentalité » allemande, la susceptibilité des milieux gouvernementaux, la mobilité d'humeur de Guillaume II...

Et M. Herbette se hâte d'informer à son tour télégraphiquement le gouvernement français de l'arrivée imminente à Paris de la mère de l'empereur. Il souligne l'état des esprits à Berlin, l'importance de l'accueil qui sera fait à l'impératrice. A son avis, le moindre incident pourrait avoir des suites importantes, amener un changement dans les dispositions du gouvernement allemand, l'entraîner même peut-être à des décisions graves... Bref, il conseille la plus grande prudence, les mesures les plus sérieuses pour assurer la protection de l'impériale voyageuse, pour éviter la moindre manifestation hostile ou irrespectueuse.

Le 17 seulement, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris est avisé que l'impératrice arrivera *incognito* le lendemain dans

la nuit, par train spécial, accompagnée de la princesse Marguerite de Prusse, sa fille, de la comtesse Perponcher, sa dame d'honneur, et du comte de Seckendorff, grand-maître de sa cour.

Dans la nuit du lendemain en effet, à minuit quarante-six exactement, le train spécial qui amenait l'impératrice et sa suite, stoppait à la gare du Nord. Sur le quai, le comte de Münster et mademoiselle Marie de Münster, sa fille, M. de Schoen, premier secrétaire et tout le personnel de l'ambassade d'Allemagne, ainsi que trois représentants de l'ambassade d'Angleterre, recevaient les voyageurs. Il n'y eut aucun incident.

Une demi-heure après, l'impératrice et sa suite étaient rendus à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille.

***

Lorsque la nouvelle de cette arrivée inopinée se répandit, le 19 au matin, dans Paris, elle y souleva une vive émotion. Sauf dans certains milieux artistiques en somme très restreints, personne ne pouvait soupçonner quel motif avait pu amener dans la capitale française la mère de l'empereur allemand. Les journaux mentionnaient le fait en quelques lignes, ajoutant en une note visiblement inspirée, que l'impératrice voyageait *incognito*. Mais l'impératrice était descendue à l'ambassade d'Allemagne et l'on ne crut guère à la réalité de cet *incognito*. Une méfiance instinctive du côté de l'opposition conservatrice et nationaliste, de la surprise mêlée d'inquiétude chez les républicains, tels furent donc les sentiments dans lesquels, le premier jour, fut accueillie la veuve de Frédéric III.

La journée du 19 se passa pourtant sans incidents.

L'impératrice fit quelques promenades à pied dans Paris, quelques visites à des expositions de peinture, favorisée par un beau soleil d'hiver et une température dont elle ne se lassait d'admirer la douceur. Le soir cependant, un dîner donné à l'ambassade et auquel asssistaient l'ambassadeur d'Angleterre et lady Lytton, montrait déjà que son séjour

n'avait pas un caractère aussi strictement privé qu'on l'avait prétendu le matin encore.

En même temps, un article de la *Gazette de Voss*, télégraphié de Berlin, produisit une impression très nette de malaise :

Cette fois, disait l'organe libéral, l'Allemagne a donné un bel exemple de son désir de réconciliation; la France la suivra-t-elle dans cette voie? Ne pouvons-nous pas avoir l'espoir que les chefs de la nation française, à la vue des nobles intentions de la mère de l'Empereur d'Allemagne, seront animés d'un esprit meilleur et chasseront les idées de revanche qui hantent le peuple français? Les nations saluent le voyage de l'impératrice Frédéric comme un événement historique et espèrent qu'il ne tardera pas à produire des effets salutaires.

Puisqu'on parlait, dans la presse allemande — ne fût-ce que dans des notes que la chancellerie impériale pouvait renier — de chasser de l'esprit des Français « les idées de revanche » qui le hantent, c'est donc que le voyage de l'impératrice, derrière le but officiellement avoué, cachait des desseins que l'on se proposait de dévoiler le moment venu? Que valaient alors les mises au point officieuses publiées le matin même par la presse française?

Les télégrammes des correspondants à Berlin des journaux parisiens accentuèrent l'inquiétude :

Le but avoué du voyage à Paris, disait l'un d'eux, est une mission artistique; mais dans les cercles politiques, on est convaincu que la mère du souverain, qui a toujours rêvé une réconciliation de l'Empire allemand avec la France, a une autre mission bien plus importante à remplir.

Le 20 au matin, les journaux d'opposition, ceux surtout qui avaient pris part à la campagne boulangiste, étaient naturellement passés de la surprise méfiante à la colère. Ils accusaient sans ambages le gouvernement français d'être d'accord avec le gouvernement allemand et de préparer une réconciliation qui ne serait pas autre chose qu'une abdication.

Cette deuxième journée s'écoula cependant sans plus d'incidents que la première. L'impératrice l'employa à peu près

exclusivement en visites aux artistes et se rendit notamment chez Édouard Detaille, où elle demeura près d'une demi-heure.

Le 21, le diapason de la presse boulangiste monta de plusieurs tons. Les journaux modérés, républicains ou conservateurs, se firent plus réservés encore. Il y avait décidément « quelque chose », pensait-on généralement et ce « quelque chose », étant donné l'état des esprits en France, pouvait être gros de périls. Que voulait dire, en effet, ce jour-là, la *Gazette de Francfort*, connue cependant pour son attitude sympathique envers la France, lorsqu'elle écrivait :

Ce voyage forme un nouvel anneau dans la chaîne qui est destinée à rétablir des relations amicales sur les terrains neutres, chaîne qui a commencé avec l'accueil particulièrement aimable fait à Berlin aux délégués français de la conférence pour la protection des ouvriers, et qui a été continuée par la bienvenue si sympathique et si démonstrative réservée aux médecins français par le congrès médical de Berlin.

Un organe aussi sérieusement informé n'écrivait certainement pas de pareilles phrases à la légère. En fait, que le voyage de l'impératrice. au moment où il avait été décidé, eût eu, ou n'eût pas eu l'approbation entière de l'empereur, que Guillaume II en eût fixé ou non, de concert avec sa mère, le but politique, dès les journées du 20 et du 21, le public français était fondé à croire que le caractère privé du séjour de l'impératrice à Paris n'était qu'un trompe-l'œil, et qu'en effet, ce que les milieux officiels de Berlin en espéraient sans le dire, c'était bien ce que les journaux allemands osaient proclamer avec une confiance unanime.

Le premier effet de cette méconnaissance de l'opinion et du sentiment français ne se fit pas attendre.

Le soir même du 21 février, un meeting boulangiste se tint à la salle Wagram, sous la présidence de M. Francis Laur, député. « Il y fut prononcé, raconte M. Routier, des discours violents, auxquels l'opinion publique n'aurait pas attaché grande importance en temps ordinaire. Un ordre du jour fut voté, qui décida que les membres les plus qualifiés de l'ancienne *Ligue des Patriotes*, alors dissoute légalement, iraient le lendemain porter une couronne au pied du monument

élevé à la mémoire du peintre Henri Regnault, à l'École des Beaux-Arts. On sait qu'Henri Regnault mourut à Buzenval, en faisant noblement son devoir de bon Français ; la manifestation des boulangistes n'avait donc rien que de louable en soi et ne constituait qu'une affirmation de plus de notre culte aux héros morts pour la patrie. Mais les assistants au meeting de la salle Wagram crurent devoir accentuer leur attitude de défi envers l'empereur d'Allemagne, en allant manifester devant la statue de Strasbourg. Je dois ajouter qu'ils défilèrent sans incident sur la place de la Concorde et en nombre plutôt réduit[1]. »

Le matin même, M. Paul Déroulède avait écrit à son ami Edouard Detaille une lettre de protestation indignée contre la décision prise par le peintre de participer à l'Exposition de Berlin. Et Detaille, impressionné, avait répondu qu'il s'était en effet trompé, que le patriotisme ne tolérait aucune subtilité et qu'il renonçait à exposer à Berlin.

Deux journées, néanmoins, s'écoulèrent encore sans incidents graves. Les violences de la presse boulangiste entretenaient seules l'agitation dans certains milieux. Les journaux modérés continuaient à enregistrer sans commentaires les faits et gestes de l'impératrice et de ses hôtes, toujours confiants dans l'issue de la visite.

Brusquement, le 24, l'effervescence prit une tournure inquiétante. Deux faits graves furent en effet connus ce jour-là.

On apprit d'abord que l'impératrice Frédéric avait fait la veille en compagnie de l'ambassadeur d'Allemagne et de sa suite une excursion au parc de Saint-Cloud. La noble société, après avoir traversé le parc en deux voitures, dont un landau aux armes de l'ambassade, avait été déjeuner à l'Hôtel des Réservoirs, à Versailles.

Cette visite à l'emplacement d'un château que les troupes allemandes avaient brûlé en 1870, ce déjeuner dans la ville où l'Empire allemand avait été proclamé en 1871, furent naturellement commentés avec violence par la presse boulangiste et même par une partie de la presse conservatrice. Encore

1. Gaston Routier, *Un point d'histoire contemporaine*, p. 17.

ignorait-on que l'impératrice, dès le 21, avait fait une première promenade à Saint-Cloud.

Une autre nouvelle, qui se répandit dans la matinée de cette même journée du 24 février, mit le comble à la colère des patriotes. La couronne que Paul Déroulède et deux de ses amis avaient déposée deux jours auparavant sur le monument d'Henri Regnault, à l'École des Beaux-Arts, avait été enlevée, « par ordre », répondit-on à l'École même à M. Pierre Richard, député de Paris. M. Déroulède et ses amis résolurent d'interpeller le Gouvernement. M. Floquet, président de la Chambre, et M. de Freycinet, président du Conseil, entrevirent les dangers d'un débat public sur un pareil sujet, tandis que l'impératrice Frédéric se trouvait encore à Paris. M. Floquet fit appel au patriotisme et à la raison de M. Déroulède. M. Paul de Cassagnac lui-même joignit ses instances aux siennes. M. de Freycinet fit savoir aux interpellateurs que la couronne qu'il affirma avoir été enlevée sur l'initiative d'un fonctionnaire des Beaux-Arts, serait replacée sur le monument. Bref, la demande d'interpellation fut retirée. Mais une émotion inaccoutumée avait gagné les couloirs de la Chambre. Une liste de souscription ouverte pour l'achat d'une deuxième couronne se couvrit immédiatement des noms de députés appartenant à tous les partis, et les journaux d'opposition paraissant le soir ne manquèrent pas d'accuser le gouvernement de servilité envers l'Allemagne, en des termes dont la violence et la brutalité variaient suivant leur nuance, mais dont le sens restait chez tous, le même.

Les boulangistes enfin organisèrent le soir même un nouveau meeting « de protestation » à la salle Helliot, dans le septième arrondissement. A la vérité, les « militants » qui répondirent à l'appel de leurs chefs de file furent peu nombreux, trois cents environ, au dire des témoins impartiaux. Mais la violence et la qualité des expressions employées par les orateurs n'y perdirent rien, au contraire. L'assistance était à peu près la même que celle de la salle Wagram, quoique moins nombreuse. MM. Déroulède, Pierre Richard, de Ménorval, présidèrent et prirent la parole à tour de rôle. M. Francis Laur, racontèrent le lendemain les journaux boulangistes, fit appel au patriotisme des Parisiens. Ils devaient,

aurait-il ajouté, manifester leur sentiment sur le passage de la mère de Guillaume, et donner ainsi « un soufflet » sur la joue de l'empereur d'Allemagne. Finalement, un ordre du jour protesta « hautement » contre la présence à Paris de l'impératrice Frédéric, « prévenue », en outre, que les patriotes étaient « résolus à ne pas tolérer la venue à Paris du roi de Prusse et empereur d'Allemagne Guillaume II, geôlier de l'Alsace-Lorraine ».

En elle-même, étant donné le petit nombre des assistants, la personnalité des organisateurs, cette réunion n'avait pas plus de portée qu'une foule d'autres qui se tiennent quotidiennement à Paris et où l'on vote la fin de « la société bourgeoise ». Mais le terrain patriotique sur lequel s'étaient placés les orateurs rendait imminent le danger d'une extension imprévue de l'agitation. La presse boulangiste du lendemain donna en effet de la réunion et des discours prononcés un compte rendu amplifié et coloré, annoncé par d'énormes manchettes qui, répandues et mises en évidence dans les grandes artères de la capitale, ne manquèrent pas d'y faire naître justement ce commencement d'agitation que l'on redoutait dans les milieux gouvernementaux et qui parvint enfin jusqu'aux oreilles de l'entourage de l'impératrice.

L'impératrice, elle-même, toutefois, ne manifesta nulle émotion ni aucune vélléité de modifier le moins du monde le programme de son séjour. Elle employa cette journée du 25, comme les journées précédentes, en promenades et en visites aux artistes. Le soir, un dîner diplomatique fut donné à l'ambassade. Après le dîner, quelques « notabilités » parisiennes vinrent présenter leurs hommages à la veuve de Frédéric III. Aucune manifestation hostile ne s'étant produite dans la journée sur le passage de l'impératrice, qui n'avait même été remarquée nulle part, tout ce petit cercle se félicitait de la *tournure* que prenaient les événements sans se douter que le mélodrame allait bientôt tourner à la tragédie.

Dès le 25 en effet, les violences de la presse d'opposition boulangiste avaient eu leur premier effet. Quelques artistes parmi ceux dont les noms avaient été désignés par leurs confrères allemands comme simplement susceptibles de participer à l'Exposition de Berlin, firent connaître qu'ils n'avaient

jamais songé à déférer à cette invitation. D'autres, qui avaient déjà accepté, publièrent qu'ils revenaient sur leur décision première. Un mouvement d'abstention se créait, dont il était permis de prévoir qu'il allait s'étendre à tous les artistes français.

*
* *

Le malaise de l'opinion n'avait pas tardé à gagner le gouvernement.

Des télégrammes diplomatiques lui avaient appris en effet que la presse et l'opinion allemandes, étonnées d'abord simplement de voir la mère de l'empereur et les motifs de son voyage mis en discussion à Paris, commençaient à exprimer une indignation qui englobait à la fois les agitateurs boulangistes, la population parisienne et la nation française.

Le 26 au matin, cette inquiétude gouvernementale devint de l'alarme.

De nouveaux télégrammes prévenaient le ministre des affaires étrangères que l'indignation allemande se changeait en colère. Les éditions du matin des journaux contenaient de violents articles, dont l'unanimité laissait à penser qu'aucune consigne de modération ne leur était venue des cercles officiels. L'un de ces journaux entre autres, la *Gazette de Cologne*, ne reculait pas devant l'injure.

Après avoir reconnu aux Français le droit de s'*hypnotiser* sur l'idée de revanche, il ajoutait :

Mais les Français n'ont pas *le droit d'offenser l'auguste chef de l'Empire allemand et sa noble mère par des insultes de polissons*. Tout Allemand qui a, le moins du monde, le sentiment de la dignité de la nation, se sent mortellement outragé dans la personne de son Empereur.

Le peuple allemand a le droit de compter que *le gouvernement et le peuple français lui donneront une satisfaction suffisante* et effaceront la tache faite à l'honneur de la France, en rappelant énergiquement à l'ordre les misérables que nous considérons, nous les Allemands, comme un rebut de la société humaine.

Le gouvernement français, au courant des usages de la presse

allemande, ne pouvait douter de la gravité d'un pareil déchaînement. L'article de la *Gazette de Cologne* n'avait certainement pas été dicté au correspondant berlinois de ce journal; mais il avait été, à tout le moins, *toléré*. Donc, il *traduisait* avec fidélité les sentiments qui dominaient, à Berlin, dans les cercles de la Cour et gouvernementaux.

De fait, le Gouvernement français apprit à peu près en même temps que les nouvelles des incidents survenus le 24 à Paris avaient produit à la Cour de Berlin une profonde émotion.

La déception de Guillaume II, lorsqu'il avait connu les premiers désistements des artistes français, avait été très grande. La lecture des télégrammes de presse relatant le meeting boulangiste tenu à la salle Helliot, avait changé cette déception en une violente colère. L'empereur ne pouvait déjà comprendre comment, après un an de rapports presque cordiaux avec la France, après les preuves de bon vouloir qu'il avait personnellement données à la nation française, il y avait encore à Paris un parti capable de soulever contre l'Allemagne une agitation qu'il jugeait injurieuse. L'ordre du jour voté à l'issue de ce meeting lui paraissait une violation des lois de l'hospitalité, la phrase du discours de M. Francis Laur où il était question de le « souffleter » l'avait mis hors de lui-même, et de ces deux « incorrections » il rendait tout naturellement le gouvernement français responsable.

Si bien cachés qu'eussent été tenus les effets de la colère impériale, le Gouvernement français avait pu en être informé et apprendre ainsi que *le 26, dans la soirée, Guillaume II avait eu, avec le général de Waldersee, qui avait succédé au vieux Moltke dans les fonctions de chef d'état-major général, une longue conversation, à la suite de laquelle des dispositions avaient été prises en vue d'une mobilisation générale éventuelle.*

Le ton de l'article de la *Gazette de Cologne* prenait ainsi une signification précise. On ne se trouvait plus en présence d'une simple polémique de presse, mais d'une menace empruntant pour s'exprimer une voie indirecte et sur l'origine de laquelle il n'était permis de se faire aucune illusion. La menace n'eut d'ailleurs, et heureusement, pas l'occasion de se traduire en un acte irréparable. Avec un tact parfait, l'impératrice, prit,

dans la matinée du 27, le train à la gare du Nord, pour gagner Londres, vià Calais. Il était temps!

Le soir même, le Gouvernement recevait de l'ambassadeur de France à Berlin, un télégramme lui rendant compte d'une conversation qu'il avait eue dans l'après-midi, à la Wilhelmstrasse, avec le baron Marschall de Bieberstein, secrétaire d'État.

Cette conversation, tenue longtemps secrète par les ministres et les personnalités parlementaires qui en eurent alors ou plus tard connaissance, avait commencé, du côté allemand, sur un ton auquel les représentants de la République en Allemagne, même aux jours les plus sombres qui avaient suivi la paix de Francfort, même lors des incidents Schnaebelé et de Raon-l'Étape, n'avaient jamais été accoutumés. La personnalité du baron de Marschall donnait d'ailleurs aux paroles qu'il prononçait par délégation, une valeur spéciale.

Dès les premiers mots du ministre, M. Herbette avait pu mesurer la gravité de la discussion qui allait s'engager. L'affabilité qui caractérisait encore, huit jours plus tôt, les rapports de l'ambassade avec la chancellerie avait cessé. D'une voix tranchante, M. de Marschall reprit le récit des événements qui se déroulaient à Paris depuis quelques jours. Il dit les bonnes intentions de la mère de l'Empereur, l'espoir qu'on était en droit de fonder à Berlin, qu'elle serait courtoisement accueillie à Paris, et qu'à tout le moins elle serait protégée par le Gouvernement contre les insultes de la population...

Et il ajouta, avec une insolence froide qu'on devinait préméditée et *autorisée* :

— Évidemment, on ne saurait exiger d'un gouvernement républicain ce qu'on peut attendre d'un gouvernement fort!...

... Mais la tolérance avait des bornes... et le baron de Marschall laissait clairement entendre que ces bornes étaient atteintes.

M. Herbette qui avait du sang-froid, avait aussi cet esprit de discussion qui est fait de clairvoyance rapide autant que d'aisance naturelle dans l'expression de la pensée. Sans se troubler, il attendit une occasion « d'entrer » dans le monologue de son interlocuteur, et l'ayant trouvée, exposa brièvement, en quelques phrases substantielles, décisives, la conduite du Gouvernement français : toutes les mesures

avaient été prises pour assurer le respect et la sécurité dus à la mère du souverain allemand; le risque même d'être accusé de condescendance, de faiblesse envers l'Allemagne par la presse boulangiste avait été couru et dédaigné; une interpellation déposée à la Chambre, et qui d'ailleurs aurait pu être développée sans que le Gouvernement de la République eût pu en être rendu le moins du monde responsable, avait même été évitée grâce à l'habileté du Président du Conseil et à l'autorité du Président de la Chambre et du ministre des Affaires Étrangères; le gouvernement français avait donc rempli le devoir que les convenances internationales lui imposaient; quelques propos violents, tenus par cinq ou six orateurs exaltés devant deux ou trois cents boulangistes, et quelques articles injurieux, qu'on pouvait poursuivre mais non prévenir, ne pouvaient lui être imputés à crime et pesaient bien peu à côté de la correction et même de la courtoisie dont tout le reste de la population parisienne avait fait preuve envers l'impératrice....

L'argumentation de l'ambassadeur était irréfutable. Elle aurait dû convaincre le secrétaire d'État. Il n'en fut rien cependant; M. de Marschall revint à ses premiers reproches : insuffisance des mesures prises, propos injurieux proférés en réunion publique, et à l'irritation de l'empereur.... Reprenant une vieille préoccupation bismarckienne, il alla même jusqu'à faire allusion à des machinations possibles avec la Russie.

Visiblement, le secrétaire d'État obéissait à une consigne. Et s'il y avait pas de consigne formelle, son attitude n'en était que plus grave, puisqu'il estimait pouvoir prendre la responsabilité d'une pareille intransigeance.

Il n'y avait donc plus qu'à mettre fin à l'entretien. Ce que fit l'ambassadeur, non sans protester une dernière fois que le gouvernement français ferait son devoir comme il l'avait fait jusque-là. Il avait confiance, conclut-il, que cette déclaration, jointe à ses explications, donnerait au gouvernement impérial et à l'empereur lui-même toute satisfaction. Mais il sortit de la chancellerie avec le sentiment très net, dont il rendit compte au ministre des Affaires Étrangères, que, le séjour de l'impératrice à Paris se prolongeant, un incident imprévu, la plus légère manifestation irrespectueuse envers la mère de Guillaume II, pouvaient déchaîner les pires catastrophes. Il

ignorait encore, à ce moment, le départ pour Londres de l'impératrice.

On devine les sentiments dans lesquels fut accueilli au quai d'Orsay le télégramme de M. Herbette, bien que tout danger fût alors conjuré à Paris.

Aucun doute n'était plus possible sur l'état d'esprit de Guillaume II. Le jeune souverain faisait une question personnelle des incidents qui s'étaient déroulés le 24. Il estimait son honneur engagé, et par suite de la solidarité de l'empire avec la dynastie des Hohenzollern, l'honneur de son pays atteint. Il y avait là, manifestement, déviation d'un sentiment respectable en soi, et ni le Gouvernement ni la nation française ne pouvaient être, sans injustice, rendus responsables des violences injurieuses de quelques politiciens.

Dans l'après-midi et à peu près à la même heure où le baron de Marschall recevait M. Herbette, une note Havas affirmait que le gouvernement français était resté étranger à la décision prise par l'impératrice de venir à Paris et « qu'à aucun moment » il n'était intervenu « auprès des artistes au sujet de l'exposition de Berlin ».

Quant au gouvernement impérial, il clôtura l'incident par la note suivante, parue le 28 dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, et où se retrouvait le ton employé la veille par le secrétaire d'État dans sa conversation avec l'ambassadeur de France :

En présence de la qualité des gens qui ont mis en scène cette excitation misérable, nous croyons qu'il n'y a pas lieu de se monter. Les insultes ne nous touchent pas, elles ne sont que honteuses pour ceux qui les ont proférées.

Par contre, il ne faut pas oublier que l'opinion publique française, même sous un gouvernement que l'on croyait fort, écoute une poignée de braillards de l'acabit d'un Déroulède ou d'un Laur. C'est incontestable et il ne faut pas l'oublier. Cette constatation éclairera l'Europe et lui fera comprendre de quel côté la paix, qui lui est si chère, se trouve menacée.

A ce moment, tous les artistes français avaient fait savoir qu'ils renonçaient à prendre part à l'exposition de Berlin.

*
* *

Ainsi se termina cet incident, aujourd'hui bien oublié, le plus grave pourtant qui fût survenu entre la France et l'Allemagne depuis la paix de Francfort, et qui faillit, on l'a vu, amener la guerre entre les deux pays.

Le péril couru — et ignoré jusqu'ici des historiens contemporains — explique ces paroles prononcées le 23 janvier 1903 par M. A. Ribot, à la tribune de la Chambre : « C'est au lendemain de la visite à Paris de l'impératrice Frédéric que l'empereur Alexandre III nous a fait les offres que nous avons acceptées. »

C'est en effet au cours de cette année 1891 — exactement le 22 août — que fut signée à Paris la première de ces conventions dont l'ensemble forme l'alliance franco-russe. La Russie, touchée des témoignages de sincère amitié que la France lui avait donnés dès les événements de Roumélie, en 1885, reconnaissante du concours que lui avait apporté le gouvernement de M. de Freycinet dans la réfection de son armement, libérée depuis 1888 de la tutelle financière de Berlin et, depuis 1890, des liens du traité de Skierniewice que Caprivi s'était refusé à renouveler, prit l'engagement de collaborer avec la France « pour le maintien de la paix et de l'équilibre en Europe ». La « paix allemande » devint la « paix européenne ».

PIERRE ALBIN

M. CLAUDE DEBUSSY

ET LA CENTIÈME DE

« PELLÉAS ET MÉLISANDE »

Monter sur le pont d'un navire, quelques minutes avant l'aurore, en pleine mer, c'est presque revenir aux âges fabuleux du monde. Sur le seuil mystérieux du jour et de la nuit, à cette heure intermédiaire entre la réalité et le rêve, on ne voit pas où le ciel commence, où la mer se termine. Un voile de couleur livide voltige sur l'atmosphère, et, l'espace lui-même s'étant évanoui, il n'y a plus rien dans le vaste chaos, plus rien qu'une obscurité peu à peu lumineuse, souvent traversée par des frémissements, des rumeurs, des parfums très vagues, des nuances fugitives comme des irisations. Et l'on accepterait avec délices de se dissoudre dans ce néant immense et frais, si l'œil ne s'inquiétait bientôt de ne rien discerner parmi tant de vapeurs éternellement ondoyantes. Il cherche en vain une forme, un contour, une ligne. Et quelle joie, quel hymne de reconnaissance et d'allégresse, quand le soleil perce soudain la pénombre, le soleil avec la chaleur, le soleil avec la clarté!...

Nos impressions furent pareilles, voilà plusieurs années, lorsque des amis nous montrèrent au piano la musique de

M. Claude Debussy. Un brouillard laiteux nous aveugla dès les premières mesures. Et s'il nous souvient ici de notre stupeur, c'est que nous la constatons chez tous ceux qui abordent M. Debussy sans avertissement préalable. Ses partitions, grâce à leurs sonorités caressantes, causent d'abord beaucoup de surprise et beaucoup de plaisir, mais un effort prématuré d'analyse change bien vite le plaisir en malaise. Qu'on ne prétende pas les déchiffrer à livre ouvert, ni les comprendre sur-le-champ. C'est une sotte ambition. Sur la mer sans rivages où nous entraîne M. Claude Debussy, il est assurément des aubes limpides et des couchants plus fastueux que des apothéoses. Toutefois, pour goûter le chimérique voyage, il ne faut craindre aucun des hasards de la navigation, ni les écueils, ni les vents contraires, ni les tempêtes, ni surtout la monotonie des solitudes marines.

Effrayés par tant de risques, les prosélytes, à l'époque dont nous parlons, formaient un troupeau choisi que le public des concerts dominicaux ne s'empressait nullement d'accroître. Au reste, l'œuvre de M. Debussy n'abondait pas en compositions d'orchestre. Le seul *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, présenté quelquefois aux suffrages de la foule, suscitait un enthousiasme médiocre. La province et l'étranger soupçonnaient à peine l'existence de M. Claude Debussy.

Cependant, le futur auteur de *Pelléas* n'était pas un inconnu pour un cénacle parisien dont le jugement fait et défait les réputations musicales. Des amateurs très fins, très difficiles à satisfaire, s'extasiaient déjà sur les *Ariettes oubliées*, les *Poèmes de Baudelaire*, la *Damoiselle élue*, les *Proses lyriques*. Ils admiraient M. Debussy pour son talent très souple et très ferme qui gardait intacte sa fraîcheur, tout en ayant obéi jusqu'au bout à la discipline officielle du Conservatoire et obtenu tour à tour les diverses récompenses que des juges plutôt ombrageux décernent à leurs élèves les plus dociles, sinon toujours les mieux doués. Cela méritait d'autant plus d'estime que M. Debussy n'avait pas hésité à rompre ouvertement avec les formules traditionnelles, une fois atteinte sa majorité artistique. Une telle attitude supposait un tempérament de qualité et non moins de courage.

*
* *

M. Claude-Achille Debussy, né à Saint-Germain-en-Laye le 22 août 1862, fut proclamé premier grand prix de Rome à l'âge de vingt-deux ans (1884). Sa cantate couronnée, *l'Enfant prodigue*, a certainement plus de savoir et surtout plus de saveur que la plupart des élucubrations analogues. Si mince que soit le fil reliant le prélude instrumental aux airs de ballet, aux gracieuses romances et à l'inévitable trio final, il y a là, du moins, ce qui manque trop souvent aux lauréats : le sens délicat du pittoresque, l'unité du charme, un accent poétique fort éloigné de la banalité courante.

L'originalité vient tard aux musiciens, plus longtemps absorbés par leurs études que les peintres ou les poètes. Il n'est donc pas étrange que l'auteur de *l'Enfant prodigue* apparaisse tout simplement comme un élève d'avenir et qui fait honneur à son maître Ernest Guiraud. Sa partition ne dénote pas un fanatisme importun pour les vieux maîtres classiques. Elle trahit encore moins une sympathie criminelle pour les trois grands novateurs : Berlioz, Liszt et Wagner. Le souffle de César Franck ne l'a point sanctifiée. Elle s'apparente plutôt à Georges Bizet, Charles Gounod, Léo Delibes et Massenet. Pour ce dernier, M. Claude Debussy a toujours professé une tendre complaisance. Il ne s'en cache pas, et avec raison, car les rapports sont nombreux entre les deux ensorceleurs. On retrouve dans *l'Enfant prodigue* et dans quelques pièces juvéniles pour le piano, la molle élégance de Massenet, son ingénuité un peu artificielle et peut-être aussi, par endroits, une langoureuse douceur, voisine de la mièvrerie.

Un tel air de famille ne pouvait valoir des partisans très chauds à M. Debussy entre les années 1880 et 1890. Tout ce qu'il y avait alors de vivant, de passionné, d'enthousiaste dans la musique française se groupait autour de César Franck. La symphonie sortait enfin de la torpeur où elle était plongée depuis les dernières années du règne de Louis-Philippe. Une puissante réaction idéaliste ramenait les esprits à la musique de chambre si longtemps négligée, reprenait à son compte la symphonie dramatique de Berlioz ainsi que le poème sym-

phonique de Liszt, ranimait les formes vénérables de la fugue, de la suite, de la sonate, de la variation; puis, par-delà Jean-Sébastien Bach et Palestrina, s'en allait rejoindre la chanson populaire et l'hymne grégorien, lointaines origines de la musique moderne... Non que le théâtre lui fît horreur, — mais écœurée de Meyerbeer et de l'opéra italien, elle visait d'abord à réformer la scène lyrique selon les préceptes de Richard Wagner.

Cette renaissance, commencée en 1871 par les fondateurs de la *Société Nationale de Musique*, réclamait un chef : M. Camille Saint-Saëns refusa de l'être. Mais l'impulsion, donnée surtout par César Franck, fut si généreusement féconde que près d'un demi-siècle n'en a pas encore épuisé la vertu. Par ses nobles enseignements, César Franck a stimulé des compositeurs et des apôtres, il a épuré le goût national, il l'a instruit, et sa conception idéaliste a fini par s'imposer aux masses. L'influence toujours croissante de la *Société Nationale*, la création audacieuse et opportune de la *Schola Cantorum* manifestent un progrès que les programmes des concerts symphoniques, à Paris et en province, confirment chaque année davantage. Et si l'on examine les résultats de cette propagande magnifique, obtenus malgré la pénurie des ressources, malgré des résistances acariâtres et féroces, on s'aperçoit que de tels prodiges ne sont pas l'effet d'un engouement passager, encore moins d'une volonté opiniâtre, comme le prétendent les antagonistes de M. Vincent d'Indy, mais qu'ils sont dus à un besoin psychique de la génération contemporaine.

Ni *l'Enfant prodigue* ni des bagatelles comme la *Petite suite* pour piano à quatre mains n'attestaient ce double besoin de nouveauté et de régression vers le passé. Aussi M. Debussy ne semblait-il pas destiné à figurer parmi cette vaillante phalange d'idéalistes qui ont rétabli la musique française dans sa gloire, en y ajoutant même quelques rayons d'un nouvel et merveilleux éclat.

Mais comme il n'est pas indispensable de partir du même point pour atteindre le même but, il appartenait à M. Debussy de s'inscrire en tête de ces noms déjà illustres. Le timide lauréat de qui l'on attendait tout au plus quelques œuvres

faciles, calquées tour à tour sur Gounod et sur Massenet, se disposait à envahir, avec la témérité la plus heureuse, les territoires inconnus de la musique.

*
* *

Notre civilisation infatuée n'ignore pas absolument que d'opulentes forêts vierges, de vastes domaines incultes et inexplorés s'étendent sous l'horizon de la connaissance, très loin, par-delà nos rêves et leurs brumeuses perspectives. Ce sentiment vaut pour les beaux-arts ce qu'il vaut pour les sciences. Mais alors que nul ne le conteste en matière scientifique, on incline à considérer la peinture, la poésie et même le dernier-né, le plus volatil de tous les arts, la musique, comme fixées une fois pour toutes entre leurs frontières infranchissables. De là, une délimitation étroite, peu gênante assurément pour les artisans imitateurs, mais tracassière jusqu'à la tyrannie pour les vrais artistes créateurs. L'idéalisme musical ne pouvait refuser d'abattre ces barrières surannées. Pourquoi donc eût-il dissocié la nouvelle musique d'une peinture et d'une poésie non moins idéalistes?

Précisément à la même époque, entre 1880 et 1890, pendant que les musiciens mettaient au pilon Meyerbeer et les opéras italiens, l'avant-garde de la littérature française allumait un gigantesque feu de joie avec les écrits de ses maîtres, les parnassiens et les naturalistes. Leconte de Lisle, Émile Zola, malgré leur haine réciproque, ne se ressemblaient que trop par leur respect de la réalité apparente et par leur empressement à la reproduire en ses détails minutieux. Si l'extravagance, la frénésie outrecuidante des romantiques avaient rendu indispensable autrefois une aussi triste précision, cette méthode avait déjà porté tous ses fruits en 1880, et les jeunes hommes gémissaient de ces nomenclatures et de ces descriptions toujours si parfaitement étrangères à leurs songes. La fantaisie n'a-t-elle pas ses droits éternels, aussi impérieux que ceux de la raison? Dès que Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé s'insurgèrent, ils se trouvèrent environnés d'amis et improvisés chefs d'école. Par horreur d'une précision qui confinait à la plati-

tude, les rebelles s'interdirent non seulement de dépeindre les objets, mais presque de les nommer. Il leur parut plus beau, plus sage, plus voluptueux de les suggérer par de subtiles allégories. Et comme les symbolistes réclamaient plus de champ, plus d'espace, ils ouvrirent toutes grandes leurs portes et leurs fenêtres, au risque d'admettre dans la langue française, non l'azur et le soleil, mais la sombre nuit du Nord avec ses brumes pernicieuses.

Alors, les mécontents de tous les arts se donnèrent la main, comme par une vaste coalition de l'idéalisme contre la grossièreté trop longtemps despotique des matérialistes. Les manifestations furent multiples, tantôt discrètes, tantôt bruyantes. La littérature et la peinture s'entendirent sans difficulté. M. Joséphin Péladan ne fit pas appel en vain aux peintres mystiques qu'il conviait au Salon de la Rose-Croix. D'autre part, en hommage au puissant suzerain de la musique moderne, le périodique où Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Swinburne collaboraient avec les peintres Fantin-Latour, Odilon Redon et Jacques Blanche, s'intitulait fièrement, sans aucun souci de popularité lucrative, la *Revue Wagnérienne*.

Mais la musique se fit prier. Elle avait eu à se plaindre de la littérature. Depuis Voltaire, trop peu « sensible à l'extrême mérite des doubles croches », Lamartine, Hugo, Balzac, Théophile Gautier, les Goncourt avouaient naïvement leur indifférence pour l'art des sons. La musique de Jean-Jacques Rousseau n'avait jamais plu aux musiciens. L'alliance de Frédéric Chopin et de George Sand laissait des souvenirs pénibles. Et lorsque Charles Baudelaire entonnait un bel hymne de louanges en l'honneur de Wagner, on représentait son très pur enthousiasme comme la sympathie d'un médiocre mystificateur pour un mystificateur de plus grande taille. Les musiciens ne se hâtèrent pas de répondre au salut de leurs frères idéalistes.

Cependant, c'était bien un mystique, et, entre tous les mystiques, l'un des plus sincères, qui présidait alors la *Société Nationale de Musique*. Mais César Franck n'était pas un organiste de petites chapelles. Peut-être fut-il doux aux symbolistes, comme il était doux à tout le monde : certains excès de la jeune école étonnaient douloureusement sa candeur. Nous n'avons pas oublié des pages fort anciennes de M. José-

phin Péladan où il est parlé avec vénération du maître de Sainte-Clotilde; mais on ne voit pas que César Franck ait jamais écrit une ligne de musique pour les symbolistes ou les Rose-Croix. Il était déjà vieux. A soixante ans, on ne change pas volontiers d'habitudes. Et puis, malgré son goût pour les bons livres, il n'était pas précisément curieux de littérature.

Or, M. Claude Debussy l'était, lui, et de très bonne heure, et presque à l'excès, et il prit d'instinct la place que les poètes offraient aux musiciens. Alors qu'il travaillait encore sous la direction d'Ernest Guiraud, au Conservatoire, il avait mis en musique *Diane au bois*, une charmante comédie de Banville. Plus tard, à Rome, un drame hispano-mauresque de Henri Heine, *Almanzor*, le sollicite. Il en rédige même une partie, et c'est son premier envoi de Rome (1885)[1]. Mais la traduction maladroite du poème allemand le rebute; il ne tarde pas à s'en dégoûter. Incertain entre la musique pure et la paraphrase musicale de la poésie, il tâtonne, il ébauche tour à tour une *Fantaisie* pour piano et orchestre et un *Printemps*, suite symphonique. Cette *Fantaisie* en deux parties, son quatrième envoi, ne fut-elle pas exécutée jadis à la *Société Nationale*? Elle n'a pas été publiée et sommeille probablement dans les cartons de l'auteur. S'ouvriront-ils jamais pour elle comme ils s'ouvrirent en 1904 pour le *Printemps*? Cette dernière œuvre était vieille de dix-sept ans, lorsque M. Louis Laloy la présenta dans la *Revue Musicale*. Elle avait subi l'injure du temps. La faute en est au jury de l'Institut qui refusa ce second envoi de Rome (1886). Et pourquoi? Parce que le morceau initial débute en fa dièze majeur — comme les premières mesures de *Sirènes* — et parce que l'orchestre (toujours comme dans *Sirènes*!) est un fin tissu d'instruments et de voix. On a peine à se persuader aujourd'hui que ces innovations anodines faisaient peur en 1886.

M. Debussy lut à cette époque les *Poètes modernes de l'Angleterre*, traduits par M. Gabriel Sarrazin. Cette rencontre fut décisive. Entre les poèmes de Dante-Gabriel Rossetti, exquis en leur primeur (le préraphaélisme, vieux de trente ans en Angleterre, était alors tout neuf pour le lecteur français)

1. Ce fragment doit être considéré comme perdu, nous assure M. Louis Laloy dans son excellente étude, *Claude Debussy* (Dorbon, 1909).

— félicitons-le d'avoir choisi le plus suave, la *Damoiselle élue*. Du jour où M. Debussy écrivit cette scène lyrique, son troisième envoi de Rome (1887), il s'émancipa de toute tutelle. Ainsi qu'un homme aperçoit son image dans un miroir et l'accepte pour la sienne propre, il se reconnut pleinement dans son ouvrage, et lorsque les juges académiques, stupéfaits mais séduits, proposèrent pour la *Damoiselle élue* une audition solennelle dont le *Printemps* serait banni, M. Debussy déclina comme il convenait cette récompense expiatoire. C'est à la Société Nationale qu'on entendit, qu'on applaudit avec transport la *Damoiselle élue*.

Après ce concert mémorable (8 avril 1893), on eut le sentiment que la musique abandonnait enfin sa solitude. Un pont merveilleux la joignait à la littérature. Par M. Claude Debussy, les mots et les sonorités échangeaient leurs délicatesses les plus secrètes. Et certes, le ballet, l'opéra classique, le drame vagnérien témoignent que cette pénétration mutuelle de tous les arts n'était point un besoin nouveau. Mais dans l'art plus complexe que subtil de Richard Wagner, la musique pèse de tout son poids sur le drame, et la voix humaine doit se soumettre à la voix instrumentale. Cette subordination effarouchait les artistes non musiciens. Elle les alarmait, elle les empêchait de suivre jusqu'au bout la pensée de Wagner. Combien mieux leur agréait un système où la symphonie musicale n'empiétait pas un instant sur la symphonie poétique ou pittoresque!

Dans leur reconnaissance, les symbolistes adoptèrent de grand cœur M. Claude Debussy. Il vivait, sentait, travaillait à leur manière. Comme eux, il fréquentait chez Stéphane Mallarmé. Comme eux, il publiait ses œuvres sur papier de luxe et à tirage restreint. Comme eux, il prenait pour éditeur la « Librairie de l'Art Indépendant ». C'est là que parut en 1893 la *Damoiselle élue* : 160 exemplaires sur chine, whatman, japon impérial, hollande, les moins luxueux sur vélin blanc. Et M. Maurice Denis ayant représenté sur la couverture la Damoiselle élue en personne, debout sur la sombre nuit constellée où voltigent sans trêve les âmes heureuses et les anges, cette plaquette fascinait à la fois les mélomanes sans préjugés, les peintres mystiques, les poètes et les bibliophiles.

Les uns et les autres commençaient à s'enquérir des œuvres de M. Debussy, surtout de sa musique vocale. On découvrit alors que l'auteur de la *Damoiselle élue* pratiquait Paul Verlaine comme un symboliste de profession, — peut-être parce qu'il avait connu, dans son enfance, Charles de Sivry, beau-frère du poète. Dès 1888, il ornait d'une musique adorable six *Romances sans paroles*, les mêmes qui furent rééditées plus tard comme *Ariettes oubliées*. C'était enfin une joie d'entendre au piano la plainte des tourterelles, la pluie fine sur la ville, « le roulis sourd des cailloux sous l'eau qui vire » et « tous les frissons des bois parmi l'étreinte des brises ». La même puissance d'évocation nous captivait dans les deux recueils de *Fêtes Galantes* — où il faut insérer la spirituelle *Mandoline* — et dans les trois mélodies de *Sagesse* : *La mer est plus belle*, *Le son du cor* et *L'échelonnement des haies* (1890). Ainsi, quoique M. Debussy annonçât pour orchestre et baryton la *Saulaie*, poème de Rossetti traduit par M. Pierre Louÿs, il abandonnait en faveur de son cher Verlaine les préraphaélites anglais et même M. Paul Bourget, qui lui inspirait autrefois de naïves cantilènes. Guidé par un sens littéraire excellent, il discernait avec une sûre divination les poèmes qui sollicitent la musique et le style particulier qui convient à chacun d'eux. Il est vrai qu'il ne dédaignait pas la *Belle au Bois Dormant* de M. Vincent Hyspa; mais ses prédilections le ramenaient toujours aux poètes aristocratiques, et Baudelaire lui-même, malgré son ampleur et sa gravité imposantes, ne l'intimidait pas. Les *Cinq poèmes de Charles Baudelaire* furent publiés, en 1890, à 150 exemplaires et bien vite épuisés. Trois d'entre eux, *le Balcon*, *le Jet d'Eau*, *Recueillement* comptent parmi la musique la plus éloquente qu'on ait imaginée pour les *Fleurs du mal*, depuis la tendre et solennelle *Invitation au voyage* de M. Henri Duparc.

L'idée d'adjoindre un prélude symphonique à l'églogue de Stéphane Mallarmé, l'*Après-Midi d'un Faune*, fut encore plus heureuse. Destinée à illustrer un poème délicieux, mais obscur, elle en traduit mieux que n'importe quelle exégèse les intentions inexprimables et le paysage inondé de lumière. Le projet originel de M. Debussy semble avoir été d'unir à ce frontispice, aujourd'hui célèbre et presque populaire, un inter-

lude et une paraphrase finale. Mais il a eu mille fois raison de s'en tenir à ce prélude merveilleusement expressif et si concentré qu'il exclut tout complément. Cette brève fantaisie d'orchestre, une de ses œuvres les plus achevées, ferait de lui un grand artiste, même si l'on perdait ses autres compositions. Elle confirmait au delà de toute espérance les pronostics favorables qu'on tirait de la *Damoiselle élue* et des *Ariettes*. Jamais l'alliance de la musique et de la poésie n'avait rendu un son plus harmonieux.

Mais que l'excellence du commentaire dépendît en partie de la bonté du texte, cela fut clairement démontré par les *Proses lyriques* (1893-1894). Cette fois, M. Debussy s'était chargé tout ensemble des paroles et de la musique. Et si les paroles gagnaient infiniment à être environnées d'émotion frémissante, la magie sonore s'atténuait à suivre docilement les divagations du poète. Écrites en vers libres, selon le rite symboliste, ces pièces n'ont rien de commun avec les hautaines et hallucinantes inventions de M. Henri de Régnier. Ici, la recherche demeurait stérile. Et l'on regrettait que le compositeur eût sacrifié ses rythmes alertes et sa piquante symphonie descriptive à d'aussi pâles visions que *De soir* ou *De grève*.

M. Debussy, fort heureusement, ne persévéra pas dans cette voie. Certaines *Nuits Blanches*, cinq poèmes pour une voix avec accompagnement de piano, restèrent à l'état de projets, et l'on eut l'agréable surprise de voir paraître à leur place les *Chansons de Bilitis*, trois mélodies, parfaites et imagées comme la prose de Pierre Louÿs, et qui donnaient raison une fois de plus à ceux qui pressentaient en M. Debussy un extraordinaire musicien de théâtre.

Lui-même, cependant, semblait partagé entre deux tendances adverses. Tout en publiant coup sur coup ses mélodies, il ne renonçait pas à la musique symphonique. Son *Quatuor à cordes* (1893), dédié au quatuor Ysaye, est le seul essai de musique pure que nous ayons de M. Debussy. L'ouvrage, d'un intérêt fort inégal, fléchit brusquement vers la fin. Malgré des idées savoureuses, un travail curieux, la variété des combinaisons rythmiques et tout le parti que l'auteur sait tirer des timbres, l'architecture trahit de l'effort et on ne sait quelle lassitude qui se communique à l'auditeur.

Les *Nocturnes* pour orchestre que M. Chevillard nous révéla en 1900 n'avaient pas non plus de texte. Mais ici le paysage symphonique se dessine avec une netteté supérieure à toute parole. Les deux premiers, *Nuages* et *Fêtes*, sont deux petites merveilles qu'on aime pour leur raffinement et leur simplicité, et parce qu'ils s'insinuent en nous comme des songes persuasifs. La marche lente et mélancolique des nuages, le crépitement léger, aérien, étincelant, d'un soir de fête que traverse un cortège militaire, ces impressions si finement nuancées deviennent inoubliables pour les esprits sensibles à la musique. Dans le dernier nocturne, *Sirènes*, seize voix de femmes mêlent un chœur voluptueux et plaintif aux frissons de l'orchestre. On les écoutait avec délices, encore qu'elles ne fussent pas d'une justesse irréprochable. Cependant, *Sirènes* attristait par des longueurs : le philtre était exquis, mais, du milieu de notre ivresse, nous souffrions de notre immobilité. L'air et la lumière circulaient moins largement dans *Sirènes* que dans *Fêtes* et *Nuages*. En vain l'orchestre prodiguait-il ses éblouissements : nous étions déjà désenchantés.

A peine avait-on goûté à ces féeries vertigineuses que M. Debussy nous donna une suite intitulée sans plus d'emphase *Pour le piano* (1901). Oh! ce n'était pas un retour au type musical de la suite, si cher aux maîtres d'autrefois. *Pour le piano* n'a qu'un rapport lointain avec les suites de Jean-Sébastien Bach et les « ordres » de François Couperin. Mais, si le *Prélude* affecte une liberté d'allures presque révolutionnaire, le second morceau est bien réellement une très noble sarabande, et la jolie *Toccata* finale eût réjoui Domenico Scarlatti par son allègre agilité. Certes il ne fallait pas demander à ces bluettes la profondeur de perspective des *Nocturnes* ni du *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*. Mais elles marquaient un progrès immense sur les défuntes rêveries, les suites bergamasques, les ballades slaves, les valses romantiques et les tarentelles styriennes.

M. Debussy n'était pas encore célèbre, à la veille de *Pelléas*, mais il était déjà un grand artiste, un artiste primesautier et désinvolte comme Chopin et Moussorgsky. On pouvait faire des réserves à propos de son quatuor; on pouvait mettre fort au-dessus des *Proses lyriques* ses transpositions de Ver-

laine, de Baudelaire, de M. Pierre Louÿs; on pouvait aussi déplorer le style tarabiscoté et les sentences par trop péremptoires des chroniques musicales que M. Debussy fournissait vers 1901 à la *Revue Blanche*. Mais personne ne marchandait l'admiration la plus attentive à cet art enchanteur, à cette sensibilité divinement perspicace. M. Debussy n'avait pas le génie architectural de M. Vincent d'Indy, ni la logique enthousiaste de M. Paul Dukas, ni la tendresse élégiaque d'Ernest Chausson, ni la fougue de Guillaume Lekeu, ni la magnifique simplicité de M. Henri Duparc, ni la vénusté mélodieuse de M. Gabriel Fauré, ni la franchise d'Alexis de Castillon, ni la vigueur de M. Albéric Magnard. Il vivait auprès des élèves, des amis de César Franck, un peu secret et replié sur lui-même. On n'était pas certain de le connaître... Sa filiation véritable, nul ne s'aventurait à l'établir. Oui, sans doute, un écho assourdi de *Parsifal* persistait dans la *Damoiselle élue*; mais ensuite ces réminiscences de Bayreuth s'évanouissaient pour ne plus reparaître avant les interludes de *Pelléas*. Ailleurs, on songeait vaguement à l'humour de Schumann, à la bigarrure fantasque de Chopin. Et si l'andante du *Quatuor à cordes* avait la mélancolie amoureuse d'un nocturne de Borodine; si les dessins capricieux de *Fêtes* ou du *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* émouvaient les fervents de Balakirew, on apprenait bien vite que M. Debussy avait visité la Russie en 1879 et que le *Boris Godounow* de Moussorgsky le troublait plus profondément que *Tristan* ou les *Maîtres Chanteurs*.

M. Claude Debussy avait donc réalisé quelques chefs-d'œuvre incomparables, achevés et précieux comme certains sonnets de Baudelaire, déchirants comme ces romances que Verlaine seul a su jouer sur son mauvais violon rustique. Et c'est un peu avec l'indépendance inquiétante de Verlaine parmi la jeunesse des revues symbolistes, mais tout de même avec une bonne grâce infinie, que M. Claude Debussy se rattachait, vers 1902, aux musiciens de la Société Nationale.

*
* *

A partir de 1897, le bruit se répandit que M. Claude Debussy terminait un drame lyrique d'après *Pelléas et Mélisande*.

La nouvelle était exacte. Ayant lu, en 1892, la belle pièce de M. Maurice Maeterlinck, M. Debussy s'en éprit sur-le-champ, car il découvrait enfin ce qu'il cherchait, bien autre chose que l'*Almanzor* de Heine ou cette *Chimène* proposée par Catulle Mendès. Quelques jours plus tard, accompagné de M. Pierre Louÿs, il allait s'entendre à Gand avec M. Maeterlinck, et, depuis, il travaillait sans cesse. Il commença par la scène d'amour du IVe acte; les autres tableaux suivirent au gré de l'inspiration journalière. En 1898, la pièce était reçue à l'Opéra-Comique. Mais si l'on tient compte que les interludes se trouvèrent trop brefs pour les changements de décor, durant les répétitions de 1901 et 1902, et qu'il fallut alors les reprendre, les remanier, les allonger considérablement, M. Claude Debussy a travaillé dix années à *Pelléas*, de 1892 à 1902.

On n'imagine pas l'angoisse, l'exaltation fiévreuse de ses admirateurs pendant les semaines qui précédèrent la répétition générale.

Pourquoi ne point l'avouer? Nous avions peur. Ce que nous adorions chez M. Debussy, n'était-ce point la délicatesse et le goût, c'est-à-dire les qualités qui ne passent pas la rampe?... De plus, toutes les compositions de M. Debussy antérieures à *Pelléas* étaient courtes. L'exécution intégrale des trois *Nocturnes* laissait de l'inquiétude : après *Sirènes*, l'auditoire manifestait plus de stupeur que de satisfaction. Un public novice supporterait-il toute une soirée de cette musique? Et ne valait-il pas mieux se contenter d'une représentation à huis clos, sur une toute petite scène, devant un public de choix?

Pour comble d'infortune, M. Maeterlinck, irrité contre M. Debussy, désavouait leur pièce commune et, par une lettre adressée aux journaux, lui souhaitait une chute immédiate et retentissante. Le jour de la répétition générale, on vendait aux portes de l'Opéra-Comique un programme scandaleux, analysant la pièce avec la plus niaise ironie.

Et comme on n'évite pas l'inévitable, les témoins de la « générale » et de la première, ces amis éclairés de la musique et des lettres, accueillirent *Pelléas* non seulement avec froideur, mais avec une malveillance tapageuse. Pas une réplique, pas un geste qui ne provoquât des sarcasmes, des protestations de

toute sorte, depuis les sifflets et les « chut » jusqu'aux brocards et aux huées. Et certains spectateurs, sublimes d'indignation, quittaient avec un fracas ostentatoire la salle où M. Maeterlinck outrageait le bon sens, tandis que M. Debussy blasphémait contre la musique!

La pièce serait donc tombée à plat, si elle n'avait déchaîné autant d'amour que de haine. Deux électricités contraires se heurtaient violemment. On respirait à l'Opéra-Comique l'atmosphère brûlante des champs de bataille. *Pelléas* fut, en effet, une des batailles les plus acharnées du théâtre, une bataille comme celle d'*Hernani*, une bataille entre conservateurs et libéraux à laquelle ne manquait que le gilet rouge de Théophile Gautier.

Un tel paroxysme suscita des dévouements, des sacrifices presque héroïques. Qui a vu les dix premières de *Pelléas* sait jusqu'où peut aller l'amour d'une œuvre d'art : aussi loin, encore plus loin que l'amour d'un être humain. Des personnes qui vont au spectacle tout au plus deux fois par an ne manquaient pas une seule représentation de *Pelléas*. Aux élèves du Conservatoire et de la *Schola Cantorum*, aux étudiants des Facultés, — jeunes gens pleins d'ardeur, les uns musiciens érudits, les autres accourus sans trop savoir pourquoi, plutôt attirés par le bruit et soudain touchés de la grâce, — se mêlaient des peintres, des sculpteurs, des poètes. La Sorbonne fraternisait avec l'École des Beaux-Arts. Et l'on entendait gémir les foules qui escaladent, tous les dimanches, aux Concerts-Colonne, les cimes du Châtelet, les foules qui applaudissent Berlioz et conspuent les concertos, les foules qu'on ne voit guère d'en bas, les foules anonymes, les foules des révolutions et des triomphes, les foules parisiennes qui créent la gloire.

Plusieurs, parmi ces doux corybantes, s'imposaient des macérations inouïes pour prendre place au parterre ou au paradis. Patiemment, joyeusement, ils se pressaient aux guichets populeux où l'on délivre à la dernière heure les billets à prix modique. Eux-mêmes amenaient des amis qu'ils convertissaient à leur foi et qui recrutaient, à leur tour, de nouveaux prosélytes. Le bruit des jouissances ineffables qu'on goûtait à l'Opéra-Comique se répandit ainsi à travers Montmartre et le pays Latin. Rue Favart, les apôtres escortés de

leurs néophytes examinaient avec défiance les inconnus, comme pour deviner en eux l'adversaire ou l'ami, l'homme capable ou incapable de partager leur extase. Car ce ne furent pas les loges, les baignoires, les somptueuses avant-scènes, ni l'orchestre, ni le balcon; ce ne furent pas les mondains et les élégants qui comprirent tout d'abord cette musique raffinée. Ceux-là hésitaient, haussaient les épaules, fronçaient la lèvre ou le sourcil, quelquefois se fâchaient, parce qu'ils étaient imbus de notions trop précises auxquelles la pièce ne se rapportait nullement. On les accoutumait avec précaution à Berlioz, à Wagner, puis à César Franck et à ses élèves, à Richard Strauss, enfin très peu, et tout récemment, aux Russes. Mais ceci, qu'était-ce donc?... De la musique?... Allons donc, à d'autres!... Les mieux disposés gardaient ce masque impassible qui sied aux vrais mondains dans les rencontres les plus fâcheuses. Oui, il faut bien le répéter : *Pelléas* serait tombé de manière à ne plus se relever, sans le fort, l'irrésistible mouvement populaire qui l'imposa. Et la mode ne devait l'adopter que trois ou quatre ans plus tard.

Ce fut une passion, une passion contagieuse. On allait un soir à *Pelléas* pour y retourner toujours et sans cesse. Les représentations se succédaient à de longs intervalles. Visiblement, il eût été impolitique de les multiplier. On y retournait pour mieux comprendre le charme d'une inflexion ou d'un bruissement énigmatique. On y retournait pour étudier sur place les interludes qui manquaient à la réduction de piano. On y retournait pour l'agrément des décors, — *Pelléas* fut un des beaux spectacles offerts aux Parisiens avant les prodigieuses visions de *Boris Godounow* et des ballets russes. Et puis, on n'y retournait pas seulement pour le plaisir délicat, le plaisir infini. On y retournait aussi parce qu'au plaisir se mêlait le désir de défendre une beauté aussi fragile que Mélisande, exposée aux outrages des ignorants ou des envieux. On y retournait, parce qu'on se sentait utile, nécessaire; on y retournait pour soutenir l'admirable vaillance de Mlle Garden et de M. André Messager. Les fidèles de *Pelléas* — tout ce que la nouvelle école française possède de compositeurs insignes, d'amateurs compétents et cultivés — étaient certains de se rencontrer à jour fixe dans les couloirs de l'Opéra-Comique.

Si, par hasard, quelqu'un manquait à l'appel, on recherchait avec inquiétude les motifs de son absence. C'est ainsi qu'à force de ténacité et d'enthousiasme la bataille de *Pelléas* fut gagnée.

Les temps héroïques sont clos. Le comité de défense musicale, formé alors spontanément pour la protection d'un chef-d'œuvre, s'est dissous de lui-même, une fois sa tâche accomplie. Aujourd'hui, les élégants, d'accord avec la multitude, prennent avec plaisir le chemin de l'Opéra-Comique, sitôt que M. Albert Carré les convie à *Pelléas*. Et voici que l'on vient d'en applaudir la centième, plus de dix années après la première. Le fanatisme s'apaise. L'admiration entre dans une phase de sérénité. Et comment ne pas sourire en songeant à nos fureurs d'alors contre les snobs? Pauvres snobs, auxiliaires un peu lents, sans doute, mais si efficaces à la longue! Ils avaient, à tout le moins, le droit d'être déroutés.

Et d'abord, quelle nouveauté peu rassurante que l'élément capital de cette musique, la trouvaille précieuse dont elle enrichissait le théâtre, ce récitatif qui mettait en lumière la mélodie intime du langage parlé! La lettre de Golaud, lue par Geneviève avec une sobriété où vibre à l'unisson l'angoisse de celui qui l'écrivit et de celle qui la récite, ce parfait modèle de déclamation semblait l'absence même de toute musique. Jusqu'à *Pelléas*, on considérait le récitatif comme une nécessité importune. Ni Berlioz ni Wagner n'avaient réussi à le transfigurer. Dans les *Troyens*, comme dans l'*Anneau du Niebelung*, le récitatif tendait vers la mélodie. Incapable de plaire, il cherchait du moins, par de brusques écarts, à émouvoir, à frapper fortement les imaginations. Aussi, quand le calme crépuscule enveloppa la tour où Pelléas et Mélisande observent les navires sortant du port; quand le rideau s'abaissa sur la fin de ce premier acte, il y eut comme une stupeur. Quoi! un acte entier, un acte en trois tableaux, et jamais le moindre chant, excepté un frisson d'harmonies et les tendres soupirs du quatuor autour du thème de Mélisande!... Les musiciens surtout exhalaient leur amertume. Accoutumés à l'idéal wagnérien, ils vouaient à l'anathème et au ridicule « cette poussière sonore », « cette musique invertébrée ».

Ceux-là mêmes qui avaient pratiqué davantage M. Debussy

n'attendaient pas de lui ce parti pris. Certes, dans l'ariette *L'ombre des arbres*, dans les *Chansons de Bilitis*, on avait pressenti que M. Debussy, à force de haïr l'exagération romantique et de rechercher la vérité du discours, façonnait une mélopée à son usage, flexible, docile aux nuances momentanées de l'esprit et du verbe. Mais on ne prévoyait pas ces combinaisons troublantes, ces instruments et ces voix se dégageant sur le fond pâle du silence comme une aquarelle aux tons clairs sur la blancheur du papier.

Cet orchestre impalpable, où le redoublement est rare, et l'empâtement inconnu, où l'indépendance des timbres ne détruit jamais l'unité de l'ensemble, ils l'admiraient, sans doute, mais comme ils respiraient avec peine cet air trop raréfié ! On croyait connaître les prestiges de M. Debussy. On s'abusait. *Pelléas* révéla une technique aux ressources infinies.

Ces particularités auront leur importance pour l'histoire musicale du XXe siècle. Mais le public, qui ne juge d'une œuvre que par l'impression qu'il en reçoit, le public qui maugréait contre une psalmodie dont l'éloquence lui échappait, le public subissait enfin, grâce à elle, une attraction presque magnétique, participait aux péripéties du drame, suivait syllabe par syllabe le dialogue et ne percevait la symphonie que par l'expansion illimitée qu'elle confère à la parole.

Les plus véhéments admirateurs de M. Debussy n'espéraient point ce résultat : *Pelléas* triomphant par la terreur et la pitié, et M. Debussy, du premier coup d'aile, s'élevant à la tragédie. La scène formidable de Golaud et du petit Yniold, l'agonie de Mélisande, n'ébranlaient pas que le système nerveux : elles atteignaient directement le cœur. Et des hommes ignorants de la musique se passionnaient soudain pour un compositeur qui devinait si bien la tendresse, la détresse, la misère désespérée et secrète du faible cœur humain.

C'est que M. Debussy, contraint par son texte, avait dû se dépasser lui-même dans *Pelléas*, franchir son cercle restreint de sensations exquises et d'idées rares pour se jeter dans la mêlée des passions les plus turbulentes. Il n'avait pas craint les risques de l'aventure. Sans emprunter aux romantiques leur vocabulaire, sans recourir à la force brutale, il obtenait

une puissance équivalente par l'extrême acuité. Cet art enclin à la mignardise traduisait avec une intensité poignante la fureur d'une créature affolée par la jalousie. Il n'y avait pas seulement, dans *Pelléas*, des impressions de crépuscules marins, le roucoulement des tourterelles, un rayon de lune traversant la grotte où gronde le ressac, la lumière de midi vibrant sur les feuillages; il y avait bien mieux : de vraies larmes, de vrais sanglots, comme n'en connaît guère la scène musicale.

Avant *Pelléas et Mélisande*, les œuvres de M. Debussy rappelaient ces verres irisés, si chatoyants et fragiles qu'on trouve ensevelis dans la terre, en Grèce ou en Asie-Mineure. Et comme on les croyait très délicates, on cherchait à les garantir des contacts dangereux. Mais *Pelléas et Mélisande* attesta la vigueur de l'artiste. Son orchestre, suave lorsqu'il exprime le trouble des jeunes amants timides, éclate avec magnificence pour confirmer les plus graves paroles d'Arkel ou pour commenter la désolation de Golaud dans un âpre et superbe interlude. Ainsi l'exigeait la fiction dramatique, et l'on pouvait attendre de M. Claude Debussy, après une expérience aussi glorieuse, d'autres drames non moins pathétiques et humains.

*
* *

Hélas! pourquoi faut-il qu'on les attende encore? Les journaux, en nous entretenant de M. Claude Debussy, nous ont annoncé, à des intervalles éloignés, un *Comme il vous plaira* d'après Shakespeare, un *Diable dans le beffroi* et une *Chute de la maison Usher* d'après Edgar Poë, un *Tristan et Iseult* d'après la version si émouvante de M. Joseph Bédier, enfin un *Orphée*. Que demeure-t-il de ces projets? Parmi les étonnements multiples que nous a donnés M. Debussy, le plus vif est bien que ce merveilleux dramaturge n'ait pas produit une seconde œuvre lyrique, dix ans après le succès de *Pelléas*.

Mais si M. Debussy, par une coquetterie dont nous gémissons, s'est éloigné du théâtre durant cette longue période, il n'a point cessé de composer.

Ses mélodies sont peut-être le meilleur de son œuvre

récente. Dans les *Trois chansons de France* (1904), deux rondels de Charles d'Orléans encadrent dignement *la Grotte* de Tristan Lhermite. Un bruit d'eau vient mourir contre des rochers, comme au second acte de *Pelléas*. Mais ici, au lieu d'un orchestre touffu, la simple sonorité du piano, à peine voilée d'une pédale douce, et les méandres voluptueux et sombres de la ligne mélodique suffisent à procurer l'illusion. Elle est complète; elle est exquise. Jamais M. Debussy n'a poussé plus loin le don de suggérer par quelques notes, à peu de frais, tout un paysage. Six ans plus tard (1910), *la Grotte* a reparu entre deux nouvelles poésies de Tristan Lhermite sous le titre : *le Promenoir des deux amants*. Les dernières venues sont gracieuses, elles aussi; mais *la Grotte* n'a point d'égale, *la Grotte* est un chef-d'œuvre.

Des qualités identiques nous firent aimer, en 1908, *Trois chansons de Charles d'Orléans*, avec cette différence que le plaisir nous venait ici de chœurs sans accompagnement. Le piano qui, dans le recueil précédent, suppléait à l'orchestre, disparaît à son tour. Et pourtant, l'oreille suit avec délices le frais, l'agile va-et-vient des voix à découvert. Les deux dernières chansons sont-elles vraiment récentes? Nous n'oserions l'affirmer, car il nous semble bien en avoir vu jadis une version manuscrite.

Il y a chez les vieux poètes français, et tout particulièrement chez François Villon, une bonhomie mélancolique, une élégance fruste, une verve naïve et sournoise qui les apparentent à Verlaine. Et M. Debussy, comme pour compléter le cycle d'*Ariettes oubliées* et de *Fêtes Galantes*, publia en 1910 *Trois ballades de François Villon*. La seconde ballade, *que Villon feist a la requeste de sa mère pour prier Nostre Dame*, nous réjouit par un singulier mélange de malice et de candeur. Elle peut soutenir la comparaison avec la pimpante *Ballade des femmes de Paris*, dont l'espiègle babillage court, se précipite comme un ruisseau le long d'une colline.

On retrouve cet archaïsme ingénieux dans la musique de scène écrite en 1911 pour le *Martyre de Saint-Sébastien*, mystère de M. Gabriele d'Annunzio. Le premier prélude ainsi que le dialogue des deux jumeaux séduisent par leur charme douloureux. On regrette seulement que les autres intermèdes et

même les chœurs trahissent l'effort d'une improvisation un peu hâtive. Au reste, le tempérament de M. Claude Debussy ne s'accommode pas toujours des splendeurs verbales de M. Gabriele d'Annunzio, et la musique semble une parure superflue pour cet art déjà si richement orné.

Les œuvres vocales écrites par M. Debussy après *Pelléas* n'inaugurent pas un style nouveau; elles prolongent et parachèvent ses compositions antérieures. Par contre, ses œuvres de piano les plus significatives datent des dix dernières années. Sauf la suite déjà mentionnée, *Pour le piano*, qui parut un an avant *Pelléas*, c'est entre 1903 et 1910 que se sont succédé *Estampes* (1903), *Masques* et *l'Isle joyeuse* (1904), deux cahiers d'*Images* (1905 et 1907), un recueil de pièces enfantines *Children's Corner* (1908), enfin un premier livre de *Douze préludes* (1910), que vient de suivre un second (1913).

Ces pièces ne rappellent en rien les vagues miniatures de piano publiées entre 1887 et 1892. Autant celles-là étaient molles et fuyantes, autant celles-ci sont fermes et même d'une précision un peu dure. Autant celles-là étaient sentimentales, autant celles-ci sont positives. Et leurs titres accentuent ce contraste. Ce ne sont plus rêveries ni ballades, mais des « estampes » ou des « images » qui veulent être avant tout descriptives. Elles y réussissent parfaitement, d'ailleurs. Rien de plus significatif que *Jardins sous la pluie* dans *Estampes*, *Poisson d'or* dans *Images* et les *Collines d'Anacapri* ou le *Vent dans la plaine* des *Préludes*. Une sarabande d'une grâce exquise, *Hommage à Rameau*, demeure isolée dans cette vaste galerie de peinture. Il semblerait que M. Debussy, quittant sa méthode première qui consistait à nous offrir le reflet de ses impressions, fût séduit par le pittoresque jusqu'à vouloir toucher directement le monde extérieur, et que le poète s'effaçât de plus en plus devant le peintre. Ses derniers morceaux de piano ont un attrait purement plastique. Mais n'a-t-il pas trop présumé du clavier, et ces « images » garderont-elles dans l'album du pianiste la fraîcheur que leur confère à l'orchestre le coloris des timbres?

Esquisses encore, ou images, que les dernières compositions pour orchestre de M. Claude Debussy. *La Mer*, suite de trois grandes esquisses symphoniques, annonçait en 1905 la nou-

velle manière de M. Debussy. On n'y prit pas garde, tout d'abord, parce qu'on raffola de cet étourdissant scherzo d'orchestre, *Jeux de vagues*. La seconde suite devait s'intituler, elle aussi, *Images*. M. Gabriel Pierné l'a exécutée intégralement au Concert-Colonne du 26 janvier 1913. On en connaissait déjà *Rondes de printemps* et *Ibéria* qui se décompose elle-même en trois ébauches : *Par les rues et par les chemins*, *Les parfums de la nuit*, *Le matin d'un jour de fête*. Mais on entendait pour la première fois *Gigues*, où la sonorité vieillotte et cordiale d'un hautbois d'amour déroule ses volutes par-dessus un étrange clapotis.

Autrefois on hésitait à juger M. Debussy, parce qu'on ne savait rien sur ses tendances. Aujourd'hui, les documents surabondent, et l'hésitation est encore plus légitime, car ces documents se contredisent. M. Debussy est servi par un instinct merveilleux toutes les fois qu'il illustre un poème; mais, en l'absence d'un texte, on dirait que son instinct l'abandonne, et qu'il doit s'adresser à la peinture pour lui demander un sujet. Car il faut de toute nécessité un sujet à M. Debussy, comme il en fallait aux parnassiens. S'il ne le trouve pas dans le domaine de l'ouïe, il s'en va le chercher parmi d'autres sensations, et il nous donne, au lieu de musique d'orchestre ou de piano, un décor à peine transposé, des estampes ou des images dans le goût de la Chine ou du Japon. Moussorgski — dont il ne faut pas exagérer les analogies avec M. Debussy — décrivait, lui aussi, des « expositions de tableaux »; mais ce n'était point ce qu'il faisait de mieux. Les estampes et les images de M. Debussy ne comptent pas davantage parmi ses œuvres souveraines. Dans l'histoire de la musique française, peut-être feront-elles un jour la même figure que les *Tableaux* de Philostrate de Lemnos dans l'histoire de la littérature grecque. Ces « tableaux » décrivaient soixante-quatre peintures qui se trouvaient à Naples, dans un portique. Ils eurent du succès. On en fit de nombreuses contrefaçons. Les imitateurs ne manquent pas non plus à M. Claude Debussy.

Jadis, il était presque impossible de le « pasticher », car ce qui faisait l'excellence de ses œuvres n'était pas seulement leur élégance insolite, mais leur profonde sincérité. Depuis

la Mer jusqu'aux *Rondes de printemps*, on pourrait croire que les impressions premières ont perdu de leur vivacité, tandis que les expressions se subtilisent et s'élaborent. Il s'est trouvé des compositeurs pour copier ces expressions, comme ils eussent copié, en d'autres temps, celles de Gounod ou de Massenet, de Verdi ou de Wagner. Ils ont créé un « poncif debussyste » qu'ils reproduisent avec empressement.

Ce qui facilite cette imitation détestable, c'est la prédominance du « trait » dans la musique récente de M. Debussy. Il n'a jamais craint la parure. Une « fleur », mais d'un parfum exquis, orne le motif de Mélisande. L'arabesque s'enlaçait déjà comme un lierre au *Prélude à l'Après-midi d'un faune*. Mais, depuis 1902, les figurations rapides, les gruppetti, les appoggiatures, les cadences, tous les artifices de la variation ornementale ont foisonné chez M. Debussy. Une virtuosité parasite se donne carrière dans certaines *Images* de piano et d'orchestre. Qu'il était délicieux jadis, et imprévu, le léger *glissando* de harpes aux premières mesures du *Prélude à l'Après-midi d'un faune!* Comme il s'insinuait doucement, avec la lune, dans la grotte ténébreuse de *Pelléas!* Et des broderies fantasques n'égayaient-elles pas le *Prélude* de la suite *Pour le piano*? Mais, trop souvent depuis les dix dernières années, les plagiaires de M. Debussy ont abusé de cette chamarrure, comme pour nous démontrer que la musique, elle-même, a ses trucs et ses ficelles. Évidemment, elle aussi a ses singes et ses perroquets.

Un artiste, surtout un grand artiste comme M. Claude Debussy, a toujours le droit de modifier sa manière, pourvu qu'il demeure fidèle à son identité intime. Les nouveaux procédés de M. Debussy vaudraient donc les précédents, et nul ne songerait à le chicaner sur ses innocentes manies de style, si l'on retrouvait, par exemple, dans *Images* l'animation, la vie intense et spontanée des *Nocturnes*. Mais comment nous dissimuler que si *la Mer*, *Gigues*, *Ibéria*, *Rondes de printemps* nous rappellent par endroits le troisième *Nocturne*, c'est par une funeste stagnation, déjà signalée dans *Sirènes*? Comment nous dissimuler que ces importantes esquisses d'orchestre sont plus étendues que développées? qu'elles vivent, si l'on veut, mais d'une vie immobile, pareille à celle des paralytiques?...

Mirages très agités, mais très peu animés, labyrinthes sensuels où se confondent tous les parfums, toutes les sonorités, toutes les caresses, toutes les saveurs, toutes les nuances, est-on bien sûr que ces compositions répondent aussi exactement que les *Nocturnes* aux intentions de M. Debussy? N'est-il pas un peu victime de ses propres enchantements? Une si étrange anarchie lui procure-t-elle vraiment plus d'indépendance que les vieilles formes sévères de la syntaxe musicale?...

Sans doute, les lois de la tonalité et de l'harmonie sont tyranniques. Elles diminuent la part de l'imprévu, quand elles imposent aux idées principales une espèce de combat dont les péripéties sont rigoureusement réglées par avance. Chacun, s'il connaît les enchaînements licites par lesquels certaines modulations en appellent d'autres, s'il a quelque familiarité avec la musique, devine le destin des thèmes aussitôt après leur exposition. M. Debussy s'est révolté contre ce déterminisme. Il rejette le plan classique. Il veut un genre plus libre, plus souple, où les thèmes ne seront plus contraints de se disputer la prééminence. Dans *la Mer*, dans les *Images*, il se rapproche de cette forme.

Énoncer les divers éléments d'une idée musicale, cela ne suffit pas à les faire vivre. La vie des thèmes, c'est leur développement, c'est l'expression logique des états successifs par lesquels ils passent. De cette succession, M. Debussy cherche les exemples et les modèles dans le monde extérieur. Il observe la montée de la lumière depuis l'aube jusqu'à midi, et c'est le premier morceau de *la Mer*. La nature lui fournit ainsi une sorte de poème auquel il s'adapte comme à un texte de Verlaine ou de Rossetti. Mais le texte donné par la nature est souvent très confus. Quand le phénomène à décrire se décompose en une infinité de phases dont la succession n'est jamais régulière; quand il n'y a point de progression évidente; quand on n'entend rien d'autre que la tempête déchaînée, comme dans le *Dialogue du vent et de la mer*; quand tout est caprice, accident, hasard, aveugle et violente fatalité, — quel sera l'ordre à suivre, et comment ces mille impressions éparses viendront-elles se cristalliser dans la symphonie?

M. Debussy avait trop l'instinct plastique pour s'éprendre de l'anarchie intégrale comme M. Erik Satie, dont il s'amusait

à orchestrer les baroques *Gymnopédies*. En s'abandonnant sans contrainte et sans choix à toutes les sollicitations, il risquait l'incohérence. Et si, pour éviter le chaos, il s'astreignait à un genre de développement souple, mais toutefois logique, pouvait-il empêcher que cette discipline, même légère, ne donnât à ses songes, à ses rêveries ondoyantes, l'apparence compassée des constructions classiques?

Le dilemme était troublant. M. Debussy, qui n'a pas cessé d'y réfléchir, nous en a offert depuis *Pelléas* quelques solutions plus instructives et ingénieuses que réellement satisfaisantes. On voit bien ce qu'il souhaite : faire contraster de grandes lignes tranquilles, très souples et très simples avec la luxuriance bariolée du détail; mais la difficulté subsiste tout entière jusqu'à ce jour, parce que les lignes proposées en exemple sont plus décharnées et plus rigides que les contours d'une sonate.

En somme, la raison ne peut résoudre ce dilemme. C'est plutôt l'inspiration qui le tranche. Toutes les fois que M. Debussy part d'une impression profonde et pénétrante, comme dans *Nuages*, il gagne la cause de l'impressionisme. Mais quand l'impression génératrice, l'impression miraculeuse fait défaut, tous les scintillements de l'expression ne suffisent pas à la suppléer, et M. Debussy s'efforce en vain de pousser au combat ses idées musicales. Celles-ci n'ont pas de vertus guerrières. Elles ne sont pas de sages et vaillantes Amazones comme les idées de MM. Vincent d'Indy et Paul Dukas. Langoureuses et nonchalantes, elles ne convoitent aucune suprématie tonale et ne visent qu'à une paisible coexistence. On éprouve alors l'illusion de piétiner sur place; on croit faire cinq ou dix lieues sur une feuille de parquet.

Un autre motif d'embarras, lorsqu'on envisage les productions les plus récentes de M. Claude Debussy, c'est qu'il renonce quelquefois à ses qualités essentielles, à sa modération frémissante, à son goût fin et mesuré. Il se reprend de tendresse pour la rhétorique du romantisme, pour les explosions sonores, les amplifications, les antithèses violentes et crues qu'il accablait autrefois de ses sévérités. Le premier tableau de *la Mer*, *De l'aube à midi sur la mer*, nous fournit un exemple curieux de cette métamorphose. Un dessin

monotone et opiniâtre s'éternise sans effet pendant dix-sept mesures, après quoi, sur une sorte de choral, éclate un fracas instrumental symbolisant le soleil à son zénith. Naguère, M. Debussy n'aurait sans doute pas voulu de cette péroraison. Et le *Dialogue du vent et de la mer* aboutit de même, après force répétitions, à une « coda » tumultueuse qui choque par sa brutalité.

Mais, à tout prendre, ces symptômes n'appartiennent qu'à la technique de M. Debussy, et sa sensibilité nous réservait des surprises plus paradoxales. Pas une fois, depuis *Pelléas*, il n'a daigné revenir à la source même de sa gloire. Pas une fois, en ces dix dernières années, il n'a voulu être émouvant. M. Claude Debussy, de 1902 à 1912, n'a recherché que son plaisir et le nôtre, et il nous a plu, en effet, à diverses reprises, car il y a, décidément, une divine facilité. Plaire, ce don qui l'a toujours séduit dans la musique de Massenet, plaire est sa devise. Mais plaire, est-ce bien satisfaire? Nous avons des sens, une intelligence, un cœur. M. Debussy exerce sur les sens une domination impérieuse et charmante : son œuvre est un jardin de délices, clos de grilles et de hauts murs, où l'on pénètre aussi volontiers qu'au jardin des Filles-Fleurs, et il est impossible d'en ressortir... De même, tout en n'y tenant guère, il a souvent de quoi intéresser l'intelligence, et il ne se refuse pas à la divertir. Mais combien peu, depuis *Pelléas*, il s'est soucié du cœur humain! Pourtant, la seule reconnaissance fidèle, la seule qui nourrisse chez les mortels oublieux une longue admiration, c'est la reconnaissance du cœur... Oui, certes, l'esprit et même les sens ne sont pas absolument incapables d'une certaine gratitude, mais qu'elle est donc personnelle et passagère!...

A relire les chroniques musicales de M. Debussy dans la *Revue Blanche*, on s'aperçoit de l'étonnement où le jette notre affection pour Beethoven et pour Wagner. — Mais leurs procédés sont si ennuyeux!... — semble-t-il nous dire. Eh bien! les vieux procédés sont plus jeunes que les nouveaux; et puis, que nous importe, puisqu'ils ont su nous toucher? Plaire souverainement, c'est surtout émouvoir. Et le secret de *Pelléas*, le secret à jamais mystérieux que ne lui ont pas arraché les plagiaires, le secret qui l'a fait vivre de la première à la

centième, ce secret n'était-ce donc pas que, sorti lui-même du cœur, *Pelléas* s'en fut gagner peu à peu tous les cœurs?

Ce n'est pas un vain symbole si l'amour d'une jeune fille est le prix du tournoi musical, dans les *Maîtres Chanteurs*. En cet immense concours entre tous pays et tous les temps d'où sortent vainqueurs les plus grands musiciens, le prix de la lutte, c'est le cœur des hommes.

Et puisque enfin, depuis dix ans, M. Debussy ne s'amuse qu'aux jeux sonores où il excelle, on voudrait le savoir captif chez une sultane amie des arts, ou bien encore, chez une de ces fées libérales qui — n'en doutez pas! — environnaient son berceau.

Là, dans un château de légende et dans une prison étroite et douce, plusieurs années durant, pour la rançon de sa chère liberté, il mettrait en musique les poètes les plus illustres...

N'a-t-il pas, docile à M. Maeterlinck, jeté de magnifiques lueurs tremblantes sur la frénésie de Golaud et sur la détresse de Pelléas? N'a-t-il pas obtenu encore, de Verlaine, de Mallarmé, de Rossetti, de Tristan Lhermite, de François Villon, de Charles d'Orléans, des inspirations inestimables? Que serait-ce s'il en demandait à un Shakespeare? On tressaille d'anxiété en songeant à ce *Comme il vous plaira* annoncé jadis et dont il n'est plus jamais question.

Par bonheur, des magiciens tels que M. Claude Debussy versent sur nous des émerveillements inépuisables. A quoi bon les importuner de nos supplications? Les meilleurs artistes sont quelquefois les plus farouches, et, d'ailleurs, le démon qui les habite les préserve d'être longtemps infidèles à eux-mêmes. Imitons plutôt la sagesse lumineuse d'Arkel. Quand le vieux roi aveugle apprend les noces lointaines et si étrangement brusquées de Mélisande et de son petit-fils Golaud, son front s'incline un peu plus bas, puis il murmure très doucement :

— Il sait mieux que moi son avenir...

Que les admirateurs les plus exigeants de M. Claude Debussy lui fassent l'application de cette parole, dix ans après la première de Pelléas et au lendemain de la centième!

CONSTANTIN PHOTIADÈS

ANNE D'AUTRICHE

ET

BUCKINGHAM

Que s'est-il exactement passé entre Anne d'Autriche et Buckingham? Le roman a consacré la tradition d'un amour heureux entre les deux personnages. Ils se seraient aimés, se le seraient dit et ils auraient trouvé l'occasion de « couronner leur flamme ». Tallemant de Réaux fournissait dans ses Historiettes les détails péremptoires. La vertu rencontrant plus de scepticisme que l'inconduite, il parut certain qu'Anne d'Autriche s'était abandonnée à la passion du gentilhomme anglais, comme, plus tard, dit-on, elle a cédé aux sentiments du cardinal Mazarin. Nous voudrions, après examen critique des sources, montrer ce que l'histoire sait avec quelque précision, du roman ébauché entre la reine de France et le premier ministre du roi anglais Charles Ier.

***

C'est en 1625 que l'aventure s'est produite. Anne d'Autriche avait alors vingt-cinq ans. De taille moyenne, mince, avec de beaux yeux mêlés de vert, les cheveux blonds, abondants, frisés, la peau blanche, la bouche petite, la jeune reine passait « pour une des plus grandes beautés de son siècle », assurait

madame de Motteville, avec exagération, sans doute; car on trouvait en réalité à la souveraine le nez un peu gros, les yeux grands et le teint douteux; mais elle avait le tour du visage exquis : c'était une princesse agréable. Comme intelligence, elle laissait à désirer : froide, indifférente, elle donnait l'impression d'une personne dédaigneuse, tour à tour bavarde ou trop méfiante, égoïste, orgueilleuse. Retz la traitera de « sotte »; sa partialité, il est vrai, le rend suspect. Elle était surtout une espagnole avec les défauts de la race : la paresse, l'indolence, la passivité insouciante et tranquille. Puis elle se montrait coquette. Louis XIII, qui s'impatientait de la voir dépenser un temps excessif à se parer, s'inquiétait de ce que dans les ballets, où elle figurait en bonne place, elle cherchait trop à plaire par sa grâce séduisante et l'éclat de sa fraîche beauté. Pourtant jusqu'à la venue de Buckingham, personne n'avait rien dit de sa conduite : « La vertu de la reine est solide, affirmait-on, et sans façon. » C'est « un ange », déclarait l'ambassadeur d'Espagne, Giron, écrivant au roi son maître. Au reste la sévérité de la conscience, un tempérament froid, le défaut d'imagination, expliquaient la tenue irréprochable de la princesse. Mais une amie ardente et légère allait provoquer une crise dangereuse.

Cette amie était la duchesse de Chevreuse. Du même âge qu'Anne d'Autriche — vingt-cinq ans — Marie de Rohan-Montbazon, épouse en premières noces du connétable de Luynes et, après la mort de celui-ci en 1621, mariée au duc de Chevreuse, formait un parfait contraste avec la souveraine. Jolie, fine, distinguée, le visage mince, d'un ovale très pur, la bouche bien faite, aux lèvres vermeilles et engageantes, le front pur et les cils blonds, le regard d'une pénétration troublante, les cheveux blonds et soyeux, la taille svelte, le corps souple, gracieux, madame de Chevreuse était faite pour provoquer l'amour et ne pas résister aux plaisirs qu'il promet. Partout où elle a passé, elle a excité des passions sans nombre : jeunes et vieux, gentilshommes, bourgeois et paysans, hommes d'État ou hommes d'Église, tout le monde s'est senti ému. Louis XIII et Richelieu, eux-mêmes, n'ont pas échappé à la fascination. Nulle créature, au XVIIe siècle, n'a exercé sur ses contemporains un pouvoir de séduction pareil.

Madame de Chevreuse avait le moral qu'il fallait pour tirer tout le parti possible de telles qualités physiques. Vive, intelligente, enjouée, aucun préjugé ne l'empêchait d'user des trésors dont la nature l'avait comblée. « Il n'étoit pas difficile, a dit Retz, qui l'a bien connue, de lui donner de partie faite un amant : dès qu'elle l'avait pris, elle l'aimoit uniquement et fidèlement. Son dévouement à sa passion, que l'on pouvoit dire éternelle, quoiqu'elle changeât d'objet, n'empêchoit pas qu'une mouche ne lui donnât quelquefois des distractions, mais elle en revenoit toujours avec des emportements qui les faisoient trouver agréables! »

A dix-sept ans quand elle épousa M. de Luynes, favori de Louis XIII, elle avait été nommée superintendante de la maison de la reine.

Le premier abord entre les deux jeunes femmes avait été froid. Anne d'Autriche n'aimait pas M. de Luynes, pour beaucoup de raisons : avec le temps, grâce aux avances souriantes de madame de Luynes, à sa gaieté, la glace avait fini par se rompre. La surintendante, « jolie, friponne, éveillée », comme dit Tallemant des Réaux, avait ce qu'il fallait pour séduire la princesse. L'entente se fit, elle conduisit à la sympathie, celle-ci à l'amitié, puis à l'intimité.

Grâce à madame de Luynes le petit cercle de la reine devint bientôt un endroit fort gai où la conversation prit un ton des plus plaisants. L'éducation de la jeune femme, d'assez bonne heure orpheline de sa mère et élevée fort librement par son père, avait contribué, le fond de la nature aidant, à lui donner le goût des propos légers. Chalais, interrogé plus tard au moment de son procès, dira avec quelque exagération, sans doute : « Toute la conversation de la dite dame ne consistait qu'en des actions licencieuses, riottes, coquetteries et jurer Dieu! » Richelieu accuse madame de Luynes, dans ses *Mémoires*, d'avoir été « la perte de la reine, dont le bon sens naturel a été forcé par ses exemples », l'ayant gâtée et l'ayant détournée du roi et de ses devoirs. Madame de Motteville répétera les mêmes accusations; elle essaiera de les atténuer en mettant en cause d'autres personnes du cercle de la reine : la sœur du duc de Luynes, madame du Vernet, dame d'atour de la souveraine, inconsistante et futile; made-

moiselle de Verneuil, fille naturelle d'Henri IV, « aussi folle tête qu'il y en eût à la cour », dit un contemporain; surtout la princesse de Conti, fille du duc Henri de Guise assassiné à Blois et sœur du duc de Chevreuse, singulière créature, âgée de quarante-trois ans, d'une liberté de propos et de conduite notoire. Madame de Luynes était l'âme de ce petit groupe.

La cour sut bientôt que les amies de la reine formaient une société joyeuse où se tenaient des propos passant toutes les bornes. Les courtisans se chuchotaient en riant quelques-uns de ces propos. Les personnes graves se scandalisèrent. Le nonce Corsini raconte dans une de ses lettres comment on vint le trouver pour le prier d'agir auprès du confesseur de la reine afin de faire cesser ce désordre : « Ces dames, dit-il, vivent licencieusement en présence de la reine et n'imposant aucune retenue à leur langue dans leurs conversations, ne contiennent point leurs aspirations dans les limites de la modestie et de la convenance. » Il parla au confesseur : cela ne servit à rien.

De quoi pouvait-on s'entretenir dans ce cercle de la reine, sinon d'amour? On persuada donc à la reine qu'il n'y avait aucun mal à se complaire dans un pareil sujet. « La reine, écrivait madame de Motteville, n'a pas fait difficulté de me raconter qu'étant jeune, elle ne comprenoit pas que la belle conversation qui s'appelle l'honnête galanterie où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blâmable. Elle avoit en la personne de la duchesse de Chevreuse une favorite qui se laissoit entièrement occuper de ces vains amusemens. Par les divertissemens que madame de Chevreuse proposa à la reine, elle lui communiqua autant qu'elle put son humeur galante et enjouée. »

Le groupe de la reine commença par prendre plaisir aux intrigues des autres. Les histoires galantes des seigneurs et des dames de la cour furent contées : on lut les nouveautés légères qui paraissaient. Madame de Chevreuse eut l'inconscience de mettre sous les yeux d'Anne d'Autriche *le Cabinet satyrique ou recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps*, œuvre pleine de fantaisie risquée, semée de mots crus. Enfin, de proche en proche, on s'avisa de donner à la reine des amoureux.

Jeune et jolie, la reine ne pouvait pas manquer de provoquer des passions : on les épia; on les encouragea; la reine était tenue au courant. Un des premiers amoureux fut le duc de Bellegarde : il n'était pas dangereux. Grand écuyer, ancien compagnon d'Henri IV, M. de Bellegarde, qui avait plus de soixante ans, était un fort galant homme, d'anciennes manières. Madame de Chevreuse et la princesse de Conti l'excitèrent : il était ridicule; la cour entière riait; Malherbe écrivit deux chansons sur lui. Moins innocente aurait pu être la passion du duc de Montmorency, le brillant et sympathique grand seigneur qui mourra sur l'échafaud de Toulouse en 1632. Celui-là avait trente ans; il était de bonne mine, quoiqu'il louchât, élégant et magnifique. Il s'éprit de la reine. Malheureusement il aimait en même temps la belle marquise de Sablé. Un peu surprise de ce double amour, Anne d'Autriche, par dépit, fit semblant de ne pas remarquer les attentions du duc : « La reine m'a fait l'honneur de me dire, écrivait madame de Motteville, qu'elle n'avoit jamais fait de réflexion sur les sentiments que le duc de Montmorency pouvoit avoir pour elle et qu'elle n'avoit remarqué et pris tout ce que disoit la voix publique de lui que comme un tribut qu'elle croyoit être dû par tout le monde à sa beauté, étant persuadée que cette passion avoit été médiocre à son égard. » En réalité la reine avait été plus émue qu'elle ne voulait l'avouer. D'autres tentatives suivirent; aucune n'alla loin : les seigneurs de la cour étaient contenus par le respect qu'ils devaient à leur souveraine et par l'appréhension d'offenser le roi. Il fallait un étranger, moins scrupuleux et plus libre. C'est alors qu'on songea au duc de Buckingham.

*
* *

Depuis de longs mois, la cour de France essayait, au cours d'interminables négociations, de faire aboutir le projet d'un mariage entre la sœur de Louis XIII, Henriette-Marie, et le fils du roi d'Angleterre Jacques Ier, le futur Charles Ier. Il en était question depuis 1619. Toutes sortes de difficultés avaient empêché le succès. Des ambassades successives envoyées à Londres n'avaient pas abouti : complications politiques, objec-

tions d'ordre religieux, opposition de la part de Rome, tout avait contribué à retarder la solution. Or, les deux cours tenaient également au projet, avec plus d'insistance et de continuité de la part de la France, plus de capricieuse fantaisie de la part des Anglais. Beaucoup de personnes s'employaient à faciliter les négociations, principalement le duc et la duchesse de Luynes devenue duchesse de Chevreuse.

Le duc de Chevreuse, apparenté au roi Jacques Ier, entretenait avec la famille royale anglaise des relations amicales qui se traduisaient par une correspondance cordiale et confiante. Les deux gouvernements usèrent de cet intermédiaire. La preuve que la Cour de Londres désirait le mariage était le ton sur lequel Jacques Ier, son fils le prince de Galles et son ministre Buckingham remerciaient M. de Chevreuse des services qu'il leur rendait : ils lui envoyaient des cadeaux, de beaux chevaux de selle; ils l'assuraient « de leur affection entière ». « Nous ne savons, écrivait le roi Jacques le 24 juillet 1624, si nous devons plus priser la constance de votre affection ou la bonté et franchise de votre contribution en faveur de cette négociation si nécessaire pour la chrétienté, si propre pour les deux couronnes et si égale pour les personnes. » « Vous êtes mon cher ami, mandait le prince de Galles à M. de Chevreuse, et journellement vous m'en rendez des témoignages. Rendez-moi tous les bons offices que la proximité de mon sang envers vous requiert. » Infiniment touché, Chevreuse répondait : « Mon sang et ma vie ne sont pas un trop faible remerciement! » Tout naturellement les ambassadeurs d'Angleterre à Paris se tenaient en rapports étroits avec M. et madame de Chevreuse et leur témoignaient la déférence et la sympathie nécessaires.

Or, un de ces ambassadeurs était le comte de Holland. Henri Rich, d'abord lord Kensington, puis comte de Holland appartenait à l'illustre famille des Warwick : il jouera un rôle dans la révolution d'Angleterre et mourra sur l'échafaud. C'était un jeune gentilhomme fort élégant, bien fait, séduisant de manières. Tallemant des Réaux lui trouve une « beauté un peu fade », et la Porte estime dans ses *Mémoires* que « quoique un des plus beaux hommes du monde, Holland était efféminé ». Arrivé à Paris au printemps de 1624, le nouvel ambassadeur plut infiniment.

Il plut surtout à l'hôtel de Chevreuse. Obligé par les négociations en cours de fréquenter assidument la rue Saint-Thomas du Louvre, où était cet hôtel, il y alla bientôt pour un motif plus personnel : le charme de la jeune duchesse qui lui faisait les honneurs de la maison, l'avait séduit. Il devint amoureux. Madame de Chevreuse ne résista pas : ce fut entre eux une passion ardente. M. de Châteauneuf déclarait plus tard que le jeune anglais avait été « l'homme que madame de Chevreuse avait le plus aimé et qu'elle aimait toujours ». Holland ne quitta plus l'hôtel de Chevreuse; les rendez-vous, les parties, les soirées se succédèrent sans interruption; tout le monde jasait; le mari ne voyait rien.

Anne d'Autriche fut vite informée. Elle s'amusa de l'intrigue; les détails piquèrent sa curiosité, et on la prit pour confidente. Holland admis au Louvre eut de longues conversations avec elle; il se familiarisa dans le cercle de la souveraine. C'est au cours de ces conversations qu'il fut question de Buckingham.

Holland était l'ami de Buckingham : il ne tarissait pas d'éloges sur le compte du premier ministre anglais. A l'entendre, Buckingham était l'homme le plus séduisant du royaume de la Grande Bretagne, « jeune, libéral, audacieux »; ses succès étaient sans nombre. Il avait su captiver à la fois et Jacques Ier et son fils le prince de Galles; il jouissait d'un pouvoir étrange. Cet empire s'expliquait par ses qualités brillantes : il avait un regard doux, fascinateur, des lèvres souriantes, sensuelles; avec cela hautain, passionné, violent, il troublait les imaginations les plus calmes. Anne d'Autriche parut fort intéressée : elle écoutait, interrogeait, semblait rêveuse. C'est alors que germa dans l'esprit de madame de Chevreuse et du comte de Holland l'idée de ménager une intrigue entre la reine de France et le seigneur anglais. Tous deux étaient jeunes, agréables, propres à se plaire. On agirait de manière à conduire les esprits, de part et d'autre, au degré d'émotion voulu, grâce à d'habiles suggestions; puis Buckingham viendrait à Paris pour une cause quelconque, et la nature ferait le reste.

Le projet, à peine conçu, fut trouvé plaisant. Holland et madame de Chevreuse, dans toute l'insouciance de leur légè-

reté, s'y donnèrent à cœur joie. « Afin d'honorer leur passion, écrivait La Rochefoucauld, ils firent dessein de former une liaison d'intérêt et de galanterie entre la reine et le duc de Buckingham, bien que ceux-ci ne se fussent jamais vus. »

Madame de Chevreuse s'y prit adroitement. « Madame de Chevreuse m'a dit, écrit madame de Motteville, me contant les égarements de sa jeunesse, qu'elle forçoit la reine à penser à Buckingham, lui parlant toujours de lui et lui ôtant les scrupules qu'elle en avoit. » Des portraits furent montrés. Le travail semble avoir été lent et difficile : « J'ai encore ouï dire à madame de Chevreuse — ajoutait madame de Motteville — et avec exclamation à ce sujet, qu'il étoit vrai que la reine avoit l'âme belle et le cœur bien pur, et que, malgré le climat où elle avoit pris naissance, où, comme je l'ai dit, le nom de galant est à la mode, elle avoit eu toutes les peines du monde à lui faire prendre quelque goût à la gloire d'être aimée. »

De leur côté, Holland et un de ses amis, ambassadeur comme lui en France, le comte de Carlisle, faisaient parler à Buckingham. On prévenait le ministre anglais d'espérances inattendues pour lui; on lui expliquait les premiers indices d'un succès certain. Assez satisfait de lui-même pour croire qu'il n'y avait créature au monde qui pût lui résister, Buckingham était flatté d'apprendre qu'il touchait, sans le savoir, le cœur de la reine de France. Il avait déjà vu Anne d'Autriche, quoi qu'en dise La Rochefoucauld. Se rendant incognito en Espagne au cours de l'année 1623, pour accompagner le prince de Galles, il était passé par Paris. Sans se faire connaître, il était parvenu à pénétrer au Louvre où il avait assisté à un de ces ballets de cour qui étaient des succès pour Anne d'Autriche. Un sous-gouverneur du roi, M. de Préaux, qui, d'ailleurs, ignorait la qualité du ministre anglais, l'avait assez bien placé pour qu'il pût contempler la jeune princesse dont la grâce et l'élégance royale l'avaient frappé. Le souvenir de la fraîche beauté de la jeune femme était demeuré présent à son esprit. Déjà, auparavant, attiré par tout ce qu'on disait de la « petite reine », il avait tâché d'attirer son attention au moyen de prévenances : « J'ose vous supplier, écrivait-il au duc de Chevreuse le 26 avril 1620, de prendre la peine de vouloir jeter les yeux sur les huit chevaux de carrosse que j'envoie à la reine et

commander qu'on les présente à quelque heure où vous vous y rencontrerez afin que sous les ailes de votre autorité, le blâme que mérite cette hardiesse puisse être caché : c'est une protection que j'attends de votre faveur. » Sachant qu'on lui préparait maintenant les voies pour de plus flatteuses perspectives, il entra vivement dans le dessein proposé : sincèrement ou non il s'éprit d'Anne d'Autriche.

Il le dit et le répéta. Anne d'Autriche fut avertie. Elle parut émue ; elle ne voyait pas les dangers de cette intrigue naissante : elle y trouvait un plaisir léger que sa conscience ne lui reprochait pas et un charme secret qui satisfaisait sa « gloire ». « Par les conseils de madame de Chevreuse, explique madame de Motteville, la reine n'avoit pu éviter, malgré la pureté de son âme, de se plaire aux agréments de cette passion (de Buckingham) dont elle recevoit en elle-même quelque légère complaisance qui flattoit plus sa gloire qu'elle ne choquoit sa vertu. » Ainsi peu à peu se préparait de part et d'autre un sentiment dont une rencontre sans doute précipiterait l'éclosion : restait à provoquer cette rencontre.

Le mariage d'Henriette-Marie décidé, Holland et Carlisle proposèrent de faire venir Buckingham en France afin que le premier ministre anglais réglât lui-même les derniers détails du contrat. L'ambassadeur de Louis XIII à Londres, M. Leveneur de Tillières, écrivit : « Les ambassadeurs d'Angleterre en France demandent que Buckingham vienne à Paris afin qu'il paraisse avoir terminé le mariage et que l'honneur lui en demeure. » M. de Tillières ignorait l'intrigue. Le roi d'Angleterre acceptait la chose « gaiement ».

Le cardinal de Richelieu était alors ministre. Contrairement à l'opinion courante qui veut que, dès la première heure de son entrée au conseil du roi, le cardinal ait été le maître du royaume, Richelieu, à cette date, n'était qu'un conseiller ; il donnait ses avis — fort écoutés d'ailleurs, — mais ne disposait pas à sa fantaisie du gouvernement de l'État. La question du voyage de Buckingham fut agitée au conseil. Elle laissait chacun indécis. On demanda à l'ambassadeur de France à Londres son sentiment. Entre temps, M. de Tillières avait été informé de ce qui se préparait entre Buckingham et la reine. Il répondit par un avis nettement défavorable. Buckingham, disait-il,

avait un caractère « chaud et altier » : sur certains articles du contrat de mariage qu'il était appelé à régler, « il se cabreroit » ; mieux valait ne pas le laisser venir. L'ambassadeur ne faisait aucune allusion à l'intrigue nouée par madame de Chevreuse. Il expliquera plus tard dans ses *Mémoires* qu'il était persuadé que « cette intelligence qui se formoit entre la reine et le duc étoit connue et que, la sachant, on en devoit bien prévoir les inconvénients. » En réalité le conseil du roi ignorait l'affaire. De son château de Limours où il se trouvait à ce moment, assez souffrant, Richelieu écrivait à un secrétaire d'État que le voyage de Buckingham n'était certainement pas souhaitable, mais que, à son avis, peut-être fallait-il le subir de crainte d'indisposer le ministre du roi d'Angleterre, et, par là, de commettre des imprudences qui provoqueraient des difficultés. De son côté Marie de Médicis, qui tenait beaucoup au mariage de sa fille, insistait pour qu'on ne fît rien qui fût de nature à le compromettre : elle était d'avis de laisser venir Buckingham. Louis XIII hésitait.

En fait, on tergiversa, on gagna du temps et le mariage fut conclu sans que Buckingham parût. Alors Holland et Carlisle proposèrent que le duc anglais vînt en France chercher celle qui allait être la nouvelle reine d'Angleterre. Il ne s'agissait que d'un court voyage. Le gouvernement de Louis XIII acquiesça.

Suivant les rites du temps, les cérémonies du mariage avaient eu lieu solennellement à Notre-Dame de Paris. Le duc de Chevreuse, désigné par le roi d'Angleterre — à ce moment Charles Ier, lequel, nouvellement monté sur le trône, après la mort de son père Jacques Ier, ne pouvait pas quitter son royaume — avait reçu procuration de représenter l'époux royal et de répondre pour lui à l'office religieux. Quelques jours après, Buckingham, si impatiemment attendu par les uns et redouté des autres, arrivait enfin à Paris.

***

Georges Villiers, duc de Buckingham, avait alors trente-trois ans. D'origine modeste, issu d'une famille normande,

élevé dans sa jeunesse en France, il était allé de bonne heure à la cour du roi d'Angleterre où le roi Jacques Ier l'avait distingué, l'avait aimé et, en peu de temps, avait assuré sa fortune. « Grand, de bonne mine, d'esprit agréable, magnifique, libéral, aimant les honnêtes gens », il était, écrit Fontenay-Mareuil, « fort bon pour la cour ». On vantait surtout sa prestance : il paraissait bien découplé; avec cela audacieux. « C'était l'homme du monde, écrira La Porte, le mieux fait et de meilleure mine. Il parut à la cour avec tant d'agrément et de magnificence qu'il donna de l'admiration au peuple, de la joie et quelque chose de plus aux dames, de la jalousie aux galants et encore plus aux maris. »

De graves défauts le déparaient, il était très fat : on le trouvait vaniteux à l'excès. Fontenay-Mareuil le jugeait « si léger et si vain qu'il n'étoit nullement propre pour les grandes affaires et encore moins pour la guerre ». Ministre fantasque, violent, absolu, il apportait dans toutes les négociations un esprit brouillon et inconsidéré. Richelieu, qui, dans ses *Mémoires* expose les difficultés inextricables que lui causa la politique agressive du ministre anglais, le traite de fou : « Ses entreprises, dit-il, furent exécutées avec malheur, mais elles ne laissaient pas de nous mettre en grand péril et de nous faire beaucoup de mal, la folie enragée d'un ennemi étant plus à craindre que sa sagesse, d'autant que le fou n'agit pas d'un principe commun avec les autres hommes. »

Le 14 mai 1625, au soir, Buckingham accompagné du comte de Montgommery et de quelques seigneurs anglais, arrivait en poste à Paris. En même temps qu'il venait, comme l'expliquait le *Mercure*, « pour requérir Sa Majesté très chrétienne de l'acheminement de l'épouse de son roi et de se fier en la personne de ce duc pour sa conduite », il était chargé de préciser le sens de certains articles du contrat de mariage, puis de s'occuper de deux questions de politique générale : la paix entre l'Espagne et la France qu'il devait empêcher, et une alliance entre la France et l'Angleterre au sujet des affaires d'Allemagne, qu'il devait proposer.

Comme il était convenable, étant donné les relations existant entre la cour de Londres et la famille de Chevreuse, Buckingham descendit à l'hôtel de la rue Saint-Thomas du

Louvre; Louis XIII l'avait ainsi décidé. Ignorait-il encore ce qui se tramait entre la reine sa femme et le lord anglais? On peut le croire et cependant beaucoup étaient déjà à demi prévenus. Le duc de Rohan, chef des huguenots, qui comptait sur l'appui de l'Angleterre pour son parti. et qui allait être détrompé, écrivait avec amertume : « Agissant en toutes ces affaires ni par affection de la religion (protestante) ni pour l'honneur de son maître, mais seulement pour satisfaire les passions de quelques folles amours qu'il avoit en France, le duc de Buckingham prenoit ces deux sujets pour venir en ambassade : voilà comme quoi les petites sottises de cour sont souvent cause de grands mouvements dans le royaume! »

Afin d'obtenir diverses concessions auxquelles il tenait beaucoup, le gouvernement de Louis XIII avait décidé de recevoir Buckingham courtoisement. Le roi et la reine sa mère Marie de Médicis, lui donnèrent audience : tout se passa des deux côtés à la satisfaction commune. Richelieu vit également Buckingham. L'instant attendu était la rencontre entre le duc et Anne d'Autriche. Elle eut lieu dans les appartements de la reine au Louvre. Buckingham arrivait bien préparé à l'entreprise : il la savait difficile, et, au suprême degré, téméraire; mais le danger en augmentait pour lui l'attrait.

Lorsqu'ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre, il se produisit ce que madame de Chevreuse avait escompté : ce fut comme une reconnaissance de deux êtres qui s'aimaient depuis longtemps, s'étaient cherchés et se rencontraient : « La reine, dit La Rochefoucauld, parut à Buckingham encore plus aimable que son imagination ne le lui avoit pu représenter; et lui, parut à la reine l'homme du monde le plus digne de l'aimer. » Leveneur de Tillières écrit : « Buckingham fut vu de la reine régnante avec une grande joie qui n'étoit pas sur le visage seulement, mais qui pénétroit jusqu'au cœur. » Tout de suite s'établit entre les deux jeunes gens une sorte d'intimité familière, caressante. « Dès le premier jour, écrit Leveneur de Tillières, la liberté entre eux fut aussi grande que s'ils se fussent connus depuis longtemps. L'humeur audacieuse de la part du duc de Buckingham en fut cause et celle de la reine régnante. » L'ambassadeur ajoute : « La bonne

impression qu'on lui avoit donnée (à la reine) de lui, qui avoit pénétré bien avant dans son esprit, la faisoit agir plutôt par la passion que par la raison, ce qui augmenta par la conversation jusqu'à tel point que la bienséance en fut bannie. » M. de Tillières veut dire que dès la première entrevue le ton des deux interlocuteurs ne put se maintenir sur le ton cérémonieux et officiel.

L'entourage d'Anne d'Autriche fut un peu surpris. Les vieilles dames dirent leur sentiment. La duchesse de Chevreuse tranquillisait la reine, l'assurant que de simples propos, quand on avait des intentions droites, ne pouvaient prêter matière à des scrupules de conscience. Anne d'Autriche acceptait cette interprétation. « Certainement, remarque M. de Tillières, dans les effets de cette passion tout étoit honnête mais les apparences n'en valoient rien, et la dite dame reine se conduisoit en cette rencontre comme font beaucoup d'autres femmes sur la croyance qu'elles ont et qu'elle croyoit avoir elle-même ou qu'elle prenoit par le conseil d'autrui, qu'il n'importoit pas de donner de mauvaises apparences pourvu que le fond en fût bon et innocent et que les conservant, elle satisferoit à Dieu et au monde, ce que je ne crois pas. »

La vie d'Anne d'Autriche au Louvre était d'ailleurs tellement occupée de la première heure à la dernière, et sa personne si constamment entourée le jour, et pendant la nuit même, d'un nombreux personnel du service domestique ou du service d'honneur, qu'il eût été bien difficile que les effets de cette passion naissante se manifestassent de façon plus précise. Anne d'Autriche habitait un grand appartement au premier étage du Louvre, éclairé des deux côtés sur la cour et sur la Seine, attenant à l'appartement du roi toujours plein de monde. La reine ne pouvait guère tromper les regards attentifs des curieux aux aguets. Le cardinal de Retz raconte une histoire étrange qu'il prétend tenir de madame de Chevreuse elle-même et qui, d'après lui, se serait passée dans le petit jardin du Louvre appelé aujourd'hui jardin de l'Infante. La reine, dit-il, aurait donné rendez-vous à Buckingham dans ce jardin, la nuit. Madame de Chevreuse aurait accompagné la princesse, puis se serait éloignée laissant les deux amoureux seuls ; au bout de quelque temps, elle aurait entendu un bruit

insolite et bizarre « comme d'une lutte » : elle serait accourue et elle aurait trouvé la reine fort troublée, Buckingham à genoux devant elle : la reine aurait repris fébrilement le chemin de sa chambre, répétant avec colère que « tous les hommes étaient brutaux et insolents ». Le lendemain elle aurait fait demander à Buckingham par madame de Chevreuse s'il était sûr qu'elle ne courût pas quelque risque de donner un faux dauphin à la France!

Ce récit est invraisemblable : il ne figure pas dans plusieurs des manuscrits de Retz, ni dans les premières éditions de ses *Mémoires*. En tout cas, Retz s'est trompé d'endroit; il a placé au Louvre, et en le transformant et l'aggravant, un incident qui s'est passé à Amiens, et auquel nous allons arriver. De tous les endroits du Louvre qu'auraient pu choisir Buckingham et Anne d'Autriche, s'ils avaient voulu n'être pas vus, celui-là eût été le dernier; il était situé sous plus de soixante fenêtres du palais, celles de l'appartement du roi, de la reine Marie de Médicis, des grands seigneurs, des pièces servant au personnel d'Anne d'Autriche, de la salle des pas perdus, aujourd'hui notre galerie d'Apollon, où couchaient des gardes. D'autre part, le petit jardin était séparé du palais par un large fossé plein d'eau; les portes du Louvre, suivant les consignes, devaient être fermées dès que la vieille horloge du château sonnait onze heures. Comment la reine eût-elle pu tromper la vigilance des deux femmes de chambre couchées au pied de son lit, des gardes étendus sur des paillasses dans son antichambre, des sentinelles placées autour du palais? Par la manière dont madame de Chevreuse apaisait les scrupules de la souveraine en lui remontrant qu'il n'y avait rien de répréhensible dans de simples propos, la duchesse infirme le récit de Retz. La princesse de Conti l'infirme encore davantage et de façon plus leste en assurant qu'elle répondrait au roi de la vertu de la reine « de la ceinture aux pieds ».

Pendant le temps très court, — une semaine — que Buckingham resta à Paris, la suite ininterrompue de fêtes, de réceptions, de soupers dont on l'accabla, lui prit tout son temps. Richelieu donna un grand dîner qui fit du bruit par sa splendeur. « On n'entendait les nuits, disait le *Mercure*, que des canonnades, des coups de botte et le matin que le récit

des festins. » Un grand concert fut organisé à l'hôtel de Rambouillet, rue Saint-Thomas du Louvre, tout contre l'hôtel de Chevreuse : on fit entendre à Buckingham une célèbre chanteuse du temps, mademoiselle Paulet. Ce n'était guère qu'au cours de ces réceptions que le duc pouvait voir la reine. Il s'approchait d'elle, lui parlait ; il parvint, nous le savons, dans des moments d'isolement relatif, à lui avouer sa passion. Anne d'Autriche n'osait répondre ; Buckingham insistait ; la reine finit par révéler l'agitation de son cœur. Elle confiait plus tard à madame de Motteville s'être laissée aller jusqu'à dire à Buckingham « que si une honnête femme avoit pu aimer un autre homme que son mari, il auroit été le seul qui lui auroit pu plaire ».

Or, au milieu d'une cour désœuvrée qui avait bientôt deviné ce qui se passait — les gestes, les regards, les apartés trop confiants, les conversations tendres avaient éclairé beaucoup de gens — il était difficile que le roi ne fût pas à la fin informé. Louis XIII éprouva un chagrin profond. Il était froid : il se contint. Seulement, d'accord avec ses ministres et Richelieu, il décida d'éloigner immédiatement Buckingham et de hâter le départ de sa sœur la reine d'Angleterre. La mesure fut approuvée. Les courtisans ne voyaient pas sans dépit le gentilhomme anglais se permettre une licence à laquelle les plus considérés d'entre eux n'eussent pas osé prétendre. « On ne put dissimuler, écrit Brienne, la joie que l'on eut de se défaire de cet étranger présomptueux et de le renvoyer dans son pays. » Sur les deux points que Buckingham voulait discuter, le gouvernement éluda. Le débat concernant les articles du mariage avait donné lieu à des discussions vives à propos surtout de la différence de religion des époux et du désir qu'avait Louis XIII de donner à sa sœur une nombreuse suite d'ecclésiastiques français. Mais, quelque désir que l'on eût à Paris de ménager l'Angleterre, la nécessité de ne pas prolonger davantage une situation pénible pour le roi s'imposait. La cour voyait clairement « que l'affection de la reine allait tous les jours croissant et les apparences empirant, ce qui faisait enrager le roi et la reine-mère ». « Les continuelles familiarités et entrevues entre le duc anglais et la reine régnante » devenaient excessives. Le départ de la reine d'Angleterre fut fixé

au 2 juin. Chacun pensa « que le duc de Buckingham s'éloignant, ces affections cesseraient ».

Cependant il restait à Buckingham une espérance. Le protocole exigeait qu'Anne d'Autriche accompagnât sa belle-sœur pendant le voyage que celle-ci allait faire à Boulogne pour s'embarquer. Louis XIII ne devait pas la suivre. Peut-être durant les longues journées de cette pérégrination et au milieu des hasards de gîtes de fortune, les circonstances seraient-elles plus propices? Mais Louis XIII fit connaître qu'il accompagnerait lui-même sa sœur jusqu'à Compiègne. Il décida en outre que la reine sa mère, Marie de Médicis, ne quitterait pas Anne d'Autriche et que les deux reines, au lieu de suivre le cortège d'Henriette-Marie où serait Buchingham, prendraient une autre voie et rejoindraient la reine d'Angleterre, seulement à Montdidier. Une très nombreuse suite entourerait les reines, — princesses, dames, seigneurs, en voiture ou à cheval. Il y en eut tant, disait le *Mercure*, que « les chemins semblaient des fourmilières ». Ordre fut donné de ne pas perdre de vue Anne d'Autriche : la dame d'honneur, madame de Lannoy, reçut des instructions. Les domestiques durent surveiller.

***

Le 2 juin, après avoir fait des adieux à ceux qu'elle quittait, Henriette-Marie sortit du Louvre à cinq heures du soir, dans une litière de velours rouge portée par deux mulets harnachés de même étoffe. Louis XIII et Buckingham suivaient à cheval; les compagnies d'archers de Paris escortaient avec tous les officiers de la ville, prévôt des marchands, échevins, quarteniers. Les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche étaient parties dans l'autre direction fixée. Le soir, la reine d'Angleterre couchait à Stains, le lendemain à Compiègne où Louis XIII la laissait pour aller à Fontainebleau. Le 6 juin, les cortèges d'Henriette-Marie et d'Anne d'Autriche se retrouvèrent à Montdidier.

L'affluence était considérable. Une bonne partie de la cour était présente. Deux compagnies de gardes du corps et des déta-

chements du régiment des Suisses de la garde du roi rendaient les honneurs.

Le 7 eut lieu l'entrée solennelle à Amiens. Sur la recommandation de Louis XIII, Henriette-Marie devait être reçue comme une reine de France. Le duc de Chaulnes, gouverneur de la province, l'accueillit, entouré de 300 gentilshommes à cheval : 5 000 bourgeois armés faisaient la haie; le premier échevin, en robe violette, prononça un discours selon le mode officiel du temps : « Madame, quand le soleil se lève, nous voyons toutes choses nous rire; le ciel se pare de mille vives couleurs, les oiseaux dégoisent leur petit ramage pour saluer son beau jour et la terre émaille son sein verdoyant de mille fleurs emperlées. Ainsi quand vous nous faites l'honneur d'entrer en cette ville, nous vous en ouvrons les portes et celles de nos yeux et de nos cœurs. » Au bruit des trompettes, des tambours, des coups de canon, et au son des cloches, le cortège défila sous sept arcs de triomphe, entendit à la cathédrale un *Te Deum*. La reine d'Angleterre fut installée au palais épiscopal.

Des fêtes suivirent : bals, festins. Marie de Médicis s'étant trouvée indisposée, — un rhume, disait-on, — le séjour se prolongea. Ce retard comblait les vœux de Buckingham.

Buckingham était plus brillant que jamais. Bois d'Annemets qui le vit à ce moment raconte dans ses *Mémoires* que le ministre ne paraissait aux réunions que revêtu de costumes magnifiques, couvert de perles et de diamants : les boutons de son habit étaient des perles valant plus de cent écus pièce; la chaîne de six tours de perles qu'il mettait à son cou avait coûté 30 000 écus; le bouquet de plumes de héron qui ornait sa coiffure était fixé par cinq diamants.

Mais quelque effort que fît le duc anglais, les circonstances sur lesquelles il avait compté ne se prêtaient pas au succès de son entreprise; au milieu des réceptions, des collations, des grands dîners, le duc obtint à peine quelques mots échangés avec la reine et des regards prolongés. L'entourage observait les instructions données : l'écuyer Putange ne quittait pas Anne d'Autriche; le « porte-manteau » La Porte veillait; des dames, des serviteurs épiaient.

La duchesse de Chevreuse et le comte de Holland allaient délibérément fournir à Buckingham l'occasion cherchée.

Anne d'Autriche n'était pas descendue au palais épiscopal avec sa belle-sœur. On l'avait installée dans une demeure spacieuse dont le jardin, assez grand, s'étendait le long de la Somme. Ce jardin, très agréable, était connu de toutes les personnes de la cour alors présentes à Amiens; elles venaient s'y promener quand la reine le permettait. Un soir, où il n'y avait aucune réception, madame de Chevreuse et Holland menèrent Buckingham chez Anne d'Autriche. La soirée était belle; le temps doux et clair. Au cours de la conversation, il fut proposé d'aller faire un tour dans le jardin. La reine accepta. Le jardin était désert. Buckingham conduisait la reine; madame de Chevreuse et Holland suivaient et derrière venait le personnel, Putange, La Porte, madame de Lannoy, le médecin Ripert, les dames. Comme par mégarde, madame de Chevreuse et Holland s'arrangèrent pour laisser la reine et Buckingham les distancer : ils contenaient la suite. Le moment était propice. Buckingham parla. Il fut tendre et pressant. Anne d'Autriche ne savait que répondre. Elle voulut s'asseoir sur un banc. Tout le monde la rejoignit. Au bout de quelques instants Anne d'Autriche se releva et reprit la promenade. A nouveau madame de Chevreuse et Holland ralentirent pour isoler la princesse. L'occasion était telle qu'il ne s'en était jamais offert de pareille à Buckingham. Dans cette demi-solitude, au milieu de l'obscurité croissante, l'émotion que causait à la reine ce tête à tête avec le séduisant gentilhomme, les mots enflammés qu'elle entendait achevaient de la troubler. Audacieux comme il l'était, Buckingham crut le moment venu de brusquer. Ils se trouvaient à ce moment au détour d'une allée, derrière des massifs qui les enveloppaient : personne ne pouvait les voir.

Que se passa-t-il? Il y a deux versions : selon Tallemant des Réaux il se serait produit une scène brutale et complète : l'auteur des *Historiettes* agrémente même son récit de détails piquants.

Retz s'est fait l'écho de cette version, mais en plaçant l'aventure à Paris, comme nous l'avons vu, et en brodant d'autres détails.

Mais le récit de Tallemant n'est pas admissible. Au dire de tous les témoignages, la reine en effet a poussé un cri : à ce cri tout le monde est accouru. Si la reine a crié, c'est qu'elle

ne cédait pas. En réalité, La Porte qui était présent, La Rochefoucauld auquel les témoins oculaires ont raconté les faits, madame de Motteville que la reine a instruite, nous donnent, par leurs témoignages concordants la seconde version, — la plus plausible.

« A la faveur de l'obscurité, écrit La Porte, le duc de Buckingham s'émancipa fort insolemment jusqu'à vouloir caresser la reine qui, en même temps, fit un cri auquel tout le monde accourut. »

« Un soir, dit La Rochefoucauld, que la reine se promenait [à Amiens] dans son jardin, ils se trouvèrent seuls : le duc de Buckingham était hardi et entreprenant, l'occasion était favorable et il essaya d'en profiter avec si peu de respect que la reine fut contrainte d'appeler ses femmes. »

Madame de Motteville est plus nette encore : « On en a fort parlé, écrit-elle (de cette scène); mais ce fut fort injustement car je sais d'elle-même (la reine) qui m'a fait l'honneur de me le confier sans nulle façon, que, dans un détour d'allée où une palissade les pouvoit cacher au public, la reine, dans cet instant, surprise de se voir seule et apparemment pressée par quelque sentiment trop passionné du duc de Buckingham, s'écria et, appelant son écuyer (Putange), le blâma de l'avoir quittée. »

On voit assez bien la scène, rapide, osée, banale : le commentaire en serait dans le mot de la princesse de Conti ajoutant à son affirmation qu'elle répondrait au roi de la vertu de la reine « de la ceinture aux pieds », ce correctif, qu'elle n'en dirait pas autant « de la ceinture en haut! »

Buckingham s'était trompé sur le compte d'Anne d'Autriche. Par inexpérience et curiosité de jeunesse, étourderie d'enfant, caprice de jolie femme, la petite reine pouvait se laisser aller à un sentiment nouveau pour elle et chercher à goûter d'un plaisir qu'elle ne connaissait guère ; mais ce sentiment n'était pas assez fort, puis elle était de tempérament trop froid, elle avait trop le sens de sa dignité pour qu'un geste trop brusque, maladroit, n'achevât pas de révolter sa conscience déjà agitée par des scrupules.

Lorsque tout le monde attiré par le cri de la reine fut accouru, on trouva Buckingham décontenancé : il n'avait

rien de mieux à faire qu'à s'effacer dans la nuit : il disparut. Les personnes présentes questionnèrent; Anne d'Autriche embarrassée, très émue, balbutiait. Après quelques mots, on convint d'un commun accord, de ne pas ébruiter l'affaire et de ne prévenir que la reine-mère : il fallait que le roi ne sût rien!

Marie de Médicis mise au courant comprit qu'il n'était plus possible de prolonger le séjour d'Amiens : il fallait renoncer au voyage de Boulogne. Sous prétexte que son indisposition ne cessait pas, et qu'on ne pouvait en prévoir la fin, elle décida que sa fille Henriette-Marie partirait immédiatement accompagnée seulement du duc d'Orléans, son frère : ni elle, ni la reine régnante, sa belle-fille, ne suivraient. Ainsi fut fait.

Le 16 juin, la reine d'Angleterre quittait Amiens. Anne d'Autriche devait, suivant le cérémonial, escorter sa belle-sœur en carrosse jusqu'à deux lieues hors la ville : là elle fit ses adieux. Elle n'avait pas revu Buckingham depuis la scène du jardin. Le duc s'approcha de son carrosse. Anne d'Autriche fut extrêmement froide. Buckingham se pencha sur les rideaux de la voiture comme pour prononcer quelques mots : il était si impressionné que les larmes coulaient de ses yeux. Anne d'Autriche demeura impassible. — La princesse de Conti, qui était présente, lui reprocha ensuite ce qu'elle appelait « sa cruauté ». — Buckingham s'inclina et partit. Il s'en allait plus amoureux que jamais, humilié et peiné.

Le cortège d'Henriette-Marie gagna Abbeville, Montreuil, et parvint à Boulogne. Une tempête sévissait; les navires que le roi d'Angleterre devait envoyer, n'avaient pas pu arriver : force était d'attendre. Seule une chaloupe atterrit, venant de la côte anglaise; elle apportait un courrier pour la cour de France. Madame de Chevreuse et le comte de Holland, qui allaient à Londres avec Henriette-Marie, suggérèrent à Buckingham l'idée — sous prétexte d'affaires publiques à traiter avec la reine-mère — d'aller porter lui-même les dépêches à Amiens. Qui sait? Son éloignement, la perspective de ne plus le revoir, avaient peut-être modifié les sentiments de la jeune reine et à la rancune plus apparente que réelle qu'elle avait témoignée, substitué un regret de son départ. Le duc monta à cheval et, d'un trait, en poste, courut à Amiens.

Il alla voir Marie de Médicis : la reine-mère, toujours souf-

frante, était au lit. Elle accueillit le ministre anglais avec un peu de surprise. Buckingham expliqua sa venue, puis exprima le désir d'être reçu par Anne d'Autriche. Lorsqu'on annonça à la jeune reine l'arrivée du duc, elle manifesta un étonnement irrité : « Encore revenu, fit-elle, je pensois que nous en étions délivrés! » Ayant été saignée le matin même, elle s'était alitée : elle prétexta cette circonstance pour faire répondre qu'elle ne recevait pas. Buckingham insista : la reine-mère lui avait bien donné audience, étant au lit, disait-il, — en ce temps le fait n'avait rien de choquant. — Néanmoins la dame d'honneur d'Anne d'Autriche, madame de Lannoy, vint déclarer au duc « qu'il ne plairait pas au roi que la reine permît l'entrée de sa chambre à des hommes dans le temps que Sa Majesté était encore au lit ». Buckingham en référa à Marie de Médicis qui, lassée de ses instances, finit par répondre aux objections répétées de madame de Lannoy : « Pourquoi donc? Je le fais bien moi-même! »

Madame de Lannoy s'arrangea pour qu'une nombreuse assistance remplît la chambre d'Anne d'Autriche lorsque Buckingham s'y présenterait. Les princesses de Condé et de Conti étaient dans la ruelle. A l'heure fixée, le duc fut introduit. Il s'avança vers le lit, se mit à genoux, prit la main d'Anne d'Autriche et en proie à une émotion qu'il ne pouvait contenir, éclata en sanglots. Tout le monde se taisait. Madame de Lannoy s'approchant fit remarquer au duc qu'il ne devait pas demeurer dans cette attitude devant la reine, que cela ne se faisait pas en France : elle tendait un siège. Buckingham répondit qu'il n'était pas français, et par conséquent, n'était pas tenu d'observer les lois du pays; Anne d'Autriche demeurait silencieuse et glaciale. — L'entrevue ne pouvait pas se prolonger. Buckingham salua et sortit. Il reprit la route de Boulogne, froissé, meurtri et résolu à trouver une raison quelconque pour revenir le plus tôt possible en France afin de prendre sa revanche d'une défaite humiliante.

*
* *

Cependant, de proche en proche, et malgré les engagements pris, l'histoire de ce qui s'était passé dans le jardin d'Amiens

était parvenue jusqu'à Fontainebleau. Le gouvernement fut informé : il fallait bien mettre le roi au courant. Louis XIII, par dignité, dissimula ses sentiments. Avertie que son fils savait tout, Marie de Médicis alla au-devant des scènes possibles en défendant vivement sa belle-fille : celle-ci n'était pas coupable, disait-elle, il ne s'était rien passé de grave; « elle (la reine-mère) ne pouvoit s'empêcher de rendre témoignage à la vérité et de dire que tout cela n'étoit rien et que quand la reine eût voulu mal faire, il lui auroit été impossible, y ayant tant de gens autour d'elle qui l'observoient et qu'elle n'avoit pu empêcher que le duc de Buckingham n'eût de l'estime et même de l'amour pour elle. Elle rapportoit de plus quantité de choses de cette nature qui lui étoient arrivées dans sa jeunesse. Ces raisons, quoique incontestables, n'éteignoient pas la jalousie du roi. »

Louis XIII ne dit rien à la reine; mais toute sa colère se reporta sur ceux qui avaient reçu mission de surveiller et dont la négligence avait été cause de l'incident. Dans le jardin d'Amiens s'étaient trouvés l'écuyer Putange, le porte-manteau La Porte, le médecin Ripert, un gentilhomme, M. de Jars et un domestique nommé Datel. Le 20 juillet, au matin, — les reines revenues d'Amiens étaient allées rejoindre le roi à Fontainebleau — le confesseur de Louis XIII, le P. Séguiran, jésuite, se rendait chez Anne d'Autriche et là, de la part du prince, lui annonçait que les personnes en question étaient chassées de la cour. Anne d'Autriche se montra très affectée; elle ne protesta pas ; elle se borna à répondre « qu'elle supplioit le roi de nommer tous ceux qu'il vouloit ôter près d'elle, afin que ce ne fût plus à recommencer ». Elle donna de l'argent aux disgrâciés, les recommanda pour qu'ils pussent se placer ailleurs. En réalité, peu de temps après elle les reprit à son service.

En ce qui concernait Buckingham, le parti de Louis XIII était pris : jamais le ministre anglais ne reparaîtrait en France! Buckingham fera toutes les tentatives possibles, invoquera mille prétextes, affaires d'État, affaires privées, le roi demeurera inflexible. Buckingham tâchera de se concilier Richelieu et d'obtenir, par l'intermédiaire du cardinal ce que Louis XIII ne veut pas lui accorder : informé des sentiments du prince,

Richelieu refusera même d'essayer de fléchir la résolution prise. Les difficultés, le temps, l'éloignement, ne semblaient qu'irriter la passion de Buckingham : « Ni l'éloignement de Buckingham, écrit Leveneur de Tillières, ne diminuait les affections qu'il avait pour la reine régnante, ni ses extravagances ne l'empêchaient de croire qu'il pouvait revenir en France et contenter sa passion. Comme il savait que le seul moyen de l'obtenir était l'appui du cardinal de Richelieu, il lui faisait souvent des compliments par lettres et le cardinal, qui voulait venir à bout des desseins qu'il avait de ruiner les huguenots (soutenus par l'Angleterre) les recevait quelquefois avec grandes civilités, mais d'autrefois avec mépris. » En novembre 1625, sur une nouvelle tentative faite par Buckingham, le secrétaire d'État M. de La Ville-aux-Clercs, écrivit à Richelieu de la part de Louis XIII : « Le roi continue dans ses mêmes pensées et ne peut consentir que le duc de Buckingham vienne. » Dans les premiers temps du ménage royal anglais, lorsqu'une mésentente cruelle brouillera Charles Ier et Henriette-Marie, la malheureuse reine exprimera le désir d'aller à Paris afin de chercher auprès de sa mère quelque consolation à ses chagrins. Buckingham, qui, se mettant du côté de Charles Ier, jouera dans ces pénibles incidents un rôle odieux, traitant la reine sans respect, lui reprochant d'être cause de la brouille par son humeur, ses défauts, sa mine douloureuse, essaiera de profiter de la circonstance pour faire à Paris le voyage tant souhaité : il proposera au roi d'Angleterre de laisser partir la reine à condition qu'il l'accompagnera; mais Louis XIII, quelque affligé qu'il soit de ce qui se passe à Londres — Richelieu écrivait que le sort d'Henriette-Marie lui « faisait pleurer des larmes de sang » — aimera mieux refuser à sa sœur la consolation qu'elle demande que de revoir le gentilhomme abhorré. Madame de Chevreuse combinera avec Buckingham mille détours. M. de Lamothe-Hondancourt, évêque de Mende, attaché à la personne d'Henriette-Marie comme son grand aumônier, écrit à Richelieu le 2 août 1626 : « Pembrock m'a dit qu'on (Buckingham) était convenu avec madame de Chevreuse, les dames (la princesse de Conti et autres) et les galants (le comte de Holland) que deux fois l'année on passerait la mer sous pré-

texte de raccommoder le roi et la reine d'Angleterre et que la reine-mère, dans la crainte que sa fille (Henriette-Marie) ne fût maltraitée, leur donnerait cette liberté. Comme ils jugent qu'ils pourront être traversés par le cardinal, ils songent à le perdre. » Madame de Chevreuse et ses amis se faisaient des illusions. Louis XIII tiendra bon. Madame de Chevreuse, revenue en France, pourra continuer à parler de Buckingham à la reine et Holland à parler à Buckingham d'Anne d'Autriche ; les deux amoureux ne se reverront plus ! L'histoire n'a pas trouvé la trace qu'ils se soient écrit autre chose que des lettres froides, officielles et insignifiantes.

Pour beaucoup, la politique hostile et provocatrice adoptée par le premier ministre anglais contre la France a été, en partie, l'effet de la rancune de Buckingham et peut-être, à en croire madame de Motteville, une tactique afin de parvenir à satisfaire sa passion : « il ne brouilla les deux couronnes, écrit-elle, que pour revenir en France par la nécessité d'un traité de paix ». Le soutien donné aux huguenots rebelles de la Rochelle, l'envoi des escadres anglaises sur les côtes de Saintonge et la descente dans l'île de Ré auraient été la rançon des résistances de Louis XIII. Cette exaspération de l'amour déçu et cette volonté de vengeance d'un orgueil humilié attesteraient une fois de plus que Buckingham n'a pas réussi dans son amoureuse entreprise.

LOUIS BATIFFOL

POÈMES

DE L'HIVER A L'AUTOMNE

I

PRESSENTIMENT

Quand tu viendras, ô toi qui fus mon seul amour,
Nous aurons fait tous deux, peut-être, un long détour
Et nous aurons suivi des routes décevantes...
L'involontaire ardeur des âmes trop vivantes
Et, bien plus que l'amour, le besoin d'être amant
Auront pris ma jeunesse à leur enchantement...
Ma jeunesse! quel mot grave et doux, ma jeunesse!
Comme elle est loin déjà!... Mais, pour qu'elle renaisse,
Avec tous ses espoirs les plus délicieux,
Il suffit que mes yeux aient rencontré tes yeux...
Ce jour viendra... Je sais que ta tendresse existe,
Que ta vie a l'air gaie et que ton âme est triste,
Qu'à ton insu peut-être, et depuis très longtemps,
Tu m'attends, chaque soir, ainsi que je t'attends...
Je le sais, j'en suis sûr... Et, bien que je t'ignore,
Je sens mon cœur fermé prêt à s'ouvrir encore

Et prêt à se donner, sur un mot de ta voix,
Pour la dernière fois,... pour la première fois !
Rien qu'à penser à nous, tout le passé se fane :
Il n'en subsistera plus rien qui te profane
Dans le jeune regard dont je t'accueillerai...
Plein du seul souvenir d'avoir tant espéré,
J'oublierai tout de suite, et d'un oubli suprême,
Toutes celles en qui je n'aimais que moi-même...
Qu'est-ce tout cela? Qu'importe, maintenant,
Par un soir tendre un peu de désir frissonnant?
Quand elles ont quitté leurs robes mensongères,
Les heures du désir sont les plus passagères :
Tu peux venir sans crainte, elles ne m'ont laissé
Que la lointaine odeur d'un bouquet dispersé.

II

LA RENCONTRE

Je ne sais rien d'elle, sinon
Qu'en me penchant sur sa main nue,
Pendant qu'on me disait son nom,
Tout à coup, je l'ai reconnue.

Pourtant, c'est la première fois
Que je regardais son visage...
D'où vient que les mots, dans sa voix,
M'évoquent un cher paysage?

D'où vient ce charme singulier
Que, du premier soir, tout en elle
M'est, d'avance, un peu familier,
Même le bleu de sa prunelle?

Depuis que j'ai touché sa main,
Mon cœur s'est mis à battre vite...
Je sens qu'il faudra, dès demain,
Que je l'aime,... ou que je l'évite.

III

L'HEURE TROUBLE

Elle m'a dit : « Je l'aime, il est tendre, il est doux;
Il a posé sa tête, un soir, sur mes genoux;
Il a levé sur moi le regard qui supplie
Et prononcé les mots par quoi le cœur se lie...
J'étais seule... Pourquoi l'ai-je rencontré, lui!...
Mon âme faible avait ce besoin d'un appui,
Mes yeux vides voulaient se remplir d'une image...
Mes yeux ont rencontré la sienne... C'est dommage,
Mais je ne pouvais pas prévoir... Et, maintenant,
Je sais qu'il pense à moi, toujours, en frissonnant...
Je l'aime... N'est-ce pas, il faut bien que je l'aime,
A présent qu'il est sûr de moi, plus que moi-même?...
Ne me regardez pas, ne me demandez rien...
Restons ainsi, votre visage auprès du mien,
A respirer l'odeur des mêmes fleurs qui monte,
Et dites-moi des mots lointains, comme d'un conte
Où la dame et l'amant s'attendent à jamais...
Vous serez mon ami, le seul, je vous promets...
Donnez-moi votre main... Voyez la mienne tremble...
Quand je sens votre main douce et forte, il me semble
Que plus rien désormais ne saurait me meurtrir...
Il m'aime, vous savez... Il peut beaucoup souffrir,
Si je disparaissais brusquement de sa vie,
Et toute ma pitié lui demeure asservie...
Non, non, n'effleurez pas mes lèvres ni mes yeux!...
Je ne vous aime pas... Éloignez-vous, c'est mieux!...
Rien que mes yeux, alors... pour un baiser suprême!...
Je ne vous aime pas, voyons, puisque je l'aime! »

IV

SILENCE

Laisse, laisse, ne me dis rien
Et continue à me sourire...
Depuis longtemps, tu le sais bien
Que mon visage te désire.

Du premier jour, notre secret
N'est fait que de notre silence...
Mais combien il y transparaît
De douceur et de violence!...

Chaque fois, tu lis dans mes yeux
Une adoration nouvelle...
Les mots n'exprimeraient pas mieux
Ce que mon regard te révèle.

Ne dis rien, ne me force pas
A te convaincre, à me défendre...
Pour te parler même tout bas,
J'ai besoin que tu sois très tendre.

A quoi bon hâter notre aveu?
Qu'en moi-même encore il demeure...
Chaque soir, tu m'es douce un peu
Plus que la veille à la même heure.

Un jour proche, qui sait, demain,
Si je sens qu'elle m'appartienne,
Je me pencherai sur ta main
Que j'aurai prise dans la mienne.

Mais, ce jour, tu n'auras plus peur
Et toute pâle, sans rien dire,
En écoutant battre ton cœur,
Tu continueras à sourire.

V

NE CRAINS RIEN

Toi-même, brusquement, sans être sûre encore
Ni de toi ni de moi,
Avec ce clair visage en fleur qui se décore
Des roses de l'émoi,

Toi-même, franchement, quand j'aurais craint l'offense
D'effleurer tes cheveux,
Tu m'as dit : « Je suis seule et je suis sans défense,
Je veux ce que tu veux...

J'ai confiance en toi, prends mes yeux, prends ma bouche,
Sans aveu ni serment...
Mais sache que je crois si ta lèvre me touche,
Que tu m'aimes vraiment.

Tu n'es plus un enfant hâtif que l'amour grise...
Avant de t'engager,
Pour toi comme pour moi, redoute la méprise
D'un désir passager.

Rentre bien en ton cœur, vois ce qu'il peut en être
De notre double espoir...
Tu te dois, tu nous dois même de me connaître,
Il te faut tout prévoir.

Je me connais si mal, j'ai tant d'insouciance :
Tu dois avoir pour deux
Contre moi, s'il le faut, la cruelle science
Des rêves hasardeux... »

Ne crains rien, j'ai compris de quel scrupule tendre
Tu me voulais vainqueur...
Tu n'as pas dit les mots, mais j'ai cru les entendre
Qui montaient de ton cœur.

VI

LE DÉPART

Loin, très loin, ce soir, je t'emporte...
Nous nous en allons dans la nuit...
Tes yeux sont clairs, mon âme est forte,
Et le mauvais passé s'enfuit.

Nous sommes seuls... le train se lance...
Contre la vitre froide il pleut...
Nous nous sourions en silence...
Demain, tout ce noir sera bleu.

VII

VACANCES

Nous avons, ce matin, couru parmi les roches,
Au milieu des enfants rieurs, enfants comme eux,
Jouant avec la mer à guetter les approches
Et l'imprévu jet d'eau de ses flots écumeux.

Ce soir, pleins du désir d'escalader les pentes,
L'un vers l'autre tournant parfois nos yeux surpris,
Nous allons au hasard par les routes grimpantes
Qui mènent aux coteaux sous des arbres fleuris...

Est-ce possible, nous!... Un tel bonheur nous gagne
D'être là dans ce printemps bleu qui nous manquait,
Et de nous en aller à travers la campagne
Comme si nous marchions au milieu d'un bouquet!

Je m'arrête soudain... Sur ta bouche entr'ouverte,
Je baise longuement des mots que tu me dis;
Et, dans cette nature, éternellement verte,
Tout l'avenir s'éclaire à nos yeux enhardis.

VIII

LE VIEUX RÊVE

Oh! puis... l'amour n'est pas l'hôte des cœurs peureux!...
Nous avons décidé que nous serions heureux,
Et, par ce clair matin qui rit à la fenêtre,
Le rêve que nous avions fait sans nous connaître,
Puisque toutes et tous l'ont fait au temps des nids,
Le beau rêve lointain des premiers jours bénis
Où la vie apparaît, si facile et si droite,
Le voici, devant nous, soudain, qui remiroite!...
Et, sans un mot, ta main se glisse dans ma main...
J'ai compris... Nous irons par le même chemin;
Rien n'empêchera plus que tu ne m'appartiennes;
Moi, je ne cueillerai de lèvres que les tiennes,
Les douces lèvres où fleurit pour m'apaiser,
Cette rose brûlante et fraîche, ton baiser...
Nous irons tout le long du même paysage;
Et je ne verrai plus que ton même visage
Plus nouveau chaque jour de m'être mieux connu...
Parfois, le souvenir ardent de ton corps nu
L'éclairera pour moi d'une brusque lumière,
Et, tels qu'au soir fiévreux de l'étreinte première
Qu'embaumait dans la nuit l'odeur des orangers,
Nous nous retrouverons comme deux étrangers,
La tête et le cœur pleins de cette joie immense
De sentir notre amour en nous qui recommence.

IX

LA RETRAITE

Un jour, nous serons las de tout, sauf de nous-mêmes,
Et nous nous en irons loin, très loin, si tu m'aimes,
Dans quelque pays vert, calme et sans promeneurs,
Laisser fleurir en nous de très simples bonheurs.

Nous serons délivrés des sourires serviles,
Nous laisserons tomber ce visage des villes
Qui pesa sur nos vrais visages si longtemps...
Entre nos quatre murs où les rosiers montants,
L'été, feront éclore une odorante fresque,
Du matin jusqu'au soir nous vivrons seuls ou presque.
Nous baignerons nos yeux dans les feuillages verts.
Quelquefois, dans mon cœur, je te lirai des vers,
Et toi, tu souriras de la naïve offrande...
Nous serons gais et purs pour que l'amour nous rende
Dans cette solitude et dans cette clarté
L'âme des tout petits que nous avons été.

X

QUAND NOUS SERONS VIEUX

Ce n'est qu'une ferme
D'où monte une tour,
Avec, alentour,
Un bois qui l'enferme.

Quelques pieds d'œillet,
Des roses trémières,
Les fleurs coutumières,
D'Avril à Juillet.

Une mère poule
Glousse à ses petits
Sous l'aile blottis...
Un pigeon roucoule.

Les rainettes d'or,
Au bord de la mare,
Font leur tintamarre
Devant l'eau qui dort.

Voici la tonnelle
Au fond du jardin,
Et l'odeur, soudain,
De la primprenelle.

Nous sommes assis
Au seuil de la porte...
Le vent nous apporte
Des mots indécis.

Le bleu de l'espace
Éblouit nos yeux,..
Et nous sommes vieux,
Et le long jour passe.

XI

RÊVEUSE

Tu ne dors pas... Tu te blottis
Dans la pénombre où je t'enlace,
Mais tes yeux sont appesantis
Et sur mon cœur je te sens lasse.

Tu n'as pas le sourire ardent
Des soirs de hâte et de folie.
Entre mes bras ton corps prudent,
Parfois, doucement, se délie.

Ce soir, ton amour a besoin
Non d'étreintes impérieuses,
Mais d'un vague murmure, au loin,
Et d'approches mystérieuses.

Tu ne m'as rien dit, mais je sens
Qu'une parole trop précise,
Que des espoirs trop caressants
Meurtriraient ton âme indécise.

Tu n'es que toi, tu n'es pas nous...
Et tu rêves d'un soir très tendre
Où je te dirais, à genoux,
Le bonheur grave de t'attendre.

XII

MATINÉE

Autour de la maison dormante le jardin
Rit de toutes ses fleurs... Une rose, soudain,
Comme une bouche heureuse à mes yeux s'est ouverte...
C'est l'heure humide encore où la feuille est plus verte :
Les branches de lilas frissonnent au soleil,
Et les oiseaux, frileux encore du réveil,
Se gonflent en chantant à la chaleur première...
Et voici que tu viens à moi, dans la lumière,
Avec tes longs cheveux dénoués de la nuit...
Ton ombre, autour de toi, sur le gazon te suit,
Et, pendant que tu vas nonchalante et superbe,
On dirait qu'elle danse aux pointes des brins d'herbe...

XIII

AU JARDIN

Là-haut, dans ses cheveux d'or
Elle dort...
Son rêve à peine soupçonne
Que le jardin réveillé,
Tout mouillé,
Au vent du matin frissonne.

Elle ne se doute pas
Que, là-bas,
Autour des vertes corbeilles,
J'écoute, dans l'air léger,
Voltiger
L'aile active des abeilles.

C'est le printemps, tout fleurit,
Tout sourit,
Tout est parfum, tout est joie;
L'oiseau chante à plein gosier,
Le rosier
Partout éclate et rougeoie,

Elle dort... Son corps vermeil
De sommeil
A plus de grâce assouplie,
Et, depuis le jour venu,
Son bras nu
Sur ses yeux clos se replie...

Et je ne suis brusquement
Qu'un amant
Et je ne sais plus rien d'autre,
Sinon qu'en ses cheveux d'or
Elle dort,
Dans le grand lit qui fut nôtre.

ANDRÉ RIVOIRE

(A suivre.)

AUTOUR DE PASCAL

JACQUELINE PASCAL

Dans le petit musée qu'on a installé — peut-être inopportunément — sur la dévastation du monastère, à Port-Royal des Champs, un portrait séduit nos regards et les retient. Le portrait d'une religieuse. Elle a le costume des Bernardines de l'ordre de Cîteaux, la robe de laine beige, aux amples et lourdes manches. Sur la poitrine, plate comme celle d'un garçon, tombe le scapulaire où est cousue la croix, rigide et rouge : un cœur saignant qui a la forme d'une croix. La guimpe de toile blanche engonce le cou, monte aux oreilles et aux tempes, ceint le front. Le voile noir coiffe la tête et pend sur les épaules. La religieuse est assise dans un fauteuil et garde la pose que le peintre lui indiqua. La main droite tient le rosaire et, la main gauche, un livre de prières.

Pour nous alarmer, le visage a le plus émouvant caractère : il ressemble à celui de Pascal.

Le même nez, en bec d'aigle; des yeux pareils, grands et noirs, peut-être moins vifs; une bouche pareille, aux lèvres larges et dont le dessin fait une courbe fine et compliquée; le même ovale de la figure. Et je n'ose dire la même expression, car le génie de Pascal est un feu qui n'a pas éclairé un autre visage que le sien; mais un air analogue, une évidente parenté.

Cette religieuse est la sœur de Sainte Euphémie : Jacqueline Pascal.

Et, aussitôt, ne sommes-nous pas touchés de voir en elle le reflet de lui? Plus encore que son reflet : son double. On dirait parfois que la nature crée les âmes deux par deux, l'une plus forte et qui aura tout le génie, l'une et l'autre du même type et de la même étoffe : Maurice de Guérin et sa sœur Eugénie, Chateaubriand et sa sœur Lucile, Pascal et sa sœur Jacqueline.

J'ai pitié de ces pauvres filles. Les frères suffiraient; et ils ont la gloire. Elles n'ont guère été qu'à la souffrance, à l'inutile souffrance d'une intelligence et d'une sensibilité que seuls les frères ont fait amplement rayonner. Douleur perdue!

Mais, en vérité, ces héroïnes malheureuses avaient ici-bas leur rôle; et elles accomplissaient leur destinée. Qui analysera l'influence que durent exercer Eugénie de Guérin, Lucile de Chateaubriand, Jacqueline Pascal sur leurs frères étonnants? Puis, eux morts et elles aussi, elles ont leur rôle encore; et leur sacrifice obligeant continue, leur dévouement. Plus proches de nous que leurs frères étonnants, elles nous accordent, pour aller à eux, leur entremise et comme leur intercession. Elles nous conduisent à eux; et alors, eux, nous les abordons plus facilement.

Il y a, dans Pascal, de quoi nous déconcerter. Je ne fais pas allusion seulement à l'extraordinaire prodige de sa pensée; mais sa vie même, les circonstances de sa vie et le détail de son activité nous déroutent plus d'une fois. Je le suis d'année en année; soudain, je le perds et je m'égare : Jacqueline me ramène à lui. Cette petite servante — servante par la tendresse et par l'humilité — sait où est son maître.

Elle naquit le 5 octobre 1625, la plus jeune des enfants d'Étienne Pascal et d'Antoinette Bégon. Gilberte, l'aînée, avait cinq ans; et Blaise était dans sa troisième année. Antoinette Bégon, femme Pascal, avait vingt-neuf ans. Elle mourut l'année suivante. C'est tout ce que nous savons d'elle; Gilberte l'avait un peu oubliée, probablement, à l'époque où elle composa la *Vie de M. Pascal*, son frère : Gilberte la nomme et dit qu'elle mourut en 1626. Voilà tout; et l'on regrette, il me semble, de tant ignorer cette femme qui fut la mère de Pascal.

Nous nous prenons à rêver autour d'elle et à nous dire qu'elle eût peut-être été, pour sa jeune famille, la raison calme et la douceur tranquillisante.

M. Pascal le père, excellent homme, était, à Clermont-Ferrand, conseiller pour le roi en l'élection du Bas-Auvergne. Il avait le goût des mathématiques et la renommée d'un savant. Il résolut de gouverner sa maison et donna tout son zèle à bien élever ses enfants, selon ses doctrines : car il possédait une théorie pédagogique. Est-il rien de plus dangereux? Si, avec le petit Blaise, enfant prodigieux, l'épreuve réussit, on n'en peut rien conclure.

Le petit Blaise, dès qu'il sut parler, montra une singulière vivacité d'esprit. M. Pascal le père, émerveillé, voulut se consacrer entièrement à lui. Donc, il vendit sa charge de président à la cour des aides, qu'il avait récemment acquise; et, l'année 1631, l'on vint à Paris.

Blaise Pascal, jeune garçon qu'il fallait ménager et à qui son père cachait les mathématiques, les inventa. Il s'avança tout seul jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. Son père, un jour, s'en aperçut et fut épouvanté.

Charmante anecdote! M. Pascal le père, épouvanté du génie de son fils, ne peut garder pour lui tant d'émoi. Il ne dit pas un mot à son fils; et il sort. Il va trouver son bon ami, l'intelligent et gai M. Le Pailleur. Il verse quelques larmes; ensuite, il avoue qu'il pleure de joie. M. Le Pailleur admire l'aventure et conseille de ne pas « captiver » davantage une âme si magnifiquement curieuse : le petit Pascal eut des livres; et, à seize ans, il écrivait un *Traité des Coniques*, si remarquable qu'on disait « que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force ».

Pendant ce temps, que devient Jacqueline? Elle est douce et gentille; elle est « parfaitement belle ». Ses qualités « la font souhaiter partout », de sorte qu'elle ne demeure pas beaucoup à la maison. Elle a sept ans; et il s'agit d'apprendre à lire. Gilberte, qui a douze ans, lui enseignera cet art difficile. Mais Gilberte, là-dessus, a mille ennuis, Jacqueline affichant, à l'égard de la lecture, une grande aversion. Or, un jour, Gilberte, lisait à haute voix un poème. Jacqueline fut enchantée de ce rythme qui balançait les mots et annonça :

— Faites-moi lire dans un livre de vers ; je dirai ma leçon tant que vous voudrez !

A huit ans, elle ne savait pas lire ; mais elle improvisait de petits poèmes, « qui n'étaient point mauvais », au dire indulgent de sa sœur. Elle avait pour amies les deux filles de madame Saintot. En 1636, quand Jacqueline était âgée de neuf ans, M. Pascal dut faire un voyage en Auvergne : il emmena Gilberte et Blaise ; et il confia Jacqueline à madame Saintot. Madame Saintot, ne manquons pas de le noter, était une aimable femme, sœur du poète Dalibray et plus célèbre comme la maîtresse éperdue de Voiture. On le voit, M. Pascal le père n'était pas un homme de terrible austérité ; l'enfance des petits Pascal ne fut pas sombre, morose et telle que la feraient imaginer d'autres signes.

Chez madame Saintot, pendant le voyage de M. Pascal, de Gilberte et de Blaise, les trois petites filles, ayant réuni leurs talents, composèrent une comédie en cinq actes et en vers, « divisée par scènes et où tout était observé ». Elles la jouèrent, avec d'autres acteurs et actrices de leur âge. Il y eut grande compagnie ; et ce devint, si l'on en croit Gilberte, l'entretien de tout Paris durant un long temps.

La comédie est perdue. Mais nous avons plusieurs poèmes de la douzième année de Jacqueline. Ce sont des rondeaux, une chanson sur l'air d'une sarabande ; ce sont des stances, des acrostiches, des sonnets. Et l'on s'attend à de bien jolies choses, de la part de cette petite fille si spontanée, si ardente, si aimablement capricieuse ; et l'on s'attend à de jolies choses un peu imparfaites, un peu maladroites, où se révèle une exquise puérilité. Pas du tout ! Jacqueline, à douze ans, connait son métier ; voire, elle a toute la dextérité, la rouerie d'un vieux poète fort malin. Et, quant aux idées, ce n'est rien : les idées de Voiture ou d'un autre ; enfin, des idées de madrigal et de galanterie fieffée. Cette petite fille ! Et, sans aucune difficulté, elle se met à la place du poète amoureux et badin qui soupire élégamment pour Mélite, puis (songeant à la rime) pour Crisolite. Elle dit à Mélite :

Mais, auprès de votre beauté,
La douceur de la nouveauté
Ne peut rien avoir qui m'excite...

La douceur de la nouveauté!... Cette petite fille connaît le cœur mol et changeant des hommes? Non : tout simplement, elle écrit selon l'usage des rondeaux et des madrigaux.

Elle a trouvé, une fois, ce doux vers que voici :

Pour vous j'abandonnay mon cœur...

Et puis, c'est un rondeau pareil à d'autres. Je crois qu'on éprouve un peu de tristesse à constater qu'une petite fille, émue de poésie prématurée, écrit de ces vieux poèmes. Hélas! à douze ans, l'on est pas simple encore; on le devient plus tard, beaucoup plus tard, à force d'art et d'attentive étude : on arrive à la spontanéité quand on n'est plus jeune et quand on a bien travaillé. Aussi la littérature est-elle, habituellement, si dépourvue de fraîcheur.

Au mois de mai 1638, la reine étant grosse, Jacqueline écrivit un sonnet « sur le sujet de la grossesse de la reine ». Je veux bien y remarquer une certaine fermeté du style. Jacqueline prie Dieu de prendre la reine en sa protection,

Puisque la conserver, c'est conserver la France!

Bonne coupe du vers. Et, même ainsi, le sonnet ne vaut quasi rien. Le sujet dit « de la grossesse de la reine » ne convenait pas très bien à cette petite fille, sans doute. Mais Jacqueline fut menée à Saint-Germain, pour être présentée à la reine. Pendant l'attente, Mademoiselle, qui sera la Grande Mademoiselle et qui est toute petite encore, — elle a onze ans, — lui demanda :

— Puisque vous faites si bien des vers, faites-en pour moi!

Jacqueline se retira dans un coin; et elle fit une épigramme sur le commandement que lui avait adressé Mademoiselle.

— Faites-en aussi pour madame de Hautefort!

Et Jacqueline fit, pour madame de Hautefort, une épigramme. Elle fut présentée à la reine et admirée de tout le monde. « Depuis ce jour-là, dit Gilberte, elle fut souvent à la cour, et toujours caressée du roi, de la reine, de Mademoiselle et de tous ceux qui la voyaient. Elle eut même l'honneur de servir la reine quand elle mangeait en particulier, Mademoiselle tenant la place de premier maître d'hôtel. »

Voilà une petite fille qui n'est pas sotte et qui fait son chemin. Et l'on croit qu'elle fait son chemin : personne assurément ne devine où la conduit ce chemin de futilité mondaine et de vanité; ce chemin la conduit, sans qu'elle même s'en doute, au couvent le plus rigoureux, à l'ascétisme et au cilice. Elle ne le sait pas. Je la compare à la jeune Camille de Virgile, guerrière charmante qui, toute à l'ardeur du combat, ne voit pas un trait dans l'air, un trait dont elle sera percée et tuée. Jacqueline, pareillement, ne voit pas qu'approche le trait de la grâce, qui la fera mourir au monde : elle s'amuse, fait de petits vers et joue à la poupée.

Au mois de mars de cette année 1638, où Jacqueline est si bien en cour, M. Pascal le père commit une fâcheuse imprudence. On avait réduit le taux de la rente, à l'hôtel de ville. Or, M. Pascal avait placé là son argent et il détesta de voir diminuer ses revenus. Avec plusieurs rentiers, il prononça des paroles très véhémentes; même il y eut, avoue Gilberte, « quelques actions un peu violentes et séditieuses ». Le cardinal, homme d'ordre, fit loger à la Bastille deux ou trois amis de M. Pascal; et M. Pascal sentit, avec beaucoup de discernement, que le plus sûr était de s'en aller. Il se cacha et l'on ne sut le découvrir. Les trois enfants, gardés par une bonne femme, demeurèrent sans lui pendant des mois.

Vers l'automne, Jacqueline eut la petite vérole. On parvint à la guérir; mais son joli visage fut « tout gâté ». Jacqueline de quatorze ans ne sera plus belle; Jacqueline qu'on admirait et en qui nous aimions cette beauté qui, plus tard, a pris le voile. Or, elle avait, écrit sa sœur, « l'esprit assez avancé pour aimer la beauté et être fâchée de l'avoir perdue ». Comment prit-elle ce désastre? Eh! bien, elle n'en fut pas « touchée » le moins du monde. « Au contraire, dit Gilberte, elle le considéra comme une faveur et fit des vers pour en remercier Dieu, où elle disait, entre autres choses, qu'elle regardait ses creux comme les gardiens de son innocence et pour des marques indubitables que Dieu la lui voulait conserver, et tout cela venait de son propre mouvement. Elle passa tout l'hiver sans sortir de la maison, n'étant pas en état d'aller parmi le monde. Elle ne s'ennuya pas du tout, en s'occupant fort de ses poupées et de ses bijoux ».

Voilà une singulière petite fille, si singulière qu'on peut, un instant, se demander si Gilberte, écrivant tout cela beaucoup plus tard, ne teinte pas de jansénisme ultérieur une anecdote ancienne. Mais non : Gilberte est scrupuleusement exacte dans ses récits. D'ailleurs, si singulière que soit cette petite fille, ne la voyons-nous pas en vérité comme nous la montre Gilberte, s'occupant fort de ses poupées, de ses bijoux, divertissant ainsi quelque regret de coquetterie anodine, refusant de sortir et, quand elle a une fois mis en vers le paradoxe de son remerciement à Dieu, observant assidûment l'attitude qu'elle a vite adoptée par piété, je n'en doute pas, et par enfantine fierté, par poésie aussi? Car il y a, chez elle, de la littérature.

Mais elle a treize ans; et elle parle, en prose et en vers, de son innocence. Cela est drôle et presque un peu choquant : il semblerait si naturel que la vraie innocence ne dût pas s'apercevoir d'elle-même! Et la précocité de Jacqueline, la voilà. On peut admirer la précocité; ou peut aussi, tout en l'admirant, ne l'aimer guère. Un enfant très avancé pour son âge me fait penser à ces images de l'Enfant Jésus que tiennent dans leurs bras les Vierges des peintres et des sculpteurs archaïques. Les Vierges sont sublimes et les Enfants Jésus, tout petits et, avec cela, rabougris, ne sont pas des enfants, mais de vieux hommes, et des nains. Je sais bien que les sculpteurs et les peintres ont ainsi voulu représenter les contrastes que suppose un enfant divin, le bébé qui est le sauveur du monde. Ils l'ont voulu. Mais leurs Enfants Jésus sont laids et comme un peu désagréables.

Revenons à Jacqueline. En cette année 1638, quand elle a treize ans, on imprime un mince volume in-quarto, intitulé *Vers de la petite Pascal*; et il commence par une belle épître dédicatoire de Jacqueline à Sa Majesté la reine. Le volume est perdu. A la même époque, Blaise Pascal, âgé de quinze ou seize ans, a déjà le renom d'un mathématicien : les sociétés de savants tiennent compte de ses idées. Ces deux enfants, le frère et la sœur, luttent de génie prématuré. Gilberte, qui a dix-huit ans, est plus raisonnable; elle veille à la maison, elle est une simple jeune fille : elle se mariera.

Du reste, Jacqueline est charmante, malgré toute la jeune

littérature qui la pourrait accabler. A quinze ans, elle jouait avec ses poupées, les habillait et les déshabillait tout le jour ; elle « badinait comme un petit enfant ». On lui en faisait reproche, hélas! et elle préférait ce divertissement aux plus grandes compagnies de la ville, quoiqu'elle y eût « un applaudissement général ». Quand elle arrivait « en quelque compagnie où on ne l'attendait pas, on voyait tout le monde se réjouir de sa venue, un petit murmure s'élevait et elle satisfaisait toujours ceux qui s'attendaient de lui voir dire quelque chose de beau ». Mais elle n'avait « nul attachement pour la gloire ». Les poupées de Jacqueline Pascal plaisent à l'imagination, la reposent de concevoir une trop extraordinaire singularité de l'esprit; et elle font pitié : quand Jacqueline eut quinze ans, ne sut-on pas la détourner de cet amusement gracieux?

Avant cela, au mois de février 1639, les petits Pascal étaient à Paris sans leur père : celui-ci, à cause de la Bastille inquiétante, se tenait éloigné. M. le cardinal, qui aux heures de relâche aimait les chats, le spectacle et une fine gaminerie, souhaita que lui fût donnée une comédie par des enfants. L'on s'adressa donc à madame Saintot, pour ses filles, et à Gilberte Pascal, pour Jacqueline. Mais, au gentilhomme qu'avait envoyé madame d'Aiguillon, Gilberte répondit que Jacqueline « était à Paris sans père ni mère avec son frère et sa sœur, bien affligée de l'absence de son père et qu'ils n'avaient pas assez de joie ni de gaieté pour donner du plaisir à M. le cardinal, ni les uns ni les autres ». Voilà une réponse toute pleine de dignité, de liberté mesurée, de sage désinvolture et qui (avec bien d'autres anecdotes) nous engage à considérer comme une fable républicaine cet asservissement des caractères causé par la monarchie absolue. L'ancienne monarchie n'était pas une tyrannie : et, si elle abaissa des caractères, ces caractères étaient bas, premièrement. Les autres et, par exemple, dans ces bonnes familles parlementaires à l'une desquelles appartenaient les petits Pascal, avaient la plus élégante fierté ; même, ils l'avaient avec une simplicité que la rhétorique républicaine, à mon gré, ne vaut pas.

Madame d'Aiguillon reçut la réponse de Gilberte Pascal. Et elle insista. Elle envoya de nouveau le gentilhomme dire qu'on

avait tort, que l'occasion serait excellente de faire revenir M. Pascal le père : M. le cardinal, si Jacqueline lui donnait du plaisir, accorderait assurément ce qu'on lui demanderait. Gilberte consentit alors ; et Jacqueline apprit son rôle.

Le jour de la représentation, la petite Pascal « fit son personnage d'une manière si surprenante qu'elle eut un applaudissement extraordinaire ». On la vit « paraître tout d'un coup sur le théâtre essoufflée, ravie et effrayée comme venant d'apprendre une mauvaise nouvelle qui la surprenait, d'autres fois pleurant et affligée et se plaignant d'un malheur; enfin c'était la meilleure actrice de toute cette pièce ». La pièce finie, M. le cardinal se levait de son fauteuil; et l'on négligeait de lui présenter la petite Pascal. Mais alors la petite Pascal descendit du théâtre et se présenta elle-même. M. le cardinal la prit sur ses genoux, la caressa et lui dit mille choses obligantes. Elle écouta et commença de jouer « un autre personnage ». Cet autre personnage, c'était à la vérité elle-même, la petite Pascal. Elle pleura et dit la désolation où était sa famille de n'avoir pas auprès d'elle son père. M. le cardinal n'entendait pas trop ce qu'elle racontait, parce qu'elle sanglotait pour de bon : et voilà très exactement la différence de l'art et de la vérité. Jacqueline répéta ce qu'elle avait dit. M. le cardinal répondit que M. Pascal le père pouvait revenir en toute assurance. Jacqueline voulait demander encore une grâce... « Demande-moi tout ce que tu voudras, dit M. le cardinal : tu es trop jolie, je ne saurais te rien refuser! » Elle priait que M. le cardinal consentît à recevoir M. Pascal le père... « Mandez-lui qu'il vienne me voir et m'amène toute sa famille! » La petite Pascal avait gagné son procès.

Blaise Pascal était là. Et c'est l'année de son adolescence où il écrivait le *Traité des Coniques*. Il était là, et Jacqueline, et Richelieu; ajoutons madame d'Aiguillon et l'acteur Mondory; ajoutons une société la plus délicate de la plus belle époque.

A la suite de la gentille manigance que Jacqueline avait organisée, M. Pascal le père fut adjoint à M. de Paris, lequel était, à Rouen, l'intendant de la Normandie. Et voici la famille Pascal installée à Rouen, ville savante et mondaine; installée en très bonne place dans une société qui, sans imiter la

capitale, rivalisait heureusement avec elle. C'est peut-être la période la plus singulière de l'existence des Pascal.

M. Pascal le père avait, pour la répartition des taxes, de grands et difficiles calculs à faire. Blaise Pascal inventa la machine à calculer. Il l'inventa, sans doute aisément, d'un coup d'esprit ingénieux; mais il eut beaucoup de peine à la réaliser, combina plus de cinquante modèles, dirigeant les ouvriers et, pour parer à des inconvénients pratiques, trouvant de malins systèmes.

Jacqueline composait maints poèmes. Et l'on recevait familièrement à la maison le jeune M. Corneille, « avocat du roi dans les juridictions des eaux et forêts et de l'amirauté, à la table de marbre de Rouen », le jeune M. Corneille, auteur de ravissantes comédies, *Mélite*, la *Veuve*, la *Galerie du Palais*, la *Place Royale*, et d'une tragi-comédie que les uns avaient dénigrée et les autres portée aux nues, où elle demeura, le *Cid*. M. Corneille apprécia le talent de Jacqueline et l'encouragea, la conseilla peut-être. Au Palinod de 1640, Jacqueline eut le prix de la poésie : elle avait célébré la Conception de la Vierge. Or, le jour de la distribution des récompenses, elle n'était pas là : pour remercier en son nom, qui se leva et fit, en vers, un compliment de gratitude? M. Corneille. Pourquoi, nous demandons-nous, Jacqueline ne fut-elle pas à la cérémonie? Il est difficile de le dire précisément. On le devine tout de même. Après la cérémonie, en grande pompe, avec des trompettes et des tambours, on lui apporta le prix qu'elle avait mérité. Madame Perier note qu' « elle reçut cela avec une indifférence admirable ». Laissons *admirable* : c'est, plus tard, l'opinion de la janséniste Gilberte. Mais le fait subsiste, et à la date de 1640, où Jacqueline a quinze ans : et le fait de l'*indifférence* est, avec la véracité de Gilberte, certifié encore par cet autre fait que Jacqueline ne soit pas allée recevoir, aux Palinods, sa récompense de gloire. La drôle de petite fille !... Si elle écrit des vers, eh! bien, il suffit de lire ses vers pour être sûr qu'elle n'y est pas contrainte par un impérieux génie : ce ne sont que des vers adroits. Elle s'y amuse? Oui; mais aussi elle les montre, elle les envoie au Palinod : elle désire évidemment la gloire. Il n'est pas de littérature et d'art sans quelque vanité, Elle désire la gloire; et puis elle ne

la désire pas : étant sur le point de l'atteindre, elle n'en a plus envie. Cette contradiction n'est pas inhumaine; cette contradiction secrète et intime que nous apercevons, identiquement la même, dans le cœur et l'esprit de Blaise Pascal; cette concontradiction de la vive ardeur et du prompt désabusement qui est, je crois, au plus profond de l'âme, dans les grands mystiques, le principe à la fois de leur zèle fougueux et de leur farouche renoncement.

Remarquons-le : en 1640, la famille Pascal est pieuse et parfaitement soumise aux croyances et aux pratiques de la religion. Elle n'aura point à se convertir, selon le sens rigoureux du mot. Cependant elle vit dans le monde, avec toute la liberté permise et sans nulle austérité. Elle n'a pas reçu le coup de la grâce. Bref, l' « indifférence » de Jacqueline à la gloire du Palinod, comme l'indifférence qu'elle eut à subir de l'effacement de sa beauté, cette indifférence n'est pas de qualité religieuse : elle est au juste le mouvement naturel et, pour ainsi parler, l'instinct de son jeune esprit. Il y a, dans Jacqueline et dans Blaise Pascal, une velléité spontanée de mourir à soi-même, cela au plus fort de l'entrain que donne la vie. Ils sont, dès l'enfance, prédestinés à leur aventure.

On pensait marier Jacqueline. Plusieurs partis, et dignes d'elle, se présentèrent. Il se trouva toujours quelque empêchement. Ce n'est pas qu'elle eût, contre le mariage, aucune répulsion : elle avait, dit madame Perier, de l'indifférence; elle ne montrait, dans la rencontre de ses prétendants, « ni attache ni aversion » et elle était « soumise à la volonté de son père ». Nous avons de la peine, il me semble, à concilier, dans l'âme de Jacqueline, cette perpétuelle « indifférence » et tant de vivacité. N'allons-nous pas soupçonner que cette fille si promptement désabusée est sur le point de renoncer au monde? Il est si naturel de le soupçonner que sa sœur, aussitôt après nous avoir indiqué le sentiment de Jacqueline à l'égard du mariage, répond à la question qui nous venait aux lèvres. Non, Jacqueline n'avait « aucune pensée pour la religion » — c'est le couvent; — voire elle avait, pour le couvent, « un grand éloignement et même du mépris ». Du mépris? « Elle croyait qu'on y pratiquait des choses qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable ».

Que c'est étrange! Dans cette déclaration, si nette que sans doute Gilberte se rappelle et cite exactement les paroles de Jacqueline, ne sentons-nous pas l'influence des savants au milieu desquels vit cette jeune fille? Étienne Pascal et Blaise Pascal sont des savants qui ont donné leur confiance à la raison, comme on dira plus tard en un sens nouveau : il y a déjà quelque chose de cela dans la manière dont Gilberte oppose à la discipline des couvents les volontés d'un « esprit raisonnable ». Étienne et Blaise Pascal sont — en quelque mesure, et bien que le mot n'existe pas encore — des positivistes, par leur zèle de mathématiciens et l'importance qu'ils attribuent volontiers aux diverses applications de la science. Jacqueline, auprès d'eux, maintient les prérogatives de son « esprit raisonnable ».

Mais on éprouve une véritable surprise à la voir, maintes fois, affirmer le contraire, précisément le contraire de ce qu'on attendait. Nous nous trompions; et nous croyions la deviner : elle est tout autre. Il y a là (dirait-on), de sa part, une sorte de paradoxe dont la continuité est bizarre. Nous nous trompions; ou, plutôt, elle nous trompait; ou bien est-ce maintenant qu'elle nous induit en erreur? Ne mettons pas en doute son évidente sincérité; mais, sincère, elle se tourmente, elle se martyrise : elle impose à ses velléités des contraintes et, au moment où elle dénigre les couvents, elle est toute prête à leur discipline.

Personne ne lui parle d'entrer au couvent : il est question de la marier. Et elle affirme son hostilité vive à l'égard du couvent, — où elle entrera; — c'est une sorte de pressentiment. Et c'est le pressentiment d'une âme qui se violente : un pressentiment à l'envers.

Jacqueline Pascal est, ainsi, prête à recevoir l'émoi religieux, à recevoir le coup de la grâce. Il advint au mois de janvier 1646. Blaise Pascal avait vingt-trois ans bientôt, Jacqueline vingt et un.

M. Pascal le père sut que, dans un faubourg de Rouen, deux gentilshommes « s'étaient donné un signe pour se battre en duel ». Or, par le froid de l'hiver, la ville « n'était qu'une glace »; on n'y pouvait circuler en carrosse. M. Pascal décida, bon magistrat de police, d'aller à pied, d'empêcher le combat.

Mais il glissa, tomba et se démit la cuisse. Il commanda qu'on le portât chez lui et qu'on priât de venir à son aide M. Deslandes et M. de la Bouteillerie.

M. Deslandes et M. de la Bouteillerie étaient deux frères, distingués et honorés de tout le monde, qui avaient longtemps mené la vie futile, voire une vie de bretteurs, jusqu'au jour où l'abbé Guillebert, curé de Rouville (un village proche de Rouen) les convertit. L'abbé Guillebert, « grand serviteur de Dieu » et qui gouvernait sa paroisse avec « une piété solide », faisait des prônes si admirables que, de tout le voisinage, on venait l'entendre ; les gentilshommes et les officiers de Rouen louaient des chambres au village de Rouville et arrivaient le samedi soir, afin d'être là pour le sermon du dimanche. L'abbé Guillebert était lié avec M. Arnauld, M. de Saint-Cyran, M. de Saci. Et il toucha M. Deslandes et M. de la Bouteillerie, lesquels résolurent « de ne plus songer qu'à Dieu, à leur salut et à la charité pour le prochain ». Ils firent bâtir, au bout de leur parc, un hôpital où ils reçurent les malades pauvres. Ils étaient, de jeunesse et par un nouvel effort, bons chirurgiens et bons médecins. On les appelait, comme des rebouteux éminents. M. Pascal le père leur voulut confier sa cuisse. Ils étaient alors à dix lieues de Rouen. M. Pascal le père les attendit ; et le mal empira. Pour le soigner, ils demeurèrent chez lui pendant trois mois.

Or, ces messieurs n'avaient pas moins de zèle et de charité pour le bien spirituel du prochain que pour le temporel ; et, s'ils furent assidus à la cuisse de M. Pascal le père, ils ne le furent pas moins à l'âme de M. Pascal le fils. Ils la trouvèrent « très solide et très bonne » et se promirent de la détourner, loin des sciences humaines dont ils connaissaient le néant, vers la science divine. Ils engagèrent ce jeune homme à lire les ouvrages de M. Jansénius, de M. Arnauld, les petits traités de M. de Saint-Cyran, et autres écrits de même sorte. Ainsi pénétra dans la famille l'influence de Port-Royal. Et elle date de l'année 1646. Mais, comme le petit Pascal, devançant les livres, avait deviné les mathématiques jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, ne peut-on dire que Jacqueline avait elle-même devancé la venue de MM. Deslandes et de la Bouteillerie et deviné la mystique prochaine ?

Aussi l'effet fut-il extrêmement rapide. En peu de semaines toute la famille nous apparaît comme, ne disons pas convertie, — elle n'avait point à se convertir, — mais consacrée. Quand Blaise eut commencé de « goûter Dieu », il persuada bientôt son entourage. Il fit goûter Dieu à son père, qui n'eut pas du tout honte d'être le disciple de son fils. Gilberte, qui avait épousé quelques années plus tôt M. Florin Perier, vint avec son mari à Rouen : le ménage subit la contagion de la ferveur où il trouva toute la maison. Gilberte quitta le monde, renonça pour elle et ses enfants aux parures et ajustements inutiles; et, à la mort de Florin Perier, en 1672, on connut qu'il portait aux reins une ceinture de fer, toute armée de pointes. Mais la plus passionnément touchée, ce fut Jacqueline.

On a discuté sur le point de savoir qui, dans la famille Pascal, sentit d'abord la grâce et la communiqua. Marguerite Perier, fille de Gilberte, raconte la divine aventure telle que je viens de la résumer et attribue à Blaise Pascal l'initiative de la persuasion. Mais une lettre de Jacqueline ferait penser que M. Pascal le père céda premièrement aux instances de MM. Deslandes et de la Bouteillerie, aux avertissements enflammés de l'abbé Guillebert, sous la conduite de qui toute la famille s'était rangée. La famille, si intimement liée de cœur et d'esprit, dut éprouver la même secousse de l'âme toute ensemble. Je crois pourtant que Blaise et Jacqueline, l'un par l'esprit et l'autre par le cœur, étaient plus excitables et qu'attachés l'un à l'autre d'un fort sentiment fraternel, ce jeune homme et cette jeune fille s'animèrent mutuellement.

Si l'on veut voir l'effet que produisit, en Blaise Pascal, cet événement, l'année suivante il dénonce à l'autorité religieuse un ancien capucin, le frère Saint Ange, qui enseigne à Rouen la théologie et dont l'orthodoxie lui paraît suspecte. Il mène l'affaire très rudement et montre un zèle de néophyte mal commode. Cependant, s'il exige que la raison ne se mêle pas de la foi, il continue de la laisser libre dans le domaine de la science. C'est l'époque où il s'éprend de la physique et dépense un grand génie à tirer des expériences de Torricelli, qu'il refait et qu'il améliore, une valable théorie du vide. Je l'appelais un positiviste; il est encore un positiviste quand il

sépare si nettement le terrain de la science et le terrain du mystère où domine la foi et quand, dédoublant son génie, il l'exalte ici et là, dans la science et dans la foi. Il n'est pas arrivé à ce moment de son évolution mentale où il fera le sacrifice de la science : il la conserve et tient, selon le mot de Bossuet, les deux bouts de la chaîne.

Jacqueline fut prise tout entière et à jamais. En 1646, elle se préparait à recevoir le sacrement de la confirmation; et, dit sa sœur, « on peut croire qu'elle y reçut véritablement le Saint-Esprit, car depuis cette heure-là elle fut toute changée ». Dès que Dieu lui eut « tourné le cœur », elle appartint à Dieu, uniquement. Quelle soudaineté, quelle violence et, disons, quelle brutalité de la passion!... Elle résolut d'abandonner « tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors » : tant aimés, — elle n'aimait pas à demi, Jacqueline, le monde ou le mépris du monde.

Blaise Pascal, à vingt-quatre ans, était incroyablement malade, comme si la flamme de sa pensée lui avait consumé le corps. Une « douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles et beaucoup d'autres maux »; on devait le purger tous les deux jours; et, comme il ne pouvait rien avaler que de tiède et goutte à goutte, ces remèdes étaient un « supplice » : « ceux qui étaient auprès de lui en avaient horreur, seulement à les voir ». Il ne se plaignait pas. Durant cette maladie, il conçut que la souffrance, envoyée par Dieu, le rachetait et il n'admit plus de science que celle du salut.

Mais il obtint de ses remèdes un peu de soulagement; et le voici bientôt qui se reprend à la vie. Il ne s'est pas donné à toute l'exigence de Dieu, comme Jacqueline; il a des hauts et des bas de renoncement : et il se donne et parfois se dispute à Dieu.

Les médecins prescrivirent le repos et le divertissement de l'esprit : Pascal éviterait « toute occupation d'esprit qui eût quelque suite » et rechercherait « les conversations ordinaires du monde »; il irait à Paris. On lui persuada que la santé est un dépôt dont Dieu commande que nous ayons soin.

Et il partit pour Paris, avec Jacqueline.

Ils passèrent quelques mois de ferveur singulière, à s'exalter mutuellement. Ils allaient tous deux entendre M. Sinlgin,

qui, en leur parlant de la véritable vie chrétienne, les ravissait hors de la vie. Jacqueline ne tenait plus au monde que par les dernières attaches qui vous empêchent de vous enclore au monastère ; et, contre le monastère, elle gardait son aversion de jadis. Mais, quoi! M. Singlin n'était-il pas le directeur de Port-Royal? Alors, « on pouvait être là-dedans religieuse raisonnablement ». Elle argumentait ainsi, en bonne logique, et ne s'apercevait pas qu'une idée en elle avait changé : l'idée de la raison et, avec l'idée, l'objet de la raison.

Si Jacqueline eut quelques doutes encore, touchant la discipline religieuse, elle consulta son frère. Il l'aimait d'une extrême tendresse. Et il était dans les mêmes sentiments qu'elle ; de sorte qu'il l'approuva et fortifia son dessein.

Il va donner sa sœur à Dieu ; non la donner : l'abandonner à Dieu qui la possède déjà. Il sent qu'elle est une sainte prédestinée. Il l'aime ; et dans la fureur du sacrifice, il la donnera.

Tâchons d'imaginer l'entrain sacré de ces deux êtres, jeunes et qui préparent l'abnégation, leurs courses dans Paris et la hâte de leurs démarches. Premièrement, ils s'avisent de M. Guillebert : c'est de lui que viennent leurs alarmes pieuses et il est un ami de Port-Royal. M. Guillebert les conduit à la mère Angélique : elle les reçoit avec beaucoup d' « agrément ». Et Jacqueline désormais vit la mère Angélique le plus souvent qu'elle le put. Mais, pour savoir si l'état de religieuse lui convenait, Jacqueline devait s'adresser à M. Singlin. Pascal la conduisit à M. Singlin ; et, après un entretien de quelque temps, M. Singlin déclara que jamais il n'avait vu si grandes marques de vocation.

De journée en journée, Jacqueline s'approche du couvent.

Il restait à obtenir le consentement de M. Pascal le père. On n'osait pas trop lui écrire. Mais il vint à Paris vers le mois de mai 1648, peu de semaines après la visite faite à M. Singlin. Blaise Pascal eut à présenter la requête de Jacqueline. M. Pascal le père, tout de go, se fâcha. Il n'admettait pas qu'on eût poussé si loin les choses sans même s'informer de son avis ; et il adressa de vifs reproches à son fils, qui avait tout fomenté, n'est-ce pas? Eh! bien, non, Jacqueline n'entrerait pas au couvent. M. Pascal le père était assurément pieux, et

dévot peut-être, depuis que lui avaient réparé la cuisse et sanctifié l'âme MM. Deslandes et de la Bouteillerie; mais on lui demandait trop. Jamais il ne consentirait à se séparer de Jacqueline, jamais : car il adorait Jacqueline! Et jamais il n'admettrait non plus qu'on traitât légèrement son autorité paternelle, jamais! Et, puisque la rébellion s'était mise dans sa famille, il veillerait, on pouvait y compter! Une vieille domestique, Louise Deffaud, qui avait élevé les enfants, reçut l'ordre formel d'épier avec soin Blaise et Jacqueline, de prendre garde à leurs actions et de les dire à M. Pascal. Depuis lors, Jacqueline vécut « dans une grande contrainte ». Elle ne cessa pas tout à fait d'aller à Port-Royal, mais en cachette; et, si elle vit encore M. Singlin, ce fut « par adresse et par invention ».

Voilà un drame de famille bien touchant et qui met en conflit des sentiments doux, graves et forts : la tendresse paternelle, le respect filial, consacrés par la religion, — et par la religion de Celui qui a dit : « Je séparerai le père et le fils, la mère et la fille ». Que d'angoisse, à concilier ces deux termes du commandement évangélique : l'amour humain, l'amour divin! Et M. Pascal le père eût volontiers relâché la rudesse de la doctrine, à son profit de pauvre homme demeuré veuf et qui a dévoué à ses enfants tout le souci de son existence. Blaise et Jacqueline sont d'une autre sorte et, impitoyables logiciens, férus de se tyranniser, vont d'un trait au paroxysme de la loi qui veut qu'on déchire, derrière soi, le monde. « Étouffons autant qu'il nous sera possible tous les sentiments de la nature », écrira plus tard Jacqueline.

M. Pascal le père est plus aimant; ou bien il l'est de façon plus modeste et humaine. Plus tard, quand Jacqueline aura pris le voile, elle écrira : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur, sans comparaison, que je ne faisais lorsque nous étions toutes deux du monde, quoiqu'il me semblât en ce temps que l'on ne pouvait rien ajouter à l'affection que j'avais pour elle. » Madame Perier, quand Jacqueline écrivait ainsi à Florin Perier, se trouvait en péril de mort. Jacqueline redoutait qu'on lui apportât cette nouvelle; et, disait-elle, « dès qu'on me regarde pour me parler, il me prend un tremblement tel que je ne puis me soutenir. » Donc, elle n'a pas étouffé en

elle les sentiments de la nature : elle les a transposés, selon la règle difficile et admirable du mysticisme chrétien qui fait qu'on aime en Dieu la créature. M. Pascal le père, lui, aimait Dieu dans ses enfants.

Tel fut le débat de ces âmes, religieuses et douloureuses.

L'opposition de M. Pascal ne dérangea pas Jacqueline de son projet. Elle ne quitta point la maison; mais elle s'écarta peu à peu des compagnies, rompit absolument toutes ses habitudes, se retira de la conversation domestique et organisa son exacte solitude. Elle s'enfermait toute la journée dans son cabinet. On l'y laissait et M. Pascal lui-même ne l'y importunait pas, sachant qu'elle avait, — comme Marie, sœur de Lazare, dans l'Évangile, — choisi la meilleure part. Jacqueline était obstinée, dit sa sœur, « avec adresse »; et, en réservant sa volonté farouche, elle savait réussir à ne point offenser son père. Elle continua d'être en correspondance fréquente avec Port-Royal et, grâce à d'angéliques roueries, put le cacher. M. Pascal fut bien ému de la voir si obéissante. Il voyait qu'elle n'appartenait plus au monde. Il lui dit, avec tout son chagrin, qu'il l'approuvait de tout son cœur. Il lui promit de ne plus chercher à la marier. Mais qu'elle consentît à ne le point abandonner : « sa vie ne serait possible pas encore bien longue et il la priait d'avoir cette patience; cependant il lui donnait la liberté de vivre comme elle voudrait dans sa maison ». Jacqueline le remercia : elle lui dit qu'il n'aurait pas à se plaindre de sa désobéissance.

Nous croyons l'entendre, un peu sèche, très déférente, un peu lointaine, et plus lointaine même qu'elle ne le semble, enfermée dans son rêve et qui, pour entendre les paroles du dehors et puis répondre, s'est mise un instant à la fenêtre de son rêve : elle y va rentrer, elle a grande hâte d'y rentrer.

Le 19 juin 1648, ses méditations, ses lectures et enfin toute son intrigue mystique avaient abouti à lui faire désirer de passer quelques jours à Port-Royal, dans la retraite; seulement quelques jours, et ne fût-ce que pour savoir si, en définitive, c'était en ce lieu-là que Dieu la voulait. Or, son père l'a suppliée de n'entrer pas au monastère avant qu'il ne mourût, et d'attendre, et d'avoir cette courte patience. Elle le sait bien, ne l'oublie pas; mais elle admet cette éventualité de la mort,

simplement, et ne parle d'abord que d'une épreuve : elle saura si, à la mort de son père, Dieu la recevra. Elle ne craint pas la réalité des choses, et des paroles.

Elle écrivit à son père ; et, sa lettre, on l'a justement comparée à la prière que, dans Racine, adresse au roi des rois la jeune et tremblante Iphigénie. « Monsieur mon père,... Avant toutes choses, je vous conjure, au nom de Dieu (que nous devons seul considérer en toutes matières, mais particulièrement en celle-ci), de ne vous point étonner de la prière que je vous vais faire, puisqu'elle ne choque en rien la volonté que vous m'avez témoigné que vous aviez. Je vous conjure aussi, par tout ce qu'il y a de plus saint, de vous ressouvenir de la prompte obéissance que je vous ai rendue sur la chose du monde qui me touche le plus et dont je souhaite l'accomplissement avec le plus d'ardeur. Vous n'avez pas oublié sans doute cette soumission si exacte; vous en parûtes trop satisfait pour qu'elle soit si tôt sortie de votre esprit... » Ainsi parle Iphigénie, avec maintes précautions de pensée et de langage : elle organise un discours, peureux, attentif et résolu ; elle ne va pas tout de suite au fait, sans avoir adouci les chemins de la persuasion difficile. Jacqueline demande quinze jours, comme en prennent à l'ordinaire les personnes de toutes les conditions, et même engagées dans le monde, pour se recueillir, à l'approche des grandes fêtes, et pour s'entretenir avec Dieu seul parmi des personnes qui ne soient qu'à lui. Son père voudra-t-il lui refuser une chose si peu extravagante?... Son père doit précisément s'absenter, aller passer deux semaines à Rouen : elle a choisi le temps de son absence, où elle ne peut lui être utile... « C'est pourquoi je vous conjure, si j'ai jamais été assez heureuse pour vous satisfaire en quelque chose, de m'accorder promptement ce que je vous demande. S'il y avait quelque conjuration plus forte que l'amour de Dieu, pour vous obliger de m'accorder en sa faveur cette petite prière, je l'employerais en une occasion pour laquelle j'ai tant d'affection et qui me fait vous conjurer d'accorder ma demande ou à ma faiblesse ou à mes raisons, puisque vous devez être certain que vos commandements me sont des lois et que, toutes les fois qu'il s'agira de votre satisfaction, au préjudice même de ma vie, vous connaîtrez,

par la promptitude avec laquelle j'y courrai, que c'est par reconnaissance et par affection plutôt que par le devoir et que, quand je vous accordai ce que vous me demandiez, c'était par pure affection à votre service... » Elle ajoute : « à votre service (selon Dieu), — lequel vous me dites être la cause pourquoi vous me reteniez auprès de vous... » Et elle ajoute : « J'espère en Dieu qu'il vous fera connaître quelque jour combien plus je vous pourrais servir auprès de Lui qu'auprès de vous... »

C'est assez bien l'Iphigénie de Racine (et, pour leurs prières différentes, les deux héroïnes emploient presque les mêmes mots de soumission, de respect; les deux prières ont à peu près le même son. L'Iphigénie de Racine; et, certes, non celle d'Euripide, plus enfant, plus impétueuse, plus ardente à réclamer le meilleur plaisir de voir la lumière) celle de Racine, plus attentive à observer la règle de la déférence filiale. Encore celle-ci ne néglige-t-elle pas de rappeler qu'elle fut la première, dans la famille, à prononcer le doux nom de père; et, autour de ses souvenirs enfantins, elle s'attarde avec tendresse. Jacqueline est beaucoup plus lointaine, « très humble et très obéissante fille et servante » : — c'est la formule consacrée; et Jacqueline l'emploie sans y rien ajouter de plus vif. Iphigénie demande à vivre, à éviter la mort. Et, pareillement, Jacqueline; mais, par le sublime renversement chrétien de toutes choses, ce qu'elle regarde comme la véritable mort, c'est la vie : et vivre est, pour elle, mourir à ce qu'on nomme la vie. Transposant le fervent désir de la princesse mycénienne, elle dirait : « Il est doux de voir la lumière de Dieu! » La certitude qui l'anime est d'une qualité dogmatique et telle qu'il y a, dans l'obéissance et l'humilité même de Jacqueline, un zèle rigoureux, voire des remontrances, que la politesse de la phrase enveloppe sans les rendre moins nettes. Et Jacqueline se soumet à la volonté de son père assurément, parce que Dieu, qui la réclame, a commandé aussi qu'une fille honorât son père.

On ne sait pas ce que répondit à la lettre de Jacqueline M. Pascal le père, et si Jacqueline put aller faire à Port-Royal cette retraite. Mais, bien avant la cérémonie de sa vêture, elle a pris le voile, mentalement.

Au mois de mai 1649, M Pascal décida que ses enfants et lui s'éloigneraient de Paris quelque temps : peut-être désirait-il de mettre une distance opportune entre Port-Royal et Jacqueline. La famille alla s'installer à Clermont, près des Perier : elle y demeura dix-huit mois. Mais, où qu'on aille, on emporte avec soi son cœur. S'il est frivole, les paysages le divertiront, et la nouveauté de l'existence; s'il est occupé d'une passion forte, il ne connaîtra pas le changement. Tel fut le cœur consacré de Jacqueline.

A Clermont, loin de Port-Royal, Jacqueline continua de vivre comme une religieuse. « Vous êtes déjà religieuse, lui écrivait la mère Agnès, parce que vous adhérez de tout votre cœur à la volonté que Dieu vous a donnée. » Telle était Jacqueline, morte à la terre, à ses plaisirs et à ses attachements.

Elle s'habillait « comme une femme âgée dans une grande modestie ». Résolue à la retraite, elle pria Gilberte Perier d'annoncer autour d'elle son propos : car elle redoutait « la multitude des parents et des compagnies où l'on est exposé dans les petites villes ». Cependant, à son arrivée, elle fit les « visites de civilité »; puis elle organisa son existence de recluse. Elle se retira dans une petite chambre qu'on lui avait ménagée et qui était une pauvre petite chambre sans cheminée, assez froide. Mais elle ne se plaignait pas. Même, elle utilisait pour sa pénitence toutes les privations : et ainsi, quand il y avait du feu, dans une pièce où elle se trouvait, elle s'en tenait écartée, cherchant avec soin les mortifications. Aux repas, elle mangeait les mêmes viandes que les autres personnes, mais en très petite quantité et, comme elle était déjà fort délicate, l'abstinence où elle se condamnait domina ses forces. Bientôt, son estomac vint à se rebiffer; et si, sur les conseils de l'entourage, elle cédait à prendre un peu plus de nourriture, elle ne le pouvait plus. Elle achevait de tourmenter son corps et son esprit par des veilles extraordinaires et dont témoignait, pour sa famille, la quantité des chandelles qu'elle brûlait.

On la voyait seulement aux heures des courts repas. Et alors, elle avait un soin touchant de ne paraître pas chagrine, mais affable, de sorte que son aspect ne rendît pas désagréable autour d'elle sa piété. Sur ses minces lèvres, nous

devinons le sourire, un peu plus triste à regarder que nulles larmes, le sourire contraint et obligeant des êtres dont la pensée est réfugiée fort loin de nous et qui nous donnent ce sourire avec une difficile et complaisante bonté. C'est, à nous accordée, l'aumône de la gaieté qu'ils n'ont plus : ils n'en ont gardé que le signe; et le voici, pour nous. Les manières de Jacqueline, nous les devinons, un peu sèches et comme évasives; quand elle est sur le point de frôler le plus simple bonheur d'ici-bas, elle s'écarte et, au plus simple bonheur d'ici-bas, répète le *Noli me tangere* du Maître. Elle s'écarte, et de façon que ne soit pas vue sa précaution craintive : elle redoute l'orgueil et les apparences du pharisaïsme. De jour en jour, elle sent mieux et plus amèrement l'incommodité perpétuelle d'accomplir son rêve de sainteté hors d'une solitude où l'on n'a que Dieu pour témoin, pour juge clairvoyant.

Le plus gênant, pour elle, est de parler. Il lui faut alors venir en hâte, du cloître où est son âme, vers la fausse réalité quotidienne. Gilberte s'en aperçut; et elle évita de lui adresser la parole sans nécessité, non que Jacqueline refusât l'entretien : mais elle s'y prêtait avec un effort douloureux. Jacqueline se fit un petit agenda où elle notait ce qu'elle avait à dire, pour le dire plus tard, aux moments les moins inopportuns : c'était, en général, sur le chemin de l'église, où elles allaient ensemble tous les jours. Mais, l'église n'étant pas loin de la maison, la causerie ne durait pas.

Au cours habituel des journées, Jacqueline était comme absente. On la voyait davantage, et alors active, naturelle, en cas de malheurs et si l'on avait besoin d'elle. Aussitôt, cette Marie devenait Marthe et multipliait ses bons offices. Gilberte Perier fut malade; et Jacqueline, assidue auprès d'elle. Les enfants Perier furent très malades, notamment une petite fille, Marie Perier, qui mourut de la petite vérole pourprée; et Jacqueline « servait les enfants avec une charité admirable » : auprès de Marie, elle passa quatorze jours et plusieurs nuits sans se coucher; elle l'assista jusqu'à l'arrivée de la mort. Elle n'allait point dans sa chambre, que pour dire son office : « encore prenait-elle son temps lorsque l'enfant n'était pas dans les grands accidents de son mal ».

Si elle n'avait pas sa sœur ou ses neveux à soigner, Jac-

queline sortait quelquefois, pour visiter les pauvres et les malades. Elle ne manquait point aux œuvres de miséricorde, qui sont de la prière en état d'activité. Mais elle préférait la solitude de sa chambre, on peut dire, de sa cellule. Là, elle priait, disait son office, lisait les livres saints, les livres dévots et en copiait des passages dont elle fit maints recueils. Puis (car il faut que se relâche la pensée) elle travaillait de ses doigts et, pour les indigents, tricotait des bas de grosse laine, cousait aussi des camisoles et « d'autres petits accommodements ». Elle portait tout cela, elle-même, à un hôpital d'enfants pauvres.

Tant de soins dans la pratique et dans la méditation ne lui donnaient pas encore le sentiment d'être parvenue au degré d'humaine sainteté où Dieu lui devrait (si l'on peut ainsi parler) le cloître. Elle se préparait.

Elle savait que « l'habit de religion, dans les différences qu'il a de celui du monde, donne quelques difficultés qui, faisant de la peine au corps, empêchent l'esprit de se perfectionner ». Alors elle s'avisa de prévenir cet inconvénient et, par avance, de s'accoutumer à ce qui d'abord la gênerait le plus. Elle porta des souliers fort bas, elle s'habilla sans corps de jupe, elle coupa ses cheveux et, sur sa tête, elle eut de grandes coiffes, même trop grandes et plus embarrassantes que le voile. Ainsi, quand elle entrerait au couvent, plus tard, elle ne s'apercevrait pas de l'habit. Son âme serait toute libre, pour Dieu. Elle voulait, dès l'heure où Dieu lui accorderait son désir, être toute prête et, de cette manière, gagner par sa promptitude le temps qu'elle aurait perdu dans la longue attente.

Cela est la préparation corporelle. Mais, à la préparation spirituelle, Jacqueline donnait encore plus de diligence. Elle avait besoin, là, d'être guidée et, pour ce, en cachette, elle entretenait une correspondance fréquente avec la mère Agnès. M. Singlin, malgré tant d'occupations, lui écrivit quelquefois. Les lettres de la mère Agnès ont été, en partie, conservées. Elles sont fort belles et, avec la douceur d'une âme qui s'adresse à une âme, extrêmement rigoureuses.

Jacqueline voyait, assez souvent, un père de l'Oratoire, homme de bien, dont la vie était exemplaire et qui venait

lui tenir des discours édifiants. Ce bon père eut un jour une idée : puisque l'esprit de Jacqueline avait jadis travaillé pour le monde, il devait maintenant travailler pour Dieu ; elle avait composé des vers mondains et n'allait-elle pas sanctifier son talent de poésie en composant des vers à la gloire de Dieu? Il raisonnait bien et persuada Jacqueline. Donc il traduisit en prose quelques hymnes de l'Église : Jacqueline les mettrait en vers. Et elle mit en vers (qui ne sont ni admirables ni mauvais) l'hymne de l'Ascension. Mais alors Jacqueline, que félicitait le bon père, fut prise d'un scrupule. Sans doute, comme dans sa petite enfance, éprouva-t-elle un vif plaisir au choix des mots et à leur rythme. Ainsi, dans les *Confessions*, saint Augustin, qu'émeuvent les chants liturgiques, se tourmente à l'idée que le charme peut-être davantage la voix qui chante que l'objet divin qui est chanté. Dans la terrible austérité de sa vie, d'où elle avait durement chassé tout le plaisir des sens, la musique des vers lui fut probablement une trop douce alarme ; et elle eut peur de céder à une tentation périlleuse : la concupiscence de la littérature. Le bon père l'engageait à continuer sa tâche poétique. Elle s'y refusa ; et elle écrivit à la mère Agnès, pour lui demander l'avis de M. Singlin. M. Singlin fit répondre : « Il vaut mieux que cette personne cache le talent qu'elle a pour cela (pour la poésie), car Dieu ne lui en demandera pas compte. » Jacqueline eut à « ensevelir » son talent et à retourner aux deux obligations principales : l'humilité et le silence.

Elle s'était si bien déprise de toutes les idées qui sont étrangères à Dieu que nous ne voyons pas ce qu'on pouvait encore ôter à sa rêverie pour la rendre plus parfaitement pure. Mais voici l'impitoyable et sublime exigence de Port-Royal. Dans l'âme de Jacqueline subsistait un désir, une impatience : elle avait une grande hâte d'entrer au couvent. Désir de sainteté, désir cependant. Et la mère Agnès veut que Jacqueline attende avec simplicité le décret de la Providence. Elle ne doit pas même désirer le cloître. Elle a fait, auprès de son père, de nouvelles démarches, vainement. Or, ces empêchements que Dieu permet, Dieu les veut : et ainsi le désir de Jacqueline est une rébellion. Qu'elle se soumette. Le 4 novembre 1650, la mère Agnès écrit à Jacqueline : « Je loue Dieu de ce qu'il vous a

délivrée de l'attache que vous aviez pour nous. » Après cela, est-il possible d'aller plus loin dans le renoncement?

Mais, en définitive, à partir du moment où est cherchée la perfection morale, il faut aller au bout; la perfection n'a pas de plus ou de moins : elle est un absolu. Elle dépend d'une logique, et telle qu'avec elle on n'a point d'accommodements. Pour notre faiblesse mondaine, la volonté de Port-Royal est effrayante : nous avons pitié de nous-mêmes, à qui l'on refuse de consentir aucun adoucissement de la doctrine. Mais si, au lieu de regarder du dehors la doctrine et sa rigueur, nous faisons l'effort de nous placer au-dedans, il me semble que tout est changé : nous admirons alors ce qu'il y a d'humain dans la volonté de ces dogmatistes, et comme ils ont ménagé les approches de leur idéal, et comme ils savaient, sans relâcher rien de leur idéal, y amener les âmes, par des chemins, oui très durs, mais où ils vous conduisaient. La vie, ils la voyaient comme une image du calvaire; mais, au long de ce calvaire, ils vous étaient de bons Samaritains.

Au mois de novembre 1650, M. Pascal, Blaise Pascal et Jacqueline rentrèrent à Paris, laissant à Clermont les Perier.

Jacqueline, à Paris, continua de vivre comme en Auvergne, maintenant avec Port-Royal ses communications difficiles et observant, à la maison, la règle religieuse qu'elle s'était imposée provisoirement. Elle composa un traité mystique, sur le Mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une sorte de méditation dialectique dans laquelle toutes les circonstances de la mort de Jésus sont exposées d'abord et puis commentées selon la méthode ancienne du symbolisme chrétien. L'idée de ce symbolisme est que les écritures ont une double signification, premièrement littérale et secondement emblématique : il n'est rien raconté qui ne soit l'authentique récit des événements et qui ne soit destiné à notre enseignement perpétuel. « Jésus est mort... » de telle et de telle façon : « cela m'apprend... », dit Jacqueline; et, de chaque détail des faits, elle tire une conséquence, une leçon. Bref, elle déchiffre les « figures » de la vérité; elle traduit le prodigieux rébus de la révélation.

On a comparé cet écrit de Jacqueline Pascal avec le *Mystère de Jésus*, qui est de Pascal. Assurément le *Mystère de Jésus*

signale un autre génie... « Console-toi; tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?... Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur... » Entre la créature pécheresse et le Rédempteur crucifié, quel dialogue! Mais, au moment où Jacqueline écrit son *Commentaire de la mort de Jésus*, elle possède pleinement sa certitude. Pascal aussi, au moment où il écrit le *Mystère de Jésus*; je ne crois pas qu'il ait jamais été dans le doute : seulement il n'a jamais cessé de sentir ce que la certitude avait pour lui de pathétique. C'est le caractère de sa foi. Jacqueline est, en quelque manière, plus reposée: et, quand elle épilogue sur l'enseignement du calvaire, elle n'est plus à démontrer cet enseignement : elle dédie à la divine évidence l'exercice de sa pensée, comme saint Anselme, combinant la preuve ontologique, faisait à Dieu l'hommage de son ingéniosité.

Au mois de septembre 1651, M. Pascal le père fut malade; et Jacqueline « s'appliqua à lui rendre service avec tout le soin imaginable, jour et nuit ». Lorsqu'elle était moins nécessaire auprès de lui, « elle se retirait dans son cabinet où elle était prosternée en larmes, priant sans cesse pour lui ». Mais Dieu disposa selon sa volonté; et M. Pascal le père mourut le 24 septembre. Gilberte n'avait pu venir à Paris : elle était en couches; elle arriva seulement vers la fin de novembre.

Cette mort fut un grand chagrin pour les enfants de M. Pascal. Mais, le 17 octobre, Blaise Pascal avait trouvé les arguments de la consolation. Il les avait trouvés dans les exacts principes de la foi. Il écrivit à sa sœur Gilberte et à son beau-frère; et il leur déduisit les prémisses de son raisonnement « consolatif ». Il les invitait à ne pas considérer la mort comme un effet du hasard, ni non plus comme une nécessité fatale de la nature, ni non plus comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme, — et il répudiait tout ce qu'ont dit là-dessus les plus sages des païens, — mais comme une suite indispensable et juste d'un arrêt, conçu par Dieu de toute éternité. Pour que le subtil et fort système d'idées que constitue cette lettre de Pascal, sans nul recours à l'ordre du sentiment, l'ait consolé, il faut que la logique ait été pour lui,

en même temps qu'une passion de l'esprit, une passion du cœur. Et, tout le système de consolation logique dépendant de l'affirmation chrétienne et, au surplus, n'étant valable qu'à partir de là, il faut qu'en 1651 Pascal ait eu, en certitude implicite, la totalité de la foi. Or, il est alors dans le plein de sa période mondaine, comme on dit; et notons-le.

Au début de sa lettre du 17 octobre, il fait allusion à une autre lettre, précédemment écrite, sur le même sujet, dans le même esprit et, cette première lettre, écrite ensemble par Blaise et Jacqueline. Ils ne l'ont pas achevée; Jacqueline l'a envoyée ainsi. Pascal la reprend et il la continue; il répétera et développera ce que la première lettre énonçait; et il « tirera les conséquences », cela en attendant une autre lettre, de Jacqueline. Ainsi, nous savons certainement, avec toutes les preuves, qu'à cette date de l'automne 1651, Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline sont en parfaite communion d'idées sur la religion, et sur toute la rigueur de la religion, et sur ce qu'a de plus pressant la foi, de plus tyrannique pour l'esprit et le cœur. La certitude de l'un et la certitude de l'autre sont identiques; notons-le.

Or, le 19 octobre, surlendemain du jour qu'il écrit sa lettre de pieuse consolation, Pascal signait « par-devant Jean de Monhenault et André Guyon, notaires garde-notes du roi au Châtelet de Paris », un acte aux termes duquel il assurait à sa sœur Jacqueline sept cents livres tournois de rente et pension viagère. Deux jours plus tard et par-devant les mêmes notaires, Jacqueline faisait à son frère donation pure, simple et irrévocable de huit mille livres tournois. Les deux actes sont évidemment corrélatifs. Et c'est-à-dire que, sur la succession de M. Pascal le père, Jacqueline abandonnait à son frère sa part, moyennant le payement d'une rente viagère. Une telle convention n'est pas surprenante : Jacqueline, ayant la volonté de rester fille et ne possédant ni, comme Gilberte, par son mari Florin Perier, ni, comme Blaise, par ses entreprises, un surcroît de fortune, pouvait souhaiter, sa vie durant, un meilleur revenu.

Mais où l'étonnement commence et devient très vif, c'est à l'examen des clauses qu'a formulées Blaise dans l'acte de vente. Deux clauses. Premièrement, si Jacqueline se marie et

si elle meurt avant son époux, la rente est réversible à cet époux. Secondement, si Jacqueline entre jamais en religion, la rente cesse, elle est « éteinte et amortie » au jour de sa profession.

Or, Pascal savait à merveille et ne pouvait aucunement ignorer que Jacqueline ne se marierait pas; de sorte que sa générosité, qui prolonge sa dette, est sans valeur. Il savait à merveille et ne pouvait aucunement ignorer que Jacqueline avait résolu d'entrer le plus tôt possible en religion; de sorte que — voici le problème — ne dupe-t-il pas sa sœur Jacqueline?

Problème inquiétant. Réservons-le. Mais nous l'avons posé. Pour le moment, constatons au moins que Pascal est, à l'automne 1651, très occupé de soucis mondains et d'argent.

Jacqueline, comment put-elle accepter le marché bizarre qu'elle a signé devant notaires? Eh! bien, Jacqueline, dès la mort de son père, ne songe qu'à réaliser enfin sa volonté constante, qui est de prendre, à Port-Royal, le voile des religieuses. L'empêchement n'existe plus : elle est libre d'aller à Dieu.

Mais, précisément, si elle ne songe qu'à cela, comment ne voit-elle pas, elle mieux que personne, qu'elle signe une duperie? On peut admettre qu'elle ne le voit pas, ne voyant que Dieu et le bonheur de la définitive retraite. Il faut tenir compte aussi d'un autre fait, que nous devons au témoignage de Gilberte, et qui, en l'occurence, complique le personnage de Pascal — le complique et, à mon avis, le corrige très bien, je le dirai, — mais qui, en tout cas, rend le personnage de Jacqueline parfaitement clair.

Après la mort de M. Pascal le père, Blaise Pascal était « sensiblement affligé »; il « recevait beaucoup de consolation de Jacqueline » et il espéra que, par charité, Jacqueline consentirait à ne pas l'abandonner, qu'au moins elle demeurerait auprès de lui pendant un an pour l'aider à « se résoudre dans le malheur ». Sous les mots atténués de l'ancien langage, nous apercevons la détresse où est alors le cœur de Pascal, le besoin qu'il éprouve d'une compagnie paternelle et sa peur de la solitude.

Il en dit quelque chose à Jacqueline, et « d'une manière qui faisait voir qu'il s'en tenait assuré ». Jacqueline « n'osa le contredire, de crainte de redoubler sa douleur ». Elle se tut

et eut l'air de consentir. Nous savons, par l'astuce avec laquelle, durant la vie de son père, elle combina le secret de ses relations avec Port-Royal, qu'elle avait l'art de se cacher. Elle dissimula ses intentions prochaines et attendit l'arrivée de Gilberte.

Pascal, ainsi, put-il croire que Jacqueline avait, pour lui, renoncé à Port-Royal, et par suite formuler avec bonne foi l'inquiétante condition? J'ai peine à me le figurer. Mais il crut gagner du temps; et, dans une angoisse cruelle, on observe le malentendu qui donne un court délai.

Si Jacqueline craignit de détromper son frère avant l'arrivée de Gilberte — car Gilberte serait, au frère qu'elle abandonnerait, la compagnie dont il avait besoin, faute d'elle — on peut alors concevoir qu'elle ait accepté le marché bizarre : n'eût-elle pas tout accepté?

Mais, lui, Pascal? Ce qu'il a machiné, nous tâcherons de l'interpréter ensuite. Notons seulement qu'il refuse de laisser Jacqueline se faire nonne. Et c'est lui, cependant, qui jadis l'y encourageait : M. Pascal l'avait bien deviné; c'est lui qui, la menant à la mère Agnès et à M. Singlin, c'est lui qui avait fomenté ce dessein de vie religieuse, auquel maintenant il s'oppose tout de même qu'alors M. Pascal le père! Notons ce retournement; et notons que Pascal, lors de ce retournement, révèle (par sa lettre du 17 octobre) une piété remarquable. Notons qu'il est, en tout cela, fort singulier.

Dès l'arrivée des Perier, Jacqueline dit à Gilberte son projet d'entrer bientôt en religion. Elle y entrerait dès que les partages seraient faits. Seulement, elle voulait « épargner son frère »; et, pour le ménager, — car elle avait pitié de sa douleur, — elle le laisserait croire qu'elle s'en allait pour peu de semaines, afin d'accomplir là-bas une retraite.

Elle organisa ce mensonge avec finesse.

Les partages furent signés le dernier jour de décembre; et Jacqueline prit jour et disposa toutes choses pour quitter la maison le 4 janvier.

Le 3 janvier, Jacqueline pria Gilberte d'informer un peu leur frère le soir, « afin qu'il ne fût pas si surpris ». Gilberte le fit, avec beaucoup de précaution. Pascal s'en montra « fort touché », — fort ému; — Gilberte avait beau lui dire qu'il

s'agissait d'une retraite « pour connaître un peu cette sorte de vie », il comprenait. Il se retira fort triste dans sa chambre, sans voir Jacqueline, qui était dans le cabinet où elle avait accoutumé de prier. Jacqueline ne se montrait pas à son frère, craignant « que sa vue lui donnât au cœur ». Gilberte lui rapporta les « paroles de tendresses » qu'il avait dites pour elle. Puis, Jacqueline se coucha.

Gilberte consentait au départ de Jacqueline ; mais « la grandeur de cette résolution » lui tourmentait l'esprit et elle ne dormit pas. Le matin du 4 janvier, sur les sept heures, Gilberte ne voyant pas que sa sœur fût levée, se demanda si elle était malade, Gilberte alla donc au lit de Jacqueline. Elle la trouva « fort endormie ». Jacqueline se réveilla, demanda l'heure qu'il était. Gilberte lui demanda comment elle se portait et si elle avait bien dormi. Elle répondit qu'elle se portait bien et qu'elle avait bien dormi. Elle se leva. Elle s'habilla.

Et puis elle s'en alla, « faisant cette action comme toutes les autres, dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables ». Jacqueline et Gilberte évitèrent de se dire adieu, de crainte de s'attendrir l'une l'autre. Gilberte se détourna du passage de Jacqueline, quand elle la vit prête à sortir. « Voilà de quelle manière elle quitta le monde. Ce fut le 4 janvier 1652, étant alors âgée de vingt-six ans et trois mois ».

Gilberte, dans le mémoire qu'elle a écrit touchant la vie de sa sœur Jacqueline, s'arrête là. Il n'y a plus Jacqueline Pascal : elle est morte. Il y aura, dans un monastère, une religieuse vêtue de laine beige, coiffée d'une guimpe blanche et d'un voile noir et portant sur sa poitrine une croix rouge comme un cœur qui saigne.

ANDRÉ BEAUNIER

CHARLES TIREMARCHE

Pour Charles Derennes.

I

— Charles, vous mangez trop! — dit la vieille.

Charles, qui avait pour principe d'être soumis à sa mère et pour petite philosophie de ne pas se révolter, roula tout doucement son torchon, traversa la courette humide et gagna le jardin. Quatre, cinq, six, dix fois, du même pas, il mesura le sentier et, après avoir considéré le cadran solaire, s'assit sur le banc. Là, chaque jour il allumait sa pipe, tantôt à l'aide d'une lentille et d'un morceau de papier, si le soleil donnait bien, tantôt en battant la pierre, à l'amadou de son briquet; et il fumait béatement, les jambes croisées, en pensant à des choses.

C'était une merveille que ce jardinet en plein bourg; à une extrémité, l'ombre propice au cerfeuil; à l'autre, le soleil nécessaire aux fèves. Des deux voisins, le premier, Varennes, ancien commerçant devenu rentier, se contentait pour clôture d'une haie d'épines; le second, boucher de son état, avait élevé un grand mur, mais si bien exposé que Charles y dirigeait avec sollicitude une vigne : le raisin ne mûrissait pas; on le suçait cependant, vert et acide, car, au dire de Rose, cela est sain pour le corps. Ce potager produisait de tout. La terre était ainsi féconde parce que pas un jour ne passait sans que Rose jetât, ici ou là, un peu du crottin qu'elle ramassait devant sa

porte ou une poignée de cendres dont elle avait minutieusement enlevé les escarbilles. De l'aube à la lune, le châle-tapis à ramages de cette vieille hantait les groseillers, et sur le carré d'oseille se découpait la tache blanche de son bonnet : un bonnet où sans cesse elle portait les mains et sous lequel elle était réduite à cacher une pelade invétérée. Elle marchait lentement, voûtée, à pas si menus qu'elle semblait craindre de froisser la terre. Elle échenillait, elle arrachait l'herbe, sarclait, écrasait une limace. Comme les chauves-souris elle n'apparaissait dans la rue qu'au crépuscule. Sa ladrerie était proverbiale; cela allait si loin que bien qu'elle possédât au su de tout le monde une trentaine de mille francs, plus une maison à la campagne, elle acceptait, étant malade, l'aumône du curé et le vin destiné aux pauvres. C'est elle qui tenait la bourse du ménage et certes Charles devait s'estimer heureux de recevoir, pour ses menus plaisirs et son tabac, dix sous par semaine.

Un cerisier versait sur le banc son ombre mouvante; des roses se balançaient devant l'atelier et Charles, en fumant, souriait à l'ange peint au fronton de la porte; cet ange, pareil à ceux qu'on voit aux fresques des églises, soufflait dans une trompette et on lisait au-dessous de sa robe : *A la Renommée*. La Renommée n'amenait pas de gros clients. Chaudronnier, ferblantier, ressoudeur, ragrafeur, bimbelotier, un peu tout, Charles se contentait de délicats ouvrages et de salaires modestes. Il ne lui en fallait pas moins, il n'en souhaitait pas non plus davantage. Il aimait les loisirs; un goût qu'il avait pris à Cherbourg, étant marin.

Ah! ce temps-là! Il s'en souvenait comme du meilleur de sa vie et il ne regrettait pas le numéro tiré au sort. Il se rappelait le port, le bâtiment, la poulaine, les hamacs. Des heures dures, sans doute! (Il avait fait pour son quartier-maître beaucoup de dessins et trop d'écritures.) Des mélancolies quelquefois... Mais la ville, la brume, le vent qui cingle, l'immensité de la nuit sous les étoiles!... Avait-il navigué? Personne n'eût su le dire; lui-même finissait par le croire, quoiqu'il n'eût jamais quitté la rade; et cela importe peu. On le trouva dégrossi et plaisant lorsqu'il revint.

— Charles!

— Ouais.

— Vous ne travaillez point aujourd'hui?

— Si fait!

— Eh bien?

— Un moment, que je finisse ma pipe!

— Dépêchez-vous donc!

Charles ne répondit plus et gagna l'atelier. Une jolie pièce que son atelier! Les carreaux en étaient petits, tout petits, semblables à ceux du vieux temps et si troubles qu'on n'y voyait goutte en plein midi. Il y avait des étaux, des enclumes, des cisailles et une foule de choses noires dans des tiroirs sales; dans un coin, une forge; et surtout un cor de chasse — la seule fantaisie qu'il se fût jamais offerte et que Rose lui avait reprochée bien des fois —; enfin, un gigantesque vélocipède fabriqué de ses mains et qui lui avait valu la popularité le jour qu'il l'essaya; le fer, l'étoupe, le feu avaient imprégné tout cela d'une indéfinissable odeur.

Il grattait une marmite, trempait une plume d'oie dans l'esprit de sel, nettoyait la fissure, puis, fredonnant, songeant à Cherbourg, aux bars, aux lanternes des rues, aux filles sur les seuils, aux aventures qu'il souhaitait alors tout autant qu'un autre, en songeant à tout cela et avec fierté et avec regret, il tirait le soufflet en cadence. Les fers chauds, il prit une barre d'étain et souda. De besogne en besogne, il attrapait l'heure de la collation.

Charles ne rêvait plus. Il s'était senti, voilà du temps, quelque amitié pour une cousinette qui, n'ayant ni sous, ni trousseau, servait.

— Vous ne devenez point fou? — lui demandait la vieille quand il parlait de ce tendron. — Elle est nue comme ver.

Plus tard il s'en trouva d'autres, fines, friandes, qui l'eussent fait heureux; il s'en trouva, si la vieille avait voulu délier les cordons de sa bourse et consentir à vivre seule, qui auraient apporté du bien; mais au mot de mariage, les trois dernières dents de Rose branlaient.

— Abandonner ses parents, ce n'est pas beau, Charles! Maintenant que votre père est mort, vous ne respectez plus rien. On verra tout!

Depuis quinze ans le vieux s'en était allé et Charles obéissait avec une soumission de fille. Les saisons l'une l'autre se suivant, les années, sans qu'on y pense, font des dizaines et s'enfilent en chapelets. Charles s'était pris à l'engrenage des jours et avait fini par se complaire au régime d'abord subi. Autrefois il jugeait son lit trop large; maintenant il n'y pensait plus et, comme il n'allait guère à la ville, la mélancolie des solitaires ne le troublait plus que de loin en loin. N'avait-il pas sa tâche définie, son temps réglé? D'ailleurs tout cela est affaire d'habitude.

Au soir tombant, Joseph, le mitron, entra. Il dit, en tendant sa maigre main poilue et toute mouchetée par les bavures de pâte :

— Mon colon, ça va?

— Et toi, vieux Pas-de-Loup?

Sans souffler mot pendant une heure, Joseph regarda son ami travailler; et puis il s'en fut. Charles alors gagna la cuisine. Rose exhiba de la huche un pain rassis, posa le pot de bière sur la table et servit trois pommes de terre avec un hareng saur qui s'était tristement recroquevillé sur le gril.

Le chaudronnier s'assit à la place où, depuis vingt ans, trois fois le jour il s'asseyait, prit le poisson par la queue et, coupant des cavaliers à la mesure de sa bouche, il les mâcha avec soin. Ce menu était l'ordinaire de la semaine. On ne lui concédait de la volaille — et bouillie! — que le dimanche, parce que la viande échauffe et que les garçons ont besoin de se rafraîchir. Rose soupait d'une tasse de lait et d'une pomme cuite, seule gourmandise qu'elle se fût jamais accordée, mais qu'elle s'accordait de temps immémorial et qui, assurait-elle, était le secret de sa bonne mine.

A la demie, le timbre de l'horloge résonna si longtemps dans la caisse de merisier que la mère et le fils furent ensuite obsédés par le silence. Ils ne causaient guère les autres jours; toutefois un assidu de la maison eût jugé la figure de Rose plus pointue, la physionomie de Charles plus fermée : peut-être n'y avait-il pas bouderie, en tout cas on n'était plus à l'unisson. Plusieurs fois la vieille par gestes, soupirs et petits airs penchés, essaya de susciter une conversation qu'elle ne voulait pas franchement engager. Le ressoudeur se retrancha derrière son solide appétit.

— Pourquoi parlez-vous toujours de partir pour le village? — dit enfin Rose qui avait sucé sa pomme. — Êtes-vous fatigué de travailler?

— Ouais.

— La paresse est mère des vices. Il faut gagner sa vie à la sueur de son front... Feu Tiremarche votre père a travaillé jusqu'à soixante et dix ans.

— Puisque nous devons finir par être rentiers, autant nous retirer de suite!

Bien qu'au fond elle caressât depuis longtemps ce projet, Rose fit la sacrifiée. Et à travers le silence qui régna de nouveau sur la cuisine, on n'entendit plus que le pouls du balancier et le bruit des mâchoires, car dans les maisons de vieilles gens, des poutres au sol et des fenêtres à la porte, tout dort autour du poêle si le vent d'hiver ne miaule pas. La sonnette dindrelinant, ils reconnurent sur le carrelage de la boutique le pas de Joseph. Il souleva sa casquette enfarinée et la repoussa sur sa nuque; puis il prit une chaise et y étala ses longs membres flageolants.

— Vous ne soupez pas avec nous, Joseph? — demanda la vieille.

— Merci, Rose, j'ai soupé.

— C'est de bon cœur, da!

Joseph sourit. Il souriait toujours, on n'a jamais su si c'était de joie, par politesse ou par simplicité. Qu'il en fût à *Benedicite* ou à *Grâces*, il faisait la même réponse, devinant bien que Charles ne mangeait pas son soûl; et s'il acceptait, une fois ou deux l'an, afin de ne pas désobliger ses amis, il s'installait au bas bout de la table, refusait un torchon, priait qu'on ne fît aucun dérangement, partageait avec Charles les trois pommes de terre et le hareng. Le repas était un acte grave pour le ferblantier, il y prenait son temps, voulant, ainsi qu'il se plaisait à le dire, « placer bien son morceau ».

— L'appétit, mon colon?

— Ouais.

Rose ayant vidé son bol le porta dans le buffet.

— Charles, — dit-elle, — dépêchez-vous donc! Mademoiselle Cache va venir, vous serez encore à table.

Il secoua les épaules sans répondre et se hâta, ce qui parut

le contrarier. A peine eut-il avalé sa dernière bouchée et bu jusqu'à la lie cette bière qu'on lui mesurait avec parcimonie, Rose lui enleva le verre et, avec l'assiette pour corbeille, sa main ridée pour brosse, elle ramassa les miettes; puis elle apporta un *langet* humide.

— Regardez cette tache, Charles!

C'était une bavure de café laissée par le cul d'un gobelet, il y a longtemps; une maladresse de son fils que Rose, aux jours d'humeur, n'omettait pas de lui reprocher.

— Vous n'avez pas soin de vos affaires, — ajouta-t-elle.

— Si vous laviez à l'eau chaude... — dit Charles impatienté.

— Vous voyez, Joseph, comment on traite sa mère?

Il fallait, pour découvrir cette tache, y regarder de près, car la table, blanche autrefois, s'était recouverte peu à peu d'une patine noirâtre.

Sans plus se soucier du différend, les deux hommes débourrèrent leur pipe avec l'aiguille à tricoter qui traînait sur le châssis de la fenêtre. La vieille achevait de desservir; lorsqu'elle eut placé sur le fourneau de vieux marcs de café additionnés d'une respectable poignée de chicorée, elle mit la lampe en veilleuse et alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée dans l'angle le plus obscur. En face, un fauteuil de paille semblait attendre quelqu'un. L'habitude était tellement la loi de ces gens que tous, bien qu'on fût au printemps, se groupèrent autour du poêle comme pour la veillée de décembre. Rose hérissait son dos de chatte; de ses petits yeux restés vifs et colorés malgré la vieillesse, elle suivait attentivement la ronde des bulles d'air à la surface de la mixture noire; son nez et son menton qui cheminaient l'un vers l'autre — deux pointes de sabots — donnaient à sa figure quelque chose d'aigu, de rapace et de dur. Elle regarda l'horloge, tisonna le feu et, quand le café se mit à ronronner, elle ne put s'empêcher de dire :

— Mademoiselle Cache ne vient pas.

Celle qui portait ce nom était une énorme femme, hydropique, blette, barbue, plus jeune que Rose qui, malgré leur différence d'âges, en avait fait son amie. Chaque soir elle venait. Sans ce monstre la cuisine n'avait point son aspect

accoutumé. On lui réservait le fauteuil, l'ancien fauteuil du père Tiremarche, l'unique fauteuil. La soirée ne commençait véritablement qu'avec elle : point de café en son absence et peu de propos, non qu'elle alimentât la conversation, elle jouait, aussi bien que Joseph, un personnage souvent muet; mais elle était conciliante; elle riait sans cause; soucieuse surtout de l'enflure de ses jambes, du sang qui alourdissait sa tête, de l'eau qui gonflait son ventre, elle inclinait aux entretiens élégiaques et tarissait vite dès qu'il n'était plus question de sa santé; elle avait le culte de la famille, c'est-à-dire qu'elle admettait l'autorité sans contrôle des pères et mères, même quand les enfants ont, comme Charles et Joseph, doublé le cap de la quarantaine : aussi approuvait-elle systématiquement Rose. Dernier motif de sympathie, elle habitait une maisonnette de rentier.

Rose avait à peine fini de parler que la sonnette s'agita et que la porte fut ébranlée par un rude coup d'épaule.

— La voici! — s'écria-t-elle en se levant.

La visiteuse, haletant avec un petit bruit de chaudière et grommelant entre ses dents : « Bonsoir toute la compagnie », se dirigea vers son siège. Un regard suffisait à vous fixer pour toujours dans la mémoire sa grimace de souffrance, sa tête carrée, son goitre, sa lèvre poilue où suintait la sueur; et pourtant la difformité répugnante de cette créature devenait sympathique à force d'être familière.

Rose tamisa le café, remit un gobelet à chacun et présenta à la ronde une soucoupe contenant des morceaux de sucre coupés en quatre. Lorsque mademoiselle Cache eut bu, Rose la débarrassa; l'hydropique se plaignit un peu; la vieille loua le temps passé. Les deux hommes opinaient du chef et de la pipe.

— Une partie, mon colon? — proposa Joseph.

— Ouais, vieux Pas-de-Loup.

Charles voulut prendre dans l'armoire le *Jeu de l'Oie* qui constituait, avec les rébus d'un journal, leur principale distraction. Mais sa mère :

— Vous causerez avec nous, Charles, vous êtes en société!

Le ressoudeur se soumit. Un sourire, le sourire peut-être de

Samson proposant lors de ses noces l'énigme aux trente Philistins ses convives, éclaira le visage de Rose.

— Je vais — annonça-t-elle — vous poser une devinette.

Et avec une physionomie sur laquelle on voyait revivre les émotions mesquines de son passé, les paroles dites à la chandelle, les gestes noyés dans la pénombre, les images ternies, les petits riens, douleurs ou plaisirs, certes bien relatifs, que regrettent à une heure donnée les plus sèches créatures, Rose dit :

— Plus il y en a, moins ça pèse : qu'est-ce que c'est?

Joseph et mademoiselle Cache répétèrent cette sentence avec admiration. Leurs cerveaux ralentis se mirent à la besogne.

— Aidez-nous, Charles, — pria mademoiselle Cache.

Il secoua la tête d'un air supérieur et répondit :

— Je la connais.

— Alors ce n'est pas malin, — remarqua Joseph.

Et tous retombèrent dans le silence sous le sourire indescriptible de cette vieille, un sourire fait d'attendrissement, de défi et d'avarice, un sourire qui illuminait sa figure lorsqu'elle tripotait sur l'étalage poudreux de la boutique les brimborions en cuivre du père Tiremarche, et qui aiguisait ses yeux si quelque client lui posait dans la main une pièce d'argent. Trois fois elle répéta :

— Qu'est-ce que c'est : plus il y en a, moins ça pèse?

— Ce n'est pas de la plume ni du bouchon? — dit mademoiselle Cache.

Le nez pointu de Rose tremblait sur le mur en signe de dénégation. On n'entendit plus que la tétée des lèvres de Charles sur le tuyau de sa pipe.

— Je donne ma langue au chat, — déclara l'hydropique essoufflée.

— Et vous, Joseph?

Celui-ci rit d'un franc rire : l'idée que *beaucoup* pût peser moins que *peu* émerveillait son esprit; puis il introduisit sous sa casquette un doigt écaillé de pâte, se gratta la tête et allongeant son maigre cou d'un air finaud :

— Ce ne serait pas du vent?

L'envie de lâcher le secret brûlait la langue de Rose; ses petits yeux pétillaient.

— Vous ne trouvez pas? Vous ne trouvez pas? — fit-elle, — heureuse d'exaspérer la curiosité.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est...

Sur le point de le dire, elle demeura bouche ouverte. Une hésitation semblable arrêtait parfois son geste, le vendredi matin, lorsqu'elle faisait à un mendiant la charité d'une mince soupette de pain. Elle éprouvait une sensation de triomphe. Enfin elle décroisa lentement les bras, dénoua les cordons de son tablier bleu, s'avança devant la huche, tendit le tablier entre les invités et la lampe.

— Eh bien? — dit-elle.

— Eh bien, quoi?

— Mais des trous! Seigneur Jésus!

Et au milieu des exclamations de Joseph et de mademoiselle Cache, elle retourna dans son coin, heureuse de sa malice et d'avoir témoigné son hypocrite pauvreté.

Presque inévitablement ces jeux ramènent les propos sur le bon temps jadis, ce qui engendre la rêverie. A neuf heures et demie, la cloche tinte, d'abord trois petits coups, puis plus longuement, pour le couvre-feu; on se tait jusqu'à ce que l'écho meure aux vitres, on se frotte les yeux, on bâille, on se recueille : c'est un usage chez les Tiremarche de se recueillir sur la fin de la veillée. A la minute de partir, mademoiselle Cache suivant le calcul de son puéril égoïsme devient aimable.

— Vous ne dites rien, Charles?

— Non.

— Oh! quand on n'est pas soumis à ses parents! — insinue Rose, pincée.

Personne n'ajoute mot. L'hydropique s'arcboute aux accoudoirs du fauteuil et, tout en geignant, dans un immense effort elle se soulève. Charles lui offre le bras et la reconduit jusqu'à sa porte. Tandis que Joseph, au seuil de la boutique, tourne à Rose une phrase complimenteuse sur la devinette, la vieille réfléchit. Elle dit :

— Rentrez, Charles, il faut se coucher.

C'est une nuit printanière; Charles hume l'air frais; il donnerait peut-être un pas de conduite au mitron ou volontiers

fumerait une deuxième pipe, en flânant, de long en large, histoire de reconnaître la Grande Ourse et d'attendre que les habitués soient sortis du café.

— ... Tout de suite, — ajoute-t-elle.

— Alors, bonne nuit, mon colon.

— Toi aussi, vieux Pas-de-Loup.

Rose descend sur le trottoir, touche Charles du coude, le fait passer devant elle, donne un tour de clef à la porte, pousse quelques verrous, braque une barre de fer en travers des vantaux; puis elle trottine jusqu'à la cuisine pour s'assurer que le feu est bien éteint et prendre sa lampe. Et ils montent l'escalier ensemble, sans dire une parole.

Pendant qu'elle amorce les ratières avec des couennes de lard et des arêtes de hareng saur, Charles s'enferme dans sa mansarde dont la tabatière ne découpe qu'un minuscule rectangle de ciel et lui rappelle les hublots des navires; il se déshabille lentement; il n'a pas envie de dormir; de petites émotions remontant du plus profond de son être crèvent à la surface de son cœur. Et lorsque Rose est couchée et que les rats commencent à siffler et à danser dans le grenier autour des pièges, il demeure immobile, les yeux ouverts, la tempe dans la main, oppressé par une lourde tristesse.

II

Vers l'automne, les enfants du voisin, Paul et Lucie, quittèrent la plage où ils avaient passé l'été et revinrent au bourg. Dès lors il y eut chaque jour deux nouveaux compagnons à l'atelier. Ils se faufilaient à travers la haie qui sépare les jardins, venaient appuyer leurs tabliers blancs contre l'établi et, des après-midi entières, ils se tenaient cois, ils admiraient Charles, ce qui faisait dire à Rose que, puisqu'ils étaient si sages, on leur donnerait à Pâques une image de papier gris. Cela n'empêchait point cette vieille de maugréer :

— Viendront-ils toujours?

— Laissez donc, Rose, laissez! — répondait Charles.

— Les heures qu'on perd avec eux ne se retrouvent pas!

La vieille cependant ne perdait pas tout, car les Varennes étaient bonnes gens et, en automne, saison des chasses, l'été au temps des couvées, à bien d'autres moments encore, ils savaient offrir gibier, volaille ou maint petit présent aussi délicat que profitable.

A la veillée, les bambins, avec un mélange de terreur et de pitié, s'extasiaient devant mademoiselle Cache, écoutaient les histoires, s'ingéniaient à trouver les devinettes; puis ils jouaient au *Jeu de l'Oie*, assis, l'un sur la cuisse ronde du ferblantier, l'autre sur le genou pointu du mitron.

Le dimanche matin, Charles assistait à la grand'messe avec Joseph; l'après-midi, les deux sages cueillaient des noisettes le long des haies. Le salut que, chemin faisant, ils distribuaient à la pratique n'allait pas sans ironie. Charles, artiste à sa manière, avait pour beaucoup de ses concitoyens le souriant dédain d'un homme qui connaît Cherbourg et qui a servi dans la flotte. A croiser ces gaillards épais incapables d'aucune ambition que celle d'agrandir leur auge, il éprouvait un sentiment de supériorité, et s'il marchait d'un petit pas tranquille — de ce petit pas qui ne l'amenait jamais à l'heure et lui avait valu le sobriquet de *Tard-tard* — c'est qu'il portait en lui un Paradis inaccessible aux autres et où Joseph, étant simple, pouvait seul entrer.

Rose pensait à l'exode. « Se retirer au village » est la formule qui résumait pour elle toute espèce de bonheur. Sa jeunesse, jusqu'à vingt ans, s'y était passée, et en vaquant aux ouvrages de la maison, en tendant ses pièges à rats, en jardinant, elle prévoyait et ordonnait dans sa tête les préparatifs du départ.

En cette saison, la nuit barbouille tôt les vitres; à six heures, quand les écoliers quittent l'étude, la rue est noire, et sur le comptoir des boutiques déjà froides et abandonnées par le marchand, seul veille en tremblotant l'œil jaune des quinquets. Par économie, Rose n'allumait pas le sien; et c'est à ce moment que les polissons ouvraient brutalement sa porte au risque d'arracher ferrures, chaînes et sonnette, tambourinaient avec leurs règles sur les feuilles de tôle, et se sauvaient à toutes jambes après avoir crié : *Tard-tard! Tard-tard!* lorsque Rose accourait en brandissant son tisonnier. Charles

dut faire le guet derrière les contrevents. Le flairait-on? Les gamins ne venaient plus ou filaient si vite qu'il jugeait inutile de leur donner la chasse. Une fois pourtant il reçut son sobriquet en pleine figure, se fâcha tout rouge et poursuivit le morveux jusqu'au giron maternel. Là, s'étant permis des observations sur l'irrévérence, il fut accueilli par un tel éclat de rire qu'il s'en retourna tout penaud.

Désormais il lui fut impossible de traverser le parvis de l'église sans être salué par des cris. Ironie cruelle de la destinée, un ridicule qu'il ne méritait point s'attachait à son nom. D'un bout à l'autre du pays, on criait « Charles! » Les plus hardis venaient même, s'ils le voyaient empêtré dans son comptoir, lui demander deux sous d'ellébore et lui rire au nez.

Aux premières neiges, il fut bombardé. Eut-il le malheur de tirer les oreilles et de faire manger un peu de glace à un mauvais garnement, on se vengea en prenant pour cible sa boutique. Bien qu'il se fût résigné à ne plus ouvrir ses volets avant le dégel, un boulet adroitement lancé brisa une vitre, au moment où Rose sortait. La vieille en fut inconsolable; elle tança Charles qui, s'il l'avait écoutée, serait entré en guerre contre le monde. Cet homme aimait les enfants : il reporta sa tendresse sur les petits Varennes. Mais s'il eut la joie de sentir Lucie s'attacher sincèrement à lui, il eut aussi la désillusion de surprendre sur le visage de Paul un sourire narquois provoqué par le souvenir de quelque méchanceté racontée à l'école.

Depuis quelque temps, Rose lui reprochait de gagner moins : et pourtant était-ce sa faute à lui si les casseroles ne fuyaient plus? Peut-être faisait-il de trop bonnes soudures? Peut-être son fer-blanc avait-il trop de main? Ou peut-être Rose réclamait-elle un prix excessif?... Le certain est que les affaires devenaient rares. Charles attendait la clientèle avec philosophie : sa mère n'en concevait que plus d'humeur.

Un soir qu'ils étaient tous réunis et que Rose proposait une devinette, voici que des pas ébranlèrent le toit, que les pannes craquèrent et qu'un énorme et diabolique ricanement déchira le silence. Rose se leva pendant que les petits se cramponnaient aux deux hommes. Ce fut, durant l'espace d'une

seconde, une chevauchée sifflante et grinçante : cinq rats dégringolant de la cheminée parmi la suie et les plâtras, sautant sur le poêle, sur mademoiselle Cache, sur la table, galopant désespérément à travers la cuisine en quête d'une issue ou d'un refuge. Un d'eux, dans le tuyau, poussait des cris de grillé vif. Charles et Joseph étaient immobilisés. L'hydropique, en hurlant, ramenait ses jupes autour de ses jambes. Alors, tandis que résonnaient encore la voix et le rire des garçons bouchers qui avaient ouvert leur trappe au-dessus du buhot, Rose armée d'un bâton se mit en chasse; elle assomma deux des rongeurs qui grimpaient aux murs, un autre fila vers la boutique et le dernier gagna la cave par une fissure.

Puis éclata un concert d'indignation.

— Que Dieu les punisse! — jeta Rose qui prisait l'énergie de la vengeance plus qu'elle ne goûtait la faiblesse du pardon.

Elle avait été tellement saisie, qu'elle distribua une seconde ration de café et donna à tout le monde une goutte d'eau-de-vie. En se couchant, elle maudissait encore le boucher, ses garçons et toutes les boucheries du monde.

— Surtout, Charles, — recommanda-t-elle à son fils sans se soucier de savoir s'il était plus troublé qu'elle-même, — surtout, si je vous appelle cette nuit, levez-vous tout de suite et donnez-moi de l'eau de mélisse sur un morceau de sucre.

Aucun mal n'advint parce que Rose était une « vieille dure ». Mais dès ce moment, partir fut son idée fixe à elle aussi et, trois fois par jour à l'heure paisible des repas, en tête à tête :

— Charles!

— Ouais.

— Vous me causez des soucis. Je ne vous ai jamais laissé manquer de rien quoiqu'il y ait eu des temps où nous n'étions pas riches...

— Ouais.

— Que ferons-nous de notre maison?

— On ne peut louer une ruine; pour en tirer de l'argent il faut la vendre.

— La vendre!...

Sans doute des chiffres se débattaient dans sa tête, mais elle

tenait à paraître sensible et elle préféra que Charles lui-même attribuât cette hésitation à des scrupules; elle se tut.

— Ne dites-vous point, — reprit-elle longtemps après, — que M. Varennes est amateur?

— Comme un homme qui cherche à agrandir ses propriétés.

— Voudra-t-il y mettre le prix, cet avare?

— Vous exigeriez peut-être trop...

Elle lui lança un de ces coups d'œil qui commandent le silence, si bien que Charles, attentif pourtant à sa moitié de hareng saur, n'eut d'autre ressource que de tousser en feignant d'avoir avalé une arête.

Zoé, la servante des Varennes, buvait le café chaque matin avec les Tiremarche. Rose insinua qu'il faudrait renoncer à cette douce habitude lorsque l'on vendrait la maison. Elle escomptait que la nouvelle retournerait aux voisins; et en voyant venir, on tient le marché.

Ces finesses ennuyaient Charles quand se produisit un événement imprévu. Zoé pénétrait chez les Tiremarche par le jardin avant le lever de ses maîtres. Zoé marquait un faible pour la goutte : la vieille fournissait l'eau-de-vie, la bonne, le café et le sucre, prélevés sur le ménage de ses patrons. Le fait est que Rose n'entra presque plus à l'épicerie. Madame Varennes, ménagère prudente, surveillait de son côté la dépense qu'elle jugeait excessive et tarabustait son mari qui, malgré tout, s'obstinait à ronfler. Or, un jour, par le plus grand des hasards, ce dormeur qui avait rêvé de jardinage se leva de bon matin, mit ses pantoufles de tapisserie, un pantalon rapiécé, saisit une bêche et, son madras jaune encore noué autour du crâne, monta d'un pied conquérant l'escalier du jardin. Derrière la grille il rencontra Zoé s'en revenant tête basse et la cafetière dissimulée sous un coin du tablier. La pauvre fille fut si surprise qu'elle laissa choir le filtre et fit des aveux circonstanciés.

Désormais un cadenas défendit la grille et les petits n'obtinrent plus la permission de paraître à la veillée. Rose se plaignit.

— Cela devait arriver, — lui répondit Charles.

Il avait protesté déjà contre cette pratique peu courtoise et il s'était attiré des remontrances avant de consentir à boire chaque jour sa tasse de café volé.

— Oh! vous! — dit Rose, — vous tenez toujours avec les autres contre moi.

Janvier et février passèrent. En mars, pendant les giboulées, Rose reprit l'idée qu'on avait quelque temps laissée dormir. Charles écouta tomber les paroles de Rose sans broncher, sans les ponctuer même d'un laconique *ouais*. Elle s'impatienta.

— Enfin le temps s'avance, il faudra vous occuper de cette maison.

— Mettez-la en adjudication chez le notaire.

Quand elle eut bien délibéré et clairement vu qu'on en tirerait davantage en la cédant aux Varennes, à l'amiable et contrat en mains, elle proclama :

— Les notaires sont tous des voleurs, je ne veux point avoir affaire avec eux.

— Ces gens ne vous ont rien fait, — observa Charles.

— Il faudra voir notre voisin.

Pour se donner une contenance, Charles regarda fixement sa pipe en louchant.

— Vous ne dites rien, que pensez-vous? Répondez donc!

Le chaudronnier secoua la tête.

— Seigneur Jésus! Je vous soigne depuis que vous êtes au monde; on s'est toujours sacrifié pour vous et vous ne feriez rien pour votre pauvre mère?

— Pourquoi n'y pas aller vous-même? — objecta Charles un peu impatienté. — Faut-il que je répare vos maladresses?

— C'est de votre faute ce qui arrive; vous avez attiré ces enfants ici...

— Ce n'est pas moi qui attirais Zoé. Croyez-vous que ce soit amusant? Je n'ose plus me promener dans le jardin!

— Vous irez chez monsieur Varennes!

Charles s'inclina devant cet arrêt de la fatalité. Alors elle l'entreprit chaque matin et chaque soir. Plus de répit. Jamais démarche n'avait paru si pénible à son amour-propre. Il temporisa autant qu'il put. Enfin, il s'assigna un dimanche, jour où l'on est habillé, rasé de frais, lavé au savon. Joseph, le samedi soir, le trouva sombre.

— Ça ne va donc pas, mon vieux colon?

— Couci, couça, — fit Charles.

— Tu n'as pas l'air gai?

— Non.

— C'est à cause de Zoé?

— Vois-tu, il y a des heures où l'on s'ennuie sans savoir pourquoi.

Il rougit : de sa vie, c'était la première fois qu'il prenait un détour pour répondre au mitron et ce mensonge, tout pieux qu'il fût, le mettait mal à l'aise. Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain il avait fini sa toilette bien avant l'aube. Quand sonnèrent huit heures, Rose le regarda de ses petits yeux noirs; il se mira dans la glace pendue au calendrier et s'en alla, le chapeau à la main.

Zoé fourbissait la cuisinière; madame Varennes, en cache-corset, boutonnait les chaussures de son mari.

— Bonjour, Antoine, — dit Charles d'un ton bonhomme, — ça va, ouais?

— Si tu veux me parler, entre! — répondit l'autre, bourru, en le poussant vers la salle.

De même âge, ils s'étaient connus tout petits, avaient joué ensemble sous le préau et mangé le même lard au réfectoire de l'école; le porte-à-porte des petites villes, l'amitié de Charles pour les enfants, les menues obligations de bon voisinage, tout cela avait fait persister entre les deux hommes le tutoiement et la familiarité. Charles s'assit et se mit à tourner son chapeau entre ses doigts.

— Ça m'a fait de la peine, vois-tu... — finit-il par dire sans lever les yeux.

— Franchement, je n'attendais pas ça de vous!

— Un homme ne s'amuserait pas à tout cela; j'ai protesté, moi, — expliqua Charles qui croyait devoir à sa qualité de célibataire une relative indépendance de langage. — Mais les femmes, surtout quand elles vieillissent... Enfin, voilà; je te demande tout de même pardon.

Antoine lui tendit la main.

— Nous n'en parlerons plus. Toutefois, tu me permettras bien de te parler franchement, en ami?

— Ouais...

— Tu as tort d'être si petit garçon. L'homme doit diriger!

— Que veux-tu, c'est ma mère.

Après un moment de silence il ajouta en souriant :

— Et les enfants, nous les renverras-tu de temps à autre?

— Si madame Varennes y consent, — dit Antoine.

— Maintenant, — reprit Charles un peu soulagé et avec une gaucherie presque émouvaute, — je vais t'expliquer pourquoi je suis venu...

— Comment! — s'écria Rose lorsque le ferblantier rentra, — il ne vous a offert que six mille francs!

— Vous ne trouvez point cela fort honnête?

— Dieu juste! — fit-elle d'un ton larmoyant.

— C'est à prendre ou à laisser; pensez-y et vous rendrez votre réponse.

Après mûre réflexion, la vieille consentit à laisser préparer le contrat; mais en levant, de sa main qu'elle faisait trembloter, le verre de cassis offert par l'acquéreur, elle se mit à gémir :

— Ah! cette maison, voyez-vous, ça me fait mal de la quitter, depuis tantôt cinquante ans que nous y sommes... Autant dire qu'il n'y a pas gros comme la tête d'une épingle où l'on ne se soit attaché... Feu Tiremarche y est mort et votre oncle aussi, Charles...

— Ouais, ouais, — opina celui-ci, ému jusqu'à la moelle de sentir vaguement revivre en ces humbles mots tout son passé, celui de ses ancêtres, celui de ces pierres, celui des ferrailles et des outils qui avaient encadré sa quotidienne résignation.

Il signa sans souci de son paraphe. Mais Rose, qui, ne sachant guider une plume, traçait des croix aux places indiquées sur le papier, Rose mit à profit l'émotion, et, désignant les billets de banque alignés sur le tapis et que déjà elle happait des yeux :

— Vous ne pourriez point, — dit-elle, — me payer en or?

— N'est-ce pas bien ainsi? — fit Charles.

— Na, vous ne connaissez rien à l'embarras d'échanger, vous! — jeta-t-elle avec un mauvais regard. — Une vieille femme ne voit plus très clair.

Varennes n'avait que deux mille francs d'or dans son coffre. Rose, qui préférait le tintement du métal à l'imagerie soyeuse des billets, se déclara prête à attendre qu'on fît le change. Ce fut long. Quand enfin les louis en files de cinq couvrirent la table, elle les déplaça du bout de l'index et continua de la sorte le travail de vérification qu'elle avait commencé du regard tandis que Varennes les alignait, puis, sans rien dire, elle toucha le bras de son fils pour lui enjoindre de les compter aussi. Ensuite elle les ramassa, les dénombra pour la quatrième fois et enfin les jeta au fond d'une bourse qu'elle porta, serrée dans ses phalanges crochues, jusqu'à son cœur, en soupirant.

Rentrée chez elle, elle étendit un essuie-mains sur la table par respect pour les louis d'or; et les y renversant avec d'infinies précautions, elle les recompta encore.

— Rien que cela, — dit-elle, dissimulant son plaisir tactile pour donner plus de force à son regret, — ce peu d'argent! et dire qu'il faut maintenant abandonner notre maison!

— Vous voudriez en toucher le prix et la garder! — dit Charles, content d'en avoir fini.

Tout le temps qu'il demeura là elle ne perdit pas les pièces de vue; mais dès qu'il se fut éloigné, elle coula les yeux le long des murs et des portes et des vitres et de la cheminée comme si, par sa seule volonté, elle eût pu retenir quelque chose.

Les petits revinrent à la veillée. Les longs regards de Lucie faisaient naître chez Charles de vagues tristesses, et il lui suffisait de promener sa grosse main ouvrière dans les nattes blondes nouées d'un ruban bleu-de-vierge pour regretter les ordinaires affections qui avaient jusque-là manqué à sa vie; il souriait en répondant aux questions de la fillette; ses émotions s'enchaînaient, les plus proches en appelaient de lointaines, comme les frissons des cercles que la chute d'une pierre trace et prolonge à la surface de l'eau; les mélancolies d'autrefois serpentaient au long de son cœur et de ses nerfs. Il y a, pour partir, des attaches à rompre, des souvenirs à perdre, des affections à regretter. Jamais il ne s'était senti si tendre et si amolli; bref il était changé tellement que Joseph crut devoir dire :

— Ça fait quelque chose de quitter sa maison.

— Oh! oui, — repartit Rose, aigrelette... — et vraiment on est sot de s'engager; on n'aura pas pitié de nous; la date venue, il faudra déguerpir.

Lucie la regarda.

— Déguerpir! — répéta mademoiselle Cache.

Charles eut le cœur serré et redoubla de caresses pour les gamins à cause de la malveillance de Rose. Celle-ci, résolue à décamper le jour fixé, calculait que puisqu'on n'avait plus rien à attendre des Varennes, il était inutile de prodiguer à leurs enfants la chicorée et le sucre blanc. Dès lors elle se mit à vider les tiroirs d'une commode où s'accumulaient des paperasses, des linges, des bonnets, des rubans et d'inutiles fripes dont elle fit des paquets. On cloua des caisses. Charles dut renoncer à la pipe qui suit les repas. Un dimanche, l'ayant fait lever à la chandelle, elle l'envoya au village voir si leur habitation était en état.

La dernière semaine d'avril fut consacrée toute aux préparatifs. Charles proposa de déménager le samedi. Rose, qui répétait toujours que cela porte malheur de ne point respecter le repos dominical, Rose tint bon pour le dimanche parce que Joseph viendrait donner un coup de main et qu'elle espérait en outre payer moins cher le temps des messagers.

Avant l'aube, on disposa les meubles sur les charrettes. Ce fut une exhibition de matelas pourris, de couvertures à trous, de hardes rongées par la vermine, de mobilier noir, boiteux, vermoulu, de bois, de ferrailles, d'outils et de débris religieusement recueillis par Rose et qui valaient bien cinquante centimes le quintal. Tout ce qui, en un demi-siècle, peut s'accumuler de crasse et de suie sous les pannes d'un grenier, sous les lattes d'un établi, sortait de la maison; et cela faisait tant de mal à la vieille qu'une affreuse grimace qu'elle n'avait cure de dissimuler pinçait sa face racornie. Sous sa surveillance, Joseph apportait les objets et Charles les calait avec des loques. Il y avait de ces regards de passants saisis à la dérobée, de ces curiosités malignes qui faisaient éprouver à Charles une sorte de pudeur et dont il se sentait offensé.

Les deux voitures chargées, Rose visita plusieurs fois la cambuse pour s'assurer qu'il n'y restait rien. Elle courut

jusqu'au jardin : sur les rameaux du cerisier des chiffons rouges se balançaient au vent avec des bouts de tôle destinés à effrayer les moineaux. Charles voulait abandonner ces épouvantails, mais elle fut si tenace que Joseph grimpa à l'arbre et les décrocha.

Lorsque tout fut terminé, Charles se rendit chez Varennes pour remettre la clef et faire ses adieux.

— Alors on te reverra? — demanda Antoine.

— On dirait que tout va me manquer; il y a en moi un grand vide et l'idée que la maison n'existera plus quand je reviendrai un jour ou l'autre... Si Rose m'avait cru, nous l'aurions gardée, comme souvenir... Mais elle aime trop les sous...

Les gamins, tour à tour, embrassaient le chaudronnier.

— Le meilleur de ma vie est ici, — ajouta-t-il.

Trop de choses étant comprimées dans son cœur, il fut prêt à pleurer.

On lui avait offert un petit verre de *dur* pour le réconforter; il achevait de le boire en témoignant que c'était du bon, voire du supérieur.

— Comment, vous êtes là à vous amuser! — s'écria Rose en entrant. — Il faut s'en aller bien vite... Si vous retrouviez quelques bimbelots, monsieur Varennes, vous nous les mettriez de côté, n'est-ce pas? A chacun le sien. Et vous êtes trop délicat pour retenir une chose qui nous appartienne.

Elle dit cela d'un ton « pauvres gens ».

— Au revoir, mon petit coco, — fit Charles en baisant de nouveau l'un après l'autre les enfants sur les joues.

— Nous irons te rendre visite là-bas, — crièrent-ils.

— Ouais, ouais.

Il passa timide sous l'œil maternel. On lui ordonna d'escorter la première charrette. Il aurait pu surveiller tout le convoi, la vieille prendre le train; mais elle le fit marcher devant et, cachée sous les ramages orange et rouge de son châle-tapis, elle partit elle-même à pied, derrière la caravane, un riflard de cotonnade verte sous le bras.

III

C'est dans la vallée de la Lys, aux lieux que domina la bonne ville de Thérouanne; les pâturages y sont bordés de grands peupliers, les églises érigent de hautes tours et vers le soir les cloches s'appellent d'un bout à l'autre du pays.

La maison n'est pas sur la route, elle se recule de quelques pas : cela sied à des rentiers; devant la porte poussent des plantins et du mouron; une vigne peut-être bien âgée de cent ans festonne le toit; les pièces sont basses, les croisées grillées; la cheminée est à la mode ancienne et c'est là que Rose, ayant vécu son enfance, désire que ses yeux soient fermés plus tard.

Le premier dimanche, Charles étrenna un chapeau de paille et un jonc à pomme d'argent. Les paysans le saluèrent; on prisa son allure placide; on s'étonnait qu'après la messe il retournât droit au logis.

Il mangea de bel appétit, heureux d'apercevoir de l'herbe et des feuilles. Ce fut une griserie. Il se couchait sans chandelle; les rossignols chantaient toute la nuit, une foule d'oiseaux l'éveillaient avant l'aube; les hirondelles becquetaient ses vitres et sans scrupule fientaient dessus; cela déplaisait à Rose, mais elle n'osait s'en venger en démolissant les nids parce que les hirondelles sont les petites messagères du bon Dieu et que l'impiété porte malheur.

Vint le moment où le soleil réjouit les insectes, fait lever les germes, anime la terre, enfle les moissons. Charles eut un renouveau de jeunesse, ou plutôt une jeunesse, car il n'avait pas connu encore le plaisir de vagabonder, et à sa tristesse confuse succéda une joie, confuse aussi, mais puissante. Il lâchait bride à ses rêves, il fredonnait des airs; des idées lui trottaient dans la tête; il regrettait de ne pas avoir orienté lui-même sa vie. Des aspirations secrètes s'éveillaient dans son esprit et son cœur. Jusque-là, elles ne s'y étaient traduites que par son mépris timide des petites gens égoïstes et sa nostalgie de la mer; maintenant elles tendaient vers un autre idéal, s'engageaient en des voies nouvelles.

Il disposa son banc de manière à y goûter le soleil du

matin et l'ombre du soir, plaça dans l'allée son cadran solaire, installa sur le toit une girouette et une rose des vents; de quatre ou cinq blocs de grès, il fit un escalier pour descendre à la rivière qui coulait au fond du verger. Bientôt leur habitation fut la plus belle du village. Rose bêchait, semait, plantait. Parfois elle revenait bien du cimetière, attristée et dénonçant l'indifférence humaine, elle qui avait oublié d'entretenir la tombe des siens; mais l'air natal la ragaillardissait et elle déployait une activité forcenée. Elle avait calculé que Charles ne travaillant plus à son métier se nourrirait moins et que, puisqu'il ne gagnerait rien, il serait forcément plus soumis encore; qu'avec vingt sous par jour, les légumes, des œufs, des lapins, elle assurerait leur subsistance; qu'il lui resterait alors mille francs de rente et qu'elle ne les dépenserait pas.

Il y eut des semaines de forte chaleur où Charles se promena au bord de l'eau : parmi les joncs des berges les libellules volaient accouplées; des milliers de mouches et d'abeilles bourdonnaient; les éphémères sortaient du lit de la rivière, secouaient leurs ailes mouillées, leur longue queue, s'élevaient, jaunes et noires, vers le ciel, joyeuses de vivre quelques heures. Charles s'assit contre un chêne; il lui semblait que la sève de l'arbre bouillonnait en lui, qu'il aurait pu, lui aussi, être une créature végétale, pousser de rudes branches, nouer solidement ses racines, monter, monter et savoir qu'après lui quelqu'un prendrait sa part de lumière et verserait une ombre pareille à la sienne. L'universel bien-être s'insinua en lui.

— Rose, — proposa-t-il en rentrant, — si nous invitions la cousine à venir?

— Si la cousine reste en service, — répliqua-t-elle, — c'est qu'elle le veut; elle refuse tous les partis au lieu de se marier; je ne la plains pas.

La vieille y voyait clair.

— Nous sommes ici dans son pays et elle n'a plus de famille.

— Que dites-vous donc! Vous croyez que nous avons les moyens de recevoir du monde? je vous défends de penser à ça!

— Ne vous fâchez point, Rose; on parle pour parler et, si je vous ai déplu, mettez que je n'ai rien dit.

La vieille baissa le museau dans le chaudron qu'elle récurait. « Aussi bien, se disait Charles, il y a longtemps qu'on n'a point vu la cousine et à peine s'écrit-on une fois l'an... La paix chez soi vaut quelque chose. »

En juin, il flâna dans les prés. On travaillait dur; les faneuses avaient les épaules nues et la sueur ruisselait sur les nuques : c'étaient de saines filles, hautes en couleur, habituées à subir la saison, capables de faire pièce à un homme. Charles revint troublé. Certain soir, sur le pas de la porte, il prit du plaisir à voir une vachère ramenant son troupeau de génisses, et après le souper il fut tenté de se promener dans le village. Parfois il se sentait une âme d'artiste et battait la campagne avec un carton sous le bras à la recherche d'un paysage à dessiner. Jamais plus que ces jours-là il ne regretta d'avoir vécu sans gaîté dans sa boutique obscure.

Par convenance il rendit visite au curé. Ce fut l'origine d'une relation dont Rose s'enorgueillissait et dont le prêtre tira parti, car on trouve au village peu de monde avec qui causer, comme c'est indispensable quand on a étudié au grand séminaire. Une confidence en engendre une autre.

— Je suis resté garçon à cause de ma vieille mère, — expliqua Charles.

— Songez maintenant à vous marier.

Il dodelina de la tête.

— Ouais, je ne dis pas non, nous verrons plus tard.

— Profitez de la belle saison!

Charles sourit un tantinet au souvenir des poitrines tentantes qu'il avait vues. On lui offrit un cigare et il exécuta gracieusement pour l'église de petits travaux d'art qui lui valurent l'admiration de tous.

Un orage l'obligea de chercher abri dans un cabaret à l'extrémité du pays. *Au repos des Laboureurs*... l'enseigne n'annonçait rien de plus. C'était pourtant une bien belle femme, fraîche et blonde, qui tenait le comptoir : des frisettes en tire-bouchon sur une nuque blanche, une mine avenante; il faisait bon la surprendre rinçant des chopes dans sa bassine, l'avant-bras dégainé et le sein pressant le corsage. Elle s'étonna de voir Charles : un homme de qui la réputation s'étendait loin déjà du côté de Thérouanne et qui ne mettait pas un pied à l'esta-

minet! Dehors, il tombait des gouttes larges comme des liards; de minute en minute, des rafales de vent couchaient la pluie. Et Maria Leblond, la cabaretière, dit :

— C'est égal, si cela continue, tous les grains seront versés.

— Ouais, — concéda Charles en avançant le nez entre les géraniums sous le retroussis du rideau, — on peut dire que c'est de la flotte... Cependant j'ai vu plus fort que ça sur mer, à Cherbourg...

— Ah! vous avez été marin! — s'écria-t-elle.

Elle le questionna et il répondit sur des choses qu'assurément les paysans n'auraient pas su expliquer. Peu à peu, on se laisse aller à des histoires : elle l'écoutait, ravie d'admiration, en léchant ses lèvres gourmandes. Par coquetterie Charles n'osa point exhiber sa pipe, mais il laissa entendre qu'il fumait, critiqua le monopole de la régie, regretta que les paquets de zone fussent remplis de fibre, autant dire du bois, vanta les tabacs étrangers, tant et si bien qu'elle lui proposa une marchandise de contrebande, du Moravie couleur feuille morte et plus fin qu'une chevelure. Elle lui prêta même un parapluie neuf pour qu'il pût s'en retourner.

Comme il n'avait bu qu'une chope, Charles jugea que la dépense, deux sous, n'était pas excessive et qu'il pouvait bien, de temps à autre, prendre un peu de divertissement. Il rapporta le parapluie. Dès ce jour il ne fuma plus que *de la fraude* et les passants le virent perpétuellement occupé à rouler des cigarettes.

Ayant transformé un ancien four en forge et la buanderie en atelier, il lui était encore possible d'effectuer en s'amusant certains travaux qui ne relevaient pas du maréchal; c'est ainsi qu'il posa des agrafes sur un saladier à fleurs, peu digne d'intérêt, mais auquel la femme de l'adjoint tenait beaucoup. Il s'acquit ainsi de la reconnaissance; on loua son habileté, son goût, sa pondération; on disait de lui : « Il est bien honnête ». C'est pourquoi certains s'arrêtaient devant son jardin; d'autres rôdaient autour de sa porte et cherchaient à lier conversation avec lui; les gosses interrompaient leur jeu de marelle pour tirer leur casquette. Il marchait avec tranquillité, il respirait avec aisance. Il faut connaître le sourire des paysans et leur considération pour ceux qui, possédant du bien au soleil du

village, y reviennent vivre en rentiers! De plus, comme il n'était pas fier et ne dédaignait pas d'aller lui-même chez Gruel, épicier-charcutier-mercier, la boutique verte au tournant de la route, acheter un morceau de lard ou une boule de fil, il devint une sorte de personnage et acquit de la popularité sans l'avoir cherchée et sans trop savoir d'où elle lui venait. Il n'en éprouva pas moins de l'orgueil pour la première fois de sa vie le soir où, buvant sa chope *Au repos des Laboureurs*, il s'aperçut que ses récits de voyage impressionnaient grandement Maria Leblond et les habitués du cabaret.

Le maire étant mort vers cette époque, on pria Charles de se porter aux élections. A l'unanimité il fut élu conseiller, puis maire. Après la première réunion, il se trouva bien embarrassé sur le seuil de la mairie, parce qu'il n'avait en poche que ses dix sous hebdomadaires et que l'usage veut qu'on régale. Le moyen d'emmener ses collègues au cabaret? Il paya d'audace, les invita à venir chez lui.

— Rose! je vous amène ces messieurs qui ont voulu à toutes forces m'élire maire.

— Mon Dieu, vous êtes trop bons, soupire alors Rose en croisant les mains.

Et bientôt elle s'écroule sur une chaise à côté de la huche. L'émotion l'étouffe.

— Je vous demande pardon; mettez-vous, messieurs. Charles, avancez donc des chaises!

Et elle ajoute avec un tantinet de comédie :

— A mon âge, on est impressionnable, vous savez.

Les paysans s'entre-regardèrent; elle leur prodiguait les amabilités, mais sans quitter sa place; cependant aucun d'eux ne pouvait concevoir qu'on se fût dérangé uniquement pour débiter des politesses à une vieille femme.

— Rose!

Elle feignit de s'intéresser à une histoire de coche et de petits cochons, et fit la sourde oreille.

— Rose, — répéta Charles d'un ton hardi, — allez chercher une bouteille de vin pour ces messieurs.

— J'y pensais, da! — fit-elle; — j'attendais de me remettre un peu.

Très guillerette, elle descendit à la cave. Quand elle en eut

remonté une bordelaise, elle disposa sur une assiette les verres les plus petits, les plus épais qu'elle trouva et les fit circuler. On loua Charles de ne pas fréquenter les cabarets et on estima Rose d'avoir du vin vieux.

Pourtant leur souper fut morose.

— Je suis contente, je ne le nie pas, mais vous êtes trop généreux, — reprocha-t-elle à son fils, — et je vois déjà que les honneurs entraînent à la dépense.

Charles replia méticuleusement son torchon, puis, ayant pris sa canne et son chapeau, se dirigea vers la porte.

— Vous n'allez point à l'estaminet?

— Non, non.

— Si je savais que vous y entriez! On s'y ruine la santé et on y rencontre des pas-grand'chose.

— Pourquoi vous inquiéter?

— Ah! si je ne veillais sur vous! — fit-elle.

Charles s'éloigna après avoir laissé retomber tout doucement le loquet, tandis que Rose, la tête inclinée sur la poitrine, dans la demi-obscurité de son coin de feu, se répétait que Charles n'allait pas pour bien faire au débit tenu par cette Maria Leblond... Elle ne sut pas s'il avait désobéi ce soir-là, mais les jours suivants elle observa qu'il avait des idées en tête, qu'il n'était guère bavard et que son appétit ne tirait pas très fort.

Pour entrer *Au Repos des Laboureurs*, Charles choisissait de préférence le moment où l'on ne rencontre âme qui vive dans le village : entre cinq et six, car alors les hommes sont occupés à faucher, les femmes à relever la gerbe.

Maria était-elle seule, ils restaient tous deux immobiles, elle debout à son comptoir, lui assis dans un coin de la salle. Si elle tenait à ces positions respectives, c'était sans doute à cause d'un calcul précis : les canettes d'étain sont le cadre d'une opulente cabaretière; et puis on ne doit permettre aucune familiarité à qui semble penser à vous pour le bon motif; elle affirmait enfin à Charles que, dans le coin, personne ne le pouvait voir de la route et, de la sorte elle agrémentait les visites de son nouveau client en leur prêtant discrètement un attrait de fruit défendu.

Charles connut ces orgies de rêves où les hommes qui ont vécu sans posséder une femme pour eux seuls se laissent facilement entraîner, passée la quarantaine, si la curiosité de l'amour véritable vient à s'emparer d'eux. Moment terrible où le regret et l'espoir entremêlent leurs ardeurs et unissent leurs forces. Le fer travaillé de ses mains, les fleurs cueillies en ses promenades et autres menus hommages qu'on pardonne à un gamin ridiculisaient ses cheveux grisonnants ; de petites choses, un souvenir de Cherbourg par exemple, il les offrait à Maria sans songer que pour une campagnarde de telles attentions ne comptent guère. Alors qu'il n'eût fallu qu'une gaudriole lancée à propos ou le geste d'une main aventureuse, il avait parfois des compliments, des regards et des attitudes si comiques que la cabaretière retenait à grand'peine son rire.

Lorsqu'il eut mûri son projet, il résolut de parler à sa mère. D'abord il pensa la circonvenir le matin, parce qu'au saut du lit on est plus indulgent ; puis il jugea préférable d'attendre le soir, parce que sous l'abat-jour, à la lampe, l'intimité est plus complète ; finalement ce fut l'après-midi que s'offrit l'occasion attendue, un vendredi ; il devait être les trois heures puisque la cloche tintait et que Rose commençait par un signe de croix la prière des Trépassés. Charles fumait une cigarette.

— Peut-on vous parler, Rose ?

— Qu'avez-vous à dire ?

— Je vais me marier.

— Seigneur Jésus ! — fit-elle en levant ses bras au ciel... — Et avec qui ?... Maria Leblond ? ... Une jeunesse !

— J'ai quarante-cinq ans sonnés, elle en a tantôt trente-six : nous sommes d'âge.

— Vous ne devenez pas fou ? Pour avoir des enfants et vous priver !

— Je ferai ce qu'il faut.

— A quoi pensez-vous donc ? Et tout ça sans me consulter !

— Ne suis-je pas assez grand ? — répliqua Charles.

— Ah ! si vous manquez à votre mère !

Elle désigna le plafond du doigt.

— Prenez garde que Dieu vous punisse ! Ce n'est pas beau, Charles, et je n'aurais pas cru ça de vous ! Une veuve, qui n'a rien... On dit que si elle ne s'est pas remariée...

— On dit ce qu'on veut, — interrompit Charles ; — il y a de mauvaises langues partout et au village plus qu'ailleurs. Je l'aime. A vous de répondre si vous voulez que nous habitions ici ; il y a du grand...

— Une étrangère dans la maison de vos parents !

— Ou bien je prendrai ma part et m'en irai ailleurs avec elle... Choisissez.

Rose le dévisagea, stupéfaite de tant d'audace, et elle pressentit du coup les humiliations à venir. Mais se résigner à vivre seule après avoir, vingt-cinq ans, gardé Charles pour elle ! Elle se mit à pleurer, dit d'une voix brisée de rage :

— Je n'imaginais point que vous me parleriez un jour ainsi.

Et tandis que lui, pour ne point s'attendrir, allait et venait sans la regarder :

— Non, je n'ai pas le courage de vous chasser, je vous aime trop, — ajouta-t-elle.

Elle s'effondra comme une femme vaincue ; elle écouta tinter sous la bruine l'agonie du fils de Dieu et quand Charles, remué jusqu'aux moelles, fut sur le point de s'en aller, elle se contenta de soupirer, les doigts collés aux paupières :

— Ah ! vous me ferez mourir de chagrin !

On fut surpris dans le village. On remarquait bien l'assiduité de Charles, mais il semblait résigné au célibat, tranquille, et l'on ne soupçonnait pas d'un homme si comme il faut qu'il pût épouser Maria Leblond, laquelle n'avait, comme on dit, ni ses yeux dans sa poche, ni sa langue dans un sac. Il n'en fallut pas moins s'habituer à le voir fréquenter chez elle, quelque temps qu'il fît, deux fois par jour. Si un roulier malicieux s'attardait au cabaret pour l'observer, Charles s'intéressait à l'écureuil ou aux canaris, et tenait des propos indifférents qu'on trouvait drôles à cause de son trouble.

Toutes ses pensées se rapportaient à Maria. Son sommeil fut agité. Après de longues réflexions il décida qu'elle ne serait plus cabaretière, par un sentiment de dignité d'abord et aussi par un sentiment de jalousie : il tenait à ce que sa femme n'eût plus certaines des familiarités qu'exige le métier d'aubergiste, avec toute sorte de gens venus d'ici ou de là.

Il étudia en cachette un catalogue et commanda une bague. Déjà il se délectait du plaisir qu'éprouverait sa fiancée ; celle-ci,

qui prisait surtout l'authenticité du rubis et le poids de l'or, déclara :

— C'est un très beau cadeau.

Elle manifesta le désir d'en connaître le prix et donna à Charles pour le remercier un baiser à pleine bouche qui lui révéla des joies d'autant plus merveilleuses qu'elle se déroba aussitôt à ses timides tentatives.

Après la publication des bans, Rose eut les sangs tournés, ce qui explique pourquoi elle soulevait son bonnet à la dérobée et se grattait le crâne. Mademoiselle, servante de M. le Curé, lui procura l'adresse d'une maison de vins ; Charles dut commander un petit fût de malaga, un fût de seize litres que Rose enferma soigneusement dans une armoire dont les clefs ne la quittaient pas ; chaque soir elle en but un verre ; le vin lui fit du bien, mais ne parvint pas à adoucir ses humeurs.

Cependant Charles tomba d'accord avec elle sur certaines questions ; il n'aimait pas les cérémonies et décida — Maria consentait à tout pour être épousée — qu'il n'y aurait point de noces. Il espérait aussi s'en tirer avec une messe basse ; mais Mademoiselle démontra à Rose que les plus pauvres n'en faisaient pas moins et que ce n'était pas de leur situation. Par amitié pour M. le Curé, on accepta donc une seconde classe.

Maria, comme une bourgeoise, amena chez son futur un lit de cent vingt-cinq de large, en acajou plaqué, un lit que lui avait payé son premier mari.

Elle devait être en noir. Charles avait fait retaper sa redingote. Quant à Rose, elle exhiba du plus profond de son bahut la robe de mérinos qui lui avait servi, quinze ans plus tôt, à porter le deuil de Tiremarche.

IV

Ce fut une journée pluvieuse ; les corneilles n'étaient chassées des auvents par les volées de cloches que pour s'y rabattre de plus belle avec des croassements plaintifs ; des haies, des arbres, des murs, l'eau suintait ; l'humidité perlait au seuil des maisons, le brouillard flottait en tulles gris au-dessus des prés ;

sur la route de Thérouanne, personne; les fermes étaient mortes : rien n'y vivait que dans les granges, peut-être, le battement du fléau et l'ahan égal du batteur. L'église sentait la moisissure comme si l'eau bénite avait trop séjourné dans la conque ou comme si depuis plus d'une année les vitraux n'eussent vu le soleil. Charles représentait moins en toilette qu'en son costume des jours ouvrables, et malgré l'harmonium où se surpassait l'instituteur, la cérémonie sembla longue et triste. A la sacristie, les yeux de Rose s'emplirent de larmes.

— Ne pleurez point, — conseillait Maria.

— C'est trop d'émotions d'un coup, — soupira l'autre.

— Vous devriez vous réjouir, — leur dit Charles, — embrassez-vous.

Les deux femmes, qui se détestaient cordialement, se rapprochèrent et la mariée sentit sur ses joues rondes les pommettes ridées de la vieille.

— Nous nous aimerons bien, — chevrota celle-ci du ton le plus affectueux.

— Naturellement, — répliqua Maria.

Deux pauvresses offrirent un bouquet : Charles les embrassa au lieu de leur donner quelque aumône.

Après la bénédiction, les conseillers municipaux emmenèrent la noce, c'est-à-dire Rose, le couple, les quatre témoins et une tante de Maria pour leur offrir une bistouille d'honneur au cabaret. Au nom du Conseil l'adjoint invita M. le Curé et sa gouvernante qui opposèrent les règlements ecclésiastiques; tout le monde insistant un peu, la difficulté fut tournée : on convint qu'il entrerait avec Mademoiselle par la porte de derrière, du côté des étables, et qu'on ne se tiendrait pas dans la salle d'estaminet.

— C'est malheureux, — dit Charles après avoir bu et remercié les conseillers, — voilà du bien mauvais temps!

— Pourquoi vous marier l'hiver? — demanda le prêtre.

— Cela tient chaud, monsieur le Curé, — lança un loustic.

Charles rougit et tout le monde rit. Ensuite Rose s'avança au milieu du groupe et d'une voix doucereuse :

— Messieurs, — fit-elle, — j'aurais voulu vous recevoir à dîner, mais nous sommes à peine installés et nous ne pouvons

pas... Faites-nous tout de même la politesse de venir prendre un petit verre de vin d'Espagne à la maison.

Ce fut *Au Repos des Laboureurs* qu'on dîna. Une femme de journée servit la tête de veau et le rôti. Au dessert, quelqu'un y alla d'une chanson; pourtant Maria regretta la gaîté des autres noces où les garçons détachent la jarretière de la mariée, lui pincent les jambes, la déchaussent, font mille autres bonnes farces, car Charles était trop réservé pour l'embrasser en présence du monde et, tandis que les villageois jouaient aux cartes, bourraient des pipes, avalaient des petits verres, il demeura devant la fenêtre à regarder tomber la pluie jusqu'au soir. Alors il revint avec sa femme chez Rose. Celle-ci, pour montrer qu'elle entendait rester maîtresse de maison, conduisit elle-même sa bru à la chambre nuptiale, puis elle se retira dans une mansarde exposée au nord où elle avait transporté son lit de fer.

Le lendemain, un garçon qui suivait la route, Ravot, fils du charron, aperçut Maria sur le seuil.

— Ça s'est bien passé?

— Bah! — répliqua-t-elle avec un gros clin d'œil — tu sais bien que je n'en suis pas à mon premier essai.

Charles était derrière elle; il fut choqué, mais ne fit aucune observation.

AIMÉ GRAFFIGNE

(A suivre.)

LA BATAILLE
À SCUTARI D'ALBANIE[1]

Une jetée en construction qui ne défendra jamais la rade des coups de la bora ; une route, au bord de la mer, taillée à même la montagne ; au-dessus, un grand hôtel neuf auquel on monte par un large escalier creusé aussi dans le rocher ; çà et là, quelques maisons où logent les douaniers et les consuls ; enfin un caravansérail pour les muletiers et leurs bêtes : c'est le port d'Antivari. Trois navires s'y balancent : un petit yacht blanc, cadeau d'Abdul-Hamid à son vieil ami Nicolas, et qui compose à lui seul toute la flotte monténégrine ; un transport l'*Antigone*, qui bat pavillon grec, et un courrier du Lloyd autrichien, d'où sont en train de débarquer les émigrants qui rentrent d'Amérique, et que le Roi est venu recevoir.

Comme il suffit de peu de temps à ces pays d'outre-mer pour changer l'aspect d'un homme ! J'ai peine à reconnaître des gens de la Tcherna-Gora dans ces grands gaillards tout glabres, ou qui portent la moustache coupée au ciseau sur la lèvre. Ils ont d'ailleurs bon air, tous ces *Américains*, dans leurs vêtements de confection yankee, le feutre mou, bossué de trois trous élégants, et un foulard jaune ou rouge, enroulé autour du cou à la manière des cow-boys. Mais ce qui excite plus que tout l'admiration des enfants accourus pour les voir et

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

qui tourbillonnent dans leurs jambes, c'est un énorme revolver à manche d'os blanc, passé à leur ceinture dans une demi-gaine de cuir qui laisse à découvert le canon et la crosse.

Sur tous les bateaux qui arrivent en ce moment d'Amérique, il en vient d'autres, par centaines, de ces Monténégrins émigrés. Par delà l'Océan, la vieille conception du blatsvo n'a rien perdu de son antique vertu. Dès qu'on a su là-bas, dans les mines et dans les fermes lointaines, que la tchéta était ouverte, tous ils sont accourus vers la bergerie menacée. Le vieil instinct guerrier les pousse; et puis, ils savent bien que ne pas rentrer aujourd'hui serait se condamner à ne jamais reparaître dans leurs petits villages, ces petits villages moisis où il n'est guère d'exemple que ces émigrants ne reviennent, après avoir couru les chances de la sinistre Amérique.

En même temps qu'eux, descendent du bateau les envoyés d'une Croix-Rouge slave, une cinquantaine d'étudiants et d'étudiantes vêtus de façon hétéroclite, les uns comme s'ils partaient pour une expédition polaire, les autres comme s'ils se disposaient à excursionner en Égypte, et qui font, à eux seuls plus de bruit que les trois cents paysans d'outre-mer. L'un d'eux, tout flambant neuf avec un chapeau tyrolien et de belles bottes vernies, amène son cheval avec lui. Après trois jours de bateau, la bête éprouve le besoin de se dégourdir les jambes; mais le bruit de ses sabots sur les dalles du quai l'épouvante, et la voici qui rue, s'emballe, terrorise la foule, s'arrête au bord du quai, et jette son cavalier dans l'eau.

Tandis que l'on repêche l'officier sanitaire, le Roi qui s'est reposé un instant à l'hôtel, se montre en haut de l'escalier. Il descend lentement, et non sans majesté, devant la mer éblouissante, au milieu des vivats. Sur les dernières marches, on l'entoure; il disparaît au milieu des émigrants qui referment le cercle sur lui; il parle, fait un petit discours que tout le monde écoute en silence, et même la Croix-Rouge. Puis les bravos éclatent; et sortant de leurs gaines les beaux revolvers à manche d'os, tous les *Américains* déchargent leur barillet dans l'air.

Maintenant on leur distribue l'uniforme vert-olive et le fusil à baïonnette. Le Roi s'en va de l'un à l'autre, adresse un mot familier à chacun, circule au milieu d'eux comme un

gros propriétaire parmi ses métayers. Et lui-même c'est bien un paysan, cet homme gros et court, au teint rouge, avec cette expression de finesse et de ruse qu'on rencontre communément chez nos Bourguignons et nos Normands.

Fatigué, il s'assied sur les marches de l'escalier, la canne entre les jambes, son manteau jeté sur l'épaule. A mesure qu'ils sont équipés, les hommes défilent devant lui. Il leur dit bonjour de la main; eux poussent un dernier bravo, déchargent une fois encore leur revolver à six coups, et s'éloignent de ce pas allègre et bondissant, que ni la mine ni l'usine n'a pu leur faire oublier, de ce pas qu'avaient, l'autre jour, les jeunes hommes du vallon de Riéka.

A peine ont-ils disparu qu'une autre troupe arrive, une longue colonne jaunâtre que je reconnais tout de suite : ce sont les prisonniers que j'ai vus, l'autre soir, sous les lanternes de Podgoritza et ensuite à Diocléa, dans la plaine étincelante de soleil et de pluie.

Quinze jours de captivité en ont fait un bétail. La dure étape qu'ils viennent de fournir — une soixantaine de kilomètres en montagne — les a fourbus, harassés. Les uniformes sont en loques, les chaussures n'ont plus que les tiges, et des capotes gris bleu il ne reste que le capuchon noué autour de la tête en manière de turban. Ils transportent toujours ces ustensiles inestimables — gourdes, gamelles, cafetières, boîtes à pétrole retentissantes, et ces sacs gonflés d'on ne sait quelle misère, qui adoucit pourtant la vie au moment du repos. Le Gouvernement monténégrin, d'accord avec les autorités helléniques, les expédie, cette nuit même, à Corfou. On va les embarquer ici, sur le transport qui fume à l'extrémité du môle.

Ils font halte au pied du grand escalier, s'alignent sur la route comme une longue file de miséreux devant un asile de nuit, puis, deux par deux, franchissent l'étroite passerelle jetée entre l'*Antigone* et le quai. Les uns après les autres, ils s'engloutissent dans les profondeurs du navire. Je n'en reviens pas que tant d'hommes puissent ainsi loger dans un si pauvre espace! Et pourtant il disparaissent. Leur long ruban diminue sur le môle. Au bout d'une heure, le dernier passager franchit la passerelle et s'engloutit à son tour. Une douzaine de soldats

(c'est toujours des bergers qu'on a envie d'écrire) s'embarquent avec eux. Douze hommes pour conduire ce troupeau! « Et s'ils se révoltaient? demande près de moi quelqu'un à un officier du bord. » — « Rien à craindre, répondit-il; nous avons la chaudière pour les ébouillanter. »

*
* *

Plus un lit n'était libre au grand hôtel d'Antivari. Les héros de la Croix-Rouge slave avaient retenu toutes les chambres que laissait encore disponibles une autre section de la Croix-Rouge — anglaise celle-là — installée, paraît-il, depuis une semaine dans cette position confortable, avec une volonté britannique de ne céder la place à personne.

Je n'aurais d'autre ressource que de passer la nuit sur la paille, dans le caravansérail, si Monseigneur Dobréchitch, Archevêque d'Antivari et Primat de Serbie, ne m'offrait aimablement un gîte au palais épiscopal.

Ce palais épiscopal est à quatre ou cinq kilomètres du port et de l'hôtel. Le chemin qui nous y mène circule entre des oliviers, — non pas des oliviers comme ceux de chez nous, toujours chétifs, limités dans leur forme, mais des arbres énormes, aux aspects imprévus, tordus, creusés de trous, et jaillis, en familles de cinq ou six rejetons, d'une même souche puissante. Tout en marchant, le prélat me fait avec orgueil l'histoire du vieux titre qu'il porte. Primat de Serbie! titre superbe, bien déchu aujourd'hui de son ancienne splendeur. Autrefois il rayonnait du Vardar à l'Adriatique et du Danube à Monastir. Son siège était à Diocléa, dans la vieille ville romaine où je n'ai vu l'autre jour que des ruines sans intérêt, près d'un camp de prisonniers. Lorsque le schisme de Byzance eut arraché tout cet Orient au pontificat romain, le Primat dut fuir Diocléa. Il trouva un refuge à Spalato d'abord, puis à Antivari. Mais les Turcs survinrent, et cette fois, la pauvre Primatie disparut dans la tourmente.

Il y a quelque trente ans, le pape Léon XIII a rétabli la vieille dignité dans ses prérogatives, sans pouvoir ramener le troupeau à son berger. Monseigneur Dobréchitch n'étend

aujourd'hui son pouvoir que sur quelques milliers d'âmes, disséminées au milieu d'une population orthodoxe ou musulmane; et son clergé se compose, en tout et pour tout, de treize prêtres, qui exercent leur ministère dans la montagne et sur la côte.

A quelques pas de nous le sentier s'obscurcit dans la lumière crépusculaire. Je ne sais où je vais. Le mystère règne ici. On est entouré par les dieux. Ce qui m'étonnait tant, sur les bancs du collège, quand je lisais péniblement, dans Ovide ou dans Virgile, que les hommes adoraient les arbres et les sources, cette chose presque incompréhensible pour un enfant de nos climats, elle est ici à ce point naturelle, sortie de choses même, qu'en gravissant ces dalles disloquées, aux côtés de ce prélat dont le titre rappelle les plus lointaines origines du catholicisme en ces lieux, j'ai moins l'impression de monter au palais d'un Archevêque que vers quelque temple païen dédié à Vénus ou à Neptune.

Et tout à coup, à la lisière du bois, alors qu'on n'a plus devant soi que la montagne effroyable de stérilité et de désolation, une apparition surprenante, un dessin fantastique de Vierge ou de Doré! Là-haut, sur un rocher qui sort comme un bastion de la montagne à vif, un prodigieux amas de murailles, de tours, de minarets, de dômes, se découvre au regard toute une ville ruinée, une cité croûlante engloutie sous le lierre et sous la ronce! Est-ce là qu'habite l'Archevêque? Vais-je passer la nuit dans cette féerie? Hélas, même en cet Orient si dédaigneux des nécessités pratiques, cela serait trop romanesque qu'on vécût encore là-haut! Depuis plus de cent ans, depuis qu'il n'y a plus de pirates et qu'est mort le dernier Uscoque, personne n'habite plus cette ville enchantée, ce vieil Antivari, l'antique citadelle où, sur des substructions romaines, Arabes, Vénitiens et Turcs ont tour à tour édifié leurs ouvrages de défense, leurs magasins, leurs couvents, leurs églises et leurs mosquées. La vie s'est transportée plus bas, sur les bords du Clyrus, au pied de cette aire inaccessible. La vie? quelques échoppes, la mosquée, la fontaine : Touzi dans la montagne.

Un peu à l'écart du village, dans la forêt d'oliviers, la mère de Monseigneur et deux Franciscains, qui l'assistent dans les

soins du diocèse, attendaient le prélat sur le seuil du palais épiscopal. Le palais épiscopal! Une vieille maison musulmane à un étage, avec son toit en saillie, sa treille et le gracieux auvent dont les Turcs ont apporté la tradition jusqu'ici du fond de leur Mongolie. La table était dressée au fond d'un long couloir obscur, où se tenaient autrefois les femmes de l'ancien propriétaire. Seule, une lampe posée sur la table jetait un peu de clarté dans cette ombre musulmane amassée autour de nous. Du fond de ces ténèbres, un sacristain nous apportait les plats; la Mamma, comme dit tendrement Monseigneur à sa mère, distribuait à chacun le poulet à la crème et le riz au safran. Oh! l'aimable soirée! Penchés sur leur assiette, les deux Frati écoutent l'Archevêque m'exposer avec feu les droits antiques, imprescriptibles, du peuple monténégrin sur Scutari d'Albanie — droits qui remontent au fond des âges, à la quatrième croisade, au temps de la maison des Baux! Je soupçonne que depuis longtemps ils connaissent ces beaux développements historiques; et puis, tous deux sont Italiens, l'un de Naples, l'autre de Sicile : le patriotisme monténégrin de Monseigneur leur semble sans doute excessif, et les droits qu'il invoque, légèrement surannés. Mais pour le Primat de Serbie tout cela est vivant, éternel. Le temps n'est de rien à ses yeux. Scutari ou la mort! répète-t-il avec tout son pays. Qu'on sacrifie, s'il le faut, cinq ou six milliers d'hommes, mais qu'on s'en rende maître! Et il s'informe s'il n'y aurait pas moyen d'expédier de Paris quelque bonne machine volante, d'où l'on ferait tomber sur les Turcs des kilos de dynamite.

Nous en étions au dessert, et on avait posé devant nous le fromage et les grenades, quand le sacristain qui nous servait reparut presque aussitôt portant un pli à l'Archevêque, qui l'ouvrit et devint tout pâle.

— Qu'y a-t-il? s'écrièrent ensemble les Frati et la Mamma.

— Il y a qu'on ne compte plus, ce soir, que douze prêtres dans la Primatie de Serbie. Le plus jeune des Treize vient de tomber, frappé d'une balle, tandis que la croix dans une main et le revolver dans l'autre, il entraînait à l'assaut des collines de Barbaloutchi le bataillon de Dulcigno, dont il était l'aumônier.

De grosses larmes sont montées aux yeux de Monseigneur. Pauvre André Djékovitch! ne cesse-t-il de murmurer, si bon, si dévoué, si pieux! Les deux Frati et la Mamma sont bien émus eux aussi. Si éloignés de pensée tout à l'heure, maintenant ils communient dans le souvenir et la tristesse. L'évêque enlève ses lunettes tout humides de larmes et les essuie sur un coin de la nappe; les Franciscains continuent de se taire; enfin l'un deux, le plus âgé, prononce avec un soupir :

— Le pauvre! mais il fallait cela. L'autre jour *ils* ont eu un de leurs popes blessé; il fallait bien que nous ayons un mort...

Que de sens, que de passion dans ce mot! Qu'il exprime de rivalité, de concurrence, de haine sourde entre frères chrétiens ennemis! *Ils*, ce sont les Orthodoxes, — les Orthodoxes qui vont rendre le Balkan à la chrétienté et rejeter l'Infidèle à l'Asie. Dans cette guerre de délivrance les Catholiques ne jouent qu'un rôle effacé, misérable : ils sont si peu nombreux! Et que deviendront-ils lorsque les Orthodoxes feront partout la loi? N'auront-ils pas souvent à regretter les Turcs? Les nations hérétiques montreront-elles à leur égard la large tolérance dont ils bénéficiaient sous la domination du Sultan? Tout l'Orient catholique assiste avec angoisse à la débâcle turque. Et cet effroi de l'avenir, cette horreur de l'Orthodoxie, cette immense inquiétude que révélait confusément la réflexion courageuse et naïve du Frate sicilien, la voici amplement exprimée dans une lettre, qu'au même moment un Frère des Écoles chrétiennes écrivait de Constantinople, et que je donne sans y rien changer.

... Vous me trouvez turcophile, chers parents. Comment ne le serais-je pas! Voilà vingt-trois ans que je vis au milieu des Turcs, que j'apprends à connaître l'âme de ce peuple, ses qualités de cœur, sa large tolérance, sa foi profonde en Dieu, son respect de l'autorité, sa vaillance, son patriotisme. Tous les journaux catholiques de France peuvent parler de croix contre le croissant, ils négligent d'ajouter que cette croix est tout ce qu'il y a de plus grecque. Et vraiment ils oublient trop que depuis des années déjà la Turquie donne à nos religieux le pain que la France leur refuse... Les mensonges d'une presse vénale ou mal informée n'y changeront rien, les Turcs font la guerre en soldats; les Balkaniques la font en bandits. Les journaux peuvent parler des atrocités turques, mais les atrocités des Etats orthodoxes dépassent en horreur tout ce

qu'ont fait les Turcs dans le passé. Des lettres écrites par nos frères de Salonique et de Chio; d'autres lettres adressées par des parents aux enfants de nos écoles pourraient vous édifier sur la soi-disant civilisation de ces petits peuples prétendus chrétiens. Les nombreux religieux établis en Turquie, jésuites, lazaristes, capucins, franciscains déplorent cette campagne anti-turque de nos feuilles catholiques et y voient dans l'avenir un obstacle au progrès de notre religion dans ces contrées. Où pénètre le slavisme, guerre au catholicisme. Les Bulgares sont un peuple athée, les Grecs voleurs, dépravés, hypocrites, n'ont de religion que la surface. Quant aux Serbes, ils prohibent notre culte chez eux. On ne trouve dans toute la Serbie que deux prêtres catholiques, dont l'un est aumônier du ministre d'Autriche à Belgrade, et l'autre à l'hôpital autrichien. A Sophia, nos corréligionnaires sont cantonnés dans un quartier spécial comme les juifs dans un ghetto. En Grèce, ils sont soumis à toutes sortes de vexations. Tracasseries aussi dans le Monténégro, où l'on doit former des régiments séparés de catholiques et d'orthodoxes. La voilà bien cette fameuse croix libératrice des alliés balkaniques! Tous ces schismatiques ont pêché contre le Saint-Esprit; ils ont sucé avec le lait de leur mère la haine des catholiques, des Latins en particulier...

Ainsi parle ce prêtre, sans doute avec passion mais dans la sincérité de son âme. Sa lettre ne finit pas là. Et bien que la suite se rapporte à un ordre d'idées différent, je la transcris jusqu'au bout parce qu'elle est un cri du cœur :

Après la longue et terrible bataille de Lulé-Bourgas, il est arrivé ici près de trente mille blessés. Quel spectacle affreux, désolant! Où loger tant de malheureux? Les casernes, les hôpitaux étant insuffisants, on a licencié les écoles pour les transformer en ambulances. Beaucoup de ces malheureux n'avaient pour lit que leur grosse capote. Enfin on a réussi à abriter tout ce monde, le Gouvernement a été admirable d'abnégation et de dévouement pour eux. Si nous n'avions pas eu nos élèves nous aurions mis à sa disposition notre vaste établissement. On y aurait logé deux à trois mille malades. Nous avons pu néanmoins organiser une ambulance de cinquante-quatre lits. Jusqu'à présent nous avons eu une cinquantaine de malades. Trois sont morts de pneumonie; quatorze sont partis complètement guéris. Nous en avons encore trente-deux qui vont relativement bien, à l'exception d'un seul qui se dirige vers le cimetière. Il a une plaie affreuse à la jambe, et hier soir la pneumonie s'est déclarée. Trois autres ont été opérés ce matin par Sureya pacha, habile chirurgien qui a fait ses études à Paris. Deux sœurs de l'Immaculée-Conception

de Lourdes les soignent aidées d'un frère. En dehors de ma classe j'y passe presque tout mon temps libre. Vous n'avez pas l'idée de ce que ces hommes sont braves, doux, dociles, reconnaissants, d'une convenance, d'une pudeur admirable. Nos sœurs n'en reviennent pas. L'une d'elles me disait l'autre jour : « Nous ne trouverions pas pareille chose chez des soldats chrétiens! » Pas une plainte, pas un signe d'impatience, pas une parole déplacée. Plusieurs fois j'ai aidé la sœur dans les pansements qu'elle fait chaque jour; quelles blessures terribles! quelles plaies affreuses! Et quel courage, quelle endurance de la part de ces malheureux. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer leurs paroles. Voici un jeune homme d'Angora. La balle a traversé le menton, séparé en deux la mâchoire inférieure pour venir se loger dans l'épaule. Eh bien! il sourit toujours. Quand on lui demande : « Comment vas-tu? — Très bien », répond-il invariablement. Au moment où l'on a extrait la balle, il baisa avec effusion la main du docteur, puis tout haut remercia Dieu, lui demanda pardon d'avoir maudit le Bulgare qui la lui avait envoyée et lui pardonna. Sa mâchoire s'est aujourd'hui complètement ressoudée, et maintenant il peut prendre quelque nourriture solide.

Un autre, de Kastamouni, a le bras droit enflé comme la cuisse, et presque pourri; une pneumonie infectieuse se déclare, il souffre horriblement, mais pas une plainte dans ses souffrances. Il n'a à la bouche que le nom du bon Dieu. Il est père de quatre enfants; on a tout essayé pour le sauver, quinquina, champagne, etc... mais en vain. Chaque fois qu'on lui demande de ses nouvelles, il répond avec un beau sourire : « Je vais bien, ne te donne pas tant de peine pour moi, hodja; repose-toi donc un peu, je suis jeune, toi tu es âgé. » Le matin de sa mort, lorsque le frère infirmier s'approcha, il lui passa la main autour du cou en lui disant : « Approche-toi, hodja, que je baise ta barbe, que le bon Dieu soit content de toi. » Vingt minutes avant sa mort on l'appelle : « Osman! ». Il ouvre les yeux, sourit et expire après avoir prié tout le temps. Après sa mort le sourire illumine ses traits. Je ne puis retenir mes larmes. Quelle leçon de foi pour des chrétiens!

Au moindre service qu'ils reçoivent ces malheureux ne savent comment témoigner leur reconnaissance. Ils nous baisent la main en disant : « Que Dieu te le rende! » ou bien encore : « Que Dieu t'accorde cent et un ans de félicité! » Ils ne souffrent pas qu'on leur rende les services qu'ils peuvent se rendre eux-mêmes, ne serait-ce que d'allumer une cigarette. « Jamais, nous disent-ils, dans notre pays, notre père et notre mère ne nous auraient soignés comme tu nous soignes! » Les deux religieuses sont appelées, l'une « Anna » ce qui veut dire « mère », l'autre « kutchuck Anna », « petite mère ». Nous avons là cinq Circassiens, véritables hercules, le profil

fin et régulier, la figure noble et martiale. Oh ! les beaux hommes ! Et ils sont là, doux comme des agneaux, délicats, reconnaissants. « Viens chez nous, disent-ils au frère, tu y resteras un an, notre maison sera la tienne, nous te ferons voir les antiquités tous les jours, mais jamais tu ne marcheras, nous te donnerons le plus beau de nos chevaux... »

Un autre pleure d'attendrissement en voyant les soins que l'on donne à son compatriote grièvement blessé. Un petit Laze rit toujours; quand il me voit, il s'accroche à mon cou, m'embrasse; il court au pansement en riant. Tous veulent nous emmener dans leur village pour nous faire fête.

Dès leur arrivée chez nous, on les a changés des pieds à la tête, ça n'a pas été chose facile pour quelques-uns : leurs habits étaient fortement collés à leur plaie avec du sang et de la boue; il a fallu couper, déchirer; puis on leur a lavé les pieds et la figure, et ensuite, on les a couchés dans un lit bien doux et bien chaud. L'un d'eux disait : « C'est une honte, nous sommes confondus ! Des chrétiens, des Européens, nous laver les pieds à nous autres musulmans ! »

Nos élèves viennent leur faire la correspondance, car beaucoup sont illettrés. A tour de rôle, les classes viennent les visiter; les élèves causent avec eux, leur apportent des friandises, des cigarettes surtout.

Les huit premiers guéris, qui ont quitté l'ambulance, ont dit aux enfants du pacha qui les a opérés : « Dans notre village on nous avait dit que ces chrétiens étaient des barbares, des envahisseurs qui venaient s'établir chez nous pour nous supplanter; nous voyons maintenant que ce n'est pas vrai, nous nous humilions devant Dieu d'avoir eu de si mauvaises pensées à leur sujet. » Avant de partir, ils nous ont baisé la main, et nous ont embrassés les larmes aux yeux. Chaque fois que je mets le pied à l'ambulance, les figures s'épanouissent : « Hodja, me crie-t-on, comme tu nous aimes, mais nous t'aimons bien aussi ! » Et alors je barbote quelques mots de turc; nous nous comprenons sans nous comprendre; les mains se tendent et se serrent avec cordialité; ils baisent ma barbe, la caressent de leur main restée valide, car les trois quarts sont blessés au bras droit ou à la main droite.

Les familles turques nous ont envoyé et nous envoient du linge, des habits, du tabac, des confitures. Les parents des enfants ne manquent pas de les visiter, ce qui leur fait plaisir. Madame l'ambassadrice Bompard est venue trois fois les voir; elle nous a envoyé de l'argent, du linge pour nos blessés. La souscription ouverte au collège a recueilli 2 800 francs qui ont été remis à l'ambassadrice pour les différentes ambulances qu'elle a organisées... Oui, les Turcs sont un noble peuple, chevaleresque, accessible aux

sentiments les plus élevés. Ses fautes sont dues à l'ignorance profonde où l'a plongé l'absolutisme. Au lieu de le laisser écraser, l'Europe aurait dû l'aider à se relever, et mettre un frein aux ambitions des États balkaniques. Leur écrasement par l'élément slave et grec, c'est une grave atteinte au prestige de la France en ces contrées, et surtout, encore une fois, au progrès du catholicisme. »

Avais-je tort d'écrire que cette longue lettre est un beau cri du cœur? C'est d'ailleurs un fait remarquable que les Turcs aient arraché, depuis le début de la guerre, tant de ces témoignages de pitié et d'admiration.... Mais nous voilà bien loin de la petite table où nous étions assis, Monseigneur, la Mamma, les deux Frati et moi, au fond du long couloir obscur, sur lequel flottait encore je ne sais quel parfum de harem. J'imagine, aujourd'hui, ce Frère des Écoles chrétiennes, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, tombant à l'improviste dans notre petit cercle, et nous racontant toutes les choses qui sont relatées dans sa lettre. Ah! elle aurait frémi, cette ombre musulmane amassée autour de nous, en entendant cette voix étrangère célébrer avec simplicité le courage, la piété, la douceur, la résignation de l'Islam! Et sans doute beaucoup de ces paroles auraient paru impies à Monsieur Dobrechitch; mais je crois bien que les Frati, toujours penchés sur leur assiette et gardant toujours le silence, les eussent approuvées dans leur cœur.

*
* *

Le lendemain, je quittai de bonne heure l'hospitalière Primatie. Les Franciscains étaient déjà partis en tournée dans la montagne; la Mamma m'avait préparé un excellent café turc. Une robuste montagnarde — le seul guide qu'on ait pu trouver dans le village — m'attendait sur la route, tenant un mulet par la bride. Le Primat de Serbie me donna l'accolade; et de nouveau me voici sur les chemins, en route vers le quartier du général Martinovitch et les hauteurs de Mouritchan, d'où les Monténégrins bombardent le fameux Tarabosch.

Il pleut, une de ces pluies glacées mêlées de neige, chassée par un furieux vent d'Ouest, comme on en voit en automne

sur ces côtes de l'Adriatique, et qui tombent quasi sans répit, pendant des jours et des nuits. A mesure que l'eau ruisselle, sa violence paraît augmenter, comme une pierre dont la vitesse s'accélère par sa chute. Dans le sentier transformé en torrent, ou dans les petites vallées dont la pluie a fait des marécages, ma Monténégrine s'en va par grandes enjambées, infatigablement, comme insensible à l'averse. Mon mulet la suit tête basse; comme lui je baisse la tête, et sans plus de pensées que lui. Il pleut, il pleut, je grelotte : c'est l'unique sensation dont mon corps est rempli.

Après quatre heures sous ce déluge, nous arrivons, tous les trois, à l'endroit où cesse la route et où commencent les sentiers qui s'en vont à Mouritchan. Devant une maison perdue, s'entassent, au bord du chemin, les caisses de bois rectangulaires, pleines d'obus et de schrapnells, destinées à ravitailler l'artillerie monténégrine. Une troupe d'ânes et de mulets, maigres, presque transparents, couverts de plaies et de sang, attendent là, comme à Touzi, qu'on les charge, dans une immobilité complète et qui tient du prodige. Ma Monténégrine me quitte et s'en retourne aussitôt sous l'averse. Pour moi, je n'ai pas le courage de continuer ma route, et je m'arrête dans ce poste ouvert à la pluie et au vent, et qui pourtant est une aubaine, une heure délicieuse de répit pour les soldats envoyés en corvée, car ils y trouvent une cantine, du raki, et, suspendus aux poutres du plafond à portée de la main, de longs morceaux de suif où reste encore attachée de la viande.

Tantôt veillant, tantôt dormant, toujours enveloppé dans la rafale, je passe la nuit au milieu de ces bons compagnons dont je n'entends pas la langue, mais qui ont un sentiment ingénu de l'hospitalité. Le petit jour me retrouve avec eux, sous la pluie, derrière la longue file des mulets et des ânes qui portent sur leur échine, dans les petites caisses rectangulaires, la mitraille qui dans quelques heures se déversera sur Tarabosch.

Tarabosch! Ce nom avait fait trop de bruit dans mon imagination. Après ces deux journées de fatigue et de pluie, j'éprouve un grand étonnement à ne voir, par delà des mouvements de terrain et des fonds de vallées de quatre ou

cinq kilomètres, qu'une longue croupe neigeuse, toute unie sous les blancheurs qui la couvrent. A la lorgnette je ne distingue rien sur ce grand champ de neige, que des zigzags noirs, comme un dessin sur du papier. Au milieu, sur la longue pente, un arbre énorme, un olivier plusieurs fois centenaire, semble la seule chose qui vive dans ce grand désert blanc. Cet arbre solitaire, cette croupe lointaine, ce lacis de murailles en noir sur cette neige : c'est cela Tarabosch? Je l'avoue, je suis déçu. Qu'espérais-je? Qu'attendais-je donc? Il est pourtant impressionnant, ce grand silence tragique qui s'entasse avec la pluie entre les deux montagnes, sur ces vagues espaces, quand on songe que, d'une crête à l'autre, des yeux patients s'épient et ne laissent rien échapper. Autour de moi, quelques canons sont enterrés sous des abris de terre et de feuillage; un peu en avant, à deux cents mètres, des cadavres d'animaux marquent la frontière de la zone qu'on ne peut dépasser sans mourir. A la moindre chose qui bouge sur l'un ou l'autre bord, aussitôt un bruit sourd, un long déchirement anime la morne solitude, ébranle cette pluie neigeuse; un vol de corbeaux s'élève, passe emporté dans la pluie, s'abat sur la funèbre vallée; puis tout reprend le même aspect paisible, ici tout gris de pluie, là-bas tout éclatant de neige. Et ce grand paysage, en somme, ne serait en rien différent de ce qu'il est toujours à la même saison, si ce shrapnell qui éclate ne faisait, de fois à autre, fleurir un buisson blanc dans la pluie.

J'erre indéfiniment sous l'averse, allant d'une batterie à l'autre, sous les huttes de feuillage où s'abritent les canonniers. Je me sèche un moment près d'un feu pour repartir ensuite et courir vers un autre refuge. Toute cette journée interminable, monotone, sans accidents, se passe dans un mortel ennui. Pourtant ici je vois la guerre, la guerre dans son train-train sans gloire, dans sa ténacité paisible, et son immobilité. C'était ainsi, point autrement, très simple, pas du tout romanesque, et terriblement ennuyeux.

Comme la nuit venait, j'abandonnai la ligne des hauteurs pour descendre vers les sept ou huit cabanes qui composent à elles seules tout le village de Mouritchan. L'une d'elles était réservée aux étrangers, aux journalistes, qui montaient dans

ces parages; malheureusement la cahute avait brûlé la veille par la maladresse de ses hôtes, qui sans doute ignoraient l'art d'entretenir un feu, à la manière monténégrine, au milieu de la maison. Je ne trouvai plus, en arrivant, qu'un lambeau de toiture entre quatre murs noircis — une vraie crèche de Noël — et là-dedans, paisiblement installé, une sorte de saint Joseph, vêtu à la facon des popes, d'une longue robe noire et coiffé d'un haut bonnet cylindrique. Sur ses joues s'échappaient des cheveux gras et noirs mélangés de fils blancs, tandis que par derrière ils retombaient sur sa robe, serrés en cadenette par une grosse ficelle de chanvre. Il était là, assis sur une pierre, alimentant son feu avec les débris du toit, et trempant pour son repas du soir un morceau de pain de maïs dans un grand verre de raki. Il se lève, me salue en albanais, en grec et puis en italien, va chercher une pierre, la place à côté de la sienne, me fait les honneurs du logis, partage avec moi son dîner; et nous voilà tous deux causant en mauvais italien, brûlés d'un côté par le feu, glacés de l'autre par le vent, qui tourbillonne dans notre crèche, en grandes rafales mouillées.

C'était un de ces pèlerins, demi-popes, demi-vagabonds, comme on en voit tant en Orient, et qui vont d'église en église, de monastère en monastère, du fond des steppes de Russie jusqu'à Jérusalem. Celui-là venait d'accomplir une fantastique randonnée. Paisiblement, en pèlerin, son bâton à la main, il avait traversé tout le Balkan en feu, les déroutes des Turcs, les bandes macédoniennes, les armées serbes et grecques, les tribus d'Albanie, et il se trouvait là, ce soir, dans cette bicoque incendiée, ayant fait à coup sûr le plus incroyable voyage qu'on pût faire en ce moment dans le monde, sans qu'il lui fût rien arrivé. Cela lui paraissait d'ailleurs tout naturel, et à moi aussi quand j'y songe. Il y a ainsi des personnages qui ont l'étrange privilège de pouvoir circuler impunément partout. Dans ses *Nouvelles asiatiques*, Gobineau raconte la vie d'un ancien soldat de l'Empire qui se promenait de la sorte dans les régions les plus fermées de l'Afghanistan et de la Perse, un sabre nu à la ceinture, sans que personne ait jamais eu l'idée de lui faire le moindre mal, alors même qu'il se livrait aux excentricités les plus folles, comme par

exemple de relever en plein marché de Kaboul le voile des femmes musulmanes. Le hasard, une demi-innocence créent autour de ces êtres singuliers une zone de protection mystérieuse : mon pèlerin était de ces gens-là.

J'aurais voulu savoir de lui ce qu'il avait vu sur sa route; mais rien des choses extraordinaires qu'il avait traversées, ni les villages en feu, ni les armées en déroute, ni les massacres, ni les pillages, ni les viols, ni les incendies, enfin toute l'horreur de la guerre, rien ne paraissait avoir laissé la moindre trace dans son esprit. Un seul souvenir lui demeurait, un souvenir éblouissant dans le grand feu duquel tout le reste de son voyage paraissait avoir fondu : sa visite au Mont-Athos, à la Montagne-Sainte qui, depuis plus de dix siècles, est pour tous les chrétiens d'Orient le lieu sacré par excellence.

Ah! pour vous faire sentir la puissance de rêve et de vision qui sortait de ce chemineau mystique, pour la faire passer en vous comme ce vieux pèlerin la fit passer en moi-même, il faudrait la cabane, le feu, le vieil ermite, son intraduisible italien, sa grande ombre gesticulante, avec son bras démesuré et son monstrueux cylindre, qui lui aussi avait traversé les formidables hasards, conservant par miracle sa forme canonique, que projetait en ombre monstrueuse la lumière du feu sur le mur! Et il faudrait aussi le raki, la violente eau-de-vie de figues et d'herbes montagnardes, dont il nous versait à tous deux de terribles rasades! Il avait tiré de sa poche un petit album rouge, et à la lueur du feu qui nous brûlait le visage, dans la fumée du bois mouillé qui nous faisait pleurer les yeux, il déroulait devant moi ces grossières lithographies coloriées qu'on imprime en Russie et qui représentaient les principaux monastères de l'Athos, monastères grecs, russes, serbes, roumains, bulgares, avec leurs chapelles innombrables : les uns posés au bord des plages, les autres juchés sur des rochers énormes d'où ils dominent la mer d'une hauteur de trois cents mètres, d'autres perdus au fond des bois qui couvrent la Sainte-Montagne, tous l'air rébarbatif et guerrier, entourés de remparts et de tours crénelées, et faisant éclater à travers les cyprès, les châtaigners, les hêtres, leurs coupoles dorées, leurs façades polychromes, dans un désordre inoui de lignes brisées, de retraits et d'angles, un enchevêtrement aérien, vertigineux,

de dômes multicolores et de toits argentés. Oui! comment ce vieux pèlerin, dont la tête était remplie des merveilles entassées dans ces architectures fantasques, — reliques, croix innombrables, amenées là de Constantinople quand les Turcs s'emparèrent de la ville et transformèrent Sainte-Sophie en mosquée, — comment eût-il porté attention à ce qui se passait sur son chemin? Pour lui, le champ de bataille n'était pas sur la terre. Les soldats, les grands généraux qui allaient affranchir le Balkan, ce n'étaient pas les Serbes, les Bulgares, ni ces bergers monténégrins qui là-haut, dans la nuit, à quelques pas de nous, gardaient leur troupeau de canons. C'étaient les Higoumènes, les Supérieurs des monastères, la foule des moines agenouillés dans les églises dorées de tous les couvents de l'Athos! Les armées, c'étaient leurs prières qui assiégeaient le trône de Dieu; le champ de bataille était au ciel, et tous ces hommes qui s'égorgeaient d'un bout à l'autre du Balkan, ces massacres, ces viols, ces incendies, ces villages en feu, tout cela n'avait qu'un but, affranchir la Sainte-Montagne de la domination turque.

Le plus étrange dans tout cela, c'est que les propos de cet homme, si délirants qu'ils parussent, ne sortaient pas d'une imagination insensée. Plus que Sainte-Sophie elle-même, cette Sainte-Montagne de l'Athos, qui rassemble dans ses forêts tous les peuples chrétiens du Balkan, demeure l'expression la plus haute du sentiment religieux qui soulève l'Orient chrétien contre l'Orient islamique. Depuis dix siècles elle a conservé, perpétué à travers le temps, cet idéal d'unité balkanique qui, pour la première fois depuis Alexandre et les Empereurs de Byzance, se réalise aujourd'hui par la politique et les armes. Il n'avait pas tout à fait tort, le pèlerin extasié, de voir dans cette guerre la revanche de tant de croix exilées. Et il était encore moins fou, quand il célébrait avec transport les couvents et leurs merveilles. Bientôt j'allais la voir de mes yeux, cette montagne unique, toute consacrée à la Vierge, ses couvents romanesques, et leurs prodigieux trésors : ils me sont apparus dans leur réalité, plus étonnants encore qu'à travers les récits de mon extravagant compagnon et les fumées du raki.

Quelle heure pouvait-il être quand nous nous endormîmes, épuisés d'enthousiasme, de fatigue et d'alcool, au milieu de la

tempête qui semblait vouloir emporter ce qui restait de la maison, et balayer dans l'espace la crèche, notre feu, le vieux fou et moi-même...

*
* *

J'ai laissé mon pope errant dans sa cruelle masure où il semble d'ailleurs se trouver fort à son aise. Il a même l'intention, je crois, d'y villégiaturer quelques jours avant de partir pour Cattaro, où il va baiser maintenant la croix de saint Sava, le grand apôtre des Slaves, que l'on conserve à quelques lieues de la ville au monastère de Saint-Savina.

Pour moi, je n'ai qu'une pensée : fuir ces crêtes inhospitalières, revenir à la côte, trouver à Dulcigno du linge sec et mon bagage, expédié d'Antivari sur un vapeur du Lloyd.

Au camp, pas un mulet, pas même un âne disponible. Les pauvres bêtes continuent à faire leur éternelle navette entre le poste perdu où l'autre nuit j'ai passé quelques heures et les batteries de la crête. Je pars, seul, à pied, sous l'averse, n'ayant pour me guider sur ces pentes où les sentiers se confondent avec les ravines creusées par les pluies torrentielles, que les piquets fichés en terre du télégraphe de campagne. Non, pas même les pluies d'Irlande ne peuvent donner une idée de cette obstination de l'eau, de cet effondrement du ciel! Tant que je descends la montagne, je prends encore mon parti de ce déluge. Sur ce terrain rocheux, le pied trouve au moins un appui. Mais quand j'arrive dans la plaine, sur la route de Dulcigno, au bord de la vallée large de plusieurs kilomètres, que les eaux de la Bojana débordée recouvrent toute entière et qui n'est plus qu'un immense marécage, alors mon courage faiblit, et tristement sous la pluie, je m'asseois sur un rocher qui surplombe, pour contempler mon désastre. Aussi loin que mes yeux peuvent distinguer quelque chose je ne vois qu'une vaste steppe boueuse, coupée de petits bois, de haies, de prairies qui surnagent, et où toute trace de chemin a disparu. De petits îlots mouvants jalonnent ce qui doit être la route de Scutari à Dulcigno, complètement invisible sous le limon qui a tout envahi. Ce sont des villages

qui fuient à travers la boue liquide. Là-bas, de l'autre côté de la rivière, dans les montagnes qui ferment l'horizon, les bandes albanaises brûlent en ce moment leurs maisons, empalent leurs prêtres et leurs popes, et ces malheureux terrorisés ont passé la Bojana pour chercher un refuge derrière les lignes monténégrines. Ils s'en vont, poussant devant eux leurs bestiaux, leurs moutons, leurs cochons blancs et noirs, qui avec leur gros ventre ont l'air de flotter sur l'eau. Autant d'images de Callot, avec d'autres haillons, toute une turquerie pittoresque : tuniques sans manches, gilets de couleurs vives qui serrent la taille et soutiennent les seins, chemises aux larges manches pendantes, tabliers ouverts sur les hanches qui laissent voir les fortes jambes nues, larges ceintures de cuir ornées de plaques de métal. Voici encore des voiles blancs, de grands manteaux de laine, des pantalons à la turque, — des femmes d'un autre village avec un autre costume, — pauvres élégances montagnardes, trempées d'eau, souillées de boue! Ce qui passe ici devant moi, c'est la guerre éternelle, la guerre de l'ancienne Égypte, d'Assur et de Ninive, la campagne des Gaules, les ravages des Huns, les hordes de la guerre de Trente Ans, Turenne dans le Palatinat, les Cosaques dans l'Ile-de-France, les Prussiens sur la Loire, la guerre que rien ne peut changer, celle d'hier et celle de demain.

Longtemps je regarde s'enfuir les tristes caravanes, sans pouvoir me résoudre à quitter mon rocher pour me mettre à la suite de ces tribus errantes. Il faut pourtant m'y décider si je veux arriver à Dulcigno ce soir. Une charrette passe. On m'y laisse monter, et me voilà devenu à mon tour un personnage de ces fuites en Égypte! Il y a sur mon chariot un mobilier, une étable, des enfants, des paysannes et aussi une jeune femme vêtue d'habits européens, assise dans la paille et qui tient sur ses genoux la tête d'un soldat endormi. Nous allons lentement, à travers le marécage, tirés par notre paire de bœufs et dans un complet silence. La pluie a cessé peu à peu, mais l'air en est encore tout mouillé. La lourde masse des nuages fuit d'un seul bloc sous le vent. Des cimes confuses, toutes blanches de neige, se découvrent soudain, par brusques échappées pour se voiler aussitôt. Un reste de lumière répand autour de nous, sur la boue, ces couleurs luisantes et

mortellement tristes que l'on voit en automne, sur les plages où la mer se retire très loin. Au milieu de la vallée, les eaux de la Bojana forment un grand miroir brillant, froid et plus triste encore.

La nuit est tout à fait venue. Notre char silencieux n'est plus qu'une ombre dans du noir. Jamais, comme ce soir, dans ce chariot rempli de bêtes et de gens, je n'ai senti une telle impression d'être seul et perdu. Et cela ne vient pas du silence et de la nuit. Cela monte du plus profond de moi-même. Il faut être sincère : nos forces d'aimer sont bornées, notre puissance à compatir est petite. Dès que les événements se haussent à un certain dramatique on ne s'accorde plus avec eux. A Rieka, l'autre jour, je l'ai si bien senti, et avant-hier chez l'Archevêque, et ce soir sur ce chariot! Il y a trop d'inquiétude, d'angoisse autour de moi. La banale sympathie qu'on a toujours à son service est ici insuffisante, et le plus vrai sentiment qu'on puisse encore offrir, c'est le regret, presque la honte de se trouver là en curieux... Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Peut-être faut-il remercier quelque sagesse inconnue de nous avoir donné un cœur sensible et dur. Une sentimentalité toujours prête à s'épancher sur le monde serait destructive de la sensibilité même, et sans doute finirait-elle par émousser les plus fines pointes de l'âme et par tarir ces réserves profondes, d'où sortent, à certaines heures, pour les circonstances nécessaires, les sentiments que nous devons à la vie telle que le sort nous l'a faite.

Nous arrivâmes ainsi à Dulcigno. C'était au milieu de la nuit. L'attelage fit halte dans la cour d'une maison occupée par la Croix-Rouge, pour y déposer le blessé que nous amenions avec nous. J'aide à le transporter dans une salle du rez-de-chaussée. Au moment de prendre congé de la jeune femme qui durant tout le trajet n'a cessé de tenir la tête du soldat sur ses genoux, à ma grande surprise elle me dit merci en français. Et aussitôt, comme par miracle, je sens s'évanouir en moi cette impression de solitude contre laquelle je luttais tout à l'heure.

Avec une familiarité toute unie, qu'avait créé entre nous, à notre insu, ce long cheminement dans la boue, elle ajouta :

— Reviendrez-vous demain ?

Bien sûr je reviendrai! Après ces jours où tant d'impressions diverses se sont succédées en moi, sans se fixer ni s'attacher à personne, c'est un soulagement de pouvoir tout à coup rassembler autour d'un visage tant d'émotions dispersées. Et pour cela il a suffi d'un mot, d'un mot dit dans ma langue.

Accompagné d'un infirmier de la Croix-Rouge russe, un moujick venu, avec sa face hirsute, ses bottes, sa blouse rouge serrée d'une courroie de cuir et sa casquette géante, du fond de je ne sais quelle steppe du Dnieper ou du Don, je me rends à l'auberge, la seule qu'il y ait à Dulcigno, en attendant que le Roi Nicolas ait réalisé son rêve de bâtir ici un casino et un palace-hotel. Nous avançons en pleine nuit dans un bois d'oliviers, puis à travers des ruelles étroites, n'ayant pour nous éclairer que ce que laissent passer de lumière de gros nuages noirs qui fuient devant la lune. La mer qui se brise tout près fait un vacarme effroyable, et le bruit redouble tout à coup lorsqu'entre deux murs de jardin nous débouchons devant sa grande masse obscure, illuminée çà et là de quelque blancheur d'écume. Nos pieds enfoncent dans le sable mouillé, nous gravissons quelques marches d'un escalier taillé dans le rocher. Mon compagnon tire sur une cloche. Un son grave, lointain, retentit, triste comme l'appel d'un navire en détresse. Dix minutes, un quart d'heure s'écoule, puis une porte s'ouvre, des pas s'approchent dans l'allée, une serrure qui grince, et je vois devant moi, sa lanterne à la main, un grand vieillard osseux qui a pris le temps de se vêtir, pour recevoir dignement cet hôte inattendu que le ciel lui envoie.

Il me conduit à ma chambre, m'apporte un peu de viande, du fromage de chèvre saupoudré de cumin, une grappe de ces raisins frais et fripés qu'on conserve attachés aux poutres des greniers, et une bouteille d'un muscat épais et noir. Pendant tout le temps que je mange, il se tient debout devant moi, déférent comme un domestique et noble comme un grand d'Espagne. Avec ses longues jambes maigres, ses bas blancs et sa culotte bleue, son gilet rouge à boutons de métal, ses bras tombant le long du corps, ses longues et belles mains ouvertes, ses cheveux blancs, son air noble et sévère, il fait songer tout à la fois à l'immortel Caleb du manoir de

Ravenswood et à quelque vieillard grincheux des comédies de Plaute ou de Térence. Quand j'ai fini ma collation, il va s'assurer que ma fenêtre exposée au vent de mer est bien hermétiquement close, recueille dans ses larges mains les miettes qui restent sur la table et se retire en me souhaitant bonne nuit. Je le regarde faire dans une demi-inconscience produite par l'excès de fatigue; je remarque qu'il n'a pas à la ceinture le pistolet et le khandjar, et je mets cette négligence sur le compte de l'heure tardive. Mais à quoi vais-je penser là? Tout se brouille dans mon esprit. Après une pensée rapide aux soldats qui là-haut veillent sur Mouritchan autour de leurs canons, au pope qui continue sans doute de boire son raki dans sa crèche, à la plaine inondée et à notre charrette cheminant dans la boue, je glisse au plus profond sommeil.

***

J'aurais dormi, je crois, vingt-quatre heures, si des coups frappés à ma porte et la voix grondante de Spiro ne m'avaient brutalement réveillé. Par la porte entre-bâillée, le singulier aubergiste me faisait en monténégrin un discours incompréhensible mais où se marquait évidemment l'irritation la plus vive. Il était huit heures du matin, et, comme je l'appris par la suite, le bonhomme ne supporte pas qu'aucun de ses pensionnaires reste au lit après sept heures.

Plus un nuage dans le ciel : le vent du nord les a tous emportés. Une lumière éblouissante tombe sur la mer agitée, qui resplendit sans aucune ombre, et vient mourir jusque sous mes fenêtres, au pied d'une mosquée, posée comme un bibelot sur le sable. Des pêcheurs poussent à l'eau leurs barques multicolores; d'innombrables corneilles lustrées tourbillonnent avec des cris autour du minaret, et toutes ensemble prennent leur vol vers les deux puissants promontoires qui forment l'anse de Dulcigno. L'un, tout entier couvert d'une végétation broussailleuse de lentisques et de chênes verts, ne laisse apercevoir du rocher que la ligne brunâtre où peut atteindre le flot; l'autre, sans un arbre, sans un buisson, poli, fouillé comme un ancien ivoire, porte sur son sommet une

ville ruinée, plus surprenante encore que le vieil Antivari au-dessus de sa forêt d'oliviers. Ah! ces villes ruinées, qu'on rencontre à tout moment sur cette côte de féerie, depuis Trieste jusqu'à Corinthe, et qui surgissent tout à coup avec leur passé légendaire d'héroïsme et de piraterie! C'est là-haut qu'Othello étrangle Desdémone! Ici, sur cette grève, devant cette mosquée, ces personnages enturbannés qui causent, leurs chaussures à la main, c'est Shyllock et les marchands d'esclaves! Ces tours, ces murailles croulantes, ce rocher nu, à vif, ces frondaisons brillantes, cette anse étroite entre ces promontoires, ces pirates qui prennent le large, tout cela je l'ai vu, je l'ai vu bien souvent, mais c'était en images! Cela s'appelait *Soleil levant ou le marché d'esclaves*, *le Port ou la belle après-dînée*; c'était absurde, fou, irréel et charmant, c'était exactement ce que j'ai sous les yeux.

Dehors, la bora souffle en tempête. Dès que je sors de l'auberge, ce vent furieux m'assaille, me jette sur le mur. Sous le ciel magnifique, dans la lumière éclatante, c'est toutes les glaces des Alpes qui me déchirent le visage, me pénètrent jusqu'aux os. Je comprends maintenant pourquoi les vieux pirates de Dulcigno avaient choisi ce lieu pour y bâtir leur nid! Réfugiés derrière leurs murailles, les barques tirées sur le rivage ou dans les anfractuosités des rochers, sur cette côte sans abri, toutes les flottes de Venise pouvaient venir les assiéger, ils n'avaient qu'à laisser faire la bora! Et ce même souffle glacé, cette lame aiguë et sifflante explique aussi de reste pourquoi là-haut on ne voit plus que des ruines. Comme à Antivari, la vie devenue pacifique a fui cette aire inaccessible dévastée par le vent, pour chercher un refuge dans le ravin boisé qui s'ouvre en arrière de la plage. Là, sur les pentes bien protégées, les habitations se dispersent au milieu des oliviers et des vignes, toute une petite ville musulmane, avec ses maisons secrètes, ses ruelles, son bazar, son khani, ses fontaines à doubles colonnettes surmontées d'une inscription coranique. Ici tout est demeuré turc, et la population même. C'est qu'il n'y a pas quarante ans, ce pays était encore, comme celui de Podgoritza, sous la domination du Sultan. Les femmes que je croise sont en pantalon de mousseline, le visage voilé d'une soie jaune et noire, et les enfants qu'elles tirent par la main

ont toute la grâce orientale. Pour la première fois depuis que je suis arrivé dans le Monténégro, je vois des hommes dans les rues, dans les cafés, dans les boutiques, vaquer aux soins journaliers de la vie. Ce sont les annexés, les autochtones, des Albanais ou des Turcs, que l'on a craint d'envoyer se battre contre leurs frères de religion et de sang. Accroupis dans leurs boutiques ou paisiblement occupés à de petits métiers, tandis que tout le reste du pays est en armes, ces vaincus, ces gens en exil dans leur propre pays, donnent une impression pénible de prisonniers ou d'otages. Presque tous, ils ont cousu sur leur manche, en signe de neutralité, une petite croix de laine rouge. Cette petite croix de laine rouge sur tous ces bras musulmans est comme une marque visible de leur humiliation, et je sens flotter autour d'eux quelque chose de cette angoisse qui serrait si fort le cœur à Touzi et à Podgoritza.

En dehors de la ville, dans les bois d'oliviers, je retrouve les tribus errantes, qui hier soir fuyaient avec moi à travers la plaine inondée. Elles ont passé la nuit sous les grêles feuillages, et ce matin tout ce monde, femmes, enfants, ânes, moutons, chèvres, petits cochons blancs et noirs, se démène sous les arbres, heureux enfin de sentir le soleil après la pluie. Si tristes hier dans l'averse, les élégances montagnardes ont repris un peu d'éclat; les larges ceintures de cuir, brodées de fer ou d'argent, brillent comme des miroirs à alouettes; des formes blanches sous des voiles flottants passent entre les arbres : de loin on pourrait croire à des apparitions célestes, mais toutes ces blancheurs portent encore la boue du marécage, et ces anges divins se changent, dès qu'on les approche, en de vieilles femmes ridées, presque toutes horribles à voir.

Et toujours il en arrive, de ces tribus errantes, du fond de la plaine inondée! Parmi elles, beaucoup de soldats, qui évacuent l'armée et les ambulances trop pleines, pour venir jusqu'ici se faire soigner à l'hôpital. Ceux-là, ils ont passé trois jours enfoncés dans un marécage, sans presque manger ni boire, dévorés par les sangsues, après une tentative malheureuse pour tourner Scutari et déloger les Turcs des collines de Barbaloutchi. Ils disparaissent sous la boue, ils en sont vêtus, habillés, comme ces peuplades d'Afrique centrale qui pour tout

vêtement font, dit-on, sécher sur leur corps la fiente de leurs animaux. Avant de monter à l'hôpital se faire raccommoder un bras ou extraire une balle, ils s'arrêtent à l'entrée de la ville, dans un petit café, chez un vieil Albanais, où l'on peut manger et boire. Rassemblés à quatre ou cinq autour d'une jatte de terre, penchant sur le ragoût leurs têtes enveloppées de chiffons, comme ils s'escriment avec leur cuillère de bois! En un instant tout est râclé, vidé, lampé; puis ils brisent du pain dans le plat encore chaud, y versent un ou deux litres de vin, avalent ce nouveau brouet, et lorsqu'il ne reste plus rien, se lèvent, jettent sur leur épaule le fusil posé dans un coin, et clopin-clopant, s'appuyant les uns sur les autres, ils reprennent tous ensemble le chemin de l'hôpital.

J'y monte moi aussi, pour aller chercher des nouvelles de mon blessé de la nuit. Hélas, que ne ressemble-t-il à ces grandes brutes puissantes! Mais ce n'est qu'un enfant. Il y a un mois à peine, il faisait encore ses études dans une école commerciale à Milan. Sa blessure n'est pas très grave, mais il n'a pu supporter les fatigues de la campagne, les trois jours passés dans l'eau, et l'on craint la pneumonie. Il ne paraît d'ailleurs pas soupçonner la gravité de son état. Comme il s'intéresse à la vie! Que fait-on à Tarabosch? Avance-t-on sur la Bojana? Et de l'autre côté du lac, du côté de Stoja, va-t-on enfin donner l'assaut?... Il m'interroge en italien, car il ne parle pas français. Je lui dis ce que j'ai vu à Touzi, à Mouritchan. A son tour, il me raconte le combat de Barbaloutchi. Il rit, il plaisante même; il me dit comme c'est charmant d'entendre les musiques turques, si allègres, si légères, lorsque le combat commence. Rien, à l'en croire, n'est plus joli. Ces airs lui donnaient du cœur, à lui et à ses camarades, pour courir à l'assaut. Un jour ils ont pris la musique — les instruments du moins, car les musiciens avaient fui — et aussi le grand cornet, une sorte de trompe comme en avait Roland à Roncevaux, avec lequel le commandant turc donne ses ordres dans la bataille.

Il parle, parle trop, s'exalte. Sa sœur le calme, le fait taire. Pour aller le chercher dans cette ambulance perdue au milieu des marécages, où il agonisait lentement, elle a traversé toute la montagne, car leur maison familiale est loin d'ici, à l'autre extrémité du pays, sur la frontière d'Herzégovine. Rien de

plus touchant que l'affection que ces deux êtres semblent avoir l'un pour l'autre. Ici d'ailleurs, sur cette terre primitive, l'affection fraternelle revêt presque toujours un caractère passionné, qu'on ne retrouverait pas à ce point dans une autre contrée d'Europe. Ce sentiment semble même si nécessaire à la vie qu'au besoin on supplée à la nature : ainsi n'est-il pas rare de voir des hommes étrangers par le sang, et même des garçons et des filles, s'engager par serment à se prêter, en tous lieux et en toutes circonstances, un appui fraternel. Et de quelque nature qu'elles soient, nées du sang ou du serment, ces affections deviennent particulièrement vives si les parents sont morts — ce qui était le cas du frère et de la sœur que j'avais devant moi.

En quittant mes nouveaux amis, je leur promets de revenir. Et pourtant je suis rassasié de ces images de mort et de désolation. Je ressens jusqu'à la nausée, tout ce qu'a de médiocre et d'inhumain, cette vie que je mène depuis un mois bientôt, à vagabonder de la sorte, sans but précis, à la poursuite d'un détail imprévu ou d'une scène pathétique. Ah! c'est un dur moment lorsque les illusions tombées, on s'oblige à la franchise! Je le vois bien maintenant, c'est tout à fait déraisonnable de se promener ainsi, en dilettante, en curieux, dans un pays exalté par la bataille et la passion nationale. Je me fais l'effet d'être une sorte d'huissier de la guerre, un de ces tristes agents d'assurances qui s'en vont dans les villages constater les sinistres, et emploient leur journée, en attendant le train, à jouer au billard dans le café du lieu. Et même j'en viens à penser qu'à force de rechercher les scènes lamentables, c'est moi qui les fais naître. Il faut bien me l'avouer, je ne vois la guerre que de loin, et les à-cotés de la guerre bien plus que la guerre même. De place en place, elle m'a rejeté jusqu'ici comme une épave, un être inutile et encombrant. Mais quoi! voir de plus près la bataille? Assister du haut d'un rocher, une lorgnette à la main, à quelque engagement? Regarder de sang-froid, bien à l'abri des balles, des hommes tomber dans la mêlée, et ne pas prendre un fusil, ne pas courir avec eux, ce serait plus affreux encore! A quoi bon continuer cette errance inutile, cette poursuite vaine, qui ne peut qu'être déprimante quand on n'est pas soi-même engagé

dans l'action? A quoi bon disperser de-ci de-là une pitié vague et sans objet? J'éprouve le désir de partir, de reprendre la mer, de fuir ces visions d'hôpital. Et je pense à l'Athos, à la Sainte Montagne du pope vagabond, à ces châteaux de l'âme, et à l'immense armée des moines en prière qui, dans la paix de leurs couvents fortifiés, livrent une bataille silencieuse pour la délivrance du Balkan.

Le reste de l'après-midi, je le passe à courir tout le long de la mer, sur les collines, dans les sentiers de chèvres, et sur le promontoire où s'élèvera quelque jour le fameux casino dont rêve le roi Nicolas. L'idée que des croupiers, des hôteliers, des tziganes et toute la civilisation vont s'abattre bientôt sur cette solitude, attriste et avive à la fois le plaisir d'être mêlé un moment à son enchantement sauvage. Quel repos sous ces branches, quel parfum d'herbes montagnardes, quelle fête magnifique de puissance et d'ivresse donnent ici le vent et la mer! En face, sur l'autre promontoire, les ruines qui chargent le rocher prolongent cette solitude très loin, au fond des siècles, dans le vide immense du temps. Plus de tristesse humaine, plus de femmes en fuite, plus de troupeaux qui vont se faire égorger, plus de prisonniers, plus de blessés, plus de bêtes écrasées sous le poids des cartouches, plus de boue, plus de sinistres images! Du vent, des arbres, de l'eau, des pierres. Toute cette paix de la nature dans le tumulte et la force, je l'avais oubliée!

Le soir, quand à la nuit tombante, je regagnai mon auberge, j'étais bien résolu à prendre le premier bateau qui me conduirait à Athènes, et de là vers la Chalcidique et le fabuleux Athos.

*
* *

Ce matin, je monte à l'hôpital prendre congé de mon blessé, car le vapeur du Lloyd à destination d'Athènes doit toucher Dulcigno cette nuit.

Il va bien mal le pauvre enfant. La nuit a été très mauvaise et l'on redoute de plus en plus que la pneumonie se déclare. Lorsque j'arrive, il sommeille; mais son visage est si amaigri,

si rigide dans le repos que je crois avoir sous les yeux le jeune soldat de Rieka couché dans son cercueil ouvert. Sa sœur elle-même est épuisée. Depuis le jour où nous sommes arrivés tous les trois dans la charrette, elle n'a pas quitté cette chambre où elle donne ses soins à son frère et à une dizaine d'autres blessés. Je finis par la décider à prendre l'air un instant, et nous nous dirigeons ensemble vers le vieux Dulcigno, dont le mur d'enceinte s'écroule jusque dans la cour de l'hôpital.

Aussitôt franchie la voûte du formidable château qui défendait autrefois la muraille, nous entrons dans le silence et la mort. Nul autre bruit que la rumeur de la mer et du vent qui remplit tout l'espace, et les cris des corneilles qui tourbillonnent sur les maisons sans toit, et nos pas sur les dalles. Nous avançons entre les hauts palais à deux et trois étages, aux portes écussonnées des armes de Venise, avec leurs façades sculptées où les fenêtres découpent dans le ciel de grands rectangles d'azur, leurs balcons à balustres et leurs pierres en saillies, qui semblent attendre encore le bois où s'enroulait le tendelet de toile qui protégeait de la grande lumière les salles effondrées. Les Turcs ont vécu là trois cents ans, dans cette Pompeï vénitienne, sans que rien d'autre révèle leur passage qu'une mosquée pour la prière, et une inscription sur la fontaine. Ils ont aussi rasé l'église, dont on apercevait le dôme à plusieurs lieues en mer, et qui ne se dessine plus aujourd'hui sur la place que par ses fondations gisantes au ras du sol comme une immense dalle mortuaire. Pour le reste, ils ont tout laissé s'en aller doucement à la mort, s'effriter sous le vent et sous le grand soleil, qui dore et caresse la pierre mais la disjoint et la détruit aussi sûrement que le gel ou la pluie. Sur ces murs, pas une ronce, pas un arbre, pas un lierre. Ce squelette de ville est intact; la nature n'en a pas pris possession comme elle a fait d'Antivari. Tout garde ici une blancheur d'ossuaire, et deux ou trois figuiers qui poussent sur cette ville morte surprennent comme si tout à coup, au milieu de ce désert, montait la voix d'un vivant.

Nous allons comme des ombres dans cette nécropole, elle, tête baissée, moi distrait par ce prodigieux spectacle et sentant bien que la présence de cette inquiétude près de moi en

multiplie l'émotion. Nous passons, sans qu'elle les voie, devant des citernes, des tours, d'anciennes écuries, une fontaine d'où l'eau n'a cessé de couler; nous arrivons sur le chemin de ronde qui s'enfonce comme une proue dans la mer; et là, il faut vraiment que le spectacle qui se découvre à nos yeux ait quelque chose de sublime, pour retenir un moment la visiteuse inquiète qui, depuis que nous sommes partis, ne songe, je le sens bien, qu'à regagner la chambre où sont demeurées ses pensées. Elle s'arrête quelques minutes, immobile au bord de l'abîme, dans le vent qui nous cingle, à regarder ce flot qu'avant nous, du haut de ces murailles, ont interrogé tant de regards anxieux, et que nous entendons s'engouffrer avec fracas dans les grottes du rocher, d'où il rejaillit aussitôt en grandes volutes d'écume. Mais voit-elle ce qu'elle regarde? Est-ce qu'un triste lit d'hôpital ne vient pas lui cacher ce vaste horizon sans repos? Deux ou trois fois, j'ai été sur le point de lui annoncer mon départ, mais je ne sais pourquoi j'hésite. Il me semble que lui dire « je pars », c'est lui dire « Je m'en vais ailleurs chercher d'autres curiosités; votre vue m'est importune, je vous laisse à votre chagrin. » Je me tais une fois encore. Déjà elle s'est arrachée à sa contemplation, et m'entraîne de son pas rapide dans la rue irrégulière, qui monte et qui descend suivant les accidents du rocher. Quelques minutes de plus ont passé sur la ruine, depuis que nous l'avons traversée tout à l'heure, quelques-unes de ces minutes qui glissent interminablement sur elle et la détruisent chacune en secret, sans paraître y porter le moindre changement. Cinq ou six pauvres familles musulmanes habitent, m'a-t-on dit, ces décombres, mais on ne les voit point, et l'idée qu'il y a là de la vie quelque part, augmente encore la solitude. Le bruit de la mer nous accompagne, répand sur ces blancheurs funèbres sa rumeur unie, continue, presque pareille au silence : on a ici la sensation que le temps a pris une voix et qu'il s'écoule en musique...

Quand nous entrons dans la chambre, notre malade est réveillé. Je cause avec lui un moment, tandis que sa sœur aide une autre infirmière à coucher de nouveaux blessés qu'on vient d'amener à l'instant. C'est étrange : à lui non plus je n'ose pas

dire que je pars. Pourtant je m'y décide enfin, et son regard me dit : « Pourquoi partir si vite! Ne pouvez-vous attendre encore? Vous n'attendrez pas longtemps... »

Il ne se fait plus d'illusions; il sait que ses heures sont comptées, et il regrette seulement de mourir ainsi, dans son lit, sous les coups du vieux meurtrier (comme on dit en parlant de Dieu dans les chansons monténégrines) au lieu d'être tombé là-bas, le jour de Barbaloutchi.

Sa sœur revient au moment même. « Comment! Vous partez? » me dit-elle avec cet accent de tristesse des gens dans le malheur, qui éprouvent toujours le besoin d'avoir quelqu'un près d'eux — ne fût-ce qu'un étranger — auquel ils puissent dire que la fièvre a monté ou que la nuit a été moins mauvaise.

Et soudain il me semble qu'en m'obligeant moi-même à rester quelques jours auprès de ces deux jeunes gens, je réparerai, en quelque sorte, ma curiosité indiscrète et tout ce qu'a eu d'inhumain mon passage en dilettante à travers ce pays, où depuis que je suis arrivé, la mort a fait tant de ravages. Mon temps est-il donc si précieux? Quelle agitation m'entraîne? Je leur dis que je reste. Et quel sourire du blessé m'en récompense aussitôt!

— Vous voyez, il va déjà mieux! me dit sa sœur en me serrant la main.

Minute inoubliable où ces deux jeunes gens que je connais à peine, et qui, eux, me connaissent moins encore, semblent attacher à ma présence je ne sais quel espoir chimérique, quelle valeur de talisman! oui, vraiment inoubliable, et qui brusquement me lie à cette terre monténégrine, où tout à l'heure encore j'étais un étranger.

Quand j'arrivai chez Spiro l'avertir que je gardais ma chambre et que je ne prendrais que le bateau suivant pour Athènes, je ne trouvai plus l'hôtelier. Il venait d'être condamné à cinq jours de prison, pour avoir mis brutalement à la porte un de ses pensionnaires, un pharmacien bosniaque, qui refusait obstinément de se lever avant dix heures! Le plus comique de l'aventure, c'est qu'après avoir condamné l'irascible vieillard, le juge lui a levé sa peine en considération des hôtes qui sont dans son auberge; mais Spiro a refusé arro-

gamment sa grâce et il entend rester ses cinq jours sur la paille.

L'étonnant personnage! Il paraît que l'autre semaine, il est parti, avec toute la jeunesse de Dulcigno, donner l'assaut à Tarabosch. Le général Martinovitch a renvoyé à ses fourneaux ce vieillard de soixante-quinze ans, ce vieux proscrit qui demandait à mourir pour sa patrie, — car Spiro est un proscrit, et cela est toute une histoire.

A Cettigné, dans sa jeunesse, il servait comme kawas chez le ministre de Russie, lorsqu'un jour il surprit son maître trop empressé près de sa femme. Sans considérer plus longtemps ce qu'il devait au représentant du Tzar, il le jeta par la fenêtre. C'était un crime de lèse-majesté : Spiro fut condamné à mort. On commua sa peine en exil. Il vint alors s'établir dans ce petit port de Dulcigno qui, en ce temps-là, appartenait au Sultan. Quelques années plus tard, la ville devint monténégrine. Personne, je pense, n'eut l'idée d'en expulser le proscrit, qui naturellement, au premier coup de feu, était rentré dans son pays pour se battre. Toutefois le port d'armes lui resta interdit, et c'est pourquoi, l'autre soir, lorsqu'il est venu m'ouvrir, je n'ai pas vu à sa ceinture le revolver et le khandjar...

Me voici donc installé — pour combien de temps, je ne sais — dans cette auberge dont le maître est en prison par sa propre volonté. Il n'y a plus pour faire le service qu'une vieille femme si usée, qu'il faut vraiment un effort de l'imagination pour concevoir qu'en la fleur de ses ans elle a réussi à séduire même un célibataire de Cettigné. La nature qui s'est montrée ici tellement prodigue envers les hommes, dont elle fait, comme de Spiro, des merveilles d'élégance et quasi de jeunesse jusqu'à près de quatre-vingts ans, ne s'est guère mise en frais pour les femmes! Et même la petite servante qui assiste la duègne, jupon court et pieds nus, que serait-elle, la pauvre, si elle n'avait pour elle la souplesse d'anguille de son petit corps de douze ans?

Avec moi, dans l'auberge, sont descendus un Prince danubien, prétendant, paraît-il, au trône d'Albanie, flanqué d'un secrétaire d'une maigreur extravagante; un photographe napolitain, à demi journaliste, qui revient de conquérir la Libye,

et un grand diable d'Allemand qui se fait passer pour professeur, mais qui, je l'ai appris plus tard, était un officier saxon se rendant à Scutari prendre du service chez les Turcs.

Est-ce le Prétendant au trône d'Albanie, ou bien son secrétaire qui ressemble en tout point au Martin de Candide; est-ce le grand Teuton déguisé en Pangloss, ou le conquistador italien, qui donnent à cette auberge un air de comédie? Je pourrais m'y croire à Venise, au temps d'un conte philosophique. On n'y joue pas au pharaon, mais très avant dans la nuit, nous bataillons ferme au poker. Pendant trois jours le Prétendant eut une veine insolente. Le quatrième, il disparut emportant tout notre argent.

Pangloss s'évanouit à son tour. Il avait frêté une barque dans le plus grand mystère pour gagner Saint-Jean-de-Medua, et partit sans dire adieu. Après de grands épanchements, le photographe se sépara de moi, pour aller refaire sa fortune ébréchée par le Prince, au grand hôtel d'Antivari, chez les Anglais de la Croix-Rouge. Je restai seul à l'auberge avec l'ancienne passion du ministre de Russie, et la petite servante aux pieds nus, n'ayant pour tête à tête à table, sur le mur en face de moi, que les portraits de personnages fameux dans le Balkan : Danilo de Monténégro, Alexandre II de Russie, le Grand-Duc Serge, le Bulgare Stambouloff, le couple infortuné d'Alexandre et de Draga, tous fusillés, dynamités, revolvérisés, massacrés, — un vrai martyrologue. Au milieu, un chromo plus neuf, plus rutilant que tous les autres représentait les quatre rois alliés chevauchant de conserve, et en grands uniformes, dans une plaine jonchée de cadavres ottomans ; un fantôme à cheval, un Constantin diaphane sous le pallium rouge des empereurs romains guidait ce quadrille royal ; et tout au fond de la composition, une Sainte-Sophie, jaune et bleue, étincelait avec ses dômes dans une lumière d'apothéose...

*
* *

La pneumonie qu'on redoutait s'est déclarée depuis hier. Personne ne garde plus l'espoir de sauver le pauvre enfant, excepté peut-être sa sœur, qui s'obstine dans son illusion, avec

le sentiment obscur que sa confiance est le seul lien qui rattache son frère à la vie, et qu'y renoncer une seconde serait ouvrir la porte à la mort.

Chaque jour je monte là-haut; je passe presque tout mon temps dans la chambre du malade, ou bien assis parmi les pierres qui ont roulé de la ruine jusque dans cette cour d'hôpital, et l'ont envahie tout entière comme une végétation parasite. Elle n'a rien de triste, d'ailleurs, cette cour toute remplie de soldats convalescents. J'y reconnais beaucoup des hommes que j'ai vus, l'autre jour, dans le café de l'Albanais; on a extrait une balle à celui-ci, raccommodé une jambe à celui-là, remis le bras de cet autre, et tous ils vont à merveille. Frais rasés, ils sont superbes, avec leurs grands traits réguliers, sous le bonnet de coton et la longue capote grise. Cette vieille race paysanne possède un sang si vigoureux et si sain! Des balles ont traversé des corps de part en part, perforé un poumon, sans empoisonner ces tissus merveilleux. Lorsqu'ils ne sont pas tués sur le coup, presque toujours ces montagnards en réchappent; après quelques jours ils guérissent, et regagnent le front, à l'insu du médecin bien souvent, mais toujours en ayant soin d'emporter en cachette la couverture de leur lit!

Ils sont assis, comme moi, sur des pierres, le dos appuyé à la ruine, fumant des cigarettes ou le chibouk énorme et long comme un gourdin, qui joue si fréquemment son rôle dans les querelles de villages. Au-dessus de nos têtes, la masse énorme du rempart, dominée elle-même par la haute tour de guet, d'où les anciens pirates surveillaient ce qui se passait sur la mer; au-dessous de nous, les oliviers, la ville et le vallon, et, par une échappée entre les deux promontoires, une immense perspective sur les îles violâtres qui parsèment la côte, et s'égrènent ainsi, très loin jusqu'à Corfou, où les prisonniers turcs, étendus comme nous dans la cour de quelque forteresse, regardent eux aussi la mer.

Parmi ces convalescents, il y en a toujours un qui chante, en soutenant sa voix de ce petit violon plein d'aigreur qui s'appelle une guzla. Que chantent-ils? Quel vieux chant slave? Est-ce la chanson d'Ivan le Noir qui, depuis cinq cents ans, dort dans une des grottes du vallon de Riéka, en attendant que les fées protectrices de la Tchernagora viennent le

réveiller, pour le conduire avec ses guerriers à la conquête de la mer? Ou bien, est-ce la chanson des trois frères Martinovitch qui, dans la même nuit de Noël, exterminèrent à coups de massue tous les musulmans du pays?... Ces lentes mélopées, soutenues par ces cordes qui grincent, ces longs couplets qui montent, puis décroissent et recommencent sans fin, tout cela appartient au plus haut moyen âge, et va rejoindre même les siècles homériques. Les chibouks fument doucement; les hommes semblent pris dans les mailles invisibles d'une incantation magique. La chanson et ces pierres sortent du même passé aboli; mais à ces paysans assis là près de moi, les pierres sans doute ne disent rien, tandis que la chanson continue de perpétuer en eux quelque chose de l'âme très ancienne où elle est née. Pour moi qui n'en comprends pas le sens, je m'engourdis à sa monotonie, et je prolonge en elle l'impression de la ruine, sa solitude et sa désolation.

Pendant ce temps, tout près de nous, la mort continue son œuvre. Je me lève de fois à autre, pour aller voir s'il n'y aurait pas quelque répit dans la fièvre. Mais elle a, comme cette chanson, son rythme monotone et sûr. Elle monte, doucement, redescend, puis remonte encore. Je reste dans la chambre, inutile, un instant; puis je regagne la cour où la chanson continue...

Vers le soir je descends chez Spiro, et toujours à la même heure j'aperçois, au balcon d'une maison modeste, une vieille Anglaise étendue sur sa chaise de bateau, devant une table pliante, sur laquelle est posé son ouvrage et son thé, et qui regarde le coucher du soleil. Qui est-ce? Une vieille institutrice, une ancienne dame de compagnie, ou bien la veuve classique d'un officier des Indes, qui, après avoir erré par le monde, ou vécu dans les brumes de Liverpool ou de Glasgow, s'est souvenue, un jour, de ce petit port de Dulcigno aperçu en passant, et a songé que ce serait un endroit confortable pour y finir sa vie? Elle est là, sur son balcon, dans son fauteuil, devant sa table, tournant sa cuiller dans sa tasse, et embrassant du regard, derrière son lorgnon à chaîne d'or, le soleil qui se couche, la mer, les ruines, les verdures, la mosquée. Et il semble que ce soleil, cette mer, ces verdures, ces pierres, cette mo squée, cette collaboration de la nature et des hommes pour

créer en ce lieu quelque chose d'unique, tout cet immense effort n'ait eu pour fin dernière que de produire de la béatitude chez cette Britannique.

C'est l'heure où, sur la plage, les corneilles, au soir tombant, quittent les promontoires et commencent à tourbillonner avec des cris autour du minaret. Elles s'y abattent par centaines. Le muezzin, qui monte pour la prière du soir, les fait s'envoler toutes. Sa faible voix se mêle aux cris des oiseaux qui tournoient et au bruit du flot sur la grève. Qu'elle est émouvante, à cette heure, cette mince prière qui sort de sa barbe argentée et se mêle à tous ces bruits de nature! On croit entendre la plainte de l'Islam, hautaine et résignée. Elle dit : « Je suis le repos, le rêve, la contemplation, l'humilité, la sagesse; je suis les grandes étendues, les roses de la Perse, les jardins dans les sables, les cyprès dans les cours : je suis la vie dans la mort. Inventez, pour me détruire, des machines meurtrières! Vaincu sur votre petit coin du monde, je refleuris ailleurs, dans la Chine innombrable, les Indes embrasées et dans la sombre Afrique. Vos religions à vous ne s'épanouissent que dans les brumes. Mon domaine à moi est celui du soleil, et vous ne détruirez ni l'eau, ni les palmiers, ni la fleur du rosier, ni l'ombre du cyprès... »

Soudain la voix se tait, le vieillard disparaît. Il s'est mystérieusement évanoui dans l'escalier du minaret, et l'on dirait que c'est l'Orient tout entier qui vient de disparaître avec lui. Le bruit de la mer continue, prolongeant indéfiniment la plainte du vieillard, ou plutôt une autre plainte, celle-là éternelle et qui survivra sans fin à celle des religions et des hommes. La troupe des corneilles cesse sa ronde aussitôt et s'abat sur la tour désertée, qui semble maintenant n'être plus qu'un gigantesque colombier, un grand nid pour les oiseaux.

Cependant le muezzin est sorti de sa mosquée, si digne dans sa robe violette, le visage si fin sous son turban de neige! Ah! qu'il faudra de siècles pour créer dans ce Monténégro, dans cette robuste forêt d'hommes, une branche aussi fine! Et à ce moment, chaque soir, c'est la même comédie. De petits enfants turcs, toujours comiques avec le fez posé sur l'occiput rasé, se sont introduits dans la cour. Le vieillard les aperçoit et leur donne la chasse. Et j'admire l'énergie avec laquelle ce

vieux bonhomme d'ivoire, épuisé, semble-t-il, d'ascétisme et de jeûne, envoie des coups de pied, rapides et précis, dans toutes ces petites culottes bouffantes.

*
* *

C'est fini. La maladie s'est montrée la plus forte. Mon ami est mort cette nuit. Ses derniers mots ont été : « Ah! la jolie musique! » De quelle musique voulait-il parler? Etait-ce ces musiques turques dont il m'entretenait l'autre jour, et qu'il avait entendues à l'assaut de Barbaloutchi? Ou bien ces autres musiques, plus mystérieuses, venues d'on ne sait d'où et qu'entendent parfois les mourants?

Sa sœur aurait voulu emporter son corps dans leur village familial, sur la frontière d'Herzégovine. Mais le pays est si bouleversé, les communications si difficiles qu'elle doit renoncer à cette idée. Et c'est à Dulcigno, dans cette terre récemment conquise et quasi musulmane, que le jeune homme sera enterré.

Ce fut l'appareil ordinaire des enterrements orthodoxes. Devant l'iconostase d'une humble chapelle rurale, on posa le cercueil, de telle sorte que le visage du mort — ce pauvre et jeune visage, si pâle, si menu sous le bonnet monténégrin — fût tourné face à Dieu. Longtemps, le pope et ses petits acolytes psalmodièrent des chants nazillards. Les prières terminées, nous tous qui allions le visiter dans sa chambre, à genoux devant le cercueil, nous posâmes, après sa sœur, le dernier baiser sur ce froid visage de cire. Puis le convoi se mit en route avec le pope qui chantait. Un soldat convalescent portait le couvercle du cercueil, orné de têtes d'anges et d'ailes en papier doré. Le vent était tombé, la journée magnifique. Nous passâmes devant la maison de l'Anglaise. Elle était toujours là, sur son balcon, devant sa table pliante, en face de l'admirable décor. Et à cette minute, je crus voir en sa personne l'image d'une Europe fanée, assistant, distraite et impuissante, à la grande tuerie du Balkan.

Spiro, qui sortait de la prison, se joignit au cortège. Nous marchâmes côte à côte jusqu'au cimetière qui se trouve dans un bois d'oliviers. Au bord de la fosse, le pope versa sur le cercueil ouvert le vin de la communion. Puis un homme descendit ajuster le couvercle de bois blanc, et la terre retomba sur le jeune héros, caillouteuse et mêlée de brindilles d'oliviers.

Tous ensemble (car il n'y avait guère que des soldats blessés à suivre l'enterrement) nous reprîmes le chemin de l'hôpital, et cela ressemblait à un autre convoi. Là haut, rien n'était changé : il n'y avait qu'un malade de moins.

Je passai seul le reste de l'après-midi à errer dans les ruines qui, loin d'être attristantes, donnaient après ces moments cruels une immense impression de douceur et d'apaisement. Dans cette ville morte, on n'avait pas l'envie de se révolter contre le destin. Ici la destruction semblait si naturelle, on y sentait si bien que ce silence, toujours accompagné de ce murmure de vagues qui ressemble à la voix du temps, était la vraie fin de toutes choses!

J'y demeurai jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où le jour lui-même semble mourir dans ces pierres. Quand je rentrai à l'hôpital dire un dernier adieu à la sœur de celui qui n'était plus, je la trouvai dans son sarrau d'infirmière, et comme je lui demandai : « Que pensez-vous faire maintenant? » — « Vous le voyez, répondit-elle en me montrant le lit encore inoccupé que venait de laisser son frère : soigner celui qui le remplacera. »

*
* *

Comme toujours en cette saison, le vapeur du Lloyd ne jette pas l'ancre dans le port de Dulcigno : la rade est trop peu sûre. Il faut aller s'embarquer, à quelques kilomètres, dans un endroit romanesque qui s'appelle le *Val di Noche*. Le bateau devait passer à cinq heures du matin. Je quittai Dulcigno en pleine nuit. Un porteur et un guide m'attendaient sur la plage, aussi noire, aussi dramatique que le jour où j'y étais arrivé. Le vieux Spiro m'accompagna jusqu'à la sortie de son jardin, m'éclairant de la même lanterne avec laquelle il

était venu m'ouvrir sa porte l'autre soir. Sans doute craignit-il que sa vivacité envers le pharmacien bosniaque ne me laissât une fâcheuse impression de son hospitalité, car, en me souhaitant bon voyage, il me fit traduire ces mots par l'Albanais qui me servait de guide : « Le Bosniaque était insolent; mais moi, j'aime les étrangers, et pour leur être utile, je les porterais sur mon dos! »

Je serrai cordialement la main de l'excellent vieillard. Il leva sa lanterne pour éclairer l'escalier difficile qui descend sur la plage, et il la tint ainsi levée, comme un salut à son hôte, jusqu'au moment où je tournai dans la rue du village.

Après une heure de marche en file indienne, dans la montagne, sur un sentier sans âge, qui a dû servir immémorialement aux pirates de la côte pour ramener à Dulcigno le butin déposé là-bas, dans l'anse mystérieuse, à l'abri de la tempête, par les navires de course, nous descendîmes sur le *Val di Noche*. C'est une grande vasque d'ombre, au fond de laquelle est la mer aussi calme qu'un étang. Impossible de rêver un endroit plus solitaire. Il semble que dans le calme profond de ce lieu ignoré ne puisse pénétrer que le silence d'une voile. Un vapeur du Lloyd pensera-t-il jamais à jeter l'ancre ici, dans cette nuit, au milieu de ces bois? On en doute. En effet nous l'attendons longtemps. Il fait froid; l'aube s'est levée; depuis deux heures il devrait être là, et lorsqu'il apparaît enfin, sa présence attendue paraît encore un miracle.

Quelques minutes plus tard nous passions devant Dulcigno. Au sommet du rocher assailli par la mer, la masse toute blanche des ruines brillait du premier éclat du jour. Vainement j'y cherchai l'ombre qui, l'autre jour, avec moi s'est avancée jusqu'au bout du promontoire, toute remplie à son insu de ce qui reste de bonheur au fond de la pire inquiétude. Qu'y viendrait-elle faire aujourd'hui? Le destin s'est prononcé, et je ne vois là-haut que les pierres immobiles et les corneilles innombrables qui les enveloppent dans leur ronde.

Au fond de l'anse, sur la plage, repose la mosquée; derrière elle j'aperçois le jardin de Spiro. Bientôt le vieux muezzin va monter dans sa tour, et Spiro reprendra sa vie bougonnante et pressée, en attendant que le Grand Meurtrier vienne le frapper à son heure. Voici la maison de l'Anglaise; et voici

les petits bois d'oliviers où s'abritaient les familles errantes; au-dessus, le champ où repose le jeune héros. Voici, dans sa virginité d'aurore, le promontoire de chênes verts et de broussailles, où bientôt s'élèvera le casino du roi Nicolas. Nous tournons le cap. Tout disparaît, s'efface derrière le rideau de verdure. Podgoritza, Touzi, Stoja, Mouritchan, Barbaloutchi, Tarabosch reculent au fond de l'horizon montagneux et bleuâtre. Là-bas, dans ces ravins, la bataille se poursuit sans trêve, acharnée, meurtrière. Désormais, j'apprendrai par un simple journal ces choses que, depuis des semaines, je poursuivais sur les sentiers et dans des gîtes de hasard. Chaque tour de l'hélice m'éloigne de ces lieux héroïques où, je viens d'en faire l'expérience, un curieux n'a pas sa place. Et maintenant, je m'en vais, vers l'autre bord du Balkan, sur les rives de l'Égée, voir les combattants de l'Athos, les combattants mystiques, dont les prières s'élancent au-dessus des forêts.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

GUILLAUME II

ET LES PANGERMANISTES

Le 22 novembre 1888, Guillaume II déclarait dans son discours du trône :

« Je ne considérerais pas comme compatible avec ma foi chrétienne et avec les devoirs qui m'incombent comme empereur vis-à-vis de mon peuple, d'imposer à l'Allemagne les souffrances d'une guerre, dût-elle même être victorieuse. » La même année, il disait : « Il me répugnerait d'abuser de la force pour une guerre agressive. L'Allemagne n'a besoin ni de gloire militaire, ni de conquêtes depuis qu'elle a définitivement conquis le droit d'exister comme nation unie et indépendante. »

Comme, presque partout, ces protestations pacifiques rencontraient le doute, Guillaume II ressentit cette méfiance comme une injure. Il a souvent exprimé les sentiments pénibles qu'elle lui fit éprouver.

Pacifique et loyale fut la politique de l'Empire pendant quatre ans, du 20 mars 1890 au 26 octobre 1894, alors qu'elle était dirigée par le comte de Caprivi sous les ordres de l'empereur. L'Empire allemand se rapprocha de l'Angleterre par la Convention de Zanzibar. Des traités de commerce facilitèrent et accrurent les relations entre les peuples de l'Europe centrale, et préparèrent la pénétration économique de l'Allemagne dans les nations voisines. La Russie, il est vrai, s'était alliée à la

France, blessée qu'elle était par le refus de l'empereur de renouveler le pacte secret que Bismarck, après s'être allié à l'Autriche, avait conclu avec la Russie contre la même Autriche. Mais, vers la fin du gouvernement du comte de Caprivi, un traité de commerce rétablit de nouveau les bons rapports entre l'Allemagne et la Russie. La France elle-même fut touchée par les politesses que lui fit le kaiser.

Guillaume II voulut gagner la confiance des autres nations; des cessions de territoires en Afrique plurent à l'Angleterre, qui donna en échange la petite île d'Héligoland, à l'embouchure de l'Elbe. Ce fut pour l'Empereur l'occasion de manifester solennellement sa politique pacifique :

> Je suis fier, déclara-t-il, en prenant possession de cette nouvelle acquisition, que nous l'ayons obtenue en pleine paix...
>
> C'est par une convention que nous avons acquis cette île de par la libre volonté du gouvernement et du pouvoir législatif d'un peuple qui nous est apparenté. Je réunis cette île à la patrie allemande sans combat et sans effusion de sang, comme le dernier morceau de terre allemande...

Légitimer une annexion par la « libre volonté » de celui qui l'a consentie, répudier le « combat et l'effusion de sang », déclarer que Héligoland était le « dernier morceau de terre allemand » convoité, ce n'était pas le langage que le monde avait accoutumé d'entendre dans la bouche des Hohenzollern ou de leur chancelier.

Cette politique pacifique et honnête eut ses jours de triomphe que Guillaume II voulut glorifier à jamais par des tableaux symboliques.

Deux Puissances se tenaient sur la réserve : la France, dont Guillaume II n'avait pas effacé les souvenirs ni dissipé la méfiance, et la Russie avec laquelle l'Allemagne n'avait pas renouvelé le pacte secret dit de réassurance. Or, en 1895, ces deux États alliés se trouvèrent engagés en Extrême-Orient, où le Japon venait d'imposer à la Chine un traité de paix qui lésait les intérêts de l'un et de l'autre. Lorsqu'ils réunirent leurs flottes pour intervenir, on vit, à la surprise du monde entier, la flotte allemande rejoindre les navires français et russes, et l'empire d'Allemagne unir ses efforts diplomati-

ques à ceux de la Double-Alliance pour imposer au Japon la renonciation à la plus grande partie de ses succès.

L'empereur estima que cet événement qui avait amené une première collaboration entre la République française et l'Empire allemand méritait d'être célébré par l'image. Il donna au professeur Knackfufs les indications nécessaires pour exécuter un tableau qu'il avait imaginé, dont le sujet était le Péril jaune. Les nations de l'Europe réunies sur un rocher, la France, aux côtés de l'Allemagne, et, derrière elle, les autres, groupées sous l'emblème de la croix, regardent au loin, où, dans la fumée d'une ville en flammes, s'élève un bouddha rayonnant. « Peuples d'Europe, défendez vos biens les plus sacrés », telle fut l'inscription que Guillaume II écrivit lui-même pour cette allégorie.

En juin 1895, l'inauguration du canal reliant la mer du Nord à la Baltique donna l'occasion de grandes fêtes auxquelles le kaiser convia les flottes de toutes les Puissances. « Les cœurs de toutes les nations se dirigent vers nous dans un (*sic*) regard plein d'attente. Elles désirent, elles réclament la *paix*. Par la *paix* seulement le commerce mondial peut se développer, par la *paix* seulement il peut prospérer. Et la *paix*, nous la voulons et nous la maintiendrons. »

Encore une fois le pinceau du professeur Knackfufs dut requis au service de l'idée impériale : le Michel allemand, devenu un saint Michel, s'appuyant sur son glaive, armé d'une cotte de mailles et d'un bouclier aux aigles allemande et prussienne, monte la garde à la porte du Temple de la Paix, où les nations cultivent les sciences et les arts. Les mauvais esprits de la guerre, foudroyés par le regard de l'archange, se débattent sur les marches du temple. Guillaume II dicta l'inscription : « Ni pour, ni contre personne », *Niemand zu lieb, niemand zu leid.*

*
* *

Cependant, l'homme qui avait fondé l'Empire, Bismarck, vivait encore. Il s'étonnait et raillait. Par deux fois, il éleva la voix pour revendiquer le caractère de son œuvre, que le nouveau souverain voulait altérer.

— Une politique pacifique et loyale? disait-il. Mais j'ai fondé cet empire par la guerre, et la guerre je l'ai provoquée au bon moment en faisant d'une chamade une fanfare.

Et Guillaume II dut donner au général de Caprivi l'ordre d'expliquer au peuple allemand que la dépêche d'Ems n'avait pas été, comme le prétendait Bismarck, falsifiée, afin de transformer la chamade en fanfare.

— Une politique pacifique et loyale? Mais cet empire, je l'ai allié ouvertement à l'Autriche contre la Russie et en cachette à la Russie contre l'Autriche.

Et Guillaume II dut donner au général de Caprivi l'ordre d'expliquer que ce traité de réassurance, que lui-même, d'ailleurs, avait répudié, n'était pas une déloyauté.

Or, Bismarck avait de nombreux partisans. Dans le conflit qui s'était élevé entre le premier chancelier et le jeune empereur, une grande partie de la nation suivait le vieillard qui avait fait l'unité de l'Allemagne. La première des critiques fut dirigée contre l'accord anglo-allemand relatif à l'Afrique orientale. Cette convention apparut aux partisans de Bismarck un abandon injustifiable d'intérêts allemands, et un acte de faiblesse dont le chancelier de fer n'aurait pas été capable.

L'opposition au *caprivisme* tenta de s'organiser. Une association fut fondée sous le nom de *Allgemeiner deutscher Verband*, Ligue générale allemande; elle lança, au printemps de 1891, un appel virulent : entouré de toute part de nationalités ennemies, le peuple allemand, y était-il dit, avait, plus que tous les autres, besoin d'unir toutes ses forces; et dans la formation de cette union, il retardait de plusieurs siècles tant par sa propre faute qu'à cause d'événements historiques qui lui avaient été défavorables; il était donc urgent d'assurer à l'Allemagne l'importance mondiale à laquelle lui donnaient droit son rang de grande puissance européenne, le besoin d'augmenter les débouchés de son industrie et la nécessité d'empêcher les émigrants allemands de se laisser absorber par les nations étrangères. « Quand un peuple entier, disait cet appel, s'inspire de l'idée de sa grande mission historique et en fait l'objet de sa volonté nationale, il trouve toujours les voies et les moyens de réaliser l'idéal qu'il poursuit. » D'ailleurs, maintenir et répandre l'élément allemand dans toutes les

parties de la terre, ce serait travailler de la façon la plus efficace au progrès de la civilisation.

Cet appel eut un succès formidable : en octobre 1891, la nouvelle Ligue qui se vantait de personnifier « la conscience nationale de l'Allemagne », comptait dix mille membres. En quelques mois, ce chiffre doubla : il fut de 21 000 en mai 1892.

Bientôt, il est vrai, la nouvelle organisation subit une crise. Tandis qu'elle se heurtait à des difficultés légales dans certains États allemands et qu'elle était troublée par des querelles personnelles, l'attitude du Gouvernement dans la défense de la loi militaire en 1893 fit paraître moins nécessaire un groupement d'opposition nationale. Mais lorsque la Ligue se mit sous la direction du Professeur Dr Hasse, député de Leipzig au Reichstag, elle prit un nouvel essor. A partir du 1er janvier 1894, elle publia une revue hebdomadaire, les *Alldeutsche Blätter*, Feuilles pangermanistes; elle prit dans le courant de 1894 le nom de *Alldeutscher Verband*, Ligue pangermaniste, qu'elle a conservé depuis. Voici ce qu'elle déclarait :

« Cette ligue veut implanter dans la masse du peuple allemand la conviction que le développement de l'Allemagne est loin d'être terminé par les événements de 1870 et de 1871. Des intérêts communs à tout le grand peuple haut et bas-allemand n'ont encore pris aucune forme politique ou économique. De plus en plus l'idée se répand que l'empire allemand est devenu un empire mondial. Mais les conséquences qui en résultent, n'ont pas encore été tirées. Au-dessus des intérêts de l'État, il y a les intérêts de la nation : plus sacré que l'amour de la patrie, doit être l'amour de la nation mère. » Ainsi se trouvait nettement posé le principe de la plus grande Allemagne. Et, dès son début, la Ligue pangermaniste s'occupa de la question polonaise, du règlement de l'émigration et de l'immigration, enfin des intérêts d'outre-mer du peuple allemand. Bientôt elle agrandit encore son champ d'action, et elle put constater ces premiers résultats :

Si aujourd'hui les relations de l'Allemagne avec les Allemands d'Autriche sont devenues plus animées, si le sentiment de la communauté nationale trouve parmi les Flamands de Belgique une expression plus vive que jamais depuis la séparation des Pays-Bas de l'ancien empire germanique, si les affaires de l'Afrique du Sud

commencent à mieux être comprises, si dans la presse allemande la conscience nationale se manifeste plus fortement qu'il y a quelques années, quand il s'agit de juger les choses non-allemandes, c'est pour une très grande part l'effet de l'activité de la Ligue pangermaniste.

Ainsi deux politiques s'opposaient en Allemagne : la volonté de l'empereur, pacifique, loyale, respectueuse des droits d'autrui, et les tendances arrogantes et agressives des pangermanistes. L'histoire du règne de Guillaume II racontera un jour comment ces deux principes se sont alternativement combattus et alliés, et quelle influence les exigences de la Ligue et les concessions ou les résistances de Guillaume II ont eue sur la vie publique de l'empire et la politique du monde.

*
* *

La création de cette Ligue nationaliste dont le premier acte avait été de protester contre l'abandon de terres coloniales avait fait impression sur Guillaume II. Aussi, avant même le changement de chancelier qui eut lieu en 1894, il marqua par plusieurs actes que les intérêts allemands d'outre-mer ne seraient plus matière à concessions destinées à gagner l'amitié de l'Angleterre.

Lorsque le Transvaal introduisit le monopole de la poudre, de la dynamite et de l'alcool, ce furent principalement des maisons allemandes qui obtinrent la concession de la vente de ces matières. De même, lorsque le gouvernement de la république transvaalienne prononça la déchéance de la compagnie anglaise qui avait dû construire la ligne reliant Prétoria à Lourenço-Marquez, ce furent des Allemands qui se chargèrent de la construction de la ligne. Ainsi l'industrie allemande se trouva intéressée dans le sud de l'Afrique; elle demanda la protection de l'empire lors des troubles que provoquaient à ce moment les rapports entre les Boërs et la Grande-Bretagne.

Lorsque, à la fin 1894, une révolte de Zoulous menaça le port portugais de Lourenço-Marquez, les pangermanistes développèrent de vastes programmes pour le sud de l'Afrique. Ils

réclamaient une opposition systématique à toutes les entreprises anglaises sur ce domaine. Ils voulaient imposer au Portugal la cession de la baie de Delagoa à la République du Transvaal et préparer une alliance entre celle-ci et l'Allemagne. Ces idées ne furent pas adoptées par le chancelier Caprivi; mais l'Allemagne s'opposa pourtant à toute action anglaise. Aussi, lorsque quatre vaisseaux de guerre britanniques apparurent devant le port portugais, sous prétexte de lui porter secours, l'empire allemand y envoya immédiatement deux navires. Et cette mesure arrêta l'action anglaise.

L'inauguration du chemin de fer de la baie de Delagoa donna lieu à de grandes manifestations germanophiles à Prétoria. Non seulement les maisons de commerce allemandes ayant des intérêts dans la région se firent représenter aux fêtes, mais le consul allemand de Lourenço-Marquez et des officiers de la marine impériale y participèrent officiellement; Guillaume II et le président Krueger échangèrent alors des télégrammes.

Cette intimité faisait prévoir que l'Allemagne ne laisserait pas passer sans intervenir l'attaque dirigée le 29 décembre 1895 par le Dr Jameson contre les Boërs. En effet, l'empire protesta le 1er janvier 1896 à Londres, et lorsqu'on apprit que le Dr Jameson avait été fait prisonnier par les Boërs, Guillaume II adressa au président Krueger sa fameuse dépêche de félicitations. Cet acte était bien dans les idées pangermanistes. La Ligue s'empressa d'envoyer également des adresses de félicitations au président Krueger et au secrétaire d'État, Dr Leyds. Une pétition adressée par le comité central au chancelier de l'empire lui demanda de déclarer publiquement que l'Allemagne prenait sous sa protection les républiques sud-africaines.

La dépêche au président Krueger annonçait un changement d'orientation dans la politique impériale. On avait reproché au comte de Caprivi de négliger les intérêts allemands à l'étranger; cette accusation avait troublé Guillaume II, qui était le premier empereur vraiment allemand. Tandis que son père et son grand-père avaient été surtout souverains de Prusse, le jeune kaiser entendait bien être le chef de toute la nation allemande.

C'est pourquoi, quelques jours après la fameuse dépêche, le 18 janvier 1896, célébrant le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'empire allemand, il jura sur le drapeau du premier régiment de la garde « de garantir l'honneur de la nation et de l'empire, à l'intérieur et à l'extérieur ». Au banquet qui eut lieu dans l'après-midi, il interpréta ainsi son geste :

Nous avons le devoir de conserver ce que nos ancêtres ont obtenu par leurs combats. L'empire d'Allemagne est devenu un empire mondial. Partout dans les contrées les plus éloignées de la terre, il y a des milliers de nos compatriotes. Les marchandises allemandes traversent l'océan. Les valeurs que l'Allemagne confie à la mer, atteignent des milliers de millions. A vous incombera le devoir, plein de responsabilités, de m'aider à rattacher plus intimement ce plus grand empire allemand à celui de notre patrie. Le vœu que j'ai fait ce matin en votre présence, ne pourra se réaliser que si j'obtiens en tout votre appui et si vous me le donnez dans un esprit d'union et de patriotisme. En exprimant le désir que vous soyez unis et que vous m'aidiez à remplir mon devoir, non seulement vis-à-vis de mes compatriotes proprement dits, mais aussi vis-à-vis de tant de milliers de compatriotes à l'étranger, c'est-à-dire à les secourir quand ce sera nécessaire, et en nous souvenant de ces vers : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder vraiment »..., je lève mon verre en l'honneur de notre patrie chérie et je crie : Vive l'empire allemand!

Ainsi Guillaume II venait de proclamer la politique mondiale de l'empire. Il inaugurait une nouvelle époque de l'histoire allemande, comme il le dit lui-même le 1er juillet 1896 dans un discours où se retrouvent toutes les idées exprimées par les appels antérieurs de la Ligue pangermaniste. Aussi la Ligue s'empara immédiatement des paroles impériales et lança un nouvel appel à la nation :

... Il faut que nous imposions à la grande masse de notre peuple la conviction que l'évolution de l'Allemagne est loin d'être terminée par l'année 1870 à 1871. Nous ne devons pas oublier qu'au delà des poteaux frontières rouges-blancs-noirs, il y a des milliers d'Allemands, que le peuple allemand tout comme d'autres peuples civilisés, a le droit et le devoir de prendre part, en qualité de *peuple de maîtres* — *Herrenvolk* —, à la direction des destinées du monde entier et que, sur le chemin menant à une position de puissance

mondiale, nous n'avons fait que le premier pas en fondant l'Empire.

Puis les pangermanistes développèrent et précisèrent leur programme. Le professeur Dr Ed. Heyck affirma dans un pamphlet « le droit à l'existence de l'impérialisme allemand ». Le président Dr Hasse se chargea lui-même dans le pamphlet *Deutsche Weltpolitik*, de justifier la politique mondiale et d'en définir le but. Enfin toute une série de brochures sous le titre *Der Kampf um das Deutschtum*, — Le combat pour le germanisme, — étudia la situation des Allemands émigrés dans les nations étrangères.

Dans la première de ces monographies — *Die Weltstellung des Deutschtums*, La position mondiale du germanisme — le Dr Fritz Bley, oppose les peuples de maîtres dont les Allemands font partie bien entendu, aux races inférieures qui n'ont pas pu se maintenir, comme les Grecs, les Celtes et les Goths.

Nous sommes, sans aucun doute, dit le docteur, le peuple le plus guerrier de l'univers. Pendant deux siècles, la force allemande a soutenu l'empire chancelant des Romains. La puissance des Germains ne peut être brisée que par des Germains. Sept fois dans des batailles de nations — dans la forêt de Teutobourg, dans les plaines de Châlons, à Tours et à Poitiers, sur les bords du Lech, à Liegnitz, devant Vienne contre les Turcs et à Waterloo — nous avons sauvé la civilisation de l'Europe. Nous sommes le peuple le plus capable dans tous les domaines de la science et des beaux-arts! Nous sommes les meilleurs colons, les meilleurs marins et même les meilleurs commerçants...

Ce titre de *peuple de maîtres* — que les pangermanistes s'attribuent les prédestine à se mesurer un jour dans une lutte à la vie à la mort avec les Slaves et avec les Anglo-Saxons. En attendant, il leur permet de mépriser les autres peuples déchus, parmi lesquels ils rangent la France.

*
* *

La politique mondiale solennellement proclamée en janvier 1896 fut discutée par l'opinion publique en 1896 et en

1897. Ce fut seulement l'année suivante qu'elle porta ses fruits.

Cette lenteur s'explique par différentes raisons. D'abord l'Allemagne ne pouvait se risquer dans de nouvelles difficultés aussi longtemps que la puissance maritime la plus importante se sentait encore blessée par la manifestation allemande en faveur des Boërs. Ensuite il manquait à l'Allemagne une flotte pour appuyer l'action de l'empire outre-mer. Le gouvernement impérial commença par prendre ses mesures pour remédier à cet état de choses.

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères qui avait assumé la responsabilité de la dépêche au président Krueger, fut envoyé en 1897 ambassadeur à Constantinople, et son successeur, le comte de Bulow, entama des pourparlers qui, sous la forme d'une convention secrète, amenèrent en 1898 la réconciliation avec la Grande-Bretagne.

En ce qui concerne la flotte, la Ligue pangermaniste, dès la fin de 1895, avait entrepris une campagne pour en obtenir l'accroissement. Son président, le Dr Hasse, avait inauguré une série de conférences, qui furent faites par ses membres les plus influents. Un grand nombre de brochures furent publiés [1].

Le 2 mars 1897, le comité de la Ligue demanda au gouvernement impérial de fixer un programme naval complet, et d'établir comme principe que la flotte allemande devait toujours être supérieure à la flotte russe et égale aux deux tiers de la française. En juin, le congrès pangermaniste de Leipzig approuva cette démarche et la renouvela.

Dans cette campagne, les revendications de la Ligue s'accordaient avec les sentiments personnels de l'empereur, qui s'étaient plu à rappeler en octobre 1893 l'antique devise de la Hanse : *Navigare necesse est, vivere non est necesse* et, qui, l'année d'après, avait lancé le mot d'ordre : *Mit Volldampf voran!* « En avant, à toute vapeur ».

1. N° 4, *Genugt Deutschlands Wehrkraft zur See?* La force maritime de l'Allemagne est-elle suffisante? — N° 6, *Deutschlands Seegefahren.* Les dangers de l'Allemagne sur mer, par le capitaine Weyer. — N° 7, *Die deutsche Flotte.* La flotte allemande, par l'amiral Werner. — N° 10, *Warum die deutsche Flotte vergrössert werden muss?* Pourquoi la flotte allemande doit-elle être augmentée? par le Dr Ad. Lehr.

Une loi sur sur la flotte fut donc présentée, à la fin de 1897, au Reichstag qui la vota en avril l'année suivante. Cette loi assurait à l'Allemagne une flotte de cuirassés d'escadre, 8 cuirassés côtiers, 9 grands croiseurs et 26 petits croiseurs avec 2 cuirassés et 7 croiseurs de réserve.

La Ligue pangermaniste n'avait pas attendu cette loi pour réclamer des manifestations de la force allemande. Au mois d'octobre 1895, elle avait adressé au chancelier, prince de Hohenlohe, une pétition relative aux affaires d'Extrême-Orient. Elle déclarait qu'à la suite de l'intervention de l'Allemagne, de la France et de la Russie après la paix de Shimonoseki, c'était une obligation pour l'empire de faire stationner quelque temps des navires de guerre dans les eaux chinoises; cela donné, le manque d'une base maritime sur les côtes du Pacifique était déplorable. La Ligue conseillait au chancelier « de prier les gouvernements de sauvegarder l'autorité et les intérêts de l'empire en travaillant avec toute l'énergie possible et sans égard à la malveillance d'autres États, à l'acquisition, dans les eaux chinoises, d'une possession suffisante, forte et assurée, soit d'un port, soit d'un groupe d'îles ».

Le gouvernement s'occupa immédiatement de rechercher l'emplacement le plus favorable. Ces études terminées, il attendit du hasard le prétexte nécessaire pour procéder à une occupation. Or, en septembre 1897, deux missionnaires allemands furent assassinés dans le Shantung méridional. Immédiatement l'amiral Diederichs, qui croisait dans les eaux chinoises, conduisit son escadre dans le port de Kiao-tchéou et occupa la ville. Le prince Henri y amena, le 26 janvier 1898, des troupes et en prit possession. Le 6 mars 1898, le gouvernement chinois accordait à l'Allemagne sur ce territoire un un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans.

D'autre part, lorsque le président de la Ligue avait défini la politique mondiale, il avait demandé que l'Allemagne réclamât à temps la part « à laquelle elle a droit » dans la liquidation de la Turquie et de la Chine. Fritz Bley avait déclaré à la même occasion que les puissances de la Triplice devaient rouvrir l'ancienne route commerciale allant par Vienne et Belgrade, à Byzance et en Asie Mineure. Le territoire turc et les

États balkaniques devaient être considérés comme le hinterland de la Triplice, capable de recevoir d'Allemagne et d'Autriche une grande partie du surplus des naissances. Une brochure de la Ligue pangermaniste — *Deutschlands Ansprüche an das türkische Erbe*, Les droits de l'Allemagne à la succession turque — traite cette question en détail; on y trouve réuni tout ce que les Allemands notables, comme Moltke, Roscher, List, Lasalle, Rodbertus et d'autres, ont dit sur les avantages que l'Allemagne pourrait retirer de l'empire ottoman. Cette monographie, publiée en 1896, concluait qu'il fallait assurer à l'Allemagne la possession de l'Asie Mineure et des pays situés entre l'Euphrate et le Tigre. C'est vers ces contrées qu'en vue du prochain démembrement de la Turquie, il fallait diriger l'émigration allemande.

Bientôt le gouvernement de l'empire acquiesça. Tandis que la France et l'Angleterre étaient occupées à régler l'incident de Fachoda, Guillaume II entreprit un voyage en Orient. Il voulait introduire l'influence allemande en Turquie, où les autres puissances d'après lui, n'avaient su remplir leur rôle ni au point de vue religieux, ni au point de vue politique :

En religion, dit-il à Jérusalem le 29 octobre 1898, les chrétiens sont divisés; il faut même les empêcher par les armes d'en venir aux mains entre eux. En politique, sous tous les prétextes possibles, on arrache aux mahométans un lambeau après l'autre sans en avoir le moindre droit, de sorte que l'influence des chrétiens a diminué partout et a baissé jusqu'à son niveau actuel. Maintenant, c'est notre tour. L'empire allemand et le nom allemand ont aujourd'hui dans l'empire ottoman une autorité qu'ils n'ont jamais eue...

Le 8 novembre, il fit à Damas cette déclaration sensationnelle :

... Plein d'émotion à la pensée d'être à l'endroit où séjourna l'un des souverains les plus chevaleresques de tous les temps, le grand sultan Saladin, un chevalier sans peur et sans reproche, qui souvent a dû donner à ses adversaires des leçons de véritable esprit chevaleresque, je saisis avec plaisir l'occasion de remercier avant tout le sultan Abdul Hamid de son hospitalité. Que le sultan et que les trois cent millions de mahométans qui, dispersés sur la terre, vénèrent en lui leur calife, soient assurés qu'à tout moment l'empereur d'Allemagne sera leur ami.

Revenu à Berlin, Guillaume II se félicita d'avoir vu partout le nom allemand respecté plus que jamais. « J'espère, dit-il, que cela durera et que notre voyage aura contribué à ouvrir de nouveaux champs d'action à l'énergie et à l'industrie allemandes... »

Ainsi l'amitié du sultan, le pélerinage aux Lieux Saints, l'émotion au tombeau de Saladin se résumaient en un bilan commercial et politique. La Ligue pangermaniste prit immédiatement cette résolution : « Il faut travailler pour que le voyage de l'empereur ait les effets qu'on avait l'intention de provoquer et que les avantages économiques qu'il y a moyen de réaliser, soient acquis au peuple allemand. » La Ligue créa une commission permanente pour les questions d'Orient, le 16 avril 1899, dans une réunion qui eut lieu au palais du Reichstag à Berlin.

***

Guillaume II s'était lancé avec enthousiasme dans la campagne en faveur de la flotte et dans les questions d'Orient et d'Extrême-Orient. Mais le programme des pangermanistes exigeait l'action simultanée de l'Allemagne sur tous les continents sans égard aux inimitiés auxquelles elle pourrait se heurter. Le kaiser, homme scrupuleux et ressentant tout le poids de la responsabilité qu'il porte, ne pouvait et ne voulait pas obéir à toutes les exigences des pangermanistes. Il hésita et résista.

Le 25 décembre 1895, l'*Alldeutsche Verband* avait adressé au chancelier une pétition relative à la question de Samoa. Par une convention conclue le 14 juin 1889 à Berlin entre la Grande-Bretagne, l'Allemagne et les États-Unis, Samoa devait rester indépendante et neutre sous l'administration commune des consuls des trois puissances contractantes. Cet état de choses ne donnait pas satisfaction aux Allemands. Aussi, les intérêts allemands étant prédominants, disait l'adresse pangermaniste, il ne faut pas hésiter à introduire sur ces îles la domination exclusive de l'Allemagne. Si l'on reculait dans cette affaire, tout l'avenir colonial de l'Empire serait compromis.

Le moment d'agir était propice, puisque le président des États-Unis venait de proposer au Congrès de renoncer aux îles de Samoa.

Le gouvernement allemand fit la sourde oreille pendant deux ans. Mais déjà la Ligue pangermaniste avait soulevé une nouvelle question coloniale, celle des Carolines. Comme les démarches faites par elle discrètement auprès des autorités de l'empire s'étaient de nouveau heurtées à un refus formel, le professeur Dr Hasse se décida à lancer un appel énergique à l'opinion publique. Dans les *Alldeutsche Blätter* (1898, n° 49) le président de la Ligue se dit indigné de l'inaction du gouvernement allemand au moment où l'Espagne et les États-Unis étaient en guerre. La terre se partageait à nouveau, et cette nouvelle répartition de l'influence politique allait se faire au détriment de l'Allemagne :

Les hommes d'État attendent l'initiative de l'empereur, et cependant l'attention de l'empereur est distraite des événements qui se passent en Afrique et en Asie. On voit que le gouvernement se tait, se tait toujours et refuse ainsi au peuple allemand, qui pourtant est majeur, la confiance que d'autres gouvernements accordent généreusement à leurs peuples; mais en même temps la confiance des populations patriotiques et monarchistes s'évanouit d'une façon effroyable.

Ce fut la première attaque directe contre Guillaume II qui ne suivait pas assez vite les injonctions de la Ligue pangermaniste. Tandis que l'Amérique convoitait les colonies espagnoles, l'Allemagne n'avait même pas le droit de préemption sur les îles Carolines! Léon XIII, en établissant en 1885 le régime de cette colonie espagnole, avait omis de reconnaître cette faculté à l'empire.

Il n'y a pas de doute, disait le Dr Hasse, qu'une politique allemande, *si elle était intelligemment dirigée*, consciente d'elle-même et soutenue par l'opinion publique, saurait exploiter la situation actuelle dans l'intérêt de l'Allemagne et tirerait du nouveau partage du monde autre chose que quelques feuillets de papier sur lesquels sont feintes les bonnes volontés de gens dont aucun n'est vraiment notre ami. Mais avec la meilleure volonté, nous ne parvenons pas à trouver trace d'une pareille politique allemande!

La diatribe du Dr Hasse prouvait qu'en critiquant l'inaction du gouvernement, les pangermanistes n'hésiteraient pas à attaquer l'empereur lui-même. La Ligue fut satisfaite : le 12 février 1899, les îles Carolines, Mariannes (sauf Guam) et Palau furent achetés moyennant la somme de 16 750 000 marks. Ensuite, le 14 avril 1899, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères déclara au Reichstag que le maintien à Samoa des droits garantis à l'Allemagne par les traités était une question d'honneur national. Félicité le surlendemain par le comité de la Ligue, il entra en pourparlers avec les autres puissances : par la convention de Londres du 14 novembre 1899, à laquelle les États-Unis accédèrent, les îles Samoa furent partagées entre l'Allemagne et l'Amérique tandis que l'Angleterre reçut les îles Salomon, Choiseul et Isabelle.

Autre affaire, sur un tout autre terrain. En Autriche, pendant l'été 1897, on avait mené une campagne formidable contre les ordonnances Badeni sur l'emploi des langues. Les pangermanistes de ce pays, depuis longtemps groupés en sociétés et représentés aux parlements par des députés des plus actifs, déclaraient que c'était une injure pour les Allemands que l'on mît leur langue sur un pied d'égalité avec le tchèque et les autres idiomes slaves. La campagne s'étendit en Allemagne où la Ligue pangermaniste fit de nombreuses démonstrations et organisa des meetings en faveur des Allemands d'Autriche. Longtemps Guillaume II et son gouvernement refusèrent de rien faire en faveur des sujets allemands de François-Joseph. Et, vers la fin de l'année il fut interdit à des députés autrichiens de prendre la parole en Allemagne dans les réunions pangermanistes. Interpellé par le Dr Hasse, le comte de Bulow invoqua des considérations de convenances internationales.

Alors, grande colère de la Ligue et de la presse pangermanistes. Le 18 décembre 1898, le comité de la Ligue déclara dans une résolution que l'attitude du ministère autrichien Thun était « capable de mettre sérieusement en danger le maintien d'une alliance qui, pourtant, est essentiellement dans l'intérêt de l'Autriche ». Renouvelant l'expression de ses sym-

pathies aux Allemands du pays des Habsbourg, il annonça « qu'il saluerait avec plaisir toute mesure du gouvernement de l'empire traduisant ces sympathies en actes ».

En 1899, les *Alldeutsche Blätter* posèrent ouvertement cette question : la politique allemande ne doit-elle pas tendre à réunir l'Allemagne, l'Italie et la Russie dans une alliance qui procéderait au démembrement de l'Autriche? Quelques semaines plus tard la revue *Die Gegenwart* réclamait une intervention de l'empire allemand en Autriche :

On ne peut plus demander à l'Allemagne de confier à une Autriche slave la mission de défendre l'empire contre les Russes dans le cas d'un coup de main français. Le moment est venu où l'Allemagne doit sortir de sa réserve. Ainsi tout fait croire que de Berlin on a envoyé des conseils amicaux à Vienne... Nous sommes vivement intéressés aux troubles intérieurs de la puissance danubienne; il ne nous est pas permis de rester des spectateurs impassibles, à moins que le gouvernement n'abandonne en dernière heure sa finesse politique, qui a mis l'empire des Habsbourg, dans une situation grave d'où ne tarderont pas à naître des complications nationales au delà des frontières.

Le gouvernement allemand qui, un instant, avait paru blâmer l'attitude des pangermanistes, dut se soumettre aux exigences de la Ligue. Il bouda l'Autriche et lui fit sentir son mécontentement. D'abord il expulsa d'Allemagne un grand nombre de Slaves autrichiens. En 1898, Guillaume II ne fit pas la visite qu'il avait faite jusqu'alors tous les ans à Vienne. Une loi du 24 mars 1899 modifia l'organisation militaire allemande et créa un nouveau corps d'armée à Leipzig, de sorte que l'Allemagne avait six corps d'armée prêts à envahir la Bohême par trois côtés.

Cette attitude énergique donna à réfléchir à l'Autriche. Elle écouta les conseils de l'Allemagne. En août 1899, le comte de Bulow se rencontra au Semmering avec le comte Goluchowsky. Ensuite le chancelier, prince de Hohenlohe, alla trouver l'empereur François-Joseph à Ischl. Quelques semaines plus tard, le comte de Thun démissionna bien qu'il disposât de la majorité. Un ministère d'affaires lui succéda et abrogea le 17 octobre 1899 les fameuses ordonnances.

Ainsi la politique mondiale, proclamée le 18 janvier 1896, ne s'était réalisée sur plusieurs points qu'avec de grands retards et beaucoup d'hésitations. Nous avons vu que le président de la Ligue pangermaniste s'était plaint des « distractions » de Guillaume II et qu'il avait fait prévoir une diminution de la confiance du peuple en lui.

Devant ces critiques, l'empereur dut affirmer à nouveau le principe de la plus grande Allemagne. Aussi l'année 1899, qui marque l'action de l'empire à Samoa, aux îles Carolines et en Autriche, est-elle remplie de nouveaux discours sur la politique mondiale. « C'est mon principe, dit Guillaume, à Hambourg le 17 juin, de trouver partout où c'est possible, des points nouveaux qui peuvent nous servir d'appuis et où plus tard nos fils et nos petits-fils pourront s'établir et profiter de ce que nous avons acquis pour eux. »

Ces proclamations, commentées avec empressement par la presse pangermaniste, amenèrent une nouvelle campagne impérialiste, dont le gouvernement profita pour faire passer la deuxième loi sur la flotte du 4 juillet 1900.

*
* *

En cette année 1900, où le comte de Bulow succéda au prince de Hohenlohe, le gouvernement impérial eut à traiter plusieurs problèmes délicats.

Les procédés de l'Allemagne en Océanie avaient blessé les Américains. Le blocus de Manille avait provoqué un conflit entre l'amiral Dewey et le commandant de l'escadre allemande. L'amiral avait déclaré : « Ce n'est pas par les bateaux allemands et par un pavillon qui s'achète un demi-dollar l'aune chez n'importe quel commerçant, que je me laisserai empêcher de bloquer le port. D'ailleurs si l'Allemagne veut la guerre avec l'Amérique elle peut l'avoir à tout moment » Lorsque le capitaine Coghlan, revenu à New-York, dévoila ces incidents au cours des fêtes qu'on organisait en son honneur, une formidable vague anti-germanique passa sur toute l'Amérique. L'Allemagne dut s'efforçer de faire oublier sa conduite qui, à

la suite de l'action pangermaniste, lui avait aliéné les sympathies des États-Unis.

Le président Krueger vint en Europe pour y chercher des sympathies et une aide. Les pangermanistes, fidèles au programme qui avait provoqué la dépêche à Krueger, réclamèrent une intervention de l'Allemagne. Mais les suites de la manifestation de janvier 1896 étaient encore trop présentes à l'esprit de Guillaume II, la réconciliation avec l'Angleterre avait été trop difficile pour que l'empereur se lançât encore une fois dans une pareille aventure. Il refusa au président Krueger l'entrevue que celui-ci avait sollicité. Les pangermanistes furent seuls à exprimer leur sympathie au président.

Enfin l'occupation de Kiaotchéou avait été en Chine le signal d'un mouvement xénophobe qui finit par l'émeute des boxers. Toutes les colonies européennes de Péking furent en grand danger ; mais la principale victime fut du côté des Allemands : l'ambassadeur, le baron de Ketteler, fut assassiné le 20 juin 1900. Une expédition armée s'imposait pour ramener la tranquillité en Chine et pour venger la mort du diplomate allemand. Toutes les nations civilisées y prirent part ; mais sur la proposition de la Russie, le commandement en chef fut donné à l'Allemagne, en la présence du maréchal Waldersee.

Guillaume II ne manqua pas de rappeler que cinq années plus tôt, il avait adressé cette exhortation aux nations civilisées : « Peuples d'Europe, défendez vos biens les plus sacrés ! » Tout en regrettant de ne pas avoir été compris, il constata avec satisfaction que son idée se trouvait réalisée par la force des choses.

Mais les difficultés rencontrées dans les événements d'Amérique, de Sud-Afrique et de Chine inquiétèrent Guillaume II. Elles étaient les conséquences de l'impérialisme qu'il avait proclamé en 1896, et des actes que lui avaient dictés les pangermanistes. L'empereur résolut de donner à l'idée de la politique mondiale un caractère plus conforme à ses propres sentiments. Assagi par des expériences pénibles, le Kaiser ne veut plus qu'une expansion pacifique dont personne ne puisse prendre ombrage. Il le déclare dans son discours prononcé le 19 juin 1902, à Aix-la-Chapelle :

... La puissante armée allemande est la garantie de la paix de l'Europe...

Bien loin, au delà des mers, notre langue se répand, bien loin s'étend le vol de notre science et de nos recherches savantes : il n'y a pas d'ouvrage dans le domaine des études modernes qui ne soit rédigé dans notre langue, la science ne produit aucune idée qui ne soit tout d'abord utilisée par nous pour être copiée ensuite par les autres nations.

Voilà l'empire mondial qu'ambitionne l'esprit germanique...

Guillaume II croyait avoir trouvé la forme définitive de ses idées. Conservant du mouvement pangermaniste le principe de la plus grande Allemagne, il répudiait toute politique agressive. Il s'imaginait à la tête d'un empire pacifique, respecté partout et dominant le monde par sa science et son esprit industrieux. Il en exprima sa satisfaction lorsqu'il annonça l'abolition de la dictature en Alsace-Lorraine :

... Lorsque je montai sur le trône, les peuples étrangers avaient à mon égard une méfiance profonde, quoique non justifiée, parce qu'ils supposaient que je recherchais les lauriers des succès guerriers. En réponse à cela il était de mon devoir de convaincre l'étranger que le nouvel empereur allemand et que son empire étaient disposés à consacrer toutes leurs forces au maintien de la paix. Pour réaliser cette tâche, il fallait un long espace de temps. Aujourd'hui le peuple allemand sait quelles sont les voies que j'ai résolu de suivre pour son bien. Les princes me soutiennent de leurs conseils et de leur aide. L'étranger, loin de voir en nous une menace pour la paix, s'est habitué à compter sur nous comme sur les défenseurs inébranlables de la paix...

*
* *

Renié par Guillaume II, le pangermanisme se plaignit amèrement de l'ingratitude des gouvernants. Depuis qu'il était devenu gênant, on ne voulait plus se rappeler les services qu'il avait rendus. Le président de la Ligue se fit lui-même l'interprète de ces sentiments au congrès pangermaniste d'Eisenach en 1902.

Mais bientôt la Ligue prit l'offensive. Au congrès de Plauen, M. Clap, avocat à Mayence, fit un rapport sur les

« changements survenus dans la position mondiale de l'empire d'Allemagne depuis 1890 » et publia dans la suite son discours sous le titre « Le bilan du nouveau cours ». Depuis le départ de Bismarck, affirme-t-il, la politique de l'empire avait consisté principalement en manifestations oratoires ou en actions à peine ébauchées. Jamais on n'avait osé poursuivre une entreprise jusqu'au bout; dès qu'on se heurtait à une opposition, la crainte de se brouiller avec une puissance dont on recherchait l'amitié, ou le scrupule de renier les déclarations pacifistes si souvent répétées, avait arrêté l'énergie du gouvernement et imposé de brusques changements de direction. Cet amour de la paix à tout prix, cette recherche de l'amitié des puissances étrangères avaient enlevé à l'empire allemand le prestige dont il avait joui au temps de Bismarck. M. Clap n'hésita pas à nommer celui qu'il jugeait responsable de cette déchéance. Voici, par exemple, ce qu'il dit sur l'attitude de l'empire à l'égard des Boërs :

En mars 1899, Cecil Rhodes put venir à Berlin pour traiter de l'établissement d'une ligne télégraphique dans l'Afrique orientale; Chamberlain put radoter autour d'une alliance entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique; subitement la guerre des Boërs éclate; cependant l'*empereur* se rend en Angleterre. Lord Roberts, l'étrangleur des Boërs, revient en Europe : l'*empereur* lui remet l'Aigle noir. Le vieux président Krueger désire voir l'*empereur* : l'*empereur* refuse de le recevoir. Dans les camps de réfugiés de l'Afrique du sud des milliers de braves femmes boërs et de malheureux boërs sont abandonnés à la maladie et à la mort : l'*empereur* d'Allemagne fait faire une collecte pour les victimes de la famine dans les Indes et télégraphie au vice-roi des Indes : le sang est plus épais que l'eau. Les Boërs sont défaits après une résistance héroïque : l'*empereur* d'Allemagne reçoit les généraux anglais, Kitchener en tout premier lieu, tandis que les généraux Boërs trouvent les portes closes.

M. Clap, bien qu'il parle avec mépris du prince de Hohenlohe, ne lui attribue pas la responsabilité de cette politique. C'est à l'empereur qu'il s'en prend, et il constate :

Il est évident qu'une pareille politique, en contradiction avec les désirs et les sentiments de la nation allemande, ne pouvait pas être sans effet sur les rapports de la nation allemande avec l'*empereur*

et son gouvernement. Mais ce qu'on a obtenu de l'Angleterre, ne l'a-t-on pas payé trop cher au prix de cette discorde entre le souverain et son peuple.

Et bientôt la Ligue entreprit une nouvelle campagne. A Plauen, parmi les reproches d'inaction qu'il faisait à la Chancellerie impériale, M. Clap avait dit ironiquement : « Le Maroc n'intéresse pas du tout notre politique étrangère bien que la France, l'Angleterre et l'Espagne considèrent ce pays comme assez précieux pour s'en occuper. »

Les circonstances aidant, cette idée devait mener loin. Dès le mois d'octobre 1903, le professeur Theobald Fischer discuta dans les *Alldeutsche Blätter* l'importance du Maroc pour l'Allemagne et réclama comme compensation à la moindre modification du *statu quo*, la cession d'une station de charbon sur les côtes de l'océan, soit d'Agadir soit de Mogador, et le droit de poser un cable. Quelques mois plus tard, le Dr Hasse déclara dans les *Alldeutsche Blätter* (mars 1904) que l'art principal du diplomate était de savoir profiter des bonnes occasions qui se présentent dans le cours des temps, mais que depuis 1890 la diplomatie allemande n'avait su que très rarement tirer profit des occasions favorables, abstraction faite des modestes succès de Samoa et de Kiaotchéou. Or, de nouveau, la situation internationale permettait une action de l'Allemagne; mais personne n'en prenait l'initiative et la presse officieuse combattait ouvertement ceux qui la réclamaient. Pendant que la Russie était occupée en Extrême-Orient, « pourquoi l'Allemagne ne profiterait-elle pas au Maroc des avantages que lui offre la situation? »

Le 20 mars 1904 les pangermanistes wurtembergeois, réunis à Esslingen, prirent une résolution réclamant une intervention au Maroc afin d'en occuper la région ouest et notamment Agadir, non plus seulement le port, mais tout l'hinterland. Ce fut l'objet d'une campagne qui dura toute l'année 1904. Les *Alldeutsche Blätter* parlaient du Maroc dans chaque numéro. Le congrès pangermaniste de Lubeck en mai 1904 réclama une action au Maroc. La Ligue publia de nouvelles brochures. *Marokko verloren?* Le Maroc serait-il perdu pour nous? par M. Clap, et *Warum brauchen wir Marokko?*

Pourquoi nous faut-il le Maroc? par le comte Joachim de Pfeil.

Le gouvernement ne parut pas d'abord vouloir céder aux sommations pangermanistes. Le comte de Bulow déclara même au Reichstag qu'il ne tirerait pas l'épée à cause du Maroc. Il est vrai qu'il ajouta une phrase mystérieuse sur la finesse de Frédéric II qui avait écrit son *Anti-Machiavel*, avant de suivre les conseils du diplomate florentin. Cependant, lorsque la situation de la Russie empira en Extrême-Orient, après la chute de Port-Arthur le 1er janvier, et l'occupation de Moukden le 10 mars 1905, la visite de Guillaume II à Tanger montra que le gouvernement allemand avait encore une fois accepté de suivre les pangermanistes. M. de Holstein, qui était dans les idées de la Ligue, avait réussi à prendre la direction de la Wilhelmstrasse.

A la vérité, Guillaume II ne s'était pas laissé entraîner par le seul appât d'un port marocain. Pour le décider, il avait fallu invoquer les projets d' « encerclement » de l'Allemagne. Il croyait défendre son empire au moment où, au contraire, la France se jugeait provoquée par lui. De là son discours pacifique de Brême la veille de son départ, plusieurs détails de son voyage, ses hésitations au moment de débarquer, la réduction du programme de la visite. Cela explique aussi pourquoi au lieu de réclamer une partie du Maroc, il en proclama l'intégrité, et dirigea l'attaque contre la personne de M. Delcassé.

Le malentendu continua donc malgré tout entre le kaiser et les pangermanistes. Ceux-ci furent mécontents de la manière dont avait été organisée la visite de Tanger et du piètre résultat qu'elle avait eu, et lorsque l'Allemagne se vit à Algésiras seule avec l'Autriche en opposition avec toute l'Europe, ils en voulurent encore à Guillaume II d'avoir ouvertement avoué la défaite de l'empire par le fameux télégramme au « brillant second ».

L'empereur crut pouvoir réagir contre la mauvaise humeur que ces critiques répandaient dans toute la nation. Le 8 septembre 1906, il déclara : «... Ne désespérons jamais de notre peuple. Le monde appartient aux vivants, et les vivants ont

raison. Je ne veux point de pessimistes (*Schwarzseher*) : celui qui n'est pas propre au travail qu'il s'en aille et qu'il cherche une meilleure patrie s'il le veut... ».

En prononçant ces paroles, Guillaume II, ne s'était pas rendu compte de la violence du mécontentement : « Des pessimistes? répliqua la *Post*, mais aujourd'hui c'est parmi les meilleurs patriotes et les plus éclairés qu'on rencontre des hommes qui considèrent l'avenir avec de graves soucis. En effet, dans l'histoire politique des dernières années, on trouve assez de raisons de s'abandonner à des idées noires. » Toute la presse fut d'accord pour répondre au kaiser que le pessimisme était justifié. Un membre influent de la Ligue pangermaniste, le comte de Reventlow, lança un livre fameux qui résumait tous les reproches à faire au souverain — *Kaiser Wilhelm II und die Byzantiner*, l'Empereur Guillaume II et les Byzantins. — Un pseudonyme, qui choisit comme nom de guerre le mot employé par l'Empereur lui-même : *Schwarzseher*, justifia ses « Soucis allemands » dans une brochure, — *Unser Kaiser und sein Volk, Deutsche Sorgen*, Notre empereur et son peuple, soucis allemands.

D'après ces écrivains tout le fonctionnement de l'Empire, le rouage de la Constitution, toute la vie publique de l'Allemagne étaient faussés par le régime personnel de Guillaume II. Le *Schwarzseher* rappelait les promesses faites par le kaiser au début de son règne : « *Je vous mène au-devant de jours magnifiques* », avait dit Guillaume II aux Brandebourgeois. « *La direction est la bonne et je continuerai à la suivre* », avaient été les derniers mots de sa harangue. La direction était-elle vraiment la bonne? Le télégramme adressé à Prétoria après le raid malheureux de Jameson et puis l'Aigle noir donné au général Roberts, la réception de Cecil Rhodes, l'expédition du prince Henri en Amérique, le voyage de l'impératrice Frédéric à Paris, etc., etc., ne sont que quelques étapes du chemin par lequel l'empereur a mené l'Allemagne. Et voici une psychologie de l'empereur :

La tendance de Guillaume II à juger trop rapidement, son impulsivité, son naïf subjectivisme, qui pourtant exige des autres la plus stricte objectivité, le besoin de se réserver en tout la direction, ce besoin qui ne peut tolérer à ses côtés que des manœuvres et, avec

une méfiance toujours en éveil, tient à l'écart toute personnalité prononcée, tout cela limitait dès le début l'initiative personnelle du chancelier.

Devant l'empereur et le cercle restreint de ses amis personnels, l'autorité des ministres, la discipline de la bureaucratie, même l'esprit militaire de l'armée se sont pervertis :

La volonté personnelle du souverain est l'alpha et l'oméga. Le chancelier est obligé de se mêler à la camarilla rien que pour empêcher les extravagances les plus dangereuses. Les fonctionnaires se tournent directement vers le souverain sans tenir compte du chancelier. La bureaucratie est corrompue et en partie encanaillée. Le Parlement manque de caractère au point de se ruiner lui-même. Nulle part on ne trouve un contrepoids à la camarilla et au régime de cabinet. Voilà comment l'Allemagne a été gouvernée durant le premier lustre du xxe siècle.

Le *Schwarzseher* se plaint en outre que parmi les partis politiques, le kaiser n'ait de prévenances que pour le centre. Un chef de ce parti est président du Reichstag et se montre parfait courtisan devant le souverain, comme d'ailleurs tout le parti, comme le prince-évêque de Breslau, comme le prévôt de la cathédrale de Trêves, comme les cardinaux. Le « jésuite », quel que fût son déguisement, était le seul homme qui eût une influence assurée en Allemagne.

Ainsi se précisaient les griefs. Si l'Allemagne souffrait d'un malaise, les bons patriotes en rendaient responsables l'empereur, ses amis personnels et le parti du centre. C'est contre eux que successivement l'attaque allait être dirigée. Elle fut menée de telle sorte que la camarilla ne trouva pas de défenseurs, que l'empereur approuva la campagne contre le centre et qu'enfin voyant l'impétuosité de l'assaut donné à Guillaume II, le centre n'osa pas le couvrir.

***

Guillaume II crut devoir accorder aux partis nationalistes la dissolution du Reichstag (13 décembre 1906) dirigée contre le centre et les socialistes. Le centre, il est vrai, revint en force

à peu près égale ; mais la défaite des socialistes lui avait enlevé sa position dans l'assemblée. Les partis modérés de gauche furent en état de former avec les conservateurs une majorité contre lui. Ainsi le parti qu'on reprochait à l'empereur d'avoir favorisé, se trouvait paralysé. Lorsque ce succès fut connu, une manifestation devant le château de Berlin força Guillaume II à applaudir à ce changement.

La seconde attaque fut de nature particulière : aucune défense n'était possible. Les accusations portées par Harden contre les amis de l'empereur en juin 1907, furent telles que Guillaume II dut rompre toutes relations avec eux. C'est à grand'peine que le prince d'Eulenbourg évita provisoirement la condamnation pour faux serment.

Restait l'empereur lui-même. Avant de l'attaquer, il fallait préparer le terrain. Ce fut fait par une loi qui mitigeait les prescriptions du code pénal sur le crime de lèse-majesté. Des circonstances internationales, parmi lesquelles l'incident de Casablanca, retardèrent l'action. Lorsque enfin Guillaume II eut accepté, malgré le prince de Bulow et les bureaux de la Wilhelmstrasse, le règlement pacifique par l'arbitrage de la question des déserteurs, un nouveau mouvement de mécontentement se souleva contre lui.

L'interview publié par le *Daily Telegraph* le 28 octobre 1908 donna le signal de l'attaque générale. Guillaume II y affirmait ses sentiments anglophiles, tout en reconnaissant qu'ils n'étaient pas partagés par la majorité du peuple allemand. Il donnait comme preuve de ces sentiments le plan de campagne qu'il avait envoyé à Londres pendant la guerre contre les Boërs, et le fait qu'il s'était opposé à la proposition franco-russe d'intervenir pour empêcher cette guerre, et que même il avait averti l'Angleterre des intentions de la Double-Alliance. Les armements maritimes de l'Allemagne, disait encore l'Empereur, ne devaient pas inquiéter la Grande-Bretagne puisqu'un jour les deux flottes pourraient être appelées à collaborer quand se déciderait le sort de l'Océan Pacifique.

Immédiatement la presse de tous les pays s'empara de cette publication ; elle contesta l'exactitude des faits qui y étaient relatés. Les journaux allemands se joignirent à elle. Ils prévoyaient les graves conséquences de l'aveu des sentiments

anti-anglais de la majorité du peuple allemand, de l'affirmation du double jeu de l'Allemagne à l'égard des Boërs, de l'indiscrétion commise à l'égard de la Russie et de la France, de la menace dirigée contre le Japon et la Chine.

En effet les suites de l'interview pouvaient être incalculables. La question de l'exactitude des faits mise à part, il ne pouvait pas y avoir de doute sur l'inopportunité de cette publication. Mais d'après la constitution de l'empire, l'empereur est dégagé de la responsabilité qui incombe au chancelier. Or, Guillaume II lui avait communiqué le manuscrit que lui avait envoyé le rédacteur de l'interview, et il avait chargé le prince de Bulow de l'examiner. Celui-ci, sans pouvoir invoquer d'autre excuse que l'écriture peu lisible, avait omis de lire le papier et l'avait adressé à l'office des Affaires étrangères. Ici le secrétaire d'État étant absent, c'est dans les bureaux que l'article fut lu sans rencontrer d'objection. Le prince de Bulow ne portait donc pas seulement la responsabilité constitutionnelle; il avait commis une grave négligence personnelle. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonça que pour ces raisons, il avait offert sa démission à l'empereur, mais que celui-ci ne l'avait pas acceptée.

Le chancelier répondit mal à l'acte généreux de son souverain. Lorsque le 10 et le 11 novembre 1908, il fut interpellé par cinq partis (le centre seul s'abstint), toutes les attaques se dirigèrent contre Guillaume II. Puisque le prince de Bulow avait accepté de conserver ses fonctions, il était de son devoir de défendre le souverain. Or que fit-il? Il énuméra lui-même les inexactitudes de faits; au lieu d'affirmer que l'empereur avait été mal compris, il se contenta de dire que, dans la rédaction de l'article, quelques expressions trop fortes avaient dépassé la pensée impériale. Il reconnut que la publication de l'interview était inopportune; mais il n'invoqua comme circonstances atténuantes que les intentions pacifiques et conciliatrices de Guillaume II. Et ce fut tout. La violence des attaques personnelles dont l'empereur avait été l'objet dans la presse et au parlement ne provoqua aucun mouvement d'indignation, aucune protestation de la part du chancelier. Pourtant le chef des socialistes était allé jusqu'à dire : « Si un fonctionnaire de l'État avait fait cela, la Haute-Cour s'en

occuperait », et la phrase avait été soulignée par cette interruption venant de l'extrême gauche : « elle le condamnerait aux travaux forcés ».

Pour la première fois dans l'histoire, un chef d'État attaqué dans son parlement ne trouvait pas une voix pour le défendre. Aucune humiliation d'ailleurs ne lui fut épargnée. Déjà au Reichstag le chancelier avait annoncé que dorénavant Guillaume II, en public comme dans ses conversations privées, « s'imposerait la réserve indispensable à la continuité de la politique et à l'autorité de la couronne ». Le 17 novembre le *Deutscher Reichsanzeiger* (Journal officiel), annonça que l'empereur avait approuvé les déclarations du chancelier au Reichstag et conservait sa confiance au prince de Bulow. La défaite de l'empereur était complète.

*
* *

L'élection en janvier 1907 d'un Reichstag où les partis nationalistes (le bloc) avaient une majorité assurée, avait dès le début paru favoriser le mouvement pangermaniste. Aussi la Ligue avait-elle redoublé de travail et d'ardeur. Elle demanda avec insistance une « éducation nationale » des masses en Allemagne, commença une campagne contre les étudiants, industriels et commerçants étrangers, et réclama surtout des mesures répressives contre les populations non allemandes de l'empire. Au congrès pangermaniste de Wiesbaden (du 7 au 9 septembre 1907) elle s'occupa des questions danoise, alsacienne-lorraine, polonaise.

Pour les provinces de l'Est de la Prusse, le congrès pangermaniste exigea une loi permettant l'expropriation des propriétés appartenant à des Polonais. Le gouvernement prussien obéit. Le prince de Bulow présenta en décembre 1907 le projet réclamé et obtint l'adoption de la loi dans les premiers mois de 1908. En même temps une loi sur les associations soumise au Reichstag fut pourvue d'un article spécialement dirigé contre les Polonais.

La campagne contre les Danois fut reprise en 1908. Ce n'est qu'au Congrès de Schandau, en septembre 1909, que la

Ligue put se déclarer satisfaite des mesures administratives prises dans le Jutland. Le comte de Reventlow constata avec fierté que la politique poursuivie d'une façon décidée par la Ligue venait de nouveau, après bien des hésitations, d'être imposée au gouvernement.

En ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, comme le gouvernement d'Alsace-Lorraine n'obéissait pas à ses injonctions, la *Gazette du Rhin et de Westphalie* chercha à l'intimider. La Ligue eut gain de cause : la « lutte contre la francisation » commença; l'ère de répression, qui dure encore et s'aggrave, fut inaugurée par les procès contre le *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, contre MM. Wetterlé, Hansi, M. Gislin, etc. Le congrès de Schandau (1909), prenant acte de ce nouveau succès, décida qu'il fallait exiger des Alsaciens-Lorrains des « garanties nationales », et eut bientôt la nouvelle satisfaction de voir le mot et l'idée adoptés par le chancelier de l'empire.

Cependant la majorité nationaliste du Reichstag de 1907 ne put pas se maintenir définitivement. Après deux ans, la réforme financière en provoqua la dissolution. Ce fut alors que le prince de Bulow dut faire place à un successeur.

L'empereur choisit un homme sans éclat, bureaucrate réfléchi et consciencieux, sans attache avec aucun parti politique. Guillaume II, résolu à observer une plus grande réserve comme il avait dû en faire la promesse, voulait avoir au moins dans le chancelier un exécuteur fidèle de sa volonté impériale, moins effacé que Caprivi et Hohenlohe, mais aussi moins indépendant et moins rusé que Bulow. Il l'a trouvé en M. de Bethmann-Hollweg.

Le nouveau chancelier espéra qu'il acheterait sa liberté aux pangermanistes en présentant un projet de loi, que la Ligue avait réclamé dès sa fondation, sur l'acquisition et la perte de la nationalité allemande. Il pensait, moyennant cette concession, pouvoir éluder l'application de la loi sur les expropriations en Pologne. Mais de nouveau les pangermanistes accusèrent de cette faiblesse l'empereur lui-même, et à la suite de la campagne qu'ils ont menée, le chancelier a dû, il y a quelques mois, accorder la loi sur les expropriations pour satisfaire les exigences de la Ligue à l'intérieur.

Pour la politique internationale, les pangermanistes comptaient beaucoup sur le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Kiderlen-Waechter, que l'on considérait comme le meilleur élève de Bismarck. C'est sur lui que se dirigèrent les regards lorsqu'à la suite de l'entrevue de Potsdam, l'alliance franco-russe parut ébranlée, et lorsque les troubles en Champagne et la grève des cheminots embarrassèrent le gouvernement français. Le 6 avril 1911, la *Gazette du Rhin et de Westphalie* annonça que la question marocaine allait entrer dans une nouvelle phase. La situation en France, dit-elle, est mauvaise. C'est le moment de poser des conditions; on les a fait connaître à l'ambassade de France dès l'année 1903 : un port sur l'Atlantique pour mieux communiquer avec nos colonies d'Afrique et l'hinterland nécessaire. Le 8, les *Nouvelles de Hambourg* et le 9, la *Tägliche Rundschau* déclarèrent qu'on allait voir si la France était prête à aborder la revision de l'acte d'Algésiras. Enfin le 9 avril aussi, les *Dernières Nouvelles de Berlin* écrivaient que l'Allemagne ayant un ministre des Affaires étrangères énergique, le moment était venu de réparer les fautes commises au Maroc.

Ainsi commença la campagne de presse pangermaniste qui battit son plein au moment de l'expédition de Fez. Lorsque l'Allemagne envoya le *Panther* à Agadir, M. Clap, qui entre temps était devenu président de la Ligue pangermaniste, lança une nouvelle brochure, — *Westmarokko deutsch!* Le Maroc occidental doit être allemand? — Dans cet écrit répandu à plus de soixante mille exemplaires, ce n'est plus un port et un hinterland que l'on réclame, c'est la moitié du Maroc.

Nous sommes d'avis, dit M. Clap, que lors des pourparlers sur le partage définitif du Maroc, l'Allemagne doit simplement et franchement invoquer la nécessité qui lui est faite par l'augmentation continue de sa population... déclarer qu'il ne peut qu'être profitable à la paix mondiale de satifaire à cette occasion le besoin qu'a l'Allemagne de nouveaux territoires afin qu'un pareil besoin ne se produise plus dans un avenir prochain.

Lorsque les pangermanistes manifestèrent leur mécontentement de l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, M. Clap révéla qu'avant de lancer cette brochure, il avait

eu à Mannheim une entrevue avec M. Kiderlen-Waechter, qui en avait approuvé la publication. On apprit alors aussi qu'au même moment, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères avait reçu de nombreux journalistes et qu'il les avait encouragés dans leur réclamation d'une partie du Maroc. Le « coup d'Agadir » avait été monté d'accord avec les pangermanistes. Ceux-ci ne se séparèrent du gouvernement que lorsqu'il dut se contenter de compensations au Congo.

A la séance du Reichstag du 9 novembre 1911, les paroles sévères et dures du chef des conservateurs, M. von Heydebrand, furent accompagnées de bruyants applaudissements venant de la loge impériale. Celui qui manifestait d'une façon si inusitée contre la politique du gouvernement était celui-là même qui avait amené la brouille définitive entre Guillaume II et ses amis de la table ronde : le fils aîné de l'empereur, le prince héritier. La Ligue pangermaniste a l'avenir pour elle.

***

Ainsi depuis vingt ans, les pangermanistes ont joué un rôle prépondérant dans la politique de l'Allemagne; bien que souvent répudiée par l'empereur ou le chancelier, la Ligue a toujours réussi à imposer sa volonté au gouvernement, dans les affaires les plus importantes et qui caractérisent le mieux cette politique. Son action vient d'être décisive aussi dans la question des armements.

Le 7 novembre 1912, la *Gazette de Cologne*, journal officieux, déclarait :

Tous les jours, on constate chez nous des efforts faits pour présenter nos armements comme insuffisants et pour montrer à nos amis et à nos ennemis des lacunes et des défauts qu'on prétend constater dans notre défense nationale. Cela prouve un manque absolu de jugement au sujet des valeurs morales et impondérables... Jamais l'armement d'un peuple ne sera sans lacunes; il ne peut pas l'être. Mais il ne faut pas que ce soient des lacunes qui découvrent les parties vitales du corps. De pareilles lacunes n'existent pas chez nous.

Or, les efforts dont parlait le journal gouvernemental, pour les blâmer, c'étaient ceux de la Ligue pangermaniste et de la Société de défense nationale — *Deutscher Wehrverein* —, que des membres de son comité venaient de fonder en janvier 1912. Le général Keim, le général von Liebert, le général von Wrochem, l'amiral von Breusing menaient par toute l'Allemagne une campagne acharnée en faveur de nouvelles augmentations de l'armée. A Hanovre et à Brunswick, la Ligue pangermaniste, sous la direction des mêmes militaires, se prononça dans le même sens.

Quelques semaines suffirent pour imposer de nouveau au gouvernement les exigences pangermanistes; au mois de janvier 1913, les nouveaux projets de loi étaient officiellement annoncés.

Ainsi la preuve vient d'être faite une fois de plus que pour se renseigner à l'avance sur la politique que suivra l'empire d'Allemagne, il ne faut s'en rapporter, ni aux journaux officieux ni aux déclarations du gouvernement. Il faut lire les publications de la Ligue pangermaniste et étudier son programme.

Elle, au moins, dit ce qu'elle pense et ce qu'elle veut.

PAUL-ALBERT HELMER

KALIGOUÇA

LE CŒUR-FIDÈLE[1]

CHAPITRE XII

QUI EST LA SUITE DU PRÉCÉDENT

Depuis deux jours, à travers les plaines et les coteaux, par dessus les fondrières gelées et les eaux des torrents changées en pierre, les chasseurs cheminent, infatigables, tirant après eux les traîneaux chargés de viande. Debout avant l'aurore, ils peinent tout le jour. Et, bien que déjà le soleil soit bas vers l'horizon, sans doute il faudra fournir encore un suprême effort avant de goûter le repos de l'étape.

Assis sur un tronc d'érable abattu, M. de Gallichot, malgré le froid, éponge sur son front quelques gouttes de sueur. Et envisageant, sur la plaine éclatante de blancheur, le ciel embrasé par les feux de l'astre, il profère d'un ton convaincu :

— Quelle splendeur!

M. Pitais un peu essoufflé secoue la tête. Il a retiré son mocassin qui le fait souffrir et considère avec tristesse son pied écorché. Comme derechef M. de Gallichot le requiert de

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

savourer le spectacle, il répond avec une humilité où se mélange un grain d'amertume :

— Monsieur, sans doute qu'un tel tableau dépasse ceux des peintres les plus fameux. Mais pardonnez-moi si, dans ce moment, je n'en goûte pas comme il faudrait le coloris. A vrai dire, pour qu'un spectacle nous touche, la beauté proprement dite importe moins que je ne sais quelle correspondance entre cet objet et nos propres sentiments. Or, je dois confesser que dans cet instant la vue d'un cabaret borgne avec une maritorne crasseuse, ou de n'importe quelle échoppe où je trouverais du vin chaud et un bon feu, me serait plus délectable que tous les paysages. J'ajouterai même que je me figure plus vivement que je n'ai jamais fait combien un étal de boucherie est une chose magnifique. Quand je pense que dans certains pays il suffit de traverser la rue pour acheter un gigot moyennant quelques sous, au lieu de courir cinq jours à travers le désert à la poursuite d'un troupeau d'élans, je ne puis me retenir de trouver des circonstances atténuantes à leur corruption d'ailleurs dégoûtante.

— Fi donc, — dit M. de Gallichot, — n'as-tu pas de honte?

— Monsieur, — dit M. Pitais avec modestie, — je n'en éprouve aucune : et ceci sans doute est un triste témoignage combien mon caractère est déchu des vertus primitives de mes ancêtres. Veuillez donc....

Il s'arrêta court. Avec des exclamations, les Indiens se penchaient sur la neige, et puis, se relevant, promenaient autour d'eux des regards circonspects. M. de Gallichot s'approcha du chef :

— Okongo est préoccupé?

Le Grand-Aigle eut un hochement de tête. Il expliqua que les empreintes que l'on venait de relever appartenaient à un parti d'Indiens nomades. Sans doute la hache de guerre n'était pas levée entre les tribus ; peut-être pourtant, rencontrant une petite troupe si chargée de venaison, ils ne résisteraient pas à la tentation de les dépouiller et de faire quelques chevelures.

— Okongo parle comme un grand chef, — dit M. de Gallichot. — Qu'il commande.

Il y eut un conseil. Le calumet circula de bouche en bouche.

Et il fut décidé que les deux meilleurs coureurs partiraient en avant pour ramener du renfort. Cependant les autres se réfugieraient à la lisière de la forêt dans un petit cirque de rochers assez escarpés, capable s'il le fallait de former un camp retranché.

Aussitôt que cette décision fut prise, Oua-to-pélou et le Rat-Musqué, qui étaient parmi les plus agiles, se débarrassèrent de leurs charges et, ne gardant que leurs couteaux, prirent leur course et disparurent.

Tandis que l'on hâlait les traîneaux jusqu'à l'abri formé par les rochers, et que l'on rassemblait du bois mort pour faire les feux, M. de Gallichot expliquait la raison de cette manœuvre à M. Pitais qui, médiocrement doué du côté des langues, n'était point encore parvenu à entendre complètement le patois des Outagamis. Il loua une décision qui lui permettait de se déchausser et de manger un morceau. Et, tout en servant le repas de son maître, avec son cérémonial ordinaire, il lui demanda la permission de lui faire part d'une difficulté qui le préoccupait. Encouragé à s'en ouvrir librement, il l'exprima comme il suit :

— Monsieur, je m'étonne que nos amis, du moment qu'ils soupçonnent que d'autres tribus sont dans leur voisinage, au lieu de courir vers elles les bras ouverts, se mettent aussitôt en défense. Il me semble qu'il y a là un sentiment peu conforme à l'inclination de créatures innocentes...

M. de Gallichot l'interrompit avec un sourire de compassion :

— Hé! quoi, mon ami, te représentes-tu donc l'état naturel de l'humanité comme je ne sais quelle puérile bergerie? Sache que sa supériorité sur tout autre consiste principalement dans ceci que, supprimant toute cause secondaire et artificielle de querelle, il ne connaît que les légitimes compétitions qui naissent du besoin. Généreux de son essence, l'homme de la nature offre libéralement son superflu. Mais du moment qu'il ne possède que le nécessaire, au nom du droit que crée le besoin, il peut en revendiquer l'usage, qui d'ailleurs est contestable par autrui, au nom du même principe. De là naissent des litiges qui ne sauraient être tranchés que par la force. Et, avec justice, ce sont généralement les femmes et les aliments

qui en forment l'objet. Encore y a-t-il entre les deux catégories une différence. Car il n'est point impossible de s'entendre au sujet des femmes, qui peuvent assez facilement contenter plusieurs propriétaires, tandis que la viande périt par l'usage qu'on en fait. C'est donc à bon droit le manger qui met aux prises le plus souvent les hommes primitifs dans des combats qui ne vont point sans effusion de sang, mais empruntent de la grandeur à la légitimité de leur origine et servent à exercer la vigueur et le courage de la race.

— A la bonne heure, — dit M. Pitais. — Me voici tiré d'un grand souci. Rien ne peut me réjouir davantage, si je dois périr, que de savoir que ce sera victime de la faim légitime d'un de mes semblables, au lieu d'être massacré pour je ne sais quelles misérables querelles de monarques ou de républiques. Si le résultat est le même, quelle différence dans les motifs ! Je n'ai pas entendu avec moins de plaisir ce qui concerne les femmes. Mais je dois vous avouer qu'ici nos Outagamis me semblent avoir déjà perdu la noble simplicité qui leur eût fait envisager comme il faut l'usage de ces objets qui, ainsi que vous l'exprimiez avec tant de bienséance, peuvent parfaitement contenter successivement, sinon simultanément plusieurs propriétaires. Car je vis l'autre jour notre ami Okongo travailler de la belle manière les épaules de son épouse qu'il avait surprise en train de subvenir avec beaucoup d'humanité aux besoins légitimes du Rat-Musqué. Aussi, trouvant les mœurs européennes inférieures sous tant de rapports, pardonnez-moi si je ne puis, sans un peu de fierté, me rappeler un ami que j'avais, et qui apportait dans ces matières une sagesse et une modération qui sont d'un bel exemple et devraient lui donner le renom d'un précurseur. Il se nommait Hubert le Grand. Mais on l'appelait communément le Beau Minon. Jouissant des faveurs d'une certaine Javotte, aussi appelée la Ficelle, il ne s'attachait point à confisquer pour son usage personnel un bien qu'une propension naturelle eût rendu tout de même municipal, communal ou national. Au contraire, il était le premier à encourager cette jeune personne à accorder la jouissance de ses charmes à ceux qu'enflammaient l'ardeur de son œil et les rotondités de sa poitrine. Et il se

bornait, en échange de l'abandon de ces droits exclusifs, auxquels de moins sages accordent tant de prix, à prélever sur les libéralités dont elle était l'objet un petit nombre de pièces d'argent et d'autres bagatelles. Malheureusement, ce philosophe pâtit, comme Socrate, de vivre en un siècle d'ignorance. Et vous n'apprendrez pas sans horreur que, dans ce moment, il rame sur les galères du roi. Une telle injustice...

M. de Gallichot qui, depuis un moment, se frottait le nez avec tant d'énergie qu'il semblait en vouloir faire jaillir une étincelle, ne contint pas davantage son indignation :

— Maraud, — dit-il, — apprends que cet Hubert n'était qu'un misérable. Ne peux-tu concevoir qu'il y a une différence extrême...

— Je la concevrai, monsieur, — dit M. Pitais, avec promptitude, — je la concevrai au premier moment où j'en aurai le loisir; car il n'est point d'homme qui soit si peu que moi féru de ses idées, ni si prêt à les changer pour de meilleures. Mais, dans ce moment-ci, je craindrais de ne prêter qu'une attention médiocre aux plus beaux raisonnements. Car je suis préoccupé de ces visiteurs qui ont bien la mine de vouloir tâter de notre venaison.

Et tout en armant sa canardière, il désigna du geste quatre ou cinq quadrupèdes dont la taille approchait celle d'un veau et qui se mouvaient dans l'ombre, à la lisière des arbres. M. de Gallichot n'eut pas de peine à y reconnaître des loups-cerviers.

— Par ma foi, — dit-il, — voilà une occasion pour nos amis, qui ne sont pas trop recherchés, d'augmenter leurs provisions de viande.

Effectivement, les sauvages se hâtaient de saisir leurs arcs et leurs fusils à pierre. D'autres attisaient les brasiers dont les flammes rougeoyantes profilaient sur la neige, étrangement grandies, les ombres des carnassiers.

— En effet, — dit M. Pitais; — toutefois prenez garde que le point de vue de ces messieurs loups est peut-être le même. De vrai, un scrupule me tient de prononcer au juste qui est chasseur et qui est gibier. Car, si je ne me trompe grossièrement, voici quelques batteurs d'estrade qui ont exécuté

la manœuvre de nous prendre à revers, comme nous-mêmes avons l'autre jour rabattu ce troupeau d'orignals.

En effet, du côté opposé, une demi-douzaine de loups s'avançaient d'un air hésitant et puis s'arrêtaient, la queue basse, le museau allongé, et semblaient tenir conseil. Soudain, tendant le cou, ils poussèrent un long hurlement auquel on eût dit que la forêt répondait tout entière.

— Hum, — dit M. de Gallichot, — il paraît que nos agresseurs se présentent en force. Hé! bien, — ajouta-t-il avec bonne humeur, — préparons-nous à soutenir leur attaque, ainsi que nous fîmes, il t'en souvient, dans la dernière guerre, où, terrés derrière les murs de Heiligenstadt, nous fûmes investis par le landgrave de Raxenbub jusqu'au moment où une manœuvre du maréchal de Saxe nous dégagea.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — je souhaite que le maréchal se dépêche ; car ces tacticiens m'ont l'air beaucoup plus pressés que n'étaient les stratèges de M. de Raxenbub. Sans méconnaître combien il est plus honorable d'être assiégé par de tels adversaires que par des mercenaires allemands en uniforme, je redoute davantage leur offensive.

M. Pitais se tut. Tantôt se traînant sur le ventre, tantôt immobile, et tantôt faisant de nouveau quelques pas, la bande des loups grossissait peu à peu. C'étaient de hautes bêtes décharnées, visiblement torturées par la faim.

— Attention! — dit M. de Gallichot.

Épaulant à la fois, tous deux firent feu. Deux loups tombèrent. Les autres s'enfuirent. D'atroces glapissements montèrent de la forêt, auxquels les Indiens répondirent par des acclamations. Contre l'attente de M. de Gallichot, ils ne poursuivirent point leur avantage en faisant une sortie, mais se bornèrent, en accumulant des pierres et en ajoutant des morceaux de bois aux foyers, à fortifier leurs retranchements. M. de Gallichot comprit bientôt le motif de cette prudence. Dans la nuit maintenant tombée, les rayons de la lune presque pleine éclairèrent une véritable armée de loups qui, bondissant de toutes parts, semblaient chercher de quel côté pousser leur attaque. Exaspérés par le jeûne, confiants dans leur nombre, ils avaient presque entièrement dépouillé leur prudence naturelle. M. de Gallichot, malgré sa bravoure, ne put

réprimer un frisson. Un moment intimidés par les flammes, par les coups de feu et les flèches que faisaient pleuvoir sur eux les Indiens, ils ne laissaient pas que de s'approcher peu à peu. Et l'éclat de leurs yeux farouches et les hurlements incessants qu'ils poussaient avaient de quoi intimider les cœurs les plus robustes.

Pendant une heure environ, les choses se maintinrent en cet état. Au milieu du vacarme, M. Pitais se pencha vers l'oreille de M. de Gallichot et lui cria :

— Monsieur, plus j'y réfléchis et plus je regrette ces bons Allemands de M. de Raxenbub.

— Bah! — dit M. de Gallichot, en rechargeant son fusil, — tant que nous aurons de la poudre et quelque chose à brûler, nous tiendrons cette vermine à distance.

— Peut-être, — répondit M. Pitais, — mais veuillez remarquer qu'il nous reste encore six charges à tirer et que, si dans ce pays les cailloux ne sont pas combustibles, avant une demi-heure le feu sera éteint.

En effet, le sol pierreux qui formait l'espèce de campement où s'étaient réfugiés les Indiens n'offrait rien qui pût alimenter la flamme. Et déjà tout le bois qu'ils avaient ramassé était quasi consumé. Semblable à une marée montante, la horde des fauves grondait de plus près. Une décharge de toutes les armes les arrêta encore une fois. Mais les brasiers ne jetaient plus que des lueurs pâlissantes. L'horrible vacarme s'exaspérait. Les yeux en furie, la gueule sanglante, un mâle énorme se ramassait à cinq pas, prêt à bondir...

Okongo toucha du doigt M. de Gallichot à l'épaule et lui montra les carquois vides.

— Hum! — fit le gentilhomme.

Il visa avec soin et déchargea pour la dernière fois son arme désormais inoffensive. On vit, le dos fracassé, le grand loup qui se tordait sur le sol. Déjà les autres revenaient. Les flammes vacillaient.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — voici qui sent le cinquième acte. Aussi bien les chandelles s'éteignent. Mais qu'est cela?

Une mélopée montait dans l'air nocturne. Abandonnant leur poste, les Indiens se rassemblaient sur le point le plus

élevé du camp, et entonnaient une sorte de cantique au rythme mélancolique.

M. de Gallichot interpella Okongo :

— Que font-ils?

Le chef secoua la tête et, jetant lui aussi son arc inutile :

— Le Manitou des loups est le plus fort. Les hommes rouges savent mourir.

Allant s'asseoir au milieu de ses hommes, il joignit sa voix à la leur. Avec ironie les sauvages raillaient les loups de leur victoire, les engageaient à en profiter, insultaient leur lâcheté de la retarder, leur promettaient au nom de leurs frères de terribles représailles.

— Sacrée musique, — dit M. Pitais ; — pensent-ils, comme Orphée, adoucir les fauves?

M. de Gallichot lui expliqua que tel n'était point leur dessein et que seulement ils se préparaient à mourir. Il ajouta :

— Il y a assurément de la noblesse dans ce sacrifice.

— Monsieur, — rétorqua vivement M. Pitais, — il y en a davantage à défendre ses os tant qu'il y reste de la chair. Et je veux que le loup qui me croquera se casse quelques dents.

Rassemblant les braises éparses, y précipitant les carquois et les arcs brisés, il leur faisait jeter un suprême éclat. A son exemple, M. de Gallichot essayait de secouer l'apathie des Indiens. Mais ayant allumé leurs pipes, ils semblaient délivrés de toute autre préoccupation. D'un geste de dignité, Okongo écarta de lui le chef blanc. Impassible, le chant de mort continua de monter à travers les airs.

Comme stupéfaits de leur victoire et flairant un piège, les loups hésitaient encore. D'un instant à l'autre, leur masse allait se ruer.

— Catastrophe, — dit M. Pitais. — Ce dénouement est dans le genre de Bajazet. Encore ne vois-je pas trop où est l'Acomat qui en survivra.

M. de Gallichot lui tendit la main :

— Ami, — dit-il — me pardonneras-tu de t'avoir entraîné...

M. Pitais l'interrompit :

— Ne confondons point les genres et n'allez pas descendre

à la comédie larmoyante. Mais plutôt prenez cette hache et voyez à vous escrimer. Du diable si je ne descends pas quelques vermines avant d'en être dévoré.

M. de Gallichot tira de son sein un petit objet qui était suspendu à son cou et le baisa. Puis, ayant empoigné l'arme que lui présentait son domestique, il la fit tournoyer.

Soudain M. Pitais s'écria :

— Au diable Aristote et les trois unités ! Je veux être damné si ne voilà pas une péripétie qui remet tout en question. Écoutez.

De la vallée montaient, lointains encore, mais déjà distincts, des cris d'appel. On voyait s'agiter des lueurs pareilles à des mouches volantes et qui, à n'en point douter, étaient des torches. Les loups reniflaient et reculaient en grondant avec des bousculades.

M. Pitais se tourna vers les sauvages et la voix furibonde :

— Bougres d'animaux, n'allez-vous pas cesser vos pater-nôtres ?

Comme s'ils eussent entendu cet avertissement, les Outagamis, tout d'un coup, s'arrêtaient de chanter, prêtaient l'oreille. Des gosiers jaillit une clameur aiguë. Une clameur semblablement modulée leur répondit. Alors, avec des hurlements de défi, saisissant leurs casse-têtes et bondissant hors de leurs retranchements, ils se précipitèrent sur les fauves. Mais déjà ceux-ci, emplis d'épouvante, s'enfuyaient en glapissant.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — voilà une affaire réglée. Ce n'est point encore cette fois que madame la baronne et mon épouse auront à reprendre les habits de veuve dont une sage coutume de cette tribu leur permit de se défaire à notre intention...

Avec des exclamations de bienvenue, les arrivants débouchaient sur le plateau rocheux. C'était un parti nombreux de chasseurs que le Rat-Musqué et Oua-to-pélou avaient eu la bonne fortune de rencontrer et de ramener avec eux. On prit le temps de dépouiller les cadavres des loups qui avaient succombé et, satisfaite de ce nouveau butin, la troupe, aux étoiles pâlissantes, se remit en marche.

M. de Gallichot et M. Pitais cheminaient côte à côte depuis

deux heures dans la forêt centenaire, quand soudain le premier, se penchant vers son compagnon, lui dit d'un ton animé :

— Cette petite aventure, qui rompit tantôt la monotonie de notre chasse, m'a suggéré l'idée d'un rapprochement que je trouve assez piquant et que je voudrais mettre en vers. L'on pourrait commencer ainsi :

Contre les loups hardis et les tigres rôdeurs
Il est pour le chasseur des armes redoutables;
Par le feu, par le fer, il contient les fureurs
De leurs attaques détestables...

Un cri d'avertissement interrompit les causeurs. Ils n'eurent que le temps de se jeter de côté. Avec un effroyable fracas, un hêtre géant, rongé par les siècles, s'écroulait, écrasait les fourrés de sa chute.

La troupe fit un détour et poursuivit sa marche. Au bout d'un instant, M. de Gallichot reprit :

— Et voici le deuxième couplet :

Mais je suis sans défense, Iris, contre vos yeux.
Car les traits enflammés qu'épandent vos prunelles
Impriment dans les cœurs des humains malheureux
Autant de blessures mortelles.

— Qu'en penses-tu?

— Divin, — dit M. Pitais.

Entre les fûts rigides des grands arbres filtraient les blêmes lueurs de l'aube boréale.

CHAPITRE XIII

MODÈLE D'UNE MANIÈRE DE VIVRE ENTIÈREMENT PHILOSOPHIQUE ET NATURELLE

Sur la grand'place de Tamaroa, parmi les abois des chiens, devant la sacrée case du vénérable Oyontepek, le grand cacique, les chasseurs ont fait halte. De tous côtés, les vieillards, les hommes valides, les femmes, les enfants surgissent et s'empressent. A la vue des traîneaux chargés de victuailles,

ce sont de bruyantes exclamations de joie. Six escouades se sont mises en chasse. Deux sont revenues bredouilles; trois autres n'ont rapporté qu'un petit nombre de lièvres et quelques chevreuils. Encore une fois, la fortune a favorisé Kaligouça. Tandis que l'on décharge les quartiers de viande, les chefs s'assemblent autour d'Okongo et, quand il a fumé, l'interrogent. Alors il conte les péripéties de l'expédition; comment après trois jours de poursuite on arriva à cerner la troupe des orignals, et comment — on l'a vérifié en les dépouillant — c'est sous les coups du Cœur-fidèle et du Crâne-poli que sont tombés les deux grands mâles. Un murmure d'admiration se répand. M. de Gallichot a un sourire amical; M. Pitais soulève poliment son chapeau et découvre la nudité déconcertante de son chef.

Okongo poursuit son récit. Il décrit l'attaque des seigneurs loups; et comment, ayant épuisé tous leurs moyens de défense, les chasseurs se préparaient à aller giboyer parmi les ancêtres, et déjà entonnaient leur chant de mort, quand par la force de ses enchantements Kaligouça a écarté le péril et assuré le salut de tous.

Cette fois, l'enthousiasme ne se contient plus. Chacun veut féliciter les deux héros; l'un après l'autre, tous les guerriers viennent leur gratter la poitrine et s'incliner devant eux avec des hurlements modulés selon l'étiquette. Oyontepek, le vieux chef qui a vécu dix fois dix lunes et dix fois plus, étend ses mains sèches, pareilles à une peau boucanée : et, à haute voix, il bénit le jour où les fameuses pirogues-maisons amenèrent les faces pâles de ce côté-ci du grand lac salé. La Robe-grise, le chef de la prière, a enseigné à la tribu des formules magiques qui sont efficaces; Kaligouça lui a apporté le secours de son bras invincible, et de plus, il lui a donné Mayami, la jolie déesse.

Ayant parlé, le sage se met en devoir de répartir le gibier entre les chefs de famille. Selon sa dignité et le nombre de bouches qu'il a à nourrir, chacun reçoit un quartier d'élan et deux ou trois cadavres de loup. Un lot spécial est réservé pour les veuves et les orphelins. Bientôt les femmes s'éloignent, courbées sous le poids de la venaison. Tandis qu'ils regagnent leurs logis qui sont voisins, M. de Gallichot marque à M. Pitais

la satisfaction qu'il ressent de cette scène si conforme aux mœurs primitives : au lieu que, comme il arrive sous le régime de l'affreuse propriété, les uns possèdent au delà de ce qui leur est nécessaire, tandis que les autres meurent de faim, voici que tous auront, du butin commun, une part proportionnée à leurs besoins.

Avant d'atteindre sa case, M. de Gallichot charge M. Pitais d'un message pour le père Toupette : il compte sur leur présence à tous deux, tout à l'heure, pour le dîner. Puis, ayant affermi sur son épaule le cuissot d'élan qui est son lot, il fait quelques pas et se trouve devant sa demeure. C'est une cabane spacieuse formée de troncs d'arbres bien équarris et recouverts d'écorce. L'art en est tel qu'elle est presque complètement imperméable à la pluie, sinon par les grosses tempêtes d'équinoxe. Un épais rideau de cuir en figure la porte. Avant que M. de Gallichot l'ait soulevé, il s'écarte et dans l'embrasure apparaît la silhouette de Lia-Lia, la Petite-Fleur. Elle est vêtue d'un fichu bigarré qui enveloppe ses épaules. Une jupe de cotonnade lui couvre les reins et les jambes, des colliers de rassade s'étagent sur sa poitrine nue pareille à celle d'une statue; des bracelets d'argent résonnent à ses bras. En apercevant le chef, elle pousse une exclamation de plaisir et frappe dans ses mains. Aussitôt deux esclaves accourent, le déchargent de son fardeau et disparaissent, pliant sous le faix.

La Petite-Fleur place ses deux paumes sur sa poitrine et dit dans sa langue mélodieuse :

— Maintenant, Lia-Lia vit. Il y a six jours qu'elle était morte.

M. de Gallichot la considère d'un œil attendri. Elle est vraiment d'une grâce étrange et exquise, la sauvagesse dont un destin fantasque fit sa compagne. Son teint doré a les tons chauds du bronze clair. Les traits délicats du visage ne sont pas défigurés par les tatouages qui ombrent à peine son front et ses joues. Elle a de magnifiques yeux bruns, frangés de longs cils, une voix musicale et caressante. Ses gestes sont harmonieux et souples. Kaligouça l'attire dans ses bras, dépose un baiser sur ses tempes, et puis il la suit des yeux tandis qu'elle va et vient pour préparer le sagamité. Ses mouvements découvrent les formes admirables et chastes de son

corps. Un émoi suave et profond gonfle le cœur du chef. Il pense à Chryséis, esclave d'Achille; à Nausicaa, la vierge, la fille adorable du roi Alcinoüs... Les siècles se sont enfuis. Les prestiges d'une vaine civilisation sont réduits en poussière. Pour lui revit dans sa pureté la splendeur des âges évanouis. Est-il vision plus touchante de l'innocence des premiers hommes? Ah! pourquoi le bonheur parfait et universel n'est-il qu'un songe?... Un soupir emplit sa poitrine.

L'oreille attentive de la Petite-Fleur l'a recueilli. Elle murmure d'une voix de doux reproche :

— Le chef n'a point laissé sa peine au pays des élans?

M. de Gallichot lève les sourcils d'un air d'étonnement. Est-ce qu'une fumée maligne a troublé l'esprit de Lia-Lia? Quelle peine Kaligouça pourrait-il éprouver, lorsque sa maison est pleine de gibier, qu'il possède l'amitié des Outagamis et l'amour de son épouse? La Petite-Fleur secoue la tête où s'entrechoquent les brins de verroterie. Et le chef ouvre la bouche pour l'obliger de s'expliquer. Mais déjà le rideau de la porte s'écarte et une carrure puissante s'y dessine.

— Mon Père, — dit M. de Gallichot, — soyez le bienvenu.

La Petite-Fleur salue le religieux, puis se retire dans le fond de la cabane, qu'une cloison légère, percée d'une deuxième porte, sépare du premier appartement.

M. Toupette et le baron se serrent la main et s'asseyent sur des billots de bois à peu près équarris, à côté du foyer où un feu clair brûle sans fumée. A leur portée, une souche plus volumineuse figure une table.

Le Père Toupette est un gros homme d'une cinquantaine d'années. Il a une bonne figure ronde d'enfant hâlé, avec des yeux clairs et candides. Sous sa grande barbe grisonnante, semée de gel, les lèvres sourient puériles et gourmandes. Il est vêtu d'une robe grise si souvent rapiécée au moyen de fourrures diverses qu'elle apparaît comme une mosaïque assez complète de toutes les pelleteries que recherchent les marchands. Un chapelet de graines, avec un crucifix de cuivre, pendille jusque sur son ventre. Présentant à la flamme ses larges mains rouges, il articule d'un ton réjoui :

— Monsieur le baron, je viens d'apprendre que vous avez été heureux à la chasse et vous en félicite.

M. Pitais, qui entre, ajoute sur un mode à la fois respectueux et familier :

— Gageons, mon Père, que notre succès vous réjouit aussi bien spirituellement que temporellement?

— Qu'est-ce à dire? — interroge M. de Gallichot.

— Monsieur, — rétorque M. Pitais, — les sermons de M. Toupette sont beaux et j'y prends du plaisir. Mais, ou je me trompe fort ou, depuis qu'il s'avère que le grand Manitou des blancs est un bon pourvoyeur de gibier, leur effet s'est sensiblement accru. M. Toupette est trop honnête pour ne point avouer que chacune de nos expéditions fut le signal d'une extraordinaire propagation de la foi catholique dans ces contrées. Une demi-douzaine d'élans et cent cinquante charognes de loups passent les homélies les plus édifiantes. Et l'éloquence d'un Bossuet serait peu de chose à côté de celle qui est le propre de M. de Gallichot.

Le baron se frotte énergiquement le nez à cette péroraison et réplique avec vivacité :

— Monsieur Toupette, je m'assure que votre sagesse sait réduire à son juste prix l'amphigouri de ce faquin. Vous connaissez le cas que je fais de vos mômeries et pour quelles raisons j'ai pris avec elles certains ménagements. En premier lieu, j'ai voulu respecter le crédit que vous avaient légitimement acquis vos mérites au sein de ce peuple. Deuxièmement, il m'a paru que, les lumières de la nature y ayant été fort altérées, le culte des idoles était capable d'entraîner de pires inconvénients que la superstition catholique elle-même. Mais vous me rendrez cette justice que je ne vous ai jamais représenté ces concessions que comme provisoires et momentanées, mon intention étant, aussitôt que ce peuple sera entièrement délivré des erreurs où l'ont entraîné ses prêtres et ses nécromanciens, de ne plus y tolérer que les seules lumières de la raison.

M. Toupette considéra avec modestie ses pieds énormes et répondit d'un ton conciliant :

— Monsieur, quelles qu'aient été vos motifs d'hier et quels que soient vos desseins de demain, souffrez qu'aujourd'hui je vous honore comme le plus précieux des collaborateurs; car non seulement le spectacle de vos vertus a augmenté en ce

lieu l'estime qui s'attache à l'homme blanc, mais je ne saurais exprimer combien fut excitée l'inclination que nos sauvages manifestent vers la véritable religion par ce don inestimable que vous avez bien voulu faire à notre chapelle : je veux dire la précieuse image de cette Vierge à l'éventail dont le visage, véritablement angélique et admirable, leur suggère les joies du paradis.

Il apparut, durant ce discours, que le nez de M. de Gallichot lui démangeait furieusement. Mais avant qu'il eût ouvert la bouche, M. Pitais, s'arrêta de disposer le couvert :

— Messieurs, — dit-il, — oserai-je vous faire remarquer que si, du point de vue métaphysique, il y a quelque opposition entre vos principes, ils s'accordent si parfaitement quant aux conjonctures présentes, que peut-être le débat en est superflu? Il est bien entendu qu'une fois que la raison de nos sauvages sera exactement au degré de M. Diderot et M. l'abbé de Condillac, nous leur démontrerons bellement que la religion catholique n'est qu'une méprisable superstition; et si dans ce moment, monsieur Toupette, vous osez contredire une entreprise si légitime, tenez pour certain que nous saurons vous réduire par la force de nos arguments et même, s'il le faut, par celles de nos armes. Mais en attendant, monsieur le baron, si vous voulez m'en croire, gardons-nous de contrister inutilement M. Toupette : car, après tout, il est possible qu'il se passe quelque temps avant que nous entrions dans cette croisade. Je ne puis me dissimuler que mon épouse est encore éloignée des dispositions de M. de Montesquieu. Au contraire, j'ai dû remarquer que depuis qu'elle va à la messe, elle est un peu moins menteuse et querelleuse. Il y a là un bénéfice qui est dû à la foi catholique. Admettons donc celle-ci au moins comme une vérité provisoire, et ne donnons point dans cette vanité de prétendre arriver du premier coup à la vérité absolue. Gardons notre alliance aujourd'hui avec la religion apostolique et romaine. Nous ferons nos schismes plus tard, quand les progrès de notre sagesse nous permettront ce raffinement. Pour le moment, je suis tout prêt, s'il le faut, à tenir l'emploi d'enfant de chœur, et c'est en toute humilité que je veux m'associer aux dévotions dont cette merveilleuse et si humaine madone à l'éventail...

— C'est bon, — dit M. de Gallichot avec brusquerie, — en voilà assez. Mangeons.

Ayant tiré leurs sièges massifs devant la table rustique où M. Pitais avait disposé avec art plusieurs de ces gamelles et cuillers de bois que les sauvages nomment « ourakans » et « micomis », une chaudière contenant le sagamité et un grand plat chargé de grillades de venaison et de patates, le bon Père et le baron tirèrent leurs couteaux et se mirent à manger de bon appétit. Debout à côté d'eux, M. Pitais les servait avec gravité.

Quand la première faim fut chassée, M. de Gallichot s'informa si durant leur absence il ne s'était rien passé de considérable.

Une expression de chagrin attrista la bonne face de M. Toupette, et quand il eut avalé la viande qui lui emplissait les bajoues et bu un coup, il dit d'un ton de regret :

— Monsieur, il nous faut déplorer le trépas de Totilo le jongleur. Vous savez combien son autorité et celle de Dahamiri, son exécrable idole, étaient affaiblies depuis que, malgré ses exorcismes, les deux enfants de Maya-Gayou avaient succombé à la rougeole. Quand les chasseurs qu'il avait purgés avec solennité et munis de ses talismans les plus infaillibles sont revenus bredouilles, il y a eu contre lui un mouvement d'opinion irrésistible. Et, selon la décision des chefs, il a été mis à mort hier matin en grande pompe au son des tambourins et des flûtes.

M. de Gallichot hocha la tête :

— Bien qu'il ne faille pas trop pleurer la perte d'un homme qui, se disant prêtre et médecin, était doublement imposteur, je ne puis qu'en être affligé. Et je m'étonne, monsieur Toupette, que vous ne vous soyez pas opposé à une action si peu conforme à cette charité chrétienne que vous enseignez.

— Monsieur, — dit M. Toupette avec humilité, — veuillez croire que j'ai engagé nos amis à se contenter d'une peine plus douce. Mais vous savez que ventre affamé n'a point d'oreilles. La seule concession que j'aie pu obtenir a été qu'il fût seulement égorgé au lieu d'être torturé préalablement. Au surplus, ajouta le bon père, en achevant d'engloutir une large tranche cuite à point, je dois avouer que peu de supplices

étaient moins capables de me chagriner que celui de ce nécromancien dans lequel il était difficile de ne point reconnaître un visible suppôt de Satan.

M. de Gallichot haussa les épaules :

— Est-il possible, monsieur Toupette, que vous donniez dans de si misérables fariboles?

— Monsieur, — conseilla M. Pitais, — déplorons la perte de Totilo puisqu'il était homme; mais n'exagérons point l'expression de ce sentiment, car c'était assurément un méchant homme, et qui nous poursuivait de sa haine. Quand je l'ai vu tout à l'heure cousu dans un sac et proprement pendu à un ormeau devant sa case, comme une vessie de cochon pleine de saindoux chez un rôtisseur, ma sensibilité, pour affligée qu'elle fût, ne s'est point portée aux derniers excès. Faites-moi la grâce de croire qu'en tolérant si gaillardement ce spectacle, je ne me laissais point dominer par les griefs que je puis avoir : je sais bien qu'il me faisait cornard, mais je l'ai été assez amplement de l'autre côté de l'eau pour ne point attacher plus de prix qu'il ne faut à une aventure si commune. Seulement je craignais qu'il n'excitât à quelque traîtrise ma damnée femelle. Et si tout à l'heure je l'ai trouvée rabonie, il faut sans doute, pour être juste, en attribuer le mérite autant à la mort du sorcier qu'aux prêches de M. Toupette, ou à ces arguments directs et probants que je me suis imposé la règle de lui appliquer par derrière.

Tenant dans ses mains une sorte de plateau où étaient posées plusieurs calebasses, la Petite-Fleur s'approchait. Elle le plaça sur la table entre les hommes, et d'un geste pareil à celui de l'Hébé antique versa dans les tasses rustiques un thé clair qui sentait la violette et le serpolet. Puis, regardant M. de Gallichot, elle l'interrogea :

— Kaligouça et ses amis ont chassé la faim et la soif?

Le baron lui sourit et d'un geste caressant effleura l'épaule cuivrée. Elle tressaillit. Puis, sans rien dire, elle alla chercher les longues pipes et le tabac, les disposa sur la table et s'éloigna.

Les trois hommes se mirent à fumer. Ayant suivi des yeux la jeune femme jusqu'au moment où elle disparut, M. de Gallichot proféra d'un ton pénétré :

— C'est avec chagrin, Pitais, que je t'entends parler avec mépris de ton épouse. Pour moi, je veux redire à chaque occasion combien la simplicité de ces filles du désert est préférable à tous les manèges de nos coquettes.

— Parbleu, — répartit M. Pitais, — vous en parlez à votre aise. Ainsi raisonnait mon ami Bernadeau qui, ayant gagné mille écus à la loterie, s'étonnait que je ne fusse pas content de certain mal cuisant dont Vénus le même jour m'avait gratifié. Pourvu que vous m'accordiez que la Fouine est une mauvaise pièce, je suis tout près à proclamer que madame la baronne est charmante.

— Elle est une sainte, — opina M. Toupette. — Ayant perdu trois enfants de la petite vérole, la Chevrette voulut faire baptiser dimanche le quatrième. A ma prière, madame Lia-Lia accepta d'être marraine. Et ce fut elle qui m'aida à décorer notre humble autel. Sa dévotion et sa douceur sont édifiantes. Mais ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'elle n'est pas si bien portante qu'elle devrait?

Un nuage passa sur le front de M. de Gallichot :

— Bien que, — dit-il, — elle ait entièrement renoncé à l'alcool, peut-être cet odieux breuvage, dont notre avarice infecte ces simples créatures, a déjà corrompu en elle les sources de la vie. Et je me demande parfois, ajouta-t-il d'un air pensif, si l'amour même qu'elle nourrit pour moi n'est pas un autre mal plus redoutable. Un jésuite a remarqué que les femmes indigènes qui deviennent les compagnes des blancs meurent souvent avant l'âge : comme si une union à laquelle la nature ne les préparait pas les épuisait. Cependant, conclut-il, il n'y a là sans doute qu'un accident que je saurai prévenir.

Changeant de sujet, M. de Gallichot s'informa s'il n'y avait point d'autres nouvelles. M. Toupette, alors, lui rapporta les propos de plusieurs batteurs d'estrade qui avaient échangé leurs calumets avec des coureurs algonquins. S'il fallait y ajouter foi, les Anglais et les Français seraient près d'en venir derechef aux mains. Déjà, dans toutes les tribus entre les lacs et l'Océan, on s'occupait de fourbir les armes.

M. de Gallichot poussa un rugissement et tendit les deux poings vers le plafond rustique.

— Misérables Européens, — cria-t-il, — est-il possible que

non contents de mettre à feu et à sang un continent, vous transportiez de l'autre côté des mers vos querelles et descendiez à ce degré d'infamie que vous osiez y entraîner ces innocents enfants de la nature?

— Cela est infiniment regrettable, — dit M. Toupette en rallumant sa pipe. — Au moins nous reste-t-il cette consolation que, s'il faut que nos amis déterrent la hache de guerre, ce sera pour la bonne cause : car, ayant appris de vous à honorer le roi très chrétien et la religion catholique, il n'y a pas de doute qu'ils courront sus à l'Anglais et à l'hérétique.

M. de Gallichot se mit tout debout et hurla d'une voix qui, dans l'autre appartement, fit aboyer les chiens :

— Enfer et damnation, monsieur Toupette, ne voyez-vous point que si j'ai permis que nos misérables institutions monarchiques et religieuses acquissent à leurs yeux quelque prestige c'est que j'espérais par cette feinte les détourner de certaines superstitions et discordes où je les voyais enclins? Si mon erreur venait à faire répandre une goutte de sang indien, ce ne serait pas assez de tout celui qui coule dans mes veines poru racheter le crime dont involontairement je me serais rendu coupable.

Il se promena dans la tente, deux ou trois fois, de long en large, avec agitation.

— Monsieur, — dit poliment M. Pitais, — souffrez que je prenne votre défense contre vous-même. Si nos amis se battent, ce ne sera point de votre faute. Jadis ils s'entretuaient à cause de leurs divisions intestines et de leurs idoles; demain, peut-être, ce sera pour Dieu et pour le roi; après-demain, au nom de la raison et de l'humanité. Il n'y aura de changé que le prétexte. Mais de cette humeur belliqueuse il n'est qu'une seule origine : à savoir que l'homme, ayant des canines, est naturellement un animal égorgeur.

M. de Gallichot eut un geste énergique d'horreur et de dénégation :

— Loin de moi de telles pensées! Encore peu éloignée de ses vertus primitives, ignorante de nos vices, la nation des Outagamis, du moment qu'elle aura achevé de dépouiller un petit nombre de superstitions auxquelles sa candeur même la rend accessible, sera à peu de choses près l'exacte image des

mœurs délicieuses de l'humanité telle qu'elle nous est dépeinte dans l'âge d'or; et, dès maintenant, on peut dire qu'elle y touche de si près qu'elle n'en diffère que par des nuances imperceptibles, en sorte que...

Un long hurlement traversa l'air. M. de Gallichot s'arrêta court. M. Toupette murmura :

— C'est la veuve du sorcier qui pleure son époux.

En toute hâte, il esquissa plusieurs signes de croix.

Le hurlement éclata de nouveau, puis s'éteignit en une longue lamentation. Les chiens aboyèrent à la mort. Un grand souffle de vent souleva le rideau de la porte, fit craquer la cabane et vaciller la flamme.

Il y eut un moment de silence. M. Toupette et M. Pitais se levèrent et prirent congé de leur hôte. Ayant chaussé leurs raquettes, ils franchirent le seuil de la hutte et s'éloignèrent sur la neige durcie. M. de Gallichot resta une seconde à les regarder disparaître sous les rayons glacés de la lune. Puis, sans prendre la peine de pousser un verrou, il traversa la cabane et gagna le deuxième appartement.

La Petite-Fleur est accroupie sur ses talons, au pied du lit nuptial composé d'un matelas de mousse et de plusieurs nattes superposées. Pensive, à la lueur d'une chandelle de suif plantée dans une calebasse, elle chantonne à demi-voix en regardant le sol. Quand le baron apparaît, elle se soulève :

— Mon seigneur n'a besoin de rien ?

M. de Gallichot lui ouvre les bras.

— Petite-Fleur, il a besoin de toi.

Elle se niche au creux de son épaule dans un geste d'abandon. Et tout à coup une quinte de toux la secoue. M. de Gallichot la serre contre lui. Elle murmure :

— Le chef est bon.

Il passe la main sur les longs cheveux défaits, pareils à une vague noire et soyeuse :

— Le chef t'aime.

Elle lève sur lui ses prunelles brunes. Leurs yeux se rencontrent et, le regardant, elle secoue tout doucement la tête de droite et de gauche.

— Méchante, — dit le baron, — que veux-tu dire ? Prétends-tu que je ne t'aime pas ?

De son orteil nu, elle désigne les deux chiens qui ont suivi leur maître et qui maintenant dorment au pied du lit.

— Le cœur du chef est grand. Dans une moitié, il y a la Robe-Grise, le Crâne-Poli, Castor et Pollux, et aussi la Petite-Fleur. L'autre est fermée comme un vase qui ne laisse point couler l'eau.

M. de Gallichot sourit :

— Et qu'y a-t-il dedans?

La petite sauvagesse frappe ses paumes l'une contre l'autre et les écarte. Elle murmure d'une voix rêveuse :

— Il y a toutes les choses qu'on ne sait pas.

M. de Gallichot étreint sa brune compagne :

— Petite-Fleur, ne sens-tu pas ma tendresse?

Elle le contemple de ses yeux indéchiffrables et répète avec douceur :

— La Petite-Fleur est une poussière. Le grand vent l'a oubliée dans le cœur de Kaligouça. Demain le vent l'emportera et elle sera morte. Aujourd'hui est aujourd'hui.

Puis ils se taisent et s'unissent. Dans la nuit silencieuse, il n'y a plus que la plainte du vent mortel et le sanglot monotone de la veuve de Totilo.

CHAPITRE XIV

OU L'ON RETROUVE UNE FIGURE CONNUE

Salué par les caresses des deux chiens, M. Pitais parut et du ton dont il usait à Paris quand, le matin, il apportait le chocolat à son maître, il s'informa :

— Monsieur le baron a bien dormi?

M. de Gallichot hocha le menton. Assis sur son escabeau rustique devant le billot de chêne qui lui servait de table, il était en train d'écrire. Une calebasse, pleine d'un liquide foncé où il trempait une plume de cygne sauvage, lui tenait lieu d'écritoire. Et son papier consistait dans un vieux registre jauni auquel manquaient des pages. A cause de la chaleur qu'il faisait dans la hutte et parce que ses principes l'obligeaient à

vivre de la manière la plus conforme aux mœurs des sauvages, il était à peu près nu, ayant seulement les genoux couverts d'une peau d'ours. Son grand torse maigre se dressait, marqué de quelques arabesques; on voyait des vestiges analogues sur son visage. La seule concession qu'il s'était cru autorisé à faire à ses habitudes européennes était qu'au lieu de graver au couteau dans son cuir la plupart de ces dessins, il s'était borné pour les tracer à recourir à des couleurs assez tenaces dont la confection était due à l'ingéniosité de M. Pitais. Tous les matins, ainsi que jadis il se présentait pour habiller, raser et coiffer son maître, ce serviteur diligent ne manquait point de venir vérifier l'état de son tatouage et, au moyen d'habiles retouches, de lui rendre l'aspect reluisant qui, sous ces latitudes, tenait lieu d'habits bien brossés et de souliers passés au vernis.

M. Pitais alla donc quérir dans un coin deux ou trois pots pleins de peinture et les plaça près du feu. Puis, tout en en remuant le contenu avec un bâton, il reprit :

— Je vois avec plaisir que grâce aux précautions que je lui ai indiquées, monsieur le baron a pu conserver son encre sans qu'elle fût gelée. Oserai-je lui demander s'il est satisfait de sa muse et si, sous sa plume, les vers s'allongent dociles comme les guerriers empressés à l'appel du Manitou? Qu'il excuse cette comparaison empruntée aux circonstances de notre vie présente.

M. de Gallichot se passa la main dans les cheveux :

— J'ai ce matin, — dit-il, — délaissé ces divertissements pour me remettre à ce traité de philosophie que j'ai intitulé *Méditations sur l'homme*, et où je voudrais offrir à la postérité le résultat de mes expériences et de mes réflexions.

M. Pitais, ayant disposé ses petits pots sur la table, trempa dans l'un son pinceau en poil de martre et dit d'un ton respectueux :

— Si monsieur le baron veut bien le permettre, nous allons procéder à la toilette de monsieur le baron, qui a sensiblement souffert d'avoir été négligée pendant plusieurs jours.

Il se mit à repasser diligemment les contours des ornements qui rehaussaient le visage de son maître : à savoir une étoile sur le front et une sur le menton; sur l'une des

joues, le croissant de la lune, tandis que le soleil se levait sur l'autre. Tantôt badigeonnant, tantôt se reculant pour mieux juger de l'effet, il opina :

— Certes, Monsieur, cette entreprise est grandiose ; et si jamais votre manuscrit, bravant la voracité des rats et la perfidie des flots, arrive jusqu'à Paris, je ne doute pas qu'il ne fasse pâlir les productions les plus sublimes de M. de Voltaire ou de M. Rousseau.

— Il aura, dans tous les cas, le mérite d'être sincère, — dit M. de Gallichot. — Puis, riant malgré lui, il s'écria :

— Maraud, n'as-tu point fini? Tu me chatouilles affreusement.

M. Pitais s'excusa et supplia son maître d'avoir patience, durant qu'il parachevait la figure délicate qui ornait son sternum, et qui n'était autre qu'un cœur percé d'une flèche et d'où jaillissaient des rayons. Ayant jadis fait son apprentissage chez un enlumineur d'enseignes, M. Pitais attachait de l'amour-propre à ce que ce motif central de M. de Gallichot, véritable chef-d'œuvre de son art, fût toujours exécuté d'une manière entièrement satisfaisante.

Ayant donné le dernier coup de pinceau, il rejeta la tête en arrière et embrassant son œuvre d'un regard, il proféra avec complaisance :

— Je puis affirmer sans vanité que jamais le cœur de monsieur le baron n'a eu meilleure mine. Si seulement monsieur le baron voulait me permettre d'ajouter d'un côté un carquois et de l'autre une torche, avec un encadrement de guirlandes et de coquilles, il n'y aurait point à Paris de trumeau ou de médaillon de meilleur goût.

M. de Gallichot lui défendit sévèrement d'en rien faire.

— Ayant résolu, — dit-il, — de vivre à la sauvage, j'ai consenti à inscrire sur ma poitrine les emblèmes qui constituent pour ainsi dire mon état civil et baptismal. Cette coutume, qui étonne d'abord, est fort supérieure à nos fantaisies européennes. Il est moins coupable de se mettre un peu de peinture sur la peau que de gaspiller pour poudrer une perruque plusieurs onces de farine, quand des milliers d'êtres humains meurent de faim. Mais il serait aussi messéant de rien changer aux figures que j'ai choisies qu'il l'eût été, de l'autre côté des

mers, d'ajouter quelque chose aux armoiries des Gallichot ou de me parer de titres qui n'appartenaient point à mes ancêtres.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — je conçois trop la gravité de vos raisons pour y contredire. Toutefois, que monsieur le baron me permette de regretter, comme artiste, qu'il se refuse absolument à sacrifier aux caprices de la mode qui ajouteraient de l'agrément à sa décoration. Nos élégants en raffolent et les chefs les plus réputés ne répugnent pas à quelques enjolivures. Le jour où monsieur le baron voudra bien m'autoriser à prendre son nombril pour motif central d'un croquis dont j'ai tout le détail dans l'esprit, je veux l'assurer qu'il aura le ventre le plus galant de la tribu.

Comme un geste d'impatience échappait à son maître, M. Pitais poursuivit promptement :

— Voilà assez vous importuner. Si seulement vous consentez à prendre garde de ne point toucher à la peinture jusqu'à ce qu'elle soit sèche, il vous est loisible de retourner à vos travaux, tandis que vous ayant peinturluré du côté face, je m'en vais m'attaquer à pile.

Ainsi autorisé, M. de Gallichot reprit la plume, cependant que d'un pinceau agile M. Pitais lui parcourait les épaules et les omoplates. Au bout de peu de minutes, il s'arrêta :

— Au risque de t'étonner, Pitais — proféra-t-il, — je t'avouerai que quelquefois je me prends à douter de l'utilité de mon labeur. L'aveuglement des générations civilisées est tel que j'ai de l'inquiétude si elles seront capables de l'entendre exactement et d'en retirer du fruit. Et j'ajouterai — si j'ose aller jusqu'au bout de ma pensée — que mesurant le peu qu'est l'homme dans le grand tout, je me suis demandé si de telles considérations n'étaient pas ridiculement disproportionnées avec sa misère et son néant.

— Cette proposition, — dit M. Pitais, qui s'était agenouillé, — est merveilleusement propre à un débat métaphysique. Toutefois, que monsieur le baron veuille bien se mettre debout afin que je lui retouche les fesses.

Tout nu, M. de Gallichot érigea sa haute taille. Et blanc, bleu et jaune, son cœur de flamme flamboyant au milieu de la poitrine, il eut un geste oratoire, et, d'un air pensif :

— L'autre jour, je contemplais une fourmilière; observant

de près ces bestioles, je ne pus méconnaître chez elles l'existence de certaines facultés qui peut-être égalent, si elles ne la dépassent point, notre intelligence. Il n'y aurait donc rien d'étrange à ce qu'elles fussent capables de se hausser aux plus sublimes problèmes qui nous préoccupent. Peut-être que parmi elles il en est qui s'inquiètent de l'ordre de l'univers, de la gravitation des mondes, de l'existence de Dieu et de l'âme. Entre la faiblesse de ces créatures, dont un geste de mon pied eût anéanti les Platons, les Spinosas, les Lockes, les Leibnitz, et l'immensité de telles questions, le contraste était si violent, que je ne pus m'empêcher de sourire de pitié. Dans l'espace sans bornes et dans l'éternité, qu'importent les méditations d'un ciron ?

— Monsieur, — dit vivement M. Pitais, — elles peuvent importer grandement en cironie, pour les applications dont elles sont susceptibles. Quant au reste, je m'en désintéresse, et c'est divertissement de songe-creux.

Puis il se releva et ayant exécuté autour de son maître un périple, dit avec satisfaction :

— Monsieur, nous voilà tout de neuf en mardi-gras. Je veux que le Manitou me croque si tout à l'heure, à l'assemblée des chefs, vous ne damez le pion à tous nos petits maîtres. Car j'oubliais de vous dire que nos batteurs d'estrade sont de retour. Ils ont ramené avec eux certains chasseurs canadiens qu'ils ont rencontrés et qui sollicitent le passage sur le territoire de la tribu. C'est pourquoi il y aura calumet afin d'en délibérer. Monsieur le baron voudra sans doute s'y rendre dès qu'il sera sec.

— C'est bon, — dit M. de Gallichot, — ne manque point de m'avertir.

M. Pitais s'étant retiré, il se mit à se promener le moment venu de long en large, dans la cabane, pendant plusieurs minutes, s'arrêtant de temps en temps devant le feu, et puis reprenant sa marche. Après quoi, se rasseyant à sa table, il saisit la plume, et son papier se couvrit rapidement de sa large écriture, dont les jambages hardis chevauchaient allègrement sur les pages blanches.

C'était en effet avec une ardeur généreuse qu'ayant remontré aux Européens combien jusqu'ici leurs vices les avaient fait

déchoir, il les invitait néanmoins à ne pas désespérer. Se désignant lui-même comme exemple, il les obligeait de confesser que le retour à la vie naturelle était capable de ramener au bien la créature la plus égarée. Et il concluait par cette apostrophe :

« Mes frères, vous qui, regardant dans votre sein, êtes effrayés des monstres que vous y apercevez, ne vous abandonnez point au désespoir. Mais, rompant avec des pratiques odieuses et abominables, ayez le courage de vous plonger dans les eaux vivifiantes où un homme qui fut votre semblable a retrouvé la paix et la vertu. Vous étant entièrement régénérés par ce baptême véritablement miraculeux, vous serez surpris de ne plus reconnaître votre propre cœur. Où sont ces haines, ces envies, ces désirs farouches, ces passions égoïstes qui le troublaient? Vous étiez corrompus, vous voilà innocents ; vous étiez tristes, vous voilà joyeux ; vous étiez inquiets, vous voici paisibles et confiants. Vos erreurs sont abjurées et abolies. Sous d'autres cieux et parmi d'autres hommes, vous avez retrouvé une âme neuve et vierge que rien ne saurait assombrir d'un passé aboli. »

M. de Gallichot achevait de relire ce paragraphe avec assez de contentement quand M. Pitais reparut.

— Hé bien, dit le baron, est-ce l'heure du conseil?

Il était si occupé des maximes qu'il venait de coucher sur le papier, qu'il ne remarqua rien de particulier dans la façon dont l'autre lui répondit :

— Monsieur, le conseil se tiendra tout à l'heure. Mais auparavant un visiteur sollicite l'honneur de vous saluer.

Relevant la tête, M. de Gallichot dit avec noblesse :

— Fais-le entrer. La porte de l'homme de bien est ouverte à toute heure à son semblable.

M. Pitais parut hésiter :

— C'est que si monsieur le baron savait,... monsieur le baron désirerait peut-être...

M. de Gallichot fronça les sourcils et s'écria d'une voix superbe :

— Quelles sont ces vaines cérémonies empruntées aux pires usages des sociétés avilies? Quand te déferas-tu de ces formules surannées? Oublieras-tu donc éternellement qu'il n'y a plus ici

ni baron, ni Gallichot, mais seulement Kaligouça, dit le Cœur-fidèle, dont à toute heure le foyer est accessible à quiconque s'y présente? As-tu compris, maroufle, manant, maraud?

— A merveille, — dit M. Pitais.

Et, s'écartant, il annonça :

— Madame la comtesse de Flouves.

M. de Gallichot ne put contenir le haut le corps et une exclamation qui s'étrangla dans sa gorge.

Devant lui quelqu'un était debout qu'à son costume il eût pris d'abord pour un jeune chasseur canadien. Vêtue en homme, chaussée de fortes bottes, la tête couverte d'un bonnet de peau de renard, ses cheveux blonds demi-courts épars sur les épaules, un léger fusil en bandoulière, c'était bien madame de Flouves. Mais son joli visage était amaigri, un peu coloré, comme durci. Et de la voir ainsi transformée, en un tel lieu, dans ce costume, avait quelque chose de si extraordinaire, qu'il semblait à M. de Gallichot qu'il se trouvât en face de quelque prodige inouï et presque monstrueux.

Quant à madame de Flouves, pour mieux préparée qu'elle fût à cette rencontre, elle n'était pas toutefois sans éprouver de l'embarras en face de ce grand homme maigre et sans vêtements, au visage bigarré, sur la poitrine duquel s'étalait un cœur bleu percé d'une flèche d'où jaillissaient des rayons, et où peut-être la seule chose qu'elle reconnût était un petit médaillon d'or qu'il portait au cou...

Enfin M. de Gallichot réussit à balbutier : « Madame, veuillez excuser l'étonnement que me cause une telle aventure », et il eut le geste d'aller au-devant de sa visiteuse. Mais, dans ce moment, il s'aperçut qu'il était nu. De cette découverte, il rougit jusqu'au nombril et voulut atteindre, pour la jeter sur ses épaules, une couverture qui était à côté de lui. Malheureusement ce mouvement fit glisser la peau d'ours qu'il avait sur les genoux, en sorte qu'apparurent ses cuisses maigres, blanches et couvertes de poils. Il se dépêcha de les envelopper de nouveau, mais dans cette succession d'impressions il ne put s'empêcher de ressentir âprement combien cette visite incongrue venait, en un seul instant, de réveiller chez lui de préjugés dont il pouvait se croire délivré. Aussi y eut-il quelque sécheresse dans la manière dont, ayant recouvré l'usage

de la voix, il s'excusa d'être vu en un costume qui pouvait paraître étrange.

Cependant madame de Flouves avait pris place sur un des billots de bois que M. Pitais lui désignait d'un geste respectueux, ainsi qu'il eût fait d'un fauteuil de cérémonie, et recouvrant la première la libre disposition de ses esprits, elle dit gaiement :

— Baron, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Savez-vous qu'il est délicieux de vous surprendre ainsi vivant tout à la sauvage?

Et tirant de son sein une face-à-main, elle se mit à considérer M. de Gallichot de la tête aux pieds, d'un air d'extrême satisfaction. Puis, comme il répondait par quelques mots assez confus, elle ne retint point un franc éclat de rire :

— Voyons, baron, mettez vos culottes ou ce qui doit vous en tenir lieu quand vous êtes en cérémonie, et cessez de me faire ce visage; sans quoi, véritablement, j'aurai sujet de me trouver mal récompensée d'avoir franchi trois mille lieues pour vous venir voir, et croirai que de toutes les vertus, la politesse est la seule que ne cultive point l'homme de la nature.

Deux minutes plus tard, habilement secondé par M. Pitais, M. de Gallichot avait suffisamment voilé sa nudité pour que l'embarras de sa pudeur froissée cessât de le paralyser. Et reprenant place en face de madame de Flouves, après quelques mots d'excuses, il l'interpellait :

— En vérité, Madame, oserai-je vous prier de me révéler ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Il y avait dans le ton dont ces paroles étaient articulées de l'étonnement, même de la froideur et quelque impatience, plutôt que d'autres sentiments. Madame de Flouves resta un moment silencieuse, considérant ce visage bizarre, desséché par les intempéries, où se jouaient le soleil, la lune et les étoiles, ce grand corps tout couvert de peaux de bêtes, et l'aspect farouche de ces lieux étrangers. Puis elle répondit d'un air insouciant :

— Puique vous n'en devinez point la cause, Monsieur, il faut bien l'avouer. Figurez-vous que cette petite sauvagesse dont vous me fîtes présent s'ennuyait à crever et que je m'ennuyais pareillement. Ayant résolu de la renvoyer dans son

pays, je l'accompagnai jusqu'au Havre et fus si charmée par l'aspect de la mer et du bateau où elle devait s'embarquer, que, pour me distraire, la fantaisie me prit de partir avec elle et d'aller souhaiter le bonjour à mon cousin M. de Semonvilliers qui, comme vous le savez, commande pour le roi à Montréal. Me trouvant dans ces parages, n'eussé-je pas manqué à notre bonne amitié en négligeant de venir prendre de vos nouvelles?

M. de Gallichot inclina poliment la tête :

— J'aurais mauvaise grâce, Madame, à ne point être touché d'une telle pensée. Oserai-je vous exprimer mon étonnement de ne point voir votre époux à vos côtés? Se pourrait-il que M. Jones vous eût laissée entreprendre sans lui un voyage assez hasardeux?

— Gardez-vous, dit madame de Flouves, d'incriminer sa sollicitude. Il faut vous apprendre que, le lendemain de votre départ, m'étant aperçue que M. Jones n'était point mon affaire, je le priai de s'en aller. Ce qu'il fit. Et je crois qu'aujourd'hui il vit parmi les quakers, dans la prière et la chasteté.

— Ah! — dit M. de Gallichot.

De nouveau, il y eut un instant de silence. Il reprit avec un peu d'hésitation :

— Alors, Madame, dois-je entendre que vous-même...

— Monsieur, — dit en riant la jeune femme, — à cela près que je ne porte point le petit chapeau et la redingote, je vous prie de me tenir pour toute pareille. Au surplus, ayant été assez près de mourir, comment ne serais-je point dorénavant uniquement préoccupée de mon salut?

— Ah! — dit encore M. de Gallichot.

Et il demeura immobile, les yeux au sol.

Madame de Flouves reprit de cette voix particulière qui laissait mal démêler le fond de ses sentiments :

— Mais, Monsieur, laissons là ma triste personne; et permettez-moi de vous féliciter de votre bonheur. Car, si je ne suis point mariée, vous l'êtes; et je vous avoue qu'il me tarde furieusement de faire mon compliment à madame la baronne de Gallichot.

M. de Gallichot se redressa et dit avec gravité :

— Madame, veuillez être assurée qu'il n'y a ici ni baron, ni baronne de Gallichot, ni aucuns titres, distinctions ou sou-

venirs qui se relient à un passé entièrement aboli. Un pauvre homme, Madame, cruellement déçu par toutes les impressions qu'il avait reçues de la vie civilisée, est venu chercher ici la guérison et l'oubli. Il les a rencontrés dans les douceurs d'une existence frugale et dans l'amour d'une créature innocente. Vous ne trouverez ici, madame, je le répète, ni baron ni baronne de Gallichot : il n'y a plus que Kaligouça, Outagami, et sa compagne qui lui a sauvé la vie et rendu le bonheur.

— A merveille, — dit madame de Flouves. — Tout cela est délicieux. Et c'est bien ainsi que je l'entendais. Mais dois-je renoncer au plaisir d'embrasser une personne si accomplie et que d'avance je chéris de tout mon cœur?

Une seconde, les yeux dans les yeux, tous deux se regardèrent. Et puis M. de Gallichot frappa dans ses mains et appela :

— Lia-Lia!

La jeune Indienne apparut souriante. Apercevant un étranger, elle s'arrêta, pareille à une biche effarouchée.

Le chef lui tendit la main. Elle s'approcha, la prit entre les siennes, et, craintive, vint se blottir à son côté.

A travers sa face-à-main, madame de Flouves considérait ce spectacle. Elle eut un rire aigu qui découvrit ses dents blanches.

— Mes compliments. Elle est charmante. Que ne suis-je M. Rousseau pour traduire comme il faudrait l'émotion d'un tel tableau! Mais afin que je n'effraye point cette belle, puis-je vous prier de lui révéler mon sexe et combien d'avance j'aspire à lui plaire?

M. de Gallichot se tourna vers la Petite-Fleur et prononça quelques syllables inintelligibles. L'Indienne eut un geste d'étonnement. Son regard se fit plus curieux, moins craintif.

— Vous n'avez plus peur de moi, Petite-Fleur?

Madame de Flouves se levait de son siège, s'avançait vers la jeune femme : et déjà Lia-Lia faisait un pas pour se jeter sur son sein. Mais elle s'arrêta avec un petit cri. Ses yeux bruns dévisagèrent l'étrangère avec une fixité étrange, soudain s'emplirent d'angoisse. Et tout à coup elle se couvrit les paupières des deux mains comme pour écarter une vision de terreur, et s'affaissa sans connaissance dans les bras de M. de Gallichot.

— En vérité, — dit madame de Flouves, — vous me voyez désolée... Qui eût pu prévoir?...

M. de Gallichot dit avec brusquerie :

— Madame, ayez la bonté d'excuser cet accident. Je dois vous avouer que la santé de ma compagne n'est pas si bonne que je le souhaiterais. Faut-il, au surplus, vous apprendre qu'en tout hémisphère le sexe est sujet à des vapeurs?

Soulevant sans efforts dans ses bras le petit corps inanimé, le gentilhomme s'éloigna pour le remettre aux soins des esclaves.

Immobile sur la souche de bois où elle était assise, madame de Flouves mordillait ses lèvres rouges.

CHAPITRE XV

ADMIRABLE HOSPITALITÉ DE LA NATION DES OUTAGAMIS

Sur la grand'place de Tamaroa, devant la case d'Oyontepek, le vieillard vénérable, c'est l'assemblée des chefs et des anciens. Il y a Okongo, Pachengouya, le Rat-Musqué, le Serpent et tous les autres. Il y a aussi Kaligouça et le Crâne-Poli. Tous sont accroupis sur leurs talons. Chacun, à son tour, tire deux ou trois bouffées du calumet et puis le passe à son voisin. Un peu à l'écart se tiennent les chasseurs qui viennent de rentrer et, tout près, les trois hommes blancs qu'ils ont ramenés : ils portent l'ordinaire costume des coureurs des bois canadiens; avec eux sont assises deux créatures dont l'habit est semblable, mais la stature plus frêle : madame de Flouves et Kaï-Poraïtou.

Quand la pipe de bon conseil a fini de circuler, Oyontepek pousse le hurlement rituel et Héli-Tourou, le chef des chasseurs, est introduit. S'étant incliné, il raconte brièvement son voyage et comment il a négocié les marchandises qui lui étaient confiées. En échange des peaux d'ours, de bison et de renard, il a rapporté six fusils à pierre, de la poudre, des balles, des étoffes brillantes, des couteaux affilés et plusieurs tonneaux

pleins d'eau de feu. Un murmure d'approbation circule. Oyontepek prononce :

— Le Manitou t'a protégé.

Puis il ajoute :

— Nos frères ne sont point revenus seuls.

Les nouveaux arrivants pénètrent dans le cercle des chefs. Si maîtresse qu'elle soit d'elle-même, peut-être madame de Flouves ne réprime-t-elle pas un frisson au milieu des figures étranges qui l'environnent. Tous ces visages cuivrés, sillonnés de dessins bizarres ou révoltants, ces torses nus, ces parures de plumes, de verroteries et de peaux, sont d'une humanité inconnue, quasi diabolique. Parmi la terrifique assemblée, M. de Gallichot est impassible.

— Que la Barbe-de-feu parle.

Jean Orbiquet, le plus âgé des Canadiens, prend la parole. Ses compagnons et lui sollicitent le passage jusqu'au Grand Fleuve. Ils vont chercher si les plaines sont giboyeuses et si les sables des rivières recèlent le fer jaune dont les Européens sont avides. Ils offrent en présent trois petits fusils avec, pour chacun, deux fois dix charges de poudre et de plomb.

Oyontepek le vieillard fait signe qu'il a compris. Son doigt ridé désigne madame de Flouves et Kaï-Poraïtou.

— Et ceux-ci?

Sous l'index du patriarche à tête de singe, la jeune femme se sent frémir de nouveau.

M. de Gallichot se lève. Il parle. La sagesse du chef n'a pu s'y tromper. Il a déjà reconnu Kaï-Poraïtou qui, lasse de vivre loin de ses frères, revient se confier à leur miséricorde. Celle qui l'accompagne est puissante dans la nation des Français. La renommée lui ayant appris les vertus des Outagamis, elle est venue les visiter et sollicite de demeurer parmi eux l'espace de trois lunes : jusqu'à ce que les chasseurs blancs, de retour de leur expédition, la ramènent avec eux par delà les grands lacs. Comme prix de l'hospitalité qu'elle implore, elle apporte dix fois dix brasses d'étoffes étincelantes et douze colliers.

Oyontepek incline la tête, se recueille et puis donne son avis. Une brève discussion s'engage. Elle est bientôt terminée. M. de Gallichot traduit à la jeune femme la décision des chefs.

Sa requête est celle des Canadiens sont accueillies. Les chasseurs auront le droit de passage. Et pendant trois mois, la Petite-Hermine (ainsi le vieux chef a baptisé l'étrangère au blanc visage) sera l'hôtesse du peuple Outagami. Kaï-Poraïtou, grâciée de la condamnation qui jadis l'exila, demeurera à son service.

A l'ouïe de cette sentence, madame de Flouves manifeste sa joie. Elle se lève, s'avance vers le vieillard immobile, lui tend la main et dit gentiment : « Merci, Monsieur ».

Avisé par M. de Gallichot, que son devoir retient au conseil, M. Pitais se met aux ordres de la voyageuse. A sa rencontre, elle voit accourir, le visage épanoui, un gros homme barbu : le Père Toupette a appris la nouvelle et se hâte de venir saluer l'illustre visiteuse. M. Pitais procède aux présentations ; il laisse ensemble le missionnaire et la jeune femme pour aller quérir les ballots qui appartiennent à celle-ci et les décharger dans la case qui lui est assignée.

Cependant M. Toupette, timide et joyeux, fait à madame de Flouves les honneurs de Tamaroa. Sur leur passage, les femmes et les enfants s'inclinent. Elle leur sourit. Malgré eux, les guerriers, eux-mêmes, se retournent pour suivre des yeux la Petite-Hermine. Au bout d'un moment tout cela lui paraît naturel et très simple. Les huttes sont un peu plus primitives encore que les chaumières de là-bas : et la peau des villageois est plus tannée que celle des indigènes de la Beauce. A cela près, il n'y a pas grand'chose de changé. Escortée du Père Toupette, madame de Flouves se pense une châtelaine de campagne visitant tout bonnement une paroisse aux côtés de son curé. Avec de gros rires, il lui conte les vertus des uns, les peccadilles des autres. Le Lézard n'est pas mauvais, mais il boit. Le Corbeau est paresseux. La Génisse-rouge est bien méritante. Toutes ces histoires, madame de Flouves les a entendues cent fois. Est-ce pour les retrouver qu'elle a franchi tant de lieues? Mais il ne faut point être mal avec son curé. Elle étouffe ses bâillements, feint de l'écouter, et même, pour achever de conquérir ses bonnes grâces, formule la requête nécessaire :

— Mon Père, il faut que que vous me montriez votre église.

M. Toupette rougit de félicité. De l'impiété qui sévit en France il ouït à Québec de telles horreurs, que ce n'est point sans appréhension tout d'abord qu'il salua sa nouvelle paroissienne : si, par hasard, elle était protestante ou bien philosophe? Aussi, de cet empressement, il est attendri au delà du possible. Hâtant le pas, il entraîne la jeune femme vers le sanctuaire où tous les matins il dit la messe pour le salut de tant d'âmes obscures.

Vue du dehors, c'est une cabane pareille aux autres, à peine un peu plus spacieuse, construite en troncs de hêtres et de chênes sommairement équarris et recouverts de chaume. Mais à l'intérieur, que madame la comtesse en juge, on a fait des merveilles.

D'abord dans la demi-obscurité, la jeune femme ne distingue pas grand chose, sinon des souches alignées qui figurent les bancs. Peu à peu, ses yeux s'accoutumant à l'ombre, elle vise une chaudière pour l'eau bénite, une autre qui sert de baptistère. Et voici, tout neuf — en érable, s'il vous plaît — un autel massif : il est recouvert d'une natte blanche. Deux chandeliers de cuivre y reposent et même — surcroît de luxe presque incroyable — un ciboire d'argent... Orgueilleusement le bon Père se frotte les mains... Mais tout à coup madame de Flouves a un mouvement. S'il faisait moins nuit, le Père Toupette la verrait pâlir. Du doigt, elle désigne quelque chose debout dans une niche derrière l'autel. Et elle murmure, la voix incertaine :

— Et ceci, Monsieur?...

Alors M. Toupette jubile. Éclatant d'orgueil, il déclare :

— Ceci, Madame, est cette fameuse statue de la Vierge à l'éventail que nos sauvages adorent sous le nom de Mayami, et que nous devons à l'incomparable munificence de M. de Gallichot. A propos, qu'il me soit permis, Madame, s'il est nécessaire, de vous détromper d'une opinion fausse que, par modestie ou par bravade, notre admirable ami tend à donner de lui-même, quand, poussé par un démon malicieux, il se plaît à décrier la religion et va quelquefois jusqu'à professer l'athéisme. De ses sentiments véritables, point de témoignage plus assuré que la dévotion qu'il professe pour cette sainte image, la préférant selon son aveu à sa propre vie; ce qu'il a

prouvé, car il l'apporta de France au prix de mille difficultés, mit ses jours en péril pour la sauver des flammes dans un incendie, et enfin en fit don à notre église comme étant le lieu où elle serait le plus en sûreté et vénération. — Hé bien, Madame, qu'en pensez-vous? continua le bon Père, d'un ton de triomphe, en se tournant vers la jeune femme.

Mais il eut la surprise de la voir agenouillée sur la terre, le visage caché dans les mains. Ravi d'une piété si édifiante, M. Toupette se tut et, s'agenouillant à côté d'elle, se mit également en prières...

Cependant M. de Gallichot, à l'issue du conseil des chefs, s'était rapproché de ces chasseurs canadiens. Non point que les nouvelles d'Europe le préoccupassent : d'ailleurs ces hommes simples et rustiques en étaient presque aussi ignorants que lui-même. Mais il avait à cœur d'apprendre s'ils savaient quelque chose des bruits de guerre qu'on lui avait rapportés. Jean Orbiquet lui répondit qu'en effet il en avait ouï parler, mais qu'il n'était point dans les conseils de monsieur le lieutenant gouverneur du Canada ; au surplus, l'insolence des Anglais était insupportable et tout le monde attendait avec impatience l'occasion de régler les vieux comptes.

M. de Gallichot fut atterré de cette réponse. Et il s'affermit dans sa résolution de ne rien épargner pour que les Outagamis fussent préservés de ces funestes agitations. En même temps il se représenta avec inquiétude les périls auxquels madame de Flouves allait se trouver exposée. Heureusement que Jean Orbiquet l'assura qu'il pensait être de retour à Québec avant que partissent les premiers coups de feu. Le baron l'y exhorta, lui remontrant combien M. de Semonvilliers serait aise de revoir sa cousine saine et sauve, et qu'il ne manquerait pas de le récompenser grassement. Jean Orbiquet promit de ne pas muser en route et, joignant les actes aux paroles, donna le signal du départ.

Regagnant sa case, M. de Gallichot ne put se retenir de comparer avec un peu d'amertume l'agitation qu'il ressentait en lui-même avec la paix qui y régnait naguère. Sans doute, les nouvelles qu'il venait de recevoir en étaient l'origine principale ; mais il ne lui échappa point que la visite inopinée

de madame de Flouves y ajoutait sensiblement, tant à cause des préoccupations qu'il avait au sujet de sa sécurité, que parce que sa présence réveillait le souvenir d'un monde abhorrré avec lequel il croyait avoir entièrement rompu. Malgré l'amitié qu'il éprouvait pour la jeune femme, il dut s'avouer qu'il eût préféré qu'elle ne fût point venue, et maudit la curiosité qui l'avait engagée à le poursuivre jusque dans ce lieu lointain et quasi inaccessible.

Par un contraste naturel, sa pensée se reporta avec une tendresse plus forte vers la créature innocente qui, à cette heure, était sa compagne et que tout à l'heure l'aspect de l'étrangère avait si étrangement troublée. Il pressa le pas et, ayant franchi le seuil de sa case, demanda à l'une des esclaves qu'il aperçut comment allait la Petite-Fleur. Elle secoua la tête :

— Le mauvais esprit est sur elle.

La Petite-Fleur était couchée sur son lit, les yeux ouverts. Au lieu de s'élancer à la rencontre du chef, ainsi qu'elle avait coutume, elle demeura immobile, comme si elle ne le voyait point. Il s'approcha d'elle et lui prit la main. Elle brûlait de fièvre. Il interrogea :

— Tu souffres ?

Elle eut un battement de paupières pour dire non. Alors il essaya de l'attirer vers lui. Elle se rejeta en arrière, raidie, presque farouche. Comme il insistait, elle murmura :

— Va-t-en, va-t-en !

Il s'assit sur un escabeau de bois à son chevet. D'une calebasse pleine de graisse de bison où trempait une mèche, il s'était fait une sorte de lampe. Dans une vieille caisse, il atteignit un tome des œuvres de M. d'Urfé. Si détaché qu'il fût du monde civilisé, il avait conservé un petit nombre de livres, et quelquefois il trouvait du plaisir à les parcourir. Avant qu'il eût ouvert le volume, la Petite-Fleur le désigna du doigt et d'une voix sourde :

— La langue de Kaligouça est rouge. Mais son cœur est blanc. Kaligouça a la face double.

Il la considéra. Ses pommettes étaient en feu. Il dit avec calme :

— La Petite-Fleur se trompe. Kaligouça n'a qu'une face.

Saisissant le volume, il l'approcha de la lampe jusqu'à ce qu'il eût pris feu et ensuite le jeta devant lui à terre. Et quand il fut entièrement consumé, il en éparpilla les cendres.

Les yeux bruns de la Petite-Fleur s'agrandirent. Elle se souleva sur sa couche et se jeta contre la poitrine du chef. Mais sa joue brûlante y rencontra le médaillon d'or qu'il portait suspendu. Elle eut un frémissement pour se dérober. Il la retint. Alors, de manière à avoir très mal, elle se serra davantage contre lui. Le métal dur lui écorchait la peau, entrait dans la chair. De sa joue déchirée des gouttelettes de sang jaillissaient, humbles et délicieuses... Quand M. de Gallichot crut que la Petite-Fleur dormait, il passa sans bruit dans l'avant-hutte.

Assis devant le feu, le Père Toupette y chauffait ses larges mains et ses pieds assortis. Une expression d'allégresse illuminait sa face rubiconde. Le gentilhomme l'interpella.

— Hé bien, monsieur Toupette, quelle victoire avez-vous remportée sur Satan? S'agit-il de quelque nouveau-né qu'au moyen d'une subtile aspersion baptismale vous dérobâtes à son empire? Ou si c'est l'âme enténébrée d'un de nos anciens qu'au bord de la tombe vous ouvrîtes à la vraie lumière?

— Pardonnez-moi, Monsieur —, dit le bon Père. — Je pensais seulement à cette dame dont aujourd'hui nous avons eu la visite.

M. de Gallichot s'exclama :

— Monsieur Toupette, prenez garde. Qu'il vous souvienne des tentations de saint Antoine, et des ressources infinies de Belzébuth. Vous appréhendiez quelques diableries dans les simagrées de nos jongleurs. A vous voir à ce point exalté, permettez que j'en redoute de plus subtiles dans les jupes de cette belle.

M. Toupette prit une mine contrite :

— Je m'assure, Monsieur, que vous raillez. Comment ne tiendrais-je point pour une spéciale bénédiction l'arrivée d'une dame accomplie dont les mérites seront si efficaces pour me seconder dans mon ministère?

M. de Gallichot roula ses yeux dans ses orbites avec une sorte de férocité et, frappant M. Toupette sur l'épaule :

— Monsieur, — lui dit-il d'un ton de compassion. — ignorez-vous donc qu'elle est athée?

Mais le bon Père eut un sourire ravi.

— Souffrez, Monsieur, que je prenne la défense d'une jeune personne que l'on a calomniée auprès de vous. Non seulement son langage respire des sentiments édifiants, mais son premier soin a été de demander à visiter mon église. Et j'ai eu la satisfaction de la voir tomber en prières devant notre merveilleuse Vierge à l'éventail avec une dévotion qui m'a tiré des larmes.

M. de Gallichot envisagea M. Toupette d'un tel coup d'œil qu'assurément le bon Père en eût été effrayé s'il l'avait surpris et si, depuis longtemps, il n'eût fait le sacrifice de sa vie. Mais il semblait absorbé dans une vision intérieure qui amenait sur ses lèvres un sourire de béatitude. Et il poursuivit :

— Oserai-je même, Monsieur, vous faire un aveu qui peut-être vous étonnera? Au moment où, l'ayant reconduite jusqu'à sa case, j'allais prendre congé d'elle, madame de Flouves me demanda avec une humilité touchante si elle aurait tort de demeurer vêtue en homme. Je lui répondis que, puisqu'elle s'interrogeait, je pensais qu'elle agirait mieux en reprenant les vêtements qui conviennent à son sexe. Elle me pria alors de l'attendre une minute. Et après peu d'instants, elle reparut vêtue d'une robe dont je ne saurais vous décrire le tissu, mais qui faisait encore mieux ressortir les charmes dont la nature l'a si richement pourvue. Toutefois, ce qui m'a surtout frappé, c'est la ressemblance surprenante que je remarquai alors entre ses traits et ceux de notre glorieuse Vierge à l'éventail. J'en fis l'observation; elle s'en défendit d'abord, mais l'esclave Kaï-Poraïtou et deux ou trois sauvages que la curiosité avait amenés corroborèrent mon jugement. A tel point que, dès maintenant, outre ce nom de la Petite-Hermine que lui a donné le chef, elle a reçu dans la tribu celui de Mayami que déjà Kaï-Poraïtou lui avait donné au premier jour. Véritablement, Monsieur, poursuivit le bon Père, je ne puis me persuader qu'il n'y ait pas dans cette ressemblance une dispensation miraculeuse de la Providence. Connaissant la superstition de nos sauvages, j'ose en attendre des résultats incroyables. N'est-ce point votre avis?

— Monsieur, — dit M. de Gallichot qui, durant ce discours,

s'était occupé à tailler en copeaux un morceau de bois, — vous a-t-on jamais traité de nigaud ou d'innocent?

— Monsieur, — répondit le bon Père, — c'était précisément les expressions favorites de mon bon maître, M. Le Camus, qui me distribua force coups de règle sur la tête au collège du Mans où j'étais son élève. Ayant servi aux armées du roi, il y joignait volontiers certaines locutions plus fortes, telles que pendart, jean-foutre et tête de bœuf.

Malgré la colère qui bouillonnait en lui, M. de Gallichot, devant tant de simplicité, ne put se retenir de sourire :

— Père Toupette, — dit-il, — M. Le Camus eut tort, et ceux-là auraient tort avec lui qui oseraient attrister d'une épithète désobligeante la créature la plus aimable qui jamais ait revêtu une robe de récollet. Mais souffrez, au nom de mon amitié, que je vous ouvre les yeux. Prenez garde de vous laisser circonvenir par une femme dont je ne saurais nier le mérite, mais qui, étant femme, joint aux vices naturels de la civilisation tous ces raffinements qui font de ses pareilles, depuis Eve inclusivement, des sirènes infiniment plus perfides et plus dangereuses que celles du bonhomme Homère.

— Monsieur, — dit M. Toupette, un peu penaud, — averti par votre amitié, j'y veillerai. Laissez-moi espérer toutefois que l'avenir ne nous révélera point tant de noirceur en une créature dont on ne peut nier les gracieuses manières, et qui a pour votre personne, monsieur le baron, une tendresse toute particulière. A tel point, Monsieur, qu'elle m'a chargé (et ceci était le but de ma visite) de vous informer qu'elle serait bien aise, demain, de faire une promenade avec vous pour connaître le pays.

— A merveille, — s'écria M. de Gallichot avec un ricanement qui semblait le hennissement d'un cheval ; — sans doute cette belle se croit à Versailles ou à Saint-Germain! Et n'a-t-elle point commandé sa chaise à porteurs?

Il arpenta deux ou trois fois la cabane de long en large et puis s'arrêtant devant M. Toupette qui s'était levé, il lui dit d'un ton sardonique :

— Veuillez, Monsieur, puisque vous vous êtes fait le messager de madame de Flouves, lui baiser les mains et l'informer que deux heures avant l'aube je m'en vais, avec les

chefs Pachengouya, Okongo, le Rat-Subtil et deux ou trois autres, chasser les ours gris dont le Furet a relevé les traces à quatre lieues au delà de la rivière. Ne sachant point dans combien de jours je reviendrai, je l'engage fort à se choisir un autre sigisbée.

Interdit de cette froideur succédant à tant de violence, M. Toupette balbutia quelques syllabes incohérentes et, ayant salué M. de Gallichot, se retira.

CHAPITRE XVI

COMMENT MADAME DE FLOUVES S'ACCOMMODE DE LA VIE SAUVAGE

Il n'y a point une demi-lune encore que Mayami, la Petite-Hermine a établi son séjour parmi les Outagamis, et déjà sa grâce despotique y règne comme là-bas, dans le grand village blanc, de l'autre côté du lac salé. Pour être adoptée de la tribu, elle n'a point eu à se peindre les joues, à fumer la pipe, à s'habiller de peaux de bêtes. Quelques plumes de perroquet passées dans ses cheveux d'or sont la seule concession qu'elle ait faite aux modes du pays; un petit nombre d'onomatopées sonores, que lui a apprises Kaï-Poraïtou, sonnent mignardes sur ses lèvres. Distribuant des bonbons aux marmots, des colifichets aux femmes, à tous ses sourires, elle est adorée. Garçonnets et fillettes s'accrochent à ses jupes. Par l'intermédiaire de Kaï-Poraïtou, les mères implorent ses conseils. Les faces tannées des guerriers se fendent de béatitude à son aspect.

Les plus hardis osent se présenter à la porte de sa cabane et lui offrir une paire de canards ou de lièvres blancs, fruit de leur chasse. Pachengouya a accompli une démarche qui a suscité bien des jalousies.

Entièrement repeint des pieds à la tête, orné d'un manteau de plumes tout neuf, portant pliée sur son bras la culotte cerise qu'il reçut du gouverneur du Canada et qui est son ornement de prédilection, il lui a fait une visite de cérémonie; et pendant

dix minutes, elle lui a permis de demeurer accroupi en face d'elle à fumer sa pipe en dodelinant de la tête.

Au charme qui se dégage d'elle, sa ressemblance avec la Vierge à l'éventail ajoute un prestige magique. Elle participe obscurément du caractère sacré le l'image. Dénué de toute pudeur, le Père Toupette exploite effrontément cette coïncidence. Il a obtenu de la jeune femme qu'elle assiste chaque matin à la messe ; la dévotion de la tribu s'en est accrue dans de telles proportions que parfois la chapelle agreste est trop petite pour contenir les fidèles.

Seul M. de Gallichot, par une bizarrerie qui pourrait être blâmée, s'est tenu d'abord à l'écart. Comme à plaisir, il a multiplié les chasses lointaines qui le tiennent absent tout le jour. Pourtant, peu à peu, la simplicité avec laquelle Madame de Flouves, au lieu de prétendre les réformer, s'est pliée aux coutumes des indigènes, l'a touché. Avec soulagement, il a vu qu'au lieu de réveiller les souvenirs du passé, elle n'était préoccupée que de se conformer à sa nouvelle condition. L'intérêt qu'elle manifeste pour la santé de la Petite-Fleur a achevé de le rassurer.

En vain essayerait-il de se le dissimuler : le mal resserre son étreinte. Chaque soir, la sauvagesse frissonne, ses dents claquent ; ses nuits sont peuplées de songes affreux ; au matin, elle s'éveille épuisée, avec une toux sèche qui lui déchire la poitrine. Par un privilège singulier, au lieu que le mal détruise sa beauté, il la rend plus touchante. Ses grands yeux dévorent son visage aux traits amenuisés. Elle ne se plaint pas. Quand le chef, assis à son chevet, lui demande de ses nouvelles, elle répond doucement :

— Tout est bien.

Cet émoi singulier qui l'a saisie quand, tout d'abord, elle a aperçu madame de Flouves, s'est dissipé. Elle s'est accoutumée à la présence de la jeune femme, a cessé de refuser les colifichets que celle-ci lui offre ; seulement elle n'y touche pas et quand la Petite-Hermine est partie, elle les fait placer dans un coffre par ses esclaves. D'ailleurs, comme toutes deux ne peuvent guère se comprendre, elles n'échangent pas beaucoup de paroles. Souvent, le soir, M. Toupette, la Petite-Hermine, M. Pitais et quelquefois Kaï-Poraïtou, viennent rendre visite à

M. de Gallichot, dont la case est la plus spacieuse. Alors, la Petite-Fleur s'accroupit sur une natte et, sans parler, suit des yeux la conversation. Elle ne sait pas assez de français pour en saisir tout le sens ; mais elle comprend certains mots. Kaligouça et la Petite-Hermine sont ceux qui parlent le plus. De la bouche de l'un à la bouche de l'autre, les prunelles de la Petite-Fleur vont et viennent.

Cependant les jours passent et les symptômes ordinaires annoncent que le grand hiver tire sur sa fin. Au souffle glacial du Nord a succédé une brise tiède. La neige devient molle. Dans les sous-bois brament les orignals et les chevreuils. Les bandes des oiseaux migrateurs sillonnent le ciel. Sur la rivière, parmi les glaces amoncelées, ce sont des craquements formidables. La débâcle est proche.

M. Pitais est allé faire du bois à la lisière de la forêt : il en rapporte une bottelée de fleurettes jaunes et blanches qui ont germé parmi les mousses, et il la dépose sur la natte aux pieds de l'Indienne. Elle a un cri de joie en les recevant. M. de Gallichot lui caresse les cheveux :

— Maintenant que le grand soleil a retrouvé sa force, il pénétrera dans la poitrine de la Petite-Fleur. Elle va guérir.

La Petite-Fleur sourit, ouvre le bouche, la referme, s'incline sur le sein du chef.

Madame de Flouves entre, suivie du Père Toupette et de Kaï-Poraïtou. Elle a un éclat de rire perçant et s'écrie :

— Monsieur Toupette, qu'avons-nous fait ! Et faut-il troubler un tableau si touchant ?

La Petite-Fleur se rejette en arrière, par une pudeur qui peut-être, il y a peu de temps, lui eût été inconnue. Le bras de M. de Gallichot la retient.

— Laissez-moi espérer, Madame, que ce spectacle n'a rien qui vous étonne.

Madame de Flouves se débarrasse des fourrures qui l'enveloppent et rit de plus belle :

— Monsieur, vous me faites injure. N'ai-je pas appris à admirer dans cette chaumière un parangon des vertus naturelles et conjugales ?

S'étant assise, elle ajoute du même ton railleur :

— Comment n'en serais-je pas touchée aujourd'hui d'une

manière bien particulière, me trouvant moi-même engagée dans une intrigue amoureuse dont voici le témoignage.

Elle tend à M. de Gallichot, qui a levé les sourcils, un morceau de bois à demi brûlé.

— Qu'est ce? — dit le gentilhomme.

— Est-il possible, Monsieur, que je doive vous l'apprendre, et que vous ne reconnaissiez point la forme accoutumée, dans ces parages, d'un billet doux? Sachez donc que, de par ce message sylvestre, si le Père Toupette ne m'a indignement flattée, je dois entendre que j'ai inspiré de l'amour à notre ami Pachengouya et qu'il sollicite la faveur de me le témoigner.

M. de Gallichot et M. Pitais, ayant examiné les choses de plus près, visèrent en effet certaines marques gravées dans l'écorce et durent reconnaître que, selon la coutume des sauvages, madame de Flouves venait de recevoir une demande en mariage. Elle eût témoigné être disposée à l'accueillir si elle eût souffert que l'offrande achevât de se consumer.

— Heureusement, — dit madame de Flouves, — que l'on a bien voulu m'informer de l'honneur dont j'étais l'objet. Car voyez ma surprise si, demain matin, je m'étais réveillée à peu près fiancée au Grand-Castor!

— Madame, — dit M. Toupette, — il ne faut point vous en croire quitte à si bon compte. Ou je me trompe fort, ou le Grand-Castor reviendra à la charge. Sans doute il ne peut être surpris que dans le premier moment votre pudeur ait opposé un refus à ses désirs. Mais un chef qui possède six esclaves, quatre fusils, cinquante peaux d'ours et de buffles, plus de colliers et de cotonnades que je ne puis dire, et qui a fait douze chevelures, n'est point un parti à dédaigner. D'autant — exprima le bon père en baissant les yeux, — que les idées de ce peuple s'accordent mal avec la continence. Si vous étiez la femme d'un autre, Pachengouya imposerait silence à ses désirs. Mais vous sachant libre de tout engagement, il est persuadé que sa demande trouve un complice chez vous dans l'instinct naturel qui rapproche les sexes. Et je redoute même qu'un refus prolongé ne lui apparaisse comme un mauvais procédé capable d'exciter sa colère.

— Ma foi, — dit madame de Flouves, — vous me voyez épouvantée d'une telle passion. Mais, à tout considérer,

Monsieur, — ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Gallichot, — au lieu de désespérer ce brave homme, ferais-je pas mieux de couronner sa flamme?

Comme le gentilhomme, au lieu de répondre, marquait par un souris dédaigneux qu'il tenait cette saillie pour assez faible, elle insista :

— N'épousâtes-vous point une sauvagesse? Serais-je donc si folle que de vous imiter?

M. de Gallichot répondit assez froidement :

— Madame, si dans Pachengouya vous trouvez les mêmes qualités qui m'ont appris à tenir la Petite-Fleur pour la compagne la plus parfaite que je pusse souhaiter, je ne saurais trop vous engager, en effet, à accueillir sa demande.

Il y eut un silence. Madame de Flouves reprit d'un ton insouciant :

— J'y réfléchirai. A la vérité, peut-être aurais-je de la peine à m'habituer à un mari tout rouge. Mais comment me délivrer des assiduités de notre ami, si, pour éviter de l'offenser, il faut absolument que je renonce au célibat? Si M. Pitais n'était déjà engagé dans les liens du mariage, je pourrais peut-être espérer...

— Madame, — dit avec bienséance M. Pitais, — sachez qu'un chef si considérable que le Crâne-poli est dans le cas d'avoir deux ou trois épouses, et obligez-moi de croire que s'il vous plaît de me faire l'honneur d'entrer dans mon wigwam, je réduirai volontiers le rôle conjugal de la Fouine à moudre la farine et nettoyer les casseroles.

— Voilà, — dit madame de Flouves, — une déclaration flatteuse. Combien je regrette que la galanterie de M. de Gallichot se soit laissée devancer et qu'il ne m'ait pas, le premier, proposé de m'enrôler dans son harem! Il est vrai que peut-être notre amie Petite-Fleur eût mal pris la chose.

Il y avait, ce soir, dans l'humeur du baron, quelque chose d'assez inégal. Il haussa les épaules et riposta plus brusquement que ne comportait cette saillie :

— Madame, vous prétendez jouer à la sauvagesse. Mais souffrez d'être mieux instruite du cœur des femmes de la nature. Sachez que s'il me plaisait de donner à la Petite-Fleur une compagne, elle n'aurait pas la pensée de m'en blâmer.

— Voilà qui est sublime, — dit madame de Flouves. — Mais je serais heureuse de connaître son sentiment de sa bouche.

Et, s'adressant à Kaï-Poraïtou qui était accroupie dans un coin :

— Demande à la Petite-Fleur si elle veut bien que Kaligouça me reçoive dans sa cabane comme deuxième femme.

Dans sa langue mélodieuse des Outagamis, l'enfant transmit la question. Les yeux profonds de l'Indienne se levèrent sur ceux de madame de Flouves, qui la dévisageait. Elle répondit avec sérénité :

— Quand Kaligouça a parlé, tout est bien.

— A la bonne heure! — dit madame de Flouves avec un rire un peu forcé. — Je m'avoue vaincue. Que notre amie se rassure : je ne compte point mettre sa vertu à pareille épreuve. M. de Gallichot a raison. Il me faut m'y résigner. Je n'ai point le cœur d'une sauvagesse.

Madame de Flouves se retira. M. Toupette et Kaï-Poraïtou la suivirent.

Au lieu de l'accompagner comme il faisait parfois, M. de Gallichot demeura pensif près du foyer.

— Monsieur n'a point d'ordres?

Tiré de ses méditations, le gentilhomme envisagea M. Pitais.

— Ne te déferas-tu jamais de ces formules serviles qui contrastent si fort avec le langage de l'égalité?

M. Pitais proféra avec fermeté :

— Étant votre égal, Monsieur, j'entends parler comme il me plaît et agir de même. Or, mon instinct naturel me commande d'être votre serviteur. Veuillez donc ne pas vous mêler de porter atteinte à mon libre arbitre et me donner tout de suite vos commandements.

M. de Gallichot sourit et, après une pause, interrogea d'un air rêveur :

— Ne t'a-t-il point semblé que, ce soir, madame de Flouves avait du caprice?

— Monsieur, — dit M. Pitais, — j'ai observé que dans la saison du printemps les femelles sont sujettes à ces changements d'humeur. Si cette observation est congrue ou impertinente, je m'en remets humblement à vous pour en juger.

M. de Gallichot ne répondit pas tout de suite ; puis il reprit :

— Je ne puis concevoir par quelle fantaisie madame de Flouves, au lieu de persister dans l'existence qu'elle avait accoutumée, a eu cette idée de voyager et de venir s'établir en cette peuplade.

M. Pitais dit avec gravité :

— Il y a là un de ces mystères qui passent l'entendement et que sans doute pourrait seul éclaircir un génie si subtil que M. de Marivaux.

— Au reste, — poursuivit M. de Gallichot, sans relever cette réflexion —, tout cela est de peu de conséquence, puisque bientôt ces chasseurs canadiens seront de retour et l'emmèneront avec eux. Je pense, Pitais, que, tout pesé, malgré les agréments que peut nous donner sa présence, cela sera préférable.

— Ainsi soit-il, — dit M. Pitais.

Il fit le mouvement de s'en aller.

M. de Gallichot l'arrêta :

— Encore un mot. Que te semble de celle-ci?

Du menton, il désignait Lia-Lia assise devant le feu.

M. Pitais la considéra une seconde et renifla.

— La Petite-Fleur penche la tête.

M. de Gallichot eut un soupir.

— Comment retenir dans ce corps délicat cette âme qui chaque jour semble s'en détacher?

M. Pitais répondit :

— Il me revient un souvenir. J'avais à Paris, dans notre logement, une vieille chatte grise. Du jour où la minette blanche de mademoiselle Fanchon, la modiste, prit l'habitude de venir nous rendre visite, elle commença de dépérir. Mais le chien du porteur d'eau étrangla la minette un beau matin. De cet instant, la grise se reprit à engraisser et, les yeux mi-clos, à ronronner ses pâtenôtres.

M. de Gallichot envisagea M. Pitais d'un œil oblique et lui tendit la main sans pousser plus loin l'entretien.

Lorsque le rideau de cuir fut retombé derrière le fidèle serviteur, la voix de la Petite-Fleur s'éleva :

— Quand est-ce que Petite-Hermine entrera dans le wigwam du Cœur-fidèle?

M. de Gallichot regarde fixement le visage amaigri de l'Indienne, dont les yeux immenses dévorent la face. Il répond d'une voix lente :

— Jamais, Petite-Fleur. Jamais. Que la Petite-Fleur retienne ce mot.

Les paupières de l'Indienne se baissent. Elle murmure d'un air de raillerie timide :

— Jamais est bien long.

M. de Gallichot reprend avec gravité :

— Le chef a dit « jamais ». Encore deux lunes et une demie, et les hommes blancs reviendront. La Petite-Hermine partira avec eux.

Pensif, il retombe dans ses méditations. Tout à coup il tressaille. Une odeur affreuse de chair brûlée lui monte aux narines. Il s'exclame. La Petite-Fleur a sur son bras un tison ardent et les yeux fixes, regarde grésiller ses chairs. Il se précipite, disperse les braises ardentes.

— La Petite-Fleur est folle!

Elle lève sur lui ses yeux, resplendissants :

— La Petite-Fleur ne sent rien.

Dans la nuit adoucie s'égrènent les trilles des rossignols.

ANDRÉ LICHTENBERGER

(La fin au prochain numéro.)

LE TRANSAFRICAIN

D'ALGER AU CAP

Le 25 octobre 1911, par la voie de la presse, M. Berthelot saisissait le public d' « une grande idée française : le Transafricain », voie ferrée d'Alger au Cap.

Depuis 1876, où Soleillet le premier, émit l'idée d'un transsaharien, les choses ont bien changé. Le 26 février 1885, à Berlin, l'Afrique, avant même d'être connue, avait été allotie entre peuples d'Europe. Au cours de la pénétration qui suivit, la voie ferrée se révéla le meilleur, l'indispensable instrument de conquête. Mais, en cette première phase, chaque possession s'outilla pour son propre compte, sans plan d'ensemble ni souci des voisines : nos colonies de l'Afrique Occidentale française en offrent le plus frappant exemple [1]. Ainsi naquirent, à la périphérie de l'Afrique, les railways actuels, lignes d'intérêt local construites chacune pour desservir une portion donnée du continent. Qu'elles vinssent à se souder, et de tronçons épars, elles formeraient un réseau au service des intérêts européens, parvenus maintenant au cœur du pays.

Un peu partout, des esprits entreprenants en eurent la prescience. Chez toute nation intéressée naquit spontanément

1. *Revue de Paris*, 1er octobre 1911. *Les chemins de fer de l'Afrique occidentale Française.*

l'idée de quelque transcontinental africain, du nord au sud ou de l'est à l'ouest : le retentissant Cap-Caire, par exemple, déjà construit aux deux extrémités sur plus de 7 000 kilomètres et que seules des questions politiques ont arrêté; le projet allemand, plus sournois, Dar-es-Salam-Matadi, exploité sur quelque 800 kilomètres, jusqu'auprès de Kigoma du Tanganika, étudié au moins sur les 400 qui suivent; et d'autres. L'idée était non plus seulement dans l'air, mais chez certains, à demi réalisée.

A peu près seule, la France s'était abstenue. Absorbée par ses conquêtes barbaresque et soudanaise, elle en était restée à sa conception première : les joindre par un Transsaharien. Or, les essais avaient été remarquablement décourageants. Pour justifier un effort immense, on avait escompté des bénéfices qui, inventaire fait, s'étaient révélés illusoires : les oasis n'alimenteraient pas dix trains par an. A l'horizon des sables, s'étendait, il est vrai, le Soudan inconnu. Mais désert d'hommes et désert de choses, tel était, sur les quinze cents kilomètres de l'Oranie à Tombouctou, le Sahara, vestibule de ce palais africain. A son seuil, la foi avait manqué.

Un fait nouveau la ranima. En 1909, le colonel Mangin révélait[1] à la France la Force Noire. Le pays y pressentit un remède aux dangers de sa natalité décroissante, le moyen de vivre, en poursuivant en paix ses destinées historiques, de chasser l'obsession des baïonnettes étrangères, trop nombreuses. Mais, pour valoir dans un plan général de défense, la Force Noire doit occuper à l'heure dite une certaine place dans la mobilisation : exactitude militaire qui présuppose un moyen de transport à rendement précis. La mer? Voie lente, qui n'est pas nôtre. Alors? Rien d'autre que l'outil propre à toute concentration moderne, le chemin de fer, roulant de bout en bout chez nous, en terre française, hors d'atteinte. Dans le salut public, le Transsaharien trouvait enfin sa raison d'être.

Inéluctable emprise européenne sur le continent africain, intérêt national majeur pour la France, tels sont les motifs qui menèrent par une déduction rigoureuse M. Berthelot à son

1. *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre 1909.

projet de transafricain d'Alger au Cap. Associés l'un à l'autre, ces motifs se mêlaient en une idée nouvelle. L'obstacle à réaliser le transsaharien avait été d'ordre économique. Le mirage des oasis dissipé, le groupe compact des colonies de l'Afrique occidentale eût suffi sans doute à gager l'affaire. La ligne aurait atteint des terres fertiles et relativement peuplées. Par malheur, elles le sont de noirs, gens pauvres, clients peu connus, inhabituels, auxquels les capitaux français, prudents, hésitent encore à se confier.

Les richesses sont cependant certaines. En dépit de communications précaires, de guerres, d'états politiques à peine consolidés, le commerce de l'Afrique Occidentale a bondi en quinze ans, de 1895 à 1911, de 70 à 300 millions. Mais, transitant en grande partie par eau, les marchandises n'affronteraient point pour la plupart la traversée improductive du Sahara sur rail. C'est pourquoi ne s'attardant point à des démonstrations qui relèvent en définitive de la seule pratique, M. Berthelot rejeta de parti pris le Transsaharien d'antan et posa le problème sur d'autres bases. « Voyons, dit-il, les choses telles qu'elles sont : le Sahara est non pas un Eldorado, mais un obstacle. Sérieux. Invincible? C'est à voir. Longtemps l'Océan resta impénétrable, qui pourtant fut franchi, car, par delà ses eaux, existaient des richesses exploitables qui créèrent une clientèle rémunératrice. Or, derrière Sahara et Congo, l'Afrique australe présente déjà des faits économiques considérables. Il y a là une masse humaine non point indigène et aléatoire, mais notre semblable et partant connue, de laquelle nous pouvons raisonner comme de nous-mêmes. A dix mille kilomètres, il est vrai. Mais qu'importe? Qu'elle soit payante à dix mille kilomètres, n'hésitons pas. Allons l'y chercher. » Ainsi posée, l'idée apparaît si simple, si claire qu'on s'étonne d'avoir mis si longtemps à s'en aviser.

*
* *

A l'heure actuelle, un chemin de fer de type européen, du Sud au Nord africains, s'il est *rémunérateur*, sera-t-il *possible*?

D'où deux inconnues à déterminer. En deux conférences à Paris, et à Marseille, M. Berthelot s'est appliqué à les dégager par des calculs fondés, il faut en convenir, sur des chiffres qui forcent l'attention. Voici au surplus son argumentation.

La clientèle à desservir c'est les 1 300 000 blancs de l'Afrique australe, qui sur un commerce de deux milliards et demi, en importent un de marchandises européennes. Cette population, immigrée depuis 1880 à l'appel des mines d'or et de diamants les plus riches du monde, croît et croîtra très vite. Au Nord en effet de son habitat actuel, le centre africain ouvre à ses activités, entre Transvaal et Congo, la terre du cuivre, le Katanga aux gisements colossaux. Mais c'est là l'avenir. Tenons-nous au présent qui suffit. Déjà l'Afrique du Sud fait vivre huit lignes de navigation anglaises et une allemande. Deux autres, anglaises aussi, une dernière allemande, desservant l'Australie, touchent Capetown : soit au total vingt-trois à vingt-quatre départs par mois vers le Cap ou le Natal. De ces compagnies maritimes, la plus importante, l'Union Castle, fait un service par paquebots de 13 000 tonnes prévus pour 1 000 passagers et comportant 500 lits pour ceux de première et deuxième classes. A ces derniers, elle offre donc, dans chaque sens, chaque mois, 3 000 places.

Milliards en marchandises, milliers de passagers suffisent bien à prouver l'existence d'une forte matière payante, hommes et choses. Mais, distinguons. De celles-ci, lesquelles supporteront les frais du Transafricain? De la Méditerranée au Tchad, la distance, 3 500 kilomètres quasi improductifs, l'interdit à tout fret incapable de payer cent francs à la tonne. Au Congo, au Cap, il faut compter 200 et même 300 francs. Ce qui exclut sans appel tout cargo lourd, ressource principale des chemins de fer. La valeur moyenne des importations françaises, d'après estimation en douane, ressort en effet à 170 francs la tonne. Celle des exportations, articles de luxe compris, n'atteint pas 500 francs. Par suite ni matériaux de construction, ni minerai de fer, ni phosphate, ni denrées d'alimentation ne relèvent du transafricain, réservé pour un tiers au moins de son parcours aux seuls produits riches : or, ivoire, caoutchouc, plumes, qui, cubant fort peu, peuvent se passer de chemin de fer et, rares, ne paieraient point son exploitation.

Les marchandises, appoint sans doute, ne fournissent point de solution au problème.

Restent les voyageurs. Qu'à ceux-ci, le Transafricain offre des avantages que rien ne peut compenser, et ils l'adopteront. Or, il en est un, indiscutable, dont nous sommes maîtres : la vitesse. Une voie ferrée qui traversera l'Afrique du nord au sud, à l'allure des trains d'Europe, abaissera à dix jours la durée du voyage de Southampton au Cap, effectué en dix-sept par les paquebots les plus rapides : c'est une semaine gagnée; pour le Transvaal, dix jours sur dix-neuf; pour le Katanga, trois semaines sur quatre; pour le Congo central, quatre-vingt-quatre jours sur trois mois! « N'y aura-t-il pas quelque chose de changé, dit M. Berthelot, le jour où l'Association cotonnière française, par exemple, pourra en quatre jours envoyer de Paris ou de Rouen ses inspecteurs ou ses chefs de culture dans les régions où nous plantons le cotonnier? Le commerce des bois durs qui a un si grand avenir en Afrique ne sera-t-il pas transformé, quand nos forestiers et nos ébénistes pourront en *quatre* jours aborder les forêts tropicales par le côté salubre et aller visiter les chantiers à pied d'œuvre?..... Toute la clientèle aisée, tous les hommes d'affaires, pour lesquels le temps est de l'argent, n'hésiteront pas à prendre la voie la plus rapide et nous pouvons affirmer d'avance qu'un chemin de fer ainsi conçu enlèverait une grande partie du trafic des voyageurs aux compagnies de navigation [1]. »

Soit, dira-t-on; mais celui-là seulement. Or, chacun sait qu'il n'entre point en compte dans les bénéfices des voies ferrées d'Europe. Erreur et préjugé répandus « surtout parmi les gens instruits », réplique M. Berthelot. Sur une recette kilométrique moyenne de 44 000 francs, nos chemins de fer français en retirent 23 000 de la petite vitesse, 21 000 de l'autre et il est des réseaux où les deux sources de revenus s'équivalent presque, si même la seconde n'outrepasse la première. Au surplus, leur départ est fort malaisé en raison d'une ventilation des comptes quasi impossible. Notons toutefois que la petite vitesse exige « un énorme service commercial, un formidable matériel avec des milliers de kilomètres de voies de garage et

1. Conférence de M. Berthelot du 1er décembre 1911 ; voir *L'Information*, 16 décembre 1911.

de triage, des gares immenses, un nombreux personnel de manutention » et, comme conséquence, « des difficultés de manœuvres qui compliquent et grèvent lourdement l'exploitation », tous inconvénients étrangers à l'extrême simplicité du trafic des voyageurs. Tout compte fait, peut-être celui-ci l'emporterait-il dans une exacte répartition des bénéfices, en regard de leur origine. Or, l'entretien du Transafricain, simple rail posé sur un sol plan et desséché, sera de 4 000 francs au kilomètre, d'après expérience acquise en régions similaires. Au tarif kilométrique de 10 centimes, inférieur au tarif français de 1re classe, à ceux du sud-africain britannique — 12 centimes 1/2 — de l'Ouganda — 19 centimes — un train quotidien dans chaque sens transportant 50 à 55 voyageurs suffirait à couvrir les dépenses sur la partie française du parcours. La vitesse conquise n'est-elle pas sûre de trouver ce petit lot parmi les milliers de clients actuels des paquebots?

*
* *

Telle est la thèse.

Elle n'est point excessive, il s'en faut. Le souci de n'en point sortir a fait négliger en effet de parti pris une autre catégorie de voyageurs, les voyageurs indigènes. A cette même place[1], j'ai exposé l'étonnement que suscitèrent ces clients inespérés du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, entrepris en 1882 sur du sable, dans un intérêt uniquement stratégique. Jusqu'en 1899, ils alimentèrent ses ressources pour une part au moins égale à celle des marchandises. Aujourd'hui 700 000 personnes usent chaque année de la voie ferrée sur une population sénégalaise totale de 1 200 000 âmes, proportion comparativement supérieure à celle que l'on trouve en France, surtout si l'on songe à la petite longueur de ligne offerte là-bas, 264 kilomètres. Au service de la grande vitesse, l'indigène assure actuellement 95 p. 100 des voyageurs, 85 p. 100 des recettes, et ces taux ne cessent de croître.

Or, le cas est normal partout où nous avons posé le rail en

1. *Revue de Paris* du 1er octobre 1911.

Afrique : pour l'exercice 1911, le chemin de fer de Guinée (588 km.) a compté 127 000 clients de 4e classe — tous noirs bien entendu — soit 95, 96 p. 100 du total de ses passagers; celui de la Nigeria, de Lagos à Jebba (494 km.), 510 000 indigènes sur 529 000 voyageurs, fournissant 58 000 livres sterling de recettes sur 63 138 du total de la grande vitesse. En 1910, sur la même voie, 380 000 voyageurs sur 387 000; en 1909, 277 000 sur 285 000 étaient noirs. On voit la progression rapide. Le chemin de fer belge du Congo donne des résultats analogues. Ces exemples suffisent. Jusqu'ici la race noire parquée en d'étroits groupements, ennemis les uns des autres, épuisait ses forces à se garder contre soi-même. Son activité, aujourd'hui libérée des nécessités de défense, a cherché son emploi ailleurs. Entre régions lointaines, aux ressources et aux besoins divers, désormais l'une pour l'autre accessibles, connaissance faite, des affaires se sont nouées, réclamant des moyens de transport. On prit ceux qu'on trouva d'abord : bêtes de somme, rares d'ailleurs en ces climats, mais surtout l'homme lui-même. Agents défectueux s'il en fut et dont l'insuffisance fit saluer comme une délivrance l'arrivée du rail.

Le noir est un client peu exigeant. Satisfait de n'être plus son propre véhicule, d'aller enfin loin et vite, d'ailleurs dressé à une vie remarquablement rude, il est coulant sur ses aises. Il s'empile par couches dans les « quatrièmes classes », qui sont simples trucks ou wagons à marchandises. Le tout est que ce fret humain se mette en route. Qu'y faut-il? Quelque intérêt, quelque argent à gagner. Or, les voici fournis par le Transafricain : son rail n'atteint-il pas en effet le pays minier? De lui aussi relève une forte proportion du commerce indigène — de régions agricoles à régions forestières par exemple — et du colportage qui s'alimente aux ports, d'objets manufacturés, de tissus apportés d'Europe par voie de mer.

Qu'on ne croie point que ce soit mince affaire : il s'agit en effet des besoins premiers d'une masse populaire, comptée en dizaines de millions. Du temps qu'il n'existait ni grand' routes, ni diligences, le commerce de l'Europe n'était-il pas déjà considérable? Or, par une bizarrerie due à l'état actuel de l'Afrique, les échanges indigènes y détermineront un mouvement de voyageurs plus que de marchandises. Le noir

ignore et pour longtemps encore, avec l'écriture, les mystères de la correspondance et de la commission. D'origine rurale, défiante par essence, petit marchand à capitaux minimes, il accompagne lui-même sa modique pacotille, qu'il n'abandonne point volontiers contre un papier énigmatique. Ce client-là, point de doute qu'il n'enlève d'assaut les trucks du Transafricain. Or, il est la *foule*, matière lourde, encombrante qui précisément manquait. Pour elle circuleront des trains omnibus à wagons de marchandises, n'en doutons pas.

Qu'on s'en passe dans les prévisions, elles n'en demeurent que plus probantes. Admettons donc pour la rigueur du raisonnement que le Transafricain sera surtout un chemin de fer pour voyageurs blancs, opulents et pressés, fort comparables aux passagers des Léviathans océaniques. Il doit donc être avant tout confortable et rapide. Cela implique un matériel luxueux et lourd et partant la voie large. C'est d'une logique indiscutable.

***

Jugée financièrement viable, l'entreprise groupa tout aussitôt, outre des capitaux, un certain nombre de techniciens ou d'esprits ouverts aux vastes projets. A l'*Union française pour la réalisation des chemins de fer transafricains*, voisinent MM. Berthelot, Roume, Paul Adam, Paul Bourdarie, René Chudeau, Legouez. Le premier souci de leur syndicat fut d'élucider l'inconnue restante du problème : construit dans les conditions ci-dessus définies, pratiquement le Transafricain est-il possible ?

Le Tchad atteint, aucun doute. Dans les régions équatoriales, depuis longtemps le problème est résolu. Plusieurs membres de *l'Union* sont eux-mêmes à la tête de compagnies exploitées dans la zone des Grands-Lacs. Jusqu'au prix de revient, on est fixé. Le véritable obstacle était, une fois encore, le Sahara. Son passé faisait peser sur les projets nouveaux un malaise, dont les causes, il est vrai, s'étaient depuis lors dissipées, mais laissaient néanmoins dans l'esprit public des traces

d'incrédulité. Soleillet doit sa notoriété à son insuccès chez les Maures, lorsqu'il tenta de rejoindre l'Algérie par Tombouctou, bien plus qu'à l'idée géniale qui l'avait mis sur les chemins de l'avenir africain. On se souvient aussi de Flatters, massacré au puits de Bir-el-Gharama, par des brigands sahariens, devenus aujourd'hui, pour la plupart, nos gendarmes. Par contre, on ignore les résultats intéressants de la mission Choisy et Rolland, techniciens éclairés. Le plus simple, le plus sûr aussi, était donc de se renseigner à nouveau sur place et de rapporter du voyage une étude mise au niveau de l'expérience acquise aujourd'hui en ces matières et de la technique moderne. Dans le groupe de ses missions, l'*Union* fit entrer un personnel de spécialistes en choses algériennes et sahariennes. La première, dirigée par M. Maitre-Desvallon, ingénieur des Ponts et Chaussées, détaché au gouvernement général de l'Algérie, reconnut l'accès à l'Atlas, la traversée des Hauts-Plateaux et la descente à la limite saharienne, Adrar. En ce point, le gros de la mission prit l'étude des zones désertiques jusqu'aux régions du Tchad, où les travaux déjà faits sur la question par la société des Sultanats serviraient à la traversée de l'Oubanghi-Chari jusqu'à Zémio, limite de l'Etat Indépendant. C'est à ce personnel que revenait en somme la solution du problème. Sous la direction du capitaine Niéger, l'un des plus brillants élèves du général Laperrine, il comprenait le capitaine Cortier, de l'Infanterie coloniale, l'organisateur des méharistes noirs soudanais, M. Chudeau, le géologue attitré de ces régions, l'adjudant Hugot, tous découvreurs qui s'étaient déjà rencontrés en plein cœur du désert, allant « d'une rive à l'autre du Sahara [1] ». A ces guides informés était adjoint un groupe de techniciens, ingénieurs ou explorateurs, MM. Monseran, Dubuc, Tignol, Némorin, rompus aux difficultés par leurs travaux et voyages antérieurs. Le docteur Niéger accompagnait ce détachement.

Le point délicat pour la mission Nord, celle de M. Maitre-Desvallon était le passage de l'Atlas. Il fut reconnu franchissable par un chemin de fer à voie large en deux points : soit en prolongeant la ligne Oran-Ras-el-Ma déjà construite, dans la

1. *D'une rive à l'autre du Sahara*, par le capitaine Cortier.

vallée du Sig, soit que, partant d'Alger, on gagne Vialar. Le gouvernement général de l'Algérie avait fait étudier depuis longtemps l'établissement d'une route traversant les Hauts-Plateaux du nord-est au sud-ouest. Ces travaux furent utilisés : d'autre part le protectorat marocain permet d'abandonner le tracé actuel d'Aïn Sefra à Colomb-Béchar, impraticable : qu'on en relise la description faite ici même par M. Victor Bérard[1] ! Passant maintenant à l'ouest du Djebel Grouz, on peut atteindre sans encombre le Chott Tigri, et, par Colomb-Béchar (787 m.), Adrar (177 m.). Le profil n'a rien d'excessif : de Vialar, à 850 mètres, la voie monte à 1475 mètres, cote maxima, près de Forthassa. Une heureuse rectification a fait disparaître une erreur des cartes, gênante en l'espèce, reproduite, sans doute, de copie en copie : Igli est non point à 350 mètres d'altitude, mais à 550. Sur ce premier tronçon, les projets sont complètement établis. Ils comportent un seul ouvrage d'art important, viaduc de 190 mètres, au sommet sud du triangle marécageux formé par le Guir, confluent à la Zousfana. Ils évitent le redoutable Grand Erg, contourné à l'ouest par Ougarta. Point de pentes supérieures à 15 millimètres, ni de courbes inférieures à 300 mètres; encore ces limites sont-elles fort exceptionnellement atteintes.

A Adrar, la mission Niéger s'organisa. Partie de Marseille le 17 janvier 1912, de Colomb Béchar le 26, elle atteignait le 23 février Aoulef, l'oasis extrême du Tidikelt, d'où elle détacha le capitaine Cortier et M. Chudeau, à la recherche par Taourit et Ouallen (M. Chudeau), Ouallen, Achourat et Mabrouk (capitaine Cortier), d'un tracé possible vers le sommet de la boucle nigérienne. En trois semaines, le reste de l'expédition gagna Silet, au pied du Ahaggar, où elle trouva le lieutenant Laibe de l'artillerie coloniale, venu de Gao, poste riverain du Niger. Il y ramena (16 mai) MM. Némorin et Tignol étudiant un second itinéraire vers le Niger, à l'ouest de l'Adrar des Iforas. Enfin d'Asamaka, peu après Inguezzan, M. Chudeau qui, passant au sud de l'Ahnet, avait rejoint l'expédition, repartait (8 juin) avec M. l'ingénieur Dubuc vers Ansongo, par le plus court chemin entre Transafricain et Niger, viâ Tene-

1. *Revue de Paris* du 1er mars 1911. *France d'Afrique. — Vers le Sahara.*

kart et Menaka, reconnu malheureusement impraticable. Les groupes ainsi essaimés firent retour par Dakar en France, en septembre 1912. Le reste de la mission avait de son côté poursuivi vers l'Aïr, laissé à l'est, atteint Agadès et terminé à Rig-rig, au nord-ouest de Bir-Alali, poste voisin du Tchad son parcours saharien. Ralliant de là à Kano le chemin de fer de la Nigeria, elle regagnait la France, où, le dernier de tous, le capitaine Niéger rentrait le 22 novembre dernier.

*
* *

De ces itinéraires deux points ressortent, d'importance capitale :

1° Il n'y a nulle part à s'occuper des sables qui eussent été le véritable obstacle technique : on les évite.

2° Il existe une ligne d'eau, non abondante partout, mais partout suffisante. Passé Adrar en outre, aucune difficulté de métier : pente maxima : 8 millimètres, rayons des courbes : *ad libitum*.

En tenant compte de ces données, le tracé se dessine de lui-même impérieusement en fonction des conditions techniques d'exécution : s'élevant un peu, après Adrar, il descendra doucement dans la dépression de l'Oued Botha (290 m.), remontera au soubassement du Ahaggar, à Silet (760 m.), puis, par In-Guezzan (460 m.), à une altitude quasi uniforme, gagnera Agadès, empruntant ensuite la dépression du Damergou pour atteindre le Tchad. Partout, sur ce parcours, sol dur et plan. Pas d'ouvrages d'art : il n'y a qu'à poser le rail. A Rig-rig, l'obstacle est vaincu : on entre en terres peuplées, aquifères et connues. De Zémio, la ligne filera sur Stanleyville, utilisera sur le Haut-Congo les tronçons Stanleyville-Ponthierville, Kindou-Kongola, déjà exploités pour se fondre enfin à Élisabethville dans le Katanga, au railway du Sud africain britannique, qui développe aujourd'hui jusqu'au Cap plus de 4 000 kilomètres de voie. A la tête de ces dernières entreprises se retrouvent des capitalistes qui s'offrent à participer au Transafricain. Ils tablent donc sur

des chiffres connus et des prix de revient déjà pratiqués dans la zone équatoriale. De Silet sur Gao, ou d'Aoulef vers Tombouctou, un tronçon joindra la grande ligne au réseau de l'Afrique Occidentale. Accessoirement, l'ancien transsaharien se trouvera ainsi réalisé.

Le projet arrêté, l'exécution soulève deux problèmes, l'un de construction : la main d'œuvre ; l'autre, d'exploitation : la traction. Le premier sera facilement résolu à l'aide des Marocains, dont on connaît le rendement excellent, s'ils sont bien traités et rétribués ; des noirs ensuite, en zone équatoriale. Au reste, les tentations qu'offre le Sahara sont assez faibles pour que les travailleurs n'aient pas l'idée d'abandonner la tâche. Il suffit donc d'organiser les chantiers sous forme de ville roulante, six à sept mille ouvriers suivant l'avancée du rail. Cette conception, jadis téméraire, n'a plus rien qui surprenne aujourd'hui ; on en connaît de nombreux exemples : celui du Transcaspien russe, notamment. « Simple mécanisme d'horlogerie à monter », disent les promoteurs de l'entreprise et dans des conditions beaucoup moins difficiles que celles imposées à d'autres grands travaux modernes, Panama par exemple.

D'horlogerie, aussi le second problème, mais plus délicat : les tracteurs. Pour aller vite, il faut de grosses machines : ce sont pièces délicates, œuvres d'art, qui veulent être maniées par des artistes. Les locomotives puissantes d'aujourd'hui, fragiles en raison de leur perfectionnement, ont mille ennemis, dont l'un surtout : la poussière. Pratiquement, on ne pourrait leur demander plus de 300 kilomètres d'une traite ; d'où nécessité de prévoir à cette distance moyenne, des dépôts, des ateliers, fussent-ils réduits au minimum, pour nettoyage et réparations. Ces monstres sont en outre avides d'eau. L'eau saharienne, de mauvaise qualité, devant être d'abord distillée, serait coûteuse et s'évaporerait en panaches tout au long de la voie. L'alimentation des machines pourrait même nuire à la prospérité des oasis, gares désignées, qu'il convient d'abord de ménager.

Toutes ces raisons ont fait écarter *de plano* la traction à vapeur, tout au moins dans la zone désertique. L'idéal serait d'y employer l'électricité : une fusée parcourrait d'une traite

deux ou trois mille kilomètres. Un projet complet a été étudié dans ce sens. Il comporte cinq usines centrales, vers Colomb, l'Oued Botha, Silet, Agadès et N'Guigmi, sur la ligne principale, une aux environs ou à hauteur de Timiaouine, sur l'embranchement soudanais. Ce projet a contre lui son prix, qui est fort élevé. L'électricité, en dépit d'avantages précieux : personnel réduit, faible dépense d'eau, convient surtout aux lignes à grand trafic, les frais restant presque constants quel que soit le nombre des trains. Mais la charge en devient très lourde, sinon écrasante, pour un chemin de fer peu parcouru.

Les ingénieurs de l'*Union* ont donc été conduits à électrifier non la ligne, mais les voitures. Un système de traction pétroléo-électrique a par suite été étudié concurremment; il comporte sur les wagons, des moteurs à pétrole. Mais leurs réactions trop vives sur les essieux risquant, en commande directe, de les fatiguer, ils mettront seulement en mouvement des dynamos, chargées de la mise en marche. Solution moins brutale à laquelle il semble qu'on doive s'en tenir.

Ainsi conçu, sans ouvrages d'art, le transafricain doit atteindre Agadès quatre ans après l'ouverture des travaux et en dix, avoir acquis du Cap à la Méditerranée sa forme définitive. L'exécution actuelle, dans des conditions naturelles similaires, de voies ferrées qui profitent de l'expérience acquise : le Thiès-Kayes par exemple, construit à 65 000 francs le kilomètre, à voie d'un mètre, il est vrai, et les chemins de fer du Congo supérieur, permet de fixer le prix de revient du transafricain à 80 000 francs, dans la zone désertique, à 100 000 au kilomètre dans celle équatoriale, sans grande chance d'erreur. Dès lors, la question est théoriquement tranchée.

***

Reste à la mettre en pratique. M. Berthelot, dans sa conférence de Marseille a remarqué que tous ses devanciers, promoteurs de Transsahariens, avaient « généreusement donné à l'État des conseils, mais pas de concours ». Au contraire,

l'*Union* ne se présente point les mains vides. L'auteur du projet pouvait en effet confier ce jour-là à son public que « M. Albert Armand, la Banque d'Algérie, la Société Marseillaise, le Comité des Forges de France, le P.-L.-M., la Banque française pour le Commerce et l'Industrie, la Compagnie Algérienne, la Compagnie Transatlantique » s'étaient groupés en Société d'études et avaient « réalisé la somme nécessaire pour pousser jusqu'au bout » l'examen du projet et « en préparer le programme définitif ».

Ce programme adopté, les capitaux sont prêts à s'engager. Parlant en leur nom, l'*Union* est évidemment en bonne posture pour demander à l'État son concours, nécessaire à une œuvre de pareille envergure, où il est, on le verra plus loin, aussi intéressé qu'elle. Elle lui apporte, en gage de son crédit, des répondants qui perdront leurs capitaux, si l'affaire échoue. Elle s'offre à faire exploiter la ligne par une compagnie privée, travaillant à ses risques et périls. En revanche, elle a recours à l'État pour assurer le coût de la construction, cinq cents millions en chiffres ronds, par une garantie d'intérêts de vingt-cinq millions environ. Tel est le montant du concours que le Transafricain sollicitera du pays, par la voie d'une loi soumise prochainement au vote du Parlement. Ce n'est point une carte à payer. Ce chiffre ne représente nullement, hâtons-nous de le dire, le sacrifice, en réalité beaucoup moindre, consenti par l'État, lequel rentrera rapidement dans ses débours.

Dans son rapport sur les budgets locaux des colonies du 12 juillet 1911, M. Albert Métin faisait le tableau suivant des conditions actuelles de transport en Afrique Équatoriale : « Un officier voyageant avec la rapidité la plus grande peut arriver [de Bordeaux] à Fort-Lamy en 90 jours, avec de la chance : s'il est lieutenant, son voyage, solde comprise, ne coûte pas moins de 4 550 francs ; pour les grades supérieurs, il s'augmente de la différence de solde et des diverses indemnités ou allocations. » Pour le transit des marchandises, les perspectives ne sont pas plus engageantes. Les voici, extraites du même document :

Durée moyenne.		Prix de transport par tonne.
30 jours :	Bordeaux-Matadi (estuaire du Congo, par navire)	40 francs.
30 —	Matadi-Kinchassa (400 kilomètres de chemin de fer belge)	220 —
	Traversée du Stanley Pool (de Kinchassa à Brazzaville)	25 —
	Prix de la tonne rendue à Brazzaville (non compris les droits de douane, 10 p. 100 *ad valorem*)	285 —
30 —	de Brazzaville à Bangui (par les Messageries fluviales)	250 —
50 —	de Bangui à Fort-Sibut (fin du bassin du Congo) par l'entreprise Otto	320 —
6 —	de portage : de Fort-Sibut à Fort-Crampel (commencement de la navigation dans le bassin du Tchad)	240 —
90 —	de Fort-Crampel à Fort-Archambault	74 —
	de Fort-Archambault à Fort-Lamy (Société de l'Ouhamé-Narra)	158 —
	Total	1 327 francs.

(non compris les droits de douane).

Totaux : huit à neuf mois d'après les contrats, un an en fait. Les marchandises doivent partir de Bordeaux en avril, de manière à profiter des hautes eaux. On s'estime heureux quand elles arrivent pour le nouvel an.

Ainsi, pour le personnel européen, une période d'improductivité atteignant jusqu'à six mois sur les vingt que comporte le séjour réglementaire en Afrique Équatoriale, pour les marchandises, de neuf à douze mois d'aventures et de pertes correspondantes — et elles chiffrent! — tel est le bilan du présent. Or, l'État entretient au Tchad et dans l'Oubanghi-Chari un effectif de brigade d'ailleurs constamment croissant et fait entretenir par les budgets locaux de ces colonies un nombre au moins égal de fonctionnaires, de forces de police, de salariés de tout ordre. C'est dire que les services publics sont de beaucoup les plus forts transitaires ou déterminants de transit. En Afrique occidentale, le raisonnement s'applique également au tiers Nord-Est de la colonie. Bammako, Ouagadougou, Say

seront pour le personnel à portée plus courte et bien moins coûteuse de l'Europe par le Transafricain que par tout autre voie. Impossible à chiffrer à l'heure actuelle, l'économie n'en sera pas moins pour les deux gouvernements généraux, de millions, épargnés, s'ils ressortissent au Ministère des colonies, au contribuable français, rendus disponibles, s'ils relèvent des budgets locaux, pour le développement local.

C'est là un allègement à la charge de l'État. Mais il en est un autre, susceptible, à mon sens, de la transformer en bénéfice : la mise en valeur du pays. La zone d'inondations du Niger, à n'envisager que ce coin le mieux connu de nos richesses — cinq millions d'hectares — est plus étendue que l'Égypte arable et ne lui cède point en fertilité. Après une forte crue, on y fait trois récoltes de blé par an. Ségou, lui seul, a expédié en 1912 60 tonnes de coton bien vendu, Mopti, déjà métropole du riz soudanais, a exporté 140 tonnes de laine appréciée. Mises à portée de France par voie rapide, se dessinent là des ressources comparables à celles de l'Inde et de l'Argentine.

***

Encore ce gain lui-même n'est-il point le seul. Si l'on suit des yeux sur la carte le tracé de la ligne Alger-Captown, par le Tchad et le Haut-Congo, il saute aux yeux qu'elle figure « l'épine dorsale » de l'Afrique, ou si l'on veut me permettre une expression un peu théorique, le lieu des points d'attraction maxima d'un rivage à l'autre, par raison de symétrie. De ces points, chacun agit à la ronde, attirant, drainant le trafic voyageurs, sur lequel est fondée l'entreprise, non seulement dans le sens de la ligne, mais en tout sens, dans un *rayon* fixé par le gain de temps de la locomotion terrestre sur la voie maritime. Il s'établit ainsi, de par la vitesse conquise, un *champ économique*, capable d'englober tout sol, rivage compris, si, jusqu'au bord des Océans, la locomotive prime le steamer.

Des ports même, par mer à 15 ou 20 jours d'Europe, rapprochés d'elle à une semaine, tomberont dans la zone

d'influence du Transafricain. De Londres à Naples ou à Constantinople, quel voyageur songe aujourd'hui à emprunter la voie d'eau, jadis la seule pratiquée? De même de Beïra, Durban ou Dar-es-Salam, est-il absurde qu'il choisisse la route la plus rapide? Ainsi, les ports eux-mêmes du Sud-africain, relèveront du grand chemin de fer central, les ports qui sont les marches de l'Europe. De leurs docks s'enfoncent dans l'intérieur de petites voies locales, allongeant chaque jour leurs tentacules. Vers où? Elles ne le savent. Viendront-elles se buter à quelque localité, la veille ignorée, élevée soudain au rang de tête de ligne? Ne subiront-elles point tout au contraire, la puissante attraction du grand courant vers l'Europe? La réponse n'est guère douteuse.

Hors de chez nous, on s'en est avisé déjà : on eut vite fait à Londres de reconnaître que la plus courte route de l'Occident aux Indes passe par Zémio et Mombassa. D'autre part, « 3 000 kilomètres à peine séparent Pernambouc de l'Afrique, le tiers de la distance marine qui sépare les Anglo-Saxons de New-York de Liverpool. Débarquant en terre française à Konakry, nos cousins d'Amérique prendront le wagon français jusqu'à Tombouctou et, sur la rive méridionale du Sahara, auront besoin d'autres wagons français pour traverser au plus vite le grand désert, les Plateaux et venir s'embarquer à Alger sur la mer latine, centre de toutes les races, berceau et paradis de nos civilisations ».[1]

Ce sont là perspectives peut-être lointaines, moins cependant qu'on ne le croit, autrement plus engageantes en tout cas que celles offertes au Transcontinental-Pacifique, décidé en 1862, en pleine guerre de Sécession, l'ennemi aux portes de Washington, pour, à travers les steppes de la prairie, les déserts de la Névada et du Grand Lac salé, desservir les 388 000 habitants blancs de la Californie, le quart de l'actuelle population européenne du Sud africain. Elles ne sont point les seules. Il en est d'autres plus tangibles, relevant du patriotisme non point blanc, mais français, à ce titre singulièrement intéressantes.

Reliant par le rail nos trois Afriques du nord, de l'ouest

1. *Revue de Paris*, Victor Bérard, *op. laud.*

et tropicale, le Transafricain fera de morceaux d'empire, un empire. Il apporte à la question de l'Armée Noire une solution inattaquable. On sait quelles polémiques ont soulevé son installation permanente en Algérie et la soustraction à l'Afrique Occidentale des bras nécessaires au développement économique du pays. Objections peu fondées, mais qui ont influé cependant sur le retard apporté à la mise sur pied des Troupes Noires et que le Transafricain fait disparaître. Une voie ferrée à grand rendement permettrait de les laisser dans leur propre habitat, prêtes en cas de besoin à franchir rapidement le désert pour garder l'Algérie et en cas d'un effort suprême, la France. Débarrassé d'embranchement commercial dans sa traversée saharienne, le Transafricain écoulerait un corps d'armée par jour....

Achèvement de la conquête scientifique de l'Afrique par la race blanche, sauvegarde assurée à notre Afrique, tels sont les buts que s'est proposé le Transafricain et qu'il dépend de nous qu'il atteigne. Souhaitons à ses automotrices bon voyage. Elles apporteront dans l'Afrique pacifiée les idées et l'influence de la France, maîtresse, si elle le veut, d'un des carrefours du monde.

ALFRED GUIGNARD

AUTOUR DE PASCAL

MADEMOISELLE DE ROANNEZ

Qui n'aurait pitié de Charlotte Gouffier de Roannez? Elle a mené ici-bas une vie de tribulations, mêlée d'un scandale; elle a enduré de terribles douleurs physiques et des souffrances morales plus poignantes. Aucune épreuve ne lui fut épargnée pendant les cinquante années de son existence. Puis elle est morte; et elle était dans son repos, quand on éveilla de nouveau sa mémoire : alors commença le tourment posthume.

Les érudits sont les tourmenteurs, cette fois. Ils se demandent si Pascal ne fut pas amoureux d'elle; et ils ont organisé tout un roman de Pascal amoureux, où elle a un rôle émouvant. De sorte qu'on ne peut laisser tranquille désormais Charlotte Gouffier de Roannez, âme de malheur, et qui fut à Port-Royal sœur Charlotte de la Passion, et qui mérite de garder dans l'histoire ce nom de supplice.

Elle a passé dans la plus âpre pénitence beaucoup plus d'heures que dans le calme; et une véritable dérision du sort l'associe pour l'éternité humaine à une aventure d'amour qu'elle a peut-être ignorée, qui n'a peut-être nulle réalité, qui pourtant marque étrangement son souvenir.

Que d'avanies! et quel acharnement de la destinée, avant la mort, après la mort! et quelle mort, sans paix aucune!

On ne sait pas si elle était jolie. Je ne crois pas qu'il existe d'elle un portrait. Toute sa légende se pose sur une ombre.

Elle était née le 13 avril 1633, dans une illustre famille. Son père fut tué dans une bataille, quand elle avait six ans. Pour l'élever, il y eut son grand-père, Louis Gouffier, duc de Roannez, un personnage assez badin, fort dépensier, qui manquait de religion, et sa mère, la marquise de Boissy, « une bonne femme toute simple, qui ne pouvait et ne savait pas même prendre soin de ses enfants ». Elle avait un frère, à peine un peu plus âgé qu'elle, Artus Gouffier de Roannez, l'ami de Pascal.

Saint-Simon raconte qu'elle fut élevée à Port-Royal. Cela paraît démenti d'autre part. Dans la lettre qu'elle écrivit, le 21 juillet 1657, à sa tante l'abbesse de Notre-Dame de Soissons, elle affirmait n'avoir eu, avant la précédente année, « aucune pensée pour la maison de Port-Royal ». Elle disait aussi (selon les mémoires du véridique chanoine Godefroi Hermant, docteur en Sorbonne) que, le 4 août de la précédente année 1656, quand elle vint à Port-Royal baiser la Sainte-Épine, elle fût restée dans cette maison sainte si elle y avait eu quelque connaissance. Elle ne serait donc pas une élève de Port-Royal.

De son enfance et de sa prime jeunesse, nous ignorons à peu près tout; et nous imaginons, auprès d'une mère qui donna ensuite les signes les plus évidents de la faiblesse et de la niaiserie, une petite fille qui prélude bien tristement aux chagrins de toute sa vie. Négligeons le grand-père : il mourut quand elle avait neuf ans. Et, quant à son frère, nous l'ignorons, comme elle, pendant une vingtaine d'années.

Il nous faut aller, pour connaître un peu mademoiselle de Roannez, jusqu'au moment où il est probable qu'elle a rencontré Pascal, où il n'est pas tout à fait impossible que Pascal l'ait aimée, mais où il est presque évident qu'elle ne le sut pas. Cela nous mène, beaucoup trop vite, à sa vingtième année.

Or, en 1652, où en est Pascal? Et voilà, en effet, mademoiselle de Roannez : à peine l'approchions-nous, et nous devons passer à d'autres; elle n'a seulement pas une histoire à elle et, en toutes choses, elle est sous la dépendance d'autrui. Pour ainsi dire, elle n'existe point en particulier.

Où en est Pascal, à cette époque où l'on prétend qu'il aima

Charlotte Gouffier de Roannez? Le 4 janvier de cette année 1652, Jacqueline l'a quitté. Elle est allée à Port-Royal. Elle lui a fait dire qu'elle s'en allait; et il ne l'a pas revue avant qu'elle ne partît. Il lui a fait répondre des « paroles de tendresse ». Il a conçu, de ce départ, un chagrin tel qu'en éprouvent les âmes très violentes, un chagrin d'amitié froissée, de solitude soudaine et de rancune. Il ne va pas se résigner facilement; et même, il luttera : il disputera sa sœur à Port-Royal qui la lui prend. Cette dispute est pathétique. Elle a duré des mois et justement les mois qui ont précédé l'amour — hypothétique — de Pascal pour mademoiselle de Roannez.

Le commencement, c'est l'acte par lequel Pascal, en échange de la donation de huit mille livres que lui fera sa sœur Jacqueline, lui assure une rente viagère de sept cents livres, pourvu qu'elle n'entre pas en religion. C'est un contrat bizarre, nous l'avons dit. M. Léon Brunschvicg note — et il a raison — que la restriction formulée par Blaise Pascal rend « illusoires et fictives » les garanties données à Jacqueline. Et, en d'autres termes, il faut se demander si ce contrat bizarre n'est pas, disons-le, une grave indélicatesse, disons-le même, une infamie de Pascal.

M. Fortunat Strowski, savant et fin panégyriste de Pascal, ne trouve point ici à l'excuser. Et voici comment il présente la choquante anecdote : Les enfants Pascal étaient accoutumés à vivre assez richement; les expériences sur le vide et la fabrication de la machine arithmétique avaient coûté cher. M. Pascal le père une fois mort, Pascal, « avec ses habitudes de vie et ses besoins », fut gêné. Or, on lit dans les *Pensées* : « Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien... » Bref, il désirait de vivre avec Jacqueline, parce que « leurs ressources unies suffiraient à maintenir leur situation ». S'il la supplie de lui accorder un délai, c'est qu'il espère, en deux ans, rétablir sa fortune, par l'industrie des transports en commun, par l'industrie des machines à calculer, etc. Jacqueline réclamera sa dot : Blaise aura pris ses précautions, en faisant signer à Jacqueline, devant notaires, l'acte de sa renonciation formelle. Donc, M. Fortunat Strowski plaide coupable.

Et ce n'est pas une petite faute qu'on attribue à Blaise

Pascal, mais une faute extrêmement laide, une faute de cupidité, une duperie et, en définitive, un vol d'argent.

Ajoutons que Pascal aurait commis cet ingénieux larcin le surlendemain du jour qu'il écrivait aux Perier cette lettre de consolation si chrétienne : de sorte qu'au mois d'octobre 1651 il nous apparaîtrait comme un hypocrite. Hypocrite deux fois, s'il affectait, ainsi qu'on l'a vu, d'être en intime et tendre communion d'idées avec Jacqueline, tandis qu'il ne voulait la garder près de lui que pour garder aussi la communauté de fortune, — et s'il tenait ces propos tant chrétiens en préparant une rouerie. Hypocrisie sentimentale et hypocrisie religieuse : il n'y a rien de plus vil, en sus de ce larcin que nous avons indiqué.

Pascal serait-il, à cette date, un vilain homme? A cette date : et c'est, comme on dit, sa période mondaine. Il aurait conduit la mondanité un peu loin!

Il y a quelques années, on nous l'a présenté, dans les sciences et dans leur pratique, comme un faussaire. Mais il a fallu renoncer à cette accusation. Il faut également abandonner l'accusation du larcin.

Supposons que Pascal ait eu en tête de voler à Jacqueline ses huit mille livres tournois. Elle a signé l'acte de donation pure et simple : Pascal possède les huit mille livres tournois. En échange, il doit à Jacqueline la rente viagère de ce capital et, de par l'acte qu'il a signé, il la lui payera tant que Jacqueline n'aura pas fait profession. S'il tient à l'argent, que désirera-t-il? L'entrée de Jacqueline au couvent.

Or, ce n'est pas du tout cela que nous le voyons désirer : c'est précisément le contraire. Aux mois de novembre et de décembre, donc après la signature des actes profitables, nous le voyons extrêmement malheureux à l'idée de perdre Jacqueline; nous le voyons dépenser toute son énergie à résister contre le départ de Jacqueline. Il l'a suppliée de rester auprès de lui; sans même oser l'interroger, tant il avait peur d'une réponse désolante, il lui a dit comme il comptait la conserver auprès de lui. Elle ne répondait pas : et il devinait bien qu'elle s'en irait. Il n'avait pas de moyens judiciaires pour l'empêcher de partir : elle pouvait partir et faire profession, malgré sa défense, étant orpheline et âgée de vingt-six ans. Elle lui

échappait et il ne savait comment la retenir. C'est alors qu'il imagina, de désespoir, un stratagème. Et ce stratagème a, je l'avoue, les mauvais dehors d'une astuce; mais il faut, pour l'apprécier, y démêler exactement les intentions.

Afin d'empêcher Jacqueline de le quitter — et non pour chaparder l'argent de Jacqueline — il ôtait à Jacqueline la dot qu'il est d'usage de donner au couvent lorsqu'on fait profession religieuse. Il agissait, mon Dieu, comme ces pères de famille qui, pour empêcher un mariage qui leur déplaît, annoncent qu'ils laisseront leur fille sans dot.

Il ôtait à Jacqueline sa dot. Mais allait-il en profiter, lui Pascal? Non, pas du tout, au cas où le stratagème réussirait : car il devrait alors payer le revenu de la dot à un taux fort élevé, à un taux si élevé que, manquant d'argent (comme on nous le dit) à cette époque, il assumait une charge assez lourde.

Mais le stratagème ne devait pas réussir? Il pouvait très bien réussir. Et la preuve, c'est qu'avec toute sa ferveur insigne, Jacqueline a été sur le point de renoncer à faire profession. Elle fut (et c'est elle-même qui l'écrit) dans l'alternative « de différer sa profession de quatre ans pour retirer son bien de l'engagement où il était, sans même être assurée qu'il pût être entièrement libre » alors, ou bien d'accepter « la confusion d'être reçue gratuitement et de faire cette injustice à la Maison ». Elle hésita; et, si elle hésita, Pascal avait pu croire qu'elle lui reviendrait. Il la connaissait; et il savait l'honnête orgueil que n'avait pas détruit en elle l'humilité religieuse : pour employer un mot de lui-même, il « pariait » assez bien. Elle hésita, de la manière la plus cruelle pour son désir du cloître; et elle allait refuser la joie de la profession, quand la mère Agnès et M. Singlin, non sans peine et non sans des heures d'insistance, la décidèrent à entrer au couvent sans dot. Persuadée là-dessus, elle supplia qu'on la reçût en qualité de sœur converse, en qualité de servante : et, par son quotidien service de pauvre fille, elle rachèterait la grâce qu'on lui faisait en la recevant gratuitement. Il fallut, pour l'apaiser, une nouvelle et très pressante intervention de la mère Agnès et de M. Singlin. Elle eut, sur son visage, une « tristesse extraordinaire »; elle ne pouvait se décider; elle pleura et sanglota, longtemps, la tête appuyée sur l'épaule de la mère Agnès. Et

la mère Agnès lui fut adorablement maternelle, tantôt la dorlotant comme une enfant très malheureuse, tantôt l'avertissant des plus hautes idées de la foi.

Non seulement Jacqueline hésita; mais aussi M. Singlin balança quelques minutes avant d'arrêter le parti qu'on devait prendre. Je crois que Port-Royal, en recevant Jacqueline sans dot, tint à honneur de montrer son réel désintéressement, de l'opposer, pour l'édification générale, aux mesquineries des gens qui sont engagés dans le monde; et je crois suffisamment soulignée ainsi la rareté de l'exception qui était faite en faveur de Jacqueline.

Donc, le stratagème de Pascal est plausible : et non seulement il pouvait réussir, mais il a failli réussir.

Donc, la cupidité n'est pas le mobile qui a poussé Pascal à combiner son stratagème. Et il n'a pas commis une malhonnêteté. Port-Royal l'a, dans cette conjoncture, jugé sévèrement : c'est que Port-Royal lui reprochait de mettre obstacle aux grâces que Dieu accordait à Jacqueline; motifs religieux et, pour le moment, je n'ai en vue que la loyauté laïque de Pascal, son intégrité mondaine. Jacqueline aussi lui adressa des reproches, sans ménagements : du moins ne l'accusa-t-elle pas d'avoir, au moyen de manigances, surpris sa bonne foi. Et, quant à son intégrité mondaine, nous en avons pour garants ces Perier, Gilberte et son mari, gens parfaits et qui, en tout cela, ont approuvé Pascal; auraient-ils approuvé un larcin? Florin Perier n'était pas homme à y souscrire; et, s'il y avait eu larcin, ne l'aurait-il pas vu? Allons-nous accuser de sordide avarice ces trois personnes qui, à un moment donné, s'entendirent pour empêcher les charités que Jacqueline préparait à l'occasion de sa vêture? C'est Jacqueline elle-même qui répond : ils en faisaient eux-mêmes « souvent » de plus « considérables ».

En somme, Pascal, avec l'agrément de sa sœur Gilberte et de son beau-frère, taquinait, tourmentait Jacqueline en vue d'empêcher son entrée au couvent. Les torts qu'il eut, Port-Royal seul est en droit de les critiquer : ce sont des torts religieux; il préférait au salut de Jacqueline son affectueux désir de la garder. S'il pécha, ce fut par tendresse.

Pour en avoir la certitude, il suffit de lire une lettre que

Jacqueline écrivit à son frère le 7 mars 1652, une lettre qu'elle écrivit à sa sœur le 10 mai, le fragment d'un billet que Blaise écrivit à Gilberte le 6 juin, et la relation que Jacqueline composa, le 10 juin, pour la mère prieure de Port-Royal-des-Champs, sœur Marie-Dorothée de l'Incarnation.

Jacqueline, deux mois après son départ, supplie son frère de ne pas s'opposer aux volontés divines. Refuserait-il sa permission, d'ailleurs, elle ne cache pas son projet de passer outre. Elle n'a pas besoin de permission pour prendre le voile; mais, pour accomplir avec joie cet acte de félicité, elle a besoin de sentir son frère consentant. Elle l'invite à ses « fiançailles », qui se feront, « Dieu aidant, le jour de la Sainte-Trinité ». Elle lui rappelle comme lui-même, autrefois, l'a dirigée vers Dieu, lui a montré qu'on n'allie pas « l'esprit du monde et celui de la piété ». Elle est cérémonieuse, comme il sied à une personne qui a rompu les attaches du monde; et puis, comme sans y penser, elle tutoie son frère. Elle lui dit : « J'attends ce témoignage d'amitié de toi principalement ».

Ce n'est pas une affaire d'argent qu'on débat de cette manière; c'est une affaire de sentiment qui anime ainsi les cœurs.

Cette lettre, Jacqueline la fit porter à Pascal le jour de l'Ascension. Le lendemain, Pascal est allé voir Jacqueline. Il était, dit-elle, « outré »; il avait « un grand mal de tête que cela lui causait ». Il s'adoucit en la voyant; et, naguère, il lui demandait un délai de deux années : maintenant il ne la supplie que d'attendre jusqu'à la Toussaint. Il la vit « ferme à ne pas attendre et assez complaisante néanmoins pour condescendre à lui donner quelque peu de temps pour se pouvoir résoudre ». Alors, il « s'adoucit entièrement »; il eut « pitié » de la peine qu'il lui faisait. Cependant, il ne se rendait pas encore; il ne pouvait pas « se résoudre ». Est-ce là un homme cupide et qui prépare un bénéfice de huit mille livres tournois, ou un homme dont le cœur tendre est déchiré? Jacqueline ne se sentit point assez forte pour le convaincre. Elle pria M. d'Andilly de le voir et de lui parler. M. d'Andilly « l'entreprit avec tant de chaleur et d'adresse qu'il le fit consentir ». Jacqueline ajoute : « De sorte que nous en demeurâmes là qu'il me pria de faire mon possible pour gagner sur moi de différer un

temps considérable, et que, si je ne le voulais pas, il aimait autant que ce fût le jour de la Trinité que quinze jours après... » Son chagrin n'est-il pas dans tous les mots de ce récit?...

Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie prit l'habit le 26 mai 1652 et fit profession le 5 juin 1653. La veille de ce jour, au parloir de l'abbaye, Pascal, d'accord avec sa sœur Gilberte et son beau-frère, assurait à Port-Royal, non pas les sept cents livres de rente qu'il avait jadis consenties à Jacqueline, mais une rente de quinze cents livres, plus une somme de cinq mille livres tournois en deniers comptants, sur laquelle les religieuses lui serviraient une pension viagère de deux cent cinquante livres. Donc, il a été bien au delà de ses premiers engagements : et il a bataillé, pour son cœur, oui, par le moyen de l'argent, n'ayant pas d'autre moyen; puis, la partie perdue, il a donné beaucoup plus qu'il ne devait. N'est-il pas, en tout cela, très clair, honnête et malheureux?

Résumons-nous. Les deux traits de son caractère, à cette époque, les voici. Premièrement, nous n'avons aucun motif de ne pas croire à la sincérité de la lettre « consolative » sur la mort de M. Pascal le père. Il est donc, cette lettre en témoigne, profondément religieux; même, il l'est avec une étonnante rigueur. Tout en étant profondément et rigoureusement religieux, il n'a pas l'abnégation totale qui donne tout à Dieu, qui ne garde rien pour soi. Le lendemain de la profession de Jacqueline, il écrit à M. Perier : « Ma sœur fit hier profession, jeudi 5 juin 1653. Il m'a été impossible de retarder : MM. de Port-Royal craignaient qu'un petit retardement en apportât un grand et voulaient la hâter par cette raison qu'ils veulent la mettre bientôt dans les charges; et partant il faut hâter parce qu'il faut qu'elles aient pour cela plusieurs années de profession. Voilà de quoi ils m'ont payé! Enfin je ne l'ai pu... » Il est, comme disait Jacqueline, « outré »; il est en grand courroux de douleur.

Second trait de son caractère : il a le cœur tout alarmé de tendresse perdue. Il n'a plus désormais auprès de lui Jacqueline qui était son amie parfaite. Il souffre amèrement, et sans patience, et avec la fougue de son ardente nature; il souffre de cette vacuité de son cœur.

Eh! bien, c'est pendant ces mois de terrible détresse qu'il a pu rencontrer, qu'il a dû voir Mademoiselle de Roannez, laquelle eut vingt ans cette année 1653 où Jacqueline disparut.

On aime un être; et c'est bien véritablement cet être-là qu'on aime. Mais aussi, l'on aime à aimer. L'amour qu'on a perdu vous laisse en état d'inquiétude; et, la tendresse qui vous reste, l'objet parti, on la posera peut-être sur un autre objet. Ce transport du sentiment n'est pas difficile à entendre : et ainsi va le pauvre cœur des hommes.

Avec tout son génie, et avec toute la violence de son génie, — et, qui sait? à cause de cette violence même, — Pascal avait le goût très vif d'une tendresse féminine auprès de lui : il l'a prouvé par cet immense attachement qu'il eut à Jacqueline. Gilberte? Mais Gilberte est mariée, a des enfants : puis ne retournera-t-elle pas à Clermont? Gilberte n'est pas à lui.

Peut-être a-t-il aimé Charlotte Gouffier de Roannez.

Il était lié avec le frère de cette jeune fille, Artus Gouffier, duc de Roannez. Il demeura quelque temps chez les Roannez, comme l'ami et le conseiller du jeune duc.

L'un des érudits qui assurément connaissent le mieux Port-Royal et Pascal (et à qui l'on doit les précieux mémoires de Godefroi Hermant), M. Augustin Gazier, ne veut pas que Pascal ait aimé mademoiselle de Roannez. Je ne dis pas qu'il ait tort. Mais il suppose qu'à cette époque et jusqu'à la conversion de cette jeune fille, Pascal ne l'a point connue, ne l'a point vue. Il considère que, dans les maisons des grands seigneurs, chaque membre de la famille avait et ses appartements et sa vie séparée. Mais Pascal est de la maison; j'ai peine à croire qu'il n'ait pas vu la sœur de son ami, et qu'il ne l'ait pas vue assez familièrement.

Je ne dis pas qu'il l'ait aimée; je dis seulement qu'il a pu l'aimer. Et puis j'avoue que les preuves de cet amour, en somme, nous ne les avons pas. A défaut de preuves, un indice? Oui, le *Discours sur les passions de l'amour*; et voyons s'il y a, dans ce discours, des pensées qui nous renseignent un peu sur cet amour.

Mais, d'abord, — en effet toute certitude ici nous échappe, — le *Discours sur les passions de l'amour* est-il de Pascal?

Cousin, qui découvrit le *Discours*, l'attribua tout de go à

Blaise Pascal. « Dès la première phrase, dit-il, je sentis Pascal, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais... N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fier et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille? » Ah! Cousin n'était pas un sceptique; ou, du moins, ses écrits ne sont pas d'un sceptique. Puisqu'entre « mille accents » il reconnaîtrait celui de Pascal, il faut que le *Discours* soit de Pascal, ou dise pourquoi. La conviction de Cousin gagna beaucoup de pascalisants.

Elle ne gagna point Brunetière. Elle ne gagna point M. Giraud, lequel reproche à l'affirmation de Cousin son « impressionnisme ». Les arguments d'ordre « littéraire » ne lui suffisent pas.

Il note que, pendant près de deux siècles, le *Discours* fut inconnu complètement; que personne, « ni dans l'entourage de Pascal ni dans le milieu janséniste », n'y fait la moindre allusion. C'est assez frappant. Tout de même, que l'entourage de Pascal et que le milieu janséniste aient négligé un écrit relatif à l'amour — non pas de Dieu, mais des femmes, — cela ne m'étonne pas beaucoup. Ces gens étaient austères à merveille. Et ils n'avaient pas un culte méticuleux pour chaque ligne que Pascal eût écrite : voir l'édition qu'ils ont donnée des *Pensées*. Les adversaires de Pascal auraient pu signaler le *Discours* : sans doute ne le connurent-ils pas, le *Discours* n'ayant pas été publié.

M. Giraud nous fait observer que tous les autres écrits de Pascal, « même ceux qui furent longtemps perdus, comme son *Abrégé de la vie de Jésus-Christ* », sont au moins signalés par l'un des anciens fidèles de Pascal. Un abrégé de la vie de Jésus-Christ, certes! Mais un discours sur les passions de l'amour, non!... M. Giraud nous prie encore de considérer que le *Discours* est ou serait, dans toute l'œuvre de Pascal, « seul de son espèce ». Mais que le *Discours sur les passions de l'amour* ne ressemble ni au *Mystère de Jésus*, ni aux *Pensées*, ni aux *Provinciales*, ce n'est pas surprenant. D'autre part, est-il absurde d'imaginer que Pascal, pendant la « période mondaine » de sa vie, ait écrit sur les passions de l'amour? Non, je crois. Et alors, il ne devait pas écrire sur les passions de l'amour comme il a écrit sur le Mystère de Jésus.

Le manuscrit qu'a découvert Cousin « attribue » à Pascal le *Discours sur les passions de l'amour*.

Mais il existe un autre manuscrit du *Discours*. Et cet autre manuscrit n'attribue pas le *Discours* à Pascal. Cela est-il démonstratif? — Non. Le manuscrit, en effet, qui n'attribue pas le *Discours* à Pascal ne l'attribue pas non plus à un autre écrivain. Il ne dit pas, il ne donne pas à entendre que le *Discours* ne soit pas de Pascal. Il ne dit rien, voilà tout.

Ce manuscrit, M. Giraud le déclare meilleur que celui de Cousin. Alors, dit M. Giraud, « ne peut-on pas s'étonner qu'un copiste aussi consciencieux, si réellement le *Discours* était de Pascal, n'en ait pas été informé et n'en ait pas fait mention »? — Pas du tout! La singulière chose, de croire qu'un manuscrit, parce qu'il est bon, doive nécessairement donner le nom de l'auteur, si l'auteur est célèbre!... Notons que M. Giraud se demande si le *Discours* n'est pas de La Bruyère ou de Saint-Evremond. Alors, en vertu de son principe, comment pourrait-il admettre, sans étonnement, que le manuscrit n'eût pas mentionné La Bruyère ou Saint-Evremond?...

Je crois que le *Discours sur les passions de l'amour* est de Pascal; et j'ai, pour le croire, deux raisons.

La première, c'est tout simplement le fait que le manuscrit de Cousin attribue le *Discours* à Pascal. On lit, à la table des matières : « Discours sur les passions de l'amour par M. Pascal »; et, en tête de la copie : « Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal ». Or, je sais bien que, la plupart du temps, ces attributions que donnent les manuscrits ne valent pas grand'chose; et je n'accorderais de principe nul crédit à un copiste qui attribuerait à Pascal un discours sur la prédestination, les jésuites ou la grâce. Je me dirais : — Il a vu le sujet, qui est l'un des sujets habituels de Pascal; et il n'a pas demandé davantage pour attribuer à Pascal ce discours si bien conforme à la spécialité de cet écrivain.

Mais, ici, ce n'est pas cela. Il n'était pas naturel d'attribuer à Pascal un discours relatif aux passions de l'amour. Le philologue néerlandais Cobet avait formulé, en latin, ce malin précepte de la critique verbale : *Lectio difficilior faciliori anteponenda*, « il faut préférer à la leçon plus facile la leçon

plus difficile ». Oui! Car la leçon plus facile a pu venir toute seule sous la plume de ce copiste : la leçon plus difficile, ce copiste ne l'a pas inventée (pourvu qu'elle ait un sens possible et ne soit pas un évident lapsus); il a fallu que, pour l'écrire, ce copiste eût quelque motif de le faire. Pareillement, le copiste du manuscrit de Cousin dut avoir un motif d'attribuer, contre la prime vraisemblance, à Pascal ce *Discours sur les passions de l'amour*. Il n'a pas inventé ce paradoxe; et je crois que ce paradoxe, qu'il subissait, n'est que l'exacte vérité.

Cet argument me paraîtrait décisif si, pour tout dire, il n'y avait cependant une raison facile, et comme extérieure, d'attribuer à Pascal le *Discours*. C'est que, dès le commencement du *Discours* et au premier coup d'œil, on remarque des phrases, ou des bouts de phrases, qui sont bel et bien de Pascal, des *Pensées*, et qui pouvaient être célèbres dès l'époque où le *Discours* fut copié, vers la fin du XVIIe siècle.

Exemples. Dans le *Discours* : « L'homme est né pour penser... » Dans les *Pensées* : « L'homme est visiblement fait pour penser... »

Dans le *Discours* : « Il y a deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. » Et, dans les *Pensées*, tout un paragraphe porte ce titre : « Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. » Mais, cette différence, on prétend la trouver dans le *Discours des agréments*, de Méré : il n'en faut pas davantage pour qu'on se demande si le *Discours sur les passions de l'amour* ne serait pas de Méré. Seulement, le passage de Méré qu'on nous cite contient peut-être la première idée (et, la première, qu'en sait-on?) la première idée de cette « différence » : il ne contient pas les mots « esprit de géométrie » et « esprit de finesse », qui sont bien de Pascal et qu'on trouve dans le *Discours* et les *Pensées*.

Dans le *Discours* : « L'homme n'aime pas demeurer avec soi... » Dans les *Pensées* : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos... » Et : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre... » Et tout le développement de cette idée, si profonde et l'une des plus

caractéristiques de la vision qu'a eue Pascal de la nature humaine.

Dans le *Discours* : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » Dans les *Pensées* : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. »

Il ne serait pas difficile de citer d'autres passages où le *Discours* et les *Pensées* coïncident exactement.

Alors, dira-t-on, le copiste, ayant vu ces analogies frappantes, n'aura pas cherché plus loin et aura conclu, tout de go : — Voilà du Pascal!...

Peut-être. Mais, nous-mêmes, qu'allons-nous conclure? Car il faut pourtant expliquer, de quelque manière, ces analogies frappantes et qui, en tout état de cause, ne sont pas fortuites.

Eh! bien, on s'est avisé de croire que le *Discours* pourrait être, au bout du compte, l'œuvre d'un faussaire. Celui-là aurait essayé de donner à un discours traitant de l'amour le tour de Pascal : cela, pour compromettre Pascal et le montrer sous un aspect, disons, équivoque. Mais le *Discours* n'est pas du tout scandaleux; et rien, absolument rien, ne permet de supposer qu'on ait tiré parti de cette extravagante supercherie. Le *Discours* n'a pas été publié; il n'a, pour ainsi dire, pas été connu. Cette hypothèse porte tous les signes de l'absurdité.

Puis, on a cru que le *Discours* serait l'œuvre de quelque « Pascalin » : c'est le nom que donne Bridieu à des disciples de Pascal. Mais voilà un drôle de Pascalin, et comme une sorte de polisson parmi les Pascalins, qui s'amuse, jeu pervers, à laïciser les *Pensées* de Pascal et à les détourner de l'apologie chrétienne vers l'analyse des passions amoureuses. Cette hypothèse porte tous les signes de la plus involontaire plaisanterie.

On ne peut affirmer avec assurance que nul écrit soit de tel auteur, si l'auteur lui-même ne l'a, de son vivant, reconnu, signé. Là encore, on se tromperait, si l'auteur était l'un de nos geais qui se parent de la plume d'autrui. Mais aucun livre non signé n'est de tel auteur aussi probablement que le *Discours sur les passions de l'amour* est, de Pascal. Le *Discours* est de lui, jusqu'à l'évidence, ou peu s'en faut. Et, dans cette discussion, je n'ai pas invoqué les arguments « littéraires » :

ils seraient périlleux, tout seuls; et ils le seraient de prime abord; mais, appuyés sur d'autres arguments où la sensibilité n'est pour rien, ils conservent quelque valeur et confirment, à mon gré, ce que j'ai dit.

Que trouvons-nous dans le *Discours*?

D'abord, une métaphysique de l'amour; plus exactement, une psychologie de l'amour, mais qui ne se contente pas des constatations que fait le psychologue. Elle dépasse les phénomènes qu'elle observe; et elle en cherche les principes, au delà des apparences, dans la substance même de l'esprit : aussi l'appelais-je une métaphysique, en abusant un peu du mot, pour indiquer le caractère théorique de la synthèse.

L'homme « est né pour penser »; mais les pensées pures le fatiguent. L'homme ne peut pas demeurer en lui-même; il faut qu'il sorte de lui-même pour échapper à cet ennui qui, chez lui, le tourmente. Il fait en lui, quand il sort de lui-même, un « grand vide » : alors, il cherche de quoi remplir ce grand vide. Il a le cœur « trop vaste » : et il cherche de quoi remplir ce cœur. C'est la spontanéité première de l'amour.

Admirable idée! et du même ordre que, dans les *Pensées*, la théorie du divertissement.

Ainsi, l'amour n'est pas une aventure, un accident, une fatalité, une fantaisie. Il dérive logiquement de la constitution de nos âmes : « nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs ». Et il n'est pas un épisode dans la vie. De par l'impossibilité où nous sommes de rester en nous-mêmes, nous avons « une place à remplir dans nos cœurs » : et elle se remplit. C'est l'amour; et, sous d'autres noms, c'est toujours l'amour : « Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela ».

En d'autres termes, toutes nos passions les plus variées sont les formes différentes de l'amour; et tout le zèle que nous mettons à toutes choses n'est qu'un zèle d'amour, diversement déguisé, qui se réalise de maintes façons.

Il me semble qu'ici Pascal a fait un retour sur lui-même, qu'il a examiné sa jeunesse, mathématicienne et religieuse, et qu'il s'est senti pareil, dans les mathématiques et la religion

naguère, et dans l'amour maintenant. Mathématiques et religion, qui sont les choses d'où l'on a séparé l'amour, l'ont enchanté : elles emplissaient le vide qu'il laissait en son âme, quand (cédant à cet instinct des âmes) il s'en absentait. La religion avec son idéal de sainteté, les mathématiques avec leur idéal d'ambition, étaient pour lui des procédés de divertissement.

Toute la philosophie humaine de Pascal réside dans la théorie psychologique du divertissement, comme la philosophie de la Rochefoucauld réside dans la théorie de l'amour-propre, ou de l'égoïsme. Chronologiquement, la philosophie de Pascal précède la philosophie de La Rochefoucauld; en logique, elle vient après : elle la suppose et la corrige. Voici ce qu'elle dit, à peu près. L'égoïsme, oui : et, si l'homme pouvait demeurer en lui-même, tout irait bien. Mais il ne le peut : l'égoïsme n'est pas satisfait. Il y a, dans l'âme des hommes, cette tendance : l'amour-propre, l'amour de soi. Et, dans l'âme des hommes, il y a aussi une autre tendance, meurtrière de celle-là : et c'est l'amour. Plutôt, ces deux tendances n'en sont qu'une : et c'est l'amour de soi qui se « divertit », et qui prend le change, et qui s'annihile ou bien qui se transforme dans l'amour, négation de lui dans laquelle il triomphe.

Cet essentiel malaise des âmes, cet instinct de l'individualité meurtrière de soi, Pascal l'a étudié avec génie. Je ne sais si l'on a jamais plongé si loin dans l'intime secret de la vérité subconsciente. Pascal a découvert les forces primitives de l'esprit; et il a connu le mode de leur activité, leur instinct : il a créé la dynamique de l'esprit. Auprès de lui, La Rochefoucauld a l'air de décrire seulement les aspects du dehors. Et cette vue de Pascal, si pénétrante, si extraordinaire, le *Discours* la possède. Cependant, il y a des critiques pour ne pas savoir si le *Discours* ne serait pas un « jeu d'esprit », une « gageure de salon » !...

L'impossibilité de jamais demeurer en soi, le besoin du divertissement, Pascal dans les *Pensées* le considérera comme l'un des signes les plus évidents de notre faiblesse et de notre misère. Il y a déjà, si l'on y songe, quelque chose de cette opinion dans le *Discours*. Mais alors tout le pessimisme de la

doctrine est emporté par une joie superbe de l'esprit : cette joie, c'est l'amour.

Tout le *Discours*, cette grande allégresse l'anime; et son mouvement, par endroits, va jusqu'à un lyrisme de ton qui n'est pas habituel aux écrivains de cette époque. Pour ne pas s'en être aperçu, comment donc a-t-on lu ce *Discours*?

En un temps où l'on avait encore l'art et le soin de ne pas prodiguer les mots, et de garder dans son langage une modeste retenue, et de donner à entendre ce qu'on éprouve plutôt que de l'exhiber avec un gros tumulte verbal, quelle signification saisissante à ces phrases : « Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là... » Et puis : « L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander; on le doit sentir. » Et puis : « L'homme est né pour le plaisir; il le sent, il n'en faut pas d'autre preuve. » Et puis : « Un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive! » Et puis : « Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant; ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit. » Et puis : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais, quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux. »

Voilà des paroles d'amour; et, si je ne me trompe, voilà des paroles d'amoureux. L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* ne dissimule pas son moi. Et, s'il est philosophe, s'il à l'esprit fait de telle sorte que le sentiment lui-même s'y transfigure en idées, du moins les idées gardent-elles, dans son écrit, l'élan que le sentiment leur a donné. Et, pour qu'on n'ignore pas qu'il sait de par lui ce qu'il énonce, l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* dit : « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce

que je dis. » L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* a fait réflexion sur lui-même ; et l'entrain du *Discours* est celui-là qui exaltait Pascal, un peu de temps, vers 1653.

Voilà un Pascal bien changé? Certes! Et, si nous venons de lire la lettre consolative, ce n'est pas seulement l'humeur de l'écrivain qui a changé, passant du chagrin d'hier au bonheur nouveau : ce qui a changé encore, c'est l'ensemble de ses idées. Hier, il rapportait à la volonté divine tout l'émoi que suscitent nos mortelles tribulations et il tournait vers Dieu la vie. Maintenant, toutes choses sont tournées vers la vie. Et il fuyait la vie, il la fuyait en Dieu; maintenant, il se complaît dans la vie. Il choisit une vie d'amour et d'ambition; il dit que l'homme est né pour le plaisir ; il demande, pour sa grande âme, une inondation de passion qui l'ébranle et la remplisse.

Quel est-il devenu? Un impie? Non.

A la vérité, ce n'est plus en fonction de la foi qu'il ordonne tout le détail de son existence. Mais comme, premièrement, à la façon des positivistes, il séparait les deux domaines de la science et de la croyance, je me figure qu'à l'époque de sa mondanité, il sépare sa vie mondaine et sa religion. C'est de quoi nous le verrons bientôt se convertir.

Il conserve la foi; et, là-dessus, il n'aura point à se convertir. Le principe de sa philosophie religieuse — malaise de l'âme seule et son besoin de divertissement — ce principe est dans l'amoureux *Discours*.

Mais, au temps du *Discours*, Pascal a trouvé ce divertissement, l'amour. De là, son allégresse. La trouvaille le ravit, le libère; et les phrases que j'ai citées sont le chant de sa libération. Il écrit, après avoir noté que l'amour des femmes contente l'homme : « La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude... » Il célèbre le plaisir d'avoir enfin répudié les livres, la méditation, l'attirail de la science et de la théologie... « Il semble que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne peut le dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas. » Ces derniers mots sont les plus significatifs. Il

se souvient du temps où il brouillait et méprisait, comme il dit, ses idées au lieu de se fier aux certitudes spontanées et faciles qui maintenant lui éclairent tout le mystère; et il a pitié de son erreur, il la dédaigne.

C'est l'époque où Pascal, à trente ans, est l'ami d'Artus Gouffier, duc de Roannez, l'ami de l'intelligent Méré, voire l'ami de quelques libertins. Il a des projets d'industrie, de fortune et de gloire. Il fait, dans les salons élégants, des démonstrations de la machine à calculer. Il envoie la machine à la reine Christine de Suède, avec une orgueilleuse lettre où il compare ces deux souverainetés : celle du savant et celle des rois. Il voyage; il accompagne le duc de Roannez dans son gouvernement du Poitou. Il joue; et son *Traité du triangle arithmétique*, son *Traité des ordres numériques* sont les œuvres d'un grand mathématicien qui, en outre, est un joueur expert et cherche des combinaisons profitables.

Ses amours? Eh bien! nous ne les connaissons pas à merveille. Cependant, il y a deux petits documents ; et les voici. Dans un château de Fontenay-le-Comte, près de Poitiers, on a trouvé, collés au dos de deux tableaux, des vers qui sont peut-être de Pascal, des vers badins, un peu galants, galants à peine. Puis, dans ses *Mémoires sur les Grands jours d'Auvergne*, Fléchier parle d'une dame qui était « la Sapho du pays » : une poétesse. Et il ajoute : « M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation, et un autre savant étaient continuellement auprès de cette belle savante. » On peut se demander si ce n'est pas à elle que pensait l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* quand il notait que parfois les dames ont de la compassion et qu'alors on est joliment heureux. On peut se le demander; il est plus difficile de répondre. Et il pensera peut-être à cette dame encore, plus tard, quand il se plaindra des « horribles attaches » qui le tenaient dans le monde.

Mais Charlotte Gouffier de Roannez? La dissipation de Pascal ne passe-t-elle pas loin de cette jeune fille? On le dirait! Pourtant, il y a dans le *Discours sur les passions de l'amour* plus d'une phrase qu'il est permis de rapporter à elle sans folie, quoique avec beaucoup d'incertitude. On a voulu principalement faire état de ce passage : « L'homme seul est

quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche le plus souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoique l'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour ; mais en peu de temps il devient le maître. » Assurément, tout cela peut avoir trait à l'amour qu'eût éprouvé Pascal pour mademoiselle de Roannez. Et les ennemis de cette hypothèse prétendent qu'elle est ridicule, Pascal ne devant pas croire jamais qu'il épouserait une fille de si haute noblesse. Sans doute! Mais il ne parle pas d'épouser son amante. Il parle d'un amour qui ne doit pas, qui ne saurait se déclarer. Il n'a pas choisi raisonnablement son amour : « On ne délibère pas là-dessus, on y est porté ». Il écrit : « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses épines, mais aussi a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment?... Ainsi l'on est heureux... » Il écrit : « Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant (d'aimer) et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire; l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre. » Et tout cela peut fort bien se rapporter à un amour très vif, très pur et très timide, qu'eût en silence éprouvé Pascal pour mademoiselle de Roannez.

Pour l'affirmer ou seulement pour le conjecturer avec un peu d'assurance, il ne manque, après tout, qu'une preuve!... Mais il manque, à vrai dire, le moindre petit commencement d'une preuve. Et c'est dommage!

Charlotte de Roannez avait vingt ans. Voilà tout ce que nous savons d'elle; et ce n'est rien pour démontrer que l'ait aimée Pascal, ou non. Car on objecte que les phrases du *Discours*, avec le respect, la « vénération », semblent indiquer une personne moins jeune. Mais je n'en suis pas du tout frappé. Je n'en sais rien. Je crois que l'hypothèse de cet amour est un peu arbitraire, infiniment fragile, assez jolie ; elle ne me paraît pas choquante le moins du monde, à cause

de l'extrême déférence que Pascal a observée envers cet amour.

Du reste, cet amour n'est pas, à mon avis, le seul dont il y ait trace dans le *Discours*. Je crois que l'allusion aux dames compatissantes et qui rendent heureux l'objet de leur compassion signale une autre ou d'autres aventures, qui allèrent à leur achèvement. Mais l'amour silencieux et inspiré par une personne d'inégale condition a succédé aux souvenirs : c'est lui qui, présentement, occupe l'esprit et le cœur de Pascal. Qui l'inspira? Je ne vois aucune raison de dire que ce ne fut pas Charlotte de Roannez — aucune raison de dire que ce fut elle.

Cette période « mondaine » est assez courte, dans la vie de Pascal. Le 8 décembre 1654, Jacqueline écrivait à sa sœur Gilberte que leur frère avait, « depuis plus d'un an », le mépris du monde, un « grand mépris », et « un insupportable dégoût de toutes les personnes qui en sont »; un si grand mépris et un tel dégoût que son « humeur bouillante », dit Jacqueline, l'eût porté à « de grands excès ». Toutefois, et Jacqueline en tirait bon augure, il usait de modération. Sa santé, toujours mauvaise, empirait encore.

Ce grand mépris du monde et cet insupportable dégoût, c'est le besoin du « divertissement », après que le divertissement de l'amour, si plaisant d'abord, essayé avec entrain, n'a pas réussi. Et c'est, en fin de compte, l'ennui.

Ce mot d'ennui, je l'emprunte au vocabulaire de Chateaubriand; et n'ai-je pas l'air de l'antidater? Sans doute; et ce n'est pas pour mener loin le parallèle de ces deux hommes très différents, Pascal et Chateaubriand : mais il y a pourtant quelque analogie entre l'ennui de l'un et l'ennui de l'autre. Ces deux ennuis n'ont pas tourné de même; et cependant ils se ressemblent : ces deux natures « bouillantes » ne peuvent pas rester en elles-mêmes et il leur faut, pour sortir d'elles-mêmes, une occasion qu'elles cherchent passionnément, la gloire ou la religion, l'art ou l'amour. Pascal et Chateaubriand, l'un et l'autre, ont essayé ces quatre divertissements dissemblables et qui, malgré leurs dissemblances, tentaient en eux un pareil désir de ne pas demeurer en soi. C'est la spontanéité vive de leur intelligence et de leur sensibilité.

Puis Chateaubriand et Pascal, en quête du repos hors de

chez soi, ne suivirent pas un pareil chemin. Chateaubriand s'établit dans l'amour, l'art et la gloire ; Pascal, dans la religion.

Et, si je mets en parallèle ces quatre objets, ce n'est pas que j'oublie les particularités divines de l'un d'eux. Mais, réservant la grâce dont Pascal fut touché, j'observe dans sa conversion religieuse un « devenir » humain, que seul atteint l'analyse et qui est celui que j'indique.

Plus frivole, Chateaubriand, après avoir méprisé la vanité universelle, trouvait encore à se divertir au moyen des vanités les plus charmantes. Plus violent et plus ardemment désespéré, plus sincère en son désespoir, Pascal n'avait plus aucun refuge parmi nulles vanités.

Il se rendit « à la conduite » de M. Singlin ; Jacqueline s'attendit que ce fût « dans une soumission d'enfant ». D'ailleurs, il résista durant des mois ; il y avait en lui de la rébellion qui ne cédait pas. M. Singlin le conseillait ; et aussi Jacqueline. Pascal faisait de longues visites à la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. Il s'ouvrait à elle ; et elle avait pitié de lui. Il racontait comme il souffrait, comme le monde le possédait encore et comme sa conscience le tourmentait. Il disait comme il était « dans un grand abandonnement du côté de Dieu » et qu'en dépit de tout il apercevait les grâces que Dieu lui faisait. Jacqueline l'écoutait, avec surprise et avec joie. Elle suivait de jour en jour son changement vers Dieu, son approche et sa venue. Et il fut là. Il eut, à Port-Royal-des-Champs, une cellule. De primes à complies, il était assidu aux offices. Toute son « humeur bouillante » passait en prières et en méditations. Il s'étonnait d'avoir vécu dans « l'usage délicieux et criminel du monde » : il se livrait au saint « divertissement » du repentir et de la certitude.

En 1656, un très bon prêtre, M. Le Roi de la Poterie, parent de la mère Angélique, donna aux religieuses de Port-Royal une épine de la Sainte-Couronne. Les sœurs de Paris la reçurent avec grande révérence, la placèrent au chœur de leur chapelle et l'adorèrent l'une après l'autre. Puis ce fut le tour des pensionnaires. La maîtresse qui les conduisait, de peur qu'elles ne fissent tomber le reliquaire, le leur tendait. Parmi les pensionnaires, il y avait une petite fille qu'on appelait Margot

tout simplement, et qui était la fille des Perier, la nièce de Pascal. Elle avait un ulcère lacrymal si terrible qu'il lui rongeait l'os du nez. La maîtresse dit à Margot Perier : « Ma fille, priez pour votre œil. » Et, après la cérémonie, Margot Perier dit à une de ses petites sœurs : « Je pense que je suis guérie. » On l'examina : on ne pouvait plus, dit la mère Angélique, reconnaître auquel de ses deux yeux avait été le mal. C'est le miracle de la Sainte-Épine.

Or, en cette année 1656, Pascal mettait au service de Port-Royal sa dévotion parfaite et son esprit que le monde avait à merveille aiguisé : il écrivait les *Provinciales*, où il y a de Dieu et du monde, dans un mélange unique et prodigieux.

En cette année 1656, Charlotte Gouffier de Roannez était « fort du monde ». Elle avait vingt-trois ans ; et on pensait la marier. La courtisait un marquis d'Alluye, fils aîné du vieux marquis de Sourdis. Un beau parti. Peut-être, dit le chanoine Hermant, cette jeune fille avait-elle eu, parfois, des pensées vagues et passagères de se faire religieuse : et il me semble légitime de deviner ici, ou d'y soupçonner, l'influence de Pascal. Pascal avait converti le duc de Roannez, frère de cette jeune fille : fût-ce indirectement, et par l'intermédiaire de ce frère, il put agir, et le fit sans doute, sur les pensées de la jeune fille. Mais il s'était éloigné d'elle et de son entourage; il vivait dans la retraite. Et Charlotte de Roannez était donc « fort du monde. »

Le miracle de la Sainte-Épine attirait une grande affluence à Port-Royal. Madame de Boissy et sa fille allèrent à Port-Royal et d'autant plus que Charlotte de Boissy de Roannez avait mal aux yeux. Elles adorèrent la Sainte-Épine et s'en revinrent : Charlotte n'avait pas les yeux guéris ou le cœur transformé.

Elles retournèrent à Port-Royal le 4 août, qui est le jour de saint Dominique. Et, en partant, mademoiselle de Roannez ne pensait pas à Dieu ni à la vie de religion. Mais, un peu plus tard et vers le milieu du chemin, elle sentit que son cœur s'élevait à Dieu; et elle faisait tout bas une prière un peu étonnée, tremblante, à propos de laquelle il sied de sourire avec attendrissement. Craintive et se méfiant d'elle, déjà pieuse et ne le sachant pas, frissonnante au bord du monde qu'elle

quittait sans être sûre de le quitter, elle disait : « Mon Dieu! si vous vouliez me toucher le cœur pour me faire religieuse et ne servir que vous, j'en serais ravie. Mais donnez-moi, mon Dieu, une grâce si forte que je n'y puisse résister et qu'elle m'emporte en religion. Car il m'en faut une comme celle-là : autrement, le monde me retiendra toujours!... »

Nous ne connaissions pas cette jeune fille; et voici que nous la connaissons : elle est charmante. Elle vient de se révéler, soudainement, à la minute ensemble incertaine et décisive où sa destinée lui a fait un signe : et elle a répondu, avec des mots à enchanter les anges dans le ciel. Les seules paroles que nous ayons d'elle sont une prière, où le monde est bien fort encore, où elle a peur de sa faiblesse et où l'on sent l'énergie de la grâce divine parmi les mouvements d'une grâce humaine.

Mademoiselle de Roannez, à Port-Royal où elle arriva toute inquiète, baisa le reliquaire de la Sainte-Épine; et aussitôt un grand désir la prit de quitter le monde à jamais et d'être, à Port-Royal, une religieuse.

Il fallut d'abord s'en retourner : que le chemin de son retour lui fut amer!... Le monde ne s'était-il pas fané derrière elle?... Puis il fallut qu'elle obtînt le consentement de sa mère et de son frère. A peine leur eut-elle confié ses projets, ils l'emmenèrent en Poitou. Elle eut à surmonter les mêmes obstacles que naguère Jacqueline. Mais, tout de go, elle refusa M. d'Alluye et, généralement, le mariage.

Quand elle fut en Poitou, Pascal lui écrivit. Et l'on a ces lettres de Pascal, au nombre de neuf, très longues et qui sont, dans l'œuvre de Pascal, admirables et délicieuses. Il suffit de les lire pour ne douter aucunement que Pascal fût lié depuis longtemps avec mademoiselle de Roannez : le ton l'indique, le ton cérémonieux et tendre, — cérémonieux, certes, selon l'usage qu'on avait alors le goût d'observer; et tendre tout de même, on le verra, jusque dans le précepte religieux et la mystique leçon; tendre, infiniment tendre, jusque dans la sévérité dogmatique.

Il lui dit : « Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner... » Ce jour-là, il lisait un chapitre de saint Marc;

et il pensait à elle, à lui écrire de ce chapitre de saint Marc. Il l'objurgue de quitter le monde; et il n'a pas les précautions lentes de la mère Agnès ou de M. Singlin : car on ne doit pas « examiner si on a la vocation de sortir du monde, mais seulement si on a la vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée »... Ce chapitre de l'Évangile, il voudrait le lire avec elle tout entier... Ah! il sait bien qu'on ne se détache pas sans douleur : quand on suit volontiers celui qui vous entraîne, on ne sent plus son lien ; « mais, quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. » S'il a pitié d'elle, cependant il faut qu'il la brutalise.

Un peu plus tard, il lui écrit : « Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. » Comme il subit fortement toutes les péripéties du renoncement qu'elle a tant de peine à consentir!

Il y eut, entre elle et lui, des lettres perdues. Et Pascal voudrait savoir qu'elle a pris cet incident comme il faut. « Il est temps de commencer à juger ce qui est bon ou mauvais, par la volonté de Dieu et non par la nôtre... Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content!... » La lettre de Pascal est gaie et comme animée d'une sorte de badinage aimable qui adoucit les rigueurs de la spiritualité. Mademoiselle de Roannez s'est plainte de ce que Pascal, écrivant au duc de Roannez, n'eût rien dit pour elle... « Je ne vous sépare point, vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements : vous ne seriez pas mal, si cela était! » Et, quelques jours après : « Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait; et néanmoins je vous avoue qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. » Il y a, dans tous ces mots et dans le tour des phrases, la familiarité d'un maître qui gouverne une conscience; et il la gouverne sans faiblesse, mais avec quelle attentive prédilection! N'éprouve-t-il pas un secret plaisir — secret et qui se voit pourtant — à pouvoir être désor-

mai si familier, maintenant qu'il a, vis-à-vis d'elle, cette lointaine autorité que Dieu lui donne? Car il est loin, vers Dieu. Mais pour que soit, à son cœur, plus suave en même temps qu'il sera moins périlleux, son zèle, il se souvient du monde; et il écrit : « On ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, le dénûment et le rebut des hommes que dans les délices du péché... » Il suffit de ces mots pour qu'on sente combien ce cœur est tendre.

Les écrivains qui ont inventé les amours de Pascal et de mademoiselle de Roannez abusent de ces lettres et nous font un Pascal très romantique, jaloux et qui, n'ayant pu conquérir la femme qu'il aimait, l'arrache au monde et la consacre à Dieu. J'ai horreur de cette hypothèse inconvenante et que rien ne confirme.

Seulement, et bien que sans preuve qui impose une évidence nette, si nous assemblons avec timidité, avec sagesse, les détails de sentiment que nous avons cru apercevoir dans le *Discours* et dans ces lettres de Pascal, nous pouvons, sans imprudence excessive et en tout cas sans grossièreté offensante, imaginer ceci : Pascal, au temps de sa vie mondaine et quand il habitait l'hôtel de Roannez, aurait aimé en parfait silence, en pureté parfaite et en parfaite déférence, cette jeune fille d'une condition qui ne lui permettait pas de prétendre à l'épouser. Dans le *Discours sur les passions de l'amour*, il n'est pas question d'elle uniquement; mais il serait question d'elle aussi : elle aurait inspiré, après les autres amours, plus violentes, cet amour qui s'amuse de ses délicatesses, de ses ferveurs cachées, de ses chimères que la raison domine. Et puis Pascal s'est converti; et puis, plus tard, la jeune fille aussi tourne vers Dieu. L'ancien amour est devenu cette amitié sainte, où subsiste le souvenir que rien ne tache.

Pascal, cette année 1656, est tout à la composition des *Provinciales*, où il y a l'esprit de Dieu et l'esprit du monde.

Pascal est plus occupé que jamais; et il note, une fois, qu'il a « peu de temps ». Mais il pense à une âme qu'il a aimée et de laquelle il pourrait dire, comme naguère Jacqueline de Gilberte : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur que je ne

faisais lorsque nous étions toutes deux du monde... » Il pense à une âme en qui germent les ferments de religion qu'il y a lui-même peut-être mis. Et, pour aider cette âme à se dégager, à venir dans le port de tout repos et de toute joie, il dépensera toute son activité persuasive, heureux de parler enfin, « content » comme il le dit, — et content d'aimer en Dieu, avec toute la liberté enfin permise, l'être qu'il n'osait point aimer : — son amour, que le monde lui ôtait, Dieu le lui donne!...

Non, mademoiselle de Roannez, qui a reçu ces lettres de Pascal, ne lui était pas indifférente.

Les Roannez revinrent à Paris, au commencement de l'année 1657. Mademoiselle de Roannez indiqua son ferme propos d'entrer bientôt en religion; et son frère lui imposa (comme jadis Pascal à Jacqueline) un délai; et sa mère (comme avait jadis fait M. Pascal le père) donna ordre à un petit laquais adroit et fidèle de ne pas la perdre de vue.

Mais, un jour, madame de Boissy, le duc et mademoiselle de Roannez allèrent à l'église Saint-Merry, leur paroisse, entendre le sermon. Mademoiselle de Roannez s'éloigna censément pour dire une prière dans la chapelle du Saint-Sacrement. Une personne de piété, mademoiselle Vallée, l'attendait à la porte de l'église, avec un carrosse. Elle choisit un moment où on négligeait de l'épier; elle se leva de sa place; elle se sauva et s'enferma dans le couvent de Port-Royal.

C'est ainsi que mademoiselle de Roannez devint sœur Charlotte de la Passion. Et, les premiers jours, la toile des chemises, qui était dure, lui meurtrissait les bras et les épaules.

Madame de Boissy et le duc de Roannez vinrent à Port-Royal la demander : mais elle refusa de les accompagner. Madame de Boissy, alors, se retira au couvent de Malnoue, près de Paris, où elle avait une sœur abbesse. Et elle eût probablement laissé tranquille sœur Charlotte de la Passion. Les ennemis de Port-Royal l'excitèrent différemment. Ils répandirent le bruit que cette jeune fille était entrée au couvent contre son gré, que les religieuses l'avaient ravie à sa famille; et, par l'entremise du P. Annat, ils obtinrent contre elle une lettre de cachet.

L'exempt se présenta. Mais la lettre de cachet portait que mademoiselle de Roannez fût remise aux mains de sa mère.

Madame de Boissy n'étant pas là, mademoiselle de Roannez, habile et en pleine bataille, excipa de ce vice de forme : et l'exempt fut éconduit.

Dans cette résistance si décidée qu'elle fait, à la porte de son couvent, sœur Charlotte de la Passion a certainement derrière elle, pour la conseiller, tout Port-Royal. Mais elle résiste; et quelle n'est pas sa résolution ferme, auprès de l'indécision de la précédente année! Ces vocations religieuses ne sont pas seulement le dégoût du monde; elles ne sont pas seulement négatives : il y a en elles un élément positif et qu'il faut appeler la grâce plutôt que d'en méconnaître la qualité singulière.

Pour empêcher l'entrée de mademoiselle de Roannez à Port-Royal, maintes initiatives se coalisèrent; et madame de Boissy ne fut pas la plus remuante. Mais on lança contre elle sa tante l'abbesse de Notre-Dame de Soissons et une sœur qu'elle avait, religieuse au couvent de Soissons. Mademoiselle de Roannez ne céda point aux remontrances. On a des lettres d'elle, lettres douces, déférantes et obstinées. Elle ne se fâche pas; elle marque sa volonté; elle plaide, avec une vivacité ingénieuse, la cause de son salut. A sa tante l'abbesse et à sa mère, elle affirme et elle répète que sa conversion n'est due « à aucune personne au monde qui lui en ait donné les premiers mouvements », mais « à la pure miséricorde de Dieu ». Telle est, à ce propos, son insistance que, sans mettre en doute la bonne foi de sœur Charlotte de la Passion, nous devinons qu'elle répond à un reproche qui, au delà d'elle, vise le maître de sa conscience : et n'est-ce point Pascal? C'est à lui qu'en voulaient (et naturellement), à cette époque des *Provinciales*, les jésuites, lesquels menaient toute l'affaire. Nous savons qu'une partie de la correspondance échangée par mademoiselle de Roannez et Pascal avait été perdue, et non pas (comme il arrive) pour tout le monde. Pascal, dès le mois de décembre 1656, prévoyait « bien des peines » et, disait-il, pour lui. Je crois que toute la machination qui fut organisée contre la sœur Charlotte de la Passion était dirigée contre Pascal, et que la sœur Charlotte le comprit à merveille, et qu'elle en eut un grand chagrin, et que c'est à cause de ce chagrin qu'elle prétendit n'avoir subi nulle influence, hors celle de Dieu miséricordieux.

Toujours est-il qu'au mois de novembre, l'exempt royal qui

était déjà venu, au mois de juillet, se présenta de nouveau, avec une lettre de cachet, cette fois, en bonne et due forme. Il n'y avait qu'à céder. Ce fut un enlèvement, par ordre du roi. Sœur Charlotte de la Passion quitta le monastère; et il nous est facile d'imaginer son déplaisir.

Auprès de sa mère un peu sotte et sans doute affectueuse, mais elle séparée de sa mère autant que de tout le monde, elle vécut en religieuse. Ainsi Jacqueline, autrefois.

Pascal ne l'abandonna point. Comme il avait été pour quelque chose dans sa vocation et peut-être aussi pour quelque chose dans les tribulations récentes de sa destinée, il continua de lui écrire, et probablement de la voir, et en tout cas de la diriger. Nous avons, pour le savoir, cette courte phrase du *Recueil d'Utrecht* : « Tant que M. Pascal vécut, il lui fut d'un grand secours par la confiance qu'elle avait en lui. »

Mais la santé de Pascal déclinait. Puis, en l'année 1661, mourut « la personne qu'il aimait le plus », sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. Quand il apprit cette mort, il dit seulement : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir! » Puis, l'année suivante, le dix-neuvième d'août, à une heure du matin, comme il avait trente-neuf ans et deux mois, il mourut. Il venait de dire : « Que Dieu ne m'abandonne jamais! » Ce furent ses derniers mots.

Mademoiselle de Roannez alors était à jamais seule dans la vie. Elle conserva, autant qu'elle le put, des relations avec Port-Royal. Même, en 1664, pour s'être mêlée des affaires de cette maison persécutée, un ordre du roi l'exila en Poitou. Son frère obtint qu'elle fût pardonnée, étant malade.

Ensuite, que se passa-t-il? Les événements, nous les connaissons. Ce qui nous échappe à demi, c'est l'âme tourmentée qui, lassitude ou futilité nouvelle, se prêta aux événements. L'année 1667, elle épousa M. de la Feuillade qui avait, dans les armées du roi, le grade du lieutenant-général. Moyennant 400 000 livres, M. de la Feuillade achetait au duc Artus de Roannez son duché. Le duc de Roannez allait ainsi payer les dettes de sa famille et, sans entrer dans les ordres, porter « une manière d'habit religieux », se cacher et mourir dans la dévotion. Ce la Feuillade est le célèbre flagorneur du roi; il fit une belle carrière et laissa la renommée d'un imbécile.

Or, avant de quitter Port-Royal, sœur Charlotte de la Passion avait solennellement fait vœu de chasteté. D'abord, elle y fut très fidèle; et, pendant les premières années de son retour au monde, elle exigea qu'on ne lui parlât point d'un mariage. Le curé de Saint-Merry l'interrogea : elle répondit qu'elle avait fait effectivement ce vœu en toute connaissance et liberté, de sorte que nulle puissance ecclésiastique n'avait l'autorité de l'en remettre. Et puis, dit Saint-Simon, « le temps et les manèges la changèrent »; elle vint à souhaiter de s'affranchir, elle consulta et obtint de Rome une dispense pour se marier... « Mon Dieu, donnez-moi une grâce si forte que je n'y puisse résister... Il m'en faut une comme celle-là : autrement, le monde me retiendra toujours!... » Se souvint-elle de sa prière ancienne? et accusa-t-elle la grâce de n'avoir pas été assez forte?...

Pauvre petite, à l'âme incertaine!... Et, pour guinder à la sainteté une telle âme, si mobile, ne fallait-il pas le soutien d'une énergie amicale et voisine?... Quand Pascal fut mort, qui était l'énergie de son âme, tout alla, pour elle, à vau-l'eau.

Elle épousa M. de la Feuillade. Mais, peu de temps après, elle fut assaillie de scrupules : ses vœux, qu'elle avait rompus, la torturèrent de remords. On se montra pour elle, dans le monde, narquois sans doute et méprisant; à Port-Royal, extrêmement dur. M. Arnauld, qui n'était pas impitoyable, mais qui avait une idée rigoureuse des engagements qu'on a pris envers Dieu, écrivait à madame Perier : « La fainéantise, l'amour des ajustements, le désir d'être flattée, l'attache des compagnies qu'elle avait reconnues elle-même lui être dangereuses l'ont précipitée dans cet état... » Quel état? Le scandale, disait M. Arnauld. Le chanoine Hermant, plus indulgent, se contente dire « que l'air du monde est contagieux et qu'une tendre piété est une plante bien faible quand elle cesse d'être arrosée par de saintes instructions et affermie par la conduite de personnes plus fortes et plus avancées dans la vertu ».

Mais il sembla que Dieu était du parti de Port-Royal et châtiait sa créature infidèle. Le premier enfant de madame de la Feuillade mourut devant qu'on pût lui donner le baptême; le second fut un fils « tout contrefait par les jambes »; le troisième, une fille qui demeura naine jusqu'à sa douzième

année, sans croître du tout, et qui mourut de mort subite à dix-neuf ans; le quatrième, M. le duc de la Feuillade, qui vécut, et vécut fort mal.

Madame de la Feuillade eut à endurer des maladies extraordinaires et à subir des opérations affreuses. Elle disait : « Je suis heureuse de ce que Dieu m'envoie à souffrir; cela me fait espérer qu'il veut recevoir ma pénitence! » Quand les chirurgiens la martyrisaient, ils lui trouvaient un air de jubilation.

Elle avait un cancer au sein, de sorte que, jusqu'au dernier jour, on la taillada et coupa. Le 13 février 1683, une femme à son service lui annonça qu'elle était perdue sans ressource. Elle commanda qu'on ôtât de sa chambre les ornements et les tableaux, qu'on jetât au feu son portrait : elle voulut que sa chambre fût une cellule. Quand vint le curé de sa paroisse, elle le supplia de l'appeler : « Ma sœur! » Mais il le lui refusa. Elle léguait à Port-Royal 3 000 livres pour qu'on y entretînt une sœur converse, laquelle tiendrait la place qu'elle avait vouée et prierait à son intention. Puis elle demanda que son cœur fût porté à Port-Royal des Champs. Mais on le lui refusa. Elle fit couper ses cheveux et commanda qu'on les brulât incontinent, de sorte qu'ils ne servissent pas au péché après sa mort. Et enfin Dieu permit qu'elle mourût.

C'est à peu près tout ce que nous savons de Charlotte Gouffier de Roannez, que Pascal a peut-être aimée. Et, afin que règne un dernier mystère sur elle et sa destinée, nous ignorons le visage qu'elle avait et la beauté qu'elle a maudite.

ANDRÉ BEAUNIER

LA CARTE DU CIEL

Même si les étoiles étaient fixes et immuables, comme des clous d'or enchâssés dans une sphère de diamant, il y aurait un grand intérêt à fixer leurs positions exactes, pour tâcher de connaître les lois de leur distribution : le hasard n'est que le nom que nous donnons à l'impossibilité de savoir; les astres eussent-ils, un beau jour, été semés à la volée par un geste créateur, ils seraient répartis suivant certaines règles, parce qu'il y aurait une relation entre le geste et leur distribution. D'ailleurs, les faits sont là : le blanc sillon de la voie lactée, qui ceinture le firmament, suffit à nous montrer que le monde visible n'est pas un chaos d'astres, qu'il possède une certaine unité, reproduite peut-être dans les nébuleuses que nous voyons flotter aux confins du ciel, si bien que l'Univers n'est peut-être qu'une série de flocons juxtaposés. Ces hypothèses, et bien d'autres qu'on peut faire sur le même sujet, n'ont de valeur que si elles s'appuient sur une connaissance approfondie du ciel. A ce point de vue déjà, les catalogues d'étoiles, les atlas stellaires, loin d'être une vaine compilation, forment la préparation nécessaire à des œuvres de haute portée philosophique.

Mais le monde des étoiles n'est pas mort; il vit au contraire, c'est-à-dire qu'il se transforme et qu'il évolue. Les astres ne sont pas les sentinelles immobiles qui gardent les chemins du

ciel; la figure des constellations se modifie; elle n'est déjà plus la même qu'au temps des bergers chaldéens; les étoiles que nous appelons fixes sont animées de déplacements dont la vitesse peut atteindre cinquante kilomètres à la seconde. L'éloignement rend ces déplacements presque insensibles pour nous; pourtant, on est parvenu à les constater pour un assez grand nombre d'étoiles, qui sont naturellement les plus rapprochées, et les premiers résultats nous montrent l'existence de deux et peut-être de trois courants stellaires qui entraînent les mondes vers des buts inconnus. Ceci prouve l'intérêt qu'il y aurait à connaître le mouvement de l'ensemble, jusqu'aux plus lointaines étoiles; mais la difficulté s'accroît avec la distance, et pour obtenir des résultats, il faudra pousser à l'extrême la précision des mesures et attendre la collaboration des années et des siècles. Par delà le monde des étoiles, les mêmes questions se posent pour les flocons nébuleux. Quelle est leur distance à nous? Comment évoluent-ils? Quelle est leur constitution physique et chimique? Autant de questions passionnantes, mais qu'on ne peut, aujourd'hui, que poser sans espérer les résoudre.

Ce n'est pas tout; la vie du ciel ne se limite pas à des changements de place; il y a des accidents et des crises dans la longue existence des astres : les uns éprouvent des variations rythmées d'éclat, d'autres naissent brusquement à la vie pour s'éteindre ensuite progressivement. Le cas de ces étoiles nouvelles est spécialement intéressant, car nous touchons là au grand mystère du rajeunissement des cieux. Nous savons que tout ce qui existe s'use et tend vers le grand repos; les étoiles n'échappent pas à cette règle. Pourtant nous ne pouvons pas croire qu'un monde qui a l'éternité derrière lui, et peut-être l'éternité devant lui, ne possède pas les moyens de se régénérer et de refaire de nouveaux soleils en remplacement de ceux qui s'éteignent; nous le pouvons d'autant moins que nous assistons, de temps en temps, à la genèse de ces mondes nouveaux. Ainsi, pour arriver à comprendre l'univers, il faut observer, observer sans cesse et comparer les observations d'année en année, de décade en décade, de siècle en siècle; c'est pour cela que la nécessité de faire un portrait exact du ciel s'est, de tout temps, imposée aux astronomes.

*
* *

Les premiers hommes n'avaient, pour fixer la position des astres, que les figures des constellations dessinées grossièrement sur des tables de pierre. Les prêtres égyptiens avaient déjà obtenu des résultats plus précis en établissant, dans leurs temples, des lignes de visée qui permettaient de vagues mesures angulaires : cela suffisait pour apprécier les mouvements des planètes, mais ceux des étoiles restaient insaisissables. Le gnomon, ou cadran solaire, le cadran sphérique et la clepsydre restèrent longtemps les seuls instruments astronomiques, mais un progrès considérable fut réalisé lorsque la science grecque et alexandrine s'enrichit du dioptre, règle mobile sur un cercle et munie de pinnules qui fixaient une ligne de visée; le dioptre employée par Hipparque, puis par Ptolémée, n'avait pas moins de quatre coudées de long et permettait les mesures angulaires avec une précision voisine du quart de degré. Les catalogues d'étoiles dressés par ces grands astronomes constituent donc les premiers documents précis sur la figure du ciel.

Pour trouver mieux, il faut descendre longtemps le cours des siècles et atteindre la grande renaissance scientifique qui débute à la fin du xve siècle, avec Copernic. Tycho-Brahé, surtout, eut le génie précieux de la précision; dans l'observatoire qu'il avait construit à Uranibourg, grâce à la générosité de Frédéric II, roi de Danemark, il avait établi des cercles gradués avec le plus grand soin et des règles munies de viseurs qui permettaient d'estimer la position des astres avec une précision inconnue à ses prédécesseurs : le catalogue de 1 005 étoiles, qu'il dressa de 1576 à 1597, renferme rarement des erreurs d'angle supérieures à une minute. Toutes ces observations se faisaient, bien entendu, à l'œil nu, puisque la lunette astronomique ne devait apparaître qu'en 1609 entre les mains du grand Galilée; encore ne fut-elle tout d'abord qu'un instrument d'observation physique, permettant de fouiller plus avant la profondeur des cieux, et, surtout, d'observer avec plus de détails nos compagnons du système solaire. Il faut encore près d'un siècle pour que, établie au centre d'un cercle

gradué, munie d'une ligne de visée par l'adjonction d'un réticule formé de deux fils croisés, la lunette se transforme en un instrument de mesure : le catalogue de 3 300 étoiles établi en 1725 par l'astronome anglais Flamsteed est probablement le premier où les positions astronomiques aient été relevées à la lunette. Mais ce n'est que peu à peu, et par un lent perfectionnement des appareils et des méthodes, que les mesures angulaires ont atteint la précision actuelle ; si l'on parvient aujourd'hui à déterminer certains angles à un cinquième de seconde près, c'est-à-dire avec deux cents fois plus d'exactitude qu'au temps de Tycho-Brahé, ce n'est qu'en mettant bout à bout toutes les ressources de la technique et en rectifiant les nombres bruts par un grand nombre de corrections : l'appareil a été, d'avance, soigneusement étudié et toutes les irrégularités de construction mesurées avec soin ; l'influence de la réfraction atmosphérique qui incurve les rayons lumineux et déplace les images d'autant plus qu'on vise plus près de l'horizon, est corrigée par de longs calculs ; on tient compte de l'aberration, qui déplace les images par suite du mouvement de la terre ; enfin, les résultats de nombreuses lectures sont combinés de façon à éliminer dans les moyennes les erreurs accidentelles de chaque opération.

Tout ce labeur, qui occupe sans relâche les nuits des astronomes, et aussi une grande partie de leurs jours, aboutit à des catalogues d'étoiles qui fixent, à une époque donnée, la figure du firmament ; chaque astre y est défini par sa position et par sa grandeur, qu'on appelle aussi son éclat. Tel est, par exemple, le grand catalogue dressé, vers le milieu du XIXe siècle, par Argelander, et qui comprend 324 000 étoiles jusqu'à la dixième grandeur ; encore était-il resté inachevé : il a été complété, à partir de 1862, par une collaboration de dix observatoires anglais et allemands, et le nombre des étoiles repérées a été porté à un demi-million. Une pareille œuvre représente une somme écrasante de labeur, et ne portera tous ses fruits que dans un siècle ou deux, quand l'aspect du ciel aura subi des variations suffisantes pour être sensibles. Pourtant, les astronomes n'ont pas hésité à s'imposer ce travail formidable, parce qu'ils savent que la science de l'Espace a besoin de la collaboration du Temps.

On conçoit pourtant que la limite soit atteinte, et qu'on ne puisse plus pousser plus avant par l'emploi des mêmes moyens; d'une part, la précision actuelle des mesures résulte, non-seulement du perfectionnement des appareils, mais du soin et de la répétition des observations, de telle sorte qu'il faut dix fois plus de travail, aujourd'hui, pour mesurer une position d'étoile qu'il n'en fallait à Tycho-Brahé opérant avec la règle de bois qui formait sa ligne de visée. Ce n'est pas tout; à mesure que les instruments deviennent plus puissants, le nombre des astres visibles s'accroît rapidement et le ciel se peuple d'un fourmillement d'étoiles. On sait que les astronomes classent ces astres d'après leur grandeur, de telle sorte que les étoiles de première grandeur sont deux fois et demie plus brillantes que celles de seconde, qui surpassent elles-mêmes dans le même rapport les étoiles de troisième grandeur, et ainsi de suite; en général, les étoiles les plus brillantes sont aussi les plus rapprochées. Si l'on imagine (nous verrons plus tard ce que vaut cette représentation) que les astres sont tous identiques et distribués uniformément dans l'espace, le calcul montre que le nombre d'étoiles d'une grandeur quelconque est à peu près quadruple de celui des étoiles de la grandeur immédiatement supérieure. Adoptons cette supposition, comme première et grossière approximation : les étoiles de 6e grandeur, les plus pâles que l'œil nu puisse distinguer, sont, dans les deux hémisphères, au nombre de 5 000 environ; il y aurait donc, d'après la règle précédente, 20 000 étoiles de septième grandeur, 80 000 de huitième, 320 000 de neuvième, et ainsi de suite, si bien qu'en arrivant à la seizième grandeur, qui forme à peu près la limite de ce qu'on peut distinguer dans les meilleures lunettes, le compte s'élève entre deux et trois milliards d'étoiles.

Si grossier qu'il soit, ce calcul nous montre que le repérage de tous les astres visibles dépasse de beaucoup les forces humaines; en particulier, dès qu'on approche de la Voie Lactée, on se trouve en présence d'un tel pullulement de mondes, qu'on est contraint de s'avouer vaincu : c'est ce qui est arrivé à l'astronome Chacornac, qui avait consacré les dernières années de sa vie à dresser une carte de la région voisine de l'Écliptique, avec l'espoir d'y retrouver les petites

planètes télescopiques qui sillonnent cette région du ciel; Chacornac mourut à la tâche, en 1873, sans avoir pu en achever plus de la moitié.

*
* *

L'astronomie en était là, acculée à un mur, lorsque les progrès de l'art photographique vinrent à point pour la tirer d'affaire. Le jour même [1] où Arago annonçait à l'Académie la grande découverte de Niepce et de Daguerre, il émettait le vœu qu'on l'appliquât à obtenir une bonne carte de la Lune; l'année suivante, en effet, le professeur Draper obtenait, avec vingt minutes de pose, une photographie de notre satellite; en 1845, Fizeau et Foucault « tiraient » le portrait du Soleil en un soixantième de seconde; enfin, dès 1850, les astronomes américains Bond et Whipple fixaient sur la plaque sensible les images de quelques étoiles brillantes; mais les plaques au collodion, que l'opérateur était obligé de préparer lui-même suivant des rites minutieux, étaient peu sensibles et se conservaient peu de temps. Les circonstances devinrent brusquement plus favorables grâce à l'invention des plaques au gélatino-bromure, dont la manipulation est aisée, la sensibilité extrême et qui peuvent être fabriquées industriellement dans des conditions parfaites. Dès lors, ce fut un jeu de photographier le ciel; aujourd'hui, n'importe quel débutant, muni du plus médiocre appareil, n'a qu'à le laisser braqué, pendant une heure ou deux, en face de ciel nocturne, pour obtenir sur la plaque révélée les chemins parcourus par les étoiles, qui forment autour de la Polaire des arcs concentriques.

Mais autre chose est d'obtenir une épreuve d'amateur et un document scientifique. Si l'on veut un portrait exact du Ciel, il faut d'abord compenser la rotation de la Terre, de telle sorte que chaque étoile vienne toujours former son image au même point de la plaque; ceci exige l'emploi de *cœlostats*, c'est-à-dire de miroirs mus par un mouvement d'horlogerie de

1. Le 19 août 1839.

façon à renvoyer l'image du Ciel dans une direction fixe; ou bien encore on peut fixer l'appareil au bout d'une lunette, mue elle-même automatiquement de façon à viser toujours la même région du firmament; et encore, si précis que soient ces appareils, ils ne le sont jamais assez pour que l'astronome n'ait pas à intervenir de façon à maintenir une étoile de référence rigoureusement sur le point de croisement des fils d'araignée qui forment le réticule. Il faut donc un réglage minutieux pour maintenir la fixité absolue du point de visée; mais, en retour, la sensibilité de la méthode photographique s'accroît prodigieusement, parce que la plaque additionne, « intègre », comme disent les mathématiciens, les impressions reçues pendant une pose qui peut être prolongée sans limite; mais il arrive alors qu'une exposition suffisante pour photographier les étoiles les plus faibles, donne des plus éclatantes une image surexposée, se traduisant sur la plaque par une large tache à bords diffus, qui se prête mal aux pointés.

On peut encore se demander si les pellicules de gélatine ne se déforment pas, à la suite des diverses manipulations qu'elles subissent : ces déformations ne pourraient être que légères, puisque la gélatine s'appuie sur le support rigide de la plaque de verre, et l'on n'a pas à s'en préoccuper pour les applications ordinaires de la photographie; mais les clichés stellaires doivent être examinés au microscope et mesurés avec un soin minutieux, si l'on veut en déduire les positions exactes des astres. Pour savoir ce qu'il en était réellement de cette déformation, on imagina de tracer sur la plaque, par impression photographique, un quadrillage parfaitement régulier, ou *réseau*, qui se développe ensuite avec les images stellaires; il est aisé de se rendre compte, une fois les plaques séchées, si le réseau s'est gondolé par la suite des opérations. Or, l'expérience a montré la vanité des craintes qu'on avait à ce sujet; néanmoins, l'emploi de ce quadrillage juxtaposé à la photographie stellaire s'est trouvé si commode, qu'on n'a pas hésité à adopter définitivement ce qui n'avait été, à l'origine, qu'une mesure de précaution; ces droites rectangulaires et équidistantes forment des repères, des axes coordonnés, qui facilitent grandement la mesure des clichés.

Il reste encore une dernière difficulté : puisqu'on cherche à obtenir une image agrandie du Ciel, il faut que les rayons, avant de pénétrer dans la chambre photographique, traversent un système amplificateur, qui peut être, soit un télescope, soit une lunette. Mais auquel de ces deux instruments doit-on donner la préférence? Sur ce point, de courtoises contestations se sont élevées entre les astronomes : quelques-uns tenaient pour le télescope, qui donne une image agrandie par réflexion sur un miroir concave; mais le gros inconvénient de ces réflexions provient des déformations du miroir qui, même très légères, font varier la mise au point et la netteté des images; ces déformations, dues surtout aux variations de la température sont à ce point capricieuses qu'un astronome anglais, le Dr Common, n'a pas craint d'affirmer, sans la moindre galanterie, que les télescopes appartenaient sûrement au sexe féminin.

Mais les lunettes, qui donnent les images par réfraction à travers des lentilles, ne sont pas non plus sans défauts; le principal provient de ce que les diverses couleurs de la lumière blanche réclament une mise au point différente, si bien que l'image, si elle est au point pour le vert, peut fort bien ne pas y être pour le violet. Mais ce mal n'est pas sans remède : par l'emploi de lentilles judicieusement *achromatisées*, on peut obtenir des images photographiques d'une remarquable netteté.

C'est à ce dernier travail que se consacrèrent deux astronomes d'un grand mérite, deux frères, Paul et Prosper Henry; à l'exemple des Herschell, de Foucault, qui s'occupaient eux-mêmes de la construction de leurs instruments, ils avaient établi à Montrouge un modeste atelier où, artisans après avoir été savants, ils taillaient et polissaient eux-mêmes leurs verres d'optique. C'est ainsi qu'après des essais qui durèrent plusieurs années, ils parvinrent, en 1882, à établir un objectif de 33 centimètres d'ouverture qui est, pour l'époque, un véritable chef-d'œuvre : les photographies obtenues avec cet appareil montraient les étoiles jusqu'à la dix-septième grandeur, c'est-à-dire qu'elles révélaient des astres qui n'avaient jamais été vus dans les plus puissants télescopes; un cliché pris dans la région des Pléiades montra même, autour de l'étoile Maïa, une petite

nébuleuse encore inconnue, et pourtant il n'est pas de région du ciel qui ait été plus fouillée que l'amas des Pléiades.

L'amiral Mouchez dirigeait alors l'Observatoire de Paris; émerveillé par les résultats obtenus, il eut le double mérite de comprendre que l'heure était venue de réaliser la carte photographique du ciel et qu'il appartenait à la France de prendre l'initiative de cette œuvre internationale. Pour réaliser et léguer aux âges futurs un document aussi détaillé et aussi précis que la technique moderne permet de l'obtenir, il fallait faire grand; le poids d'une si lourde tâche devait donc être réparti entre plusieurs nations, d'autant plus que, pour photographier dans de bonnes conditions l'intégralité du ciel, les observatoires coopérants doivent être disséminés sur la surface de la terre. Sur la proposition de l'amiral Mouchez, un congrès d'astronomes se réunit, en avril 1887, à l'Observatoire de Paris; c'est là, et dans les réunions ultérieures, que les méthodes furent discutées, les résolutions prises en commun, et que la tâche fut répartie entre les collaborateurs. La surface du ciel fut découpée en 22 154 petits carrés, qui devaient être photographiés séparément, et même chacun d'eux devait être photographié deux fois, afin que les photographies adjacentes puissent se recouvrir partiellement, condition nécessaire pour assurer le raccordement des images. Il fut décidé que toutes les photographies seraient obtenues aux mêmes dimensions, un millimètre du cliché correspondant à une minute d'angle dans le ciel; les lunettes astronomiques furent adoptées de préférence aux télescopes; enfin, la besogne fut partagée à l'amiable entre dix-huit observatoires : la France en donna quatre, ceux de Paris, Bordeaux, Toulouse et Alger; l'Angleterre cinq, répartis, comme l'Empire britannique, sur toute la surface du globe; l'Italie, l'Allemagne, la Russie, l'Espagne et les républiques sud-américaines promirent leur concours; plusieurs le donnèrent; d'autres qui avaient trop présumé de leurs forces, furent remplacées par des stations mieux outillées et plus riches.

Mais il ne suffisait pas, pour chaque région du ciel, d'une seule épreuve, ni même de photographies se recouvrant partiellement : on a vu qu'une pose suffisante pour faire apparaître les étoiles les plus faibles donne des images surexposées,

et par suite confuses, des étoiles brillantes; celles-ci, pourtant, sont les plus importantes parce que leurs positions, déterminées avec un soin minutieux, servent de jalons pour repérer toutes les autres. Il faut donc prendre deux épreuves successives, l'une à longue pose (vingt minutes), qui donne toutes les étoiles jusqu'à la dix-septième grandeur, l'autre, posée six minutes seulement, où les étoiles brillantes sont nettement représentées. Et il faut encore quelque chose de plus : quand on examine les photographies à la loupe, on y remarque des grains noirs dont il est impossible de dire s'ils représentent des étoiles ou des taches du cliché; si on n'avait aucun moyen de contrôle, on serait ainsi amené à imaginer des astres inexistants, dont la disparition donnerait bien du souci à nos arrière-neveux : mais on peut, grâce à un artifice fort ingénieux, éviter toute confusion. La plaque reçoit trois expositions successives, séparées par un léger décalage, de telle sorte que chaque étoile donne trois images rapprochées, situées aux sommets d'un triangle équilatéral. L'accumulation de ces symboles maçonniques ne trouble point les astronomes ; elle permet de ne pas confondre l'image d'une étoile avec une tache de la gélatine, et de plus, si parmi les étoiles visées se trouvait, par hasard, une de ces petites planètes télescopiques que les astronomes ont tant de peine à recenser, elle se révélerait par la déformation du triangle, puisqu'elle se serait déplacée dans le ciel pendant l'intervalle entre deux poses consécutives.

Telle est précisément la bonne fortune qui échut, en 1898 à l'astronome berlinois Witt et le mit en présence d'une petite planète, qui fut baptisée Éros. Éros n'est qu'un caillou dans le ciel, car son diamètre ne dépasse guère trente kilomètres, mais ce caillou présente pour nous un intérêt spécial : tandis que l'orbite de la plupart des planètes télescopiques est comprise entre Mars et Jupiter, celle d'Éros, bien que très allongée, reste généralement intérieure à l'orbite martienne; il en résulte que, dans certaines conditions favorables, Éros peut s'approcher de nous beaucoup plus près qu'aucun astre connu, la Lune exceptée : sa distance ne dépasse pas alors 18 millions de kilomètres, c'est-à-dire cinquante fois celle qui nous sépare de notre satellite. Ces conditions de voisinage s'étaient produites en 1894, quatre ans avant la découverte

d'Éros, et devaient se reproduire en 1901 et en 1931. La découverte de la minuscule planète fit grand bruit dans le monde des astronomes, non pas que ce brin de matière eût par lui-même un intérêt quelconque, mais parce que l'étude de son mouvement permettait de déterminer avec précision les divers éléments du système solaire. Tel était l'intérêt de cette mesure qu'en 1900, M. Lœwy, successeur de l'amiral Mouchez à l'Observatoire de Paris, proposa d'arrêter momentanément, pendant l'hiver de 1900-1901, les travaux de la carte du ciel pour braquer tous les appareils vers la nouvelle planète ; la proposition fut acceptée à l'unanimité et, à l'époque de son plus grand voisinage, Éros devint le point de mire de tous les objectifs; les clichés, comparés entre eux et scrupuleusement mesurés, ont fourni matière à d'amples calculs, et les dimensions du système solaire ont été obtenues avec une décimale de plus.

En dépit de cet intermède, la grande œuvre internationale dont la France a pris l'initiative se continue et s'achève. Plusieurs observatoires ont déjà terminé leur tâche; d'autres, par un louable scrupule, profitent de l'expérience acquise pour corriger les défauts constatés, refaire les clichés moins parfaits et photographier à nouveau quelques coins plus intéressants : à vrai dire, l'œuvre entreprise il y a vingt ans ne sera jamais complètement terminée. Et puis, ce n'est pas tout d'impressionner toutes ces plaques de verre, dont le poids total dépasse trois mille kilos, et de les garder dans quelques archives, à l'abri de la poussière et de l'humidité ; une question se pose : combien de temps tout cela durera-t-il? Dans cent ans, dans mille ans, les astronomes futurs trouveront-ils les clichés en bon état? Il y a des chances pour que la gélatine ne soit pas éternelle : des essais faits pour vitrifier les clichés ont donné des résultats médiocres; d'autre part, toutes ces photographies sont faites pour servir, et il serait souhaitable que chaque observatoire en possédât un exemplaire. C'est pour ces excellentes raisons que les observatoires français et quelques autres de l'étranger ont fait reproduire les clichés sur papier, en les agrandissant au double, par les procédés mécaniques de l'héliogravure; et la reproduction est tellement parfaite que M. Turner, le savant astronome d'Oxford, a

constaté la complète équivalence du cliché primitif et de sa reproduction; mais la dépense qui atteint 250 000 francs par observatoire, n'est pas à la portée de tous les établissements; ceux qui ont dû, pour raisons budgétaires, se la refuser, se contentent, comme pis aller, de publier un catalogue où sont soigneusement repérées, à deux ou trois dixièmes de seconde près, les étoiles indiquées sur les clichés à courte pose.

*
* *

Maintenant que l'œuvre, dans son ensemble, est achevée, faudra-t-il compter un millénaire avant d'en cueillir les fruits? Ce serait beaucoup demander, même à des astronomes. Heureusement, les résultats justifient dès à présent les efforts; j'en voudrais témoigner par quelques exemples.

C'est d'abord le hasard qui, chemin faisant, a permis de glaner des observations intéressantes. Au cours des opérations photographiques, une plaque avait déjà reçu deux expositions quand un nuage, qu'on jugea malencontreux vint empêcher le troisième; il fallut attendre au lendemain pour achever l'opération. Or, à l'examen du cliché, M. Baillaud reconnut qu'une certaine étoile était représentée par trois points inégaux; l'astre avait donc changé d'éclat d'une exposition à l'autre : c'était une étoile variable qui venait s'adjoindre aux treize cents et quelques actuellement connues dans le ciel. Une autre fois, par une heureuse malechance, l'observatoire d'Oxford tomba sur un lot de plaques défectueuses; les épreuves obtenues furent médiocres et l'on décida de les recommencer; mais on ne put procéder à cette opération qu'après un an, la région photographiée se trouvant, pendant le reste de l'année, plongée dans la lumière du soleil. Les nouvelles plaques furent, naturellement, comparées aux anciennes; quel ne fut pas l'étonnement des astronomes d'y découvrir une nouvelle étoile, de cinquième grandeur, née dans la constellation des Gémeaux! Cette *Nova Geminorum* vint s'inscrire à l'état civil du firmament, sur le registre des naissances, où l'on n'a encore porté que vingt-trois noms depuis 1572, année où Tycho Brahé vit apparaître la célèbre Pèlerine. Il est probable

qu'avec les anciennes méthodes d'observation du ciel, beaucoup d'étoiles nouvelles ont dû rester inaperçues, mais l'emploi méthodique de la photographie nous offre des ressources illimitées, et les recensements stellaires s'effectueront dorénavant dans des conditions parfaites.

Mais ces quelques glanes ne sont pas l'unique bénéfice actuel de l'opération. Les observatoires les plus diligents, qui avaient rapidement achevé leur tâche, se sont donné le plaisir de reprendre, à diverses reprises, de nouvelles photographies, et de constater que la figure du Ciel avait, dans l'intervalle, changé d'une manière appréciable : les antiques constellations, les Lions, les Ours, les Baleines, les Dauphins se sont étirées lentement dans l'espace, et les étoiles les plus rapprochées sont, naturellement, celles dont les déplacements sont les plus apparents. L'examen de quelques clichés montre qu'à dix ans d'intervalle, 1 p. 100 des étoiles avait cheminé d'une façon appréciable ; au bout de vingt ans, le taux des déplacements visibles avait atteint 3 p. 100. Ceci tend à faire espérer que nous parviendrons assez vite à connaître les mouvements de l'ensemble ; pourtant, une réserve s'impose : les diverses régions du ciel sont très inégalement riches en étoiles ; certains clichés n'en montrent que cinquante à soixante ; on en trouve dix et vingt fois plus dans les autres, et spécialement dans ceux qui visent la Voie Lactée : on devrait donc s'attendre à trouver, dans ces derniers, plus d'étoiles déplacées ; pourtant, si le nombre des étoiles est plus grand, le nombre de celles dont les mouvements sont appréciables reste sensiblement le même. Ceci confirme ce qu'on soupçonnait déjà pour d'autres raisons, à savoir que les étoiles sont loin d'être réparties uniformément dans le ciel ; notre système solaire paraît faire partie d'un amas assez lâche, entouré, mais à grande distance, par la double ceinture de la Voie Lactée.

Ainsi, notre petit monde serait à peu près au centre d'un amas d'étoiles séparées du reste par d'immenses déserts. Cette idée est séduisante par plus d'un côté ; il ne manque pas, au firmament, d'agglomérations stellaires qui apparaissent, au télescope, comme de gros essaims : l'amas d'Hercule compte des milliers d'astres ; un autre, dans la constellation du Chien de chasse, en renferme peut-être davantage et tous ces essaims

globulaires sont d'autant plus serrés qu'on s'approche davantage du centre. Supposons-nous placés à l'intérieur de l'un d'eux et demandons-nous quel serait, pour nous, l'aspect du ciel. La loi de répartition des étoiles ne serait pas la même que celle imaginée au début de cet article en supposant une distribution uniforme des astres : il y aurait excès d'étoiles rapprochées, c'est-à-dire d'étoiles brillantes; ainsi, au lieu de voir le nombre des étoiles quadrupler en passant d'une grandeur à la suivante, nous constaterions une progression moins rapide. Or, tel est le caractère de la répartition des étoiles autour de notre soleil : pour 52 étoiles de deuxième grandeur, on en compte 157 de troisième, 506 de quatrième, 1 740 de cinquième et 5 171 de sixième grandeur, et chacun de ces nombres est à peu près le triple du précédent, au lieu d'être quadruple, comme l'exigerait une répartition uniforme.

Il ne faudrait pas, toutefois, donner à ces inductions un caractère de certitude qu'elles n'ont pas; les faits peuvent s'expliquer autrement, et d'une manière tout aussi plausible. Par une belle nuit claire, montez au sommet de la Tour Eiffel et regardez les lumières de Paris; de tous côtés, et presque jusqu'au bout de l'horizon, apparaissent des points brillants. Supposez maintenant qu'un léger brouillard vienne à tomber sur la ville : les lumières les plus proches restent toujours visibles, bien que légèrement atténuées; en revanche, les feux plus lointains s'éteignent pour la plupart; de plus, comme le brouillard est plus opaque pour la lumière bleue que pour la rouge, il arrive que les lumières lointaines prennent une coloration rougeâtre; si, avec une plaque très sensible et une exposition prolongée, on prenait une photographie de ce panorama nocturne, comme le rouge est sans action sur les sels d'argent, les feux éloignés ne donneraient aucune trace sur la gélatine; ainsi, on comprend que l'opacité générale du ciel puisse modifier la répartition apparente des lumières, en avantageant les sources les plus rapprochées.

Or, pourquoi l'espace serait-il parfaitement transparent? Rien ne nous oblige à l'admettre; au contraire, nous savons que d'innombrables grains de matière circulent entre les astres et que chaque soleil secoue sa poussière dans le firmament : voyez les étoiles filantes, qui viennent s'allumer en traversant

notre atmosphère ; voyez les queues des comètes, où des décharges électriques illuminent une matière cosmique extrêmement diluée. Mais, si disséminée qu'elle soit, du moment qu'elle existe, elle doit agir à la manière d'un brouillard très subtil en masquant les plus lointaines étoiles ; et cet effet doit être plus marqué encore pour l'observation photographique que pour notre œil, puisque l'absorption doit être plus marquée pour les couleurs qui agissent sur la plaque : or c'est justement ce que les premières observations ont permis de constater ; elles ont montré que la proportion des étoiles rouges augmente, alors que leur éclat diminue.

On voit combien de problèmes se posent, qui n'ont pas encore reçu de solution définitive. Il est probable que celui dont je viens de parler n'attendra pas bien longtemps la sienne et que, d'ici à vingt ans, nous serons à peu près fixés sur la forme du monde visible ; il faudra, sans doute, beaucoup plus de temps pour en connaître les mouvements, pour déterminer la vitesse et le tracé des courants célestes qui s'entrecroisent dans l'espace et entraînent toute cette poussière de mondes vers des destinées inconnues. L'humanité disparaîtra avant d'avoir eu le temps de tout savoir.

L. HOULLEVIGUE

POÈMES[1]

DE L'HIVER A L'AUTOMNE

XIV

DANS LA LUMIÈRE

Au penchant du coteau, dans les herbes grimpantes,
Nous nous sommes assis, les mains à nos genoux...
Muets, nous écoutons bruire autour de nous
Le vent frais qui toujours coule le long des pentes.

Les grâces du printemps sont nouvelles encor...
Renoncules des prés, genets, fleurs de cytise
Brillent d'un jaune éclat que le soleil attise :
C'est la claire saison des paysages d'or.

Nous sommes là, tous deux, sans pensée et sans rêve,
Immobiles, les yeux éblouis doucement...
Notre amour est en nous comme un enchantement
Où se prolonge, au loin, cette minute brève.

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

Je ne tiens même pas ta main entre mes doigts,
Et cependant je sens mon âme dans la tienne :
Je sais qu'il n'est en toi rien qui ne m'appartienne,
Car nous sommes chacun l'un et l'autre à la fois.

Et, dans cette lumière et dans le vent qui passe,
Au milieu de l'océan bleu de ce beau jour,
Pleins du premier bien-être éperdu de l'amour,
Nous sentons notre cœur large comme l'espace.

XV

TOUJOURS, JAMAIS...

J'ai toujours aimé,
N'importe à quel âge,
Sur un clair village
La douceur de mai.

Mais jamais encore
Je n'ai mieux compris
Les vieux murs fleuris
Qu'un beau jour décore.

*
* *

J'ai toujours aimé
Le parfum qui grise
Du feuillage où brise
La brise de Mai.

Mais jamais encore
Je n'eus tant d'émoi
A sentir en moi
Le printemps éclore.

*
* *

J'ai toujours aimé
La caresse errante
Dans l'ombre odorante
D'un beau soir de Mai.

Mais jamais encore,
Avant ce Mai-là,
Mon cœur ne trembla
Du soir à l'aurore.

XVI

PRENDS GARDE

Ce soir, l'amour tisonne en nous d'étranges flammes...
Je sens que tu seras pour moi toutes les femmes,
Avec tous les désirs, les pires, les meilleurs...
Un rire de défi luit dans tes yeux railleurs
Et retrousse les coins frémissants de tes lèvres...
Ce soir, l'amour tisonne en nous d'étranges fièvres...
Ta main pose à mon front des gestes d'amitié,
Mais sa caresse même a l'air d'une pitié....
Prends garde!... S'il me plaît, ma force est la plus forte.
Tu supplierais en vain, tout à l'heure... qu'importe!
Si ton rire, une fois, réveille dans mon cœur
La vieille cruauté dormante du vainqueur,
Je ne saurai plus rien que l'ivresse et la joie
De saisir dans mes bras crispés la blanche proie,
Et, sur tes yeux hagards et sur tes seins meurtris,
Mon bonheur se fera plus ardent de tes cris.

XVII

DE LA FENÊTRE

J'ai poussé ma table tout près
De la croisée...
Le jardin brille de rosée,
Le vent est frais.

Une branche grimpe et s'étire
Le long du mur;
Juste à sa pointe, un bouton mûr
Semble un sourire.

Je le regarde longuement,
Puis, je me penche...
Ma plume sur la page blanche
Traîne un moment.

A quoi bon?... Quel mot pourrait être
Assez léger?...
Un rayon d'or vient voltiger
Sur la fenêtre.

Ta robe apparaît, disparaît,
Dans le feuillage
Et laisse en moi comme un sillage
De clair regret...

Je regarde à travers les branches
Luire un peu d'eau...
Tu reviens avec un fardeau
De roses blanches.

XVIII

ROBE D'ÉTÉ

Ce long jour va passer, sans que rien nous sépare;
Le jardin te parfume et le soleil te pare
Et ta robe est, là-bas, comme une grande fleur...
Tu vas, tu viens, toute fraîche dans la chaleur

Qui fane autour de toi les roses trop ouvertes...
Tu fais, à chaque pas, de brusques découvertes
Que tu viens me conter avec des mots joyeux...
Tu rapportes un peu du ciel clair dans tes yeux
Et ton baiser, soudain, jusqu'à mon front se penche,
Puis, de nouveau, je vois s'enfuir ta robe blanche...
Comme tout est lointain qui n'est pas notre amour!
Je sens si bien que la clarté de ce beau jour
Ne me fait tellement aimer le paysage
Que parce qu'elle brille aussi sur ton visage...
Tout mon bonheur est là, devant moi, près de moi,
Fait d'un geste, d'un mot, d'un sourire de toi,
Plus ardent tout à coup, dès que tu te rapproches...
Ma vie est sans regrets, mon cœur est sans reproches,
Et je ne rêve rien que de rester ainsi,
Tendre et grave, de jour en jour plus adouci,
Libre enfin d'être heureux, sans hôtes et sans fièvres,
Dans ce calme jardin où fleurissent tes lèvres.

XIX

LE REGRET

Au dehors, le plein soleil donne
Et brûle autour de la maison;
Une chaude rumeur bourdonne
Dans l'herbe haute en floraison.

Une fine poussière grise
Monte du sol dur qui se fend...
Il fait un de ces jours sans brise
Où le jardin est étouffant.

Jusque sous les branches obscures
Qui s'entrecroisent en rideau,
Le soleil darde ses piqûres,
Et l'ombre même est un fardeau...

Mais la maison reste un asile
Où, par cet après-midi lent,
Notre amour jusqu'au soir s'exile
Dans un bien être nonchalant.

De la lumière impérieuse
Nous n'avons, nous, que les reflets
Et la clarté mystérieuse
Qui passe aux fentes des volets.

Je te regarde sans rien dire,
D'un long regard comme endormi,
Et toi, tu fais semblant de lire,
La paupière close à demi.

Nous ne dormons ni l'un ni l'autre :
Nous nous souvenons en secret...
Le même rêve qui fut nôtre
Laisse en nous le même regret,

Et, parfois, tandis que pénètre
L'odeur des grands œillets pourprés,
Nous écoutons, par la fenêtre,
Des enfants rire dans les prés.

XX

AUTOMNE

Il fait un jour doré, la feuille est verte encore;
Au verger, des fruits lourds achèvent de mûrir;
De rouges dahlias le jardin se décore
Et, si les roses sont plus lentes à fleurir,
Aux grands marronniers ronds la feuille est verte encore,

L'été semblait vouloir sur les coteaux frileux
Prolonger doucement ses dernières journées
Et nous nous promettions des soirs roses et bleus,
De ces beaux soirs d'octobre aux nuances fanées
Qui semblent s'effeuiller sur les coteaux frileux.

A peine si, parfois, quelque brume légère,
Aux approches du soir traînant sur le gazon,
Nous faisait mieux aimer comme une passagère
La suprême beauté de l'arrière-saison...
Ce n'était, un instant, qu'une brume légère.

Mais, brusquement, alors que l'on n'y pensait pas,
Il est venu, c'est lui, l'impitoyable automne,
Celui qui, d'ordinaire, approche pas à pas
Et s'annonce, de loin, dans le vent qui chantonne...
Il est venu, celui que l'on n'attendait pas.

Le jour clair s'est empli de soudaines rafales;
Les arbres affolés dressent leurs bras tordus...
Sur les chemins jonchés de branches triomphales,
Qui lui font des tapis sous ses pieds étendus,
Il accourt, précédé du clairon des rafales!

Le paysage a l'air de fuir sur l'horizon;
Les oiseaux emportés semblent n'avoir plus d'ailes;
On l'attendait si peu qu'au toit de la maison
Sa venue a surpris même les hirondelles
Qui ne le croyaient pas si proche à l'horizon.

C'est fini, cette année... Il a suffi d'une heure
Pour qu'en sa pleine force et qu'en pleine clarté,
Au jardin défleuri, tout s'éparpille et meure
De ce qui fut hier les grâces de l'été...
C'est fini des beaux jours... Il a suffi d'une heure...

Serrons-nous bien l'un contre l'autre, dès ce soir,
Et réfugions-nous près de la cheminée...
La nuit va tomber vite; il fera noir, si noir,
A partir de demain, que, toute la journée,
Nous attendrons la lampe et le feu clair du soir.

ANDRÉ RIVOIRE

CHARLES TIREMARCHE[1]

Maria témoignait de la déférence à sa belle-mère; elle s'aperçut seulement que l'œil de cette vieille défendait tout ce qui se mange ou se boit, au point de gêner chez les autres l'appétit ou la soif.

— Votre mère est regardante, Charles, — dit-elle la deuxième nuit.

— Oh! ne faites pas attention, mangez; elle paraît comme ça; au fond elle est très contente qu'on fasse honneur à son fricot.

Le troisième jour, un jour de gelée blanche, Charles déménagea les canaris, l'écureuil et les meubles personnels de Maria. Comme le nouveau cabaretier du *Repos des Laboureurs* lui avait racheté le mobilier de commerce, elle rapportait une somme rondelette nouée dans son mouchoir. A plusieurs reprises Rose répéta :

— Neuf cents, c'est bien vendu, surtout s'il vous les a payés comptant.

Mais Maria ne lui offrit point de garder cet argent; elle le remit à son mari qui, bien embarrassé, l'enferma dans le tiroir de sa commode.

Pour utiliser les longues soirées, Charles avait entrepris de dessiner des fleurs et des animaux chimériques sur des plan-

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

chettes de bois qu'il découpait ensuite et sculptait. D'abord Maria le regarda faire ; puis elle préféra flâner et bavarder dans le voisinage, ce qui déplut à Rose, laquelle jugeait indécent qu'on sortît sans être chaperonnée.

En tête à tête avec Charles, la vieille se prit à geindre : elle ne menait plus l'existence d'autrefois ; il est triste sur le tard de rompre ses habitudes, d'être contrariée pour de petites choses, de ne plus ordonner le ménage à son gré, de rencontrer des regards désapprobateurs ou de subir des silences hostiles, d'être seule, toute seule, sans même un fils qui vous écoute et vous comprenne. Plus de devinettes, hélas ! sans cette bonne mademoiselle Cache. Ah ! Rose réfléchit bien des fois et bien des fois, sous la crémaillère dont la maigre flamme léchait la suie, Rose, contemplant avec attendrissement le fauteuil vide, se rappela la moustache, le goitre et le ventre de l'hydropique. Que la Destinée, mon Dieu ! est dure aux vieilles gens !... Charles cependant s'appliquait, grimaçait, clignait de l'œil, penchait la tête, portait à bout de bras son dessin pour le juger avec un peu de recul. Après avoir terminé une boîte pour sa mère et une pour sa femme, il fabriqua un coffret qu'il offrit à Mademoiselle. Le « fini » en fut si apprécié au presbytère qu'on vint le voir travailler. On s'accordait à le trouver très adroit. Qu'aurait-ce été s'il avait appris ! Ce mot permettait les hypothèses les plus flatteuses.

— Bah ! — répondait Rose avec un haussement d'épaules assez méprisant — ce n'est pas grand'chose que tout ça...

Chacun louait de plus belle dans l'espoir d'un cadeau. Charles, de qui ces compliments (et l'on a beau dire, on y est sensible !) entretenaient le zèle, confectionna force supports, étagères, niches à saints. D'abord Rose vit tout cela d'assez bon œil, espérant se créer une compagnie pour les veillées d'hiver ; mais on se lasse de tout, même d'admirer. Elle n'offrait point à boire : on ne frappa plus à la porte. Dès lors elle critiqua l'enthousiasme de Charles, elle lui reprocha le bois qu'il usait et qui coûte, les outils, achetés pourtant sur ses économies de garçon, et surtout sa générosité : « Pourquoi donner aux autres ? vous en sont-ils seulement reconnaissants ? Est-ce qu'ils vous donnent, eux ? » Elle lui reprocha encore les fagots des veillées, comme si elle en avait fait autre

chose qu'un feu misérable auquel elle se collait plus qu'un chenet pour absorber la chaleur. Elle finit par lui reprocher même sa nourriture et celle de sa femme.

Le désœuvrement profitait à Maria et Rose ne pardonnait pas aux autres leur embonpoint. La pauvre allait d'un bout à l'autre de la maison, soucieuse de tout mettre de côté. L'objet qu'on laissait un instant traîner ne reparaissait plus; elle mouillait ses bûches, elle baptisait le cidre. « On use le balai, — disait-elle, — à gratter le carrelage. » La pitance était trop grasse et Maria, pour une cabaretière, ne connaissait pas le prix du café. L'attention de la vieille s'étendait à tout; sans cesse elle était derrière les époux pour les observer, les guetter, les épier.

Il advint qu'en plein jour Charles risqua quelques propos galants; sa femme qui traduisait le sentiment à sa manière le poussa dans leur chambre. Rose fut extrêmement choquée et se permit de dire avec âcreté :

— Vous avez mauvaise mine, Charles, vous êtes fatigué; il y a des jeux qui ne sont plus guère de votre âge!

Pour Charles, ces paroles étaient évidemment dictées par l'affection maternelle; en tout cas, la paix de son foyer lui semblait précaire; au moindre dissentiment entre les deux femmes, il s'efforçait de prononcer un mot conciliant ou d'esquisser un geste d'apaisement; il obéissait à l'une, il servait l'autre et, mon Dieu, l'on vivait! Mais Rose décidément fourrait trop son nez dans leurs affaires.

Vers la fin du troisième mois, Maria ayant ouvert la commode pour prélever une petite somme sur ses neuf cents francs, ne trouva plus rien et prit très mal la chose. Charles s'excusa d'avoir confié l'argent à sa mère. L'explication ne parut point satisfaisante, et Rose, tremblante comme une feuille racornie, depuis le chef jusqu'aux moindres franges de son châle, Rose dut venir se disculper : elle avait vu par hasard l'argent *traîner* dans un tiroir et l'avait *serré*.

— Eh bien, il faut le rendre.

— Autant que Rose le garde; il n'en sera pas moins à toi, — hasarda Charles.

Les petits yeux de Rose couraient, suppliants, de l'un à l'autre.

— Je préfère l'avoir sous la main, — déclara la jeune femme.

— Je vous en donnerai quand vous voudrez, — allégua Rose lamentablement.

— Pas de tout ça! — s'écria Maria, les mains aux hanches, en patronne habituée à faire la police dans son cabaret; — à chacun ses affaires... Je ne suis pas méchante, mais il ne faut pas me pousser à bout... Voulez-vous, oui ou non, me rendre mon argent?

Le buste de Rose s'infléchissait vers le sol; ses regards imploraient l'appui de Charles. Redoutant que Maria irritée ne fît un malheur, celui-ci conclut :

— Allons, Rose, donnez-lui l'argent puisqu'elle le veut... En tout cas, elle vous le confiera plus tard...

Rose s'éloigna, plus humble et pitoyable qu'une bête de troupeau poussée à l'abattoir, et elle revint l'instant d'après avec le mouchoir, disant :

— Comptez.

— Ce n'est point la peine.

Et tandis que la jeune femme replaçait sa « dot » dans la commode, la vieille disparut en marmottant des prières qui ressemblaient à des malédictions.

Maria ne buvait pas, mais au comptoir on tâte les bouteilles de temps à autre, et si un client vous offre une goutte de *doux* on accepte pour trinquer : c'est l'usage et presque une obligation professionnelle. Maria donc ne buvait pas, mais comme les habitudes même innocentes engendrent toujours quelques faiblesses, elle ne détestait pas de s'humecter le gosier. Lorsqu'elle se fut assurée que Rose sirotait quotidiennement du malaga en cachette, elle s'indigna de cette sournoiserie et de cette gourmandise de satanée avaricieuse. De son côté, Rose pestait parce que toute la charge du ménage lui incombait : d'autant que Maria n'y regardait guère, sachant que bon coq vit de bon grain. Le budget prévu ne suffisait plus à la dépense, loin de là, et Rose éprouvait un serrement de cœur chaque fois qu'elle tirait un sou de son porte-monnaie.

Maria prêchait le ménage à part; la vieille louait la vie commune; Charles temporisait. On ne pouvait dire qu'il était

malheureux ; non, seulement sa chair était lourde, il jugeait les jours monotones et parfois pensait avec regret à son ami Joseph le mitron qui souriait durant les longues veillées.

En apprenant que sa bru espérait être mère, Rose suffoqua, puis alla se terrer dans sa mansarde jusqu'après le souper auquel elle ne parut point. Désormais ses lamentations se répandirent par la maison et la cour, le jardin et la route ; ce qu'elle considérait, un nuage, un arbre, l'eau de la rivière, tout lui fournissait l'occasion d'affirmer qu'une immense calamité pèse sur le monde. Charles au contraire s'ouvrait à la joie. L'espoir est une chose douce. Mais on lui montra sa folie : eh bien, quoi ! c'était clair, on ne visait que leurs sous, et si Maria avait cherché à avoir un enfant...

— N'est-ce pas naturel quand on épouse un homme de mon âge ? — répondit Charles, — et n'est-il pas juste qu'un enfant hérite de son père ? Il serait préférable de ne jamais avoir à se poser ces questions... Mais enfin l'existence est l'existence...

Rose revint à la charge. Que deviendrait-il ? C'est qu'elle ne se souciait point de nourrir une nichée ni de finir sur la paille, après avoir mangé le petit saint-frusquin que feu Tiremarche avait gagné sou à sou !

Les menues illusions dont sont faits le pain quotidien, le lit de famille, la foi du dimanche, il vaut mieux n'y pas toucher, et la vieille avait ouvert les yeux à Charles.

Peut-être est-il ridicule, à quarante-six ans, de jouer l'amoureux et de suivre au pas de promenade une matrone enceinte ? C'est un jour de mars après vêpres, au fil de la rivière, que ce mauvais doute le taquina, en voyant sa femme lever les pieds au-dessus des mottes et se mouvoir à la façon d'une oie pansue. Bien sûr, la pointe d'ironie perçait chez le curé, l'instituteur et nombre de bonnes gens qui lui souhaitaient la postérité d'Abraham. Il perdit confiance ; il devint soucieux ; il rassembla ses outils et tria les ferrailles, en songeant que probablement il lui faudrait reprendre le tablier de cuir et faire un métier, Dieu sait lequel, car le chaudronnier ne vit pas sur un village.

Rose le dissuada d'appeler un médecin de qui l'on devrait payer les visites à raison de dix sous le kilomètre ; mais la

bonne femme manifestant des inquiétudes et la progéniture s'annonçant énorme, Charles exigea la présence d'un docteur : Rose, entichée des officiers de santé et des rebouteux, en fut doublement contrariée.

L'infortuné vécut dans la crainte. Aux premières douleurs de Maria, il fut contrit de ce qu'il avait fait. On l'avait relégué dans la cuisine pendant l'accouchement; il supplia Rose d'aller aux nouvelles. Elle partit et ne revint pas. Il s'efforça de rouler une cigarette, il ne put, ses doigts tremblaient; il tourmentait le feu; l'attente lui causait une vraie souffrance. Quand Rose quitta la chambre, il courut au-devant d'elle : il lui vit un nez en bec de vautour et des yeux si phosphorescents qu'il hésita.

— Eh bien, — balbutia-t-il, — est-ce un garçon?

— Deux, c'en est deux! — siffla-t-elle.

Il fut stupéfié, puis sourit et voulut les voir. Rose s'affaissa dans le fauteuil de mademoiselle Cache, étreignant ses mâchoires entre ses doigts, le front tout près de la braise; elle se composa une attitude devant les voisines et s'efforça de dissimuler son féroce dépit. Avant de s'en aller, elle appela son fils.

— Maintenant, — grinça-t-elle d'un accent de triomphe et de rage, — vous serez obligé de retravailler. Voilà ce que c'est de ne pas m'avoir écoutée!

— Que voulez-vous! — répondit Charles.

V

Il reprit les vêtements du travailleur et, une boîte de plombier sur le dos, il alla par les routes, heurtant de porte en porte, pour chercher de l'ouvrage. On l'accueillait d'abord mal : grognement du chien significatif pour la gent qui traîne bâton, visages effrayés ou insolents des gamins, mauvais œil du fermier pour tout ce qui va passant, saltimbanque, chemineau ou ragrafeur; il devait décliner ses titres, car si on le connaissait de renom, beaucoup de paysannes ne poussaient guère, exception faite pour les marchés, plus loin que les haies du village et n'avaient jamais vu sa figure. Plus d'une lui rit au nez.

— On vous croyait rentier, on ne pouvait penser à vous de cette manière! Il roule tant de drôles sur le chemin... Alors, comme ça, vous retravaillez?

— Je travaille... je travaille un peu, — disait Charles, — pour me désennuyer; on ne peut pas toujours rester inoccupé... Et puis j'aimais le métier, je voudrais en donner le goût à mes gamins.

— C'est vrai, vous êtes marié!

On le faisait parler sur ses enfants en s'étonnant qu'il songeât si tôt à leur avenir, sur sa femme, Maria, la grosse Maria, le dernier cabaret sur la route de Thérouanne, une maison bien tenue et propre, quant à ça!... Et une gaillarde! On la connaissait bien pour s'être attardé à rigoler chez elle en revenant du bourg.

Certains se divertirent de voir un maire en cet équipage, surtout un maire qui passait pour un bourgeois, pour un homme supérieur aux autres. Quelques-uns eussent volontiers ri à ses dépens, mais ils se méfiaient en pensant qu'il savait des choses et qu'il avait l'assurance ainsi que la modération d'un honnête homme. On lui offrit à manger, ce qu'il refusa, des petits verres devant lesquels il se sentait timide et qu'il dut souvent accepter sous peine de froisser les ménagères et de perdre toute chance de succès. Le pis est qu'on eut rarement besoin de lui.

Il trouva plus d'une fois le pain dur et la route tirante. Une moquerie lui restait longtemps sur le cœur. Prêtait-il à la plaisanterie? Cela se pouvait; mais les sentiments n'ont pas de ridicule. Jadis au bourg, avec Joseph, ils passaient sous les invectives des gamins et le regard ironique du citadin : alors ils étaient deux, ils plissaient finement la lèvre, ils dédaignaient le monde; et la boutique était achalandée, l'on n'avait pas besoin de courir la pratique. Puis maintenant il comptait des mois, presque deux années de plus et la susceptibilité augmente, quoi qu'on dise, si père de famille que l'on soit. Hé! la boîte est lourde avec les pinces, les cisailles, les fils de fer, maints outils; la bretelle vous coupe l'épaule; la chaussure cloutée pèse au pied, écorche le talon à la fin des marches. Et l'on ne gagne pas toujours sa soupe... Parfois il se plaignait un peu en rentrant : Maria le plaisantait,

Rose le rudoyait et le renvoyait le lendemain par les villages.

Il avait de nouveau adapté la chaîne au soufflet de sa forge et il tirait en cadence, tout en fredonnant. Comme Joseph n'était plus là, il se disait à lui-même, en trempant sa plume d'oie dans l'esprit de sel :

— Ouais, vieux Pas-de-Loup, ouais!

Et il pensait à Varennes, aux petits Varennes, à Zoé. Il pensait même, vers le crépuscule, au temps de Cherbourg.

Sa première sortie en tenue de travail avait suscité des réflexions dans le pays : « Il n'était donc pas aussi riche qu'on le disait? Un rentier à tartines! Pourquoi était-il maire? »

Par ses relations, Maria lui procura quelques chaudrons à ressouder : encore marchandait-on le prix! Rose faisait l'article; M. le curé était disposé à rendre service : mais tout le monde avait apporté ses vieilles assiettes, ses plats à barbe, ses soupières antiques, ses pots, lorsque Charles ragrafait gratuitement.

Lui ne se plaignait pas de son métier qui, du moins, produisait quelques sous; et un jour suit l'autre. Cependant bien souvent, en s'asseyant le soir entre les deux femmes, il constata qu'elles avaient eu des querelles. Plusieurs fois il dut intervenir pour négocier la paix. Rose était la plus acrimonieuse : sa vie était, à l'en croire, un perpétuel martyre. Maria, sûre de son empire sur l'homme de son lit, déclarait d'un ton tranquille qu'elle voulait vivre chez elle et quand Charles montrait la moindre hésitation, elle le flattait dans son instinct paternel : « Va donc chercher les petits que je leur donne la tétée! » ou : « Va voir s'ils dorment ». Charles se levait et, pieds nus, en chemise, il s'approchait avec d'infinies précautions du berceau d'osier où les poupons ronflaient bout à bout, il posait son doigt sur leurs joues, et sa résistance était vaincue.

Un jour il rabota des planches et fabriqua une cloison destinée à diviser la demeure. Désormais on fut chacun chez soi. Selon les conventions, Rose devait venir à l'heure des repas et le soir un moment à la veillée; en fait, à toute heure, elle arriva par le jardin ou par la route. Charles sortait-il? La porte

de la vieille s'ouvrait; s'il rentrait, des savates trottinaient le long du mur : elle se mourait d'ennui.

Au mois de mai, les trois pommiers de leur jardin sont blancs; Rose les trouve beaux à voir parce qu'ils donneront du fruit. Les peupliers, indiqués à peine par leurs contours, ourdissent des trames symétriques sur les limites des prairies; l'ossature des coteaux disparaît sous la robe verte du blé naissant; les antiques gaîtés villageoises éclatent dans le ciel; les bêtes, heureuses, vagabondent, et le beurre fleure l'herbe nouvelle.

Sur la route de Thérouanne, les cabarets s'emplissent à cause des élections prochaines. Et l'on discute : il y a comme partout, à côté des péroreurs et des naïfs, des malins qui rient des autres, clignent de l'œil entre eux et s'arrangent pour boire sans payer. Absorbé par la vie domestique, Charles savait, sans plus, que son mandat expirait; il fut bien étonné quand deux conseillers lui demandèrent s'il était encore candidat.

— C'est plus que probable, — répondit-il.

Il eut des ennemis. Personne ne se déclara contre lui; mais on ignorait ses opinions politiques. Il n'avait rien fait, on le taxa d'imprudence, les plus violents dirent : mauvaise gestion. Comme il n'allait pas au cabaret deviser sur les gens et les choses du pays, certains insinuèrent qu'il n'avait plus le temps de s'occuper de la chose publique. Que connaissait-il d'ailleurs aux intérêts d'une commune rurale où il était venu à quarante ans passés? Nul en tout cas n'eût osé affirmer qu'il savait distinguer le seigle du blé et les betteraves des rutabagas!

Dimanche. Charles ceint son écharpe pour présider le scrutin. Pendant le déjeuner, l'adjoint le prie d'autoriser un militaire à voter.

— Est-ce régulier?

— Censément... — balbutie l'homme.

— Il faudrait s'informer, — dit Charles.

Il ne connaît guère la loi, comme la plupart des gens paisibles qui n'imaginent pas qu'ils aient jamais rien à redouter d'elle. On court chez l'instituteur; celui-ci semble réfléchir, puis il laisse entendre qu'il n'existe aucune raison morale pour

empêcher de voter un humble mais fidèle serviteur de la patrie. Ceux qu'on rencontre ensuite renchérissent là-dessus : un soldat n'est-il pas citoyen? Bref on tombe d'accord et le permissionnaire vote.

Il n'en fut plus question jusqu'au soir; mais après le dépouillement des murmures s'élevèrent; l'adjoint, qui avait été battu, gesticulait, proférait des paroles violentes, s'en prenait à ses collègues, aux électeurs, à Charles : il y avait eu, insinuait-il, des tripotages, des bulletins mis dans l'urne par des soldats; or, tout le monde savait bien que les soldats n'exerçaient pas leurs droits politiques! D'aucuns tentèrent de le calmer; d'autres l'excitèrent; il prononça le mot de « fraude électorale ». Charles, un peu saisi, lui tint des propos pacifiques. La soif entraîna le mécontent au cabaret, et là (tandis que Charles soupait chez lui tranquillement) il rédigea une lettre au préfet.

— Mon Dieu, Charles, qu'avez-vous fait! — s'écria Rose qui, dès le lundi matin, recueillit des nouvelles.

— Quoi?

— Vous ne savez point qu'on vous a dénoncé? J'ignore ce qui se prépare, mais j'ai peur que vous n'ayez des ennuis. La vengeance couve comme le feu sous la cendre; vous ne connaissez point la vie. C'est que le monde est méchant, da!

— Ouais, — dit Charles en souriant avec l'assurance d'une conscience tranquille.

Et il continua de tirer la chaîne du soufflet.

Rose hocha la tête et, serrant ses lèvres minces l'une contre l'autre, elle exprima l'amertume de ses jours sans bonheur, de ses nuits sans sommeil :

— Maintenant, vous ne voulez plus avoir confiance en votre mère!

Une enquête fut ouverte. L'ex-adjoint exposa les faits d'une manière fantaisiste; l'instituteur ne se souvint plus; d'autres nièrent les propos qu'ils avaient tenus; on s'échauffa. Charles fut peut-être le seul à dire la vérité simplement; tous les torts lui furent imputés puisqu'il était maire, conscient de ses devoirs et censé ne pas ignorer la loi.

— Si cela peut vous arranger, je vous donnerai ma démission, — concéda-t-il.

Il s'agissait bien de cela!

Lui qui frissonnait rien qu'à deviner sur la route l'ombre du cheval de Pandore, il crut alors défaillir de terreur : sait-on où l'on va quand la politique s'en mêle? Lui, le timoré, le scrupuleux qui se faisait un monde d'une peccadille! Ses yeux se brouillaient; il travaillait en dépit du bon sens, il ne reposait ni ne mangeait. Ah! s'il avait su! En quelle galère et pour quelle méprisable vanité il s'était embarqué! Et que faire? Maria ne connaissait rien de rien à ces histoires, Rose égrenait ses litanies lamentables...

Il courut consulter ses amis. L'instituteur allégua que ses fonctions ne lui permettaient pas de se compromettre. Au contraire le curé le poussa catégoriquement à la lutte.

— Ouais, ouais, — grommela Charles.

Et rentré chez lui, il fut plus perplexe que devant. Par une lettre anonyme, il se sut accusé de fumer *de la fraude*. « Vieux Pas-de-Loup, se dit-il, vois-tu un maire pactisant avec les contrebandiers! » Sans Maria, dont l'insouciance en pareille matière était une sauvegarde, il aurait perdu la tête. Ah! que n'eût-il donné pour être tiré de là!

Il visita les mécontents, vit du monde, fit démarche sur démarche, fut mandé à la préfecture; il y protesta de sa bonne foi, prêt à toutes les concessions, et jura que jamais, jamais plus certes, on ne le verrait s'approcher de l'urne. Il dut promettre au contraire de voter dans le « bon sens ».

En fin de compte les élections furent annulées; on consentit à ne pas l'inquiéter et il vota, étant homme de parole, pour ses adversaires.

Tout ceci eut pour effet de faire rejaillir sur lui un peu de ridicule. Il était inoffensif : ceux qui avaient intérêt à le diminuer lui donnèrent le coup de sabot. Pour comble de malheur, des plaisanteries s'ébruitèrent dont on causa jusqu'au bourg, et il fallut qu'un meunier, certain soir de marché, en rapportât le surnom de *Tard-tard*!

Charles travaillait maintenant à remettre à neuf les verrières des églises; il grattait les vieux bois, il peinturlurait les chapiteaux, il réparait les toitures, les clochers, les gouttières; il

devint fumiste dans les fermes et inspecta les cheminées : toutes besognes d'échelles qui lui ankylosaient les reins ou l'exposaient au vertige.

Il fuyait le cabaret. Quand on n'a pas le cœur à la plaisanterie, mieux vaut ne pas donner aux gens le spectacle de la déception qu'ils vous ont causée.

Était-il vieux? Pas encore. Tout de même la vraie jeunesse n'était plus en lui ; il s'en apercevait auprès de Maria. Lorsqu'il revenait à la brune, en gros vêtements d'ouvrier, couvert de poussière, sentant la sueur, l'huile, la limaille, la lampe à souder, il était moins plaisant qu'en ses habits vieillots mais proprets de rentier; puis, raidi et abruti par la fatigue, il ne demandait, une fois couché, qu'à dormir.

Sa femme le soignait bien, sans doute, à la manière dont les paysannes soignent leur basse-cour, en donnant grasse pâtée. Son lit devint ce que sont tous les autres lits du village, un endroit dans lequel neuf mois de l'année on ronfle à poings fermés jusqu'au jour où, les hirondelles s'apprêtant à revenir et les bourgeons à crever, l'on sourit à la saison.

Le mariage ne ressemble guère à l'idée que l'on se fait de l'amour; néanmoins c'est un état qui procure le calme et la satisfaction aux âmes pour qui se répéter routinièrement est une forme de bonheur.

Charles connut quelques bonnes heures en pêchant à la ligne au bout de son jardin. Quelquefois il attrapait du poisson; souvent il n'en prenait point, mais ce lui était tout de même un plaisir de rester assis sous un arbre, le derrière dans les fourmis, occupé de sa pipe, des oiseaux, des nuages, de ses songeries, du soleil ou des ombres qui s'allongent, pénétré par la paix des champs, des fermes, de l'église. Il prenait ainsi sa part de la félicité parfaite des choses. D'ailleurs la famille est toujours la famille; ses deux petits poussaient, l'un menant l'autre.

— Ouais, ouais, — répondait-il lorsqu'on le questionnait sur eux, — ils vont bien.

Et il souriait innocemment au sourire des gens renseignés qui affirmaient que de ces deux bambins, l'un était un Tiremarche tout pur, l'autre un Ravot tout craché.

Un soir d'été, il s'en revenait par la route de Thérouanne à pied, dans la poussière, au milieu des moissonneurs et des chariots; les moyettes de blé dressaient par myriades leurs faisceaux dorés sur la crête et sur les pentes des coteaux; le soleil avait échauffé tout, grains, femmes et bêtes, et l'on commençait, maintenant qu'il s'était noyé en un lac de pourpre, à goûter la fraîcheur... Il revenait donc, aux premières étoiles, content du devoir accompli, attiré par l'espoir d'une grosse soupe : le plus frêle des deux gamins, celui qu'il aimait le mieux, était mort dans l'après-midi.

Charles pleura toute la nuit. Rose manifesta un chagrin de convenance, modéré comme il sied à une très vieille femme regrettant un tout petit enfant, surtout quand elle songe au prix d'un écu. La maison devint lugubre. Heureusement Maria était courageuse à la manière de sa race.

— Il arrive souvent, lorsqu'il y a des jumeaux, que l'un soit moins bien bâti, c'est le même qui prend tout... Allons, va, remue-toi, ce n'est rien, nous le remplacerons...

— Il n'empêche, — dit Charles, — c'est dur!

Au cimetière, près du chemin, sous un pied de buis, le petit repose dans un cercueil aussi léger qu'une boîte à violon. Charles continue à travailler et il y a des jours qui passent.

— Comment avez-vous donc fait votre compte, Charles? dit Rose quand il osa l'avouer.

— Je ne sais pas.

— Pourtant je vous avais prévenu. Ce n'est plus du bon sens, enfin! Voilà que vous marchez sur quarante-neuf ans!

— Je le jure, aussi vrai que vous êtes ma mère, — déclara Charles d'un accent très convaincu et sans doute pensant que ces événements-là contiennent des mystères; — je n'y comprends moi-même rien...

Rose hocha son front parcheminé. Charles se creusa la tête. Il remontait dans ses souvenirs... Le jour? La semaine? Non, il ne se rappelait rien. Au contraire, depuis longtemps il vivait en vieil homme... Et Maria riait, en parlant de cela, d'un gros rire de mal-mouché qui a fait une niche. « Un de plus, un de moins; un de parti, deux de retrouvés. » Ces choses-là ne la troublaient pas davantage.

— Tu ne te rappelles rien! — disait-elle en le baisant sur la bouche d'un air canaille. — Maintenant tu reviens éreinté; tu dors sur la route, tu dors en mangeant la soupe... Ce sera venu en dormant ou entre deux sommes...

« Il est vrai qu'on ne peut nier cela! pensa Charles; on repose sur le même oreiller. Les faits sont les faits... » Cependant il appréhendait de voir arriver un nouveau petit enfant après avoir perdu l'autre. Il était si simple que le bon Dieu lui laissât le premier! Mais le bon Dieu...

Pour prouver à Charles que ce n'était ni incroyable ni impossible, Maria le gâta quelquefois.

— Charles, — lui commanda Rose, un matin qu'elle le trouvait seul dans l'atelier en train de raccommoder les baleines d'un riflard, — vous rétouperez la haie du jardin; tout le monde n'a pas besoin d'entrer chez nous; ils ont pratiqué un trou, ces vauriens, j'y ai vu passer ce mauvais sujet d'Oscar Ravot.

— Il y a longtemps?

— Voilà du temps, puis de loin en loin, — dit Rose.

— Ouais, — fit Charles pensif et regardant l'horizon sans plus s'inquiéter de sa mère.

— Comprenez-vous?

— C'est entendu, je reboucherai le trou.

Cette idée de Rose! Lui-même avait maintes fois vu Ravot rôder par là avec une gaule... Le jour même il se procura des épines sèches qu'il doubla de ronces artificielles bien piquantes. Il était encore à l'ouvrage quand le fils Ravot s'avança nonchalamment le long de la rivière, feignant de pêcher.

— On rétoupe, monsieur Charles?

— Ouais.

— On ne pourra plus passer à l'avenir?

— Vous ferez le tour par l'autre rive.

— Il faut remonter jusqu'au moulin, à plus d'un kilomètre, avant de trouver un pont.

— C'est votre affaire, mon garçon.

— Alors, — insista le gas goguenard, — on ne peut avoir un petit trou qui ne ferait pas tort, pour suivre tout le long?

— La rivière et le poisson, — cria Rose qui était survenue à pas étouffés, — le poisson et la rivière sont à tout le monde;

ce jardin c'est à moi, je ne veux pas qu'on y vienne! — finit-elle avec l'accent d'une propriétaire indignée.

— Monsieur Charles!

— Ma mère vient de vous dire de quoi il retourne.

— Et n'y risquez pas un pied, — ajouta Rose, — il y aura des pièges à loup ou un garde champêtre.

— Soyez sans crainte, madame Tiremarche, — répliqua le garçon. — Bonsoir, monsieur Charles, et bon travail!

Charles contint le mieux possible sa colère. Il y eut ce soir-là à son front un pli que ni les cris du gosse, ni la bonhomie de Maria ne purent effacer. Comme les paysages d'automne, il avait besoin de silence, de recueillement et de paix.

Une nuit, un galvaudeur — Ravot sans doute — s'avisa de couper les fils de fer et de déboucher à coups de serpe l'ancienne trouée du jardin. Le ferblantier constata les dégâts, et un peu plus tard, en levant les lignes de fond tendues dans l'espoir de prendre des anguilles, il trouva à l'extrémité de chacune d'elles un hareng saur. Il pensa que le monde était méchant, mais il ne souffla mot du fait.

La semaine d'après, Rose découvrit sur la façade fraîchement blanchie, bien en évidence, une inscription au charbon. Elle entra telle qu'une furie.

— N'êtes-vous point honteux, Charles?

— Honteux? Pourquoi?

— Vous ne voyez donc rien!

Il croyait comprendre. Il sortit. Ce n'était pas un dessin, mais une inscription, un mot, un seul mot, et il avança jusqu'au bord de la route afin de s'assurer que de là on le pouvait lire, que des ouvriers se rendant aux champs, des commères s'en allant au marché avaient pu en épeler les sept lettres moulées soigneusement. Il passa la main sur son front et se sentit très ridicule. Son embarras fut immense lorsqu'il se mit à table devant Maria. Il eut peur qu'elle découvrît quelque chose; loin de l'accuser, ce fut lui qui devint confus, presque coupable, et au lieu de manger, il réfléchit au moyen d'effacer rapidement cette insulte. En grattant le plâtrage, il l'arracha.

— Que fais-tu donc? — lui cria sa femme.

— Des voyous qui avaient jeté de la... des ordures... Je serai obligé de réparer la façade. Je n'ai pas de chance!

C'est quand il eut fini ce travail qu'il connut véritablement l'amertume. Qu'il écoutât un malin démon ou qu'il examinât en sa mémoire certains indices, il éprouvait dans les deux cas une certitude morale désolante; s'il regardait au contraire Maria, il ne la soupçonnait plus : une femme qui a ce sourire, cette franchise, cet aplomb, qui vous porte si crânement le fruit de son ventre ne peut être à ce point trompeuse. D'ailleurs, raisonnait-il, puisque Maria ne me quitte pas la nuit et que Rose la surveille le jour!... Cependant il suffisait qu'il rencontrât Ravot par le village ou les raccourcis des champs pour que sa méfiance lui revînt. « En dormant, en dormant... songeait-il... Je ne me rappelle vraiment rien! »

Il dut pleurer en cachette, on lui vit les paupières rougies. Mais se laisser prendre aux comédies qu'il joue est tellement dans l'instinct de l'homme que, le temps venu, Charles voulut aider lui-même aux préparatifs de la délivrance. On lui aurait à ce moment-là dénoncé la faute, on la lui aurait avouée, il aurait surpris les coupables, qu'il n'en eût point cru ses yeux.

Rose faisait secrètement le vœu de voir sa belle-fille blessée. Elle fut exaucée au delà de ses espérances : Maria mourut en couches et l'enfant qu'elle devait mettre au monde mourut avec elle.

Charles sut alors combien il aimait sa femme. C'était sa faute : l'avoir soupçonnée, épiée! Douter d'elle! Amèrement il se repentit; il serrait comme un fou sa tête dans ses mains; rien n'existait plus pour lui. « C'est navrant de le voir! » répétait la voisine. On ne savait que lui faire et que lui dire. Les paroles ne consolent point des douleurs morales : il faut d'abord pleurer toutes les larmes de ses yeux.

Il ne pensa plus qu'aux trous creusés dans la terre; il n'eut plus de goût au travail, ni au repos, ni à la société des autres; il vécut silencieux. Au cimetière il s'arrêtait stupidement devant le buis; parfois on passait à côté de lui sans qu'il y prît garde. Les cloches au-dessus des arbres, les corneilles virevoltantes autour des abat-sons, le fléchissement des cimes, le vent à travers les haies, la course des nuages, tout l'emplissait d'une rêverie certes plus douloureuse que consolante, mais qui le reposait des pitiés humaines. Souvent il

demeurait là, découvert, immobile, jusqu'à ce que Rose le vînt chercher.

Par une journée froide il attrapa un gros rhume. Sa mère l'accabla de remontrances. Elle prit sous son bonnet de réinstaller son grabat chez lui et réassuma la direction du ménage; elle céda vite à toutes les habitudes anciennes; ce qui, de près ou de loin, évoquait le souvenir de la morte fut poussé dans les coins; on ne se servit plus de ses objets; on évita surtout de parler d'elle : le chagrin attendrit le cœur et Rose jugeait que Charles n'avait pas trop de courage. Il obéissait à la vieille, il se pliait aux exigences du gamin, le reste du temps il fumait, au coin du feu, sa pipe, car par crainte des gendarmes il avait renoncé aux cigarettes de Moravie. Les soirées furent ce qu'elles étaient autrefois, aux jours extraordinaires où Joseph et mademoiselle Cache ne venaient pas : on veillait à deux, en silence. Et il lui prenait des nostalgies de voyageur.

Tous ne savent pas quelle tristesse c'est pour l'homme veuf de retourner seul au lit conjugal. Rose le comprit, lui démontra la nécessité d'un échange et s'appropria ainsi le lit de Maria.

— Travaillez donc, Charles, disait-elle en le voyant désolé; on nous a mis à cette fin sur la terre; et cela vous fera passer le regret; songez à votre petit et à lui assurer une position.

Elle lui trouvait de l'ouvrage, le traînait dans l'établi, le mettait de force à la besogne certains jours où les jambes lui manquaient, faute de nourriture. La vieille porta si loin l'économie sur toutes choses qu'il en fut mal à l'aise, le bien-être étant à son âge presque du bonheur. Il ne murmura point. Rose feignit de s'attendrir et ils causèrent.

— Voyez-vous, — disait-elle, — vous étiez tranquille, vous étiez heureux; vous n'auriez jamais dû faire de peine à votre mère.

— Je n'ai pas agi avec l'intention de vous peiner.

— Si vous ne vous étiez pas marié, supposons, ne serait-ce pas la même chose, puisque nous nous retrouvons là tous les deux comme avant?

Ces paroles perçaient le cœur du chaudronnier qui se mit à pleurer.

— Allons, du courage, Charles! si vous m'aviez écoutée pourtant!

— Vous ne serez pas toujours là, Rose!

— Oui, il nous faudra mourir, il nous faut tous mourir.

Il saisit l'enfant et le baisa à grosses lèvres.

— Si je ne suis plus là, — ajouta-t-elle, — il vous donnera beaucoup d'ennuis... d'autant qu'il ne ressemble guère aux Tiremarche...

— Vous croyez? — dit Charles.

— Voyez-vous, — énonça-t-elle d'un ton sentencieux avec une évidente allusion à Maria, — quand on ne se conduit pas bien, le bon Dieu vous punit.

Charles regardait fixement le feu sans rien dire. D'autres fois, Rose suivait Ravot d'un œil mauvais; Charles s'efforçait de ne le point voir : à quoi bon désormais penser à ces choses? Pourtant il observait l'enfant et il était inquiet.

D'ailleurs la grossièreté des gamins le peinait. On semblait avoir oublié son nom patronymique; de monsieur Tiremarche il était devenu m'sieur Charles, puis Charles tout court, puis Tard-Tard. Le pis est que la moquerie ne s'arrêtait pas à lui et atteignait même son petit garçon. Un jour que celui-ci devant la maison jouait à mouler des gâteaux d'argile, des polissons l'injurièrent : Charles avait les jambes si gourdes qu'il ne sut même point les châtier ainsi qu'il convenait.

Et il y eut un printemps, suivi d'un été et d'un automne. Et il y eut un rigoureux hiver. Ensuite les germes s'émurent dans la terre pour un autre printemps. Au mois d'avril de cette année-là, tout d'un coup Rose mourut. Elle n'était ni plus pâle ni plus décharnée que d'habitude, ni soufflante, ni bronchitique. Sait-on pourquoi s'en vont les octogénaires? Elle s'en fut sans une recommandation, sans une parole, les doigts crispés par le désespoir de ne rien emporter.

Charles veilla le corps auprès d'un misérable luminaire, tantôt seul, tantôt avec des voisines. Pendant trois nuits il resta sous la cheminée, écoutant les appels des hiboux et les chevauchées du vent : il était effrayé par la solitude, le pain s'oubliait dans sa bouche, les paupières lui brûlaient.

Néanmoins, il fit bonne contenance et aux gens qui lui tendaient la main il répondit avec civilité :

— Messieurs, je vous remercie.

Mais après l'enterrement, quand il se vit seul avec son fils dans la maison vide, il fut perdu. Leurs pas sonnaient dans le silence. L'enfant était de ceux dont on ignore s'ils penseront jamais, s'ils sentent même, son visage imperturbable ne traduisait rien. Ils visitèrent toutes les pièces, une à une; ils ne descendirent pas à la cave à cause des loups-garous et des croquemitaines; seulement ils montèrent au grenier où Charles contempla avec attendrissement son uniforme de marin et sa lunette d'approche. Plus tard il se laissa choir dans le fauteuil de mademoiselle Cache avec le gamin entre ses jambes. Il sanglotait : « Pauvre vieux Pas-de-Loup », et il ne savait pas s'il s'apitoyait sur soi-même ou sur son petit.

Le soir venu, il poussa le loquet et ils se couchèrent. Les bruits du village ne montaient pas plus haut que la respiration du marmot et le gémissement du berceau d'osier. Charles écouta toute la nuit dans les ténèbres. Le lendemain, traînant toujours l'enfant, il erra à travers la maison, la cour, le jardin. Puis il se dit : « Rose est morte, j'en aurai toujours bien assez pour moi », et il remisa ses outils. Pour économiser les gages d'une servante il s'astreignit aux soins du ménage. Pour ne pas conduire le gosse à l'école, il fabriqua un alphabet en bois : l'élève préférait déchirer des cocottes en papier et balbutier des mots sans suite. Coïncidence au moins étrange, ce bambin qui ne parlait guère n'articulait bien qu'un nom, celui de Ravot, et, on ne sait pourquoi, il l'avait sans cesse à la bouche. Comme s'il n'entendait point, Charles le faisait caracoler sur son genou et s'efforçait d'oublier ses malheurs en psalmodiant : « Mon petit coco! mon petit Pas-de-Loup. »

VI

On s'accoutume à trouver une heure pareille à l'autre; on se berce à ce qu'il y a de reposant dans la fatale monotonie de la vie, dans l'engrenage nécessaire des jours sustentés de lard et de pain.

Charles ne sort plus, sinon par nécessité. L'épicier ne lui arrache que des monosyllabes. Parbleu, si l'on n'a rien à dire! Et que dire à ceux qui n'ont pas la même âme ni les mêmes peines que vous? Charles ne se sent de parenté avec personne et personne ne le comprend; il ne se mêle pas aux autres, il vit en sauvage, avec son petit; la poussière s'accumule dans la maison; il rogne sur la nourriture, il cache des sous au fond des armoires et, tout doucement, en répétant à l'infini les mêmes gestes, il continue à s'abrutir.

On le pouvait voir sur le pas de sa porte, à califourchon sur une chaise, la tête contre le mur, à l'endroit précis où ce mauvais garnement de Ravot avait écrit le mot *cornard*; il ne s'intéressait pas aux passants, il est vrai, il préférait attendre le tressautement du marteau sur l'enclume du maréchal.

Parfois il regardait mélancoliquement la cage de l'écureuil qu'il avait par oubli laissé crever de faim.

Il retourna boire une chope *Au Repos des Laboureurs*. Là, le coude planté dans la table, devant le comptoir, les pintes, les canettes, il s'avisa que son existence était banale et l'idée qu'il devait vieillir lui causa un ennui étrange.

En sortant il croisa sur la route un marin qui cheminait, le béret sur l'oreille, une pacotille sous le bras.

— La mer! — murmura Charles, — la mer!

Et d'un long regard plein de mélancolie, il suivit l'homme jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Dès lors un travail obscur s'effectua en lui à son insu; sans que rien apparemment changeât, ni dans les conditions extérieures de sa vie, ni dans les manifestations de sa conscience, un réveil de ses aspirations profondes se produisit. Et voici qu'un matin il ferma sa maison à clef, confia son gamin à la voisine, courut à la halte du chemin de fer; il y retrouva M. le curé, Mademoiselle, les enfants de chœur, le bedeau, les femmes et les hommes, toute la paroisse endimanchée.

— Vous voilà donc du pèlerinage!

— Ouais, ouais, — fit-il, — je vais à Boulogne avec vous.

Et il sourit parce qu'il avait son idée. On lui témoigna de l'intérêt; on lui conta les nouvelles du pays, les ragots, histoires d'étable ou de basse-cour; on lui offrit des tartines et de l'oseille, voire un œuf dur. Il accepta, mangea, n'écouta

point. Tout le long de la route il ne vit rien : il pensait à la mer et il la souhaitait avec une avidité enfantine. Il se plaignit du nombre des stations, de la lenteur à démarrer de la locomotive.

Quand il sentit l'air fraîchir, son impatience s'accrut. Enfin l'on arrivait! Il découvrit un dôme emprisonné dans les arbres, une ville haute circonscrite de remparts et une autre ville qui s'étageait sur une pente jusqu'à la côte. « Vieux Pas-de-Loup, se dit-il, voilà le port. » Mais il n'éprouva point le coup au cœur qu'il en attendait.

Docilement rangé derrière la bannière bleue à l'effigie de la Vierge, il suivit le cortège et fredonna le cantique. Dans la cathédrale, bien au frais, s'abandonnant au souffle des litanies et des rosaires, il répondait : « Priez pour nous! » « Délivrez-nous du mal! » sans songer au sens des mots, sans penser qu'il y avait eu beaucoup de mal dans sa vie. Cela dura pendant deux heures qu'il ne trouva point longues ; il admirait la coupole, les mosaïques, la main d'argent que tout le monde baisait. Après la messe, sur le parvis où il cherchait à s'orienter, quelle ne fut pas sa surprise de rencontrer Varennes.

Il crut voir tout le passé ressusciter devant lui.

— C'est toi, Antoine!

— Je croyais que tu ne sortais plus?

— Il faut bien se distraire un peu, — répondit Charles par manière d'excuse.

— A la bonne heure!

Instinctivement ils se prirent par le bras et s'en allèrent le long de rues paisibles aux pavés herbus, entre des maisonnettes où se claquemurent de petits vieux à tabatière et de petites vieilles à palatine; puis ils descendirent à travers la ville basse. Il y avait sur le port une grande activité de bateaux et de pêcheurs, des tas de harengs que l'on jetait à la pelle sur des charrettes, d'autres que des mousses triaient et plaçaient par douzaines dans des corbeilles. Charles regardait les jeunes matelotes au teint frais, aux oreilles parées de pendeloques d'or, leur buste moulé dans un jersey noir, leur courte jupe couleur de voilure, leurs fines jambes gantées de bas bien tirés et leurs pieds chaussés de claquettes; elles recevaient les corbeilles et les portaieut sur leur tête jusqu'à la halle.

— Il y a de belles filles, — dit Charles timidement.

— Rajeunirais-tu?

— Au contraire, les chagrins m'ont vieilli, — fit-il soudain affecté.

— Pourquoi n'es-tu jamais revenu chez nous?

— On ne sait pas... Vois-tu, on vit par habitude. Je suis fort triste, je n'ai plus personne. Tu ne sais pas ce que c'est, toi!

— Allons nous asseoir au bout de la jetée, — proposa Varennes.

De sa pupille un peu trouble, Tiremarche suivait le sable, l'écume, les blanches cabines hautes sur leurs roues. La rumeur de la mer s'élevait autour d'eux. Il s'imaginait que ses oreilles seraient devenues sonores comme des conques, que l'air aurait une saveur de sel et une fraîcheur délicieuse : or, il n'y avait là que du bruit et de l'air, sans plus. En bas, dans le chenal, les patrons commandaient la manœuvre aux matelots. Charles s'était arrêté à les observer, mais sans grand intérêt. Alors, fixant le cordon de son chapeau de paille à sa boutonnière, il s'inquiéta des enfants de Varennes.

— Paul? Lucie?... J'ai bien souvent pensé à eux, surtout depuis que les malheurs me sont arrivés.

Et tout ému, touchant le bras de son ami :

— Si nous fumions une pipe ensemble?

Ils s'assirent au pied du phare. Le coude au genou, la figure dans la paume de la main, Charles rêvait en s'efforçant de goûter tour à tour le tabac et la brise.

— Autrefois, — dit-il, — c'était le bon temps.

— Pourquoi?

— Je ne sais pourquoi : il me semble que c'est toujours et pour tout le monde ainsi...

— Tu étais un artiste.

— Artiste, non, tu me flattes, — protesta Charles en souriant, — mais ça aurait pu marcher autrement... J'étais capable d'autre chose. On n'ose pas organiser sa vie!

— Tu as eu le tort de vouloir être rentier, — déclara Varennes, — ce n'est pas à la portée de tout le monde.

— J'aurais pu surtout être moins éprouvé, — murmura Charles. Pour maintenant...

Sa pensée fut suivie d'un geste qui s'en alla vers le large, à l'infini; et il se mit à pleurer.

— On a toujours tort de s'abandonner au découragement, — remarqua Antoine avec un accent qu'il aurait voulu énergique et qui n'était qu'insouciant; — moi aussi j'ai des ennuis; ma bonne me vole, ma femme s'aigrit...

— Toi, ce n'est pas la même chose.

— Vois-tu, — conclut l'autre après un moment de réflexion, — tu as été victime de l'égoïsme de ta mère.

Charles secoua la tête, et avec une nuance de respect où se devinait le sentiment de crainte que la vieille lui avait toujours inspiré vivante, et que morte elle lui inspirait encore :

— On a chacun la sienne, — affirma-t-il sentencieusement.

Ils se levèrent, Antoine assurant qu'il était attendu chez des amis pour déjeuner. Charles comprenait les choses.

— Va, mon vieux, va, j'ai justement dans ma poche un quignon de pain que je mangerai sur la falaise.

— Il faudra un de ces jours venir casser la croûte avec nous.

— Oh! dîner! — fit Charles cérémonieux, — tu m'excuseras.

— Cela fera plaisir à la petite...

— En ce cas j'accepte.

— Allons!

— Bien content de t'avoir revu, — conclut Charles.

Après le départ de Varennes, il musarda devant les entrepôts de la douane, admira un yatch, interpella un mousse, offrit une chique à un gabier; puis, ne s'intéressant à rien, il grimpa par des ruelles en escalier jusqu'au quartier des pêcheurs et visita leur chapelle. Cette chapelle! ces innombrables ex-voto! tous ces gens qui criaient pitié et imploraient clémence! Il fut sur le point de penser qu'il y en avait d'aussi malheureux que lui; il en douta bientôt. Au point culminant de la falaise s'élève un Calvaire sous les bras duquel, aux jours de tempête, les femmes viennent compter les barques, agiter leur mouchoir, gémir des patenôtres. De cette hauteur on embrasse une immensité de mer. Charles ne sentit pas que ce spectacle était grandiose. On voyait les chalutiers bondir sur la vague comme des bouchons, les steamers disparaître sous des crinières de fumée au gémissement de leurs sirènes.

Il n'eut même pas envie de partir ; il marcha un moment sur la lande et s'assit au soleil, dans l'herbe rase, considérant tantôt la côte avec ses ports naturels, ses plages désertes, ses dunes de sable, ses falaises de craie, ses ailes de moulins ; tantôt la mer maillée d'or, les ruines des forts avancés qui servirent jadis d'abri aux flottes de la Grande Armée. « Vois-tu, vieux Pas-de-Loup, marmonnait-il pour s'exalter à l'enthousiasme, les rats et les crabes minent les pierres, la marée les descelle ; bientôt il n'en subsistera plus rien... » « Ouais, ouais, se répondait-il, c'est la grave leçon de la Providence. » Il considérait avec sympathie l'œuvre avortée de l'Homme, et au nom qu'il ne prononçait pas, un frisson admiratif courut dans sa chair. « C'est comme cela. » Il eut l'idée de se retourner vers la terre et il *Le* vit debout sur sa colonne de bronze, le geste impérieux et qui mesurait le détroit. Charles se souvint de Sainte-Hélène et des tristesses de Napoléon. « Chacun a les siennes », songea-t-il, et s'il ne compara point sa désillusion à celle de l'Empereur, c'est qu'il consulta fort sérieusement sa montre et s'aperçut qu'il était temps de s'en aller.

Il atteignit la gare bien avant l'heure du départ. En l'attendant, il fit les cent pas devant un bar où une fille fort jolie et d'aspect peu farouche servait à boire à des portefaix : elle lui sourit. Cherbourg ! pensa-t-il en rougissant. Il passa, repassa. « Je pourrais peut-être prendre quelque chose ; on voit, c'est amusant et n'engage à rien... » Étonnée qu'il n'entrât point, la fille s'avança jusqu'au seuil. Charles, horriblement gêné, prit un long détour pour regagner la gare et s'en fut rejoindre ses compagnons de pèlerinage sur le quai.

Pour le retour il s'installa dans un angle du wagon et pendant tout le trajet il ne souffla mot. A la halte du village, les gamins attendaient leurs parents ; et la bande se dispersa vers les fermes, les cabarets, les chaumines, en brandissant des polichinelles, des pains d'épices, des tambours et des trompettes. Les femmes s'offraient entre elles un bâton de sucre d'orge ou un bonbon acidulé. Le petit de Charles courut lui tâter les poches : rien, ni pour l'enfant, ni pour la voisine qui l'avait gardé ; pas même un sou de ces douceurs inusitées au village et qui sont agréables venant de la ville.

— Papa l'a oublié, l'a oublié! — s'écria la paysanne en riant de la déconvenue du gamin. — Il a pourtant été fort sage! Aussi on lui rapportera du sucre la prochaine fois qu'on ira au marché.

— Je n'ai pas songé à acheter un jouet pour lui ni pour vous un petit cadeau, — dit Charles honteux; — mais je vous ai bien de l'obligation tout de même.

— Un peu plus, un peu moins! — fit-elle goguenarde.

Charles tira cérémonieusement son chapeau. Oh! il était avaricieux, et l'on avait raison de dire : tout le portrait de sa mère!

Charles était déçu. La mer ne lui avait pas procuré l'émoi qu'il attendait d'elle. Pendant quinze jours, il ne se montra plus sur la route. Seulement, plusieurs fois, il se surprit à contempler, aux rayons du midi, les lignes de son cadran solaire et, perdu sans doute dans des pensées lointaines, à monologuer pour lui seul au milieu du jardin. C'était le désir de revoir le bourg qui le hantait maintenant. Il rangea ses affaires, fit avec un soin minutieux la toilette du gamin et l'emmena.

— On ne rencontre plus que vous dans les trains, monsieur Charles! — plaisanta la garde-barrière.

— On ne peut pas vivre comme un loup; — répondit-il avec un semblant de gaîté.

Dans le tortillard brûlé de soleil, empuanti de crachats, de tabac et d'écailles d'œufs, dans ce train qui roulait, tanguait, hoquetait comme un bateau ivre, Charles était l'unique voyageur. Tout le long de la voie on avait rencontré des porcs et pour comble de malheur on arrivait avec du retard. « Voilà, rumina-t-il, qui est de mauvais augure. » Comme il en éprouvait de l'inquiétude, il tendit gravement ses billets à l'employé et passa sans rien dire.

De la main gauche il menait son petit; de la droite, il manœuvrait son jonc à pomme d'argent; il marchait doucement : les jambes des enfants sont courtes et l'on ne doit pas courir. Le chapeau de paille à ruban noir qu'il mettait au temps de ses noces pour assister à la grand'messe, il l'avait tiré de l'armoire; si gras qu'en fût le ruban, si jaune qu'en

fût la paille, ce chapeau avait son cachet; il le portait un rien en arrière et il saluait le monde d'un air confortable. Il s'étudiait à paraître à la fois nonchalant et courageux; il regardait la rue de la Gare, les tilleuls, les pièges à moineaux tendus dans les crottins : rien, ou presque, n'avait changé. Mais les garnements qui lui avaient jadis fait des niches ne jouaient plus au coin des rues; il le regretta. Maisons et visages étaient un monde perdu qu'il retrouvait, un peu hostile, il est vrai, et vieilli. Des gens hésitaient à le reconnaître, le toisaient sans le saluer; d'autres ne cachaient pas assez leur surprise. Charles lisait sur les figures. Il comprit qu'il était pitoyable ou ridicule, qu'il avait tort, que c'était sa faute. Tort de quoi? d'être grisonnant, courbé? d'être revenu? On ne sait pas; il avait tort.

La rue de l'Église est calme, les volets de mademoiselle Cache sont clos : l'hydropique est morte et les héritiers n'ont pas encore vendu. Charles vit sa maison, la maison de Rose, du père, des oncles, la maison de tous les Tiremarche, leur maison; elle était affaissée, avec des volets pourris, un toit crevé, une mine de cadavre... Une masure décrépite à fendre l'âme!

— Vois-tu, — dit Charles à l'enfant qui ouvrait de grands yeux hébétés, — voici notre maison.

Elle existait encore, il aurait pu ne jamais la revoir... et cependant il se sentait très vieux et très triste. Pourquoi revenir?

Joseph, qui voiturait des sacs de farine, le tira de ses réflexions.

— Tiens, tiens, mon colon!

— Bonjour, vieux Pas-de-Loup!

— Ça va?

— Ouais, ouais.

— Et alors, — interrogea Joseph, — on vit toujours de ses rentes?

Charles secoua la tête. Joseph souriait, mais bien différemment d'autrefois : il était toujours mitron.

— A tout à l'heure?

— Oui, à plus tard.

Charles regarda son meilleur ami partir et claquer du fouet

avec indifférence. Il n'avait guère approfondi les mystères de l'amitié et il ignorait qu'elle se nourrit au jour le jour, bien souvent hélas! d'un pain médiocre. Une minute il considéra la demeure des Varennes qui était, ma foi, fort cossue et il entra, puisqu'on l'avait *prié*.

Antoine lui offrit un verre de vin, appela sa femme, fit prévenir sa fille. Charles tournait son chapeau de paille entre ses doigts et balbutiait :

— Madame, mademoiselle...

— Non, Charles, appelez-moi tout simplement Lucie ou, comme vous me disiez autrefois, mon petit Pas-de-Loup... Vous vous rappelez?

— Ouais, ouais, je me rappelle.

Tout le monde lui faisait fête, excepté Madame, qui s'enferma dans son mutisme.

— C'est votre seul petit garçon? — questionna Lucie en examinant le gamin... — Il est très gentil, il vous ressemble beaucoup.

Charles devina que ces paroles n'étaient que de l'amabilité et cependant, comme elle posait ses lèvres sur le front du petit, le père fut un instant heureux. Elle courut chercher une bonbonnière pour la plus grande joie du moutard qui concentra toute son attention sur le chocolat.

— Tu as vu, — dit Varennes, — que ta maison...

— Je cultive votre jardin, — interrompit la jeune fille, — il y a des roses devant votre atelier.

— Pas possible! — fit Charles ému, mais moins pénétré de gratitude qu'il n'eût fallu.

— Allez le voir, et tout à l'heure vous reviendrez me dire si vous êtes content... Je vais commander à Zoé de préparer un lit pour vous.

— C'est trop de dérangement! — objecta le ferblantier confus.

— Vous ne dérangez personne, Charles, au contraire.

— Bien sûr, — appuya Varennes, — tu restes quelques jours avec nous.

Madame Varennes gardait obstinément le silence, ce qui mettait Charles dans un singulier embarras; il aurait bien protesté davantage pour plus de politesse, mais Lucie s'en étant

allée donner des ordres, Varennes l'ayant suivie, Charles se trouvait en tête à tête avec l'acariâtre bourgeoise et ne savait que dire. Il prit le chemin de la cour et monta au jardin : le jardin était comme autrefois divisé en rectangles et, si le cerisier presque mort ne fleurissait plus, si l'Ange de la Renommée s'effaçait peu à peu au front de l'établi, la haie vive avait respecté les trouées anciennes et le rosier était plus noble et plus fécond que jamais.

Charles se sentit le cœur trop petit; instinctivement il alla s'asseoir sur la pierre qui supportait jadis le cadran solaire et il alluma une pipe. Aux premières bouffées, il savoura dans sa plénitude la joie de vivre; les suivantes le troublèrent; c'était si bon cet air, ces toits, cette maison, ce passé! On eût dit que Rose y vivait, qu'il allait entendre un bruit de sandales, apercevoir un bonnet blanc... Pauvre Rose! On n'aime jamais assez la mère qui vous a porté! Rose, c'était loin déjà... Puis une sorte d'hallucination se précisa devant ses yeux mi-clos : Rose ressuscitée jardinait; elle déposait sa poignée de cendres contre un fraisier; elle écrasait une chenille en geignant; dans une seconde elle l'arracherait à son bien-être pour lui faire tirer le soufflet de la forge et ressouder quelque cafetière... Il la vit s'avancer avec ses yeux aigus, son nez de proie, ses mains rapaces... « Dépêchez-vous, Charles!... » Il s'efforça de répondre, les mots ne purent sortir de sa gorge et son corps tomba pareil à une masse sur les céleris.

C'est là qu'on le trouva quelques minutes après, la face sous les feuilles et barbouillée de terre. On s'empressa : Varennes, Lucie, la bonne, toute la maisonnée et tous les passants qu'on appelait au secours. On fit chercher le médecin.

Quand Charles reprit connaissance, il était dans un fauteuil, sous une véranda; madame Varennes lui versait du vinaigre dans la bouche et lui frictionnait les tempes à les écorcher. Le docteur ne comprenait rien à cet accident bizarre qui n'était pas, chez un individu si pauvre de sang, une congestion. Tout le monde observait le malade.

— Merci bien, merci bien, — dit-il en tâchant à dégager sa tête des mains brutales de madame Varennes, — ça va déjà mieux.

— Allons, remets-toi! — fit Antoine.

Le gamin avait profité de l'affolement général pour faire main basse sur la bonbonnière, et, accroupi derrière un meuble du salon, achevait de croquer en paix les dernières pralines.

Pour faire plaisir à ses hôtes et diversion à l'intérêt excessif qu'on lui portait, Charles remua les bras, allongea les jambes, grimaça un peu, s'étira. Zoé apporta une bouteille d'eau-de-vie ; madame Varennes en versa une rasade dans un verre et le tendit à son patient.

— Vous voyez bien, ce n'était qu'une faiblesse, — dit-elle, — avalez ça et vous serez remonté.

Il obéit et, se sentant de nouvelles forces, il se leva pour essayer son équilibre. Une gaîté apparut sur tous les visages, si spontanée qu'à ce signe il devina la peur qu'il avait causée. Le médecin et les étrangers se retirèrent.

— Et maintenant? — dit madame Varennes en consultant du regard son mari.

— Comment te sens-tu? — questionna Antoine qui ne comprenait pas.

— Tout à fait bien, — avoua Charles.

Il y eut un silence où il fut le seul à ne pas percevoir une certaine gêne.

— Maintenant, si vous m'en croyez, monsieur Charles, — reprit la bourgeoise, — le mieux est de retourner tout doucement à la gare, de rentrer chez vous avec votre petit garçon et de vous bien soigner. Ce n'est pas grave; seulement, après ces indispositions, on n'est nulle part aussi bien qu'en son coin de feu.

— Mais, maman... — intervint Lucie.

— Les enfants n'ont pas voix au chapitre.

— Papa! — insista la jeune fille.

— Écoute ta mère, mon amie.

— Monsieur Tiremarche, c'est dans votre intérêt ce que j'en dis.

— Ouais, ouais.

On offrit un nouveau verre de cordial au bonhomme et on attendit l'heure du train. Quand elle fut proche, Zoé courut prévenir Joseph. Le mitron arriva avec son inextinguible sourire, son air bête et sa surprise plus drôle encore que tout le reste.

Charles prit son chapeau, embrassa Lucie, remercia du bon accueil et, flanqué d'Antoine et de Joseph, gagna la station. Ses deux amis poussèrent la complaisance jusqu'à le mettre dans le train.

Pendant le trajet, Charles somnola un peu dans le wagon; il ne s'expliquait pas ce qu'il lui était arrivé; tout compte fait, il n'était pas fâché de regagner sa maison. Le gamin dormait en face de lui, alourdi par les sucreries, assez content lui aussi de réintégrer le logis.

Charles traversa le village le plus naturellement du monde, calme, guilleret, bien dans son assiette, un peu plus tranquille même, puisqu'il avait voyagé et qu'il ne se connaissait plus de désirs.

En rentrant il ouvrit le bahut, et après y avoir rangé son chapeau de paille et sa canne avec un soin tel qu'il semblait bien déterminé à ne plus jamais les en sortir, il donna le coup d'œil du maître au verger et se coucha.

Depuis, il pense à Maria, il pense à son petit mort, il pense à Rose. Il n'a rien d'autre à faire dans la vie, et, comme il faut s'occuper, il recommence toujours.

AIMÉ GRAFFIGNE

NAPOLÉON

EN VENDÉE ET A NANTES[1]

— 1808 —

Le 6 mai 1804, le Premier Consul, répondant à une députation du collège électoral du département de la Vendée, conduite par le sénateur de Beauharnais et composée du général Gouvion, de MM. de Bagneux père et fils, Germon, Pervinquière, Danian, Esgonnière et Ageron, déclara :

Lorsque les affaires de l'État me permettront de visiter vos contrées, je désire que les vestiges de la guerre aient disparu et que je puisse voir vos habitations relevées, votre agriculture prospère et vos cœurs réunis par l'oubli du passé[2].

1. Sources : Clémenceau de la Serrie, *Simple historique sur le passage de S. M. l'Empereur et Roi dans la Vendée en 1808*. Didot jeune, 1810. — Napoléon, *Correspondance*. — Archives de la Vendée, Correspondance des préfets et série M, Police, en 1808. — Archives de la Loire-Inférieure. Correspondance des préfets. — Archives de la ville de Nantes, dossier concernant le passage de l'Empereur. — *L'Indicateur de la Vendée*, année 1869, n° 65, Lettre de François Quéré à Cacault, 10 août 1808. — Même journal, *Itinéraire de Napoléon Ier en Vendée; Mémoire présenté, le 11 nov. 1811, au préfet de la Vendée par les maîtres de Poste du département*. — B. Fillon, *Le journal d'un Fontenaisien* à la date du 7 août 1808. — *Journal de la Préfecture* du 21 août 1808, Louis Anglès, *Relation du passage de Napoléon et de Joséphine à Fontenay*. — Barante, *La Roche-sur-Yon. Napoléon, Bourbon-Vendée*. — *Le Moniteur* des 12 et 14 août 1808.

2. Arch. Vendée. Correspondance des préfets.

La Vendée célèbre et malheureuse l'attirait. Il aimait les braves, et il admirait les luttes épiques soutenues par les peuples de l'Ouest. Un jour il appela « guerre de géants » la guerre de la Vendée[1]. Son intention n'était pas de se contenter d'une promenade officielle à travers les provinces pacifiées : par le décret du 28 nivôse an XIII, il ordonna aux ingénieurs chargés des travaux de la ville de Napoléon, « de choisir dans la position convenable et à distance d'une lieue environ d'une forêt nationale, un endroit sur lequel il serait construit une maison impériale de chasse avec jardin et parc ». Cet établissement devait être terminé dans quatre ans et coûter deux cent mille francs, non compris la somme nécessaire pour payer les indemnités éventuelles; le projet ne fut pas exécuté. Le spectacle de Napoléon, l'élu de la Révolution, se reposant chez les Chouans des fatigues de la guerre ou des tracas de la politique, eût été l'indication symbolique des temps nouveaux.

Quatre années s'écoulent après la visite de la délégation vendéenne. L'empereur des Français aurait-il oublié la promesse du premier consul aux Vendéens? On pourrait le croire; il n'en est rien. Mais d'autres soucis, plus impérieux, plus pressants, accaparent son énergie, sollicitent son ambition. Si la Vendée est calme, l'Europe est en feu. Les coalitions renaissantes succèdent aux coalitions vaincues. Pour l'instant, il s'agit de placer Murat sur le trône de Naples, et Louis sur celui de Hollande. C'est le temps d'Ulm, de Vienne, d'Eylau, de Friedland; mais, dès que l'occasion se présente de tenir sa parole, l'empereur la saisit.

En 1808, il est allé à Bayonne arracher à Charles IV la renonciation pour lui et pour son fils au trône d'Espagne, en faveur de Joseph Bonaparte. Il s'est engagé à passer au retour par la Vendée. Il se met en route et arrive à Bordeaux. Là, le 3 août, une nouvelle désastreuse lui parvient. Dupont, pour sauver les fourgons qui renferment le fruit du pillage de

1. « Quand je lui raconte, écrivait son confident l'abbé Bernier, les batailles et les traits de courage dont maintes fois j'ai été le témoin, sa figure s'anime; on croirait qu'il est jaloux de ces héros qu'il n'a pas commandés et plus d'une fois il s'est écrié devant moi : Je serais fier d'être Vendéen. » Pitre Chevalier, *Bretagne et Vendée*, p. 572.

Burgos, a capitulé à Baylen avec toute son armée[1]. L'Espagne est perdue. L'Empereur entre dans une furieuse colère. « Depuis que le monde existe, écrit-il au ministre de la Guerre, vous verrez s'il n'y a rien eu de si bête, de si inepte et de si lâche[2] ! » Il hésite à poursuivre son premier dessein : il a hâte de se rendre à Paris et de prendre les mesures qu'imposent les circonstances. Hésitation brève. Il songe à la parole plusieurs fois donnée ; il ne peut, il ne doit pas faillir à ses engagements envers les loyales populations de l'Ouest : « Je paraîtrais me défier de ces peuples, dit-il, j'irai, mais j'activerai mon voyage autant que possible[3]. » Il adresse des ordres foudroyants à ses maréchaux et à ses généraux d'au-delà des Pyrénées, à Ney, à Bessières, à Verdier : « Attaquer et culbuter tout ce qui se présentera doit être l'instruction. » Il poursuit donc son chemin vers Nantes ; il brûle les étapes, il passe des heures rapides en chaque ville. Défilés précipités d'officiers municipaux et de corps constitués, discours abrégés, réponses courtes de Napoléon.

A La Rochelle, Mgr Paillou lui présente son clergé et parle de la bonne harmonie qui règne entre catholiques et protestants, tous égaux devant la loi ; le Consistoire du culte réformé, admis à son tour, confirme ces paroles. L'empereur visite le port, les chantiers de construction, il s'enquiert des besoins du commerce gravement atteint par la révolution de Saint-Domingue. A Niort, il abolit une antique discussion concernant le marais de Bessines en promettant de le dessécher à ses frais et de le donner ensuite à cette commune. Soixante-huit jeunes gens, distribués en cavaliers et fantassins, sous les ordres de MM. de Sainte-Hermine et de Rouget de Gourcez, forment une escorte d'honneur très nobiliairement recrutée. Un instituteur, de son côté, a eu l'originale idée d'enrégimenter quatre-vingts enfants d'une douzaine d'années ; le jeune Dupin, fils du préfet, les commande. Après avoir donné à la ville le vieux château et ses dépendances et soutenu sans

1. Napoléon accusa Dupont d'avoir livré son armée pour sauver ses bagages. Des ouvrages récents ont fait justice de cette accusation (Colonel Clerc, *La Capitulation de Baylen*. — Colonel Titeux, *Le général Dupont*).

2. *Correspondance de Napoléon*, n° 14 242.

3. *Correspondance*, n° 14 242.

désemparer la fatigue d'une audience longue de quatre heures, Napoléon esquive un bal préparé en son honneur et continue son voyage.

Le voici au pays des *Géants*. Une suite de dix-huit personnes l'accompagne. En tête du cortège s'avance un premier fourgon traîné par quatre chevaux contenant les ustensiles de voyage, les cuisiniers et les marmitons; puis viennent un écuyer, un page, trois sous-officiers coureurs, un sous-inspecteur des postes, un piqueur, trois courriers; enfin les officiers de bouche, le colonel maréchal de logis de la maison impériale; Mgr de Pradt, ancien évêque de Poitiers, archevêque de Malines et aumônier de l'empereur; Berthier, Talleyrand, Maret, le général Bertrand, Decrès, ministre de la Marine; Duroc, grand maréchal du Palais. Trois dames d'honneur, mesdames de Montmorency, de la Rochefoucault et de Gazany suivent l'impératrice qui, après le traité de Bayonne, a rejoint l'empereur en cette ville. A la portière de la voiture impériale, tirée par huit chevaux, caracole, émerveillant les curieux par l'éclat de son costume, le fameux mameluk Roustan. La garde impériale ferme l'escorte. En tout huit voitures.

Le préfet de la Vendée, averti à temps, a lancé, le 27 juillet, aux maires de son département un appel chaleureux; il les engage à réunir leur conseil municipal pour délibérer sur les honneurs à rendre au restaurateur, au père de la Vendée. Inutile recommandation. L'enthousiasme n'avait pas besoin d'être réchauffé. La reconnaissance dictait aux Vendéens leur conduite. Napoléon trouva sur pied pour l'acclamer le pays entier. Tous ceux qui avaient souffert, tous ceux qui ne pouvaient se remémorer sans un frisson d'épouvante les affres de la guerre civile — nobles rentrés de l'émigration, curés revenus d'Espagne, paysans dont les chaumières avaient été incendiées, acquéreurs de biens nationaux enchaînés à l'Empire par l'intérêt — accoururent sur son passage. Cette population religieuse avant tout, dont le sang avait coulé beaucoup plus pour l'idée catholique que pour la cause royale, s'empressa au-devant de celui qui, en signant le Concordat, fit plus que Marceau, plus que Hoche, plus que Kléber, plus que Travot réunis.

Napoléon visitait la Vendée au moment propice, avant que

ses fautes eussent détaché de lui bien des cœurs. L'occupation de Rome par les troupes françaises vieille, cependant, de six mois (2 février 1808); l'attentat contre le pape, n'étaient pas connus des paysans de l'Ouest, tellement une police vigilante et soupçonneuse faisait bonne garde. Le clergé lui-même ignorait l'événement; il ne broncha pas. Depuis la pacification de la Vendée huit années s'étaient écoulées. Le temps, à la fois grand médecin et grand remède, avait adouci bien des haines. Des volontaires de la Révolution, des vétérans de l'Empire, tout chargés de décorations, tout couturés de cicatrices étaient rentrés dans leurs foyers; ils avaient conté avec une fierté légitime l'épopée commencée sur les hauteurs de Valmy, continuée par l'armée de Sambre-et-Meuse et qu'avait poursuivie Bonaparte sous le ciel bleu de l'Italie. Les *Bulletins de la Grande Armée* avaient retenti dans tous les bourgs comme des coups de clairon.

Les Vendéens voyaient plusieurs de leurs compatriotes distingués par la naissance servir avec honneur dans les troupes françaises : Béliard, capitaine à vingt-deux ans de la première compagnie de volontaires levée par Fontenay contre les insurgés, était comte d'Empire et général; le baron Louis-Armand de Lespinay servait l'empereur comme officier d'ordonnance, et son frère, Marie-Charles, était capitaine. La gloire nationale forçait les Vendéens à regarder au delà de la petite patrie vendéenne et les rattachait chaque jour davantage à la grande patrie.

L'empereur atteignit le territoire vendéen le dimanche 7 août. A Benet, première commune du département, il entra au son des cloches, sous un arc de triomphe. Une couronne de lauriers y était suspendue et, en grandes lettres, se lisait cette légende :

Gloire au grand Napoléon,
Le pacificateur du continent.

Le maire, ceint de son écharpe, ayant à sa droite le desservant de la commune, à sa gauche l'adjoint, encadré par le corps municipal et les marguilliers, reçut « le héros, le vainqueur de l'Europe, le restaurateur de la religion ». Les habi-

tants criaient : « Vive l'empereur, pacificateur du continent; vive son auguste famille ! »

De Benet à Fontenay, l'empereur parcourut une route noire de foule. Depuis plus de douze heures des familles, venues de très loin, campaient en plein air, par une chaleur insupportable, presque sans vivres. La pointe poussée sur La Rochelle, non inscrite au programme primitif, avait retardé d'une journée l'arrivée des souverains. Aux abords de Fontenay, des échelles dressées le long des arbres du chemin pliaient sous le poids de grappes humaines. Les moindres fenêtres se louaient vingt livres. Vers huit heures du soir un officier de la maison impériale se présente incognito chez le maire et s'enquiert d'un logement pour les deux voyageurs illustres. Le maire offre sa maison, l'officier la visite de fond en comble « sondant les murs, ouvrant les placards et frappant d'une baguette les barriques du cellier. » Finalement il prévient le magistrat que Leurs Majestés lui feront peut-être l'honneur de descendre chez lui; dans ce cas, le chef de la police donnera des instructions particulières [1].

L'empereur arriva à neuf heures. Il pouvait s'attendre de la part des habitants à une réception où seul se manifesterait l'enthousiasme de commande, lui qui, d'un trait de plume, avait mis au second rang la vieille capitale du Bas-Poitou. Le ressentiment fontenaisien, bien explicable, ne perça, cependant, ni dans les discours du maire, ni sur le visage des assistants. Les patriotes locaux les plus désolés de ce bouleversement n'y hasardèrent pas la moindre allusion. La joie débordante de l'honneur reçu par leur cité chassa les mauvaises pensées. Seuls, quelques jacobins s'abstinrent.

Un portique de neuf mètres de haut sur huit de large supportait un groupe allégorique de dimensions colossales représentant l'empereur dans un char antique traîné par huit chevaux et couronné par le génie de la France. Deux femmes à genoux lui offraient des corbeilles remplies des cœurs des Vendéens. Une banderole étalait cette inscription :

A Napoléon le Grand, la Ville de Fontenay.

1. Lettre de Queré à Cacault.

Sous cet arc triomphal l'empereur passa et, dans la ville pavoisée, enguirlandée et toute fleurie, il pénétra à la nuit déjà tombée. Les spectateurs, maintenus difficilement par des hussards et des gendarmes, poussaient sans discontinuer des vivats furieux. La garde nationale formait une double haie sur le parcours; une centaine d'enfants de quatorze à quinze ans, héritiers des plus nobles familles, étrangement costumés en mameluks, remplissaient les fonctions de gardes d'honneur. Des policiers se faufilaient parmi le peuple, écoutant les conversations, en quête de complots à découvrir, choses toujours possibles dans ce redoutable pays vendéen.

Le maire, Laval, en grand uniforme, habit à la française rehaussé de broderies et de parements d'argent, s'avance à la portière de la voiture impériale et ouvre son discours en ces termes : « Sire, pacificateur des départements de l'Ouest et régénérateur de la religion dans une contrée si longtemps ravagée par la guerre civile, vous avez comblé les vœux de leurs habitants... » Une immense clameur s'élève de la foule : « Vive l'empereur, vive l'impératrice! »

A neuf heures et demie, Napoléon se rend à la maison du maire où il a accepté de coucher. Il refuse le dîner somptueux offert par madame Laval et prend le repas frugal et rapide que lui a préparé son cuisinier. Méfiance ou habitude; quoi qu'il en soit, erreur envers une population dont on voulait chauffer le loyalisme. Les officiers subalternes furent seuls autorisés à accepter le festin préparé pour le maître.

Celui-ci, de bonne heure, s'isola dans ses appartements. Au milieu de la nuit un incident se produisit qui causa beaucoup d'émoi. On entendit tout à coup un grand bruit; l'empereur venait de briser rageusement un bassin de faïence plein d'eau qu'il avait ordonné de monter afin de s'y baigner les pieds. Il proférait des paroles de colère et marchait, nerveux, dans la chambre inondée. Le maire tente en vain de pénétrer jusqu'à lui. On apprit le lendemain matin que Napoléon avait reçu une lettre d'Espagne lui donnant des détails lamentables sur la capitulation de Baylen.

Alors l'empereur eut hâte d'atteindre à plus bref délai le terme de son voyage. Avant quatre heures du matin, le carrosse impérial quittait Fontenay, se dirigeant sur Sainte-

Hermine[1]. Il ne s'arrêta en cette ville — républicaine sous la Révolution — que pour relayer.

Entre Sainte-Hermine et Chantonnay, le pays change brusquement de physionomie. A la plaine dénudée succède le bocage. Des vallonnements, des collines hérissées de haies et de chênes tortueux remplacent les horizons vastes et vides. De même, change le caractère des habitants. Dans la plaine les Bleus, dans le bocage les Blancs. Napoléon laissait derrière lui la Vendée révolutionnaire, celle qui, dès la première heure, avait accepté avec ferveur les principes de 1789; il allait s'enfoncer dans ce pays mystérieux, raviné de chemins encaissés où, sur le sol argileux, l'eau des hivers stagne de longs mois; ce pays où chaque carrefour, chaque village avait vu un combat meurtrier.

Une curiosité de savoir et d'apprendre harcelait sans cesse Napoléon. Il était avide de connaître ces obscurs paysans qui faillirent triompher de la Convention. Lorsqu'il apercevait dans la foule une figure plus sauvage, éclairée d'une flamme plus sombre, il questionnait :

— Tu as fait la grande guerre?

— Oui, Sire; j'étais avec Charette.

— Et toi? — disait-il à son voisin.

— Chasseur de Travot. J'ai combattu pour la République.

L'homme interpellé répondait en patois avec cette intonation lente spéciale au Vendéen. Souvent la langue de ces gens s'embarrassait. Ils faisaient comme le maire de Bessines qui, à Niort, bégayait tour à tour : « Mon empereur, monsieur sire, monsieur l'empereur[2]. »

Napoléon observait en cours de route tout ce qui s'offrait à ses regards : châteaux, maisons, forêts, carrières. Souvent d'affreuses ruines attestaient la persistance de la misère vendéenne. Des villages entiers ne s'étaient jamais relevés de leurs décombres.

Le pont Charrault, sur le Lay, le frappa par sa position stra-

1. Les Fontenaisiens élevèrent, quelque temps après, une statue commémorative du passage de l'empereur sur le Pont-Neuf. Un coup de vent la renversa l'année suivante; elle ne fut pas relevée.

2. Cf. *Journal agronomique, commercial... des Deux-Sèvres*, n° 33 (13 août 1808), p. 276.

tégique. On lui apprit que maintes fois, en 1793 et 1794, les deux partis se l'étaient disputé[1]. « Ce pont, déclara un paysan, est aussi célèbre chez nous que celui d'Arcole. » Souvenir qui dut flatter l'empereur. A Chantonnay, gros bourg, ancien chef-lieu de district, des femmes, des enfants s'approchent et présentent aux souverains des fleurs et des fruits. Voici les Quatre-Chemins, lieu mémorable où convergent quatre routes; l'une descend d'Angers par Cholet, la seconde vient de Nantes, la troisième de Napoléon, la quatrième de La Rochelle. L'empereur donne l'ordre d'arrêter sa voiture : il désire entendre le récit des grands événements qui, durant six années, se sont déroulés en cet endroit. Embûches, combats rangés, effroyables massacres de Français par des Français.

Pour voir l'empereur, les populations s'y entassent, mais enthousiastes ou simplement curieuses. Chouans des bords de la Sèvre nantaise, Chouans des Herbiers ou des Épesses, contrée irréductible, sont là. Tout le haut Bocage a quitté ses broussailles. Cachés parmi la multitude, des insoumis, des réfractaires impénitents regardent, silencieux. Une balle partie de l'un de ces vieux fusils muets depuis la grande guerre... Une balle, et l'usurpateur ne serait plus. Nul n'y songe : les fusils sont enfouis dans le creux de quelque chêne, au sein de quelque hallier touffu.

Un prêtre âgé et paralytique que le Consulat avait arraché aux pontons de Rochefort, l'abbé Jacques Boursier, curé de Mouchamp, s'approche de la voiture impériale. « Comme saint Siméon, ayant vu le Rédempteur d'Israël, je puis mourir content, s'écrie-t-il, j'ai vu le pacificateur de la Vendée. » L'empereur lui remet quatre cents francs pour la fabrique de Mouchamp, autant pour la dot de sa nièce et autant pour la jeune fille la plus vertueuse qui se marierait dans l'année. Jeanne Aurit, en épousant Pierre Brin, fils du sacristain, reçut cette somme. Le vieux curé avait prononcé des paroles pro-

1. Le général républicain Marcé, battu à cinq lieues de là, au village de la Rivière, près de Saint-Vincent-Sterlonge, par Royrand, qui le trompe en faisant chanter la *Marseillaise* à ses troupes, le traverse en déroute (19 mars 1793). — Tuncq, parti de Luçon, reprend cette position en juillet; l'armée catholique royale du Centre, après sa victoire de Chantonnay, l'occupe à son tour (5 sept.). — Le général républicain Baupuy s'en empare en août 1794.

phétiques; quelques jours après le passage de Napoléon, il mourut. Une dame, descendante d'une ancienne famille poitevine et mère de trois enfants aveugles, madame de Verteuil, exprime ensuite à l'empereur son infortune; elle ne fait pas appel en vain à sa générosité.

« C'est donc ici, dit-il aux Vendéens, que vous avez battu ceux qui avaient battu tous les autres »; puis il demande que lui soient présentés quelques anciens combattants de la guerre de Vendée. Parmi eux se trouve une jeune fille, mademoiselle Regrenil. Dès le début de la campagne, en mars 1793, elle avait fui du couvent des Ursulines de Luçon où elle était novice. Elle avait vingt ans. Vêtue d'un costume masculin, harnachée d'un fusil, d'un sabre et de deux pistolets, elle arrive un soir au camp de l'Oie, situé à mille mètres environ des Quatre-Chemins. On l'accueillit comme une nouvelle Jeanne d'Arc et bientôt son audace, son intelligence de la guerre lui assurèrent une grande autorité. Elle prit part au passage de la Loire, à la marche sur Granville. A Dol, elle se jette à la tête d'une compagnie en déroute et la ramène au combat. Échappée au désastre de Savenay, elle lutte jusqu'à la pacification définitive. Elle aussi vient saluer l'empereur qui la félicite de son courage et l'embrasse, imité par l'impératrice. La foule crie des vivats frénétiques : il lui semble que Napoléon, en embrassant cette héroïque vendéenne, embrasse la Vendée toute entière[1].

A ce moment un homme s'approche. C'est le frère de mademoiselle Regrenil, maire de Sainte-Florence.

— Et vous, monsieur, — lui demande l'empereur, — que faisiez-vous pendant que votre sœur se battait si bien?

— Sire, — répond le maire qui s'imagine être habile, — moi, j'étais neutre.

— Neutre, — riposte brusquement Napoléon, — neutre, alors vous n'étiez qu'un lâche et un jean-foutre.

A La Ferrière, le cortège rencontre les gardes d'honneur à cheval partis du chef-lieu. M. Serin, ancien officier au régiment d'Armagnac, les commande, et les fils des plus aristocratiques familles de la Vendée se trouvent dans leurs rangs. Ainsi

1. Anecdote rapportée par M. le comte de Chabot et citée dans Regis Brochet, *Napoléon et Joséphine en Vendée*. La Roche-sur-Yon, 1898.

escortée la voiture des souverains fait son entrée à Napoléon à onze heures du matin.

Dès le 1er du mois, le maire Lansier avait invité ses administrés à célébrer le mieux possible « le maître des destinées de la France, le héros de notre siècle, le restaurateur de la Vendée ». Il s'était étendu longuement dans son arrêté sur la nécessité préalable de nettoyer les rues et d'enlever les matériaux déposés devant les maisons. Utile recommandation. La ville embryonnaire offrait le plus repoussant spectacle de désordre et de malpropreté. Des tas d'immondices, des éboulis de vieilles masures jonchaient le sol. On entoura d'un barrage la carrière de la place centrale et l'on donna la chasse aux oies, canards et autres volailles qui pullulaient sur les voies publiques, à un tel point qu'elles gâtaient l'eau des abreuvoirs et des fontaines[1]. Il fut impossible, malgré tout l'empressement qu'on y mit, d'enlever à la ville son aspect de vaste chantier. On n'y voyait que quelques monuments publics complètement achevés. Entre les maisons des particuliers de grands espaces vides, couverts de moissons ou en jachères apparaissaient : chaque commerçant avait tenu à s'éloigner de son voisin par crainte de la concurrence. De simples fossés indiquaient le tracé de la plupart des rues.

Comment décorer cette caricature de cité? On se contenta de planter un arc de triomphe à l'entrée et un obélisque de bois sur la place. Quelques drapeaux flottaient sur les bâtisses.

Il tombait sans discontinuer une petite pluie fine, pénétrante, qui délayait le sable et la chaux accumulés de tous côtés. Les chemins étaient pâteux. Une foule piétinait dans ce mortier, foule rassemblée depuis la veille, où se mêlaient des Vendéens du Bocage et des Vendéens des marais du Nord ou des Iles.

Tout de suite, l'impression fut mauvaise, l'empereur cahoté dans sa voiture, énervé par le temps déplorable, considérait ces monuments étriqués, ces demeures dispersées, ces fondrières profondes, ces amas informes de matériaux et, malgré

1. Le garde champêtre fut chargé de l'hécatombe et les habitants vinrent réclamer les bêtes mortes leur appartenant. (Art. 2 de l'arrêté du maire du 11 mai 1808.) — Deux ans après la ville croupissait dans la même malpropreté. (Arrêtés des 22 juin et 6 septembre 1810.)

la tempête d'acclamations, il sentait gronder en lui une irritation sourde.

Un appartement lui était préparé à la Grande Auberge[1]. A peine descendu de voiture, il reçut les autorités. Interminable défilé de plus de deux cents maires, escortés des plus beaux gars de leurs villages; ceux des grandes villes prononçaient des discours où revenaient sans cesse les mots : « Restaurateur, bienfaiteur du pays ». L'empereur en interrogea plusieurs sur les guerres récentes, sur les besoins du peuple; il s'entretint longuement avec le maire de Noirmoutier, M. Jacobsen, descendant de ces Hollandais qui, immigrés en Poitou, aux XVIIe et XVIIIe siècles, continuèrent le dessèchement des marais commencé jadis par les moines. Le père de M. Jacobsen avait desséché, vers 1770, de vastes terrains appelés la Crônière sur lesquels vivaient en 1808 une quarantaine de familles.

L'abbé Herbert, vicaire général du diocèse de La Rochelle, présenta le clergé. Napoléon lui exposa familièrement de quelle façon il comprenait le rôle du prêtre. « A son sens, le curé devait être le conseiller, le tuteur de ses paroissiens, le distributeur des aumônes; il fallait pour l'élever à la hauteur d'une telle mission lui donner, dès le séminaire, des notions de droit, de médecine et d'agriculture. A ces conditions il pourrait avoir, dans les campagnes, une influence bien plus salutaire que celle qu'autrefois exerçaient les nobles. Les curés sont mal payés pour une aussi belle tâche, ajouta-t-il; mais je compte bien augmenter leur traitement... Plus tard; aujourd'hui je suis tenu à trop de dépenses. » Et, souriant, il montra son brillant cortège : « Faire de ces messieurs de grands seigneurs, cela coûte fort cher ».

Après un déjeuner rapide, il monte à cheval et se rend d'abord à la préfecture et à la manutention. A la vue des maisons en pisé, son irritation se manifeste par des exclamations violentes. Arrivé aux casernes provisoires, il mande l'ingénieur en chef Cormier; il tire son épée du fourreau et, l'enfonçant jusqu'à la garde dans le mur en torchis, il s'écrie :

1. On avait supposé qu'il y coucherait, aussi le préfet avait ordonné l'achat de deux lits et fait venir de Nantes des draps, des serviettes... pour les souverains et les personnages de leur suite. Les frais de réception s'élevèrent à 28 000 francs et furent imputés sur le fonds des travaux.

« J'ai répandu l'or à pleines mains pour édifier des palais ; vous avez construit une ville de boue. Où sont les fonds que vous avez reçus ? Vous êtes indigne de conserver votre poste[1]. » Le malheureux balbutie quelques explications ; il parle des ordres envoyés de Paris. L'empereur, qui le croit prévaricateur, le destitue.

Et, pourtant, Napoléon seul était responsable. Il avait chicané continuellement sur les sommes à envoyer, recommandé chaque jour l'économie et la rapidité. Au reste, quelques semaines plus tard, il reconnut son injustice et nomma Cormier à Tours, en avancement.

Vers quatre heures on apprit que l'Empereur se disposait à partir. On avait espéré qu'il prolongerait son séjour au moins vingt-quatre heures de plus à Napoléon. Le maire exprima les doléances de la population : « Sire, nous avions conçu l'espoir de vous posséder plus longtemps ; nous craignons que le mécontentement soit la cause de la précipitation de votre départ. Nous avons fait peu pour vous recevoir, parce que nous pouvions peu ; mais c'est dans nos âmes que sont élevés les autels sur lesquels brûle pour Vos Majestés l'encens le plus pur. »

Napoléon prouva que son brusque départ ne provenait en rien de son mécontentement : il signa le fameux décret du 8 août 1808. Cet acte exemptait de contributions pendant quinze années toutes les habitations du département qui, détruites pendant la guerre, seraient reconstruites, depuis la date de la signature du décret jusqu'au 1er janvier 1812 ; il accordait une prime du quart de la valeur de chaque maison aux propriétaires des deux mille maisons réédifiées les premières, sans, toutefois, que la dite prime pût excéder huit cents francs pour chaque demeure ; il mettait une somme de trois cent mille francs à la disposition des paroisses pour la reconstruction et la réparation des églises et presbytères. Un autre chapitre du même décret attribuait trois millions à l'achèvement des travaux de Napoléon et trois millions à l'achève-

1. Une tradition locale rapporte même qu'il aurait ajouté le geste aux paroles et souffleté l'ingénieur ; fait peu vraisemblable que nous n'avons trouvé consigné dans aucun récit de l'époque.

ment des routes du département [1]. Comme corollaire de cet acte magnanime, la rémission de toutes les peines encourues pour faits de troubles, en l'an XII, par des Vendéens, fut prononcée. Tous ceux qui sont détenus dans les geôles de Luxembourg reverront leur patrie.

A cinq heures, départ. L'empereur part salué par des acclamations frénétiques. Les gardes d'honneur lui font escorte jusqu'à La Ferrière. Napoléon offre au chevalier Henri Serin, leur commandant, une boîte d'or enrichie de son chiffre en diamants.

Aux Quatre-Chemins, il reprend la grande route de La Rochelle à Nantes. Il s'informe, en passant, de madame de Verteuil, cette mère qui s'était présentée à lui avec ses trois enfants aveugles. A Saint-Fulgent il se fait conter par des témoins oculaires l'effroyable boucherie du 21 septembre 1793. L'armée des Bleus venait d'être écrasée à Torfou; Charette et Lescure tombent, deux jours après, à la faveur de la nuit, sur le corps de Mieskouski de l'armée dite des côtes de La Rochelle campé à Saint-Fulgent. Blancs et Bleus confondus se fusillent à bout portant, puisant leurs cartouches aux mêmes caissons; les Républicains sont tués presque tous. L'aigre musique d'un flageolet jouant par dérision le *Ça ira* excite les Chouans à la tuerie [2]. Quand le narrateur eut terminé son récit : « Je sais, dit Napoléon, que beaucoup de braves ont répandu un sang généreux et que de part et d'autre on s'est battu avec courage. »

Au pont de la Chardière, un arc de triomphe porte cette citation de la Bible : « La terre se tut en sa présence... *Siluit terra in conspectu ejus.* » Les professeurs et les élèves du petit séminaire de Chavagnes se tiennent rangés sur les deux marges de la route. La nuit est venue. Pour éclairer la scène, chaque élève porte une chandelle. Un feu de joie éclaire les murs d'un vieux châteaux brûlé pendant la guerre. Les

1. Plusieurs articles concernent le dessèchement des marais, l'amélioration des îles vendéennes et la prospérité de la ville des Sables.

2. *Mémoires de madame de La Rochejaquelein*, édition Bourloton, p. 244. « Un jeune homme, nommé Rincks, musicien aux gardes suisses, charmant sujet, voyant les Bleus en pleine déroute, tira sa clarinette de sa poche au milieu de la poursuite et se mit à jouer, par dérision : *Ah! ça ira.* Un boulet de canon vint fracasser la tête de son cheval; Rincks se releva en continuant à pied l'air et la poursuite. »

séminaristes crient à pleins poumons : « *Vivat imperator!* » L'empereur étonné ordonne d'arrêter les voitures, demande des explications. Le maire de l'endroit, un honnête tisserand du nom de Driot, le ventre chamarré d'une ceinture d'enfant de chœur, en guise d'écharpe, devait lire quelques phrases qu'il s'était fait dicter ; mais, pour se donner contenance, il a bu force rasades. Il tarde à s'avancer : « Trottez donc, monsieur le maire, lui crie un officier de la garde, Sa Majesté attend. » Trotter! il ne peut même pas marcher. Le médecin de la commune sauve la situation en se substituant à l'officier municipal.

L'abbé Baudoin, supérieur du séminaire, présente professeurs et élèves à l'empereur qui s'étonne de voir perdu si loin, au fond de cette campagne, le séminaire de La Rochelle. « Vous ne me réclamez rien, demande-t-il. Vous n'avez donc besoin d'aucune grâce? — Sire, je n'osais. — Osez. — Eh bien! Sire, nos élèves sont nombreux et nos logements trop étroits. — La solution est toute indiquée, réplique Napoléon, je vous accorde cent mille francs pour construire un nouveau bâtiment ». M. Beaudoin crie « *Vivat imperator!* » — « Et l'impératrice? » fait Napoléon. Le supérieur s'excuse : il ignore la présence de la souveraine, que la nuit lui a cachée.

A Saint-Georges de Montaigu, Napoléon trouve un bourg qui n'a pu encore sortir de ses ruines. Pas une maison n'est intacte : les colonnes ennemies semblent y avoir passé la veille seulement. Le maire, un paysan, implore la générosité de l'empereur. Le dialogue suivant s'engage :

« De notre église il ne reste que les murs. — Combien faut-il pour la réparer? — Il nous faudrait bien six mille francs. — Et si je vous en donnais vingt mille? — Ce serait mieux, Sire, pour sûr. — Vous les aurez. »

Puis, pinçant l'oreille au maire, l'empereur ajoute : « Tu as des réfractaires dans ta commune? — Non, Sire, réplique le Vendéen, pas un seul : nous avons servi le roi avec fidélité, nous vous servirons de même. »

A neuf heures et demie, les souverains atteignent l'arc monumental dressé aux portes de Montaigu sur lequel flamboie cette inscription : « A Napoléon réparateur » ; contre la façade du presbytère monte une colonne, sur laquelle en lettres d'or

se déploie la liste des victoires impériales. Montaigu, ancien chef-lieu de district, avait été un foyer d'idées républicaines. Après la guerre civile il n'y restait de complètement indemnes que trois maisons. La Constitution de l'an VIII l'avait relevé en y établissant une sous-préfecture. Aussi, Napoléon y fut-il reçu avec enthousiasme. Il gagna la maison de l'avoué Tortat, pour dîner. La pluie continuait de tomber et Napoléon s'avançait prosaïquement sous le parapluie de Duroc. Comme à Fontenay il refuse les mets préparés pour lui ; la crainte d'un empoisonnement, offensant par un soupçon continuel les braves Vendéens, le hantait.

Le repas fut marqué par un incident curieux. L'empereur s'était installé dans le salon et les personnages de sa suite dans l'étude de l'avoué. Tout à coup le sous-préfet, demeuré avec Tortat et le mameluk dans le corridor voisin, est appelé auprès de Napoléon. L'empereur lui dit : « L'impératrice, après avoir bu un verre d'eau, vient de vomir. Qu'est-ce, Monsieur? Voyez donc cette eau. — Sire, répond le fonctionnaire, que Votre Majesté n'ait pas la moindre inquiétude, elle est chez de très honnêtes gens. — Mais goûtez donc », reprend Napoléon avec un geste brusque. Le sous-préfet se saisit d'un verre plein et en avale le contenu. L'Empereur paraît rassuré. Il réclame le maître de maison :

Je trouvai l'empereur à table, écrit Tortat dans ses *Mémoires*; il tournait le dos à un feu assez vif qui avait été allumé par ses ordres[1]. L'impératrice Joséphine était à table en face de l'empereur. Un seul maître d'hôtel, M. Leclerc, servait Leurs Majestés avec les mets et les assiettes d'argent qu'on lui apportait. Je me hâtai après avoir salué le plus respectueusement de dire : « J'ai appris avec grande douleur que Sa Majesté avait été indisposée du verre d'eau qu'elle s'était fait servir en arrivant. » La gracieuse princesse s'empressa de répondre : Ce n'est rien, cela tient peut-être à la fatigue, à la poussière du voyage. — Ou bien, dis-je, à la désobéissance de mon domestique. Dans cette saison il faut aller au loin chercher l'excellente eau d'une fontaine et dans la crainte de se trouver absent, lors de l'arrivée du cortège, il aura puisé au plus près.

1. On était au mois d'août, cependant et la veille, la chaleur était intolérable. D'après M. Masson, l'empereur était très frileux, toujours gelé.

L'incident ainsi vidé, l'empereur pose de multiples questions selon son habitude : « Quel est le prix relatif des biens nationaux et des biens patrimoniaux? — Le peuple est-il tranquille maintenant? — Parle-t-on encore des Bourbons? — Charette était-il cruel? »

Puis le défilé des autorités. Le conseil municipal, le tribunal, le clergé s'écrasent dans le corridor trop étroit. Le curé de Montaigu, l'abbé de Buor, s'excuse de ne pouvoir sonner les cloches, n'en n'ayant pas. « Hélas! fait-il en terminant, nous n'avons pas le moyen d'en acheter ». L'empereur répond : « Vous en aurez une et j'en ferai les frais[1]. »

A une heure du matin, le signal du départ est donné[2]. La garde d'honneur du pays accompagne le souverain jusqu'au pont de Remouillé, frontière du Poitou et de la Bretagne. Là attendent, autour du préfet, un détachement de la gendarmerie impériale et une compagnie de la garde d'honneur nantaise. Cette garde d'honneur, composée de trois cents hommes, a comme colonel un négociant d'origine hollandaise, riche et considérable par son influence, Deurbroucq. Toutes les classes de la société y sont représentées. Montaudoin, descendant d'une des plus notables familles d'armateurs, commande la cavalerie divisée en deux corps : capitaines Ulrich Pelloutier et J.-B. de Couetus. L'infanterie est sous les ordres de M. de Monti-Saint-Pern avec pour capitaines MM. de Bruc de Montplaisir et F. Paris. Costume : infanterie, habit de drap blanc, veste et culotte de même couleur; collet, revers et parements de l'habit velours amarante; plumet blanc au chapeau. Cavalerie, habit vert, gilet blanc; le reste comme l'infanterie. En Vendée, l'aristocratie nobiliaire composait la

1. Les semaines passèrent; nulle cloche ne venait de Paris. L'Empereur en avait tant et tant accordé en traversant la Vendée que quelques-unes furent oubliées. Les autorités de Montaigu réclamèrent; le ministre des Cultes, craignant une ruse, fit répondre que l'église n'aurait sa cloche que lorsqu'on aurait produit la preuve de la promesse impériale. Preuve qui fut envoyée. L'église eut enfin sa cloche; elle porte sur sa robe cette inscription : *Napoléon-Joséphine*. Cf. Dr Mignen, *Paroisses, Églises et Cure de Montaigu*, La Roche-sur-Yon, 1900.

2. « Après le départ de l'Empereur, un officier me demanda combien j'avais de domestiques : « Deux, répondis-je. — Voilà ce que je vous prie de leur distribuer de la part de Sa Majesté. » Il me donna 360 francs. » Tortat, *Mémoires*.

garde d'honneur; en Loire-Inférieure, ce fut l'aristocratie nobiliaire et commerciale.

Malgré l'heure tardive, une foule nombreuse stationne. Un paysan traverse les rangs, chapeau bas : « Voudrais-tu quelque chose, mon ami? interroge l'empereur. — Mon capitaine, que votre main à baiser. — Dis-moi, as-tu été républicain ou royaliste? « — Royaliste et je me suis bien battu contre les Bleus.. » L'empereur lui accorde la grâce demandée.

Une jeune fille se jette à ses genoux; elle le supplie de sauver son fiancé de la conscription : « Lorsqu'on aime, se séparer c'est mourir. » L'empereur la relève avec bonté, lui accorde ce qu'elle demande et lui remet quelques pièces d'or pour augmenter sa maigre dot. Toute voix qui implore est exaucée. Napoléon s'étonne même du peu d'empressement des Vendéens à réclamer ses faveurs[1]. Cette discrétion chez des paysans miséreux, quelques-uns faméliques, l'étonne, lui qui vit entouré de quémandeurs, de solliciteurs, de flagorneurs de toutes sortes. On tend les mains pour le bénir; on l'acclame pour le remercier[2], non pour mendier.

Trois heures sonnent lorsqu'il arrive à Nantes; on ne l'y attend plus et la ville qui dort s'éveille au bruit du canon; de la batterie placée à Pont-Rousseau part une première décharge à laquelle répondent les autres batteries; les cloches s'ébranlent. Le maire offre les clefs de la ville sur un plat de vermeil, Napoléon les rend et prend possession de l'hôtel d'Aux qui lui est réservé. A l'aurore une foule accourue de tous les points du département encombre les rues. « On voit partout des danses, on entend partout des chants et des acclama-

1. Tortat, manuscrit.

2. M. Frédéric Masson a bien voulu nous communiquer quelques notes recueillies par lui concernant une partie des sommes données par l'empereur en Vendée. Petite cassette; 10 août, à M. Lavalette pour le curé des Quatre-Chemins, 2 000 francs; au même, pour aumônes à Saint-Hippolyte de Chantonnay, 200 francs; pour achat de l'*Histoire de la guerre de Vendée*, à Nantes, 20 francs; à un ancien grenadier qui travaillait à la route des Quatre-Chemins, 120 francs; aux pauvres de Napoléon, 6 000 francs; au curé de Saint-Fulgent pour réparer son église, 3 000 francs; au curé de Saint-Georges pour la même cause, 4 000 francs; à la ville de Saint-Georges, 16 000 francs. — Napoléon offre au commandant de la garde d'honneur, Henri Serin, une boîte valant 2 436 francs. — Nous avons vu Duroc donner au nom de l'Empereur 100 napoléons au vénérable curé de Mouchamp. etc.

tions[1]. » A neuf heures, l'Empereur reçoit les autorités; il visite le port et les établissements publics. Il monte un cheval gris pommelé, de petite taille; il porte l'uniforme de colonel des chasseurs de la garde et précède le cortège d'une vingtaine de pas. Sa figure est tranquille. Cependant, Maret vient de rédiger le rapport concernant les affaires d'Espagne, affaires dont la gravité s'affirme à chaque courrier.

Nantes est à cette époque une ville de soixante-dix mille âmes, active, industrieuse; très lointain semble le souvenir des jours de sang, où la Loire charriait des cadavres. Le fleuve à présent est couvert de barques et de navires. Napoléon, comme en Vendée, interroge sur la guerre civile. Il demande au maire, Bertrand-Geslin, le nombre des citoyens morts sous la Terreur. Le chiffre donné le surprend; il s'exclame; puis il vante la mâle race bretonne, race maritime et militaire qui fournit les meilleurs soldats, et dont les corsaires ont si rudement donné la chasse aux vaisseaux anglais dans les dernières guerres; race immuablement fidèle à sa foi. Et il ajoute : « Je fais un très grand cas d'un pareil caractère. » L'évêque, Mgr Duvoisin[2], lui présente les curés de la ville.

Votre Majesté, dit-il, n'a pas de sujets plus fidèles. Ils savent que l'obéissance au souverain et à ses délégués, la soumission aux lois, le respect pour l'ordre public sont des devoirs religieux et que les vertus civiles sont aussi des vertus chrétiennes.

L'empereur accueille ensuite avec une particulière affabilité les délégations du haut commerce. Il remet à M. Drouin, doyen des négociants, la croix de la Légion d'Honneur. « Mon idée, lui dit-il, est de récompenser en votre personne tout le commerce nantais, dont je sais la droiture et le patriotisme[3]. »

Le lendemain, 10 août, il s'embarque à quatre heures du

1. *Moniteur* des 12 et 14 août 1808. — Sur le *Passage de Napoléon à Nantes*. Cf. J.-C. Renoul, imprimerie Mellinet, 1859. — *Détail du passage de LL. MM. Imp. et Roy. dans leur bonne ville de Nantes*. Imprimerie Malassis. — La ville de Nantes avait voté pour les frais de réception 60 000 francs; on en dépensa 100 000.

2. Duvoisin (J.-B. baron), né à Langres (Haute-Marne), le 19 octobre 1744, évêque de Nantes, le 19 germinal an X; conseiller d'État en 1812; mort à Nantes le 9 juillet 1813.

3. Reçoivent aussi la Légion d'Honneur le préfet Wischer de Celles, le maire Bertrand-Geslin et le commandant des garde-côtes du département.

matin pour Indret, Paimbœuf et Saint-Nazaire sur un joli canot, don des industriels nantais. Son génie prévoyait-il la destinée de cette humble hameau de pêcheurs et de pilotes blotti à l'embouchure de la Loire et devenu depuis lors, en quelques années, l'un des premiers ports de France? Peut-être; mais il est plus probable que la crainte d'un débarquement anglais en cet endroit le préoccupait surtout. Quoi qu'il en soit, le constructeur Mathurin Crucy, établi à Basse-Indre, et qui l'accompagnait, lui fit remarquer que ce lieu de Saint-Nazaire était propice pour le creusement d'un port, l'établissement d'un chantier naval. A cheval l'empereur regagna Nantes vers cinq heures du soir. Pendant son absence, l'impératrice Joséphine recevait cent dames et quarante jeunes filles choisies dans l'élite du commerce et de la noblesse.

Comme la nuit tombait, la ville — maisons pauvres et maisons riches — s'illumina. Ceux qui avec Canclaux avaient repoussé les attaques vendéennes, et ceux dont la famille avait été décimée par l'horrible Carrier fraternisèrent dans les mêmes réjouissances. Quinze cents femmes prirent part au bal donné au cirque. L'empereur et l'impératrice se retirèrent après avoir vu danser quelques quadrilles.

Le lendemain ils gagnaient Angers, abandonnant le projet de pousser leur voyage jusqu'à Rennes. C'était une conséquence des événements d'Espagne. Ils arrivèrent à Angers à neuf heures du soir, le 11 août. Dans le discours du préfet Bourdon de Vatry, on trouve après la célébration des grandes victoires sur l'étranger, cette allusion à la pacification intérieure :

Ici, permettez que nous arrêtions nos regards sur le monarque bienfaisant et chéri qui a rendu la paix à nos contrées malheureuses. C'est de cette époque, dont le souvenir est gardé dans tous les cœurs et est devenu un héritage de famille, que nous

1. L'Empereur promit de grands travaux pour la navigation de la Loire de Nantes à la mer, l'établissement d'un port destiné à la construction de vaisseaux de guerre, le dessèchement du lac de Grandlieu, etc..., Cf. *Correspondance de Napoléon*, n° 14 250. — Lettre du préfet de la Loire-Inférieure au ministre de l'Intérieur du 12 août. — Par lettre, le préfet avait ordonné le 27 juillet précédent, à l'ingénieur en chef de lui fournir un état des travaux faits et à faire, car « l'Empereur dans toutes ses tournées ne manque jamais de prendre des renseignements sur toutes les parties de l'administration ». Il écrivit dans le même but à la Chambre de Commerce.

comptons notre régénération, la fin des guerres civiles qui ont ravagé nos cités, la reconstruction de nos chaumières, le rétablissement des usages de nos pères, celui de nos églises et de nos temples...

MM. de Villebois et de Contades commandaient les jeunes gardes d'honneur; c'étaient deux nobles de la vieille noblesse angevine, décimée par la guillotine et les batailles. En Maine-et-Loire, de même qu'en Vendée, de même qu'en Loire-Inférieure, les esprits reconnaissants ne songeaient qu'à la douceur du calme revenu. Napoléon passa sous un arc de triomple de 24 mètres de largeur sur 18 de hauteur, composé de trois portiques et orné de cette inscription :

A Napoléon le Grand, pacificateur des départements de l'Ouest, restaurateur de nos cités, de nos hameaux, de nos autels, fondateur généreux de nos établissements agricoles, scientifiques et littéraires, les magistrats et le peuple de Maine-et-Loire[1].

Dans cette traversée rapide de l'Anjou, partout les populations se précipitèrent au-devant des souverains : à Saint-Mathurin, à la Bohalle, à Saumur, où ils arrivèrent le 12 août à trois heures de l'après-midi; le même jour, un peu avant minuit, ils atteignirent Tours. Le 15, au grand galop de leurs chevaux de poste, ils entrèrent enfin dans Paris.

Tel fut ce voyage qui a fait dire à M. Thiers : « La Vendée reconnaissante n'eût pas mieux reçu Louis XVI, s'il avait pu sortir de la tombe[2]. » L'Empereur sans doute n'espérait pas cette apothéose. De Nantes, il exprima sa joie : « Je suis extrêmement satisfait de l'esprit des départements de la Vendée que je viens de traverser », écrit-il à son frère Joseph. Il mande à M. de Champagny : « Je suis arrivé cette nuit à Nantes, j'ai été extrêmement content du peuple de la Vendée[3]. »

1. Cf. *L'Anjou historique*, années 1906-1907, pp. 437-447.

2. *Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Thiers connaissait probablement la lettre de l'avocat fontenaisien François Quéré à son ami Cacault, datée du 10 août 1808, et citée plus haut : « Enfin, nous sommes en paix, ce n'était pas sans besoin; Jupiter annoncé par Mercure, n'aurait pas occasionné plus de remue-ménage au pays. Louis XVI, que j'ai vu avant la Révolution, était moins courtisané que le maître d'à présent. »

3. *Correspondance*, nos 14247 et 14248. Chassin écrit le contraire, mais sans le prouver, dans le troisième volume de sa *Pacification*, p. 747. « Il rentra à Paris peu convaincu de sa popularité dans les pays pacifiés. »

La satisfaction des Vendéens ne fut pas moindre. Ils gardèrent de ce voyage d'un seul jour[1] à travers leur pays un souvenir vivace qui n'est pas complètement effacé aujourd'hui.

La présence et la grâce de Joséphine contribuèrent à ce succès. A Fontenay elle accueille avec une simplicité charmante un groupe de jeunes filles; le soir, chez le maire, elle demande à l'une des filles de M. Laval de jouer du piano. Celle-ci, sans se faire prier, joue et chante un passage de l'opéra des *Bardes*. A Saint-Fulgent, elle baise et caresse familièrement l'enfant d'une créole comme elle, madame Delille de la Morandière, qui lui présente une corbeille pleine de roses et de lauriers. Joséphine interroge les paysans sur leurs peines et leurs besoins; elle recommande à l'empereur ses protégés de rencontre.

L'Impératrice, écrit Tortat[2], alors que je parlais en bons termes de la population, paraissait heureuse, elle ajoutait — : « Je vous le disais bien, sire, que c'était un brave peuple. » Et l'honnête avoué de terminer ainsi son panégyrique : « Cette excellente princesse était très décolletée, encore très bien et surtout gracieuse. Je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec amour. Aussi éprouvai-je un grand chagrin lorsque l'empereur eut la dureté de s'en séparer[3]. »

ÉMILE GABORY

1. L'empereur arriva à Benet le 7 août, à sept heures et demie du soir, et arriva à Remouillé le lendemain, 8, à minuit quarante-cinq.

2. Tortat, *Mémoires* manuscrits.

3. Certains auteurs, notamment M. l'abbé Aillery, dans les *Chroniques paroissiales du diocèse de Luçon*, tome I, p. 107, affirment que l'impératrice Joséphine passa plusieurs années de sa vie, avant la Révolution, en Vendée, au château des Roches-Baritaud, commune de Saint-Germain-le-Princay. Ce château appartenait aux Beauharnais, mais Joséphine n'y vint jamais. M. Masson qui a relevé jour par jour le passé de l'impératrice avant son mariage est aussi de cet avis. Légende comme tant d'autres.

L'ANGLETERRE

ET LES

ARMEMENTS CONTINENTAUX

Au XIXe siècle, l'Angleterre a été la plus grande puissance du monde. Maîtresse de la mer, son armée de métier suffisait à son œuvre coloniale. Pour défendre ses intérêts en Europe, elle n'a conclu que des ententes temporaires, limitées à un objet précis. Sa diplomatie se passait d'alliances permanentes, selon le principe du splendide isolement, formulé par Canning, appliqué dans sa perfection par lord Rosebery et lord Salisbury.

Mais, après la guerre sud-africaine, l'Angleterre s'est rendu compte qu'à ce moment elle n'a dû son salut qu'à la désunion des Puissances européennes; les échecs retentissants que lui ont infligés les Boers ont révélé les faiblesses de son armée. Le prodigieux développement maritime de l'Allemagne et la négligence de l'Amirauté, qui a ralenti les constructions de la flotte de guerre, ont compromis sa supériorité navale. Lord Lansdowne et lord Grey ont fait alors l'Alliance japonaise et pratiqué l'Entente cordiale. En 1908, lord Haldane a réalisé la réforme militaire à laquelle son nom restera attaché; mais après cinq années d'essai loyal, il est forcé de convenir qu'elle n'a pas donné ce qu'il espérait.

A l'heure présente de grands armements se produisent en

Europe, et l'équilibre se rompt entre les deux groupements de Puissances.

En mars 1911, l'Allemagne augmente ses effectifs du temps de paix de 17 000 hommes, ce qui lui donne sur la France une supériorité de 150 000 hommes. En mai 1912, une nouvelle augmentation de 37 000 hommes porte cette supériorité à 190 000. Cette seconde loi, qui ne devait être exécutée qu'en 1917, reçoit son exécution totale en janvier 1913. En mars 1913, une troisième loi, déposée au Reichstag, prévoit une augmentation des effectifs de 143 000 hommes : sur le pied de paix, l'Allemagne aura 865 000 hommes, 335 000 de plus que la France. Pour la première fois depuis quarante-deux ans, elle double sa supériorité sur les forces françaises.

Cet accroissement aura sur les effectifs mobilisés une répercussion de plus en plus forte, à mesure que les hommes instruits chaque année iront grossir successivement les classes de la réserve. Mais le fait essentiel à retenir est cette différence de 335 000 hommes entre les troupes actives, qui donne aux Allemands un avantage énorme pour le début de la campagne, puisqu'elle leur permet d'enfoncer nos troupes de couverture avant même d'avoir mobilisé.

L'Autriche, qui depuis quarante ans, n'avait consenti presqu'aucun sacrifice pour développer sa puissance militaire, a fait en 1912 un gros effort et augmenté de 80 000 hommes le contingent annuel; quand la loi produira tous ses résultats, l'effectif total de l'armée austro-hongroise passera de 1 200 000 à 1 800 000. L'Italie, plus préoccupée que jamais de grandir son rôle dans le concert européen, poursuit avec persévérance l'achèvement de ses fortifications, le renouvellement de son matériel d'artillerie et la construction de ses dreadnoughts.

De l'autre côté, la Russie travaillait à panser les plaies de la guerre de Mandchourie; grâce à la masse d'hommes dont elle dispose, elle a créé de nouveaux corps d'armée. Elle a refait son plan de mobilisation et de concentration, de manière à conserver sa liberté d'action en Europe quoi qu'il arrive en Asie. Les conditions particulières où elle se trouve l'ont amenée à reculer vers l'intérieur les troupes nombreuses qu'elle avait autrefois sur la frontière de Pologne. L'offensive

russe, pour être retardée, n'en sera que plus méthodique et plus efficace, à l'instant où elle se produira. Mais en attendant, nous ne pouvons pas compter sur les résultats qu'aurait donnés une attaque russe immédiate, en immobilisant vers l'est un certain nombre de corps d'armée allemands.

La France se montre résolue à parer à un péril certain, par le retour au service de trois ans; son armée active ne sera plus inférieure que de 80 000 hommes environ à celle des Allemands.

Que fait cependant l'Angleterre? Jusqu'à présent, la fièvre d'armements ne l'a pas atteinte. Elle croit avoir pourvu au nécessaire en décidant de maintenir son avance maritime sur l'Allemagne. L'idée d'un accroissement des forces militaires est violemment combattue par la presse libérale. Il semble que l'opinion cherche sa voie. A deux jours d'intervalle, un journal de l'importance du *Times* s'exprime en des termes presque contradictoires. Il regrette que les Français se livrent à « d'extravagantes » manifestations de chauvinisme, et les avertit que l'esprit et la conscience de l'Angleterre sont absolument hostiles à tout rêve de revanche. Puis, le jour où notre Conseil supérieur de la guerre se prononce pour le retour au service de trois ans, le *Times* félicite la France, et l'assure que si, avec courage, avec prudence, elle pourvoit à sa propre sécurité, l'amitié et l'appui de la Grande-Bretagne ne lui feront pas défaut.

Il continue, et c'est ici qu'il devient intéressant :

Mais la Grande-Bretagne n'atteindra ce résultat, auquel est attachée l'existence réelle de l'Empire britannique, qu'en faisant les sacrifices correspondants. Toutes les autres grandes nations européennes en sont venues à cette conclusion que leurs propres besoins réclament un accroissement de leur force armée. Seule, la Grande-Bretagne, tout en ayant pleinement conscience de la situation, ne se décide pas à regarder en face les nécessités nouvelles et à faire le nécessaire. Notre armée, comme nous commençons à nous en apercevoir, était déjà tout à fait insuffisante dans les anciennes conditions. Alors, comment ferons-nous entendre notre voix avec efficacité dans les conditions nouvelles où nous entrons actuellement? Tel est le problème qui se pose devant notre Gouvernement. Et on ne le résoudra pas par de vains regrets sur un développement des armements, que nous ne pouvons pas empêcher.

Au reste, le Gouvernement reconnaît l'existence de ce problème. Dans ses déclarations aux Communes, le 24 mars dernier, tout en niant que l'Angleterre fût liée par un traité secret, M. Asquith a laissé entendre que, si elle se décidait à participer à une guerre européenne, elle emploierait ses forces militaires et navales au mieux des circonstances, aucune déclaration publique ne pouvant évidemment être faite à ce sujet. Nous trouvons la même idée exprimée avec plus de netteté et d'énergie dans la presse conservatrice, qui, depuis l'ouverture de la crise, est unanime à faire appel au sentiment de la responsabilité nationale. Nos journaux ont cité les plus intéressantes de ses déclarations; il s'en dégage deux idées qui n'avaient pas encore été aussi nettement exprimées : la nécessité plus que jamais pressante pour l'Angleterre d'aider la France en cas de guerre; son impuissance à lui donner un appui efficace, ses institutions militaires ne lui permettant pas de porter le corps expéditionnaire à l'effectif qu'exigent les circonstances nouvelles.

Ces institutions ont un rôle surtout défensif: il s'agit de fournir les troupes nécessaires à l'entretien et à la relève des garnisons coloniales, qui demandent 20 000 hommes chaque année; et aussi, un corps capable d'aller combattre aux colonies, si celles-ci étaient menacées par une révolte des indigènes ou un ennemi extérieur. Cet ennemi ne se présentera jamais en forces considérables, puisque, sauf celles du Canada qui n'a d'ailleurs rien à craindre des États-Unis, les frontières terrestres de l'Empire en Égypte, dans l'Afrique du Sud, dans l'Inde, sont protégées par d'immenses étendues presque désertiques, qui opposent un obstacle difficilement franchissable aux troupes les mieux outillées. La situation changerait le jour où seraient construits à travers l'Afrique et l'Asie des chemins de fer qui mettraient ces frontières en contact avec d'autres colonies européennes. Mais, en l'état actuel, le corps expéditionnaire anglais, fort de six divisions et quatorze régiments de cavalerie[1] (160 000 hommes), composé de troupes parfaitement équipées pour la guerre coloniale et commandées par des officiers dont beaucoup ont fait leurs preuves dans de

1. Douze seulement aujourd'hui; mais il sera bientôt renforcé par les deux régiments qui vont être rapatriés de l'Afrique du Sud.

dures expéditions, est un outil parfaitement adapté à l'usage auquel il est destiné, et plus que suffisant pour cet usage. C'est la seule force dont l'Angleterre disposerait pour intervenir sur le continent, le cas échéant.

Comme toutes les armées coloniales, il est recruté par des engagés volontaires, astreints à un service de longue durée : l'engagement est de douze années; le temps de présence sous les drapeaux varie de quatre à sept ans. Ce mode de recrutement donne d'excellents soldats, quoi qu'on en ait dit. Les hommes, vrai déchet social, que les racoleurs ramassent dans la rue, sont transformés par la discipline et l'esprit de corps. Nous aurions mauvaise grâce à en dire du mal. N'est-ce pas des soldats pareils qui nous ont gagné, sur tous nos champs de bataille des XVIIe et XVIIIe siècles, une si belle gloire militaire, et qui ont sauvé la France à Valmy et Jemmapes, au moment où les jeunes troupes de la Révolution n'avaient pas encore une instruction suffisante? Le grave défaut du système volontaire est qu'il manque d'élasticité : il ne peut pas dépasser un certain rendement. Nous l'avons bien vu, chez nous, à l'époque de la Révolution. Les Anglais l'ont constaté également lors de leurs grandes paniques du siècle dernier; même dans les moments de péril national, les volontaires se sont présentés en foule pour les corps auxiliaires, mais on n'a pu maintenir les effectifs de l'armée régulière qu'en augmentant les primes d'engagement et la solde.

Avec le système actuel, il ne faut donc pas espérer que le corps expéditionnaire puisse dépasser 160 000 hommes. D'autre part, une fois ce corps embarqué, il ne reste sur le territoire britannique que 69 500 soldats, c'est-à-dire le nombre strictement suffisant pour combler les vides qui se produisent en campagne. Nous ne parlons pas des « réservistes spéciaux », qui ne sont que des miliciens.

Le Royaume Uni demeure donc sans défense contre une invasion. C'est ce qui a donné lieu à la création de l'armée territoriale, destinée à la défense du sol national. L'œuvre de lord Haldane a été exposée ici même[1]. Nous n'y reviendrions pas si la question n'était constamment discutée en Angleterre,

1. *Revue de Paris*, 1er mars et 1er octobre 1912.

dans les revues, dans les journaux, au Parlement. Depuis quelque temps une crainte nouvelle inquiète l'opinion anglaise : celle des grands dirigeables allemands, qui font si facilement la traversée de la mer du Nord. Elle est aussi toujours préoccupée des chances de succès d'un raid naval ou d'une expédition plus importante. Plusieurs enquêtes officielles ont déjà eu lieu à ce sujet; une nouvelle enquête vient d'être décidée, à laquelle doit procéder le Comité de Défense Impériale. Les résultats des dernières manœuvres navales ont, paraît-il, montré qu'une pareille tentative pourrait réussir : elle n'en demeure pas moins bien improbable, pour une foule de raisons. Au reste, quelles que soient les conclusions de l'enquête, elles ne satisferont personne en Angleterre, et ne changeront pas les idées de ceux qui veulent rester hostiles à une intervention anglaise sur le continent.

*
* *

Un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est l'échec complet de la Territoriale. Que la valeur militaire de ces semblants de soldats soit des plus faibles, c'était à prévoir : on ne peut en quelques jours d'instruction par an apprendre à un homme, même entraîné par la pratique des sports, à marcher, à tirer, à combattre en terrain varié. On s'aperçoit surtout que la durée des périodes est tout à fait insuffisante pour leur inculquer la discipline.

Mais ceux même qui avaient pris leur parti de la faiblesse de l'instruction militaire, inhérente à l'institution, espéraient du moins qu'on réaliserait les effectifs prévus de 315 000 hommes. Ils comptaient pour cela sur le patriotisme et le dévouement des citoyens. Ils se sont trompés. Non pas que la population anglaise n'ait fait preuve d'un zèle que nous ne saurions trop admirer : il n'est pas dit qu'on trouverait en France 260 000 jeunes gens qui, en l'absence de toute obligation légale, consentiraient à se priver de leur congé annuel pour accomplir des périodes d'instruction. Mais il faut bien constater que le « boom » qu'annonçait lord Haldane ne s'est pas produit. Pour l'année 1912, le nombre des engage-

ments est inférieur à celui des libérations, comme le montre ce tableau :

	Nombre des enrôlements en 1912.	Nombre des libérations en 1912.
Yeomanry	4 859	4 280
Infanterie	10 119	10 921
Artillerie	40 765	42 108
Totaux	64 380	66 849

L'effectif au 1er octobre 1912 était en diminution de 2 534 hommes sur celui du 1er janvier de la même année; le déficit total atteint 1 963 officiers et 49 906 hommes.

Comment en serait-il autrement, avec les difficultés de tout genre qui entravent les bonnes volontés? Certains patrons, qui avaient encouragé leurs employés à s'enrôler, ne le font plus aujourd'hui, parce que cette conduite leur a nui dans leurs affaires, en face de concurrents moins désintéressés. Beaucoup d'ouvriers, qui appartiennent à des équipes travaillant aux pièces, sont mal vus de leurs camarades quand ils veulent faire leur service, parce que leur départ diminue la production de l'équipe. De même, l'employé qui s'absente du bureau ou du magasin pour passer quinze jours au camp, même avec le consentement de son patron, reçoit à son retour les reproches de ses collègues, qui ont dû assumer pendant ce temps-là sa part de travail. Dans les pays où fonctionne le service obligatoire, comme en France ou en Allemagne, on subit ces inconvénients, parce qu'on ne peut pas faire autrement et que l'on sait qu'ils retomberont l'année suivante sur le voisin. Mais il faut du courage et un réel désintéressement pour les rechercher alors que les autres y échappent.

Afin de lutter contre ces difficultés, il eût fallu donner à l'esprit public une vigoureuse impulsion. Or, lord Haldane n'a été soutenu par aucun de ses collègues du Cabinet. Les radicaux l'ont combattu vivement, et les socialistes violemment. Dès 1909, le congrès de Trade Unions d'Ipswich adopta à l'unanimité une motion d'un député, Mr. James O' Grady, protestant contre le système territorial qu'il représentait comme une tentative audacieuse pour établir le service obligatoire sous sa forme la plus odieuse. On prescrivit à tous les Trade Unions

de refuser le service dans la Territoriale. Sollicité d'entrer dans une Association de Comté, un député du parti du Travail répondit qu'il croyait de son devoir de faire tout son possible pour détourner de l'enrôlement ses camarades ouvriers et trade-unionistes.

Si le système a pu cependant fonctionner, c'est grâce aux efforts des Unionistes; ils ont administré l'armée territoriale avec méthode et économie, par l'intermédiaire des Associations de Comté, œuvre laborieuse, ingrate et toute gratuite. Le *Times* remarque que les Comtés où la Territoriale a le mieux réussi sont ceux des Midlands et du Nord ; et ce sont les « capitaines d'industrie », Unionistes pour la plupart, qui, en lui consacrant leur temps et leur influence, ont réparé en partie les effets de l'hostilité des radicaux.

Dans les trois derniers mois de 1912, le major-général Bethune, Directeur général de la Territoriale, a fait à travers le Royaume Uni une véritable tournée de propagande, au cours de laquelle il a visité soixante localités et assisté à une centaine de meetings. Durant cette période, le nombre des engagements s'est élevé à 11 069, et celui des rengagements à 3 639, contre 7 929 et 2 688 pour la période correspondante de 1911. La situation n'en reste pas moins très grave et de nature à décourager les plus optimistes, bien que les Territoriaux soient animés d'un dévouement qui a fait l'admiration du général Bethune au cours de sa tournée.

*
* *

Quoi qu'il en soit, l'idée que le principe du service volontaire n'est plus intangible commence à se propager dans toutes les classes de la nation. La Ligue du « service national » n'a point perdu son temps. Elle est aujourd'hui dans sa huitième année d'existence ; le nombre de ses membres dépasse 218 000 ; elle est très fière de ce résultat. Plus fier encore, il est vrai, peut être le *Deutscher Wehrverein*, qui, fondé en janvier 1912, comptait à la fin de juin 124 142 adhérents.

La Ligue s'incarne dans la personne de lord Roberts. C'est une figure singulière et sympathique ; en le voyant aux manœu-

vres de Cambridge, passer au galop, l'air étonnamment jeune, malgré ses quatre-vingts ans, on comprenait l'ascendant qu'il exerce et le respect qu'il inspire même à ses adversaires les plus acharnés. On aime en lui le vétéran de la grande révolte de l'Inde, le combattant des jours tragiques à Lucknow et Delhi; le vainqueur de Candahar; le conquérant de Kaboul; le pacificateur de l'Afrique du Sud. Son nom évoque le souvenir des victoires anglaises en Afrique et en Asie depuis un demi-siècle. Après avoir donné au service de son pays cinquante années de sa vie, il lui consacre encore sa vigoureuse vieillesse; depuis qu'il a quitté, à soixante-treize ans, le *Comité de Défense impériale*, il n'a pas cessé de lutter par la parole et par la plume pour le triomphe de son idée. Il a réalisé le souhait de Gordon partant pour Khartoum : « Mon unique rêve est de vieillir en servant l'Angleterre et de ne me reposer que dans la tombe. »

Les discours de lord Roberts sont nets, brefs, d'allure toute militaire. La thèse ne varie pas : l'Angleterre voit sa sécurité menacée; elle n'a qu'un moyen de salut : le service national. Il use d'arguments appropriés aux milieux auxquels il s'adresse. A Manchester, il rappelle les théories de John Bright et de Richard Cobden : ces hommes étaient fiers de penser qu'ils préparaient le désarmement général de l'Europe, qui devait suivre le libre-échange et l'expansion du commerce; ils croyaient la guerre abolie et se préparaient à transformer les casernes en greniers d'abondance et les arsenaux en magasins. Or, qu'arriva-t-il?

Lord Roberts répond :

Au moment même où l'on caressait l'illusion de la paix et du désarmement européen, une armée, la plus puissante et la mieux disciplinée qu'on ait jamais vue, s'exerçait silencieusement dans la vaste région entre le Rhin, l'Elbe et l'Oder, et entre la mer du Nord et la Bavière. Cette masse écrasante a déclaré la guerre, et ne s'est arrêtée que sur les ruines du Second Empire et de la France affolée, prise au dépourvu.

Aujourd'hui, comme en 1870, la guerre éclatera quand l'Allemagne se sentira sûre de la victoire. C'est la politique de Bismarck et de Moltke qu'elle poursuit. En dix ans, elle est devenue la plus grande puissance navale du monde, à l'exception de l'Angleterre. Pendant ce même temps, nous n'avons rien fait pour nous préparer

à la guerre. Hier encore notre flotte était la maîtresse des mers; aujourd'hui, nous réglons nos constructions navales sur celles de l'Allemagne; celle-ci tourne tous ses efforts vers un but : la suprématie sur terre et sur mer.

L'arbitrage est, certes, plus humain que la guerre, mais son impuissance dans la guerre balkanique montre que la guerre est parfois inévitable.

Comment notre Empire a-t-il été fondé? N'est-ce pas par la guerre et la conquête? Il faut renoncer à notre Empire, ou bien être prêts à le défendre.

Lord Roberts termine par cette éloquente adjuration :

Armez-vous et préparez-vous, car le moment de l'épreuve approche. Déjà, la guerre se poursuit, je veux dire la guerre sourde et silencieuse de la préparation, celle qui ruine le commerce.

La guerre ouverte ne tardera pas à éclater. Je dis donc aux jeunes gens : Préparez-vous à la bataille. Vous êtes la richesse de la nation, vous êtes sa force. Il faut des hommes de valeur et d'énergie, il faut des patriotes; les engins de guerre ne suffisent pas.

Réclamez vos droits de citoyens, le droit de défendre votre honneur et vos libertés.

A Bristol, où lord Roberts parle le 16 février dernier, le milieu est tout autre : c'est un public populaire, composé en grande partie de libéraux, même de socialistes, hostiles à l'idée militaire. Aussi, le maréchal ne fait plus appel à l'idée impérialiste; il répond aux objections que soulève le service obligatoire, et fait valoir des arguments d'ordre social : le système militaire actuel, dit-il, est plein d'inégalités et d'injustices; rien n'est moins démocratique. Il n'a pas de peine à montrer comment la masse des oisifs et des indifférents exploite la bonne volonté de quelques milliers de patrons et d'ouvriers dévoués. Les jeunes désœuvrés qui fréquentent les clubs, et deviennent des gaspilleurs et des prodigues par défaut de discipline et par excès d'égoïsme, il faut les mettre dans le rang, coude-à-coude, avec ces jeunes gens d'autres classes sociales, qui, faute de discipline aussi, deviennent trop souvent des rôdeurs des rues. Un grand progrès moral sera réalisé, le jour où l'armée sera la nation en armes. Puis il réfute les objections :

On dit que le militarisme rend sanguinaire et brutal. En Afrique

du Sud, j'ai commandé des hommes qui étaient des héros sur le champ de bataille, et qui, dans leurs quartiers, se conduisaient comme des gentlemen. On dit que la conscription créera une caste militaire, et que les guerres en seront plus facilement déclarées. C'est le contraire qui est vrai. Lorsque tous les électeurs seront soldats, le gouvernement y regardera de plus près avant de se lancer dans les aventures extérieures.

*
* *

Dans une discution sur la valeur de la Territoriale, la question du service obligatoire est venue à la Chambre des Lords le 10 février dernier; elle a donné lieu à un grand débat, le plus important peut-être qui ait eu lieu depuis celui des 12 et 13 juillet 1909, où 103 pairs contre 123 se sont prononcés pour le service national.

L'attitude du Gouvernement a été médiocre. Ni lord Herschell, ni lord Haldane, ni lord Crewe n'ont répondu sérieusement aux critiques présentées contre l'état de choses actuel par lord Middleton, lord Roberts, lord Lovat, le duc de Bedford. Le système de la Territoriale, ont dit ces derniers, a complètement échoué, malgré tous les moyens mis en œuvre, dont quelques-uns sont franchement ridicules. N'a-t-on pas sollicité lord Roberts de faire partie d'un club de danse fondé dans l'intention d'amener des jeunes gens à devenir officiers dans la Territoriale? Il faut donc que le Gouvernement demande à la nation d'accepter le service obligatoire; le pays attend seulement qu'on lui donne l'impulsion.

Lord Haldane fit une réponse quelque peu déconcertante : lui qui avait laissé entendre, à la veille de quitter le ministère, qu'on serait peut-être forcé d'en venir au service obligatoire, se montra beaucoup moins affirmatif. Il prétendit même que l'introduction de ce régime rendrait difficile, sinon impossible, d'obtenir les recrues nécessaires pour la relève des garnisons dans l'Inde et aux Colonies et mettrait ainsi l'Empire en péril.

Lord Herschell et lord Crewe parlèrent d'une instruction militaire préparatoire qui pourrait être donnée aux enfants des écoles. Pour compléter les effectifs de la Territoriale, on a

proposé de recourir à la « Réserve nationale » : singulier remède, qui consisterait à envoyer à l'ennemi, en temps de guerre, à côté de tout jeunes gens pas dressés, des hommes d'un âge tel que dans tous les pays ils seraient affranchis de leurs obligations militaires!

De ces débats, comme des déclarations du colonel Seely au moment de la discussion du budget de la guerre, il ressort nettement que le Gouvernement ne veut rien faire. L'opinion publique le contraindra-t-il à sortir de cette inertie? Ce n'est plus seulement la Ligue du service national qui lutte pour secouer l'indifférence du peuple et de ses dirigeants. L'« Association de la Défense nationale », qui jusqu'ici s'était toujours montrée d'accord avec le Gouvernement et se contentait de vouloir obtenir le meilleur rendement possible des institutions existantes, demande à son tour des réformes [1]. Or, cette Association compte parmi ses membres des hommes de tous les partis, comme le colonel Repington, du *Times*, le duc de Bedford, lord Glenconner, pair libéral et beau-frère de M. Asquith; le maréchal lord Methuen et lord Fortescue, qui ont autrefois combattu la *National Service League*; enfin le colonel Seely qui est actuellement Secrétaire d'État à la Guerre.

Et voici que le *Times*, qui, jusqu'à présent, avait toujours défendu l'œuvre de lord Haldane, déclare, dans une série d'articles retentissants, qu'elle a fait faillite et qu'il faut trouver mieux.

Le projet qu'il expose est établi sur le principe de l'instruction militaire préparatoire donnée dans les écoles à tous les enfants, et continuée jusqu'à dix-huit ans au moyen d'organisations postscolaires. A dix-huit ans, les jeunes gens seraient astreints à une période d'instruction de trois ou quatre mois; ensuite, pendant quelques années, ils feraient dans un camp un séjour annuel de deux ou trois semaines et consacreraient à l'exercice une quarantaine d'après-midis par an. Ce sont là, ajoute le *Times*, des charges qui n'ont rien d'excessif, ni pour les patrons, ni pour les jeunes gens ayant conscience de leurs devoirs envers leur pays. L'idéal serait de faire passer au service dans ces conditions toute la jeunesse anglaise; mais

1. Memorandum au premier ministre, du 26 février 1913.

pour ne pas grever le budget outre mesure, on s'en tiendrait au contingent annuel de 100 000 hommes. Parmi leurs obligations serait le service à l'extérieur en cas de guerre.

Ce système est analogue à celui qu'ont adopté depuis deux ans toutes les colonies de *self-government*, Australie, Nouvelle-Zélande, Canada, Afrique du Sud : corps de cadets, juniors et seniors; période d'instruction initiale; séjour au camp de huit à quinze jours par an, pendant quelques années. Or, en Australie, où cependant les jeunes gens ont, autant qu'en Angleterre, le goût des sports et la pratique des jeux violents et disciplinés, on se plaint que ces périodes ne suffisent pas même à leur donner un vernis d'instruction militaire et de discipline.

La différence entre ce projet et celui de la *National Service League* est que le second ferait appel à la presque totalité du contingent; il organiserait, à côté de l'armée régulière, une armée de miliciens, comme l'armée suisse ou l'armée norvégienne. La défense du Royaume serait ainsi mieux assurée qu'elle ne l'est aujourd'hui par la Territoriale. Mais cela ne donnerait pas un homme de plus au corps expéditionnaire.

* * *

On continuerait donc à disposer, pour une intervention sur le continent, de six divisions et quatorze régiments de cavalerie. Il est bien entendu que nous ne nous arrêtons pas à la discussion de la possibilité de leur transport. Si l'Angleterre n'était pas capable de faire traverser la Manche à ses troupes, elle devrait renoncer tout de suite à ses prétentions de première puissance maritime.

Mais, par suite des changements survenus dans la situation militaire au détriment de la Triple-Entente, cet appoint du corps expéditionnaire, qui en 1911 aurait pu être presque décisif, se trouverait aujourd'hui insuffisant. Considérons en effet ce qui peut se passer en Belgique.

Le danger pour la Belgique de voir son territoire traversé par les Allemands, s'est accru depuis l'augmentation de l'armée allemande : leur groupe de manœuvre de droite, com-

prenant deux ou trois armées de 150 000 hommes, s'étendra en Belgique, par suite des difficultés qui s'opposent à son extension vers la gauche, sur le front de la Haute-Moselle.

Or l'attitude de la Belgique sera dictée par son intérêt seul. Peut-être ses sympathies seraient-elles pour la France; mais si elle croit que les Allemands seront vainqueurs, elle les laissera traverser son territoire au sud et à l'est de la Meuse. D'ailleurs, elle protesterait auprès de l'Europe contre cette violation de sa neutralité, pour se ménager un recours en cas de succès final de la Triple-Entente. On a cité les aveux à ce sujet d'hommes politiques et de généraux [1].

Cet hiver, une campagne violente a été dirigée en Belgique contre l'Angleterre et la France. Un journal ministériel a laissé entendre que c'est de l'Angleterre que vient la menace la plus sérieuse pour la Belgique : elle veut s'emparer d'Anvers, et laisser le reste du royaume à la France. Voici comment le *Bien Public* a interprété le passage de la déclaration du ministère belge en novembre dernier, relatif à la situation internationale :

> Jamais, jusqu'à ce jour, aucun des grands pays qui nous entourent n'avait manifesté l'intention d'envahir la Belgique, et, en 1910, le Gouvernement croyait encore pouvoir compter sur l'appui éventuel de l'Angleterre. Or, on aurait aujourd'hui acquis la certitude que ce pays, en cas de complications internationales, se proposait de nous envahir. Les régiments qui devaient pénétrer sur notre territoire à la première alerte étaient même déjà désignés...

Nous avons donc des raisons sérieuses de nous inquiéter de l'attitude des Belges. Or, cette attitude changerait s'ils savaient que l'Angleterre interviendrait sur le continent avec des effectifs tels que le succès semblerait assuré à la Triple-Entente, c'est-à-dire avec des effectifs beaucoup plus considérables que ceux dont elle dispose aujourd'hui [1].

Mais, nous disent des Anglais, ne comptez-vous donc pour rien le concours de vos alliés, les Russes? Nous le comptons

1. *Revue de Paris*, 1er octobre 1912, *Armée anglaise et guerre continentale.*

2. Quant à la Hollande, dont l'armée de campagne est de 4 divisions, les Allemands comptent qu'elle assurera la neutralité des embouchures de l'Escaut et du Rhin, qui sont indispensables à l'arrivée d'approvisionnements dont l'Allemagne ne peut se passer en cas de guerre européenne, puisqu'elle serait privée des blés russes.

pour beaucoup; après une manifestation aussi éclatante que le télégramme du tsar à M. Poincaré, nous n'avons pas le droit de douter de la ferme volonté de la Russie de se trouver avec nous le jour du danger; seulement l'intervention russe ne se produira, comme nous avons dit, qu'après un temps assez considérable, et laissera les Allemands libres de frapper dès le début un coup vigoureux avec une grande supériorité numérique, car leur effort actuel porte principalement sur le renforcement de leurs troupes de première ligne.

A ce propos, il est impossible de laisser passer sans protestation les assertions du colonel Repington dans le *Times*, parce que si elles s'accréditaient en Angleterre, elles seraient de nature à y induire gravement en erreur l'opinion publique. Chacun des alliés de la France a sa tâche bien définie, a-t-il dit : à la Russie, l'aide sur terre; à l'Angleterre, l'aide sur mer. D'ailleurs, cette aide navale est d'une importance capitale, puisqu'elle libère la France de toute préoccupation pour la défense de ses côtes, neutralise l'Italie, et, par suite, donne à la France la possibilité d'utiliser son armée des Alpes sur un autre théâtre d'opérations; elle permet, enfin, le rapatriement des troupes d'Afrique et des Colonies. Bref, l'appui fourni indirectement par la flotte anglaise à l'armée française équivaudrait pour celle-ci à une augmentation de forces de 500 000 hommes.

Un pareil langage étonne de la part du colonel Repington, habituellement mieux inspiré [1]. Il semble d'abord que cet échafaudage de combinaisons manque de base, puisque, en conséquence des accords franco-anglais, l'Angleterre a renforcé sa flotte de la mer du Nord au détriment de celle de la Méditerranée, et a fait retomber sur nous presque tout le poids de la garde de cette mer. Ensuite on ne voit pas comment une flotte anglaise croisant devant Gênes ou Naples retiendrait les Italiens chez eux et les empêcherait d'agir contre notre frontière des Alpes s'ils en avaient l'intention. Quant à nos troupes

1. Dans un article postérieur, intitulé : La Russie et l'équilibre des forces en Europe, il est revenu sur ces assertions et a écrit : « Une armée anglaise de 150 000 hommes, débarquée en France dans les quinze jours, aura pour la France plus de valeur que cinq fois autant deux mois plus tard ». Ces contradictions sont intéressantes à relever comme révélatrices du flottement de l'opinion anglaise.

de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, leur transport de l'Afrique du Nord en Europe est subordonné à des conditions dont la sécurité de la traversée n'est qu'une des moindres.

D'ailleurs, plutôt que les dreadnoughts, ce sont les soldats et les canons qui décideront du succès final dans la prochaine guerre; il est bien probable que le sort de l'Europe ne se jouera pas dans la mer du Nord, ni dans la Méditerranée, mais dans les plaines flamandes et sur les plateaux lorrains. Les Anglais doivent le savoir mieux que personne : Trafalgar n'a pas pesé lourd à côté d'Austerlitz, et c'est à Waterloo, devant les solides carrés britanniques, que s'est brisée la puissance de Napoléon. Quant à la puissance du nombre, le colonel Repington ne peut pas la méconnaître, sans se mettre en contradiction avec lui-même : « Il arrive un moment, a-t-il écrit, où fatalement le nombre impose sa loi en dépit du meilleur commandement et du meilleur esprit. »

Par intérêt, par amour-propre national aussi, les Anglais doivent participer à la lutte éventuelle sur le continent en fournissant un effort militaire considérable et immédiat. Or, un tel effort se mesure à deux facteurs : les effectifs d'un côté, l'instruction et la discipline des troupes de l'autre. Pour peser sur la Belgique et nous donner un appui efficace, il faudrait, au jugement de certaines de leurs autorités militaires, que les Anglais pussent débarquer sur nos côtes un corps de 300 000 hommes, quinze divisions. Or, l'organisation militaire anglaise est tout à fait incapable de les fournir; le projet du *Times* le pourrait, puisqu'il prévoit pour le contingent, volontaire ou appelé, l'obligation de faire la guerre en dehors du Royaume-Uni. Prévision utile, car les Anglais en sont encore à établir une distinction entre le service à l'intérieur et le service à l'extérieur; ainsi, des 260 000 jeunes gens qui sont enrôlés dans la Territoriale, 20 000 seulement acceptent de se battre sur le continent. Distinction chère à certains partis politiques, mais bien subtile : l'indépendance et l'intégrité nationales peuvent être menacées et même gravement compromises, sans que le territoire soit foulé par l'ennemi.

Mais le nombre n'est pas tout. L'armée du *Times* et de la *National Defence Association* ne serait jamais qu'une milice. Sa période d'instruction initiale prévue est plus longue que

celle de la milice suisse, mais elle reste insuffisante pour donner à la troupe une valeur militaire. L'œuvre difficile qui consiste à faire d'un paysan robuste, mais de corps lourd et d'intelligence lente, d'un employé de bureau ou de magasin sans entraînement physique, un ouvrier adroit, mais indiscipliné, de véritables soldats, requiert deux conditions conjointes : l'instruction militaire et l'éducation militaire.

La première se donnera plus ou moins aisément suivant le degré d'aptitude et de préparation du contingent, et les difficultés de service dans chaque arme; elle ne demande pas un long apprentissage, et l'on peut admettre qu'une douzaine de mois suffisent pour apprendre à un fantassin à marcher, à tirer et à combattre en terrain varié. Mais le maniement des armes, l'exercice, le service en campagne, le dressage matériel et mécanique du soldat, ne sont rien sans l'éducation militaire qui crée la discipline, prépare les hommes à l'acceptation des fatigues et des privations quotidiennes et même au sacrifice de leur vie.

Cette éducation militaire est plus indispensable aujourd'hui que jamais, étant donnée la composition des armées, où tiennent une si grande place les réserves, qui ont besoin d'être encadrées par des soldats pénétrés de l'esprit militaire, étant donnés aussi les effets terrifiants du canon à tir rapide qui soumettront le système nerveux du soldat à de rudes épreuves. Pendant la guerre des Balkans, les troupes sans discipline et sans cohésion n'ont pas pu supporter les shrapnels qui semaient dans leurs rangs la mort sous sa forme la plus affreuse. Seuls ont résisté les soldats que la discipline avait rompus à l'exécution passive et automatique du devoir. Il faut lire à ce sujet les récits émouvants du major Lionel James, l'auteur du livre *Avec les Turcs conquis*. Le major a suivi les deux campagnes d'Égypte, deux expéditions aux Indes, la guerre russo-japonaise; il a vu nos soldats au Maroc et les Italiens en Tripolitaine. Voici un de ses articles, qu'il intitule : *La leçon pour l'Angleterre de la guerre des Balkans*[1].

... Il faut reconnaître que le premier baptême du shrapnel est terrifiant : la succession des éclatements qui claquent comme des coups

1. *Daily Mail*, 18 février 1913.

de fouet au-dessus de la tête; les flots continus de fumée produits par les obus; l'effet tragique quand une douzaine d'hommes sont frappés dans un éclair; les horribles blessures d'où coule un sang rouge; le moment d'agonie où l'on reconnaît qu'il n'y a pas de protection possible contre cette grêle qui tombe du ciel : tout concourt à cette épouvante...

Il n'y a qu'une force capable d'agir sur les hommes quand ils sont sous le fouet du shrapnel : c'est la discipline. Rien d'intellectuel dans l'habitude de la discipline... Le patriotisme, l'intelligence, la force physique, ne peuvent pas suppléer aux mois de patient renoncement à soi-même qui sont la seule manière d'acquérir l'hypnotisme de la discipline. La guerre moderne n'admet plus cet élan, qui, du temps de nos grands-pères, sauvait quelquefois la bataille quand la discipline faisait faillite. La guerre des Balkans l'a définitivement prouvé. En dépit des rapports officiels très colorés publiés dans les capitales des belligérants; en dépit des récits pleins d'imagination écrits par les correspondants de la nouvelle école, la lutte en Thrace et en Macédoine n'a pas vu de corps à corps. Le shrapnel, la mitrailleuse et le fusil à magasin ont décidé des résultats à des milliers de mètres. Le poids de leur lourde avalanche a ravagé les cœurs de ceux qui n'avaient pas de discipline. Dans chacun des combats décisifs, c'est la force la mieux disciplinée qui l'a emporté.

Qu'est-ce que cela nous enseigne? Cela signifie que, quoique nous ayons une armée régulière qui, eu égard à sa taille, est peut-être la mieux commandée, la mieux équipée et la mieux disciplinée du monde, nous n'avons derrière elle aucune troupe capable de combattre. La Force territoriale n'est ni assez disciplinée, ni assez instruite pour se mesurer contre une armée professionnelle, quelque peu nombreuse que soit celle-ci.

Ce ne sont pas des théories nouvelles. De tout temps les militaires expérimentés les ont prêchées avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie. Mais leur voix est étouffée par la force des circonstances, jointe à l'élément politique qui commande aux destinées militaires de la nation. C'est pourquoi le peuple est le jouet de ce genre d'orgueil particulièrement dangereux qui fait croire que les hommes d'une éducation supérieure peuvent être transformés en un matériel de combat convenable, avec un soupçon seulement d'instruction militaire. Le citoyen intelligent acquiert rapidement la correction des mouvements de parade et le dressage proprement dit. Mais la déférence absolue envers l'autorité qui doit dominer toutes les tendances individuelles, qualité qui est l'élément fondamental de l'esprit militaire, est plus difficile pour un intellectuel que pour la classe moins instruite.

C'est le nœud de toute la question de l'efficacité militaire. Les

discours grandiloquents et les théories basées sur les expériences de la guerre de partisans que nous avons faite dans l'Afrique du Sud ne peuvent rien changer à ce fait indiscutable que le pays qui croit pouvoir lever la tête au milieu des nations et défendre sa dignité avec des troupes à demi instruites, succombera devant les cohortes d'un adversaire discipliné, de la même manière et avec la même rapidité foudroyante que les armées ottomanes ont fondu devant les Alliés balkaniques.

Les armées turques furent battues en Thrace par le shrapnel et la terreur du shrapnel[1]. Quand l'histoire vraie de cette étonnante guerre de Thrace sera écrite, on verra que, tandis que le noyau des soldats turcs disciplinés combattaient avec leur courage traditionnel, leur valeur et leur dévouement étaient trahis par les milliers d'hommes à demi-instruits et déguisés en soldats qui ne voulaient pas entrer dans la danse.

Est-il possible de peindre une scène plus terrible, dans l'histoire d'une grande puissance militaire, que la panique des troupes ottomanes lorsqu'elles fuyaient sous le coup de l'épouvante de Kirk Kilissé? Elles assaillaient les trains vides en nombre tel que les soldats accrochés aux marchepieds et entassés sur les trucs donnaient aux véhicules l'air de grandes chenilles khaki. Quoi de plus émouvant que la déclaration suivante : « Le train était bondé non seulement de soldats fuyards, mais aussi d'officiers. C. essaya d'entrer en conversation avec un d'eux. Il était du même type que la majorité des officiers Jeunes Turcs : un jeune homme de bonne mine, au-dessous de trente ans. Les yeux lui sortaient de la tête et il balbutiait confusément. Il se trouvait dans un tel état de terreur qu'il lui était impossible de rappeler ses idées et de parler autrement que d'une manière incohérente. » Tel est le soldat « halfbaked » (à moitié cuit), auquel l'Angleterre a la prétention de croire.

Ce récit corrobore les affirmations et les objurgations de lord Roberts qui vient de les répéter dans un des derniers numéro de la *National Review*. L'Angleterre continuera-t-elle à faire la sourde oreille?

Mais le système même de lord Roberts ne répond pas encore

1. Il existe de nombreux témoignages, absolument concordants, sur les effets matériels et moraux produits par le shrapnel. D'après les chiffres donnés par le Dr Depage, de Bruxelles, qui a vu les hôpitaux turcs, 10 p. 100 des blessures provenaient de l'arme blanche, 10 p. 100 du fusil, 80 p. 100 du shrapnel. Celles-ci sont beaucoup plus graves : broiement des os, lacération des tissus, écrasement du thorax et du crâne. Du côté serbe et bulgare, 80 p. 100 des blessures ont été causées par le fusil. Cette proportion se rapproche de celle donnée pour les guerres précédentes.

à la nécessité de l'heure présente, qui est, pensent certains Anglais, de jeter sur le continent une armée de 300000 hommes, parfaitement instruite et disciplinée. Il ne prévoit que la défense des Iles britanniques. Sans se préoccuper de la politique générale de l'Angleterre, la Ligue du Service National veut seulement assurer à la Territoriale une valeur suffisante, par le nombre et l'instruction, pour que la sécurité du pays n'ait rien à redouter d'une invasion. L'arme qu'elle prétend forger est purement défensive; tandis que ce qu'il faut aujourd'hui à l'Angleterre, c'est un outil capable d'être manié offensivement, pour maintenir l'équilibre européen auquel elle est si grandement intéressée. La protection du territoire sera assurée par cela même, car l'Allemagne aura trop à faire sur le continent pour songer à une invasion.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'étudier le détail de ce que pourrait être en Angleterre la nouvelle organisation militaire. Il ne s'agirait pas, comme en France et en Allemagne, de garder sous les drapeaux, pendant deux années, la totalité du contingent, ce qui donnerait à l'Angleterre un nombre de soldats dont elle n'a aucun besoin pour le moment, mais on conçoit la possibilité d'appeler tous les jeunes gens à accomplir d'abord quelques mois de service; ils y prendront la conscience de leurs devoirs envers le pays et recevront les rudiments de l'instruction militaire. A l'expiration de cette première période, ils pourront entrer, dans une proportion à déterminer, soit dans une armée destinée à combattre sur le continent, soit dans une armée coloniale. La durée du service actif pour ces deux catégories serait de deux ans pour la première, et de sept ou même neuf ans pour la seconde. A défaut d'engagements volontaires, les hommes nécessaires seraient désignés par le tirage au sort, le « ballot », vieille institution nationale, qui n'a été supprimée que lors du remplacement de la milice par la territoriale. D'ailleurs on trouverait peut-être ces engagements; ce serait surtout une question de solde; l'armée régulière actuelle (225000 hommes) est beaucoup plus forte que ne l'exige le service colonial proprement dit.

*
* *

Une pareille réforme n'ira pas sans difficultés. L'armée anglaise a conservé presque sans changement depuis le XVIIIe siècle des institutions et des pratiques administratives qui font d'elle l'armée la plus coûteuse du monde; elle devra être gérée plus économiquement. Sinon toute réforme y sera entravée pour des raisons budgétaires. Elle devra aussi, pour obtenir les cadres nécessaires, élargir les bases du recrutement de son corps d'officiers, actuellement fermé aux sous-officiers, sauf des cas tout à fait exceptionnels. Cette question est à l'étude, a annoncé le colonel Seely. On conçoit qu'il en coûtera beaucoup aux Anglais de rompre avec des traditions qui leur sont chères.

Mais le gros obstacle viendra de l'esprit public. Tout en demeurant très éprise de gloire militaire, la nation anglaise garde pour l'armée une aversion qui contraste singulièrement avec l'orgueil et l'humeur belliqueuse de la race « la plus agressive qu'il y ait sous le soleil », a dit Carlyle. On peut lire dans la presse anglaise des articles comme celui qui a récemment paru dans l'*Economist* de Londres, sous le titre de l'*Absurdité de la Conscription*. La conclusion en est que toute l'agitation faite pour le renforcement de l'armée anglaise n'est qu'une manœuvre financière, destinée à enrichir les gros industriels par des commandes d'armes et de munitions. L'auteur condamne jusqu'au système suisse, à cause des troubles que les périodes d'instruction apportent au travail des usines.

D'ailleurs les efforts des Ligues militaires sont entravées par l'absence d'une politique bien définie. Alors que depuis longtemps la défense navale a exprimé ses besoins par des formules concrètes, telles que la règle du *Two power standard* ou celle du *Two keels to one,* on n'a pas encore pu se mettre d'accord sur les nécessités militaires. La situation des Anglais n'est pas sans analogie avec la nôtre en 1870. Comme nous alors ils n'admettent pas ce principe, qui nous paraît aujourd'hui si évident, que le devoir de tout citoyen est de se préparer à

prendre sa part de la défense nationale; ils font reposer la sécurité de la nation sur une armée de professionnels. Ils devraient songer que, tandis que la Bulgarie vient de mettre en ligne une armée active mobilisée de 225 000 hommes, la France, en 1870, avec une population dix fois supérieure, n'a envoyé à la frontière au début des hostilités que 250 000 hommes : six mois plus tard, elle acceptait une paix douloureuse; le million d'hommes mal commandés et mal instruits qu'elle avait alors sous les armes n'avaient pu que sauver l'honneur. Dure leçon, dont l'Angleterre doit faire son profit.

Elle n'y paraît pas disposée encore. C'est moins sa faute que celle de ses dirigeants qui n'ont jamais abordé franchement les questions de défense nationale. Aussi la première des nécessités présentes est-elle d'éclairer la nation. C'est ce que l'Association de la Défense nationale a exprimé en ces termes dans son Memorandum au Premier Ministre :

« L'enquête du Comité de Défense doit porter, non seulement sur la question de l'invasion, mais sur l'ensemble de la situation militaire à l'intérieur et à l'extérieur. Le Gouvernement doit mettre la nation entièrement dans ses confidences. »

On ne saurait mieux dire. Il n'y a pas de raison pour que le peuple anglais, dûment averti, montre moins de patriotisme, de dévoûment que les autres nations européennes. Qu'il médite cette parole de son allié d'Extrême-Orient, le souverain qui a fait en une génération la grandeur de l'Empire japonais : « Quand il s'agit de la défense nationale, un jour de retard vaut un siècle de regrets. »

★ ★ ★

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
RAIBERTI	La Crise de notre Organisation militaire	5
GUSTAVE LANSON	Mariage de Princesse	32
Mme JACQUES MOREL	C'est la Vie	47
ÉMILE BOUTROUX	Henri Poincaré. — II	77
MARCEL LABORDÈRE	Mouvements de l'Or aux États-Unis	92
PAUL CLAUDEL	Entre le Printemps et l'Été	119
HENRY DAGUERCHES	Le Kilomètre 83 (3e partie)	133
Mme FERNAND GREGH	Le Voisinage	174
PAUL-REYNAUD	Waldeck-Rousseau Avocat	181
JÉRÔME ET JEAN THARAUD	La Bataille à Scutari d'Albanie. — I	199

LIVRAISON DU 15 MARS

ALFRED DE VIGNY	Notes sur " Daphné "	225
RAIBERTI	Une nouvelle Organisation de l'Armée	256
ANDRÉ LICHTENBERGER	Kaligouça, le Cœur-fidèle (1re partie)	283
LOUIS LIARD	Les Bienfaiteurs de l'Université de Paris	325
GEORGES ROZET	Un Match international de Foot-ball	347
HENRY DAGUERCHES	Le Kilomètre 83 (fin)	364
PROSPER DORBEC	L'Hôtel Carnavalet et la Marquise de Sévigné	409
EDMOND DOUTTÉ	Dans le Sud marocain. — Au Pays des Anflous	428

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
ANDRÉ LICHTENBERGER	Kaligouça, le Cœur-fidèle (2e *partie*)	449
PIERRE ALBIN	L'Impératrice Frédéric à Paris (février 1891)	495
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Centième de « Pelléas et Mélisande	513
LOUIS BATIFFOL	Anne d'Autriche et Buckingham	539
ANDRÉ RIVOIRE	Poèmes. — De l'Hiver à l'Automne. — I	563
ANDRÉ BEAUNIER	Autour de Pascal : Jacqueline Pascal	571
AIMÉ GRAFFIGNE	Charles Tiremarche (1re *partie*)	604
JÉRÔME ET JEAN THARAUD	La Bataille à Scutari d'Albanie (*fin*)	635

LIVRAISON DU 15 AVRIL

PAUL-ALBERT HELMER	Guillaume II et les Pangermanistes	673
ANDRÉ LICHTENBERGER	Kaligouça, le Cœur-fidèle (3e *partie*)	704
ALFRED GUIGNARD	Le Transafricain d'Alger au Cap	751
ANDRÉ BEAUNIER	Autour de Pascal : Mademoiselle de Roannez	769
L. HOULLEVIGUE	La Carte du Ciel	799
ANDRÉ RIVOIRE	Poèmes. — De l'Hiver à l'Automne. — II	814
AIMÉ GRAFFIGNE	Charles Tiremarche (*fin*)	821
ÉMILE GABORY	Napoléon en Vendée et à Nantes	851
★ ★ ★	L'Angleterre et les Armements continentaux	873

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

LES CONTES DE MINNIE,

par **André Lichtenberger.**

L'art de M. André Lichtenberger est fait essentiellement de finesse et de grâce : les lecteurs de la Revue ont pu l'apprécier dans le roman de *Kaligouça*, d'une si délicate fantaisie. Les *Contes de Minnie* sont une des plus aimables lectures qui se puissent faire, et tout le monde goûtera la saveur de ces histoires de bêtes, d'enfants, de fées et de braves gens. Monde charmant, comme on voit, et qui a trouvé en M. André Lichtenberger le peintre qu'il lui fallait, spirituel et tendre, avec des touches menues, une rare entente du détail et le don de fixer par un seul trait l'âme et la physionomie de ses personnages.

LA QUERELLE DES COMMUNES ET DES LORDS,

par **Paul Hamelle.**

L'Angleterre est en pleine transformation. Ce pays, à qui nous demandions des leçons de sagesse et de pondération politique, nous offre en ce moment l'exemple d'une hardiesse délibérée et de l'esprit de réforme le plus audacieux. M. Paul Hamelle nous raconte dans le présent livre le duel émouvant de la Chambre des Communes et de la Chambre des Lords qui se termina par la défaite des Lords; et il montre excellemment de quels événements considérables cette crise constitutionnelle est vraisemblablement le prélude.

ÉDOUARD MANET,

par **Antonin Proust.**

Ce sont les matériaux d'un ouvrage que l'ancien ministre des Beaux-Arts, ami du peintre, avait entrepris d'écrire, mais ne put mener à terme. Tel que le publie M. Barthélemy, ce livre est un précieux recueil de souvenirs personnels, qui, par leur familiarité intelligente et sincère, évoquent d'une façon très vivante la figure si sympathique de Manet : ardent, plein de franchise, raffiné, amoureux de belles choses et de beau métier. Si quelques-uns de ses dogmes nous paraissent aujourd'hui caducs, il est bon cependant que la lettre nous en ait été conservée, car elle éclaire fort utilement l'esprit et la physionomie artistique de cette seconde moitié du XIXe siècle qui appartient à l'Histoire et dont Manet nous a laissé l'une des images qui la représenteront le plus glorieusement devant la postérité prochaine.

LA TERRE REFLEURIRA,

par **Marie-Anne de Bovet.**

L'histoire mélancolique que nous conte, avec beaucoup de charme, Mme Marie-Anne de Bovet se passe dans une campagne lorraine dont l'auteur nous rend à merveille l'atmosphère et la couleur. Ces pages sont d'un intérêt romanesque et captivant, auquel se mêle une aimable philosophie.

SOUVENIRS POLITIQUES ET PARLEMENTAIRES D'UN TÉMOIN,

par **Anatole Claveau.**

Nos lecteurs se rappellent les souvenirs que M. Claveau a publiés naguère dans la *Revue*, *le Lendemain de Sadowa*, *l'Agonie d'un Régime*, *le Quatre Septembre*; ils en ont goûté la précision, la netteté, le pittoresque. Secrétaire-rédacteur de la Chambre des Députés, l'auteur, très jeune, fut bien placé pour voir de près les principaux hommes politiques de l'Empire libéral. Ses fonctions lui donnèrent le goût de l'histoire en action, toute en silhouettes, en gestes, en paroles, et il tenait de sa forte culture classique l'art de conter. Le présent volume s'arrête au Quatre Septembre. Souhaitons que les livres suivants ne tardent pas à paraître.

L'ART DE LA POTERIE,

par **William Lee.**

Ce livre est un plaidoyer chaleureux en faveur d'un art que l'auteur considère comme le premier des arts. Le Japon peut nous en apprendre le prix; mais il faut adapter à nos mœurs les créations japonaises. Malheureusement nous n'avons pas de sociétés de thé et si nos five o'clock sont bien des sortes d'exhibitions, ce sont des chapeaux et des robes qu'on y expose surtout, et les autres créations de l'industrie et du génie humain n'y sont pas admises. Cet art de la poterie vaut d'être encouragé en France où il peut trouver des matériaux variés, des applications nombreuses, et des inspirations nouvelles.

LE PEUPLE ANNAMITE,

par **E. Langlet.**

Ce livre n'est pas un recueil de notes hâtives, prises par le voyageur qui traverse les villes et passe. M. Langlet est un sous-officier des troupes coloniales qui, chargé de missions topographiques successives, a vécu longuement au milieu des populations rurales de l'Annam. Il est réellement entré en contact avec ceux dont il parle : il a observé leurs mœurs au jour le jour. M. de Pouvourville, qui a tenu à présenter l'ouvrage au public, félicite avec raison l'auteur d'avoir fait une œuvre qui comptera parmi les services rendus à notre action coloniale en Indo-Chine.

BEN-I'KELBB,

par **Jean de Montlaur.**

Ben-l'kelbb — c'est-à-dire Fils de Chien — est un gamin d'Algérie, trottant derrière une colonne de légionnaires et d'Arbis, et qui fait penser quelquefois au légendaire Kim. Le livre est violemment pittoresque, et, en même temps, d'une jolie sensibilité.

20e Année. N° 8. 15 Avril 1913.

GENERAL LIBRARY
MAY 1 - 1913
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Paul-Albert Helmer. . .	*Guillaume II et les Pangermanistes*	673
André Lichtenberger. .	*Kaligouça, le Cœur-fidèle* (3e partie).	704
Alfred Guignard	*Le Transafricain d'Alger au Cap*.	751
André Beaunier	*Autour de Pascal : Mademoiselle de Roannez* .	769
L. Houllevigue.	*La Carte du Ciel*.	799
André Rivoire	*Poèmes. — De l'Hiver à l'Automne.* — II . . .	814
Aimé Graffigne.	*Charles Tiremarche* (fin)	821
Émile Gabory.	*Napoléon en Vendée et à Nantes*	851
★★★.	*L'Angleterre et les Armements continentaux* . .	873

Copyright 1913, by *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LIVRES NOUVEAUX

TURQUIE AGONISANTE,

par **Pierre Loti**.

De tous les témoignages d'admirative pitié que se sont attirés les Turcs depuis le début de la guerre balkanique, voici le plus spontané, le plus chevaleresque et le plus intimement senti. M. Pierre Loti n'examine pas si les violences de l'heure présente ont, oui ou non, la nature d'un orage fatal, venu du fond du passé. Il se donne seulement pour rôle d'être l'organe du « cri des consciences » révoltées par les événements actuels. La conviction profonde qu'il met à plaider la cause des vaincus lui inspire quelques-uns des accents les plus émouvants que sa noble voix nous ait fait entendre.

MILLEVOYE (1782-1816),

par **Pierre Ladoué**.

Nous avions bien des *notices* biographiques sur Millevoye; l'ouvrage que M. Ladoué lui consacre valait la peine d'être écrit, car la vie et l'évolution des conceptions littéraires de ce poète marquent de façon curieuse les débuts du romantisme. Pour composer ce livre fort bien documenté, l'auteur a puisé dans les journaux du temps, dans des mémoires, dans des correspondances inédites. Les papiers de famille ont malheureusement disparu; mais il n'est pas jusqu'aux préfaces oubliées du poète qui n'aient fourni à M. Ladoué de quoi reconstituer la physionomie exacte d'une œuvre si malencontreusement déformée dans les éditions modernes.

LE FRELON,

par **Paul Lacour.**

M. Paul Lacour est un observateur très judicieux et très fin, en même temps qu'un conteur alerte. Il y a dans le *Frelon* des intérieurs parisiens, des coins de ministère très nettement vus et très joliment décrits. Il y a aussi un intérêt constant, et cette émotion qui se dégage de la vie réelle quand on sait la regarder et la comprendre comme l'auteur.

L'EUROPE ET LA POLOGNE,

par **Eugène Starczewski**.

L'auteur constate que l'Europe se désintéresse aujourd'hui de la « question polonaise » et que les Polonais perdent, avec l'espérance, tout sang-froid et tout équilibre dans leurs jugements sur eux-mêmes. Voici un livre qui représente un effort nouveau de critique pour interroger sincèrement le passé et regarder avec assurance l'avenir. M. Starczewski étudie l'histoire de son pays et la situation actuelle de l'Europe avec le souci de déterminer ce que doit être, en face des multiples problèmes d'aujourd'hui, l'attitude de la nation polonaise.

LA FRANCE VIVANTE,

par **Gabriel Hanotaux**.

« Il est bon d'échanger des produits, mais il n'est pas inutile d'échanger des idées, des connaissances, des exemples. » Ainsi parle M. Hanotaux, et son livre se place au-dessus de l'esprit commercial, ou plutôt il l'envisage sous une forme plus haute. Il s'agit d'indiquer à l'Amérique ce qu'elle ne doit plus ignorer de la France, à la France ce qu'elle ne doit plus ignorer de l'Amérique; il s'agit de montrer à la France le remarquable exemple de survivance nationale que donne le Canada, et de lui rappeler qu'à côté des régions nouvelles où elle peut porter sa puissance, il en est d'autres où elle n'a qu'à entretenir le rayonnement de son génie. Le présent ouvrage est un magnifique plaidoyer pour l'œuvre du Comité France-Amérique.

LE THÉATRE ITALIEN,

par **Albert Soubies**.

On sait que M. Albert Soubies est, parmi les historiens du théâtre, un des plus fervents et des mieux informés qui soient. Écrits avec un soin d'exactitude admirable et une singulière abondance de documentation, ses livres sont à la fois agréables à qui recherche le pittoresque et l'anecdote seulement, indispensables à quiconque veut être renseigné sur l'histoire de la production dramatique et lyrique. Aujourd'hui, il fait revivre le Théâtre Italien, de 1801 à 1913, sous ses directions successives, à l'aide d'un grand nombre de pièces authentiques absolument ignorées jusqu'à présent. A son texte instructif, piquant et toujours savoureux, s'ajoute une illustration composée de portraits, d'affiches, de restitutions de costumes et de mises en scène infiniment curieuses.

LA LUTTE POUR LE FRANÇAIS EN LORRAINE AVANT 1870,

par **Gaston May**.

Au cours de ses recherches sur le traité de Francfort, M. Gaston May eut l'occasion de se demander ce que valait l'argument de communauté linguistique mis en avant par les vainqueurs. Il a fait de ce sujet une étude spéciale et en livre aujourd'hui au public les très intéressants résultats. En s'appuyant presque uniquement sur des documents d'archives inédits et sur des rapports officiels peu consultés, il a pu montrer que, pendant la domination française, les autorités administrative, judiciaire, universitaire travaillèrent unaniment et avec persistance à faire cesser le divorce linguistique de la Lorraine allemande, et qu'elles furent contrecarrées dans leurs efforts par le bas clergé; qui sait si le prétexte invoqué par l'Allemagne eût pu se faire valoir avec autant de force, si au moment de la guerre l'unité de langage avait été un fait accompli en Lorraine?